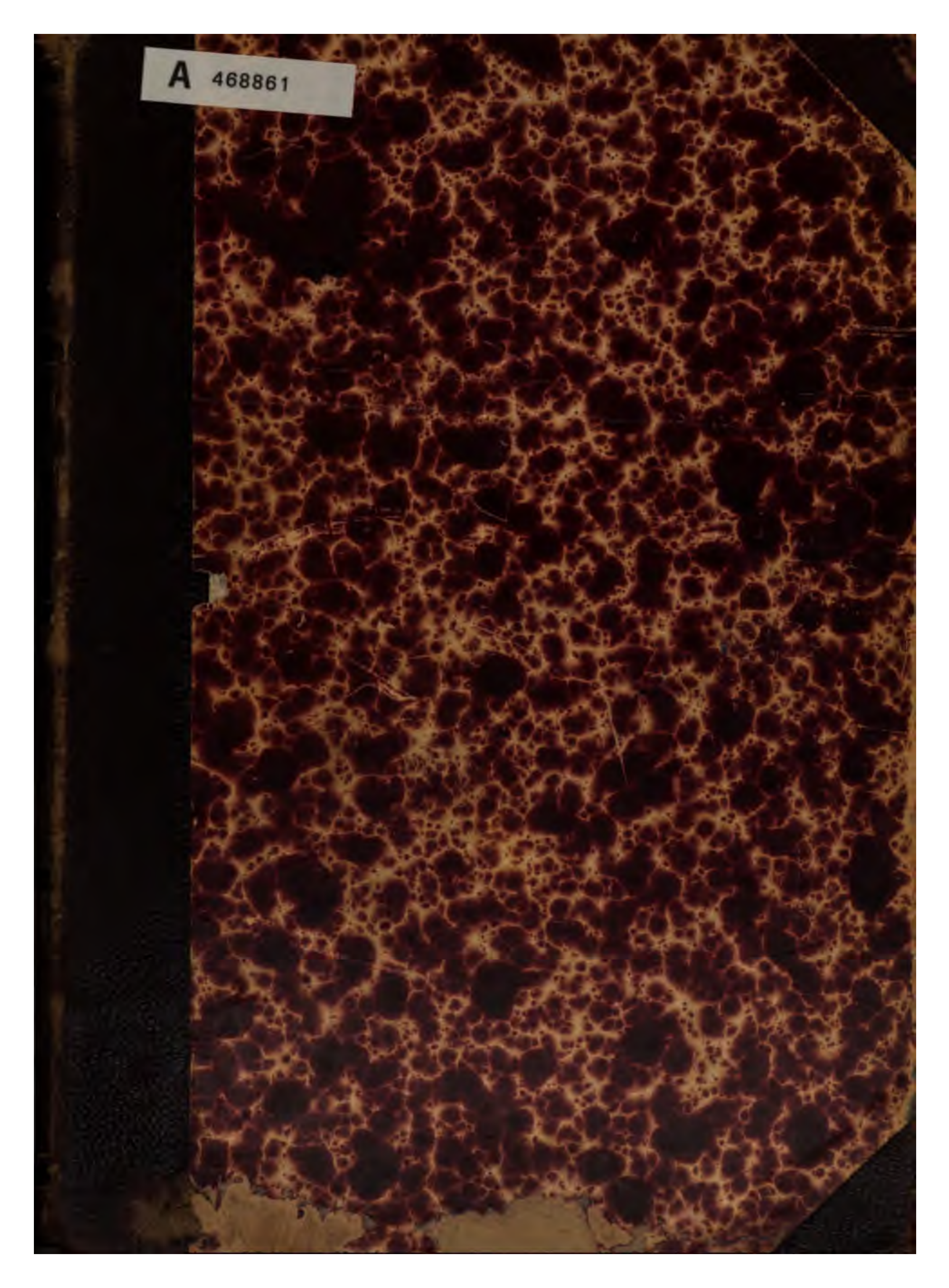
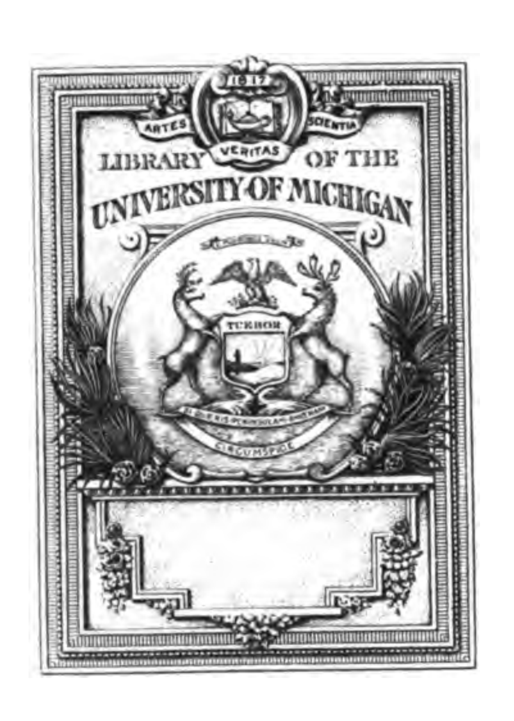
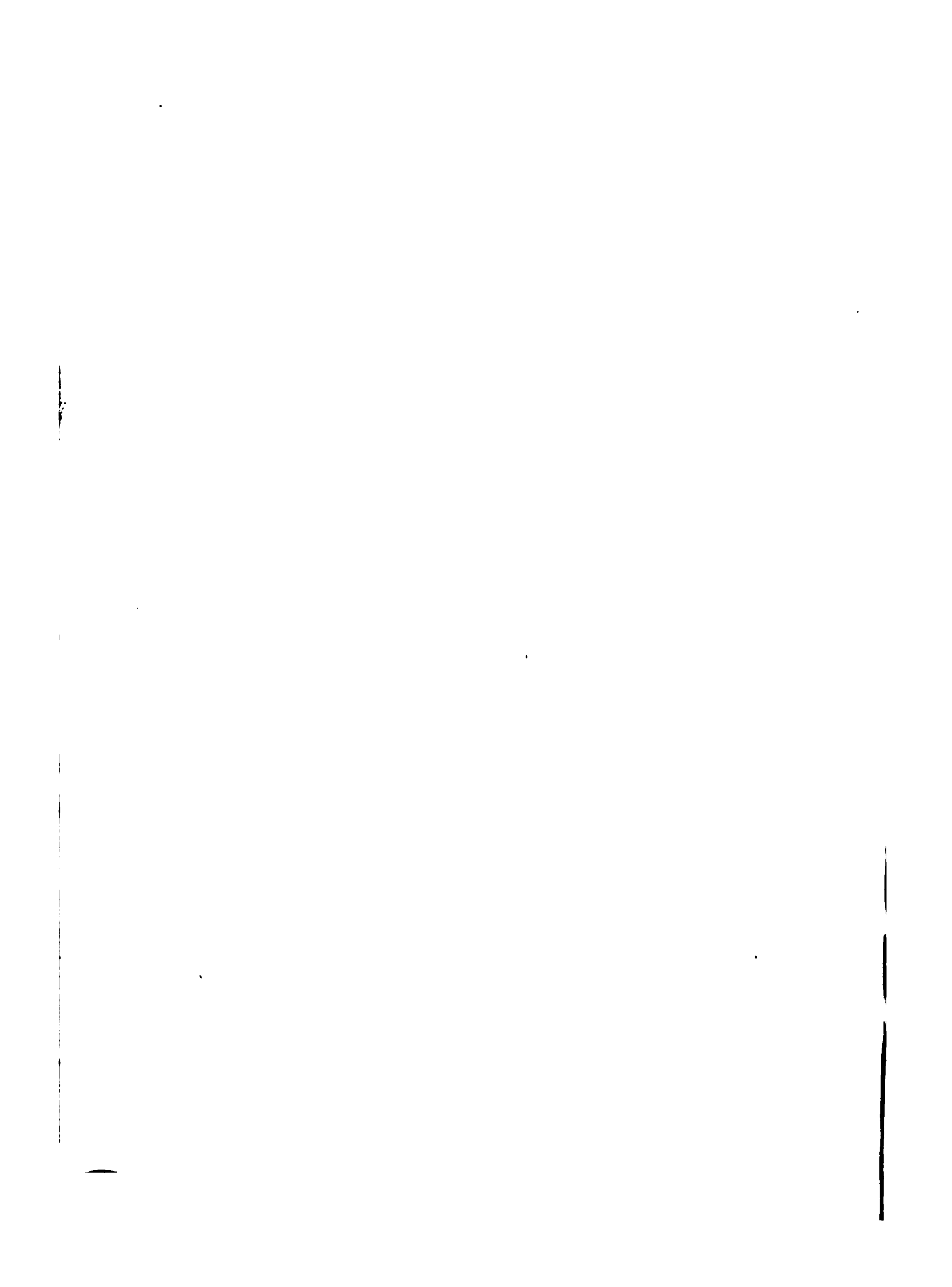



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





FORSCHUNGEN

ZUR

ROMANISCHEN PHILOLOGIE.

FESTGABE

FÜR

HERMANN SUCHIER

ZUM 15. MÄRZ 1900.

HALLE A. S.
MAX NIEMEYER.
1900.

FESTGABE

HERMANN SUCHIER

ZUR FEIER SEINER FÜNFUNDZWANZIGJÄHRIGEN LEHRTHÄTIGKEIT
ALS ORDENTL. PROFESSOR DER ROMANISCHEN PHILOLOGIE

DARGEBRACHT

IN DANKBARKEIT UND VEREHRUNG

VON

SEINEN SCHÜLERN

J. BÉDIER, C. BONNIER, A. PHILIPPIDE, F. SARAN,
G. SCHLÄGER, C. VORETZSCH, K. WARNKE, C. WEBER,
E. WECHSSLER, B. WIESE, M. WILMOTTE.

Inhalt.

PROVERBES DE TEMPLEUVE.[1])

Von Charles Bonnier in Oxford.

La partie la plus solide de l'esprit du paysan, le roc, si l'on peut dire, de sa raison, est le Proverbe.

Les Dictons forment l'élément immobile du langage, car ils ne souffrent guère de la transformation graduelle qui atteint les autres phénomènes du patois, soit phonétiques, soit lexicologiques. Ceci tient à ce qu'ils sont, ces dictons, dans la moyenne même de l'esprit du paysan; ils ont poussé avec lui sans qu'il ait jamais eu l'envie de les discuter. Ils lui ont été de plus transmis, spécialement les dictons sur la température, par ses ancêtres et ceux-ci à leur tour les tenaient de la génération qui les avait précédés. Cette 'Lore' d'un village ne peut se détériorer, pour les raisons suivantes.

Les Proverbes, en premier lieu, peuvent subsister, même compris à moitié, dans la mémoire et y conservent des termes cristallisés. Il y a ensuite chez le paysan une sorte de piété qui empêche d'y toucher, même quand ils ne sont plus compris. Ils chantent à son oreille une musique, une complainte qui lui sont chères; une mélodie dont nous n'avons pas la notation exacte. Même s'il n'en comprend plus le sens, la musique lui en représente la sagesse mystérieuse et lointaine. Ils sont transmis intacts de bouche en bouche, de père en fils — intacts ou presque. Un proverbe en effet ne peut jaillir de la mémoire que dans des circonstances presque analogues à celle où il fut conçu pour la première fois. Il représente ce courant de 'sameness' qui forma longtemps le principal élément de la vie paysanne.

---

[1]) Templeuve, Canton de Cysoing, Arrondissement de Lille, Département du Nord.

Cela lui donnait, en second lieu, pour ceux de la génération plus jeune, un caractère d'étrangeté, qu'ils s'efforçaient de conserver; c'est ce qui explique que certains mots qu'on rencontre dans les proverbes ne soient jamais employés dans la conversation courante.

Enfin, si un proverbe disparait, il s'enfonce dans l'oubli lentement et dans toute son intégrité. Il peut en effet se conserver et s'employer dans un autre sens que celui qu'il avait à l'origine, mais il conserve sa forme primitive. On y retrouve, comme dans les terrains géologiques, des formations anciennes, arrêtées et fixées.

Dans un village agricole, comme celui dont nous parlons, ce sont les proverbes sur la température qui restent les derniers; ils ne disparaîtront que lorsque les conditions et le milieu eux-mêmes auront cessé d'exister. Un fermier, un agriculteur, pour les moindres actes, se guide par des dictons, résultat d'une expérience de siècles.

Il sent là une pression mystérieuse, à laquelle il n'oserait ni ne voudrait résister, car, en supposant qu'il voulût agir de sa propre autorité et que l'événement lui donnât tort, ses voisins le mépriseraient, le traiteraient *d'ïblav* (faiseur d'embarras),[1]) tandis qu'eux, suivant la tradition, peuvent très bien s'en tirer avec un '*ki aro krü* (qui aurait cru)?'.

Il y a encore une autre espèce de proverbes, qui conserve une grande solidité: les dictons ou proverbes dirigés contre les gens des villages voisins, car on retrouve là encore dans le Nord de la France des clans plus ou moins ennemis qui se dénigrent. Cette solidité vient de ce que le proverbe, jailli un jour d'une circonstance spéciale, s'est maintenu par la répétition de cette circonstance. Supposons, par exemple, une personne de Templeuve trompée par une personne de Genech,[2]) l'ancien proverbe lui reviendra naturellement à l'esprit:

j'né (je n'ai) *pas d'honneur*
j'né point d'argent
j'né point d'envie de bien faire

et elle se consolera en pensant que le dicton avait prévu sa déconvenue.

---

[1]) pour la notation phonétique, cf. p. 27.

[2]) Genech, Canton de Cysoing, Arrondissement de Lille.

Il n'y a pas plus d'un demi-siècle qu'on a assisté ainsi à la formation d'un proverbe, dicton issu d'un jeu de mots. On fit une proclamation dans la ville d'Orchies[1]) et le maire la signa en mettant au bas de l'acte: *pu xö d'Orchies* (pour ceux [les gens] d'Orchies) et à cause de la prononciation lourde d'Orchies, on arriva à prononcer: *purxo d'Orchies* (pourceaux d'Orchies) et ce nom est resté depuis aux habitants.

Rabelais (Adolescence de Gargantua) a eu l'énorme fantaisie de dépeindre la vie de son héros par une série de proverbes: *'Gargantua se asseoyt entre deux selles le cul a terre .. pissoyt contre le soleil, se cachoyt en l'eau pour la pluye'.* Sans doute il n'y a là qu'une fantaisie, mais comme le plus souvent, dans Rabelais, avec un fond de vérité et d'observation.

De même les proverbes, pour l'homme primitif, forment la base solide de la vie et du raisonnement. Cela est d'autant plus vrai pour le paysan qu'il les convertit en action bien souvent et qu'ils restent dans son cerveau comme des règles de conduite. Il n'y a pas mélange, car un proverbe, comme nous le disions plus haut, subsiste dans sa forme primitive, même quand il n'est plus compris.

Il n'est donc pas illusoire d'essayer de bâtir un coin de vie campagnarde des anciens temps à l'aide de proverbes et de dictons; nous y verrons même les matériaux, à proprement parler, la maçonnerie spirituelle du cerveau villageois.

Ce qu'il y a de plus ancien, ce sont les adages sur la température et sur le travail des champs, car là on trouve des détails particuliers qui restent, comme le tronc d'un arbre, dans un terrain géologique. Nous voyons, par exemple, dans deux proverbes, la mention du loup; elle représentait encore quelque chose de réel aux paysans de la première moitié de ce siècle qui avaient vu le terrible hiver de 1812, et avaient entendu leurs parents parler de la famine. On savait qu'au soir, il fallait fermer l'*üi* (la porte), car les loups couraient dans le village.

Le proverbe

Kā l' solé lüi pīdā l' mes, l' ğu dèl kīdlé, èl lö raparfūdi s' fos pu si mua

[1]) Orchies, chef-lieu de canton, Arr. de Douai, Département du Nord.

(Quand le soleil luit pendant la messe, le jour de la Chandeleur, le loup approfondit sa fosse pour six mois)

fait mention du loup, tandis que dans le Dauphiné [1]) on mentionne l'ours. Un autre proverbe bien connu prend dans sa forme particulière à notre village une énergie particulière

Kā tō pas' pa l' péi dé lö, i fo ürlé
(Quand on passe par le pays des loups, il faut hurler). [2])

Ceci ne revient pas à dire simplement: 'il faut hurler avec les loups', mais fait allusion à une croyance ancienne à l'existence d'un pays de Loups (garous?), où l'on vous forçait à hurler. On sait combien il est fréquent dans les traditions populaires d'entendre parler de gens transformés en loups (en lièvres ou en chats), par un maléfice. Jusque vers 1830, on exorcisait à Templeuve les fermes où l'on avait jeté un sort. Enfin il était d'usage, lorsque quelqu'un (de mauvais, comme on disait alors) vous touchait à la tête, de vite le frôler, pour ne pas rester sous le coup de son maléfice. Templeuve était le 'Pays à sorcières'; on brûla la dernière tout à la fin du siècle dernier, et l'on voit encore la place où se faisaient ces exécutions.

Ce pays des Loups n'existait pas seulement dans l'imagination des paysans du Nord; de la forêt des Ardennes les loups sortaient en hiver (sans compter les nombreuses forêts qui couvraient alors le territoire, car on pouvait aller de Templeuve en Belgique à travers bois). Enfin les enfants appellent encore au village les excrétions qu'ils sortent de leur nez: *ū lö* (un loup). — Un proverbe ancien ressemble ainsi à ces bois qui couvraient jadis de leur ombre la terre endormie des Flandres.

Les différentes directions du vent, comme il est naturel dans un pays agricole, prennent une grande importance, et leurs noms sont significatifs:

1° *L'Ardénwa* (Ardennois); le vent d'Est, qui vient des Ardennes.

2° *Lö Burnwa* (Boulonnois), le vent d'Ouest.

---

[1]) cf. First Jungle-Book. Rudyard Kipling.

[2]) Nous retrouvons trace de cette croyance dans cette forme citée par Le Roux de Lincy: 'Qui hante avec le loup — Hurler convient s'il s'est lourd.' (G. Meunier, Trésor des sentences).

3° *Lö vĩ d' biz* (le vent de bise). — C'est le nom qui désigne le vent du Nord dans toute la région ('Quand la bise fut venue', écrit La Fontaine); on dit: '*le vent tourne en biz*'. Dans le Pas-de-Calais, à Corbehem, il ya une rue appelée: le '*vĩ d' biz*'.

4° Enfin la désignation du vent du Sud '*l' vĩ d' Frĩce*', remonte à la période qui précéda la conquête des Flandres par Louis XIV.; le vent du Sud venait de France, dénomination vague, embrassant la Picardie et l'Ile de France.

Les Dictons sur la température sont irréductibles. Il y a, en effet, bien peu de temps que les paysans se sont mis à consulter le baromètre avec confiance. A certains moments de l'année, lors de la rentrée des récoltes, les paysans n'ont qu'une seule préoccupation: la température, et lorsqu'on dit, en rencontrant un voisin, '*i fé bõ ojurdüi*' (il fait beau aujourd'hui) ou bien '*i fé gri* (gris)', cela a plus d'importance qu'une simple salutation entre boutiquiers parisiens, qui se communiquent du pas de leurs portes leurs impressions sur le temps. Remarquons en passant que *bõ* (bon) signifie *chaud*. Il n'est pas rare d'entendre, en plein été, des paysans suant à grosses gouttes, s'écrier: *õ pö dir ki fé bõ*!' (on peut dire qu'il fait chaud).

Combien de temps ces préoccupations ont duré, que de siècles elles ont mis à s'incruster dans les cerveaux jusqu'a en devenir partie intégrante, partie immuable! Quand le paysan sort de sa ferme, sa première action est de regarder le temps qu'il fait et c'est aussi sa dernière avant d'aller se coucher. Pour lui, l'existence est ainsi fragmentée, et il ne peut jamais embrasser une longue période, même dans le passé; il ne se souvient des dates que par le temps qu'il faisait à ce moment. Il arrive souvent d'entendre dire: 'C'était le jour de la mort de ma mère, quand il a gelé si fort'; le temps allant presque de concert dans les préoccupations avec le deuil éprouvé.

Les Fêtes avaient, dans la première période de la vie du village, une plus grande importance qu'aujourd'hui, parce qu'il fallait chômer ce jour là, et jeûner la veille. Une des grandes querelles entre les paysans et leur curé était déjà alors et a continué d'être depuis, la cessation du travail le Dimanche. Pendant la moisson, bien peu de paysans cessent de travailler ce jour-là.

Noël, par dessus toutes les fêtes, s'élevait dans sa blancheur rayonnante sur la morne obscurité de l'hiver. On ne travaillait plus aux champs à ce moment; il faisait mauvais temps; à la messe de Minuit, on allait à l'église avec une lanterne, après *l'ékriène* (la veillée), où l'on chantait des complaintes et racontait des histoires.

L'Epiphanie (*lé ro* : les rois) venait ensuite, et des enfants déguisés allaient de porte en porte, faisant claquer leurs sabots sur la terre gelée, en chantant la Chanson des rois mages:

> Quinze cents lieues nous avons marché (*bis*).
> Nous avons tant marché que l'étoile éclairait,
> Et à Jérusalem l'étoile s'est arrêtée.

Dans les proverbes sur la fête de Noël, nous voyons l'importance de cette date, comparée à l'Epiphanie, au premier de l'An et à Pâques.

O Noé al port' a Pak o t̄wī dü fü = si au Noël on se met à sa porte, il fera froid à Pâques. Noël est du genre masculin en patois; nous trouvons la même idée sous une autre forme:

> *Kā tō na dé mukrō o Noé, ō na dé poviljō d' nèǧ a Pak.*
> (Quand on a des moucherons à la Noël, on a des flocons de neige à Pâques).

Tant qu'on était à l'abri, près du feu, on s'inquiétait peu du mauvais temps qu'il faisait dehors, car plus il faisait mauvais alors, plus il ferait beau à Pâques. De plus le paysan est d'esprit conservateur et aime les saisons à leur propre place. Il est déconcerté par les contradictions de la température et s'imagine alors qu'il y a quelque chose de détraqué dans la machine, qui se trouve en opposition avec les proverbes. Les vieux paysans nous racontent que de leur temps, il faisait beaucoup plus froid en hiver et plus chaud en été. On disait:

> *Dā lé zavī dü Noé i n' pö ni tro plöer ni tro vīté.*
> (Dans l'Avent de Noël, il ne peut ni trop pleuvoir ni trop venter).

Pâques, et surtout la Pentecôte, avaient moins d'importance; l'on disait:

> *A Pak a savat' — al Pīntkut kut' ki kut.*
> (A Pâques à savattes, à la Pentecôte, coûte que coûte.)

ce qui veut dire probablement qu'à Pâques l'on pouvait encore se reposer, mais qu'à la Pentecôte, il fallait surtout se préoccuper du travail.

La Chandeleur était une grande fête, et conservait encore au commencement de ce siècle une grande partie de l'importance qu'elle avait au Moyen-âge. On la célébrait religieusement; on bénissait les cierges et l'on faisait des crêpes (parce que si on n'en faisait pas, dit la tradition, on 'pisserait à ses bas' tout le long de l'année).

'Kā l' solé lüi pīdā l' mess, l' ǧur döl kīdlé', le loup approfondit sa fosse pour six semaines; ce qui veut dire qu'il va encore geler.

A la Chandeleur, on était arrivé à la moitié de l'hiver, on avait battu le blé au fléau et on était arrivé au milieu de son ouvrage; c'est ce qu'exprime ce proverbe:

> *Al kīdlé a motjé pajl, a motjé blé, a motjé livèr pasé.*
> (A la Chandeleur, à moitié paille, à moitié blé, à moitié l'hiver passé).

Le Dicton: *'tèl Katlīn' tèl Roīn''* (telle S[te] Catherine, tel jour des Rois), nous montre l'importance qu'avaient ces deux fêtes. Le vingt-cinq Novembre, à Lille par exemple, on porte des bouquets et l'on fait des cadeaux, mais la fête des rois est toujours la fête principale de l'hiver à la campagne. On tire les 'billets des rois', on fait de la tarte 'badré', moitié pommes, moitié riz, on invite ses parents des autres hameaux ou même des villages voisins.

La Saint-Médard (8 juin) donne lieu à deux proverbes:

> *Kā ti plö l' ǧur döl Sī Médar*
> *L' tjèr dé bjī é to azar.*
> (Quand il pleut, le jour de la Saint Médard.
> Le tiers des biens est au hasard).

et aussi: *Sī Médar grā pixar ...*, proverbe qui appartient au domaine commun de toute la France.

Enfin, le dernier proverbe sur le temps, qui demande une explication, est celui-ci:

> *Kā mèm' l' mua d' févrjé tro īraǧié*
> *īkor flöritti lé kornīljé.*

(Quand même le mois de février serait enragé,
encore fleurissent-ils les cornouilliers)

même s'il gelait en février, les cornoulliers sont les seuls arbres qui résistent.

La plupart des autres dictons ou proverbes se trouvaient dans l'almanach liégeois, qu'on vendait imprimé sur du papier à chandelle et qui se trouvait dans chaque chaumière. Comme le remarque très justement Balzac[1]), c'était la forme grossière et l'impression défectueuse de ces almanachs qui les rendaient chers aux paysans.

Certains termes anciens et passés de mode sont conservés dans les proverbes, comme dans un écrin. Par exemple, dans le dicton: *'rüé spiké apré snavé'*, c'est à dire jeter son piquet après sa perche (à abattre des noix), qui a le même sens que jeter le manche aprés la cognée. Dans le même sens *'i a rüé s' métrik apré snavo'* (il a jeté son hectolitre après son haveau (ancienne mesure) présente une sorte de mélange ou plutôt de juxta-position; le proverbe a dû prendre cette forme au moment où les anciennes mesures coexistaient avec les nouvelles.

Un autre proverbe ou dicton doit remonter au temps de la révolution. Les vieilles gens vous disent encore 'qu'on parlait que les Bretons arrivaient' *'ā fokjā tu dvī tö'* (en fauchant tout devant eux). Il est probable que Bretons est mis ici pour Vendéens; quoi qu'il en soit, on cite la réponse d'un paysan, qui est devenue proverbe:

'I n' fokrō nī tudi sī étrīkjé'

c'est à dire, ils ne faucheront pas toujours sans s'arrêter pour aiguiser leur faux (avec une étrique).

Un autre dicton nous rappelle l'usage de la quenouille. On dit de quelqu'un *'xti la i a dzétup a s könöll'* (il a des étoupes à sa quenouille), avec le sens 'd'avoir des embarras'.

Pour la nourriture le dicton:

ver bo, tèr pwī, klèr potağ
xé larüén'mī dü ménağ
(bois vert, pain tendre, potage clair,
c'est la ruine du ménage)

[1]) Eve et David.

est précieux, car il nous montre que c'étaient là trois choses dont on se gardait bien. Le bois vert, cela se comprend de reste, le pain tendre ne se rencontre pas souvent à la campagne; on en mange trop, et l'on préfére le 'pain bis' ou pain de ménage, qui est extrèmement épais; le potage clair s'avalait trop vite; on y mettait beaucoup de pain et de pomme de terre, pour le faire servir de premier et unique plat. De même, pour la porée, ou purée de choux, dans le dicton:

arǧī dporé
rturn o gardéné

(l'argent de porée retourne au jardinet: on se sent toujours de son origine).

Forme des proverbes.

„Es befremdet, dass man so viel über den Inhalt der Sprichwörter und so wenig über die Form derselben gehandelt hat.“

Schuchardt, Ritornel und Terzine p. 84.

La remarque du Professeur Schuchardt pourrait même s'étendre plus loin, et l'on pourrait soutenir qu'une étude sur la métrique des proverbes peut seule expliquer leur sens et leur nature. Entre le proverbe (ou dicton) et la locution ordinaire, il n'est qu'une différence, mais essentielle: le rythme de répétition, c'est l'élément métrique; la phrase dite un jour plaît par une forme, une allure à la fois commode et fixée, qui invite à la répétition. Aussitôt, et par un lent procès de formation, le rythme s'adapte, les éléments étrangers sont émondés, le moule est fixé, dans lequel on pourra couler des locutions analogues. L'étude comparative de toute la masse des proverbes que recommande le Professeur Schuchardt serait trop longue, et un village isolé, comme celui dont nous étudions le langage, peut nous donner ce qui est plus intéressant que les grandes lois générales de formation des proverbes, ce qu'il y a de 'personnel' en eux de caractéristique. Si les quelques termes anciens attestent des reliques' de l'ancienne vie, la forme, la matrice des proverbes, reste jeune, car elle participe de la nature lente et réfléchie du paysan, qui ne comprend que par répétition.

Les proverbes ou dictons seront classés par leurs formes, et, pour la plupart d'entre eux, on établira une comparaison avec les proverbes inscrits dans les recueils, soit les Proverbes du Villain (p. p. Ad. Tobler, 1895), ou les proverbia bona (Rawlinson. C. 641, p. 13—15) pour la période ancienne, et les recueils de Bovillus (Adagia selectiora,[1]) les Prémices d'Henri Estienne,[2]) et le Livre des Proverbes Français (Le Roux de Lincy) pour les temps modernes.

Dans ces recueils, on ne s'est pas préoccupé du rythme ni de la métrique des proverbes; cependant Henri Estienne fait quelques observations à ce sujet. Au Moyen-Age comme au seizième siècle, ce qu'on recherchait surtout c'était un guide, un recueil de préceptes moraux, pouvant servir de Vademecum dans la vie. Bovillus, lui-même, cet esprit si curieux de tout ce qui était langage, copie trop son modèle Erasme, pour qui les proverbes n'étaient qu'un prétexte à paraphrases.

Dans sa préface à 'li Proverbes du Villain', le Professeur Tobler a été frappé du fait suivant: 'les mesures favorites en ancien Français, tels que le vers de huit, dix et six pieds ont été les plus usitées pour les proverbes. Cela peut être la forme primitive ou une forme secondaire.' Ce qui tendrait à faire croire à la seconde hypothèse, c'est le traitement infligé aux proverbes par des savants du 16e siècle, qui leur ont fait subir la question ordinaire et extraordinaire pour les emboîter dans leurs préceptes, tantôt ajoutant, tantôt retranchant.

Henri Estienne (les Prémices p. 27) écrit, par exemple: 'Quant à ces termes proverbiaux, *Tout vient a poinct qui peut attendre,* il semble qu'il y faudrait adjouster un petit mot, pour *mieux parler* et dire ainsi: *'Tout vient a poinct a qui peut attendre.'* Or ce proverbe se dit aussi en ces termes *'Qui peut attendre tout vient a bien.'* On peut suivre là les trois formes du proverbe, et deux d'entre elles au moins pouvaient aisément se passer de la cheville *a.* Or, on peut comparer comme forme les épigrammes de Henri Estienne aux proverbes du Villain:

---

[1]) Caroli Bovilli samarobrini Proverbiorum vulgarium Libri tres. MDXXXI. Consulter aussi: Proverbia Gallicana secundum ordinem alphabeti reposita. Parisiis 1552. (Douce 66).

[2]) Les Premices, ou le 1er livre des Proverbes épigrammatiséz ou des Epigrammes proverbialiséz, le tout par Henri Estienne. MDLXXXXVIIII.

l'intention était la même et probablement le traitement a été identique.

En étudiant la forme de nos proverbes, nous les considérons comme détachés à tout jamais de la poésie artificielle et se développant en liberté, soumis aux seules lois de la prononciation et du rythme paysans.[1]) Nous les trouvons sous trois formes: 1° ne formant qu'un seul membre de phrase sans répétition, 2° formant déjà une sorte d'écho, et 3° ayant la répétition et la rime.

Dans chacune de ces formes, il y a subdivision suivant la mesure du vers, et le nombre d'arsis ou de thésis, car nous ne parlerons pas ici de longues ni de brèves. C'est surtout quand il s'agit de la forme, que la comparaison avec les recueils est utile, car nous y trouvons les traces des anciens proverbes, avec leur forme indépendante, et la différence essentielle, c'est que dans les recueils le grand danger réside dans la préoccupation de symétrie, et pour le langage parlé, dans la décomposition de la sentence rythmée en phrase ordinaire, ou plutôt entre le rythme balancé d'un côté et le rythme indépendant et relâché, car le rythme lui-même ne cesse pas, mais devient dépendant du reste de la phrase, au lieu de former un îlot isolé, comme dans le proverbe.

I. Rythme sans répétition.

1. *Lyo kur-tudi-ass' surs.* = 6 pieds ◡ – ◡ – ◡ –
(l'eau court toujours à sa source).

Ceci est un des proverbe de l'Ecclésiaste (Ch. I. 7); et Bovelle nous donne:

'L'eaue de la fontaine ne monte pas plus haut que sa source'.
La forme rappelle l'iambe, et est triple.

2. *Batir dé katjo ī n españ.* = 8 pieds ◡ – ◡ ◡ – ◡ ◡ –
(Bâtir des châteaux en Espagne).

Ce proverbe est peu populaire, ceci en explique le rythme peu cadencé; c'est un proverbe français avec un costume patois.

---

[1]) En effet l'almanach Liégeois ne se vend plus dans les campagnes.

3. *Gèr famīn' mortual bō tā.* = 7 pieds – ◡ – ◡ – ◡ –
(Guerre, famine, mortalité, aisance).

Cet adage montre, comme dans une eau-forte de Callot, la succession des époques dans la vie des paysans et doit remonter très haut dans le passé. La forme, sauf la première syllabe, rappelle le rythme du nº 1. On pourrait l'expliquer ainsi: une sorte d'énoncé, qui entraîne à sa suite toute une énumération (cf. plus loin [p. 29] les jours rallongent: à l'Sainte Luce du saut d'une puce, etc.).

4. *I a vi dö s' grèss.* = 5 pieds ◡ ◡ – ◡ –
(Il a vécu de sa graisse).

On peut se demander si l'on n'a pas ici une forme renouvelée; le rythme primitif eût été: *i vi dö s' grèss* ◡ – ◡ –. Cela est probable, d'autant plus que le participe passé du verbe vivre (*vi* en patois) a pu se confondre avec le présent.

5. *I a dö kord a snark.* = 6 pieds ◡ – ◡ – ◡ –
(Il a deux cordes à son arc).

6. *Xé florizō dö fèv.* = 6 pieds ◡ – ◡ – ◡ –
(c'est effloraison de fevès).

Ce qui veut dire que les femmes sont folles, quand les fèves sont en fleur. On trouve de nombreuses versions de cet adage dans Bovelle et Le Roux de Lincy (I, 47. 48). Le rythme est triple.

7. *Xaxé kom si tapré sī kü dī lo.* = 10 pieds ◡ – ◡ – ◡ – ◡ – ◡ –
(Ça c'est comme s'il taperait son cul dans l'eau).

Pour dire que c'est peine perdue. Cette sentence pourrait se diviser en deux parties (cf. 9) — mais les deux premiers mots servent d'introduction: '*ça, c'est*' en parlant du fait auquel on fait allusion.[1])

8. *Xé kom xō rö a nṻ kar.* = 7 pieds ◡ – ◡ – ◡ ◡ –
(c'est comme cinq roues à un charriot).

Bovelle dit: '*La cinquième roue au chariot*'. — Il se peut que le proverbe ou dicton proprement dit ne commence qu'à '*kom*', mais la forme alors est moins patoise de rythme.

[1]) On trouve dans Bovelle: Battre leaue: *est vulgo operam perdere* et dans les Proverbia (Rawlinson C. 641): *Coup en ewe ne pert.*

9. *Xti la i a dzétup a skönöl.* = 9 pieds ◡ – ◡ – ◡ – ◡ ◡ –
(celui-là, il a des étoupes à sa quenouille).

(cf. p. 8). Nous reproduisons le proverbe tel que nous l'avons entendu, mais l'expression *'xti la'* est évidemment du domaine de la conversation et est adventice; on aurait alors 7 pieds. — Bovelle dit: *'Il y a tout plain d'estouppes en ma quenoille'* ce qui montre que la forme ancienne était ainsi limitée.

10. *I é rédüi a sé trwa ko.* = 8 pieds ◡ – ◡ – ◡ – ◡ –
(Il est réduit à ses trois coups).

Ce qui veut dire qu'il en est réduit aux dernières extrémités; c'est une expression tirée du jeu de la crosse. — Ici le rythme pourrait se scinder en deux groupes de 4 et 4. Mais la façon de prononcer cette phrase est trop coulante pour laisser même le son s'arrêtér à l'hémistiche.

11. *I é a bu del flèx.* = 6 pieds ◡ – ◡ – ◡ –
(Il est à bout de la flèche).

Même sens que précédemment; cela vient probablement du jeu de l'arc, quand le joueur n'a plus qu'une flèche.

12. *Tu lé solda ã Marx.* = 6 pieds ◡ – ◡ – ◡ –
(Tous les soldats en Mars).

Ici le jeu de mot est facile à comprendre; il repose sur la prononciation du mot *'Mars'* en patois. C'est moins un adage qu'une phrase souvent répétée.

En résumé, toutes ces phrases se rapprochent du rythme ordinaire de la conversation; elles ne sortent un peu du courant que par une persistance d'un rythme spécial, que nous n'appellerons pas iambique, mais qui se compose d'un arsis et d'un thesis (◡ –); la répétition par trois est la plus fréquente; c'est en effet la seule qui puisse se maintenir sans répétition et sans rime. Nous avons montré dans deux ou trois cas (3-7. 8-9), que les fragments ajoutés étaient une sorte de trait d'union qui n'affectait nullement la mesure.

II. Rythme avec répétition.

En poursuivant le procès de formation ou plutôt de cristallisation de l'adage ou proverbe en rythme, le second degré est le rappel, l'écho pour ainsi dire, de la premiére idée et du premier

rythme, en même temps que la contradiction ou l'opposition dans le sens. C'est déjà une consolidation, et la forme la plus rythmée de l'une ou l'autre vers pourra servir de criterium.

13. *O Noé al port* = 4 pieds ⏑–⏑–
a Pak o ĭwĭ dü fü. = 6 pieds ⏑–⏑–⏑–
(A la Noël à la porte,
à Pâques au coin du feu).

et

14. *Kā tō na dé mukro o Noé.* = 9 pieds ⏑⏑–⏑⏑–⏑⏑–
ū na dé poviljō d'nèğ a Pak. = 9 pieds ⏑–⏑⏑⏑–⏑⏑–
(Quand on a des moucherons à la Noël,
on a des flocons de neige à Pâques).

Ces deux adages peuvent être réunis, à cause de leur sens identique: '*Quand il fait chaud à la Noël, il fait froid à Pâques.*' En ce qui concerne leur forme, le premier semble plutôt un adage fixé, dont le second serait la paraphrase. Nous trouvons ces deux adages dans Le Roux de Lincy (cf. Noël p. 124), mais déjà gelés en une forme pseudo-littéraire; par exemple:

A Noel souvent moucherons
Et à Pasques sont les glaçons

avec deux chevilles parfaitement caractérisées.

15. *Kā l' solé lüi pīdā l' Mess* = 7 pieds ⏑⏑––⏑⏑–
l' ğu .dèl kīdlé = 4 pieds ⏑–⏑–
El lö raparfūdi s' fos pu si s'mīn'
= 10 pieds ⏑–⏑⏑⏑––⏑––
(Quand le soleil luit pendant la Messe
le jour de la Chandeleur
Le loup creuse sa fosse pour six semaines).

Dans Le Roux de Lincy (I, 65):

Si fait beau et luit Chandeleurs
six semaines se cache l'ours;

et dans 'Les Misérables' le dicton cité par Victor Hugo (Chapitre sur l'argot):

Qu'il luise ou qu'il luiserne,
L'ours rentre en sa caverne.

Dans le dicton de Templeuve, il semble qu'il y ait deux fragments, comme nous le montrent les proverbes cités plus haut.

Le jour de la Chandeleur ici serait encore une fois comme une indication, ne faisant pas corps avec le dicton.

16. *Pötit' plöv'* = 3 pieds ⏑ – –
aba tü gra vī = 5 pieds ⏑ ⏑ – ⏑ –
(Petite pluie abat grand vent).

Dans Le Roux de Lincy (I, 75), l'on retrouve diverses formes du même dicton si connu, plus ou moins rythmées. Dans Rabelais (Gargantua livre IV, C. 99) complet, comme rythme et avec une rime:

Hay avant,
petite pluye abat grand vent.

Les autres formes, telles que: *'Apres vent pluye vient.'* (Gabriel Meunier, Trésor des Sentences); et *'A pou de pluie chiet grans vens. Et grant orgueil en pou de temps.'* montrent que la forme originale du dicton se compose de deux lignes qui riment. Dans notre adage, l'expression: *'abat ǖ'* appartient au langage familier.

17. *I türo ǖ pu* = 5 pieds ⏑ ⏑ – ⏑ –
pu ravuar öl sjé = 5 pieds ⏑ ⏑ – ⏑ –
(Il tuerait un pou,
pour avoir sa graisse).

Le rythme ici est parfait, tandis que la phrase employée par le Dictionnaire de l'Académie (1835)], citée par Le Roux de Lincy (cf. Pou) ni pour le sens ni pour le rythme, ne ressemble à un dicton populaire.

18. *Avèk gramī d' pötit' flör* = 7 pieds ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ –
ǖ fé ǖ gro buké = 6 pieds ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑
(Avec beaucoup de petites fleurs
on fait un gros bouquet).

19. *I né pa dsi nuar po* = 6 pieds ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ –
ki n' tröv' s' kuverk. = 4 pieds ⏑ – ⏑ –
(Il n'est pas de si noir pot.
Qui ne trouve son couvercle).

20. *Kā tō pas' dī l' péi dé lö* = 8 pieds ⏑ ⏑ – ⏑ ⏑ – ⏑ –
i fo urlé. = 4 pieds ⏑ – ⏑ –
(Quand on passe dans le pays des loups, il faut hurler).

Ceci est plutôt la paraphrase d'un proverbe perdu. On pourrait supposer *'Dī l' péi dé lö — i fō ürlé'*.

21. *Pixé kōtèr vī* = 5 pieds ⏑–⏑⏑–
(xé) pixé kōt' ös mèt'. = 6 pieds ⏑⏑–⏑⏑⏑
(Pisser contre le vent,
c'est pisser contre son maître).

L'on trouve dans Rabelais (Adolescence de Gargantua): *'pissoyt contre le soleil'* qui doit avoir le même sens. On peut supprimer le *(xé)*, et alors on a une césure et deux hémistiches.

22. *Si xa né pa vré* = 5 pieds ⏑–⏑⏑–
kmé zyö kètt a ter'. = 5 pieds ⏑–⏑⏑–
(Si cela n'est pas vrai,
que mes yeux tombent à terre).

Comparons lui la même formule sous une autre forme:
Si xa né pa vré = 5 pieds ⏑–⏑⏑–
ğ vö kmé botin' mītre dī l' vātr. = 7 pieds ⏑–⏑–⏑⏑–
ī form öd kyē = 4 pieds ⏑–⏑–
(Si ça n'est pas vrai
je veux que mes bottines m'entrent dans le ventre
en forme de chien).

La première forme est balancée également et assonancée. Dans la seconde la première partie devient déjà plus lâche et prend le rythme (ungebunden) de la conversation; quand à la seconde, son rythme est disloqué par l'introduction d'une trop longue phrase; ce n'est que dans la troisième partie que nous retrouvons un rythme balancé et iambique (cf. plus haut). La première formule est générale, la seconde est individuelle.

23. *(xti) ki a dé pu* = 4 pieds ⏑–⏑⏑–
na ka s' graté = 4 pieds ⏑–⏑–
(Celui qui a des pous,
n'a qu'à se gratter).

Dans Le Roux de Lincy (I, 180) on ne trouve que le proverbe connu: *'Qui se sent morveux, se mouche.'* — On peut choisir entre la forme lâche *'xti ki a dé pu — i na ka s' graté'*, qui se composerait de deux hémistiches de cinq syllabes ou la forme plus rigide de 4 — on aurait dans celle-ci la forme consacrée, dans celle-là la forme altérée par l'usage.

24. *Kī kō né né pu l' malör* = 7 pieds ⏑–⏑–⏑–⏑
ū snéro dī zön' mua dfago = 8 pieds ⏑⏑––⏑⏑⏑–
(Quand on est né pour le malheur,
l'on se noierait dans une meule de fagots).

On pourrait retrouver la forme originale: '*ki é né — s' néro* ...', mais la forme actuelle, plus molle, est plus paysanne.

25. *I vudro küir* = 4 pieds ⏑–⏑–
öl fur kéro. = 4 pieds ⏑–⏑–
(Il voudrait cuir,
le four tombrait).

Même sens que précédemment. — Nous trouvons le même dicton dans Bovelle: '*Si j'eusse voulu cuire, le four fut cheu.*'

26. *I nozro arakyé* = 6 pieds ⏑⏑–⏑⏑–
d' pör davwar sua = 4 pieds ⏑–⏑–
(Il n'oserait cracher,
de peur d'avoir soif).

27. *I kiro* (*ou arakro*) *dī s' mī* = 5 pieds ⏑⏑–⏑–
ki törnro ī kaket = 6 pieds ⏑⏑–⏑⏑–
(Il chierait (ou cracheroit) dans sa main,
que cela se changerait en gâteau).[1])

On peut prendre alternativement l'une ou l'autre forme. La moins convenable semble la plus naturelle, pour le sens et pour le rythme.

En résumé, cette forme répétée est intermédiaire entre la simple locution et le proverbe rimé; on y remarque déjà une consolidation remarquable; la forme dix l'emporte de beaucoup (6 + 4), et la base même de la plupart de ces adages est la forme 4; ce serait le rythme de répétition: une plus longue phrase, suivie d'un écho plus court. — Comme le dit Schuchardt (loc. cit.) „Die Sprichwörter der Romanen — ebenso wie anderer Völker — stellen den Uebergang von der ungebundenen zur gebundenen Rede in seinen mannigfachsten Abstufungen dar.“ De même que la forme simple ne pouvait se maintenir que sur trois membres, la forme répétée (iambique aussi) demande que la plus longue

[1]) Caquette; la forme du pays wallon pour crêpe (on dit aussi: couquebaque 'gebackene Kuchen').

phrase s'appuie sur un fragment plus court. Les formes plus longues, telles que 14, 15, 18, 20, 22, 25, 28, peuvent se réduire, en supprimant les termes familiers de conversation (et non des chevilles) à une forme équivalente. Enfin d'autres formes (17. 23) forment presque des vers, avec des hémistiches égaux et des rimes.

III. Répétition et rime.

La troisième forme, la moins populaire (aujourd'hui du moins), est celle où il y a une rime; les proverbes suivent, pourrait-on dire, un procès de désintégration, de fusion, et aussi de cristallisation. L'on citait plus haut le procédé employé par les faiseurs de recueils au seizième siècle, faisant entrer de gré ou de force les proverbes dans leurs maximes. Henri Etienne, dans ses 'Prémices', à côte de ses préoccupations morales et religieuses, a pourtant recherché les rythmes anciens. Il avait lu, comme il le dit dans sa préface les 'Roummans' du Moyen-âge et avait retrouvé, notamment dans Perceforest, qui eut une telle vogue au 16e siècle, des proverbes et des dictons „Car si ieusse mis", dit-il dans son Avant-propos au lecteur „en lumière un traité de proverbes françois bientôt après ma délibération, je ne l'eusse pas enrichi de ce que iay appris depuis par la lecture des 'Roummans', que ie disois audict roy [Henri III] nous estre comme des Rabins pour la cognoissance de plusieurs choses qui appartiennent à nostre langage, et mesmement des proverbes. Sur quoy il me souvient que (pour exemple) cestuy-ci 'vuides chambres font dames folles' (qui est le dernier en quelques éditions) ne peut estre mieux entendu que par la lecture d'un passage du Roman de Perceforest, qui est, selon mon opinion, le plus digne d'estre leu entre tous, comme il est le plus long de beaucoup ..." Ceci pour le sens, mais en ce qui concerne la rime, Henri Estienne fait des réflexions curieuses pour son temps. A propos du proverbe:

Quelque chose que l'homme scache
s'il vist mal, jamais n'est agréable;

il ajoute (p. 60): 'Toutesfois ie ne doute pas qu'il n'y ait faute en la fin, et qu'au lieu de ces mots: *iamais il n'est agréable,* il n'y en eust d'autres dont le dernier rymoit sur *scache.* Peut-estre qu'il y auoit:

s'il vist mal, tousjours il nous fasche.

Vray est que ie ferois quelque difficulté de rymer *fasche* sur *scache*; pour ce que cestuy-ci a la première brève, cestuy-la l'ayant longue, mais plusieurs ne regardent pas de si près que moy à telle chose, et en ce temps-là, on y regardoit bien moins.'

Il ajoute, à propos de la variété de rythme des proverbes: 'Et est à noter que nous avons plusieurs proverbes anciens qui se peuvent ainsi couper en deux petits vers semblables aux précédents [En peu d'heures Dieu labeure], comme iay montré ailleurs. Ce qui me fait croire qu'ils ayent esté tiré de quelques rymes anciennes: comme on scait que la poésie a été d'antiquité en France.'

Quelle que soit l'origine de ces proverbes rimés, qu'ils aient préexisté aux poèmes du Moyen-Age, ou qu'ils en dérivent, ils subsistent encore aujourd'hui dans nos patois, surtout pour les adages et dictons sur le temps; présentant, comme les proverbes sous les autres formes étudiées plus haut, le phénomène de désintégration et la tendance à se fondre dans la conversation.

28. (*Lé ğu ralōğ*) *al sīt' Lüx'* = 3 pieds ◡◡–
(ö)l' so d'ō̈n' püx = 3 pieds ◡◡–
al sī Toma = 4 pieds ◡–◡–
(ö)l' so dǖ ka = 3 pieds ◡◡–
O Noé = 3 pieds ◡◡–
(ö)l' so dǖ bodé. = 4 pieds ◡–◡–

(Les jours s'allongent à la Sainte Luce, du saut d'une puce; à la Saint Thomas, du saut d'un chat; à la Noël, du saut d'un baudet . . .).

Telle est la forme sous laquelle on retrouve aujourd'hui ce proverbe; mais dans les versions les plus anciennes (cf. Le Roux de Lincy: à Ste Luce etc.), il est plus régulier. La phrase: '*Les jours s'allongent*' sert d'introduction, mais le vrai dicton (très populaire) ne commence qu'à la Ste Luce. — Dans Corblet (Proverbes Picards) on retrouve la continuation:

Au bon an — d'un pas de sergent
Aux Rois — on s'en aperçoit;
A l' Candelée — a tout alé.

29. *O Noé o piñō* = 6 pieds ◡◡–◡◡–
A Pak o tiğō = 5 pieds ◡–◡◡–
[A la Noel, au pignon (c.-à-d. dehors);
A Pâques, au ṭison (près du feu)].

Pour rendre le rythme parfaitement balancé, il faudrait dire: *et* à Pâques; mais ce serait une cheville manifeste. Le même rythme se retrouve dans Le Roux de Lincy (I, 72):

A Noël au balcon
A Paques au tison.

30. *Dī l' zavī dü Noé* = 6 pieds ⏑⏑–⏑⏑–
(i)npö ni tro plöér ni tro vīté
= 9 pieds ⏑–⏑⏑–⏑–⏑– ou 8 pieds ⏑–⏑–⏑–⏑–

Au second vers, *i* (il) semble avoir été ajouté, comme une sorte de proclitique. Si on le supprimait, l'on aurait 6 et 8. Il est bon ici de remarquer comment la suppression de l'*i* rend la voyelle suivante brève, car elle devient à son tour proclitique. Dans les proverbes, soumis aux lois de la prononciation, l'on se trouve en présence des variations incessantes des voyelles, aussi bien comme qualité que comme quantité; il y a une métrique de même qu'une phonétique syntaxique.

L'on trouve dans Le Roux de Lincy (I, 85):

Entre la Toussaint et Noël
Ne peut trop pleuvoir ne venter.

Il semble qu'il devait y avoir: '*entre la Noël et Toussaint* (?)'. Quoiqu'il en soit, le rythme ici est artificiel, comme dans la plupart des recueils du 16[e] siècle, de plus la rime n'existe plus: *Noë* : *venté*.

31. *Al kīdlé* = 3 pieds ⏑⏑–
le ğön' sō vié = 4 pieds ⏑–⏑–
(A la Chandeleur,
les jeunes souris (?) deviennent vieilles).

La rime, dans les proverbes et dictons patois, est faite pour l'oreille et se trouve presque toujours correcte; elle nous donne ainsi une date de prononciation; on n'a jamais pu prononcer *Chandeleur*; la rime arrête aussi la décomposition et s'oppose à l'invasion du français.

32. *Al kīdlé* = 3 pieds ⏑⏑–
A motjé pajl a motjé blé = 8 pieds ⏑⏑––⏑⏑––
A motjé liver pasé = 7 pieds ⏑⏑–⏑–⏑–
(A la Chandeleur,
on a une moitié de paille et une moitié de blé;
et l'hiver est à moitié passé).

Dans ce dicton, l'intention de mettre la rime est évidente; mais le rythme se prolonge, comme dans la plupart des dictons, jusqu'à ce qu'on ait trouvé la rime. Dans la phrase des paysans, le sentiment de la rime existe encore. Si, par exemple, un mot à terminaison sonore se présente, il est presque inévitable que son écho et sa répercussion se reproduisent dans la suite de la phrase; rime ou plutôt assonance. Par exemple, prenons une phrase ordinaire:

Büsjé kö l' smīn' pasé jéto pwī l' vé.
Vu navé ka vu l' vé vu l' véré.
(Pensez que la semaine passée, je n'étais pas levé.
Vous n'avez qu'à vous lever vous le verrez).

Rimes naturelles, que nous évitons, ou qui plutôt ne se présentent pas dans notre langage, parce que le son n'y étant pas sonore ne produit pas d'écho.

Al kīdlé ne semble pas faire partie du dicton proprement dit.

33. *Tèl katlīn'* = 3 pieds ⏑⏑–
Tèl Roīn' = 3 pieds ⏑⏑–
(Telle Sainte Catherine,
Telle fête des Rois).

Ce dicton est parfaitement rythmé, l'on trouve ici probablement la forme la plus simple du dicton, forcément raccourci par la rime.

34. *A Pak* = 2 pieds ⏑–
A xavat' = 3 pieds ⏑⏑–
Al' Pītkut = 3 pieds ⏑⏑–
Kut ki kut. = 3 pieds ⏑⏑–
(A Pâques, à savattes; à la Pentecôte, coûte que coûte).

Le second dicton est très répandu; l'on trouve dans Le Roux de Lincy (cf. Pentecôte) de nombreuses versions, et dans le Chevalier au Lyon:

A ceste feste qui tant coste
Qu'an doit clamer la Pantecoste. (Ed. Foerster, 5. 6.).

35. *Sī Médar* = 3 pieds ⏑⏑–
grā Pixar = 3 pieds ⏑⏑–
(St Médard grand pisseur).

Kā ti plö l' ğu döl sī Médar = 8 pieds ⏑⏑–⏑⏑–⏑–
öl tjèr dé bjī é to azar = 8 pieds ⏑–⏑–⏑–⏑–
(Quand il pleut, le jour de la S[t] Médard,
le tiers des biens est hasardé).

36. *Sé Marx, kra avri, ko mé* = 7 pieds ⏑–⏑⏑–⏑–
Dü Laburö xé lö sué = 8 pieds ⏑⏑⏑–⏑⏑⏑–
(Sec Mars, gras Avril, chaud Mai,
Du Laboureur c'est le souhait).

On retrouve ce dicton dans Le Roux de Lincy (Calendrier du bon laboureur) avec le rythme octosyllabique:

En may rosée, en mars grésil
Pluye abondante au mois d'Avril
Le laboureur est content plus
Que ne feroit cinq cents écus.

Le dernier vers est une longue cheville.

37. *Kā mēm l' mua d' févryé tro īrağjé.*
= 10 ou 5 + 5 pieds ⏑–⏑–⏑ ⏑–⏑–
īkor flöritti lé korniljé. = 8 pieds ⏑–⏑–⏑–⏑–
(Quand même le mois de février serait mauvais,
les cornouilliers fleurissent).

Ce dicton peut se diviser en deux lignes ou en quatre, en effet il y a une véritable rime au milieu de la première ligne (*fevriyé*; se prononce souvent févri). La forme du quatrain serait donc:

Kā mēm l' mua d' févri
tro īrağjé
īkor flöritti
lé korniljé.

La troisième ligne est aujourd'hui dérangée dans son rythme par l'addition vraiment populaire d'une forme d'inversion = encore fleurissent-ils, les cornilliers.

38. *Kā kö l' bō Djö i vö* = 6 pieds ⏑–⏑–⏑–
A tu lé vī i plö = 6 pieds ⏑–⏑–⏑–
(Quand que le bon Dieu veut,
A tous les vents il pleut).

Ce dicton est très répandu; on le retrouve dans les Prémices (p. 29) d'Henri Estienne: '*Il pleut là où il plait à Dieu*'. „On

trouve, dit il, un autre proverbe, là mesme où est le susdit, mais cet autre mérite censure. Car voyez ces termes: *'En yver partout pleut, en esté là où Dieu veut.'* Or cependant il me semble qu'on a voulu dire par ces mots qu'en yver (ce qui touteffois se voit plus en Automne) il n'est pas besoin de prier Dieu pour avoir de la pluye ..."

Notre dicton est plus précis et plus pittoresque à la fois. Au lieu de: *'la ou il plaist a Dieu'*, il indique que, quelle que soit la direction du vent, il pleut quand Dieu le veut.

39. *Siél pomlé (é) fam fardé* = 6 (ou 7) pieds ◡◡–(–)◡◡–
Né pa d(ö)lōg düré = 5 (ou 6) pieds ◡–(–)–◡–
(Ciel pommelé et femme fardée
Ne sont pas de longue durée).

Pour donner au dicton un rythme plus exact, il faudrait supprimer (*e*). et dire *d'* — c'était probablement la forme primitive du dicton, qu'on rencontre partout. Il a été dérythmé par l'usage. Le singulier: *'n'est pas'* est remarquable.

Dans Le Roux de Lincy (cf.: Ciel), on a:

Ciel pommelé et femme fardée
Ne sont pas de longue durée.

On peut se demander si le rythme primitif n'était pas triple:

Siel pomlé
fam fardé etc.

40. *Lèd matiné* = 4 pieds ◡◡◡–
fé bel ǧurné = 4 pieds ◡◡◡–
(Laide matinée fait belle journée).

La forme du dicton est ici fixée, arrêtée par la rime. Dans d'autres versions, nous trouvons le sens plus développé:

Dans Bovelle:

Rouge vespre et brun matin
Est le souhait du pélérin.

Dans Le Roux de Lincy:

Rouge vespre et blanc matin
Est la joie du pélérin.

ou Rouge soir et blanc matin
Ren ioye au cœur des Pélérins.

41. *Ā navri* = 3 pieds ◡◡–
Nö tö dēkuvrö pa dū fi = 8 pieds ◡–◡◡◡–◡–
(En Avril, ne te découvre pas d'un fil).

Le patois donne la rime exacte.

42. *I é bjī tā dklor lékǖri* = 8 pieds ◡–◡–◡–◡–
Kā kö l' kövo i é āfüi = 8 pieds ◡–◡–◡–◡–
(Il est bien temps de fermer l'écurie,
Quand le cheval s'est enfui).

L'on trouve ce dicton sous diverses formes:

Dans les 'Proverbes au villain' (9):

A tart ferme on lestable
quant li chevaus est perdus.

Et dans Le Roux de Lincy:

Il n'est pas temps de fermer les estables
Quand les chevaux sont pris.

Notre forme est supérieure, aussi bien au point de vue de la rime que du rythme.

43. *Ön vak kal bré* = 4 pieds ◡–◡–
Per ön gölé = 4 pieds ◡–◡–
(Une vache qui braie
perd une gueulée).

Nous n'avons pas trouvé d'équivalent; mais la forme paraît populaire.

44. *Rüé spiké* = 4 pieds ◡–◡–
Apré snavé = 4 pieds ◡–◡–
(Jeter son piquet après sa mesure).

Après l'introduction du système métrique, on a dit: '*rüé smétrik apré snavé.*' C'est l'équivalent populaire de 'jeter le manche après la cognée.'

45. *Vèr bo tèr pwī klēr potağ* = 7 pieds ◡–◡–◡◡–
xé larüén'mī dü ménağ = 8 pieds ◡◡–◡–◡◡–
(Bois vert, pain tendre, potage clair,
c'est la ruine du menage).

L'on trouve dans Bovelle

Pains chaultz, vins troubles, bois verts.

46. *Ön fwa vü* = 3 pieds ◡◡–
xī fwa mékrü = 4 pieds ◡–◡–
(Une fois vu (en faute), on ne vous croit plus jamais).

Le caractère de ce dicton et de ceux qui suivent, c'est leur répétition forcée à cause de la rime. Si quelqu'un jette par hasard la première partie du dicton dans la conversation, il est presque impossible de ne pas la compléter.

47. *Larğī dporé* = 4 pieds ◡–◡–
rturn o gardéné = 5 pieds ◡–◡◡–
(L'argent se sent toujours de son origine).

'La Porée' signifie: la soupe aux choux, qui formait la base de la nourriture encore au commencement de ce siècle.

48. *Axtör ğékutré* = 5 pieds ◡–◡◡–
l' zaluèt' lövé = 5 pieds ◡◡–◡–
(A cette heure j'écouterai les alouettes se lever).

C'est à dire: je me reposerai.

49. *Moyīn'mī* = 3 pieds ◡◡–
va partu bī = 4 pieds ◡◡––
(Chi va piano va sano).

On peut comparer à ce dicton celui que cite Bovelle:

Plus me haste et plus gaste
ou: Maille a maille faict on l'haubergeon.

50. *I fo mét sü sī do* = 6 pieds ◡◡–◡◡–
Dlerb kō kono = 4 pieds ◡–◡–
(Il faut mettre sur son doigt
De l'herbe que l'on connaît).

Henri Estienne (cf. Précellence du Langage François. Ed. Feugère. p. 222) donne deux formes de ce dicton connu: 'Ainsi, dit-il, nous donne-t-il bon conseil, quand il veut qu'en remèdes nous ne laissions jamais le certain pour l'incertain, mais nous tenions à ceux que nous avons expérimentés; j'enten, ou il dit: *On doit prendre l'herbe qu'on cognoist*; item *Il faut lier a son doîgt l'herbe qu'on connoit.*'

Une autre forme, citée par Le Roux de Lincy (I, 50—57):

Herbe congneue — soit bien venue.

51. Le dernier dicton est plutôt un couplet que l'on chantait lors de la dernière voiture (carrée) ornée d'un *Mai*, qui 'rentrait la moisson. Nous avons ici la rime et la répétition strictement observées, car on procèdait par demandes et par réponses, forme populaire (cf. Les Transformations).

A buar o Mé	= 4 pieds	⏑–⏑–
Dü potağ dö lé büré	= 7 pieds	⏑⏑–⏑–⏑–
A buar o kartō	= 5 pieds	⏑⏑–⏑–
Dü potağ dö sokriō	= 7 pieds	⏑⏑–⏑–⏑–
A buar al Mékīn'	= 5 pieds	⏑⏑–⏑–
Dü potağ dö ğü draxīn	= 7 pieds	⏑⏑–⏑–⏑–

(A boire au Mai du potage de lait de beurre, à boire au carton du potage de seigle, à boire à la servante du potage de jus de racine).

Après le premier couplet, on chantait en chœur:

Sā dirō nu sā buar ǖ ku.
(Nous en irons-nous sans boire un coup?).

En résumé, sauf un certain nombre de cas douteux, la forme 4 (3 + 4, 4 + 4, 4 + 5, 6 + 4 ou 4 + 3) se présente le plus souvent —, puis vient la forme 3 (3 + 3, 3 + 6, 3 + 8).

Dans les couplets (les deux lignes réunies) la forme paire l'emporte.

On pourrait considérer, comme l'a fait Schuchardt, le proverbe ou dicton comme une chanson: c'en est une et bien vieille que chantaient là les paysans du Nord depuis plusieurs générations. A côté de la force morale, de la stabilité rationelle qui se dégagent du sens des proverbes, leur forme et la solidité de leurs rimes ont contribué à leur permanent emploi par le paysan, ils sont comme son geste.[1]) Complets en eux-mêmes, ils peuvent être introduits dans la phrase, sans avoir avec les changements successifs que celle-ci subit, aucun contact. Ils seront donc en dehors de toute phonétique syntaxique, sauf la leur. Ils disparaîtront dans leur intégrité.

---

[1]) On pourrait réduire la plupart de ces proverbes à deux gestes, à ce qui est l'accent et la ponctuation du paysan: le poing qu'il lève et laisse retomber sur la table en concluant son discours.

Pour faciliter la lecture de ces documents patois, nous ajouterons ici un tableau de l'alphabet phonétique dont nous nous sommes servis, et qui se rapproche de celui employé par M. Gilliéron dans sa Revue des Patois:

Voyelles.

a
è = é ouvert (mère).
é = é fermé (été).
i = i français (cri).
ö = eu français (peu).
o = au français (maux).
ü = u français (du).
u = ou français (coup).

Nasales.

ā = an et en (amant).
ī = in (chemin).
ǖ = un (chacun).

Consonnes.

x = ch (cheval).
k = c dur (colère).
s = s dure (savoir).
z = s douce (raisonner).
t̄x = son particulier au picard = tch + yod.
w = *w* anglais (oui).
ẅ = *w* (lui).
g = g dur (guerre).
ǧ = g doux (ménage).
j = yod doux (mien).
ł = l mouillée italienne.
ñ = n mouillée (compagnon).

ÜBER DEN LATEINISCHEN UND RUMÄNISCHEN WORTACCENT.

Von A. Philippide in Jassy.

Scheint es mir nur so oder wird in Wirklichkeit seit einiger Zeit mit dem Worte „Entdeckung" auf dem bescheidenen Felde der Philologie etwas Missbrauch getrieben? Von Aristoteles bis auf Martianus Capella haben die Rhetoren, sowohl Griechen als Lateiner, ohne Unterlass die prosaische Periode studiert und sind, was besonders deren Ende anbetrifft, zu genauen Regeln gelangt. Vor 1865, als die griechische Rhetorik nur aus den letzten Abkömmlingen der Voss'schen Kommentare bekannt war und ihr Verständnis mit der Zeit immer mehr abgenommen hatte, waren diese Regeln jedenfalls unbekannt. Seitdem sich aber die rhetorischen Studien durch die gewissenhafte Quellenforschung R. Volkmanns neu erholt haben, müsste die prosaische Periode mit ihren Einzelheiten jedwedem Philologen als einer der interessantesten Abschnitte jener stilistischen Studien bekannt sein, welche die Griechen noch zu Zeiten des Hermagoras (100 a. Chr.) unter dem Namen *τέχνη ῥητορική* zu hoher Vollkommenheit gebracht haben. Die Periode ist nun nicht das Privilegium einer einzigen Sprache: also müssen wir ihr in allen Sprachen begegnen; so in der That in der griechischen und lateinischen seit dem Ende der klassischen Zeit, natürlich auf einer anderen Grundlage als vorher und zwar der des Accentes. Und wirklich haben Noël Valois, P. Bouvy und W. Meyer aus Speyer diese Entdeckung gemacht für die päpstliche Kanzlei, die Werke des heiligen Sophronius und die byzantinischen Schriftsteller bis zum Falle Konstantinopels. Man möge sich nicht wundern, aber dieselbe Bewandtnis hat es mit jeder anderen Prosa. So beispiels-

weise mit der Zolas, hätte nur jemand die Musse gefunden, Untersuchungen darüber anzustellen. Da es sich dort um die auf den Accent begründete Periode handelt, die begreiflicherweise nicht in den Bereich des Studiums der griechischen und lateinischen Rhetoren gekommen ist, so dürfen wir, wenn auch nicht gerade das Wort „Entdeckung", doch einen ähnlichen Ausdruck anwenden. L. Havet freilich (La prose métrique de Symmaque, Paris 1892) soll nach den Behauptungen des Rezensenten der Revue Critique, XXVII[1] 187 sqq. die metrische Prosa entdeckt haben — unter metrischer Prosa versteht der Rezensent die rhythmische Periode, betrachtet vom Standpunkte der Silbenquantität. — „La portée d'une découverte comme celle de la prose métrique est considérable. Nous n'avons plus, sans doute, pour la goûter, les mêmes raisons que les humanistes du temps passé. S'il est encore, au fond de quelque province écartée, un discret ami du discours latin, il éprouverait une joie naïve et pure en apprenant qu'une des pratiques de la rhétorique ancienne les moins dociles à l'imitation vient d'être fixée dans des règles précises, et qu'on pourra désormais faire de la prose latine comme on faisait des vers latins." Und, dass der Herr Rezensent wirklich glaubt, es mit einer Entdeckung zu thun zu haben, lässt sich aus der Weise ersehen, wie er fortfährt: „Supposons que nous n'ayons aucune donnée sur la versification latine; les manuscrits des poètes nous présentent les textes copiés à longues lignes sans séparation de vers; les grammairiens sont muets ou trop vagues; aucune tradition remontant directement à l'époque ne nous éclaire sur la structure de ce que nous croyons être une prose très harmonieuse. Tout à coup on surprend dans cette admirable prose une cadence qui la divise en un certain nombre de membres d'étendue à peu près égale. C'est exactement ce qui vient d'arriver pour la prose métrique." Trotzdem finden wir einige der von Havet entdeckten Periodenauslaute schon bei Ephoros und Aristoteles, welche hunderte von Jahren vor Christus den Päon und den Dactylus empfahlen.

L. Havet hat jedoch wirklich eine Entdeckung gemacht, oder wenigstens eine Theorie aufgestellt, die er unter dem Titel 'Sur la prononciation des syllabes initiales latines' in den Mémoires de la société de linguistique de Paris VI, 11 veröffentlicht hat, und welche, da ich die Sache ganz anders verstehe, den Mittelpunkt der vorliegenden Arbeit bilden soll.

Ohne sich in pedantische Citate und langweilige Beweisgründe zu verlieren, geht Havet kurz und fast dogmatisch vor. Ihm liegt daran, einige Punkte zu diskutieren, welche geeignet seien, uns mit einem Mal und fast unversehens aufzuklären. Ich werde ebenso vorgehen — zumal mich auch der Raum dazu zwingt.

A. Zur Feststellung der Art des lateinischen Wortaccents haben wir vor allem folgendes zu bemerken.

a) In den vorgeschichtlichen Zeiten der indogermanischen Sprachen waren der expiratorische Accent und die Quantität der Silben voneinander unabhängig. Das beweist unter anderen die griechische und lateinische, wo die betonten Silben oft kurz und die unbetonten lang sind. Nach und nach hat sich aber zwischen jenen zwei Faktoren ein Wechselverhältnis hergestellt, so dass die betonten Silben im Vergleich zu den unbetonten ein Plus von Länge bekamen. Mit andern Worten, alle betonten Silben sind lang geworden (jedoch ja nicht von gleicher Länge) und alle unbetonten Silben kurz (jedoch ja nicht von gleicher Kürze). Dieser Vorgang, der mit Recht dem Uebergewichte des Accents über die Quantität beigemessen wird, hat nicht in allen indogermanischen Sprachen gleichmässig stattgehabt. Z. B. finden sich in der deutschen Sprache unbetonte lange Silben und betonte kurze. In der griechischen und lateinischen hat aber jener Prozess in hohem Grade um sich gegriffen, denn die romanischen Sprachen und die neu-griechische kennen nur betonte lange und unbetonte kurze Silben. Wann der Accent die Quantität besiegt hat, lässt sich nicht feststellen. Nur soviel wissen wir, dass der Sieg schon bei der Grundlegung der romanischen Sprachen eine vollendete Thatsache war und dass wir jene Neuerung noch weiter hinauf verfolgen können. Fürs Lateinische bis zu Commodianus (Mitte des III. Jahrhunderts), fürs Griechische bis zu Babrios (Zeit des Elagabal).

b) In einigen indogermanischen Sprachen war jedoch der expiratorische Accent anfangs schwach. So im Griechischen. Darum wurde in der Poesie dieser Sprache der Rhythmus durch die Einteilung der Zeit (χρόνος πρῶτος = ◡) oder mit anderen Worten, durch die Silbenquantität erzeugt. In andern Sprachen dagegen war der Accent kräftiger. So in der lateinischen und der deutschen. Deshalb wurde der Rhythmus in den poetischen

Formen der lateinischen Sprache durch den expiratorischen Accent (versus saturnius?) bewirkt; und in der deutschen Sprache durch die Alliteration (Reim am Anfang der Kommata und Kola, welcher Anfang der Kommata und Kola gewöhnlich mit dem Anfang der Worte übereinstimmte, auf den ja der Wortaccent fiel — wie er es auch heutzutage am meisten thut. Geschmack an der Alliteration haben auch die Lateiner gehabt, wie die Lustspiele des Plautus beweisen, z. B. Cistellaria 59 ff., weil gerade auch bei den Lateinern ein Accent auf den Wortanlaut fällt). Erst später, vom III. Jahrhundert a. Chr. an, haben die Römer in der Kunstdichtung das griechische Prinzip der Versifikation angenommen, während die römische Volkspoesie fortgefahren hat accentuierend zu sein, ohne Unterbrechung, bis auf unsere Zeit.

c) Alle romanischen Sprachen haben als Hauptmoment der Betonung das expiratorische. Das musikalische ist nebensächlich. Es geht Hand in Hand mit dem expiratorischen und gewinnt für sich allein nur dann Bedeutung, wenn es grammatische Funktion erhält (Frage, Ausrufung). Nun wird der lateinische Accent so sorgsam beibehalten, dass er notwendigerweise von Anfang an stabil gewesen sein muss; diese Stabilität konnte ihm aber nur das expiratorische Element geben. Das musikalische ist viel zu veränderlich (vergleiche z. B. alle musikalischen Bewegungen, die das rumänische Wort *alergáre* erhält, je nachdem es Unsicherheit, Sicherheit, Glauben, Ironie, Verwunderung, Drohung, Empörung andeutet, während die expiratorische Hebung beständig auf derselben Silbe *-gá-* bleibt). Angesichts dieser Stabilität des lateinischen Accentes erscheint als etwas Grundverschiedenes die Nichtstabilität des indogermanischen. Denn in der Lage des Wortaccents besteht ein solcher Unterschied von einer Sprache zur andern, dass im Indogermanischen vom expiratorischen Moment verhältnismässig wenig vorhanden gewesen sein kann. Es könnte scheinen, dass in den vorgeschichtlichen Zeiten der indogermanischen Sprachen nicht der Accent, gleichgiltig ob der expiratorische oder der musikalische, sondern die Quantität die Verbindung der Silben zur Einheit der Worte bewirkt habe. Das würde auch mit dem Zustande der Verlegenheit übereinstimmen, in dem sich der Verstand zu Anfang befand, als es galt, deutlich die Dinge zu unterscheiden. In nebelhafter Form zeigten sich dem Geist des primitiven Menschen die Dinge, und in eine ebenso nebelhafte Form kleidete der

Verstand seine Gedanken über sie; denn dort, wo der Accent, und namentlich der expiratorische, nicht als Stützpunkt für die Worte dient, können sich diese nur durch Pausen von einander abheben. Aber auch später, wenn der Verstand eine so grosse Uebung gewinnt, dass der Mund nicht genötigt ist die Worte silbenweise auszusprechen, kehrt die Sprache zum alten Zustand zurück und der Accent verliert von neuem seine Bedeutung. In dieser Beziehung macht L. Havet treffende Bemerkungen — obwohl von einem anderen Standpunkte, den wir weiter unten betrachten werden — l. c. 14: „Une phrase grecque, dans la conversation au moins, devait ressembler à un mot unique, long, souple et léger comme un fil, varié et multicolore grâce à la mélodie des syllabes aiguës, mais non articulé ni morcelé par le rythme des syllabes intenses. Une phrase latine, avec ses longues pesantes, avec ses initiales méthodiquement marquées, avec ses aiguës toujours pénultièmes ou antepénultièmes, était moins un fil ténu qu'un chapelet à gros grains, formé de masses un peu lourdes, ni trop petites ni trop grandes, uniformes, équilibrées, distinctes et disjointes. Peut-être pourrait-on dans quelque mesure, comparer cette différence des deux langues anciennes à celle du français et de l'allemand. Nous autres Parisiens, nous dévidons dix ou quinze syllabes d'un trait, un Allemand n'en dit pas quatre sans marquer une pause et compter en quelque sorte chaque mot qui passe. Aussi un mot allemand est une véritable unité linguistique; chez nous il n'y a de mots que dans l'écriture, et notre langage parlé a pour unité du premier degré la phrase ou l'incise.“ Nun ist die griechische Sprache gewiss vorgerückter als die lateinische, obwohl ihr Accent scheinbar älter ist. Uebrigens kehrt die Sprache auch in anderen Beziehungen in scheinbar ältere Stadien zurück, was die Geschichte der Laute oft bestätigt und was wir in Bezug auf die grammatischen Formen gezeigt haben in den *Principiĭ de istoria limbiĭ*, 119.

d) Die lateinischen Grammatiker sprechen über den Accent in einer Weise, dass wir ihn aus ihren Worten als den expiratorischen verstehen müssen. Es ist wahr, dass einige vom *tonus superior, deicere tonum, summus tonus, gradatim descendere, levare* und *premere syllabam, humilitas, altitudo, erigere deprimere deponere syllabam, ascendere, descendere* reden (ausführliche Citate siehe in Seelmann, Aussprache, 29); ferner wird der Ausdruck *accentus* von allen angewendet. Aber abgesehen davon, dass

diese Ausdrücke aus dem Griechischen übersetzt sind (accentus z. B. = *προσῳδία*), so werden sie schon in der griechischen Sprache metaphorisch gebraucht und beweisen selbst für diese Sprache nicht viel. Wir müssen bedenken, dass wir uns sogar heutzutage in unseren lebenden Sprachen ebenfalls der aus der Welt der Töne geholten Metaphern bedienen, um die expiratorische Bewegung, sei es in einer Silbe oder in einem Worte, auszudrücken, da besondere Ausdrücke durchaus fehlen. Andererseits sind sichere Zeugnisse, dass es sich im Lateinischen in der That um den expiratorischen Accent handelt. Servius (zweite Hälfte des IV. Jahrhunderts) in Donat. K. IV, 426: accentus in ea syllaba est, quae plus sonat; quam rem deprehendimus, si fingimus nos aliquem longe positum clamare. invenimus enim naturali ratione illam syllabam plus sonare, quae retinet accentum, atque usque eodem nisum vocis ascendere. Dies ist das deutlichste Zeugnis von allen; denn die anderen, von Seelmann angeführten 28—29, wo von *intentio vocis, cursim tractim proferre, excusso sono* die Rede ist, sind ebenso metaphorisch als die oben erwähnten Worte.

Infolgedessen werden wir die Schlussfolgerung ziehen müssen: Der Accent war in der lateinischen Sprache ein expiratorischer, und zwar ein kräftiger. Das musikalische Moment bildete nur ein nebensächliches Anhängsel. Nur wenn es grammatische Funktion hatte (Frage, Ausrufung), war es vom expiratorischen unabhängig.

Auf Grund der bildlichen Worte der Grammatiker, die sie buchstäblich ausgelegt haben, erbauten Henri Weil und Louis Benloew, in der Théorie générale de l'accentuation latine, Berlin-Paris, 1855, die Theorie des musikalischen lateinischen Accents, „L'accent latin était essentiellement musical, consistant en des notes plus aiguës et plus graves", welche Theorie von Scherer, Zur Geschichte der deutschen Sprache, Berlin, 1878, von Corssen Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache, Leipzig, 1868—1870, und im allgemeinen von den Franzosen angenommen wurde (Seelmann 26). Aber ein musikalischer Accent, der unabhängig vom expiratorischen wäre, und der den Vorrang über diesen hätte, ist heutzutage eine Seltenheit, und wir sind durch nichts berechtigt anzunehmen, dass er ehemals öfter vorhanden gewesen. Die chinesische Sprache ist eine isolierte Erscheinung; dann einige singende Sprachen, wie die

serbische, die littauische, wo übrigens immer der expiratorische Accent das Hauptelement ist. Ueberdies ist es eine sehr heikle Sache und ein schweres Studium! Vgl. Bremer, Deutsche Phonetik, 197. Wir erwarten von Rousselot die ersten sichern Kenntnisse. Etwas so sonderbares für die Vergangenheit anzunehmen, wobei wir uns nur auf die buchstäbliche Auslegung einiger bildlichen Ausdrücke stützen und so viele andere Gründe gegen uns haben, wäre allzukühn.

B. Ganz in der Weise, wie die lateinischen Grammatiker die Diskussion über den Accent im allgemeinen von den griechischen entliehen haben, ebenso haben sie es mit der Diskussion über die Arten des Accents gethan. Eine Vermutung über die Form der drei Accente ´ ` ~ gewinnen wir aus der Beschreibung des Circumflex bei Audax K. VII, 357: quid circumflexus? duplex est, nam ex acuto et gravi constat. Incipiens enim ab acuto in gravem desinit: ita, dum ascendit et descendit, circumflexus efficitur. Andere Zeugnisse sind weniger klar. Priscianus, de acc. 5: circumflexus ideo, quod deprimat et acuat. Servius in Donat. K. IV, 426: circumflexus, quotiens tractim, ut musa. Ebenso unklar sind die Beschreibungen des acutus und gravis. Sergius de acc. K. IV, 531: acuta (prosodia) exilior et brevior et omni modo minor est quam gravis. Priscianus de acc. 5: acutus accentus ideo inventus est quod acuat sive elevet syllabam. Cledonius K. V, 31: acutus qui cursim profertur, ut árma, excusso enim sono dicendum est. Priscianus de acc. 5: gravis vero eo, quod deprimat aut deponat. Wenn Seelmann, von welchem ich die Citate habe, aus solchen Beschreibungen die Folgerung zieht p. 44: „Bezüglich der expiratorischen Seite der fraglichen Accentformen harmoniert nach den Angaben, wonach der Acutus excusso sono oder cursim sich äussert, derselbe mit dem von der modernen Physiologie gleichbenannten Accente vollständig“, so klingt dies, als ob er das Gras wachsen hörte. Trotzdem ist ersichtlich, dass bei der Beschreibung des Circumflex dem Audax die Form <> vorgeschwebt hat, und, alles in Betracht gezogen, können wir uns vorstellen, dass die Grammatiker bei der Beschreibung des scharfen Accents die Form < im Auge hatten. Ersichtlicher als alles übrige ist aber, dass die lateinischen Grammatiker ihre Formen des Accents der griechischen Grammatik entlehnt haben. Ob sie der Wirklichkeit entsprochen haben — es ist nicht un-

möglich — oder nicht, kann niemand bestimmen. Denn einerseits liegt die Sache in jeder romanischen Sprache anders, andererseits sind die Angaben der lateinischen Grammatiker zu genau nach dem Griechischen kopiert.

Mitten im Abschreiben von Angaben, welche eine fremde Sprache betreffen, haben aber die lateinischen Grammatiker eine Thatsache festgestellt, die der lateinischen Sprache eigentümlich ist, dass nämlich der Accent des Wortes auf der vorletzten Silbe steht, wenn diese lang ist, und auf der drittletzten, wenn die vorletzte kurz ist. Sie haben selbstverständlich auch diese einzige unmittelbar beobachtete Thatsache mit griechischen Détails vermengt. Donatus K. IV, 371 (bei Seelmann 46): monosyllaba, quae correptam vocalem habebunt, acuto accentu pronuntiabimus, ut fắx, pĭ́x, nŭ́x; quae productam vocalem habebunt, circumflexo accentu pronuntiabimus, ut rês, dôs, spês. In disyllabis, quae priorem productam habuerint et posteriorem correptam, priorem syllabam circumflectemus, ut mêta, Crêta : ubi posterior syllaba producta fuerit, acuemus priorem, sive illa correpta fuerit sive producta, ut nĕ́pōs, lḗgēs : ubi ambae breves fuerint, acuemus priorem ut bŏ́nŭs, mắlŭs. In trisyllabis et tetrasyllabis et deinceps, si paenultima correpta fuerit, acuemus antepaenultimam, ut Túllius Hostílius : si paenultima positione longa fuerit, ipsa acuetur et antepaenultima gravi accentu pronuntiabitur, ut Càtúllus Mètéllus, ita tamen si positione longa non ex muta et liquida fuerit, nam mutabit accentum, ut látebrae, ténebrae : si ultima brevis fuerit, paenultima vero natura longa, paenultima circumflectetur, ut Cethêgus perôsus : si ultima quoque natura longa fuerit, paenultima acuetur, ut Athḗnae Mycḗnae. Wie man sieht, sind die Formen des Accents genau aus der griechischen Grammatik abgeschrieben, abgesehen von der Lage des Wortaccents, die durch die Natur der vorletzten Silbe gegeben ist — etwas spezifisch Lateinisches.

C. Es scheint aber, dass dieser Einfluss der vorletzten Silbe auf die Lage des Accents im Lateinischen verhältnismässig jungen Datums ist; denn man findet eine Menge Wörter, deren Etymologie früheren Accent auf einer Silbe erweist, die derjenigen voranging, auf welche er, nach den bekannten Regeln des lateinischen zu stehen kommen musste. Man findet nämlich in der letzteren Lautausfall und Lautwandel, wie er unmöglich

gewesen wäre, wenn sie von Anfang an den Ton gehabt hätte: optimus — opitumus, festra — fenestra, Eppius — Epidius, Licnia — Licinia, Manlius — Manilius; dixti — dixisti, duxti — duxisti, circumspexti, prospexti, amisti, commisti, exclusti, proscripsti, sensti, advexti, instruxti, depinxti, devinxti, erexti, scripsti, immersti, discesti, direxti, extinxti, luxsti, misti, subrepsti, abstersti, evasti, percusti; vixet — vixisset, traxe — traxisset; scripstis — scripsistis (curasti, putastis, iurasset, vitasse, nosse etc. können aber einfach durch das Wegfallen des *v* erklärt werden); debeo — *déhabeo, segnis — *sédignis, polleo — *pótisvaleo, nuncupo — *nómencapo, menstruus — *ménsitruus, naufragus — *návifragus, balneum — *bálineum, vicesimus — *duicéntitumus, tricesimus — *tricéntitumus, quadragesimus — *quadragéntitumus, viciens — *duícentiens, triciens — *trícentiens, quadragiens — *quadrágentiens, incipio — *íncapio, inficio — *ínfacio, assideo — *ássedeo, explodo — *éxplaudo, occido — *óbcaido, inceptus — *íncaptus, infectus — *ínfactus, inermis — *ínarmis, accentus — *ádcantus, deiero — *déiuro, peiero — *périuro, eiero — *éiuro, cognitus — *cógnōtus, agnitus — *ágnōtus, astitum — *ástātum, praestitum — *práestātum.

Diese Folgerung über den alten lateinischen Accent rührt von Corssen her, Aussprache, I ed. 1858—1859, Bd. II, 321, wiederholt von Seelmann, Aussprache des Latein, 30 ff. Gegen diese Folgerung hat sich L. Havet l. c. erhoben: „On a attribué à une loi d'accentuation archaïque le vocalisme de certains composés, comme afficio. Les initiales auraient originairement porté l'accent; dans adfacio l'*a* atone se serait altéré en *i*, l'*a* accentué serait resté intact. Cette prétendue loi d'accentuation est chimérique.“ Havet erklärt es anders: der lateinische Accent hat immer da gelegen, wo er sich in der klassischen Sprache befunden; jedoch war er nur ein musikalischer Accent. Während aber der musikalische Accent auf jenen Silben lag, von denen die lateinische Grammatik sagt, dass sie betont waren, befand sich auf den Anfangssilben der Wörter ein Intensitätsaccent. Dieser Intensitätsaccent — wir nennen ihn expiratorischen Accent — hat vielfach Lautwandel verhindert, der in den folgenden Silben, die den musikalischen Accent trugen, möglich gewesen ist. „La théorie de la prétendue accentuation archaïque ne contient qu'un point qui soit exact, c'est que les syllabes initiales étaient prononcées d'une façon qui les distinguait des autres. Le timbre

des voyelles témoigne de cette différence dans les exemples cités: adfacio, adficio; Ἀκράγαντι, Agrigenti; Μασσαλία, Massilia; de même dans *redemo, redimo; de même dans *probotas, probitas; de même dans celer, celeber, scelus, qui conservent leur *e* dans l'initiale, tandis qu'un *e* intérieur s'altère dans Σικελός — Siculus. Cette même différence, le timbre en témoigne encore dans la divergence phonétique entre arbustum et costa, amurca et mortem, euntis et sontis, ampulla et collum; dans tous ces mots il y a eu d'abord un *o* et cet *o* ne s'est maintenu que dans les initiales. Des faits de prosodie témoignent aussi de la prononciation particulière des initiales. Dans ĕgŏ — ἐγώ, dans tibĭ — tibī, dans malĕ ou citŏ comparés à maximē, subitō, nous voyons une initiale brève abréger une voyelle (une finale longue) qui la suit; après une brève non initiale la voyelle longue reste longue. Comme les voyelles, les syllabes longues par position s'abrègent en vieux latin après une brève initiale, et cela soit que les syllabes soient des finales (sĕnĕx), ou des intérieures aiguës (sĕnĕctus), ou des intérieures atones (sĕnĕctûtem). Rien de semblable après une brève non initiale: Plaute peut écrire dĕdĭsti, mais non pas reddĭdĭsti. Le moyen le plus simple d'expliquer une telle influence des brèves initiales, c'est de supposer qu'elles étaient prononcées avec plus d'intensité que les syllabes intérieures ... Un mot latin était strictement délimité à ses deux extrémités par l'intensité de l'initiale et par l'acuité de la tonique. La place de la note aiguë indiquait assez exactement où le mot allait finir .... L'endroit où le mot commençait était marqué directement par l'intensité de l'initiale. Ainsi, rien de plus net que la séparation des mots latins par la phonétique, tandis que la séparation des mots grecs ne pouvait être précisée que par la psychologie .... La note aiguë a fini par attirer sur elle l'intensité; le latin Amávi est devenu le roman amÁvi." Mit andern Worten — und das, was Havet behauptet, fasst mit Ausnahme seiner Meinung von der Intensität der Anfangssilbe die musikalische Theorie des Accents kurz zusammen — es hatte in der lateinischen Sprache die betonte Silbe eines Wortes einen höheren Ton als die nicht betonten; der expiratorische Accent lag aber immer auf der Anfangssilbe. Mit der Zeit jedoch hat der musikalische Accent den expiratorischen an sich gezogen.

Ueber die Zeit, in der dies stattgefunden hat, bemerkt Havet folgendes: „Nous n'avons aucune trace positive de cette

transformation des aiguës avant les poésies de Commodien, c'est-à-dire avant le milieu du III[e] siècle. Non seulement Plaute et Cicéron, mais encore Sénèque, Quintilien, Tacite, peut-être même Apulée, prononçaient intense la première syllabe de chaque mot. Nous ne sommes d'ailleurs nullement forcés de faire cesser notre phénomène juste au moment où commencerait la prononciation romane de l'accent. L'italien a cumulé l'aiguë intense et l'initiale intense: de là le redoublement de l'*l* dans alloda — alauda. Il semble les cumuler encore: de là un redoublement de consonnes, tout semblable, dans des mots nécessairement savants et modernes, comme rettorica."

Was das musikalische Moment in dieser Theorie Havets betrifft, so verweisen wir auf das unter A Gesagte. Was dieser Gelehrte über die Intensität der Anfangssilbe sagt, verdient aber besondere Aufmerksamkeit; denn in der That, sowohl im Lateinischen als in den romanischen Sprachen, verhält sich die Anfangssilbe der Wörter oft dem Lautwandel gegenüber anders als die übrigen Silben. Jedoch hat diese Intensität der Anfangssilbe nichts gemein mit den von Corssen und Seelmann angeführten Erscheinungen, die, wie sie meinen, eine alte von der klassischen verschiedene lateinische Accentuierung beweisen sollen. Beide Thatsachen sind vielmehr zu scheiden. Nach meiner Ansicht können die Erscheinungen, die man als Beweis für eine eigene alte lateinische Accentuierung vorbringt, durch Analogie erklärt werden: optimus durch Analogie von optimorum, optimates; dixti — dixi; duxti — duxi, und ebenso alle 2. Personen der Einzahl des Perfektums; vixet — *vixémus; traxet — *traxémus; scripstis — scripsi; debeo — debemus, debetis; polleo — pollemus; nuncupo — nuncupamus; incipio — incipiebam, incipis, incipit etc.; inficio — inficiebam, inficis, inficit etc.; assideo — assides, assidet, assidebam etc.; und ebenso explodo, occido; inceptus — incipio, infectus — inficio, deiero — deierabam, peiero — peierabam; eiero – eierabam (oder eher, nach Havet l. c. 22, peiero eine Ableitung von *peies = Radikal von peior, und deiero, eiero analogische Bildungen nach peiero); cognitus, agnitus sind zu den Partizipien -ĭto übergegangen; ebenso astitum, praestitum. Ferner kann festra auch fenéstra sein, explodo und occido haben die Diphthonge auch unter dem Accente kontrahieren können; menstruus warum durchaus *mensitruus und nicht von Anfang an menstruus? balneum warum durchaus *balineum und nicht

von Anfang an balneum? vicesimus, tricesimus, quadragesimus können auch sein *dvicéntimus, *tricéntimus, quadragéntimus; viciens, triciens, quadragiens sind wahrscheinlich hervorgegangen aus *víciens = *vicéntiens, *tríciens, *quadrágiens; návifrágus ist ein zusammengesetztes Wort, und die zusammengesetzten Wörter haben in allen Sprachen soviel Accente als konstitutive Teile. Vielleicht müssen ebenso beurteilt werden pótisváleo, nómencápo; dann segnis = *sédígnis, wenn nur die Etymologie richtig ist. Wahrscheinlich wird in dieser Weise erklärt werden können inérmis, obwohl ich augenblicklich keine passende Weise finde; überhaupt alle übrigen lateinischen Wörter, deren Vokalismus ausschliesslich nach dem Lautwandel beurteilt — ein anderes Kriterium kennt Corssen nicht und seiner nur bedient sich Seelmann — eine andere Accentuierung für die alte lateinische Sprache beweisen würde als für die klassische! Damit ist nicht gesagt, dass nicht im Lateinischen — und nicht nur in der alten Sprache, sondern in allen Phasen — die Analogie und andere Ursachen Accentuierungen auf der vierten oder fünftletzten Silbe geschaffen haben könnten, und dass nicht Wörter gebildet sein könnten wie hóminibus anstatt des regelmässigen homínibus, sogar im Munde Ciceros. Jedenfalls dürfen wir infolge einseitiger Forschungen keinen Abgrund zwischen der alten und der neuen Sprache aufthun. — Was die Intensität der Anfangssilbe betrifft, von welcher Havet spricht, so könnte sie gerade, ohne dass sich ein Abgrund zwischen den heutigen Zuständen und den ehemaligen öffnete, erklärt werden und zwar durch eine Neigung der lateinischen Sprache einen Nebenaccent auf die Anfangssilbe zu legen, wenn das Wort etwas länger ist (oder sogar ohne diesen Anlass); auch einige romanische Sprachen streben dies an. Dieser Nebenaccent genügt, um die von Havet erwänten Erscheinungen in der lateinischen und italienischen Sprache zu erklären und auch diejenigen der rumänischen Sprache, von denen wir sprechen werden. Ueber die Natur von Erscheinungen der Vergangenheit zu urteilen, haben wir kein anderes Mittel als die Analogie solcher der Gegenwart. In den heutigen Sprachen finden wir aber expiratorische Nebenaccente, während expiratorische Accente auf Anfangssilben neben musikalischen Accenten auf inneren etwas Unbekanntes ist. Ich wäre begierig zu wissen, ob Havet jemals versucht hat so ein Wortungeheuer auszusprechen. „L'accent latin, sagt er, tant qu'il a consisté dans une acuité du ton, a été

sous l'influence absolue de la quantité et n'a eu lui-même aucune influence. Plus tard il s'est transformé, il est devenu affaire d'intensité, et dès lors il a été le plus énergique des agents de transformation du langage; il a métamorphosé le latin en roman et la versification prosodique en versification tonique; mais, si prodigieuse qu'ait été cette énergie nouvelle, elle ne donne pas le droit de faire de la chronologie à rebours; il est vain de prétendre expliquer le parler d'Appius Claudius par l'accent roman, et autant vaudrait tirer les idées d'Aristote du Christianisme.“ Und dennoch, so leid es mir auch thut, einem solchen Gelehrten nicht beistimmen zu können, müssen wir bekennen, dass es da, wo die eigene Beobachtung fehlt, kein anderes Mittel giebt über die Vergangenheit zu urteilen als die Analogie der Gegenwart — nicht nur für die Philologie, sondern für jedwede Wissenschaft. Die Geologie hat nur deshalb so grosse Fortschritte gemacht, weil die Geologen aufgehört haben an Cataclismen zu glauben, und begannen die Vergangenheit der Erde aus der Gegenwart zu erklären. Und es ist leicht begreiflich, warum das die Geologen gethan haben. Wenn man nämlich von der Gegenwart auf die Vergangenheit schliesst, hat man immerhin in der Analogie eine Basis, wenn auch eine schwache. Wenn man sich aber bloss mit der Einbildungskraft in der Vergangenheit Schlösser baut, welche nichts Analoges in der Gegenwart haben, dann muss jede wissenschaftliche Forderung aufhören (vgl. Philippide, Principiĭ de istoria limbiĭ, 281 sqq.).

A. Im Rumänischen ist der Wortaccent so wie im Lateinischen expiratorisch; das musikalische Moment ist nur ein Annex. Unabhängig ist der musikalische Accent nur, wenn er besondere grammatische Funktion hat.

Der Accent bleibt im allgemeinen auf der Silbe, auf welcher er sich im Lateinischen befand. Es giebt folgende Abweichungen: întrég — *întégru, íntegrum (ante-rumänisch, wie es die romanischen Sprachen beweisen), rugínă — rubigo oder aerugo (Vermengung mit dem Suff. -īna), sarícă — *sárică *seárică serica (Vermengung mit dem Suff. -īca; für die Bedeutung vgl. frz. soie, welches 'Seide' und 'Schweinsborsten' bedeutet), muiére — mulierem (ante-rumänisch), părete — parietem (ante-rumänisch); -ĭór — -iolus: feciór — fetiolus, căpriór — capreolus, piciór — petiolus (ante-rumänisch); -íe — ́ia (durch das von mir Klärung

genannte Prinzip. Ein derivates Suffix hat immer die Neigung den Accent auf sich zu ziehen. Diez, Gramm.[5] 605: „Jedes romanische Suffix fordert, um als solches gefühlt und weiter angewendet zu werden, zwei Dinge, dass es syllabisch sei und dass es den Ton habe. Sofern daher die Sprache von einem ursprünglich tonlosen Suffix Gebrauch machen will, trägt sie keine Scheu ihm den Ton zuzuwenden, und selbst eine solche, wie die italienische, welche bei den Flexionen von dieser Accentversetzung kaum Gebrauch zu machen wagte, schliesst sich hier den Schwestern unbedenklich an. Aus ĭa z. B. wird romanisch ía, aus ĭnus wird īno, cristallinus it. cristallino etc.“ Diese Ansicht muss übrigens modifiziert werden, wie G. Paris, Rôle de l'accent latin 87, vorschlägt, nämlich so, dass in den ererbten Wörtern selbst die nicht betonten Suffixe unbetont bleiben. In cristallino hat also eher ein Suffixwechsel stattgefunden); árdere — ardere, fiérbere — fervere, răspúndere — respondere, cădére — cadere (Analogie, Uebergang von einer Konjugation zur anderen); dreg — dirigo, înţălég — intelligo, culég — colligo (durch Analogie der Pluralformen); apléc — applico durch Analogie von plec; strécur (neben strecór) — ex + trans + colo, durch Analogie der Formen mit *u* (1. und 2. Pers. Plural, Imperfekt, Perfekt etc.) und einiger Zeitwörter wie trémur; acóper — cooperio, durch Analogie jener Zeitwörter, welche wie dormire für den Singular ein betontes *o* haben; erá (alt-rumänisch, heute erám), eráĭ, erá — eram, eras erat (durch Analogie der anderen Personen und der anderen Imperfecta). Die Perfecta ́-ui sind geworden -úĭ (tăcúĭ — tacui. Durch Klärung. Dieselbe Neigung, welche den Accent auf die derivativen Suffixe gezogen hat). Die Perfecta -si, alt-rumänisch und macedo-rumänisch -şi, sind zu -séĭ geworden durch Analogie des -avi, -ivi, -úĭ. Das Plusquamperfektum 1. und 2. Pers. Plural lăudásem, lăudáseţĭ, tăcúsem, tăcúseţĭ etc. — laudavissemus, laudavissetis etc. durch Analogie der anderen Personen, wo der Accent auf -dá- und -cú- steht. Ganz so die 3 Pers. Pluralis von den Perfekten -si und -i, ziseră — dixerunt, déderă — dederunt etc. durch Analogie jener Personen, wo der Accent auf die erste Silbe fällt. Im Indikativ Präsens der Zeitwörter der 3. Konjugation 1. und 2. Pers. Pluralis macedorumänisch herbém herbéts, undzém undzéts etc. (im Infinitiv unbestimmt: arídere neben arideáre, bátere neben băteáre etc.) durch Analogie der andern Konjugationen. Miércurĭ ist nicht

Mercurii, sondern Mércuris aus den Inschriften; cúmpănă ist das alte slovenische cŏpona. Wegen der Ausdauer, mit der der lateinische Accent bewahrt worden ist, verdienen eine besondere Aufmerksamkeit die griechischen Wörter. Wie sie entlehnt sind durch Vermittlung der lateinischen Sprache oder direkt, kann rein aus der Art ihrer Betonung bewiesen werden. Die griechischen Wörter, die zunächst von der lateinischen Sprache aufgenommen und erst von dieser den romanischen Sprachen vererbt sind, haben den lateinischen Accent:[1]) préot — presbyter *πρεσβύτερος*, bisérică — *βασιλική*, católic — *καθολικός*, áer — *ἀήρ*, náfură — *ἀναφορά*, catapiteazmă — *καταπέτασμα*, pútină — *πυτίνη*, istórie — *ἱστορία*. Wahrscheinlich gehört hierzu auch mártur — *μάρτυς* und pápură — *πάπυρος*, wie das *u* = *υ* zeigt: *πάπυρος* findet sich sowohl mit *ῡ* als auch mit *ῠ*, das erstere ist ins Spanische papel Diez, Wörterb.[5] 654, das zweite ins Rumänische übergegangen. Die aus dem Griechischen unmittelbar in die rumänische Sprache eingeführten Wörter (mittelgriechische oder neugriechische; es kann kein Unterschied gemacht werden) haben den Accent der ursprünglichen Sprache beibehalten: evanghélie, leturghíe, hristós, isús, pátimă, holéră — *χολέρα*, camáră — *καμάρα*, văsíiŭ und vasíle — *βασίλειος* (das erstere vor langer, das zweite vor kürzerer Zeit entlehnt). In chiparós — *κυπάρισσος*, trandafír — *τριαντάφυλλον*, zúgrav — *ζωγράφος* haben sich die Suffixe -ós, ´-av und das Wort *fir* vermengt.

B. Im Rumänischen sind die betonten Silben bestimmt länger als die unbetonten. Alle betonten jedoch einerseits und alle unbetonten anderseits sind, im allgemeinen betrachtet, von derselben Länge. Genau gemessen giebt es natürlich kleine Schwankungen. Denn eine Silbe wie *pra* in *pradă* muss um etwas länger sein als die Silbe *ra* in *rade*. Grössere Unterschiede bedingt die Stellung der unbetonten Silben vor oder nach dem Wortaccent, und zwar sind jene nach dem Accente kürzer als die vor dem Accente, und die grössere Kürze jener hat wahrscheinlich dazu beigetragen, dass am Ende der Wörter die

---

[1]) Dies beweist übrigens die geringe Kraft des expiratorischen Momentes im griechischen Accente. L. Havet l. c. 11 nota spricht im Gegenteil von der Ausdauer des griechischen Accents und giebt als Beispiel: Apollinis = Ἀπόλλωνος. In Apollinis haben wir es aber mit dem lateinischen Suffixe -on gen. -ĭnis zu thun.

Laute sowohl leichter abgefallen sind als am Anfange (z. B. alle lateinischen Konsonanten, dann die Vokale *u, i*) wie auch leichter ihren Schall verloren haben (z. B. in den Wörtern wie tace, face, lasă, casă, merge, cadă und im allgemeinen die gegenwärtigen Endvokale). Beides hat schon im volkstümlichen Latein in grossem Umfang stattgefunden, denn es ist nicht der rumänischen Sprache eigentümlich, sondern eignet auch andern romanischen Sprachen, im höchsten Grade der französischen. G. Paris giebt für diese Erscheinung, Rôle de l'accent latin, 32, folgende Erklärung: „Je crois non pas que la syllabe accentuée se trouve la dernière en français parce qu'on a apocopé les syllabes suivantes, mais bien qu'on a apocopé ces syllabes pour que la syllabe accentuée fût la dernière." Es würde sich also um eine Klärung handeln: der Accent wäre als ein distinktives Zeichen gefühlt worden, als eine Wortform. Ich bin eher der Meinung, dass es sich um einen blossen Lautwandel handelt. Vom Anfange des Wortes nämlich bis zu seinem Ende reicht ohne Unterbrechung ein expiratorischer Strom. Die Kraft, mit der dieser Strom fliesst, ist natürlich am Anfang grösser als am Ende. Wenn es sich noch dazu trifft, dass der Accent gerade gegen die Mitte der Wörter fällt — so wie in den lateinischen — dann wird die Kraft für das Ende des Wortes ganz gering. So kommt es, dass sogar in einer Sprache, wie der französischen, die den Accent auf der Endsilbe der Wörter trägt, die grössere Kraft, die der Strom zu Anfang hat, nach und nach die Kraft des Accents hemmt; dieser wird immer schwächer, das Maximum der Vibrationen gleicht sich von einer Silbe zur andern immer mehr aus, bis sich — wie wirklich im Französischen — neben dem Hauptaccente der Endsilbe ein anderer, ein Nebenaccent, gegen den Anfang des Wortes zu, festsetzt, der mit der Zeit vielleicht den früheren Hauptaccent gänzlich verschlingen wird.

Die betonten rumänischen Silben, obwohl länger als die unbetonten, sind im Vergleiche mit den langen Sylben anderer Sprachen, z. B. der deutschen, kurz. Deshalb sind Accente sowohl von der Form ▷ als auch ◇ (gravis, circumflexus), welche nur zu langen Silben passen, selten im Rumänischen; der gewöhnliche Accent ist da der Acutus ◁. Dort jedenfalls, wo wir uns der Verlängerung einer Silbe als einer grammatischen Form bedienen, wie in den Wörtern *da, nu, dec, aleĭ,* denen wir durch grosse Verlängerung, vereint mit dem kräftigen musikalischen Accente,

eine Menge von Bedeutungen verleihen können, begegnen wir auch allerlei Arten expiratorischer Accente. Im allgemeinen aber, wie mich eine allerdings nicht vollständige Betrachtung überzeugt hat, haben die rumänischen Wörter den scharfen Accent. Ueber die nicht betonten Silben wage ich nichts zu sagen.

C. Im Rumänischen könnte man, aus der Wirkung des Nebenaccents, der auf der Anfangssilbe steht, den Umstand herleiten, dass der unbetonte Anfangslaut *a* sich nicht in *ă* verwandelt: amár, amnár, avém, atít, apóĭ, acóper, adáug, adevăr, adúc, adún, aiúrea, ajút, alăturea, alún, etc. Das unbetonte *a* der Anfangssilbe wird zu *ă*, wenn es einem anderen Laute nachsteht, bărbát, fimée (= fămée), găină etc., weil der Nebenaccent schwächer ist, sobald er unter mehrere Laute verteilt wird. — Die Anfangssilbe ist auch der Grund, weshalb *a* in *an* nicht in *î* verwandelt wurde. In *an* hat keine Verwandlung stattgefunden, obwohl in *ínimă* (= ínimă) — anima eine solche zu verzeichnen ist, weil der Accent eine dreifache Kraft gehabt hat, zuerst als Wortaccent, zweitens als Anfangsaccent, drittens als ein Accent, der seine Kraft nicht dadurch verloren hat, dass der expiratorische Strom auf mehrere Silben ausgedehnt ist.

LE DIALECTE DU MS. F. FR. 24764.

Par M. Wilmotte, à Liège.

Le ms. 24764 fonds français de la Bibliothèque nationale, à Paris, a été publié en 1876 par M. Förster.[1]) Il renferme un certain nombre d'écrits théologiques, la traduction des *Dialogues* du pape St Grégoire et celle de parties d'un traité du même pape sur le livre de Job, deux sermons sur la Sagesse et un troisième qualifié de „fragment d'homélie", bien qu'il présente les caractères d'un court sermon, aussi complet que le premier des deux précédents. L'ordre de ces textes, dans le ms., est le suivant: *Job moralisé* 1vo—57ro, *fragment d'homélie* 57ro—vo; *Dialogues* 58ro—173ro; *Sermons* 173vo—184vo. Le ms. 24764 a été copié par deux mains différentes; l'œuvre du premier scribe, qui „paraît être un débris d'un ms. plus considérable", va du folio 2ro au fol. 27ro (pp. 299—328, ligne 12, de l'édition Förster), celle du second va du fol. 27vo à la fin. Reste le fol. 1vo, qui, selon l'éditeur, pourrait appartenir également au second scribe. Celui-ci a donc transcrit environ la moitié du *Job* et la totalité des autres parties de ce recueil; il l'a fait avec un soin remarquable. Si sa copie de *Job* n'est pas meilleurę que celle de son confrère, on ne peut, l'éditeur l'a déjà remarqué, l'en rendre le moins du monde responsable. Il avait sous les yeux un texte corrompu et il nous l'a transmis tel quel. Il a, de plus, le mérite d'avoir respecté les graphies particulières de chacun des ouvrages contenus dans le ms. Nous verrons bientôt, à l'aide d'une statistique détaillée, portant sur une partie des *Dialogues,* à quel point le scrupule a été porté chez cet obscur copiste.

---

[1]) *Li dialoge Gregoire lo pape,* publiés pour la première fois par Wendelin Förster, 1ère partie, textes, Halle et Paris, 1876.

Le dialecte du ms. 24764 fait l'objet de cette étude. S'il attend encore une détermination plus précise, ce n'est pas qu'il n'ait éveillé maintes fois l'attention scientifique. Déjà dans sa *Grammatik der Romanischen Sprachen* (I^3, 125) Diez était d'accord avec Le Roux de Lincy (Introduction aux Quatre livres des Rois) pour y reconnaître le bourguignon. M. P. Meyer, dans la *Revue des Sociétés savantes* (1873) et l'éditeur lui-même, M. Förster (décembre 1875) assignaient aux *Dialogues* une origine liégeoise. Dans un article de la *Zs. f. R. Ph.* (II, 275), M. Suchier proposait de désigner le dialecte de notre texte par le terme plus général de wallon;[1]) s'il va plus loin, c'est dans des termes interrogatifs: „Warum könnten z. B. jene Denkmäler nicht in Namur zu Hause sein?“; au surplus, il vient de rééditer pour la quatrième fois *Aucassin* et il exprime par un? un doute favorable à la localisation du texte à Liège (p. 63). En 1882, M. Behrens (*Unorganische Lautvertretung,* 37) a comparé la langue des *Dialogues* et du *Job* avec celle des chartes d'Orval et il a conclu à une étroite parenté d'origine. Vers la même époque M. Suchier, qu'on ne peut trop citer dès qu'on aborde ce domaine d'études, mettait en lumière le rapport historique de nos documents avec une bulle du pape Innocent IV (1199), dirigée contre la diffusion de versions des écrits saints et d'autres ouvrages théologiques, notamment les Moralités sur Job, dans le diocèse et la ville de Metz. M. Förster, dans la préface de son édition des Sermons de S[t] Bernard (XIX) est venu brocher là-dessus, et, adoptant avec une vivacité très affirmative ce rapport tout hypothétique, il n'hésite pas à voir dans *Job* un écrit messin, tandis qu'il ne croit guère possible d'assigner la même provenance aux *Dialogues.*[2])

Faut-il croire que cette fois les textes du ms. 24764 ont terminé leur course errante, ou bien ne doit-on pas s'attendre à

[1]) Ce qu'il ajoute: „womit (avec cette désignation plus générale) noch nicht gesagt ist, dass die heutige Umgränzung des wallonischen Gebiets sich mit der für die alte Zeit anzusetzenden decke“ reste énigmatique pour moi. Il est évident que toute délimitation d'un dialecte est conventionelle; mais l'est-il moins que cette délimitation, si elle est fondée sur la combinaison de caractères phonétiques, persistera dans le recul historique avec une entière fidélité?

[2]) Voyez *Li Sermon*, XI et 190—2. M. Förster insiste sur quelques traits qui caractérisent *Job* par rapport aux *Dialogues*; nous verrons plus loin l'importance qu'il faut leur accorder.

les voir de nouveau reportés vers la Bourgogne, de manière à justifier la première opinion émise sur leur compte? La dialectologie est encore une science trop mal affermie pour qu'il faille jurer de rien. L'essai suivant n'a pas la prétention de séparer définitivement tous les fils de cet écheveau embrouillé; sa seule originalité, s'il en a une, c'est d'être sorti de l'étude des parlers vivants et de ne concéder aux documents anciens, d'ailleurs bien fragmentaires, que les droits de première information, qui leur reviennent sans conteste. La confirmation ou l'infirmation ultérieure des résultats de cette première enquète ne peut appartenir qu'aux seuls patois.

Scribes et traducteur.

La plus grande partie du ms. est l'œuvre du même scribe (B);[1]) avant de nous occuper du rapport probable de sa transcription avec l'original, il est désirable que nous soyons fixés sur le rapport de cette transcription avec celle de son confrère (A). Voici quelques constatations, empruntées au texte copié par l'un et l'autre, c'est-à-dire à *Job*:

-ator > *ere* (non *eire*):

reconteres	A	300, 36.		*conforteres*	B	331, 19.
peres	„	301, 3.		*tempteres*	„	352, 10.
ahaneres	„	327, 42; 328, 3.		*ameres*	„	362, 20.
ueneres	„	328, 2 etc.		*venqueres*	„	368, 12 etc.
rachateres	„	307, 9. 31 etc.	=	*rachateres*	„	339, 5; 345, 19 etc.

Des deux parts -atum -are donnent *eit eir.*

-aticum > *age.* Toutefois on a quelques exemples de *-aige* dans B

-aist = *-ast*:

enseniaist	A	300, 9.		*blamaist*	B	342, 18.
atempraist	„	300, 10.		*apressaist*	„	343, 10.
ostaist	„	314, 28 etc.		*maniaissent*	„	350, 24 etc.
demostraist	„	326, 35	=	*mostrais(sen)t*	„	329, 25; 345, 2.

ę + *y* > *ei* (*ęi*):

parmei A 320, 4; 321, 11; 324, 39 = B 355, 11.
parmi „ 300, 11. 12. 22 etc. = „ 328, 41; 330, 34 etc.

---

[1]) Voir Förster, introduction aux *Dialogues* et p. 190 de l'édition des *Sermons St Bernart.*

deleiz (suj.)	A 306, 32; 312, 23 etc.	=	B 354, 38.
deleit (rég)	„ 311, 42	=	„ 351, 36.
mei, tei, sei	„ 302, 14. 40; 304, 36 etc.	=	„ 329, 14; 340, 22 etc.
eist (ĕxit)	„ 302, 11; 307, 30	=	„ 332, 37.
eissent (exeunt)	„ 327, 40	=	„ 330, 18.
despiz	„ 318, 34	=	„ 362, 8.
sogez	„ 326, 26	=	„ 329, 39; 343, 6.

ǫ + *y* > *ui* (*oi*):

nuiz	A 312, 4	=		B 353, 38.
voidiez	„ 307, 28	=	*voide*	„ 353, 42.
nuiset (subj.)	„ 326, 18	=	*nuist*	„ 353, 27.

e atone en hiatus:

certeit	A 323, 38	=		B 349, 34.
posteiz	„ 307, 29	=		„ 344, 4.
posteit	„ 325, 26	=		„ 349, 10.
bature	„ 325, 24	=		„ 328, 41; 343, 5.
enuoisure	„ 305, 39; 315, 22	=		„ 360, 6; 361, 10.
penance	„ 313, 2	=		„ 361, 5.
benit	„ 302, 15 etc.	=	*benir*	„ 344, 42.
preechier	„ 314, 6	=	*preechement*	„ 345, 8.
			preecheor	„ 362, 26.

z (graphie) = *ç* (*s*):

anzois	A 306, 4; 316, 20	=	B 343, 1; 352, 37.
comenzons	„ 306, 14	=	„ 341, 16.
destrenzon	„ 306, 35	=	„ 335, 30.
tenzon	„ 311, 26	=	„ 353, 38.
parzoi(*t*)	„ 312, 26	=	„ 336, 10.
comenzailhes	„ 304, 26 etc.	=	„ 366, 34 etc.

(*i*-, *e*)-*bilem*:

floibe(*s*)	A 300, 32 etc.	=	B 330, 3 etc.
(*floibeteit*	„ 308, 42 etc.	=	„ 332, 18 etc.)
taisieblement	„ 312, 34	=	„ 349, 8.
paisieble(*ment*)	„ 312, 39	=	„ 337, 29 etc.
sa(*i*)*ntieble*(*ment*)	„ 315, 7 etc.	=	„ 346, 16 etc.

Comparez *contriebleras* A 315, 40 avec *contrieblet* B 340, 36.

q(*u*) et *g*(*u*):

guarde	A 301, 27. 35	=	B 346, 1.
guardeir	„ 303, 34	=	„ 366, 38.
guardet	„ 306, 23 etc.	=	„ 360, 30.
gardeir	„ 304, 40	=	„ 338, 6.
esgard	„ 304, 27 etc.	=	„ 338, 3 etc.
esgardons	„ 315, 17 etc.	=	„ 336, 13.
esgardeir	„ 304, 26. 39 etc.	=	„ 338, 15.
esgarde(*n*)*t*	„ 301, 25 etc.	=	„ 339, 21.
aguaitant	„ 302, 9 etc.	=	„ 346, 33 etc.
aguaiz	„ 318, 3	=	„ 357, 3.
deguaste(*i*)*t*	„ 307, 33	=	„ 355, 41 etc.
cant	„ 301, 8 etc.	=	„ 334, 13 etc.
quant	„ 300, 37 etc.	=	„ 338, 10 etc.
guerpist	„ 306, 23 etc.	=	„ 338, 19 etc.
guerpissent	„ 299, 29	=	„ 348, 42.
deguerpit	„ 324, 23	=	„ 361, 30.
guerredon	„ 309, 42 etc.	=	„ 346, 41 etc.
quoiz (quietus)	„ 311, 3	=	„ 353, 36.

Sans parler de *alkant-alquant*, *car-quar* qui alternent à chaque page.

s (+ consonne) amuï ou altéré:

α)	*mimes*	A 299, 9 etc.	=	B 332, 39.
	proimes	„ 299, 16 etc.	=	„ 354, 14 etc.
	ellieue(*n*)*t*	„ 300, 1 etc.	=	„ 330, 11 etc.
	elleueiz	„ 309, 19	=	„ 330, 40.
	elliz	„ 308, 42	=	„ 344, 10.
	ellit	„ 319, 34	=	„ 344, 5. 11.
	melleie	„ 305, 4	=	„ 346, 11.
	blament	„ 308, 41	=	„ 329, 35 etc.
	blameir	„ 313, 42	=	„ 330, 8. 9. 13.
	ramponnes	„ 310, 8 etc.	=	„ 329, 16.
	elleecet	„ 322, 42	=	„ 352, 20.

β) *h* = *s* dans

blahmeir	A 312, 16	comparez *blahme* B 364, 4.[1])
blahmerat	„ 313, 9	

[1]) Toutefois on n'a *x* = *s* + consonne dans *extent*, *extendre* etc., que dans la 2e partie du *Job*; il sera question plus tard de cette graphie qui n'est pas d'ailleurs la seule employée même dans ce mot et par ce copiste: 357, 18 *estenduz*.

hs = *s* dans

pertuihs	A 302, 9 etc.	=	B 357, 28 etc.	
faihs	„ 303, 17 etc.	=	„ 348, 30 etc.[1])	

nd = *n* (ou *gn*) français central:

complaindant	A 320, 30	=	*-dons*	B 344, 24.
prende(n)t	„ 325, 30	=		„ 345, 7.
conjoindent	„ 310, 18	=		„ 347, 27.
rastrendent	„ 326, 12	=	*-dons*	„ 348, 20. 37 etc.

n intercalaire:

ensprent	A 301, 1	= B 331, 20.		
renfuset	„ 306, 16 etc.	= „ 363, 32.		
crenmoir	„ 300, 16	= „ 342, 11.		
crenmanz	„ 300, 15	Comparez	*enleecent*	B 346, 6.
crenmetons	„ 323, 38 etc.	„	*engueilment*	„ 343, 30.
genmanz	„ 320, 33	„	*tanstet*	„ 338, 4.
		„	*tansteir*	„ 346, 29 etc.

3. plur. des prétérits en *-ont*:[2])

entront	A 301, 30	Comparez	*aidont*	B 344, 19.
navrunt	„ 301, 34	„	*repairont*	„ 344, 32.
		„	*menont*	„ 353, 13.
		„	*laissont*	„ 362, 16.

Prétérits en *-ui*:[3])

reciut	A 305, 41	= B 331, 33.		
ellieut	„ 309, 21 etc.	= „ 346, 34 etc.		
recieuz	„ 309, 31	Comparez	*decieut(e)*	B 351, 2; 361, 21.
conciez	„ 311, 35 etc.	„	*reciete*	„ 356, 15.
si(e)ut	„ 301, 7 etc.	= B 346, 36.		

A et B ont aussi les formes centrales: *oïist* A 301, 42; comparez *poïist* B 343, 5; *poïst* A 299, 15 et B 342, 33 etc.

En somme il y a accord complet entre les deux scribes; tout au plus un examen minutieux atteste-t-il chez l'un une certaine prédilection pour quelques graphies (si toutefois, comme

[1]) B a, en plus, *peihs* 357, 7; *reboihs* 355, 33.

[2]) J'ai négligé à dessein des traits flexionnels comme -abat > *eve* et *li* nom. sg. fém. et *le* accus. sg. idem = *la*; on peut les observer à chaque page.

[3]) Voyez le classement de ces verbes qu'a fait M. Suchier, *Zs. f. R. Ph.*, II.

le suppose M. Förster, tous deux ont copié le même ms. de *Job*); c'est le cas pour *ue* = *u*[1]) et $x = s +$ consonne.

B a-t-il copié fidèlement ses textes? La réponse est contenue dans l'étude scrupuleuse de ces textes eux-mêmes. Si nous les trouvons homographiques, il en résultera que B a été fidèle; car on ne peut prêter sérieusement à un scribe du XIIIe siècle l'intention de régulariser la graphie d'un ms. Si, au contraire, de nombreuses graphies se contrarient, il sera permis d'élever un doute sur cette fidélité. Toutefois, comme nous ne pouvons affirmer, dans cette dernière supposition, que B a reçu un texte absolument pur, il restera toujours à faire le décompte hypothétique des leçons divergentes déjà contenues dans son modèle, de telle sorte qu'une réponse affirmative (homographie) tranchera toute difficulté, tandis qu'une réponse négative nous laissera dans une incertitude relative.

J'ai fait porter l'examen sur les 50 premières pages des *Dialogues* dont la transmission est certainement due à une même main, et je ne me suis attaché aux faits phonétiques, fournissant des exemples suffisamment nombreux:[2])

1. -aticu > *age*: *usage(s)* 2; *corage(s)* 10, mais *coraige* 1; *discipulage* 1; *damage(s)* 2; *eage* 2; *prestage* 1; *messages* 1.
2. -avisset > *-aist* (*aissent*) et *-ast* (*assent*): *temptassent* 1; *donast* 1; *comandast* 1; *alast* 1; *amenast* 1; *appareilhast* 1; *osast* 1, *osassent* 1; *alassent* 1; *entrast* 1; — mais *enseignaist* 1, *tornaist* 1.
3. ę + y > *ei* (*i*): *parfiz* 1; *despitet* 1; *piz* 7; *siure* 1; *lit* 4; *sire(s)* 5; *desier* 2; *glise* 17; *ellit* 2; *pris* 6; *delit(z)* 2; — mais *sugez* 1, *sogez* 1; *en mei* 2; *par mei* 4; *demei* 1; *magisteire* 1; *celei* 15; *eis* (exi) 1; *lei* 4; *sei* 4.
4. ǫ + y > *oi* (*ui*): *puis* 4; *uuit* 3; *nuit(z)* 10; *(h)ui* 6; *cuir* 1; *uiz* 2; *cuiz* 1; *uuilhes* 1; — mais *pois* 2; *oile(s)* 10; *coisse* 4.

---

[1]) Toutefois on a *tuerbes* 353, 13 à côté de *turbes* (354, 6 deux fois) et *turbet* 359, 1; *recuert* est dans B (352, 30; comp. *cuerre* 362, 21) comme dans A (304, 8; *cuert* 305, 29. Voyez d'ailleurs p. 72 n. 2).

[2]) Le chiffre qui suit le mot indique le nombre de fois qu'il se rencontre dans les pp. 3—53 de l'édition Förster. A propos de ĕ et ŏ + *y*, je fais abstraction des formes telles que *despitiez*, *despitast*, *despitables*; *eissis*, *eissons*, *eissut*, *eissant* etc.; *proier*, *proiere*, *proiast* etc., qui prêtent à discussion.

5. *ǫ* > *œ* (*o, u*): *ilokes* 8, *iloc* 4; *auoc* 34; (*de*)*fors* 26; *pople* 2; *troue* 1; *rouet* 1; *bos* 1; *auogles* 2; *solt* 1; *solent* 1; *sure* 2; — mais *ocz*[1]) 13; *poruec* 6; *cuer* 8; *fluet*(*z*) 8; *uuelh* 4; *uues* 3; *uuelent* 1; *puet* 7; *puent* 4; *troeue* 1; *proeuent* 2; *soelent* 1; *oeure*(*t*) 3; *oeures* 28.

6. *ǫ* > *ou* (*o, u*): *lur* 37; *pluisor*(*s*) 30; *dessore* 1; *encore* 10; (*h*)*onor*(*s*) 5; *dolor* 9; *paors* 1; *hore* 9; *flor* 1; *ascolteor* 1; *losèngeors* 2; *sanior* 10; *straindors* 1; *faiteor* 2; *labor* 1; *dolzor* 1; *dulzor* 1; *amor* 8; *auctors* 1; *auteor* 1; *error* 1; *vigors* 1; (*en*)*siwor*(*s*) 2; *seors* 1; *cremor*(*s*) 3; *enchanteor*(*s*) 5; *defendeor* 1; *executor* 1; *licor* 1; *fauor* 1; *serors* 2; *criors* 1; *proior* 1; *rachateor* 1; — mais *dous* 10; *dessoure* 12; *oisouse* 1; *malcurous* 1; *bieneurous*(*e*) 7; *angoissouse* 1; *religious*(*e*) 3; *meru*(*e*)*ilhous*(*e*) 10; *sonious* 1; *besonious* 1; *do*(*u*)*touse* 2; *tenebrous* 1; *leprous* 1; *prious* 1; *orgailhous* 2; *neuout* 1; *soul* 6; *souz* 3.[2])

7. *l* + consonne tombe (se vocalise, se maintient): *queiz* 43; *teiz* 2; *crueiz* 1; *crueteit* 1; *noueaz* 3; *feoz* 2; *az* 27; *chasteaz* 1; *Marceaz* 1; *beaz* 1; (*i*)*ceaz* 16; *eaz* 8; *cheuaz* 2; *jouenceaz* 2; *corbeaz* 1; *sacheaz* 1; *graeaz* 1; *ueaz* 1; *uaisseaz* 6; *toneaz* 1; *holpiz* 4; *genoz* 3; *nuz* 2; — mais *canauz* 1; *ascutauz* 1; *ecclesiauz* 1; *apostolauz* 1; *uaisseauz* 1; *toneauz* 1;[3]) — mais *solre* 1; *falseteit* 1; *grevalz* 1; *specialment* 1; *corporalment* 1; *chalcement* 1; *chalcier* 1; *chalces* 1; *eschalfei*(*t*)*z* 2; *eschalfement* 1; *culpable* 1; *culpe*(*s*) 2; *colpes* 1; *uaissealz* 1; *engueilment* 1; *filz* 4; *alcun*(*e*) 32; *alcunui* 1; *alsiment* 7; *alsi* 36; *mo*(*u*)*lt* 35; *altre*(*s*) 38; *altres*(*s*)*i* 4; *alcant* 11; *altrui* 1; *greualz* 1; *traualz* 2; *cheualz* 4; *mieldres* 1;

---

[1]) oc'los a une histoire particulière et je ne le range ici que pour mémoire; il serait peut-être plus méthodique de le rapprocher de focu qui a donné *fou* 9 et de locu qui a donné *liu* 9 dans le même fragment, bien que je sois persuadé, par l'étude des parlers populaires, que ces trois mots sont historiquement dissemblables. Pour *lieu* français voyez Suchier, *Altfranzösische Grammatik*, p. 57. Quant à *geus* (jocus), je l'ai noté 217, 16.

[2]) On excusera cette anticipation: est-il rien de plus caractéristique que le net départ entre les formes en -orem et celles en -osum? Et que seraitce si je pouvais alléguer *studiousement* 2, *conuoitousement* 1, *plantiuousement* 1, *angoissousement* 4 etc.?

[3]) Remarquez qu'à part ces deux formes, tout accidentelles, la vocalisation n'est constatée que dans des mots savants.

enfantilz 1; *halte(s)ce* 2; *halt(e)* 4; *(i)cilz* 3; *falt* 1; *valt* 1; *malz* 2; *chalcette* 3; *pealz* 1; *albe* 1; *maldesis* 1.

8. qu latin (*q, c*): *queiz* 43; *queil(es)* 79; *alquanz* 1; *quar* 34; *quant* 85; *quantes* 2; *querre* 3; *querant* 1; *queroit* 1; *quiers* 1; *querrat* 1; *querroient* 1; *requis* 2; *quatre* 1; *quartiers* 1; — mais *alcant(z)* 10; *cant* 33; *car* 16; *coi* 5; *cincante* 1.

9. *w* germanique > *gu* (*g*): *deguerpirent* 1; *guarit* 1; *guarir* 2; *guarison* 1; *deguaste(i)t* 2; *deguasteie* 1; *guarnit* 1; — mais *gardanz* 1; *gardast* 1; *garde(s)* 6; *esgardat* 1; *regardat?*

Le résultat est qu'à part un nombre infime de formes, il y a complète harmonie. Les divergences relevées appartiennent, en effet, à deux catégories bien distinctes: celles qui consistent dans des notations différentes d'un même son (elles ne sont pas nécessairement imputables au scribe, l'auteur lui-même a pu s'en rendre coupable)[1]) et celles qui sont en contradiction l'une avec l'autre. Je citerai comme exemples de la première catégorie *sogez* (1 fois) et *sugez* (1 fois); *dulzor* (1 fois) et *dolzor* (1 fois); *doutouse* (1 fois) et *dotouse* (1 fois): les formes en *oe* (*ue*) et *o* (*u*) = ǫ, dont il sera question plus loin. Les divergences de cette sorte ne se présentent que dans deux cas: lorsqu'il s'agit de formes très rares et dont l'emploi constant n'a pas aidé à faire le contour, en quelque sorte, dans la mémoire de celui qui écrit; ou, au contraire, lorsqu'il s'agit de formes très usuelles et qu'une distraction tout exceptionnelle fait écrire diversement. Il y a alors forte prédominance d'une graphie sur l'autre. Les exemples précités sont d'accord avec cette manière de voir.

Revenons à la seconde catégorie, celle des formes contradictoires. Elle n'est représentée ici que par un très petit nombre d'exemples. *Coraige* se rencontre 1 fois à côté de *corage* 10 fois, les autres mots de l'espèce offrant tous *-age*, non *-aige*. Si cet exemple isolé n'est fautif,[2]) il faut le proclamer étranger au

---

[1]) Il suffit de transcrire un texte patois dans une orthographe conventionnelle (non strictement phonétique) et à plus forte raison dans une orthographe instinctive, pour se rendre compte du fait.

[2]) *ig* pour *g* se retrouve dans *huige* 37, 19 et 25 etc., et de plus l'emploi de *g* est de tous les emplois de consonnes celui qui est le moins fixe dans nos textes; c'est ainsi qu'on a non seulement *hu(i)ge* pour *huche* (*huge* est, d'ailleurs, courant en afr.) mais *colgiez* (collocatus) 54, 12; comp. *desaient* = desapiunt 261, 5; *empege* charte liégeoise des Dominicains 1271; *rige P. Moral*; *g* intercalaire = ị passim : *ploge* (plŏvia), *volg* = *volh*; *selge* = *seille* etc.

dialecte de l'œuvre; car, à moins d'attribuer au scribe une intention de modifier l'aspect du mot (ce qui est en contradiction avec les autres observations faites à son sujet), il serait inexplicable qu'il eût changé son texte 10 fois sur 11; il résulte de là que *-age* est la forme de l'original et que *-aige* est dû soit à notre scribe, soit à un copiste antérieur. Même remarque pour *qu* et *c*, malgré la proportion relativement forte des formes *cant* et *car*,[1]) ainsi que pour *gu* général, sauf dans *garder* et ses composés. En revanche pour *l* + consonne, pour *oe* (*ue*) et *o* (*u*) = ọ, pour *o* et *ou* = ọ, il est permis de se demander si nous n'avons pas affaire à deux degrés successifs de transformation d'un même son. Le fait est surtout probable pour les deux premiers phénomènes; on verra bientôt pourquoi. L'amuïssement de *l* et la monophtongaison de *ue*(*oe*) sont accomplis avant 1250, c'est-à-dire dans les premières chartes romanes de la région qui nous aient été conservées.[2]) La même observation s'applique à d'autres contradictions apparentes de notre texte; c'est ainsi que la protonique, précédant immédiatement la tonique, est tombée dans certains mots et conservée dans d'autre mots de la même catégorie; on trouve dans les *Dialogues*: *fendures* 178, 18; *bature* 206, 3. 9; *ferure* 206, 14; *uesture* 158, 9; 209, 17 etc. (mais *uestcüre* 264, 2); *penance* 67, 20; 71, 13 etc.; *sainteit* 183, 17; *posteit* 283, 13 etc. (mais *poesteit* 96, 18 etc.), *uable* 65, 8 (mais *uaableteit* 63, 8); *maloiz* 77, 17; 96, 8 etc.; *malizon* 139, 23; *Benoit* passim; *benist* 177, 6; *benizon* 272, 25; *nes* 130, 3; 260, 18; *eslezat* 135, 21; *conute* 155, 8 etc. (mais *receute* 224, 3) etc. La protonique est conservée, en revanche, dans *chaement* 145, 2, 5; *sooleir* 142, 16, *sooleiz* 237, 16 etc., *preechier* 260, 20, *preechant* 168, 6 etc., *meïsme* passim, *eage* 150, 3 etc. etc. En comparant le travail des deux copistes nous avons vu qu'ils étaient d'accord sur le traitement de cette protonique; il n'en résulte nullement qu'elle eût disparu totalement de l'original. Ce qui semble prouver, toutefois, qu'elle y était déjà très ébranlée, c'est l'identité de tous les textes du ms. à cet égard.

---

[1]) *alcant(z)* 10 fois et *alquanz* est embarrassant; le wallon septentrional n'a plus cette forme, mais *sakwan* = (*ne*) *sa*(*i*) *quan*(*t*); comparez *saki*, *sakwè* = (*ne*) *sa*(*i*) *qui*, *quoi*. Peut-être le mot est-il emprunté, ou, de même que *garde-er* etc. façonné à la française; *coi* est régulier (liégeois *kœ-te*); dans le *Sermo de Sapientia* nous avons 8 fois cette forme et pas une seule fois *quoi*; en revanche *quoiz* est dans *Job* (311, 3; 353, 36), ainsi que *quo*(*i*)*eteit* (352, 3; 365, 14). *Job* a aussi *guarde*(*r*) et *garde*(*r*).

[2]) Voyez mes *Etudes de dialectologie wallonne*, dans *Romania*, XVII-XIX.

C'est également à des raisons chronologiques qu'il faut rattacher l'amuïssement, non encore général, de *s* + consonne, la réduction incomplète de *iee* en *ie* etc. L'influence du français central, qui apparaît dans le *Poème Moral* et même dans les chartes du pays de Liège, se marque, ici, dans un certain nombre de formes. On a déjà mentionné *alcant* et *garde(r)*; *-ain-* figure à côté de *-oin-* dans *vaine* 209, 9; *paine* 320, 33 etc.; or *uoines* 331, 33; *poine* 80, 21 etc. sont dans nos textes, de même que *moine(t)*, *foin* etc. De même il faut signaler à ce point de vue le double traitement de *l-r, m-l, m-r, n-r, c-r*; là ou le wallon, du Nord au Midi, s'interdit d'introduire une consonne d'appui (voyez *volrent* passim; *humle* 133, 16; *P. Moral* 469 d; *engenrat* 194, 6 etc.; *reponroit* 219, 1 etc.) nos textes offrent un peu partout des exemples de l'introduction d'une telle consonne. De même encore les formes de participes passés et d'infinitifs des verbes des classes *-ui* sont loin d'être toutes homogènes. On a non seulement *pout* et *pot* déjà expliqués précédemment, mais *poïst* 9, 1; 14, 2 etc. et *poüst* 343, 5, alors qu'on s'attendrait au seul *powist*, que je n'ai pas relevé, tandis que j'ai trouvé *euist* 11, 23; *tawist* 36, 4; *sauist* 104, 10; *deuist* 87, 16; *buissent* 350, 24 etc.; de même au participe passé la même page (43) porte *reciut* (l. 5) et *receut* (l. 23). De même encore -cem > *z* et *s* (*pais* et *paiz, deis* et non *deiz*; mais *soriz, berbiz, voiz* etc.). Le dialecte wallon tend dans certains cas à simplifier *ll* = *l* + yod ou *ll* latines. On dit, par exemple, *file* pour *fille* dans la prononciation liégeoise du français; or, dans nos textes, se note une véritable incertitude à ce sujet: *falent, falir, defaloit* alternent avec *defailhement, defailhanz*; *uoilet* = vigilat, mais *uoilhet* ailleurs; *polhue* = polluta 337, 13; le mouillement trahit l'influence du dialecte central.

La langue du traducteur.[1])

Vocalisme.

atr et ar ont un traitement distinct. C'est là un trait caractéristique de nos dialectes où atr > *er* et ar > *eir*, comme at > *eit*. En examinant à ce point de vue un des textes du

[1]) L'exposé de la phonétique et de la flexion (celle-ci, d'ailleurs, très accessoire) des textes du ms. 24764 est un travail indépendant du mien; je n'envisage, faut-il le répéter, que les phénomènes qui, par le reflet qu'ils ont laissé dans les parlers vivants, peuvent aider à la localisation de ces textes.

ms. 24764, le *Sermo de Sapientia,* nous constatons qu'il a ces deux développements dans toute leur rigueur:

peres 283, 27; 284, 1. 4. 9. 36. 38; 285, 36. 39; 286, 2. etc.
freres 294, 31.
aprenderes 285, 34.
comanderes 288, 25.
lerres 294, 17.
ense(i)ngieres 285, 34.
engeingieres 286, 16.
aidieres 290, 11.

En revanche are, atum, atem donnent *-eir, eit*; je renonce à citer les exemples, qui sont trop nombreux; voici ceux de -ata > *eie,* qui ont encore plus de prix:

penseies 284, 28.	*mostreie* 296, 5.
doneie 287, 9. 17.	*elleueie* 286, 18.
assidueies 286, 39.	*porpenseie* 286, 19.
aoreie 288, 7.	*trespasseie(s)* 290, 21.
mueies 294, 42.	*empresseie* 290, 36. 37.
creeie(s) 286, 15. 26. 36 etc.	*engoleie* 291, 16.
celeie 290, 41.	*comandeie* 296, 7.
formeie 294, 27.	*desireie* 296, 39.

En face de cette unanimité, une seule forme en *-ee*: *loee* 288, 7.

Un autre phénomène est la distinction entre -are et -yare. Elle est loin d'être nette partout dans le dialecte wallon. Déjà j'ai relevé [1]) au Nord de Liège, sur un certain nombre de points, la confusion des deux espèces de formes dans le voisinage d'une nasale. Le même phénomène existe dans l'Est de la province de Liège, où tous les verbes sont en *ñę,* non en *ñī.* Il est donc bien difficile d'y voir un phénoméne tout moderne et sans portée historique. D'autre part, dans le Sud du Luxembourg, [2]) on constate un traitement différent de -yare et de -are sur toute l'étendue d'une région comprise entre Habay la Vieille au S. E, Marbehan au S. O. (Anlier dit encore *akremyę, puję, ramēdchę* etc.) et Wellin, au N. O. Il ne faut pas songer à voir là un jeu de

---

[1]) *R(evue) des P(atois) G(allo)-R(omans)* I, 27.

[2]) M. Feller (*Le patois gaumet,* I, § 24) dit 'les Ardennes luxembourgeoises au Nord'; mais il faut entendre 'au Nord' par rapport au gaumet, qui a *ĭ*.

l'analogie, la valeur de la voyelle tonique dans des mots tels que *akremyę* etc. n'étant pas toujours celle de la voyelle *e*, représentant a(re), et l'étendue considérable du domaine, où ce phénomène est constaté, excluant à-priori une telle hypothèse, en dehors surtout du rayon d'influence française; voyez *R. P. G. R.* IV, 19, l'étude de M. Marchot, où il est nettement affirmé que le domaine de yare > *e* comprend tout le Luxembourg central. La transformation de *ie* en *i* étant déjà accomplie à l'époque où nous reportent nos traductions, non seulement dans les noms (*foïes*), mais aussi dans les verbes (*appareilhie* 8, 16; *comencie* 13, 5; 47, 13; *cangie* 23, 17; *aidie* 33, 1; *brisie* 38, 4 etc.) il en résulte que le dialecte de notre texte ne peut être celui de la région précitée du Luxembourg, englobant S[t] Hubert, ni de l'Est de la province de Liège, Liège même n'étant pas compris dans cette exclusion; au surplus S[t] Hubert dit *soyę, coutchę, matchę* (misciare), *boję* (baiser) etc.; si nos textes avaient connu ce traitement qualitatif de la voyelle, c'est que yare y aurait produit *-ieir,* comme -are > *eir.* Or ce n'est pas le cas.

-abat > *eve.* M. Förster, dans sa préface des *Sermons S. Bernart* (XVII) a cité des formes lorraines, d'où il résulterait que tout l'Est a possédé le développement en question. Il est même porté à croire que le Nord a connu ces mêmes formes (Jonas *auardeuet*) et les a perdues de bonne heure. Reste à savoir à quelle date *-eve* a fait place à *-oit*; car, comme l'indique M. Förster lui-même, amabat > *ameve* n'a pas seulement existé au N. et à l'Est, mais partout où faba > *feve*; seulement en Champagne (*Erec, Cligès*), il avait disparu dès la seconde moitié du XII[e] siècle, et en Picardie il semble qu'il en ait été de même. En Wallonie, qu'advint-il? Si nous interrogeons les patois, nous distinguons deux zones bien délimitées, l'une qui a les imparfaits en *-eve,* non seulement à la 1[ère] conjugaison, mais encore dans toutes les autres, à l'exception des verbes auxiliaires et de quelques verbes en -ere, qui, sporadiquement, ont conservé les formes étymologiques. Le domaine de *-eve* englobe toute la province de Liège; il s'étend, à l'Est, jusqu'à Houffalize, où l'on dit *dj'avéve*; mais si on s'éloigne de la frontière allemande, on n'a plus que *-œ* et *-u* correspondant à *oi*(*e*) ancien. Sart-Lierneux dit *dj'ēmœ*; Bovigny et déjà Vieilsalm *dj'ēmu*; pour les lieux plus méridionaux, voyez Feller, *P. G.* § 17. Plus à l'Ouest, Rochefort, Ciney et Dinant appartiennent au domaine de *œ*, tandis qu'à en croire les versions de la Parabole, Spontin s'y dérobe. Le passage

n'est, d'ailleurs, pas tout-à fait brusque, et, surtout dans la province de Namur, l'on voit la voyelle tonique de *-eve* faire place à *œ* dans la région limitrophe du domaine de *œ*, de telle sorte qu'à Dinant on dit *dj'amœv*, mais un peu plus bas: *dj'amœ*.

Il paraît naturellement plus que téméraire de rien déduire des observations faites de ce côté-là; mais à l'Est *dj'amu*, qu'on a déjà au Nord de St Hubert, indique le développement indéfiniment varié, suivant les lieux, des formes en *oi*(*e*) de la vieille langue.[1]) C'est donc avec raison que, dans sa grammaire, M. Meyer-Lübke a rattaché le Sud-wallon au domaine de *-oit*; reste à établir ce qu'il en était à l'époque de nos textes. La plus grande partie du Luxembourg et le S. de la province de Namur n'ont aucune trace historique de *-eve* = -abat et je ne puis négliger cet indice, surtout qu'il vient s'ajouter à beaucoup d'autres; mais j'accorde que s'il était isolé, il ne serait pas déterminant.

-erent et *-arent* des prétérits ne m'arrêteront pas, car les patois wallons ne nous fournissent aucun point de repère; ils ont, en général, perdu le prétérit, sauf dans le Nord, où on dit encore *dj'ęma, t'ęma, il ęma*, mais où l'imparfait a déjà introduit ses formes au pluriel: *no-z-ę-mi*(*n*). A quelle époque remonte cette dernière substitution? Il est difficile de le dire. Pourtant on ne peut, sans s'émouvoir, rencontrer dans notre texte des formes comme celles-ci: *attendins* (trad. expectavimus) 88, 8; *poins* (trad. potuimus) 212, 10; *desins* (trad. diximus) 221, 7 etc. Dans la *Romania* (XV, 133) M. Pasquet a allégué des formes identiques de nos chartes, et, par une curieuse coincidence il les a toutes empruntées à des pièces liégeoises, donc septentrionales; il a déjà noté la ressemblance qui existait entre ces formes et celles de la 1 plur. imparf. des verbes. Il est certain que lorsqu'on écrit en 1258: „nos ... turnames ... et *somungniens*“ (Val St Lambert, n° 408) on confond déjà les deux temps du passé. Mais est-ce là un trait exclusivement septentrional? Il est permis de l'admettre provisoirement. Au contraire *-ont* de la 3 plur. prétérit est-il propre au seul Midi? J'ai prouvé dans mes *Etudes de dialectologie wallonne* (*Romania*, XVII, 568) qu'il

[1]) Ainsi à Couvin on dit *avē*, *demorē*, *er'venē* etc. de même que *drē* (droit), *dē* (debet) etc. Voyez dans *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, XXIX (1886) ma *Note* sur le patois de cette commune. A Spontin *veit*, *riveit* dans la Parabole à côté de *d'nait*, *volait*, *estait*, *avait*; St Hubert a *ę* des deux parts, Virton *u*.

n'en était rien et que Liège avait *recordont, quittont, amenont* etc. C'est un trait de tout le N. E. et l'E.[1])

Parmi les formes en *-ain* (-anu), je citerai *darrain*. Le Nord-wallon dit *dyęrē*, forme déjà constatée dans nos chartes (*deraines, derraine* Liège XXIV; *deraene* id. D. 1271; comparez *P. Mor.* 187c *derrans* et *Romania* XVIII, 213).[2]) Plus au Midi *darē* se dit dans une région qui est comprise entre Marbehan et S[t] Hubert; le gaumet a *dārnī, dērnī* (Feller § 4). Mais, si ce n'est pas là de quoi particulariser nos textes, il en va autrement de la forme *mangier*. Le Nord-wallon dit *măñī*, l'Est *mŭñī* et *mędjī*, l'Ouest *muñi*. *Mangier*, dans nos textes, peut s'interpréter *măñę*; c'est ce que prouve la comparaison avec des formes telles que *brehainge* 33, 10; *sengerie* 66, 6; *escomengiez* 72, 18; *lingie* 89, 15 etc.; *gaange* 122, 11; *Spainge* 168, 4 et aussi *manget* (maneat) 172, 15; au prétérit on trouve *maniat* 223, 16. 18 et au part. prés. *manianz* 205, 6; donc *ng* = *ñ* comme *lg* = *ł* dans *uolg* (volui) 177, 9; *selge* (situla) 146, 10. 13; *saelget* 175, 3; *selgieuet* 130, 5 [comparez le même verbe *seelhioient* (trad. sitiebant) 108, 10].[3]) Il ressort de là un moyen de délimitation nouveau pour notre texte. En utilisant les observations faites sur les lieux, les textes patois et les versions de la Parabole, on constate que la limite entre *măñī* et *mŭñī* (une vieille forme également, ainsi que l'attestent les gloses de Darmstadt du XIII[e] siècle) passe entre Huy, d'une part, et Namur et Ciney de l'autre. Ce dernier point, Scy, Aye et Sorée ont *mŭñī*; mais Gives, Perwez, Havelange, Maffe, Failon, Barvaux-Condroz et Heure (Parabole) ont *măñī*. Il en est de même de Hotton (Parabole), Rendeux, Marcourt, Bérisménil, les Tailles, Fraiture, Sart-Lierneux et Limerlé (Parabole). Marche et Hampteaux ont *u*. La région S[t] Hubertoise est donc encore exclue, ainsi que le Midi, par la forme constante de notre texte: *mangier*.

---

[1]) J'en dirai autant des prétérits et participes passés des verbes en *-ui* que M. Suchier a classés jadis et dont le domaine, englobant nos textes, est plus vaste encore.

[2]) Ces formes attestent que la diphthongaison de la voyelle protonique a été tardive dans ce mot, comme dans tous ceux où ę est entravé.

[3]) Ces graphies reparaissent dans le travail du premier copiste du ms. de *Raoul de Cambrai*, Mais il y a plus: *gh*, comme je l'ai constaté *Romania* XVII, 562, exprime le *j* français comme *ch* le *ch* français; voyez les exemples significatifs rassemblés par H. Peters, *Sprache und Versbau der Chronik von Floreffe*, p. 14 et mes *Notes d'ancien wallon*, p. 19.

C'est à cette place qu'il convient de parler des dérivés de acqua et lingua (que je me permets de rattacher à acqua, en raison de certaines identités de traitement). Le wallon moderne du Nord dit *ęw* et *lęw* (*lęw*). Les *Dialogues* ont *aigue*, que j'hésite d'autant moins à traduire par *aigwe* que *Job* a les deux formes *aigue* et *aiwe* (cette dernière 324,40. 41; 325,6. 7. 9. 10 etc.) et que *g*, dont il vient d'être question à propos de *lg* figurant *l* et *ng* figurant *ñ*, sert encore, on l'a vu précédemment, à exprimer le simple mouillement dans *erragier* 304, 26 (moderne *rǎyī*); *ragent* 325, 34; *segurs* 143, 24 etc.; *segurteit* 133, 23 etc.; *leguns* 62, 8; *astoient cregut* 72, 16 (trad. succreverant; comp. 217, 3 *sorcriut* dans le même emploi verbal et le liégeois *crę̆yu*); *riugle* 105, 22 (comp. *reule* 150, 7 etc.). Ce qui est vrai de *aigue* paraît l'être aussi de *lengue*,[1]) prononcé vraisemblablement *lengwe*. Reste à savoir si ces deux formes, ainsi interprétées, ont une réelle importance pour la détermination du dialecte de nos textes. En fait, elles n'en ont aucune; car *lęw* (*lęw*) et *ęw* sont usuels jusqu'au Sud de St Hubert, donc sur une étendue beaucoup plus considérable que celle, dont d'autres traits, déjà analysés ou qui le seront bientôt, laissent le champ à notre enquête. Pour le même motif je ne m'arrêterai pas à étudier *-age* et *-aige* = -aticu latin. Les formes en *-age* prédominent absolument dans les *Dialogues* (on a *coraige* 21, 8; *damaige* 67, 19; *estaige* 69, 18); *Job* renferme des exemples un peu plus abondants de *-aige*, sans qu'ils aient toutefois rien de décisif: *saiges* 364, 37; *estaige* 354, 32; *paraige* 347, 25; *coraige* 357, 9; 366, 7; comparez *guaige*(*s*) 359, 1. 5. 6 et *saichet* = *sachet*. Le liégeois dit précisément *corę̆tch* et *ostę̆tch*; mais il dit, d'autre part *gǎtch*, et aussi *sǫvǎtch*, *frŭmǎtch* etc. Son indécision m'a rendu perplexe et je n'affirmerais plus, comme en 1890, que *-aige* est liégeois à l'exclusion de *-age* (*Romania* XVII, 555). La question reste pour moi irrésolue, tant que l'on n'a pas rassemblé des exemples nombreux de nos principaux patois. — $A + y$ donne régulièrement *ai*, de sorte qu'à cette date, il est difficile de se prononcer sur la question de savoir si le premier élément domine encore ou si le son tend à passer

[1]) *Engueilment* (60, 11 etc.) se prononçait très probablement *ẽweilment* (ancien français *ewal*, *iwal*, *ingal* etc.). En ce qui concerne *aiwe*, il est intéressant de constater qu'à l'Ouest cette forme se rencontre dans la chronique de Floreffe, où elle rime avec *saiwe* (1809); voyez mes *Notes d'ancien wallon*, p. 16.

à *ęi, ę,* comme c'est déjà le cas en Champagne vers 1160 (*Cligès,* LIX); *aegre* 17, 4 et *aegle* 224, 14 sont de simples graphies traditionnelles en wallon (*Eulalie* a *maent,* les chartes liégeoises *plaenement* etc.). L'absence de *ai* = *a* et de *a* = *ai* parle en faveur d'une origine septentrionale. En revanche les formes suivantes, si elles ne sont „littéraires", ne laissent pas que d'être embarrassantes: *debaisanz, baisier, abaissier, vaisseal, taisiebles, maison* etc. Comparez nord-wallon *båχī, bå̊χī, wåχę*; *påχūl, maχō(n)* etc. et plus au Midi *bǭji* (*a*)*bachi, mǫjō(n)* etc.[1]) De part et d'autre il est difficile d'admettre à la base d'autres formes que *basier, abassier, vasseal, mason* etc. Car si le passage de *i* dans la syllabe antérieure s'était effectué, le développement subséquent de la sifflante n'aurait pu avoir le caractère qu'on lui reconnaît dans nos parlers. Il est toutefois permis de constater: 1° que le dit passage a pu s'accomplir dans certains mots où l'on s'attendrait à la conservation de la voyelle primitive et où on la trouve modifiée en nord-wallon: *tęχīv* (= taisez-vous) suppose *taisiez* (comparez *taisieble* etc.); *plęχā̃n* (plaisant) et les nombreuses formes en -*χ* de ce verbe et du précédent sont dans le même cas; *fā̃* peut aussi bien venir de *fęχā̃* que de *faχā̃* (faisons) etc. etc. — 2° qu'à côté des formes où l'attraction de *į* a eu lieu dans nos textes, il en est d'autres où elle n'est pas accomplie: *pasieblement* 134, 20 y figure aussi bien que *paisieble* (*-ment*), et c'est peut-être la première qui est la plus pure. — 3° que les chartes liégeoises du XIIIe siècle ont *paisule* de façon constante (*Romania* XVII, 563) alors que le dialecte moderne dit *påχūl.*

-able, non *-aule* = -abilem. Voilà encore une constatation déroutante. Déja Eulalie a *diaule,* et, d'autre part, notre texte, en présentant des formes comme *detriulanz* 71, 6; *atriuleiz* 252, 1 (mais *taisieble, paisieble* etc.), de quelque façon qu'on les interprète, semble indiquer que *-aule* serait le développement normal plutôt que *-able.* Si nous interrogeons les patois, nous constatons que le Nord-wallon a régulièrement *-åf* = -abula, *tåf, fåf,* -abulum *ståf* et -abilem, *hę̆yåf, amiståf* etc., tandis qu'à St Hubert et dans un périmètre qui atteint Amberloup et Flamierge (voyez R. P. G. R. IV, 30; Feller § 15) *ǭl* (*aule*) devient la

[1]) Sont sans intérêt *orison, raison, occasion, congregation, tentation* formes savantes qui n'ont rien donné au patois.

forme régulière. En poursuivant à l'Ouest, on constate que la limite des deux variétés se relève et atteint, au Nord, Haut-Fays, laissant Wellin au domaine septentrional.[1]) Au delà, les renseignements précis nous manquent; mais d'autres observations, on le verra, nous interdisent de reporter plus loin, dans la direction orientale, la patrie du ms. 24764, de telle sorte qu'il est inutile de poursuivre au delà de Dinant, qui a *ōf,* nos investigations; *-able,* à l'époque à laquelle remonte notre texte, ne peut donc constituer une formation populaire; il faut ou y voir une marque d'influence centrale ou l'interpréter *-avl',* ce que confirme la confrontation avec *niules* 246, 2; *detriulanz* 71, 6; *atriuleiz* 252, 1, à côté de *triubleir* 305, 16 etc. *atriublet* 315, 12; *affiubleit* 209, 17 (wallon septentrional: *nǖl(ęy), trǖlęy-lę; afǖlę)*[2]) etc., quoique l'on ait partout le même groupe de phonèmes. Il est tout-à-fait surprenant qu'on ne trouve rien de pareil pour -abilem, alors que les chartes liégeoises du XIII[e] siècle ont *estaules* (Liège IV dans *Romania,* tome XVII), *creaules* 1282[2], *iretaules* 1284 etc. Il est vrai que le *Poème Moral* est dans le même cas que le ms. 24764. On n'y relève aucune forme en *-avle* pour *-able;*[3]) mais tribulare y a donné *trieleir* et, ce qui est plus significatif, populum, *pole* 320[b] (comparez dans les *Dialogues*: *estoule* 255, 6 = stŭpŭla) à côté de *poble* 327[a] et de la forme usuelle *pople* (321[c] etc.). Il convient de ranger encore ici, puisque notre anticipation s'étend à toutes les formes en -bilem, quelle que soit la voyelle tonique qui précède, flebilem qui a donné *floible* et *floibe,* d'où le substantif *floibeteit.*[4]) De même *turbeiz* (252, 14) et *turbleiz* (252, 15), traduisant turbatus dans deux phrases successives, confirment une altération du groupe bl, déjà rendue vraisemblable par tout ce qui précède. Il n'est donc pas trop

---

[1]) Ces deux communes ne sont séparées que par une forêt.

[2]) *Job* a *taisieblement, paisieblement, santieblement, atrieblement,* donc *-ieble* au lieu de *-ible,* ce qui révèle peut-être une nuance de prononciation; si l'on rapproche cette indication du fait que les formes citées *triubleit, atriublet* etc. sont proportionnellement plus abondantes dans ce texte, il est permis de se demander si un copiste antérieur du ms. très altéré, qui nous l'a conservé, n'a pas laissé là des traces personnelles de son passage. Voir à ce sujet p. 72, n. 2.

[3]) Voyez Cloetta, p. 100.

[4]) Le wallon septentrional dit *flǫw (flǫw, flāw),* qui suppose *floibe* ancien; il dit *pâχǖl* pour un plus ancien *pasiule* (*Romania* XVII, charte XVIII: *paisule*; *Romania* XVIII, charte IX: *pasuele*).

téméraire de supposer que, dans le dialecte du traducteur, on prononçait dès cette date *-avl, -ivl, ǫivl,* d'où sont nés plus tard *åv, iv (iü, ü), ǫv (ǫw).* L'exclusion de la partie méridionale du Luxembourg, qui ignore ces prononciations[1]) n'est, en conséquence, nullement infirmée par les graphies de notre ms.

A protonique remplace d'autres voyelles dans de nombreux exemples: *astoit* est général en wallon; il se rencontre dans les anciennes chartes de Liège (IV, XV, XVII etc. dans *Romania,* XVII); il n'a survécu, semble-t-il, que dans le Sud. A S[t] Hubert on dit encore *estè*; un peu plus bas *astè* (*dj'astǫ̆* à Anlier et *dj'atu* à Etalle et à S[e] Marie). La limite actuelle des deux formes se relève à l'Ouest; car nous trouvons *astę* à Dinant (Parabole: *astait*) et à Rochefort (idem: *asteuve*); Namur et Fosses paraissent l'ignorer; entre Fosses et Walcourt la forme pénètre dans le Hainaut. Quant à *sael* 35, 7 etc., *astalat* 64, 20; *ramenbrance* 153, 17; *sanior* et *manacier,*[2]) ce sont des formes communes à toute la Wallonie, et en ce qui concerne *sael,* d'une extension plus grande encore que celle de notre dialecte; *jaleie* (284, 7 = „gelée") est gaumet, comme il est liégeois, et il a déjà été question de *darrain,* qu'il faut rapprocher des composés avec per; on a même *parpenre* pour *porpenre* 333, 32; 352, 32; mais *poruoit* 354, 39 avec le sens de „prévoit", tandis que 328, 11 il a le sens de „pourvoit".

Dans *po(o)steit* 283, 13 etc. et *sooleit* 181, 21 etc., *sooleir* 142, 16 etc. nous notons le phénomène inverse; *a* > o a disparu plus tard dans le second de ces vocables: liégeois *sǫlę.* Quant à *Noeil,* au lieu de *Noiel,* qui figure dans les chartes septentrionales, il serait embarrassant, si nous n'avions pas de nombreux exemples de l'intercalation d'un *į* (noté soit *i* soit *g*: *creguz* et *sorcriut*) dans les cas d'hiatus. On dit aujourd'hui à Liège *Nǫ̆yę* et rien

---

[1]) S[t] Hubert dit *rǭf,* mais *stǭl, amǭl, ǫ̆dǭl.* Si toute la région ne possédait pas les formes en *-ōl* avec une frappante unanimité, il serait permis de se demander s'il ne s'agit pas d'un phénomène récent et si S[t] Hubert n'a pas possédé jadis *ōf,* tout comme le Nord-wallon. Le Sud du Luxembourg a *pajǫl* (liégeois *påχūl*) jusqu'à Habay, et peut-être au delà. Le Nord lorrain a *fyǭf,* de même que S[t] Hubert a *flǭw,* ce qui suppose *flabula; comp. le traitement de flebilis en sens inverse; je ne trouve rien de précis dans les travaux de M. Zéliqzon pour les autres exemples du phénomène au delà de la frontière belge.

[2]) *manatce* des l'époque d'*Eulalie* et dans le Sud-wallon; dans les chartes liégeoises *sagnur, ramenbrance* etc.; voyez *Romania* XVII, 560.

ne prouve qu'on ne l'ait pas dit dès lors, puisque, en 1249, une charte porte déjà *Noiel.* En revanche *a* s'est conservé dans *maurteit* (159, 6) qui appellerait l'autre demi-voyelle (*u̯*) pour supprimer l'hiatus.[1]) Il est vrai que le trait n'est pas général; car si on dit *mawœ̣r* à Liège et aux environs, on dit *maǫr* (*maur*) dans le N. du Luxembourg (Hampteaux, Rendeux, La Roche) sans *u̯*; mais il serait aussi imprudent de conclure quelque chose de *maor* que de *astę*; ce sont là des traits généraux de l'ancien wallon. L'intercalation de *u̯* (ou de *i̯*) est un fait chronologique, non géographique.[2])

-ellu est plus important. La limite phonétique de *ę* = -ellu traverse la Hesbaye dans le sens du N. O. au S. E.; elle passe au Sud de Jehay-Bodegnée, excluant Namur, Huy et le Brabant wallon; sur l'autre rive de la Meuse, Havelange, Barvaux et Scy ont *ya*, tandis que Maffe, Foulon, Sommeleuze et Aye ont *ę*; au delà il se produit une légère déclivité vers l'Est, car on ne rencontre plus *ya* à Wellin, mais seulement à une lieue de là, à Sohier (R. P. G. R. IV, 21); Haut-Fays et Gedinne ont *ę*; il en résulte que la province de Luxembourg appartient presque totalement au domaine de *ę*, ancien *eal, eas.*[3])

---

[1]) Dans le voisinage d'un *u̯* le phénomène $a > o$ s'est plus naturellement accompli; c'est ainsi qu'on a *espauenteiz* 143, 15 etc.; *espawenteiz* 153, 14 et *espowenteiz* 79, 12, et de même *espauentement* 166, 21 etc.; *espawentement* 98, 2 etc.; *espouentement* 115, 6. Ce sont évidemment là trois étapes d'une même évolution phonique, dont il serait difficile de dire laquelle a connu le traducteur, s'il n'est guère douteux que le scribe avait franchi la dernière et prononçait *espowenteiz, espowentement.* De même encore *aloueit* 222, 7 et *aloweiz* 86, 8 etc., constituent un trait septentrional; les chartes namuroises (*Romania* XIX, 81) ont *loiee* = laudata; celles du Nord ont *w*. En revanche, on n'a que *espauris* 119, 17 etc. et *paurouse* 179, 1, bien que l'introduction de la demi-voyelle ne soit pas plus improbable ici que dans *maurteit* où elle fait également défaut et dans *aloweiz* où elle se trouve. L'exception apparente que constituent *paurouse* et *maurteit,* exception confirmée par des formes modernes (Liège a *pawu, mawœ̣r,* mais on a ailleurs *maor, maur* cités), s'explique peut-être, en ce qui concerne le maintien de la première des deux antétoniques, par *paur* et *maur*; sinon on devrait avoir **pu*, **mœ̣r*, comme on a *sǭ* (satŭllum).

[2]) Encore à la protonique on a *parzon* (influence de *partem*), *empallueis, orgailhos.* Ce trait n'est pas inconnu au wallon moderne, non plus que *o* = *a* ou réciproquement: *Adīl* (Odile), (déjà *Adilhe,* charte XIV dans *Rom.* XVII) *dĭmǫni* (*munans* S. D. 1281, ibid.) etc.

[3]) ę̄ et ę̄ suivant les lieux. St Hubert a *ę*; mais, si on se dirige vers le S. O., Marbehan, Longlier ont *ę*; au delà ī apparaît avec une légère résonnance; voyez au surplus Feller, § 35. Le trait n'est plus constaté dans le Nord de

Notre texte a *ellu* + consonne > *eas* régulièrement: *noveas, graeas, vaisseas*; de même -ĭllu + consonne, y donne *-eas*: *eas, (i)ceas*. Il n'y a d'exception que quelques formes françaises en *-eaus*, que *cheuias* 68, 16 et, dans *Job*, le mot *flaial* 325, 32; 328, 37. 42 (*flaials* 328, 22; 329, 23; *flaias* 309, 11. 15); encore a-t-on *flaeas* 325, 25; 342, 23; 343, 19; *flaieas* 356, 27. Ce seul trait, dûment constaté ici, exclut donc toute la région occidentale de la Wallonie. Quant à -ella qui a donné *-ele* (*novele, ancele*), il est difficile d'en rien induire: 1° parce que les exemples sont peu nombreux, 2° parce que les patois modernes n'offrent aucune délimitation nette entre les deux traitements du son. Liège, par exemple, dit *nǫ̈vẹ̄l, bàsẹ̄l, frümẹ̄l* etc., mais *rüwăl, grüsăl, măkrăl* etc. Après -ellu il reste peu de chose à dire de ę; on parlera plus loin de ę + *y* et de ǫ + *y*. De ę et de *i*, pour le but spécial que je vise, rien à dire ici, sinon que *poine, moine(t), voine, foin, moins* figurent dans le texte des *Dialogues*; ceux-ci ont donc ęn > *oin* que le nord-wallon a réduit plus tard à *ǭn* (*pǭn, mǫn, vǫn, mõ*). Mais à côté de *poine, voine* et *foin* je trouve *paine* (passim; *painet* 3 sg. prés. 320, 11), *vaine* (209, 9; comp. *uoines* 331, 33) et *fain* (21, 24 etc.; comp. *foin* 22, 15 etc.); il n'est guère vraisemblable que l'auteur ait possédé les deux formes. Ou bien l'une appartient au copiste ou bien l'auteur a cédé à l'attraction du dialecte central. Mais alors *poine* serait la forme originale. Le wallon ayant ces formes au delà de S[t] Hubert et même de Couvin, le problème n'offre d'ailleurs, qu'un intérêt minime.

La question que soulève le développement de ǫ en a-t-elle un plus sérieux? M. Suchier, dans une édition très récente d'Aucassin (la 4[e], p. 63) ne paraît pas le croire. Il nous montre *o* au lieu de *ue* dans des régions très diverses, à Liège, à Tournai, en Lorraine. Toutefois, pour Liège, je dois formuler des réserves; *olz* et *soffre* de *S[te] Thaïs* ne prouvent rien; *auoc* est évidemment *auuc* (moderne *avu*); *u* est exprimé par *o* aussi bien que par *u*, on l'a dit plus haut, dans notre texte,[1]) et il n'est pas démontré

---

la Lorraine, où M. Zéliqzon (p. 15 de ses *Lothringische Mundarten*) n'a relevé que *ẹ̄i* qui doit s'étendre jusqu'à Belfort, car toute l'étendue du domaine exploré par M. Horning connaît cette formation.

[1]) Voyez p. 54. Déjà M. Cloetta, dans la préface du *Poème Moral*, écrit p. 69: „*u* oder *o* bedeuten hier das Gleiche: es ist beidemal das *u̧* des Dipht. *u̧e* darunter zu verstehen.“

que partout *o* serve à cette fin. Dès qu'on s'éloigne du cours inférieur de la Meuse (Namur, Centre du Luxembourg), on voit *ǫ* dégager une diphthongue, qui tantôt s'est conservée (*yę, yœ, yǫ* dans le S. du Luxembourg), tantôt s'est réduite à *ü* (Gedinne, Beauraing, et jusqu'à Buzancy, R. P. G. R. II, 287); *ǫ* n'a jamais, que je sache, servi à transcrire le son *ü*; il y a, dans la graphie *o*, alternant, d'ailleurs, avec *u* (dans *puent* à côté de *pueent*; dans *murent* ind. prés. 190, 8; dans *sure* = sŏcera que j'ai relevé 2 fois dans les 50 premières pages etc.) un indice très sérieux, parce qu'il est confirmé par l'étude des patois. Dans le ms. 24764 *ue* est donc en train de se réduire à *u*, ce qui achève de particulariser ce texte et ceux du ms. Canonici misc. 74 par rapport à ceux qu'allègue mon savant confrère, M. Suchier; *ue* (*oe*)[1]) est donc l'ancienne graphie et *o* (*u*) la nouvelle; mais le son est invariablement *u* (*ou* français).

Que dire des formes en -ǫcu? *Liu* est aussi bien picard que wallon. Mais est-il sud-wallon et lorrain? M. Apfelstedt ne fournit pour les anciens dialectes aucune indication précise; il cite seulement la forme *fu* du Psautier lorrain (65, 10); les chartes de St Hubert, que j'ai consultées, ont *liv* (*liu*) à côté de *leu*(*s*) et *feu*. Les patois n'ont plus la forme populaire du premier de ces mots, qui ou bien a disparu, ou bien a pris des significations restreintes et revêtu une forme française. Il n'est pas plus sûr de tirer argument de la diphthongaison de *ǫ* entravé que de celle de *ę* entravé. S'agit-il, dans l'espèce, d'un phénomène phonétique ou d'un phénomène d'analogie historique? Les textes ne nous fournissent aucune lumière sur ce point. *Ǫ* n'est pas encore diphthongué; il est représenté par *o* le plus souvent, quelquefois par *ou* et *u*. Nous avons déjà vu ce qu'il fallait penser du rapport de *o* et *u*. On peut considérer *ou* comme étant un développement ultérieur de *o* (*u*), développement qui apparut d'abord devant certaines classes de consonnes, *s, t, d, l* (et *r*), c'est-à-dire devant les seules linguoalvéolaires. On constate, dans le dialecte Champenois, vers la même époque, un phénomène identique,[2]) et dans nos textes *ou*, comme là *eu*, est

---

[1]) Au surplus *ue* = *u* d'incontestable façon dans ces formes de nos textes: *tuerblet, recuert, tuernet, tuer* (tŭrrem), *cuerbece, escuerz* etc.

[2]) *Cliges*, éd. Förster, LVII. On a vu avec quelle harmonique régularité -osum > *-ous* s'était accompli dans les 50 premières pages des *Dialogues*, tandis que dans les autres formes en *ǫ* l'on avait *o* (*u*).

régulier dans les finales en *-ous* = -osum; nous n'avons du développement ultérieur, familier à Crestien (*ou* > *eu*) qu'un seul exemple dans notre ms. (*respeus* 75, 22); il est fait pour éveiller notre défiance en présence de l'unanimité des autres graphies.

A la protonique, il y a lieu de signaler la forme *soloilh* (*soloz* au cas fléchi) 104, 17 etc., à côté de laquelle *soleilh* 341, 38. La première est évidemment la forme dialectale (*sǫ̆lǫ̆* moderne et dans le S. du Luxembourg *sẹlǫ̆*, qui se retrouve en Lorraine).

Restent *ū* et au. *Ū* est régulièrement maintenu. *Manjoue* 8, 18, à côté de *manjuet* 41, 1, est trop isolé pour autoriser une conclusion quelconque sur la valeur du représentant de *ū* latin.[1]) On vient de voir que *ou* = *ǫ*; en revanche au > *o*. Un seul exemple de *eu* (*Leurenz* 256, 3) est trop isolé pour autoriser une conclusion quelconque; *ou* = au manque; or j'ai montré (*Romania* XVIII, 215; XIX, 98) que c'était un trait du wallon méridional et même central (Huy), qui a dit *chouse, ouront, out, pou, Poul, lou* etc. dès les XIIe—XIIIe siècles. Aucune de ces formes ne se retrouve ici, et si on a *coue*, il s'explique par cǫda (Körting, *Lat.-rom. W.* s. v.), traité comme nǫdu. A la protonique *oiseaz* 59, 11 etc., est assez curieux. Le liégeois a *ūχę̄* et il convient de rapprocher l'ancienne forme *oiseaz* de celles que j'ai étudiées plus haut, *baisier, baissier* etc., et où il est de toute probabilité que l'attraction de *i* n'avait pu avoir lieu, le patois ayant *båχī*, *bằχī* etc. De même ici *ūχę̄* suppose *o-sea*(*z*) ou *o-iseaz*, *is* servant, comme dans *ba-isier* et les autres exemples, à exprimer l'altération de la sifflante. Mais c'est là une séduisante hypothèse, rien de plus.

J'ai réservé pour la fin le traitement de *e* (*ę*, *ẹ*) et de *o* (*ǫ*, *ọ*) + *y*.

ę̆ + *y* donne *ei* dans (*de*)*mei*, *parmei*, *deis*, *meide* etc.; *e* dans *su*(*o*)*gez*. De même *ǫ* + *y* > *oi* dans *coisses*, *proismes*, *oiles*; mais *ui* ailleurs.

Les deux phénomènes ont déjà été étudiés dans la *Romania* (XVII—XIX). Ils constituent un trait nettement dialectal au Moyen-âge, mais fort réduit, dans la suite des temps, sous l'influence du français. *Ei* > *ẹ* est constaté à Liège dans *lẹ* (*leit*), *pẹ* (*peis*), *lẹr* et quelques autres vocables, tandis que grâce à

[1]) Voyez *Romania* XVII, 558, note.

l'hiatus *ei* s'est maintenu à la finale: *dimęy, lęy,* formes de nos textes (*demei, lei*). *Ei* ne se retrouve plus dans le S. du Luxembourg; déjà S[t] Hubert a partout *i.*[1]) A l'Ouest, Dinant a encore *lę* et *pę*. La forme avec *ę*, non *ẹ*, a survécu dans le N. du Luxembourg. Ainsi à Bérisménil et à Hampteau on dit *lę*; mais, dans des villages voisins, à Samrée, aux Tailles *lẹ*. Voilà une détermination de plus, et dont la valeur est d'autant plus grande qu'elle est précisée par le fait que d'autres traits, notamment -ellu > *ia*(*l*), excluent Dinant, Namur et même Huy, à l'Ouest. Nos textes s'indiquent donc comme nettement septentrionaux, car malgré qu'ils possèdent des formes littéraires en *i* (= *ẹ* + *y*), ils ont, en grand nombre, les formes dialectales en *ei*, qui les localisent clairement.

Pour *oi* = *ŏ* + *y*, je suis moins affirmatif. Les limites actuelles de ce phénomène sont plus difficiles à tracer, les exemples anciens en sont plus rares. *Ui* a tout envahi et partout; rien ne démontre, en effet, qu'il s'agisse d'un phénomène primitif;[2]) n'a-t-on pas à côté de *nüt* (noctem) la forme *nę̆* qui tantôt est d'un emploi régulier, tantôt n'a persisté que dans l'expression *a l' nę̆,* ou dans *anę̆* = *anuit* anc. fr.? De même on a *plę̄v, plǭv, pluv,* attestant une grande incertitude dans l'évolution des représentants de *ọ* + *y*. Reste *oile,* moderne *ǭl,* qui, savant ou non, n'a rien de local.[3])

Ẹ + *y* ne fournit aucune donnée. Dans les dialectes modernes *oi* (= *ẹ* + *y*) en hiatus se maintient, tandis que *oi*, suivi d'une consonne, devient *œ̣* (*ü* etc.) aussi bien que *ẹ* normal: *lǭy* = ligat, *plǭy* = plicat etc. mais *strœ̣, drœ̣* etc. Même observation pour *peisson*(*s*) 8, 19. 20. 23 etc. et *creissoit* 9, 6; comparez *meisson* 219, 23. Le développement ultérieur *poisson, croissoit,* est inconnu

---

[1]) M. Marchot écrit dans son premier travail (*R. de phil. fr. et prov.* p. 19 du tiré-à-part, 1890) sur S[t] Hubert: „Je n'ai rencontré comme exceptions que *dumęy.*" Or Witry (textes) a *démiy*; à plus forte raison *ey* a-t-il disparu plus au Midi.

[2]) *Cost* (coxit) 307, 16 = *coist* d'Eulalie. Or nous n'avons plus ce prétérit et partout les représentants de coquere ont *ü* (anc. *üi*) dans les patois septentrionaux.

[3]) M. Behrens (*Unorganische Lautvertretung* etc. p. 36) tire argument des formes avec *ẹ* + *y* et *ọ* + *y* pour localiser dans les environs d'Orval les *Dialogues* du pape Grégoire. Malheureusement ce travail ne s'appuie que sur le témoignage, plein d'incertitude, des chartes et non sur les patois. Ceux-ci ne confirment pas, ou même infirment, les indications de celles-là.

au nord-wallon qui, sous l'influence du traitement particulier de *-sc-* a conservé intact *e* latin de la syllabe protonique: *pę̆χõ* (*pę̆chõ*), *krę̆χęv* (*krę̆chęv*) etc. La forme *voisins* 8, 15 etc., est embarrassante. Les patois modernes du Nord ont *vwę̆sẽ.* Mais on dit encore *alę a l' wĭχę̆n* (= „voisiner"); il faudrait donc s'attacher à une forme *vę̆χẽ,* ancien **veisin* que je n'ai pas relevée, peut-être par simple omission, mais dont le lorrain a conservé la trace (*v'χi* de Horning § 131 de ses *Lothr. Mund.*). La loi dont il s'agit étend, d'ailleurs, son action à toutes les voyelles et à toutes les palatales; ainsi on a puteum > *püs* (*puz* 146, 9) et c'est la forme populaire.

De même que pour *ę + y* nous avons parmi les exemples de *ǫ + y* un départ qui s'impose, suivant que la langue a abouti au son *oi* (*vois, crois*; encore ici y a-t-il lieu de tenir compte de l'influence française, qui nous vaut en patois la forme *vwę̆* (vocem), tandis que *krœ(χ)*, pareil à *nœχ* etc., a persisté; il va de soi que le type en *œ* est le seul légitime) ou que la palatale voisine a empêché le développement d'un *i̧* voyelle. Ainsi *k(ĭ)nǫ̆χ* moderne au N. (*conostre* 124, 10), de même que *pę̆χõ* dont il a été question précédemment. Dans le voisinage d'une nasale, palatale ou non, *oi > o* est au contraire le phénomène propre à nos dialectes: *rõx* (*roinsses* 59, 19 etc.), *djõd* (*joins* 29, 5 etc.); *mǭn* (moine), *tę̆mõ* (*tesmoin*) etc.[1])

Consonnantisme.

Il me reste peu de choses à dire des consonnes, une partie des observations qu'elles suggèrent ayant déjà été faites sous les différentes rubriques de voyelles. Je voudrais signaler d'abord le développement de la demi-voyelle de *qu, gu.* Il est très inégalement représenté dans notre texte, où l'on note, à côté de *quant, quist, queroit, requesist, alquantes*; de *guarir, guarnir, guasteie, aguaitierent, deguerpist* etc., des formes telles que *cant, alcans, regard, garde, agardans, esgardeir* etc. Le texte de *Job* est particulièrement intéressant à dépouiller; il offre, en effet, un mélange complet de formes en *qu* et en *q,* en *gu* et en *g.*

[1]) *conissons -sant, orison, apparissoit* etc. sont-ils des formes wallonnes? Le picard les possède, et M. Suchier (*Aucassin*[3], 67) en gratifie aussi notre dialecte.

C'est au plus si j'ai cru constater l'absence des formes parallèles (sans ų) de *aguais* (*aguait*). Pour *guerpir* et ses composés, *guerredon* et les autres vocables d'origine germanique, on comprend que le scribe ait évité une graphie *ge*, qui prêtait à une prononciation amphibologique. En revanche il écrit *quois* (311, 3; 353, 36) et *quo(i)eteit* (352, 3; 365, 14), ce qui ne laisse pas d'étonner. Que conclure de là, si ce n'est que le dialecte du ms. 24764 comporte la conservation de l'élément *-w-* dans les verbes d'origine germanique? Mais le patois a fait mieux; il a conservé le *w* germanique; il dit *wârdẹ, wẹ̄tī, (ri)wẹ̄ri* etc.; il n'y a donc rien à tirer d'un tel rapprochement.

On a déjà signalé l'intérêt qu'offraient des graphies comme *lowier, aloweiz, maurteit, paurouse* etc. Elles sont surtout fréquentes dans la région septentrionale du wallon. Un autre trait, également signalé, est plus caractéristique encore de cette région; on l'a dans le *Poème Moral*[1]) et précisément dans la plupart des mots qui sont communs à ce texte et aux nôtres; c'est *z* = *-s-*: *za, rezoit, rezoivre, tenzon, anzois, recomenzoit* (61[b] = *comenzons* 306, 14 etc.), *correzat* (83[d] = *corrozassent* (163, 22) etc. Une autre analogie est celle-ci: *malisce* 300, 6, *avarisce* 301, 7, *visces* 301, 35 reparaissent dans le *P. M.* (*avarisce* 4[b] etc., *visces* 86[c]) mais des deux parts on a *justice*.

La question de *s* + consonne sera soulevée à propos de graphies propres aux *Moralia*. A part *maihnie* et *ihle*, dans les 300 pages des *Dialogues* je n'ai relevé aucun exemple de *h* = *s* impur.; dans *Job* ils sont relativement abondants; *maihnie* reparaît dans le *P. M.* et *ihle* dans les chartes liégeoises (*Romania* XVII, 564); c'est donc un indice de localisation. Les deux formes *aines* (asinus) 118, 2 et *ahnesse* 348, 18. 20. 22 etc. sont plus embarrassantes. Ni l'une ni l'autre n'est empruntée au français central; on trouve bien *adne*; mais c'est en anglo-normand (*Romania* XV, 618), et *adne* révèle tout au plus le même embarras que celui où se sont trouvés nos deux scribes. Car ce n'est pas le seul scribe B qui est responsable des deux graphies *aine* et *ahnesse*, puisque, à défaut de ces deux formes, on trouve chez A *hm* dans *blahmeir* 312, 16; *blahmerat* 313, 9; donc le modèle commun (d'après M. Förster, un même manuscrit) des copistes de *Job* possédait déjà l'une des deux graphies. Le wallon

---

[1]) Voyez l'édition Cloetta, p. 102.

moderne dit *dñ* et voilà peut-être qui résout la difficulté: *in* et *hn* peuvent très bien expliquer le mouillement qu'on retrouve dans *tchâñ* et *frâñ* wallon = *casnum et fraxĭnum; *nh* et *lh* expriment ailleurs le mouillement de la consonne; or *hn* n'est pas plus étonnant que *nh*; n'a-t-on pas alternativement *lh* et *hl* dans *ihle* et *ilhe* cités plus haut (cf. *ille* 242, 14) et où précisément il y avait une *s* étymologique, dont l'amuïssement est contemporain, semble-t-il, de celui de *s* de asinum? Dans *enhelement* 58, 8 etc., et *enheleteit* 74, 2 etc., nous avons probablement un phénomène analogue, confirmé par *igne(a)lement* du dict. de Godefroy; le mot n'a d'ailleurs pas, que je sache, survécu dans nos patois septentrionaux.[1]) *X* sert également à exprimer la transition entre *s* ouï et *s* amuï (*extent* 332, 9; *extendent* 361, 19; *extendre* 354, 10 etc.); mais *x* en lorrain (Apfelstedt XLIII), comme en wallon,[2]) a servi à rendre le même son que *h* et, de bonne heure, on les a combinés dans la graphie (*xh*) pour exprimer une spirante, dont les traces bien nettes ne se relèvent pas ici.[3]) Quoiqu'il en soit, le trait est septentrional et confirme nos précédentes observations.

Les consonnes muettes ne nous retiendront guère; déjà à propos de la demi-voyelle, il a été question de *q*(*u*) et *g*(*u*). Le traitement de *c*(*a*) initial ou appuyé offre quelques difficultés. Le

---

[1]) Toutefois une autre explication est possible: *s* n'a pu s'amuïr d'un seul coup, et il est probable que l'étape intermédiaire entre *asne* et *ane* est exprimée en agn. par *adne*, ici par *ahne*; en ce cas cette dernière forme serait antérieure à *aine*; voyez à ce sujet M. Meyer-Lübke dans *Zs. f. fr. Spr. u. Lit.* XX (Referate), 67.

[2]) Dans le *Livre des fiefs de l'église de Liège sous Adolphe de la Marck*, éd. Poncelet, p. 16, *Lexhi* et *Lehi* désignent le même lieu. A défaut de *xt* j'ai trouvé *xst* dans une charte originale (1288) de St Jean, à Liège: *exstimeie*.

[3]) Je dis „bien nettes"; car s'il est certain (voyez *Romania* XVII, 562) que le phénomène (*s*)*sy*, *sc* > χ est en voie d'accomplissement dès la fin du XIIe siècle, on n'a pas, chose étrange, la preuve qu'il en était ainsi dans le ms. 24764. On y reconnaît seulement que *s* suivie d'une consonne est en train de s'altérer, quelle que soit la nature de cette consonne — car, contrairement à ce que dit M. Paris (*Romania* XV, 618) *s* s'amuït devant des sourdes, *t* et *m*, à preuve *acehmeie*, *blahmeir*, *ehmaier* etc. —; toutefois dans les formes en *-cem* l'altération est plus sensible dans les chartes qui ont *dijs*, *croie* etc.; ici je n'ai que *faihs* (fascem) 303, 17; 322, 21 etc. et peut-être *roinsses* (rūmicem); mais *soriz*, *berbiz*, *paiz*, *voiz*; je n'ose rien induire de *taisieblement*, ni de *paisieblement*, où le patois moderne a χ, représentant *c* (*e*) latin.

dialecte de nos textes a la chuintante, comme le français de Paris; mais on trouve **cartre, *cariteit, *canal, *Caldeie, *castes, *calcain, *cane, *cancre*; *casteaz, caiue, cascun(e), noncaloir, caueiz, escapat, entrecangent, clokete*, et à la finale *blanc(or), planke, trunkier* etc. Ces mots appartiennent à trois catégories. Les premiers, marqués d'un *, n'ont pas l'accent populaire;[1]) ils ne prouvent donc rien. Parmi les autres, il y a 1) ceux que les patois modernes traitent comme nos scribes; on dit, en wallon septentrional, *blāk, plōkī*, comme on dit *klǫkę̄t, kādji*, et aussi *kūkī* (*colchier*), *hukī* (*huchier*), *lukī* (*louchier*) etc.; ces mots ne prouvent non plus rien; 2) ceux qui ont les deux formes dans nos textes, et pour lesquels il n'est pas douteux que la chuintante soit préférable à la palatale: *chascun* alterne avec *cascun, eschapet* (353, 9) avec *escapet, cherbons* (49, 24) avec *carbon, chalces* (152, 22. 24) avec (*des*)*calce*; *trencies* 178, 16, *trenceroit* 183, 22 etc. avec *trunkier*.[2]) On trouve 319, 11 *descolchent* (de*ex*calcant), et on serait tenté d'y voir une idiosyncrasie du premier scribe, puisque le second a *descholchent* 328, 15 et *dechachent* 361, 33; mais il a aussi *descalchent* 348, 37 et *descolchement* 333, 37. C'est un des vocables, en petit nombre, qui singularisent faiblement le *Job* dans notre recueil manuscrit;[3]) encore faut-il noter *colchoir*

[1]) *calcain*, traduisant calcaneum 130, 21; 184, 2, est infirmé par *descolchement* etc., cités plus loin dans le texte; un passage significatif, en ce qui concerne l'influence directe du latin d'Eglise dans des traductions de l'espèce de celle-ci, est celui-ci: „car por tant ke solunc la voiz de Johan *Deus est cariteiz*, par mult droit jugement ..." On voit ici la genèse de ces formes calquées sur l'original des textes.

[2]) que *trencier* = *trin(i)care et *trunkier* = truncare n'infirmerait pas ma démonstration; encore est-ce hypothétique.

[3]) Ce n'est pas la seule singularité graphique de *Job*; les deux scribes sont d'accord pour y écrire *ue* = *u* dans *tuerblet*, (*re*)*cuert, tuer, tuernet* etc.; or ces formes sont absentes des autres écrits du ms. 24764; de même *solez* (soliculus) 365, 8; *soleilh* 367, 36 au lieu de *soloz, soloilh*; *quoiz, quo(i)eteit*, et non *coi*; *-aige* plus fréquent pour *-age* et *-ieblement* pour *-iblement*; *hs* = *s* dans *pertuihs, faihs* etc.; *x* = *s* + consonne dans *extent, extendre*; *s* > *h* plus fréquent aussi (*maihnie* est isolé dans les *Dial.* 234, 22). En raison de ces graphies je serais disposé à admettre que le scribe du prototype de notre *Job* était d'origine plus méridionale que les deux copistes du ms. conservé, peut-être même qu'il était lorrain; mais je n'irai pas, comme le fait M. Förster, jusqu'à rattacher pour cela les *Moralia* au groupe d'écrits messins dont M. Suchier s'est occupé dans la *Zs. f. R. Ph.* Je réserve la question du vocabulaire qui mériterait une étude spéciale; mais je crois fermement que les résultats en seraient trop maigres pour fortifier la thèse soutenue par M. Förster.

(*calchoir*) et *colchier* (= calcare, -atorium) dans les *Dial.* 34, 20. 22; 35, 4. 7 etc. A propos de -abilem, -ibilem etc., il a déjà été question de *b* et de *p*; *t* et *d* n'offrent rien de saillant. L'intercalation de la nasale est fréquente; mais c'est un trait commun du wallon et du lorrain; il a été disserté plus haut au sujet de *l* et *n* mouillées. En résumé voici les traits qui, soit généraux en wallon, soit propres à une région de Wallonie, m'ont paru dignes d'être relevés dans nos textes:[1])

	Traits généraux du wallon.	Traits particuliers.
-atr	*er* (non *eir*)	
-yare		-*i*(*r*) Nord, l'Est liégeois étant exclu.
-abat		-*eve* Nord et Nord-Ouest.
*deretranum	*der*(*r*)*ain*	
manducare		*mangier* (*mǎñi*) Nord-wallon.
acqua, lingua	*aiwe, len*(*g*)*ue*	
-abilem	-*av*(*le*)- graphié *able*	Le Sud du Luxembourg a *ǫl*.
impf. de *ester*	*astoit, -oient*	
1. plur. prétérit (-*imes*)		-*ins* Liège (et Huy).
a protonique =	d'autres voyelles	
-ellu (-ĭllu)		*ea*(*l*) (Nord et Est). *ia*(*l*) Ouest, jusqu'à Huy inclusivement.
pœna, mĭnat etc.	*po*(*i*)*ne, moine* etc.	
ǫ̆		*u*(*e*) au Nord, *yẹ, yœ̨, ü* au Midi.
sōlĭculus	*soloilh, soloz*	
au		*o* au Nord, *ou* à la hauteur de Huy et au Midi.

[1]) J'ai négligé les traits flexionnels, qui ou bien appartiennent à de grandes aires géographiques (par exemple -*event*; les parfaits en *ui* etc.; *li, le* = *la* cas sujet et cas régime de l'article féminin etc.), ou, même restreints provisoirement au wallon, n'ont rien de suffisamment net et précisé par les patois pour autoriser une localisation (par exemple -*ins* au plur. du prétérit; *oi*(*e*) etc.). On voit par là combien ma méthode diffère de celle qu'employa jadis, pour localiser nos textes, mon savant collègue de Giessen, M. Behrens.

ę + *y*		*ei* au Nord, *i* plus bas.
s + consonne	amuï	toutefois graphié *h* (*x*) au Nord (*ihle, maihnie*).
w intercalaire		au Nord; *i* plus fréquent au Midi.
s = -*s*-		Graphie septentrionale.
c(*a*)	*ch*	

Conclusion.

De ces constatations il ressort nettement que le dialecte du ms. 24764 est wallon, qu'il est Nord-wallon, à l'exclusion de Huy (traitement de *-ellu*, de *ǫ* et de au) et probablement de l'Est-liégeois (-yare > *i*(*r*)); il ne reste donc que Liège et son territoire à prendre en considération; là s'élevaient de nombreux monastères, où un clerc obscur a fort bien pu composer nos traductions.

SPECIMEN D'UN ESSAI DE RECONSTRUCTION CONJECTURALE DU TRISTAN DE THOMAS.

Par JOSEPH BÉDIER, à Paris.

M. E. Kölbing, faisant justice de théories grâce à lui caduques et désormais périmées, a établi que le *Tristan und Isolde* de Gottfried de Strasbourg, le *Sir Tristrem* et la *Tristrams Saga ok Isondar* procèdent directement d'un même original, qui est le *Tristan* du trouvère anglo-normand Thomas. Partant de là, et préparant une édition des fragments conservés du poème de Thomas, il m'a semblé qu'il serait possible, par une confrontation des trois textes dérivés de ce poème, de reconstruire à peu près les parties perdues de l'original.

Ce qui fonde en raison cette tentative, c'est que l'auteur de la *Saga,* Frère Robert, est moins un remanieur qu'un traducteur. Il n'invente guère; ce qu'il conserve de l'original, il le rend volontiers mot pour mot, raccourcissant à peine, ça et là, le récit. La *Saga* nous livre donc, presque continûment, le texte même (décoloré, à vrai dire) de son modèle français. Mais Frère Robert est un abréviateur; il a coupé et taillé très librement; et, si presque tout ce qui est dans la *Saga* était dans le poème de Thomas, la réciproque est loin d'être vraie: la *Saga* a rejeté plus de la moitié des vers originaux, soit — selon mon calcul — de dix à douze mille vers. Et ces coupures ont entraîné Frère Robert, plus souvent qu'on n'imaginerait, à modifier les données des épisodes par lui conservés.

Le poème de Gottfried et le *Sir Tristrem,* appelés à témoin, nous permettent de retrouver partiellement les passages sacrifiés, et lorsque la *Saga* modifie les données de fait et la marche même du roman, de restaurer la leçon primitive.

Cette restitution s'opère d'elle-même, et presque mécaniquement, aussi souvent que nos trois textes sont d'accord ou que deux d'entre eux sont d'accord contre le troisième. Mais, presque à chaque page, il advient qu'ils nous donnent trois versions divergentes du même épisode. Il faut choisir. Où sont les raisons du choix? Dans la représentation plus ou moins exacte qu'on s'est faite des tendances propres à chacun des trois remanieurs, de ses procédés, de sa manière.

Ce travail d'observation et de critique préalable, je l'ai poussé aussi loin que j'ai pu. Je le décrirai dans la préface de mon édition; ici, sans faire la théorie des principes qui se dégagent de cette analyse et qui m'ont guidé, j'en donne seulement l'application pratique. Car les *Tristanforscher* auront vite fait de reconnaître ces principes, et c'est à eux que je m'adresse ici. Ils savent que ce travail de reconstruction est de longue haleine, minutieux, malaisé; que, bien exécuté, il servirait grandement à la critique de nos vieux poèmes et à mieux mesurer l'originalité créatrice de Gottfried; ils peuvent apercevoir, dans le spécimen que je leur livre, telle faute générale de méthode, qu'il serait temps encore de réparer; s'aviser de tels signes conventionnels, de tels artifices typographiques plus commodes, plus utiles que les miens: c'est pourquoi j'ai cru bon et légitime de leur soumettre ici, et spécialement à mon cher maître, M. le Professeur Suchier, un état, revisible encore, de mon travail.

Abréviations et signes conventionnels.

Il a fallu, au cours du travail qui suit, recourir constamment à tout un jeu de signes conventionnels. Il importait à la fois qu'ils ne gênassent pas trop une lecture courante, et qu'ils rendissent un compte exact de mon travail à des lecteurs désireux de le contrôler ou de s'en servir pour des recherches ultérieures. J'ai donc fait effort pour que ces signes, sans se rendre très importuns, fussent significatifs et clairs.

1°. Conservant les abréviations adoptées par M. Kölbing, j'appelle:

S, la *Saga,*
G, le *Tristan* de Gottfried,
E, *Sir Tristrem.*

2°. J'adopte la division en grands chapitres consacrée pour les éditions du poème de Gottfried.

3°. *Caractères romains.* Quand il me paraît assuré ou très probable que l'original contenait tel passage, j'imprime ce passage en caractères *romains.*

4°. *Italiques.* Quand il y a doute, au contraire, j'imprime le passage en *italiques,* et j'explique mes doutes en note.

5°. *Indications marginales.* S étant la base de ce travail, je porte en marge le numéro assigné par M. Kölbing à chacun des petits chapitres de S, mais je n'indique le numéro de la ligne où l'on pourra retrouver tel passage de S qu'au seul cas où j'ai cru devoir modifier l'ordre du récit de la *Saga.*

6°. Au contraire, tout emprunt à G seul ou à E seul est indiqué en marge par la lettre G suivie de la numérotation de l'édition Golther, ou par la lettre E suivie de la numérotation de l'édition Kölbing; un point [.], au commencement de chaque ligne, indique ces passages empruntés au seul G ou au seul E.

7°. Lorsque je veux exprimer que tel passage de S, de G, ou d'E se rapporte de loin au texte que j'adopte, non comme une imitation fidèle, mais comme un ressouvenir plus ou moins indirect, comme un remaniement plus ou moins fantaisiste, j'enferme entre parenthèses [G, v. . . . .] l'indication marginale de ce passage.

8°. *Emploi des doubles crochets.* Quand un passage de ma translation est établi par l'accord de nos trois textes ou de deux d'entre eux, j'enferme entre doubles crochets, ». . . . .«, répétés au commencement de chaque ligne, le passage où se remarque cet accord.

9°. *Emploi du signe* ›. . . .‹. Quand l'accord de deux de nos textes ou des trois se manifeste au cours de tout un long passage, mais que tel détail n'est donné que par l'un de ces textes, si je crois devoir conserver ce détail, pour exprimer qu'il ne figure qu'en telle version, je l'enferme entre crochets et le fais suivre de l'initiale qui désigne cette version: ›. . . . (G)‹.

10°. *Lignes de points.* Quand je suppose qu'en tel endroit du roman original a existé un passage supprimé par nos trois remaniements, ou traité par l'un deux en telle sorte que le

départ des données originales soit impossible, j'indique cette lacune par une ou deux lignes de points[1]) . . . .

11°. *Passages entre parenthèses.* Quand j'enferme entre parenthèses [. . . .] un passage, c'est pour indiquer que j'emprunte à l'une des trois versions telle donnée du récit, mais seulement la donnée, sans oser reproduire, dans le détail de la forme, le texte de cette version.

Incipit le Roman de Tristan.

Chapitre I.

Prologue.

. . . .

Dédicace à tous les amants.
Promesse de conter l'histoire en toute vérité.[2])

. . . .

---

[1]) On s'apercevra, dès les premières lignes du texte qui suit, que, lorsque nous sommes réduit à reproduire la *Saga*, notre translation aurait pu suivre plus complètement l'original. Jamais nous n'y ajoutons, il va sans dire, un trait de notre façon, jamais nous n'en supprimons arbitrairement un détail; mais nous ne nous astreignons pas à reproduire la lourde et traînante structure grammaticale des phrases. Décalquer mot pour mot la prose de Frère Robert, respecter son style en ses allures, c'eût été — sans profit pour personne — rendre plus pénible la lecture de notre texte; ce n'eût pas été exactitude; mais superstition et, à l'égard de Thomas, traîtrise.

[2]) Le poème perdu devait s'ouvrir par un prologue où le poète promettait de rapporter la vraie „estoire", puisqu'il nous dit à la fin du roman (v. 3134, éd. Michel, III, 81):

Le milz ai dit a mun poeir,
[E par tut ai dit] la verur,
[*Si cum*] *jo pramis al primur* . . .

Peut-être il y nommait ses modèles, invoquait ses autorités, mettait son public en garde contre les rivaux qui „sunt del cunte forsveié", toutes indications qui eussent pu nous épargner maintes recherches et maintes erreurs. Je suppose aussi — comme dans le roman de *Floire et Blancheflor* par exemple —, une dédicace à „tuz les amanz", à cause des doux vers où Thomas, à la fin de son poème, prend congé d'eux. Ce qui semble confirmer cette hypothèse, c'est, comme Lambel l'a déjà remarqué (*Germania*, XI, p. 495), que Gottfried offre aussi son livre à tous ceux qui aiment (daz lege ich mîner willekür — allen

Chapitre II.

Rivalen et Blancheflor.

S, chapitres I—XV. — G, vers 243—1788. — E, strophes III—XXII.

»Il était un seigneur en Ermenie:[1]) jeune, beau de corps, »puissant en forts châteaux, bien né et bien enseigné, preux »en chevalerie, sage au conseil, prévoyant et avisé, il surpassait »tous les hauts hommes de cette terre pour les vertus qui »conviennent aux barons. Rien en lui n'était à reprendre, »hormis sa démesure.« Il avait rassemblé autour de lui une nombreuse mesnie de chevaliers éprouvés, et l'eût voulue plus fournie encore et plus forte que sa richesse ne le permettait. Mais, large à donner, gracieux en son accueil, hardi en bataille, il conquit par sa prouesse au jeu des armes tant de terres et de proies qu'en peu d'années sa puissance et sa renommée s'accrurent autant que ses domaines.

S, chap. I. [E, v. 21-50]. G 243-6, 249-50, 257-61.

. Son nom était Rivalen; son surnom, Kanelangres. Plusieurs . prétendent qu'il était de la terre de Loonnois, et roi sur ce . pays. Mais, croyez-en Thomas, qui l'a lu dans l'*estoire*: il était . d'Ermenie,[2]) et tenait en outre[3]) un fief d'un seigneur breton,

(S manque). G, 320-32.

---

edelen herzen vür, daz sî dâ mite unmüezic wesen), et que tels passages de son introduction (v. 71—80, 167, ss.) rappellent les vers finaux du poème de Thomas:

Aveir en puissent grant confort	Wan swer des iht vor ougen hât,
Encuntre change, encuntre tort,	Dâ mite der muot ze unmuoze gât,
Encuntre paine, encuntre dolur [l. plur],	daz entsorget sorgehaften muot,
Encuntre tuiz engins d'amur.	daz ist ze herzesorgen guot.

[1]) S, *en Bretagne*; mais plus loin (p. 27, l. 23 de l'éd. Kölbing) *Ermenia* est donné comme le nom d'une ville de Bretagne, ayant appartenu à Rivalen. — G et ses continuateurs: *Parmenîe*. — E, *Ermonie*. — Le fragment du *Tristan* en bas-allemand publié par Titz (*Z. für deutsches Alt.*, XXV, p. 250, 125) donne *Armonie*, ou *Armenye* (Lambel, *Germania*, XXVI, p. 360, 3). — La préface de notre édition donnera une étude sur les noms propres du roman.

[2]) J'ai emprunté ce passage à G, non appuyé par S. Avec toute vraisemblance, je crois: il est certain que c'est Thomas, et non Gottfried, qui a modifié la tradition, universellement répandue au douzième siècle, selon laquelle Rivalen était roi de Loonnois: il a donc dû, avant Gottfried, s'en expliquer. — S et G apellent ce personnage Kanelangres (*Kanêlengres* en G). S ne donne nulle part le nom de *Rivalen*; mais il était certainement dans Thomas; car E appelle ce seigneur *Rouland* (v. 23) ou *Rouland riis* (v. 49), et *Rouland* n'est qu'une forme de *Rivalen*.

[3]) *en outre*. J'interprète ainsi, avec Bechstein et la plupart des commentateurs, le *sunderz lant* de Gottfried (v. 329). Il ressort, en effet, de

. auquel il devait hommage et foi: ce seigneur s'appelait le duc . Morgan.[1])

(S reprend). »Or, dans la troisième année après qu'il eut été armé G 333-5, 340-4, 346-50. [G 392]. »chevalier,[2]) — »fut ce nécessité ou démesure? je ne sais (G)«, »— Rivalen attaqua le duc Morgan, son seigneur. Il pénétra »sur sa terre, prit et brûla ses châteaux et ses bourgs. Ses »chevaliers »et les bourgeois de ses villes (G)« durent se »rendre à lui et se racheter par de lourdes rançons »d'or, »d'argent, de joyaux précieux, de chevaux et d'armures (S)«. G 359-68. »Il advint aussi en revanche que Morgan lui fit perdre nombre »de ses meilleurs hommes: dommage et gain tour à tour, ainsi G 390-9. »va la guerre. Donc Rivalen combattit son seigneur, ravagea »ses terres, prit ses chevaliers et ses soudoyers, jusqu'au jour »où, »sur le conseil de ses plus sages barons (S)«, Morgan lui »demanda un accord, et tous deux jurèrent une trêve,[3]) au »bout de laquelle ils verraient à conclure la paix.

G 407, 463-8. »Peu de temps après, Rivalen eut désir de passer la mer »pour visiter un pays étranger. Il confia le soin de tenir en »son absence sa terre, ses châteaux, ses bourgs et ses villes »à l'un de ses hommes »son maréchal (G)«, »assisté de barons »et de preux chevaliers (S)«; ce maréchal, dont il avait éprouvé G 451-61. »la fidélité, s'appelait Roald le Foi tenant.[4]) Il désirait connaître

---

différents passages que l'Ermenie n'est pas considérée par le poète comme une terre vassale. Rivalen, et après lui Tristan, la tiennent en seigneurs indépendants. Mais Rivalen est vassal pour une autre terre, qui n'est pas nommée, fief qui relève de Morgan. Par exemple, aux vers 5580, 5602 de G, Tristan, combattant Morgan, crie „*Ermenie!*", ce qui n'aurait pas de sens, si l'Ermenie dépendait de Morgan.

[1]) G, *liduc Morgan*, E, *Morgan*, S, *le duc Morgan*. S, par un singulier procédé qui se renouvellera, comme on verra, pour la plupart des personnages, ne le nomme pas ici, mais beaucoup plus tard (p. 27, l. 36).

[2]) G, „comme il était chevalier depuis trois ans déjà".

[3]) La durée de cette trêve reste indéterminée en S. E la fixe à sept ans — terme qui semble bien lointain — G à un an seulement, terme qui semble trop rapproché, à considérer les événements ultérieurs. Ces désaccords proviennent peut-être de ce que Thomas avait négligé de marquer la durée de la trêve.

[4]) G: *Rûal li Foitenant*. S, *Roald*, E, *Rohand*, *Rohand trewe so stan* (v. 270), épithète où Kölbing (*Sir Tristrem*, p. 99) reconnaît une traduction du „*Foitenant*". S ne se décide à donner un nom à ce personnage qu'au chapitre XXIII, alors que son rôle est presque terminé. Sur cette bizarre particularité, déjà notée et que nous aurons encore à remarquer, cf. Kölbing, *Saga*, p. 205.

»les chevaliers renommés en terre lointaine, apprendre parmi »eux de nouvelles vertus de chevalerie, et par là mieux valoir »lui-même et accroître son prix et sa louange.«

Or il avait maintes fois ouï parler de l'Angleterre, comme d'un pays grand et béni de Dieu, beau et illustre, fécond en toutes sortes de biens, riche en chevaliers courtois, en villes florissantes, en forts châteaux, en vastes chasses où pullulaient oiseaux et fauves, bien pourvu de métaux, d'or, d'argent, d'étoffes précieuses, de fourrures de vair, de gris, de zibeline. Aussi voulait-il voir de ses yeux l'excellence, la franchise et la courtoisie du noble peuple qui habite ce royaume et qui accueille à tant d'honneur et à tant d'amitié les hauts hommes qui viennent vers lui des terres étrangères et veulent séjourner en ce pays. Il voulait éprouver leur genre de vie, leurs coutumes, leurs armes, leur mode de combattre et de joûter.[1])

Mais autant que l'Angleterre et ses habitants, Rivalen avait entendu louer, pour sa courtoisie et sa prouesse, le jeune roi de ce pays, Marc de Cornouaille. [S manque]. G 418-52.

»Marc régnait à la fois sur les deux pays de Cornouaille »et d'Angleterre.« La Cornouaille était son propre domaine, . par droit héritage. Quant à l'Angleterre, voici comment il la . tenait. Elle lui était échue au temps où les Saxons y avaient . chassé les Bretons et étaient restés maîtres du pays gallois. . C'est de ce temps que la terre nommée Bretagne perdit ce . nom et fut appelée, du nom de ses nouveaux habitants, les . Bretons de Galles, Enguelande. Or, quand les seigneurs bretons . se furent partagé le pays conquis, chacun voulut être roi et . rester seul maître de son petit royaume. Ils en souffrirent . maint dommage, car ils commencèrent aussitôt, par meurtres . et par batailles, à s'entre-déchirer. Alors, ils se remirent, eux . et leurs terres, en la garde du roi Marc.˙ Depuis ce temps, . le pays lui resta si soumis que jamais royaume n'obéit plus . fidèlement à un roi. L'histoire nous dit encore que jusque S, II, l. 17-19.

---

[1]) Cet éloge de l'Angleterre et des Anglais se lit dans la seule *Saga*. Je pense qu'il se trouvait dans l'original. Tandis qu'on ne voit pas de motif appréciable qui aurait pu induire le moine norvégien à l'insérer dans le roman, on remarque qu'en un autre lieu l'Anglo-normand Thomas a pareillement exalté sa patrie. Le ton de ce passage rappelle tout à fait l'enthousiaste description de Londres, qui se lit au v. 2651 de Thomas (Michel, III, 60): *Lundres est molt riche cité* . . .

. dans les pays voisins, où le nom de Marc s'était répandu, nul
. roi n'était plus honoré.[1])

S reprend. S, chap. II. [E, v. 51-64]. G 410-7, 468-72.

»» Rivalen apprêta donc son voyage comme il convenait à »un seigneur puissant, »avide d'honneur (G)«. Il fit préparer »»et porter sur une nef (G)« toutes les richesses nécessaires »à un long séjour en pays étranger. Mais il se contenta »d'emmener comme compagnons douze[2]) chevaliers choisis.

G 471-7.

»» »Sur la mer (G)«, ils apprirent que Marc résidait alors »en Cornouaille, en son château de Tintajol. C'est là qu'ils »atterrirent.««

[G 478-521].

Kanelangres chevaucha vers le château avec ses compagnons, et quand ils approchèrent du palais du roi, tous mirent pied à terre et s'avancèrent vers la salle, en observant toute courtoisie: car ils allaient deux par deux, se tenant par les mains, revêtus

---

[1]) De tout cet important passage, il n'a subsisté en S que cette seule phrase: „Marc régnait à la fois sur les deux pays de Cornouaille et d'Angleterre". Nous marquerons, en notre introduction, que tout ce développement de Gottfried et toutes les inventions qui en procèdent, se trouvaient dans le poème de Thomas. Novati (*Studi di filologia romanza*, 1887, 434) a reconnu que la source première de ce passage et d'autres analogues est dans l'*Historia regum Britanniae*. Mais il n'a pas aperçu que Thomas exploite, non pas Gaufrei de Monmouth, mais Wace: ce qui — pour le dire en passant — donne un *terminus a quo* pour la composition du poème de Thomas, et ruine l'opinion, soutenue encore très récemment par Röttiger (*der heutige Stand der Tristanforschung*, p. 37), selon laquelle Thomas aurait écrit vers 1140, en tout cas avant 1150. Il est curieux que les vers du *Brut* soient encore si reconnaissables parfois dans les vers allemands de Gottfried qu'on serait tenté de croire que Thomas avait simplement transporté dans son poème le passage tel quel de Wace:

Brut, v. 14083.	G, v. 435.
Anglois vaurent rois establir,	Nu die daz lant besâzen
Mais ne se porent assentir	und ez under sich gemâzen,
Que un roi solement eüssent	dô wolten s'alle künegelîn
Et tot a un roi sogit fussent.	und hêrren von in selben sîn;
Ne s'acorderent mie a un,	diz wart ir aller ungewin.
Ains firent, par consel commun,	sus begunden sî sich under in
Pluisors rois en pluisors contrées;	slahen unde morden starke . . .
Pluisors fois s'entreguerroierent,	
Et pluisors fois se rapaierent.	

Ferdinand Lot a observé le premier, pour un autre passage, que Thomas exploitait Wace (*Romania*, XXVII, p. 42). J'ai reconnu jusqu'à neuf de ces emprunts.

[2]) S, *Vingt* chevaliers.

de robes précieuses, et, quand ils furent venus devant le roi Marc, ils le saluèrent avec grâce. Marc répondit à leur salut par les paroles qui convenaient à un roi courtois et les fit asseoir, Kanelangres à son côté, ses compagnons et sa suite à quelque distance, selon la coutume des nobles cours. Puis le roi Marc interrogea Kanelangres, et le jeune seigneur lui fit connaître avec prudence et sagesse qui il était, pourquoi il était venu dans son royaume et spécialement vers lui; comment son désir était de séjourner en sa cour honorée, pour y apprendre sens, valeur et courtoisie. Alors le roi l'accueillit, lui et ses chevaliers, avec amitié et honneur; et bientôt, ils vécurent à grand'joie, aimés de tous les hommes de Cornouaille, à la cour de Tintajol.[1])

S, chap. III. (E 64-8). G 523-4.

»Il y séjournait depuis quelque temps, quand Marc se »prépara à tenir sa cour.« Il envoie ses brefs scellés dans toutes les parties de sa terre et mande aux plus hauts de ses hommes, marquis, ducs et barons, de s'y rendre avec leurs femmes, leurs fils, leurs filles. Quand il connurent l'ordre du roi, tous suivirent sans délai sa volonté et leur devoir de vassaux et se disposèrent au voyage, marquis, comtes, hauts barons du royaume, et aussi les princes des îles voisines: avec eux, leurs femmes, leurs fils, leurs filles, comme l'avaient réglé dès longtemps les coutumes du pays. Tous ils parurent au festin ordonné par le roi, et la compagnie s'asembla en Cornouaille en une forêt, près d'un lac.

[G 527-30].

Auprès s'étendaient une vaste plaine et de belles prairies en fleurs. Pour la beauté de ces lieux, le roi Marc y fit dresser de grandes tentes vertes, jaunes, bleues, rouges, parées et listées d'or, parmi les herbes odorantes et les fleurs fraichement écloses. Alors les damoiseaux qui venaient d'être adoubés se livrèrent sans vilenie ni jalousie à des joûtes habiles: ils gagnaient par là la louange et l'amour des belles jeunes filles et des dames courtoises assemblées à l'entour, sans nombre, dans les tentes ou sur le seuil des tentes, avec leurs maris ou leurs amis.

S, chap. IV. [E 69-75].

Quand le roi Marc vit l'assemblée si nombreuse et si belle, son cœur se gonfla de joie à la pensée qu'il était seul seigneur et roi sur ce pays puissant et riche, sur tout ce grand peuple de preux chevaliers et de dames courtoises. Aussi s'ingénia-t-il

[1]) Tous ces détails sur l'entrée de Rivalen dans Tintajol, qui rappellent tant de scènes analogues de nos romans français, par exemple l'arrivée d'Alixandre et de ses compagnons à la cour d'Artur dans *Cligés*, manquent en G, mais il est invraisemblabe que Frère Robert les ait inventés.

à rendre cette fête si belle que nulle auparavant n'en eût égalé la splendeur. Il fait commencer le festin, et offre à tous ses hôtes les mets les plus rares. Après que le roi eut été servi avec honneur, tous les jeunes chevaliers se dirigèrent vers la plaine pour le tournoi. Ils mandent à leurs écuyers de les y suivre avec leurs chevaux; bientôt les écuyers arrivent, menant les destriers et portant les armures. Les nouveaux chevaliers et tous les jeunes hommes s'arment, s'élancent, les freins abandonnés, et frappent de beaux coups pour l'amour des dames. Leurs armes portaient des connaissances, afin qu'on pût voir aussitôt lequel savait le mieux se comporter au tournoi. Mais Kanelangres était le plus fort de tous et le plus habile en bataille; mieux que tous il savait porter ses armes, et excellait en toute chevalerie. Comme toujours il remporta la plus grande louange, car les damoiselles et les dames, assemblées sans

S manque. G 702-17.

. nombre, l'admiraient et disaient:[1]) *„Ah! quel vaillant chevalier! . Qui de vous sait d'où il vient? quel est son nom? Voyez comme . son écu semble collé à son bras! Voyez comme l'épée lui sied . au poing! Voyez comme il porte fièrement la tête! A la bonne . heure serait née celle qu'il aimerait!"*

[1]) S. dit simplement, que „toutes les femmes désiraient posséder le preux, bien qu'elles ne l'eussent jamais vu, et qu'elles ne connussent ni son origine, ni sa race, ni son nom". Je crois pourtant que les propos de ces femmes étaient rapportés en style direct dans l'original, parce que G et E s'accordent à les faire parler: „Les unes, dit E, demandaient qui était le preux qui remporterait le prix du tournoi. Les autres répondaient que le meilleur était celui-là, le jeune seigneur d'Ermenie". J'ai donc introduit dans le texte quelque chose des discours que leur prête Gottfried, et dont le mouvement rappelle si singulièrement ce passage du *Chevalier au Lion*, v. 3199, ss.:

„Haï! con vaillant chevalier!
Con fet ses anemis pleissier!
Con roidemant il les requiert! . .
Veez or comant cil se prueve,
Veez com il se tient an ranc,
Veez com il portaint de sanc
Et sa lance et s'espée nue!
Veez comant il les remue! . . .
Veez, quant il vient an l'estor,
Com il a po son escu chier,
Que il le leisse detranchier! . ."
Et dient que buer seroit née
Cui il avroit s'amor donée!

Car telle est la nature des femmes: elles prisent moins la retenue et la réserve que leurs plus surprenants désirs, et souvent souhaitent ce qu'elles ne peuvent avoir, et laissent et méprisent ce qu'elles ont.[1]) *Ainsi en advint-il de Didon, qui aima tant qu'elle se brûla elle-même sur un bûcher, au départ de son amant, un étranger venu d'une terre inconnue.* S reprend.

Or, le puissant roi Marc avait une sœur. Elle était belle et gracieuse, de noble maintien, louable et désirable entre toutes, courtoise et bien enseignée. Son nom était Blancheflor[2]) et certes il n'était pas au monde une rose de telle grâce et de telle beauté. A la voir briller comme une pierre précieuse,[3]) tous ceux du royaume convenaient qu'elle n'avoit point sa pareille pour la sagesse et la prudence de l'esprit, pour les manières avisées et fines, pour la largesse et la noblesse du cœur. Riches et pauvres, jeunes et vieux, puissants et misérables la chérissaient en leur cœur, et si loin qu'on entendait parler d'elle dans les royaumes étrangers, sa louange croissait, et beaucoup de hauts princes et les plus beaux damoiseaux s'éprenaient d'elle sans même l'avoir vue. S, chap. V. [G 632-3].

Blancheflor semblait vivre dans la joie. Mais on dit justement qu'il n'est guère de bonheur où rien ne soit à reprendre, et bien peu pouvaient deviner la cause de la tristesse qu'on remarquait en elle. C'est que, peu de temps après avoir vu Rivalen, elle était tombée en des pensers si divers, en un tel trouble, en des soucis dont elle était si peu coutumière, qu'elle S, chap. VI. [E 76-7].

---

[1]) Ces réflexions rappellent exactement ces vers de Thomas:

> E les dames faire le solent:
> Laissent ço qu'unt pur ço que volent,
> Asaient com poent venir
> A lor voleir, a lor desir . . .

et tout le passage, Michel, III, p. 14.

[2]) S ne donne que beaucoup plus loin (ch. VIII) le nom de la jeune fille, et souvent Frère Robert, comme on l'a déjà vu, diffère ainsi longuement de nommer ses personnages, sans qu'il y ait lieu de croire que Thomas usât de ce singulier procédé littéraire. S appelle la sœur de Marc *Bleinsinbil*, nom qu'on ne sait expliquer, et qui n'était certes pas celui de l'original (Œ, Blauncheflour, G, Blanchefliûr). J'interprète par *Blancheflor* la graphie anglo-normande *Blancheflur*, qui était probablement celle de Thomas.

[3]) S nous dit ici que la jeune princesse „avait bien conscience" qu'il n'était pas au monde une femme qui la valût. Je n'ai pas cru devoir conserver dans le texte ce singulier éloge, qui a surpris aussi M. Kölbing (p. 205).

ne pouvait comprendre son cœur: „. . . . .
. . . .

G v. 1006-11. *Dieu! songeait elle,*[1]) *que m'est il advenu? En quoi ai-je mérité de telles angoisses?*" »Jamais pourtant je n'ai porté haine ni »fait tort à personne, en faits ni en paroles,« mais toujours je me suis appliquée à traiter chacun avec douceur et bonté ...

[G 682-92]. Richement vêtue et parée, elle sortit de sa tente, suivie d'une troupe nombreuse et belle de damoiselles, pour voir le tournoi des chevaliers et des damoiseaux. A peine regardait-elle depuis quelque instants leurs jeux et leurs joûtes qu'elle aperçut Kanelangres et reconnut qu'il surpassait tous les autres chevaliers par l'adresse,

[G 693-701]. la vaillance et la prouesse. Quand elle le vit, quand elle entendit les hommes et les femmes louer sa hardiesse et sa chevalerie, quand elle eut longtemps contemplé sa grâce à chevaucher et à combattre, toute sa pensée s'en fut vers lui, et tout son amour. Elle pousse un soupir, une douleur perçante la traverse, elle brûle d'un feu intérieur qui pénètre soudain son cœur et monte jusqu'à son visage; toute la beauté que nature a mise en elle s'évanouit; elle se sent misérable et ne sait pourquoi. Elle soupire encore, un poids lourd l'oppresse, son cœur frissonne, ses membres tremblent, la sueur perle sur tout son corps; l'ardeur qui l'embrase lui ravit le sens: „Dieu! songe-t-elle, d'où me vient ce mal inconnu? Comme cette souffrance est étrange! Je ne sens nul mal en mon corps, et ce feu me consume sans que je sache d'où il naît. Il semble que je sois en santé, et pourtant une insoutenable maladie me tourmente. D'où vient ce mal qui me torture comme du poison? Se trouvera-t-il un médecin assez habile pour me donner un breuvage qui le guérisse? J'en doute, si cruellement la chaleur de ce jour m'a empoisonnée! Non je n'aurais pas cru que cette maladie me réservât de telles douleurs!

---

[1]) Ici devait se lire un long monologue, dont S ne nous donne que la substance, en style indirect, et en cinq ou six lignes. Ce qui suggère cette supposition, c'est que G, qui traite très librement toute cette scène, utilise beaucoup plus loin les pensées que nous donne ici la *Saga*. La modification maîtresse de Gottfried a consisté à supposer que Blancheflor remarque pour la première fois Rivalen pendant le tournoi, et à écourter cette scène du tournoi pour renvoyer aux jours qui suivent la peinture de l'amour qui s'éveille au cœur de la jeune fille. Alors il prête à Blancheflor un monologue pour lequel il reprend (comme on en verra d'autres exemples) des passages de Thomas négligés d'abord et que nous réintégrons à leur place primitive, c'est-à-dire ici-même.

La chaleur me fait frissonner, le froid me mouille de sueur, et pourtant ni le chaud ni le froid ne sont des maladies. Chaleur et froidure me tourmentent à la fois, sans vouloir se séparer; et je dois souffrir l'une et l'autre, puisque personne ne veut me secourir!"

Mais elle regarda de nouveau vers le champ du tournoi et vit comme les chevaliers le traversaient au galop des destriers et brisaient contre les écus les plus fortes lances. A ce spectacle, l'ardeur qui la dévorait s'atténua; Blancheflor se calma un peu et oublia son angoisse: car telle est la nature de l'amour que le divertissement et le plaisir le rendent plus facile à supporter. Ainsi en fut-il pour Blancheflor: quand elle regardait les jeux des chevaliers, sa peine s'amoindrissait. Mais quand elle vit encore comment Kanelangres l'emportait sur tous par sa beauté et sa vaillance, son trouble se réveilla plus cruel: »— „Certes, »dit-elle, cet homme est un enchanteur, et c'est par sortilège »que, pour l'avoir vu si peu de temps, je souffre telle angoisse. »Seigneur Dieu, sois défenseur et gardien de ma jeunesse, car »ce chevalier fait naître de grands tourments, et si toutes les »dames qui le contemplent en souffrent comme moi, c'est donc »qu'il a en son pouvoir les forces de la magie! Oui, c'est à »son aspect que je frissonne et que je brûle: à la malheure »est-il venu ici pour me tourmenter!« Ah! seigneur Dieu, comment pourrai-je être délivrée de cette misère, de ce deuil? C'est lui qui devrait me supplier de le retirer de telle peine, et non moi: »car comment l'en requérir sans me honnir aussitôt«, moi et toute ma parenté? Certes, il remarquerait bien vite ma folie; il me croirait coutumière de telles requêtes et me repousserait à grand'honte! Que faire pourtant? A quoi bon ces plaintes? Oui, il ne me reste plus que de m'ouvrir à lui."

S, chap. VII. [E 77-88]. G 1000-3. E 78-86. G 994-9. G 1055-8.

»Le tournoi a pris fin, la troupe des chevaliers quitte le »champ et se disperse. ›Par aventure (G)‹, Rivalen chevaucha »vers le lieu où se tenait Blancheflor ›avec la belle troupe »de ses damoiselles (S)‹. ›Il poussa son cheval plus près d'elle »(G)‹, la salua par des paroles courtoises,

S, chap. VIII. G 731-51.

E si li dist: „Deus vus salt, bele!"
„Sire, merci! dist la pucele; [1])

[1]) J'ai réparé de mon mieux ces deux vers de l'original, partiellement conservés par une fantaisie de Gottfried:

»— „Dieu vous sauve pareillement, et vous donne honneur »et bénédiction, si du moins vous voulez amender le tort que »vous nous avez fait?“

»— „Dame, dit Kanelangres, quel tort vous ai-je donc fait?“

»Blancheflor répondit: „Vous êtes le seul ici, seigneur, à ne pas savoir que vous avez commis quelque tort en ce jour, et j'en suis marrie et irritée.“ [1])

›Pourtant, elle ne le laissa pas encore aller, car elle sentait son cœur surpris par l'amour de lui. Incertain de ce qu'elle avait voulu dire (S)‹, Kanelangres reprit: G 775-6.

»— „Dame, ordonnez vous-même ce que je dois faire et »j'obéirai.“

»Blancheflor répondit:

G 780-2. »— „A aucun prix je ne ferai accord avec vous, tant »que je n'aurai pas vu comment vous vous y prendrez pour »amender le tort causé.“

G 783-96. »Alors Kanelangres prit son congé et voulut s'éloigner »d'elle; mais la jeune fille soupira du fond du cœur et lui dit: »„Ah! que le Roi céleste vous protège!“

»Kanelangres pousse son cheval et s'éloigne, et tombe en »des pensers divers. Il cherche ce que signifie ce reproche, ›et

---

„â, dê vûs sal, la bêle!“
„merzî! dît la buzêle.

Il est très douteux si l'emploi que fait ici Gottfried de l'article (*la bêle*) était usuel en ancien français. (Voir Tobler, *Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik*, 3e série, p. 127.)

[1]) S et G, si parfaitement d'accord en cet épisode, divergent pour cette réplique. En G, Blancheflor répond: „c'est à mon meilleur ami que vous avez fait tort.“ Elle veut dire son cœur, mais Rivalen entend, comme il est tout naturel, qu'il a dû commettre quelque faute pendant le tournoi à l'encontre d'un chevalier ami de Blancheflor. Ce propos est donc maladroit: il est clair qu'il met Rivalen sur une fausse piste et qu'il détruit le sens, le mystère et l'intention du reproche de Blancheflor. D'autre part le texte de S, que j'ai adopté, ne semble guère plus satisfaisant. Comment Blancheflor peut-elle laisser entendre que tous ceux qui l'entourent, sauf Kanelangres, ont déjà surpris le secret de son amour? Le propos serait contraire à sa pudeur, et d'ailleurs la suite du récit montre que son amour reste ignoré de presque toute la cour. — Peut-être peut-on proposer l'explication que voici: Blancheflor, on l'a vu, est naïvement persuadée que toutes les femmes présentes au tournoi ont été enchantées, comme elle-même, par les sortilèges de Kanelangres. Elle peut donc dire que toutes elles savent qu'un manquement a été commis à leur égard.

»ce salut (G)«, et ce soupir; mais plus il y songe, moins il peut »le comprendre.« Tout le jour il se travailla pour découvrir la pensée de la jeune fille, et toute la nuit, couché dans son lit, il y pensa encore, en sorte qu'il ne put trouver ni sommeil ni repos . . . .
. . . . [1])

Désormais tous deux portent un même souci, une même inquiétude et une même pensée: elle l'aime de fin cœur, et lui d'amour loyale, et pourtant chacun des deux amants ignore l'amour de l'autre. Mais, sage et avisé, Rivalen guettait l'heure, le moyen et l'occasion de reprendre son entretien avec elle, et de changer ses sentiments à son endroit. Pourtant, en cette affaire comme en toutes, il tend vers son but avec adresse, car un danger le menace: que le roi Marc apprenne comment un jeune chevalier, à peine arrivé à sa cour, ose prétendre à une damoiselle si noble et sa plus proche parente, et comment il tient si secrets ses projets, certes Kanelangres ne pourra point atteindre son désir. S, chap. IX.

Que servirait d'allonger ce conte? Chacun ne sait-il pas, pour l'avoir éprouvé, que la coutume des amants est de tendre le plus vite possible par des rencontres secrètes à remplir leurs désirs? Nos fins amants s'y efforcèrent de leur mieux et se ménagèrent de tendres entretiens, sans attirer sur eux nul blâme, car personne ne pouvait songer à les soupçonner. Ils s'aimèrent ainsi de tout cœur et si secrètement que ni le roi, ni personne à la cour n'en sut et n'en soupçonna rien. Mais personne ne pouvait comprendre pourquoi Kanelangres trouvait bon de séjourner si longtemps à la cour du roi. Marc s'étonnait grandement qu'il se plût tant à demeurer près de lui, alors qu'il ne tenait aucune terre en Cornouaille, et qu'en un autre pays lointain il avait de grands domaines et une haute parenté. Alors il fut rapporté et plusieurs fois redit au roi que Rivalen avait pour sa sœur une forte inclination; qu'il demanderait à l'épouser, s'il pouvait obtenir son agrément. Comme Rivalen surpassait les S, chap. X.

---

[1]) Il devait se trouver ici, pour la symétrie et pour faire pendant aux agitations de Blancheflor, une peinture des troubles qui agitent Rivalen. Gottfried n'y a pas manqué; Rivalen se demande longuement si c'est „durch haz od aber durch minne" que Blancheflor l'a traité comme elle a fait, et bien des éléments de cette dissertation (notamment v. 830—40, 870—912) peuvent avoir été pris à Thomas. Mais G est ici, comme à son ordinaire, trop personnel pour qu'on ose en rien exploiter son texte.

autres chevaliers en toutes les bonnes qualités qui conviennent aux hauts hommes, le roi aurait conclu leur union volontiers, à grand honneur, en une noble fête, si seulement Rivalen lui avait déclaré sa recherche. C'est pourquoi il sembla que le roi Marc favorisait parfois leurs entretiens. . . . .

S, chap. XI. [E 88-99]. G 1119-25. . . A quelque temps de là, »*la nouvelle parvint à Marc que* . *l'un de ses ennemis, menant une forte armée, avait chevauché* . *sur sa terre: si le roi n'accourait pas à la rescousse, il aurait* . *vite fait de la dévaster tout entière* G«.[1])

G 1126-30. 1132-39. »Aussitôt le roi Marc réunit une armée puissante, s'avança »contre l'adversaire, lui tua et lui prit beaucoup d'hommes.« Le preux Rivalen »se jette, hardi comme un lion, en pleine mêlée, navre ou tue les chevaliers qui l'approchent, se baigne dans le sang (S)«; »mais il est frappé à son tour d'une épée[2]) qui lui »transperce les flancs. Les siens le relèvent aussitôt, à demi »mort, et l'emportent du champ de bataille, à grand deuil, vers G 1141-50. »Tintajol. La nouvelle se répand que Kanelangres a été blessé »mortellement dans la bataille. Alors, à la cour comme dans tout »le pays,[3]) s'élèvent le cri et la plainte. Tous ceux qui ont connu »sa valeur pleurent son infortune. Ils regrettent sa vaillance, »sa »beauté, sa tendre jeunesse (G)«, ses nobles vertus de chevalier.«

[G 1163-9]. Blancheflor entend comment son ami est grièvement atteint. Sa douleur est d'autant plus rude qu'elle doit la contenir au fond de son cœur. Elle n'ose l'épancher librement, par crainte G 1170-1. de son frère, le roi Marc, et des autres barons. »Mais, quand »elle peut se retirer à l'écart et loin de tous les yeux, elle S, chap. XII. (E 100-10). G 1187-91. »pleure sans fin son ami.« Son deuil reste secret: il en est »plus cruel. Mais elle veut du moins visiter le blessé, avant »qu'il ne meure; qu'elle le revoie, elle souffrira mieux ensuite.«

Elle va donc trouver sa nourrice, lui avoue son amour pour Rivalen . . ., lui dit comme elle est malheureuse . . . lui demande de l'aider, et de l'accompagner près du blessé. Elle prépare

---

[1]) On reste incertain, à s'en tenir à la seule *Saga*, s'il s'agit ici d'une guerre ou de tournois (cf. d'ailleurs la note de M. Kölbing, p. 206). Ce sont pourtant de vraies batailles que Thomas a certainement entendu décrire, comme le montre la suite du récit (cf. E, v. 95), et c'est pourquoi j'ai adopté ici la version de G, de préférence à S.

[2]) G „*d'une lance*“.

[3]) S „*dans toute l'armée*“. Mieux vaut placer avec G, à Tintajol, la scène du *regret* de Rivalen, pourque Blancheflor puisse apprendre la nouvelle.

cette entrevue avec tant de prudence et d'adresse que nul ne s'en doute, hormis celui-là seul qu'il fallait avertir, et sa nourrice. Pour parvenir à la chambre où son ami gisait, elle profita d'un moment où tous étaient sortis . . . .[1])

»»Elle entre, »elle se hâte vers Rivalen (G)«, elle le voit »»enfin tout blessé et languissant: „*Ah! dit-elle, malheur à moi, aujourd'hui et toujours! Pourquoi suis-je née? Ma joie et mon espoir, vous voilà perdus!* (G)." »»Elle s'assied sur le lit, et »»bientôt, »*d'amour et de deuil à la fois* (G)«, elle se pâme; »»puis, sa douleur, ses angoisses se réveillent; elle se ranime »»peu à peu, serre son ami entre ses bras, et le baise mille fois«« »et dit: „Mon doux ami!" et mouille de ses larmes le visage du blessé (S)«; »»ses lèvres lui rendent la joie, ses lèvres lui rendent »»la force: il presse la jeune fille contre son corps demi-mort. »»C'est alors qu'elle conçut.«« Il engendra dans la souffrance, elle conçut dans la détresse l'enfant dont vous entendrez l'histoire, et qui devait vivre pour apporter souffrance et détresse à tous ceux, à toutes celles qui l'aimeraient.

G 1280-5. G 1290-5. G 1305-11. G 1315-23. [G 1337-8?].

Kanelangres fit soigner sa plaie par les plus habiles médecins. Il guérit enfin. »»Mais, à peine avait-il recouvré la santé que »»des messagers[2]) lui vinrent de son pays: Morgan, son ennemi,[3]) »»ayant rassemblé une grande ost, avait envahi sa terre. A »»cette nouvelle, sur l'heure, Rivalen fait équiper une nef; il »»la fait garnir de vivres, de chevaux, de tout ce qui est »»nécessaire au voyage.

S, chap. XIII. [E 111-43]. [G 1327-9]. G 1371, 1375-86.

»»Quand Blancheflor apprit que son ami partait, sa douleur »»s'éveilla et grandit . . . .
. . . .[4])

---

[1]) On a l'impression que ce récit est fortement résumé par S. Gottfried rapporte tout au long (v. 1197—1279) les aveux de Blancheflor à sa *maistre*, comment Blancheflor se déguise en mendiante, se fait passer pour une femme habile à guérir, pénètre ainsi jusqu'à Rivalen, qui, de son côté, ordonne à ceux qui le servent de quitter la chambre. Mais on ne peut affirmer que ces scènes fussent dans l'original, et force nous est de nous contenter du récit de S, d'où j'écarte pourtant ce détail bizarre que Blancheflor profite du moment où la chambre de Rivalen vient d'être nettoyée et rangée. Si ce trait était dans Thomas, il devait y être mieux motivé.

[2]) S „*un message*".

[3]) (S) „*les Bretons*". Mais G et E nomment ici son suzerain et son ennemi.

[4]) Je suppose que Thomas prêtait ici à Blancheflor des plaintes analogues à celles qu'on lit en G (v. 1391—1415).

G 1419, 1452-3. 1506-9. »Lorsque Rivalen vint prendre son congé, prêt à appareiller »pour son pays, elle lui dit: „Doux ami, que de mal m'est »advenu par l'amour de vous! Si Dieu ne vient à mon aide »et ne me tire de peine, je n'aurai plus jamais de joie, ni nul »espoir de trouver aucun secours« et je mourrai à cause de vous. Car aux peines anciennes vont s'ajouter de nouvelles misères. Malheureuse, si vous partez, malheureuse (bien que votre présence me soit chère), si vous restez, je ne sais choisir entre ces deux tourments. Vous parti, j'aurais pu essayer de reprendre patience et courage, si je n'étais grosse; mais je porte un enfant, et restée seule ici, il me faudra subir le châtiment de vous avoir connu. Mieux vaut pourtant qu'il en soit ainsi et que vous ne demeuriez pas sur cette terre; si vous restiez, vous risqueriez avec moi une mort indigne; j'aime mieux l'affronter seule pour vous, doux ami, et qu'innocent vous ne mouriez pas comme moi. Ainsi votre départ me promet une grande consolation, puisque vous échapperez à la mort qui vous menace ici: elle ferait un orphelin de notre enfant, qui doit pourtant tenir un jour de son père l'honneur et le rang qui conviennent. Et puis, j'aurais trop de regret à voir périr en vous tant de sens, de courtoisie, de prouesse. Je me suis déçue et trompée moi-même, et c'est pourquoi je suis maintenant perdue!" [1]) Ayant dit ces [G 1425-6]. paroles, elle tomba pâmée entre ses bras.

[G 1437-48]. Elle revient à elle, ses pleurs et ses plaintes reprennent. Rivalen la console, la fait asseoir à ses côtés, essuye ses yeux et ses joues trempés de larmes. Il lui dit: — „Amie, je veux

[1]) On est réduit pour ce discours aux seules données de la *Saga*, car Gottfried concorde exactement au début avec elle, mais bientôt l'abandonne. Or la *Saga*, en son texte original, est vraiment incohérente, et si nous l'avions traduite ici mot pour mot, on verrait que la suite des propos de Blancheflor y est presque inintelligible. A considérer pourtant de plus près ce passage, on arrive à cette opinion vraisemblable que Frère Robert n'a pas dû procéder ici par voie de coupures, de suppressions brutales; il a seulement traduit négligemment et machinalement, sans observer la suite des pensées. Un ou deux vers omis çà et là, l'accent de telle phrase mis à contre-sens sur une incidente, l'obscurité de tout le passage est résultée de ces menues infidélités successives. Si on interprète convenablement son texte, comme nous y avons tâché, on parvient, sans lui faire trop de violence, en apportant seulement à la trace du discours des modifications d'ordre grammatical et logique, à mettre dans la bouche de Blancheflor un raisonnement qui se suffit à lui-même, et assez complet pour qu'il soit probable que Thomas ne l'avait pas développé davantage.

faire tout ce que je puis et tout ce qui convient le mieux à vous comme à moi. J'ignorais ce que vous venez de m'apprendre; maintenant que je le sais, je me comporterai pour le plus grand bien de votre honneur. »Ou bien je resterai ici près de vous, »›malgré les dangers qui nous menacent (S)‹; ou bien vous »m'accompagnerez dans mon pays, et je vous y ferai tout »honneur, ainsi qu'il sied à notre amour. Choisissez donc, amie! »Ce que vous voudrez, je le veux aussi.« G 1527-42.

Blancheflor entend son noble propos: comment il veut l'emmener avec lui dans sa terre, ou, si elle préfère demeurer, se soumettre pareillement à son désir. Elle voit qu'il ne mérite nul blâme et qu'il veut n'avoir égard qu'à la volonté de son amie. Elle lui répond tendrement: — „Mon doux ami, nous ne pouvons vivre ici en paix ni librement; croyez-m'en, si nous demeurions, nous tomberions en tourments et en périls.“ Ils résolurent donc qu'elle le suivrait en sa terre d'Ermenie. S, chap. XIV. [E, v. 144-76].

»Kanelangres s'en fut prendre congé du roi Marc et ›de »tous ses hommes (G)‹; puis il se hâta vers sa nef« [à la nuit close, et Blancheflor l'y rejoignit].[1]) Déjà ses compagnons s'y étaient rassemblés, prêts à l'appareillage. Ils dressent le mât, hissent les voiles; le vent leur est propice. Ils arrivent sans encombre à bon port et atterrissent en Bretagne. G 1564-5, 1568-9. [G 1556-8].

»Rentré dans son pays, Rivalen trouva ses hommes en »une grande nécessité, car Morgan les pressait vivement. Rivalen »manda le maréchal de sa terre, qu'il savait fidèle et dévoué »entre tous. C'était Roald le Foi tenant, dont l'honneur n'avait »jamais fléchi. Son seigneur lui confia ce qui lui était advenu, »à lui et à son amie Blancheflor.[2]) Roald s'en réjouit grandement: — „Sire, dit-il, je vois que vous n'avez cessé de croître en prix et en valeur . . . Vous ne pouviez rencontrer sur terre nulle femme de si haut parage. Donc, sire, écoutez mon conseil. Pour ce qu'elle vous a fait de bien, donnez-lui récompense. Quand nous aurons mené nos affaires à bonne fin, une fois délivrés des embarras qui pèsent sur nous, célébrez des noces grandes et riches; prenez-la publiquement, devant votre parenté et votre baronnie, en droit mariage; mais auparavant épousez-la en l'église, G 1583-94. G 1606-13, 1616-32. E 155-63. (S manque).

---

[1]) S oublie de dire que Blancheflor part avec Rivalen.

[2]) Il n'y a plus trace de ce conseil en S; mais l'accord de G et E nous invite à emprunter à Gottfried ce discours de Roald.

au vu des clercs et des laïcs, comme le veut la loi de Rome. Par là, vous accroîtrez votre honneur.“

(S reprend). »Rivalen fit ainsi; et, quand il eut pris Blancheflor à femme G 1636-40. »épousée, il la confia à la sauvegarde du Foi tenant. Roald la G 1641-5. conduisit en un fort château«, *en ce château de Kanoël, d'où* G 1651-3. *son seigneur tirait son surnom de Kanelangres.* »Il l'y hébergea »à grand honneur, ainsi qu'il convenait à son rang.«

S, chap. XV. »Rivalen fit proclamer un ban par toutes ses terres et S manque. »convoqua son ost; quand elle fut assemblée, prête à faire G 1658-64. »vigoureuse défense, il chevaucha à la rencontre de Morgan.«[1]) E 170-4. S reprend. »Alors il fit beau voir les grands coups portés: »que d'écus G 1668-75. »écartelés et brisés (S)!« que de navrés dans les deux camps! E 190-3. »que de hardis vassaux tués »ou faits prisonniers (S)!« Dans »ce grand combat le preux Kanelangres fut transpercé. Il »tombe mort de son cheval. Ses hommes le relèvent à grand G 1684-8. »deuil et transportent son cadavre au château de Kanoël.« [G 1689-1700] Alors montent par la cité les plaintes, les cris, les pleurs. »Mais G 1701-5. »de quoi leur sert leur deuil? Il ne leur reste plus que G 1711-4. »d'ensevelir honorablement leur seigneur. Blancheflor l'apprend: »elle en ressent telle douleur que nul ne pourra la consoler.« Elle se pâme souvent, tombe et reste étendue comme morte, tente de mourir par force de chagrin, et repousse toute consolation. Sa joie est morte, et son réconfort; elle aime mieux désormais sa mort que sa vie, et dit: „Hélas! dolente et misérable entre toutes les femmes, comment vivrai-je, quand j'ai perdu si preux seigneur? J'étais sa vie et son réconfort, il était mon bonheur et ma vie. J'étais sa joie, et lui mon charme; comment vivre après sa mort, comment trouver consolation, puisque ma joie est sous la terre? Il convient que nous mourions ensemble; puisqu'il ne peut venir à moi, je dois aller à lui dans la mort. Comment serais-je capable de vivre plus longuement? Ma vie doit suivre sa vie. Si j'étais délivrée de cet enfant, j'irais vers ma mort.“[2])

---

[1]) Encore un moment de l'action négligé en S, et que l'accord de G et d'E nous engage à supposer marqué dans le poème de Thomas.

[2]) Gottfried affirme énergiquement que Blancheflor ne se répandit pas en lamentations, qu'elle ne dit ni „ach!“ ni „wê!“ et la raison en est forte: „son cœur, dit-il, s'était pétrifié.“ Il est certain pourtant que ce monologue était dans le poème de Thomas: car il rappelle de saisissante façon, par le ton et quelquefois par le détail de l'expression, les lamentations d'Iseut à la fin du roman, sur la nef secouée par la tempête et devant le cadavre de Tristan.

. *Elle dit alors au Foi tenant: „Je vous confie l'enfant qui . va naître de moi. Si vous avez aimé mon seigneur Rivalen, en . souvenir de l'amour qu'il vous portait, prenez-le comme votre . propre enfant en votre protection. Gardez cet anneau: mon . père l'avait donné au roi Marc; le roi Marc me l'avait donné; . s'il le revoit un jour, il reconnaîtra l'enfant né de sa sœur.“* [1]) S et G manquent. [E 221-31].

Quand elle eut ainsi répandu sa douleur et repoussé toute consolation, elle tomba sans connaissance sur son lit. Puis, les douleurs de l'enfantement commencèrent à la tourmenter. Elle endure à la fois son chagrin et ces souffrances »et les supporta »ainsi trois jours. Dans la nuit qui suivit le troisième jour, »à grande douleur et à grand ahan, elle mit au monde un bel »enfant, et mourut.« Elle mourut, sitôt son fils né, pour la souffrance qu'elle avait subie et pour le grand amour qu'elle portait à son seigneur. S reprend. G 1741-9.

Alors grandit encore le deuil de tous: les uns mènent le regret de leur seigneur, les autres celui de leur dame, mais chacun pleure les deux époux. Dans les salles, on entend les [G 1752-88].

---

[1]) Cet épisode manque en G comme en S. En ce cas très exceptionnel, il est vraisemblable que le poème anglais est resté plus fidèle que les deux autres textes à son modèle. En effet, au chapitre XXIV de S et aux vers 4284 ss. de G, on voit Roald se servir de cet anneau comme moyen de reconnaissance auprès de Marc: *a priori* on peut supposer que Thomas avait cru pouvoir se dispenser de préparer de longue main cet épisode, et qu'il avait laissé (comme fait G) à l'imagination du lecteur de se représenter, comme il lui plairait, les circonstances qui avaient mis le maréchal en possession de l'anneau. Mais en S (ch. XXIV), Roald raconte à Marc „comment Blancheflor *avant de mourir* lui avait confié cet anneau, et l'avait prié de le remettre un jour à son frère *en preuve de sa mort.*“ Or on vient de lire comment Thomas avait pris soin de détailler la scène de la mort de Blancheflor et de rapporter ses moindres propos: il lui aura donc aussi prêté à ce moment le souci du sort de son enfant, et je crois avec M. Kölbing (p. XXIV) qu'E nous a conservé ici, seul, un épisode de l'original. Mais comment s'expliquer que deux remanieurs indépendants l'un et l'autre, G et S, l'aient pareillement supprimé? M. Kölbing (*loc. cit.*) croit nécessaire de supposer que les mss. de Thomas suivis par G et par S contenaient tous deux une lacune à cet endroit. C'est assez invraisemblable, et je proposerai une autre explication: S a supprimé cet épisode, comme tant d'autres, pour abréger, mécaniquement, sans prévoir que son récit en souffrirait par la suite, et de fait il n'en souffre guère. Cette supposition n'est invraisemblable que si nous ne trouvons nul motif pour que G ait abrégé de la même façon. Mais le motif requis est facile à découvrir: c'est celui qui est dit à la note précédente, c'est le parti-pris de G de laisser Blancheflor mourir sans qu'elle prononce une seule parole.

barons plaindre leur cher suzerain; mais dans les chambres des femmes, plus grand encore est le deuil des damoiselles pour la mort de leur maîtresse; et tous pleurent sur l'enfant orphelin, privé, dès sa naissance, de son père et de sa mère.

Principaux traits différentiels en G. Sous cette rubrique, à la fin de chaque chapitre, j'énumérerai et discuterai à l'occasion les principaux traits propres à la version de Gottfried que je n'aurai pu adopter dans le texte conjectural du chapitre: soit que Gottfried les ait assurément inventés, soit qu'il reste douteux, en l'état de nos moyens de contrôle, s'il les a empruntés à Thomas. On trouvera donc ici comme la somme des imaginations de Gottfried et la somme des passages qu'une critique mieux armée, ou plus sagace, ou plus hardie, pourrait réintégrer dans le poème original.

V. 272—313. G décrit poétiquement la démesure juvénile de Rivalen. — V. 402—6. Rivalen, congédiant son ost, enrichit de fiefs et de présents tous les hommes qui l'ont aidé en sa guerre. — V. 486—517. Lors de la réception de Rivalen à Tintajol, un court monologue de Rivalen, des paroles de bienvenue du roi Marc animent la scène; G insiste sur le bon accueil que font à leur hôte riches et pauvres. — V. 535—600. G éclaire toute la scène du tournoi de la clarté du printemps. Cette description lyrique de la „senfte süeze sumerzît“ est du meilleur Gottfried et du plus original. — V. 679—1117. Voir la note 1 de la p. 86. — V. 1383, ss. Quelques petites divergences dans la scène où Rivalen se décide à enlever Blancheflor (cf. Kölbing, *Saga*, p. XXIII).

Principaux traits différentiels en E. Cette rubrique est aux mêmes fins que la précédente. Mais elle manquera en plus d'un chapitre: je ne m'astreindrai qu'exceptionnellement à noter les singularités du poème anglais. Très précieux lorsqu'il s'accorde avec G contre S, ou avec S contre G, il est d'ordinaire négligeable quand il reste isolé. Les traits qu'il est seul à donner se trahissent communément comme des inventions si personnelles qu'il est superflu de les discuter et de démontrer que Thomas n'en est pas responsable. Par exemple, que servirait de noter qu'en E, v. 78, Blancheflor, regardant le tournoi „*crie à trois chambellans*: ... Cet enchanteur m'a blessée en plein cœur, si vite!“ — On vient de voir pourtant l'un des rares cas où E semble donner, contre S et G, la version de l'original (v. p. 95, note 1).

Chapitre III.

Roald le Foi tenant.

S, chapitres XVI—XVII. — G, v. 1789—2146. — E, strophes XXIII—XXVII.

S, chap. XVI. [E 243-76]. Quand Roald eut vu la triste fin de sa dame, il voulut faire baptiser l'enfant, de peur qu'il ne mourût sans baptême. Le prêtre vint donc, et l'ondoya. Roald dit comment il fallait

le nommer: „Pour les tourments et pour la douleur, pour la tristesse et pour les peines, pour les angoisses, pour le déplorable malheur dont nous avons été frappés à sa naissance, »il me »semble convenable d'appeler cet enfant Tristan.“ G 1989, 1992-2000.

»En ce nom, *triste* signifie *triste*«, *an* signifie *hum*; mais Roald l'appela *Tristan*, parce que *Tristan* est plus doux à ouïr que *Tristhum*.[1]) G 2001.

„Il doit bien s'appeler ainsi, ajouta le maréchal, parce qu'il a perdu son bonheur et sa joie, son père, notre seigneur, sa mère, notre dame; et il nous convient bien d'être affligés, puisqu'il est né dans le deuil.“

»L'enfant fut donc baptisé sous ce nom. Certes, c'est à »bon droit qu'il lui fut donné. Voyez[2]) en quels soucis sa mère »l'avait conçu. Voyez en quelles peines il vint au monde. »Voyez comme toute la vie qui l'attend fut douloureuse, «triste »le jour, triste la nuit (S)«. Voyez quelle mort misérable la »termina. Oui, ceux qui entendront ce conte jusqu'au bout »comprendront comme il fut bien nommé!« G 2002-17.

»Aussitôt après, le maréchal fit transporter secrètement »l'orphelin du château dans sa propre maison. Il le garda »ainsi avec grand soin de ses ennemis, à l'insu de tous.« *Alors, au milieu même de sa douleur, il songea aux malheurs du pays. Ne voyant nul moyen de le sauver, impuissant à se défendre contre l'ennemi par la force, il se défendit par la prudence. Il conseilla aux anciens vassaux de son seigneur de faire leur paix avec Morgan: ils n'avaient plus qu'à se soumettre et à se rendre. Sur son conseil, ils remirent leurs biens et leurs vies à la discrétion de leur adversaire. Tous leurs griefs contre* G 1821-5. G 1875-91. E 260-2.

---

[1]) Sur la forme *Tristan*, non *Tristran*, qui apparaît ici exceptionnellement en S, cf. Kölbing, *Saga*, p. 207. — Gottfried explique comme S *Tristan*, par *triste* (von triste Tristan was sîn nam v. 2001). Mais S est seul à donner l'étymologie du nom entier. Cette naïve interprétation, *Tristan* = *Triste hum*, Frère Robert la devait-il à son original? Oui, si c'est à bon droit que je crois reconnaître une allusion obscure à cette étymologie en ces deux vers qu'on lit plus loin en G, et auxquels W. Hertz, à vrai dire, donne un tout autre sens:

G v. 2018—20 Er was reht', alse er hiez, *ein man*
und hiez reht', alse er was, Tristan.

[2]) Le mouvement de G, marqué par le retour du mot „*Voyez*“ ne se retrouve pas en S.

Morgan, sagement, ils les laissèrent tomber. Par là ils sauvèrent leurs hommes et leurs terres.[1])

Le Foi tenant voulut cacher à tous que Tristan était le
G 1891-1900. fils de son seigneur. »» Il commanda à sa femme de garder le
E 247-9. »» lit, comme si elle était en couches. A quelque temps de là,
[G 1955-61]. »» il l'envoya à l'église faire ses relevailles, et répandit partout
G 2021-40. »» le bruit que c'était elle qui avait porté cet enfant. C'est »» que, si Morgan apprenait la naissance d'un fils de Rivalen, » il »» l'enlèverait par ruse (G) « ou le ferait tuer » de crainte que »» cet enfant n'attirât contre son royaume la guerre, les grands »» dommages, les pertes d'hommes, les dangers (S) «. Roald le fit »» donc élever en secret, avec soin et honneur, comme s'il était
S, chap. XVII. »» son fils. «« Par là, vous pouvez entendre ce qu'est loyauté,
[E 277-97]. sage tendresse, et grand sens. Car, par là encore, le fidèle vassal se montra habile et prudent: si de son seigneur il fait son fils, c'est pour le mieux protéger et pour lui mieux porter honneur.

La femme du Foi tenant éleva donc Tristan comme eût
G 2054-9. fait une mère. *Mais quand il eut accompli sa septième année, son père le maréchal le reprit aux femmes et le confia à un sage*
G 2085-90. *maître.* »» Celui-ci le mit aux lettres, et Tristan s'y appliqua
E 278-81. »» d'un tel zèle qu'il en sut bientôt plus que tout autre enfant. «« Il apprit les sept arts »» et devint habile à parler divers langages.
[G 2061.] »» Puis il apprit les sept branches de la musique «« en sorte
G 2094-5. qu'il ne fut pas de musicien plus renommé que lui. *Il apprit*
G 2101-20. *encore à chevaucher en portant l'écu et la lance, à éperonner adroitement les deux flancs du destrier, à le faire sauter hardiment, volter, galoper, le frein abandonné, à le presser des genoux.*
E 284-6. Il apprit à bien s'escrimer, »» à lutter vaillamment ««, à courir et
E 293-7. à sauter, à lancer l'épieu; »» à berser et à chasser, si bien qu'il »» devint le plus habile des veneurs. Il apprit les diverses
E 289-90. »» manières de jeux qui se jouent dans les hautes cours. Il
G 2134-5. »» observa et connut les lois et coutumes de la terre. «« Pour la
E 291-2. noblesse du cœur. la largesse, la courtoisie, la subtilité de l'esprit,

---

[1]) S néglige de nous dire que la paix est ainsi conclue. Kölbing (*Saga*, p. XXIII) croit que c'est une omission d'un copiste de S. Il est possible, et l'accord de G et d'E nous a engagé à emprunter à G ces quelques lignes. Pourtant il va tellement de soi que la guerre doit se terminer là que Thomas a pu le sous-entendre, et par contre G et E le dire, indépendamment l'un et l'autre de leur original.

la hardiesse, le beau maintien, nul n'était plus richement doué. Ainsi, chaque jour, il crut en valeur.[1])

»Quand il eut achevé sa quatorzième année«, et que son père nourricier reconnut ses bonnes qualités, il se plut à lui donner les plus somptueux vêtements, de bons chevaux, un riche train de vie, tout ce qu'il pouvait désirer, tout ce qui pouvait lui faire honneur: tant et si bien que les fils de Roald en concevaient quelque jalousie, étonnés que leur père lui fît plus de semblants d'honneur et d'amour qu'à eux-mêmes. De fait, le maréchal montrait à Tristan une sorte de respect et une tendresse particulière: et ses fils, qui tenaient Tristan pour leur frère, s'en fâchaient contre le Foi tenant.

G 2129, E 287.

Principaux traits différentiels en E. Ils sont si vraiment singuliers (cf. v. 254, v. 265—6) qu'il paraît inutile de les discuter.

Principaux traits différentiels en G. 1°) G raconte que, dès la mort de Blancheflor, le Foi tenant cache le nouveau-né et répand le bruit que Blancheflor est morte sans avoir accouché: d'où de nouveaux regrets. C'est seulement après les relevailles de la mère supposée (minutieusement décrites) que l'enfant est baptisé et reçoit son nom de Tristan. En S, au contraire, comme on a vu, le maréchal fait baptiser l'enfant dès sa naissance. Il en résulte une invraisemblance visible: car l'intention du maréchal est de dissimuler à tous que cet enfant est le fils de Rivalen, et pourtant il semble bien qu'en S il prenne au moins le prêtre pour confident. Cette difficulté n'existe pas en G où le baptême est différé et où le Foi tenant explique à sa femme seule le nom de Tristan. — Quelle était la version originale? On peut supposer que c'est celle de S. Thomas a fait baptiser l'enfant dès le jour de sa naissance, pour deux raisons: d'abord c'était l'usage dans la vie réelle, l'Église ayant toujours recommandé le baptême immédiat des nouveaux-nés; puis, Thomas subissait, tout en la modifiant, la tradition plus ancienne où Tristan recevait

---

[1]) Pour le détail de l'éducation de Tristan, j'ai dû compléter de diverses façons la description, très probablement écourtée de S. 1°) S ne dit rien de la durée de cette éducation. Avec G, j'ai confié sept ans Tristan aux femmes et sept ans aux hommes (cette dernière indication est confirmée par E): car cette division en deux phases, de sept années chacune, est classique dans nos vieux poèmes et répond sans doute à des usages réels de la vie seigneuriale (voir, comme exemple pris au hasard, l'éducation de Floriant, *Floriant et Florete*, éd. F. Michel, v. 738, v. 765—8 et cf. Alwin Schultz, *Das höfische Leben*, I, 122, ss.). — 2°) S omet, par un surprenant oubli, tout l'apprentissage chevaleresque de Tristran. J'ai emprunté, assez arbitrairement, il est vrai, au seul Gottfried ce qui concerne son éducation d'écuyer et d'escrimeur; mais pour les autres détails (Tristan veneur, lutteur, habile aux tables et aux échecs, expert aux lois), E confirme G.

son nom (de sa mère elle-même) aussitôt après sa naissance. Il n'aura pas vu de conséquence grave à prendre ce prêtre pour confident. Mais Gottfried en a été choqué et a remanié toute cette scène. — A vrai dire, on peut soutenir aussi une hypothèse contraire: la version de Thomas était celle de Gottfried, celle qui retardait de six semaines le baptême de l'enfant. Frère Robert l'aura modifiée, soit comme contraire à la pratique de son pays, soit (en bon ecclésiastique que nous le supposons), comme choquante et de mauvais exemple. La question paraît insoluble. — Si nous nous sommes permis une si longue note sur une si menue difficulté, c'est pour donner au moins un exemple des petits problèmes, sans solution assurée, qui foisonnent en ce travail. — 2°) G est seul à donner un nom à la femme du Foi tenant: il l'appelle Floræte (1904, 5865, 18623). Il n'y aurait rien de surprenant à ce que le nom ait figuré chez Thomas et ait été supprimé par E (qui supprime tant d'autres choses) et par S (qui évite si curieusement, comme on a vu, les noms propres). J'ai hésité pourtant à introduire ce nom dans mon texte, parce qu'il semble que la mère supposée de Tristan jouait un rôle bien moindre dans le roman de Thomas que chez Gottfried. G le premier aura éprouvé le besoin de la nommer et lui aura trouvé sans peine ce nom de Floræte, fréquent (cf. W. Hertz, *Tristan*, éd. de 1894, p. 494, note 18) dans les romans français. — 3°) Rien n'indique que le joli passage sur l'affection maternelle de la „guote marschalkîn" pour Tristan (G v. 1901—11, 1928—60) n'appartienne pas tout entier à Gottfried. — 4°) V. 2061—2. G envoie Tristan enfant apprendre les langues en pays étrangers. Il me semble ici avoir renchéri sur une vaine préoccupation de vraisemblance, qui avait, avant lui, tourmenté Thomas. La légende transportait tour à tour Tristan de sa patrie en Cornouaille, en Irlande, en Galles, en Espagne etc. Comment a-t-il pu vivre parmi des hommes de langages si divers? Les vieux conteurs ne s'arrêtaient guère à de si belles objections. Mais Thomas a pris bien soin de lui faire donner, tout enfant, une riche culture polyglotte. Vient Gottfried, plus soucieux encore de tout expliquer: comment, se demande-t-il, Tristan, aurait-il pu apprendre, dans la maison même de Roald, tant de langages? Donc, il le fait voyager, tout enfant, par les pays. — 5°) La curieuse digression (v. 2066—84) où Gottfried s'attendrit sur le sort des enfants mis aux lettres et au travail tout petits paraît bien lui appartenir en propre. C'est un de ces morceaux d'actualité, tout personnels, qu'il aime à introduire dans son conte (cf. sa polémique contre les ordalies).

Chapitre IV.

Les Marchands de Norvège.

S, chapitres XVIII—XXI, l. 25. — G, v. 2147—2736. —
E, strophes XXVIII—XLI, v. 444.

S, ch. XVIII. [E 298-363]. G 2148-69.

»Vers ce temps, il advint qu'un jour une grande nef »marchande approcha de la terre »d'Ermenie (G)« et jeta l'ancre »dans le port, au pied du château »de Kanoël, où le maréchal

»et son jeune seigneur Tristan résidaient d'ordinaire (G)«. Elle »portait des marchands de Norvège, et une riche cargaison.«[1]) [G 2149].

Ces marchands étrangers déployèrent et offrirent leurs marchandises, »et la nouvelle se répandit à la cour qu'ils avaient »à vendre des faucons et d'autres beaux oiseaux de chasse. »Les fils du Foi tenant en parlèrent entre eux.« Ils appellent Tristan et lui disent: „Comment faire? nous n'avons pas d'oiseaux pour en prendre notre plaisir, et cette nef en a tant apporté, et de si beaux! Si tu voulais nous aider! Tu obtiens de notre père tout ce qu'il te prend fantaisie de lui demander »et jamais »ni lui »ni notre mère (S)« ne repousse aucune de tes requêtes.« Ils achèteraient sept des plus jolis oiseaux, plutôt que de te voir attristé d'un refus." Ils le prièrent si bien que Tristan fit leur désir. [S, XVIII, 17-20]. [G 2170-5]. G 2176-80.

»Roald, les enfants et leur suite se rendirent donc ensemble »vers la nef.« G 2195-2207.

. *Chacun y pouvait faire emplette à son gré: joyaux, étoffes* . *de soie, riches vêtements, l'on y trouvait toutes marchandises à* . *profusion, et aussi de beaux oiseaux de chasse, faucons pèlerins,* . *émerillons, éperviers, autours, les uns déjà mués, les autres sors.*[2]) [S manque].

Or les Norvégiens n'entendaient ni le breton, ni le français, ni d'autre langue qui pût servir à leur trafic. Mais Tristan, [S reprend]. [G 2231-5].

---

[1]) Je n'ose adopter dans mon texte ce passage de S: „De longues tempêtes soufflant du nord avaient poussé cette nef jusque-là. Elle était chargée de fourrures de vair et de fourrures blanches, de peaux de castor et de zibeline, de dents de morses et de peaux d'ours, d'autours, de faucons gris et blancs, de cire, de peaux de bœufs et de boucs, de poissons secs, de goudron, d'huile, de soufre, et de toutes sortes d'autres marchandises norvégiennes." Rien ne confirme ce passage en G ni en E, et l'on observera que Gottfried a suivi de si près, en tout ce chapitre, le récit de Thomas, que sa version a, pour cet épisode, presque autant d'autorité que la *Saga*. Isolé en S, ce passage paraît en outre suspect pour deux raisons: d'abord, à quoi bon dire que ces marchands ont été poussés malgré eux, par des tempêtes, à Kanoël? (Peut-être est-ce pour expliquer qu'ils n'avaient pas pris d'interprète à leur bord, afin de trafiquer plus commodément avec les gens d'Ermenie?) — Mais surtout cet inventaire d'une cargaison norvégienne, pourrait être une interpolation du norvégien Robert, destinée à amuser ses compatriotes. Enfin on peut croire que Gottfried, toujours curieux du détail joli, s'il eût trouvé en son original une telle description, n'en eût pas dédaigné la précision pittoresque. — M. Kölbing (*Saga*, p. 207) exprime une opinion contraire.

[2]) Si notre conjecture de la note précédente est exacte, elle invite à reconnaître en ces vers de Gottfried la description de l'original.

G 2208-11. habile à parler divers langages, »fit prix avec eux pour »sept »(S)« oiseaux, »son père nourricier les paya (G)«, et Tristan les
G 2217-9. »donna à ses frères. Par aventure, il vit alors un échiquier.
E 309-10. »— „Lequel de vous, demande-t-il, voudrait jouer avec moi?“
[G 2227-30, 2241-6]. »L'un d'entre eux s'offre, ils conviennent d'un fort enjeu, et
G 2247-53. »tous deux s'assoient à l'échiquier. Le maréchal dit alors à son
[2270]. »fils: Tristan, je rentre au logis; mais, si tu veux, tu peux rester; »»mes autres fils viendront avec moi (G)«; ton maître demeurera »céans et t'attendra, pour te reconduire, le jeu terminé.«

[S manque]. G 2254-67. . *Le maréchal s'en fut donc avec sa suite. Auprès de Tristan,* . *resta seul le maître qui toujours veilla sur lui, et dont je puis* . *bien vous redire ce que nous apprend la vraie histoire: pour la* . *courtoisie, pour la bonté du cœur, nul écuyer ne fut jamais* . *de telle noblesse. Son nom était Gorvenal. Il était riche en* . *maintes belles qualités: celui qu'il avait enseigné avait bien dû* . *les prendre à un tel maître.*[1])

[S reprend]. G 2267-76, 2281-2. »Tandis que Tristan jouait bellement aux échecs, les »marchands de Norvège se prirent à l'admirer. Ils louaient son »savoir, son adresse, sa beauté, sa valeur, son maintien. Ils se »dirent que ses connaissances si diverses pourraient leur servir.
G 2296-2309. »Ils tinrent donc conseil: s'ils pouvaient l'enlever, »il leur serait »utile, et s'ils voulaient le vendre (S)«, ils en tireraient un bon »prix. Donc, tandis que l'enfant s'appliquait à son jeu, les
[G 2313-5]. »mariniers »détachent en secret les amarres (S)«, lèvent l'ancre, »et font glisser la nef hors de la baie. »Le pont était recouvert »d'une tente que le vent agitait bruyamment, en sorte que (S)« »Tristan ni Gorvenal ne s'en donnèrent de garde.

G 2310-11. [S, p. 18, l. 10. G 2322-34. »Ils étaient déjà loin en mer, quand Tristan acheva de »mater ses adversaires. Il se reconnaît, s'écrie: — „Seigneurs! »que me voulez-vous? Pourquoi m'emmener?“ „Ami, répondent- »ils, il faut venir avec nous, »et rien ne peut plus t'en garder »(G)«. Et Tristan de se plaindre et de se lamenter, et Gorvenal,
G 2337-42. »son maître, avec lui, pour l'amour de l'enfant. Alors, les

[1]) Ce passage manque en S. Mais il est invraisemblable que Thomas ait négligé de présenter ici dignement le bon écuyer qui doit tenir une si grande place dans la vie de Tristan. S aura cédé, une fois de plus, à sa singulière coutume, d'introduire sans crier gare les personnages nouveaux. Il ne donnera le nom de Gorvenal qne beaucoup plus loin. Il y a donc chance que les vers que nous nous sommes permis d'emprunter à G aient correspondu à des vers analogues de Thomas.

»Norvégiens descendent Gorvenal dans une barque et lui donnent »une rame: — „Va-t'en, lui disent-ils, où le cœur te dira, mais »il faut que l'enfant vienne avec nous.« Les voiles sont dressées, et la nef vogue rapide. Tristan reste à leur discrétion, dolent et marri. [S manque]. G 2343-5. E 355-61. S reprend. [G 2346].

A grand effort, à grand' peine, Gorvenal atteignit la terre, et ce lui fut une chétive consolation. Tristan, assis sur la nef, se lamentait et suppliait Dieu de le prendre en grâce, de le protéger, de le garder contre le péril de la mer et des vents, contre les armes, les traîtrises, la félonie de ces païens. Il soupire, se désole. Gorvenal parvient au château et porte la nouvelle qui ne fut belle pour personne: Tristan a été enlevé! Tous, ceux du château et ceux de la gent menue, courent au rivage et pleurent. Roald se lamente entre tous, maudit son infortune, regarde vers la haute mer, et s'écrie: [G 2367-71]. [G 2371-2, 2379-83].

— „Tristan, ma joie, et la paix de mon cœur, Tristan, mon seigneur, mon amour et ma consolation,

Ton cors, ta vie a Deu comant! [1]) G 2396.

Puisque je t'ai perdu, je n'ai plus désormais aucune joie à vivre!“ Il se plaint et se tourmente; tous, jeunes et vieux, pleurent et prient pour l'enfant. Il était leur amour et leur joie, il est maintenant leur deuil et leur déconfort.

»Roald le Foi tenant fit parer une nef en toute hâte. Il »veut »poursuivre les Norvégiens, et (S)«, ne pas revenir vivant, »s'il n'apprend en quel pays Tristan, son cher fils, a été S, chap. XIX. [E 364-85]. G 3755-62.

[1]) G donne ces deux vers:

Bêâs Tristant, cûrtois Tristant,
tun cors, ta vie a dê comant.

Il est certain que le second au moins de ces vers est un vers de Thomas, puisque S en donne l'exacte traduction, au chapitre 19, l. 5. Mais je doute que ce couple de vers ait existé dans le poème de Thomas, comme l'admettent Kölbing (*Saga*, p. XXX), Hertz (p. 499), Muret, etc. Il est improbable que Thomas ait employé parfois la forme *Tristant*, comme le veut M. Muret (*Romania*, XVI, 11). D'abord le vers est trop court; puis, on observe que, dans les 3146 vers conservés de Thomas, il évite de mettre le nom de Tristan à la rime, malgré la gêne très sensible qui devait s'en suivre. On ne l'y trouve que cinq fois, parce que Thomas n'a réussi à lui trouver que ces trois rimes: *huan*, *an*, *ahan*. Il serait bien surprenant, s'il avait employé au début de son roman la forme *Tristant*, qu'il n'eût pas recouru, dans les 3000 vers conservés, aux rimes si nombreuses et si commodes en *ant*.

»emporté.« La nef est prête à l'appareillage, bien pourvue de vins et de vivres. Il y monte, fait relever les amarres et les ancres, hisser la voile, et cingle vers la haute mer. Ils [G 3763]. mirent d'abord le cap sur la Norvège, et subirent en parages lointains orages et tempêtes, la faim, les maladies, l'effroi, la [G 3900]. douleur. Puis ils abordèrent en Danemark, en Angleterre, en [G 3770-1]. Irlande, aux Orcades, en *Hjaltland* (?).[1]) Vainement: nulle part ils ne purent trouver Tristan, leur seigneur.[2])

Cependant, les ravisseurs de Tristan étaient près d'atterrir dans leur pays. Soudain

	S.	Thomas, Michel, II, 74.
	un vent violent frappe au milieu de leur voile; l'orage s'annonce,	Del sëust lur salit un vent, E fert devant en mi cel tref;...
	au plus vite, ils ferlent la voile;	Curent al lof, le sigle turnent;...
	la mer s'émeut,	Li venz s'esforce et leve l'unde;
	les vagues s'élèvent;	La mer se muet, qui est parfunde; ...
	il grêle, il pleut, il tonne;	Levent wages, la mer nercist,
	le mât était haut, les vagues profondes;	Pluet et grisille et creist li tens ...
G 2431-4.	»l'orage secoue la nef si violemment	Li orage sunt tant crëu
G 2414-5.	»que nul ne puet rester en pieds;	Qu'eskipre n'i ot tant preisez
	»ils abandonnent la nef au gré du vent:	Que il puet estre sur ses pez;
	Tous ont grand peur, pleurent et mènent grand deuil, jusqu'aux plus braves mariniers.	Tuit i plurent e tuit se plaingnent Pur la poür grant dolur maingnent.

[1]) G en Irlande, S en Islande. — En adoptant la leçon de G (qui ne mentionne d'ailleurs que la Norvège, l'Irlande, le Danemark), on obtient un de ces itinéraires précis et bien combinés dont notre poème offre plusieurs exemples. M. Kölbing (*Saga*, p. XXXVI) croit plutôt à une interpolation de S.

[2]) C'est dans un tout autre contexte, mille vers plus loin (v. 3755 ss.), qu'il a fallu aller rechercher, en G, le récit de cette *queste*. E, pareillement, ne la mentionne qu'à la strophe LIII, et il y a doute si nous n'aurions pas dû transporter au chapitre VII ce passage de S.

»Ils n'attendent plus que la mort.«[1]) G 2416-7.

»Toute une semaine«,[2]) la tempête les chassa à l'aventure, sans qu'ils vissent une terre. Et, si parfois le vent s'apaisait un peu, assez pour leur permettre de tendre la voile,[3]) leur angoisse n'en était pas amoindrie, car ils ne savaient où atterrir. Enfin, ils dirent au pilote: »Cette tempête, tous ces périls nous G 2439-47. »viennent de notre propre péché. Oui, si nous les subissons, »c'est pour avoir enlevé Tristan à ses amis«, à ses parents, à son pays. Et l'orage ne s'apaisera pas, ni nous ne pourrons toucher terre, tant que nous l'aurons à notre bord. Mais, si Dieu nous prend en pitié, s'il veut nous donner bon vent, »si »nous pouvons prendre terre, nous promettons de le remettre G 2451-5. »en liberté.« Tous en firent le serment. »Aussitôt, les ténèbres G 2460-6. »s'éclaircissent, le soleil brille, l'orage s'apaise. »Ils dressent leur »voile en joie et en hâte (S).« A peine commencent-ils à cingler, »ils voient une terre. »Un vent propice gonfle leur voile (S)«, »bientôt ils atterrissent, jettent l'ancre, déposent Tristan sur la G 2468-79. »grève. Ils lui donnent »du pain (GE)« et quelques vivres: „Que E 382. »Dieu, lui disent-ils, garde ton corps et ta vie!“ »Sur quelle terre l'abandonnaient-ils ainsi? ils l'ignoraient (S).« Ils remettent »à la voile et s'éloignent.[4])

---

[1]) Les vers de Thomas qui figurent ci-dessus sont ceux qui décrivent, à la fin du roman, une tempête où Isolt la blonde manque de périr. On a pu s'assurer qu'ils méritaient de figurer dans le texte de cette reconstruction conjecturale à plus de titres encore que la traduction scandinave. Ils permettent de constater un singulier procédé de composition chez Thomas et, une fois de plus, la précision des traductions de Frère Robert. Il est curieux que, lorsqu'il translate à sa vraie place (chap. XCVII) cette description de tempête, on y reconnait bien moins qu'ici les vers originaux. Il n'y a pas à supposer que S aurait transporté arbitrairement au début du roman ces vers de Thomas, puis qu'on lit ici en S quelques menus détails qui manquent en ces vers; non, c'est Thomas qui a fait servir deux fois la même description.

[2]) G 2435 Huit jours et huit nuits.

[3]) S porte: »et quand enfin ils eurent vent propice, leur angoisse n'en fut pas amoindrie . . .« M. Kölbing remarque justement (*Saga*, p. 207) que c'est contradictoire à ce qui est dit plus bas, savoir qu'ils n'eurent pas vent propice, tant qu'ils n'eurent pas fait leur serment. Il faut supposer, avec M. Kölbing, quelque contre-sens de Frère Robert. J'ai retouché et glosé son texte en conséquence.

[4]) Cet épisode repose sur une croyance populaire bien connue. La mer porte à regret les nefs félonnes, et d'ordinaire on ne peut l'apaiser qu'en lui livrant le coupable. Voir la belle étude de Reinhold Koehler sur ce trait

S, chap. XX. [E 386-444]. »Tristan demeura sur la terre inconnue, dolent et dé-»conseillé. Il s'assit et pleura.« Il suivit des yeux la nef qui G 2480-2. [E 389-90]. s'éloignait à pleines voiles, et ne voulut point quitter le rivage tant qu'elle se tint à l'horizon.[1]) Quand elle eut disparu, il regarda G 2487, 2491-3. autour de lui et se lamenta ainsi: „Dieu puissant", toi qui as formé les hommes à ta ressemblance et qui vis en trinité, „soutiens moi, protège-moi", conseille-moi contre l'infortune et la nécessité, contre les périls et les ennemis, car tu connais mon besoin, et G 2496-7. moi, »je ne sais pas sur quelle terre je suis venu«; jamais je ne fus ainsi, sans nul conseil, sans nul appui. Tant que j'étais sur la nef, parmi ces marchands, je trouvais du moins quelque réconfort en leur compagnie. Maintenant, me voici abandonné G 2504-7. sur un rivage étranger. »Où que je regarde, je ne vois que »montagnes et forêts«, falaises et rochers. »Ni route, ni sentier, G 2498-9. »pas une créature humaine; que devenir?« Est-ce une terre de chrétiens? est-ce un pays défriché? Je ne sais plus rien, hormis que je reste sans aide. Personne qui puisse me secourir; et, si même je rencontre quelqu'un, comprendrais-je son langage? Y a-t-il seulement des hommes en ce pays? »J'ai peur d'être dévoré G 2509-11. »par les lions, les ours,[2]) ou quelque autre des bêtes féroces« qui ne redoutent pas la voix de l'homme. Mais à quoi bon ces G 2522-30. plaintes? à quoi bon rester assis en ce lieu? »Mieux vaut »m'avancer dans l'intérieur de cette terre, marcher tant que le »jour durera, »tant que je pourrai voir où je pose mes pieds (S)«. »Peut-être pourrai-je atteindre quelque maison, où je trouverai »des gens qui veuillent m'héberger.«

Il monta donc sur une falaise, d'où il découvrit plusieurs sentiers frayés, et prit l'un deux qui conduisait hors de la forêt.

---

de folk-lore dans l'édition des *Lais de Marie de France* de K. Warnke (p. C—CIV). Les poèmes médiévaux et français où il le retrouve sont *Eliduc*, le *Tristan* en prose, *Huon de Bordeaux*. Ajoutez le passage de la vie de *Ste Marie l'Egyptienne*, où Rutebeuf (v. 152), rapportant les débordements de Marie sur la nef, nous dit:

> De ce me merveil sanz dotance
> Quant la mer, *qui est nete et pure*,
> Sofroit son pechié et s'ordure.

[1]) Ce regret, un peu singulier, des pirates, exprimé plus bas encore en S, et dont G ne fait pas mention, était dans l'original, puisque E confirme ici la donnée de S.

[2]) les loups, G.

Or, il était revêtu d'un surcot et d'un manteau de soie, [S, p. 21, l. 5].
. riches et parfaitement tissés, *bien parés par des mains sarrazines* G 2531-50.
. *d'un entrelacs et d'un contrepoint de menus galons de merveilleux* E 408, 11.
. *travail oriental, si bien façonnés à la mesure de son corps* S manque.
. *qu'homme ni femme ne pourrait mieux tailler plus nobles vête-*
. *ments. La soie en était plus verte que gazon de mai, la doublure*
. *d'une hermine la plus blanche qui se pût voir.*[1])

»Pour mieux marcher ›à la grande chaleur (S)‹, Tristan [S reprend].
»›ouvrit un peu son surcot, (G)‹, rejeta son manteau, et le porta G 2554-9.
»sur l'épaule.

»Enfin, lassé, il s'assit en pleurant sur la route, et se prit
»à songer à ses parents et à ses amis. Une grande tristesse G 2578-86.
»s'empara de lui; il appela Dieu en son besoin, et dit: O mon S, XX, l. 30-4.
»père, qui m'as perdu, ma mère, qui me pleures, ›amis, qui me [G 2588-2617]
»regrettez, parents, qui ne me retrouverez plus (S)‹, maudits G 2588-90.
»soient ces oiseaux que je désirais tant acheter! maudit soit G 2593-4.
»cet échiquier! C'est pour eux que j'ai jeté dans le deuil ceux G 2590-2.
»qui m'aimaient! Ah! si vous saviez du moins que je suis G 2598-601.
»encore en vie, vous y trouveriez quelque consolation![2]) . . . G 2607-11.

. . . .

---

[1]) S dit ici simplement: „Ses vêtements étaient riches, sa stature noble; comme il faisait chaud, il porta son manteau sur l'épaule.“ La suite du récit ne tire aucunement parti de ces renseignements sommaires, et lorsque plus loin on entend Tristran raconter aux pélerins qu'il est bien connu à Tintajol et qu'il y possède des amis, l'utilité de ces mensonges reste incomprise. Ces obscurités sont l'indice de coupures maladroitement faites. G (confirmé par E) insiste sur la richesse du costume de Tristan, et ce n'est pas pour le simple plaisir de décrire; c'est que ces vêtements trop riches sont un danger pour Tristan: ils peuvent exciter la convoitise des inconnus qui vont l'aborder. Tristan redoute leur attaque, et c'est pourquoi, au lieu d'avouer qu'il est un enfant abandonné, il se fait passer pour un jeune seigneur, pourvu à Tintajol d'amis puissants. Il faut que tous ces motifs aient existé dans le poème français, puisque la *Saga* en a retenu quelques traits mutilés. Il paraît donc légitime de les rétablir, comme j'ai fait, ici et plus loin, d'après G.

[2]) Ayant acquis la présomption (par les observations de la précédente note) que tout ce passage a été infidèlement résumé par la *Saga*, j'ai cru, ici encore, pouvoir reconnaître en G la version de l'original. Ces deux monologues, que vient de prononcer Tristan, sont fondus en un seul par S; M. Kölbing (p. XXXI) a fort bien montré comment les deux discours que G prête à son héros ne font pas double emploi, mais répondent l'un et l'autre à deux moments distincts de l'action: dans le premier, sur le rivage, Tristan, se croyant en pays désert, ne songe qu'à sa mort prochaine; ici, sur un chemin frayé, plus rassuré, il regrette ses parents. Or, à l'endroit où G place ce

G 2618-21. »A cet instant, il vit venir sur la route deux pèlerins.« Ils étaient du pays de . . .[1]) et avaient été en pèlerinage au Mont Saint-Michel. Maintenant, ils s'en venaient visiter les corps
[S manque]. saints de ce pays. Tristan s'inquiète et songe: „Ah! Dieu!
G 2651-7. Seigneur compatissant, que devenir? Ces deux hommes qui
[E 430]. s'approchent, dès qu'ils m'auront vu, ils s'empareront de moi!"[2])
[S reprend].
G 2676-8. — Les pèlerins l'abordent, Tristan les salue courtoisement:

„*Seignur, fet il,* Deus benëie
La vostre sainte compaignie!"[3])

G 2688-9. »ils lui rendent son salut: „Bel ami, lui demandent-ils, d'où
G 2693-7. »viens-tu? et que fais-tu là? — Seigneurs, dit Tristan, je suis »né en ce pays, et je cherche mes compagnons sans pouvoir »les retrouver. Nous sommes allés en chasse aujourd'hui«, ils se sont mis à la poursuite d'un cerf, tandis que je restais en arrière. Mais peut-être ils reviendront bientôt par cette route.
G 2718-9. »A votre tour, dites-moi où vous allez«, où vous voulez vous arrêter, car je pourrais cheminer avec vous." Ils lui répondirent:
G 2723-4. „C'est en la ville de Tintajol que nous »voulons nous héberger.« — Ah! dit Tristan, j'ai aussi affaire à Tintajol et j'y ai des amis qui me protègent; si nous y arrivons ce soir, vous y trouverez avec l'aide de Dieu bon asile et des amis puissants qui nous feront accueil.

S, chap. XXI. »Ils se mettent ensemble à la voie et devisent en marchant.«
[E 445-517]. Tristan les interroge sur ce qu'ils ont vu en leurs voyages chez
G 2729-31. les rois, les princes et les comtes.

---

second monologue, S donne cette phrase (S, XX, l. 5—6): „Tristan pensait souvent à ses parents et à ses amis", indication inutile dans la *Saga*, mais qui trahit le remaniement et l'existence à cette place, dans le poème original, du monologue que Frère Robert a transporté plus haut, sans doute en l'abrégeant.

[1]) Le nom est corrompu dans la *Saga* (cf. Kölbing, *Saga*, p. 208).

[2]) J'emprunte à G ce passage pour les raisons énoncées en une note précédente. S, en omettant de marquer que Tristan se méfie des pèlerins, rend incompréhensible le mensonge qu'il va leur faire.

[3]) G 2679 Dêû sal, bêâs âmîs!
2683 Ei! sprach er, dê benie
Si sainte companîe!

Des formules analogues foisonnent dans nos romans. Exemple:

Si dist: Rois, Deus vos benëie
Et vostre biele compagnie
(*Perceval*, éd. Potvin v. 22239).

Principaux traits différentiels en G. — On a vu avec quelle fidélité Gottfried a rendu tout ce récit de son modèle. Je note ici les principaux détails de sa narration qui, n'étant appuyés ni par S ni par E, ou bien sont de son invention, ou bien ne peuvent être avec assurance attribués à Thomas: V. 2220—5. Une description du fatal échiquier. — V. 2291—5. Indication de chansons diverses „refloit und stampenîe", que chante Tristan en jouant aux échecs. — V. 2349—66. Deuil que mène Gorvenal sur la barque qui le rapporte à Kanoël. — V. 2385—98. De menues divergences dans la narration, lorsque les hommes de Kanoël, assemblés au rivage, pleurent Tristan. — V. 2467. Indication que la terre où Tristan est abandonné est la Cornouaille. — V. 2622—50. Portrait des deux pèlerins. — V. 2657—68. Tristan se rassure peu à peu en voyant la pieuse contenance des pèlerins.

Chapitre V.

La Chasse.

S, chapitre XXI, l. 25 — XXII, l. 23. — G, v. 2757—3376. — E, strophe XLI, v. 445 — L.

Tandis qu'ils tenaient ainsi maints propos, un cerf débusqua. [G 2757-67]. Une grande meute de limiers et de brachets le poursuivait, haletants ou donnant de la voix. La bête se voit sur ses fins et se détourne sur la route à dix pas des pèlerins. Puis, elle se jette à l'eau, suit le courant, cherche une issue, remonte sur la berge; harcelée, elle bat encore une fois les eaux; mais quand elle reprend terre, les chiens la forcent, elle rend les abois. Alors, G 2768. les veneurs la rejoignirent.

»Or les chasseurs, ayant accoué le cerf,[1]) s'apprêtaient à G 2786,89-93. »»le trancher en quartiers comme un porc égorgé (G, E)«.[2]) E 451-60. »Mais Tristan s'écrie: — „Arrêtez! que faites-vous là? Vit-on »jamais découper un cerf en telle guise? »Quelle est donc »votre coutume en ce pays (S)?«" Le maître veneur était [G 2794-7]. »courtois, de sage maintien, et bien enseigné. Il voit la beauté G 2830-2. »de l'enfant, ses riches vêtements, sa noble stature: „»Ami, dit-il, G 2855-7. »volontiers je te dirai notre coutume (S)«; quand nous avons »dépouillé un cerf, nous le partageons par le dos de haut en bas, G 2798-809. »puis nous le découpons en quatre quartiers. Tel est l'usage »de ce pays, »et nous n'en savons nul autre, ni pour l'avoir »vu, ni par ouï-dire; (S)« mais, en connais-tu un différent?«

---

[1]) Il semble, à lire S, que ce soient les chiens qui l'aient porté bas.

[2]) S dit tout autre chose.

[S manque]. G 2810-20. [E 463-73]. *. „Oui, maître, répondit Tristan. Dans le pays où j'ai été . élevé, telle n'est pas la coutume. — Quelle est-elle donc? — . Chez nous, on défait le cerf. — Par foi, ami, apprends nous . ce que c'est que défaire! Personne en ce royaume ne connaît . telle pratique. Jamais je n'ai entendu ni un homme de ce pays, . ni un étranger prononcer ce mot. Défaire, ami, qu'est cela? . Montre-le moi bonnement. Viens, défais ce cerf!"* [1])

[S reprend]. G 2821-7. »» Maître, répondit Tristan, puis que vous me montrez telle »» bienveillance, volontiers je vous enseignerai la coutume de mon »» pays, » et ce qu'on appelle défaire (G)«.

[E 473-99]. Tristan s'y disposa. D'abord [2]) il dépouilla la bête [G 2871-83]. Puis il coupa les daintiers; puis, les cuissots [G 2896-99]; il retira les entrailles [G 2907-12], les deux épaules [G 2884-7], la partie du dos la plus grasse entre les deux épaules [G 2888-9], et leva les filets au-dessus et au-dedans des lombes. Ensuite, il retourna la bête et leva la venaison des deux flancs [G 2889-91] avec la graisse qui s'y trouvait attachée. Après quoi, il trancha

---

[1]) J'ai cru devoir rétablir d'après G ce moment du dialogue. G tire par quatre fois un effet plaisant de la surprise des chasseurs à entendre des termes inconnus de vénerie (*défaire*, *curée*, *fourchie*, *présent*). Il est plus que probable que ces effets se trouvaient déjà dans l'original, puisque S en conserve deux fois la trace, quand il s'agit de la *curée* et du *présent*. Mais, faute de posséder dans son vocabulaire des termes techniques de vénerie, le traducteur norvégien s'est trouvé fort empêché: pour les mots *fourchie* et *présent*, il a fabriqué le mot *stangarsending*; pour le mot *curée*, le mot *huðargnótt* (cf. Kölbing, p. 208). Encore, ce dernier mot, ne l'a-t-il risqué qu'un peu tard (l. 28); ayant eu plus haut à traduire: „Maintenant, faites la curée", il avait écrit: „Maintenant donnez ceci aux chiens" et ajouté naïvement: „mais les veneurs ne savaient ce que Tristan voulait dire." (C'est ainsi, du moins, — comme une transcription en clair, très maladroite, du mot *curée* —, que j'interprète ce passage, que M. Kölbing préfère croire altéré). — Mais ici, pour rendre le mot *défaire*, Frère Robert s'est trouvé plus embarrassé encore: il n'aurait pu y suppléer que par des équivalents très généraux, tels que *dépecer*, *partager* etc., lesquels n'eussent pas surpris les veneurs. En désespoir de cause, il a simplement omis le passage.

[2]) Il a paru bon, pour plus de clarté, de transporter ici de la marge dans le texte l'indication des passages correspondants de G. G décrit tout au long la plupart de ces opérations, dans un ordre différent, et de telle sorte qu'il semble bien avoir connu des pratiques particulières. Il est à noter que ni sa description, ni celle de S, ni celle de E, ne se ressemblent entre elles, ni ne ressemblent à celles de nos anciens traités de vénerie, le *dit de la Chace dou cerf, Gaston Phoebus, du Fouilloux.*

le cou, puis la tête [G 2983-5] et la queue avec le cimier [G 2900-4].[1])

. *Tristan dit alors: „Voyez, maître, le cerf est défait.* [S manque]. G 2919-32.
. *Approchez maintenant, si vous le voulez bien, vous et votre*
. *mesnie, et faites la fourchie. La fourchie, bel enfant, que veux-*
. *tu dire? Tu me nommes là je ne sais quoi. Mais tu viens*
. *de nous montrer un déduit de chasse ignoré de nous et louable*
. *pourtant; poursuis donc, achève de nous montrer ton art; nous*
. *sommes à ton service, s'il faut t'aider."* [2])

»Tristan prépara alors une fourche. Il y fixa le foie, [S reprend]. G 2939-43.
»les nombles, la fraise et . . .[3])

»Il la donna à tenir à un valet (G)« et dit: »„Voilà [E 507-8]. S reprend. G 2957-67.
»la fourchie prête; maintenant, seigneurs, songez à faire la
»curée.«« — La curée? Par Dieu, qu'est-ce que la curée? *Nous* [S, p. 22, l. 21-2]. S manque.
comprenons mieux le sarrazinois que ces mots-là. Qu'est-ce que
la curée, beau fils? Mais non, ne le dis pas; montre-le nous
plutôt."

L'enfant prit les entrailles, les disposa sur le cuir, amena [S reprend]. [G 2994-3040]. [E 500-1].
les chiens pour les leur faire manger et dit: „Préparez donc le *présent,*[4]) et apportez-moi la tête du cerf, pour que vous l'offriez au roi de façon courtoise." Les chasseurs répondirent: — „Par foi! personne en ce pays n'avait ouï parler de curée ni de présent. Mais, puisque tu es le premier veneur qui ait apporté ici ces coutumes, achève de nous enseigner ton art." Alors Tristan coupa un peu de venaison à chacun des membres et aussi un

---

[1]) S „la queue avec la graisse des reins (?)." Je me suis permis de mettre à la place le mot *cimier* (la croupe), mot que G paraît très fier d'expliquer.

[2]) Pour les motifs allégués précédemment, j'emprunte encore à G ce passage.

[3]) S fixe sur la fourche les nombles (rognons), le foie, les poumons (ce qui est invraisemblable) et la fraise (cf. Kölbing, p. 208). — G y met aussi le foie (*lebere*), probablement les nombles (*lumbele*), le péritoine (*netz*, qui correspond assez bien au mot *lundiz* de S, fraise, mésentère), et enfin un morceau appelé *zimeren*, où les commentateurs de G reconnaissent tantôt une partie des entrailles (Bechstein) tantôt le cimier (Bechstein et Golther) tantôt les daintiers (Hertz). Nos traités de vénerie (*Roi Modus*, Gaston Phoebus, du Fouilloux) placent d'ailleurs d'autres *menus droits* sur la *fourchiee* ou *fourchette*.

[4]) G 3050 *prisant*, S *stangarsending*. J'ai supposé en Thomas le mot *present*, mais aucun traité de vénerie, à ma connaissance, ne le donne.

peu des meilleurs morceaux réservés des entrailles (?), les jeta sur la nappe une seconde fois, et les chiens les dévorèrent. Et les chasseurs l'admiraient.[1]) . . . .
Ensuite, Tristan s'en fut sous bois, coupa une branche, la plus longue qu'il trouva, mais telle pourtant qu'on pût la porter d'une seule main. Il y attacha la fourchie où il avait fixé les meilleurs morceaux pris au cerf. Il lia la tête au plus haut de la branche, et dit aux chasseurs: „Seigneurs, prenez ceci; c'est ce qu'on appelle le présent. Vous offrirez la tête au roi selon l'usage courtois. Vos valets de chasse iront devant. Vous, vous sonnerez

G 3063-77. vos trompes.“ »Ils répondirent: „Nous ne savons comment »procéder; mais tes usages nous plaisent mieux que les nôtres; »accompagne-nous donc à la cour du roi, et tu lui offriras le

G 3071, 3077. »présent.“ Ils donnèrent un cheval à Tristan. Il monta et »se mit à la voie avec les veneurs.«

(S manque). G 3079-94. Pendant qu'ils chevauchaient, les veneurs qui avaient eu peine à attendre l'heure et l'occasion propices, avaient hâte d'apprendre son histoire, quel était son pays, comment il était venu en cette terre, son être, son rang. L'avisé Tristan eut égard à leur désir. Il se mit à trouver un conte habile, avec tant de sagesse qu'on ne le croirait pas imaginé par un enfant:

[G 3097-104]. „Mon père, leur dit-il, est un marchand d'Ermenie, riche en

G 3105-20. biens et en vertus. C'est lui qui m'a élevé et enseigné. *Or des . marchands venaient souvent chez nous de divers royaumes. Je . me plaisais à observer leur langage, leurs coutumes, si bien que . mon désir commença à me pousser vers les terres lointaines. Et, . pour ce que j'aurais tant aimé connaître les hommes étrangers . et les terres étrangères, j'en devins triste du matin au soir. . Bref, je me suis enfui de chez mon père et j'ai vogué jusqu'ici*

G 3126-39. *. avec des marchands. Telle est mon histoire.“ — Beau doux . ami, belle jeunesse, béni soit de Dieu le pays où des marchands*

---

[1]) On a l'impression que toute cette scène de vénerie ennuie le traducteur scandinave, et qu'il abrège de plus en plus. Elle n'a de prix pourtant que si tout le rituel de la chasse est rappelé en détail à un public de connaisseurs. Assurément, ce détail ne devait pas manquer dans le poème original. Il abonde aussi en G, mais comme G peut avoir exposé des usages propres à l'Allemagne, nous n'avons rien à faire qu'à nous contenter du texte de S, en renvoyant les curieux des choses de vénerie au poème de Gottfried et aux notes précieuses de Hertz (*Tristan und Isolde*, p. 501—5). Ils compareront aussi le récit tout différent de *Sir Tristrem*, et la savante dissertation que M. Kölbing y a jointe (*Sir Tristrem*, p. 114—21).

. *élèvent si courtoisement leurs enfants! Il n'est pas de rois qui*
. *apprennent mieux les leurs.* Mais, dis-nous, cher enfant, quel
. nom ton père t'a donné." Il répondit: „Je m'appelle Tristan.
. — Ah! dit l'un des veneurs, comment t'a-t-il donné ce triste
. nom? Ne serais-tu pas mieux appelé

. Juvente bele e la riant?"[1])

. *Ils devisaient ainsi, quant ils aperçurent un beau et fort château:* [G 3140-51].
. *„Maître, dit Tristan, ce château est vraiment digne d'un roi.* G 3152-9.
. *Quel est son nom? — Enfant, c'est le château de Tintajol. —*
. *Tintajol, s'écria Tristan, béni sois-tu de Dieu, toi et tous ceux*
. *qui t'habitent!"*

Ils arrivèrent ainsi en peu de temps devant le palais du (S reprend).
roi. »Alors Tristan prit une trompe de chasse et en tira un Chap. XXII.
»mot prolongé et beau, et tous les veneurs cornèrent à leur G 3208-10, 3214-6,
»tour le même mot.[2]) Au bruit des trompes les hommes du [E 518-28].
»roi s'élancèrent hors de la salle; ils s'étonnent: pourquoi ces [G 3220-70].
»sonneries de cors, inconnues à la cour jusque là? Mais Tristan G 3230-4.
et la troupe des veneurs ne cessèrent de corner, tant que le roi E 518-21.
Marc lui-même apparut.

Alors les chasseurs dirent au roi comment Tristan avait [G 3291-316].
défait le cerf, préparé la curée, la fourchie et le présent . . .
. . . . Ils lui dirent que l'habile veneur était S manque.
. un Ermenois, le fils d'un marchand, et qu'il s'appelait Tristan. G 3275-80.
. Ah! dit le roi Marc, [E, v. 529-39].

. „Tristans, Tristans li Ermeneis, G 3360-1.
. Cum [par] es bels, e cum curteis!"[3]) . . . .
. . . .

Il le retint gracieusement à la cour de Tintajol.[4])

---

[1]) Ce vers français, donné par G, paraît bien être de Thomas. — Sur la liberté que j'ai prise d'emprunter tout le passage à G, cf. une note qui suit.

[2]) On sait qu'à observer la forme des anciens cors, on estime qu'ils ne pouvaient donner qu'une note. „Chaque *mot*, diversement articulé, représentait seulement une valeur de durée et de tenue, et non pas une différence d'intonation. Des *mots longs* et des *mots courts*, combinés de diverses manières, constituaient toutes les *cornures*." Les descriptions de G et de S confirment cette opinion (cf. Dunoyer de Noirmont, *Histoire de la chasse en France*, II, p. 423, ss.).

[3]) G: Tristan, Tristan li Parmenois,
Cum est bêâs et cum cûrtois!

[4]) J'ai dû, ici et plus haut, suppléer au silence de S. Nulle part en S, Tristan ne s'inquiète d'apprendre sur quelle terre la nef des Norvégiens l'a

Traits différentiels de G. G est, comme on a vu, infiniment plus riche que S en détails cynégétiques. Comme tous moyens de contrôle nous manquent ici, je néglige une inutile énumération des traits propres à G. — G se distingue en outre par les quelques données que voici: V. 3165—189. Tristan, parvenu aux portes de Tintajol, dispose selon un rite déterminé la chevauchée des veneurs. — V. 3325—49. Le poète décrit la beauté de Tristan. — V. 3238—3376. Toute la première entrevue entre Marc et son neveu est richement développée: assurément il a existé dans le poème de Thomas une scène analogue.

---

jeté, et les lecteurs sont censés le deviner. Nulle part en S, les veneurs n'ont la curiosité de savoir le nom du pays où se pratiquent les coutumes de vénerie qui les surprennent si fort. Nulle part en S, ils ne s'enquièrent, ni eux, ni le roi Marc, du nom de l'enfant étranger, ni de sa naissance, ni de son rang. Le roi Marc l'accueille en sa mesnie la plus privée sans rien savoir de son origine. De telles ellipses ne surprennent pas autrement en S. Mais il est invraisemblable que Thomas se les soit permises. Fussions-nous réduits au seul texte de S, nous devrions essayer de réintégrer dans notre récit ces éléments nécessaires. Mais, outre ces motifs logiques, quelques observations de fait nous ont induit à recourir ici à G: 1°) G et E sont d'accord pour donner à Marc les explications indispensables. 2°) G conserve en l'un et l'autre épisode des vers français qui, selon toute vraisemblance, ont été empruntés à Thomas. Mais tous les détails de G, adoptés dans notre texte, étaient-ils dans l'original? Nous l'ignorons; il est possible par exemple (quoique moins naturel) que les veneurs aient contenu jusqu'à l'arrivée à Tintajol leur curiosité d'interroger Tristan, et, pour mieux marquer mon doute, j'ai été tenté de remplacer le récit de G, où Tristan se donne pour le fils d'un marchand, par celui d'E, où il prétend que son père est „le meilleur sonneur de cor d'Ermenie et roi de la chasse. (Je me suis cependant décidé pour la version de G, car il fallait bien que Tristan expliquât de quelque façon sa venue en Cornouaille, et cette explication manque en E). — On remarquera que nous adoptons, comme étant très probablement des vers de Thomas, certains des vers ou fragments de vers écrits en français du poème de Gottfried, tandis que nous en négligeons certains autres: „curîe? dê benîe! 2960 — â boneure! 3200 — allez avant! 3204 — dê vus sal, roi et sa mehnie! 3257 — Dê vus sal! — dê vus sal, bêâs vassal! — Merzî, gentil rois! 3351—4, etc. etc.“ Peut-être la fantaisie de Gottfried a-t-elle emprunté ces formules françaises à la mode courtoise de son temps plutôt qu'au poème de Thomas.

ÜBER MUSIK UND STROPHENBAU DER FRANZÖSISCHEN ROMANZEN.

Von Georg Schläger in Glauchau i. S.

Vor einigen Jahren hat Herr Professor Suchier, in einer Untersuchung über den musikalischen Vortrag der altfranzösischen Heldengedichte, einige sichere Ergebnisse gewonnen.[1] Schon vor ihm hatte sich Tiersot mit derselben Frage beschäftigt.[2] Solche Versuche sind gewiss sehr dankenswert. Denn angesichts der grossen Menge jener Gedichte und ihrer zweifellos breiten und tiefen Einwirkung auf das Volk erheben sich eine ganze Reihe anziehender Fragen: wie verhalten sich ihre Weisen zur übrigen weltlichen Musik? wie zur geistlichen? lassen sich ihre Spuren in späteren Jahrhunderten oder gar bis ins neuere Volks- oder Kunstlied hinein verfolgen? und stehen überhaupt die *chansons de geste* ihrem Vortrage nach alle auf derselben Stufe? — lauter Fragen, zu denen man überhaupt nichts als gänzlich unbegründete Vermutungen äussern kann, so lange nicht ein auch noch so geringes Mass von Kenntnissen über jene Weisen selbst gewonnen ist.

Wo aber den Ausgangspunkt für solche Untersuchungen nehmen? Über die Musik der *chansons de geste* selber fehlt uns ja leider jede sichere Angabe. Denn auch der von Adam de la Halle überlieferte Vers aus dem Audigier ist nicht einwandfrei: wenn wir selbst davon absehen, dass das Gedicht eine Parodie ist, so können wir doch gar nicht wissen, wie weit sich

---

[1]) Zeitschrift f. rom. Phil. XIX (1895), S. 370—374.

[2]) Histoire de la Chanson populaire en France, Paris 1883, S. 406—410.

der musikalisch hochbegabte Dichter des Liederspiels von Robin und Marion an das ihm Vorliegende gehalten hat. Mit der *chantefable* von Aucassin und Nicolete aber, deren Musik uns authentisch vorliegt, entfernen wir uns wieder einen Schritt weiter von den wirklichen Epen. Trotzdem hat Suchier, wie auch schon Tiersot, mit Recht die beiden Melodien berücksichtigt, mit Recht auch seine Untersuchung auf die *chansons de toile* oder Romanzen als die wichtigsten Vergleichsgegenstände ausgedehnt, Dichtungen also, die man als wesentlich lyrisch zu betrachten gewöhnt ist.

Mit Recht; denn mag man über Ursprung und Entwickelung der *chansons de geste* denken wie man will, irgendwie müssen doch ihre so ungleich langen Tiraden (wie auch die der *chantefable*) mit den assonierenden, in epischen Zeilenmassen verfassten Strophen der Romanzen in Zusammenhang stehen. Finden wir doch, dass selbst in den wesentlichsten Punkten die Unterschiede gar nicht so streng sind. Der liedmässige Refrain ist den Epen nicht ganz fremd und war es musikalisch vielleicht noch weniger; anderseits haben wir in einigen wenigen Romanzen unzweifelhaft, in anderen anscheinend, Strophen von ungleicher Länge. Nehmen wir hinzu, dass diese Romanzen zwar ritterlichen, aber zunächst keineswegs höfischen Charakter tragen, ganz wie die Heldengedichte auch, dass sie sich also offenbar an dasselbe Publikum wendeten und wohl auch zum guten Teile von denselben Personen vorgetragen wurden, so lässt es sich vollständig rechtfertigen, wenn wir in Ermangelung besserer Grundlagen von einer genauen Betrachtung der Romanzen ausgehen. Auf den rein musikalischen Charakter kommt es ja dabei weniger an als auf den Aufbau. Wenn es uns gelänge, mit einiger Sicherheit abzuscheiden, was sich aus der Liedform ableiten lässt, und wenn das Übrigbleibende zu dem stimmte, was wir anderswoher über die Musik der *ch. d. g.* urteilen können, so wäre damit immerhin die Sicherheit erreicht, mit der wir uns auch bei anderen Fragen dieses rätselvollen Gebietes zufrieden geben müssen.

Also eine Betrachtung des musikalischen Baues sämtlicher Romanzen — Suchier hat nur die bekannte Liederhandschrift von St.-Germain (Bibl. nat. f. fr. 20050) benutzt — will ich im Folgenden versuchen. Meine musikalischen Kenntnisse reichen freilich nicht weit, ich muss darum von allen tieferen musikalischen Fragen absehen. Um so notwendiger erschien es mir, die Musik

selbst, möglichst treu in die heutige Notenschrift übertragen, vollständig mitzuteilen. Ohne sie schwebt ja doch alles in der Luft. Die Fehler, die ich dabei voraussichtlich begehen werde, können nicht allzuviel ausmachen und werden von Kennern der altfranzösischen Musik leicht gebessert werden.

A. Die namenlosen Romanzen.

Ich betrachte zunächst drei Gedichte, die dem eigentlichen Strophenkörper nach gleich sind und sich nur durch den Refrain unterscheiden.

I. *En un vergier,* bei Bartsch, Altfranz. Romanzen und Pastourellen I, 9. Vgl. Suchier a. a. O. S. 373; Restori, Note sur la musique des chansons, in Histoire de la langue et de la littérature française p. p. Petit de Julleville, Band I, S. 394 Anm. — Galino hat in seiner Dissertation (Musique et versification françaises au moyen-âge, Leipzig 1891) gerade dieses wichtige Stück, wie auch Nr. III, weggelassen. —

Der Strophenkörper besteht aus vier gereimten, weiblichen Zehnsilblern von der Zusammensetzung 4+6; daran schliesst sich ein zweizeiliger Refrain aus einem männlichen Sechssilbler[1]) und einem damit reimenden Zehnsilbler.

In der Musik (s. den Anhang Nr. I) wird die Weise der ersten Zeile für die zweite und dritte genau wiederholt, nur dass in der zweiten die weibliche Cäsur eine Verdoppelung der Schlussnote verlangt (vgl. darüber Suchier S. 374). Die vierte Zeile ist bis zur Cäsur vollständig gleich, nimmt aber im zweiten Teil einen absteigenden Gang an. Wenn also Restori a. a. O. als Schema angiebt a a a + Coda + Refr., so ist dabei nicht genügend betont, dass die Codazeile, wie sie ja denselben Reim hat, auch musikalisch nicht durchaus neu ist. Nehmen wir einmal nicht die ganze, sondern die Halbzeile als musikalische Einheit, so bekommen wir folgendes Schema:

A^{a+b} A^{a+b} A^{a+b} A_1^{a+c} + Refr., nach Ganzversen also
a a a a^b + cd (= Refr.).

Das Ausweichen in der zweiten Hälfte der vierten Zeile hat nicht eigentlich die von Suchier angegebene Wirkung, zum

[1]) Im *lai d'Aristote,* der die erste Strophe, nach meinem Wissen leider ohne Noten, enthält, ist es ein Viersilbler.

Refrain hinüberzuleiten — dieser würde sich vielmehr an die ungeänderte Hauptzeile ebenso gut, ja unmittelbarer anschliessen — sondern im Gegenteil die, vor dem Refrain einen Ruhepunkt, einen gewissen Abschluss zu schaffen: es trennt den Refrain vom Strophenkörper, statt ihn damit zu verbinden.

Ein Punkt ist noch der Erwähnung wert: die fünfte Strophe hat eine Zeile mehr. Es wäre nun allerdings nicht schwer, die dritte Zeile oder noch eher die zweite zu unterdrücken und dadurch die völlige Gleichheit sämtlicher Strophen herzustellen. Aber sollte wirklich jemand ein Interesse daran gehabt haben, die vorhandene Gleichheit zu zerstören? Das Gegenteil würde wahrscheinlicher sein. Ich nehme lieber an, dass es mit der Gleichheit der Strophen noch nicht ganz genau genommen wurde, und kann es nicht für richtig halten, dass z. B. Servois in seiner Ausgabe des *Guillaume de Dole* (Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole, Soc. des anc. textes, 1893) in allen derartigen Fällen Lücken bezeichnet. — Im Vortrage liess sich gerade die vorliegende Strophenform sehr gut anpassen: man sang gewiss die vierte Zeile gleich der ersten, zweiten und dritten, die fünfte mit der Ausweichung.

II. *Bele Yolans,* Rom. u. Past. I, 7. Vgl. Suchier S. 373; Galino S. 16; die Weise bei Tiersot, Hist. d. l. Chans. pop. S. 414.

Strophenkörper wie bei I, aber männliche Assonanzen. Der Refrain besteht aus zwei männlichen, mit einander reimenden Achtsilblern.

Musikalisch haben wir zunächst dieselbe Phrase zweimal, während die dritte und vierte Zeile anders erscheinen, also a a b c + Refr. Sehen wir uns aber die dritte Zeile genauer an, so zeigt sich, dass eigentlich nur Anfang und Schluss von a abweichen. Mit der letzten Note vor der Cäsur ist der Vers nach einer Ausweichung zum Grundtone wieder auf dem musikalischen Standpunkt von a angekommen, geht weitere vier Silben lang mit a überein und weicht erst auf *voloit* wieder aus, den Ruhepunkt der beiden ersten Zeilen vermeidend: er bildet ein *crescendo,* das aufs glücklichste das *decrescendo* der musikalisch selbständigen vierten Zeile vorbereitet. Ganz offenbar sind bei dieser Gestaltung der dritten Zeile künstlerische Absichten massgebend gewesen, und sie trägt wesentlich dazu bei, dem Ganzen Abwechslung und Leben zu verleihen. Ebenso ersichtlich ist aber, dass wenigstens

ihrem zweiten Teile die Melodie von a zu Grunde liegt. So haben wir folgendes Schema:

$$A^{a+b}\,A^{a+b}\,A_1^{c+b} + \text{Coda} + \text{Refr., oder}$$
$$a\;a\;a' + b\;(= \text{Coda}) + \text{Refr.}$$

Der Refrain steht hier der eigentlichen Strophe näher: seine erste Zeile entspricht im wesentlichen der dritten Strophenzeile, nur dass am Schlusse die Melodie der geringeren Silbenzahl angepasst werden musste, und seine zweite Zeile geht bis zur Cäsur sogar genau mit der dritten Strophenzeile überein (nicht mit der vierten, wie Galino fälschlich angiebt). Wir bekommen also folgendes Schema:

$$a\;a\;a' + b + a''\,a'^{c}$$

und im letzten Grunde: $a\;a\;a + b + a\;a.$

III. *Bele Doette*, Rom. u. Past. I, 3. Vgl. Suchier S. 373; die Weise ist (nicht in moderner Notenschrift) mitgeteilt von Restori, Musica allegra di Francia nei secoli XII e XIII, Parma 1893, Nr. 2. —

Strophenkörper wie bei II, aber die Assonanzen sind nach Belieben weiblich oder männlich. Der Refrain besteht fünf Strophen lang nur aus einem männlichen Fünfsilbler, von der sechsten Strophe an tritt noch ein mit jenem reimender Zwölfsilbler hinzu.

Die Melodie der ersten Zeile wird in der dritten, die der zweiten mit ganz unwesentlicher Abweichung in der vierten wiederholt. An das Ganze schliesst sich ein Refrain von ausgesprochen musikalischem Charakter, ohne engere Beziehung zum Strophenkörper. Das Schema heisst also:

$$a\;b\;a\;b + c.$$

Wie steht es aber mit dem verlängerten Refrain von Str. 6 an? Dass die kurze erste Refrainzeile so weit hätte ausgezerrt werden können, um auch für die zweite brauchbar zu sein, scheint ausgeschlossen. Anderseits ist diese doch gewiss gesungen worden. Es geht nicht an, sie einfach als interpoliert abzuweisen; denn wenn sie auch wirklich nicht dem ersten Dichter und Tonsetzer zugehört, so ist sie doch immerhin als Zuthat eines berufsmässigen Sängers anzusehen, der sich auch über den musikalischen Vortrag Rechenschaft geben musste, und zwar trägt diese Zuthat

um so weniger den Charakter des Ungewöhnlichen, als durch sie eine sehr häufige Refrainform hergestellt wurde (vgl. I). Man muss doch wohl annehmen, dass eine der Strophenzeilen — und es könnte sich dabei wohl nur um a handeln — nutzbar gemacht wurde. Ganz einfach wäre das Verfahren, wenn es sich um einen Zehnsilbler handelte, wie er sich durch Streichung der beiden ersten Worte allenfalls herstellen liesse; es müsste dann bloss der Schluss in geeigneter Weise abgeändert werden. Aber auch so lässt es sich ganz gut denken, dass man etwa die vier Noten, die im Strophenkörper auf zwei Silben (*le* und *do*, *son* und *a*) kommen, auf vier verteilt habe. Diese Annahme würde zu dem Schema führen:

$$a\,b\,a\,b + c\,a_1.$$

Suchier hat S. 374 darauf hingewiesen, dass in der ersten Zeile dieser Romanze, wie auch sonst (z. B. in der zweiten Zeile von I und so sicherlich auch in der dritten Strophe von II u. s. w.), die Schlussnote vor der Cäsur für die überzählige weibliche Silbe wiederholt wird. Er hat daraus, im allgemeinen gewiss richtig, geschlossen, dass bei fakultativem weiblichen Ausgange der männliche als normal betrachtet wurde. Anders, wenn der weibliche Ausgang obligatorisch ist, wie bei dem Viersilbler von Aucassin und Nicolete und in den Romanzen I u. IX: in diesem Falle habe die weibliche Silbe auch eine besondere Note. — Ganz erledigt ist die Frage damit noch nicht. Wenn in unserer Romanze der Zeilenschluss der zweiten Strophe weiblich ist (*Uns escuiers as degrez de la sale Est dessendus, s'est destrosse sa male*), so wurde dabei sicherlich in der von Suchier angegebenen Weise verfahren, und auch die männliche Cäsur der ersten Zeile macht keine Schwierigkeit, ihr Vortrag ist durch *ami* der ersten Strophe gegeben. Wie steht es aber mit der männlichen Cäsur der zweiten Zeile (*dessendus*)? In der ersten Strophe haben wir in b zweimal weibliche Cäsur, aber nicht mit Wiederholung der letzten betonten Note. Wenn wir auch hier den männlichen Ausgang als massgebend betrachten wollten, so könnte höchstens die Kadenz verlängert sein. Es ist aber wahrscheinlicher, dass in diesem Falle die Musik von Anfang an auf die weibliche Cäsur eingerichtet ist, und dass man den männlichen Ausgang so gut wie möglich anpassen musste. — Eine andere Beobachtung, die dem Satze Suchiers in seiner Allgemeinheit widerspricht, wird sich beim Refrain von IV ergeben.

IV. *Oriolans,* Rom. u. Past. I, 10. Vgl. Suchier S. 372; Galino S. 16; die Weise, nicht in modernen Notenzeichen, bei Restori, Musica allegra, Nr. 3. —

Der Strophenkörper besteht aus fünf Achtsilblern, die in den ersten fünf Strophen auf *-ier,* in den letzten vier auf *-is*[1]) reimen. Den Refrain bilden zwei weiblich gereimte Achtsilbler.

Musikalisch scheint sich für den Strophenkörper zunächst ein ähnliches Bild zu ergeben wie für III:

a b a b c.

Aber b ist im wesentlichen a, nur eine Terz tiefer, so dass wir mit vollem Recht etwa folgendes Schema ansetzen können:

$a\ a_1\ a\ a_1 + b,$

wobei b die Coda vorstellt, die dem Strophenkörper vor dem Refrain einen besseren Abschluss giebt. b ist musikalisch selbständig, wenn auch seinem allgemeinen Charakter nach den anderen Zeilen verwandt. — Der Refrain ist in seiner ersten Zeile auch selbständig, in der zweiten wiederholt er die Weise von a. Dabei ist aber nicht, wie es recht gut geschehen könnte, der weibliche Ausgang durch Wiederholung der Schlussnote hergestellt, vielmehr sind vorher vier auf zwei Silben entfallende Noten (*en haut*; *son dru*) auf drei Silben (*ele ata-*) verteilt worden. Wir kommen so zu folgendem Schema:

$a\ a_1\ a\ a_1 + b + c\ a_2.$

B. Die Romanzen des Bastards Audefroi.

V. *Bele Emmelos,* Rom. u. Past. I, 60; Galino S. 17.

Der Strophenkörper, mit denselben Reimen durch das ganze Gedicht, zeigt drei weibliche Zehnsilbler, woran sich zwei mit dem einzeiligen Refrain übereinstimmende Achtsilbler auf denselben, aber männlichen Reim anschliessen.

Die beiden ersten Zeilen sind mit geringer Verschiedenheit im ersten Teile gleich; die dritte ist stärker verändert, lässt aber in der zweiten Hälfte, die nur nach dem Schlusse zu etwas

[1]) Auch *plaisirs* Z. 54 ist wohl nicht als Assonanz aufzufassen. Das Verstummen des r vor s kommt öfter vor, vgl. Guillaume de Dole ed. Servois, S. XLI; zum Sponsus s. Cloetta, Romania XXII, S. 177. 200 f. Das z von *saisiz* V. 52 reimt sicherlich mit s der anderen Zeilen.

in die Höhe leitet, ihre Verwandtschaft mit a deutlich erkennen. Die beiden männlichen Zeilen gehören ihrem Charakter nach zusammen und scheinen im Anfang auch thatsächlich verwandt, indem die zweite die vier Anfangsnoten der ersten einen Ton tiefer wiederholt; der Hauptphrase gegenüber sind sie wohl selbständig. Die Refrainzeile ist, trotz ihres sichtlich verwandten Toncharakters, ohne engere Beziehung zu einer der vorhergehenden Zeilen. Es ergiebt sich demnach etwa folgendes Schema:

$$a\ a'\ a''\ b\ b_1^x + c.$$

Wir können also das Vorwiegen eines musikalischen Gedankens noch erkennen, er wird aber mehr und mehr verändert und schliesslich von selbständigen abgelöst.

VI. *Bele Ysabiaus,* Rom. u. Past. I, 56; Galino S. 16.

Strophenkörper wieder mit durchgehenden Reimen: zunächst drei weibliche Zehnsilbler wie in V, daran schliessen sich wieder zwei männliche Achtsilbler, aber auf anderen Vokal. Refrain: ein alleinstehender Sechssilbler.

Die beiden Handschriften geben im wesentlichen dieselbe Weise, aber in verschiedener Tonhöhe. Ob dabei in den Notationen alles in Ordnung ist, diese Frage muss ich den Musikkennern überlassen; für unsere Zwecke macht es jedenfalls nichts aus. — Die beiden ersten Zeilen haben gleiche Melodie; die dritte Zeile ist selbständig, in den beiden Fassungen übrigens am meisten verschieden; auch die vierte selbständig; die fünfte eng zur vierten gehörig und auch nahe damit verwandt, denn sie ist im wesentlichen nur in 844 eine Terz, in 12615 eine Sekunde tiefer gesetzt, und zwar letzteres, weil die vorhergehende Zeile in dieser Handschrift einen Ton tiefer geht, als man erwarten sollte. Die Refrainzeile hat eine gewisse Ähnlichkeit mit den beiden letzten Strophenzeilen.

Es ergiebt sich also, bei deutlich herausgearbeiteter Coda, folgendes Schema:

$$a\ a\ b + c\ c_1 + d_c.$$

VII. *Bele Idoine,* Rom. u. Past. I, 57; vgl. Galino S. 16.

Der Strophenkörper, nicht durchgereimt, besteht aus fünf weiblichen Zwölfsilblern. Unmittelbar daran schliesst sich der Refrain: zwei weiblich reimende Zeilen, die erste zehnsilbig und

zwar von der Zusammensetzung 6 + 4, die zweite achtsilbig; mir ist es aber wahrscheinlicher, dass wir in der ersten die Eingangsworte *he dex* abzutrennen und als Vers für sich zu zählen haben.

Die erste und zweite Zeile geben dasselbe Thema, nur bis zur Cäsur etwas abweichend; die dritte und vierte sind selbständig; die fünfte beginnt selbständig, ist aber von der Cäsur an gleich a, nur dass der Schluss ein wenig abgeändert ist; der Zweisilbler gehört musikalisch eher zum Strophenkörper als zum Refrain. Die beiden Achtsilbler des Refrains sind selbständig, nur dass der zweite an die vierte Zeile des Strophenkörpers erinnert. Es ergiebt sich also etwa folgendes Schema:

$$a\,a'\,b\,c\,a''\,d + e\,f_c.$$

Der Strophenkörper zeigt demnach hier, ähnlich wie bei V, eine stufenmässige Fortentwickelung desselben musikalischen Gedankens, hier aber durch zwei neue unterbrochen.

Bemerkenswert ist noch, dass drei Strophen (5, 20, 24) nur vier Zwölfsilbler haben. Lücken sind nicht zu bemerken, aber man muss zugeben, dass gerade in solchem Falle das Weglassen einer Zeile sehr erleichtert war. Nehmen wir die Ungleichheit der Strophen als gegeben hin, so muss beim Vortrag eine musikalische Zeile weggeblieben sein, und zwar a'' oder noch eher a'; oder sollte man den Text des letzten Zwölfsilblers wiederholt haben? — Auf der anderen Seite hat Strophe 16 einen Zwölfsilbler zu viel, der sich allerdings sehr leicht streichen lässt. Lassen wir ihn zu Recht bestehen, so hat man sich für den Vortrag in ähnlicher Weise behelfen müssen, wie es bei VIII geschehen sein wird.

VIII. *En chambre a or*, Rom. u. Past. I, 58. Vgl. Galino S. 17.

Strophenkörper: fünf männlich gereimte Zwölfsilbler ohne durchgehenden Reim. Refrain: zwei männlich gereimte Achtsilbler. Keine Verbindung zwischen beiden.

Die beiden ersten Zeilen sind in Hs. 844 vollständig gleich und zeigen auch in 12615 nur ganz unwesentliche Verschiedenheiten. Die dritte ist selbständig; die vierte zeigt in 844 zunächst Verwandtschaft mit a, ist aber dann selbständig, in 12615 ist die Verwandtschaft geringer; bei der fünften ist entschiedene Verwandtschaft mit der vierten, demnach wohl auch mit a vor-

handen. Für den Refrain müsssen wir uns an 12615 halten: er ist in sich abgeschlossen und in beiden Zeilen selbständig. Also haben wir wohl folgendes Schema anzunehmen:

a a b a′ a″ + cd.

Die letzten vier Strophen haben sechs Zwölfsilbler. Hier geht es entschieden nicht an, durch Streichungen abzuhelfen, um so weniger, als auch in 20050, wo der ganze zweite Teil seinem wesentlichsten Inhalte nach anscheinend aus dem Gedächtnis ergänzt ist, die letzte Strophe eine Zeile mehr hat. Es muss eben eine Zeile noch einmal gesungen worden sein; aber welche? b eignet sich seinem ganzen mittelpunktähnlichen Charakter nach am wenigsten dazu, vielmehr wird es a″ oder, was mir noch wahrscheinlicher ist, a gewesen sein. Für diese Strophen wäre demnach das Schema:

a a a b a′ a″ + cd.

IX. *Au novel tens,* Rom. u. Past. I, 59. Vgl. Suchier S. 373, Galino S. 17.

Der Strophenbau entspricht ganz dem von VIII, nur dass die Zwölfsilbler weiblich sind.

Musikalisch sind die beiden ersten Zeilen nur in der Hs. 20050 ein wenig verschieden, die dritte und alle weiteren sind selbständig und zeigen nur in ihrer allgemeinen Stimmung Verwandtschaft mit a, nur die fünfte lenkt in 20050 zum Schlusse wieder in die Weise von a ein. Das Schema ist also etwa:

a a b c d^a + e f.

Damit ist die Zahl der mit Noten überlieferten chansons de toile erschöpft. Es giebt allerdings noch einige Stücke, die in irgendwelchem Zusammenhange mit dieser Dichtungsart zu stehen scheinen. In der Liederhandschrift von Montpellier findet sich als Tenor eines dreistimmigen Motets angegeben *Bele Ysabelos,*[1]) wohl ein bekanntes Lied, denn der weitere Text fehlt. Die Weise ist vollständig angegeben; ich teile sie unter X nach Tiersots[2]) Übertragung mit. Tiersot hält das Stück für

[1]) s. Recueil de Motets français, p. p. Raynaud, I (1881), S. 214; Coussemaker, L'Art harmonique aux XII[e] et XIII[e] Siècles, S. 94.

[2]) Tiersot, Hist. de la Chans. pop. en France, S. 445.

„volkstümlich“ und zwar für eine Romanze. Das scheint mir allerdings unmöglich; vielmehr macht das Stück einen rein lyrischen Eindruck. Immerhin wäre es möglich, dass das mehrfach wiederholte Hauptthema mit dem Anfange des Textes einer Romanze entstammte, aber dann schwerlich ungeändert, denn es bildet entweder Fünfzehn- und Dreizehnsilbler oder Sieben- und Fünfsilbler, was sich mit den gebräuchlichen Romanzenformen nicht vereinigen lässt. Das ganze Stück gehört nach der Art seiner Durchführung in spätere Zeit, der Rhythmus weist auf ein Tanzlied hin. — Eine andere Tenorangabe lautet *Defors Compiegne*;[1]) die Weise ist mir nicht zugänglich; wenn es sich wirklich um ein erzählendes Gedicht handeln sollte, so könnte es noch eher eine Pastourelle sein. — Eine Anspielung auf eine Romanze und vielleicht auch auf ihre Eingangssituation, aber nichts weiter, enthält der Diskant eines Motets,[2]) dessen Text auch Bartsch nach der Hs. Bibl. nat. 12615 abgedruckt hat.[3]) Auch hier haben wir ein rein lyrisches Versmass, und es ist sehr zweifelhaft, ob die Weise irgend etwas von dem zu Grunde liegenden Gedichte enthält; ich teile trotzdem, der Vollständigkeit wegen, den Anfang unter XI nach der Pariser Handschrift mit. — Ebenso wird es sich noch mit einem Motet[3]) verhalten, dessen Weise ich wieder nicht zur Verfügung habe; der Text beginnt: *En une chambre cointe et grant Se sist bele Eglentine Deseur un lit riche et plesant Et enclos de cortine*; *En sospirant Va regretant Ce qu'aime d'amor fine* u. s. w.

Unmittelbar zu den Romanzen dürfen wir alle diese Stücke jedenfalls nicht stellen.

C. Zusammenstellungen.

Es versteht sich von vornherein, dass wir den Romanzen des Audefroi nicht denselben Wert beimessen können, wie ihren älteren Vorbildern. Ebenso wie er in der metrischen Form weitergegangen ist und dem Ganzen einen höfischeren Zuschnitt gegeben hat, muss wohl auch die Musik gewisse Zuthaten und Veränderungen erfahren haben. Sie ganz beiseite zu lassen, würde aber erst recht verkehrt sein. Unzweifelhaft hat Audefroi,

---

[1]) Motets I, S. 279.
[2]) Motets II, S. 85.
[3]) Rom. u. Past. I, 17.
[4]) Motets I, S. 175.

wie er im ganzen mit Bewusstsein eine ältere Dichtungsart zu erneuern suchte, auch musikalisch ältere Typen wiedergegeben. Aber kaum genau: dazu ist der Unterschied zu merklich. Er hat der inzwischen weiter entwickelten Liedtechnik Rechnung getragen. Aber auch dieses wieder nicht in allzu hohem Masse: denn seine Romanzen weichen von dem musikalischen Bau des höfischen Liedes im allgemeinen, wie auch besonders von seinen eignen Liedern, wesentlich ab.[1]) Eher lässt sich sagen, dass der allgemeine Charakter jener Melodien mit denen seiner rein lyrischen Gedichte eine gewisse Verwandtschaft hat; aber das beweist höchstens, dass er ältere Melodien nicht unmittelbar für seine Zwecke benutzt hat. Überhaupt ist bei der ganzen Art der mittelalterlichen Musik ein solches, lediglich auf dem Gefühle beruhendes Urteil wenig beweiskräftig. Und es lässt sich anderseits nicht verkennen, dass die älteren Romanzenmelodien denen des Bastards nicht allzu fern stehen. Schon bei jenen finden wir dieselbe leidenschaftslose, etwas sentimentale Art, und annähernd denselben Reichtum an Schnörkeln; freilich wohl etwas mehr musikalische Erfindung und viel mehr Naivität. Ich glaube nach allem annehmen zu dürfen, dass Audefroi seine Weisen selber verfasst, sich dabei aber mehr oder weniger an ältere Muster gehalten hat; wir können demnach seine Weisen ganz unbedenklich mit in Betracht ziehen, soweit sie sich eben in ihrem Aufbau auf ältere Typen zurückführen lassen.

Wollen wir nun aus den oben gewonnenen Einzelheiten Schlüsse über den Strophenbau und seine Entwickelung ziehen, so ist es zunächst nötig, die Gesamtheit der Romanzen, also auch die leider so sehr überwiegende Zahl der ohne Noten überlieferten, genauer zu betrachten. Es sind das die Stücke Rom. u. Past. I, 1—16 und 56—60, mit Ausschluss allerdings von 11, das nur dem Stoffe nach hierher gerechnet werden könnte. Auszuscheiden ist auch das Motet 17 (s. o. S. 125); ebenso 18, von dem es sehr zweifelhaft erscheint, ob es irgend etwas mit unserer Dichtungsart

---

[1]) Seine rein lyrischen Strophen bauen sich immer auf der Grundlage a b a b auf, woran sich eine freier gebildete zweite Strophenhälfte anschliesst. Nur zwei weichen hiervon ab: *Pour travail ne pour paine*, Rayn. Nr. 139, und *Com esbahiz*, Nr. 729, die aber ihrerseits mit den Romanzen nichts zu thun haben. — Auch dem erzählenden Gedichte Rayn. Nr. 1320 (Rom. u. Past. I, 61) liegt jenes Schema zu Grunde.

zu thun hat;[1]) ebenso 33, ein Mädchenlied, das nur am Anfang und Schluss knappe epische Einkleidung zeigt.[2])

Allen diesen eigentlichen Romanzen ist ein ausgesprochen epischer Charakter gemeinsam. Die Darstellung ist episch, nicht minder die Form.

Im Strophenkörper herrschen durchaus die epischen Versmasse: Zehnsilbler, Zwölfsilbler, Achtsilbler.

Von den Gedichten in Zehnsilblern können 5 und 16 schon durch ihr Mass, das vollständig erhaltene Stück 5 auch durch seinen Inhalt, beanspruchen, als altertümlich betrachtet zu werden: sie zeigen die Silbenteilung 6 + 4. Beide sind leider ohne Noten überliefert. Aus dem Fragment 16 lässt sich nicht viel entnehmen, es macht aber immerhin im Refrain einen vorgeschritteneren Eindruck; 5, das Jeanroy[3]) wegen der Strophenanordnung (2 + 2 + 1 + 1) zu den jüngsten rechnet, erscheint auch dem Inhalte nach vielmehr recht altertümlich. — Weit überwiegend sind die Zehnsilbler mit gewöhnlicher Teilung 4+6: dieses Mass zeigen zwölf Romanzen. Von ihnen scheinen nach Inhalt und Sprache — Kennzeichen dieser Art beweisen ja immer mehr als formale — weit hinaufzureichen 1 und 2, die auch vorwiegend männliche Assonanzen haben, und zwar 2 mit Bevorzugung eines Vokals (i). Assonanz, nicht Reim, eignet noch 3, wo männliche und weibliche Verse ziemlich gleichmässig gemischt sind, die Cäsur aber einmal recht schwach ist (V. 18); 12; 7, mit nur männlichen Assonanzen, aber einer lyrischen Cäsur neben mehreren epischen — der Inhalt bietet bei allen diesen Stücken nichts besonderes; 13, das sicher sehr altertümlich; 4, mit männlichen Assonanzen, aber inhaltlich dem Modethema der 'mal mariée' entsprechend, was auf geringeres Alter schliessen lässt,

---

[1]) Die Verse sind wohl Elf- und Neunsilbler mit epischer Cäsur. Orth (Über Reim und Strophenbau in der afr. Lyrik, Strassb. Diss. 1882) S. 25 nimmt allerdings lyrische Cäsur und demnach Zwölf- und Zehnsilbler an. Aber die Häufung der lyrischen Cäsur in einem offenbar altertümlichen Stücke wäre recht auffällig.

[2]) Tobler (Vom franz. Versbau[2], S. 25) spricht allerdings von einer „Romanze ganz volkstümlichen Charakters", aber er meint das Wort Romanze doch wohl nicht im engeren Sinne der chansons d'histoire. Der Vers, Zehnsilbler mit betonter fünfter Silbe, ist lyrischer Art, wenn auch mit epischer Cäsur. Die Weise müsste freilich mit herangezogen werden, wenn sie erhalten wäre.

[3]) Les Origines de la Poésie lyrique en France, Paris 1889, S. 217.

vereinigt auch einmal Rede und Gegenrede in einer und derselben Zeile. — Die gereimten Stücke sind eben hierdurch als jünger gekennzeichnet; 14 führt zwar in altertümlicher Weise die Tochter in Gegenwart der Mutter mit ihrer Handarbeit beschäftigt ein, wie 2, 16 und 12, aber das war herkömmlich, und daneben macht sich höfischer Anstrich bemerkbar; 9, das auch Jeanroy a. a. O. wegen des nur weiblichen Reimes zu den jüngsten Stücken rechnet, bringt inhaltlich die 'mal mariée' und formell zwei schwache Cäsuren (V. 22, 25). — Noch jünger ist 8, wortreich und voller Reflexion, einmal auch mit Wechselrede im Vers; die beiden von Audefroi, 56 und 60, haben auch noch verschiedenerlei Verse in der Strophe und sind durchgereimt.

Durchaus episch ist bei den Zehnsilblern von Haus aus auch die Cäsur, d. h. männlich oder mit überzähliger weiblicher Silbe. Letztere finden wir in allen namenlosen Romanzen vertreten; solche Verse machen ein Drittel und mehr, ja über die Hälfte aller vorhandenen aus in 1, 2, 3, 4, 12, 13, bei den andern weniger; einen einzigen Fall haben wir in 8, Vers 33,[1]) und auch dieser ist nicht zweifellos, da der zweite Halbvers mit Vokal beginnt und *-t* keinen Lautwert mehr haben kann, wie z. B. auch V. 25 zeigt. Der letztere Fall wird dadurch noch unsicherer, dass gerade diese Romanze auffällig viele (8) sogenannte lyrische Cäsuren aufweist, d. h. ein weiblich ausgehendes Wort in der Cäsur, aber so, dass die weibliche Silbe statt der eigentlich zu erwartenden betonten gezählt wird, und also eine gewisse Tonverschiebung eintritt, z. B. 8, V. 19 *De pucele, | Deus, se pitiet aves.* Solche lyrische Cäsur haben wir in den namenlosen Romanzen nur noch einmal, und zwar 7, V. 8. — Ein eigentümliches Bild gewähren in dieser Hinsicht die Romanzen von Audefroi. Wir haben in seinen Zehnsilblern keinen einzigen sicheren Fall der überzähligen weiblichen Silbe, nur einen zweifelhaften der oben bezeichneten Art: 56, V. 74. Dagegen finden wir in 56 drei, in 60 zwei lyrische Cäsuren. Hierin stimmt also 8 einigermassen zu den Romanzen des Audefroi, dem es nach Jeanroy[2]) angehören soll. Anderseits herrscht die epische Cäsur ausschliesslich im Zwölfsilbler; eigentümlich ist aber, dass sie in

---

[1]) *„car si ne m'aimmet et il ne rait m'amor."* Bartschens *ie* für *il* ist natürlich Druckfehler.

[2]) a. a. O., Anm.

57 durchgehends sehr häufig auftritt, dagegen in 59 nur dreimal und zwar nur in der zweiten Hälfte, in 58 sechsmal im letzten Viertel. Aus alledem möchte man den Eindruck gewinnen, dass Audefroi sich erst allmählich in die epische Technik hineingearbeitet habe. Vielleicht hat er, der Tradition folgend, mit Zehnsilblern begonnen, diese aber noch lyrisch behandelt wie in seinen Liedern (z. B. Raynaud Nr. 1260, gedruckt bei Brakelmann, Stengels Ausgaben u. Abhandl. XCIV, S. 93), und ist erst dann, mit richtigem Blicke für die Erfordernisse der Dichtungsart, zum Alexandriner als dem bevorzugten epischen Vers übergegangen.[1]) Dazu stimmt es auch, dass er seine Zehnsilbler im Strophenkörper liedmässig mit anders reimenden Achtsilblern verbindet, die Zwölfsilbler aber ungemischt verwendet.

Unter den behandelten Stücken nimmt eines eine Sonderstellung ein: 13. Es hat nichts von der strophenmässigen Geschlossenheit der anderen Stücke, die sich ja nicht allein äusserlich, sondern auch in der Gruppierung und Zuspitzung des Inhalts zeigt; vielmehr entwickelt sich die Handlung, den grösseren Abschnitten entsprechend, echt episch, in behaglicher Breite, wie in einem Versroman. Man hat daher mit Recht gesagt, dieses Gedicht stelle eine Brücke zwischen Lyrik und Epik her.[2]) Hier hat Servois ganz gewiss Unrecht, wenn er in seinem Abdruck im Rosenroman (V. 5174 ff.) eine Lücke von zwei Versen bezeichnet. Es handelt sich nicht um Strophen, sondern um Laissen. Denn ich glaube nicht, wie Restori,[3]) dass eine *Carole*, ein Tanzlied, wie wir es hier haben,[4]) an gleiche Strophen gebunden ist. Es waren ja doch geschrittene Tänze, und dabei schwerlich immer wiederholte gleiche Figuren. — Wenn wir aber in den anderen Stücken Strophen anerkennen müssen, so ist damit auch noch nicht gesagt, dass die Zeilenzahl vollständig gleich sein müsste. Im einzelnen ist die Frage schon oben bei I, VII, VIII behandelt worden, es kommen aber auch einige andere Stücke in Betracht. In Rom. u. Past. I, 1 hat die letzte Strophe eine Zeile weniger:

---

[1]) Über ein ähnliches Fortschreiten von der lyrischen zur epischen Cäsur im *Auberon* vgl. G. Paris, Rom. VII, 334 (Tobler, Versbau[2], S. 92).

[2]) Orth, Reim und Strophenbau, S. 23.

[3]) Histoire de la Langue et de la Littér. frç. von Petit de Julleville I, 1, S. 393.

[4]) Über Tanzlieder, die vom Tanzen handeln, wie dieses: vgl. Tiersot a. a. O., S. 125. 126.

hier hätte man am ehesten Veranlassung, den Ausfall einer Zeile anzunehmen, eine Lücke macht sich freilich nicht bemerklich. — Nicht ganz so nahe liegt die Änderung im entgegengesetzten Falle, wenn nämlich eine Strophe mehr Zeilen hat. Bei 4 muss man allerdings zugeben, dass die von Bartsch weggelassene Zeile sehr überflüssig ist. Aber dieses Argument lässt sich in sehr vielen Fällen auch umkehren: warum soll dann interpoliert worden sein? Überhaupt scheint es mir, dass die Schreiber doch viel eher an der Ungleichheit, als an der Gleichheit hätten Anstoss nehmen sollen. Von vornherein ist wahrscheinlicher, dass Interpolationen angebracht wurden, um vermeintliche Lücken auszufüllen. Nehmen wir aber an, dass auch ohne solchen Zweck Verse zugefügt worden sind, so müssen wir gerade daraus die Folgerung ziehen, dass Strophen von ungleicher Länge nichts Ungebräuchliches waren. — Denselben Fall wie in 4 hatten wir oben in I (Rom. u. Past. I, 9), s. o. S. 118. Dort möchte ich keinen der bezeichneten zwei Verse missen, am ehesten noch den zweiten. — Anders steht es dagegen mit 2. Hier sind Str. 1 und 3 dreizeilig, 2 und 6—8 vierzeilig, 4 und 5 sechszeilig. Was für Strophen sollen wir nun herstellen? Orth (S. 24) versucht es mit dreizeiligen; er teilt die beiden sechszeiligen durch den Refrain und streicht anderwärts Zeilen, die meiner Meinung nach durchaus nicht fehlen dürfen, wie 7 und 36.[1]) Servois nimmt in den dreizeiligen Strophen Lücken an, was namentlich für Str. 3 recht unwahrscheinlich ist; noch weniger leuchten mir die Lücken nach den ersten zwei Zeilen jedes Sechszeilers ein, die er feststellt, um auch hier Vierzeiler zu bekommen. Ich gebe gern zu, dass die beiden Sechszeiler die Kritik herausfordern, und lasse mir Orths Verfahren gefallen, wenn auch die inhaltliche Gruppierung nicht ganz gut dabei wegkommt. An den aufeinanderfolgenden Strophen mit gleicher Assonanz, die vielleicht

---

[1]) Die letztere ist zwar inhaltlich nicht nötig, und Orth mag an ihrer engen Beziehung zum Refrain mit Anstoss genommen haben:

. . . .
or orrez ja que la bele li dit.
or orrez ja
comment la bele Aiglentine esploita.

Ich bin dagegen geneigt, gerade diese enge Beziehung für etwas besonders Altertümliches und Lehrreiches zu halten, worüber später.

ein Zeichen von Altertümlichkeit sind,[1]) konnte in der That Anstoss genommen werden. Aber sonst bin ich der Meinung, dass wir für die ältere Zeit eine Freiheit unangetastet lassen müssen, die sich, wie wir sahen, sogar Audefroi noch herausgenommen hat. Dass sich der musikalische Vortrag recht wohl mit dieser Freiheit vertrug, ist schon oben festgestellt worden.

In Achtsilblern sind drei Stücke vorhanden: 6, 10 (oben Nr. IV), 15. Nach Inhalt und Form scheint das letzte am ältesten zu sein; leider geben die erhaltenen zwei Strophen zu wenig Anhalt. Assonanz, und zwar vorwiegend männliche, herrscht auch in 6; inhaltlich haben wir hier das Thema von der 'mal mariée', wenn auch nicht ganz in der herkömmlichen Weise, indem hauptsächlich die Mutter spricht. Das einzige mit Musik überlieferte, 10, scheint leider am modernsten, es ist gereimt und zwar mit zwei Ausgängen nach der Strophenordnung 5 + 4.

Von irgendwelcher Cäsur ist keine Rede, die vierte Silbe wird mit völliger Freiheit behandelt. Nur in dem Fragment ist sie niemals ganz unbetont. — Ungleiche Strophen finden wir in dem ältesten Stücke, zwar nicht bei Bartsch, der die dritte Zeile ausgelassen hat, wohl aber bei Servois; ob mit Recht, muss ich dahingestellt sein lassen.[2])

Ob der Achtsilbler in der eigentlichen Romanze häufige Verwendung gefunden hat, lässt sich bezweifeln. Wahrscheinlich ist er, ähnlich wie in den *chansons de geste*, schon früh, aber nur gelegentlich gebraucht worden. Er hat aber wohl dazu beigetragen, dass sich die Gattung immer lyrischer gestaltete.

Den eigentlich lyrischen Bestandteil der Romanzen bildet der Refrain, der in seiner Vielgestaltigkeit die Beurteilung der strophischen Gebilde wesentlich erschwert. Lyrisch sind sein musikalischer Charakter und seine strophenbildende Eigenschaft, lyrisch ist aber auch seine eigene metrische Form. Die eigentlich epischen Masse treten hier mehr zurück. Wir finden den Zwölfsilbler auch in den späteren Stücken gar nicht, wenn wir von dem zugefügten Alexandriner in III absehen. Den Zehnsilbler 6 + 4 könnten wir höchstens in VII haben, also bei

[1]) Vgl. Stengels Romanische Metrik in Gröbers Grundriss II, 1, § 170.

[2]) Jedenfalls darf man der Lücke in der zweiten Strophe, wenn es eine ist, nicht durch Einbeziehung der ersten Refrainzeile abhelfen, wie es Servois thut. — Die erste Strophe wird weiterhin abgedruckt werden.

Audefroi, was von vornherein unwahrscheinlich ist; wir haben schon oben, S. 123, aus anderen Gründen zwei Silben abgetrennt. Der gewöhnliche Zehnsilbler, immer demselben Mass im Strophenkörper entsprechend, steht in 13 und 14 einzeln; mit je einem Viersilbler oder einem Sechssilbler (Versen also, die gerade seinen durch die Cäsur getrennten Hälften entsprechen!) ist er in 2 und 9 (I) verbunden, mit einem Achtsilbler in 12, einem Dreisilbler in 4. Dabei haben wir eine wohl zweifellos epische Cäsur nur in 13; in dem altertümlichen Stücke 2 scheint die Cäsur verwischt zu sein (*comment la bele Aiglentine esploita*), denn es ist schwer zu denken, dass das Attribut so merklich von seinem Substantiv getrennt sein sollte, in den Romanzen wenigstens kommt so etwas nicht vor.[1]) — Dagegen steht der Achtsilbler nicht weniger als zehnmal, also in der Hälfte der sämtlichen Fälle; da, wo auch im Strophenkörper der Achtsilbler herrscht, finden wir ihn stets; er zeigt sich häufig paarweis oder gar dreifach, aber mit andern Versen verbunden nur zweimal, und zwar mit einem Viersilbler in 8, mit einem Zehnsilbler in 12. — Andere, und zwar ausgesprochen lyrische Refrainverse sind Sieben-, Sechs-, Fünf-, Drei- und Viersilbler; letzterer könnte zwar, ebenso wie der Sechssilbler, als Teilstück des Zehnsilblers angesehen werden. Im ganzen aber darf man wohl sagen, dass die Refrainverse lyrischer sind als die der Strophenkörper.

Sehen wir zunächst einmal von der Musik ab, so ergiebt sich für die Form der Refrains folgende Zusammenstellung:

a. Die einfachste Form ist die einer einzigen, ungereimten, dem Strophenkörper ohne weiteres angehängten Zeile. Und zwar haben wir eine Kurzzeile in 1 und 3 (Fünfsilbler) und bei Audefroi in 56 (Sechssilbler); eine Zeile von gleichem Masse mit denen des Strophenkörpers, aber ebenfalls ungereimt, in 6, 13, 14.

b. Zwei ungleiche kürzere Zeilen, mit einander reimend, in 8 (Achtsilbler und Viersilbler).

c. Eine Zeile von gleichem Masse wie die des Strophenkörpers, aber mit einer kürzeren reimend verbunden, in 2 (mit

---

[1]) Man müsste denn gerade annehmen, *la bele* stehe selbständig dem Eigennamen voran, und könnte sich darauf stützen, dass es nur im Refrain *la bele* || *Aiglentine*, sonst immer *bele Aigl.* heisse. Aber *la bele Aigline* in 13 würde eine solche Auffassung nur schwer, und *la bele Doe* in 15 würde sie, als am Anfang stehend, gar nicht vertragen, ebensowenig *la bele Beatris* in VIII. Schade, dass hier die Musik nicht vorhanden ist.

Viersilbler), 4 (mit Dreisilbler), 9 (mit Sechssilbler), 12 (mit Achtsilbler); es wäre möglich, dass wir auch 3 von der sechsten Strophe ab hierher rechnen müssten, wenn wir den zum Fünfsilbler hinzutretenden Alexandriner verkürzen dürften (s. o. S. 120).

d. Zwei gleiche, durch Reim verbundene Zeilen in 5, 7, 10 und bei Audefroi in 58, 59, wesentlich auch 57. Und zwar handelt es sich hierbei stets um Achtsilbler, die aber dem Masse des Strophenkörpers nur in 10 entsprechen; nur in 5 sind es zwei weibliche, assonierende Siebensilbler, die zu den archaischen Zehnsilblern der Strophe in reizvollem Gegensatze stehen.

e. Drei gleiche Zeilen, denen des Strophenkörpers entsprechend, aber nur unter einander reimend, in 15 (Achtsilbler). Dagegen gehört 16 wohl nicht hierher. —

f. Das Ganze wird komplizierter, wenn sich zwischen Strophenkörper und Refrain ein Bindeglied mit einer Art Zwitterstellung, die Coda, entwickelt. Diesen Fall haben wir in 16:

souvent s'escrie en haut:
'ha dex, verrai jou ja
mon dous ami Renaut?'

Hier gehört die erste Zeile äusserlich, nach Versmass und Reim, gewiss zum Refrain, ist aber doch sicherlich erst hinzugedichtet und kann auch schwerlich in den andern Strophen unverändert wiedergekommen sein. Ähnlich in 60 (V), wo die eine Refrainzeile überhaupt mit den Codazeilen gleich ist und mit ihnen reimt, letztere aber dem Inhalte nach durchaus zum Strophenkörper gehören. Dieselbe Art der Coda, aber die Refrainzeile anders gemessen und ohne Reim, haben wir in 56 (VI). — Anders steht es mit 57 (VII). Wenn wir die beiden ersten Silben abtrennen, so bleiben sie doch, schon wegen ihrer Unveränderlichkeit, zunächst ein Teil des Refrains, und nur der Umstand, dass sie sich musikalisch eher zum Strophenkörper schliessen — gleichsam ein Refrain vor dem Refrain —, berechtigt uns, sie wenigstens mit der Coda zu vergleichen.

Lassen sich aus diesen formalen Dingen Schlüsse auf das Alter der einzelnen Typen ziehen?

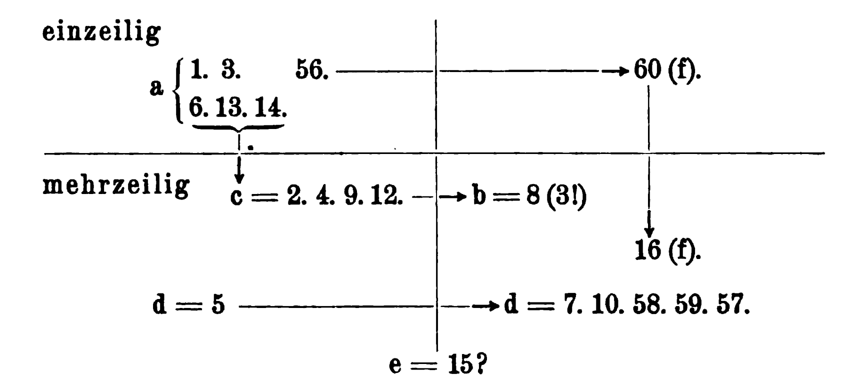
Beim einzeiligen Refrain ist der Fall, dass er mit der (zum Strophenkörper gehörigen) Coda reimt, wie in 60, entschieden jünger als der gewöhnliche, dass er dem Strophenkörper selbständig gegenübersteht (a). Ob aber innerhalb dieser Gruppe

Kurzzeile oder Langzeile altertümlicher ist, darüber lässt sich zunächst nichts sagen.

Beim Zweizeiler haben wir den ähnlichen jüngeren Fall in 16, wenn wir den ersten Sechssilbler vom Refrain lostrennen dürfen. Wenn hier nur die zweite Refrainzeile mit der Coda, also dem Strophenkörper, durch den Reim verbunden ist, so ergiebt das eine sehr verbreitete Refrainform, die in der Regel allerdings eine kürzere oder auch längere Zeile an erster Stelle hat, und die beim Anfügen von Wanderrefrains ganz besonders häufig erscheint. Solchem Verfahren gegenüber kann meines Erachtens die äusserlich ähnliche Form der Gruppe c grösseren Anspruch auf Altertümlichkeit erheben: die Hinzufügung einer reimenden Kurzzeile lässt sich rein von innen heraus so erklären, dass man in solchen Fällen, wo die Refrainzeile das Mass des Strophenkörpers hatte, sie noch deutlicher als nur durch den mangelnden Reim abtrennen wollte. Diese Form würde sich also unmittelbar zum Einzeiler stellen. Der wohl verwandte Fall von 8 = b, dass die Kurzzeile nachsteht und dass schon die erste kürzer ist als die des Strophenkörpers, ist dem gegenüber entschieden jünger; etwas näher steht noch 3 von der sechsten Strophe ab, wenn wir am Zwölfsilbler festhalten. — Wie sich nun zu c der Fall zweier gleicher und in sich geschlossener Refrainzeilen (d) verhält, ist schwer zu sagen. Einen sehr altertümlichen Eindruck machen jedenfalls nur die beiden Siebensilbler von 5, ihrer Assonanz wegen, und weil sie die Handlung mit innerer Stimmung begleiten, nicht nur den Worten nach dazu passen; alle anderen erscheinen jünger.

Zweifelhaft bleibt der Dreizeiler 15 = e.

Im ganzen ergäbe sich demnach etwa folgendes Bild:



Im ganzen stimmt das durchaus zu den Ergebnissen, die wir oben aus der Betrachtung der Strophenkörper gewonnen haben. 15 nimmt auch dort eine zweifelhafte Stellung ein; bei 7 musste schon auf eine lyrische Cäsur hingewiesen werden. Auch die andern scheinbar abweichenden Fälle bleiben nicht bestehen. Man muss sich nur gegenwärtig halten, dass es sich hier um das Alter nicht der einzelnen Stücke, sondern nur der Typen handelt, und dass ein alter Typus lange fortbestehen kann. Bei 56 ist es ja ohne weiteres klar, dass es nicht der ältesten Schicht zugehören kann, der Refrain giebt aber ein altes Muster wieder: ebenso wird es bei 9 und 14 sein. Das Umgekehrte ist bei 16 der Fall: an eine altertümlich gebaute Strophe schliesst sich ein jüngerer Refrain an, von dem wir ja nicht einmal wissen können, ob er von Haus aus dazu gehört.

Schon oben war es nötig, auch auf den Inhalt des einen oder andern Refrains mit Rücksicht zu nehmen. Vor allem den Inhalt müssen wir aber für eine sehr wichtige Frage in Betracht ziehen, wichtig für die ganze Geschichte der lyrischen Strophen: wie weit der Refrain sachlich von der Strophe oder dem Lied abhängig ist. Bekanntlich ist man vielfach geneigt, womöglich jedem Refrain ein selbständiges Dasein zuzuschreiben, ihn als 'Glosse' zu betrachten, worum sich das Ganze des Liedes als 'Paraphrase' rankt. Es ist ja auch sicher, dass diese Anschauung in sehr vielen Fällen das Richtige trifft; ob aber gerade für unsere Dichtungsart, das kann höchstens eine Betrachtung im einzelnen lehren.

Von den inhaltlich nicht streng gebundenen Refrains können durchs Ganze hindurch eigentlich nur solche passen, die mit einem in sich geschlossenen Gedanken wesentlich nur die allgemeine Stimmung ausdrücken. Hierher gehören solche wie 5 *Vante l'ore et li raim crollent, Ki s'antraimment soweif dorment,* den man nicht geradezu als Gemeinplatz bezeichnen kann, während 7 schon eher und 10. 57. 58. 59 ganz und gar unter diese Bezeichnung fallen. Auch der Form nach gehören diese Refrains eng zusammen, s. o. S. 133; für den Inhalt ist noch zu bemerken, dass der letztgenannte das Motiv der *mal mariée* wiedergiebt.

Noch einfacher wäre ein solcher Stimmungsrefrain, wenn er den Grundton des Ganzen nur in ein paar Worte fasste, die, selber sachlich inhaltlos, sich eben deswegen allen Strophen in

lockerem Zusammenhang anschliessen könnten. Ganz allgemeine Refrains dieser Art sind uns nicht erhalten; man könnte sich aber recht gut denken, dass etwa Ausdrücke wie *e amis* 4 oder *he dex* 57 für sich allein so gebraucht wurden. Am nächsten steht dieser einfachsten und allgemeinsten Form der Refrain von 3 (III), der zwar durch die Anwendung der ersten Person äusserlich schon enger ans Ganze gebunden und besonders zu V. 29 passend erscheint — gerade wo in der Überlieferung der Zwölfsilbler hinzutritt —, innerlich aber sich doch kaum von einem der genannten Ausdrücke unterscheidet. Einmal allerdings, in Str. 2, ist ein gewisser Widerspruch gegenüber dem Schlusse des Strophenkörpers vorhanden (*ne cuide pas oïr novele male*), aber er wird nicht empfunden, da der Ton des Ganzen und auch jene Strophe selbst deutlich genug auf die weitere Entwicklung hinweisen.

In einem jener nichtssagenden Refrains kann der Name des Helden oder der Heldin auftreten. Das ändert an dem allgemeinen Charakter nichts, hat aber doch zur Folge, dass der Zusammenhang mit dem Ganzen auch äusserlich fühlbarer wird. So in 1 *E Raynaut amis,* gleichsam ein Seufzer aus dem Herzen der Heldin heraus, aber nicht ausdrücklich in diesem Zusammenhang, sondern nur als Grundton immer wieder durchklingend.

Ganz ähnlich ist es auch in 9 (I), wo zu dem Seufzer ein erläuternder Satz tritt, um den Zusammenhang noch enger zu machen. Auch hier fühlt man keine Kluft zwischen Refrain und Strophe, obwohl eine wirklich enge Verbindung nur in Str. 1. 2. 5 vorhanden ist: eben weil der Refrain so allgemein nur den Seelenzustand der Heldin angiebt, die dem Leser durchs Ganze hindurch als Mittelpunkt erscheint. — (Hierher lässt sich auch 4 rechnen, s. u.).

Auch ohne einen Namen zu enthalten, kann der Refrain eng mit dem Inhalte des Ganzen verbunden sein, wenn er eine deutliche, spezielle Anspielung auf die Situation der Heldin giebt. Dahin gehört 12 *He he! amors d'autre païs, Mon cuer avez et lié et souspris.* Dieser Refrain schliesst sich eng nur an die zweite Strophe an, die aber offenbar den Angelpunkt für die ganze Handlung giebt und darum wohl geeignet erscheint, den Refraingedanken zu liefern. Anders steht es freilich mit dem äusserlich so ähnlichen Refrain von 4 *E amis! Por medissans seus fors de mon païs,* der in Wirklichkeit eigentlich gar nicht

passt. Man könnte ihn übrigens auch zu 9 stellen; aber jener Mangel bliebe auch dann bestehen.

Eine solche inhaltliche Anspielung, die aber dazu genau in die Handlung selbst (wenigstens der einen erhaltenen Strophe) einbezogen ist, findet sich auch in 16. Hierher würde auch der Refrain von 3 (III), von Str. 6 ab, gehören.

Das enge Hineinziehen in den Zusammenhang, selbst wenn es nicht an allen Stellen geschieht, beeinträchtigt schon etwas den natürlichen Charakter des Refrains. Das findet einen bezeichnenden äusserlichen Ausdruck, wenn dieser zum Schlusse sinnentsprechend geändert wird, wie in 6 und 8. In diesen beiden Fällen könnte man aber zur Not auch am Schlusse den Refrain der übrigen Strophen ertragen. Bei 6 ist noch zu beachten, wie eigentümlich eng sich der Refrain an die Schlusszeile der ersten Strophe anschliesst: *Sa male mere la chastoie. 'Chastoi vos en, bele Yolans.'*

Kann man die bisher behandelten Refrains durchgängig als objektiv, d. h. den Personen, der Handlung oder wenigstens der allgemeinen Stimmung des Gedichtes angemessen, bezeichnen, so giebt es anderseits auch subjektive, die eine allerdings nur sachliche Äusserung des Dichters enthalten. An gewisse stehende Formeln des Epos erinnern spielmannsmässige allgemeine Hinweise auf die weitere Entwicklung: 2 *Or orrez ja Comment la bele Aiglentine esploita,* mit einer abschliessenden, hier notwendigen Änderung am Schlusse wie in 8. Denselben Fall zeigt 56 (VI), nur dass man hier die Notwendigkeit der Schlussänderung nicht so sehr empfindet. — Daneben finden wir eine knappe Angabe des springenden Punktes in 13 und 14 (*Tant bone amor fist bele Aude en Doon*), sowie in 60 (V). Auch bei einigen dieser Stücke haben wir den schon in 6 beobachteten auffällig engen Zusammenhang des Refrains mit der letzten Zeile einer Strophe; darüber später.

Vollständig in den Zusammenhang der ersten Strophe gezogen, aber vielleicht ausdrücklich als ein dem Ganzen ursprünglich fremdes Element (*chançon*) bezeichnet, tritt der Refrain in der schon oben behandelten Romanze 7 (II) auf. — Ein ganz merkwürdiger Fall liegt aber in 15 vor, wo der Refrain einen anderen Namen enthält als der Strophenkörper:

La bele Doe siet au vent,
sous l'aubespin Guion atent,

plaint et regrete tant forment[1])
por son ami qui si vient lent.
Diex, quel vassal a en Doon,
diex, quel vassal, diex, quel baron!
Ja n'amerai se Doon non.

Soll man mit Servois in der zweiten Zeile *Doon* herstellen? Es lässt sich denken, dass der Schreiber an dem gleichnamigen Liebespaar Anstoss genommen hätte. Aber warum änderte er dann nicht auch im Refrain? Etwa weil dieser auch sonst bekannt war und darum unantastbar schien?

Beginnen wir mit dem letzten Stücke. Mögen wir da die Lesart der Handschrift beibehalten — ich halte das nicht für unmöglich — oder nicht, in jedem Falle sind wir berechtigt, diesen Refrain zu allererst als entlehnt zu betrachten. Er unterscheidet sich ja auch sonst, schon äusserlich durch die Dreizeiligkeit, von den andern seinesgleichen und trägt jüngeren Charakter. Ob man dagegen dasselbe Verfahren für 7 annehmen darf, ist zweifelhafter. Wenn der Dichter die Heldin ein Lied singen lässt, so muss das nicht unbedingt ein anderweit bekanntes sein. — Den Eindruck, entlehnt zu sein, macht auch der Refrain von 16; mehr können wir aber kaum sagen. Wie schon oben S. 134 hervorgehoben, zeigt sich hier grosse Ähnlichkeit mit vielen Pastourellen, deren Refrains sicher Wanderverse sind.

Bei diesen drei Stücken liegt immerhin die Möglichkeit der Entlehnung am nächsten. Betrachten wir die Gesamtheit der übrigen, so können wir denselben Eindruck am ehesten von den gemeinplatzartigen Refrains wie 10. 57. 58. 59 bekommen, und unter diesen wieder am meisten von 59, wo es sich unverkennbar um das Thema von der *mal mariée* handelt. Dass alle diese Fälle auch äusserlich zu 7 stimmen, ist schon früher hervorgehoben, ebenso, dass ich 5 nicht in diese Reihe stellen möchte (vgl. S. 134).

Freilich von mehr als einem Eindruck können wir bei jenen Stücken auch nicht sprechen, nicht einmal bei 59. Warum sollte ein Dichter, der das bekannte und des allgemeinen Gefallens sichere Motiv in seinem Zusammenhange gut gebrauchen konnte,

---

[1]) Diese Zeile fehlt bei Bartsch, auch in der Var. lect., vgl. o. S. 131.

sich nicht selbst zwei solche Verse zurecht gemacht haben, meinetwegen mit grösserem oder geringerem Anklang an Vorhandenes?

Von den anderen Refrains scheinen den geringsten Anlass zum Verdacht die zu geben, welche enge Beziehung auf die Situation des Ganzen haben: 8 und 12, wie auch 3 von Str. 6 ab. Eine Ausnahmestellung nimmt nur 4 ein, wo der Refrain nirgends recht passt.

Nicht viel anders steht es auch mit den Refrains, die einen im Gedichte vorkommenden Namen enthalten, wie 1 und 9, auch 8. Durchschlagend ist diese Thatsache allerdings nicht, so wenig wie die vorher besprochene. Namen können geändert werden, und schliesslich ist es auch nicht ganz von der Hand zu weisen, dass ein Dichter einem gegebenen Refrain zu Liebe die Namen erst gewählt habe. Mehr Gewicht ist meiner Meinung nach auf den ganzen Charakter der Verse selbst zu legen: man weiss nicht recht, woher sie genommen sein sollten. Dasselbe gilt natürlich von den ganz allgemeinen Refrains ohne Namen wie 3.

Ganz unzweifelhaft dem Dichter selbst zugehörig ist die oben als subjektiv bezeichnete Gruppe 2. 13. 14. 56. 60, sowie 6.

Schon oben wurde 6 mit 13 zusammengestellt wegen des eigentümlich engen Anschlusses an die Schlusszeile der ersten Strophe. Dazu gesellt sich 2, wo dieser Anschluss in einer anderen Strophe geschieht (s. o. S. 137; 130 Anm.). Am deutlichsten enthält in 13 der Refrain *Guis aime Aigline, Aigline aime Guion* sachlich nur eine Wiederholung der Zeile *ja s'entramoient Aigline et li cuens Guis.* Ist das Zufall, oder dürfen wir darin eine besondere Art des Refrains erblicken? Wenn ja, so müssen wir wohl annehmen, dass bei dieser Art ursprünglich jede Strophe ihren besonderen Refrain hatte; dass unter Umständen auch in vorliegenden Fällen eine Änderung eintreten kann, haben wir ja bei 2, 6 und 56 gesehen. Vielleicht dürfen wir dann noch einen Schritt weiter zurückthun und den Refrain auch dem Wortlaute nach der letzten Strophenzeile gleich machen. Es ergäbe sich dann als Ausgangspunkt dieser Refrainbildung ein im Volksgesange bekanntes und beliebtes Verfahren: der Chor wiederholt die letzte Zeile des Vorsängers. —

Leider ist es meines Wissens noch nicht gelungen, einen unserer Refrains anderswo nachzuweisen. Der von 3 findet sich allerdings ähnlich (*or en ai dol*) in einem Tanzliedchen aus dem *Guillaume de Dole* (Vers 2374; Rom. u. Past. II, 118). Es

scheint aber keine Entlehnung vorzuliegen; wenn doch, so liegt sie kaum auf seiten der Romanze.

Fassen wir zusammen, so haben wir bei der Mehrzahl der Refrains 5; 8, 12; 1, 3, 9; 2, 6, 13, 14, 56, 60 die Wahrscheinlichkeit, dass sie vom Dichter unmittelbar für die Romanze verfasst sind. Als entlehnt können wir mit ziemlicher Gewissheit 4 und 15 ansprechen, mit einiger Wahrscheinlichkeit noch 16; 10, 57, 58, 59 und allenfalls 7. Diese Teilung fällt im wesentlichen mit dem zusammen, was sich oben über das mutmassliche Alter der verschiedenen Typen ergeben hat. Es scheint also, dass fremde Refrains erst in jüngerer Zeit eingeführt worden sind.

Der alten Schicht gehören, wie es scheint, im wesentlichen die Typen a, c und d an. Dabei spaltet sich a in zwei Gruppen: auf der einen Seite stehen Kurzzeilen, die meistens die allgemeine Stimmung des Ganzen wiedergeben, auf der andern Langzeilen, die ursprünglich vielleicht nur eine Wiederholung der jeweiligen letzten Strophenzeile darstellen. Beide Arten sind wohl unabhängig von einander. Aus dem Typus a scheint sich c, aus diesem in späterer Zeit b entwickelt zu haben. Später war der Typus d ziemlich verbreitet, wohl weil er sich beim Anfügen von Gemeinplätzen aus anderem Zusammenhange oft ergeben musste. Sicher geschah letzteres beim Typus f, der sich seinerseits aus a herleiten lässt. Auch der Typus e dürfte der späteren Zeit angehören.

Es bleibt uns noch übrig, auch die Musik über die behandelten Punkte zu befragen. Viel kann sie uns leider nicht lehren, dazu sind uns nicht genug, und vor allem nicht genug alte Melodien erhalten.

Genaue Übereinstimmung zwischen metrischem und musikalischem Bau des Strophenkörpers herrscht in III. Hier schliesst sich der Refrain nach Text und Musik ohne Bindeglied an den Strophenkörper an. Nicht ganz so genau ist die Übereinstimmung bei V und VI. Beide zeigen allerdings eine ziemlich selbständige zweizeilige Coda, der des Textes entsprechend; aber diese beiden Zeilen sind unter sich ziemlich verschieden. Ohne Coda sind noch die Weisen von VIII und IX, bei denen dafür vor dem Refrain die musikalische Hauptphrase noch einmal wiederkommt, wenn auch von ihrer ursprünglichen Gestalt ziemlich entfernt.

Auch VII darf man hierher rechnen, da der Zweisilbler nicht soviel Eigenwert hat, um als wirkliche Coda gezählt zu werden.

In den übrigen Fällen hat sich, abweichend vom Texte, zwischen dem eigentlichen Strophenkörper und dem Refrain eine musikalische Coda gebildet. Sie steht noch in sichtlich enger Beziehung zu jenem in I. Mit dem Refrain ist sie verwandt in VI, musikalisch selbständig in II, IV, V. Dabei ist zu bemerken, dass vor der Coda die musikalische Hauptphrase verändert erscheint; in ihrer reinen Gestalt steht sie nur in I, in VI ist sie gar durch eine ganz neue ersetzt. Das Streben also, das wahrscheinlich erst die Coda hervorgerufen hat, ist noch weiter differenzierend wirksam gewesen. Vergleicht man dabei den musikalischen Bau mit dem Versbau, so ist jener sichtlich weit voraus. Es ist deswegen im ganzen nicht wahrscheinlich, dass die Texte älteren Melodien untergelegt seien.

Schwieriger ist der Refrain zu beurteilen; hier empfinden wir das Fehlen so vieler Melodien ganz besonders. Einen musikalisch selbständigen Refrain haben I. III. V. VIII. IX; er beginnt selbständig und kehrt dann zurück zum Hauptgedanken in IV, zu einem Zwischengedanken in VII; in II führt er den Hauptgedanken fort und bildet so gewissermassen eine Entwicklungsreihe mit den Zeilen des Strophenkörpers, die allerdings durch einen fremden Gedanken, den der Coda, unterbrochen ist; ein ähnliches Gesamtbild ergiebt sich auch bei VI, wo der Refrain aber das in der Coda angeschlagene Thema fortsetzt, so dass das Ganze in zwei Hälften zu zerfallen scheint.

Erheben wir nun auch hier die Frage, welche Refrains ursprünglich nicht zu ihren Strophen gehört haben mögen, so kommen nach Massgabe des Inhalts, wie wir oben sahen, in erster Linie II. IV. VII. VIII. IX in Betracht. Aber gerade bei diesen giebt die Musik keinen Anlass zum Verdachte; bei II lässt sich sogar mit Sicherheit behaupten, dass die Refrainzeilen musikalisch aus der Hauptphrase des Strophenkörpers entstanden sind, nicht umgekehrt. Auch In V und VI, wo die Refrains inhaltlich sicher dem Dichter zugehören, bemerkt man keine Lücke; bei VI habe ich den Eindruck, dass die Zeile aus der Coda abgeleitet ist. Bleiben I und III. Wenn bei diesen der Refrain oben als zugehörig aufgefasst wurde, so lässt sich dagegen in der Musik nicht verkennen, dass der von III sehr selbständig ist, der von I sich nicht unmittelbar an das Vorhergehende anschliesst, trotz

der Ausweichung im Hauptgedanken, die demnach auch nicht den Zweck haben kann, zum Refrain überzuleiten. Soll man darum bei diesen beiden Entlehnung annehmen? Ich glaube es nicht; namentlich der ausgesprochen musikalische Charakter des Refrains von III widerspricht einer solchen Annahme. Ich denke eher, dass eben bei der Kurzversgruppe a — und mit dieser ist ja der Refrain von I nahe verwandt — die Endzeile auch der Musik, wie dem Texte nach selbständig dem Strophenkörper gegenübertrat. Überhaupt ergiebt eine Vergleichung der vorhandenen Stücke, dass im Laufe der Zeit die Refrains im allgemeinen an Selbständigkeit eingebüsst haben, z. T. sogar mit dem Strophenkörper zu einem organischen Ganzen verwachsen sind.

Sollten mir bessere Musikkenner darin Recht geben, so wäre damit überhaupt der oben (S. 135) erwähnten Theorie über die Refrains ein starker Stoss versetzt, wenigstens soweit es sich um Romanzen handelt. Freilich muss ich immer wieder betonen, dass die paar erhaltenen Melodien nicht ausgiebig genug sind. Hier ist besonders zu bedauern, dass von der Langzeilengruppe a nicht ein einziges Beispiel vorhanden ist.

Suchen wir nun die gefundenen Strophenschemata in grössere Gruppen zu ordnen, so ergeben sich zwischen den beiden äussersten Möglichkeiten: der unveränderten Wiederkehr derselben musikalischen Phrase und der Durchkomposition, folgende Typen:

A. Derselbe musikalische Gedanke wird mehrmals hintereinander wiederholt und erhält dann einen Abschluss durch einen selbständigen Refrain, vorher aber schon einen Ruhepunkt durch eine grössere oder geringere Abänderung: I und, wenn man vom Refrain absieht, II; allenfalls auch VI, wo das künstlerisch berechtigte Streben, die einzelnen Glieder sinngemäss auszugestalten, dazu geführt hat, die Wiederholung einzuschränken und den unterbrechenden Gedanken zu verbreitern. Ein ähnlicher Fall liegt noch vor in IX, wo aber vor dem Refrain das Hauptthema am Ende eines längeren Zwischensatzes noch einmal wenigstens angedeutet wird.

Wir finden hier das Grundschema a a . b + Refr., das sich durch Vermittlung von a a . a' + Refr. auf a a . . + Refr. zurückführen lässt.

B. Das schon bemerkte Streben, Abwechslung und Entwicklung in den Strophenkörper zu bringen, kann sich aber

auch so äussern, dass derselbe musikalische Gedanke fortlaufend weitergebildet und diese Entwicklungsreihe nur etwa vor dem Refrain durch einen ganz neuen, mehr oder weniger ausgebreiteten Gedanken abgeschlossen wird: V.

Diese verhältnismässig reine Gestalt kann wieder dadurch ein anderes, künstlicheres Gepräge erhalten, dass die Entwicklungsreihe in ihrer Mitte durch einen oder mehrere Zwischengedanken unterbrochen wird: VII.

A und B verbinden sich gewissermassen in VIII und, wenn man den Refrain mit zum Strophenkörper zieht, in II: beide beginnen mit einer einfachen Wiederholung und lassen erst dann, VIII sogar erst nach der Zwischenphrase, die Fortbildung eintreten.

Das unverkennbare Vorwiegen der musikalischen Eingangsphrase, sowie der Umstand, dass der Typus sich nicht scharf von A trennen lässt, weisen darauf hin, dass wir ihn aus diesem herzuleiten haben: aus a a . . + Refr. entwickelte sich a a' a'' . + Refr.

C. Wenn in den bisher behandelten Fällen mindestens der melodische Unterbau der Strophe durch eine einzige Phrase bestimmt wird, so finden wir einen ganz anderen Typus in den noch übrigen Stücken III und IV. Bei diesen umfasst die Wiederholung im Strophenkörper nicht eine, sondern zwei Zeilen. Dabei besteht zwischen beiden der Unterschied, dass sich in III der Refrain unmittelbar an den Strophenkörper anschliesst, während sich in IV vorher noch eine selbständige Zeile als eine Art Coda einschiebt. Letzteres muss wohl notwendig eintreten, wenn eine unpaarige Zeile in der Strophe vorhanden ist, wie denn der Typus C am ehesten an feste Zeilenzahl gebunden ist.

Man möchte zunächst geneigt sein, diesen Typus, der am meisten an die gewöhnliche Liedform erinnert, als einen ursprünglichen zu betrachten und den kürzeren Versformen zuzuschreiben.[1]) Restori hat allerdings sehr richtig darauf hingewiesen, dass im Grunde der Unterschied verschwindet, sobald man die beiden abwechselnden Phrasen zu einer Einheit zusammenfasst: $\underbrace{ab}\,\underbrace{ab} + c$ ergiebt eben auch a a + c,[2]) und die Doppelheit käme auf nichts anderes hinaus als etwa bei den beiden durch die Cäsur getrennten

[1]) Vgl. Suchier a. a. O., S. 373.

[2]) Hist. de la Langue et de la Litt. frç. I, 1, S. 392.

Hälften eines längeren Verses, die ja, wie wir gelegentlich gesehen haben, musikalisch auch eine Art Sonderdasein führen können. — Vom Standpunkte der Musik aus lässt sich hiergegen nichts einwenden; aber anders ist es, wenn wir den Text als das Primäre betrachten, und das müssen wir für die ältere Zeit doch entschieden thun.[1]) In der altfranzösischen Metrik ist die Verszeile eine durchaus anerkannte und wohl beobachtete Einheit, und es scheint nichts darauf hinzuweisen, dass man in dieser Hinsicht einen Unterschied zwischen Acht- und Zehnsilblern gemacht habe.

Halten wir also an der Einzelzählung der Verszeilen fest, so ist es zunächst immer noch möglich, diesen Typus als einen ursprünglichen und zwar zu den kürzeren Versformen gehörigen zu betrachten. Dem widerspricht es aber, dass gerade III, wo der Typus a b a b richtig entwickelt ist, Langzeilen hat, IV dagegen mit seinen Achtsilblern zwei eng verwandte und im Grunde gewiss identische Phrasen miteinander wechseln lässt. Es ist wohl erlaubt, hieraus zu schliessen, dass auch dieser Typus seine Entstehung nur dem Bestreben nach Abwechslung verdankt, dass also aus a a a a . + Refr. zunächst a a' a a' + Refr. (bei ungerader Verszahl a a' a a' b + Refr.) entwickelt worden ist, daraus dann a b a b + Refr., vielleicht unter dem Einfluss der gebräuchlichen Liedform und erst nachdem die Musik zu grösserer Selbständigkeit dem Texte gegenüber gekommen war.

Auch der Typus C lässt sich demnach, wie es scheint, auf A zurückführen. Doch will ich schon hier bemerken, dass sich uns später eine Möglichkeit darbieten wird, seinen Ursprung weiter hinauf zu verlegen.

Somit dürfen wir am letzten Ende ein Urschema a a a . + Refr. für die sämtlichen Romanzenformen aufstellen. Dieses Schema ist in allen erhaltenen Weisen ausser etwa in III noch deutlich genug zu erkennen. Es würde natürlich ein vergebliches Bemühen sein, sie alle in eine umfassende Entwicklungsreihe bringen zu wollen; wir müssen uns vielmehr mit der Aufstellung

---

[1]) Über die Abhängigkeit der Musik vom Text in der Volksdichtung s. Tiersot a. a. O. S. 331 f. Anders verhält es sich freilich in der kunstmässigen, namentlich in der mehrstimmigen Musik (vgl. Lavoix im Recueil de Motets français II, S. 263), aber mit der haben die Romanzenmelodien sicher nichts zu thun.

von Typen begnügen. Immerhin lässt es sich verfolgen, wie sich im Laufe der Zeit das Bestreben nach künstlerischer Ausgestaltung immer mehr geltend macht und schliesslich dazu führt, dass die anfängliche Gleichförmigkeit unterdrückt wird. In dieser Hinsicht stellen die Romanzen des Audefroi entschieden einen künstlerischen Fortschritt dar; dafür fesselt uns wieder an den älteren die echt volksmässige Erscheinung des Ganzen.[1]) Bemerkenswert ist, dass wir auch bei Audefroi, namentlich wenn wir seine rein lyrischen Stücke vergleichen, den Romanzencharakter überall noch erkennen, wie sich anderseits auch in den älteren Beispielen die zu erschliessende Urform nirgends ganz rein findet. Eine Sonderstellung nimmt III ein, das sich nur durch die Zwischenstufe IV auf jene zurückführen lässt.

Auch bei den vorgeschritteneren Melodien kann die ursprüngliche Art wieder stärker hervortreten, wenn ungleiche Zeilenzahl dazu nötigt, die Hauptphrase noch einmal oder mehrmals zu wiederholen; darüber ist oben bei den Romanzen I, VII und VIII gesprochen worden. Dass sich der Typus C zu einem solchen Verfahren nicht eignet, habe ich schon betont; aber auch die übrigen erhaltenen Weisen sind ihrer ganzen Art nach kaum auf eine grössere Anzahl solcher Zusätze eingerichtet. Selbst bei I, wo es der Aufbau am ehesten gestattet, widersetzt sich der lyrische Charakter des Ganzen: ein gewisses Strophenmass scheint notwendige Voraussetzung.

Deswegen geht es nicht wohl an, von unseren Romanzen ohne weiteres auf die Melodien der chansons de geste zu schliessen. Ja, wir dürfen behaupten, dass sogar die solcher lyrischer Stücke wie Rom. u. Past. I, 13 etwas anders ausgesehen haben.

Wie ungefähr, darüber finden wir zum Glück einen Fingerzeig in einem anderen Stücke, das jetzt betrachtet werden soll.

D. Das Quodlibet von Baude de la Qariere (Rom. u. Past. I, 71) und das Tanzlied *Bele Aaliz.*

Das in der Überschrift genannte Quodlibet ist kein wahl- und planlos zusammengestoppeltes Sammelsurium. Es zeigt für alle Strophen einen gemeinsamen Unterbau von fünf Zeilen, wovon

[1]) Über das Vorherrschen einer musikalischen Phrase im Volksliede vgl. z. B. Tiersot, S. 324—25.

je drei überall die gleiche Assonanz haben, und mindestens noch einen festen Punkt. Ich gebe im folgenden eine Übersicht über die Zusammensetzung der Strophen und füge den Angaben über Silbenzahl und Reim die Bezifferung der musikalischen Phrasen nach meinem Abdruck im musikalischen Anhang (Nr. XII) bei.

Str. I.	Str. II.	Str. III.	Str. IV.	Str. V.
10a (1)	10a (1')	10a (1'')	10a	10a (1)
10a (1)	10a (1'')	10a	10a	10a
10a (1)	10a	10a	10a	10a
7b (2)	7h	7i	7o	7i
7b (3)	7h	7i	7o	7i
		7l		7s
9c (4)	*6d*	*5‿m (17)*	*3c*	
11c (5)		*5l (18)*	*5e (25)*	
		8h (19)		
		8h (20)		
7‿d (6)	7‿f (13)		7‿n (26)	7‿m (32)
		1m (21)		
7‿d (7)	5d (14)	*7m (22)*	5e (27)	
	3i+5i (15)		*6p (28)*	*6s (33)*
			6i (29)	*7h (34)*
				4t (35)
8e (8)	8d (8)	8e (8')	8q (8'')	8m (36)
8e?[1] (9)	8d (16)	8e (16'')	8q (16'')	8m?[1] (37)
3‿f (10)	3‿k (10')	3‿n (10')	*3h (30)*	*3e (38)*
	8d (16')	8i (23)		8e (8''')
	4‿k (10'')	*6‿n (24)*		*8e (39)*
7‿g (11)			*7r (31)*	
5‿f (12)			*7h (22')*	

Diese Zusammenstellung zeigt deutlich, was in den einzelnen Strophen ähnlich und was verschieden ist; hier soll nur das Wichtigste berührt werden.

Zunächst haben wir also immer drei Zehnsilbler mit derselben Assonanz (sonst herrscht der Reim), dann zwei Siebensilbler. Bis hierher ist die Musik offenbar für alle fünf Strophen gleich, deshalb nur zum Teil angegeben. Nun beginnen die

[1] So nach Bartsch; vgl. aber den Abdruck.

Verschiedenheiten; merkwürdigerweise ist aber in Str. II—V noch je eine Zeile ohne Musik aufgezeichnet, es muss also irgendwie aus dem Vorhergehenden oder aus den entsprechenden beiden Zeilen der ersten Strophe der Vortrag zu entnehmen gewesen sein: aber wie? — Als zweiter fester Punkt, der nur in der dritten Strophe fehlt, erscheint ein (in I sind es zwei) Siebensilbler weiblichen Ausgangs mit wechselnder Musik; als dritter nach verschiedenen neuen Zeilen ein Achtsilblerpaar, wenigstens zum Teil mit ähnlicher Musik, dem in I. II. III weibliche Dreisilbler mit gleicher, in IV. V männliche mit verschiedener Musik folgen. Die erwähnten Achtsilbler haben in V zwar abweichende Weise, dafür kehren sie aber nach dem Dreisilbler gleich noch einmal wieder und zwar mit Noten, die das Thema der anderen Strophen wenigstens in einer Zeile erkennbar wiedergeben. Ähnlich ist es mit einem hinzutretenden Achtsilbler in II, während der in III musikalisch selbständig ist.

So sehr wir auch mit der Möglichkeit, bei dem Einsilbler in Str. 3 mit der Gewissheit rechnen müssen, dass einzelnes auf die Rechnung Baude's zu setzen ist, so gewiss ist es doch, dass es sich im ganzen um ein wirkliches Quodlibet handelt,[1]) und ebenso wahrscheinlich, dass wir die nach Text und Weise zusammenstimmenden Bruchstücke als zusammengehörig aufzufassen haben.

Ein solcher enger Zusammenhang ist sehr wahrscheinlich bei den Achtsilblern mit folgendem weiblichen Dreisilbler; die Stellen in I. II. III sind sicherlich aus verschiedenen Strophen

---

[1]) Bartsch hat in den Anmerkungen einige Stellen an anderen Orten nachgewiesen. Ich erwähne noch, dass sich Z. 21—23 (nach Bartschens Zählung) auch in ein Motet verarbeitet finden in Hs. 12615 der Pariser Nationalbibliothek, fol. 195 v° (Recueil de Motets frç. II, 88): *Nus ne set mes maus s'il n'aime Ou s'il n'a amé ... Je les senc les tres dous max d'amer.* Herr Prof. J. Bédier war so liebenswürdig, mir diese Stelle mit einer Reihe anderer abzuschreiben: es scheint, dass auch die Melodie der beiden ersten Zeilen wiederzuerkennen ist. Auch der Tenor eines Motets in der Hs. von Montpellier, *Nus n'iert ja jolis s'il n'aime* (Motets I, S. 233) gehört wohl hierher; die Melodie (bei Tiersot, S. 446, nach Coussemaker, L'Art harmonique aux XII[e] et XIII[e] Siècles, S. 70) ist aber ganz unverwandt. Dasselbe Thema noch Motets I, S. 176; II, 54. 76. 101. — Zu Zeile 33 vgl. auch *Fins cuers ne se doit repentir de bien amer* (Motets I, 52; Jeanroy, Les Origines de la Poésie lyrique en France, S. 120); zu Z. 67. 68 *Bon jor ait qui mon cuer a : n'est mie a moi* (Hs. Montpellier; Motets I, 200).

desselben Gedichtes genommen. Dabei stellen die zwei folgenden Zeilen in Str. II nur eine von Baude herrührende Wiederholung dar. Ob auch die letzten Achtsilbler in Str. V dahin gehören, ist trotz der verwandten Melodie wenigstens des ersten zweifelhaft. Man möchte sie eigentlich lieber von einem Manne hören als von der Jungfrau, und könnte sie dann allerdings mit den entsprechenden Zeilen der zweiten Strophe zusammenbringen. Aber vielleicht lassen sich doch auch die beiden vorhergehenden hiermit vereinigen, wenn eine kleine Änderung erlaubt wäre: *que m'amie fust ore ci.* Ob uns wirklich das auffällige *ore* die Möglichkeit giebt, Baude auf frischer That der Änderung zu ertappen? Es ist übrigens noch eine fragwürdige Zeile vorhanden, die entsprechende von Str. I. Die Hs. giebt deutlich zwei getrennte Zeilen und notiert die weibliche Silbe, dabei lässt aber alles einen Achtsilbler erwarten. Sollte hier Baude zusammengeschweisst oder selbständig zugefügt haben? — Die Achtsilbler von Str. IV möchte man, weil mit einem männlichen Dreisilbler verbunden, gern mit denen von V zusammenbringen. Das geht aber nur an, wenn diese ursprünglich keine Mädchenzeilen sind.

Weniger wahrscheinlich ist der Zusammenhang bei den weiblichen Siebensilblern; am ehesten noch bei denen von II und IV, die beide einen Fünfsilbler nach sich haben. Die Musik ist hier durchaus verschieden.

Schwierig ist die Frage auch bei den männlichen Siebensilblern, bei denen wir zwar dieselbe Weise mit Sicherheit vermuten dürfen. Sie erschwert sich namentlich auch durch die eng damit verbundenen, ohne Weise überlieferten folgenden Zeilen. Ob nicht an dieser Stelle der Strophen der Verfasser auch Dichter sein mag? Besonders in V klingt es ganz so. — Was die an anderer Stelle stehenden Siebensilbler betrifft, so ist zu bemerken, dass die musikalische Phrase 22 (Z. 37 und 58) und vielleicht auch 31 (Z. 57) recht wohl mit Phrase 3 verwandt sein kann. Weiter vermag ich aber dazu nichts zu äussern; ich muss es mir überhaupt versagen, hier den einzelnen Zusammenhängen noch weiter nachzugehen. —

Bleiben also noch als Wichtigstes die Zehnsilbler zu Anfang jeder Strophe.

Unzweifelhaft zusammengehörig sind die fünf Anfangszeilen: es ist längst erkannt worden, dass sie die einzig erhaltene erste

— ob vollständige? — Strophe eines Tanzliedes bilden, über dessen weitverzweigte Formen uns G. Paris eine schöne Abhandlung gegeben hat.[1]) Wie steht es aber mit den zehn anderen Zeilen? Ein Zusammenhang des Sinnes mit der ersten Zeile ist nur in der letzten Strophe zu bemerken, wo sich die Nachtigall mit ihrem Rat unmittelbar an das Mädchen wendet. In allen anderen vier Strophen steht die erste Zeile ausser allem Zusammenhange mit dem Folgenden, wie ja die Strophen I. II. IV selbst nicht, wie V, der Jungfrau, sondern einem Manne zugehören. Ist das zufällig? Oder soll man annehmen, dass diese Anknüpfung auch jenem Gedicht entstammt und unsere Kenntnis über den Fortgang ergänzt, dass also die Jungfrau im Garten dem Rate der Nachtigall gelauscht hat? Wie volkstümlich und verbreitet dieses Thema ist, brauche ich nicht zu erörtern. — Was die Worte selbst betrifft, so ist eine Herübernahme natürlich noch zweifelhafter. Die der fünften Strophe stehen in unmittelbarer Beziehung zu denen der dritten, die ja allerdings nicht ausdrücklich einem Manne zugeteilt ist. Es bleibt immerhin die Möglichkeit offen, dass Baude schon eine Art Paraphrase der Aaliz benutzt und ihr die Zehnsilbler (vielleicht auch die Siebensilbler?) entnommen hätte. In derselben Art giebt es ja eine Unmenge von Tanzliedchen, die immer einzelne Zeilen der *Aaliz* mit fremden Bestandteilen wechseln lassen. Mindestens so wahrscheinlich ist aber, dass Baude seine Strophenanfänge selbst verfertigt hat.

Bei dieser Annahme gewinnt es Bedeutung, dass die Zehnsilbler Assonanz, nicht Reim zeigen. Es würde daraus hervorgehen, dass Baude die Form des zu Grunde liegenden Liedes beibehalten wollte; und daraus liesse sich weiter schliessen, dass er auch die musikalische Form beibehalten hätte.

In den Anfangszeilen dieser fünf Strophen ist uns also ein weiteres Beispiel einer Romanzenmelodie erhalten. Denn dass es sich um ein Tanzlied handelt, thut nichts zur Sache. Sicherlich werden auch andere Romanzen zu Tänzen benutzt worden sein;[2]) die Gattung ist dieselbe.

---

[1]) *Bele Aaliz*, in den Mélanges de philologie romane, dédiés à Carl Wahlund ... Mâcon 1896, S. 1—12.

[2]) s. Jeanroy, Origines, S. 397.

Für die Zehnsilblerfassung der Aaliz[1]) lässt sich demnach, vom Refrain abgesehen, folgendes musikalische Schema aufstellen:

a a' a'' a a.

Über die beiden letzten Phrasen sind wir allerdings nicht genau unterrichtet; nur soviel wissen wir, dass die letzte nicht = a' sein kann. Ausser der eben angenommenen sind noch andere Formen denkbar. Die Reihe kann über a' wieder zu a zurückgekehrt oder bei a'' geblieben sein; möglich auch, dass die Entwicklung weitergegangen ist, also a a' a'' a''' a''''. Im ganzen sind aber die Unterschiede überhaupt so geringfügig, dass wir gar kein Gewicht darauf zu legen brauchen und sie als zufällig ansehen können; damit kämen wir zu

a a a a a

als der Urform für den Strophenkörper, mit regelmässiger Wiederholung derselben Phrase und der Neigung, durch geringfügige Änderungen einen gewissen Fortschritt des Gedankens herzustellen. Sie giebt uns somit einen Fingerzeig, wie wir uns die Entstehung der Romanzentypen zu denken haben.

Wie steht es dabei mit dem Refrain? Wenn das Lied von der schönen Aaliz einen gehabt haben soll — und die unmittelbare Wahrscheinlichkeit ist gewiss dafür —, so müssen wir ihn uns doch wohl dem von Rom. u. Past. I, 13 ähnlich denken, das heisst im gleichen Versmasse wie den Strophenkörper und höchstens mit anderem Reime. Dieses Stück ist ja überhaupt nach Form und Inhalt verwandt, offenbar ein Tanzlied, und auch in dem Rate der Vögel ganz nahe an Baude's Quodlibet und, wie wir sahen, vielleicht auch an verlorene Zeilen der *Aaliz* anklingend. Und auch der letzte Unterschied müsste verschwinden, wenn diese Art des Refrains wirklich ihre Erklärung so finden könnte, wie ich sie oben S. 139 zu geben versucht habe. Dann würde sich aber auch für die Melodie des Refrains notwendig ergeben, dass sie die vorgesungene Melodie einfach wiederholt hätte,

---

[1]) Es wäre interessant, die Achtsilblerfassung und alle übrigen vergleichen zu können. Mir steht nur die Melodie eines Motets aus den Pariser Hss. 844 u. 12615 mit dem Anfang *Main s'est levee Aelis* (Rom. u. Past. II, 88) durch die Freundlichkeit Bédiers zu Gebote: die Anfangszeile scheint nichts mit der bei Baude überlieferten zu thun zu haben (s. Nr. XIII im musikalischen Anhang).

nötigenfalls mit einer Abweichung der Endnoten nach dem Grundtone hin. Mit diesen Urformen — einer zweizeiligen und einer im letzten Grunde einzeiligen Strophe[1]) — könnten wir die Wurzel für die Typen C[2]) einerseits, AB anderseits erreicht haben, und auch die gewöhnliche Liedform liesse sich aus der ersteren herleiten. Dass aber die einzelne Zeile ursprünglich ein selbständiges Dasein geführt hat, soviel scheint aus dem musikalischen Strophenbau der *Aalis* und schliesslich auch der anderen Romanzen mit Sicherheit hervorzugehen.

Der gleiche Ursprung ist von vornherein für die Tirade des Volksepos wahrscheinlich. Wenn wir aber von den Romanzen einen Schluss auf den musikalischen Vortrag der chansons de geste machen sollen, so ist es klar, dass wir uns an solche Stücke wie *Bele Aalis* und das gewiss ähnliche I, 13 halten müssen. Hier haben wir stichischen, nicht strophenmässigen Bau, und der rezitativische Charakter des musikalischen Satzes fügt sich einer unbegrenzten Wiederholung, ohne zu seiner Abrundung eines anderen Wechsels zu bedürfen als höchstens eines Ruhepunktes am Ende der Laisse.

E. Weiteres Vorkommen derselben Form.

Es bleibt mir noch übrig, nur in kurzen Andeutungen auf die Frage einzugehen, ob sich die gefundenen Formen auch ausserhalb des behandelten Gebietes vorfinden.

Zunächst ist es wichtig, ob sie als Romanzenformen nur dem Norden Frankreichs angehören. Die provenzalische Litteratur bietet bekanntlich ein ganz anderes Bild dar als die nördliche. Von der bunten, fröhlichen Entfaltung volkstümlicher Elemente, wie wir sie nördlich der Loire verfolgen können, ist im Süden wenig die Rede. Genau so trägt auch die Musik schon frühzeitig einen künstlicheren, durchgearbeiteten Charakter: anstatt der volkstümlichen Wiederholung eines Motivs oder einiger weniger finden wir in den Troubadourmelodien das Bestreben vorherrschend,

---

[1]) Derselben Meinung scheint Stengel zu sein (Gröbers Grundriss II, 1, S. 78—79). Dagegen ist es nicht klar, ob Jeanroy (Les Origines de la Poésie lyrique, S. 397) mit seiner für die Romanze erschlossenen zweizeiligen Strophenform dasselbe im Sinne hat.

[2]) wenn wir ihn von AB loslösen wollen, s. o. S. 144.

dem Fortschreiten des Gedankens auch in der Musik zu folgen.[1]) Immerhin kommt, wie in Texten, so auch in den Weisen, bei Gelegenheit doch auch Volkstümliches zu Tage. Wesentlich einen musikalischen Gedanken — allerdings in einer Verarbeitung, die von den behandelten nordfranzösischen Stücken stark abweicht — finden wir z. B. in dem bekannten, bezeichnenderweise in einer nordfranzösischen Sammlung überlieferten Tanzliede *A l'entrada del tens clar.*[2]) Aber es fehlen uns leider die Weisen von Liedern, die uns vielleicht Genaueres hätten sagen können, wie der bekannten namenlosen Alba *En un vergier.*[3])

Da ist es denn ein Glück, dass in dem geistlichen Drama von der heiligen Agnes, das freilich erst im 14. Jh. aufgezeichnet ist, unter anderen Melodien auch solche von offenbar alten Liedern volkstümlicher Art erhalten sind. Namentlich eine davon ist beachtenswert: der ursprünglich zur Weise gehörige Text beginnt *El bosc d'Ardena, just' al palasih Amfos, A la fenestra de la plus auta tor,* und das Ganze, auch die Weise (s. den musikalischen Anhang, Nr. XIV), erinnert auffallend an die nordfranzösischen Romanzen, so sehr, dass wir das Stück nicht ohne allen Zweifel als ursprünglich provenzalisch ansprechen können.

---

[1]) Restori, Note sur la Musique etc., S. 396.

[2]) S. ebenda S. 394; ein paar andere Beispiele S. 395. Die Weise (Hs. 20050, fol. 82^{b}) ist mitgeteilt von Restori, Musica allegra etc. Nr. 6, und mit merklichen Abweichungen von Tiersot, Hist. de la Chans. pop. S. 42—43, indem letzterer den Schlüsselwechsel der Handschrift nicht geglaubt hat beachten zu sollen, s. darüber S. 299 Anm. und Restori, Note sur la Musique etc., S. 395 Anm.

[3]) Bartschens Grundriss der prov. Litt. 461^{113}; meine Studien über das Tagelied, S. 26 ff. und 88. — Erhalten ist dagegen die der Alba von Guiraut v. Bornelh (Grundriss 242^{64}; Studien über das Tagelied, S. 30 f.) im Spiele von der heiligen Agnes. Sie zeigt den Aufbau abcd + e, wobei allerdings c und d verwandt zu sein scheinen. Entfernt sich demnach diese durchkomponierte Melodie weit von den Romanzen und überhaupt von volkstümlichen Formen, so bietet die vielbesprochene sog. lat.-prov. Alba (s. meine Studien über das Tagelied, S. 71 ff.; Facsimiledruck bei Monaci, Facsimili di antichi manoscritti, Rom 1881—92, Tafel 57) ein ganz anderes Bild. Die drei lateinischen Elfsilbler jeder Strophe sind immer mit derselben musikalischen Phrase bezeichnet; Schwierigkeiten bereitet auch hier der romanische Refrain, der keine sichere Gliederung gestattet und vielleicht gar als Prosa aufzufassen ist. Wir haben also das Schema aaa + b; es ist nur fraglich, ob die Melodie überhaupt weltlicher oder geistlicher Herkunft ist. — Restoris Gelegenheitsschrift 'La notazione musicale dell' Alba bilingue' ist mir leider nicht zugänglich gewesen.

Dem sei nun, wie ihm wolle, ich teile die Weise zum Vergleiche mit und füge hinzu, dass das musikalische Schema a a b c + d keiner der nordfranzösischen Formen genau entspricht, sich aber am meisten mit den von Audefroi gebrauchten vergleichen lässt.

Fast denselben Typus (a a b + c) weist eine andere Melodie auf, die nach Ausweis der untergelegten Worte zu vier männlichen Zehnsilblern mit einem viersilbigen Refrain gehört hat. Die erste Zeile des ursprünglichen Textes lautet *Bel paire cars, non vos veireis am mi*; es war also wohl ein Lied anderer Art, weswegen ich die Weise nicht mitteile. Merkwürdig ist, dass der Anfang der zweiten Strophe dem der ersten musikalisch nicht genau zu entsprechen scheint. — Eine andere Weise, deren ursprünglicher Text *Vein, aura douza, que vens d'outra la mar* ein rein lyrisches Stück anzuzeigen scheint, lässt sich nicht allzu leicht beurteilen, weil an Stelle der Zehnsilbler gerade in den drei vollständig notierten Versen Zwölfsilbler stehen; das Schema scheint aber a a' b c + ? gewesen zu sein. — Bemerkenswert ist noch das Klagelied der Mutter, aus vier Zehnsilblern ohne Refrain bestehend; es zeigt das Schema a a b c, wobei aber noch b mit a verwandt zu sein scheint; die Melodie ist ohne weitere Angabe zu den Worten des Dramas gesetzt.

Die übrigen Weisen entfernen sich alle mehr oder weniger von diesen Formen, z. T. sind sie ganz durchkomponiert. Letzteres ist auch von einer Melodie zu sagen, deren ursprünglicher Textanfang *Al pe de la montaina* (ein andermal *Da pe de la montana*) auf ein volkstümliches Lied hinweisen könnte.

Besonderes Interesse beansprucht seines Alters wegen die Melodie zu dem 'planctus in sonu del comte de Peytieu', offenbar also dem bekannten Liede von Wilhelm IX. *Pos de chantar m'es pres talens* (Grundriss 183 [10]) angehörig. Leider sind nur die erste Zeile und der Anfang der zweiten notiert; genaue Übereinstimmung ist nicht vorhanden, aber es ist wohl möglich, dass im wesentlichen dieselbe musikalische Phrase herrscht.

Es wäre sehr dankenswert, wenn ein Musikgelehrter sich einmal der Melodien zum Agnesspiel annehmen, die weltlichen zuverlässig von den geistlichen scheiden und auf ihre Volkstümlichkeit prüfen wollte!

Eine andere wichtige Frage ist, wie weit sich dieselben und ähnliche Formen auch sonst in der altfranzösischen Lyrik

finden. Die herrschende Liedform folgt im wesentlichen, wie schon öfter erwähnt wurde, dem Schema a b a b + Coda, wobei der Strophenschluss oft zu den Anfangsthemen zurückkehrt. So ist es z. B. mit den Liedern des Bastards Audefroi und des Kastellans von Coucy.[1]) Aber es giebt doch Anzeichen dafür, dass, je weiter wir in der Zeit zurückgehen, um so mehr die Herrschaft eines einzigen musikalischen Gedankens hervortritt, wie ja auch der Strophenbau entsprechend laissenartiger wird. Vor allem gilt das naturgemäss für die Gedichte erzählenden Inhalts. Nur mit Einschränkungen zwar lässt sich hier das interessante Damenturnier von Hue d'Oisy anführen, worüber ganz neuerdings Jeanroy gehandelt hat.[2]) Durch die Güte J. Bédiers ist es mir möglich, die Melodie im Anhang unter Nr. XV abzudrucken. Ich war erst geneigt, die drei anscheinenden Langzeilen zu Anfang der Strophe als cäsurlose Zehnsilbler aufzufassen: dadurch würde die musikalische Phrase in engste Verwandtschaft mit den Romanzen und namentlich mit *Aaliz* treten. Das geht nun freilich nicht an, vielmehr ist jede dieser Zeilen aus einem Siebensilbler und einem Dreisilbler zusammengesetzt, so dass der Rhythmus von dem des epischen Zehnsilblers durchaus verschieden ist. Die Weise des Siebensilblers kehrt in den folgenden Kurzzeilengruppen wieder. Immerhin ist es bei der musikalischen Unselbständigkeit des Dreisilblers gewiss erlaubt, ihn nur als Anhängsel zum Siebensilbler, die beiden also doch als eine Art Langzeile zu betrachten, wozu die vierte Strophe mit der übergreifenden weiblichen Silbe noch ganz besonders auffordert. Auch Jeanroy hat diese Möglichkeit ausdrücklich anerkannt.[3]) Ganz verloren geht das Stück also für unseren Zweck nicht.

Die Pastourellen, die zwar wesentlich erzählenden Inhalts, ihrem Ursprunge nach aber wahrscheinlich lyrischer sind als die Romanzen, bringen dies auch in ihren Strophenformen und in ihrem melodischen Bau zum Ausdrucke. Die grosse Mehrzahl ist in Kurzversen lyrischer Art abgefasst, aber es finden sich daneben altertümliche Stücke in laissenartigen Strophen oder wenigstens solchen mit laissenartigem Unterbau und teilweise in epischen Versen, vgl. z. B. Rom. u. Past. II, 3, 48, 51, 91; III, 48.

---

[1]) Mit einer Ausnahme, worüber unten.
[2]) Rom. XXVIII, 232 ff.
[3]) a. a. O. 240, Anm. 2.

Leider lassen uns zwei der wichtigsten Handschriften, die von Bern und Oxford, bei der Musik ganz und gar im Stich. Einiges Wenige will ich aus anderen anführen. Neben der gewöhnlichen Liedform finden wir besonders häufig den Fall, dass zwei oder mehr Kurzzeilen zu einer Periode zusammentreten, die sich dann wiederholt. So gliedert sich die bekannte Pastourelle *L'autrier m'iere levaz*[1]) in folgender Weise: a a b c a a b c' d e a b c', was sich recht gut so zusammenziehen lässt: a a b a'. Wie weit solche Formen auf ursprünglich ungeteilten Langzeilen beruhen mögen, kann ich nicht entscheiden. Es giebt aber Fälle, in denen sich eine solche Erklärung nicht gut von der Hand weisen lässt, wenn nämlich zu dem Thema a je ein anderes hinzutritt, das sich nicht als selbständiger Vers betrachten lässt und nur den Zweck zu haben scheint, jenes zu differenzieren, wie es etwa das *eya* in dem oben erwähnten südfranzösischen Tanzliedchen *A l'entrade del tens clar* thut. So ist es in einem Stücke von Richart de Semilli, Rom. u. Past. III, 11,[2]) das ich im Anhang unter Nr. XVI mitteile. Da haben wir einen Strophenkörper aus acht Neunsilblern mit wechselnder Cäsur, einem musikalischen Schema a a' a a' b b' b b' oder $a^x a^y a^x a^y b^x b^y b^x b^y$ entsprechend, wobei die Differenzierung, wie schon gesagt, lediglich durch die letzten vier Silben jeder Zeile geschieht. Die melodische Grundlage der Strophe bildet jedenfalls die viermal wiederholte Phrase a. — Die vollständige Gleichheit zweier Zehnsilbler am Anfang der Strophe findet sich z. B. in der Pastourelle *Je chevauchai l'autrier la matinee* (Rayn. Nr. 527; Rom. u. Past. III, 12), Nr. XVII des Anhangs. Mutet dieser Eingang ganz romanzenartig an, so bemerken wir im folgenden wieder den charakteristischen Zusammenschluss kleiner und zwar eng verwandter Sätzchen zu einer grossen Doppelperiode. Im ganzen ergiebt sich das Schema:

---

[1]) Raynaud Nr. 935, Rom. u. Past. II, 13. Die Weise s. im Facsimiledruck der Hs. von St. Germain des Prés, fol. 91^b. Sie findet sich in modernen Notenzeichen bei Restori, Musica allegra Nr. 7, wo aber in der vierten Gruppe das Thema a versehentlich wiederholt wird. — Andere Beispiele dieser Art s. bei Jeanroy, Les Origines de la Poésie lyrique, S. 372 f.

[2]) Dieselbe Melodie findet sich noch bei einer anonymen Pastourelle *L'autrier m'en aloie chevauchant* (Raynaud Nr. 1680, Rom. u. Past. II, 63). Herr J. Bédier war so freundlich, sie mir aus den beiden Pariser Handschriften 845 und 847 mitzuteilen. Hier heisst das Schema, da der Strophenkörper nur sechszeilig ist, a a' a a' b b', woran sich ein ganz anderer Refrain fügt. In welchem Verhältnis mögen die beiden zu einander stehen?

$$a\,a\,\underbrace{b\,b_1\,b_2\,b_3}_{=\,b}\;\underbrace{b\,b_1\,b_2 b_3}_{=\,b.}.$$

Zwei Zehnsilbler vor einer längeren Reihe von Kurzversen finden sich ferner Rom. u. Past. III, 45 (Rayn. Nr. 987), wo die ursprüngliche Gleichheit der beiden Langzeilen wenigstens noch erkennbar ist. Auch gleiche Kurzzeilen am Eingang eines wesentlich durchkomponierten Stückes kommen vor, z. B. zwei gleiche Siebensilbler Rom. u. Past. II, 18 *Chevauchoie lez un bruel,*[1]) man vergleiche auch die Pastourelle aus 'Robin und Marion': *Hui main jou chevauchoie,* Tiersot S. 153. Es würde mich zu weit führen, hier den mancherlei Fragen nachzugehen, noch dazu mit meinem unzulänglichen Material; aber eine umfassende Behandlung der Pastourellenmelodien möchte eine lohnende Aufgabe werden. Im ganzen scheinen zwischen Romanzen und Pastourellen sehr wesentliche Unterschiede vorhanden zu sein.

Über die andern lyrischen Gattungen mit Situationsgehalt kann ich so gut wie nichts sagen. Die künstlerisch durchgeführte Weise des altfranzösischen Tageliedes *Gaite de la tor*[2]) zeigt im Strophenkörper zwei wesentlich gleiche Sätze von je drei Zeilen $\underbrace{abc}\ \underbrace{abd}$, wobei d anfänglich = c, und könnte so auf ein herkömmliches Schema mit gleichen Langzeilen hinweisen; aber bei einer so hoch entwickelten Kunst mag ich auf solche Dinge nicht viel geben. Dass die sogen. lateinisch-provenzalische Alba dagegen den Romanzenformen näher steht, ist schon oben erwähnt (S. 152, Anm. 3).

Was ich oben über die musikalische Form der rein lyrischen Stücke gesagt habe, bedarf noch einer wichtigen Ergänzung. Auch ihnen ist die Herrschaft einer einzigen musikalischen Phrase nicht fremd. Unter den Liedern des Kastellans von Coucy findet sich eins, Nr. 22 der Ausgabe von Fr. Michel und Perne,[3]) in Zehnsilblern und mit dem Schema $a\,a'\,a\,a'\,b\,c\,d\,c'$, wobei a' von a immerhin schon ziemlich abweicht, c aber wieder an a erinnert

---

[1]) Rayn. Nr. 994; Chansonnier de St.-Germain fol. 46^a; Restori, Musica allegra, Nr. 5.

[2]) Raynaud Nr. 2015; meine Studien über das Tagelied, S. 1—14. Die Musik ebenda S. 89 nach dem Chansonnier de St.-Germain fol. 83^a, und mehrfach abweichend, z. T. wohl richtiger bei Restori, Musica allegra Nr. 10.

[3]) *A vos, amant, plus qu'a nul autre gent,* Rayn. Nr. 679.

so dass a deutlich die melodische Grundlage abgiebt. Galino[1]) hat eine ganze Reihe von Beispielen zusammengestellt, aus denen auch für die Liebeslieder die ursprüngliche musikalische Gleichheit aller Strophenzeilen hervorgehen soll. Seine Angaben sind aber nicht genau genug, um ein solches allgemeines Urteil zu ermöglichen. Für zwei Stücke (*Amours est trop fiers chastelains*, Rayn. Nr. 146, und *Chanter m'estuet de recomens*, Nr. 636) kann ich nach Mitteilungen J. Bédiers bestätigen, dass die drei gleich gereimten Achtsilbler am Anfang der Strophe wesentlich gleich notiert sind; beim zweiten kehrt dieses Hauptthema auch nach einem Zwischensatze von drei Zeilen noch einmal wieder. Aus so wenigen Beispielen lässt sich aber noch nichts Rechtes über die Entwicklung der lyrischen Formen gewinnen. In grossem Umfange scheint die Wiederholung derselben musikalischen Phrase bei den lyrischen Lais beliebt gewesen zu sein, s. darüber Tiersot, S. 407, und Beispiele in F. Wolfs Buch über die Lais, Sequenzen und Leiche. Aber gerade bei dieser Dichtungsart sind wohl die Einflüsse der geistlichen Musik sehr gross gewesen: dort finden wir ganz Ähnliches in den Sequenzen, Épîtres farcies u. s. w. Auch zu den epischen Lais müssen irgend welche Beziehungen bestanden haben. Ich kann es mir um so eher versagen, hier darauf einzugehen, als eine Ausgabe sämtlicher Lais mit ihren Melodien von den Herren Jeanroy und Aubry zu erwarten steht.

Sehr vieles liesse sich aus dem späteren französischen Volksliede beibringen. Hier erinnert ja auch die metrische Form häufig an die altfranzösische erzählende Dichtung, nur dass es sich meist um eine einzige durchgereimte Laisse handelt, im Grunde um einzeilige Strophen, wie sie auch als Grundlage der ältesten erreichbaren Strophenformen wahrscheinlich sind. Es kann demnach nicht befremden, wenn der Einzelvers auch musikalisch die Einheit bildet. Als besonders bezeichnend sei die Ballade *Il y a sept ans que la belle Ize est morte* genannt (s. Tiersot, S. 23. 325). Solche Stücke stehen freilich fast ausserhalb aller Entwicklung und auf einer Stufe mit Kinderreigen und Ähnlichem, woran die künstlerische Ausgestaltung sehr wenig Anteil hat. Es geht deswegen auch nicht an, sie mit den altfranzösischen Typen, wie sie oben behandelt worden sind, ohne weiteres geschichtlich zu verbinden, weil sich solche Formen in

[1]) **Musique et versification, S. 14 ff.**

jedem Augenblicke neu erzeugen können. — Besondere Erwähnung verdient ein Lied ähnlicher Art, zu Namur im 15. Jahrh. aufgezeichnet (Anhang Nr. XVIII).[1]) Die Melodie in ihrer lieblichen Einfalt klingt, namentlich im Zwischensatze, ganz auffällig an neuere Kinderlieder an. Der Aufbau ist höchst lehrreich: a a' a a' b b' a a' a a'. Es hat sich also aus den ursprünglichen Zeilenpaaren (die aber noch in der zweiten Strophe dieselbe Assonanz haben) eine Art Strophenform mit lediglich musikalischer Gliederung und ohne Refrain gebildet; wir haben darin einen wertvollen Fingerzeig, wie wir uns manche der erwähnten altfranzösischen Formen aus stichischen Anfängen entwickelt denken mögen.

Im liturgischen Drama herrscht natürlich die geistliche Musik. Indes hat uns das Agnesspiel gezeigt, dass auch weltliche Melodien nicht verschmäht wurden. Volkstümliche Vers- und Strophenformen giebt es im altfranzösischen Sponsus.[2]) Die Weisen tragen geistlichen, gelegentlich psalmodierenden Charakter; aber es ist doch sehr möglich, dass im Aufbau Beziehungen zur Romanze oder zu verwandten Formen bestehen. In den verschiedenen strophischen Gebilden von drei und vier Zehnsilblern findet sich stets die Eingangsphrase ein- oder zweimal wiederholt, um vor dem Refrain einer oder zwei anderen Platz zu machen, ähnlich unserer Nr. XIV; es ist das freilich eine nicht sehr charakteristische Form, die wohl auch in der geistlichen Musik sehr verbreitet, im geistlichen Drama z. B. auch bei lateinischen Texten häufig ist. Am interessantesten ist die erste Strophenform mit dem allgemein (ausser von Schwan) angenommenen zweizeiligen Refrain aus einem Fünfsilbler und einem damit reimenden Zehnsilbler, ähnlich unserer Gruppe c, wobei der letztere musikalisch das Hauptthema wiederholt (vgl. oben Nr. IV). Ich bin allerdings nicht davon überzeugt worden, dass sich der Abschreiber so sehr sollte versehen haben, und

---

[1]) Messager des Sciences historiques 1851, S. 85 (Facsimile); in moderner Notenschrift nach Coussemaker in den Annales de la Société archéologique de Namur VII (1861—62), S. 186 und Patria Belgica III, Brüssel 1875, S. 825. Vgl. Suchier, Z. f. rom. Phil. XIX, S. 372—73.

[2]) s. Cloetta, Romania XXII. Die Musik im Facsimiledruck und in Choralnoten umgeschrieben bei Coussemaker, Histoire de l'Harmonie au Moyen-Age, Paris 1852, Tafel XIII—XVIII und S. XV—XVIII, dazu noch Schwan, Z. f. rom. Phil. XI, 469 ff., Tiersot S. 490 f.

halte es für recht wohl möglich, den Zehnsilbler zur folgenden Strophe zu ziehen, die dann in der bekannten Weise eine Zeile mehr hätte als die andern. —

Es bleiben noch die epischen Dichtungen übrig, mit Ausschluss natürlich des nur gelesenen höfischen Versromans. Von den gesungenen Gedichten epischer Art ist von vornherein anzunehmen, dass sie sich in ähnlichen musikalischen Formen bewegt haben wie das Tanzlied *Bele Aaliz* und seinesgleichen. Über das Volksepos kann ich nur auf das verweisen, was ich oben am Ende des vierten Abschnitts gesagt habe. Der Vers aus der Parodie *Audigier,* den uns Adam de la Halle in seinem Liederspiel *Robin et Marion* überliefert hat, ein trockener, rezitativischer Satz (s. Anhang Nr. XIX), passt gut zu den Vorstellungen, die wir uns nunmehr von der Musik der chansons de geste gebildet haben. Nur der Tripeltakt mit seiner naturwidrigen Betonung ist wohl erst von Adam eingeführt worden, wie es die Theorie der Mensuralmusik forderte. Bei einer volkstümlichen epischen Zeile wird die überzählige Silbe in der weiblichen Cäsur keinesfalls auf den besten Taktteil gefallen sein.

Auffällig ist, dass auch die epischen Lais in derselben Weise vorgetragen wurden, obgleich sie in Reimpaaren abgefasst waren. Es ist uns zwar zu keinem die Musik erhalten, aber beim *Lai de Graelent* sollen in der Handschrift Notenlinien nur zur ersten Zeile gezogen sein (s. Tiersot, S. 408). Übrigens wird ein grosser Teil dieser Erzählungen nicht für den Gesang bestimmt gewesen sein.

Hier sei schliesslich die 'chantefable' *Aucassin et Nicolete*[1]) angeführt (Anhang Nr. XX). Die Siebensilblerlaissen mit refrainartigem Schlussverse von vier Silben mit weiblichem Ausgang und ohne Reim sind nach dem Schema a b a b .... c vorgetragen worden: so ist es doch wohl zu deuten, dass fol. 80^c auch die dritte Zeile mit der Weise der ersten notiert ist. Wenigstens ist es nicht wahrscheinlich, dass in den andern Fällen a b b b ... c geherrscht haben soll, wie es Galino (S. 37) aus jenem Umstande schliessen will. Es erhebt sich allerdings hier die weitere Frage, wie man sich mit unpaariger Zeilenzahl abgefunden hat. Vielleicht

---

[1]) Die Musik ist jetzt in dem Facsimiledruck von Bourdillon (Oxford, Clarendon Press) einzusehen. Tiersot hat sie S. 409 nicht ganz richtig in moderner Notenschrift wiedergegeben.

wurde da die letzte Zeile des Textes wiederholt? Oder sollte man das Schlusssätzchen gleich an die erste musikalische Phrase angehängt haben?

Wie weit sich die Verstiraden im *Aucassin* mit den behandelten Formen, also namentlich mit dem Romanzentypus C, zusammenbringen lassen, ist nicht ohne weiteres zu entscheiden. Man muss im Auge halten, dass es sich hier um eine grundverschiedene Versart handelt. Vor allem wär es gut, über Ursprung und Entwicklung der ganzen Dichtungsart etwas Genaueres zu wissen. Sie mag wohl einen volkstümlichen Kern bergen, wenigstens sind aus dem deutschen Volksmärchen Fälle bekannt, in denen die Prosaerzählung durch Verse — ob freilich gesungene? — unterbrochen wird. Auch die französische Volkskunde scheint Ähnliches zu kennen: wenn ich Tiersot (S. 514 f.) recht verstehe, gehört die Erzählung von den 'Roseaux qui chantent'[1]) dahin. Das von Tiersot daraus angeführte Stück *Siffle, siffle, gentille bergère,* mit dem Reimschema a b a b, bringt musikalisch dieselbe Phrase viermal.

[1]) Revue des Traditions populaires II, 365, mir nicht zugänglich.

Inhalt.

Die Titel der Abschnitte A—E.

DIE QUELLEN
DES ESOPE DER MARIE DE FRANCE.

Von Karl Warnke in Coburg.

Einleitung.

Der Esope der Marie de France ist die älteste aller Fabelsammlungen, die in einer der Vulgärsprachen Europas überliefert sind; selbst am Ende des zwölften Jahrhunderts verfasst, in seiner verlorenen englischen Vorlage, der Sammlung Alfreds, aber auf das erste Viertel des Jahrhunderts zurückgehend, steht er an der Spitze aller Fabelbücher, die im Mittelalter und in der neuen Zeit dem Volke in seiner eigenen Sprache Unterhaltung und Belehrung gewährt haben. Es ist indessen nicht das hohe Alter allein, das den Esope für die Litteraturgeschichte interessant macht, zugleich und mehr noch ist es der mannigfaltige Inhalt, der in den viertausend Versen des Werkes niedergelegt ist. Denn der Verfasser der englischen Vorlage der Marie, jener für uns in Dunkel gehüllte Alfred, begnügte sich nicht damit, Fabelstoffe, die das Altertum dem Mittelalter übermacht hatte, aufzugreifen und dem Laienvolke seiner Zeit zu verdolmetschen; er verfrachtete im Gegenteil in seinem Schifflein noch eine beträchtliche Menge Guts, das die Flagge Roms und Griechenlands nicht decken kann. Diesen Stoff zu ordnen und zu beschreiben, den Quellen, aus denen er floss, so weit wie möglich nachzuspüren, die Veränderungen, die er auf dem Wege von der Quelle bis zu seiner Fixierung durch Alfred oder Marie durchmachen musste, uns zu vergegenwärtigen, dürfte sich der Mühe wohl verlohnen. Wir gewinnen durch eine solche Arbeit nicht nur eine Vorstellung von den

Elementen, aus denen sich für Alfred und seine Zeit die eigentliche Fabel zusammensetzte, sondern wir erhalten zugleich auch einen Einblick in einen Teil der Erzählungsstoffe, an denen das Volk zu einer Zeit Vergnügen fand, wo von einer Erzählungslitteratur noch nicht die Rede war.

Bis jetzt sind diese Fragen nur summarisch behandelt worden. Roquefort in seiner Ausgabe der Fabeln der Marie und Oesterley in den als Appendix zu seiner Romulusausgabe abgedruckten Stücken aus der von Marie abhängigen, am passendsten mit LBG bezeichneten lateinischen Sammlung haben einzelne Parallelen zu den Fabeln gegeben; G. Paris, Journal des Savants 1885, S. 40 ff., hat die einzelnen Stücke der Sammlung LBG scharfsinnig, aber ohne auf Einzelheiten einzugehen, zergliedert und gruppiert; J. Bédier hat in seinem Werke über die Fabliaux diese Zergliederung weiter ausgeführt, und derselbe Gelehrte hat ebenda zu den eigentlichen '*Contes*' unserer Sammlungen einige Varianten beigebracht; vgl. besonders S. 92—95 und S. 399 ff.

Schon vorher hatte Ed. Mall in seinem Aufsatze: Zu der mittelalterlichen Fabellitteratur, ZfRP IX 161 ff. sich über den Esope der Marie als Ganzes ausgesprochen. Nach seinen Untersuchungen steht es fest, dass die Quelle der ersten vierzig Fabeln der Marie die nach ihrem ersten Herausgeber gewöhnlich Romulus Nilantii genannte Romulusbearbeitung ist. Der Beweis für die Abhängigkeit des Esope der Marie von jenem Romulustexte ergiebt sich aus dem Inhalt beider Sammlungen im allgemeinen, sowie aus der gleichen eigenartigen Fassung einiger Stellen in den Fabeln selbst. Der Rom. Nil. enthält eine Auswahl aus einer Romulusfassung, die dem gewöhnlichen Romulus parallel steht, aber nicht identisch mit ihm ist. Marie bietet nun dieselbe Auswahl, und zwar so, dass sie auch die Fabel hat, die eine offenbare Zuthat des Verfassers des Rom. Nil. ist (11[a]), anderseits aber, weil Alfred wahrscheinlich nach einer unvollständigen Handschrift des Rom. Nil. arbeitete, eine Reihe von Fabeln auslässt und in betreff der Reihenfolge einige wenige Veränderungen vornimmt. Von einzelnen Stellen, welche die Abhängigkeit der Texte beweisen, hebt Mall neben dem Umstande, dass in beiden Romulus zum Kaiser gemacht wird, besonders F. 4 heraus; in beiden Fassungen ist in dieser Fabel nur von zwei Zeugen die Rede, während es sich in der ganzen Romulustradition um drei handelt; in beiden geht auch das Schaf vor Kälte zu Grunde, während es

im Romulus nur seine Wolle verkaufen muss. Andere Stellen mit derselben Beweiskraft finden sich über das ganze Werk zerstreut; vgl. unten die Bemerkungen zu F. 11, 16, 17, 19, 23, 27, 30, 31.

Wenn es so fest steht, dass Alfred für den ersten Teil seiner Sammlung eine lateinische Quelle benutzte, so liegt es nahe, auch für den zweiten Teil eine lateinische Vorlage vorauszusetzen. In der That scheint Marie für den ganzen Esope eine solche einheitliche lateinische Vorlage angenommen zu haben. Am Schlusse ihres Prologs sagt sie deutlich:

Ci cumencerai la premiere
des fables qu'Esopes escrist,

und beginnt dann die erste Fabel:

D'un coc recunte,

eine Wendung, die in verschiedenen Formen sich in vielen Fabeln und Epimythien des ersten sowie des zweiten Teiles wiederholt. Im Anfang einer Fabel des zweiten Teils (F. 93) heisst es ferner ausdrücklich:

Par vieil essample truis escrit
e Esopes le cunte e dit.

Und um gleichsam gar keinen Zweifel aufkommen zu lassen, betont Marie im Epilog ihres Werkes nochmals, dass Alfred seine Sammlung aus dem Lateinischen ins Englische übersetzte. Aber so wenig wir auch Grund haben, die *bona fides* der Marie zu bezweifeln, so kann sie doch nicht in unsern Augen als vollkommen einwandsfreie Zeugin gelten. Sie war nicht bloss wie ihre Zeitgenossen über Aesop, der nach dem Prolog v. 20 lateinisch schrieb, im Unklaren, sondern sie erscheint auch über ihre direkte Vorlage, die Sammlung Alfreds, so wenig orientiert, dass sie, was unmöglich ist, als Verfasser derselben keinen geringeren als König Alfred ansieht. Wenn Alfred selbst nun auch vielleicht oder wahrscheinlich der Fabel 93 die erwähnten Worte vorgesetzt hat, so ist es wohl möglich, dass er sich derselben in der naiven Weise seiner Zeit als einer blossen Formel bedient hat, die auf eine bestimmte schriftliche Quelle so wenig hinzuweisen braucht wie die *estoire* oder der *livre* der Dichter der Renartsschwänke. Gegen die Existenz einer einheitlichen schriftlichen Quelle für

den zweiten Teil der Sammlung Maries spricht wenigstens ein Umstand. Bei der Vorliebe der Zeit für Fabeln wäre es sehr zu verwundern, dass diese lateinische Sammlung, die so viel neuen Stoff enthielt, spurlos verschwunden wäre, dass wir von ihrem Vorhandensein nichts wüssten als die Andeutungen bei Marie und dass andere mittelalterliche Sammlungen wohl auf Marie, nicht aber auf jenes lateinische Original zurückführen. Denn etwa in dem sogenannten Romulus Roberti und der Sammlung LBG Ueberreste der lateinischen Quelle oder Abflüsse aus derselben zu erblicken, ist nach Ed. Malls Ausführungen kaum noch möglich. Anderseits passt das, was wir von Alfred und seiner Arbeitsweise aus dem ersten Teile des Werkes erfahren, gut zu der Annahme, dass er selbst der Sammler des Stoffes gewesen ist. Das ganze Unternehmen war ein volkstümliches: Alfred wollte dem Volke moralische und, wie es ihm schien, fürs Leben praktisch verwendbare Lehren in der Form der Fabel übermitteln. Er ging aus von einem lateinischen Werke, dem Rom. Nil., der ihm irgendwie nahe lag. Wie wir im Laufe unserer Untersuchung sehen werden, folgte er hierbei keineswegs ängstlich seiner Vorlage, er nahm im Gegenteil, abgesehen von den Epimythien, die er dem Charakter seiner Zeit anpasste, auch im Innern der Fabel Veränderungen mannigfacher Art vor und benutzte, wenn nicht alles täuscht, bei diesen Veränderungen die im Kloster und im Volke fortlebenden mündlichen Fassungen der Fabeln. Da scheint es kein Wunder, dass er, um sein Werk zu vervollständigen, selbstthätig andern ihm zweckmässig erscheinenden Stoff sammelte, mochte ihm dieser nun in einzelnen Stücken aus der Litteratur oder aber aus der mündlichen Überlieferung zufliesssen.

So halte ich denn, wie auch Ed. Mall es schon andeutete, Alfred selbst für den Sammler der Stücke, die im zweiten Teil des Esope enthalten sind. Für unsere Untersuchung über die Quellen der einzelnen Stücke ist übrigens die Entscheidung über diese Frage von keinem Belang. Angemerkt möge noch werden, dass, wenn entgegen meiner Meinung eine einheitliche lateinische Quelle auch für den zweiten Teil bestanden haben sollte, diese nur wenig älter als Alfreds Sammlung war, da die orientalischen Stoffe, die im zweiten Teile verwertet wurden, kaum früher als im Anfang des Jahrhunderts nach England gebracht werden konnten.

Nach dem Gesagten gilt es für uns als feststehend, dass die Fabelsammlung Maries aus zwei Teilen besteht, von denen der eine (F. 1—40) sich als eine Bearbeitung von vierzig Fabeln des sogenannten Rom. Nil. darstellt, der andere aber nicht auf eine für uns erkennbare, einheitliche Quelle zurückgeht. Für jenen ersten Teil kommt es für uns darauf an festzustellen, wie Alfred-Marie den Text des Rom. Nil. bearbeitet und woher er die von ihm gebrachten Abweichungen genommen hat; für den zweiten aber ist die Hauptfrage, woher der Stoff überhaupt stammt, und weiter, wie sich die Bearbeitung, die Marie bietet, zu der Quelle und zu andern Ableitungen aus eben derselben Quelle verhält.

Die Vorbedingung zur Beantwortung dieser Fragen ist demgemäss eine doppelte: einmal eine Vergleichung der französischen Redaktion der ersten vierzig Fabeln der Marie mit den entsprechenden Fabeln des Rom. Nil. und zweitens eine Vergleichung der Abweichungen dieser Fabeln, besonders aber des Inhalts der zweiundsechzig Fabeln des zweiten Teils mit Parallelen und Varianten, wie sie das Altertum und das Mittelalter einerseits, und nicht minder die 'ungeschriebene Litteratur', die mündlich seit alten Zeiten im Volke bestehenden und noch heute fortlebenden Erzählungen, anderseits uns bieten. Ich halte es für zweckmässig, das gesammelte Material *in extenso* vorzuführen; sieht man doch so am leichtesten und übersichtlichsten, was ich zu jeder Fabel zu sagen habe, und ist doch so ein Rahmen geschaffen, in den manches — ich fürchte vieles — bequem nachgetragen werden kann. Zugleich benutze ich diese Einzelbehandlung, um bei jeder Fabel anzugeben, auf welche Schriftsteller und Sammlungen die in ihr niedergelegte Fassung in der Folge eingewirkt hat. Es sind dies die lateinische Sammlung LBG [1]), der sog. Rom. Rob. (= RR), das Pariser Promptuarium (= Pr.),[2]) die Mischle Schualim des Berachjah (= Ber.), die

[1]) Ich gebe alle entsprechenden Fabeln von LBG, bin aber weit entfernt damit sagen zu wollen, dass der Verfasser jener Sammlung in allen Stücken ausschliesslich Maries Darstellung gefolgt ist. Dasselbe gilt von den Fuchsfabeln des Berachjah.

[2]) Eng verwandt mit dem Pariser Promptuarium ist eine aus dem Anfang des 14. Jh. stammende lateinische Fabelsammlung in Reims (MS f. 743/739, fol. 142°—152°). Dieselbe enthält 35 Fabeln, von denen 26 mit Fabeln des Pariser Promptuarium übereinstimmen, und zwar ist 3 der Reimser Sammlung = 8 des Par. Pr., 4 = 9, 5 = 10, 7 = 11, 8 = 12, 9 = 13, 10 = 14, 11 = 15,

beiden italienischen Sammlungen P und R, sowie endlich die Moralités Bozons (= Boz.). Übrigens begnüge ich mich in betreff dieses Punktes mit einfachen Angaben, teils um diesen Aufsatz nicht über Gebühr anschwellen zu lassen, teils und besonders aber, weil eine ausführliche Auseinandersetzung der weitern Behandlung des Stoffes von Nachahmern der Marie wohl zur Charakterisierung jener Nachahmer, nicht aber Alfred-Maries dient.

Unter mancherlei Schwierigkeiten ist die folgende Untersuchung zu stande gekommen. Sie würde mir aber unmöglich gewesen sein, wenn nicht die Verwaltungen der Hzgl. Bibliothek in Gotha, der Grosshzgl. Bibliothek in Weimar und der Kgl. Hof- und Staatsbibliothek in München mich in freundlichster Weise durch Übersendung von Werken und Zeitschriften unterstützt hätten. Es drängt mich den genannten Instituten, besonders aber dem Vorstand der Grosshzgl. Bibliothek in Weimar, dem Herrn Geh. Hofrat von Bojanowsky, der immer wieder bereitwilligst auf meine Wünsche eingegangen ist, hier auch öffentlich meinen aufrichtigen Dank zu sagen. W. Pertsch aber, dem trefflichen Verwalter der Hzgl. Bibliothek in Gotha, dessen Blick nicht mehr auf diese Blätter fallen sollte, werde ich, wie so viele mit mir, für die mannigfache Förderung, die er mir hat zu teil werden lassen, stets ein dankbares Andenken bewahren.

Erster Teil.

I. Hahn und Perle.

Quelle: Rom. Nil. I 1.

Abweichungen: 1. Während bei Phaedrus III 12 und in der Romulustradition der Hahn eine Perle (*margarita*) findet, entdeckt

---

12 = 16, 14 = 17, 15 = 18, 16 = 19, 17 = 20, 19 = 21, 20 = 22, 22 = 23, 23 = 24, 24 = 25, 26 = 26, 27 = 27, 28 = 28, 29 = 29, 30 = 31, 31 = 31, 32 = 32, 33 = 33. Von den übrigen neun Fabeln entsprechen noch sieben weiteren Fabeln der Marie, und zwar ist 1 der Reimser Sammlung = 1 bei Marie, 2 = 13, 6 = 18, 13 = 29, 18 = 45, 21 = 55, 25 = 70. Die beiden letzten Fabeln der Sammlung haben mit Marie nichts zu thun. Die Reimser Sammlung ist also aus derselben Quelle geflossen wie das Pariser Promptuarium, und zwar war diese Quelle reichhaltiger als jede der beiden Sammlungen. — Ich verdanke die Angaben über den Inhalt der Reimser Sammlung der Freundlichkeit des Herrn Archivar L. Demaison in Reims.

er bei Marie (und bei Berachjah) einen Edelstein (*gemme; iaspis, lapis pretiosus*). Ebenso handelt es sich in den sonst auf den Rom. Nil. zurückgehenden Fabulae rhythmicae 1, bei dem Anon. Nevel. 1 und seinem Gefolge (Ysopet I 1, Lyoner Ys. 1, Boners Edelstein 1, Aesopus moralisatus und aus letzterm Magdeburger Aesop 1, Goudanus 1), und bei Bromyard A. 26. 32, also überall in Texten, die auf England hinweisen, um einen Edelstein (*iaspis, lapis pretiosus; iaspe, precieuse pierre*). — 2. Im Rom. Nil. wie bei Phaedrus hätte ein anderer Finder der Perle zu ihrem alten Glanze verholfen, bei Marie würde er den Edelstein in Gold gefasst und durch die Schönheit des Goldes seinen Glanz vermehrt haben. Ebenso Waldis I 1:

Wenn dich ein reicher Kauffman het,
viel grosser ehr er dir anthet,
vnd würd dich halten also holdt,
dass er dich fassen liess in goldt.

— 3. Die Moral ist wie oft bei Marie weiter ausgeführt.

Ableitungen: LBG 1; Ber. 4, S. 17; R. 1, P 1.

II. Lamm und Wolf.

Quelle: Rom. Nil. I 2.

Abweichungen: 1. Bevor der Wolf das Lamm bezichtigt, dass es ihm das Wasser trübe, heisst es:

Irieement parla li lous,
ki mult esteit cuntrarious,
par maltalent parla a lui.
'Tu me fes', dist il, 'grant ennui.'

Vgl. Fab. rhythm. 2:

Tunc lupus ore minax agno fera verba tonabat.

— 2. Um das Unrecht, das ihm angeblich geschieht, recht hervortreten zu lassen, fügt der Wolf seiner Rede hinzu:

Altresi m'en irai, ceo crei,
cum jeo vinc ça, murant de sei.

— 3. Im Rom. Nil. wie im gewöhnlichen Romulus I 2 (doch nicht bei Phaedrus I 1 und Ademar 3) errötet der Wolf nicht vor der

Wahrheit: *Lupus non erubescens veritati: Maledicis mihi, inquit;* dagegen Marie:

'Quei!' fet li lous, 'maldiz me tu?'

Ableitungen: LBG 2; Ber. 3, S. 15; R. 2, P. 2.

III. Maus und Frosch.

Quelle: Rom. Nil. I 3.

Abweichungen: 1. Die Einleitung (1—43), in welcher beschrieben wird, wie Frosch und Maus zusammenkommen, wie der Frosch bewirtet wird und dann die Maus bestimmt mit in seine Wohnung zu kommen, findet sich nur bei Marie. Vgl. die Einleitung zu F. 9. Einen Ansatz zu einer Einleitung hat schon Aesop (Halm 298): *Χερσαῖος μῦς κακῇ μοίρᾳ βατράχῳ ἐφιλιώθη... Καὶ πρῶτον μὲν ἐπὶ τῆς χώρας ἦλθον σῖτον δειπνήσοντες.* Im Ys. II 6 (Rob. I 261) will die Maus ihre Verwandten besuchen, im Lyoner Ys. 134 geht sie aus *'por sa poure cheuance querre'.* Auch La Fontaine IV 11 hat eine Einleitung, in welcher der Frosch die am Rande des Sumpfes spazierende Ratte auffordert ihn zu besuchen. — 2. Ebenso ist die Fahrt über die Wiese (V. 48—56) bei Marie hinzugefügt. — 3. Der Rom. Nil. hat wie der gewöhnliche Romulus I 3 (doch nicht Ademar 4 und der Wolfenbüttler Romulus I 3) noch den Gedanken, dass die Maus auf Anregung des Frosches den Faden bringt (*Libens tibi auxilium feram, si prius grossum filum michi et longum adduxeris*). — 4. Der Faden wird wie sonst (Aesop 298, Ademar 4, Anon. Nev. 3, Neckam 6, Ys. I 3 und II 6 bei Robert I 259, 261, Jacobus de Vitry 3) um Bein und Bein geschlungen, nicht, wie im Rom. Nil., in den Fab. Rhythm. 3 und LBG, um Hals und Bein. — 5. Nur bei Marie findet sich der Schluss, dass die Maus gerettet wird; bei Aesop, Ademar, im Wiener Romulus 3, Neckam 6, im Ys. II 6 (Rob. I 261) ist die Maus im Wasser schon ertrunken; sonst nimmt und frisst der Weih sowohl Frosch wie Maus.

Ableitungen: LBG 3; Ber. 2, S. 7; R. 14, P. 12.

IV. Hund und Schaf.

Quelle: Rom. Nil. I 4.

Abweichungen: 1. Während bei Phaedrus I 17 der Hund nur e i n e n Zeugen, den Wolf, beibringt, treten in Romulus I 4

und bei allen Spätern nach mittelalterlichem Brauch drei Zeugen auf (*Lupus, Milvus, Accipiter*). Im Rom. Nil. fehlt aus Versehen der *Accipiter*, in der Fabel selbst dagegen ist zweimal von drei Zeugen die Rede (*tribus falsis testibus convicta; cuius carnem tres falsi testes partiti sunt*). Der Fehler ist bei Marie wie in den Fab. Rhythm. 4 und in LBG ausgemerzt, und zwei Zeugen sind durchgeführt. Auch im Lyoner Ys. 4 treten nur zwei Zeugen auf (*lo nieble* und *lo uoutour*), indessen ist hier der Wolf der Richter. — 2. Im Rom. Nil. und Marie stirbt das Schaf vor Kälte und wird verzehrt; ebenso geht es unter in den Fab. Rhythm. 4: *Vellere deposito, caro testibus esca paratur* und auch wohl in LBG: *Canis autem, hac satisfactione non contentus, in pellem ipsius agit, et irruens super eam cum falsis testibus suis, Lupo et Milvo, miseram illam miseriorem reddit.* Im gewöhnlichen Romulus dagegen und bei den anderen Lateinern verliert das Schaf nur die Wolle. Wie sehr aber der Tod des Schafes als notwendig gefühlt wurde, geht daraus hervor, dass im Lyoner Ys. 4 und bei Boner 7, die beide auf den Anon. Nevel. 4 zurückgehen, das Schaf — im Gegensatz zu ihrer Vorlage — untergeht. Auch bei Waldis I 48 wirft der Hund das Schaf in das Gras und zerreisst es. Der Lyoner Ys. berührt sich mit Marie, indem in beiden das Schaf vor Kälte stirbt.

Ableitungen: LBG 4; Pr. 30; Ber. 7, S. 27; R. 3, P. 3; (Boz. 55, vgl. B. Herlet, Beiträge zur Geschichte der aesop. Fabel im Mittelalter, Programm des Kgl. alten Gymnasiums in Bamberg, 1892, S. 53, 54).

V. Hund und Schatten.

Quelle: Rom. Nil. I 5.

Abweichungen: 1. Der Hund hat bei Marie, wie bei Jac. de Vitry 18, Stephan von Bourbon 266, Bromy. A. 27. 14, einen Käse gestohlen, im Rom. Nil. und sonst gewöhnlich ein Stück Fleisch (im Anon. Nev. einen Knochen). Im Ys. I 5 heisst es:

> *en sa gueule un fromage mou,*
> *autres dient que ce yere chars.*

Der Käse kam vielleicht in die Fabel durch eine Anlehnung an die Mondfabel (Marie 58). Ähnlich ist in der Fabel vom Raben und Fuchs (Marie 13) bei Aesop 204, bei Al. Neckam, De naturis rerum c. 126, im Dial. Creat. 61 und bei Lessing II 15 von einem

Stück Fleisch, sonst gewöhnlich von einem Käse die Rede. — 2. Gewöhnlich schwimmt oder geht der Hund durch den Fluss, bei Marie und in den von ihr abhängigen Fassungen, sowie noch bei Stephan von Bourbon 266, Pauli 426 und dem Stricker (Grimm, Altd. Wälder, III 170), geht er über eine Brücke und springt von da ins Wasser. Dagegen heisst es bei Boner 9 geradezu:

dâ vant er weder brugg noch steg,
dâ was weder schif noch man:
ze vuoze muoster über gân.

Am Wasser vorbei geht der Hund bei Baldo 1 (Ed. du Méril, Poésies inédites du moyen âge, S. 217) und bei Joh. de Capua (hg. von Dérembourg, S. 29).

Anm. Ed. du Méril S. 158 hält, wohl etwas künstlich, beide Abweichungen für entschiedene Verbesserungen. Der Käse ging unter, das Stück Fleisch hätte der Hund wieder auffinden können (?). Wenn der Hund direkt durch das Wasser schwamm, konnte er das Spiegelbild des Fleisches oder des Käses im Wasser wegen der Wellenbewegung nicht sehen.

Ableitungen: LBG 5; Ber. 5, S. 21; R. 4, P. 4.

VI. Sonne will freien.

Quelle: Rom. Nil. I 8.

Abweichungen: 1. Die Einleitung, nach welcher bei Phaedrus I 6 und in der Romulustradition ein weiser Mann bei einer Diebshochzeit die Fabel erzählt, fehlt bei Marie, wie schon bei Aesop 77 und noch im Berner Romulus 2, in welchem die Fabel eine eigene Gestalt hat. — 2. Im Rom. Nil. verbieten die Geschöpfe der Sonne die Heirat und gehen erst dann, als das Verbot nichts nützt, zu Jupiter; bei Marie, wie bei Ph. I 6, begeben sie sich, sobald sie vom Plan der Sonne hören, zur 'Destinee', bei der '*cele ki mielz saveit*' (sonst *una ex iis*) die Bedenken vorbringt. — 3. Eine zusagende Antwort giebt die Gottheit nur bei Marie V. 21—24 (und LBG), sowie im Lyoner Ys. 7.

Ableitungen: LBG 8; R. 5, P. 5.

VII. Wolf und Kranich.

Quelle: Rom. Nil. I 9.

Abweichungen: 1. Im Romulus sucht der Wolf selbst gegen grosse Belohnung einen Arzt; bei Marie, wie bei Neckam 1, im

Ys. II (Robert I 196) und im Lyoner Ys. 8 halten die Tiere und Vögel, die der Wolf beruft, eine Beratung ab, wer dem Wolfe helfen könne, und empfehlen dann den Kranich, dem der Wolf grossen Lohn verheisst. — 2. Gewöhnlich antwortet der Wolf dem Kranich, er solle sein Leben als Lohn ansehen; bei Marie hält er sich selbst für thöricht, dass er ihm nicht den Kopf abgebissen hat:

mei, ki sui lous, tieng jeo pur fol,
qu'od mes denz ne trenchai tun col.

Ähnlich bei Goudanus: *Si libuisset, licuit premordere collum tuum.* Bei La Fontaine III 9 droht er dem Storch, der wie bei Odo 6 die Rolle des Kranichs vertritt:

Allez, vous êtes une ingrate:
Ne tombez jamais sous ma patte!

Im Oxforder Rom. 7 endlich wird dem Storch in der That der Kopf abgebissen.

Ableitungen: LBG 9; Ber. 8, S. 33; R. 15, P. 13.

VIII. Zwei Hunde.

Quelle: Rom. Nil. I 10.

Abweichungen: 1. Der Fehler im Rom. Nil., dass die eine Hündin die andere zum dritten Male (*tertio*) mahnt ihre Hütte zu verlassen, ist bei Marie vermieden. Das Versehen geht auf den Urtext des Romulus zurück, wo gleich bei der ersten Aufforderung das Wort *iterum* (= zu wiederholten Malen) gebraucht war (Rom. Div. I 9 *Deinde iterum rogabat ut cum catulis iam firmis exiret;* Ad. 54 *Ingressa illa ut foetus exponeret. Post iterum rogavit ut catuli firmi exirent*). In LBG ist wirklich von drei bestimmten Aufforderungen die Rede. — 2. Im Rom. Nil. verlangt die Hündin so lange Herberge, bis ihre Jungen gross sind; bei Marie wartet die gutmütige Hündin von selbst so lange und lässt sich dann durch den Hinweis auf die Winterzeit bestimmen, die andere bei sich zu behalten. — 3. In Rom. Nil., wie bei Phaedrus I 19 und in den andern Romulustexten, droht die Aufgenommene die Besitzerin aus dem Hause zu drängen, bei Marie wird die letztere wirklich hinausgetrieben. Ebenso beim Anon. Nevel. 9, im Oxf. Rom. 7, bei Jac. de Vitry 161, im Lyoner Ys. 9 und bei Boner 10. Im Ys. I 9 (Robert I 116) und bei Abst. 72 räumt sie freiwillig

das Feld, im Ys. II 27 (Robert I 117) geht die aufgenommene Hündin in sich und verlässt die Hütte.

Ableitungen: LBG 10; Pr. 29; Ber. 9, S. 37; R. 7, P. 7.

IX. Stadt- und Waldmaus.

Quelle: Rom. Nil. I 11.

Abweichungen: 1. Die Einleitung, in der erzählt wird, dass die Stadtmaus in eine andere Stadt gehen will und, von der Nacht überrascht, bei einer Waldmaus Unterschlupf sucht, ist entwickelt aus den Worten: *dum iter agebat, magna prolongati itineris lassitudine fatigatus.* Bei Goudanus heisst es: *Libitum est urbano muri deambulare rus.* — 2. *suriz de bois, boscage* anstatt *mus agrarius, mus ruralis*, weil bei Marie die Scene in einem Walde spielt. Vgl. auch die bei Marie fehlende Wendung: *Cui nuces et glandes et hordeicia grana cum pervia aqua exhibuit.* Auch im Ren. le Contref. (bei Robert I 48) heisst es: *L'une en un bois ot sa maison.* Bei Odo 16 wird die Maus unterschiedslos *campestris* und *silvestris* genannt. — 3. Während im Rom. Nil. die Stadtmaus die Feldmaus einfach mit sich nimmt, gesteht bei Marie die Stadtmaus erst auf die Frage der Waldmaus, dass es ihr bei ihr nicht gefällt. Ebenso drückt bei Aesop 297 b (doch nicht 297), im Ren. le Contref. und im Lyoner Ys. 12 die Stadtmaus ihr Missfallen über die Lebensweise ihrer Gefährtin aus. — 4. Das Haus ist im Rom. Nil. *omnibus bonis refertum*, bei Marie ist dort *plenté de farine e de miel;* vgl. Aesop 297 b: *Ἔδειξε δὲ αὐτῷ σῖτον καὶ ἄλευρα καὶ ὄσπρια καὶ σῦκα καὶ μέλι καὶ φοίνικας.* Ebenso ausführlich später, z. B. bei H. Sachs (hg. von Ed. Goetze, No. 204). — 5. Im Rom. Nil. findet sich der merkwürdige Zusatz: *uti cellarius subinde exiit . . . mures, undecunque colligentes se, ad consuetas epulas rediere*, während doch sonst von weitern Mäusen nicht die Rede ist; der Fehler ist von Marie vermieden, da bei ihr *les suriz* V. 36 sich auf die beiden Mäuse bezieht. — 6. Die Gefahren, die die Maus läuft, sind anschaulicher bei Marie beschrieben: Nil. *aut tenso muscipulo tenearis aut captus a cato comedaris,* Marie:

Ore as tu poür de la gent,
de chas, d'oisels tut ensement
e des engins qu'um fet pur tei.

Ableitungen: LBG 11; Ber. 10, S. 41; R. 9, P. 8.

X. Fuchs und Adler.

Quelle: Rom. Nil. I 12.

Abweichungen: 1. Im Rom. Nil. wie in der ganzen Romulustradition hat der Adler die jungen Füchse geraubt; bei Marie wird gezeigt, wie er einen aus der Zahl nimmt. Auch bei Waldis I 59 gehen die kleinen Füchse hinaus aufs Feld vor der Höhle. Einen Fuchs raubt der Adler auch im Ys. I 13. — 2. Es fehlt bei Marie der Gedanke, dass der Adler die Füchse seinen Jungen geben will. — 3. Der Adler hat im Rom. sein Nest auf einem Baume, bei Marie auf einer Eiche. — 3. Vgl. Rom. Nil.: *Cumque fumus et flamma perstreperent et ad summitatem arboris pene pertingerent, aquila, nimium dolore compulsa ac pullorum cura, ne perirent, vulpinos catulos incolumes matri supplex reddidit, obsecrans ut adductum restringeret incendium,* und Marie V. 13:

Li aigles vit le feu espris;
al gupil prie e dit: 'Amis,
estein le feu! Pren tun chael!
Ja serunt ars tuit mi oisel.'

Ableitungen: LBG 12; Pr. 28; Ber. 11, S. 47; R. 10, P. 9.

XI. Löwenanteil.

Quelle: Rom. Nil. I 6 und 7.

Abweichungen: 1. Die Verse 23—24 in der ersten Fassung der Fabel:

se nule beste la perneit,
sis enemis mortels serreit

gehen auf die zweite Fassung der Fabel im Nil. zurück: *semper sibi me inimicum esse non ambiget.* — 2. Marie drückt sich am Anfang des zweiten Teils nicht deutlich aus, wenn sie sagt:

Une altre feiz ot li leüns
el bois od lui plus cumpaignuns;
la chievre e la berbiz i fu.

Im Rom. Nil. ist die Kuh das dritte Tier. Von einer Vierteilung bei drei Teilnehmern an der Jagd, womit die Dreiteilung bei zwei Teilnehmern Aesop 258 zu vergleichen wäre, ist hier nicht

die Rede. — 3. Bei Marie ergreifen die Tiere nach der Teilung, die der Löwe vornimmt, die Flucht (V. 40); ebenso Boner 8:

Ir teil muosten si dâ lân
und muosten hungrig dannen gân;

B. Waldis I 5: *Stillschweigend giengen sie davon*; Goudanus: *Socii hoc audito discedunt vacui et taciti.* So schon Aesop 258: *αὕτη κακὸν μέγα σοι ποιήσει, ἢν μὴ ἐθέλῃς φυγεῖν.*

Anm. Die Fabel besteht im Rom. Nil. und Marie aus zwei Teilen, von denen der erste eine durch Veränderung der unpassenden Subjekte bewirkte Umarbeitung des zweiten ist. Dass auch der Verfasser des Rom. Nil. beide Teile nur als eine Fabel auffasste, geht daraus hervor, dass beim ersten Teil das Epimythion, beim zweiten das Promythion fehlt. Dasselbe gilt für die Fassung bei Marie, in der beide Teile durch *Une altre feiz* (LBG *Alio etiam tempore*) verbunden sind. Dagegen sind vom Verfasser der gleichfalls vom Rom. Nil. abhängigen Fab. Rhythm. I 6, 7 und in Wright, Lat. Stories 6, 7 aus der einen zweiteiligen Fabel zwei gesonderte Fabeln gemacht. — Vgl. zu dieser Fabel Konstanty Górski, Die Fabel vom Löwenanteil in ihrer geschichtlichen Entwicklung, Berl. Diss. 1888, und B. Herlet, Beiträge, S. 68 ff.

Ableitungen: LBG 6; Ber. 12, S. 51; R. 11, 12, P. 10.

XII. Adler und Schildkröte.

Quelle: Rom. Nil. I 13.

Abweichungen: 1. Im Rom. Nil. findet der Adler eine grosse Schildkröte, bei Marie kommt er ans Meer, um zu fischen und findet dabei die *'welke'*. — 2. In Phaedrus II 6, Romulus I 13 und den abhängigen lateinischen Texten giebt die Krähe gegen das Versprechen einen Teil der Schildkröte zu erhalten dem Adler den Rat das Schaltier aus der Höhe auf einen Felsen herabzuwerfen, *'ut concha fracta fruamur esca'*. Dazu stimmt das Epimythion *Et sic aquila fecisse fertur ut concha quam natura munierat iniquo periit consilio.* Bei Marie dagegen giebt die Krähe denselben Rat, überlistet aber den Adler, indem sie allein das Schaltier frisst. Und dementsprechend wendet sich die Moral gegen den schlechten Ratgeber, der einem andern durch seinen Rat abnimmt, was jener durch grosse Arbeit verdient hat. Diese Fassung, die wohl durch das Versprechen des Adlers im Rom. hervorgerufen wurde, war im Mittelalter überall beliebt; sie findet sich im Ys. I 14 (Robert II 453, aber nicht im An. Nev. 14), bei Boner 17 (von Gottschick, Über die Quellen zu

Boners Edelstein, Programm des Gymnasiums zu Charlottenburg, 1875, übersehen), Waldis I 10, Camerarius S. 178, Goudanus, Kirchhof VII 173. Auch in der nicht recht verständlichen Fabel des Lyoner Ys. 14 sagt der 'Corbel' zum Adler:

Ce ne est chose couenable
pour toi, a moi est profitauble,

ohne dass er freilich am Schluss die That folgen lässt.

Anm. In den Litteraturnachweisen zu Kirchhof VII 173 und Waldis I 10 ist diese Fabel mit der nicht damit verwandten 'Schildkröte lernt fliegen' (Babrios 115) zusammengeworfen; auch hat Stricker, Altd. Wälder III 215 nichts damit zu thun.

Ableitungen: LBG 13; Ber. 20, S. 75; R. 13, P. 11.

XIII. Rabe und Fuchs.

Quelle: Rom. Nil. I 14.

Abweichungen: 1. Marie beschreibt den Diebstahl genau (V. 1—7); ähnlich sehen wir bei Boner 18 den Raben *'mit einem kaes, den er gezogen | ûz einem spîcher hâte dô;* viel ausführlicher in spätern Texten, wie im Rom. de Ren. II 843—1013, in der deutschen Fabel in von Lassbergs Liedersaal II 171 u. a. Witzig geht Gellert in seiner Bearbeitung der Fabel darüber hinweg: 'Er fand einst einen Käs; und wo? Das weiss ich nicht. Genug, man weiss, dass Raben stehlen.' — 2. Zufall ist es, wenn Marie, ebenso wie der Lyoner Ys. 15, nicht sagt, dass der Rabe sich mit dem Käse auf einen Baum setzt. — 3. Bei Marie lobt der Fuchs den Raben nicht ins Gesicht, sondern er spricht bei Seite, natürlich so laut, dass der Rabe es hören kann. Ebenso Rom. Rob. 17, doch nicht LBG 14. — 4. Marie lässt den matten Schlussgedanken aus, den der Rom. Nil. wie Phaedrus I 13 und der grösste Teil seines Gefolges bis zu La Fontaine I 2 hat: *Tunc corvus ingemiscens, stupore nimio deceptus, falsis adulationibus credidisse poenitet,* sondern schliesst: *Puis n'ot il cure de sun chant, que del furmage ot sun talant.* Ebenso Ys. I 15 (Robert I 9) *Qui lors sun chant bien pou prisa.* Ähnlich wie Marie lassen den Schlussgedanken, den auch Aesop nicht kennt, aus: der Oxforder Rom. 13, Odo 70, Neckam 27 und trotz des Anon. Nev. auch Boner 18 und Renner 2469.

Anm. Zur Fabel vgl. Ewert, Ueber die Fabel Der Rabe und der Fuchs, Berliner Dissert. 1892. Wenn Ewert S. 25 noch erwähnt, dass bei Marie der Fuchs überlegt, wie er an dem Käse seinen Anteil haben könne, so übersieht er, dass es auch im Rom. Nil. heisst: *cogitansque in semet ipso quo modo fraudulenter caseum a corvo eriperet.*

Ableitungen: LBG 14; RR 17; Ber. 13, S. 55; R. 16, P. 14.

XIV. Kranker Löwe.

Quelle: Rom. Nil. I 15.

Abweichungen: 1. Im Rom. Nil. besuchen die Tiere den todkranken Löwen *fraudulenter mente,* und alle freuen sich, als sie ihn den letzten Atemzug thun sehen; bei Marie empfinden die einen Schmerz, die andern sind gleichgültig, einige erwarten bei der Testamentseröffnung ein Geschenk: alle wollen wissen, ob der Löwe davon kommen kann. — 2. Die Tiere, die den Löwen kränken, sind im Rom. Nil. *aper, taurus, asinus,* bei Marie *bués, asnes, gupiz,* in LBG *aries* (aus *bués*), *asinus, vulpes,* im Pariser Promptuarium *bos, asinus, vulpes.* Dass man den Fuchs, den Meister der Listen, gern auftreten liess, leuchtet ein; so gehört er in Ys. I an Stelle des Weihen zu den Zeugen, die der Hund in F. 4 gegen das Schaf aufstellt. — 3. Auffallender ist, dass der Fuchs den Löwen in die Ohren beisst. Bei Boner 19 beisst der Eber den Löwen 'in den Waden'. — 4. Der Esel schlägt bei den Lateinern (Ph. I 21, Rom. I 15) dem Löwen mit seinen Hufen die Stirn ein; bei Marie erscheint der Gedanke gemildert:

od le pié le fiert sur le piz.

— 5. Marie fügt in der Klage des Löwen den Gedanken hinzu:

Quant j'ere liez, haitié esteient;
quant j'ere iriez, mult se cremeient.

— 6. Die Moral ist verschieden. Bei Nil. ist an die Fabel eine Mahnung geknüpft: Prom.: Wer die alte Kraft verliert, soll die Wildheit des Geistes lassen, weil er die frühere Ehre nicht haben kann; Epim.: Die Mächtigen sollen milde sein bei ihrer Macht. Bei Marie ist nur die Thatsache konstatiert: Wer schwach wird und Habe und Kraft verliert, wird auch von denen selbst verachtet, die ihn früher liebten. Ähnlich Phaedrus I 21:

Quicunque amisit dignitatem pristinam,
Ignavis etiam iocus est in casu gravi.

Ableitungen: LBG 15; Pr. 8; Ber. 1, S. 5; R. 6, P. 6.

XV. Esel schmeichelt.

Quelle: Rom. Nil. I 16.

Abweichungen: 1. Bei Marie wie auch sonst (An. Nev. 17, Ys. I 16, Lyoner Ys. 17, Boner 20) wird ausgeführt, wie der Herr mit dem Esel spielt. — 2. Das Motiv des Esels ist bei Marie Eifersucht, im Romulus und in den abhängigen Texten Futterneid (*dum videret catellum domino suo cotidie blandiri et de mensa eius cotidie saturari et familiam plura cibaria illi largiri*). — 3. Im Rom. zieht sich der Esel dem Hündchen vor, weil er reinlichere Speisen geniesst und *'in omni causa laudabilior'* ist; bei Marie sagt er, dass er schöner und grösser ist, dass er hübscher spielen könne, dass sein Schrei weiter und deutlicher gehört würde, und endlich dass er besser auf den Herrn springen und ihn mit den Füssen schlagen könne. — 4. Im Rom. Nil. will der Esel dem Hunde beim Herrn zuvorkommen, bei Marie tritt der Herr mit dem Hunde auf, wodurch der Zorn des Esels noch mehr entfacht wird. — 5. Marie sagt nicht, dass der Esel den Herrn mit der Zunge beleckt und mit den Füssen tritt, sondern gleich, dass er ihn auf den Boden wirft und dann auf ihn tritt (ebenso Ys. II 4). — 6. Der Herr ruft, wie im Lyoner Ys., in direkter Rede um Hilfe:

'Haro, haro! Aidiez! A mei!

Ableitungen: LBG 16; Pr. 9; Ber. 14, S. 57; R. 17, P. 15.

XVI. Löwe und Maus.

Quelle: Rom. Nil. I 17.

Abweichungen: 1. Nur bei Nil. und Marie meint die Maus, dass in der Grube, in die der Löwe gefallen ist, die Erde aufgegraben und eine Anhöhe gemacht werden müsse, von der aus der Löwe, nachdem auch noch die Netze zernagt seien, sich emporschwingen könne. Diese Anhöhe wird im Rom. Nil. von dem Löwen und den Mäusen gemacht, bei Marie besser von den Mäusen allein. — 2. Lebendiger und frischer ist es, wenn bei Marie das, was im Rom. Nil. als ausgeführte Handlung erscheint, als Belehrung an den Löwen in direkter Rede gesagt wird. — 3. Ebenso lässt Marie mit Recht den nichts sagenden Zusatz aus: *ingenia artis illius, quam contribuli illius patriae hinc inde circa lacum ad capiendas bestias construxerant.*

Anm. Die Scene ist wenig klar in den Fab. Rhythm. 17 dargestellt:

Currunt ad suburbia fila deportare,
Ut nectant funiculos, quibus sublevare
Leonem praevaleant et terram fossare.
Extrahitur domitus, se cuncta putans superare.

Ableitungen: LBG 17; Pr. 10; Ber. 15, S. 59; R. 18, P. 16.

XVII. Hanfsamen.

Quelle: Rom. Nil. I 18.

Abweichungen: 1. Nur Marie fügt hinzu, dass die Vögel sich sogar zum Menschen begeben, um die Schwalbe zu verklagen. — 2. Im Rom. Div. I 19 geht die Schwalbe einfach zu den Menschen; im Rom. Nil. macht sie einen Vertrag mit den Menschen; bei Marie berät sie sich erst mit den besten ihres Stammes und schliesst dann mit den Menschen einen Pakt; in den Fab. Rhythm. I 18 schliesslich bittet sie die Menschen, ihr Obdach zu gewähren.

Anm. Im Rom. Nil., bei Marie, in den Fab. Rhythm., auch im Ys. I 25 warnt die Schwalbe, wie schon bei Aesop 417, die Vögel einmal, sonst gewöhnlich zweimal.

Ableitungen: LBG 18; Ber. 16, S. 65; R. 19, P. 17.

XVIII. Froschkönig.

Quelle: Rom. Nil. II 1. Die Vorfabel, die in der Einleitung zum zweiten Buche des Rom. Nil. steht, ist, wie in den Fab. Rhythm., ausgelassen.

Abweichungen: 1. Nicht klar ist der Zusatz Maries:

La desdeignierent a rester,
a la terre voldrent aler —

etwa, um sich dort bei der *destinee* zu beklagen? — 2. Rom. Nil. giebt noch den Grund an, weshalb die Frösche einen König wollen: *'qui huc illucque aberrantes ranunculos castigando colligeret'*, (ähnlich in den andern Romulusversionen und schon bei Phaedrus I 2 und Aesop 76). — 3. Bei Marie gehen die Frösche zur 'Destinee' und bitten dieselbe *meinte feis*, im Rom. wenden sie sich zweimal an Jupiter. — 4. Die Begrüssung des Balkens als König (*salutare regem*) ist bei Marie anschaulich dargestellt

(V. 19—22). — 5. Die Albernheit, dass die Frösche *'voces cum lacrimis ad sidera tollunt'*, die sich durch die Romulustradition fortzieht, fehlt bei Marie, wo es passender heisst:

Dunc criërent plus aigrement
a la destinee merci.

— 6. Die Antwort, welche die Destinee bei Marie schliesslich giebt, ist prägnanter und lebendiger als die akademische Auseinandersetzung, die im Rom. Nil. an die Stelle der kürzern Fassung des Rom. Div. II 1 getreten ist.

Ableitungen: LBG 19; Ber. 24, S. 95; R. 25, P. 24.

XIX. Taubenbeschirmer.

Quelle: Rom. Nil. II 2.

Abweichungen: 1. Marie lässt die Begründung aus, weshalb der Habicht die Tauben tötet (*simulans eis leges imponere et corrigere illos*); dieser Gedanke, der auch im gewöhnlichen Romulus II 2 fehlt, ist vielleicht vom Rom. Nil. aus der vorigen Fabel wiederholt; vgl. XVIII 2. — 2. Marie, und nach ihr LBG, fügt hinzu:

Puis que nus l'eümes atrait,
a il tut fet apertement
ceo qu'il fist einz celeement.

Anm. Bei Phaedrus I 31 und Ademar 22 bietet sich der Weih selbst als Beschirmer an; im Rom. Nil., bei Marie und in den Fab. Rhythm. II 2 wählen die Tauben den Weih als Schirmherrn, um sich gegen denselben Weih zu schützen; im gewöhnlichen Rom. und in allen abhängigen Texten haben die Tauben gegen den Weih zu kämpfen und wählen den Habicht als Beschützer.

Ableitungen: LBG 20; Pr. 11; Ber. 44, S. 161; R. 26, P. 25.

XX. Dieb und Hund.

Quelle: Rom. Nil. II 3.

Abweichungen: 1. Das Motiv der Dankbarkeit tritt bei Marie deutlicher hervor; im Rom. betont der Hund mehr das Unsichere der Gabe und das geringe Vertrauen, das ihm der Dieb gegebenen Falles entgegenbringen könne. — 2. Bei Marie fordert der Dieb den Hund zweimal auf fortzugehen, im Rom.

nur einmal. — 3. Der Hund droht im Rom., bellt bei Marie und in den von ihr abhängigen Texten. So auch im Anon. Nev. 23:

Hic silet, ille manet; hic tonat, ille fugit.

Ebenso im Ys. I 22 und bei Boner 27.

Ableitungen: LBG 21; Pr. 12; Ber. 43, S. 157; R. 27, P. 26.

XXI. Wolf Hebamme.

Quelle: Rom. Nil. II 4.

Abweichungen: 1. Bei Marie fehlt der Kerngedanke der Fabel, dass der Wolf sich als Hebamme anbietet; er will der Sau *'pes'* geben, doch solle sie sich mit der Geburt beeilen. Wenn bei Marie auch der im Rom. Nil. unmittelbar folgende Gedanke, den die Sau ausspricht: *Habuisti matrem ut opinor qui (?) tali se noluit credere obstetrici,* natürlich fehlt, so wurde doch übersehen, dass V. 14—16 lauten:

Tutes femeles unt grant hunte,
se mains madle les deit tuchier
a tel busuin ne aprismier.

— 2. Dagegen passt die Moral ganz zu der Fassung bei Marie, indem die Mütter gewarnt werden, nicht um ihrer eigenen Sicherheit willen ihre Kinder umkommen zu lassen; im Rom. Nil. heisst es dagegen im Promythion: *Docet subsequens fabula quod nullus debet inimico suo cedere, quamvis blanda verba loquatur.*

Anm. Im Anon. Nevel. 24 und nach ihm im Lyoner Ys. 26, Ys. I 20 und bei Boner 28 bietet sich der Wolf als Hüter der Herde an; bei Kirchhof VII 174 schickt die Sau den Wolf ab, um die Kindsmutter zu holen.

Ableitungen: LBG 22; Ber. 40, S. 149; R. 28, P. 27.

XXII. Hasen und Frösche.

Quelle: Rom. Nil. II 7.

Abweichungen: 1. Bei Aesop 237 und in der ganzen Romulustradition wollen die Hasen sich ins Meer (oder in einen Fluss oder einen Sumpf) stürzen, um der Furcht zu entgehen; am Meere angelangt, sehen sie, wie die Frösche aus Furcht vor ihnen ins Wasser springen. Bei Marie ist der erste Gedanke gemildert:

die Hasen wandern nur aus und kommen dann zufällig an einen Sumpf; ebenso bei Kirchhof VII 158. Angeregt wurde die Änderung vielleicht durch die Aufforderung, die der eine Hase an die andern im Rom. Nil. richtet: *Redeamus ad patriam nostram.* Doch lässt auch Boner 32, wie später La Fontaine II 14, den Gedanken, dass die Hasen sich ertränken wollen, aus, obwohl er ihn in seiner Vorlage, dem Anon. Nev., vorfand (*se mergere pacti*) und die übrigen vom Anonymus abhängigen Texte, wie der Lyoner Ys. 30 und Ys. I 38, ihn bewahren. — 2. Nur bei Marie ist von dem vor der Auswanderung gegebenen Rate der weisen Hasen die Rede. — 3. Ebenso ist nur in Marie hinzugefügt, dass die Hasen thatsächlich in ihr Land zurückgehen.

Ableitungen: LBG 24; Ber. 98, S. 143; R. 29, P. 28.

XXIII. Vierfüssler und Vögel.

Quelle: Rom. Nil. II 10.

Abweichungen: 1. Im Rom. Nil. findet der Kampf zwischen Vierfüsslern und Vögeln, bei Marie zwischen Löwen und Adler statt; angeregt wurde die Änderung vielleicht durch den nunmehr bei Marie fehlenden Gedanken, dass die Vögel siegen '*aquila cum adjutorio Martis adveniente*'. — 2. Bei Marie schaut die Fledermaus dem Kampfe von einem Baume, im Rom. Nil. von einem sichern Orte aus zu; im gewöhnlichen Rom. III 4 ist von einem solchen Abwarten überhaupt nicht die Rede, sondern die Fledermaus schliesst sich, wenn auch '*dubius*', gleich den Vierfüsslern an. — 3. Nur bei Marie steht, dass sich die Fledermaus zu den Mäusen gesellt. Vgl. Aesop 307 *αὐτὴ* (scil. *νυκτερίς*) *ἔλεγεν οὐκ ὄρνις, ἀλλὰ μῦς εἶναι*; Nonius (citiert von Robert zu La Fontaine II 5) *Quid multa? Factus sum vespertilio neque in muribus plane neque in volucribus sum,* auch La Font. II 5, 27 *Je suis souris; vivent les rats;* vgl. ferner Ys. II 2 (Robert I 112):

> *Aux oreilles et a la teste*
> *sanbloit mieux un chat qu'autre beste.*

— 4. Die Entdeckung und Bestrafung der Fledermaus ist bei Marie anschaulicher dargestellt als im Rom. Nil. Hier heisst es kahl: *Vespertilio sententia omnium avium tali vindicta condempnata est, ita ut lucem fugeret semper pennisque et plumis expoliatus noctibus volaret.* Dagegen erzählt Marie ausführlicher als

alle andern, wie die Fledermaus beim Öffnen der Flügel erkannt wird, wie Vögel und Vierfüssler (so auch Ademar und Neckam) zur 'Sepande' gehen, welche Antwort diese giebt und welche Strafe sie über die Fledermaus verhängt (V. 29—48).

Ableitungen: LBG 27; Pr. 5; Ber. 37, S. 137; R. 30, P. 29.

XXIV. Hirschhörner.

Quelle: Rom. Nil. II 12.

Abweichungen: 1. Es ist ein auffallendes Versehen, dass Marie die *tybias graciles* des Hirsches nicht erwähnt. Dadurch fehlt der Fabel die Pointe, und auch das Epimythion (nach Rom. Nil.) passt nicht:

e iço laissent qu'il devreient
forment loër.

— 2. Es mag damit zusammenhängen, dass auch die Flucht des Hirsches über das Feld nicht erwähnt wird, die freilich auch sonst (Aphth. 18, Wiener Rom. 45, in der lat. Fabel, die Hervieux II[1] S. 709 abdruckt, Ys. II, La Font. VI 9) als nebensächlich beiseite geschoben wurde. — 3. Vom Tode des Hirsches ist bei Marie nicht direkt die Rede.

Ableitungen: LBG 28; Pr. 13; Ber. 74, S. 269; R. 31, P. 30.

XXV. Witwe von Ephesus.

Quelle: Rom. Nil. II 13.

Abweichungen: 1. Im Rom. Nil. bewacht ein '*miles*' den Galgen und lässt sich, während er die Witwe erst zufällig (*potandi causa*), dann absichtlich besucht, den Leichnam stehlen; aus Furcht vor Strafe klagt er dann der Witwe seine Not. Bei Marie dagegen nimmt der Ritter selbst den Leichnam seines Verwandten ab und geht erst zur Witwe, als bekannt gemacht wird, dass, wer den Gehängten gestohlen, selber gehängt werden soll. — Die angedrohte Strafe wird nicht von Phaedrus (ed. L. Müller) App. 13 und im Romulus III 9 erwähnt, wohl aber klagt im Anon. Nevel. 48 der Ritter der Witwe:

Rex mihi servandum dederat; me regius ensis
Terret, et extorrem me jubet esse timor.

Deutlicher in Ys. I (Rob. II 431):

Et que il ne fust despendu,
fu la garde baillee et mise,
que, se il le larron perdoit,
il seroit pendus la en droit.

Ebenso Boner 57:

Des huote ein man, dem gap man gelt,
daz er nicht dannen solte komen:
würd von dem galgen ab genomen
der diep, daz wär dem richter zorn,
und müest sîn houbet hân verlorn.

Ferner Jac. de Vitry 232: *Et ait rex militi: Nisi bene custodieris illum, idem faciam de te quod feci de illo malefactore.*

Endlich La Fontaine XII 30:

Il était dit par ordonnance
que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
l'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi,
remplissait aussitôt sa place.

Wie volkstümlich der Gedanke war, beweist die sprichwörtliche Wendung im Castoiement d'un père à son fils (Barbazan-Méon II 49):

Quar l'on sielt dire en reprovier:
Qui le pendu despendera,
Desor son col le fais charra.

Überall aber wird die Strafe angedroht, bevor der Ritter den Gehängten abnimmt, während es bei Marie erst nachher geschieht (vgl. die Var. zu V. 7, 8 und Einl. S. 18, 19). — Im Rom. Div. und Rom. Nil. tröstet der Ritter die Witwe nur, in der kurzen Fassung der Fab. rhythm. II 13 ist auch davon nicht die Rede. Dass Alfred-Marie die Verse 20—25 hinzufügte, ergiebt sich aus der Situation von selbst; dass die schlichte Darstellung des Esope der groben Auseinandersetzung bei Phaedrus und anderseits den schwülstigen Versen des Anon. Nev. überlegen ist, bedarf nicht des Nachweises. — 4. Marie erwähnt mit richtigem Taktgefühl die Ausführung der schnöden That, in der sich andere Erzähler und auch der Schreiber der Hs. H nicht genug thun können, nicht, sondern schliesst die Fabel mit der Aufforderung der Witwe.

Anm. Litt.: Keller, Roman des sept sages, Einl. CIX; Regnier zu La Fontaine XII 30; Grisebach, Die treulose Witwe, Wien 1873.

Ableitungen: LBG 29; Ber. 80, S. 293; R. 31b (S. 68), P. 31.

XXVI. Wolf und feister Hund.

Quelle: Rom. Nil. II 17.

Abweichungen: 1. Marie lässt, wie Pauli 433, bei der ersten Besprechung den Hund nicht erzählen, welche Pflichten er hat; dafür schildert sie aber, ähnlich wie La Fontaine I 5, sein Leben kürzer und anschaulicher. — 2. Der Hund bietet, wie bei Phaedrus III 7 und wiederum bei La Fontaine, dem Wolfe das Leben an, das er führt. — 3. Bei Aesop 278 und den meisten Lateinern sieht der Hund die Spur des Halsbandes, bei Marie das Halsband selbst (auch in Ad. 45 das *collum catenatum*, bei Neckam 39 *astricta catena colla*, im Ys. II 37 *de cuir un grand loyen*).

Ableitungen: LBG 33; Pr. 14; R. 32, P. 32.

XXVII. Magen und Glieder.

Quelle: Nil. II 18.

Abweichungen: 1. Der Kopf ist in den Romulustexten nur im Rom. Nil. (auch nicht in den Fab. rhythm. II 18) erwähnt: *ferunt fabulae quod nemo aliquid valet sine suis, sicut partes corporis humani sine capite et ventre.* Da der Kopf in der Fabel nicht mehr vorkommt, so ist die Erwähnung widersinnig; Alfred fühlte dies, konnte sich aber nicht entschliessen, den Kopf zu streichen, erwähnt denselben vielmehr neben den Händen und Füssen (Marie: *de ses mains cunte e de ses piez e de sun chief*). Der Kopf als mitleidender Körperteil kommt öfter vor, z. B. Jac. de Vitry 73; als Subjekt noch bei E. Deschamps II 89 *Comment le chief et les membres doivent amer,* wozu aber eine eigentliche Fabel nicht erzählt wird; vgl. den Anfang:

Angoisses sont a moy de toutes pars,
quant les membres voy au chief revoler;
le chief ne doit des membres estre espars,
mais le doivent nourrir et gouverner.

Mund und Magen sind die Subjekte der Fabel bei Pauli 399. — 2. Die Geschmacklosigkeit, die sich durch die Romulustexte zieht:

'venter per multos dies cotidie clamabat dari sibi cibum, priusquam deficeret' fehlt bei Marie, wie bei Neckam 37, Ys. II 36, La Fontaine III 2 und auch wohl sonst.

Ableitungen: LBG 34; Pr. 15; R. 33, P. 33.

XXVIII. Fuchsschwanz.

Quelle: Rom. Nil. II 19.

Abweichungen: Im Rom. Nil. wie sonst wünscht der Affe einen Teil des Fuchsschwanzes, um seine nackten *nates* zu bekleiden. Frühzeitig tritt aber neben *nates,* vielleicht beeinflusst durch die bekannte Fabel von der Liebe der Affen zu ihren Jungen, die La. *natos* auf; so im Rom. Cod. Burn. (Oesterley, Romulus, S. 75), im Wolfenbüttler Rom. IV 12, in dem *nates* aus *natos* korrigiert ist, in dem Berliner und Wiener Romulus 54 *turpitudinem natarum suarum,* im Lyoner Ys. 58 *A mes anfans coe en ferai* (missverstanden aus Anon. Nev. 56, 3 *Natis ut mihi dedecus ornem*). Auch im Nil., der im Anfang *nates* hat, sagt der Fuchs am Schluss '*ne tu et tui filii meo tegmine pulchrior videreris'*.

Ableitungen: LBG 76; Pr. 16; Ber. 79, S. 291; R. 34, P. 34.

XXIX. Löwe, Atem.

Quelle: Rom. Nil. II 20.

Abweichungen: 1. Im Romulus gehen die Tiere zum Jupiter und erbitten sich einen König. Jupiter gewährt ihnen denjenigen, den sie sich selber wählen. Ihre Wahl fällt auf den Löwen, der ihnen alles, was sie wollen, verspricht. Bei Marie geht der Löwe in ein anderes Land und sagt den Tieren, sie sollen sich einen neuen König wählen. Sie wählen darauf den Wolf, so dass von diesem die ganze Geschichte erzählt wird. Die Änderung wurde vorgenommen, weil zur Beseitigung der alten Mythologie Jupiter durch den König der Tiere, den Löwen, ersetzt wurde, vielleicht auch, weil die Fabel besser zum Charakter des Wolfes als zu dem des Löwen passt. Der Wolf tritt sonst selten als König auf. J. Grimm RF Einl. 53 hat ihn nur in unserer Fabel gefunden. Doch auch bei Babrios 95 sagt der Fuchs zum Hirsche, dass der Löwe sich entschlossen hätte, den Wolf zum König zu machen:

> '*βασιλῆ δέ φησι τὸν λύκον καταστήσειν.*
> *οἴμοι πονηροῦ δεσπότου!*'

Ähnlich der Einleitung zu unserer Fabel ist die Einleitung zu dem siebenbürgischen Märchen bei Haltrich-Wolff Nr. 30. Der König der Waldtiere ist gestorben. Die Tiere halten es für das beste, den Wolf zum König zu machen, damit derselbe dann immer daheim sitze und Recht spreche. Der Wolf freut sich über die ihm übertragene Ehre und wählt, damit es ihm an klugem Rat nicht fehle, den Fuchs zu seinem Minister. [Die von Ed. du Méril, Poésies inéd., S. 29, Anm. 1 noch herangezogene Fabel aus den Chidot Izopeti, zu welcher Sammlung Steinschneider in Wolf-Ebert's Jahrbuch, Neue Folge, I 364 zu vergleichen ist, scheint von Marie (Hs. L) abhängig zu sein; ebenso sicher die ebenda nach Mone erwähnte Fabel in der Reimser Hs.]. Dass der Fuchs oft als Minister und Berater des Königs der Tiere auftritt, ist bekannt, vgl. Grimm RF Einl. 33 ff.; seine Erwähnung in unserer Fabel ist freilich bedeutungslos. — 2. Die ersten beiden Tiere, die das Opfer des Wolfes werden, sind im Rom. Nil. ganz summarisch behandelt. Bei Marie werden zwei bestimmte Tiere, *chevruel* und *altre beste* (in den Chidot Izopeti Hirschkuh und Schaf), genannt, und bei beiden wird uns ausführlich die Antwort, das Gericht und das Schicksal des Tieres vorgeführt (V. 43—76). — 3. Der Affe sagt vom Atem des Löwen im Rom. Nil.: *Sic mihi tua anhelatio similis videtur esse cinamomo et sicut omnia genera incensorum quae circa deorum altaria frequenter incenduntur.* Dies schob Alfred beiseite, weil es dem Sinne nach mit dem Ausspruch der Tiere, die sagten, dass der Atem des Wolfes nicht rieche, zusammenfiel und ersetzte es durch die Wendung *entre dous est.* Dies Motiv scheint nirgends weiter vorzukommen; wohl aber dient der Schnupfen, der in der Hs. L und in den Chidot Izopeti auftritt, noch öfter als Entschuldigung, so in der von P. Meyer zu Bozon 23 beigebrachten frz. Fabel des 14. Jahrh., bei Cam. 296, in Luthers Tischreden (Goedeke, Luthers Dichtungen S. 181), bei Erasmus Alberus 36, im Hofschnupfen (von Lassbergs Liedersaal I 401), bei Kirchhof IV 87, endlich bei La Fontaine VII 7 (vgl. auch noch Regnier's Einleitung zur Fabel). In diesen Texten kommt der schlaue Fuchs, der in der italienischen Fabel R. 35 übrigens als zweites Tier auftritt, durch das Schicksal von Bär und Wolf (in der franz. Fabel Lamm und Sau) belehrt, auf den Einfall. Ähnlich im südslavischen Märchen bei Krauss I 5 Der kranke Löwe, wo drei Tiere, der Bär, der Hase und der Wolf ('Ach was, es riecht nicht,

es stinkt nicht') zerrissen werden, der Fuchs aber durch seine List verschont wird. Ein Subjektswechsel hat statt im westslavischen Märchen König Iltis (Wenzig, Westslavischer Märchenschatz, Leipzig 1857, S. 203), wo der Iltis zum König der Hühner gewählt den Hühnern gegenüber dasselbe Mittel in Anwendung bringt, bis ein pfiffiger Hahn, den er als dritten zu sich ruft, sagt: 'Verzeiht, Herr König, das Wetter ist schlecht, ich habe einen furchtbaren Schnupfen', worauf der Iltis, dem gerade nichts anderes einfällt, was er gegen ihn vorbringen kann, huldvoll lächelt und ihn in Gnaden entlässt. — 4. Im Rom. Nil. raten die Ärzte, die keine Krankheit am Wolf wahrnehmen können, er solle eine ungewohnte Speise zu sich nehmen '*ut tolleret fastidium pro digestione*.' Bei Marie finden die Ärzte des Wolfes nicht

qu'il eüst mal ki li neüst,
se mangier a talent eüst.

— 5. Nur Marie schliesst mit dem Gedanken, dass nunmehr alle Tiere sich ihr Urteil gesprochen haben. — 6. In dem Epimythion sagt der Rom. Nil. weitschweifig, dass viele von mächtigen Herren in einem fort zu leiden haben, während Marie an die Fabel passend die Warnung schliesst: den schlechten Mann bringe man nicht zu Ehren noch mache man ihn zum Herrn, denn er bewahrt keine Treue, sondern macht es wie der Wolf der Fabel.

Ableitungen: LBG 77; RR 22; R. 35, P. 35; Boz. 23 (vgl. Herlet, Beiträge S. 56).

XXX. Wolf und Hirt.

Quelle: Rom. Nil. III 1.

Abweichungen: 1. In der Romulustradition verbirgt sich der Wolf gewöhnlich selbst; bei Nil. weist ihn der Hirt '*in locum tutissimum*', bei Marie in die '*falde*', bei Aesop 35 in die '*καλύβη*', bei Babrios 50 '*ταύταις αἷς ἔκοψας αἰγείροις*'. — 2. Der Zusatz des Wolfes im Rom. Nil.: '*Obsecro te per omnes bestias tuas ne me persequentibus prodideris, quibus me nihil mali fecisse iuro*' fehlt bei Marie. — 3. Im Rom. Nil. fehlt der wegen des Schlusses (vgl. unten 4) notwendige Gedanke, dass der Hirt im Gespräch mit dem Jäger nach dem Wolfe hinsieht; der Hirt sagt: '*Jam vidi, sed longe decessit per aliam viam; et manu ostendit negligenter per quam viam confugerat.*' Ähnlich heisst es bei Aesop 35:

ἐκεῖνος τῇ μὲν φωνῇ ἠρνεῖτο ἑωρακέναι, τῇ δὲ χειρὶ νεύων ἐσήμαινεν ὅπου κατεκέκρυπτο, doch sind im Verlauf der Fabel hier die Hände konsequent durchgeführt, und die Augen sind überhaupt nicht erwähnt. In einer Reihe von späteren Texten wie Bromy. C. 6. 13, Pant. Cand. 20, Cam. S. 140 ist stets von Hand und Augen die Rede. — 4. Rom. Nil.: *Oculis tuis fallacibus caecitatem advenire desidero*, Marie: *Ti ueil sereient ja crevé!* Ebenso Ys. II (Robert II 537):

> *Les ex soient crevés*
> *et tous estourbelés*
> *qu'en la teste a assis.*

Ableitungen: LBG 78; Ber. 75, S. 273; R. 39, P. 40.

XXXI. Pfau und Juno.

Quelle: Rom. Nil. III 2.

Abweichungen: 1. Der Pfau geht im Romulus zur Juno, bei Marie zur '*deuesse*'. — 2. Die gespreizte Antwort der Juno, die sich von Phaedrus III 18 bis La Fontaine II 17 durch die Fabel zieht, ist bei Marie natürlich gestaltet. — 3. Bei Marie ist am Schluss (V. 16—18) noch eine Widerrede des Pfaus hinzugefügt. Eine andere Steigerung des Schlusses findet sich bei La Fontaine:

> *Cesse donc de te plaindre; ou bien, pour te punir,*
> *Je t'ôterai ton plumage.*

Die Fassung im Rom. Nil. und bei Marie ist viel kürzer als im gewöhnlichen Romulus.

Ableitungen: LBG 79; R. 40, P. 41.

XXXII. Lamm, Ziege, Mutter.

Quelle: Rom. Nil. II 6.

Abweichungen: 1. Bei Marie thut der Schäfer das Lamm zur Ziege; im Rom. Nil. heisst es kahl: *Ferunt agnum alicuius ovis filium inter capras a nativitate nutritum fuisse.* — 2. Während im Rom. II 6 und im Rom. Nil. der Hund das Lamm darüber klar zu machen sucht, dass das Schaf seine Mutter ist, will bei Marie die Ziege das Lamm ohne weitere Zwischenperson zu

seiner Mutter zurückschicken. — 3. Der weitschweifige und unklare Schluss der Fabel im Rom. und Rom. Nil., der auf den schlecht verstandenen Schluss der Fabel bei Phaedrus III 15 zurückgeht, ist von Alfred-Marie mit Recht beiseite gelassen; der Schluss der französischen Fabel nähert sich wieder dem Gedanken des Phaedrus. Auch dem Anon. Nevel. 26 (Ys. I, Lyoner Ys., Boner, Waldis) passte die Form der Fabel im Romulus nicht. Hier will der Wolf das Lamm bestimmen zur Mutter zurückzukehren und bietet sich ihm als Führer an.

Ableitungen: LBG 23; Ber. 82, S. 303; R. 41, P. 42.

XXXIII. Metzger und Widder.

Quelle: Rom. Nil. III 3.

Abweichungen: 1. Alfred-Marie sucht das im Rom. zufällige Erscheinen des *'bris'* (Nil. *lanio*) dadurch zu erklären, dass er ihn mit seiner Frau auf dem Felde spazieren gehen lässt. — 2. Im Rom. Nil. denkt jedes Schaf, es gehe es nichts an, wenn der Metzger ein andres nimmt (*non tangit (me), quapropter non debeo contradicere illi*), wie auch der Metzger schon vorher sagt: 'Wer hindert mich alle zu töten, sie scheinen ja alle damit zufrieden zu sein'; bei Marie lassen sich die Schafe aus Hartnäckigkeit (*par dreite ire*) zur Schlachtbank führen. — 3. Es fehlt im Esope der Schlussgedanke des Rom. Nil.: Wenn wir zusammengehalten hätten, hätten wir den Metzger töten können.

Ableitungen: LBG 80; R. 42, P. 43.

XXXIV. Affenkönig.

Quelle: Rom. Nil. III 5.

Abweichungen: 1. Der im Rom. Nil. in einem Nebensatz ausgedrückte Gedanke *more imperatoris quem aliquando ille simius alicubi convivantem inspexit* ist bei Marie zu achtzehn einleitenden Versen erweitert. Ebensolche Einleitung bei Waldis IV 75. — 2. Im Rom. spricht zuerst der 'Fallax' und wird belohnt, alsdann der 'Verax', der durch die Wahrheit noch grössere Belohnung erhofft. Bei Marie ist die Reihenfolge, wie auch natürlich, umgekehrt, und Belohnung und Strafe werden erst am Schluss ausgeteilt. — 3. Im Rom. ist vom Hofgesinde in weitschweifiger

Weise die Rede; Marie setzt dafür bestimmt und gut Frau und Kinder ein. Vgl. Cogn. 3, wo der Fuchs sagt: *tum illam reginam reginarum omnium pulcherrimam, formosae subolis formosiorem matrem aiebam.* S. zu F. 51 (Affenliebe).

Ableitungen: LBG 82; RR 1; Pr. 17; Ber. 78, S. 285.

XXXV. Eselstimme.

Quelle: Rom. Nil. III 6.

Abweichungen: 1. Die Einleitung, in welcher der Löwe seine Verwunderung über die vertrauliche Begrüssung des Esels ausspricht, ist im Esope hinzugefügt; sie erinnert an die ähnliche Situation in der Fabel Eber und Esel 75. — 2. Im Rom. und Rom. Nil. fliehen Füchse und Hasen, bei Marie, wie auch Fab. rhythm. II 26, Neckam 8, alle Tiere. — 3. Im Rom. Nil., wie schon Ph. I 11, meint der Esel noch, er erschrecke auch den Löwen, worauf dieser antwortet: In der That könntest du mich schrecken, wenn ich nicht wüsste, wer du wärst.

Ableitungen: LBG 83; RR 3; Ber. 65, S. 227; R. 43, P. 44.

XXXVI. Fussspuren.

Quelle: Rom. Nil. III 7.

Abweichungen: 1. Aus der Höhle (*σπήλαιον, spelunca*) wird *grave.* — 2. Marie lässt wie die lateinische Fabel bei Hervieux II[1] 7. 10 mit Recht aus, dass der Fuchs den Löwen demütig grüsst; bei Aesop 246 fragt er passender, wie es dem Löwen gehe. — 3. Die Rede des Fuchses (*video vestigia introeuntium, exeuntium autem vestigia non video*) ist bei Marie nicht so präcis ausgearbeitet, wie denn die ganze Fabel bei ihr etwas breiter erzählt ist.

Ableitungen: LBG 84; RR 4; Pr. 18; Ber. 23, S. 89; R. 44, P. 45.

XXXVII. Löwe und Mensch.

Quelle: Rom. Nil. III 8.

Abweichungen: 1. Die Veranlassung des Streites zwischen dem Löwen und dem Menschen ist bei Marie anschaulicher als im Rom. Vgl. Rom. Nil.: *Jam dudum homo et leo quamdam inter*

se contentionem habuerunt quis esset illorum audacior aut superior,
Marie:

> *Ci nus recunte d'un liün,*
> *qu'uns vilains prist a cumpaignun.*
> *Entre els cunterent lur parage,*
> *si parlerent de lur lignage.*
> *Li liüns dist: 'Fiz sui a rei.'*
> *Dist li vileins: 'Va ore od mei!'*

— 2. Im Esope ist der triviale Gedanke ausgelassen, den der Rom. Nil. dem Mann in den Mund legt: *Veni mecum ad aliquod monimentum, et illic ostendam tibi pictam ymaginem leonis occisi ab homine.* — 3. Alfred-Marie schwächt in richtigem Gefühle den Ausspruch des Löwen, den schon Aesop 63 hat: *'At si leo pingeret, hominem a leone superatum pingeret'*, ab und lässt den Löwen einfach sagen: Malen kann ich nicht (aber handeln). Die Hs. H lehnt sich an die Romulusfassung an (vgl. Ausg. der Fabeln, S. 335). — 4. Während bei Rom. einfach gesagt wird, dass in einem Amphitheater ein Löwe einen Verbrecher zerfleischt, schildert Marie anschaulich, wie im Schloss eines Kaisers ein treuloser Baron dem Löwen vorgeworfen wird (V. 22—32). — 5. Durch die hinzugefügte Begegnung mit einem andern Löwen (V. 35—49) gewinnt Alfred-Marie ein Moment der Steigerung: zuerst hat der Mann gesehen, wie ein Löwe einen Menschen töten kann; jetzt läuft er Gefahr, es am eignen Leibe zu fühlen. — 6. Daraufhin dankt der Mann dem Löwen und muss selber zugestehen: *Altrement vet.*

Ableitungen: LBG 85; R. 45.

XXXVIII. Floh und Kamel.

Quelle: Rom. Nil. III 9.

Abweichungen: 1. Im Rom. wird der Floh im Gepäck getragen, bei Marie im Fell des Kamels. — 2. Es fehlt bei Marie der lächerliche Gedanke des Rom. Nil.: *cuius equitationis gratia vana gloria inflata praeferebat se camelo* (schwächer im Rom.: *plaudebat se esse meliorem*). — 3. Im Rom. Nil. springt der Floh im Wirtshaus ab, weil er jetzt zu Hause sei und das Kamel nicht länger belästigen wolle; bei Marie wird ein wirklich komischer Gedanke erzielt, indem der Floh sich bedankt und im Falle der Not dem Kamel seine Hilfe verspricht. — 4. Marie lässt den überflüssigen, auch im gewöhnlichen Romulus fehlenden

Gedanken des Rom. Nil. aus: *Quapropter pro nichilo te reputo, quia nec me iuvare nec nocere potes.* — 5. Das Epimythion im Rom. Nil. geht dahin, dass viele Thoren sich selbst in dummer Weise loben, aber doch von andern für nichts geachtet werden; besser heisst es bei Marie, dass die Armen die Reichen, mit denen sie zusammenkommen, leicht kränken und erzürnen zu können meinen.

Ableitungen: LBG 86; Pr. 19; Ber. 73, S. 267; R. 46.

XXXIX. Ameise und Grille.

Quelle: Rom. Nil. III 10.

Abweichungen: 1. Bei Rom., wie bei Aesop 401, tritt zuerst die Ameise auf, dann die Grille; bei Marie, wie im Ys. II 28, bei Vartan, Choix 5, in der Fabel bei Keller, Altd. Erz. S. 576, und bei La Fontaine I 1, umgekehrt die Grille zuerst. — 2. Die Wendung im Rom. Nil. *formicam cum suis satellitibus ad epulas cotidianas consedisse* fehlt bei Marie. — 3. Der Spott der Ameise: *Si aestate cantasti, yeme salta* fehlt bei Marie wie auch sonst (Aphthonius 31, Vartan 5, Renner 5619, Boner 42; auch in der verwandten Fassung im Aesop 295 und 401 b, doch nicht 400).

Ableitungen: LBG 87; Ber. 17, S. 69; R. 20, P. 18.

XL. Krähe auf Bock.

Quelle: Rom. Nil. III 11.

Abweichungen: 1. Im Rom. sagt der Bock gleich: Wenn du es dem Hunde so machtest, würde es dir schlecht gehen; bei Marie fordert der Bock die Krähe auf, auf den Hund zu fliegen. — 2. Im Rom. Nil. giebt die Krähe eine naive Darstellung ihres eigenen Charakters: *improba innocentibus, caveo securiores et fortiores me, nec ingero me illic, unde non possum evadere; sic creaverunt me dii*; bei Marie sagt sie allgemeiner und besser:

> *Jeo sui pieç'a tute enseigniee.*
> *Tant sui jo sage e veziëe,*
> *bien sai sur qui jeo puis seeir*
> *e a seür puis remaneir.*

— 3. Die Moral heisst im Rom. Nil.: Die Bösen unterdrücken die Unschuldigen, weil sie keine Vergeltung fürchten; bei Marie: Der Kluge weiss schon, wen er unter sich hat.

Ableitungen: LBG 88; Pr. 20; Ber. 18, S. 73; R. 8, P. 19.

XLI. Ritter und Räuber.

Quelle: unbekannt.
Ableitungen: LBG 113; Ber. 19, S. 73; R. 21, P. 20.

XLII. Arzt und Reicher.

Diese und die folgende Fabel sind Varianten des beliebten Themas von der Männerschwangerschaft. Vgl. die Litteraturnachweise bei F. W. V. Schmidt, die Märchen des Straparola, Berlin 1817, S. 309, Von der Hagen, Gesamtabenteuer II Einl. 9f., Landau, Quellen des Decamerone S. 152ff., wo der Zusammenhang zwischen Marie und den von ihr abhängigen Texten, den Fuchsfabeln des Berachjah und den in Lucca 1864 erschienenen Favole di Esopo, auch, wie es scheint, die Identität der Darstellung im letztgenannten Texte und in Zambrini's Libro di Novelle antiche, Bol. 1868, Nr. 38, übersehen ist. Ob die Schwänke von der Männerschwangerschaft mit der Vorstellung vom Männerkindbett zusammenhängen, wie Landau annimmt, erscheint mir zweifelhaft, wie auch W. Hertz in seiner Besprechung der Couvade (Spielmannsbuch S. 365) derartige Anekdoten nicht berührt.

Was unsere Fabel angeht, so findet sich die Verbindung der beiden Motive, dass der Harn eines kranken Mannes mit dem einer schwangern Frau oder eines schwangern Mädchens vertauscht wird und dass infolge davon sich der Mann für schwanger hält, in der Litteratur noch in Jansen Enenkels Weltbuch in der Geschichte von Achilles und Deidamia (Von der Hagen, Gesamtabenteuer II, S. 487) und in der Volksüberlieferung in der toskanischen Novelle 'Il prete pregno' (G. Pitrè, Novelle populari toscane, Florenz 1885, Nr. 65). Der Ausgang in den drei Erzählungen ist verschieden. Während bei Marie die Tochter '*tant par destreit tant par amur*' die Wahrheit gesteht, wird bei Enenkel die eigentliche Begebenheit nicht aufgedeckt, sondern neuer Harn des Königs untersucht. In dem toskanischen Schwank wird der Irrtum gleichfalls nicht offenbar, die Erzählung wird aber einen Schritt weiter geführt, indem der Priester, um der Schande zu entgehen, sich von einem Baum stürzt, dabei einen Hasen aufscheucht und diesen geboren zu haben glaubt. Ähnlich bei Hans Sachs in dem Schwanke 'Der schwanger pauer mit dem

füel' (bei E. Goetze Nr. 185). Der Knecht verschüttet den Urin des Bauern und füllt das Glas wieder mit dem Harn des Pferdes. Der Bauer glaubt mit einem Füllen schwanger zu gehen und denkt in der That, als er bei Befriedigung eines Bedürfnisses einen Hasen aufgescheucht hat, ein solches geboren zu haben. (In ähnlicher Weise gebiert in der Legenda aurea c. 84 Nero einen Frosch, der Müller bei Keller, Altdeutsche Erzählungen, S. 463, eine Schwalbe). Andere volkstümliche Varianten scheint besonders Italien zu eigen zu haben, wo die Geschichte sogar sprichwörtlich ist, vgl. Pitrè, l. c., S. 296 Anm.

Ableitungen: LBG 114; RR 8; Ber. 81, S. 297; R. 36, P. 37.

XLIII. Käfer und Dieb.

Die scherzhafte und natürliche Lösung, die der Schwank bei Marie hat, scheint nicht weiter vorzukommen. Vielleicht entstand die Geschichte in dieser Form unter Einwirkung der bekannten Fabel Berg gebiert Maus (Rom. II 5). Wenn der Rom. Nil. II 5 in der eben genannten Fabel den Berg durch einen *Homo virilis sexus nescio quo casu praegnans* ersetzt, so steht er mit dieser Fassung sicherlich unter dem Einfluss der Volkstradition; komisch ist es aber, wenn dieser Mann, wie der Berg im Romulus, nun auch wirklich eine Maus zur Welt bringt. Obgleich eine Stelle im Rom. Nil. (*in mirum verecundiam incutiebat et aliquod subsequens periculum populis vaticinare videbatur*) an Maries Fabel

V. 13 *e li fols pueple ki l'oï*
diënt que c'est signifiance;
en poür sunt e en dutance

anklingt, wird Marie die Fabel doch kaum nach der Darstellung des Rom. Nil. abgefasst haben; vgl. unten Teil II.

Ableitungen: LBG 35; R. 53.

XLIV. Gatte betrogen.

Der Schluss der Fabel stimmt überein mit dem Schluss der mhd. Erzählung 'Vrouwen list' in Von der Hagens Gesamtabenteuern II 26. 'Als der Mann — so referiert von der Hagen — den Schüler wieder von der Frau herauskommen sieht, will

er ihn im Zorn töten. Sie entschuldigte sich, und da er sich auf den Augenschein berief, wodurch er wisse und nicht glaube, führte sie ihn über einen nahe stehenden Wasserzuber, worin er sie und sich ersah; da hiess sie ihn hineingreifen, sich von der Nichtigkeit des Scheins zu überzeugen, und äffte ihn somit, dass er nicht glaube was er sehe, bevor er es nicht mit Händen greife.'

Ableitungen: LBG 36; R. 37, P. 38.

XLV. Frau mit Liebhaber.

Der gleiche Kunstgriff, dass die Frau in Gegenwart ihrer Verwandten erklärt mit der Hälfte der gemeinsamen Habe ins Kloster gehen zu wollen, doch mit verschiedener Vorerzählung kehrt wieder in dem mhd. Schwank 'man und wîp' in Von der Hagens Gesamtabenteuern Nr. 33. Auch hier hat die List der Frau den Erfolg, dass der Mann sie fussfällig bittet bei ihm zu bleiben; sie gewährt es endlich, indem sie ähnlich wie das Weib bei Marie daran die Busse knüpft, dass ihr Gatte ihr noch einen Mann zu jeder Frist erlaube. Der gründliche deutsche Dichter fügt noch hinzu, dass der Mann von nun an seine Frau um so werter hielt, damit sie nicht von ihrem Rechte Gebrauch mache, und dass beide seitdem vergnügt und in Frieden lebten.

Zu den Versen 21 ff.

A m'aiuele avint altresi
e a ma mere, kar jel vi:
un poi devant lur finement,
ceo fu seü apertement,
qu'uns bachelers les cunduieit,
la u od eles rien n'aveit

ist an den Eingang des me. Gedichtes Sir Orfeo zu erinnern, wo Frau Heurodis auch durch zwei Ritter aus dem Elbenreiche darauf vorbereitet wird, dass am folgenden Tage um dieselbe Stunde der Elbenkönig kommen und sie in sein Reich entführen würde.

Auch bei Poggius I 84 muss der Mann aus Sarda, der seine Frau mit einem Mann ertappt hat, durch ihre Ohnmacht entwaffnet und bestürzt, schwören, dass er nichts gesehen hat.

Ableitungen: LBG 37, RR 9; R. 38, P. 39.

XLVI. Kuckuck König.

Eine Variante zu dem öfter behandelten Thema von dem Missgriff der Tiere (Aes. 44), besonders aber der Vögel bei der Königswahl. Bei Odo (Hervieux IV 177) und Sheppey 18 (ib. S. 423) wird zuerst die Taube, dann der Weih zum König gemacht; bei Jac. de Vitry 4 wird die Eule von den Lerchen gewählt; bei Vartan, der auch unsere Fabel hat (7), in F. 2 der Kranich; dazu gehört endlich noch das Märchen vom Zaunkönig (Grimm Nr. 71 und Anm. dazu). Unserer Fabel näher steht die Fabel des Bidpai (Cab. des Fées XVII 435) und die griechische Prosafabel (Halm 398). Bei der Königswahl in der indischen Fabel wollen einige Vögel der Eule ihre Stimme geben. In dem darüber entstehenden Streite wird der Rabe zum Richter bestimmt. Dieser rät entschieden von der Eule ab, die alles Unglück nach sich ziehe, die wie eine Katze aussehe, keinen Geist habe, aufgeblasen sei und das Licht scheue; an ihrer Stelle schlägt er den Falken, den Pfau (wie bei Aesop), den Adler oder den Greif vor. Die Vögel sehen von der Eule als König ab, und seit dieser Zeit besteht Feindschaft zwischen der Eule und dem Raben. Bei Aesop wählen die Vögel den Pfau wegen seiner Schönheit zum König; nur die Dohle (bei Vartan 7 die Taube) fragt: 'Wie kannst du uns verteidigen, wenn der Adler uns angreift?' In dieser griechischen Fabel sieht Grimm RF. Einl. S. 44 das Vorbild der Darstellung im Esope der Marie. Aus dem Mittelalter kenne ich keine weitere Erwähnung der Fabel als bei Marie und in den von ihr abhängigen Texten; ich finde sie erst wieder bei B. Waldis I 71 (s. dazu Kurz); dann als Anhang in einer 1522 gedruckten Ausgabe der Fabeln des An. Nev. (Hervieux I[1] 574 und II[1] 421), dann bei Cam. S. 102, bei Faernus S. 41 u. a.

Die Wahl der Vögel fällt bei Marie auf den Kuckuck wegen seiner lauten Stimme; ebenso wird bei Vartan 2 der Kranich wegen seiner schönen Stimme gewählt; er tritt bei Plutarch auch als der ἱέραξ seiner Art auf (*accipiter sui generis* Cam. S. 390 und auch S. 232). Dass der Kuckuck nicht in hohem Ansehn bei den Vögeln steht, ist bekannt. Bei Aesop (198) meiden ihn die Vögel; bei Alexander Neckam (De naturis rerum, cap. LXXII) ist er der Typus der Habsucht, weil er in einem fort unnütz die Worte '*Affer, affer*' wiederholt; in der Fabel vom schönen Nest, das dem edelsten Vogel gegeben werden soll (Dial. Creat. 46 und

Hervieux II[1] 658), antwortet er auf die Frage des Adlers, wer der edelste, schnellste, schönste, best singende Vogel wäre, stets 'kuk kuk', worauf der Adler ihm seine Verachtung bekundet und ihm jedes Nest versagt. Wenn bei Marie die Meise sieht, dass der Kuckuck *'malvaise chiere'* macht, so stimmt das mit sonstigen Bemerkungen überein.

Anderseits stand die Meise (*'ki ert sage'*) in grossem Ansehn. Grimm, DRA 647, erwähnt, wie die alten Weistümer auf den Fang der Meise die höchste Busse setzen; in der Kussfabel ist die Meise sogar dem Fuchs an Listen überlegen.

Ableitungen: RR 10; R. 22, P. 21; fehlt in LBG.

XLVII. Pferd verkauft.

An Anekdoten über Pferdekauf und -verkauf wird es nie und nirgends gefehlt haben. Bei Cam. S. 350 verkauft jemand ein Pferd um funfzig Goldstücke, von denen der Käufer dreissig baar zahlt, zwanzig aber schuldig bleibt. Gemahnt gesteht er seine Schuld ein, weigert sich aber trotzdem zu zahlen und erklärt vor dem Richter, wenn er zahle, würde er ja nichts schuldig sein, während es doch ausgemacht wäre, dass er zwanzig Goldstücke schuldig bleiben solle. — Dass ähnliche Geschichten über Einäugige im Schwange waren, zeigt Poggius I 61. Ein armer Einäugiger in Florenz geht bei einer Hungersnot auf den Markt, um einige Metzen Getreide zu kaufen. Ein Vorübergehender fragt nach dem Preise der Metze, worauf der Einäugige, um den hohen Preis hervorzuheben, sagt: *'Hominis oculo constat'*. Ein witziger Knabe, der dabei steht, fragt ihn alsdann: *'Cur tu ergo tam grandem sacculum portasti, cum non amplius quam unum sextarium possis emere?'*

Anm. Phaedrus IV 21 und La Fontaine VIII 19, auf die Roquefort verweist, haben nichts mit Maries Fabel gemein.

Ableitungen: LBG 38; RR 11; Ber. 84, S. 309.

XLVIII. Dieb traut.

Schon Aesop (112, 112[b]) erzählt von einer Zauberin, die den Zorn der Götter abwenden zu können vorgab, sich aber selbst in der Not nicht helfen konnte. — Näher an Marie steht die Fabel des Abstemius 58: De viro maligno et daemone. Oft

hat ein Dämon einem Übelthäter geholfen, bis dieser endlich gefangen und festgenommen wird. Er bittet den Dämon wieder ihm beizustehen; doch dieser erscheint mit einem Bündel zerrissener Schuhe und sagt, alle diese habe er für ihn entzwei gelaufen, jetzt aber besitze er kein Geld mehr, um neue zu kaufen; deshalb könne er ihm nicht mehr in seiner Not helfen. — Am engsten verwandt mit der Darstellung Maries ist die Erzählung 49 (in Eichendorffs Übersetzung 12) des Conde Lucanor. Der Teufel als Don Martin rät einem arm gewordenen Manne, den er im Walde trifft, sich aufs Stehlen zu legen; er werde ihm immer treu zur Seite stehen. Er hilft ihm auch in der That bei allen seinen Diebstählen und rettet ihn mehrmals, wenn auch jedesmal langsamer, aus der Verlegenheit. Als der Dieb endlich wegen seiner Missethaten unter dem Galgen steht, steckt Don Martin ihm eine Büchse, die, wie er sagt, tausend Maravedis enthält, zu, um damit den Richter zu bestechen. Als dieser aber in der Büchse anstatt des Geldes einen Strick findet, wird der Dieb in der That gehängt, und der Teufel erklärt ihm noch unter dem Galgen, er helfe seinen Freunden jederzeit nur bis zu solchen Stellen.

Anm. Oesterleys Verweis auf La Fontaine V 11 passt nicht.

Ableitungen: LBG 39; Ber. 83, S. 305; R. 48, P. 46.

IL. Axt und Bäume.

Die in Phaedrus nicht vorkommende, wohl aber im Aesop (Halm 122, vgl. auch 123 und Babrios 58) und auch im Hebräischen (Landsberger, Fabeln des Sophus, Einl. S. 62) vorhandene Fabel hat in der Romulustradition (Rom. III 14; Rom. Nil. II 16) folgende Gestalt. Ein Mann hat eine Axt gemacht und verlangt von den Bäumen ihm einen festen Griff zu geben. Sie verweisen ihn an den Olivenbaum (*oleaster*). Der Mann macht aus dem Holze desselben einen Griff und haut dann mit der Axt Äste und Bäume, alles was er will, ab. Darauf sagt die Eiche zur Esche: Wir leiden mit Recht, da wir unserm Feinde auf seine Bitte einen Griff zu seiner Axt gegeben haben. Diese Fabel hat bei Marie eine durchweg anschaulichere Form erhalten. Ein Schmied hat eine gute, scharfe Axt gemacht. Nach gemeinsamer Beratung weisen ihn die Bäume an den Schwarzdorn, der die

gewünschten Eigenschaften in vollem Masse habe. Kaum hat der Schmied der Axt den Griff gegeben, als er den Schwarzdorn selber fällt:

mal gueredun li a rendu
que de li ot sun manche eü.

Damit schliesst die Fabel, und die müssige Klage, welche die Eiche der Esche gegenüber ausspricht, ist fortgelassen. Die Fabel verhält sich zu Romulus, wie die poetische Behandlung des verwandten Gegenstandes bei Babrius 58 zu der trockenen Prosadarstellung bei Aesop 123.

Ableitungen: LBG 32; Ber. 42, S. 155; R. 23, P. 22; Boz. 94.

L. Wolfsbusse.

Die Fabel kommt ausser bei Marie und ihrem Anhange im Mittelalter noch vor im Ys. I 47 (Robert II 474) und in einer in zwei Handschriften aus dem vierzehnten Jahrhundert erhaltenen lateinischen Fassung in Distichen, abgedruckt bei Hervieux II[1] 421, Robert II 475 und Ed. du Méril S. 28. Diese beiden Versionen stimmen abweichend von Marie in mehreren Punkten überein. Der Wolf ist krank und gelobt zu fasten; er begrüsst das Lamm als Salm (*Ave, salmoque pinguis, ave — Saumon, Diex te gart*). Das Lamm entschuldigt sich und sagt, dass es selbst und seine Jungen nicht schwimmen können. Auch die Moral hat Ähnlichkeit:

tendit ad infernos vita dolosa gradus

und

mais baras en enfer yra
tous vis, s'i acourpira.

Dieselbe Fabel findet sich weiter bei Cam. S. 350. Der fastende Wolf findet hier ein Schwein, das sich im Schlamme wälzt. Als er die Antwort auf seine Frage, was für ein Thier es sei, gehört hat, sagt er kurz entschlossen: *Porcus, certe etiam porcus piscis est,* und verschlingt das Schwein.

In einem Gascogner Märchen (Bladé, Contes pop. de la Gascogne III 204) bestimmt der Fuchs durch die Versicherung, dass ihm die Mönche von Bouillas als Busse auferlegt hätten, ein Jahr lang kein Fleisch zu essen, die Meise ihm ihre Jungen

zu zeigen und behauptet dann, dass eben diese Jungen keine Vögel, sondern Schleien wären, wofür er sofort den Beweis antritt, indem er sie frisst.

Eine eigenartige Umbildung der Fabel hat Poggius 216 (übergegangen in Cent Nouvelles nouvelles 91). Ein spanischer Bischof, der am Freitag reist und in der Herberge nur Rebhühner als Mittagessen vorfindet, sagt zu seinem Diener, der Bedenken trägt sie zu kaufen: '*Pro piscibus utar. An nescis me sacerdotem esse? Quid est maius ex pane corpus Christi facere an ex perdicibus pisces?*' Daraufhin macht er das Zeichen des Kreuzes, heisst die Rebhühner zu Fischen werden und isst sie als solche.

Anm. Oesterleys Verweise auf La Font. X 6 und XII 9 und Cogn. S. 49 passen nur wenig zu der Fabel.

Ableitungen: LBG 40; RR 14; Pr. 21; Ber. 36, S. 133; R. 47. Die Einleitung schwebte, wie Herlet, Beiträge S. 57, bemerkt, vielleicht Bozon bei F. 23 (Löwe, böser Atem) vor: *En un fable est trovee que le leon fist serement que il ne mangereit char tot le quarasme.*

LI. Affenliebe.

Belege für die übertriebene Liebe der Tiere zu ihren Jungen finden sich bei Odo 14, Abst. 114, La Font. V 18 (Eule), in Ren. le Contref. bei Robert I 351 (Rabe), bei Dasent, Popular Stories of the Norse S. 206 (Schnepfe); jede Gans hält ihre Jungen für Schwäne, sagt das Sprichwort; der Katze gefallen ihre Jungen am besten, heisst es bei den Zigeunern (Wlislocki S. 172); ebenso der Krähe bei den Lappen (Poestion S. 272), dem Rebhuhn und der Schildkröte im lesbischen Tierschwank (Georgeakis et Pineau, Le Folklore de Lesbos, 1894, S. 98). Bekannt ist besonders die Liebe der Affen zu ihren Jungen, vgl. Babrius 56, Avian 14, wo die Äffin auf der Kinderausstellung ihre Jungen als die schönsten darbringt, ferner Aesop 366, wo die Äffin das eine Junge übermässig liebt, das andere ganz vernachlässigt; hervorgehoben schon von Solinus, sprüchwörtlich in Italien (De Gubernatis, Zool. Mythol. II 107, 108). Bei Kriloff 5, 12 hält sich der Affe selbst für ein schönes Tier, wird aber vom Bären eines besseren belehrt.

Unsere Fabel findet ein Gegenstück und eine Fortsetzung, die von der Rache des Affen an dem Bären erzählt, bei Al. Neckam,

De naturis rerum, c. 129. An dem Hofe eines Reichen werden zwei zahme Affen und ein Bär zur Belustigung gehalten. Als der weibliche Affe ein Junges geworfen hat, zeigt er es froh allen Tieren und auch dem Bären, der es aber sofort zerreisst. Die Äffin giebt alsdann ihrem Genossen ihr Unglück zu verstehen. Beide bauen um den Bären einen Scheiterhaufen, zünden ihn an und verbrennen den Missethäter. Dieselbe Fassung in kürzerer Form im Berner Rom. 27 und bei Jac. de Vitry 143 (vgl. auch Anm. zu Bozon 47).

Dass dem kosenden Bären nicht zu trauen ist, sagt schon Martial VI 64, 26; vgl. auch Egbert, Fecunda Ratis 1419 ff. und E. Voigts Anmerkung dazu.

In anderer Weise als in unserer Fabel macht sich der Fuchs bei Cogn. 2, E. Deschamps III 104 und bei B. Waldis IV 7 die Affenliebe zu nutz, indem er sich nämlich durch Schmeichelreden ein Essen verschafft, während der Wolf, der seine wahre Ansicht ausspricht, geschmäht und geschlagen von dannen trollen muss. Kurz, Anm. zu B. Waldis IV 7, sagt von dieser Fabel: Quelle unbekannt; es ist wohl eine leicht zu erklärende Variante zur Romulusfabel IV 8 (Affenkönig). Vgl. oben zu F. 34.

Ableitungen: LBG 41; R. 50; Boz. 47.

LII. Drachenei.

Die Geschichte hängt einerseits mit dem Thema von F. 53 zusammen, indem ein anvertrautes Pfand nicht bewahrt wird, und schliesst sich anderseits an den Inhalt von F. 73 an, indem ein Mann auf den Rat seiner Gattin hin seinen Wohlthäter um sein Leben oder seine *'vertu'* bringen will.

Dass die Kraft oder das Leben eines Geistes, eines Zauberers oder eines Riesen in einem winzigen, ausser ihm bestehenden Gegenstande, besonders gern in einem Ei liegt, ist aus den Märchen aller Völker bekannt. Das Motiv ist besonders in der Form einer mehrfachen Verkapselung beliebt; so liegt im deutschen Volksmärchen von der Krystallkugel (Grimm 197) die Macht des Zauberers in einer Krystallkugel, diese selbst in einem Ei, dieses wieder in einem Raubvogel, dieser endlich in einem wilden Auerochsen. Vgl. dazu besonders Loys Brueyre, Contes populaires de la Bretagne, Paris 1875, S. 79.

Auch in der Tierfabel war das Motiv vom aufzubewahrenden Ei bekannt. Im Pariser Promptuarium Ex. 33 (= Reimser Hs. in Mones Anzeiger 1835, S. 361), das sich mit der Droïnepisode Rom. de Ren. XI 761 ff. berührt, vertraut ein Sperling einem Fuchs seine Eier an; dieser frisst sie und wird dafür von dem Sperling, der einen Hund auf ihn hetzt, bestraft.

Ableitungen: LBG 42; Ber. 77, S. 279; R. 51.

LIII. Eremit.

Das Stück ist wohl eine alte Mönchsgeschichte, von der aber keine ältere Spur vorhanden zu sein scheint als Maries Fabel. Es sind zwei Versionen bekannt. Nach der einen (Marie, Jac. de Vitry 13) ist das in einem Gefässe verborgene Tier eine Maus, nach der andern ein Vogel (Hervieux II[1] 706 in der Additio posterior zu Odos Fabeln, bei Stephan von Bourbon 298 und Caesarius von Heisterbach IV 75, von denen der letztere die Geschichte von einem Kölner Canonicus gehört haben will und noch hinzufügt: *Simile ex parte contigit in Saxonia*). Bei Rabelais Pant. III 34 wird die Neugierde der Nonnen durch dasselbe Experiment vom Pabst Johann XXII. auf die Probe gestellt. Andere Varianten, die Crane zu Jac. de Vitry 13 anführt, sind mir unzugänglich. Oesterley, Rom. App. 38, citiert Pauli 316 (soll heissen 318). Hier ist eine Reihe von Beispielen angeführt, wo die Frau gerade das thut, was der Mann verboten hat; so passen denn auch die Varianten, die Oesterley zu Pauli 318 giebt, so weit ich sehe, nicht alle zu unserer Geschichte.

Ableitungen: LBG 43; R. 52.

LIV. Bauer und Pferd.

Quelle: unbekannt.
Ableitungen: LBG 44; Pr. 22.

LV. Allein beten.

Eine ähnliche Geschichte von einer Antwort auf ein thörichtes Gebet findet sich in der Littérature orale de la Basse-Normandie p. Jean Fleury, Paris 1883. Eine Frau in

Gréville bittet vor dem Marienaltar das Jesuskind, ihr Brot und Erbsen *'et une goutte à boire quelquefois'* zukommen zu lassen, worauf ein hinter dem Altar verborgener Schalk ihr Brot und Erbsen, aber nicht das Getränk gewährt.

Ableitungen: LBG 45; R. 24, P. 23.

LVI. Dohle getötet.

Schwänke von der Bestechlichkeit der Richter und Advokaten werden öfter in den Fabelsammlungen bearbeitet, z. B. Abst. 89, Boner 97, B. Waldis 3, 15 (vgl. dazu Kurz). J. Bédier, Les Fabliaux, S. 94, meint, dass unser Schwank *'vaguement analogue au Testament de l'Ane'* sei.

Ableitung: LBG 46.

LVII. Drei Wünsche.

Das Märchen von den drei Wünschen, das in unendlich vielen Variationen über die ganze Erde verbreitet ist, behandelt ausführlich J. Bédier, Les Fabliaux, S. 177. Die Form, die bei Marie vorliegt, gehört zum fünften Typus Bédiers (S. 181): einem Manne und seiner Frau werden drei Wünsche gewährt; aus Zerstreutheit, Eitelkeit oder Sinnlichkeit thut die Frau einen thörichten Wunsch, worauf der Mann im Zorn ihr den gewünschten Gegenstand an oder in den Leib wünscht, um dann, wenn auch meist mit Widerstreben, den status quo ante wieder herzustellen. An der Darstellung Maries ist etwa folgendes zu beachten. Volkstümlich ist, dass ein *'folet'* die Wünsche gewährt (ebenso zufällig bei La Fontaine VII 6 *'Le Mogol des Follets'*), während es sonst im Indischen ein Geist, bei Phaedrus Mercur (bei Perrault Jupiter), bei den Muhamedanern Allah, Muhamed, der Engel Esrael, bei den christlichen Nationen Gott, Christus, ein Heiliger (S. Peter, S. Martin, S. Brandan), ein Engel oder aber der Teufel, eine Teufelin oder endlich eine Fee ist; ähnlich wie bei Marie gewährt ein Männchen die Wünsche im wendischen Märchen (bei Veckenstedt, S. 260). Der *'Folet'* gewährt die Wünsche, um sich aus der Gefangenschaft, in die ihn der Bauer gebracht hat, zu befreien; ähnlich wie der Hecht in dem märkischen Märchen bei Kuhn S. 273, der Goldfisch bei Grimm Nr. 85, Müllenhoff S. 431, der

Butt bei Grimm Nr. 19 und der Fisch im dänischen Märchen bei Svend Grundvig I, S. 115 in die Gewalt eines Menschen geraten und sich durch Gewährung von drei Wünschen befreien. Oft spielt die Nase bei dem thörichten Wunsch der Frau eine Rolle. Bei Phaedrus, App. 3, zieht die Frau, die sich gewünscht hat, dass ihr alles, was sie berührt, folgen möge, die Nase beim Schneuzen in solche Länge, dass sie die Erde berührt:

traxitque ad terram nasi longitudinem.

In den von Bédier citierten deutschen, französischen und spanischen Märchen wünscht die Frau dem Mann eine Wurst an die Nase. In dem erwähnten dänischen Märchen wünschen Lars und die Prinzessin, den Höflingen möchten die Nasen so lang wachsen, dass sie dieselben kaum tragen könnten, worauf sie in der That so lang werden, dass die unglücklichen Eigentümer darüber stolpern und sich die Beine brechen.

Anzumerken ist endlich noch, dass das Märchen bei Marie allein in unvollständiger Gestalt vorliegt, da der dritte Wunsch fehlt; der Redaktor der Hs. H hat dem Mangel abgeholfen, indem er, ohne seine Phantasie besonders anzustrengen, die Frau dem Manne nochmals

gueule de pot en lieu de bec
e narine de flagolec
e hure de singe et conet nes

anwünschen lässt.

Ableitung: LBG 47.

LVIII. Mond Käse.

In der Fabel sind zwei Motive vereinigt: 1. Der Fuchs hält das Spiegelbild des Mondes für einen Käse, und 2. er versucht, um zu dem Käse zu gelangen, die '*mare*' auszusaufen, bis er platzt. Das erste Motiv findet sich vor Alfred in einer durch La Fontaine IX 4 wohl bekannten Fabel, die im wesentlichen dieselbe Form hat bei Raschi von Troyes (Gelbhaus, Über Stoffe altdeutscher Poesie, Berlin 1883, S. 38) und in der Disciplina Cler. Nr. 24 (= Castoiement d'un Père, Méon II 144). Der Fuchs verspricht dem Wolf, ihn an den Ort, wo der versprochene Käse bereitet wird, zu führen. Bei Einbruch der Nacht kommen sie

an einen Brunnen, in dem sich der Halbmond des Himmels abspiegelt. Diesen giebt der Fuchs für den Käse aus, steigt zuerst selbst hinab und lockt dann den Wolf durch die Vorspiegelung, der Käse sei für ihn allein zu schwer, hinab, während er, da er leichter ist, in dem Eimer hinauffährt. Aus dem Umstande, dass so die Fabel zuerst bei zwei jüdischen Schriftstellern auftritt, darf kaum orientalischer Ursprung der Geschichte — und somit auch des Motivs vom Mondkäse — geschlossen werden. Da die Fabel sich nicht in andern orientalischen Werken nachweisen lässt (s. Gelbhaus, S. 39, Anm. 1), so haben Raschi und Petrus Alfonsi sie wahrscheinlich aus dem Tiermärchen ihrer Zeit entlehnt. (Vgl. hierzu C. Voretzsch, Der Reinhart Fuchs und der Roman de Renart, ZfRP XV 352 f., derselbe, Jac. Grimms Deutsche Tiersage und die moderne Forschung, Pr. Jahrbücher 80, 3, S. 437—8, und Sudre, les Sources du Roman de Renart, S. 233 mit Anm. 2). Auf dies oder ein ähnliches Tiermärchen spielt denn auch Rom. de Ren. I 1057 an, wozu genau die Fabel 46 bei Bozon stimmt, während Bozon 128 auf die Disc. cler. zurückgeht.

Das zweite Motiv, dass das Tier, um zu seiner Beute zu gelangen, das Wasser ausschlürft, kommt vor in der Aesopischen Fabel 218, bei Phaedrus I 20, Ademar 2, La Fontaine VIII 25, wo zwei Hunde, um zu einem Aas im Flusse (*βύρσα,* corium, un âne mort) zu kommen, das Wasser so lange schlürfen, bis sie platzen.

Beide Teile finden sich wie bei Marie zusammen, doch so, dass, wie in der Stelle des Rom. de Ren. und bei Bozon 46, der Fuchs den Wolf anführt, im Siebenbürgischen Märchen bei Haltrich-Wolff Nr. 6, im serbischen Märchen bei Wuk Stephanowitsch Karadschidsch Nr. 50, (bei Krauss I 8), im französischen Märchen bei Armaudin, Contes popul. rec. dans la Grande Lande S. 114 ff. In den letztgenannten Erzählungen kommt noch als neues Moment dazu, dass der Fuchs dem Wolf den Hintern, Ohren und Nase verstopft, weil das Wasser daraus hervordringt; in dem franz. Märchen redet er ihm, als eine Wolke über den Mond zieht, noch ein, er hätte den Käse verschluckt. Der letzte Gedanke endlich findet sich noch in zwei französischen Volkserzählungen, die sonst nichts mit unserer Fabel zu thun haben, in Bladé, Contes pop. de la Gascogne III 142 und Cénac Moncaut, Contes pop. de la Gascogne, S. 130.

Ableitungen: LBG 48; Pr. 23.

LIX. Wolf, Rabe, Bock.

Bei Aesop 330 fliegt ein Rabe auf den Rücken eines Esels, der sich vergebens bemüht ihn abzuschütteln. Zu dem darüber lachenden Hirten sagt ein vorübergehender Wolf: O wir Unglücklichen, sobald wir nur gesehen werden, verfolgt man uns; über einen Wicht wie den Raben lacht man noch. — Aesop 282 sagt der Wolf zu den Hirten, die dabei sind einen Hammel zu essen: Welcher Lärm würde entstehen, wenn ich das thäte! — Ähnlich bei Pauli 587: Als zwei Wölfe sehen, wie ein Schaf ein Lämmlein um den Hals leckt, ruft der eine: Wie würden die Bauern über uns schreien, wenn wir die Lämmer also leckten!

Ableitungen: LBG 49; Pr. 24.

LX. Fuchs und Hahn.

Litt.: Voigt, Isengr. S. LXXXI; Sudre, Sources du Roman de Renart S. 273 ff.; Gerber, Great Russian Animal Tales, Baltimore 1891, S. 67 (XXIV); Voretzsch, ZfRP XV 136 und besonders Kate Oelzner Petersen, On the Sources of the Nonne Prestes Tale, Boston 1898, S. 2, Anm. 2—4.

Der Inhalt der Fabel besteht aus zwei Teilen: in dem ersten berückt der Fuchs den Hahn durch Schmeichelreden und erwischt ihn; in dem andern gelingt es dem Hahn seinerseits durch einen schlauen Einfall den Fuchs zum Sprechen zu bringen und sich zu befreien. Das griechische und lateinische Altertum bietet nichts Analoges. In der aesopischen Fabel (Halm 225), in der Sudre S. 275 das Prototyp oder wenigstens eine der ursprünglichen Form der Fabel nahe stehende Fassung erblickt, ist wohl von einem Fuchs die Rede, der einen Hahn fangen will und dabei vom Hunde arg mitgenommen wird, nicht aber von den Listen, die doch den Kern der Fabel bilden und kaum erst später hineingetragen sind. (Vgl. darüber Kate Oelzner Petersen, S. 10—21). Der erste Teil der Fabel erscheint weder in der Litteratur noch in der Volksüberlieferung im isolierten Zustande; desto häufiger der deshalb vielleicht ursprünglichere zweite Teil, der schon in dem Alcuin zugeschriebenen Versus de Gallo (Grimm RF S. 420), dann im Fablel Dou lou e de l'oue (Barbazan und Méon III 53) und im Rom. de Ren. XVI 1—638 (auch XIV 141—199, XVII 1074—1203) im Mittelalter bearbeitet wurde und in der Volks-

litteratur in mannigfachen Varianten beliebt geblieben ist (vgl. Sudre, S. 285, Gerber S. 67 und Petersen S. 22, Anm. 1).

Die beiden Motive finden sich im Mittelalter ausser bei Marie und in den Reinhartsepen verbunden im Aesop des Ademar 30, im Gedichte Gallus et Vulpes (Grimm und Schmeller, Lat. Gedichte, S. 345 ff.) und in den Fabulae extrav. 3; mit dem letztgenannten Texte stimmen sachlich vollständig überein die poetische Darstellung Baldos (Ed. du Méril S. 253) und die kurze Fassung im Berner Rom. 21. Die Fabel Ademars gehört zu denjenigen der Sammlung, die nicht auf das Altertum zurückgehen können (vgl. G. Paris, Journal des Savants 1884, S. 685, dem sich Sudre S. 60 und 283 anschliesst; s. auch Oesterley, Romulus, Einl. S. 19). Ein Rebhuhn, so heisst es, sitzt an einem erhöhten Orte, als ein Fuchs zu ihm kommt und sein Gesicht, sein Bein und seinen Mund lobt; noch viel schöner würde es sein, wenn es schliefe. Das Rebhuhn macht die Augen zu und wird gefangen. Unter Weinen bittet es den Fuchs ihm doch erst seinen eigenen Namen zu sagen, bevor er es verschlinge. Als es entkommen ist, beklagt der Fuchs, dass er gesprochen hat, und auch das Rebhuhn meint, dass es besser geschwiegen hätte. An dieser Fabel ist alles unnatürlich: das hoch sitzende Rebhuhn,[1]) die plumpe Schmeichelei des Fuchses (*Quam formosa est facies tua, crura tua ut rostrum, os tuum simul corallum*), sein Vorschlag zu schlafen, die List des Rebhuhns seinen Namen nennen zu lassen. Wir begreifen, dass diese Version nirgends trotz der grossen Verbreitung des Tiermärchens Eingang gefunden hat; wenn nicht alles täuscht, ist sie eine eigene Erfindung Ademars oder seiner Quelle, gemacht vielleicht, um die eigentliche Quelle der Fabel zu verdecken. Als diese eigentliche Quelle muss die mündliche Überlieferung angesehen werden, aus der Ademar oder sein Gewährsmann schöpfte, aus der vorher der unbekannte Verfasser von 'Gallus et Vulpes' geschöpft hatte, und aus der nach ihm Alfred und der Verfasser der Fab. extr. den Stoff zu der Fabel nehmen sollten. Denn diese drei Stücke sind inhaltlich einander vollständig gleich bis auf die vom Fuchs angewandte List. In der Fab. extr. schmeichelt der Fuchs dem Hahn mit den Worten: 'O, wie schön sang doch dein Vater; sing auch du, damit ich sehe, ob du deines Vaters würdig bist.' Im lateinischen Gedichte wendet der Fuchs in steigender Folge

[1]) Das Rebhuhn kehrt wieder bei Vartan, Choix Nr. 12.

drei Listen an; er fordert zunächst den Hahn auf zu tanzen, dann ein Auge zu schliessen, endlich beide zuzumachen. Bei Marie endlich sagt er kurz: 'Dein Vater verstand sich besser auf das Singen, denn er machte die Augen zu.' Es ist nicht zweifelhaft, dass die letzte Fassung die einfachste und natürlichste ist. In der lateinischen Prosafassung fehlt überhaupt die Aufforderung die Augen zu schliessen, wodurch die List des Fuchses sicherlich nicht deutlich genug hervortritt. Anderseits ist die eine List bei Marie natürlicher als die drei in 'Gallus et Vulpes'. Ebenso scheint bei Marie die List des Hahnes in der kürzesten und natürlichsten Form ausgedrückt zu sein:

'Va, si lur escrie
que jeo sui tuens, ne m'i lai mie!'

In der Fab. extr. macht der Hahn den Fuchs — sicherlich ganz unnötigerweise — darauf aufmerksam, was die verfolgenden Bauern sagen; in 'Gallus et Vulpes' hält der Hahn eine ganz weitschweifige Rede und rät ihm

'Me pone, quaeso, paululum,
Et sic affare populum,
Et quoque dicas tertio:
Meum, non vestrum, aufero.'

Und in der That legt der Fuchs den Hahn auf den Boden und ruft den verfolgenden Bauern die ihm angeratenen Worte zu. Endlich ist noch anzumerken, dass die Klage des Fuchses und der Spott des Hahnes in der Fab. extr. ganz fehlen, während bei Marie, wie in 'Gallus et Vulpes', die Fabel gut damit schliesst.

Nach alledem scheint es, dass wir in der Fassung Alfreds, wie Marie sie bietet, wenn nicht die älteste, so doch die vollständigste und beste Fassung des Stoffes besitzen. In dieser Fassung schwebte sie den Verfassern der zweiten Branche des Rom. de Ren., des Ysengrimus IV 811—1044, des Reinhart 11—176 und Chaucer in dem Nonne Prestes Tale vor; in dieser Fassung erzählt sie sich noch heute das Volk (Sudre S. 282 und Kate O. Petersen S. 2, Anm. 2).

Ableitung: LBG 50.

LXI. Allgemeiner Friede.

Litt.: Sudre S. 289; Gerber S. 66 (XXII); Voretzsch S. 148; Kate O. Petersen S. 15, Anm. 2.

Auch in dieser Fabel handelt es sich darum, dass der Fuchs ein kleineres Tier überlisten will, von diesem aber, ohne seinen Zweck erreicht zu haben, heimgeschickt wird. Das Altertum bietet nichts, was dem Inhalt der Fabel entspräche; die bei Besprechung der vorigen Fabel erwähnte Fabel des Aesop 225 hat mit der Landfriedenfabel ebensowenig zu thun wie mit der Fuchs- und Hahnfabel. So bietet Alfred-Marie denn die erste Fixierung eines Tierschwanks, der in den Tierepen (Ysengr. V 1—316, R. de R. I[a] 1691—8, II 469—601, Reinaert 315—420, Reinke I 4) eine Stelle finden sollte, der in neuerer Zeit sehr oft in allen Sprachen behandelt wurde und der sich endlich auch in vielen Varianten im Munde des Volks lebendig erhalten hat.

Das Tier, um das es sich im Schwanke handelt, ist im Berner Rom. 32 ein Vögelchen, bei Alfred-Marie eine Taube, im Rom. de Ren. II eine Meise, I[a] ein Eichhorn, im Russischen Märchen (Gerber Nr. 17) ein Birkhahn, im Slavischen sind es Hühner, im Ysengrimus und bei allen spätern wird die Geschichte von einem Hahn erzählt. Wenn irgend eins dieser Tiere zu der Idee der Friedensfabel besser passt als die andern, so ist es die Taube bei Marie. War doch die Taube im Mittelalter noch mehr als in der Neuzeit das Symbol des Friedens und der Eintracht! So scheint die Taube das ursprüngliche Tier des Schwankes zu sein, ebenso wie der Held in der Hahn- und Fuchsfabel der die Augen schliessende Hahn, in der Kussfabel die kluge Meise, in der Listensackfabel die Katze gewesen sein muss. Wenn in unserer Fabel wie in den letztgenannten allmählich der Hahn an die Stelle der andern Tiere trat, so kann uns das nicht wunder nehmen.[1]) Machten doch die Bauern mit Meister Fuchs gerade als frechem Eindringling in den Hühnerstall Bekanntschaft, und nahm unter den Vögeln doch so der Hahn in ihrer Phantasie die Stelle des ersten und hauptsächlichsten Antagonisten dem Fuchs gegenüber ein!

Dass derlei Fabeln, in denen der Fuchs einem Schwächern unterliegt, gern zusammen erzählt wurden, liegt auf der Hand, und so ist es denn kein Zufall, dass die Fabel vom Hahn und Fuchs und die vom allgemeinen Frieden bei Marie aufeinander folgen. Ebenso im Ysengr., bei Campbell und in den Tales from

[1]) Die Kussfabel wird vom Hahn erzählt bei Guidrinus (E. Voigt, Kl. Denkmäler S. 144), die Listensackfabel bei Campbell I 268.

the Fjeld. Nicht weniger natürlich ist es, dass die Kussfabel mit der unsrigen verbunden ist wie im Rom. de Ren. II, bei Jac. de Vitry 20, in der lat. Fabel bei Herv. II[1] 661 (= IV 361) und im Berner Rom. 32 und dass bei Campbell als dritte im Bunde die Listensackfabel dazutritt.

Ableitungen: LBG 51; Pr. 27; Boz. 61.

LXII. Adler, Habicht, Taube.

Die Fabel findet sich noch bei Egbert, Fecunda Ratis 1361—1373, De Capo et Columba et Aquila: Der Falke will eine auf einer hohen Eiche im Laube sitzende Taube rauben, als er den höher sitzenden Adler erblickt und von seinem Unternehmen absteht, nicht ohne seinem Grimm durch einige Worte Luft zu machen. E. Voigt möchte die beiden Fabeln auf Rom. III 5 (Nachtigall, Habicht, Vogelsteller) zurückführen, was aber unmöglich scheint. — Zu der Fabel ist noch zu vergleichen Ys. I 61 (bei Robert II 42): Ein Sperber, der eine junge Taube findet, beruft sich auf sein Recht und will sie töten; als aber der Herr am Fenster erscheint, sucht er das Weite.

Anm. Die lateinische Fassung in LBG ist von Oesterley im Appendix ausgelassen, weil sie mit F. 80 verwechselt ist (vgl. Rom. S. XXXIII, Nr. 51 und S. XXXIV, Nr. 121).

Ableitung: LBG 52.

LXIII. Pferd verwundet.

Vgl. Odo 37 *De pullo indomito: Pullus indomitus se ipsum precipitat in aquam vel in foveam nisi frenum habeat,* wozu E. Voigt, Odo und s. Quellen, Zs. f. d. Alt. XXIII, kein Citat giebt; ebensowenig Oesterley App. 47 und Roquefort zu unserer Fabel. Zu vergleichen ist das Sprichwort, das Hincmar, Opp. ed. Sirmond I 503 als 'proverbium gothicum' anführt: *'Capra lusca hortum videt, sepem nusquam'.* Zu diesem vgl. W. Grimm, Freidank Einl. S. 88 und Müllenhoff, Zs. f. d. A. XVIII 1.

Ableitung: LBG 53.

LXIV. Pferd und Bock verkaufen.

Quelle: unbekannt.

Entfernt verwandt ist Bromy. E. 8. 17, wo eine Witwe Kuh und Hahn zusammen verkauft, und zwar jene sehr billig, diesen

sehr teuer, um so eine Bestimmung im Testament ihres Gatten zu umgehen. Vgl. Pauli 462, wo sich weitere Belege finden. Dieselbe Geschichte (Pferd, Sattelzeug) auch noch bei Cam. S. 401.

Ableitung: LBG 54.

LXV. Wolf und Käfer.

Schon Aesop 234 berichtet von einem Kampf zwischen der Mücke und dem Löwen. Die Mücke hält sich für stärker und fordert den Löwen zum Kampfe heraus. Sie siegt, indem sie sich ihm ins Gesicht setzt. Als sie triumphierend wegfliegt, gerät sie aber in das Netz einer Spinne und wird von dieser verspeist. So La Font. II 9 (vgl. dazu Regnier). — Bei Ademar 36 reizt die Mücke den Stier zum Kampf, fliegt aber, als ihr Gegner wutschnaubend heranrückt, in die Lüfte und überlässt den Stier dem Spott der zusammengeströmten Menge. So übergegangen in Neckam 3 und Ys. II (Rob. I 125). — Die grösste Ähnlichkeit mit dem Kampfe in unserer Fabel aber hat die Schlacht der Vögel und Insekten gegen die Vierfüssler im deutschen Märchen (Der Zaunkönig und der Bär, Grimm 102 und Anm. dazu). Der Fuchs war zum General der Vierfüssler gewählt: wenn er seinen schönen buschigen Schwanz in die Höhe richte, so gehe die Sache gut und die Tiere sollten darauf los marschieren; ziehe er ihn aber ein, so solle sich jeder retten, wie er könne. Die Mücke hat die Verabredung gehört, und die Hornisse wird vom Zaunkönige abgeschickt, um den Fuchs unter den Schwanz zu stechen, worauf in der That dem Luftgetier der Sieg bleibt.

Die Einleitung, die in Maries Weise die Veranlassung des Streites zwischen Wolf und Käfer giebt, erinnert an die Einleitung von F. 43.

Ableitungen: LBG 55; RR 20; Ber. 26, S. 105.

LXVI. Nachtigall und Habicht.

Von dem Begebnis zwischen Nachtigall und Habicht sind ausser Maries Darstellung mehrere Fassungen bekannt. Bei Aesop 9 fängt ein Habicht eine singende Nachtigall. Sie sucht sich vergebens dadurch zu befreien, dass sie vorgiebt, sie genüge nicht, um seinen Hunger zu stillen. Im Rom. III 5 findet der

Habicht die Jungen der Nachtigall allein. Als er sie fressen will, kommt die Mutter und bittet für ihre Kinder. Der Habicht willigt ein, wenn sie ihm etwas vorsinge. Aber der Habicht ist mit dem Gesange nicht zufrieden, sondern frisst ein Junges. Darauf kommt der Vogelsteller und erschiesst den Habicht. Bei Abstemius 92, dem Kirchhof VII 138, La Fontaine VII 138 u. a. folgen, sucht sich die Nachtigall selber vergebens durch den Vorschlag dem Habicht etwas vorzusingen zu befreien, denn, wie La Fontaine sagt:

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Maries Darstellung weicht von diesen Fassungen in zwei Punkten ab: der Habicht fordert die Nachtigall auf zu singen, und es gelingt dieser den Räuber durch eine listige Anrede von ihrem Neste wegzubringen. Was den ersten Punkt angeht, so will auch die Katze bei Kryloff VIII 14 die Nachtigall unter der Bedingung freilassen, dass sie ihm etwas vorsinge (citiert von Regnier zu I 16). Die List anderseits, welche die Nachtigall in Anwendung bringt, berührt sich eng mit der Anrede, durch welche die Sau in der Fabel 21 'Wolf Hebamme' den Wolf von sich fortschafft. Im Rom. de Ren. II 328 sagt Chantecler zu Renart, der ihn zum Singen auffordert:

Un poi te trai ensus de moi,
et je dirai une chançon:
n'aura voisin ci environ
qui bien n'entende mon fauset.

Ähnlich schon in der griechischen Fabel Aesop 16, wo die kranken Hühner dem als Arzt zu ihnen kommenden Marder auf seine Frage, wie es ihnen gehe, antworten: '*Καλῶς, ἐὰν σὺ ἐντεῦθεν ἀπαλλαγῇς.*'

Ableitung: LBG 56.

LXVII. Fremde Federn.

Litt. bei M. Fuchs, Die Fabel von der Krähe, die sich mit fremden Federn schmückt, Berl. Diss. 1886; dazu Kenneth Mc Kenzie, A Sonnet ascribed to Chiaro Davanzati and its Place in Fable-Literature (Publ. of the Modern Language Assoc. of America XIII, Nr. 2).

Die Fabel ist in zwei Formen aus dem Altertum bekannt. In Aesop 200 schmückt sich die Dohle mit Federn verschiedener Vögel, begiebt sich in diesem erborgten Schmucke in die Vögelversammlung und wird hier erkannt, worauf ihr die fremden Federn von den einzelnen Vögeln ausgerupft werden. Bei Phaedrus findet die Dohle Pfauenfedern, schmückt sich mit denselben und versucht sich zu den Pfauen zu gesellen; von ihnen vertrieben, geht sie zurück zu den Dohlen, um auch dort schlechte Aufnahme zu finden. Maries Fabel lehnt sich, wie sich auf den ersten Blick ergiebt, an die zweite Form an. Nun sagt aber Mc Kenzie S. 15: 'Marie de France has elements of both the Phaedrus and Greek type' und auch Fuchs S. 32 findet, dass sich einzelne abweichende Züge bei Marie schon in der griechischen Fabel finden. Welches sind diese Züge?

Die Fabel ist im Romulus II 16 am Schluss nicht sonderlich gut erhalten. Bei Phaedrus I 3 heisst es:

Male multatus graculus
Redire maerens coepit ad proprium genus;
A quo repulsus tristem sustinuit notam.
Tum quidam ex illis quos prius despexerat:
'Contentus nostris si fuisses sedibus
Et quod natura dederat voluisses pati,
Nec illam expertus esses contumeliam
Nec hanc repulsam tua sentiret calamitas.'

Der Verfasser des gewöhnlichen Romulus hat im zweiten Verse *redire maerens* verbunden und so einen wichtigen Punkt ausgelassen und den Schluss der Fabel unverständlich gemacht: *Redire timuit miser ad proprium suum genus, ubi, cum esset ornatus et multos iniuriose terreret, tunc unus ex illis ait illi* etc. Ebenso im Wolfenbüttler Rom.: *Redire erubesco ad proprium genus, ubi multos ornatus contempseram.* Nur in Ademar 26 heisst es: *Male multatus Gragulus rediit moerens ad proprium genus; a quo repulsus luctificam iterum sustinuit notam. Tunc quidam ex his, quem quidem despexerat, ait.* An diese letzte Version lehnt sich, wie später Neckam, so Alfred-Marie an, während andere, wie der Anon. Nev., eine provenzalische und eine italienische Fabel den Schluss anders gestalten (vgl. die zerstreuten Notizen bei Fuchs).

Wie verhält sich nun Marie zu der Phaedrusversion, wie sie bei Ademar vorliegt?

Ademar:	Marie:
Eine Dohle findet ausgefallene Pfauenfedern.	Ein Rabe findet auf einem Wege Pfauenfedern.
	Er betrachtet sich und hält sich für den hässlichsten Vogel.
	Er reisst sich deshalb die eigenen Federn aus.
Sie legt sich die Pfauenfedern an.	= Ad.
Sie mischt sich unter die Pfauen, wird aber von diesen übel zugerichtet.	= Ad.
Sie geht dann zu den Dohlen zurück,	= Ad. (Raben)
wird von ihnen verspottet	wird aber nicht erkannt, sondern zerhackt und vertrieben.
und von einer Dohle über ihr Verhalten belehrt.	

Marie unterscheidet sich also von Ad. in vier Punkten. 1. Es handelt sich bei ihr um einen Raben, nicht um eine Dohle. Der Träger der Handlung ist in den griechischen Fassungen eine Dohle oder eine Krähe, bei Phaedrus und seinem Gefolge meist eine Dohle, doch auch eine Krähe und vereinzelt ein Rabe (so in der provenzalischen und italienischen Fabel, im Ys. I und in Ren. le Contref., auch bei Bromy. A. 12. 35). In den griechischen Versionen ist von einem Raben überhaupt nicht die Rede (in einer eng verwandten Fabel Halm 201 begiebt sich die Dohle zu einem Raben). Bei der Leichtigkeit, mit der die ähnlichen Vögel stets verwechselt wurden und noch verwechselt werden, ist die Abweichung bedeutungslos. — 2. Marie fügt zur Begründung hinzu, dass der Rabe sich für den hässlichsten Vogel hält und sich deshalb alle Federn ausreisst. In der griechischen Fabel Halm 200[b] heisst es wohl, dass die Krähe '*συνιῶν ἑαυτῷ περικειμένην δυσμορφίαν*' ist; von einem Ausreissen der eigenen Federn ist aber bei Aesop nirgends die Rede. Dagegen kommen beide Momente zusammen im Mittelalter auch sonst vor (bei Odo, Joh. von Sheppei, Ys. I, Ren. le Contref., in zwei italienischen

Fabeln bei Fuchs S. 17 und 27). Was heisst denn in der That auch *tumens superbia* im Rom. anders als dass die Dohle mit ihrem Gefieder nicht zufrieden ist, und geht das *se ornare* nicht am gründlichsten vor, wenn der Vogel sich alle Federn ausreisst? — 3. Der Rabe wird von seinesgleichen nicht erkannt. Dies Moment kommt, soweit ich sehe, nur noch in einer verwandten griechischen Fabel vor (Halm 201[b]): *Κἀκεῖνοι, διὰ τὸ χρῶμα αὐτὸν οὐκ ἐπιγνόντες, τῆς μεθ' αὐτῶν διαίτης ἀπεῖρξαν.* Dies Zusammentreffen beruht aber sicherlich auf einem Zufall. Wahrscheinlich hat die Volkstradition, aus der Alfred schöpfte, diesen Zug ganz unabhängig von der griechischen Fabel, weil aus der Situation sich von selbst ergebend, selbständig eingefügt. — 4. Endlich fehlt bei Marie wie im Aesop am Schluss die Belehrung von seiten der weisen Dohle. Dies Moment liess Alfred selbst entweder aus, weil es neben der Moral überflüssig ist, oder weil, was wiederum wahrscheinlicher ist, die Volkstradition dasselbe schon als trivial und künstlich ausgeschieden hatte. (Vgl. den Schluss der Fabel 49 Axt und Bäume).

Maries Fabel ist also eine freie Entwicklung der lateinischen Fabel und hat mit den griechischen Fassungen derselben kaum etwas zu thun.

Ableitungen: LBG 58; Ber. 29, S. 117.

LXVIII. Wolfsfell.

Litt.: C. Voretzsch, ZfRP XVI S. 1 u. S. 18; Sudre 101 ff.; E. Voigt im Ysengrimus S. LXXX.

Die Fabel, die in den Reinhartsepen eine grosse Rolle spielt, stammt, wie bekannt, aus Aesop (Halm 255). Sie ist vor Alfred-Marie zwischen 782 und 786 von Paulus Diaconus (Poetae lat. aevi Carolini, rec. E. Dümmler, I, 1, S. 62) und um die Mitte des zehnten Jahrhunderts in der Ecbasis Captivi behandelt. Die Fassung bei Marie steht der Darstellung Aesops nahe, wie denn die Moral des Esope nahezu denselben Inhalt hat wie das Epimythion bei Aesop (vgl.: *Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι ὁ καθ' ἑτέρου μηχανώμενος καθ' ἑαυτοῦ τὴν πάγην περιτρέπει* und *Tels purchace le mal d'altrui | que cil meïsme vient sur lui*). Anderseits treffen wir bei Marie wie im Keime schon eine Reihe von Zügen, die sich im Laufe der Jahrhunderte weiter entfalten sollten. Zu diesen Zügen rechne ich etwa folgende. 1. Die Tiere am Hofe

beraten sich, so erzählt Marie, und beschliessen den Fuchs als Arzt zu empfehlen:

ki des bestes set le retur
e as oisels reset parler.

Ebenso empfehlen im Ysengr. III 261 Widder und Bock, um Rache am Wolf zu nehmen, den Fuchs als Arzt:

Utinam Reinardus adesset,
Ille nichil iactat, sed tamen arte ualet!

— 2. Bei Aesop kommt der Fuchs von selbst an den Hof des Königs. Die Ladung des Angeklagten entsprach so sehr der mittelalterlichen Rechtsgepflogenheit, dass sie allmählich überall in der Darstellung der Begebenheit benutzt wurde. Charakteristisch ist aber, dass in den ältern Fassungen, in der Ecbasis, im Ysengr. und bei Marie nur von einem Boten die Rede ist, der gerade bei Marie noch gar nicht individuell hervortritt und nicht einmal mit Namen genannt ist, während in den Reinhartsepen drei Boten abgeschickt werden, an denen Reinhart dann seine Listen ausübt. — 3. Damit hängt zusammen, dass der Fuchs bei Marie sich in der Nähe des Hofsaals versteckt und die Drohung des Wolfes hört, während er bei Aesop zufällig die Worte seines Widersachers vernimmt. Dieser Zug findet sich nur noch in der Fab. extr., wogegen er in den andern Darstellungen, wo die Sendung eine förmliche ist und der Fuchs bestimmt vom ganzen Hofgesinde erwartet wird, in Wegfall kommt. — 4. Die Anklage und Drohung des Wolfs ist in mittelalterlicher Weise weiter ausgeführt; wenn bei Marie der Wolf dem Löwen rät, den Fuchs und seine Sippe hängen zu lassen, so errichtet er übereifrig in der Ecbasis schon den Galgen, an dem der Missethäter seine Schuld büssen soll. — 5. Bei Marie will der Fuchs seine Weisheit in Salerno geholt haben; ebenso im Ysengr. III 375 und Reinhart 1873 ff., im Rom. de Ren. VI 145 und X 1440 in Montpellier, im Berner Rom. 9 vom Berge Pesselaunus; in der Fab. extr. will der Fuchs das Rezept von einem Griechen, in der Ecbasis V. 446 von einem Blässhuhn am See Genezareth, in einem Märchen aus der Bretagne (Rev. d. trad. pop. IX 224) von einem Zauberer, im finnischen Märchen (E. Schreck S. 226) von einer Spinne im Winkel einer Dreschtenne haben. — 6. Bei Aesop stirbt der Wolf. So auch noch in der Ecbasis. In allen andern Fassungen ist vom Tode des Wolfes nicht die Rede: der Wolf soll sein Fell

nur herleihen, im Ysengr. und im Rom. Rob. auf drei Tage, bei Marie soll der Löwe das Fell *desqu'a demain* auf seiner Brust liegen lassen. — 7. Unverständlich erschien der Masse der Schreiber der Spott des Fuchses: *Tes guanz vei depesciez.* Und doch spielen die Handschuhe wie auch der Hut des Wolfes in der Scene schon früh eine Rolle. Von den Handschuhen und dem Hute des geschundenen Wolfes kann meiner Meinung nach nur die Rede sein, wenn der Kopf und die Pfoten das Fell behalten. So deutlich in der Fab. extr., in LBG und am ausführlichsten im Ysengr. So vielleicht auch bei Paul. Diac., wo der Löwe mit dem '*ursino tergo*' bedeckt werden soll und der Fuchs dann den '*corpore nudum*' verspottet:

65 '*Quis dedit, urse pater, capite hanc gestare tyaram,*
Et manicas vestris quis dedit has manibus?'

Werden auch Kopf und Pfoten geschunden, so sollte der Spott wegfallen, wie in der Ecb., oder eine andere Form annehmen wie im Rom. Rob. (*O beati regis consiliarii, qui sic purpuram induunt et scarletam*). Eine Kontaminierung beider Fassungen hat statt, wenn Marie von den zerfetzten Handschuhen spricht, und vielleicht auch in den Spottversen, die Renart an Brun richtet, als er zerschunden von seinem Abenteuer bei Lanfroi zurückkehrt (I 698):

De quel ordre volés estre
que roge caperon portés?

Ableitungen: LBG 59; RR 21; Pr. 25; Ber. 85, S. 315.

LXIX. Fuchs und Bärin.

Litt.: C. Voretzsch, ZfRP XV 367; K. Krohn, Bär und Fuchs S. 89—92; Gerber S. 53; Sudre S. 141 ff.

Alfreds Fassung der Fabel ist die älteste Darstellung einer Tiergeschichte, die bekanntlich von grosser Bedeutung für die Reinhartsepen geworden ist. Es dürften hier besonders folgende Punkte zu besprechen sein.

1. Das Abenteuer findet später im Ys. und in den Reinhartsepen zwischen Fuchs und Wölfin statt. Die Bedeutung des lateinischen *lupa,* der mittelalterliche Volksglaube dass Fuchs und Wolf sich miteinander vermischen und Bastarde zeugen sollen, das fuchsartige Aussehen des Kopfes des weiblichen Wolfes,

endlich die grosse Zahl der Abenteuer, in denen der Fuchs dem Wolfe übel mitspielt, alles dies möchte von vornherein den Schluss nahe legen, dass die Wölfin und nicht die Bärin das ursprüngliche Tier des Schwankes ist. So Grimm RF Einl. S. 24 und 38, Martin Obs. S. 33—34, und, wenn auch zweifelnd, Gerber S. 69 und 86. Nach dieser Ansicht würde in der Fabel Maries einfacher Subjektswechsel vorliegen, wie etwa im russischen Tiermärchen oft die eine Variante einer Geschichte den Wolf, die andere den Bären auftreten lässt.[1]) Dagegen nimmt K. Krohn, dem Sudre und Voretzsch folgen, an, dass das ursprüngliche Tier die Bärin ist. In einem skandinavischen Märchen, so läuft etwa Krohns Beweis, ist das geprellte Tier unserer Begebenheit der Wolf. Nun aber ist der gewöhnliche Widersacher des Fuchses im Norden der Bär und nicht der Wolf. Erst wenn die Tiermärchen den Norden verlassen, tritt im Laufe der Zeit unter Einwirkung des Altertums der Wolf an die Stelle des Bären. So ist es auch mit unserer Tiergeschichte gegangen. Durch einen Zufall ist sie in ihrer ursprünglichen Form im Esope der Marie erhalten, und durch einen andern Zufall ist sie in der neuen Gestalt in die alte Heimat zurückgekehrt, um hier neben der Masse der Fuchs- und Bärgeschichten ein isoliertes Dasein zu führen. Und in der That lässt sich, glaube ich, diese Ansicht des finnischen Gelehrten durch eine Reihe von Beweisgründen stützen. An und für sich scheint zunächst die langsame und tölpelhafte Bärin, der die Flucht schwer wird, ein weit besser geeigneter Gegenstand zur Befriedigung der Lüste des Fuchses zu sein als die behende Wölfin. Sodann wissen auch andere Völker von einem Verkehr anderer Tiere und besonders des Fuchses mit der Bärin. So täuscht im slavischen Märchen (Krauss I 7) der Hase die Bärin; in einer griechischen Tiergeschichte (von Hahn 94) küsst er dieselbe; im syrischen Märchen (Prym und Socin LXXVI, S. 324) fragt die Bärin den Fuchs: Geht es denn nicht an, dass du bei mir schläfst, und ebenda heisst es LXXXV, S. 363 vom Fuchs: Am Tage schlief er bei der Tochter, nachts bei der Bärin, die war seine Frau. Ferner ist zu beachten, dass in einigen andern in Frankreich und andern Ländern weit verbreiteten Tierschwänken der Gegner des Fuchses der Bär ist oder aber gewesen ist; so in dem in den

---

[1]) 'La plupart des contes où le loup est en scène offrent une variante où celui-ci est remplacé par l'ours'. Hins, La Russie dévoilée S. 20.

Reinhartsepen fixierten Abenteuer vom Fuchs und Bären bei Lanfroi, so auch sicher im Abenteuer vom Fischfang, in dem im Epos der Wolf an die Stelle des Bären getreten ist und das somit denselben Prozess durchgemacht hat wie unsere Fabel.[1]) Endlich tritt auch sonst der Bär an Stelle des Wolfes in Fabeln auf, die offenbar vom Wolfe handeln, eine Erscheinung, die nur so zu erklären ist, dass im Volke die alte Tradition vom Gegensatze zwischen Fuchs und Bären noch nachwirkte. So ist das geschundene Tier bei Paulus Diaconus (s. F. 68) der Bär, ebenso bei Vartan, in der von K. Eichhorn herausgegebenen mitteldeutschen Fabel (Programm des Gymnasiums in Meiningen 1897, Nr. 83 und dazu Programm 1898 S. 19 und 20), im armenischen Märchen bei Wlislocki Nr. 5, S. 13, in welch letzterem der Wolf seinem 'Vetter' Fuchs die Äusserung des Bären mitteilt. Im siebenbürgischen Märchen ist es der Bär, der die Zicklein berücken will, und ebendahin gehört noch, dass in der Fabel vom gegessenen Hirschherzen bei Froumund (s. zu F. 70) der Fuchs nicht den Löwen um das Herz betrügen will, sondern den Bären. So scheint es denn, dass die Vorväter der Engländer des 12. Jahrh. den Schwank in seiner ursprünglichen Gestalt als ein Abenteuer zwischen Fuchs und Bärin vom Kontinent mit nach England brachten und dass der Zufall es gewollt hat, dass wir es in dieser ursprünglichen Gestalt in der Fabel bei Marie erhalten finden.

2. Noch in einer andern Beziehung scheint mir die Fassung des Esope ursprünglicher zu sein als die im Ys. und im Rom. de Ren. Dort geht noch voran, dass der Fuchs in die Höhle des Wolfes dringt, dort vor den Augen ihrer kranken Mutter die Jungen beschimpft und beschmutzt, dadurch die Mutter aus der Höhle lockt und sie schändet. Diese Form, die sich im Norden wiederfindet, hält K. Krohn für die Urform des Märchens. Mit Recht bezweifelt aber Voretzsch S. 370 diese Ansicht und hält die Geschichte, so wie sie die hier zusammengehenden und vielleicht sogar voneinander abhängigen Darstellungen im Ys. und Rom. de Ren. bieten, für die spätere Verbindung von zwei Abenteuern. Nicht klar drückt sich Sudre über dies Verhältnis aus; S. 142 sagt er: 'Dans la donnée primitive, Renart fait violence à Hersent. Il l'attire dans un guet-apens d'où elle sort indignement outragée'

[1]) Gaston Paris freilich sucht, im Gegensatz zu Krohn und Sudre, die Ursprünglichkeit des Wolfes in beiden Märchen nachzuweisen (Le Roman de Renard. Paris 1895, S. 39—43).

und anderseits spricht er S. 156 von der 'mutilation' der Fabel im Romulus, d. h. in LBG, der lateinischen Fassung des Esope.

3. Endlich sei noch angemerkt, dass der Schwank bei Marie auch darin ursprünglicher erscheint, dass die Scene in einem Dorngestrüpp und nicht am Eingang der Höhle spielt.

Ableitung: LBG 60.

LXX. Hirschherz.

Litt.: Benfey, Pantschatantra, I 430; Grimm, Kinder- und Hausmärchen, III 129; E. Voigt, Ysengrimus, Einl. S. 80; Reissenberger, Reinhart Fuchs S. 6; auch P. Meyer zu Bozon 142.

Die Fabel stützt sich, wie ihre mittelalterlichen Vorläufer, die Darstellungen bei Fredegar, Chron. III 8 (Grimm RF Einl. S. 48), Aimoin, Chron. I 10, und Froumund, Hist. fundationis monasterii Tegernseensis 5, auf die Darstellung in Aesop 243, 244 und Babrios 95, indem von einem Hirsch und nicht wie in der indischen Darstellung, der nach Johann von Capua noch Baldo 13, Bozon, Cam. S. 287, Kirchhof I 84, auch Vartan 36 folgen, von einem Esel die Rede ist. Sie nähert sich, ebenso wie die von P. Meyer erwähnte Darstellung des Philipp von Navarra, insofern noch mehr der Darstellung in der griechischen Tradition als das Hirschherz zur Heilung des kranken Löwen dienen soll, während es sich in jenen Lateinern um den blossen Diebstahl des Hirschherzens handelt. Wenn aber so die Hauptmotive der französischen Fabel mit der aesopischen übereinstimmen, so steht die Fabel bei Marie im Mittelalter dadurch ganz isoliert da, dass der Löwe, der König der Tiere, nicht als der Despot der griechischen Fabel, sondern als der Herrscher im mittelalterlich feudalen Staatswesen aufgefasst wird, dass die ganze Fabel mit dem Geiste der Anschauungen jenes Staatslebens durchtränkt ist. Der König beruft seine Barone, um über seine Krankheit zu beraten. Diese Versammlung empfiehlt als Heilmittel das Herz eines Hirsches. Der Hirsch wird dreimal zu Hof gefordert, beim dritten Male von den Baronen getötet. Als der Fuchs das Herz gestohlen hat, erheben sich in der Versammlung Stimmen, die den Verdacht auf ihn lenken. Mit Nachdruck verteidigt er sich gegen den Vorwurf der Felonie:

'Pire sereie d'altre beste;
hum me devreit trenchier la teste,
s'encuntre le mal mun seignur
eüsse fet tel deshonur.'

Er verlangt, dass die Barone ihn zum König geleiten. Hier verteidigt er sich gegen den Vorwurf durch die witzige Wendung, dass der Hirsch überhaupt kein Herz gehabt hätte, nicht ohne am Schluss nochmals hinzuzufügen, dass er falsch und treulos wäre, wenn er das Herz gestohlen hätte. Der König selbst entlässt ihn dann in Gnaden.

Ableitungen: LBG 61; Ber. 105, S. 379; Reimser Hs. (vgl. du Méril, Poés. inéd., S. 137 Anm. 2); Boz. 142.

LXXI. Wolf und Igel, überlistet.

Ich finde die Fabel ausser bei Marie und in den von ihr abhängigen Texten nur noch in den griechischen und albanesischen Märchen von Hahn Nr. 91 (II 103) und im Zigeunermärchen bei von Wlislocki Nr. 98, S. 428, wo sie zusammen mit der Fabel vom Listensack auftritt. Die Füchsin und der Igel wollen Trauben stehlen. Das erste Mal fällt die Füchsin, die prahlt drei Säcke oder einen Sack voll Listen zu wissen, in die Falle, wird aber durch einen schlauen Einfall des Igels, der nur eine List kennt, gerettet (vgl. zu F. 98). Das zweite Mal gerät der Igel in die Falle. Da die Füchsin ihre Listen beim Springen über einen Graben verloren hat, ergiebt sich der Igel scheinbar in sein Schicksal und bittet die Füchsin ihm seine Sünden zu verzeihen, ihn zu umarmen und auf den Mund zu küssen. Dabei packt er die Füchsin bei der Zunge und hält sie solange fest, bis die Bauern kommen, die Füchsin totschlagen, den Igel aber laufen lassen. Ähnlich in einer südslavischen Variante aus Serbien, Archiv für slav. Phil. I 273.

Über das Verhältnis zwischen Fuchs und Igel vgl. noch F. 77, Arist. Rhet. II, c. 20 (Halm 36) und de Gubernatis, Zool. Mythol. II, S. 11.

Ableitungen: LBG 62; Boz. 42 (Herlet, Beiträge, S. 57).

LXXII. Schlange, Milch.

Die Fabel liegt mir ausser in Marie und den von ihr abhängigen Sammlungen noch in folgenden Texten vor: 1. Pantsch. II 244; 2. Joh. von Capua, Dir. hum. vit., ed. Dérenbourg, S. 139 (Buch der Beispiele, hg. von Holland, Stuttgart 1860, S. 86; Hans Sachs, Fabeln und Schwänke, hg. von E. Goetze, Halle 1894, Nr. 246, II 158); 3. Aesop 96 und 96[b] (Ign. 11, Pantal. Cand. 21);

4. Ademar 65, Rom. II 11, Wolf. Rom. I 12 (Waldis I 26); 5. Anon. Nev. 30 (Lyoner Ys. 30, Ysopet I 39, Boner 34); 6. Additio prior zu Odos Fabeln bei Hervieux II[1] S. 663 (= IV 363; Enx. 134); 7. Gesta Rom. 141; 8. Dial. Creat. 108; dazu 9. serbisches Märchen in Wuk Steph. Karadschidsch S. 316; 10. südslav. Märchen bei Krauss I 22; 11. albanesisches Märchen bei A. Dozon, Contes Albanais, Nr. 17. Eine weitere Fassung erwähnt W. A. Clouston, Popular Tales and Fictions, London 1887, I 125 ff., der die Versionen 1, 7 und 11 kurz bespricht und in einer Anmerkung sagt: 'In a version from Bukhara cited by Rev. Dr. Wolff in his Journal (see the Morning Watch 1832—33) the man's son attempts to kill the gold-giving serpent after his father's death.'

Es sind mehrere Fassungen der Fabel zu unterscheiden.

α) In der ursprünglichen Form sind folgende Momente enthalten: 1. Der Sohn sucht die dem Vater Gold spendende Schlange zu töten, 2. wird aber selbst von ihr getötet, 3. worauf der Vater trotz des Verlustes des Sohnes den Verkehr mit der Schlange fortsetzen will. Hierher gehört die Erzählung in den Pantsch., das serbische und das albanesische Märchen. In der indischen Erzählung verehrt ein ackerbautreibender Brahmane eine Schlange, giebt ihr täglich eine Schale Milch und findet dafür stets einen Denar in der Schale. Der Sohn will sich der gesamten Reichtümer der Schlange bemächtigen und schlägt sie hinterlistig mit einem Knüttel auf den Kopf. Er wird deshalb von der Schlange getötet. Der Vater billigt die That der Schlange und will den Verkehr mit ihr fortsetzen. Doch die Schlange hält eine Versöhnung für ausgeschlossen und entlässt den klagenden Brahmanen, indem sie ihm noch eine kostbare Perle giebt. — In dem serbischen Märchen fehlt der erste Gedanke, dass die Schlange dem Bauern Geld spendet, wodurch denn auch die That des Sohnes anders dargestellt werden musste und anderseits der Grund, weshalb sich der Mann mit der Schlange versöhnen will, unklar bleibt: Der Sohn schlägt einer zahmen Schlange, die sich sonnen will, ein Stück von ihrem Schwanze ab. Die Schlange tötet ihn. Der Vater will sich trotzdem mit ihr versöhnen. Aber die Schlange weist ihn ab. — Eigenartiger, aber in den einzelnen Momenten mit der Erzählung der Pantsch. übereinstimmend ist die albanesische Geschichte. Ein armer Steinträger bekommt von einem Löwen, vor dem er fliehen will, ein Stück Gold, das tausend Piaster wert ist. Er zäunt den Löwen in Eisen ein,

füttert ihn täglich mit Fleisch und Milch und erhält dafür täglich dasselbe Geschenk, so dass er sehr reich wird. Der Sohn, durch die Spötteleien seiner Kameraden aufgebracht, beredet seine Mutter, ihm den Schlüssel zu dem Käfig zu geben, geht mit einem Diener hin und stürzt in den Käfig, um den Löwen zu töten. Er wird aber selber von dem Tier zerfleischt. Der Vater errichtet dem Sohn ein Grabmal nahe bei dem Käfig des Löwen und bittet das Tier, das ihm jetzt kein Geld mehr giebt, doch mit seiner neu entstandenen Armut Mitleid zu haben, indem er ihm versichert, dass er ihm keinen Groll nachtrage. Der Löwe will ihm für die gewöhnliche Speise in der That wieder das Gold geben, aber mit der Freundschaft sei es zu Ende; 'denn wenn du hier das Grab deines Sohnes siehst, wirst du mich verwünschen, und Hass und Furcht werden dein Herz füllen, und ich werde, wenn ich an das Blut denke, das aus meinem Schwanze geflossen ist, auch dich nicht mehr sehen wollen.'

β) In einer zweiten Gruppe von Varianten ist das erste Moment der ursprünglichen Form, dass der Sohn den Versuch macht die Schlange zu töten, in Fortfall gekommen. Der Typus dieser Gruppe ist: Der Sohn wird von der Schlange getötet; der Vater versucht Rache zu nehmen, dann aber sich mit der Schlange zu versöhnen. So bei Aesop, im Dial. Creat. und im südslavischen Märchen bei Krauss. In diesen Fassungen ist aber nicht gesagt, dass die Schlange den Bauern erst reich gemacht hat und ihn später wieder in Armut sinken lässt, so dass hier — wenigstens in der Fabel bei Aesop und im Dial. Creat. — wie schon Benfey hervorgehoben hat, der Vorschlag zur Versöhnung unverständlich bleibt. Im südslavischen Märchen ist diese mangelhafte Motivierung vermieden. Hier ist der Vorschlag zur Versöhnung nicht ernst gemeint, sondern der Bauer sucht durch denselben nur die Schlange zu bestimmen noch einmal aus ihrem Loch hervorzukommen, um dann, wie er denkt, mit mehr Erfolg als das erste Mal Rache an ihr zu nehmen.

γ) Gleichfalls unverständlich bleibt die Bitte um Versöhnung in der indischen Darstellung, die Johann von Capua im Directorium humanae vitae hat und die von da in das Buch der Beispiele und weiter zu Hans Sachs[1]) und wohl auch zu andern

[1]) Danach ist die Ansicht Goetzes, dass Hans Sachs als Quelle Steinhöwels Aesop II 10 benutzt habe, zu berichtigen.

übergegangen ist. Hier sieht der allein zu Hause gebliebene Mann von seinem Bette aus, wie die Schlange, die seiner und seiner Frau Meinung nach ihnen Gutes bringt, heimlich ihr Gift in den Hafen mit Essen spritzt. Nach dem vergeblichen Versuch die Schlange zu töten, will er sich auf die Aufforderung seiner Frau hin mit der Schlange versöhnen. Aber die Schlange sagt, dass eine Freundschaft zwischen ihnen nicht mehr möglich ist, und bittet ihn, sie ziehen zu lassen.

δ) Wie in dieser indischen Darstellung ist auch in der Fassung, welche die Fabel in der Romulustradition hat, vom Sohn, den die Schlange tötet, nicht mehr die Rede. Ein Bauer, so heisst es hier, sucht die Schlange, die ihm Gutes gethan hat, zu töten, und bemüht sich dann, als er der Folgen seiner That inne wird, sich wieder mit ihr zu versöhnen. An dieser Fassung bleibt es durchweg unklar, weshalb der Bauer die Schlange töten will. Dagegen ist hier das Moment, das den Gruppen β und γ fehlte, der Grund der Versöhnung, angedeutet oder ausgeführt. Bei Ademar wird der arme Bauer noch ärmer, im gewöhnlichen Romulus wird der Bauer aım, im Wolf. Rom. wird der reiche Bauer arm. — Dies Moment fehlt aber auch in der Fabel des An. Nev.: hier ist weder gesagt, dass die Schlange den Sohn tötet, noch dass sie den Bauern arm macht; so verstehen wir weder, weshalb der Bauer die Schlange zu töten sucht, noch weshalb er sich wieder mit ihr versöhnen will. Boner 34, der in dieser Fabel auf den Anon. zurückgeht, sucht für das erste wenigstens einen Grund in dem Zorn zu finden, den jeder Mensch einmal hat:

'doch ist kûm ieman alsô guot,
daʒ niht erzürnet werd sîn muot.'

Mit Boner berührt sich in dieser Motivierung B. Waldis I 26, der sonst vom Romulus abhängt:

'einsmals, als sich die schlange regt,
da war der baur im zorn bewegt.'

ε) Eine vollständige und klare Fassung bietet in Europa erst wieder Marie und die Erzählung in den Gesta Rom. Ein Bauer (Ritter GR) wird durch eine Schlange reich gemacht (und bekommt schöne Kinder GR) unter der Bedingung, dass er ihr täglich eine Schale mit Milch bringe. Auf Drängen seiner unklugen Frau sucht er die Schlange zu töten, um sich ihrer

Schätze zu bemächtigen; der Schlag trifft aber den Stein (das Gefäss mit Milch GR). Der Mann wird arm und verliert sein Kind (seine Kinder GR). Wiederum auf Anraten seiner Frau bittet er um Verzeihung. Die Schlange weist ihn ab in den GR, scheint aber zu einer bedingten Versöhnung bereit bei Marie:

'Tel amur e tel bienvoillance
cum entre nus devum aveir,
senz mal faire e senz mal voleir,
icest otrei que nus aiuns,
si que ja mes ne nus creüns.'

Beide Fassungen gehen offenbar auf eine Quelle zurück, ohne aber wohl, wie Clouston S. 129 Anm. annimmt, voneinander abhängig zu sein. Charakteristisch ist bei beiden, dass der Bauer sich der Schätze des Drachen bemächtigen will (= α), dass der Bauer nach der That seinen Sohn verliert (vor der That α und β), und dass die Frau als Beraterin eine Rolle spielt. Der letzte Zug ist offenbar aus den Märchen und Geschichten entlehnt, in denen die Frau ihren Mann schlecht berät, um dann durch einen zweiten Rat ihre erste Einflüsterung rückgängig zu machen. Auch in der oben (γ) besprochenen indischen Darstellung sowie in den Fassungen unserer Fabel bei Cam. 72 und Kirchhof VII 91, die sonst Aesop folgen, beredet die Frau ihren Mann sich wieder mit der Schlange zu versöhnen. Marie eigentümlich ist noch der Schluss, in dem die Schlange dem Bauern eine halbe Versöhnung zusagt, was an die Fassung der Pantsch. erinnert. Vollständig ist die Versöhnung im Anon. Nev. und nach ihm im Ys. I und bei Boner 34.

ζ) Im Lyoner Ysopet ist die Schlange als ein böser Geist dargestellt. Sie verletzt den *proudon* an der Hand, worauf dieser sie auf den Kopf schlägt; sie macht ihn arm, versöhnt sich aber scheinbar mit ihm, um alsdann heimtückisch seinen Sohn vor seinen eigenen Augen und schliesslich ihn selbst zu töten. Ob diese Fassung, in der wie bei Marie der Sohn von der Schlange aus Rache wegen des auf sie gemachten Angriffes getötet wird, auf Marie oder LBG zurückgeht, wie Herlet in seinen Studien über die sog. Ysopets, Rom. Forsch. IV 231 annimmt, scheint zweifelhaft.

η) Umgekehrt ist die Schlange edler Natur in der Fabel der Add. zu Odo. Die Schlange, die sich täglich bei einem Paterfamilias ihr Essen holt, bringt eines Tages zwei Junge mit. Das

eine Junge, das *'nondum domesticus'* ist, tötet den Sohn des Hauses. Die Alte, empört über solche Undankbarkeit, tötet ihr Junges, zieht sich in ihre Kammer zurück und erscheint nicht wieder.

Aus unserer Darstellung geht hervor, dass Marie von Aesop und Romulus nicht abhängig ist, da beide unvollständig sind. Da es nun unwahrscheinlich ist, dass neben jenen verstümmelten Texten von alters her noch ein mehr vollständiger bestand, der bei Alfred-Marie zum ersten Mal wieder auftaucht, so scheint die Fabel des Esope direkt aus dem Orient geflossen zu sein, und zwar in der Gestalt, die ursprünglich auch der griechischen Fabel zu Grunde lag, nicht aber in der Form der Pantsch., wo die Erzählung übrigens zu den jüngern Zuthaten gehört. In diesem Sinne hat B. Herlet Recht, wenn er S. 231 sagt, dass 'Maries Fabel in einem wenn auch entfernten Verwandtschaftsverhältnis zur griechischen Version steht.'

Anm. Über den indischen Ursprung der Fabel vgl. Benfey I 361 und O. Keller, S. 347; über neuere Bearbeitungen vgl. Oesterley zu Gesta Rom., wo übrigens andere Erzählungen, die nur im weitern Sinne mit der Fabel verwandt sind, mit ihr zusammengeworfen werden.

Ableitungen: LBG 115; Ber. 22, S. 85.

LXXIII. Maus freit.

Litt.: Benfey I 373; Landsberger, Fabeln des Sophos S. LIII; R. Köhler, Die stärksten Dinge, Germania II 481; Regnier zu La Fontaine IX 7; P. Meyer zu Bozon 75.

Die ursprüngliche Form der Fabel liegt vor in der indischen Fabel Pantsch. III 1, 2. Ein Büsser hat eine Maus aus dem Schnabel eines Falken gerettet. Um nicht wieder in Gefahr zu geraten, bittet sie ihn, sie mit sich in sein Haus zu nehmen. Aus Furcht zum Gespött der Leute zu werden, verwandelt der Büsser aber die Maus in ein Mädchen, das er als seine Tochter erzieht. Als das Mädchen herangewachsen ist, soll es einem wackern Mann zur Frau gegeben werden. Es wünscht sich den Stärksten zum Gemahl und verschmäht so nacheinander die Sonne, die Wolke, den Wind, den Berg, bis es endlich zur Maus anlangt, die im Berge wohnt und noch stärker ist als der Berg. Der Brahmine muss die Jungfrau nunmehr in eine Maus verwandeln, und sie wird die Frau des Königs der Mäuse. In dieser Fassung ist die Fabel wie bekannt über Bidpai in La Fontaine übergegangen.

Ebenso im armenischen Märchen bei Wlislocki Nr. 18, S. 46, wo die Reihe der stärksten Dinge noch um den Mondmann, an den sich der Adoptivvater, ein Mönch, zuerst wendet, vermehrt ist.

Da die Fabel, wie wir aus unserer Sammlung ersehen, schon im Anfang des zwölften Jahrhunderts in England bekannt war, zu dieser Zeit aber die Märchensammlungen des Orients noch nicht nach Europa gedrungen waren, so muss sie auf dem Wege der mündlichen Überlieferung nach England gekommen sein. Bei diesem Übergang musste sie sich mehrere Veränderungen gefallen lassen. Zunächst wurde die Einkleidung, die zu den christlich-europäischen Anschauungen nicht passte, weggelassen und die Fabel direkt als das Abenteuer einer Maus erzählt. Zu gleicher Zeit wurde der Berg, der übrigens an die aesopische Fabel vom kreisenden Berg erinnert, als weniger passend durch ein festes Haus oder einen Turm ersetzt. An die Stelle des Adoptivvaters in den Pantschatantra trat zuerst wohl naturgemäss die Mutter der Maus; anderseits konnte diese aber auch, ohne dass die Fabel Schaden litt, einfach weggelassen werden. Die erste dieser zwei Formen ist vorhanden in einer lateinischen Fabel aus dem dreizehnten Jahrhundert, die sich mit andern als Anhang zu Odos Fabelwerk in einer Hs. des Britischen Museums findet (Hervieux II[1] 683 = IV 384). Eine spätere Zuthat in dieser höchst weitschweifig erzählten Fabel ist, dass die Zahl der stärksten Dinge wie im erwähnten armenischen Märchen um den Mond vermehrt ist, an den sich die Maus für ihre Tochter zuerst wendet. Auch in der japanischen Darstellung unserer Fabel (Brauns, Japanische Märchen und Sagen, S. 85) sucht das Rattenpaar den Stärksten als Eidam zu erlangen und wendet sich so an Sonne, Wolke, Wind und Mauer. Die zweite Form der Fabel, in der die Maus selber auf die Freie geht, liegt vor bei Marie, bei Odo 63, im Berner Romulus 42 und bei Bozon 75. Die Darstellung in den drei letztgenannten Texten ist eine summarische. Bei Odo ist die Reihe der stärksten Dinge verkürzt zu *Ventus, Castrum Narbonense* und *Mus*; im Berner Romulus zu *Ventus, Murus, Mus*; bei Bozon ist die Fabel ganz kurz gefasst, die Reihe der stärksten Dinge aber erweitert zu *soleil, nuwe, vent, pluvie, grange, sorice.*

Die schönste Darstellung hat die Fabel bei Marie erhalten. Da in Europa gemeinhin der Jüngling und nicht die Jungfrau freit, ist aus der Maus ein Mäusejüngling, der vielberufene *mulet,* geworden. Damit hängt zusammen, dass die Gattin, die er sucht,

nicht das stärkste Ding selbst ist, sondern dessen Tochter; möglich ist es auch, dass das grammatische Genus der stärksten Dinge im Englischen zu diesem Wechsel beigetragen hat. Die stärksten Dinge sind die der Pantschatantra, nur hat, wie schon erwähnt, der Berg dem Turm weichen müssen.

Von Marie ist abhängig, und zwar, wie es scheint, nur in dieser Fabel, der Berner Romulus. Er nennt den Mäusejüngling *mulotus* (*mulot* die Hss. QIW) und setzt für den Turm *murus* (*mur* die Hss. AD) ein. Wenn dieser Text nicht die Wendung hat, dass um die Hand der Tochter des stärksten Dinges angehalten wird, so kann das bei der kurzen Form, welche die Fabeln der Sammlung überhaupt haben, kaum auffallen.

In der eng verwandten deutschen Fabel bei Stricker (J. Grimm, Altdeutsche Wälder, S. 195) ist der Freier der Kater, der von der Sonne an den Nebel und weiter an den Wind und '*ein groʒe, alte, ode steinhus*' geschickt wird, von wo der Schritt zu Maus und Katze nicht weit ist. Zu der Erweiterung der Reihe durch den Kater führte wohl das häufige gegensätzliche Auftreten von Katze und Maus, vielleicht auch das deutlicher hervortretende Geschlecht oder aber die bekannte Neigung des Tieres zu Liebesabenteuern.

Frei ist der Gegenstand behandelt in einer weitern japanischen Geschichte (Brauns S. 87). Hier wird ein armer Steinhauer, der immer stärker werden will, der Reihe nach ein reicher Mann, ein Fürst, die Sonne, eine Wolke, ein Fels und endlich wieder ein Steinhauer. In dieser Form berührt sich die Erzählung mit 'De Fischer und sine Fru' (Grimm, KHM 19, nebst Anm.).

Angemerkt möge noch werden, dass in der ursprünglich vielleicht mit unserer Geschichte verwandten griechischen Fabel (Babrios 32, H. 88) der Wiesel (γαλῆ), in den sich ein Jüngling verliebt hat, in ein schönes Mädchen verwandelt wird, aber auch als solches den Trieb auf Mäuse zu jagen nicht verliert und schliesslich auf seine eigene Bitte wieder zum Wiesel wird; vgl. dazu Regnier zu La Fontaine II 18.

Ableitungen: LBG 116; Ber. 28, S. 111.

LXXIV. Käfer und Adler.

Dieselbe Geschichte, von dem Kranich erzählt, steht Dial. creatur. 52: *Grus erecta videns aquilam volare usque ad solem*

ipsumque prospicere clare, ait intra se: pulchra sum ego et magna ut aquila, volo evolare usque ad solem et irreverberatis oculis in ipsum prospicere ut aquila, posteaque magnificata ero ut ipsa. Cumque se in astra erigeret, coepit ultra vires fatigari nec ad solem attingebat nec etiam propter arrogantiam descendere cupiebat, sed ultra suum posse sursum tendere coepit. Quapropter nimium aggravata, non valens se gubernare et ad solem volare, irremediabiliter corruit dicens: qui ultra posse sursum tendit, contra velle post descendit. Ebensowenig wie Grässe, der Herausgeber des Dialogus, kann ich die Quelle der Fabel nachweisen. Ist dieselbe etwa in der griechischen Fabel von der Schildkröte, die fliegen lernen wollte (H. 419, Av. 2, Odo 5), zu suchen? Wie bei Marie sehnt sich auch bei Odo die Schildkröte zu ihrem Loche zurück (*mallem esse in foramine meo*). An unsere Fabel klingt ferner Odo 28ª an, wo der Käfer, der durch blühende Mandelbäume, Rosen und Lilien geflogen ist, endlich zum Mist kommt und gesteht, dass er, obwohl er durch die ganze Welt gekommen wäre, dennoch niemals einen so lieblichen Ort gefunden hätte wie jenen.

Ableitungen: LBG 117; RR 7; Pr. 26.

LXXV. Eber und Esel.

In der ganzen von Phaedrus ausgehenden Romulustradition begrüsst der Esel den Eber kordial mit *Salve* oder *Salve frater*, worauf der Eber grossmütig — *car le sanglier est noble beste* Ys. I 11 (Robert II 148) — den Kopf schüttelt und sagt: '*Absit a me ne de vano sanguine dentes meos coinquinarem.*' Daran knüpft sich die Moral, dass die Grossen nachsichtig sein sollen, wenn ein Untergebener ihnen aus Versehen zu nahe tritt. Aus den Versen bei Phaedrus I 29:

Asinus demisso pene: Similem si negas
Tibi me esse, certe simile est hoc rostro tuo

hat Ademar 12 vielleicht aus Missverständnis gemacht: *Qui extenso pede extendit ungulam. Si me denegas similem tibi esse, Asinus inquit, hic rostro tuo similis*, ohne dass freilich durch diese Wendung der Sinn des Epimythions betroffen wurde. Hat diese oder eine ähnliche Wendung die Veranlassung gegeben, dass bei Marie der Sinn der Fabel ein anderer geworden ist?

Denn bei ihr geht der Eber auf den Esel zu, stösst sich aber *malement* an ihm, wodurch der Sinn der Moral ein anderer wird:

> *Issi est de l'orguillus hume,*
> *ki quide bien en sun penser*
> *que nuls nel deie cuntrester;*
> *tant par se fie en sa pruësce*
> *qu'il meïsmes se hurte e blesce.*

Möglich ist es auch, dass eine andere Romuleische Fabel, III 3, auf unsere Fabel eingewirkt hat. Hier erzwingt sich ein stolzes Pferd im Kriegsschmuck den Weg vor einem Esel, um dann später, als es schwach und zum Krieg untauglich geworden den Mist auf den Acker fahren muss, von demselben Esel bemitleidet zu werden. Den letzten Schritt in der Entwicklung der Fabel thut Abst. 128, bei dem der Esel dem Eber einen solchen Schlag versetzt, dass er bewusstlos zu Boden fällt.

Ableitung: LBG 118.

LXXVI. Dachs und Schweine.

Die Darstellung bei Marie geht wohl in letzter Linie auf die im Romulus nicht enthaltene Fabel des Phaedrus V 4 zurück, die erzählt, dass der Esel, als ihm die Reste der Gerste, die ein eben dem Herkules geopfertes Schwein übrig gelassen hat, vorgesetzt werden, diese verschmäht, um nicht demselben Lose zu verfallen. Diese Fabel kam im Mittelalter zu der einfachen Form, dass der magere Esel das immer fetter werdende Schwein beneidet, bis er sieht, zu welchem Zwecke dieses gemästet wird. So Abst. 121 und auch eine von Ed. du Méril S. 26 citierte jüdische Fabel. Diese Fassung scheint auch die Grundlage der entsprechenden Darstellung bei Marie und Odo 33 (Sheppei 33) zu sein. Bei beiden ist aber als steigerndes Moment hinzugefügt, dass es dem neidischen Tiere gelingt, an dem Futter der Schweine teilzunehmen. Bei Marie drängt sich das Tier mit auf die Eichelmast, weshalb es in ein anderes, passenderes, den Dachs, verwandelt werden musste. Bei Odo stellt sich der Esel krank und bekommt durch eine List gute Nahrung, bis er fett wird. Es braucht kaum hervorgehoben zu werden, dass Maries Fassung eine natürlichere und bessere ist.

Der Dachs verbirgt seine Füsse (*ses piez muşça*); ebenso die Fledermaus F. 23, 28.

Dass auch dem Orient der Gegenstand der Fabel vertraut war, zeigt die Fabel, die St. Julien, Les Avadânas II 66, aufzeichnet. Hier beneidet ein Esel die Ochsen um ihre schöne Weide; als er sich zu ihnen gesellt, wird er an seiner Stimme erkannt und von den Ochsen zu Tode gestossen.

Der unbegründete Neid der Tiere wurde ausserdem öfter zum Gegenstand der Fabel gewählt; vgl. Aesop 62, 113, 321 und die hierzu gehörenden Bearbeitungen. In der Grundidee verwandt sind auch Maries Fabeln 9 und 26 (s. o. S. 172 und 184).

Ableitung: LBG 119.

LXXVII. Wolf und Igel, Gelübde.

Die Quelle der Fabel ist nicht aufgedeckt. Dass der Wolf ein Gelübde thut und nicht hält, ist bekannt, vgl. F. 50; ebenso dass Wolf und Igel auf gespanntem Fusse stehen, vgl. F. 71.

Das Grundmotiv dieses Stücks und der F. 86 scheint trotz Maries Moral der in verschiedenen Fassungen aus dem Altertum und dem Mittelalter bekannte Gedanke zu sein, den Egbert, Fec. Rat. I 290 so ausdrückt:

Nec curas sanctos neque enim curaris ab illis.

(Vgl. E. Voigt ad loc.).

Anm. Roquefort zur Fabel der Marie und Oesterley zu App. 63 verweisen auf La Fontaine VI 16 und VIII 17. Von diesen beiden Fabeln passt die erste gar nicht, die zweite stimmt nur ganz entfernt mit dem Sinn unserer Fabel überein.

Ableitung: LBG 120.

LXXVIII. Wolf schifft, drei Wahrheiten.

Es sind in der Fabel zwei Motive vereinigt: 1. der Wolf wird gegen einen versprochenen Lohn von einem Schiffer über einen Fluss gefahren; 2. der Lohn besteht aus drei Wahrheiten, durch welche der Schiffer geprellt wird.

Das erste Motiv allein ist zu einer Fabel verarbeitet bei Odo 46, wo der Fuchs den Schiffer durch Versprechungen bestimmt ihn überzusetzen und ihn dann beim Verlassen des Kahnes mit seinem benetzten Schweife blendet. Vgl. B. Herlet, Beiträge, S. 27.

Das zweite Motiv ist eine Variante zu dem bekannten Thema von den drei Wahrheiten, das nach der Fassung bei Petrus Alfonsi 23 ganz Europa durchwandern sollte (vgl. die Litteratur bei Schmidt, Disc. Cler., S. 67—68 und bei Oesterley zu Gesta Rom. 103 und 107), das aber auch in andern Formen Boden fasste (vgl. u. a. Babrios 53, Aes. 271, Gesta Rom. 58, Baldo 3, Poggius 175, Fellmeiers Abende 34, Cerquand, Légendes et Récits du pays basque II 30, Grundtvig, Dän. Volksmärchen, Leipzig 1879, II 101).

Die beiden Motive sind wie bei Marie vereinigt in der Fab. rhythm. II 33, in einer lateinischen Fabel, in welche die Wahrheiten in Sprüchen in niederdeutscher Sprache eingefügt sind, bei Mone, Anz. 1836, Sp. 451 (Papierhs. aus dem 14. oder 15. Jahrh., aus dem Kloster Himmenrode), bei Bromyard, Summa Praed., A. 15. 13, und in Pauli, Schimpf und Ernst, 380.

In der Fab. rhythm. ist die Einleitung weiter ausgeführt: der Wolf hat einem Priester, den er arg gekränkt, eine Wallfahrt angelobt und erbietet sich dem Schiffer drei Wahrheiten zu sagen. Die drei Lehren stimmen genau mit denen bei Marie überein: a) *Qui bona dat iusto, bonus est de iure vocatus* (*bien fet ki bien fet*); b) *Replicat oppositum sermonis prioris* (*mult fet pis ki si ne fet*); c) *Qui pravo servit, arat ille nichil litus* (*tut est perdu e luinz e pres | quan que l'em fet pur le malvais*). Während bei Marie der Schiffer mit den Wahrheiten naiver Weise zufrieden ist und den Wolf noch fragt, weshalb er die dritte vom festen Lande aus ihm zugerufen hat, merkt in der Fab. rhythm. der Schiffer schon bei der ersten Unrat und zankt mit dem Wolfe; indessen ist der Schluss im Gegensatz zu der weitschweifigen Einleitung abgehackt, und es ist nicht einmal berichtet, wie und wann der Wolf den Kahn verlässt.

Die ausführliche lateinische Prosafabel stimmt mit Maries Darstellung überein. Die Sprüche lauten:

a) *Haistu vrunt, dat ist myn rait,*
Die haue lieff, und doe yn numer qwait.

b) *Schiffmann, wer wail deit,*
Dat en sy yme nume leit;
Du hais mir wail gedain,
Des soltu noch loen entfaen.

c) *Schiffmann, sich dit wonder an,*
Vnd verstant wat ich dir saen:
Wat man güedes dem qwaden deit,
Dat is allet verloren arbeit.

Bei Bromyard und Pauli ist wie bei Odo (vgl. auch Babrios 53) der Fuchs der Träger der Handlung. Die Sprüche, die mit denen in Marie und der Fab. rhythm. im ganzen übereinstimmen, sind: a) B.: *Nullus citius decipit quam qui pulchre loquitur* — P.: *so vil me ein hübschlicher zu dir ret, so vil einer dich ee betrügt oder betriegen mag;* b) B.: *Quanto pulchrius loquitur, tanto citius decipit* — P.: *so vil einer dich ee betrügt, so vil er dir bessere wort gibt vnd hübschlicher mit dir ret;* c) B.: *Officium dico perdit qui seruit iniquo* — P.: *Officium perdit dico, qui servit iniquo* : *wer einem boszhaftigen dient, der verlürt sein dienst.* Ebenso auch in der Moral, die Odo der Fabel anhängt: *Qui malo seruit, seruicium suum perdit.*

Der Schwank scheint also in Niederdeutschland und England heimisch gewesen zu sein.

Ableitung: LBG 121.

LXXIX. Habicht und Uhu, Nest.

Der Grundgedanke, dass Art nicht von Art lässt, ist schon in einer Vogelfabel bei Bidpai (Cab. des Fées XVII 78 ff.) zum Ausdruck gelangt. Ein Geier bringt einen kleinen aus dem Nest gefallenen Falken auf. Trotz des guten Lebens aber, das er führt, fliegt dieser davon. Da erkennt der Geier, dass alles zu seinem Ursprung zurückgeht und dass aus einem Rabenei, selbst wenn es von einem Pfau ausgebrütet wird, nur ein Rabe hervorgeht.

Aus dem Altertum ist die Fabel nicht erhalten. Im Mittelalter tritt sie stets in der potenzierten Fassung auf, dass ein Vogel von einem andern, den er ausgebrütet und gross gezogen hat, mit Undank belohnt wird, und zwar äussert sich dieser Undank entweder in der Beschmutzung des Nestes oder in der Tötung der Brüterin. Zu der ersten Form gehört Maries Fabel und Odo 4, De busardo et de nido ancipitris (auch Sheppei 51). Die Stelle des Uhus nimmt bei Odo der Bussard ein, der ein Ei in das Nest des Habichts wirft; auch ist der Schluss einen Schritt

weiter geführt, indem der Habicht den jungen Bussard aus dem Neste wirft. Die zweite Form, die aus Wahrnehmungen entstand, die schon die Alten gemacht hatten und die im Mittelalter wiederholt wurden (vgl. Fec. Rat. 767, 768 und Anmerkung dazu), findet sich wiederum bei Odo 4[a]: De cucula et burneta (Sheppei 34), dann in etwas anderer Form bei Boner 49. Bei diesem stiehlt eine Krähe trotz der Warnung dem Habicht Eier, um sie auszubrüten, in der Hoffnung, dass ihre Kinder 'edel und frech' werden wie die Habichte, wird aber endlich selbst ein Opfer des Raubvogels. Ebensowenig wie Gottschick (Über die Quellen zu Boners Edelstein, Programm des Gymnasiums zu Charlottenburg, 1875) kann ich die direkte Vorlage Boners nachweisen; dass eine solche existierte, ist wahrscheinlich, weil Camerarius in der kleinern Ausgabe seiner Fabeln 1571, die einige Zusätze zu der grössern Ausgabe enthält, dieselbe Fabel S. 126 in kürzerer Fassung und mit etwas anderer Begründung erzählt (*Cornix cum animadverteret nidum accipitris semper esse refertum bonis cibis, qui pararentur rapacitate illius, hoc consilium iniit: furatur ova accipitris, et illa clam fouendo educit subolem, quae confirmata matrem postea devorat*).

Wie eng beide Formen im Bewusstsein des Volkes zusammengehörten, geht daraus hervor, dass schon im Ysengr. IV 527 in einem Distichon auf beide angespielt wird:

Restituit pretium nutrita monedula merdam,
Gracculus et cuculo, quem fouet, hoste perit,

sowie auch daraus, dass in Odos Fabelwerk beide Fabeln unmittelbar aufeinander folgen.

Auf die Grundidee der Fabel deuten auch Sprichwörter hin. So führt Le Roux de Lincy (I 153, 176, 178, 188) auf:

Ce oï dire en reprovier,
que l'en ne puet fere espervier
en nule guise d'un busart
(Rom. de la Rose);

ferner: *On ne saurait faire d'une buse un épervier; On ne peut faire d'un hybou un espervier;* ähnlich: *De put oef put oisel.* Dazu noch Cour. de Ren. 405:

D'escoufle puet on bien savoir
que hairon n'en puet on avoir.

Bei Seb. Franck, Sprichwörter, Erzählungen und Fabeln der Deutschen, hg. von Guttenstein, Frankfurt 1831, heisst es Stück XVII: *Ein Eul heckt keinen Blaufuss; kein Eul heckt einen Falken; ein Rapp zeuget kein Zeisslin* (d. h. Zeisig). In den serbischen Volksmärchen, S. 315, verzeichnet Wuk Steph. Karadschidsch: *Wo hat die Eule je einen Falken ausgebrütet; was die Krähe ausbrütet, wird schwerlich ein Falke; er ist ein Falke aus dem Krähennest.*

Anm. In einer Anzahl Hss. des Odo (Hervieux IV 181 Anm. 2) steht der englische Vers:

Of aye ich the brouȝte, Of athele ich ne miȝte,

der genau den Versen bei Marie 29, 31:

de l'oef les poi jeo bien geter . . .
mais niënt fors de lur nature

entspricht und in dem Mall S. 202 einen versprengten Rest der Sammlung Alfreds erblickt.

Ableitungen: LBG 122; RR 12; Boz. 17.

P. Meyer sieht als Quelle der Fabel Bozons Odo 4 an. Er stützt seine Ansicht besonders auf die Ähnlichkeit der Stellen: *Quis vestrum est qui nidum suum contra naturam commaculauit?* und *Qe est ço que ieo trove encontre norture?* Wenn ich auch nicht glaube, dass nach dem franz. Text, wie P. Meyer will, in dem lateinischen *contra nutrituram* zu lesen ist (*contra naturam* ist ein Glossem der in der ersten Auflage seines Werkes von Hervieux benutzten Hs. des Brit. Mus., das durch das gleichfalls nur in jener Hs. in den Satz *Alii pulli naturaliter nobiles fimum fecerunt extra nidum* eingefügte *naturaliter* erhärtet wird), so gebe ich doch zu, dass die Ähnlichkeit der Wendungen auffallend ist. B. Herlet (Beiträge S. 54 und 55) tritt P. Meyers Ansicht bei, glaubt aber, dass die Bezeichnung der Vögel als *huan* und *ostur* aus Marie stammt. Meiner Meinung nach hat Bozon die Fabel ganz aus Marie entlehnt, und zwar bestimmen mich folgende Gründe: 1. Bei Odo wirft der Bussard ein Ei in das Nest des Habichts, das dieser dann ausbrütet; bei Marie besteht zwischen Habicht und Eule Freundschaft, sie haben ein gemeinsames Nest, und der Habicht brütet so die Eier der Eule mit aus; bei Bozon bittet die Eule den Habicht ihr Junges aufzuziehen. 2. Nur bei Marie und bei Bozon fliegt der Habicht auf Futter aus und findet dann das Nest besudelt; vgl.

M.: *Puis lur ala querre viande;*
mes quant a els fu repairiez,
esteit sis niz orz e suilliez,

und B.: *tant qe le ostur voleit quere lur viaunde, revynt et troua son ny ordement soilli.* 3. Nur bei Marie und Bozon sagt der Habicht ausdrücklich, dass seine Jungen Recht haben: M.: *Il lur respunt: 'Vus dites veir'*, B.: *Veir, fet il.* 4. Bei Marie und Bozon wird nicht gesagt, dass die Jungen der Eule aus dem Neste geworfen werden. 5. M.:

Pur ceo dit hum en repruvier
de la pume del dulz pumier,
s'ele chiet sur un fust amer,
ja ne savra tant ruëler,
qu'al mordre ne seit cuneüe,
desur quel arbre ele est creüe.

B.: *Pur ceo dit l'em en engleys: Trendle the appel nevere so fer he conyes fro what tree he cam.*

LXXX. Adler, Habicht, Kranich, Möve.

Die Grundidee der Fabel war wohl schon in Griechenland bekannt. Im lesbischen Tierschwank (Georgeakis et Pineau, Le Folklore de Lesbos 1894, S. 97) will der weibliche Adler das beschmutzte Nest verlassen, kommt aber durch die Frage des Männchens: *'Emporterons-nous notre derrière avec nous'* davon zurück.

Dass der Kern der Fabel, so wie sie Marie hat, im Mittelalter volkstümlich war, beweist das von E. Voigt, ZfDA 1879, S. 286 beigebrachte Distichon aus Alanus Parab. 1, 94:

Non ibis rostrum, non ardea deserit anum,
Non leuiter uicium, dum facit illud, homo,

und ebenso Egbert, Fec. Rat. 484:

Ardea nomen auis, nomen de uentre cacatrix,

ausführlicher ebenda 1522 ff.

Die älteste Darstellung in Form eines Schwanks oder einer Fabel scheint die Maries zu sein; dabei ist vielleicht die Einleitung, in der erzählt wird, wie dem Kranich das Unglück

widerfährt, von Alfred nach seinem sonstigen Verhalten hinzugefügt.

Ganz mit dem eigentlichen Kern der Fabel bei Marie stimmt überein Keller, Erzählungen aus altdeutschen Handschriften, Stuttg. 1855, S. 564: Von einem Reyger. Ein Reiher will das Land räumen, weil er sich 'also sere schempt' und wird von einem andern Vogel auf das Vergebliche seines Vorhabens hingewiesen. Ganz ähnlich auch in dem mhd. Beispiel 'Gouch und withopf', das Fr. Pfeiffer in ZfDA VII 360 veröffentlicht hat. Um einen Wiedehopf handelt es sich auch bei Berachyah 45.

In der lateinischen Fabel einer Breslauer Hs., die Herlet, Beiträge S. 112, mitteilt, beschmutzt der Storch seine Kameraden und wird, da er sich nicht bessern kann, von ihnen vertrieben. Als er zu andern Störchen kommt und ihnen den Sachverhalt erzählt, wird ihm auch da die Antwort, er könne bei ihnen nicht bleiben. Diese Fabel scheint der sehr gemässigten Darstellung bei Odo 11 zu Grunde zu liegen: Ein Storch hat im Zanke seiner Gattin ein Auge ausgerissen. Als er deshalb das Vaterland verlassen will, hält ihn ein Rabe davon ab, weil er seinen Schnabel immer mit sich trage. Ebenso Pauli 523. Bei Bozon 15 hat der Star, der den *mauveys* trifft, gar mit seinem Schnabel den Taubenschlag beschädigt.

Wieder in anderer Weise ist der derbe Inhalt der Fabel gemildert bei Neckam, Novus Esopus 38, wo ein Specht glaubt, dass er nur in seiner Heimat mit dem Schwanze wippt, bis er jenseits des Meeres seinen Irrtum einsieht. (Das Wippen mit dem Schwanze will sich auch die Elster im Renner V. 5789 abgewöhnen, indem sie sich — vergeblich — die Taube zum Vorbild nimmt).

Ableitungen: LBG 123; RR 13; Ber. 45, S. 163.

LXXXI. Wolf lernt lesen.

Litt.: E. Voigt, Ysengrimus, Einleitung S. 81, und Kl. Denkmäler S. 21.

Schon die indische Fabel kennt den Wolf, der bei der Lehre des Priesters nur an die Schafe denkt. 'Fass dich kurz, Herr Prediger, sagt bei Bidpai (Cab. des Fées XVIII 78) der Wolf zu dem Derwisch, der ihm die Moral liest, höre auf oder kürze deine Predigt ab; ich sehe dort eine Schafherde vorübergehen, und ich

würde sonst den schönsten Fang, den ich je gemacht habe, verpassen.' Ähnlich verlangt in einer Zusatzfabel der Wolfenbüttler Odohandschrift (14. Jahrh.; bei Hervieux II[1] 703 = IV 406) der Wolf nach schneller Absolution.

Der älteste mittelalterliche Beleg vom Wolf in der Schule findet sich, wie E. Voigt, Kleine Denkm. S. 21, zuerst bemerkt hat, in einer Bulle, die Papst Urban II. am 14. April 1096 in Frankreich erliess und in der er bei Gelegenheit eines Klosterstreites von der Gegenpartei bemerkt: *Nos uero animaduertentes, non eos pro spiritualibus causari, sed pro carnalibus, serio diximus quoddam prouerbium, quod debuerat eis uerecundiam inferre, si aduertere uoluissent, de lupo ad discendas litteras posito, cui cum magister diceret A, ipse agnellum, et cum magister B, ipse dicebat porcellum.*

In den folgenden Jahrhunderten ist der Schwank litterarisch besonders in England und Deutschland bezeugt. Nach Maries Fabel finden wir ihn bei Odo 22, wo der Wolf, der Mönch werden will, an Stelle des Pater Noster *Agnus* oder *Aries* sagt und anstatt zum Kreuz und Sacrificium emporzublicken, seine Augen immer auf Lämmer und Schafe richtet. Wie sehr die Idee in England volkstümlich war, beweist das Sprichwort, das Odo in der Deutung der Fabel vorbringt: *Yf alle that the wolf unto the prest worthe and be sette on to boke salmes to ler, ȝit is ever hys onne eye to the wodeward.*

Ferner finden wir mehrere Anspielungen auf denselben Stoff im Ysengr. So fragt III 693 der Esel den Wolf:

Grammaticam nosces; age, dic, cum scribitur n. c. (i. e. n̄c = nunc)
Supposito titulo, sillaba qualis erit,

worauf Isengrimus die Antwort schuldig bleibt. Noch deutlicher V 559:

Dumque docent 'amen', quasi graecum, accentuat 'agne',

und V 547:

Continuo 'dominus uobiscum' dicere iussus
Isengrimus ouans: 'Cominus', inquit, 'ouis!'

Über Anspielungen auf die Fabel in Deutschland vgl. Grimm RF, Einl. S. 190, Wackernagel, ZfDA VI 285, W. Grimm, ibid. XII 216. Am ausführlichsten und schönsten aber ist die Idee im Gedicht vom Wolf in der schuole Grimm RF, S. 333—341,

behandelt, wo es sich auch wie bei Marie und in der Bulle Urbans um das Erlernen des ABC handelt:

'Sprich nâch, als ich dich heize,
hebe an abecê.'
'Mir ist nach einem schâfe wê.'

Auf Deutschland weisen auch die Zusatzverse der Handschriftengruppe z[3] (15. und 16. Jahrh.) im Gedicht Ovidius de Lupo (Voigt, Kl. Denkm. S. 72 Anm.) hin:

Quando 'pater noster' lupus affirmare uolebat,
Uerbum non linquit, sed 'lamp, lamp, lamp' lupus inquit.

Dass die Fabel nicht allein auf England und Deutschland beschränkt war, beweist der Umstand, dass bildliche Darstellungen des Gegenstandes sich nicht nur in Deutschland (Freiburger Münster), sondern auch in Italien und in der Schweiz finden (vgl. E. Voigt, loc. cit.).

Ebensowenig aufmerksam wie in der Schule ist der Wolf am 'schachzabel' im mhd. Gedicht bei Grimm, RF, S. 349.

Anm. Die Fabel der Reimser Hs., abgedruckt in Mones Anzeiger 1835, Sp. 361, auf die Ed. du Méril S. 156, Anm. 4 hinweist, ist dieselbe wie im Pariser Promptuarium Ex. 31 (Ausgabe der Fabeln, Einl. S. 68); die Fabel der Hs. in Arras, abgedruckt ibid. Sp. 356, ist die Fabel Odos.

Der Verweis Oesterleys App. 65 auf Pauli 338 beruht auf einem Versehen.

Ableitungen: LBG 124; Pr. 31.

LXXXII. Schlange und Feld.

Gewöhnlich wird die Fabel von Schlange und Feile erzählt. Bei Aesop 146 will die Schlange von der Feile ein Geschenk, wird aber abgewiesen, da die Feile nur nimmt, nicht giebt. Bei Phaedrus IV 8 sucht die Schlange etwas zu fressen und beisst in die Feile, die sie aber auf ihr thörichtes Beginnen hinweist. Ebenso im Rom. III 12. [Eine Art Fortsetzung zu dieser Fabel bietet Aesop 86, wo der Wiesel sich an der Feile die Zunge wund reibt, auch bei Loqm. 28, Sophos 5, Ys. II (Robert I 341), Cam. 117 u. ö.].

Bei Maries Fabel ist an einen Übersetzungsirrtum, wie ich in der Ausgabe der Fabeln, Einl. S. 44, annahm, nicht zu denken; die Gestalt, die das Stück bei ihr hat, ist eine freie Weiterentwicklung der Romuleischen Fabel.

Zu vergleichen ist etwa noch Odos Fabel 67: De Bufone et Rana. Der Bufo erbittet vom Frosch Wasser und erhält es. Als aber der hungrige Frosch um Erde bittet, antwortet der Bufo: '*Certe nichil dabo, qui ego ipse timens ne deficiat, non comedo ad sufficientiam.*'

Ableitung: LBG 125.

LXXXIII. Sperlinge und Drescher.

Babrios 33 werden die Dohlen und Stare, die den gesäten Weizen fressen, getäuscht, indem der Bauer seinen Jungen, wenn er Brot fordere, ihm die Schleuder reichen heisst. Der Warner tritt zuerst auf in der Fabel 19 des Ademar. Der Kranich und die Krähe schliessen ein Bündnis, so dass der Kranich die Krähe verteidigen will, diese aber jenen durch Vorhersagen vor Unglück bewahren soll. Die Krähe warnt nun den Kranich, als der Bauer von seinem Jungen einen Stein fordert. Der Bauer ahnt die List und verabredet dieselbe Gegenlist wie bei Babrios. Der verwundete Kranich macht der Krähe Vorwürfe; diese aber verteidigt sich mit den Worten: *Mea hic intelligentia culpabilis non est; sed omnium malorum sunt dolosa consilia, qui aliud dicunt et aliud agunt.* Bei Marie ist die Scene, was manchen Vorteil bot, vom Felde in die Nähe des Hauses gelegt, wodurch die Veränderung der Vögel selbst (Sperling und Schwalbe) nötig wurde. Ist die Krähe der lateinischen Fabel als Zukunftsprophetin bekannt, so erscheint die Schwalbe öfter als Warnerin; vgl. F. 17 (Hanfsame), Aes. 342 und besonders de Gubernatis, Zool. Mythol. II 240. Bei Kirchhof VII 113 warnt der Sperling die Goldammern den vor der Scheune auf einen Vogelherd gestreuten Weizen und Hafer zu fressen. Sie verlachen die Warnung und werden gefangen.

Ableitungen: LBG 126; RR 15.

LXXXIV. Bauer mistet.

Eine gewisse Ähnlichkeit mit der Fabel hat Dial. Creat. 96, wozu der Hg. keinen Nachweis anführt. Ein Knecht pflügt ein Feld. Die widerspenstigen Ochsen fragen, warum er sie ansporne, da sie ihm doch immer gedient hätten. Der Knecht antwortet:

Ich wünsche, dass ihr den Acker pflügt, damit er mir und euch Nahrung gebe. Die Ochsen sträuben sich noch eine Zeit lang; als sie aber sehen, dass sie nichts ausrichten können, fügen sie sich und wollen ihre Arbeit nunmehr lieber freiwillig und gern als gezwungen verrichten.

Anm. Die Fabel bei Jac. Pontanus S. 75, auf die Oesterley (Rom. App. 29) verweist, hat mit unserer Fabel nichts zu thun (Ochsen haben geträumt, sie hätten nichts zu arbeiten; Herr hat geträumt, sie hätten tüchtig zu arbeiten, wie es in der That geschieht).

Ableitungen: LBG 63; RR 18; Boz. 130.

LXXXV. Biene und Fliege.

Die Fabel entspricht Rom. II 18: Fliege und Ameise. Der Subjektswechsel geht zurück auf die Volkstradition; vgl. Egbert, Fec. rat. 123:

Prestat apes una inmensis per moenia muscis

und weiter das von E. Voigt ad loc. beigebrachte Sprichwort (Prov. com. 39): *Also goet is een bie als een hant vol vlieghen — Muscis plena uola deterior est ape sola.* Bei Kriloff V 14 wandern die im Lande verachteten Fliegen aus und versuchen vergebens die Bienen zu überreden ihnen zu folgen (*On vous hait, dites-vous: moi, je travaille, on m'aime*). Auch Sophos 13 sind Mistkäfer und Biene einander gegenübergestellt (Loqm. 24 Hornisse und Biene).

Ableitungen: LBG 64; RR 16; Pr. 32.

LXXXVI. Junger Weih.

Rom. I 18: Ein kranker Weih (kranker Rabe, Babrios 78, Aesop 208, wie auch Cam. S. 143 und Kirchhof VII 181) bittet seine Mutter (die Taube bei Jac. de Vitry 41) an die heiligen Stätten zu gehen und für sein Heil Gelübde zu thun. Die Mutter verspricht sich wenig davon, weil der Sohn alle Altäre, ja sogar die Opfer besudelt (bei Babrios und Aesop das Fleisch von den Altären gestohlen) hat. Alfred, in dessen Werk die Mythologie des Altertums keine Stelle hat, setzt an die Stelle der Götter einen andern Vogel, den Häher. Damit musste auch das Motiv des Beschmutzens mehr hervortreten, wie auch bei

Pauli 288: *'wenn sie kälber und schaf geopfert haben, hast du sie wenigstens beschmeisst.'*

Ableitung: LBG 71.

LXXXVII. Zwei Wölfe.

Eine Variante zum Motiv vom freundlosen Wolf, das sich schon bei Fredegar lib. VI c. 38 als rustica fabula findet: Der Wolf auf der Höhe eines Berges beruft seine jagenden Jungen und spricht: So weit ich sehen kann, haben wir keine Freunde; darum thut, was ihr angefangen habt. (Grimm, RF, Einl. 194). Ebenso bedauert in der Fec. Rat. 1303 ff. der von Hirten verfolgte Wolf, dass er in der weiten Welt so wenig Freunde habe. Der Gedanke wird ausgeführt von La Fontaine X 6:

Eh bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons; mourons de faim plutôt,
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?

wo der Wolf aber (nach Aesop 282) schnell von seinem Vorsatz zurückkommt, als er die Hirten ein gebratenes Lamm verzehren sieht. Unserer Fabel am nächsten aber kommt ein mhd. Gedicht 'Der wolf an der wagen' Grimm, RF S. 351: Ein Wolf sucht ein in einem Wagen schreiendes Kind zu beruhigen, indem er es hin und her fährt, bis er von den mit Sensen und Stangen herbeilaufenden Bauern von seinem Vorhaben abgebracht wird und das Weite suchen muss:

'in rehter güete fleiz ich mich,
daz ich stilte daz kindelîn:
und sol daz nu verlorn sîn,
so enwil ich niemermê guot
getuon mit willen; dast mîn muot,
die wîle ich trage disen balc.'

Ableitung: LBG 65.

LXXXVIII. Wolf und Fuchs, Streit.

Rom. II 19 (Ph. I 10). An Stelle des richtenden Affen hat Alfred den Löwen gesetzt. Im Anon. Nevel. 38 und im Lyoner Ys. 40 bekommt der Fuchs Recht; auch bei Marie sagt der Löwe:

qu'a vis li fu
que li lous aveit tort eü
e li gupiz aveit raisun.

Im Ys. I 37 (Robert I 103) sind die streitenden Tiere Fuchs und Hase (wohl nach einer Hs., die *lepus* st. *lupus* las). Vom Hasen kann dann der Richter mit mehr Recht sagen:

'Preudomme est et de bonne vie,
de toy maufaire n'a envie.'

Ableitung: LBG 66.

LXXXIX. Wolf und Zicklein.

Litt.: Regnier zu La Fontaine IV 15; Gerber 41 (S. 35).

Die Fabel ist aus dem Altertum nicht erhalten, sondern kommt zuerst im Romulus vor. Maries Darstellung entspricht im ganzen der Romulusfassung. Zu bemerken ist folgendes. Rom. II 10 beginnt: *Capella cum esset foeta et ad partum vellet ire.* Dieser Gedanke, so überraschend er ist, scheint doch auf Phaedrus zurückzugehen. Dass die Ziege *foeta* ist, wiederholt sich in allen Romulustexten und in der davon unabhängigen Phaedrusauflösung des Ademar (61). Die älteste Romulushs., der Wolfenbüttler Rom. (I 5), hat in der zweiten Hälfte des Satzes wohl *pastum* st. *partum*; da aber auch hier Ademar das Wort *partum* hat, so ist auch dies ursprünglich. Wenn nun Ademar die zweite Hälfte verändert und sagt: *et partum vellet custodire,* so scheint dies, da *foeta* in der ersten Satzhälfte dazu in keinem Zusammenhange steht, nur zu beweisen, dass auch Ademar die Fassung des Phaedrus nicht einleuchtend schien. Konsequenter als Ademar schoben alle späteren Bearbeiter mit dem Anon. Nevel. (29) und Alfred an der Spitze den ganzen Gedanken beiseite und sagen nur, dass die Ziege auszog ihr Futter zu suchen. Burmann App. 32 giebt den Anfang der Fabel so wieder:

Capella, foetum ut custodiret, exiens
Pastum, imprudentem monuit hoedum.

Ähnlich L. Müller VI 8 (S. 89):

Pastum exitura fetum commonuit suum
Capella.

Die Romulustexte sagen ausdrücklich, dass die Ziege den Wolf durch eine Ritze wahrnahm; der Spalt ist nicht eigens erwähnt bei Ademar und bei Marie, sowie bei Jac. de Vitry, bei dem aber das Zicklein unvorsichtig hinausgeht und gefressen wird.

Ableitungen: LBG 67; Ber. 21, S. 81.

XC. Mass und Messer.

Quelle unbekannt.

Vgl. das Sprichwort: *'A bad workman quarrels with his tools.'*

Ableitung: LBG 68.

XCI. Hirschkuh und Junges.

Quelle unbekannt.

Die Fabel ist verwandt mit Rom. IV 7: Als die Vögel den triefäugigen Vogelsteller seine Netze aufspannen sehen, meinen sie, dass es ein sehr guter Mann sein müsse, der vor allzu grosser Güte weine, sobald er sie ansehe. Ein klügerer Vogel warnt sie; doch sie hören nicht und werden gefangen. Auch der Löwe bei Babrios 1 (Aes. 403) wartet, bis er den Pfeil des Jägers im Gekröse fühlt.

Die Hirschkuh und ihr Junges treten auch bei Aesop auf, und zwar bildet F. 130 einen gewissen Gegensatz zu unserer Fabel. Die Hirschkuh sucht ihr Junges zu bewegen nicht vor den Hunden davonzulaufen, flieht aber selbst, sobald sie von fern die Hunde hört. Vgl. Aes. 303.

Die Fabel gehört eng mit F. 92 zusammen: in beiden handelt es sich um den Rat, den die Mutter ihren Jungen giebt; in unserer Fabel folgt das Junge nicht, in der folgenden zeigt es sich wohl unterrichtet.

Anm. La Fontaine VI 5, worauf Oesterley App. 54 verweist, hat nichts mit der Fabel zu thun.

Ableitung: LBG 69.

XCII. Rabe und Junge.

Quelle unbekannt.

Ich finde dieselbe Fabel bei Vartan, Choix 32: *'Le Corbeau et ses petits. Le corbeau rassembla ses petits et leur donna ses*

conseils en ces termes: O mes chers enfants, soyez en garde contre l'homme, surtout quand il se penche vers la terre pour prendre une pierre. O notre mère, dirent alors les petits, que ferons-nous avant que l'homme ait pris la pierre de la main? La mère leur répondit: Je reconnais maintenant que vous êtes en état de vous sauver.' Ganz ähnlich in H. Carnoy et J. Nicolaïdes, Trad. pop. de l'Asie-Mineure, Paris 1889, Nr. 17, S. 176. Hier handelt es sich um den Sperling und seine Jungen. Das eine der Jungen sagt auf die Warnung des Alten: '*Mais, si l'homme tient la pierre dans son sein, il ne se baissera point vers la terre; alors que ferai-je?*' worauf der Sperling: '*Mon fils, tu es plus sage et plus prévoyant que ton père; tu n'as plus besoin de mes conseils, va!*' Die Herausgeber fügen in einer Anmerkung hinzu: '*Cet apologue se répète souvent dans les îles de l'Archipel Ottoman.*' Die Fabel geht also wohl aufs Altertum zurück. Als Anspielung auf eine Fabel, von der weiter keine Kunde zu uns gekommen ist, citiert Ed. du Méril, Poésies inéd., S. 144 aus einem lateinischen Gedicht 'Jocalis' der Bibliothek in Strassburg (Fonds de S. Jean C. 102) die Verse:

Cornix mater ait pullo: si forte lapillum
Quisquam tollit humo, fugias velocius illum.

Dazu Anm. 3: '*Nous croyons cependant en avoir vu quelque mention dans un ancien auteur.*' (Vielleicht in LBG?).

Ableitung: LBG 70.

XCIII. Ziege bittet um Gnade.

Ein beliebtes Motiv der Tierschwänke ist es, dass das gefangene Tier seinen Räuber entweder veranlasst laut zu schreien oder aber es selbst schreien zu lassen, um dadurch Hilfe herbeizurufen. Das erste ist der Fall in der Aesopischen Fabel (134), in welcher der Bock den Wolf auffordert die Flöte zu blasen und ihn danach tanzen zu lassen, damit er nicht ohne Sang und Klang stürbe. Ebenso fordert bei Vartan (Choix 4) das Lamm den Wolf auf, das Horn zu blasen, damit es sich noch einmal freue; denn es hätte von seinem Vater gehört, dass die Wölfe gute Hornbläser wären. An Stelle des Flötens oder des Hornblasens trat zumeist der Gesang. So Dial. Creat. 53 (*sed antequam comedas me, precor te ut cantes, et dum cantabis, ego saltabo*)

und in der lat. Fabel, die Hervieux als Nr. 26 der Additio posterior zu den Fabeln des Odo (II[1] 712 = IV 415) abdruckt (*Precor autem ut cantes, et, dum cantaveris, ego saltabo, et sic epulaberis canendo, me coram te saltante*). Das Motiv des Tanzens fällt wie bei Vartan wieder fort in dem siebenbürgischen Märchen von dem Wolf und der Geis mit ihren zehn Zicklein (Haltrich-Wolff Nr. 15), wo die Geis zum Wolf sagt: 'Lieber Wolf, ich weiss, ihr könnt gut singen; ihr seid der beste Kantor; singt uns doch einmal vor, wir singen für unser Leben gern; wenn wir dann gesungen haben, könnt ihr uns führen, wohin ihr wollt.'

Zu einem religiösen Zwecke wird gesungen in der Fab. extr. De lupo pedente RF. S. 431, wo die Ziegen zum Wolfe sagen: *'nos ob nullam aliam causam huc venimus, nisi ad sacra celebrandum . quare oramus ut cantes . postea finitis sacris egrediemur ad te, et facies quod tibi placuerit.'*

Wie in den letzten Fassungen das zweite Moment — das Tanzen — unterdrückt wurde, so konnte auch das erste — das Singen — in den Hintergrund treten oder ganz in Wegfall kommen, da nämlich, wo es sich um ein geflügeltes oder schnellfüssiges Tier handelt, das durch den Tanz ohne fremde Hilfe sich befreien kann. So bei Waldis IV 87, wo die Gans, weil es 'vmb fastnachtzeit' ist, vor ihrem Ende noch einmal tanzen und 'ein frölich liedlin' singen will; ebenso bei Pröhle, Märchen für die Jugend 3, im armenischen Märchen bei Wlislocki Nr. 11, S. 20 und im siebenbürgischen Märchen (Haltrich-Wolff 22[b]), in welch letzterem der Fuchs durch den Tanz der Gans noch lüsterner zu werden hofft; bei Cam. S. 260 tanzen Wolf und Gans auf der letztern Vorschlag sogar zusammen; ähnlich Pant. Cand. 77, wo die Gans noch eine Feder, bei der sie der Wolf beim Tanz gefasst hatte, verliert. In Nights with Remus S. 14 bittet der Hase das kleine Mädchen ihn tanzen zu lassen und entwischt dabei.

In der zweiten Gruppe der hierher gehörenden Fabeln bittet das erbeutete Tier noch einmal vor seinem Tode singen zu dürfen, um auf diese Weise selbst Hilfe herbeizurufen. So die Ziege in der afghanischen Fabel bei Thorburn, Bannu, S. 222, die drei Schweine im Zigeunermärchen bei von Wlislocki Nr. 95, S. 422, der Vogel in der russischen von Sudre S. 306 citierten Fabel.

Noch häufiger als in der ersten Gruppe tritt hier das religiöse Moment hinzu, indem das gefährdete Tier bittet sich singend oder betend zum Tode vorbereiten zu dürfen. Um das Singen einer

Messe handelt es sich, wie bei Marie, im Luparius descendens in Auernum (Niederlande; 14. Jahrh.), wo es bei E. Voigt, Kleine Denkmäler, S. 79 heisst:

Unde leuat tales hec tremebunda preces:
'Preueniam mortem missis concede duabus.
Una tibi, domine, prosit et una michi.'
'Sic', ait. Illa canit altum diapente caprizans.
Affuit opilio prosiliente cane.
Tunc lupus aufugiens: 'Poteras legisse — canebas!
Non michi sed missa profuit illa tibi.'

Auch im Ysengr. VII singt die Sau Salaura eine Waldmesse, bevor sie Ysengrimus den Friedenskuss geben will. Durch ihr gellendes Geschrei wird die ganze Schweineherde herbeigerufen, die sich auf den alten Ysengrimus stürzt und ihn zerfleischt. Auf Ysengrimus geht, vielleicht unter Einfluss von Marie oder der lateinischen Übersetzungen, Sheppei 69 zurück, wo das Schwein, damit der bejahrte Wolf etwas von Gott höre, die Priester und Geistlichen herbeiruft, und wo alsdann die herbeieilenden Eber, Säue, Schweine und Ferkel dem Wolf arg mitspielen (vgl. Herlet, Beiträge, S. 68). In der Volkslitteratur wollen im baskischen Märchen bei Cerquand IV 115 die drei Esel, die der Wolf an seinem Geburtstage trifft, erst in der Kirche eine Messe hören. Der Wolf meint, als es zu lange dauert, es sei Palmsonntag. Doch die Esel hinter der geschlossenen Kirchenthür rufen ihm zu: *'Non, ce n'est pas le jour des Rameaux, c'est le jour des Dupes.'* Ebenso bei Webster, S. 45. Im deutschen Märchen bei Grimm 86 wollen sich die Gänse durch Beten auf den Tod vorbereiten — 'und wenn sie ausgebetet haben, soll das Märchen weiter erzählt werden.' Es wird in der That weiter erzählt im siebenbürgischen Märchen bei Haltrich-Wolff 22[a]. Hier sollen die hundert Gänse, die der Wolf auf der Wiese trifft, erst beten. Als die erste ihr langes gigaga — gigaga beendet hat und die zweite ihren ebenso langen Spruch folgen lässt, meint der Wolf, dass er zehnmal vor Hunger sterben könne, bis die übrigen ihr Gebet vollendet hätten, und trollt unter Fluchen und Schelten davon. In einem weitern baskischen Märchen (Cerq. IV 141) bereiten sich die Ziegen einen Tag auf den Tod vor und rufen durch ihr lautes Gebet den Herrn und seine Leute herbei.

Eng verwandt mit den besprochenen Listen ist jene andere, dass das gefangene Tier im Maul des Räubers diesen veranlasst ein Wort zu sagen, um dadurch zu entkommen; vgl. zu F. 60 und besonders Kate Oelzner Petersen, the Nunne Prestes Tale, S. 22 Anm. 1 und S. 26 ff., sowie Sudre S. 285.

Ableitungen: LBG 72; RR 5.

XCIV. Frau widerspenstig.

Zahlreiche Parallelen zu diesem Schwank sind nachgewiesen von Liebrecht, Basiles Pentamerone II 264 und Dunlops History of Fiction Anm. 475[a], Bédier, Les Fabliaux S. 19 und 423, Crane, Exempla of Jacques de Vitry Nr. 220. Ganz ebenso wie bei Marie findet sich der Schwank in mittelalterlichen Texten bei Wright, Latin Stories 9, Dial. Creat. 30 und bei Stephan von Bourbon 242.

Die beiden Geschichten 94 und 95 folgen wie bei Marie aufeinander bei Wright, Latin Stories, und Stephan von Bourbon. Die ganz ähnliche Geschichte von der Frau, die ihren Mann '*pediculosus*' nennt, beim Zank von ihm ins Wasser geworfen wird und auch dann noch, als sie nicht mehr sprechen kann, mit den beiden Daumennägeln so thut, '*ac si pediculos occideret*', die auch allein oft vorkommt (vgl. Pauli 595), geht unserm Schwank voran bei Wright, Latin Stories, Stephan von Bourbon 242 (so dass bei diesen beiden drei verwandte Geschichten stehen) und bei Jac. de Vitry; folgt derselben im Dial. Creat.; geht dem folgenden Schwanke voran bei Poggius I 59. Eine Verbindung der beiden Motive 'Wiese gemäht' ('Bart geschoren') und 'ins Wasser gestürzt' findet sich bei Afanasief V 10 (nach Ralston, Russian Folk Tales, London 1873, S. 37) und in den Tales from the Fjeld S. 217. Im serbischen Volksmärchen (Wuk Stephan. Karadschitsch, S. 216, Nr. 37) fällt die Frau ins Wasser, ohne dann noch zu widersprechen. Diese Fassung (Wiese gemäht; Fall ins Wasser) ist mit der folgenden Geschichte (95) zusammengeschmolzen in Tales from the Fjeld, S. 217.

Ableitung: LBG 73.

XCV. Aufwärts schwimmen.

Für die Beliebtheit auch dieser Geschichte sprechen die Parallelen, welche die Herausgeber zu Pauli, Schimpf und Ernst

142, zu Kirchhof 175 und zu Jac. de Vitry 227 beibringen; dazu noch ein finnisches Märchen bei E. Schreck, S. 173. Ein litterarisches Zeugnis, das noch vor Alfred-Marie liegt, findet sich in der Fec. Ratis 1378. So irrt Crane, wenn er glaubt, dass der Schwank zuerst bei Jac. de Vitry vorkommt. Die Varianten geben die Geschichte z. T. in der einfachen Form, die Egbert hat, z. T. erklären sie, wie es kommt, dass die Frau ins Wasser geht. Die Einkleidung bei Marie steht, soviel ich sehe, isoliert da. Zu vergleichen ist etwa das siebenbürgische Märchen 'Der lose Knecht' bei J. Haltrich, Deutsche Märchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen 57, wo eine Frau ihrem Liebhaber ein gutes Mahl aufs Feld bringen will, unterwegs aber ihren Mann trifft, der es sich dann gut schmecken lässt.

Ableitung: LBG 74.

XCVI. Hase, Hirschhörner.

Aesop 184 und Avian 8 geben die Fabel vom Kamel, das sich Hörner wünscht, von Zeus aber wegen seiner Unzufriedenheit mit dem Verlust der Hälfte seiner Ohren bestraft wird. Die Fabel erlitt im Munde des Volkes, bis sie von Alfred fixiert wurde, zwei Veränderungen. Das Kamel als ausländisches Tier wurde aufgegeben. Ähnlich lässt La Fontaine V 4 in einer andern Fabel, von seiner Quelle Faernus 98 abweichend, den Hasen fürchten, dass seine langen Ohren für Hörner angesehen werden möchten. Sodann wird der Wunsch erfüllt und schlägt, ähnlich wie in den Wunschmärchen, zum Schaden des Wünschenden aus. So werden auch bei Aesop 291 (Ph. IV 6) die Führer der Mäuse, die sich als Abzeichen ihrer Würde Hörner am Kopfe befestigt haben, durch eben diese Hörner eine Beute der Katze.

Ableitungen: LBG 127; RR 19.

XCVII. Wolf und Waldtaube.

Vgl. das deutsche Sprichwort 'Jeder Vogel bessert sein Nest.'

Ableitung: LBG 128.

XCVIII. Fuchs und Katze.

Litt.: K. Krohn, Eine uralte griechische Tierfabel (Am Urquell III 177 ff.) Kate Oelzner Petersen, On the Sources of the

Nonne Prestes Tale, Boston 1898, S. 18, Anm. 4; Regnier zu La Fontaine IX 14.

Dass ein Tier im Übermut sich seiner vielen Listen rühmt und ein anderes, das nur über eine verfügt, verachtet, in der Not aber hinter jenem weit zurücksteht, erzählt schon die indische Fabel. Pantsch. II 337 verlässt sich der Fisch darauf, dass er viele Wege des Wassers kennt und so die Fischer, die den Teich abfischen, nicht zu fürchten braucht, während der Frosch, der nur eine List weiss, es vorzieht zu fliehen. In dem Mahâbhârata (Benfey I 311) rühmt sich die übermütige Krähe dem Flamingo gegenüber ihrer hundertundein Flugarten, um dann im Wettstreit jämmerlich zu unterliegen.

In Europa ist das prahlerische Tier der Fuchs. Sein Gegner ist in Griechenland der Igel, in Russland der Kranich, in Westeuropa gemeinhin die Katze.

Aus Altgriechenland ist eine eigentliche Tierfabel, die den Gegenstand behandelt, nicht vorhanden. Das Sprichwort des Archilochus

πολλ' οἶδ' ἀλώπηξ, ἀλλ' ἐχῖνος ἓν μέγα,

wozu Camerarius S. 297 eine eigene Fabel geformt hat, beweist aber das Vorhandensein einer solchen; ebenso auch das Volksmärchen, das sich in verschiedenen Formen auf der Balkanhalbinsel erhalten hat. In dem schon oben (F. 71) erwähnten euböischen Märchen (von Hahn Nr. 91) prahlt der Fuchs drei Säcke voll Listen zu besitzen, im Zigeunermärchen (von Wlislocki Nr. 98) hat er einen Sack voll; im siebenbürgischen Märchen (Haltrich-Wolff Nr. 24[a]) rühmt er sich keine Waffen zu gebrauchen, sondern überall mit einer List durchzukommen; in einer kroatischen Variante (Krauss I 13) endlich, die eine Kontaminierung unserer Fabel mit der aesopischen vom Fuchs und Bock ist, stellt der Fuchs seinen siebenundsiebzigfachen Verstand dem dreifachen des Igels gegenüber. Die List des Igels ist in diesen Volkserzählungen — natürlich mit Ausnahme der letztgenannten — stets die, dass der Igel sich tot stellt oder dem Fuchse rät sich tot zu stellen, um so den Verfolgern zu entgehen.[1])

---

[1]) Dieselbe List, ohne dass aber von dem Prahlen des Fuchses und der bescheidenen Äusserung des Igels die Rede ist, kommt in Anwendung im livländischen Volksmärchen (K. Krohn, l. c., S. 178), in einer serbischen Variante (Arch. f. slav. Phil. I 273) und in einer bosnischen Erzählung (Krauss, Am Urdsbrunnen 1889, S. 98).

Bei den Russen und einigen von ihnen beeinflussten Völkern tritt der Kranich an die Stelle des Igels, offenbar, wie Krohn sagt, weil 'die Geschichte in unmittelbarem Zusammenhang mit einer andern Fabel steht, die von der Gastfreundschaft des Fuchses und des Kranichs erzählt.' Genaueres über diese Form s. bei Krohn, l. c., S. 179.

Die gemeinsame Form aller westeuropäischen Erzählungen ist folgende: Eine Katze gesteht dem Fuchs, dass sie nur eine Kunst besitze, wohingegen der Fuchs sich seiner vielen Listen rühmt; als darauf der Jäger kommt, springt die Katze auf einen Baum, dem Fuchse dagegen wird arg mitgespielt. So zuerst in unserer Fabel bei Alfred-Marie, gleichzeitig mit Marie in dem altenglischen Gedicht 'The Owl and Nightingale' (Mätzner, altenglische Sprachproben I 43, V. 807 ff.), ferner bei Odo (Hervieux II[1] 622 = IV 212), Sheppei 58, in der Fab. extr. 5, Bozon 116, in den mhd. Erzählungen bei Grimm, RF S. 363 und Keller, Erzählungen aus altdeutschen Handschriften, S. 526, Bromyard S III 16, Cognatus, Silva Narr. 97, Camerarius S. 461, B. Waldis II 21 und oft in neuern Sammlungen und Volksmärchen (s. Krohn, l. c., S. 179 Anm. 5).

Eine Anspielung auf die Fabel liegt vielleicht vor Ysengr. III 306, wo Reinardus zu Gutero sagt:

Neue michi timeas, porto quid artis adhuc.

Eine Erweiterung nach der Subjektsseite hat die Fabel erfahren in dem finnischen Märchen bei E. Schreck S. 231, in dem bei einem Streite sich der Wolf seiner hundert, der Fuchs seiner tausend Listen, der Hase seiner flinken Läufe rühmt, während die Katze nur einen Ausweg kennt, durch diesen aber siegt.

An Stelle der Katze tritt die Taube bei Bozon 116 (vielleicht mit Anlehnung an die Landfriedenfabel bei Marie 61, vgl. Herlet, Beiträge S. 55) und das Eichhorn in der armenischen Erzählung bei Wlislocki, Märchen und Sagen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier, Hamburg 1891, S. 18; bei Campbell, Popular Tales of the Western Highlands I 271 weiss der Hahn drei, der Fuchs aber dreiundsiebzig Listen. Auf eine eigenartige Fassung der Fabel geht auch wohl das Sprichwort zurück, das von Wlislocki, l. c., S. 182 verzeichnet: 'Der Esel kann auf sieben Arten schwimmen, doch sieht er das Wasser, so vergisst er alle Arten.'

Im griechischen Sprichwort rühmt sich der Fuchs seiner vielen Listen; von hundert und tausend Listen ist die Rede im erwähnten finnischen Märchen (E. Schreck, S. 231); von hundert Listen in der Fab. extr. und den abhängigen Texten, wie bei H. Sachs Nr. 207, Caxton II 137, sowie in einem andern finnischen Märchen (E. Schreck S. 194); von siebenundsiebzigfachem Verstand im südslavischen Märchen bei Krauss I 13, von dreiundsiebzig Listen bei Campbell I 271; von einem Sack voll Listen bei Bromyard, in der mhd. Erzählung, bei Erasmus, B. Waldis, Cognatus, im siebenbürgischen und armenischen Märchen; von einem Sacke und hundert Listen bei Grimm, Kinder- und Hausmärchen Nr. 75 und auch wohl bei Marie, wo die Lesart schwer zu entscheiden ist; von einem Sacke und achtzig Listen in LBG; von einem Sacke und siebzehn (oder achtzehn) Listen bei Odo, von einem Sacke und achtzehn Listen auch in der altenglischen Übersetzung von Odos Fabel (Gesta Rom., E. E. T. S. Extra Series 33, S. 371); von einem Sacke und zwanzig Listen bei Sheppei; von einem Sacke mit hundert Listen bei La Fontaine IX 14; von drei Säcken endlich im euböischen Märchen.

Eine Anspielung auf den Listensack liegt auch vor in dem awarischen Märchen 'Der schwarze Fuchs', in dem der Jüngling zum Fuchs sagt: 'Wohlan denn! zerreisse heut den Sack deiner Kunstgriffe!' (s. R. Köhlers Anmerkung zu Schiefners awarischen Texten S. XVII). In der Bornuschen Erzählung bei Bleek II 7 (Koelle S. 179) 'Wie ist der Verstand in die Welt gekommen?' wird erzählt, dass Gott jemand in die Welt sandte, um einen ganzen Sack voll Verstand unter einen grossen Baum im dichten Walde zu legen, worauf der Wiesel ihn öffnet und den andern Tieren davon giebt.

Ableitungen: LBG 129; RR 6; Ber. 94, S. 347.

XCIX. Mann im Schiff.

Quelle unbekannt.
Ableitung: LBG 130.

C. Rat des Vaters.

Quelle unbekannt.
Ableitung: LBG 131.

CI. Katze Bischof.

Die Katze geistlich geworden ist ein beliebtes Motiv in den Märchen aller Völker. Sie ist ein ehrwürdiger Philosoph bei Bidpai (Cab. des Fées XVIII 290); sie hat so gar ein geistlich Gesicht bei B. Waldis II 92 (nach Abst. 67 *benignum admodum et mite videtur*); sie ist fromm in der russischen Fabel (Kriloff IV 10); sie trägt den Rosenkranz in der annamitischen Erzählung (Landes S. 305) und in den Avâdânas Nr. 125 (vgl. Liebrecht, Zur Sagenkunde S. 109); sie fastet und betet bei Bidpai (Cab. des Fées XVII 442); sie legt sich die strengsten Bussübungen auf in dem Mahâbhârata (de Gubernatis, Zool. Mythol. II 54), in dem Hitopadesa (übers. von Lancereau S. 35—37) und in der tibetanischen Fabel, von Schiefner-Ralston, S. 344; sie mengt sich mit dem Fuchs in geistliche Geschäfte, disputiert und will die Messe lesen im Rom. de Ren. XII 789; sie wird zum Pfaffen gewählt im syrischen Märchen (Prym u. Socin S. 325); sie ist ein Mönch geworden in 'De Teberto Mistico' (E. Voigt, Kleine Denkm., S. 107); sie trägt Tonsur und Kutte bei Odo 15, Vartan Choix 15, Hins S. 102; sie ist in die Schwärze gefallen und ein schwarzer Mönch geworden im mhd. Gedicht bei Keller S. 559, eine schwarze Nonne im mhd. Gedicht bei Grimm, RF S. 365; sie segnet die Mäuse in der kleinasiatischen Fabel (Carnoy und Nicolaïdes, S. 182); sie ist der Bischof in unserer Fabel; sie ist der Papst des Hauses bei Stricker (Altd. Wälder S. 186), wo die Stadtmaus zu der ihr lästigen Feldmaus sagt:

ditze ist der babest vom dem hûs,
an den solt ir svchen
gnade, ob ers uil gervchen;
als sein segen vber ivch geschiht,
so ert ivch allez daz ivch siht.

Meist werden die Mäuse die leichte Beute der Katze, oder sie zahlen doch erst Lehrgeld, bis sie die List durchschauen; aber sie erkennen dieselbe auch sofort, wie bei Marie, bei Ademar 25 und Vartan 15, wo die Mäuse auf die Bemerkung der Katze, dass sie geistlich geworden sei, gleich sagen: Und wenn du den ganzen Orden des hl. Antonius und des hl. Marcus an dir hättest, würden wir doch zu deiner heuchlerischen Art kein Vertrauen haben.

Ableitungen: LBG 132; Boz. 50 (Herlet, Beiträge S. 58).

CII. Henne kratzt Erde.

Die Fabel geht zurück auf Rom. III 8 (Phaedrus App. 9). In Gegenwart der Götter und Göttinnen preist Juno die Keuschheit und will die Frau nur mit einem Mann verbunden wissen. Darauf erzählt Venus: Die Henne sagte auf meine Frage: 'Ich fresse alles, was ich bekomme, und ausserdem scharre ich.' Als ich ihr einen Scheffel Weizen anbot, wenn sie das Scharren liesse, entgegnete sie: 'Selbst wenn du mir die Scheune öffnetest, würde ich fortfahren zu scharren.' Die Götter lachen, und mit einem platten Ausspruch Jupiters schliesst im Romulus (nicht bei Phaedrus) die Fabel. Die ganze Einkleidung, die später z. B. B. Waldis IV 93 noch beibehielt, wurde gewiss frühzeitig im Munde des Volkes beiseite gelassen; so fehlt sie z. B. auch Cam. 87.

Auffallend ist, dass das Moment der Steigerung, das die Fabel des Romulus bietet, bei Marie nicht bewahrt ist. Bei ihr bietet die Frau gleich anfangs ihrer Henne eine Scheune voll Getreide an, und diese sagt dann, dass sie, auch wenn sie einen Scheffel voll stets vor sich hätte, doch weiter suchen würde. Die Hss. ADM suchten die Steigerung herzustellen, indem sie *mesure* oder *escuelle* st. *grange* setzten; doch ist diese Lesart, die übrigens auch sprachlich unmöglich ist, schon deshalb zu verwerfen, weil die Scheune aus Romulus in der Tradition gewiss beibehalten wurde.

Ableitungen: LBG 133; Ber. 86, S. 319.

Zweiter Teil.

Die Fabeln des Esope lassen sich in drei Gruppen scheiden. Die ersten vierzig Stücke stammen aus dem Rom. Nil. Von den zweiundsechzig andern geht der grössere Teil gleichfalls in letzter Linie auf das Altertum zurück, der kleinere Teil ist volkstümlichen Ursprungs. Die drei Gruppen geben zu folgenden Bemerkungen Anlass.

I.

Im ersten Teil seiner Sammlung hatte sich Alfred die Aufgabe gestellt, ein in lateinischer und zwar ungebundener Sprache abgefasstes, wesentlich für Gelehrte bestimmtes Werk in englische Verse umzusetzen und seinen Landsleuten allgemein zugänglich

zu machen. Wenn man nach dem Erfolge, den die französische Übersetzung seiner Fabeln gehabt hat, schliessen darf, so ist diese Aufgabe dem englischen Dichter gelungen. Die Darstellung ist überall klar und schlicht, dem Verständnis und der Ausdrucksweise der Laienwelt, an die sich das Buch naturgemäss zunächst wendete, entsprechend. Der Inhalt schliesst sich im ganzen genau dem Rom. Nil. an. Der Gedanke der lateinischen Sammlung ist überall richtig wiedergegeben; einzelne, übrigens leicht erkennbare Versehen sind ausgemerzt. Dahin gehört, wenn F. 4 die Zahl der Zeugen durchweg auf zwei gesetzt ist; wenn in F. 8 die eine Hündin die andere nicht mehr dreimal auffordert ihre Hütte zu verlassen, wenn in F. 9 die von allen Seiten her zusammenlaufenden Mäuse verschwunden sind, wenn endlich in F. 30 der notwendige Gedanke, dass der Hirt in seinem Gespräche mit dem Jäger nach dem Versteck des Wolfes hinschielt, hinzugefügt ist. Anderseits laufen im französischen Text der Marie vereinzelt neue Versehen unter, welche die Quelle nicht kennt und von denen wir nicht in jedem Fall mit Sicherheit bestimmen können, ob sie Marie oder Alfred zuzuschreiben sind. Vielleicht hat Marie die Schuld, wenn es uns unklar bleibt, weshalb F. 18 die Frösche ans Land gehen wollen und weshalb F. 29 der Löwe es nicht 'gewagt' hat, einen jungen Löwen als seinen Nachfolger zu erziehen. Ein Versehen Alfreds liegt umgekehrt wohl vor, wenn F. 24 die schlanken Beine des Hirsches gar nicht erwähnt werden, wenn F. 21 der Wolf sich nicht als Hebamme anbietet, und wohl auch, wenn F. 11 die Beute geteilt wird, als ob drei Tiere neben dem Löwen an der Jagd beteiligt gewesen wären, während doch vorher nur zwei mit Namen genannt sind. Ob dagegen die Affenkinder in F. 28 einem Missverständnis Alfreds ihr Dasein verdanken, erscheint um so zweifelhafter, als schon in gewissen Romulustexten das falsche *natos* an Stelle des ursprünglichen *nates* sich eingeschlichen hat.

Alfred aber betrachtete sich nicht als blossen Übersetzer; er tritt im Gegenteil, wie sich aus der eigenartigen Beschaffenheit seiner Aufgabe von selbst ergab, als freier Bearbeiter des lateinischen Textes auf und trägt so kein Bedenken, wo er es aus irgend einem Grunde für angemessen hält, Veränderungen an der Darstellung seiner Vorlage vorzunehmen.

Derlei Veränderungen betreffen zunächst den Eingang der Fabeln.

Unterdrückt ist die Einleitung zu F. 6, wodurch die Fabel aus der Einkleidung, in der sie in der Romulustradition auftritt, losgelöst und zu der ursprünglichen Gestalt, die sie bei Aesop und Phaedrus hat, zurückgeführt wird. Häufiger sind veranschaulichende Erweiterungen der Einleitung. So erzählt uns F. 3 ausführlich, wie Frosch und Maus, F. 9 nicht minder ausführlich, wie Stadtmaus und Feldmaus zusammengekommen sind. In F. 12 wird berichtet, bei welcher Gelegenheit der Adler die Schildkröte findet, in F. 13 wie der Diebstahl statt hat, in F. 15 wie der Herr mit dem Hündchen spielt. In F. 34 ist aus einer knappen Notiz der Vorlage eine anschauliche Schilderung vom Haushalt des Affenkönigs geworden, und auch F. 32, 33, 35 und 37 gewinnen an Anschaulichkeit dadurch, dass uns im Eingang erzählt wird, wie der Schäfer das Lamm zur Ziege thut, wie der Räuber zu den Schafen kommt, wie der Löwe über die vertrauliche Begrüssung des Esels verwundert ist, und endlich wie Mann und Löwe zusammentreffen und ihren Streit beginnen.

Dies führt uns zu einer weitern Reihe von Veränderungen, durch welche einzelne Handlungen im Innern der Fabel auf andere und zwar meist energischere Weise als im Rom. Nil. motiviert werden. In F. 2 fügt der Wolf hinzu, dass er vor Durst sterbend von dannen gehen müsse. Die Tiere in F. 6 verbieten nicht erst der Sonne die Heirat, sondern stellen die Angelegenheit gleich der *Destinee* vor. Die um Aufnahme bittende Hündin in F. 8 verlangt nicht so lange Herberge, bis ihre Jungen gross sind, sondern die gutmütige Wirtin lässt die fremde Sippe von selbst bis zur schönen Jahreszeit in der Hütte. Das Motiv, das den Esel in F. 15 bestimmt seinem Herrn zu schmeicheln, ist nicht Futterneid, sondern Eifersucht; in derselben Fabel tritt der Herr zusammen mit dem Hündchen auf und entfacht dadurch die Eifersucht des Esels noch mehr, so dass er den Herrn nicht bloss wie im Rom. Nil. beleckt und tritt, sondern gleich zu Boden wirft. Die Vögel in F. 17 sind nicht damit zufrieden die Schwalben zu verspotten, sondern sie zeigen sie sogar bei dem Herrn an. Der Grund, weshalb in F. 20 der Hund das Anerbieten des Diebes zurückweist, ist Dankbarkeit und Treue gegen seinen Herrn, nicht die Sorge um sein eigenes weiteres Ergehen. Die Hasen in F. 22 wollen sich nicht das Leben nehmen, indem sie ins Meer springen, sondern wollen nur aus dem Lande, das ihnen so viel Furcht bereitet, auswandern. In F. 25 ist die Not des Ritters,

der den Verwandten vom Galgen genommen hat, eine viel grössere als die des 'Miles' im Rom., der sich den Leichnam hat stehlen lassen. Den Grund, weshalb in F. 33 sich die Widder ruhig stehlen und zur Schlachtbank führen lassen, ist bei Marie Trotz und Hartnäckigkeit, im Rom. Gleichgiltigkeit gegen das Geschick ihrer Genossen. In F. 37 sagt der Löwe nur: Malen kann ich nicht, mit dem stillschweigenden Nebengedanken: aber handeln, während in der Romulustradition stets der Gedanke wiederkehrt: wenn der Löwe malen könnte, würde er es umgekehrt machen. — Anderseits sind triviale Begründungen, wie die, dass in F. 18 die Frösche einen König wollen, um ihre unbändigen Jungen zu züchtigen und in Schranken zu halten, oder die Zuthat in F. 37, wo der Mann gleich zum Löwen sagt, er wolle ihm ein Bild zeigen, auf dem der Löwe vom Menschen getötet wird, mit richtigem Gefühl vom Übersetzer weggelassen.

Wenn so die Begründung in einer Reihe von Fabeln vertieft ist, so ist die Handlung oft durch einen eingeschobenen Zusatz gesteigert, besonders gern am Schluss einen Schritt weitergeführt und schärfer zugespitzt als im Rom. Nil. Jene Steigerung sehe ich in F. 2, wo der Wolf, ehe er mit der Sprache hervortritt, sich im allgemeinen beklagt, in F. 17, wo die Schwalben sich erst beraten und dann mit den Menschen einen Vertrag schliessen, in F. 22, wo ein weiser Hase seine Genossen auf das Vergebliche ihrer Bemühungen hinweist, und besonders in F. 37, wo der mit dem Löwen gehende Mensch noch einem andern Löwen begegnet. Eine Pointierung des Schlussgedankens findet sich öfter. Ein anderer Finder würde in F. 1 den Glanz des Edelsteines durch eine Goldeinfassung noch heben; die Maus in F. 3 wird gerettet; die 'Destinee' in F. 6 giebt den Tieren die bestimmte Zusicherung, dass die Sonne nicht freien soll; der Wolf in F. 7 hält sich für thöricht, dass er dem Kranich nicht den Kopf abgebissen hat; die Besitzerin der Hundehütte in F. 8 wird von der aufgenommenen Hündin in der That hinausgedrängt; die Tiere in F. 11 ergreifen nach der Teilung des Löwen die Flucht; der Hund in F. 20 bellt den Dieb wirklich an, anstatt bloss zu drohen; die Hasen in F. 22 kehren, von ihrem eitlen Beginnen überzeugt, in der That in das Land, das sie verlassen haben, zurück; alle Tiere haben sich in F. 29 mit der Verurteilung des Affen ihr Urteil gesprochen trotz des Bescheides der *Deuesse* hat der Pfau in F. 31 noch eine Widerrede; der Mensch erkennt in F. 37 die grössere Stärke

des Löwen mit deutlichen Worten an; der Floh in F. 38 bedankt sich bei dem Kamel und verspricht ihm sogar seine Hilfe. Eine vollkommen andere Wendung hat F. 12 erhalten, in der die Krähe den Adler nicht berät, sondern betrügt, wodurch denn auch die Moral der Fabel eine andere wurde. Anderseits liegt eine knappere Fassung in F. 32 vor, in welcher der Hund als überflüssige Zwischenperson eliminiert ist. Gemildert wurde ein Motiv in F. 14, wo der Esel dem Löwen nicht den Schädel einstösst, sondern ihm nur einen Fusstritt versetzt. Aus ähnlichen Gründen wurde öfter der pointierte Schluss des Rom. weggelassen, wie F. 13, 24, 25, 39, wo von der Reue des Raben, dem Tode des Hirsches, der Ausführung des Rats der Witwe und endlich dem Hohne der Ameise nicht die Rede ist.

Die Darstellung des Rom. Nil. wie des Rom. ist die der Schule, aus der er hervorging. Sie bewahrt aus Phaedrus die Anspielungen auf die Mythologie und gewisse soziale Verhältnisse des Altertums; sie ist entsprechend der Sphäre, in der sie erwuchs, oft schwülstig und oft platt und trivial; sie entbehrt der Anschaulichkeit, indem sie mit allgemeinen Begriffen operiert und die Thatsachen einfach vorführt, ohne zu zeigen, wie sie sich entwickelten. In allen diesen Punkten hat sich der Übersetzer von einem richtigen Gefühl leiten lassen; er blieb sich stets bewusst, dass sein Werk fürs Volk bestimmt war, und es gelang ihm in der That überall einen schlichten und klaren, kurz einen echt volkstümlichen Ton zu treffen. Die römischen Gottheiten Jupiter und Juno haben einheimischen Bezeichnungen, wie *destinee* (6, 18) und *deuesse* (31), weichen müssen; der Verbrecher in F. 37 wird nicht im Amphitheater wilden Tieren vorgeworfen, sondern die ganze Scene wird in mittelalterlicher Weise an einen Königshof verlegt. Weitschweifigkeiten, wie sie in F. 10^{3}, 16^{3}, 31^{2} vorkommen, oder Unklarheiten wie die in F. 32^{3} sind vermieden; alberne Wendungen, wie sie 2^{3}, 14^{4}, 18^{5}, 27^{2}, 30^{2}, 33^{3}, 36^{2}, 38^{2}, 39^{2}, 40^{2} erwähnt sind, haben in der Übersetzung keine Stelle.

Deutlicher noch für das richtige Gefühl des Nachdichters zeugt die Anschaulichkeit, die im einzelnen den Fabeln gegeben ist. So ist es anschaulicher, wenn statt des allgemeinen Begriffes ein spezieller gesetzt wird, wie F. 9 Mehl und Honig statt *'omnia bona'*, F. 10 Eiche st. Baum, F. 23 Löwe und Adler st. Vierfüssler und Vögel, F. 23 Baum und F. 30 Hürde st. sicherer Ort, F. 34 Frau und Kinder st. Hofgesinde, und ebenso wenn F. 9 die

Gefahren, welche die Maus läuft, genau beschrieben sind, und wenn in F. 30 der Wolf wünscht, dass dem Schäfer die Augen ausgestochen werden möchten. So ist es gleichfalls anschaulicher, wenn gezeigt wird, wie in F. 13 der Rabe den Käse stiehlt, der Adler in F. 10 die jungen Füchse raubt, das Hündchen in F. 15 dem Herrn schmeichelt und die Frösche in F. 18 den Balken verehren. Vollständige kleine Gemälde endlich sind aus trockenen Angaben entwickelt in den Scenen, wo Maus und Frosch über die Wiese gehen (3), wo die Tiere den kranken Löwen besuchen (14), wo die Fledermaus entdeckt, vor Gericht gezogen und bestraft wird (23), und endlich wo der Wolf die verschiedenen Tiere nach dem Geruche seines Atems fragt (F. 29).

Ebenso frei wie Alfred in der eigentlichen Fabel seiner Vorlage gegenübersteht, bewegt er sich in der den Fabeln angehängten Moral. Zunächst hat er das Promythion, das aus Phaedrus in Rom. und so auch in den Rom. Nil. übergegangen war, mit Fug gestrichen, wie schon vor ihm Ademar es hatte fallen lassen und wie es sich auch in den meisten späteren Sammlungen nicht mehr findet. Die Moral in der Form des Epimythions entspricht nun zumeist, wie die Fabel selbst, dem Gedanken, den der Rom. Nil. zum Ausdruck bringt. Dass der ganz veränderten Form der F. 12 und der anders zugespitzten Fassung von F. 40 eine andere Lehre angefügt werden musste, leuchtet von selbst ein. Sonstige Abweichungen sind mir nur noch bei F. 14 und 38 aufgefallen; in der erstgenannten Fabel lässt Alfred die weit abliegende Warnung der Romulustradition beiseite und schliesst sich unwillkürlich der natürlichen Lehre, die Phaedrus ausspricht, an; in der zweiten Fabel (38), die bei Phaedrus nicht vorhanden ist, nähert er sich der Lehre, die Aesop der Fabel abgewinnt.

Anders verhält es sich mit der Form, in der die Moral bei Marie auftritt. Während die Epimythien im Rom. Nil. ganz kahl und kurz sind und in frostig abstrakter Weise die Lehre aus der Fabel ziehen, dabei der Phantasie des Lesers die weitere Ausbildung und die weitere Veranschaulichung des Grundgedankens überlassend, bleibt sich Alfred stets der eigenen im Prolog abgegebenen Erklärung von dem Werte der Moral,

'u des cuntes est tuz li fez',

bewusst. Im Gegensatz zu der knappen Darstellung der *'cuntes'*

ergeht sich die Fassung der '*essamples*' oft in gemächlicher Breite und führt die Moral in konkreter, oft auch aktueller Weise vor.[1]) So ist die Moral die subjektive, vom Herzen diktierte Ergänzung der in ganz objektivem Ton vorgetragenen Fabel. In ihr hat der Dichter nach Kräften versucht, das zu erreichen, was ihm als Endziel seiner Arbeit vorschwebte,

que cil amender s'en peüssent,
ki lur entente en bien eüssent.

In einer Reihe von Einzelheiten mannigfacher Art weicht, wie wir gesehen haben, der englische Aesop von seiner Vorlage ab. War nun Alfred der Urheber dieser Veränderungen, oder entlehnte er sie selber ganz oder zum Teil andern Quellen? Eine gewisse Anzahl der abweichenden Fassungen findet sich schon bei Ademar und in den dem Rom. Nil. vorausliegenden Romulustexten; andere haben Analogieen in weitern Fabelsammlungen des Mittelalters. Über die Berührungspunkte Alfreds mit andern mittelalterlichen Texten, nämlich mit dem Anon. Nev., dem Lyoner Ysopet, dem sogenannten Ysopet I und Alexander Neckams Neuem Aesop hat B. Herlet in seinen Studien über die sogenannten Yzopets (Rom. Forsch. IV 219 ff.) ausführlich gehandelt. Herlet erklärt diese Übereinstimmungen bei den erstgenannten drei Werken als 'Reminiscenzen' aus Marie (S. 235, 279); von Alex. Neckam nimmt er (S. 307) an, dass er eine lateinisch geschriebene 'mit der Fabelsammlung des Alfred irgendwie verwandte kompilatorische Quelle' benutzt hat. Danach müssten also — ein Schluss, den Herlet nicht ausspricht, der sich aber von selbst ergiebt — die Abweichungen, die bei Alfred zuerst auftreten, auch von diesem erfunden sein. Dagegen sprechen folgende Umstände. Die Spuren, die zu der Annahme von der Abhängigkeit jener Texte von Marie geführt haben, sind zunächst in sehr geringer Zahl vorhanden. Herlet zählt im Lyoner Ys. sieben, im Ys. I fünf, bei Alex. Neckam drei Berührungspunkte, und von diesen Punkten ist der und jener auch nach Herlets eigener

[1]) A. Joly hat in seinem Aufsatz *Marie de France et les Fables au moyen âge* (Mém. de l'Acad. de Caen 1863, S. 415—477), den Versuch gemacht, nach den Fabeln und Epimythien ein vollständiges Gemälde der Zeit zu zeichnen. Ich verdanke die Kenntnis des Aufsatzes der Freundlichkeit des Herrn Prof. Gasté in Caen.

Ansicht nicht absolut zwingend. Aber auch die meisten andern sind meiner Meinung nach keineswegs so gewichtig, dass sie die Wagschale entschieden zu Gunsten der verfochtenen Hypothese niederdrücken. könnten. Ein Beispiel, gewiss nicht das mindest wertige, genüge! Die neunte Fabel (Wald- und Stadtmaus) geht bei Marie an:

Ci dit d'une suriz vilaine,
ki a une vile proceine
voleit aler pur deporter;
par mi un bois l'estut passer.
Dedenz le bois li anuita.
Une hulete iluec trova,
qu'une suriz de bois ot faite.

Davon soll nach Herlet S. 225 abhängen L. Ys. 633:

Une rate en citey norie
de seiorner fut enoïe.
Por recourer son apetit
esbatre se uai un petit.
Li rate des chans l'a trouee,
en sa maison l'an ai menee.

Ich sehe zwischen beiden Fassungen keine andere Ähnlichkeit, als dass den Fabeln eine kurze Einleitung vorausgeschickt ist, die erzählt, wie eine Maus zur andern kam, und die ein Bearbeiter des kahlen lateinischen Textes (*iter agebat* Rom., entwickelter schon im Rom. Nil.), wenn er nur etwas Sinn für poetische Anschaulichkeit besass, aus eigenem Antrieb hinzufügen musste, wie sie denn spätere Dichter in der That in ähnlicher Form hinzugefügt haben. Wie sehr übrigens der Zufall in solchen Dingen mitspielt, zeigt deutlich die Ähnlichkeit der Fassung des Lyoner Ys. mit der Einleitung, die Le Noble I 9 der Fabel vom fetten und magern Hund (Wolf und Hund) vorausschickt:

Un dogue
Allant avant l'aurore un jour dans un bocage
Pour en mieux déjeuner prendre un peu d'appétit.

Dazu kommt ferner, dass einige der Veränderungen, die Herlet als gemeinsames Gut der betreffenden Fabelsammlungen ansehen möchte, auch sonst noch in Texten vorkommen, die mit den genannten Fabelsammlungen in keiner Verbindung stehen. In

F. 5 hat bei Marie und im Ys. I der Hund anstatt eines Stückes Fleisch einen Käse im Maul, ebenso aber auch bei Jac. de Vitry und Stephan von Bourbon. In F. 17 warnt bei Marie (wie auch im Rom. Nil.) und im Ys. I die Schwalbe die Vögel nur einmal, aber auch bei Aesop 417 ist nur von einer Warnung die Rede. In F. 39 sitzt bei Marie und Alex. Neckam die Ameise nicht beim Essen, so aber auch in vielen andern Texten bis zu La Fontaine. Endlich müsste es auch im hohen Grade auffallend erscheinen, dass die Verfasser aller jener Texte das Werk Maries so genau gekannt hätten, dass ihnen allen bei einzelnen Kleinigkeiten gerade die Fassung unserer Dichterin ins Gedächtnis kam.

Nach alledem glaube ich nicht, dass es sich bei jenen Übereinstimmungen um Reminiscenzen aus Maries Esope handelt, und noch viel weniger, dass Maries Sammlung in ein weiteres grosses lateinisches Fabelwerk übergegangen ist, aus dem Neckams Novus Aesopus geflossen wäre. Wenn nicht alles täuscht, so ist nicht Alfred-Maries Sammlung die Quelle für jene Veränderungen gewesen, sondern es schöpften, soweit nicht der Zufall seine Hand im Spiele hatte, Alfred und alle jene Texte, besonders aber Neckam, aus einer gemeinsamen Quelle. Diese Quelle war aber keine fest fixierte, keine geschriebene, sondern eine nicht mehr bestimmt fassbare, ungeschriebene, kurzum die mündliche Überlieferung des Klosters und vielleicht des Volkes.

Die Grundlage der Fabel im Mittelalter waren die Sammlungen des Romulus und des Avian. Die Fabeln, wie sie in diesen Sammlungen überliefert waren, hatten aber nicht eine unantastbare, so zu sagen klassische Form, an der nichts geändert werden, zu der nichts hinzugefügt, von der nichts mehr abgenommen werden konnte. Wie die griechischen Prosafabeln oft in mehreren, im einzelnen mehr oder minder voneinander abweichenden Versionen sich erhalten haben, die doch weiter nichts sind als die Darstellung einer und derselben Fabel von seiten mehrerer Erzähler, so war auch im Mittelalter, dem zudem die Achtung vor der ursprünglichen Form eines zeitgenössischen Litteraturwerkes ganz abging, die Form der Fabel eine beständig fluktuierende. Daher sind aus dem einen für uns verlorenen Grundwerk des Romulus mehrere Bearbeitungen entstanden, die in Einzelheiten oft so sehr voneinander abweichen, dass der Urtext nur mit Mühe aus ihnen rekonstruiert werden kann. Dies sind freilich festgelegte, für uns deutlich erkennbare Veränderungen,

die immerhin von den Verfassern jener Sammlungen selber herrühren mögen. Daneben treten aber auch andere auf, deren Ursprung für uns nicht mehr erkennbar ist und die auch nie auf einen bestimmten Ausgangspunkt zurückzuführen waren.

Die Fabel, wenn auch gelehrten Ursprungs, war im Mittelalter nicht bloss für die Gelehrten bestimmt; sie wurde nicht bloss in den Codices der Bibliotheken von den Mönchen studiert; es pulsierte im Gegenteil in ihr noch ein Leben, das heute erloschen ist. Dieses Leben äusserte sich nun auf zweierlei Weise. Wie im Altertum spielte die Fabel im Unterrichtsbetrieb des gelehrten Mittelalters eine grosse Rolle. Die Verzeichnisse der Schulautoren, die aus dem Mittelalter erhalten sind, die Kataloge der Klosterbibliotheken, Sammlungen wie die der Fecunda Ratis des Egbert von Lüttich beweisen dies zur Genüge. Dazu kam der im zwölften Jahrhundert in Aufnahme gelangende Brauch, dass die Priester die Fabeln als Exempla in ihre Sermones einflochten. Auf diese Weise trat die Fabel ins Volk. Die Aufnahme einiger Fabeln in den Erzählungsstoff des Volkes, das Unternehmen Alfreds und das weitere Unternehmen der Marie beweisen, dass das Volk in der That diesem Unterhaltungsstoff, der ihm aus dem Kloster zufloss, sympathisch gegenüber stand. War aber die Fabel einmal aus ihrer Heimstätte, dem geschriebenen Buche, ins Leben getreten, so musste sie all dem Wechsel unterliegen, dem eine Erzählung, ein Schwank, eine Anekdote, die von Mund zu Mund ging, ausgesetzt war und noch immerfort ausgesetzt ist. Bewusst und unbewusst nahm man Veränderungen an dem Stoff, der zum Weitererzählen reizte, vor. Vergass der eine Erzähler den richtigen Eingang oder den ursprünglichen Schluss, so fügte der andere, wo es ihm gut schien, eine Einleitung an, schob neue Motive ein, führte die Erzählung am Schlusse einen Schritt weiter. Fand der eine in der Kürze der Fabeln die Seele ihres Witzes, so erweiterte der zweite sie durch Anlehnung an andere, durch Verschmelzung mehrerer, ursprünglich voneinander unabhängiger Gebilde. Entfernte man hier das klassische Gewand und erzählte die Fabel dem Geiste der eigenen Zeit entsprechend, so gab man dort der Erzählung grössere Frische, indem man sie mit der Gegenwart, mit dem Ort, an dem man lebte, verknüpfte, indem man an Stelle unbekannter, fremder Tiere einheimische, besser passende setzte. Trat eine oder die andere dieser Veränderungen auf, so blieb die Ähnlichkeit mit der Mutterfabel so gut wie

erhalten; wiederholten sie sich öfter, so konnte eine ganz neue Fabel entstehen, ähnlich wohl der ursprünglichen Fassung, doch ähnlich nur, wie das Enkelkind dem Ahnherrn ähnlich sieht. Einer oder der andere einzelne Zug, diese oder jene eigenartige Fassung hatte nun Glück und fand ihren Weg zurück in die Litteratur.

Der Verfasser des Ys. I fand in F. 5 in seiner Vorlage, dass der Hund einen Knochen im Maule hielt; er schrieb aber, dass er einen Käse trug und fügte, uns gewissermassen einen Blick in seine Werkstatt gewährend, hinzu:

autres dient que ce yere chars.

Und was jene 'andern' sagten, d. h. was die mündliche, im Kloster und im Volk bestehende Überlieferung berichtete, hat auch Alfred wie alle mittelalterlichen Dichter nach ihm benutzt, spärlicher im ersten Teil seiner Arbeit, wo er nach einer bestimmten Vorlage arbeitete, ausgiebiger, wie wir sehen werden, im zweiten Teil, wo er allem Anschein nach nicht von einem bestimmten Texte abhängig war.

Dass die Fassung, die in Alfreds Werk und besonders wohl in Maries weit verbreiteter Übersetzung schriftlich festgelegt war, auf die Überlieferung und somit auch auf spätere Sammlungen von Einfluss war, soll nicht in Abrede gestellt werden; unmöglich aber ist es, diesen Einfluss fest zu bestimmen, und unmöglich scheint es auch so, von bestimmten Reminiscenzen aus Maries Esope zu sprechen.

Die Zahl der Stellen, an denen Alfred von seiner Vorlage abgeht und mit andern Sammlungen übereinstimmt, ist aber gering im Vergleich zu jenen Abweichungen, in denen er allein dasteht. Die grosse Mehrzahl dieser Veränderungen, wie wir sie oben aufgezählt und zergliedert haben, stammt gewiss von Alfred selbst und beweist, dass es ihm keineswegs an poetischer Anschauungskraft gefehlt hat. Wenn anderseits der Ausdrucksweise Alfreds, wie so vieler anderer mittelalterlicher Fabeldichter auch ein höherer poetischer Schwung abgeht, so sind seine Fabeln doch durchweg in einem frischen und lebendigen Ton abgefasst, der in seiner Vorlage keine Stelle hat und der an seinem Teil der Sammlung der Marie zu ihrer Beliebtheit verholfen hat, wie er ihr noch heute einen gewissen Reiz verleiht.

II.

Zu den Fabeln, welche aus dem Rom. Nil. stammen, rechnet E. Mall S. 171 auch F. 49 (Axt und Bäume), die der Fabel II 16 jener Sammlung entspricht. Da Alfred die Stücke des Rom. Nil. in leidlich gerader Folge, jedenfalls aber als geschlossenes Ganzes übersetzt, so müsste diese Fabel, sei es durch ein Versehen Alfreds oder durch eine Unachtsamkeit des Schreibers des Archetypos der französischen Fabelsammlung, an ihrem ursprünglichen Standort hinter F. 24 ausgelassen und im zweiten Teil nachgetragen sein. Aller Wahrscheinlichkeit nach fand indessen Alfred unsere Fabel gar nicht in der von ihm benutzten Handschrift vor, sondern er arbeitete nach einem Texte, der wie an andern so auch an dieser Stelle lückenhaft war. Denn nur durch diese Annahme, denke ich, können wir erklären, weshalb in Alfreds Sammlung eine Anzahl Fabeln, und zwar meist mehrere nebeneinander stehende Stücke, nämlich II 5, 8, 9, 11, 14, 15, 16; III 4, 12, 13, fehlen. Der Grund, weshalb gerade eine Hs. des Rom. Nil. — auch die von Nilantius abgedruckte Leydener Hs. ist unvollständig — leicht Verstümmelungen ausgesetzt war, liegt auf der Hand; der Anfang des Promythions der Fabel ist fast durchweg *Admonet*, bezw. *Refert* oder *Profert subsequens fabula*, so dass es kein Wunder ist, wenn das Auge des Schreibers abirrte und einzelne oder mehrere Stücke übersah. So fehlte in der Vorlage Alfreds II 5, weil II 5 und 6 mit denselben Worten *Profert subsequens fabula*, II 8, 9, 10, weil 8 und 11 mit *Admonet subsequens fabula*, II 14, 15, 16, weil 14 und 17 mit *Refert subsequens fabula* anfingen. Zwar könnte man meinen, dass ebenso gut auch Alfred durch den gleichen Anfang irre geführt die betreffenden Stücke ausgelassen hätte. Allein auch abgesehen davon, dass ein Übersetzer weniger leicht zu einem solchen Versehen neigte als ein Abschreiber, wäre es doch in hohem Grade befremdlich, wenn Alfred bei der nachträglichen Korrektur, die er nach Bemerken seines Irrtums vorgenommen hätte, sich auf diese eine Fabel beschränkt und nicht alle oder wenigstens doch die drei Fabeln, die an der betreffenden Stelle fehlen, nachgetragen hätte. Für die Ablehnung des Rom. Nil. als Quelle für unsere Fabel spricht auch noch ein weiterer Umstand. Die Fabel ist, wie unsere Bemerkungen zeigen, durchgehends umgeändert: sie ist nicht nur überall anschaulicher gestaltet, sie hat auch durch den Wechsel

des Subjekts, durch andere Fassung der Pointe und der Moral, durch Weglassung des Schlusses, der mit jeder andern Pointierung nicht notwendig zusammenhängt, ein vollkommen verschiedenes Aussehn erhalten. Freilich ist Alfred, wie wir gesehen haben, auch im ersten Teil seiner Sammlung keineswegs blindlings seiner Vorlage gefolgt, sondern er hat im Gegenteil oft, wo es ihm gut schien, Änderungen vorgenommen; nirgends aber sind diese Änderungen so einschneidend und zu gleicher Zeit so gehäuft wie in unserer noch dazu recht kurzen Fabel. Da nun diese Änderungen sich weder bei Ademar noch in den andern Romulusbearbeitungen noch auch in den antiken Vorbildern der Fabel finden, sondern im Gegenteil bei Alfred-Marie allein vorkommen, so bleibt kaum eine andere Annahme übrig, als dass Alfred die Fabel nicht einer geschriebenen Quelle entlehnte, sondern dieselbe aus dem Gedächtnis und zwar in der Gestalt, die sie in der Tradition des Klosters angenommen hatte, niederschrieb.

Noch in einer andern Fabel berührt sich Marie mit dem Rom. Nil. In F. 43 bei Marie hält sich wie im Rom. Nil. II 5 ein Mann, und nicht wie im Rom. Div. ein Berg, für schwanger. Die ganze Fassung, welche die Fabel bei Marie hat, sowohl wie auch ihr Auftreten neben der eng verwandten Fabel 42 sprechen aber gegen eine Ableitung von der Fabel der lateinischen Sammlung. Im Gegenteil, der Rom. Nil. wird den Zug von der Schwangerschaft des Mannes, ganz ebenso wie der englische Dichter und ohne dass dieser auf ihn zurückging, aus der Volkstradition übernommen haben. Übrigens stellt auch E. Mall diese Fabel nicht mit der Fassung des Rom. Nil. zusammen, noch auch nehmen G. Paris oder J. Bédier antiken Ursprung für sie in Anspruch.

Ganz ebenso wie mit der Fabel 49 verhält es sich mit den Fabeln 66, 67, 75, 82, 85, 86, 88, 89, 102, die auf Fabeln des gewöhnlichen Romulus zurückführen, die aber kaum unmittelbar nach der geschriebenen Fassung dieser Sammlung angefertigt sind. Schon *a priori* können wir annehmen, dass Alfred den gewöhnlichen Romulus nicht gekannt oder wenigstens nicht vor sich gehabt hat, da er sonst wahrscheinlich nicht die kürzere Sammlung des Rom. Nil., sondern die weit reichere des gewöhnlichen Rom. seinem Esope zu Grunde gelegt haben würde. Hätte er anderseits den Rom. erst im Verlaufe seiner Arbeit kennen gelernt, so würde er, der im ersten Teil so systematisch zu Werke geht und seiner Quelle, was die Reihenfolge angeht, im ganzen

so getreulich folgt, jene Stücke wahrscheinlich zusammen bearbeitet, sicherlich sie aber nicht in so ganz bunter Folge aus dem Rom. entlehnt haben; denn dass im Archetypos der Fabeln der Marie eine vollständige Umstellung der einzelnen Stücke stattgefunden hätte, ist wegen der richtigen Reihenfolge, die sich für den ersten Teil der Sammlung aus den Hss. ergiebt, nicht denkbar. Auch bei der Mehrzahl dieser Fabeln sind die Veränderungen derartig, dass wir kaum ohne weiteres annehmen können, dieselben seien ausschliesslich das Werk des Nachdichters. Manche Erscheinungen, wie das Ausmerzen der antiken Götterwelt in F. 86 und 102, wie die Verstärkung der Handlung in F. 75 und vielleicht noch dieser und jener Zug mögen immerhin an ähnliche Veränderungen im ersten Teil erinnern; nach dem sonst bestimmt kontrollierbaren Verhalten Alfreds scheint es mir aber unmöglich, dass die Fassungen der Fabeln 66, 67, 82 der Gestaltungskraft Alfreds allein entstammt sind. Während die Darstellung im ersten Teil trotz mannigfacher Veränderungen im einzelnen doch Gedanke für Gedanke der Darstellung des Rom. Nil. entspricht, ist in diesen Fabeln meistens nur der Gedanke im allgemeinen derselbe oder auch nur ein ähnlicher. Schliesslich sei noch bemerkt — und hierauf möchte besonders Gewicht zu legen sein —, dass die Moral, die Alfred seinen Fabeln anfügt, im ersten Teil seines Werks mit wenigen leicht zu erklärenden Ausnahmen von den Promythien oder Epimythien des Rom. Nil. abhängt, in diesen Romuleischen Fabeln aber offenbar gar nicht von den kurzen Überschriften oder Epimythien im Rom. beeinflusst ist.

Übrigens haben die in Frage stehenden Fabeln auf ihrer Wanderung keineswegs Schaden gelitten; sie sind im Gegenteil durchweg anschaulicher und besonders auch dem Ort und der Zeit, an dem und in der sie umgedichtet wurden, besser angepasst worden. Oder wie? Ist der Subjektswechsel in F. 82, wo aus Schlange und Feile Schlange und Feld geworden ist, in F. 85, wo Biene und Fliege die Rolle von Ameise und Käfer übernommen haben, nicht ein Vorteil für die Erzählung gewesen? Ist das Aufgeben des Affen als Richter in F. 88, die Entfernung der Götter und ihrer Heiligtümer aus F. 86, die Loslösung von F. 102 aus dem lasciven Rahmen nicht eine Verbesserung? Und geben endlich die Einzelheiten, die F. 49 und 67 zeigen, den Fabeln nicht grössere Anschaulichkeit und damit

auch grösseren poetischen und, wenn man will, auch grösseren praktischen Wert?

So glaube ich denn, dass Alfred, wie er im ersten Teil, wo er nach einer bestimmten Vorlage arbeitete, hier und da die mündliche Überlieferung benutzte, für die Romuleischen Fabeln des zweiten Teils einzig nach der mündlichen Überlieferung gedichtet hat. Gewiss wird er sich nicht mit der Rolle des Nacherzählers begnügt haben, sondern er wird, wie auch im ersten Teil, mehr oder minder reichlich von dem seinigen hinzugefügt haben; welche Züge dies sind, entzieht sich indes hier wie dort unserer sichern Kenntnis.

Wir haben bis jetzt nur die Fabeln besprochen, die in Fabeln des gewöhnlichen Romulus ihr Prototyp haben. Nun enthält der Codex Burneianus wohl die reichhaltigste Sammlung von Auflösungen Phaedrischer Fabeln; er ist aber nicht in dem Sinne vollständig, dass ausser ihm keine weitern auf Phaedrus zurückgehenden Prosafassungen bestanden hätten. Es enthalten die beiden andern Paraphrasen, die an Alter der Londoner Sammlung gleich kommen, der Wolfenbütteler Rom. und die Fabulae antiquae des Ademar, mehrere Fabeln, die in jener Sammlung nicht vorhanden sind. Es trifft sich nun, dass zwei von den Fabeln der Marie, F. 58 und 83, sich an Fabeln anlehnen oder von Fabeln ausgehen, die nur in den Fabulae antiquae enthalten sind. In F. 58 ist freilich das erste Motiv, dass nämlich der Wiederschein eines Gegenstandes im Wasser für den Gegenstand selber genommen wird, nicht aus dem Altertum zu belegen, sondern dasselbe gehört wahrscheinlich dem Tiermärchen der Zeit an; desto sicherer führt das zweite Motiv, dass ein Tier, um zu seiner Beute im Wasser zu gelangen, das ganze Wasser ausschlürft und dabei umkommt, auf Phaedrus zurück, und diese Fabel ist denn auch von Ademar als F. 2 aufgenommen. Ebenso scheint sich F. 83 mit F. 19 jener lateinischen Sammlung zu berühren. J. Bédier rechnet diese Fabel zwar zu den *'Contes d'animaux portant le caractère du moyen âge.'* Dass sie in mittelalterlicher Weise umgestaltet ist, ist sicher; sicher aber auch, dass die Grundidee in der lateinischen und französischen Fabel dieselbe ist. Bei Ademar hört ein Vogel nicht auf die Warnung des andern und wird gefangen; bei Marie hören die Vögel zwar auf die Warnung, der Warner wird aber selbst getäuscht und die

Vögel werden so auch gefangen. In beiden Fabeln wird zudem der Warner gerettet, und in beiden machen ihm die gefangenen Vögel unberechtigte Vorwürfe. Der Subjektswechsel erklärt sich leicht, indem die nimmer satten Sperlinge dem Landmann mehr Schaden zufügen als die Kraniche; die Sperlinge zogen von selbst die Schwalbe nach sich, die überdies als Warnerin in der Fabel des Romulus (= Marie F. 17) und auch sonst wohl bekannt war. Der Wechsel des Subjekts bedingte auch den Wechsel der Scene, in der übrigens die Fabel der Marie mit andern Fassungen übereinstimmt. Dass endlich die Warnung nichts nützt, sondern dass der Bauer den Warner und den Gewarnten überlistet, ist eine Steigerung wie die, auf welche wir bei einer Reihe von Fabeln im ersten Teile hingewiesen haben, und die hier, wo sie in der Gestalt von Bauernschlauheit auftritt, sehr natürlich ist.[1])

Phaedrus war, wie bekannt, im Mittelalter verschollen; er war eben nur durch die aus früher Zeit stammenden Prosaauflösungen des Romulus bekannt. Nun ist aber, wie wir eben gesagt haben, keine Romulushandschrift vollständig; jede enthält Stücke, die der andern abgehen. Würde heute eine weitere Sammlung aufgefunden, die sich nach Alter und Inhalt mit den erhaltenen vergleichen liesse, so würde sie uns vielleicht mit weiteren Phaedrusauflösungen überraschen. So glaube ich aus der F. 76 bei Marie in der That schliessen zu dürfen, dass dem Mittelalter die Fabel des Phaedrus V 4 bekannt war und dass heute das Zwischenglied zwischen beiden Versionen verloren oder verschollen ist. Die Veränderungen, die bis zur Fixierung Alfreds mit der Fabel vorgenommen wurden, haben auch hier ihre Tendenz nicht zerstört, sondern im Gegenteil stärker hervorgekehrt. An Stelle des Esels ist als passenderes und auch heimisches Tier der Dachs getreten. Der Dachs beneidet die Schweine, geht mit ihnen auf die Eichelmast und thut sich da gütlich, während bei Phaedrus dem Esel die vom Schwein übrig gelassene Gerste vorgesetzt wird. Der kluge Esel verschmäht diese aber sogleich, weil er das Los des Schweines fürchtet. Bei Marie dagegen

---

[1]) Nicht hierher kann F. 60 gerechnet werden, die bei Ademar vorkommt, die aber vom Verfasser mit einigen andern Stücken aus der Volkstradition hinzugefügt ist. Vgl. G. Paris, Journal des Savants 1884, S. 685 und Sudre S. 60.

flieht er erst, als er das Schicksal seiner Genossen mit eigenen Augen sieht.

Neben den Romulusauflösungen besass das Mittelalter noch die auf griechische Quellen zurückgehende Fabelsammlung des Avian. Eine direkte Beeinflussung Alfreds von seiten Avians hat, wie E. Mall mit Recht behauptet, nicht stattgefunden; wie es aber sicher ist, dass die Schule sich der einzelnen Stoffe des Avian so gut bemächtigt hatte wie der des Romulus, so scheint es auch, dass aus dieser Tradition einzelne Grundmotive Alfred zuflossen und von ihm verwertet wurden. Ich möchte dahin F. 51 und 96 ziehen. Das Motiv der F. 51 ist die übermässige Liebe des Affen zu seinen Jungen; dies Motiv kann ursprünglich Europa, das keine Affen kannte, nicht zu eigen gewesen sein; jedenfalls kann eine solche Vorstellung kaum in Frankreich oder England aufgekommen sein. In Avian ist nun in der That von dieser übermässigen Liebe die Rede (F. 14); während dort aber der Affe nur den Spott davonträgt, erscheint in unserm Esope die Fabel wie so manche Romulusvariante am Schluss potenziert, und der Affe hat neben dem Spott noch den Schaden, indem er sein Junges verliert.[1]) Ebenso berührt sich F. 96 mit Avian 8 Als Tier, das sich Hörner wünscht, tritt bei dem Lateiner, wie in Aesop, das Kamel auf. Dieses wurde in England als ausländisches Tier aufgegeben und durch den Hasen, dessen lange Ohren auffielen und vielleicht an Hörner erinnerten, ersetzt. Während nun bei Avian das Kamel wegen seines thörichten Wunsches bestraft wird, ist bei Alfred in bekannter Weise die Fabel weitergeführt: der Wunsch wird erfüllt und durch eben diese Erfüllung wird der thörichte Hase bestraft, ganz ebenso wie in den Wunschmärchen der Wunsch stets zum Schaden des Wünschenden ausschlägt.

Ausser den bis jetzt besprochenen Fabeln, die an Romulus, Phaedrus und Avian anknüpfen, findet sich bei Marie noch eine Anzahl von Fabeln, für die uns die lateinische Litteratur des Altertums und des Mittelalters keinen Anhaltspunkt gewährt, sondern deren Parallelen direkt auf Griechenland hinführen. Das

[1]) Auch Regnier zu La Fontaine V 18 sagt von unserer Fabel: *'Elle paraît découler de la même source* (i. e. Aesop-Avian), *mais le cadre est librement modifié.'*

Bekanntwerden dieser Stoffe in England ist auf zweierlei Weise möglich gewesen: entweder sind dieselben durch mündliche Überlieferung von Byzanz her nach Italien gekommen und haben sich von dort weiter über Europa verbreitet, oder sie waren dem Mittelalter durch lateinische Übersetzungen bekannt, die heute verloren sind. Zu den ersteren gehörten die Fabeln vom geschundenen Wolf (68) und vom gefressenen Herzen (70). Nach Müllenhoffs und Scherers Untersuchungen sind beide durch die Goten nach Italien gebracht und haben sich von dort weiter in alle Lande verbreitet. Alfred wurden beide Fabeln wahrscheinlich, wenn wir aus dem Umstande, dass beide dicht nebeneinander stehen, einen Schluss ziehen dürfen, durch denselben Mund berichtet. Wie unsere Bemerkungen zeigen, hatten beide Fabeln, bis sie von Alfred aufgezeichnet wurden, schon das Gewand des Altertums ganz abgestreift und ein vollkommen mittelalterliches Aussehen angenommen.

Gegen Müllenhoffs und Scherers Ansicht hat Reissenberger RF S. 9f. eine andere Hypothese aufgestellt. Er hält es für ebenso leicht möglich, dass die Franken diese Fabeln in Gallien von den Römern empfangen und weiter ausgebildet haben. In Gallien hätten zur Zeit, als die Franken dorthin kamen, die litterarischen Studien in hoher Blüte gestanden; man hätte in zahlreichen Rhetorenschulen antike Klassiker gelesen, in einigen auch die Lektüre griechischer Litteraturwerke betrieben; so hätten sich die aesopischen Fabeln in Gallien verbreiten können und in der That verbreitet, zumal da es schon um jene Zeit lateinische Bearbeitungen aesopischer Fabeln gegeben hätte und diese in der Folge noch vermehrt worden wären. Ohne in betreff der genannten Fabeln für Reissenbergers Hypothese eintreten zu wollen, glaube ich doch, dass für einige andere Fabeln bei Marie diese Ansicht nicht von der Hand zu weisen ist. Dahin gehört vor allem F. 59, die offenbar auf Aesop zurückgeht und die mir wenigstens in einer lateinischen Form nicht bekannt ist. Ebendahin gehört auch F. 98. Von derselben ist freilich kein direktes griechisches Vorbild bekannt; dass der Stoff aber aus Griechenland stammt, beweist das altgriechische Sprichwort und das neugriechische Tiermärchen (s. z. F.), wie denn auch alle Forscher, K. Krohn, G. Paris und J. Bédier in der Annahme vom griechischen Ursprung dieses Tierschwanks übereinstimmen. Mehr Bedenken erregen F. 46, 48 und 74. Von allen dreien

liegen Prototypen bei Aesop vor. Dieselben weichen indessen in Einzelheiten, wie unsere Bemerkungen zeigen, so sehr von der französischen Fassung ab, dass nicht mit Sicherheit auf Verwandtschaft geschlossen werden kann. Möglich mag es so immerhin sein, dass die Geschichte von der Königswahl der Vögel (F. 46) schon zu den alten Erzählungsstoffen gehört, die den indoeuropäischen Völkern vor der Zeit ihres Auseinandergehens gemeinsam waren; dass die Fabel vom Käfer, der fliegen lernt (F. 74), sich unabhängig von der griechischen Fabel an Märchen wie jenem vom Zaunkönig entwickelte; dass endlich die Geschichte von der Zauberin, die ihren Schützling unter dem Galgen verlässt (F. 48), eine selbständige Erfindung christlicher Zeiten ist. In der That rechnet denn auch J. Bédier, der F. 46 übergeht, F. 48 und 74 zu denen, die volkstümlichen Ursprung haben.

Sind die bis jetzt besprochenen Fabeln die einzigen, die in letzter Linie auf das Altertum zurückführen? In seiner Beschreibung des Inhalts der Sammlung LBG setzt G. Paris noch für F. 84 (Bauer mistet) und F. 97 (Wolf und Waldtaube) antiken Ursprung an, und J. Bédier schliesst sich ihm in dieser Annahme an. Beide Fabeln tragen in der That den Stempel des Altertums. Alle mittelalterlichen Tiergeschichten, die im Volke wurzelten, waren zur Unterhaltung, nicht zur Belehrung bestimmt; stets wird uns mit dramatischer Lebendigkeit ein Abenteuer aus dem Leben der Tiere vorgeführt. Umgekehrt tragen unsere beiden Fabeln das Zeichen ihres lehrhaften Charakters an der Stirn, und wie in den späteren griechischen Prosafabeln ist die moralische Lehre nur leicht unter dem der Tierfabel entlehnten Äussern verborgen.

Aus ähnlichen Gründen möchte ich noch die Fabeln 62 (Habicht, Taube, Adler), 91 (Hirschkuh und Junges) und 92 (Rabe und Junges) hierher ziehen. F. 62 kommt noch bei Egbert und in veränderter Gestalt im Ys. I vor. Wenn das Stück, wogegen schon an und für sich sein Inhalt spricht, aus dem Tiermärchenschatz des Mittelalters stammte, so wäre es auffallend, dass drei voneinander unabhängige Dichter zu demselben doch sicherlich nicht sehr bedeutenden Stoffe gegriffen haben sollten. Auch ein so trefflicher Kenner der lateinischen Litteratur des Mittelalters wie E. Voigt möchte für die Fabel bei Egbert eine lateinische Quelle ansetzen; ob er freilich mit Recht Anlehnung an Rom. III 5 annimmt, erscheint zweifelhaft.

F. 91 und 92 gehören eng zusammen; es sind Varianten desselben Themas, die nur im Schluss auseinander gehen, indem die Hirschkuh auf die Stimme der warnenden Mutter nicht hört, der junge Rabe aber die Vorsicht des alten noch überbietet. Die zweite Fabel findet sich nun in ganz derselben Form bei Vartan. Da aber, soweit man bis jetzt über die armenische Sammlung urteilen kann, dieselbe nicht von Marie oder etwa LBG abhängig ist, so müssen beide aus einer und derselben Quelle geschöpft haben. Dass diese Quelle eine lateinische war, beweist die von Ed. du Méril beigebrachte Anspielung, die sich in einem mittelalterlichen lateinischen Gedicht auf unsere Fabel findet. Die lateinische Fassung ihrerseits dürfte, wenn man der griechischen Volkserzählung Bedeutung beilegt, auf Griechenland zurückführen. Der Gedanke, den beide Fabeln veranschaulichen, lag übrigens ganz im Gedankenkreise des Mittelalters. Auch im Rom. IV 7 warnt ein älterer Vogel die jüngeren vor den Listen des Vogelfängers, und ebenso lautet das Promythion zu Rom. II 10 *Precepta audire parentum semper laus est natorum.* Die belehrende Hirschkuh in der ersten der beiden Fabeln ist zudem aus Aesop bekannt.

So scheint es denn, als ob die eben besprochenen fünf Fabeln auf lateinische Fabeln zurückgehen, die uns verloren sind. Verschweigen will ich aber auch hier nicht, dass J. Bédier die zuletzt genannten Fabeln 62 und 91 (er erwähnt F. 92 nicht) zu den Volkserzählungen rechnet. So übrigens auch F. 88 und 89, die im Rom. und bei Ademar vorliegen und somit sicherlich aus Phaedrus stammen.

Ob hierher endlich noch F. 80 gehört, deren Gegenstand noch heute, ähnlich wie der von F. 92, zu den griechischen Tierschwänken gehört, wage ich nicht zu entscheiden.

Es schliesst sich hier vielleicht am passendsten die Besprechung der beiden Fabeln an, für welche unsere Bemerkungen uns auf orientalischen Ursprung führten. Es sind dies die Fabel von der freienden Maus (73) und die unmittelbar vorhergehende, also Alfred vielleicht von demselben Munde zugetragene Fabel von dem Bauern und der Schlange (72). Für die erste fehlen vor Marie alle Spuren in Europa; die zweite ist in griechischer und lateinischer Fassung in Europa wohl vorhanden, allein in Formen, die unvollständig sind und somit kaum als Quellen

Alfreds gelten können. Da im Anfange des zwölften Jahrhunderts von einer schriftlichen Quelle, aus der orientalische Stoffe zuflossen, nicht die Rede sein kann, so müssen beide Stücke auf dem Wege mündlicher Überlieferung zu Alfreds Ohr gedrungen sein. Welches dieser Weg war, ob er über Spanien oder aber über Syrien und Byzanz führte, ist bei dem Mangel aller Zwischenglieder nicht zu bestimmen.

III.

Die Fabeln, mit denen wir uns bis jetzt beschäftigt haben, stammten, mit Ausnahme der beiden zuletzt besprochenen, alle, soweit wir es nachweisen oder vermuten können, aus dem Altertum, und zwar hatte sie Alfred entweder nach einer direkten Vorlage übersetzt oder sie, ohne eine solche schriftliche Vorlage vor Augen zu haben, nach der von der lateinischen Fabellitteratur ausgehenden, in Kloster und Schule lebendig fortlebenden Tradition aufgezeichnet. Woher entlehnte der Dichter den Stoff zu den noch übrig bleibenden Fabeln? Er schöpfte ihn aus denselben Quellen, aus denen die Fabel überhaupt abfloss, zu denen, wenn auch schüchternen Schrittes, schon vor Alfred mittelalterliche Fabulisten zurückgegangen waren, aus dem Schatze der einheimischen Volkserzählungen.[1]) Und wie die grösste aus dem Altertum erhaltene Fabelsammlung, die Prosafabeln des Aesop, sich diese Volksgeschichten in zweifacher Form dienstbar machte, aus ihr die *μῦθοι*, die alten Tiermärchen und Tierschwänke, und die *γελοῖα*, die Stoffe humoristischer oder, allgemein gesagt, novellistischer Art, entlehnte, so fügte auch Alfred die in seinem Volke seit alters beliebten und immer fort erzählten Tiergeschichten sowie die nicht minder alten und nicht minder gern gehörten Anekdoten und Schwänke in die ursprünglich beiden Erzeugnissen des menschlichen Geistes vollkommen fremde Form der Fabel. Von selbst, so scheint es, musste der Blick des Fabeldichters auf diese Stoffe fallen. Musste er nicht in der That, wenn er im Romulus von den seltsamen Geschehnissen, die der Hass und die Liebe, die Thorheit und Klugheit, die Plumpheit

[1]) Zu der Ableitung der Tierfabel aus der Tiersage ist besonders zu vergleichen Wackernagel, Von der Tiersage und den Dichtungen aus der Tiersage (Kleinere Schriften II 234).

und Gewandtheit der Tiere zu stande brachten, unwillkürlich jener Tierschwänke gedenken, mit denen die Mutter einst die kindliche Phantasie geweckt und genährt hatte? War nicht der Wolf, der Fuchs, der Raubvogel, das Haustier, das dort handelnd oder leidend auftrat, dasselbe Tier, dessen Abenteuern er einst in den Tagen der Kindheit mit staunendem Auge gelauscht hatte? Und waren anderseits die mehr oder weniger derben Schwänke und Anekdoten, deren Erzählung vielleicht dem Jüngling und dem Mann im Kreise heiterer Genossen ein Lächeln abgenötigt hatte, nicht derselben Art, wie jene Geschichte von der Witwe von Ephesus, die er in den lateinischen Fabelsammlungen vorfand?

Wie die Inder und Griechen in altersgrauen Zeiten die poetische Kraft besessen hatten, dem unvernünftigen Tier, das mit ihnen lebte, das ihnen dienstbar war oder das sie bekämpften, das eigene Gefühl, die eigene Vernunft, die eigene Sprache zu verleihen, so hatten unabhängig von ihnen die Völker Nordeuropas dieselbe Fähigkeit zu eigen gehabt und in nicht weniger reichem Masse bethätigt. Es steht fest, dass schon vor tausend und mehr Jahren im skandinavischen Norden Tiergeschichten, sei es in einzelnen Abenteuern sei es in aneinander geketteten Reihen, von Mund zu Mund gingen und dass diese Tiergeschichten in Zeiten, deren Nebelschleier das Licht der Forschung nur matt durchdringen kann, teilweise wenigstens den Ersatz von dem bildeten, was einst die Erzählungslitteratur sein sollte. An diesem Tiersagenschatze hatten die Sachsen und Angeln in ihren Sitzen auf dem Kontinent ohne Frage Anteil, und mit Sprache und Sitte brachten sie dieselben mit über das Meer nach England. Ein alter Niederschlag dieser Tiergeschichten in der Litteratur ist uns in einer Anzahl Fabeln im zweiten Teil des Esope der Marie erhalten. Nicht immer freilich ist es, wie wir oben gesehen haben, möglich, eine feste Demarkationslinie zwischen Stoffen des Altertums und solchen des Mittelalters zu ziehen, und für eine Reihe von Fällen müssen wir heute noch unser Ignoramus eingestehen. Doch wenn wir auch von allen diesen Geschichten zweifelhaften Ursprungs absehen, so ist die Zahl der übrig bleibenden, sicher auf die einheimische Volkstradition zurückführenden keineswegs eine geringe. Welches sind nun die Stoffe, die in denselben niedergelegt sind? welches die Motive, die in ihnen zur Entfaltung kommen? Nicht erwarten dürfen wir, dass

der in diesen Fabeln verarbeitete Stoff vollständig neu ist und ganz isoliert in der Litteratur dasteht. Die Quelle, aus der er kam, floss eben nicht bloss für England, nicht bloss für Alfred, sondern breitete sich in vielen Läufen über alle Lande aus. Oft finden wir ihn schon frühzeitig, so zu sagen, in einer typischen Form, die dieselbe in verschiedenen Ländern ist, öfter in Varianten, die im einzelnen auseinander gehen, im ganzen aber ihre Ähnlichkeit nicht verloren haben. So waren denn einige der Stoffe schon vorher in der lateinischen Litteratur des Mittelalters bearbeitet und festgelegt, wie die in F. 60 und 61 vorgeführten; von den meisten andern finden sich Varianten in Frankreich und Deutschland.

Von den Fabeln, die hierher gehören, handelt nur eine (101) von einem Haustier, nämlich der Katze, die sich als Bischof ausgiebt und die Mäuse zu berücken sucht. Dazu vielleicht noch 84 (Bauer mistet), von der schon S. 272 die Rede war, und 63 (Pferd verwundet), die noch in anderem Zusammenhang zu erwähnen ist (S. 279). Zwei andere handeln von Vögeln, 79 vom Habicht, der die Jungen des Uhus zu seinem Schaden aufzieht, und 80 vom Kranich, der, um der Schande in der Heimat zu entgehen, übers Meer zieht (vergl. S. 273); dazu vielleicht noch 62 (vergl. S. 272). Die weitaus meisten erzählen vom Wolf oder Fuchs, und zwar tritt der Wolf neunmal, der Fuchs viermal als Subjekt der Fabel auf. Von den Motiven, die in diesen Wolf- und Fuchsgeschichten in Anwendung kommen, ist das beliebteste jenes uralte von dem Unterliegen des Raubtieres einem kleinen und schier verächtlichen Tiere gegenüber. So unterliegt der Fuchs dem Hahn (F. 60), der Taube (F. 61), der Wolf dem Igel (F. 71), der Ziege (F. 93), dem Käfer (F. 65). Auch die Abfertigung, die der Wolf von seiten des Igels in F. 77 (vielleicht auch von seiten der Waldtaube in F. 97, vergl. S. 272) erfährt, gehört hierher. Der Wolf bleibt seiner Natur treu: er betrügt und verhöhnt den Fährmann, der ihn übersetzt (F. 78); er verdreht den Sinn seines Gelübdes (F. 50), er lässt sich durch keine Wissenschaft und keinen Priester von seiner Art abbringen (81). Kein Wunder, dass die Menschen ihm, auch wenn er sich im Ernst entschliesst ein anderes Leben anzufangen, keinen Glauben schenken (F. 87). Zufällig, wenn auch immerhin auffallend, ist es, dass sich von einer Gegnerschaft zwischen Wolf und Fuchs, wie sie sich bei andern Fabeldichtern, wie bei Odo und Berachjah, zeigt, in diesem Teil der Fabel-

sammlung Alfreds wie bei Egbert keine Spur findet. Dagegen tritt als Opfer der Listen des Fuchses in F. 69 der Bär auf — ein Beweis dafür, dass dieses Abenteuer sich bis ins zwölfte Jahrhundert hinein in seiner ursprünglichen Form erhalten hatte.

Wie die Tierschwänke, so entnahm Alfred auch die erzählenden Stoffe, die den letzten Rest seines Esope ausmachen, der mündlichen Überlieferung. Während aber jene Tiererzählungen in dem eigenen heimatlichen Boden wurzelten, so flossen die Erzählungen und Schwänke von verschiedenen Seiten Alfreds Feder zu. Einige waren bei den europäischen Völkern schon in jener frühen Zeit allgemein bekannt, so dass es unmöglich ist ein bestimmtes Land als ihre Urheimat zu bezeichnen. Andere, unbedeutender wohl in ihrem Stoff und weniger plastisch in ihrer Ausarbeitung, stehen bei Alfred, so weit wenigstens unsere Kunde reicht, vereinzelt da und waren so vielleicht auf englischem Boden selbst, sei es im Volke oder im Kloster, entstanden.

Die älteste Schicht dieses Stoffes bildet das Märchen, das wie die mit ihm parallel laufende Tiergeschichte in die frühste Kindheit der Völker führt. Spuren alten Märchenstoffes finden sich bei den griechischen und lateinischen Fabulisten; eben solche Spuren finden wir auch bei Alfred. Die Fabel von den drei Wünschen, die ein Geist verleiht und die so wenig zum Glücke der Wünschenden ausschlagen (F. 57), die Fabel vom Drachen, dem unendliche Schätze zu eigen sind und dessen Kraft in einem Ei liegt oder, wie bei Marie, doch in einem Ei liegen soll (F. 52), stellen sich als die Bearbeitung derartigen Märchenstoffes dar. An keinen Raum und an keine Zeit gebunden, schweifen die leichten Fäden des Märchens von grauen Vorzeiten an bis auf den heutigen Tag durch alle Lande. Diesen Stoffen lauschte als Kind Alfred, der Sohn der sächsischen Mutter, der Enkel der sächsischen Grossmutter, und eben solche Stoffe fügte er als Mann in sein Werk ein, sicher dass dieselben seinen Lesern recht und willkommen sein würden.

Doch nicht bloss am Dämmerlicht des Märchens fand jene frühe Zeit Gefallen; der helle Tag mit seinem bunten Leben und Treiben heischte und erhielt sein Recht. Überall, wo Menschen zusammenleben, giebt das wunderbare Schicksal, das Glück, das Unglück, die in Worten oder Thaten sich offenbarende Klugheit und Thorheit des einen dem andern Stoff zum Weitererzählen.

So tritt neben das Märchen, das von goldnen, lang entschwundenen Zeiten erzählt, die Erzählung der Gegenwart, die sich allmählich zu den verschiedensten Formen entwickeln sollte und die ursprünglich und naturgemäss in der Gestalt der Anekdote, des Schwankes am beliebtesten war. Einige von diesen Stoffen, die im späteren Mittelalter bis in die Neuzeit hinein immer wieder die Sammler reizten, immer wieder das Lachen auf die Lippen der Leser zwangen, sind auch von Alfred behandelt. Dahin gehören die Schwänke von der falschen Art des Weibes (F. 44, 45), von seiner Widerspenstigkeit und seinem Widerspruchsgeist (F. 94, 95) und ebendahin die Geschichte vom thörichten Mann, der das Unmögliche, das gegen die Gesetze der Natur Verstossende für möglich und natürlich hält (F. 42, 43). Diese Anekdoten tragen überall entweder genau dieselbe Form wie bei Marie oder treten in einem Gewande auf, das die ursprüngliche Form deutlich durchscheinen lässt. Andere mögen, so sehr auch das in ihnen behandelte Thema überall im Mittelalter beliebt war, doch in ihren Einzelheiten in England entstanden sein; so die Anekdote vom hartnäckigen Bauern, der Pferd und Bock um ein und denselben Preis verkaufen will (F. 64), der Schwank von jenem andern Bauern, der sich durch einen schlauen Einfall vor Schaden bewahrt (F. 47), und die Erzählung vom Richter, der nur nach dem zu erwartenden Beutel mit Geld schielt und dabei Recht und Pflicht schnöde übersieht (F. 56). Seinen eigenen Kreis von Anekdoten und Schwänken hatte, wie alle abgeschlossenen Gemeinschaften, das Kloster, die Welt der Mönche und Geistlichen. Dass diese Geschichten, wenigstens so weit sie Alfred uns bietet, den Charakter christlicher Unterweisung und religiöser Belehrung tragen, bedarf nicht der Erklärung. Auch von den Klosteranekdoten mögen einige, wie bei Marie die Fabel vom Eremiten, der die Zweifel an der Geschichte vom Sündenfall praktisch widerlegt (F. 53), vielleicht auch von der Zauberin, deren Trug ihr Opfer nur zu spät am eigenen Leibe spürt (F. 48, vergl. S. 272), international sein; andere mag das England Alfreds haben entstehen sehen, so etwa die Fabel vom thörichten Beten, die bei Marie in drei verschiedenen Fassungen vorliegt (F. 54, 55, 99). Derlei Stoffe leiten von selbst zu einigen weitern, die nicht mehr als religiöse Erzählungen, sondern vielmehr als moralische Erörterungen gelten können, wie die Beratung des thörichten Jünglings von seiten des alten Weisen (F. 100) und auch etwa

der Spott über die Knechte, die sich, obwohl allein auf weiter Flur, doch nur flüsternd ihre Geheimnisse anzuvertrauen wagen (F. 41). Die Fabeln 90 und möglicherweise auch 63 (vergl. S. 276) endlich sind vielleicht nur Exemplifikationen von Sprichwörtern, an denen wohl auch das Kloster seinen Anteil hatte.

Dass Alfred selbst der Erfinder einer oder der andern dieser Fabeln war, ist unwahrscheinlich. Schon der Umstand, dass die meisten schwankartigen Geschichten in seinem Werke sich zu gewissen Gruppen zusammenschliessen, weist auf eine gemeinsame Quelle hin. Ob dies eine schriftliche Sammlung von Schwänken war, oder ob sie in jener Reihenfolge von einem und demselben Munde Alfred mitgeteilt wurden, oder endlich ob Alfred selbst die verwandten Stoffe vereinigt hat, muss dahingestellt bleiben.

Schluss.

Vor beinahe achthundert Jahren, im ersten Viertel des zwölften Jahrhunderts, fasste in England, und zwar wahrscheinlich in einem der Midland Counties, ein sonst unbekannter Dichter, Alfred, den Entschluss, zur Belehrung seines Volkes in der alten heimischen Sprache eine Fabelsammlung in gebundener Form zu schreiben. Er ging bei diesem Unternehmen von einer Romulussammlung, dem sogenannten Rom. Nil. aus, der ihm wahrscheinlich in einer nicht ganz vollständigen Form vorlag. Der Übersetzung dieses Textes, dem er, darin ein echter Dichter, durchaus selbständig gegenüberstand, den er durch eigene Zuthaten sowie durch Übernahme einzelner anderer, der herrschenden Fabeltradition seiner Zeit und seines Landes entlehnter Züge mannigfach umgestaltete, fügte er anderthalbmal soviel weitere Fabeln hinzu, deren Gegenstand er teils aus der gelehrten, auf das Altertum zurückgehenden Klosterüberlieferung, teils aus den im Volke seit alten Zeiten fortlebenden, zumeist wohl auf germanischem Boden erwachsenen Tiergeschichten und Schwänken entnahm. Welchen Einfluss die für uns verlorene englische Dichtung im zwölften Jahrhundert ausübte, ist unbekannt; angesichts der politischen und litterarischen Verhältnisse, die in England herrschten, dürfen wir denselben wohl nicht zu hoch veranschlagen. Jedenfalls war das Werk in den siebziger Jahren des Jahrhunderts noch so bekannt, dass eine französische, in England lebende Dichterin, Marie, aufgefordert werden konnte,

durch eine französische Übersetzung dasselbe denjenigen Kreisen näher zu bringen, für die es ursprünglich nicht bestimmt war. Maries Esope hatte nun einen litterarischen Erfolg, wie er seiner Vorlage nicht beschieden gewesen war. Zahlreiche Handschriften englischer und französischer Herkunft, sowie Bearbeitungen gewisser grösserer und kleinerer Teile des Werks in lateinischer, französischer, italienischer und hebräischer Sprache beweisen, dass dasselbe eine Lieblingslektüre des dreizehnten und vierzehnten Jahrhunderts war. Der Zufall hat es gewollt, dass eine der lateinischen Bearbeitungen die Grundlage zweier niederdeutschen Fabelbücher, des Wolfenbütteler und weiterhin des Magdeburger Aesop, wurde und dass so im Verlaufe des Mittelalters ein Teil des Stoffes, den Alfred einst aus der Überlieferung seines Volkes zusammengetragen hatte, in litterarischer Form in diejenigen Gegenden des Kontinents zurückkehrte, aus denen er siebenhundert Jahre vorher ausgegangen war.

Citierte Werke.[1])

Abstemius, in: Fabulae variorum auctorum, ed. I. N. Neveletius, Frankfurt 1660.
Ademar, in: Hervieux, Les Fabulistes latins II.
Aesopicae Fabulae collectae ex recognitione C. Halmii, Leipzig 1881.
Anonymus Neveletii in: Hervieux, Les Fabulistes latins II.
Aphthonius, in: Fabulae variorum auctorum, ed. I. N. Neveletius, Frankfurt 1660.
Arnaudin, Contes populaires rec. dans la Grande-Lande, Paris-Bordeaux 1887.
Avian, in: Hervieux, Les Fabulistes latins III.
Babrii, Fabulae Aesopeae, ed. O. Crusius, Leipzig 1897.
Baldo, Alter Aesopus, in: Ed. du Méril, Poésies inédites, und in: Hervieux, Les Fabulistes latins V.

[1]) Die Litteratur zu einzelnen Fabeln geben J. Jacobs in seiner Ausgabe von Caxtons Aesop, Regnier in der Ausgabe von La Fontaines Fabeln, Oesterley zu Romulus, Pauli und Kirchhof, Kurz zu Waldis; allgemeine Litteraturangaben finden sich in den verzeichneten Abhandlungen von Ewert und besonders K. Oelzner Petersen; die Litteratur zu den Tierepen vollständig bei Sudre; die Erzählungslitteratur übersichtlich bei Cosquin, Contes pop. de la Lorraine, Paris 1886, und in Oesterleys Ausgaben.

Barbazan et Méon, Fabliaux et Contes des poètes français des XI[e], XII[e], XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles, I—IV, Paris 1808.
Bédier, J., Les Fabliaux, Paris 1893.
Benfey, Th., Pantschatantra, Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen, 2 Bde., Leipzig 1859.
Berachjah: Parabolae Rabbi Barachiae Nikdani, ed. Melchior Hanel, Prag 1661.
Bladé, J. F., Contes populaires de la Gascogne, 3 Bde., Paris 1886.
Bleek, Reineke Fuchs in Afrika, Weimar 1870.
Boner, Der Edelstein, hg. von Fr. Pfeiffer, Leipzig 1844.
Bozon (Nicole), Les Contes moralisés, p. p. Lucy Toulmin Smith et Paul Meyer, Paris 1889.
Brauns, D., Japanische Märchen und Sagen, Leipzig 1885.
Bromyard, J., Summa Predicantium, Nürnberg 1518.
Brueyre, L., Contes populaires de la Grande-Bretagne, Paris 1875.

Cabinet des Fées, Bd. 17 und 18, Genf 1787.
Caesarius de Heisterbach, Dialogus Miraculorum, ed. J. Strange, Köln 1851.
Camerarius, Fabulae Aesopi, Leipzig 1554; 1564; 1571.
Campbell, Popular Tales of the West Highlands, 4 Bde., Edinburg 1860-62.
Carnoy et Nicolaïdes, Traditions de l'Asie Mineure, Paris 1889.
Cénac-Moncaut, Contes populaires de la Gascogne, Paris 1861.
Cerquand, Légendes et récits populaires du pays basque, Pau 1882.
Clouston, Popular Tales and Fictions, London 1887.
Cognatus, Narrationum Silva, Basel 1567.

Dasent, Popular Tales from the Norse, Edinburg 1859.
Deschamps, Eustache, Œuvres, p. p. Queux de St. Hilaire, Paris 1880.
Dialogus Creaturarum, in: Graesse, Die beiden ältesten lateinischen Fabelbücher des Mittelalters, des Bischofs Cyrillus Speculum Sapientiae und des Nicolaus Pergamenus Dialogus Creaturarum, Tübingen 1880.
Disciplina Clericalis, ed. Fr. W. Val. Schmidt, Berlin 1827.
Dozon, Contes albanais, Paris 1881.
Du Méril, E., Poésies inédites du moyen âge, précédées d'une histoire de la fable ésopique, Paris 1854.

Ecbasis captivi, das älteste Tierepos des Mittelalters, hg. von Ernst Voigt, Strassburg 1875.
Egberts von Lüttich Fecunda Ratis, hg. von Ernst Voigt, Halle 1889.
Eichhorn, K., Mitteldeutsche Fabeln. Programm des Gymn. in Meiningen 1896, 97, 98.
Enxenplos, El Libro de Enx. in Bibl. de aut. esp. 51; dazu Morel-Fatio, Rom. VII 489 ff.
Erasmus Alberus, Fabeln, hg. von Braune, Halle 1892.
Ewert, M., Über die Fabel Der Rabe und der Fuchs, Berl. Diss., 1892.

Faernus, G., Centum Fabulae, hg. von F. A. Boysen, Leipzig 1798.
Fleury, J., Littérature orale de la Basse-Normandie, Paris 1883.
Franck, S., Sprichwörter, Erzählungen und Fabeln der Deutschen, hg. von B. Guttenstein, Frankfurt 1831.

Fuchs, M., Die Fabel von der Krähe, die sich mit fremden Federn schmückt. Berl. Diss. 1886.

Gelbhaus, Über Stoffe altdeutscher Poesie, Berlin 1883.

Georgeakes, G., et Pineau, L., Le Folklore de Lesbos, Paris 1894.

Gerber, Great Russian Animal Tales, Baltimore 1891 (Publ. of the modern Language Association of America, Bd. 6).

Gerhard von Minden, Fabeln, hg. von Leitzmann, Halle 1898.

Gesta Romanorum, hg. von H. Oesterley, Berlin 1872.

Górski, K., Die Fabel vom Löwenanteil, Berl. Diss., 1888.

Gottschick, Über die Quellen von Boners Edelstein, Programm des Gymn. in Charlottenburg, 1875.

Goudanus, in Aesopus Dorpii, Strassburg 1516.

Grimm (Brüder), Kinder- und Hausmärchen, Göttingen I—II 1843, III 1853.

Grimm, J., Reinhart Fuchs, Berlin 1834.

Grimm und Schmeller, Lateinische Gedichte, Göttingen 1838.

Grundtvig, Dänische Volksmärchen, 2 Bde., Leipzig 1878, 79.

Gubernatis, A. de, Zoölogical Mythology, or the Legends of Animals, 2 Bde., London 1872.

Hagen, von der, Gesamtabenteuer, 3 Bde., Stuttgart 1850.

Hahn, J. G. von, Griechische und albanesische Märchen, 2 Bde., Leipzig 1864.

Haltrich, J., Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen, Berlin 1856.

Haltrich, J., -Wolff, J., Zur Volkskunde der Siebenbürger Sachsen, Wien 1885.

Harris, Uncle Remus, London und New-York 1883.

Herlet, B., Beiträge zur Geschichte der aesopischen Fabel im Mittelalter, Programm des Kgl. alten Gymn. in Bamberg, 1892.

Herlet, B., Studien über die sog. Ysopets, Rom. Forsch. IV.

Hervieux, L., Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen-âge, 5 Bde., 1. Aufl. (I—II), Paris 1884; 2. Aufl. I—V, Paris 1893—98.

Hins, La Russie dévoilée au moyen de la littérature populaire, Paris 1883.

Hitopadesa ou l'instruction utile, traduit par Lancereau, Paris 1855.

Ignatius, in: Babrius, ed. Crusius.

Jacobs, J., The fables of Æsop as first printed by William Caxton in 1484, 2 Bde., London 1889.

Jacobus de Vitry, The Exempla or illustrative stories from the sermones vulgares, ed. by F. Crane, London 1890.

Jacobus de Voragine, Legenda Aurea, hg. von Graesse, Dresden 1846.

Jacobus Pontanus, Attica Bellaria, 1617.

Johannis de Capua Directorium vitae humanae, p. p. J. Dérenbourg, 2 Bde., Paris 1887—89.

Julien, S., Les Avadânas, Contes et apologues indiens, Paris 1860.

Keller, A. von, Erzählungen aus altdeutschen Handschriften, Stuttgart 1855.

Keller, O., Untersuchungen über die Geschichte der griechischen Fabel, Leipzig 1862.

Kirchhof, Wendunmut, hg. von Oesterley, 4 Bde., Tübingen 1869.

Kleinere lateinische Denkmäler der Tiersage aus dem XII. bis XIV. Jahrhundert, hg. von Ernst Voigt, Strassburg 1878.
Kölle, S. W., African Native Literature, London 1854.
Krauss, F., Sagen und Märchen der Südslaven, 2 Bde., Leipzig 1883—84.
Kriloff, M., Fables russes, 2 Bde., Paris 1825.
Krohn, K., Bär (Wolf) und Fuchs, eine nordische Tiermärchenkette, Helsingfors 1888.
Kuhn, Sagen, Gebräuche und Märchen aus Westfalen, 2 Bde., Leipzig 1859.
La Fontaine, Fables, p. p. Robert, 2 Bde., Paris 1825, p. p. Regnier, in: Les Grands Ecrivains de la France.
Landau, M., Die Quellen des Decamerone, Stuttgart 1884.
Landes, A., Contes et légendes annamites, Saïgon 1886.
Lassberg, Fr. von, Liedersaal, 4 Bde.
Le Noble, Fables et Contes, Amsterdam 1629.
Le Roux de Lincy, Le livre des proverbes français, 2 Bde., Paris 1859.
Liebrecht, F., Zur Volkskunde, Heilbronn 1879.
Lucanor, Der Graf. Nach dem Altspanischen übersetzt von Jos. von Eichendorff, Berlin 1843.
Lyoner Ysopet, hg. von W. Foerster, Heilbronn 1882.
M'c Kenzie, A sonnet ascribed to Chiaro Davanzati, in: Publ. of the modern language association of America, Bd. XIII.
Magdeburger Aesop = Gerhard von Minden, hg. von W. Seelmann, Bremen 1878 (Niederdeutsche Denkmäler II).
Mall, Ed., Zur Geschichte der mittelalterlichen Fabellitteratur, in ZfRP IX 161 ff.
Martin, E., Observations sur le roman de Renart, Strassburg 1887.
Mone, Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters, 1834, 1835.
Müllenhoff, K., Sagen, Märchen und Lieder der Herzogtümer Schleswig, Holstein und Lauenburg, Kiel 1845.
Neckam, Novus Aesopus, in: Hervieux, Les fabulistes latins.
Oesterley, Romulus, Berlin 1870.
Pantaleon Candidus, in: Deliciae poetarum Germanorum II, Frankfurt 1612.
Pauli, Schimpf und Ernst, hg. von Oesterley, Stuttgart 1862.
Petersen, K. O., On the Sources of the Nonnes Prestes Tale, Boston 1898 (Radcliffe College Monographs, Nr. 10).
Petrus Alphonsus, hg. von Fr. W. Val. Schmidt, Berlin 1827.
Phaedri Fabulae, ed. L. Mueller, Leipzig 1897; auch in Hervieux, Les fabulistes latins, Bd. II.
Pitrè, Novelle popolari toscane, Florenz 1885.
Poestion, J. C., Lappländische Märchen, Wien 1886.
Poggius: Les facéties de Pogge, trad. en français avec le texte latin, 2 Bde., Paris 1878.
Proehle, H., Märchen für die Jugend, Halle 1854.
Prym und Socin, Syrische Sagen und Märchen, Göttingen 1881.
Ralston, W. R. S., Russian Folk Tales, London 1873.
Reinaert: Willems Gedicht van den Vos Reinaerde, hg. von E. Martin, Paderborn 1874.

Reinhart Fuchs, hg. von K. Reissenberger, Halle 1886.
Reinke de Vos, hg. von Prien, Halle 1887.
Renart, Le roman de, p. p. E. Martin, 4 Bde., Strassburg 1887.
Renner, Der, von Hugo von Trimberg, Bamberg 1832.
Robert, Fables inédites des XII[e], XIII[e] et XIV[e] siècles et Fables de La Fontaine, 2 Bde., Paris 1825.
Rolland, Faune populaire de la France, 5 Bde., Paris 1877 ff.
Romulus, alle Bearbeitungen in: Hervieux, Les fabulistes latins.
Romulus, hg. von H. Oesterley, Berlin 1870.
Roquefort, B. de, Poésies de Marie de France, 2 Bde., Paris 1820.
Sachs, H., Sämtliche Fabeln und Schwänke, hg. von E. Goetze, Halle 1893—94.
Schiefner, A. von, Awarische Texte in Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de St. Pétersbourg, VII[e] série, t. XIX, no. 6, St. Petersburg 1873.
Schreck, E., Finnische Märchen, Weimar 1877.
Sébillot, Contes populaires de la Haute Bretagne, I—III, Paris 1880—82.
Sheppei, in: Hervieux, Les fabulistes latins.
Sophos, Die Fabeln des, hg. von J. Landsberger, Posen 1859.
Steinhœwels Aesop, hg. von H. Oesterley, Tübingen 1873.
Stephan von Bourbon: Anecdotes historiques, Légendes et Apologues tirés du recueil inédit d'Etienne de Bourbon, p. p. A. Lecoy de la Marche, Paris 1877.
Stricker in: J. Grimm, Altdeutsche Wälder III.
Sudre, L., Les sources du roman de Renart, Paris 1893.
Thorburn, S. S., Bannû, or our Afghan frontier, London 1876.
Vartan, Choix des fables de Vartan, Paris 1825.
Veckenstedt, Wendische Sagen, Märchen und abergläubische Gebräuche, Graz 1880.
Voretzsch, C., Der Reinhart Fuchs Heinrichs des Glichezâre und der Roman de Renart in ZfRP XV—XVI.
Voretzsch, C., Jacob Grimms deutsche Tiersage und die moderne Forschung, Preuss. Jahrbücher 80, 3.
Waldis, B., Aesopus, hg. von H. Kurz, 2 Bde., Leipzig 1862.
Wenzig, Westslavischer Märchenschatz, Leipzig 1857.
Wlislocki, H. von, Märchen und Sagen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier, Hamburg 1891.
Wlislocki, H. von, Volksdichtungen der siebenbürgischen und südungarischen Zigeuner, Wien 1890.
Wright, Th., Selection of Latin Stories, London 1842 (Percy Society, VIII).
Wuk Stephanowitsch Karadschitsch, Volksmärchen der Serben, übersetzt von seiner Tochter Wilhelmine, Berlin 1854.
Ysengrimus, hg. von E. Voigt, Halle 1884.
Ysopet I u. II in: Robert, Fables inédites.

ZUR CHRISTOPHORUSLEGENDE.

Von BERTHOLD WIESE in Halle.

Wenngleich der hier unten veröffentlichte Text einer Christophoruslegende nur aus dem 15. Jahrhundert überliefert ist, kann man seine Entstehung doch in das 13. Jahrhundert setzen und in ihm ein weiteres Denkmal der mundartlichen Litteratur, die um diese Zeit in Oberitalien blühte, erblicken. Zu dieser Annahme berechtigt einerseits seine Sprache und sein Stil und andrerseits auch der Umstand, dass er sich in den beiden Handschriften, die ihn enthalten, zwischen andern Texten des 13. Jahrhunderts findet.

Die Legende ist überliefert in dem bekannten Cod. Ambros. 95 sup. vom Jahre 1429 (H)[1] und im Cod. Vindob. 2661 (E)[2]. In ersterem steht sie fol. 75r — 82v, in letzterem fol. 16r — 23v.

---

[1]) Vgl. Quadrio, Della Storia e della Ragione ecc. VI, 209, 248, 360, 363, 509 und meine Altlombardische Margarethen-Legende (Halle a. S., Niemeyer 1890) S. I ff., S. L und S. LVIII ff. Die Disputatio Aquae et Vini aus der Hs. hat Rajna neuerdings herausgegeben. Vgl. meine Anzeige im Literaturblatt für germanische und romanische Philologie XIX Sp. 92 (1898). Eine eigenhändige Abschrift der Legende nach dem Cod. Ambros. hatte Herr Professor C. Salvioni in Pavia die grosse Liebenswürdigkeit mir schon 1890 zu überlassen, wofür ich ihm auch an dieser Stelle nochmals danke. Schon damals wollte ich den Text herausgeben, nahm aber davon Abstand, weil mir Herr Hofrat Prof. Dr. Mussafia mitteilte, dass er dieselbe Absicht hege. Ich nehme an, dass er sie nunmehr aufgegeben hat.

[2]) Vgl. Lambecii Comm. ed. Kollar II, Sp. 809; Tabulae codicum manuscriptorum u. s. w. Vol. II, S. 113. Eine zuverlässige Abschrift dieser Hs. erlangte ich durch die freundliche Vermittlung des Herrn Prof. Dr. Meyer-Lübke in Wien.

Die wiener Hs. enthält auch dreizehn Miniaturen, die folgendes darstellen: 1. fol. 16r unter V. 24 der König und die Königin an besetzter Tafel, rechts der Possenreisser, links ein Diener, der etwas aufträgt. 2. fol. 17r unter V. 60 links ein Wald und zwei Reiter, in der Mitte Christophorus, rechts ein Baum. 3. fol. 17v unter V. 79 links der Teufel auf einem Drachen zu Christophorus gewendet, in der Mitte Wald, rechts Weg und Kreuz. 4. fol. 18r nach V. 102 links eine Hütte und davor der Klausner auf dem Boden sitzend, in der Mitte Christophorus vor ihm knieend, rechts zwei Bäume. 5. fol. 19r nach V. 174 links und rechts das Ufer, im Flusse Christophorus mit einer langen Stange, das Christuskind auf der Schulter tragend. 6. fol. 20r nach V. 228 links Baum und Christophorus predigend, in der Mitte drei knieende und eine Gruppe stehender Männer, rechts ein Baum. 7. fol. 20v nach V. 246 von links nach rechts Baum und Ritter mit Schwert und geschlossenem Visier, ein Mann mit Stab und Schild, auf dem ein Skorpion gemalt ist, ein Mann, der die Enden des Strickes hält, mit dem des vor ihm schreitenden Christophorus Hände auf dem Rücken gefesselt sind, ein Baum. 8. fol. 21r nach V. 264 links der König auf dem Thron, vor ihm ein Mann, der Christophorus an der Brust gepackt hat und auf den König deutet, in der Mitte Christophorus, die Hände auf den Rücken gefesselt, ein Mann, der die Enden des Stricks hält und zwei Männer mit Schildern, die Skorpione zeigen, rechts ein Baum. 9. fol. 21v nach V. 276 ein Häuschen, durch dessen vergittertes Fenster Christophorus schaut; die beiden Sünderinnen schreiten von rechts auf die Thür zu. 10. fol. 22r nach V. 306 in der Mitte Christophorus, die Arme über dem Kopf an eine Säule gebunden, nur mit einem Schamtuch bekleidet; von jeder Seite schlägt ihn ein Mann mit einem Eisenstabe; links und rechts je ein Baum. 11. fol. 22r nach V. 312 in der Mitte Christophorus nur mit einem Schamtuch bekleidet und mit über der Brust gefalteten Händen auf dem eisernen Rost, unter dem sich flammende Holzscheite befinden, zwei Männer halten von rechts und links mit Zangen einen rotglühenden Helm über seinem Haupte. 12. fol. 22v nach V. 330 links der König auf dem Thron, vor dem ein Bogen liegt, sich einen Pfeil aus dem Auge ziehend, in der Mitte zwei Schützen, die Pfeile nach Christophorus schiessen und zwei Pfeile in der Luft, rechts Christophorus mit Schamtuch an der Säule. 13. fol. 23r nach V. 359 links ein

Baum und des heiligen Christophorus Rumpf mit dem Kopfe daneben, in der Mitte ein Baum und der Henker, das Schwert einsteckend, rechts ein Engel, die Seele des Enthaupteten in Gestalt eines Kindes zu Gott emportragend, der oben rechts hinabschaut.

Die für den Miniator oder Leser bestimmten Erklärungen der Miniaturen sind meist ganz verwischt. In E steht die Legende ohne jede Überschrift, in H führt sie von moderner Hand die Bezeichnung De Meser San xpoffeno.[1])

Die Vorlage des Gedichtes war nicht Mombritius, der gleich mit der Passion beginnt, sondern im Wesentlichen[2]) die Legenda aurea, die auch dem mittelhochdeutschen[3]) und englischen[4]) Texte zu Grunde liegt, und von der die italienische Prosaversion[5]) eine Übersetzung zu sein scheint. Nur die Verse 367—372 finden sich nicht in der Vorlage. Sie deuten wohl auf ein Bild mit einer Umschrift hin, das sich an der Mauer des Klosters befand, in dem der Verfasser des Gedichtes Mönch war. Hier an eine spätere Hinzufügung zu denken giebt nichts Veranlassung. Es ist jedoch nicht ausgeschlossen, dass die Legende ursprünglich eingehender behandelt war, und dass hier eine zusammenziehende Bearbeitung vorliegt ähnlich wie bei dem Texte der Margarethenlegende.[6]) Darauf scheint auch die metrische Form hinzudeuten, wie unten erwähnt werden soll.

Die beiden Handschriften gehen auf eine Quelle zurück, sind aber doch von einander unabhängig. Die Lesart H ist entschieden die bessere. Dies beweisen Stellen wie 20, 144, 179, 192, 195, 225, 249, 253—4, 261, 276, 307, 318, 358, ferner die

---

[1]) In H ist der Name im Texte bis V. 215 immer *xpofeno* (99, 115, 142 *xpoffeno*), von da an immer *xpofono* geschrieben. E zeigt stets die Form *cristofeno*, bis auf V. 261, wo *cristoforo* steht.

[2]) Zu kleinen Abweichungen vgl. z. B. die Anmerkungen zu V. 5 und 12.

[3]) Bibliothek der gesammten deutschen National-Literatur von der ältesten bis auf die neuere Zeit. Bd. 32: Das Passional, herausgegeben von Karl Köpke. Quedlinburg und Leipzig 1852, Nr. 43, S. 345—353.

[4]) Herausgegeben von Horstmann im Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur. Neue Folge, Bd. II, Leipzig 1875, S. 35 ff.

[5]) Leggenda di San Cristoforo edita secondo la lezione di un codice antico dal dott. Luigi Maini. Modena 1854. Ich schliesse es aus den ersten Worten, die Zambrini anführt. Ich beabsichtige hier nicht den reichlichen Stoff über die Christophoruslegende auszuschöpfen. Vgl. z. B. Chevalier, Sp. 451.

[6]) Vgl. meine Ausgabe S. LVIII ff.

Einschiebungen nach 356 und 366. Auch die Sprache ist in H dialektischer geblieben, das nur die Eigentümlichkeit hat das *l* zu verdoppeln, wie die Hs. A der Margarethenlegende.

Über die Sprache ist keine besondere Abhandlung nötig; es genügt auf die in der Margarethenlegende verzeichneten zahlreichen Untersuchungen hinzuweisen, zu denen noch „La Navigatio Sancti Brendani" Novatis (Bergamo 1892), Salvionis Annotazioni sistematiche u. s. w. im Archivio glottologico italiano Bd. XII und XIV und Kellers Sprache der Reimpredigt des Pietro da Barsegapè (Frauenfeld 1896) hinzukommen. Nur einige Einzelheiten sollen hervorgehoben werden.

1. Von Substantiven sind beachtenswert die Singularformen *la mane* H 36, 329; *fiumo* 131, 141; *pertegono* E 143; *done* H 337; die Pluralformen *castelle* 17; *le mano* E 186, 245, *manc* H 245; *le prege* E 211; *osse* E 304 (*ossi* H); *pede* E 305; *mure* 367.

2. Bei den Adjektiven findet sich *verdo* E 190.

3. Das persönliche Fürwort steht in der unbetonten Form vor dem Infinitiv 82, 83. Vgl. Margarethenlegende 41a S. LXXXIV. Das *se* H 88 kann Dat. Plur. 1. Pers. sein. Vgl. Tobler, Uguçon 41a S. 21; Abhandlungen Herrn Prof. Dr. Adolf Tobler u. s. w. dargebracht (Halle 1895), S. 135 V. 144 und 145; Keller a. a. O. 69a S. 18.

4. Als beziehungsloses Pronomen findet sich in H zweimal *che* für *chi*: 89 und 368. Vgl. Keller a. a. O. 72 S. 20; Tobler, Pateg 42a S. 31, wo sich zwei von Keller übersehene Belege finden, deren einen Tobler zu *Qi* ändert.

5. Von Verbformen sind folgende etwa hervorzuheben: *e* = *hai* H 95, 185, 263, E 260; *trouaré* H 190. Vgl. Margarethenlegende S. XCI; Zeitschrift für roman. Phil. XVI, S. 233, Anm. 4; Giornale storico della letteratura italiana XV, S. 265, N. 2; Abhandlungen Herrn Prof. Dr. Adolf Tobler u. s. w. dargebracht S. 134 V. 68 und 69; Novati a. a. O. 48 S. XLV; Keller a. a. O. 75 S. 22; 81, S. 27; Salvioni a. a. O. Bd. XIV 143, S. 256; 146, S. 259. Im Konditionale 2. Sg. H *poristo* 118 und 127, *poreto* 141 mit angehängtem Fürworte, während E alle drei Male *poresti* zeigt. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XIV 150, S. 261. Den Konjunktiv statt des Imperativs zeigt *insegne* 106; *passe* 165. Vgl. Margarethenlegende 48, S. XCIII. Im Perfektum finden wir die 3. Sg. *pote* H 298 (als Plural). Vgl. Margarethenlegende 52, S. XCVII, Novati a. a. O. 52, S. XLVI; *ligone* H 302. Dazu vgl. Margarethen-

legende 52, S. IC. Von Imperfekten hebe ich hervor *feua* H 211 (280 einzuführen); *deua* H 214 (von *dare*); *andaxeua* H, *andexiua* E 207, einzuführen 212. Vgl. Margarethenlegende 56, S. CVI; Novati a. a. O. 56, S. XLVIII; Keller a. a. O. 79, S. 25. *Auiue* H 35 und *meniue* H 36 (E *menaui*) sind Singularformen als Plural gebraucht. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XIV 144, S. 257. Infinitivformen mit abgeworfenem Schluss-*r* *pone* H 130; *to* H 316; *passà* E 149. Vgl. Margarethenlegende 56b, S. CXIII; Novati a. a. O. 57, S. XLIX; Keller a. a. O. 76, S. 23; Salvioni a. a. O. Bd. XIV 151, S. 261.

Die Legende ist, wie sie vorliegt, in paarweise gereimten Endecasillabi abgefasst. Es ist mir aber sehr wahrscheinlich, dass ursprünglich vierzeilige, einreimige Strophen beabsichtigt waren; sehr oft wenigstens reimen noch vier Verse hinter einander, die inhaltlich zusammen gehören; vielfach ist freilich auch der Zusammenhang nicht mehr gewahrt. Es läge also das Verhältnis vor, das wir bei der von Salvioni herausgegebenen piemontesischen Passion finden.[1])

Meistens sind die Verse gereimt, hier und dort haben wir aber nur Assonanz. In einer Anzahl von Verspaaren ist der Reim verwischt, aber leicht herzustellen. Ich habe bis auf die Fälle, wo eine Änderung der Lesart nötig war, die Lesart H ruhig stehen lassen. Zu bessern wäre 14 *yochondo* (wie 183); 19 *dixia*; 21 *respondia*; 37—38 *respox — desirox*; 40 *soxo*; 43—44 *honor — alor*; 81 *sauire*; 85 *vose*; 101 *benito*; 103 *batia*; 119 *dixia*; 123 *respondì*; 177 *caziua*; 180 *trouado*; 206 *jntendia*; 225—226 *fior — alor*; 257 *cruxe*; 317—318 *par — ligar*; 327 *prendiua*; 329 wohl *tayarà* — sonst läge Assonanz vor: *tayar — falarà*, oder auch der Reim *tayà — falarà*; 343—344 *benedito — scrito*; 366 con*ucrtia*; 367—368 *for — chor* (oder *fore*). Assonanz haben wir 167—168 *fantim — benedito*; 191—192 *bono — glorioso*; 195—196 *passione — andoe*; 237—238 *deuotione — portoe*; 239—240 *crudel — chaualer*; 245—246 *man — andà*;* 265—266 *prexone — mandoe*; 345—346 *contrito — dintro*. Änderungen im Texte sind nötig 187 (Zusatz von *sourano*); 260 (*dito* zu *fato*); 261 (*falito* zu *falato*); 279—280 (*dixeua — feua*); 349 endlich wäre für *piatanza* ein Hauptwort auf *-enza* einzusetzen.

[1]) Lamentazione metrica sulla passione di N. S. in antico dialetto pedemontano. 25 novembre 1886 nel 25° anniversario cattedratico di G. J. Ascoli, Torino, Tip. Bona.

Wie in allen diesen oberitalienischen dialektischen Denkmälern, so hat man auch hier der Verschleifung einerseits und dem Hiatus andrerseits grosse Zugeständnisse zu machen. Vielfach ist auch Apokope einzuführen (*desex, dis, intex, Christ, uerax* u. s. w., auch *grandissim* 322). Die tonlosen Fürwörter, Adverbien und Artikel werden auch hier oft pro- und enklitisch gebraucht, sodass sie nicht als Silbe zählen. Vgl. Margarethenlegende S. CXVII ff. Ich hebe hervor 18 *christianịtade*; 80 *lạ*, vgl. Margarethenlegende S. CXVII; *demonio* scheint zweisilbig 67, und auch 68 und 84 wäre es möglich, vgl. ebenda; 191 und 200 *carẹgato*; 215 *sẹ* wenn; 323 *sagite* zweisilbig (V. 346 *seyta*); 354 und 360 *anịma*; 354 *spirịto*. Auch hier ist es mir wieder in einer Anzahl von Fällen zweifelhaft, ob nicht der anlautende Vokal eines Verses mit dem auslautenden des vorhergehenden gebunden werden kann, also nicht als Silbe zählt, z. B. 146 das *E*, 232 *A* u. s. w. Vgl. Zs. f. rom. Phil. XVII, S. 260.

Ich lasse nun den Text unter Zugrundelegung der Hs. H folgen. Die Verse habe ich als richtige Elfsilbler herzustellen versucht; die Besserung der Reime gab ich oben. Vokale, die keinen Silbenwert haben, sind mit einem Punkte versehen, desgleichen Konsonanten, die ausfallen müssen, z. B. *ḷi*. Text- und Sprachvarianten bringe ich getrennt unter A und B als Fussnoten. In A sind die Varianten immer die genaue Lesart der Hs., deren Chiffre ihnen zunächst steht; die sprachlichen Varianten der anderen Hs. finden sich auch in diesem Falle unter B. Die Schriftvarianten *a*—*ha* u. s. w., *i*—*y*, *v*—*u*, *ch*—*c* vor *a, o, u*, *xpo*—*cristo*; *icsu*—*yhesu* und Abkürzungen, ausser in zweifelhaften Fällen, habe ich nicht berücksichtigt, wohl aber *s*—*x*, *s*—*z*. Grosse Buchstaben habe ich nach einem Punkte und in Eigennamen eingeführt und sie hier und dort im Textinnern durch kleine ersetzt. *E* verwendet nur in dem Schlussworte *finis* ein Schluss-s, wie es in *H* ist, habe ich nicht angemerkt.

1 Eo prego *Christo* ch' è vero homo e dio,
Che meta seno e scientia i*n* el cor mio,
Che al so honore chuntare possa eo
De san *Christo*fen che fo chanineo.
5 Quilli de Chaninea desex da chano,
E fiolo el fo de Noe per certano.
De Chaninea *Christo*feno fo nado,
Inprima ello auea nome Reproado;
El' era grande e grosso e ben formado,
10 Quindexe gumedi el fo mexurado.
*Christo*fen fo aleuato in Chaninea
E seruiua vn gran baron d' Aramea.
Como piaxe a *Christo* che non a fondo,
El ven in core a *Christo*fen yochundo
15 D'andare a seruir lo mazor del mondo.
E cerchò la terra e 'l mare a tondo
E burgi e castelle e citade
E trouò lo mazor re de *christi*anitade.
*Christo*fen se fo alla corte e dixea:
20 „Sì vuy lo mazor re ch' al mondo sia?"
„Sì", disse lo re, e *Christo*fen respondea:
„E' ve voyo seruire in vita mia."
*Christo*fen lo seruiua vna staxone,
E in la corte ariuò vno buffone.

A. 3 comenzare posso *E*. 5 descendono da eno *E*. 6 (el) *E*. 9 E lui — (e grosso) *E*. 12 baron de lo reame *H*, ad uno — de lo Re mineo *E*. 15 al mazor Re *E*. 16 a tondo a tondo *E*. 19 quando fu — si *statt* e *E*. 20 Re de cristianitade *E*. 21 Sì son *HE*. 23 seruite *E*.

B. 1 Eyo *H*, IO — chi *E*. 2 chi *E*. 3 eyo *H*, suo — io *E*. 4 sancto *E*, xpofeno *HE*, fu *E*. 5 Queli *E*, desexe *H*. 6 fu *E*. 7 fu nato *E*. 8 Imprima elo haueua — reprouato *E*, aueua *H*. 9 bene *HE*, formato *E*. 10 cubiti — fu mesurato *E*, mexurato *H*. 11 Xpofeno *HE*, fu *E*. 12 uno gram barone *E*. 13 piace — fundo *E*. 14 Elo *H*, uene *E*, xpofeno *HE*. 15 De *E*, seruire *HE*, mazore *H*. 17 borgi *E*. 18 mazore *H*. 19 Xpofeno *HE*, fu a la *E* dixeua *HE*. 20 Siti *HE*, uoi *E*, mazore *H*. 21 sono dise *E*, xpofeno *HE*, respondeua *E*. 22 uoglio *E*. 23 Xpofeno *HE*.

25 Dauanti lo re lo buffone chantaua
E spesso lo demonio menzonaua.
E lo re che l'oldiua sì se segnaua,
C' alor *Christo*fen se maraueliaua,
E disse: „Ch' è quel che a lo re vego fare?
30 Yo lo *con*uegno sauere e domandare."
E da lo re *Christo*fen ze e domandoe:
„Diteme vero de quello che ve diroe!
Choluy chantando la canzon pur moe
Vn nome spesse volte menzonoe,
35 E 'l paria, che vuy n'auiue pagura
E meniue la man dauant la fegura."
„No te ne chalia", lo re ie respoxe,
„De sauer che 'l' è no esser dexiroxo,
Che 'l' è vn che molt' è bruto e spauroxo."
40 Alor *Christo*feno se leuò suxo,
Dixea: „Se no me lo dite, ey' ue so dire,
Che in vostra corte no vo' più seruire."
D'auerlo in corte lo re ten p*er* honore,
E vegando lo so voler, disse alora:
45 „El' è lo demonio falzo traditore."
Dis *Christo*fen: „Ell' è de vuy mazore!
Auì pagura a odirlo menzonare,

A. 25 Enanzi a *E*. 26 spese uolte — nominaua *E*. 28 (C') Inlora — sì se *E*. 31 „A lo dixinare cristofeno domandò" *E*, ze a domandare *H*. 33 Che luy *H*. 34 Vna *H*, speso menzonò *E*, menzonaua *H*. 35 (n') hauessi *E*. 36 ue menaui (la man) *E*. 37 te mareuigliare *E* (ie) *H*. 39 chi è molto *E*. 40 leua *E*. 41 E dixeua *H*, E dise *E*, se vuy *HE*. 43 in sua (lo re) *E*, sel teneua *HE*. 44 (so) *H*. 45 falso e *E*. 47 Quando vuy auiti *H*, Quando haueti — de *E*.

B. 27 chi *E*. 28 alora *H*, xpofeno *HE*, mareuigliaua *E*. 29 dise — quelo *E*, quello *H*, uedo *E*. 30 conuengo sapere *E*. 31 xpofeno *HE*. 32 mi — di quelo — dirò *E*. 33 canzone *HE*, mo *E*. 34 Vno — menzonò *E*. 35 lo pariua *H*, pareua — uoi *E*. 36 menaui *E*, mane *H*, dauanti *HE*, figura *E*. 37 Non *E*, 'n *H*, el *E*. 38 sauere *H*, sapere chi el — non *E*, essere *HE*, dexideroxo *H*, desideroso *E*. 39 chi el *E*, vno *HE*, chi — molto — spauroso *E*. 40 Alora *HE*, suso *E*. 41 dixeua *H*, uoi non — diceti io *E*. 42 non uoglio *E*, voyo *H*. 43 De — se lo teniua *E*. 44 uedando — suo *E*, volere *HE*, dise *E*. 45 falso *E*. 46 Disse *H*, Dise *E*, xpofeno *HE*, el — uoi *E*. 47 auiti *H*, haueti — oldir *E*

El' è mazor de vuy ey' lo vo' trouare."
Disse lo re: „No andare, fiolo mio,
50 Che 'l' è lo demonio da l'inferno rio."
A mal so grao *Christo*fen se partiua
E per lo mondo domandando lo ziua.
„Vnd 'è 'l demonio?" *Christo*fen dixia.
Per quella parola tuti fuzia,
55 Nesun no ge lo ynsegnaua nè dixia,
C' a vno boscho *Christo*feno azonzia.
E vit venire gran chaualaria;
Tuti nigri dauanti luy uenia,
E vite vno che paria gran barone.
60 *Christo*fen li parlò a quella staxone.
„Che si vuy?" *Christo*feno a domandato.
E lo domonio tosto aue parlato:
„Yo son quello demonio che ay zerchato,
Lo mazor segnor del mondo ay trouato,
65 Al mondo non è re de mi mazore."
Dis *Christo*feno: „Eo son to seruidore."
*Christo*fen sen ua con lo demonio malegno.
E lo demonio de la crox vite el segno:
Per lo boscho el va con grande regegno.
70 *Christo*fen va dredo lasando lo pegno,
E lle rouede e lle spine lo ponzeua,

A. 48 de uoi mazore *E*. 50 de *E*, (rio) *H*. 51 grado de lo Re *E*. 52 (lo) *E*. 53 Vnda sta *E*, è questo *H*. 54 E per *H*, quelo parlare *E*. 55 (no) *E*. 56 (C') *E*. 57 una gran *E*. 58 denanzi li *E*, uenire *H*. 61 haue *E*. 63 tu *H*, vay zerchando *HE*. 64 (del mondo) *E*, tu ay *HE*. 65 (re) *HE*. 66 e io *E*. 67 maledecto *E*. 69 E per — (el) se ne — grandi rogogni *E*. 70 se ne ua *E*. 71 (E) — tuto lo *E*.

B. 48 mazore *HE*, uoi *E*, eyo — voyo *H*, io — uoglio *E*. 49 Dise — non *E*, fiol *H*. 50 che el — lo *E*. 51 grado xpofeno *HE*. 53 Vnda — lo *E*, xpofeno *HE*, dixiua *E*. 54 quelo — fuziua *E*. 55 Nesuno *HE*, dixiua *E*. 56 Ad *E*, azonziua *H*, azunziua *E*. 57 vite *HE*, grande *H*. 58 negri *E*. 59 pariua grande *H*, pareua gram *E*. 60 Xpofeno *HE*, quela *E*. 61 siti *H*, seti uoi *E*. 62 demonio *E*. 63 sono quelo — cerchando *E*. 64 mazore Segnore *H*, signor — trouado *E*. 66 Disse *H*, Dise *E*, eyo *H*, io sono — seruitore *E*. 67 Xpofeno *HE*, ne — cun *E*. 68 croxe *H*, croce — lo *E*. 69 cun — rogogni *E*. 70 Xpofeno *HE*, dreto lassando *E*. 71 Le — le — punzeua *E*.

E tuto sangue Christofen pioueua.
*Christo*feno sì fo tuto strazato,
E tuto quanto ello era sanguanato.
75 „Che segnor sì?“ *Christo*fen a parlato.
„Perchè fuzì? Onde m' auì menato
Per questo boscho e lassato lọ chamino?“
Alor parlò lo demonio meschino:
„Per quella via eo no olsaua venire.“
80 „Quall' è lạ caxon?“ *Christo*fen prexe a dire.
Disse lọ demonio: „Se tu lọ voy sauere,
Tu me jmprometaray de no tẹ partire.“
De no sẹ partir *Christo*fen li jmpromise,
E lọ demonio tuto lọ fato li disse:
85 „Christo, lọ fiol de deo, li zudey alcir volse
Suxo lo legno de la sancta croxe.
Quella jnsegna è tanto furioxa,
Che a mi e a lli altri se dà pena doloxa.
Che se fa quel segno, ell' è sì possente,
90 Che mi no li osso star, nè la mia zente.“
*Christo*fen parlò a lọ ịnimigo da morte
E sì li disse: „Ell' è de ti più forte.
Eo voyo andare da lui per tal sorte
E sì uoyo seruire in la soa corte;
95 Da che tu e pagura de vn so segno
El' è de ti più forte e più benegno.“
E lo demonio parlò molt' e arguto:

A. 73 (tuto) *E*. 74 insanguinato *E*. 75 siti vuy *HE*. 76 fuziti vuy *HE*, e unda *E*. 79 no no olsa *H*. 83 jmprometeua *H*, prometeua *E*. 84 ge dixiua *E*. 85 Xpofeno *H*, (lo) *E*, lo volse *H*, lo uolseno *E*. 87 tanta feroce *E*. 88 (se) *E*. 93 *nach* 96 *in E*. 94 (sì) lo — (la) *E*. 95 (tu) *E*. 97 molto acuto *E*.

B. 72 xpofeno *HE*. 73 fu *E*. 74 el *E*. 75 chi *E*, Segnore siti *H*, seti uoi *E*, xpofeno *HE*. 76 fuziti *H*, uoi — unda me *E*, auite *H*. 77 lassiato *E*. 78 Alora *HE*. 79 quela — io no*n* *E*. 80 qVale — caxone *E*, xpofeno *HE*, prese *E*. 81 Dise — uoli sapere *E*. 82 imprometera' — non *E*. 83 non *E*, partire xpofeno *HE*. 84 facto ge *E*. 85 fiolo *HE*, dio *E*, alcire *H*, olzidere *E*. 86 Susa — croce *E*. 87 Quela *E*. 88 li — dolosa *E*. 89 chi — quelo *E*, quello *H*, el' *E*. 90 non — oso *E*, stare *HE*. 91 Xpofeno *HE*, inimico *E*. 92 dise el' *E*. 93 Eyo *H*, Jo uolio *E*. 94 uolio — sua *E*. 95 hai — uno suo *E*. 96 benigno *E*.

„No faray che tu me l'ay ymprometuto."
Dis *Christo*ffen: „Lo penser t'è falido."
100 E a mal so grado ello fo partido.
E domandando el va *Christo* beneto
E ariuò doue sta vno remito.
E Christofono a lla porta batea,
E lọ remito de subito l'auria.
105 E alora *Christo*fen sì li dixia:
„Eo cercho Christo, jnsegneme la uia."
Quando lọ remito aldì *Christ* menzonare,
Tuto ello sì se prexe de alegrare.
„Che homo e' tu?" lo remito domandoe,
110 E Christofen lo fato sì ḷi chuntoe.
Alora lọ remito ben lọ predichoe
E a lla fe' de Christo lọ retornoe.
E chuntòḷi la gloria de deo sourano
E batezòlo, ch' el' era pagano.
115 Dis Christoffeno: „Eo voria Christ trouare."
E lo remito prixe a parlare:
„Molte cosse per luy te *con*ven fare."
Disse lọ remito: „Poristọ zenzunare?"
E *Christo*fen al remito dixea:
120 „Mai più no oldì tal cossa in vita mia."
Disse lo remito: „Ora jntendemi:
Ello sì è a manzare vna volta al di."

A. 99 lo tuo — t'a *E.* 100 (E) *H.* 101 ua unda sta *E.* 102 unda *E.* 103 (E) — si batiua *E.* 104 lo *E.* 107 oldiua — nominare *E* — (sì) *HE*, (se) *E*, (de) *H.* 110 tuto lo *E.* 118 poresti dezunare *E.* 122 el *E.*

B. 98 Non — lo *E.* 99 Disse *H*, Dise *E*, xpoffeno *H*, cristofeno *E*, pensere *HE*, faluto *E.* 100 suo — el fu *E.* 101 ello-benedeto *H*, benedecto *E.* 102 Romita *E.* 103 la — batiua *E*, bateua *H.* 104 romita di — lo auriua *E.* 105 xpofeno *HE*, dixiua *E.* 106 Eyo *H*, io *E.* 107 romita *E*, xpo *HE.* 108 el prise *E.* 109 chi — romita domandò *E.* 110 xpofeno *HE*, facto — cuntò *E.* 111 Romita *E*, bene *HE*, predicò *E.* 112 la fede — retornò *E.* 113 lli *H*, dio soprano *E.* 114 baptezò — che *E.* 115 Disse *H*, Dise cristofeno io *E*, eyo *H.* 116 Romita prese *E.* 117 cose *E.* 118 Dise — Romita *E.* 119 xpofeno *HE*, a llo *H*, a lo Romita dixiua *E*, dixeua *H.* 120 non — cosa *E.* 121 Dise — Romita or *E.* 122 Elo *E.*

„Eo son si gran“, *Christo*fen respondea,
„Che sto zezunar no s' afa per mi.
125 Quando che eyo posso, voria manzare,
Si che zezunare no poria fare.“
Disse lo remito: „Poristo adorare?“
„Che è 'llo?“ *Christo*feno aue domandare.
Disse lo remito: „Inzenugion stare
130 E con deuotion ponesse e leuare.“
„Como fazomi?“ Christofeno dixia,
„Se me jnchinasse, drizar no me poria.
De trouar *Christo* jnsegname la via,
Che zezunar ni adorar no poria.“
135 E lo remito pensando ..... ia
. . . . dixia:
„In tal parte si è vn fiumo corrente,
A passarlo li more molta zente.
Tu e' grando; va su la via a stare,
140 E per mor de *Christ* zaschun di' passare.
A quel fiumo poreto *Christ* trouare.“
Disse *Christo*ffen: „Sto ben posso fare.“
Da li se parte con vn pertegone
E su la riua fe vna caxone.
145 Vna longa staxon passò la zente.
Christo lo volse *con*solar veramente:

A. 124 questo *HE*, dezunare — se fa *E*. 125 (che) — podesse *E*. 126 dezunare *E*. 127 poresti *E*. 128 Che cossa *HE*, lo adorare — adomandare *E*. 131 fati uoi *E*. 134 dezunare *E*. 135—136 *in beiden Handschriften als ein Vers*: „E lo remito pensando dixia.“ 137 cotal *E*. 138 (li) — molte *E*. 139 riua *E*. 140 lo amore *E*, zaschaduno *HE*. 141 poresti *E*. 142 questo *H*, ben questo *E*. 143 E da — parti *E*. 144 „E andò a questo fiume | E in su la riua ariuò vno garzone.“ *E*. 145 (la) *HE*, molta *H*, molte *E*. 146 E xpo *H*.

B. 123 Eyo *H*, Jo sono *E*, grande xpofeno *HE*, respondia *E*. 124 questo *HE*, non se *E*. 125 io *E*. 126 non *E*. 127 Dise — Romita *E*. 128 cosa *E*. 129 Dise — Romita inzenichione *E*. 130 cun deuotione ponerse *E*. 131 dixiua *E*. 132 inclinase *E*, drizare *HE*, no*n* *E*. 133 trouare *HE*. 134 zezunare *H*, nè *E*, adorare *HE*, non *E*. 135 Romita *E*. 137 vno fiume *E*. 138 pasar — gente *E*. 139 sei grande *E*. 140 amore — xpo *HE*, zeschaduno debi *E*, dezi *H*. 141 quello *H*, quelo fiume *E*, xpo *HE*. 142 Dise cristofeno *E*, xpoffeno *H*. 143 cu*n* vno pertegono *E*. 145 lunga *E*, staxone *HE*. 146 *con*solare *HE*.

E vna sira Christo omnipotente
Forma d' un fantin tolse de prexente,
Chiamò *Christo*feno e dis: „Vemę passare,
150 Che ell' è sira e *con*ueme pur andare."
Christofeno jnsì de fora e chiamaua:
„Vnde e' tu, fantino?" e no lo trouaua.
Tornò jn caxa e disse: „Eyo mel sognaua."
E chomo Christofen se jndormentaua,
155 Chomo vn fantin *Christo* fe voxe bassa,
Chiamò Christofeno e dis: „Ve me passa."
*Christo*feno jnsì for, quando l'oldia,
E sì ualo cerchando jn fede mia
E disse: „O' e' tu, fantino?" e no lǫ vedia.
160 E *Christo*feno jn caxa se ne zia
E disse: „No me voyo adormentare,
S'el torna più, eo lǫ convegno trouare."
Stete vna peza lǫ creator diuino
E poy chiamò *Christo*fen com fantino
165 E disse: „Passemę che eo son pizenino."
E *Christo*fen dis: „Ell' è vn mamolino."
E jnsì de fora e disse: „O' e' tu, fantino?"
„Eo qui!" respoxe Christo benedeto.
E *Christo*feno prexe a parlare:
170 „Porzeme la man, che eo te possa piare,
Che son sì gran, che eo no mę posso jnchinare."

A. 147 (E) *HE*. 148 (un) *E*. 149 E chiamò *E*, Chiamaua — a passare *H*, passà *E*. 150 chi el sera (e) me conuene *E*. 151 (de) *E*. 153 (eyo) certo me insoniaue *E*. 154 E cosi *E*. 155 (vn) *E*. 156 E chiamò *E*, Chiamaua *H*, un' altra uolta e *E*. 157 de fora *HE*, oldi *H*. 158 sì *HE*. 159 unda *E*. 161 dise per certo — uoglio più *E*. 162 passare *E*. 163 E stete uno pezo *E*. 164 chiamaua *H*. 166 el par *E*, pur vn *HE*. 167 unda *E*. 168 Jo sono *E*. 171 chinare *E*.

B. 148 de *E*, fantino *HE*, presente *E*. 149 dise *E*. 150 conuene *E*. 152 Vnda — non *E*. 153 casa — dise *E*. 154 xpofeno *HE*. 155 fantino *HE*, uoce *E*. 156 dise ue*n* *E*. 157 di — oldiua *E*. 159 dise — non *E*. 160 casa *E*. 161 dise no*n* — uoglio *E*. 162 elo — eyo *H*, io conuengo *E*. 163 creatore *HE*. 164 xpofeno como *HE*. 165 dise — io sono pezenino *E*, eyo *H*. 166 xpofeno *HE*, disse *H*, dise el — uno *E*. 167 di — dise *E*. 168 Eyo *H*, Jo — rispose — benedecto *E* 169 prese *E*. 170 mane — io *E*, eyo *H*, pigliare *E*. 171 sono *E*, grande *HE*, eyo *H*, io no*n* *E*.

Christo la man sporzea senza falare.
Christofen su la spalla se lọ zutoe
E con luy jnsema inn' elo fiumo jntroe.
175 A passar l'aqua Christofen sẹ meteua.
Christo pesaua, e l'aqua pur creseua,
Pocho men che Christofen no cazeua,
Chon gran pena fora de l'aqua jnsiua.
E disse: „Più de milla n' ò passado,
180 E vn sì greue de ti no n' ò trouato.
Parea, che eo auesse adosso tuto lọ mondo,
Sì me mandaue tu inver lo fondo."
E alora respoxe Christo yochondo
E dis: „Tu l'auiue ben tuto a tondo:
185 Eo son quello Christo che tu e zerchado,
Con le me mane l' ò tuto formado.
E a zò che credi, che eo sia Christ sourano,
Quel secho legnon che tu porti in mano
Dauanti la toa porta metellọ piano:
190 Tu lo trouaré verde da domano,
Carẹgato d'un fructo saorido e bono.
Or crede ben che eo sia Christo glorioso.
Poy tẹ partirai senza demoraxone,

A. 172 E xpo — senza nesun H, falanza E. 173 E xpofeno HE, susa — zitaua E. 174 uerso el — intraua E. 176 passaua E. 179 (E) H, tre milia che mi ne ho E. 180 (E) — grande — uoi — (n') E. 181 Parme che habia E. 182 mandi tu uerso E. 183 iesu cristo responde E, yhesu xpo H. 184 (E dis) l' ai — (tuto) a tondo a tondo E. 185 (quello) — uai E, zerchando HE. 186 lo mondo ho (tuto) E. 187 (E) E, tu credi — (sourano) HE. 188 legno E. 189 Metelo dauanti a — (piano) E. 190 de E. 191 (e bono) H. 192 credo — tu sia E. 193 E poy HE, demoranza E.

B. 172 mane sporziua E. 173 xpofeno HE, spala E. 174 cum — el fiume E. 175 passare H, pasare E, xpofeno HE, metiua E. 176 cresceua E. 177 meno — xpofeno HE, non E. 178 Cum grande E. 179 dise — milia ne — passato E. 180 vno HE, non E. 181 eyo H, adoso — el E. 182 uerso el E. 183 iocundo E. 184 disse H, bene E. 185 Eyo H, Jo sono — cerchando E. 186 Cum — mie mano E, man H. 187 ciò — io E, eyo H, xpo HE. 188 Quello H, Quelo E, legnone H. 189 tua — lo E. 190 trouerai uerdo — domane E. 191 Carigato de uno fruto saporito E. 192 Ora H, bene E, eyo H.

E se tu trouaray persecutione,
195 Staray forte, e porta con passione.“
Christo sę partì, e *Christo*fen se n' andoe
E afichò lǫ baston com *Christ* comandoe.
E poi jn caxa *Christo*fen se n' andoe
E a lla doman lǫ trouò verde e florido,
200 Caręgao de datoli, fruto saorido.
*Christo*fen de l'amor de deo fo jmpido;
Uegando lǫ mirachol el fo partido
E andò a vna terra de pagani;
E là se tormentaua li *Christ*iani.
205 A predichar *Christo*fen se metia:
Por ch' el' è chanineo, no lo jntendea.
For de la terra *Christo*fen andaua
. . . . pregaua,
E pregò deo de bon chor, che li desse
210 Lengua latina, che uno l'intendesse.
Christo aldì lǫ prego che *Christo*fen feua,
E in la terra ello se ne andaxeua.
E vn zudex ponto no se temeua
E a san *Christo*fen so lo volto deua.
215 Dis *Christo*fen: „Sę no fosse batezato,
De ti me seria bene vendicato!

A. 195 e per ti combaterò *E*. 196 E così cristo *E*. 198 (poi) cristofeno in casa — tornò *E*. 199 (a) *E*. 201 cristo *E*. 202 E uegando *HE*. 204 lì *E*. 206 era *E*, nesun no *HE*. 208 *fehlt HE*. 209 A pregar — che bono cor li *E*. 210 E lingua — zeschaduno *E*, zaschuno *H*. 211 exaudì le prege *E*. 212 andoe *H*, tornò *E*. 213 E cun lui uno *E*, zude' *H*, (no) teneua *E*. 214 (E — deua) due uolte *E*. 215 san xpofeno — se eyo *HE*.

B. 194 trouerai persequtione *E*. 196 xpofeno *HE*, andò *E*. 197 bastone *HE*, come *H*, como — comandò *E*. 198 casa *E*, xpofeno *EH*, ne *E*. 199 la domane — florido *E*. 200 Caregado *H*, Caregato — fructo saporido *E*. 201 Xpofeno *HE*, lo *E*, amore *HE*, fu implido *E*. 202 uedando el miraculo *E*, miracholo ello *H*, fu *E*. 203 ad *E*. 205 xpofeno *HE*, metiua *E*. 206 che — nesuno non — intendiua *E*. 207 Fora — xpofeno *HE*, andaxeua *H*, andexiua *E*. 209 dio — bono *E*, chore *H*. 210 lingua — lo *E*. 211 xpofeno *HE*, faxiua *E*. 212 elo *E*. 213 uno zudexe puncto *E*. 214 sancto *E*, xpofeno *HE*, su *E*. 215 Disse *H*, Dise *E*, xpofeno *HE*, io non fusse baptizado *E*. 216 saria *E*, ben *HE*, uendicado *E*.

Noy *Christ*ian no demo vendeta fare,
Deo volle che ḷi debiemo p*er*donare
E bene per malle rendere e dare,
220 Se in vita eterna volemo andare.
Per lọ meo segnor voyo receuer morte
Che per nuy receuè pene sì forte.
Vedì uo' quen gratia fa lọ meo segnore
A zaschadun ch' è so bon seruidore!"
225 Afichò lọ baston, e 'l fe fruto e fiore,
E qui' che vite lọ miracholo alora
Convertisse da oto millia pagani
E deuenton tuti verax *Christ*iani.
Vn messo la nouella al re portoe
230 E disse: „Ell' è vn che tolle lọ pouel toe,"
E de san *Christo*fon tuto ḷi *con*toe.
Duxent ch*aualer*i lọ re comandoe,
Che san *Christo*fono andasse a piare.
Li chaualeri andò e trouò lọ aorare.
235 Li chaualer se mise inzenugione
Chon san *Christo*fono in oratione
E pregauan *Christo* a vna deuotione;
E vn messo la nouella a lọ re portoe.
Quando lọ re l' intex, deuentò crudelle

A. 217 afare *E*. 218 uole ch' el se debia *E*. 222 mi elo — tanto forte *E*, nuy ello — tante forte *H*. 223 Vedì le gratie che fa *E*. 224 cadauna persona *E*, ben *H*. 225 Aficai *E*. 226 Tuti queli *E*, viteno *HE*. 227 Conuertito ne fo *H*, bene Oto *E*. 228 (tuti) *E*. 230 è uenuto — torà lo honore *E*. 232 A duxento *HE*, (ch*aualer*i) che *E*. 233 andaseno *E*. 234 andono *HE*, trouono *H*, inzenichione stare *E*. 235 misseno *HE*. 237 pregaua — cu*n* (vna) *E*. 239 E quando *H*.

B. 217 x̄piani *HE*, no*n* *E*. 218 Dio *E*. 219 ben *HE*, male *E*. 221 mio signor uolio *E*, segnore *H*, receuere *HE*. 222 elo *E*. 223 mio signore *E*. 224 chi — seruitore *E*. 225 bastone *HE*, ed *H*, et *E*, elo *HE*, fece — flore *E*. 226 quilli *H*, queli — miraculo *E*. 227 milia *E*. 228 deuentono — veraxi *HE*. 229 Vno meso — nouela a lo *E*, a llo *H*, portò *E*. 230 dise el' — uno — to *E*. 231 x̄pofono *H*, Cristofeno — cuntò *E*. 232 duxento *H*, ducento — comandò *E*. 233 cristofeno — pigliare *E*. 234 adorare *H*. 235 chaualeri *HE*, miseno inzenichione *E*. 236 Cum — cristofeno *E*. 237 pregauano *E*. 238 vno *EH*, meso — nouela — portò *E*. 239 intexe *H*, intese — crudele *E*.

240 E comandò a quatrocent chaualeri.
Li chaualer trouòlo inzenugiato,
Li disse: „Lo re vol che tu sie piato,
Vaten, direm che no t'auem trouato."
„Sto no voy far," *Christo*fono a parlato,
245 Leuò jn pe e fesse ligar le mane;
E san *Christo*fono con loro andaua.
Quando lo re lo vite in statura,
De la cadrega cade de pagura,
Poy leuò suxo e disse: „O fortura,
250 O homo de saluadega natura,
Che homo e' tu che jngana la zente?"
Respoxe San *Christo*fon dolcemente,
Disse Christofono: „Eo fo canineo,
Reproato fo jnprima lǫ nome meo,
255 Son batezato e *con*uertito a deo
Sì ò nome *Christo*fono, te digo eo,
Seruo de *Christo* che fo messo in croxe,
Da mort resusitò e sì è vita e luxe."
Disse lo re: „Tu e' ben cane mato,
260 Eo te farò pentir de quel che a' fato."
Dis *Christo*fono: „Lo penser t' è falato,
Chon lo demonio tu e' acompagnato,

A. 241 andono e trouonolo inzenugione *H*, andono e lo trouono *E*. 242 E sì li disseno *H*, E li diseno *E*. 243 e diremo *HE*, no' no *H*. 244 Questo *HE*. 245 Leuose *E*. 246 cu*n* loro san cristofeno *E*. 249 E da poi se — (suxo) — fortuna *E*. 250 (O) *HE*. 251 ingani le *E*. 253—254 *ein Vers*: „io fu canineo Reprouado fu lo nome meo" *E*. 255 Eyo son *H*, E io sono — (e) *E*. 256 Eyo sì *H*, E sì *E*. 257 de dio *E*. 258 E da *HE*, si resuscitò *E*. 260 prendere *E*, tu a' dito *HE*. 261 Respoxe *HE*, san cristoforo — to t' è *E*.

B. 240 quatrocento *HE*. 241 chaualeri *HE*, inzenochiato *E*. 242 diseno *E*, volle *H*, vole — sia piliato *E*. 243 ne *HE*, non te *E*. 244 non uolio *E*, fare *HE*, xpristofono (sic!) *H*, cristofeno *E*. 245 im pede — fese *E*, ligare *HE*, mano *E*. 246 cristofeno cu*n* *E*. 249 dise *E*. 250 saluatica *E*. 252 Respose — cristofeno dolzemente *E*, xpofono *H*. 253 eyo *H*, io fu *E*. 254 Reprouado fu *E*. 255 io sono baptizado cunuertido — dio *E*. 256 cristofeno — dico io *E*, eyo *H*. 257 fu meso — croce *E*. 258 morte *HE*, resuscitò — luce *E*. 259 Dise — sei bene *E*. 260 Eyo *H*, Jo *E*, pentire — quello *H*, quelo — e *E*. 261 Respose cristoforo *E*, pensere — falito *HE*. 262 Cum *E*.

Tu e nome drago, ch' è a dir: se' drago;
De le to oure lo jnimigo è uago."
265 Lo Re sì lo fe metere in prexone,
E due pecadrixe sì li mandoe,
Belle e bianche e zouenete garzone,
Che li deuessen dare temptatione.
L' una auea nom Nezia e l'altra Aquilina;
270 A lla prexone andò quella matina.
Le pechadrixe lọ trouò che adoraua:
Amantenente elle s' inzenugiaua
E mixericordia li domandaua.
E san *Christo*fon se li predicaua
275 E a lla fe de Christo el le *con*uertiua,
E yntrambe a lo re ele se ne ziua.
Disse lo Re: „È yusto lọ canineo?"
E le respoxeno: „Ell' è hom de deo,"
„Ed elo n' a *con*uertido," dixeua.
280 E lọ re aquilina spoliare sì feua
E per le braze apender la faxeua.
E gran pexi a lli pedi li meteua
E ferro e pombio che forte pexaua
E le coste de lọ corpo li spezaua.
285 E quilli pexi tuta la smembraua,
E aquilina de sta vita passaua.

A. 263 adirisse a drago *H*; *bildet einen Vers mit* 264: „Tu hai nome drago del to dire m' è inigo e uago." *E*. 265 (lo) *HE*, metere xpofono *HE* (*doch* hier san c.). 266 de le *H*. 267 bianche zouene e *E*. 270 elle andono *H*, andono *E*. 271 trouono *HE*, (che) adorare *H*. 272 jnzenugion elle se meteano *H*, inzenochiaueno *E*. 273 che li domandauano *HE*. 275 (el) sì li *E*. 276 a loro *E*, (ele) *H*. 277 haueti uoi uisto *E*. 278 E loro *E*. 279 (Ed) *HE*, *con*vertido zaschaduna disse alora *H*, conuertido zeschaduna de noi *E*. 280 fe *HE*. 281 apichare fece *E*. 283 (E) *E*. 284 dal — sì li *E*. 285 E cu*n* *E*. 286 questa *HE*.

B. 263 hai *E*. 265 fece — cristofono im *E*. 266 peccatrice — mandò *E*. 267 deuesseno *H*, doueseno *E*. 268 aueua nome *HE*, nexia *E*. 270 la — quela *E*. 271 peccatrice *E*. 272 ele *E*. 273 misericordia — domandaueno *E*. 274 xpofono *H*, cristofeno sì *E*. 275 la fede — li *E*. 277 Dise *E*. 278 Ed ele *H*, resposeno el *E*, homo *HE*. 279 El ne — zeschaduna *E*. 280 fece *E*. 281 apendere *H*. 282 grandi *HE*, li — metiua *E*. 283 pesaua *E*. 285 queli *E*.

E l' angel tolsse l' anima lucente
E aprexentòlla a Christo omnipotente.
Disse lǫ re a Nezia: „Adora lo mio de',
290 Se no, che eo te farò morire in fe'!"
„Ben lo voyo aorar," quella respondia.
E la sentura atorno se tolia,
Ligò la statoa e in terra la tiraua.
„Cossì lǫ voyo adorar!" Nezia parlaua.
295 Lo Re vna fornaxe fe scoldare
E dentro Nezia sì fece zitare.
Grande mirachol deo vosse mostrare,
Che ḷi villi drapi no pote bruxare.
De la fornaxe la fe trare jn questa
300 E a Nezia fe tayare la testa.
Lo re fe trar *Christo*fon de prexone,
E a vna grossa cologna lǫ ligone
E con baston de ferro lǫ franzeloe
E ossi e nerui tuti li spezoe.
305 Dal capo a lli pey tuto sanguanaua,
E san Christofon sempre deo lodaua.
Soura vna cadrega de ferro ardente
Nudo lo fe asetare amantenente
E brascha e fogo aportar de presente;
310 E in testa ḷi misseno vno elmo schotente.
Ferro, nè brascha, nè elmo, ni fogo

A. 287 l' anima sua *E*. 289 re adora adora lo mio dio Nezia *H*, lo dio mio uerace *E*. 290 fede mia *HE*. 292 coreza *E*, datorno *HE*. 297 Grandi miraculi *E*. 298 lei neli drapi — possi *E*. 299 Lo re de *HE*. 300 li fece *E*. 302 lo fece ligare *E*. 303 flagelono *E*. 304 spezono *E*. 307 E soura *H*, Poi fece pigliare una *E*. 308 faceua strenzere *E*, de prexente *H*. 309 (aportar) *HE*.

B. 287 angelo *HE*, tolse *E*. 288 apresentòla *E*. 289 Dise — nexia *E*, dio *HE*. 290 non — io *E*, eyo *H*, fede *HE*. 291 Bene — uoglio *E*, adorare *HE*, quela *E*. 293 statua *E*. 294 Così — uoglio *E*, adorare *HE*, nexia *E*. 295 fornace fece *E*. 296 nexia *E*, fe *HE*. 297 dio uolse *E*. 298 non *E*. 299 fornace *E*. 300 nexia — fece taliare *E*. 301 fece *E*, trare *HE*, x̄pofono *H*, cristofeno *E*. 302 ad — colona *E*. 303 cun bastoni *E*. 304 osse *E*. 305 li pede — sanguinaua *E*. 306 x̄pofono *H*, cristofeno semper dio laudaua *E*. 309 braxa — focho *E*. 310 miseno *E*. 311 braxa — nè focho *E*.

No ge fece malle in nesuno logo,
E como in vno bagno degnitoso
Sì staua san *Christo*fono amoroxo.
315 Quando lọ re cossì vit, fo doloroxo
E de quello marturio lọ fe to zoxo
E in la piaza fe jnfichare un paro
E a quel par san *Christo*fon fe ligare.
Lo re fe venir duxento archadori
320 Con archi e con sagitte li meliori
Che sagitò Christofon con furore
Per darli pena e grandissim dolori.
Nesuna de le sagite nol tochaua,
Tornaua jndredo e in l' ayro s' afirmaua.
325 Per vertù de deo l' ayr le sosteneua,
Nesuno ferire no lo podeua.
Lo re con niquità vno archo prendeua,
Ferìse in l' ogio sì, che for l' insiua.
E lọ re sẹ lassò cader l' archo de mane.
330 Dis san *Christo*fon: „Morirò domane,
So che la testa tu mẹ faray tayare.
E questo per certo no falarà:
De lọ meo sangue su l' ogio tẹ metara',
Como da prima san te tornarà."

A. 313 (E) delictoso *E*. 314 (Sì) *HE*. 315 vedeua *H*. 317 una cologna fece piantare *E*. 318 a quela pur *E*. 320 (e con) *H*. 321 Sagitaueno san *HE*. 322 grandissimi dolori *HE*. 323 sì lo *E*. 324 Tornaueno *H*, l'arco se fermaua *E*. 325 lo *E*. 326 „Nesuno no lo podeua ferire lo re dixeua" *H*, „E nesuno non lo pote ferire" *E*. 327 (Lo re) *H*. 328 E ferisese *H*, E ferìse *E*. 330 E dise *E*, eyo morirò *HE*. 331 Eyo so *HE*. 332 per lo *H*. 334 de — retornerà *E*.

B. 312 li *E*, fe *H*, mal — loco *E*. 313 vn *H*. 314 cristofeno amoroso *E*. 315 così uide fu doloroso *E*. 316 quelo martirio — fece tor zuso *E*. 317 fece *E*. 318 quello paro — xpofono *H*, quela — cristofeno *E*. 319 fece *E*, venire *HE*. 320 Cum — cun sagite — megliori *E*. 321 xpofono *H*, cristofeno cun *E*. 322 grandissimi *HE*. 323 lo *E*. 324 se *E*. 325 uirtù — dio — rere *E*, ayro *H*, sosteniua *E*. 326 non *E*. 327 cun iniquità *E*, jniquitade *H*, prendina *E*. 328 ochio *E*, fora *HE*, ge *E*. 329 lasiò *E*, cadere *HE*, mano *E*. 330 Disse *H*, dise *E*, xpofono *H*, cristofeno io *E*. 331 Jo — tagliare *E*. 332 non falirà *E*. 333 mio — ochio — metera' *E*, metaray *H*. 334 sano *HE*.

335 Vasene quel zorno, e l' altro venia,
Che san *Christo*fon trapasar deuia.
Dis: „Jesu *Christ,* a vuy domando vn done,
Che tu tute quelle bone persone
Le quale me auerano in deuotione,
340 Aydali, meser, per toa passione,
In tute aduersitade veramente
Secoreli, Jesu *Christo* omnipotente!
Anchor ve prego, *Christo* benedeto,
Che in quella caxa vnde e' sarò p*er* scripto
345 Chi me chiamarà con core contrito,
Seyta ni fogo no jntra lì dentro;
Chi me chiamarà con deuotione,
Guardali, meser, del mal del carbone.
Anchor ve prego, *Christo,* con piatanza
350 Per quilli che m' auran in reuerentia,
Scampali meser da l' infernal sententia,
Ch' eli no moran senza penitentia.
Confermeme sto don, fiol de deo,
A vuy chomando l' anima e 'l spirito meo."
355 Alora Yhesu Christo li respoxe
E disse: „Ell' è exaudita la toa voxe."
E luy se fe lo segno de la sancta croxe,

A. 336 de questa uita passare dixiua *E.* 337 Disse san xpofono *HE*, (Jesu) *H*, a iesu (a vuy) io *E.* 338 A (Che) *E*, (tu) *HE*, queste *E.* 340 Aiutele — la toa conpassione *H*, uostra *E.* 341 tute le *HE.* 342 (Jesu) *H.* 343 iesu cristo *E.* 345 E che *H*, chiama col *E.* 346 (li) *E.* 347 hauerà in *E.* 348 Guarde — da male de *E.* 349 iesu cristo *E.* 350 (Per) Quele p*er*sone *E.* 353 Confermame e defendeme (sto don) cristo *E.* 354 rechomando *HE.* 355 a lui *E.* 356 uoxe e oratione *E.* — *In E folgen drei Verse*: „Ventene in lo Regno de dio | E li Angeli e li arcangeli te aspeteno *in* paradiso | Cum una corona et vno frixo." 357 E san cristofeno *E.*

B. 335. quelo — ueniua *E.* 336 xpofono trapasare *H*, cristofeno *E.* 337 Disse *H*, Dise — cristofeno *E*, xpo *HE*, uno dono *E.* 340 Aiute *E*, mesere *H.* 343 Anchora *HE*, benedecto *E.* 344 quela casa und' — serò *E.* 346 Saieta nè — no*n* *E.* 348 mesere *H.* 349 Anchora *HE*, cu*n* pietanza *E.* 350 chi me hauerano *E.* 351 mesere *H.* 352 no*n* moreno *E*, morano *H.* 353 fiolo — dio *E.* 354 uoi Ricomando — lo — mio *E.* 355 rispose *E.* 356 dise el — tua *E.* 357 fece — croce *E.*

Batèssę la bocha e inzenugion se poxe.
E vn pagan la testa li tayaua,
360 E lli angelli l' anịma in cello portaua.
E lọ re d' una cossa fo aregordato,
De quel che *Christo*fono auea parlato.
E de so sangue l' ogio so tochaua:
Como da prima sano lo trouaua.
365 Quando lo re lọ miracholo vedia,
Con la soa zente sì se *con*uertiua.
Ben che sia pento su le mure fora,
Che san *Christo*fon chiama de bon chore,
Ben li exaudisse *Christo* saluatore,
370 Che su la spala portò lo creatore,
Pregemo deo e san *Christo*fono forte,
Che ne guarda da subitana morte.

A. 358 se metiua *E.* 360 celo cun loro *E.* — *In E folgen auf* 360 *die fünf Verse*: „Denanze al nostro signore meser iesu cristo | L' anima sua li presentaua | E li angeli e li archangeli e tuti li sancti | Grande festa tuti ne haneueno | De san cristofeno che fu canineo.“ 361 (d' una cossa) dagnio sì fo *E.* 362 San xpofono *HE*, haue *E.* 363 (E) Del — se *E.* 364 de — lo suo ochio sano tornaua *E.* 365 questo miraculo *E.* 366 Cum tuta *E.* — *In E folgen zwei Verse*: „Lo Re cun la regina baptizare se feno | E a la fede catholica tuti sì ueniueno.“ 367 Ben che 'l *E*, de fora *HE.* 368 chiamarà *H.* 369 iesu cristo *E.* 370 Per che — la sua — iesu cristo creatore *E.* 371 Noi pregemo *E.* — *In H folgt*: „Deo Gratias Amen | Explicit iste liber Saluus sit crimine liber | Vt saliat sursum faciens ad sidera cursum | Finis adest opperis mercedem posco laboris | Meruit ille deus quem scripsit hoc opus.“ *In E nur* finis *am Ende.*

B. 358 inzenochione *E.* 359 vno — tagliaua *E.* 360 li angeli — celo *E.* 361 arecordato *E.* 362 quello *H*, quelo — cristofeno *E.* 363 suo — ochio *E.* 365 miraculo uediua *E.* 366 Cum — sua *E.* 367 di *E.* 368 chi *E*, xpofono *H*, cristofeno — de *E.* 369 Bene *E*, elli *H*, exaudise *E.* 371 dio — cristofeno *E.* 372 subitanea *E.*

Wörterverzeichnis.[1])

afarse *sich passen* H 124.
aydar *helfen* H 340.
ayro *Luft* H 324, 325.
asetare *setzen* H 308. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 389; Keller a. a. O. S. 42.
brascha *glühende Kohle* H 309, 311. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 392.
braxa *glühende Kohle* E 309, 311. brasar Novati a. a. O. S. 104.
cadrega *Thron, Stuhl, Gestell* 248, 307. Vgl. Margarethenlegende S. 90; Keller a. a. O. S. 43.
che *derjenige, welche* H 89, 368.
cologna *Säule, Pfahl* H 302, E 317; Seifert, Glossar zu den Gedichten des Bonvesin da Riva S. 18.
conuenire *müssen*, persönl. konstruiert 30, 162 (unpersönlich 117, 150).
coreza *Gürtel* E 292.
degnitoso *herrlich* H 313.
doloxo *furchtbar* 88. Vgl. *dolossament* in der piemonteser Passion 25 d.
done *Geschenk* H 337.
falar *im Stich lassen* H 332 (E *falir*); einzuführen 261; *falir* 99. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 403; Tobler, Pateg S. 41.
fortura *Stärke* H 249.
franzelar *schlagen* H 303. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 404.
frixo *weiblicher Schmuck* E nach 356. Vgl. Novati a. a. O. S. 105. Hängt damit *frisare* bei Tobler, Proverbia 72 d zusammen? Es müsste dann transitiv sein und *sich schmücken mit, tragen* bedeuten.
garzone pl. *Mädchen* 267 (auch alttoskanisch).
gumedi *Ellen* H 10.
inzenugion *knieend* H 129, 235, 241, 272, 358.
legnon *Holz* H 188. Zu der Endung *-on* vgl. Margarethenlegende unter *lançuni*; Salvioni a. a. O. Bd. XIV 98, S. 241.
mamolino *Kindchen, Knirps* 166.
paro *Pfahl* H 317, 318.
pertegone *grosse Stange* 143.
piatanza *Frömmigkeit* 349.
pombio *Blei* 283.
prege *Gebete* E 211 (auch alttoskanisch).
quen *welche* H 223. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 425; Seifert a. a. O. unter quente.
regegno *Lärm*? H 69, E rogogni. Mir bisher unbekannt.
rouede *Dornen* 71. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 427.
sanguanar *bluten, mit Blut beflecken* H 74, 305. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 428.
se *so* H 274, vielleicht auch 88.
seyta *Pfeil* H 346. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII S. 428, Bd. XIV S. 214; Tobler, Uguçon S. 50; Novati a. a. O. S. 107.
sentura *Gürtel* H 292. Vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 394.
susa *an, auf* E 86, 173 (suso 40). Vgl. Salvioni, Lamentazione S. 20.
spauroxo *furchtbar, schrecklich* 39.
subitano *plötzlich* H 372, E -eo.

[1]) Nur einige beachtenswerte Wörter sollen hier zusammengestellt werden.

Anmerkungen.

1. Vgl. 1. Mose 9, v. 22 ff. In der Legenda aurea fehlt dieser Zusatz. In Mombritius heisst es aber *rEgnante Dano imperatore in ciuitate Samon in prouincia Syriae uenit qdam homo de insula ex genere Abnock.*

12. Weder *baron de lo reame* in *H*, noch *barone de lo Re mineo* in *E* giebt einen Sinn. *d'Aramea* wird das Richtige treffen, wenngleich weder in der Legenda aurea noch in Mombritius Aramaea (Syrien) erwähnt ist.

19. *se fo* ging.

88. *se* in *H* kann Dat. Pl. der 1. Person sein, wie S. 4 gesagt ist. Es kann aber auch = *sic* sein (vgl. Salvioni a. a. O. Bd. XIV 20, S. 225), das sich auch *H* 274 findet.

156. *passa* ist Imperativ; das Pronomen davor z. B. auch Tobler, Pateg 524 *t'acorda.*

185. Vielleicht nach 186 zu stellen.

187—188. Der Reim ist verwischt; vielleicht trifft die Herstellung das Richtige.

213. *Zudexe* in *E* wird das Ursprüngliche sein. In der Legenda aurea: „*Tunc unus ex judicibus in faciem eum percussit.*"

245 und 249. *leuò* ohne Reflexivpronomen in *H*. Vgl. Novati a. a. O. S. LV; Keller a. a. O. Nr. 105, S. 35.

263. In der Legenda aurea: „*Recte vocaris Dagnus, quia tu es mors mundi, socius dyaboli.*" In Mombritius: „*Vere bene vocatus es Danus: qm̄ tu es pars mortis patris tui diaboli.*" Wahrscheinlich stand das erste Mal ursprünglich *dano* oder *dagno* im Texte, was als *damnum* gefasst wurde. (*dagno* belegt Salvioni a. a. O. Bd. XII, S. 398, Keller a. a. O. S. 45 und sonst). Vgl. das Wortspiel zwischen *canineo* und *cane mato* V. 259. *dagnio* in *E* 361 ist augenscheinlich der Name *Dagnus* (so Legenda aurea, Mombritius *Danus*), der sonst aus unsrer Legende geschwunden ist.

299. Zu der Unterdrückung von *re* vgl. 308.

338 ff. Die Konstruktion ist anakoluthisch. Statt des Verbum finitum des Objektssatzes tritt der Imperativ mit wiederholtem Objekt ein.

340 und 342. *li* auf *persone* bezogen kann constructio ad sensum sein (an ersterer Stelle hat E *le*). Es kommt aber *li* = *le* auch sonst vor. Vgl. Keller a. a. O. 69c, S. 19.

ITALIENISCHE MÄRCHEN
in Toscana aus Volksmund gesammelt

von

CARL WEBER in Halle a. S.

Inhalt.

Vorbemerkung.

Die nachfolgenden Märchen sind mir vor nunmehr sechzehn Jahren von zwei Analphabeten erzählt worden; und zwar das erste von Carlo Azzerboni, dem Diener der Marchesa Altoviti Avila Clarenza in Casole bei Vicchio di Mugello; die übrigen von Angiola, der Frau des 'Guardia' Pietro, des Feldhüters der Besitzungen dieser Dame. Die Geschichten sind von mir während der Erzählung mit schneller Schrift und mit Abkürzung längerer Wörter, also unter Diktat, nachgeschrieben und dann jedesmal sofort, noch unter dem frischen Eindruck des Gehörten, eingetragen worden. Ich versuche die Märchen sprachlich so wiederzugeben, wie sie mir erzählt worden sind. Sprachproben zu bieten beabsichtige ich nicht; doch darf No. XII: *La Gallina folaga* als eine solche für den Teil des 'Mugello' — wie das von der Sieve durchflossene Thal heisst — gelten, der sich von Vicchio aus, einem Marktflecken zwischen Dicomano und Borgo San Lorenzo, einige Stunden nördlich den Apennin hinauf erstreckt. Ich verdanke der Freundlichkeit der Marchesa

Altoviti diese genaue Umsetzung meiner Niederschrift in den Dialekt der dortigen Bauern. Da diese Umsetzung nicht phonetisch geschrieben ist, bemerke ich, dass 1) nach langem und halblangem Vokal der *k*-Laut im An- und Inlaut vor Vokal durch die dem Toscanischen eigentümliche Aspiration ersetzt wird, und 2) im gleichen Falle (d. h. nach langem und halblangem Vokal) die Zischlaute *c* und *g* im An- und Inlaut ohne den Vorschlag des *t* bezw. *d* ausgesprochen werden. — Mit diesen beiden Besonderheiten der toscanischen Aussprache muss man sich auch alle übrigen Märchen vorgetragen denken.

Ich habe, soweit es meine Zeit erlaubte, den Versuch gemacht, jedem Märchen einige Nachweise beizugeben; doch sind mir nur von elfen derselben Varianten bekannt geworden. Besonders in Betracht gezogen und in den Bemerkungen mit Abkürzung angeführt sind 1) Sizilianische Märchen, aus dem Volksmunde gesammelt von Laura Gonzenbach. Mit Anmerkungen Reinhold Köhlers und einer Einleitung herausgegeben von Otto Hartwig. Leipzig 1870. 2 Bände. 2) La Novellaja fiorentina. Fiabe e novelline stenografate in Firenze dal dettato popolare da Vittorio Imbriani. Livorno 1877. 3) Emmanuel Cosquin, Contes populaires de Lorraine comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers et précédés d'un essai sur l'origine et la propagation des contes populaires européens. Paris 1886. 2 vols.

I.

L' animale dalle sette Teste.

C' era una volta un omo che avea moglie; ebbe due figlioli e li morì la moglie. Lui ne riprende un' altra e ebbe un altro figlio. Vennero tutti e tre uguali. Lei, non sapendo come si fare a riconoscere il suo figlio, va dalle donne di vicinato: „Come „posso fare a riconoscere i' mio figlio, sono tutt' e tre uguali. „Come fareste voi?“ — „Ve lo dirò io,“ fece una di quelle donne. „Dovete fare un bel foco, e poi vi dovete levare tutt' i panni e „restare ignuda davanti al foco. E allora, quando tornano di „badare alle bestie, vedrete che il vostro dirà: 'Mamma, cosa „fate?' e quegli altri si vergogneranno e torneranno addietro.“ — Così riconobbe il suo figlio e gli fece un segno. E la mattina, quando vanno a badare alle bestie, a quegli altri due li dava il

pane nero, e a questo, a i' suo, gliene dava bianco. E loro tutt' e tre gli andavano a una fonte tutti i giorni a fare a desinare a questa fonte, dove mangiavano da i' pane bianco del più giovane.

Incirca a una quindicina di giorni il maggiore di questi due disse: „Voglio andare a fare un giro." — E allora questi: „Tu non devi andare!" — „Perchè? Io voglio andare a fare un „giro. O vieni in che maniera[1]) vado via." — Lo mena a un faggio e gli fa vedere tutto i' pane nero: l' aveva messo su i' faggio. Allora i' figlio vero disse: „Se questo accade, penserò „io a fartelo dare bianco alla mamma." — E lui disse: „No, „voglio andar via!" Allora disse: „Fratelli, venite qui a questa „fonte tutti i giorni. Se questa fonte butterà torbo, dovete dire: „'il mio fratello l' ha avuto disgrazia.' Se butterà chiaro, direte: „'il mio fratello ha avuto fortuna.'" Detto ciò piglia i' suo fucile e i' suo cane Spaccaferro e parte.

Camminando trova un pastore che avea un branco di pecore. Veniva un animale e gliene ammazzava tutte. Questo disse a i' pastore: „Quanto mi date se io ve l' ammazzo?" — „Cento „pecore vi darei." — E lui allora disse: „Ditemi i' punto da dove „viene l' animale." — „Qui, in questo punto," disse i' pastore. — „Andate, penso io." — Eccoti l' animale che viene per ammazzare le pecore, e lui disse: „Forte, Spaccaferro!" Dette la schioppettata e l' ammazzò. E allora il pastore venne per dargli questi cento pecore che avea fissate; ma lui disse: „A i' ritorno le „prenderò."

La stessa storia si passa con due altri animali e gli sono promesse cento pecore e poi cento cavalle. — Questi fratelli vanno sempre alla fonte che buttava sempre chiaro. Dicevano allora tra sè: „Il mio fratello ha avuto fortuna."

Poi lui camminando si ritrova un giorno in mezzo a un gran prato. Ci era un gran fossone. Lui, avvicinandosi a questo fossone, sentiva fare: „Ohì! ohì! ohì!" e avvicinandosi di più, vide una donna e disse: „Cosa fate quì?" — „Poverino! andate via!" faceva. — „Perchè devo andar via? no, voglio star quì! Raccon„tatemi i' perchè devo andar via e allora partirò." — „Deve „venire un animale da sette teste! Tutti i giorni vuole una „donna a mangiare." — Lui disse: „Chi siete?" — „Sono la „figliola del re." — Disse allora: „Se mi riescisse a ammazzare

---

[1]) In che maniera = perchè.

„questo animale, mi prendereste per isposo?“ — „Sì,“ dice, „volentierissimo. Ma andate via! v' ammazza anche voi!“ — „No, „se deve mangiare voi, deve mangiare anche me.“ — „No, per „la pietà! andate via!“ — A momenti, pochi minuti — eccoteli che viene. Lui si volta in sù e lo vede venire che faceva paura. Lui sfodera la sua spada e disse: „Spaccaferro, forte!“ gli sparò la fucilata e colla sua spada l' uccise. Appena che l' ebbe ucciso, diede braccio alla ragazza e la tirò fuori dalla fossa. Allora disse: „È meglio che io gli levi le lingue a questo animale.“ — E lei: „Perchè? non importa.“ — „Sì, le voglio levare.“ — Gliene levò e le messe in un fazzoletto e in tasca. E va al castello e ricondusse la figliola a il re suo padre.

In questo trattempo passa un carbonajo e prende le teste di questo animale.

Quando arriva alla porta de i' re, la lascia. (Questo carbonajo stava loro sempre dietro.) Gli diede la mano e disse: „Addio! dentro a un anno e tre giorni tornerò a sposarti.“ E va via.

Eccoti i' carbonajo che afferra la ragazza e disse: „Di' che „io sono stato quello che ti ho liberata, e se no questo è uno „stile chè io t' ammazzo!“ E lei bussa alla porta di suo padre. Fu aperta e i' padre l' abbraccia e lei gli disse: „Questo è quello „che mi ha liberata. Ho promesso di sposarlo tra un anno e „tre giorni.“ — „Lo sposerai,“ disse i' padre, „quando questo „t' ha liberata.“

Viene giunto l' anno e tre giorni. Eccoti che la città è tutta alluminata, gran festa e gran suoni. Quello che l' avea liberata, viene e entra nella città e va alla locanda. Nell' essere lì, nella locanda, disse: „Cosa è questo gran sonío e questa „festa?“ — E l' oste rispose: „È la figliola del re che è sposa.“ — „Senti!“ disse lui. — „Sì, è sposa.“ — „Di chi? lo sapete?“ — „D' un carbonajo che l' ha liberata.“ — Lui si messe a ridere. La mattina dopo si arza, va a i' palazzo de i' re e picchia. Fu aperto. „Cosa cercate?“ dice i' servitore. — „Voglio che mi „chiamiate i' re.“ — Viene i' re e lui gli domandò della figliola come mai era sposa. E il re gli rispose: „Perchè è stata liberata da un animale.“ — E lui: „Lei come re, guardi chi è „stato. Queste sono le lingue. Lascio giudicare a lei chi sarà „i' vincitore (— il carbonajo avea portato le teste —) chi ha le „lingue o chi ha le teste!“ — Il re chiama due per far giudicare

e dicono: „Quello dalle lingue è il vincitore!“ E allora il re gliene diede per isposa.

Nella notte quando furono a letto, si risente, si leva e si affaccia a una finestra. Vide un lumicino e disse: „Che lumicino „è quello?“ — „Non so, c' è feste da ballo.“ — „Voglio andare.“ — „Non andate!“ — „Voglio andare!“ — Prende i' cane e i' fucile e se ne va. Bussa e s' affaccia una vecchia. — „Son „venuto a i' festino da ballo.“ — „Tenetelo! legate i' cane con „un filo di refe.“ Lui lo lega e rimase incatenato lui e i' cane.

Quei due fratelli vanno alla fonte che butta torbo. Dice i' primo: „Voglio andar via anch' io!“ — Quando ripassa a tutte le bestie, dicono i pastori: „Ecco i' mio padrone.“ — Ma lui va alla casa del re. „Tu sei di ritorno una volta!“ dice la figliola del re. — La notte quando vanno a riposare e vanno a letto, mette la spada ne' i' mezzo tra loro due. Disse lei: „Perchè tu „fai questo?“ — „Bisogna che io lo faccia.“

A mezzanotte si leva, vede i' lumicino e si ripete la stessa storia. Arrivato alla casa, vede il fratello incatenato e dice: „Forte, Fiumano! Forte Spaccaferro!“ e dividono la vecchia in quattro parti. Vanno a casa e dice lo sposo a i' fratello: „Piglia „tutte quelle bestie, goditene tra te e il fratello e di' alla mamma „che sono un signore.“

Vier Teile sind in dem Märchen zu unterscheiden: I. Einleitung bis zum Auszuge des ältesten der Brüder; II. sein Sieg über drei Lindwürmer; III. die Errettung der Königstochter vom Lindwurme; IV. die Befreiung vom Zauber.

Am nächsten stehen dem Märchen 1) Imbriani Nov. XXVIII: *Il Mago dalle sette teste* (p. 375); 2) Gonzenbach No. 40: *Von den zwei Brüdern* (p. 272); 3) Widter, Wolf u. Köhler No. 8: *Der Drachentödter* (im Jahrbuch für rom. und engl. Literatur Bd. VII, p. 182); 4) Cosquin No. V: *Le Fils du Pêcheur.*

Im einzelnen ist hervorzuheben zu I: Ganz eigenartig ist der Anfang unseres Märchens, der die Ähnlichkeit der Brüder eindringlich betont, besonders die Art, wie die zweite Frau des Vaters ihren Sohn erkennt. Die Ähnlichkeit mit obigen Märchen beginnt dann erst mit der Angabe des Zeichens, an dem die Brüder sehen sollen, wie es dem Ausziehenden ergeht. Vgl. über dies Anzeichen Cosquin I, 70—72.

Teil II unseres Märchens fehlt in den anderen Versionen. Er kann einige Wichtigkeit haben, wenn man die Geschichte vom Drachentöter mit der *Legende vom heiligen Georg* in Zusammenhang bringen will (Cosquin, p. 78). Auch der heilige Georg hat zwei Brüder, wie Reinbot von Dorn v. 117 ff. angiebt, bei dem seine Kämpfe mit Lindwürmern angedeutet werden (v. 465: „Er flet lewen vnd bern, Trachen gros vnd lintworme“); Georg ist bei den

Walachen der Schutzpatron der Hirten und Herden (Schott, Wal. Mythologie p. 299). — Am meisten erinnert an den hg. Georg

Teil III. Man vergleiche mit unserem Märchen und den Varianten auch in Bezug auf die Form z. B. folgende Stelle aus der Perghs. der Riccardiana 1254, fol. 110 B.: „*Et paſſando quindi ſanto giorgio e uedendo queſta fanciula piangnere, ſilla domando quello chella aueſſe; e quella diſſe: O buono giouane, monta toſto in ſul tuo chauallo e fuggi, ſicche tu non muoia inſieme con mecho. Alla quale diſſe ſan giorgio: non temere, figliuola! ma dimmi quello chettu aſpetti qui al raguardamento di tutto il popolo. e quella diſſe: a me pare, o buono giouane, chettu ſia di grande coraggio. ma perche ai tu uolglia di morire mecho? fuggi toſto. Alla quale diſſe ſan giorgio: quinci non mi partiro, mentre che tu non mi dimoſtri quello chettu ai. Et abbiendoli quella detto tutto il fatto, diſſe ſan giorgio: non avere paura, figliuola che io taiutero nel nome di Christo. et quella diſſe: buono chaualiere, non uolere perire mecho! baſta che io ſola muoia; pero chettu non mi potreſti deliberare e mecho potreſti perire. Parlando coſtoro queſte coſe, eccoti venire il draghone* etc. Nur zu diesem Teil vgl. auch die zweite Hälfte des Märchens bei Gonzenbach No. 44: *Von dem der den Lindwurm mit sieben Köpfen tötete,* und Straparola, *Le tredici Notti piacevoli,* notte decima, favola III. Wichtig sind Cosquins treffliche Anmerkungen I, 72—78.

In Teil IV ist bemerkenswert, dass die Verzauberung durch das Binden mit einem *filo di refe* (bei Gonzenbach No. 40 durch das Haar der Hexe, wie auch in der mailändischen Variante, die Imbriani p. 387 mitteilt) geschieht, und ferner, dass der Bruder das Schwert zwischen sich und seine Schwägerin legt, wie bei Gonzenbach No. 39 und No. 40 (Anm. Köhlers). — Vgl. ferner den Schluss des Märchens *La Maga* im Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, Bd. I, S. 55 (?) Die Stelle konnte ich nicht noch einmal einsehen, da die hiesige Bibliothek das Archivio nicht besitzt.

Endlich bleibt noch der Name des Hundes *Spaccaferro* hervorzuheben; er entspricht bei Cosquin No. XXXVII: *La Reine des Poissons* (Variante zu No. 5) dem Namen *Brise-Fer*; vgl. die Anmerkung ebenda II, 58. In einer Novella maremmana *Il Pastore dai tre cani*, mitgeteilt von T. Nencini in der Rivista delle Tradizioni popolari italiane, Anno II, p. 28, Variante zu Imbriani Nov. XXVIII, heissen die drei Hunde *Spaccasasso*, *Spaccaferro* und *Spaccalegno*.

II.

I dodici Figlioli.

C' era una volta un padre che aveva dodici figlioli e tutti a dodici voleano moglie. Il padre dice: „Come posso fare a „mettere dodici donne in casa?“ — Ma i figlioli dicono: „Eppure, „noi si vuo' moglie.“ — „Bene, io accorderò; ma pure trovate un „padre che abbia dodici figliole.“

Loro piglian un cavallo per uno e dodici altri cavalli per le donne, sicchè aveano ventiquattro cavalli con sè. Quando son

montati, il più piccino si pente: „Non ci convien lasciar i' padre „solo." — Il maggiore risponde: „Io non ci sto, voglio andar „via!" (— va! lui aveva il più bisogno di pigliar moglie!) — Il più piccino rispose: „Ci starò io." — Rimane a casa e loro undici vanno via con ventidue cavalli. Quando arrivano a una città, domandano sempre se c' è un padre con dodici figliole, ma gira gira, non ne trovano.

Una notte si trovano in una boscaglia e non si raccapezzano dove sono. Allora sentono uno che dice: „Poerino, come devo „fare, ho dodici figliole e non sono arrivato in tempo!" — Il maggiore s' accosta e gli dice: „Cosa v' avete a dire, galant' omo?" — „Alla città cercava il re uno che avesse dodici figliole. Io „ce gli ho, ma son arrivato tardi." — Dice i' maggiore: „Mena„teci alla casa dove l' enno, si vedranno."

Il vecchio allora li mena alla casa dalle sue figliole. Loro le piglian tutte e dodici e le menan via. Quella del più piccino era a piedi. Quando hanno camminato un pezzo, trovan un bellissimo prato e v' era delle statue di sale, e arrivati che sono, li scendono e si mettono a guardare tutte queste statue. Mentre che guardavano, veggono una piccola casuccia dove non vedevano nè uscio nè finestra. E mentre che montano a cavallo per ripartire, si affaccia uno e gli dice: „Fermi tutti!" e rimasero tutti tante statue di sale for della piccina che il mago prese con sè come sposa.

Loro erano dunque lì tutti fermi, e il più piccino che stava col babbo non riceve più notizie dai fratelli, che avea sempre a'ute fin lì. „Babbo," dice, „io voglio andare a vedere dove sono, „se son morti o vivi." E piglia i due cavalli, monta su e va via.

Quando arriva lì, vede che son i suoi fratelli con undici donne. „Guarda!" dice, „come mai son rimasti così?" — E' s' accosta a cotesta casetta. „Come mai non c' è nessuna finestra e „nessun uscio?" — Mentre che gira, scopre una piccola finestrina e dice: „Par che non ci stia nessuno!" e s' affaccia e vede una bella ragazza. „Come mai voi, vu siete quì, e lì tutte quelle „statue! Mi sembrano tutti i miei fratelli." Lei dice, sì che sono loro, che quello è il prato de i' Mago e che lei è stata rimessa lì nella casetta e che non pò uscire. Dice lui: „Come „mai vi tiene quì riserrata e non potete risortire?" — E lei allora gli racconta tutto e anche che i' Mago le ha detto perchè non puó morire. Ha detto: „'Io ho una barchetta in mare; a

„volere che la si sfasci, ci vuole dodici muratori che dieno dodici „martellate tutte a un tratto; dopo scappa una lepre e bisogna „— guarda se è possibile che io moja! — bisogna che ci sia un „cane pronto per riprenderla. Quando gli hanno chiappato la „lepre e la sparano, scappa una colomba e subito ci deve essere „un' aquila che la riprende. Quando hanno ripresa la colomba' „— dice — 'e la sparano, e' n' esce un ovino e va in mare giù „e lì dentro è i' mio cuore. — Che si può trovare tutto questo „per farmi morire? Che ti pare che si dia mai tutta la combi- „nazione?'" —

Questo giovanotto va via co i' servitore e pensa a ciò che ha sentito. Trova un cane e dice i' servo: „Guarda come vien „dreto a noi!" — „Lascialo venire. Povera bestia! avrà fame, „governalo!" — Il servitore lo governa e quando hanno cammi- nato un pezzetto, dice i' cane: „Se le avessin bisogno di me cane, „e le devon dire: 'Cane, ajutami chè ora è tempo.'" — Quando l' hanno lasciato, trovan l' aquila. „Guarda, come ci segue," dice il giovanotto, „governalo!" I' servitore lo fa, e quando l' arrivan a quel posto, dice l' aquila: „Se io bisognasse a loro, egli hanno „a dire: 'aquila, ajutami chè ora è tempo!'" — Quando gli arrivan alle cime del mare, vede un pesce che è quasi morto. Egli dice a i' servo: „Servo, piglialo e gettalo in mare." Il servo lo fa e i' pesce si riebbe subito e gli dice: „M' hanno fatto un gran bene. „Se io bisognasse a loro, egli hanno a dire: 'Pesce, ajutami chè „ora è tempo!'"

Allora il giovanotto va a cercare di dodici muratori e gli dice: „Voi dovete dare un colpo di martello a i' medesimo tempo." — Gli arrivan e danno i dodici colpi, la barca si sfascia e va in mare e scappa una lepre. E lui dice: „Ci vorrebbe i' cane!" Eccolo che chiappa la lepre. Il padrone la piglia, la spara e via una colomba che scappa. „La chiegga l' aquila!" dice i' servo. Il padrone lo fa e l' aquila gli riporta la colomba. Egli la spara e va in mare l' ovo. „Ci vorrebbe i' pesce di anzi." — „La lo chiegga!" — Lui fa: „Pesce, ajutami, chè ora è tempo!" E il pesce riporta in un momento l' ovo. Lo piglia e lo tiene mano strinta, rimonta a cavallo, torna a i' prato e dice all' ovo: „I miei fratelli tu gli hai fatti diventare statue di sale e i loro „cavalli. Falli diventare tutti come l' erano, altrimenti io ti „schiaccio." Loro diventano subito come l' erano. Allora il gio- vanotto piglia un sasso e spacca l' ovo e lo schiaccia e così è

morto i' Mago. E lui va alla finestrina, chiama i muratori, fa buttar giù il muro e piglia la sua sposa e anche le ricchezze del Mago e vanno tutti con le loro mogli a casa, dove raccontano a il padre come l' era ita.

Stretta la foglia, larga la via,
Dite la vostra, ch' io ho detto la mia.

Auch hier ist der erste Teil des Märchens beachtenswert, der meines Wissens keine Parallele hat. Die Verwandlung in Salzstatuen oder 'Salzsäulen' findet sich auch z. B. bei Cosquin No. XVII: *L'Oiseau de vérité*, s. die Anmerkung I, p. 193. Betreffs des Kernes des Märchens, nach dem die Lebenskraft des *Orco* an ein Ei geknüpft ist (Imbriani Nov. I und Nov. XXVI), das sich in einem Vogel (hier Adler) befindet, der in einem Landtier (hier Hase) steckt, vgl. Köhlers Anmerkungen zu Gonzenbach No. 16: *Die Geschichte von dem Kaufmannssohne Peppino* II, p. 215 und 216, Imbriani p. 347 und die Ausführungen bei Cosquin I, p. 173—177. Bemerkenswert in unserem Märchen sind hierbei, abgesehen von der unverdorben erscheinenden Darstellung dieser Episode, die zwölf *muratori*, deren gleichzeitige Hammerschläge das *sfasciarsi* des Schiffes bewirken.

III.
Undicino.

Un padre avea tre figlioli, e perchè sua moglie era morta, ripigliò moglie per via di questi tre figlioli. Ma quella non voleva punto bene a questi bambini. „Babbo, la m' ha picchiato," — „babbo la m' ha fatto cotesta cosa!" — così si lamentavano sempre. — „Devo pigliar qualche partito; non voglio questi bam- „bini!" disse la moglie fra sè, e a suo marito: „Bisogna che tu „li meni via. Non ce li voglio in casa!" — Lui non voleva, ma poi disse a' suoi bambini: „Domattina avete a veni' con me a far „le legna." — I bambini aveano sentito qualche cosa e dissero la mattina: „Noi non si vuol venire, perchè vu' ci lasciate." — „Venite via, io non vi lascio." E vennero via e gli era: Undicino, Dodicino e Tredecino.

Il maggiore che gli era Tredecino, piglia una tascata di crusca e per la strada lui la seminava per ritrovar la strada, e via. Quando gli arrivan in cotesto bosco, il babbo disse loro: „Aspettatemi, vo a pigliar le legna," e se ne va. Aspetta aspetta, non torna. Dice Undicino: „Come si fa egli a ritornare a casa?" Tredicino rispose: „Si piglia dov' è la crusca," e arrivan così a casa.

La sera la donna l' avea fatti macheroni e cotest' uomo si mette nel canto a piangere e lei la gli dice: „Perchè tu piangi? „Che tu ne voi fare di que' ragazzi? Mangi, via!" — „Se ci „fossero i miei bambini, mangerei volentieri." In quel momento i bambini si fanno sentire alla porta e dicono: „Ci siamo! che „possiamo venire?" — „Passate, passate!" dice il babbo e tutti si mettono a mangiare.

Ma la donna letica e non vole i bambini. Il babbo dice loro: „Domattina si ritorna via!" — „Babbo, vu ci lasciate!" — „No, non vi lascio." — Dice Tredicino agli altri: „Come s' ha da „fare? la crusca l' ha serrata." E Dodicino dice: „Io ho trovato „un gomitolo di refe." E lo piglia e lo lega alla campanella dell' uscio e dice: „Ora la strada si ritrova." Quando sono nel bosco, dice il babbo: „Aspettatemi costì." — „Babbo, vu' ci las-„ciate." — „No, non vi lascio," e va via. Ma quando è tardi e lui non ritorna, ripigliano il gomitolo di refe e ritornan a casa. La donna aveva fatta una farinata col cavolo. „Non venite a „mangiare?" e la scodella cotesta farinata. Ma lui: „Se ci fossero „i miei bambini, mangerei tanto volentieri." In quel momento dice Dodicino: „Babbo, se vu ci volete dare da cena, ci siamo „tutt' e tre." E lui: „Passate passate, vi do volentieri! Ma „come avete fatto per tornare a casa?" Dopo averlo raccontato mangiano.

Ma la donna letica di novo che deve menar via i bambini. „Come faremo questa volta?" dicono. Undicino, il più furbo, piglia una tascata di panico. „Gniamo," dice, „il babbo ci lascia „per sempre." Vanno via e camminando Undicino semina il panico, ma gli uccelli lo beccavano. Quando sono nel bosco: „Non ci „lasciate!" dicono al babbo. Ma lui se ne va e non torna. „Che „si sta a fare? Torniamo a casa." Ma non trovano la strada. Dice Tredicino: „Guarda, Undicino, t' hai preso 'l panico, e gli „uccelli l' hanno beccato. Come si fa ora per andare a casa?" Dice Undicino: „Non ti sgomentare. Iddio jaita tutti, jaiterà „anche noi," e veggono un lumicino. Dice Undicino: „Ora gli „è i' tempo d' avvicinarsi a cotesto lume, ci può essere la „nostra casa."

Ci arrivano e veggono un bellissimo palazzo. Undicino dice: „Vedi, si picchierà. Dio ci ha bell' e jaitato." Picchiano e s' affaccia la donna dell' Orco e gli dice: „Ma bambini, chi mai „vi ha portati alla casa dell' Orco! qui ci stà l' Orco! ora quando

„vi trova, vi mangia." — „Poverini," dice Undícino, „siamo tre „poveri bambini e non si sa 'ndo' e s' ha a andare!"[1]) E lei risponde: „Bene, per istasera vi voglio dire come avete a fare. „Voi altri andate in capanna, a il fondo più che vu potete." Undicino ci va e si mette proprio in fondo, ma Dodicino e Tredicino si messono più a galla.

Gli arriva l' Orco e dice:

„Quì c' è puzzo di cristianuccio!
„Quì ce n' è e ce n' è stato,
„Quì ce n' è di rimpiattato."

E comincia a buttar all' aria la paglia, trova Dodicino e Tredicino e dice: „Ora vi mangerò!" — Ma Undicino sorte: „Non „è tempo di star quì. Ha mangiati i miei fratelli, mangerà anche „me se non vo via." E Undicino parte. Via, via, via e arriva a i' palazzo del re. Picchiò. Il servitore viene a aprire: „Che „tu vuoi, bambino?" — „Io avrei bisogno di parlar a i' re." — „Ma che tu voi parlare al re, piccino come tu sei e vestito così! „ma che ti pare!" — „La gli deve dire che gli voglio parlare." Il servitore va e il re fa passare Undicino per sentirlo. Undicino si cava subito il cappello e lo saluta. Il re rimane, va! di sentir un piccolo fanciullino salutarlo così. „Cosa tu volevi da me?" — „Sor Altezza, son venuto da lei, se l' ha carità lei." E racconta tutta la sua storia, del babbo, dell' Orco che ha mangiato i suoi fratelli e dice: „Mi comanderà chicchè son bono da fare, farò „sempre del mio meglio." Il re ha pietà e lo tiene. Undicino non mancava mai e era ubbidiente quanto si può essere.

Il re gli voleva molto bene sicchè i servitori ne diventano gelosi. Dice uno: „Bisogna apporgli qualche cosa." — „E che „gli si può apporre?" — „Tu gli hai a dire a i' re che Undicino „ha detto a tavola che vol portar via il lenzolo all' Orco quando „gli è a dormire." Questo servitore lo dice al re. Il re chiama Undicino e gli dice: „Vieni quà!" — „Cosa mi comand' Ella?" — „Tu hai detto di portar via il lenzolo all' Orco quando dorme." — „Non n' ho detto nulla!" — „L' hai da fare, se no, ti mando „via." — „Io lo farò, ma mi deve dare un corbello di chiodi." Lo piglia e va e gliene mette sotto i' letto all' Orco. E la notte entra sotto. L' Orco sentia tutto un buchío. „Che c' è le pulci

---

[1]) Die drei *a* klingen wie ein langes *a*.

„in cotesto lenzolo? Buttalo fori di finestra.“ La moglie lo butta fori, Undicino lo piglia e lo porta al re. Si figuri come questo si maravigliò di cotesto bambino tanto piccino.

Ma i servitori fanno gli stessi discorsi che Undicino aveva detto di portare via il cavallo dell' Orco. E il re vole che lo faccia. Undicino piglia una palla di cotone e incotona tutto il lastrico ando'e dovea passare il cavallo, lo scioglie e lo mena via e non lo sentiva l' Orco. Il re si maravigliò di molto.

Ma i servitori fanno gli stessi discorsi come le altre volte e il re vole che Undicino porti via i quattrini dell' Orco. „Come „s' ha egli a fare? Come devo fare?“ dice il bambino e si mette lì tutto pensoso. Piglia una scure (una manajola, via!) e due biette e va a far le legna vicino alla casa dell' Orco. Quando passa l' Orco, gli disse: „Mi faresti il piacere di ajitarmi un po'?“ L' Orco dice di sì — s' intende che avea voglia di mangiarlo dopo. Dunque l' ajuta, ma appena che Undicino ha levata una bietta, rimangono le mani all' Orco drento. „Va a casa,“ grida, „lesto lesto e piglia una bietta grossa.“ — „Oh quella donna!“ chiama Undicino, „che mi date tutti i quattrini dell' Orco. Lui „è laggiù a m' aspettare.“ — „Checchè! Va via, monello, non „te li do!“ Ma grida all' Orco: „Che glieli ho a dare?“ — „Sì, „spicciati!“ E la dà tutti i quattrini a Undicino che andette da i' re. „Come hai fatto?“ dice il re. „Va, così così,“ e lo raccontò. Dice il re quando l' ha sentito: „Che tu sia subito „premiato e che i servitori non ti si appongano più nulla, perchè „non gli credo.“ E Undicino dovea star sempre dal re a mangiare e ci restò tutta la sua vita.

„Stretta la foglia e larga la via,
„Dite la vostra che gli ho detto la mia.“

Betreffs der Namen *Undicino*, *Dodicino* und *Tredicino* vgl. Imbrianis Anmerkung zu dem mailändischen Märchen *El Tredesin* p. 340 und Köhler im Jahrbuch für rom. und engl. Literatur VII, p. 134. Die Erklärungen sind im übrigen hier schlecht anwendbar, da *Tredicino* als der älteste in unserm Märchen bezeichnet ist. Dem ersten Teil desselben nähert sich (auch psychologisch) am meisten Gonzenbach No. 49: *Von Maria und ihrem Brüderchen.* Zu den in den Anmerkungen Köhlers angegebenen Hinweisen liesse sich noch Imbriani No. XXI: *La Maestra* mit der mailändischen Variante *L' esempi di tre tosann* p. 277 hinzufügen. Das Verschen des *Orco* ist ähnlich dem in Nov. XXVI bei Imbriani: *Zelinda e il mostro* p. 325 und in Nov. XXI, p. 274: *La Maestra.* Dem zweiten Teile des Märchens nähert sich Imbriani: *El*

Tredesin p. 340 und ferner Widter, Wolf und Köhler No. 9: *Der listige Knecht* im Jahrbuch für rom. und engl. Literatur VII, p. 134. Zu der Art der dritten Überlistung des *Orco* vgl. Cosquin p. 11. — Die jetzt folgende Erzählung *Il capoassassino* ist eine Variante dieses zweiten Teiles.

IV.

Il Capoassassino.

Un omo aveva tre figlioli e non trovava mezzo di andar avanti. Allora i tre figlioli andettero via per guadagnarsi la vita. Viensero a una strada che faceva croce. Ognuno ne piglia una e dicono: „Dopo tre anni si torna a portar sussedio al „padre.“ Due si messono a lavorare per bene, ma uno a fare il capoassassino.

Dopo tre anni aveva preso a un re quattrini, carrozza, cavalli e tutto e pensò di andar a trovare i suoi fratelli. Questi l' aspettavano, ma lui non passa mai. Alla fine arriva una carrozza con otto cavalli. Quando trova que' due che aspettano (e che non sanno chi è quel gran signore) dice: „Voi siete quì „per assassinare la gente. Venite via!“ Ma loro risposero che erano poeri meschini e che aspettavano il loro fratello, e vanno con lui dal padre. Ma il capoassassino non si dà a conoscere.

Il re che sente dire che c' è un re più ricco di lui, lo manda a chiamare e vedendolo, gli dice: „Voi non siete un re, siete un „capoassassino.“ — „Sì, lo sono, un capoassassino, è vero, ma uno „di quelli che devono essere premiati.“ — „Bene, se te tu vuoi „esser premiato, mi devi portar via i lenzoli del mio letto, quando „ci dormo con mia moglie.“

Lui va e veste un omo compagno di lui e lo butta dalla finestra nella camera. Il re e la regina si spaventano e vanno via e lui entra e piglia i lenzoli. Il re si maraviglia e gli dice: „Come hai tu fatto a prenderli? Bene, se tu sei un ladro che „deve esser premiato, piglia tutti i cavalli che ho sotto di me.“

Lui piglia una ciuca intignata e la carica di bottiglie. Il re aveva messi tutti i soldati a badare ai cavalli. Passa il capoassassino. Quando è nel mezzo ai soldati, dà una spinta alla ciuca che casca morta e che le bottiglie vanno via. „Tanto,“ dice loro, „non posso portarle, pigliatele voi e bevete.“ E i soldati bevono e ognuno dice all' altro: „Badagli te!“ e s' addormentano tutti. Lui piglia i cavalli e il re gli dice: „Vai premiato

„davvero! C' è il prete che ha molti quattrini. Se ti riesce a „prenderli, sarai premiato."

C' era la festa e il capoassassino si veste da angiolo di color di rosa e accende tutte le candele. Quando il prete vol sonar le campane, lo vede e va dalla serva e le dice che c' è un angiolo nella chiesa. Va là e gli dice: „Angiolo benedetto, come „mai Iddio ti ha mandato?" — „Sono qui," dice, „che tu mi „dia tutti i quattrini e in paradiso tu vai!" — Sentendo questo, anche la serva vol dare i soi quattrini. Il prete gli dà tutto il denaro e l' angiolo dice: „Anche la serva può portare i dieci „paoli che ha." Intanto mette i' prete in un sacco e lo porta strascicandolo in vetta del campanile. „Ora," dice, „vengono le „pene!" e lo butta di sotto. „Che sono presto in paradiso?" domanda i' prete. „Ora vo a pigliar la chiave," e lo mette alla porta del pollajo. Quando i' prete sente 'crecrecrecrecrè', dice: „Anime sante, un son degno di entrar in paradiso?" chè loro facevano sempre 'crecrecrè!' Arriva la serva. Lui la sente e dice: „Che ci sei anche te?" — „No," dice, „vu siete alla porta „del pollajo!" Apre il sacco e il prete vede che non è in paradiso.

Il capoassassino porta al re i quattrini del prete e il re lo premiò perchè gli riesciva a far tutto.

Unsere Erzählung ist eine Variante zu Straparola, Notte I, Favola II. Die drei gestellten Aufgaben sind ähnlich, auch die Reihenfolge ist dieselbe. Am meisten stimmt die Lösung der ersten Aufgabe überein; zur Lösung der dritten verkleidet sich der *capoassassino* ebenfalls als Engel. Viele andere Züge wiederum sind in anderen Varianten vorhanden, über die Cosquin No. LXX: *Le franc Voleur* und die Anmerkungen II, p. 274—281 zu vergleichen sind. So fehlt bei Straparola unsere Einleitung, die ähnlich Cosquins Erzählung und einige andere (ib. p. 275) aufweisen. Beachtenswert ist, dass der *capoassassino* nicht den Priester selbst, sondern sein Geld holen soll (Cosquin ib. p. 278), ferner die Episode mit der Magd des Priesters.

V.

I sette Fratelli.

C' era una volta un padre e una madre che avevano sette figlioli e una figliola e si volevano tanto bene questi. More il babbo e la mamma e dicono i fratelli: „Come si deve fare per „andar avanti?" E dissero fra sè: „Si lavorerà e si troverà

„unione.“ E così facevano. Loro stavano nel campo a lavorare e la sorella in casa a fargli a mangiare.

Un giorno era sola. Passa una vecchia che faceva da merciaja. „Non voi comperar nulla?“ — „No, i miei fratelli mi „comprano tutto.“ La vecchia le diede allora sette berretti per i fratelli e ella metteva uno per piatto. La sera i fratelli tornano e dopo aver mangiato, si mettono ognuno il suo berretto in capo e diventano sette begli agnelli. Lei, trovandosi con cotesti agnelli era disperata, perchè come doveva far a camparli ora nel mezzo dell' inverno? La mattina piglia una cesta per cercar l' erba, ma non trova niente. Viene a un cancellone di ferro dietro il quale vede una bellissima erba germogliare. „Oh, se ne „avessi un po' per i miei fratelli!“ Quando guarda così, vede un omo che era il giardiniere, e lui le dice che questo era il giardino del re. „Se la mi desse un po' di cotesta erba per i miei fratelli,“ e gli racconta tutto come i berretti hanno cambiati i suoi fratelli in agnelli. Il giardiniere le dà una cestina d' erba. La mattina dopo ritorna, ma il giardiniere non le vole darne un' altra volta, va dal re e gli racconta tutta la storia che aveva saputa. „Falla „passare,“ dice il re, e quando vede la ragazza, che era bellissima, le dice di andar a pigliare gli agnelli perchè stieno al palazzo con essa. Egli era bell' e innamorato di lei, la sposa e le promette di non ammazzare mai gli agnelli che erano belli belli.

Ma la vecchiaccia va invidiosa, viene al palazzo e di nottetempo piglia la sposa e la butta nel vascone e c' era un pescecane che l' ingollò. Nel posto della sposa era entrata la vecchia. Diceva al re: „Io mi sento male, voglio star al bujo“ — va, si capisce che voleva star al bujo! era tanto brutta! Dopo un po' dice: „Sento che non guarisco se non ammazzi un agnello; „se non lo mangio, non guarisco.“ Il re ordina il macellaro. Quando va a arrotare la curtella sulla pietra della vasca, l' agnello esce dalla stalla, va alla vasca, guarda nell' acqua e dice:

„Sorella, mia sorella,
„Il macellaro arrota la curtella
„Per traforarmi tutte le mie budella.“

E lei la dice:

„Fratello, mio fratello,
„Sono in corpo a un pescecane,
„Non ti posso più ajutare.“

Il macellaro che sente cotesta carriera di parole, corre dal re e gli racconta cosa ha sentito. Anche il re ci va, l' agnello corre e dice:

„Sorella, mia sorella,
„Il macellaro arrota la curtella
„Per traforarmi tutte le mie budella."

E lei nel vascone:

„Fratello, mio fratello,
„Sono in corpo a un pescecane,
„Non ti posso più ajutare."

Allora il re fa riseccare il vascone, piglia il pescecane, lo spara e trova la sua sposa. E la racconta al re come la vecchia l' aveva buttata nella vasca, come il pescecane l' ingollò e come la vecchia aveva preso il suo posto. Il re andò in camera, dove trovò infatti quel brutto rile'o, le fece far tornar i sette agnelli sette bei giovinotti e la regina diventò una bella donna come prima. Ma la vecchiaccia la messe in un forno chè la morisse.

„Stretta la foglia e larga la via.
„Dite la vostra ch' i' ho detto la mia."

Mit unserem Märchen ist besonders Gonzenbach No. 48: *Von Sabedda und ihrem Brüderchen* und No. 49: *Von Maria und ihrem Brüderchen* nebst Köhlers Anmerkung II, p. 233 und der Imbrianis p. 316 zu vergleichen. Anfang und Schluss sind abweichend, sonstige Verschiedenheiten fallen nicht ins Gewicht; doch ist hervorzuheben, dass in unserer Erzählung die sieben Brüder in Schäfchen verwandelt werden, als sie die Mützen aufsetzen. Vgl. dazu die zweite Hälfte des Märchens No. II: *I dodici fratelli* im Archivio per lo studio delle trad. pop. Band I, p. 45 (?) und die p. 51 gegebenen Hinweise.

VI.

La Cenderognola.

A un omo gli era morta la moglie e ne aveva una figliola. Aveva preso un' altra moglie e anche di quella aveva una figliola. Questa non lavorava punto, ma la povera Cenderognola doveva far tutto. Un giorno egli andò alla fiera e domandò alle sue figliole: „Cosa volete che vi porti?" E l' una disse: „Un bel „vestito," e l' altra, la Cenderognola: „Un uccellino." — „Cosa „vuoi far te d' un uccellino!" disse la moglie. Ma il padre portò ad ognuna quello che avea domandato.

Una mattina, quando la Cenderognola era a governare il suo uccellino, la doveva andar a guardar le vacche, e la madre le dette quattro libbre di filare. La poerina si mise nel campo a piangere. Passa una vecchierella e le domanda perchè piange. Ella disse: „La matrignola mi ha dato quattro libbre di filare, „e se non ho finito stasera, mi ammazza.“ La vecchierella la consola e le fa dire alla vacca:

„Va' a cuccina!
„Con la bocca fila fila!
„Con le corna annaspa annaspa!
„E vo a farti l' erbuccina.“

E la vacca in un momento aveva tutto filato e annaspato colle corna.

Quando la Cenderognola torna a casa: „Come mai,“ disse la matrigna, „come avrà fatto per filare quattro libbre in una sola „giornata! È impossibile! Tu, cara figliola, devi far la spia „domani. Le darò di nuovo quattro libbre e vedrai come fa.“ E la vacca fece come il giorno avanti e la figliola torna a casa correndo e dice: „Non è lei che fila, ma la vacca fila le quattro „libbre e annaspa colle corna.“ Allora la madre fece ammazzare la vacca per mangiarla il giorno dopo. Ma la Cenderognola piange e è disperata e dice alla vecchierella che passa: „Hanno „ammazzato la vacca e ora ammazzeranno anche me!“ Dice la vecchia: „State tranquilla. Quando mangiano la ciccia della „vacca, non ne mangiate, ma andate sotto la tavola e raccattate „le ossa e mettetele nell' orto. Ne nascerà un bel melagrano e „quello sarà la tua sorte.“ — „Perchè non mangi? non ne voi?“ le dicevano a tavola. „No, non ne voglio,“ la dicea, ma raccattò le ossa, le porta nel giardino, ci fa una buca e le mette drento.

Un giorno le dice la matrigna: „Va' a pigliare lo staccio „dalle fate.“ E arrivata dalle fate, una disse alla Cenderognola: „Cosa vuoi?“ — „Vengo a pigliare lo staccio.“ — „Sali pure,“ rispose la fata, „ma fa' adagio, perchè le scale sono di vetro.“ E piana piana, leggiera leggiera ella va sù. Dice una fata: „Bambina, cercami[1]) un po'. Icchè tu trovi in capo?“ — „Oro e

[1]) Wie das Wort *cercare* hier zu verstehen ist, zeigt noch deutlicher z. B. die entsprechende Stelle in Nov. XIV bei Imbriani p. 197: „Fate i' piacere „di pettinarmi. Che ci trovi in capo mio?“

„diamanti,“ rispose. La fata le dà lo staccio e le disse: „Quando „arrivi a mezza strada, tu sentirai il gallo cantare. Voltati in- „dreto e ti vien una bella stella d' oro in testa.“ E così fu. Quando arriva a casa, disse la matrigna: „Che fortuna! Vedi, è „stata dalle fate e torna con una stella d' oro in testa!“ Ma la ragazza andò dall' uccellino e gli disse:

„Uccellino Verderío,
„Fammi diventar più bella
„Che io non so'.“

Quando la matrigna non avea più bisogno dello staccio, volle mandare la figliola sua dalle fate. Essa arriva e la fata le disse: „Cosa tu voi?“ — „Vengo a riportare lo staccio.“ — „Sali,“ rispose la fata, „ma fai adagio, perchè le scale sono di vetro.“ Ma la gocciolaccia inciampa e rompe tutta la scala. „Cercami „un po',“ dice una fata. „Icchè tu trovi in capo?“ — „Zecche „e pidocchiacce.“ Dice la fata: „Quando arrivi a mezza strada, „tu sentirai l'asino ragliare. Voltati indreto e ti vien una bella „coda d' asino in testa.“ E così fu. Arrivata a casa, dice:

„Mamma, dondò dò,
„La coda dell' asino mi s' attaccò.“

La Cenderognola era dal suo uccellino e disse:

„Uccellino Verderío,
„Fammi diventar più bella
„Ch' io non so'.“

E ci arriva una bella carrozza, ed ella, vestita come una signorona, monta e va in chiesa alla messa. Arrivavan dopo tutti gli altri e lei esce la prima. Dice la sorella: „Chi era quella bella „signora accanto a me? nessuno sapeva di dove veniva nè dove „andava.“ — „Devi domandare,“ risponde la Cenderognola. Il giorno dopo è dall' uccellino alla finestra e dice di novo:

„Uccellino Verderío,
„Fammi diventar più bella
„Ch' io non so'.“

E in un bel vestito con bubbole ella va in chiesa alla messa e si mette accanto alla matrigna, e quando esce, due signori la seguono e la veggono entrare dal contadino. Entrano anche

loro, ma non trovano nessuno. Quando vedono quel bel melagrano nel giardino, dicono: „Che possiamo avere due di quelle belle „mele?“ — „La prenda,“ dice la matrigna. Ma quando s' accostano, i rami passano su e nessuno nessuno ci può arrivare. La Cenderognola era dall' uccellino e dice:

„Uccellino Verderío,
„Fammi diventar più bella
„Ch' io non so'.“

Allora scende bella come un angiolo e i signori le dicono: „Oh „ragazza! che ci poi prendere due di quelle mele?“ Quando ella s' accosta del melagrano, i rami se le mettono sulle spalle. Il signore disse: „Vi sposerei volentieri.“ Dice la matrigna: „Sposate „mia figliola! è molto più bella e più bona.“ Il signore non volea e montò in carrozza con la Cenderognola. Ma la matrigna mette la sua figliola al posto della Cenderognola che mette in un tino, senza che i signori se ne avvedessero. E se ne vanno. Strada facendo, sentono un gatto sotto la carrozza dire qualche cosa. „C' è un animale,“ dicono; sono curiosi, fanno fermare il cocchiere e ascoltano il gatto che dice:

„Gnao gnaolino,
„E la bella è nel tino,
„La brutta l' è in carrozza
„E la va che il diavolo la porta!“

„Me l' ha barattata!“ dice spaventato il signore. Tornano subito e trovano la Cenderognola nel tino accanto alla porta, prendono la bella in carrozza e mettono l' altra, la brutta, nel tino e se ne vanno.

Viene la madre e butta dell' acqua bollita nel tino. „Mamma „mia, mi bruciate!“ Lei ce ne butta dell' altra finchè fu morta. Ma quando guarda nel tino, vede che è la figliola sua. Disperata la cava e la mette in mezzo alla stanza davanti alla rocca. Quando viene il marito, dice, non vedendola lavorare: „Quella „pigra non fa mai nulla,“ e le dà una spinta, sicchè casca e vede allora che è morta. E la madre viene e si lamenta che lui ha ammazzata sua figlia e vi sarà ancora a piangere.

Mit dem bekannten *Cenerentola-Märchen* hat die hier gegebene *Cenderognola* nur wenig gemein. Die Ähnlichkeit mit der von Imbriani als No. 11 gegebenen *Cenerentola* beschränkt sich z. B. auf den Anfang von dem zu

Markte gehenden Vater (dort hat er jedoch drei Töchtern etwas mitzubringen), auf die Gleichheit der mitgebrachten Geschenke und auf das Verschen, das Cenerentola zu dem Vogel *Verdeliò* spricht. Es lautet dort: *Oh Uccellin Verdeliò, fammi più bella ch' io non so'* (p. 152). Dass auch hier im übrigen der König die von den andern Verachtete heimführt, versteht sich von selbst. — Näher dagegen stehen unserm Märchen, dem die Erzählerin den Titel *la Cenderognola* nun einmal gab, drei andere Märchen bei Imbriani, und zwar 1. *La bella e la brutta* No. XIV; 2. *Il Luccio* No. XIII und 3. *La bella Caterina* No. XV. In 1 fehlt der Anfang, infolgedessen auch das zum *Uccellin Verderío* gesprochene Verschen, die Entstehung des *melo*, und die Stelle von dem zweifachen Besuche der Messe. Alles übrige ist durchaus ähnlich, nur der Schluss ist in 1 etwas weiter ausgesponnen. Auch manches andere, wie die Geschichte von den zu schweren Aufgaben, ist breiter erzählt. Das entsprechende Verschen lautet: „*Con la bocca fila, fila; Con le corna annaspa, annaspa; Ti farò l' erba che pasca.*“ — Am wenigsten Ähnlichkeit haben Nr. 2 und Nr. 3 aufzuweisen. Die Gleichheit bezieht sich hier nur auf die Geschichte von dem *staccio* (sehr ausführlich) und auf die Vertauschung der Schönen mit der Hässlichen und das Schicksal der letzteren. Es findet sich jedoch nur in No. 3 ein ähnliches von der Hässlichen bei der Rückkehr gesprochenes Verschen: „*Mamma dondò, Mamma dondò, La coda dell' asino mi s' attaccò.* — Eigentümlich ist unserem Märchen den angeführten gegenüber demnach vor allem die Entstehung des *melograno* aus den Knochen der geschlachteten Kuh. Vgl. dazu Cosquin No. XXIII: *Le Poirier d' or*, und die Anmerkungen I, p. 250 ff. und II, p. 359. Betreffs des Kleides mit Schellen vgl. Köhlers Anmerk. zu Gonzenbach No. 2—4, II, p. 206. — Zum letzten Teile, der Vertauschung der Schönen mit der Hässlichen, bietet Cosquin No. XXIV: *La laide et la belle* eine Variante.

VII.

La Moglie fedele.

C' era una volta una ragazza bella quanto mai, ma che non voleva saper nulla di giovani e che non voleva pigliar marito. Venne un giorno un forestiero da un bottegajo, ed ella l' aveva visto e le era piaciuto e quando domandava al bottegajo se tornava, questo rispose di sì. „È un forestiere che gira molto e „quando viene di novo, potete parlare con lui.“ Il forestiere tornò infatti, e i due si parlarono e si sposarono, poichè anche lui era bell' e innamorato di lei. Ritorna al suo paese e se la menò seco.

Il forestiero avea un fratello. Appena vista la moglie, questo la trovò tanto bella che anche lui s' innamorò di lei, e picchiò alla sua porta e le faceva delle proposte cattive. Ma lei era donna onesta e non faceva quel che lui voleva. Allora lui

venne stizzito, andò a accusarla e la fece sotterrar viva in mezz' a una montagna. Quando il marito fu ritornato e quando il suo fratello gli aveva raccontato che la moglie avea fatta una mancanza e che l' aveva fatta sotterrar viva, egli diventò molto tristo, perchè l' amava molto.

Lei era sotterrata fino al petto. Si messe lì a piangere e a gridare come una disperata. Quando era notte, passarono gli assassini, e il capoassassino, dopo aver sentito la sua sorte, la tirò fori e la menò a casa sua. Disse sua moglie: „Cosa viene „a fare quì questa donna! perchè l' hai menata in casa mia?“ — „È una bonissima donna,“ rispose lui e le raccontò come l' aveva trovata e che era la sua sorte. E la ragazza disse: „Vi prego „di tenermi quì e di darmi da mangiare. Vi pago tutto.“ E così restò. — Quel capoassassino aveva due bambini e anche un Moro como tengono i signori. Il Moro s' innamorò di lei e la tentò, ma lei era donna onesta e lo mandò via. Ma lui l' amava di molto e la confonde ancora due volte. Allora venne stizzito, prese l' uno dei due bambini, gli tagliò la testa e messe la testina all' uscio della camera della ragazza. Quando la moglie dell' assassino vide che il suo caro bambino era ammazzato e quando il Moro le disse: „L' è stata quella donna che il vostro marito „ha portata,“ ella la mandò via. Quando il capoassassino tornò ed ebbe sentito cos' era accaduto, disse: „Non credo che la sia „stata lei, perchè è bonissima donna.“

La nostra donna venne in un paese dove erano dei palazzi bellissimi e ricchissimi. Ci vede un usciolino e una vecchina e le disse: „Che ci sarebbe da stare un po' da voi e da vivere in „casa vostra?“ La vecchina non voleva, perchè la donna era molto bene vestita e credeva che non le piacerebbe la sua casa modesta. Ma alla fine disse: „Se si sa adattare, venga pure,“ e prese il denaro ch' ella le diede e comprò tutto quel che occorreva.

Un giorno la donna sente che un giovane è condannato a morte, e dice: „Come sarà buono e bello! se sapessi come si „potrebbe fare per salvarlo dalla morte, lo farei.“ Quando sente che con dei quattrini la può liberarlo, la ci va e ne paga molti perchè gliene domandonno uno sbuffo di danari. Il giorno dopo ella va a spasso sulla cima del mare. Il giovane la ci trovò e la ringraziò tanto e le domandò se non poteva far nulla per lei. „Vai,“ disse ella, „non ho bisogno di nulla.“ Ma il giovane era

bell' e innamorato di lei e come vide ch' ella non ne voleva di lui, la vendè a un marinaro per molto denaro, la chiama e la mette in barchetta. Ella gli disse: „Come! vi ho comprato e „liberato dalla prigione e voi mi avete venduta?“ Ma il marinaro se ne andò con ella nella barchetta e scesero all' Isola Verde. Lì ella fa la maestra. Era molto savia sicchè avea tosto una gran nommea. La regina ne sente parlare, la chiama e le disse che, se voleva star con lei, la sarebbe regina dopo di lei.

Le disse un giorno una serva della regina: „Perchè siete „donna seria? Non ridete mai e siete sempre trista.“ — „Se „volete sapere la mia sorte, vi posso raccontarla,“ e raccontò tutto, come s' era maritata, come era stata sotterrata, e diceva del Moro, del giovane che aveva salvato e come era venuta nell' Isola Verde,' e finì: „Ho denari abbondanti e li darei tutti „se potessi rivedere mio marito.“ Rispose la serva: „La polle „se la vole,“ e le parlò d' un segreto che aveva, d' una sorte d' erba che guarisce tutti i malati, ciechi e tutti. Ella fa quella medicina, monta sul trono e predica che guarisce tutti.

Mentre tutto quel tempo che aveva lasciato suo marito, il fratello di questo era diventato cieco, il Moro storpiato e quel giovane era diventato zoppo. Tutti ne sentirono di quella donna nell' Isola Verde che guariva tutti, e ci andarono. Lei era seduta sul trono e s' era velata perchè non fosse riconosciuta, ma ella riconoscè tutti. „Siete venuti per guarire?“ li domandò. — „Gnorsì.“ — „Vi voglio guarire, ma bisogna che facciate una santa confessione,“ e disse al fratello di principiare. Ma lui non voleva. „Allora tornerete,“ disse ella, „non vi posso guarire.“ Ma alla fine lo fece e confessò come aveva fatto sotterrare la moglie di suo fratello in mezz' a una montagna perchè lei lo aveva mandato via. Allora lei fece un segno e il fratello era guarito. Ed anche il Moro e il giovane si confessarono e ella li guarì tutti.

Ora si svelò e disse a suo marito: „Vedi che cose mi sono „accadute e come sono stata calunniata!“ E lui era tanto felice, la prese con se nel suo paese e non girò mai più.

Die vorstehende Geschichte ist eine Variante der *Crescentiasage*. Eine andere gleichartige, im Munde des Volkes lebende Erzählung ist mir nicht bekannt geworden. Über die Sage vgl. Mussafia: *Über eine italienische metrische Darstellung der Crescentiasage* (Sitzungsberichte der Wiener Akademie phil.-hist. Klasse LI, Heft III, 1865, p. 589—692). Die meiste Ähnlichkeit

hat unsere Erzählung mit der *Geschichte Repsimas* im 218.—226. Tage von Tausend und ein Tag (Übersetzung von F. H. v. d. Hagen, 1836, IV, p. 193—232), deren Inhalt Mussafia auf S. 679 giebt. Die hervorstechendsten Gleichheiten sind: Repsima wird bis an die Brust lebendig begraben;[1]) ein Räuber befreit sie; der schwarze Sklave desselben tötet das Kind; sie befreit einen Diener, den ebenfalls nach ihrem Besitz gelüstet; derselbe verkauft sie an einen Schiffspatron; sie kommt auf eine Insel, die von einer Frau beherrscht wurde; ihr Schwager ist erblindet und der Sklave gichtbrüchig (hier ist der Moro gelähmt). Die Übereinstimmung mit dem von Mussafia gegebenen Inhalt[2]) ist auf den ersten Blick überraschend, so dass wohl das Misstrauen geweckt werden könnte, ob die Erzählerin wirklich auch Altüberliefertes wiedergab. Vielleicht — so könnte man meinen — hatte sie die Erzählung von jemand gehört, der (oder dessen Gewährsmann wiederum) sie aus dem Gedächtnis nach der Sammlung von *Tausend und ein Tag* wiedergab! Abgesehen aber auch davon, dass die Erzählung durchaus im Stile aller andern Märchen gehalten erscheint, sprechen mehrere Erwägungen dagegen, dass eine direkte Anlehnung oder gar Entlehnung stattgefunden hat. Die Geschichte in *Tausend und ein Tag* enthält mehrere Züge unserer Erzählung nicht, die sich in anderen occidentalischen Fassungen vorfinden; nämlich 1) die Heldin erscheint dem *capoassassino* als unschuldig wie z. B. in den unten zu erwähnenden Legenden; 2) sie kommt, nachdem sie das Haus des *capoassassino* verlassen hat, zu einer Alten, bei der sie wohnt. Davon ist in der orientalischen Erzählung nichts erwähnt, während man hier an die ansprechende Begegnung in der ital. metrischen Darstellung mit der Wäscherin (Mussafia p. 630) denken wird: V. 909: *Dixe la vechia: „Ho bela fiola mia, In bona fede io te vojo albergare Ne la mia chaxa senza nula vilania"*; 3) von einem Versuche des Schiffsherrn, sie zu verführen, weiss unsere Erzählung nichts. In der Geschichte aus *Tausend und ein Tag* erscheint aber auch der Schiffsmann am Schluss, um sich von der Wassersucht heilen zu lassen (offenbar, weil er sich vergangen hat; die Inhaltsangabe erwähnt sein Vergehen ebensowenig, wie das Kalids, des Sklaven); 4) unsere Erzählung — und dies ist der wichtigste Punkt — berichtet von dem wunderthätigen Kraute, von dem die Geschichte aus *Tausend und ein Tag* nichts weiss, das aber in vielen anderen abendländischen Versionen erwähnt wird; s. Mussafia p. 661, 666, 670, 671 und 672. — Zur Vergleichung mit unserer Erzählung wird der Inhalt einer der *Prosa-Legenden von der heiligen Guglielma* nicht unwillkommen sein. Ich benutze dazu die von Mussafia S. 662 nicht mit angeführte Handschrift aus dem XIV. Jahrh. der Florentiner

---

[1]) Karl Neufeld erzählt von seinen Erlebnissen in Omdurman: „Die Strafen in Omdurman waren in der That grässlich. Eine verheiratete Frau, die das sechste Gebot übertreten, wurde verurteilt, zu Tode gesteinigt zu werden, falls sie nicht ein Geständnis ablege. Ein Loch wurde in den Erdboden gegraben und die Unglückliche bis zum Hals hineingesteckt. Dann begann die in einiger Entfernung befindliche Volksmenge die langsame grässliche Folter des Steinigens." Vgl. Liebrecht, Zur Volkskunde, Heilbronn 1879, p. 284—296.

[2]) Weder der franz. Text noch die deutsche Übersetzung sind auf der hiesigen Un.-Bibl. vorhanden.

Bibl. Nazionale Cod. pal. 131 (611 — E, 5, 9, 82), die Gentile, I codici palatini I, 118 beschreibt.[1]) Die Kapitelüberschriften (in Kursivschrift) füge ich hinzu.

I. fol. 1ro. *Incominciaſi la leggenda di ſancta Guglielma, figliuola del Re dinghilterra, la quale fu maritata al Re dungheria.* Der König von Ungarn beschliesst, den ihm gegebenen Rat zu befolgen und zu heiraten. Drei von ihm ausgesandte edle Ritter kommen nach England und bitten für ihren König um die Hand der keuschen und sittsamen Königstochter Guglielma. Die Eltern tragen derselben ihren Wunsch vor, aber sie will ihre Jungfräulichkeit bewahren und hat daher keine Neigung, den Antrag anzunehmen. Erst der Hinweis, dass sie die neubekehrten Ungarn im christlichen Glauben und Leben festigen könne, bestimmt sie, sich zur Ehre Gottes dem Willen der Eltern zu unterwerfen. Der König von Ungarn lässt seine Braut durch seinen Bruder abholen, zieht ihr mit viel Volks entgegen und die Hochzeit wird gefeiert. — II. fol. 5ro. *Come lo Re ſuo ſpoſo per gli conforti ſuoi ando in Jerusalem a uiſitare i ſancti luoghi.* Die frommen Reden der G. machen tiefen Eindruck auf den König und veranlassen ihn, eine Reise nach Jerusalem zu unternehmen. Vor seiner Abreise überträgt er ihr und seinem Bruder die Verwaltung des Reiches. — III. fol. 6vo. *Come il fratello del Re uolſe diſoneſtare Guglielma ſua cognata eſſendo partito el Re.* G. hält täglich Beratungen mit ihrem Schwager, der in heftiger Liebe zu ihr entbrennt. Als sie sein Liebeswerben mit heiliger Entrüstung zurückweist, sinnt er auf Rache. — IV. fol. 8vo. *Come il fratello del Re accuſo Guglielma falſamente al Re per farla morire quando fu tornato.* Der König ist auf der Rückreise und sein Bruder reitet ihm entgegen. Die erste Freude des Wiedersehens wird bald getrübt, als der Bruder auf die Frage nach G. schweigt. Der König nimmt ihn beiseite und ersieht aus den Worten des Bruders, dass sie sich schwer vergangen und ihn betrogen hat, erfährt aber nicht, worin das Vergehen bestand. Der Bruder will in das Reich nicht zurückkehren, wenn sie nicht bestraft werde. Der König jedoch tröstet ihn und sendet ihn mit dem Auftrage zurück, sie nach Gebühr zu bestrafen. — V. fol. 10ro. *Come il fratello del Re ordino che Guglielma fuſſe abruciata e come per grazia di dio fu liberata.* Der Bruder schreibt an den Oberrichter, die Königin solle verbrannt werden, weil sie die Krone geschändet habe. Die Ehre gebiete, den Grund zu verschweigen. Er sendet den versiegelten Brief ab und die Richter eröffnen ihr, dass sie noch in derselben Nacht sterben müsse. Sie beichtet, ordnet ihre Angelegenheiten, legt ein schwarzes Gewand an und wird von den zwanzig Schergen nach dem Henkersplatze geführt. Als sie zur Jungfrau Maria betet, werden die Männer von Mitleid bewegt und beschliessen anstatt ihrer ein Tier und ihr Kleid zu verbrennen, schwärzen ihr dann das Gesicht, um sie unkenntlich zu machen und befehlen ihr, Ungarn zu verlassen. — VI. fol. 13ro. *Come Guglielma fu trouata in vna ſelua da alcuni baronj del Re di francia.* G. verlässt die Hauptstrasse und kommt nach vielen Tagen in einen Wald. Sie vernimmt Jagdlärm, Hunde spüren sie auf und die erscheinenden Jäger bedrängen sie hart, als der Herr derselben, der König von Frankreich, erscheint. Sie ergreift die Zügel seines Pferdes und bittet um Schutz. Ein Ritter, dem

[1]) Eine weitere Handschrift ist von Gentile p. 121 angegeben: Cod. pal. 132 (90 — E, 2, 5, 31).

sie vornehm zu sein scheint, rät sie mitzunehmen. Der König lässt sie auf ein Pferd heben, führt sie mit sich und stellt sie der Königin vor, die sie schön kleiden lässt und bald liebgewinnt. Als der Königin ein Sohn geboren wird, soll G. ihn aufziehen. Jeden Morgen nach der Messe zeigt sie den Knaben erst dem König, dann der Königin. — VII. fol. 16ro. *Come lo gran ſiniſcalco ſi innamoro di Guglielma e come ucciſe il figlio del Re per far morire Guglielma perche laueua rifiutato per ſuo ſpoſo.* Der grosse Seneschall verliebt sich in G., die ihm, als die Königin für ihn bei G. wirbt, eine abschlägige Antwort giebt. Tief beleidigt sinnt er auf Rache. Als eines Tages G. in der Kirche ist und er ihr Zimmer offen findet, erdrosselt er das Kind mit einer *benda* der G. Bei ihrer Rückkehr entsetzt sich G. über das, was geschehen, und erhebt ein lautes Geschrei. — VIII. fol. 18vo. (Der vom Schreiber für die Überschrift freigelassene Raum ist nicht ausgefüllt.) Der Schmerz der Eltern und des Volkes ist gross. G. wird gefangen gesetzt und der Seneschall wie auch alle Barone des Reiches verlangen ihre Bestrafung, aber weder der König noch besonders die Königin glauben an ihre Schuld. Er muss aber endlich einwilligen, dass ihr der Prozess gemacht wird. Der Seneschall beschliesst mit den Richtern, dass G., die den König und die Königin durch einen Zauber sich günstig stimme, verbrannt werde. Zehn Schergen sollen das Urteil vollziehen. — IX. fol. 21vo. *Come la uergine maria apparue in uiſione a Guglielma e confortolla e poi come le mando due angioli che la liberar*[*no*]. Als G. unter Gebeten eingeschlafen ist, erscheint ihr die Jungfrau Maria und tröstet sie: nun werde sie die Frucht ihrer Anfechtungen ernten. Sie verkündigt ihr, dass sie die Kraft haben werde, unter Anrufung des Namens Jesu alle Krankheiten derer zu heilen, die ihre Sünden bereut und gebeichtet haben. Während die zehn Schergen den Scheiterhaufen herrichten, betet G. Als sie warten, dass sie fertig sei, schlafen sie alle ein. Da kommen zwei Engel in Gestalt zweier schöner Jünglinge und führen sie fort, nachdem sie ein Tier an den Pfahl gebunden und eines der Kleider der G. in die Flammen geworfen haben, so dass die zehn Männer bei ihrem Erwachen das Urteil vollstreckt zu haben glauben. Nach drei Tagereisen gelangt G. mit den Engeln an die Küste, wo sie einen Schiffskapitän bewegen G. mitzunehmen, der sie einen Ring geben, um nötigenfalls die Fahrt zu bezahlen. Als sie noch ihre Namen wissen will und betrübt, allein gelassen zu werden, zur Erde sieht, verschwinden die Engel, die niemand gesehen zu haben behauptet. Da erkennt sie, wer sie befreit hat. — X. fol. 25vo. *Come Guglielma entro in mare cioe nella naue dapoi che furono partiti dallei gli angioli et di molti miracoli che dio fece per lei. Et come idio percoſſe il fratello del Re dungheria et il ſiniſcalco del Re di francia di lebra e come Guglielma entro in vno monaſterio di donne.* Während der Seefahrt werden die Schiffsleute von heftigen Schmerzen befallen, so dass sie die Segel niederlassen und Anker werfen müssen. Eine Erscheinung der Jungfrau Maria erinnert sie an ihre Heilkraft, und nach der Wiederherstellung eines der Schiffsleute macht sie alle wieder gesund. In einem Gespräche mit dem Kapitän, in dem sie sich als Pilgerin ausgiebt, schlägt er ihr vor, in ein Kloster seiner Heimat zu gehen, in welchem seine Tante Äbtissin ist. Sie ist bereit, will jedoch nicht Nonne werden, sondern den andern dienen. Ein Jahr lang besorgt sie im Kloster die Küche, und ein zweites Jahr ist sie Pförtnerin. Das Kloster erwirbt grossen Ruf und grosse

Reichtümer durch sie, denn viele Wunder geschehen um ihretwillen. Unterdessen sind ihr Schwager sowohl wie der Seneschall aussätzig geworden und kein Mittel bringt ihnen Heilung. — XI. fol. 31ro. *Come El Re dungheria et El Re di francia udendo molti miracoli che Guglielma faceva ſi deliberarono di uicitarla et ciaſchuno di loro menaro el ſuo infermo chon esso ſecho.* Die beiden Könige, die von der wunderthätigen Frau gehört haben, treffen fast zu gleicher Zeit ein und haben nach der Messe bei der verschleierten G. Audienz. G. stellt die Bedingung, dass die Kranken in ihrer Gegenwart beichten, während sie ihnen von vornherein Verzeihung zusichert. Am folgenden Tage findet die Beichte und die Heilung statt. Auf die Bitte der G. bleiben die Könige noch drei Tage, bis zum Sonntag. — XII. fol. 40vo. *Come Guiglielma ſi manifesto al Re dungheria ſuo ſpoſo e ando con lui.* In feierlicher Versammlung nimmt sie von den Nonnen, bei denen sie nun vier Jahre gewesen sei, Abschied und offenbart sich in der Kirche den Königen. Ihr Gemahl erkennt sie erst, als sie ihm ein Mal am Arme, das er oft gesehen, zeigt. Beide Könige bitten um Verzeihung, dass sie den Anklägern Glauben geschenkt hatten. Nachdem sie ihr Leben erzählt hat, feiern sie ein grosses Fest und alle reisen ab. Mit ihrem Gemahl führt sie ein frommes Leben, reich an guten Werken, bis an ihr seliges Ende.

Die Legende stimmt also nicht mit der *Rappresentazione di S. Guglielma*[1]) überein (Mussafia, p. 662 Anm.), würde demnach zur zweiten der fünf von Mussafia unterschiedenen Gruppen gehören. Der Inhalt auch der übrigen Handschriften entspricht vermutlich dem obigen. Wenigstens treffen zwei derselben, deren Abschriften mir ausserdem vorliegen, mit der obigen Version oft wörtlich zusammen. Doch ist die Einteilung der Kapitel, deren Übersahriften ich folgen lasse, eine andere. In der Pariser Handschrift, fonds italien 665 (fol. 10ro bis 28vo), lauten die Überschriften:

I. fol. 10ro. *Incomminccia la legenda de ſancta Guilgelma figliola dello Re de enghelterra e donna dello Re de vngaria.* — II. fol. 11vo. *Commo ſancta Guilgelma predicaua al ſuo marito la paſſione de Christo e inuitalo che uiſitaſſe la terra ſancta.* — III. fol. 12vo. *Como parti lo Re de vngaria marito de ſancta Guilgelma dello reame de vngaria diriccia lo ſuo camino uerſo la terra ſancta.* — IV. fol. 13vo. *Commo lo Re de vngaria approxima lungaria retornando da ieruſalem.* — V. fol. 14vo. *Commo el fratello dello Re a auuto licentia e libertade de potere fare morire guilgelma.* — VI. fol. 16ro. *Como li vinti homini ſopradicti fecero conſeglio inſieme in che modo doueſſero liberare ſancta Guiglelma.* — VII. fol. 17ro. *Como Guilgelma fo menata e preſentata alla regina de francia per auerla in ſua compagnia.* — VIII. fol. 18vo. *Como Guilgelma trouo el fantino dello Re morto ſuffocato cum la binda ſua.* — IX. fol. 21ro. *Como duoi angioli mandati da dio in forma de duoi giioueni ad Guilgelma liquali lei campauano della morte e menaronla via caminando cum lei tre giornate fine alla marina.* — X. fol. 22vo. *Como Guilgelma fatta la ſua oratione a dio rende ſanitade allo patrono della naue e alli marinari mediante la diuina gratia per la permeſſione fatta allei della nostra donna.* — XI. fol. 24ro. *Como piacque a dio de uolere che Guilgelma*

---

[1]) Sacre Rappresentazioni dei secoli XIV, XV e XVI raccolte e illustrate per cura di Alessandro d'Ancona. Firenze 1872, Le Monnier. III, p. 199.

oramai auesse effecto delle promesse che gli aueua facto la uirgine maria matre di Christo gloriosa. — XII. fol. 27ro. *Como Guilgelma ha obtenuto da quelli Re che non si partino fin alla domenicha che seguitaria e Guilgelma la nocte seguente conuoco la badessa e laltre sore.*

Ferner die Handschrift Brit. Mus. 10,051 aus dem XV. Jahrh. (Überschrift und Anfang s. Mussafia p. 662) hat folgende Kapitelüberschriften:

I. fol. 1ro. *Come lo Reame de Ongaria fo conuertido a la fede cristiana: li Baroni et li principi persuadeua a misser lo Re chel douesse tuor per sposa una dona nobilissima et bene acostumata.* — II. fol. 1vo. *Come li ambasiatori gionti in Anglia furono a parlamento cum lo Re et cum la regina de Anglia per hauer sua*[1]) *per sposa de lo Re de Ongaria.* — III. fol. 2ro. *Come lo Re et la Regina de Anglia notifica a guielma sua filgiola come la era dimandata per sposa de lo Re de Ongaria.* — IV. fol. 2vo. *Come Guielma se scusaua de non uoler sposo et finalmente lo suo consentimento fu de seruir idio.* — V. fol. 4ro. *Come Guielma respondete al padre.* — VI. ib. *Come fu promessa Guielma a lo Re de Ongaria per suo padre.* — VII. fol. 4vo. *Come fu mandado el fradelo del Re de Ongaria in Anglia cum molti Baroni per condur la sposa a marito.* — VIII. fol. 5ro. *Come la sposa camino uerso la Ongaria et come desideratamente fo receuuta dal suo sposo.* — IX. fol. 5vo. *Come fu compita la festa de le noce ella praticaua ogni hora cum lo Re suo sposo et le parole che lei li diceua per confirmarlo bene in la fede cristiana.* — X. fol. 6vo. *Come lo Re confortado da Guielma delibero de uisitare la terra sancta et come lui laso Guielma e suo fradello a lo gouerno de lo Reame.* — XI. fol. 8ro. *Come lo fratel del Re speso uisitaua Guielma e come lui exarse damor carnale uerso lei et la reprehensione che li fece Guielma.* — XII. fol. 10ro. *Come uene nouelle che lo Re retornaua et come lo suo fradelo terminato infra se hauea falsamente de accusare Guielma per farla morire et come el Re non pote credere tal cosa di sua dilecta sposa.* — XIII. fol. 13ro. *Como lo Re contaminato dal suo fratello consenti finalmente che Guielma fuse punita.* — XIV. fol. 13vo. *Come el fratello del Re rimase contento et molto aliegro quando lui obtene che Guielma fuse punita e come lui scripse una lettera a li sauij iudici de la cita.* — XV. fol. 14ro. *Come lo Re specto tanto in quello luogo che senti et intese Guielma eser condamnata a morte et come lei deuotisimamente se dispose a morire.* — XVI. fol. 15vo. *Come Dio inspira che tuti li oficiali in se ripresi se acordaseno a liberare Guielma Regina.* — XVII. fol. 17vo. *Come Guielma da puo che lei haue caminato molte zornate capita in lo Reame de franza in luogo doue lo Re chausalmente era uegnudo a caciar et come la fu trouada da li sui caualieri et scudieri.* — XVIII. fol. 20ro. *Come fu presentata Guielma a la Regina di Franza et come lei fu deputata a lo gouerno de uno suo unico fiolo.* — XIX. fol. 22ro. *Come lo gran Marescalcho se inamoro in Guielma fortemente e se la domandare per sua sposa et come lei non uolse consentire.* — XX. fol. 23vo. *Come lo grande Senescalco se reputo a grande inzuria che Guielma lo repudiase et come per uendicarse cerco de meterla in desgratia de lo Re et de la Regina et de farla morir a crudel morte.* — XXI. fol. 26vo. *Come lo Re et la Regina uoleuano liberare Guielma et come lo Grande Senescalco fece gran tractado cum lo*

[1]) *filgiola* (wie die Hs. später schreibt) fehlt.

populo ſforzandoſi de farla morire. — XXII. fol. 27vo. *Come per tuto el populo fo deliberato che incontenente Guielma fuſse morta per amore che alguni reali non la feſe liberarla da morte.* — XXIII. fol. 28vo. *Como Guielma aſpectando la morte poſta in angonia li aparſe la uerzene Maria et como la fu liberata* (fol. 29ro) *dali officiali cuſi inſpirati.* — XXIV. fol. 31ro. *Come Guielma camino perfino a la matina acompagnata da li do Angeli non cognoſcendo inpero chi ſe fuſseno li quali li dono un anelo e deſparſeno.* — XXV. fol. 32ro. *Como nauigando el ſe infermo el patrone et li marinari et liberati fono per li meriti de Guielma.* — XXVI. fol. 34vo. *Come la naue ariuo a la Cita e Guielma intro in uno moneſterio per ſeruente oue li fece molti miracoli.* — XXVII. fol. 36ro. *Come per li miraculi che facea Guielma la fama sua ſe diuulgo per lo mondo et come lo Re de Ongaria uene a fare liberare lo ſuo fratello da la leura et ſimelmente fece lo Re di franza per liberare lo ſuo gran Seneſcalco.* — XXVIII. fol. 37ro. *Come azonſe le do galie a la Citade oue guielma era et come forno liberati lo cugnado de Guielma et lo gran Seneſcalcho de franza de la incurabil lepra per miracolo de dio mediante Guielma.* — XXIX. fol. 40vo. *Come li Re ſi uoleuano partire et come Guielma li fece induſiare et come lei tolſe licentia dal moneſtiero.* — XXX. fol. 42ro. *Come Guielma ſe manifeſto a li Re e a tuto lo populo et come lei torno cum lo marito al ſuo Reame cum grande conſolatione et come lei fece fine ale tribulatione mondiale andando a goder in uita eterna.*

Auf das jüngere Alter dieser Handschrift weist folgende Stelle der vorletzten und letzten Seite hin, die sich in den andern beiden nicht findet: *Et finalmente reduſe el marito ad ſeruir dio* (fol. 45ro) *el quale fece fare un bel monasterio de ſtreta obseruantia et dotolo et poi refudo la Corona et intro li dentro et ſimelmente Guielma intro in uno altro monaſterio de Done et rengratiaua la madre de miſericordia che per ſue interceſione dio lhauea facta degna de eſser in la ſancta religione* etc.

VIII.

La Figliola del re di Francia.

C' era una volta un re di Francia che avea tre figliole, ma nessun maschio, e avea tre seggiole, una d' oro, una d' argento e una di velluto nero. Su quella d' oro si metteva quando era allegro, su quella d' argento quando era così così, e su quella di velluto nero quando era un po' sgomento.

Un giorno va su da lui la sua figliola maggiore e vedendolo sulla seggiola di velluto nero: „Babbo,“ gli dice, „cosa hai? perchè „sei sgomento?“ — „Figlia mia, cosa vuoi! Il re di Spagna mi „ha mosso guerra e non ho figli per mandarli contro di lui.“ — „Stai tranquillo,“ dice sua figliola, „vado io,“ e si cava i pendenti, si taglia i capelli e si veste da omo e va via con tutta l' armata. Venne a una bottega di canne e disse:

„Belle canne per picche fare,
„Per poter ben camminare."

e quegli della bottega le rispondono: „Addreto, quella donna!" e torna indietro.

Viene su dal re la mezzana. „Babbo," dice, „cosa hai? „perchè sei sgomento?" — „Figlia mia, cosa vuoi? Il re di „Spagna mi ha mosso guerra e non ho figli per mandarli contro „di lui." — „Stai tranquillo, vado io," e si cava i pendenti, si taglia i capelli e si mette abiti da omo. Venendo alla bottega di canne, disse:

„Belle canne per picche fare
„Per potere ben giostrare."

e passò avanti; e arrivando a una bottega di ferri, disse:

„Belli ferri per picche fare
„Per poter ben camminare."

„Addreto!" le dissero e tornò indietro.

Viene la terza su dal re e dice: „Babbo, cosa hai? perchè „sei sgomento?" — „Figlia mia, cosa vuoi? Il re di Spagna mi „ha mosso guerra e non ho figli per mandarli contro di lui." — „Stai tranquillo," disse la giovane che era la più bellina, „vado „io." Si cava i pendenti, si taglia i capelli e si veste da omo e venendo alla bottega delle canne, disse:

„Belle canne per picche fare,
„Per potere ben giostrare."

E passò avanti. E alla bottega dei ferri disse:

„Belli ferri per picche fare,
„Per potere ben giostrare."

Allora passò avanti colla sua armata e venne in Ispagna. Il re di Spagna che era giovane, andò su da sua mamma e le disse:

„Il re di Francia figli non ha!
„Alla guerra mandati ce gli ha.
„Un occhio sopr' occhio e uno mi soprappone,
„Mi par più una donzella che un garzone." —

„Una donna! non è possibile, figlio mio," disse la mamma. Ma lui ripete: „Sì, è una donna, e non mi voglio battere con le „donne." — „Sai, figlio mio, domani la devi invitare a desinare

„con noi. Se è una donna, la piglierà delle dolcezze e si occuperà „delle delicatezze, e se la è un omo, taglierà il pane, affetterà „la carne e farà come un omo.“ — „Mamma,“ giunse il figlio, „e la menerò nel giardino. Se è donna, si confonderà coi fiori „e farà mazzolini, e se è omo, non ci baderà. E andremo nella „sala delle armerie e vedremo se ha piacere colle armi.“ L' invitano dunque e a tavola non badava alle delicatezze, ma tagliò il pane e attribiò la carne come un omo. „Vedi,“ disse la mamma „che avevo ragione!“ Ma lui risponde:

„Il re di Francia figli non ha!
„Alla guerra mandati ce gli ha.
„Un occhio sopr' occhio e uno mi soprappone,
„Mi par più una donzella che un garzone.“

E nel giardino non guardò punto i fiori e non fece come le ragazze fanno. — „Non volete cogliere delle rose?“ le domandò il re di Spagna. — „Che!“ disse ella, „è roba da donna.“ E andarono nella stanza delle armerie. — „O che belle armi!“ esclamò. „Come tirerà questo cannone, come è bello!“ — „Vedi,“ disse la mamma, „è un omo e non una donna.“ Ma lui:

„Il re di Francia figli non ha!
„Alla guerra mandati ce gli ha.
„Un occhio sopr' occhio e uno mi soprappone,
„Mi par più una donzella che un garzone.

„Non voglio far la guerra colle donne.“ — E egli faceva subito la pace. Allora la figlia del re di Francia tornò nella patria sua.

Dopo una mano di tempo il re di Spagna sentì voglia di visitare il re di Francia, poichè egli era bell' è innamorato della figliola del re di Francia. Quando la sente che lui viene e che sta per arrivare, si messe l' armatura e si tagliò i capelli, — tanto era furba! — ma nondimeno s' era scordata di togliere i campanelli dagli orecchi. E ella lasciò suo padre che sedeva sulla seggiola d' oro, montò a cavallo e andò incontro al re di Spagna. E lui, appena la vide, l' abbracciò e le disse: „Avevo ragione, sei una donna: hai ancora i pendenti!“ e le disse quanto l' amava. Ed ella pure gli voleva bene, perchè era di molto bello.

Facean le nozze e buon convito,
A me non mi dettero a mangiare nemmen un fico.

Vgl. hierzu Imbriani Nov. XXXVII: *Fanta-Ghirò, persona bella*, p. 537. Der Grund, warum die beiden ältesten Töchter wieder umkehren müssen, die jüngste aber in den Krieg ziehen darf, tritt in Imbriani's Novella deutlicher hervor (p. 537: *se per istrada tu rammenti cose da donne, subbito 'ndrieto e a casa*). Seine Zweifel drückt der junge König von Spanien hier mit den Versen aus: *Fanta-Ghirò, persona bella, Du' occhi neri, drento la su' favella: Carissima madre, mi pare una donzella.* Die Proben, die die Prinzessin bestehen muss, entsprechen im allgemeinen den drei ersten von den fünf Proben bei Imbriani. Eigentümlich ist unserem Märchen der Schluss, wie der König erkennt, dass sie kein Mann ist. — Zu diesen Proben ist zu vergl. Köhlers Anm. zu Gonzenbach No. 17 (II, p. 216). — Bei Gonzenbach No. 9: *Zafarana* (I, p. 49) werden auch drei Sessel erwähnt mit ähnlicher Bedeutung.

IX.

Il Figlio del re e il Diavolo.

Gl' era un re che non aveva figlioli e egli se ne disperava. Ma arrivava che la regina era gravida, sicchè tutti erano contenti e soprattutto il re. Una notte la regina sognò che avesse un figlio ma che il diavolo glielo portasse via. Si leva e racconta il sogno al re. „Non pensare," dice lui, „io darò cento balie al „bimbo, e così avra cinquanta la notte e cinquanta il giorno, e „allora il diavolo non ce lo potrà rubare."

Quando il figlio fu nato, gli dette infatti cento balie. Ma un giorno accade che tutte le balie ch' erano intorno al bambino, s' addormentano, e viene il diavolo, si mette nella culla del bambino e lo butta nel fiume che correva presso di lì. Ma questo benchè piccolino gl' era, si tiene a una rama d' olivo. Passa San Pietro e vede il bambino lì sospeso. „Guarda cosa trovo! Come „sei venuto quì?" E il bambino gli racconta tutto — benchè piccolino gl' era, potè già parlare. San Pietro lo porta con sè. Quando aveva sette anni, il bambino domandò a Gesù la permissione di tornare dai suoi genitori. Picchia alla porta del re e dice al servo che viene domandare cosa il piccino vole: „Ho „bisogno di parlare al re." Il servo va sù dal re e gli dice la domanda del ragazzo. „Cosa potrebbe volere?" dice il re. „Digli „che vada via, che non ce lo voglio." E il servo torna alla porta: „Vai via! non sei abile di venire." Allora il ragazzo: „Dite al re che sono suo figliolo, e alla regina ch' ella è mia „madre." — Il servo rapporta questo al re, ma colui: „Mio figlio, „l' ho lì nella zana," e anche la regina s' incattì. Nondimeno andonno giù e la regina disse: „Non ne ho che uno dei figli ed

„è lì, lui è l' unico mio figlio.“ — „Dunque non mi credi che sia „tuo figlio? credi ch' io sia un falsario? Ma ora vi fo vedere „che avete torto! Venite con meco!“ — E andarono tutti alla culla, dove lui faceva il segno della croce, e subito subito il diavolo si disfece tutto chè impestava l' aria, e scappò via. Disse il figliolo:

„Seppure l' allattavi, a un tratto
„Impestare va fatto tutto il palazzo.
„Seppure l' allattavi un altro mese
„Impestare ti faceva tutto il paese.“

Vgl. Imbrianis Anmerkung zu Nov. VI: *L' uccellino che parla* p. 93—97.

X.

Il Padre Olivio.

C' era un prete che si chiamava Olivio. Una sera sentì picchiare alla porta e mandò il suo servitore per vedere chi c' era. Egli tornò e gli disse: „Sono due forestieri che vogliono „entrare e mangiare.“ — Fece aprire la porta, ma quelli che entrarono, non si vedevano. Li fece passare in salotto e ci venivano tanti ancora che i' servitore disse: „Come faremo per „dar a mangiare a tutti?“ — E il prete gli fece mettere del vino e cibi e quanto egli aveva. Venne i' servitore a dirgli: „Che „gente mai sarà? Dicono di aver mangiato e beuto, e niente „par esser toccato, e i' vino è tutto ancora nei fiaschi. E dovete „venire perchè quell' omo dice che potete domandargli una grazia.“ Il prete chiese di vivere cent' anni. Ma i' servitore non lo lasciò in pace che doveva chiederne un' altra delle grazie. E chiese uno sgabello che se uno c' era montato, non poteva più scendere. E perfino voleva una terza grazia per contentar il servitore, e ottenne di guadagnare sempre nelle carte, e alla fine la quarta di andar nel paradiso.

Quando il Padre Olivio aveva campato cent' anni, venne la Morte per prenderlo. Lui la pregò di montare sullo sgabello. La Morte lo fece e non potè più riscendere. Il Padre Olivio non lo permise che quando gli aveva accordato altri cent' anni. Quando morì, venne nell' inferno, picchiò alla porta, ma il diavolo gli disse che non poteva farlo entrare. Allora andò alla porta del paradiso, ma anche lì gli dissero: „Gesù e la Vergine Maria

„sono andati a Gerusalemme e non potete entrare,“ e lui tornò all' inferno e pregò il diavolo di farlo entrare, e come questo non voleva, gli disse di far alle carte con lui. Allora entrò e cominciarono a giocare prima d' un' anima, poi di due, di tre e così. Quando il Padre Olivio aveva guadagnato una quantità d' anime, tornò in paradiso con esse e entrarono tutte, perchè lui faceva loro la strada.

Così aveva vissuto due cent' anni e aveva salvato molte anime.

Vgl. Grimm zu KHM No. 82 (Spielhansl, Schmid von Jüterbog etc.), ferner Wilh. Hertz, Spielmannsbuch p. 359.

XI.

La Figliola scapata.

Gl' era un padre che aveva una figliola, ma scapata. La su' mamma la dice: „Ma come si può fare di quella figliola „scapata? Non ne fa punto nelle bene.“ E rispose lei: „Tanto „— i' nome d' esser birbona, io l' ho. Vi vo' far dir la verità! „Mi vo' mettere a far all' amore,“ e la dà parola a tre giovanotti. Uno la lo fissa per le otto, uno per le nove e uno per le dieci. Quando gli è le otto, la si mette a piangere a tutt' andare. Dissero il suo babbo e la su' mamma: „Icchè tu piangi?“ — „Eh, „voi non dovete dubitare chicchè i' piango,“ la disse. Quando batte le otto, viene il primo giovanotto e picchia. Lei la si butta via e piange dirottamente. „Poerina! poerina! poerina!“ — „Che tu hai?“ dice il giovanotto. — „Oh poerina poerina! non „ho più bene addosso!“ — „Che tu hai?“ — „Non te lo posso „dire, non te lo posso dire.“ — „Ma dimmelo! se tu hai quarche „cosa, io ci penserò a rimediare.“ — „No, io non posso dir nulla! „Mi sento una gran smania addosso, chè io son dannata!“ — „Oh dimmi allora, in che maniera?“ — „Son stata a confessarmi „stamani e il prete mi ha data una penitenza e non la posso „fare! Son dannata!“ — „Oh dimmi, che penitenza ti ha data?“ „Guarda che penitenza devo fare: ho a andar tutta la notte ne „i' confessionale, e non ci voglio andare perchè ho paura!“ — „Anderò io, rimedierò io! Ma tu mi devi far la promessa di „sposarmi.“ — „Sicuro che io te la fo!“ E lui se ne va a far la penitenza.

Le nove lei la ripiagne. „Ma vedi che cosa tu ti metti a „fare! tu ci rovinerai!“ dice la mamma. E ecco che arriva

quest' altro giovinotto. E lei la piange, piange, poerina! E lui sempre a domandare e la gli fa lo stesso discorso come al primo, che ha a fare una penitenza. „Senti, la fo io,“ dice il giovinotto, „se tu mi prometti di sposarmi.“ La gli dice di sì e glielo promette. „O icchè t' ha egli dato di penitenza?“ — „E' mi ha dato „di penitenza di andar nella bara e di star lì una notte. Son „donna, io ho paura e non vo!“ E va lui e fa la penitenza. Ecco quest' altro alle dieci e lei la gli fa gli stessi discorsi. „Poerina!“ dice, „m' ha data la penitenza ch' io vadia la notte in „chiesa con le catene dei boi a' piedi. Ti pare! io ho paura, io „fo paura anche ai santi. Io non vo!“ — „Quando tu mi fai la „promessa di sposarmi, vo io.“ Lei dice di sì e va anche lui.

I due giovanotti eran già in chiesa. Quando il terzo entra colle catene ai piedi, quello del confessionale s' impaurisce e dice: „Poerino! quì c' è il diavolo!“ e scappa. Quello della bara, la si figuri se scappa. Quando gli arrivan alla porta di chiesa, chi urlava, chi strepitava e gridava: „Oh Dio! Oh Dio!“ e si riconobbon alla voce. E tra sè si chiamavano: „Che tu fai quì? Chi „ti ha mandato?“ e così sanno che quella ragazza s' è beffata di loro. „E come si pot' egli fare per buggerar lei?“ e pensono di far qualche cosa per ritradilla. Dice uno: „Io ho bell' e pensato „cosa si può fare. S' ha da vestire tutt' a tre da remiti, o „piuttosto due da remiti e uno da angiolo.“ E si vestono sicchè non c' era da dir chi erano, e uno monta su i' tetto con del vino e del pane in un paniere. I due stavano a far orazioni alla porta e questi vecchi dicevano: „Guarda loro, come sono boni, quanta „penitenza che fanno!“ e quando hanno fatto da cena: „Non „venite a mangiare con noi?“ — „Non mangiamo ora. Quando „s' è finito si fa una preghiera e ci viene la provvisione da Dio.“ — „Guarda come son boni!“ dice la madre di novo alla figliola. Quando loro hanno mangiato, dicono i due remiti: „Angiolo „benedetto, l' è rimessa in voi!“ In questo momento quello di su i' tetto cala giù il panierino e questi dicono: „Vedete, Dio ci „manda tutto.“ Chiamano anche l' angiolo e mangiano. — Dice la madre: „Ah, per carità! io ho una figliola tanto birbona! „Figuratevi, l' altro giorno voleva far all' amore con tre giova- „notti,“ e quì fece tutto il racconto. „Se me la convertissero, „chi sa icchè i' pagherei.“ — „Pur che la regga la penitenza!“ — „La deve reggere, e se non vole, ecco un bastone per dargliene, „se mai!“ E la prendono con sè e dormono con ella due o tre

notti, e quando la madre sentì che faceva resistenza alla penitenza, disse: „Dategli pure, dategli, la si deve convertire!" E infatti, dopo non ne fece più.

S. Köhlers Anmerkung zu Gonzenbach No. 55 (II, 237) und vielleicht: *Giufà's Streich als Toter in der Kirche* (ib. No. 37).

XII.

La Gallina folaga.

C' era una volta una gallina secca secca, finita finita. Un giorno la disse: „Oh! vo' andare in Grassigna a 'ngrassignare un „po'," e va via. Quando l' arriva in mezz' a un bosco, la trova i' lupo. „Do' va' tu, gallina folaga?" — „I' vo in Grassigna a „'ngrassignare un po'." — „Aspetta, ti vo' mangiare." — „Se tu „mi vo' mangiare, mangiami, ma son tanto secca: tu succi l' ossa!" — „Va' a ingrassignare e quando e' tu ripassi, ti mangerò." Quando l' arriva da i' poggio 'n là, eccoti che la troa la goippe.[1]) Dice la goippe: „Guarda che fortuna! C' è la gallina folaga! „aspetta, ti vo' mangiare." Dice la gallina: „Ho trovato anch' il „lupo, ma un m' ha voluto mangiare perch' i' son tanto secca: „tu succi l' ossa!" — „O do' tu vai?" — „Vo 'n Grassigna a „'ngrassignare un po'." — „Vai! quando tu ripassi, ti mangerò."

Quand' ella fu stata una mano di tempo in Grassigna, la doentò grassa grassa e si messe a covare. Doppo tre settimane e' nascette dodici puiccini a que' contadino do'e l' era ita. Un giorno cand' i puiccini e' funno grandicelli, la dice alla Maestra: „I' vo' anda' via e vo' tornare a casa mia. Dachemi[2]) caicche „cosa pe' questi animalucci chè un mi faccin dannare pella 'ia." — „Sicuro!" la disse la Maestra e gli diede una coda di panico per una, ma i' più piccino e' rimase a voto, perchè le code l' eran undici solamente. Pazienza! e via. Cando la fu in mezzo a i' solito bosco, la si messe a fare co.. co.. co, come le fanno le galline pe' chiamare e' puiccini. La sentì la volpe; la s' affaccia. „Gli era tanto che t' aspettao!" — „Ora a i' meno tu ti sfami „a mangiammi!" — „E codesti cosi che son eglino?" — „Sono i „me' figghioli!" — „Icchè ghi hanno 'n bocca?" — „E' ghi hanno „una coda di goippe per uno." — „Perchè quello un l' ha?" e

---

[1]) Volkstümlich für *la volpe*.

[2]) Mit der üblichen Aspiration, die oft für *t* besonders im Part. perf. eintritt.

accenna i' puiccino che era restato senza. „Perchè e' vol la tua.“ La goippe che sente, la s' accaccia a fuggire. E la gallina via per la su' strada. Cando funno arrivati di là da i' poggio, eccoti il lupo. „Ghi è tanto che t' aspetto. Ora ti mangerò. E codesti „cosi icchè gli enno?“ — „Son i me' figghioli.“ — „O icchè gli „hanno 'n bocca?“ — „Una coda di lupo per uno.“ — „Se quella „un l' ha?“ — „Perchè vol la tua.“ Via il lupo, s' accaccia a fuggire anche lui e la gallina la torna sana e salva a casa.

Larga la foglia e stretta la 'ia,
Dite la 'ostra ch' i' ho detto la mia.

XIII.

Gli Uccelli e la Volpe.

Gli era un gallo sotto un melo e gli cascò una mela 'n capo, Dice: „I' mondo ro'ina!“ e va giù e trova una tacca che gli disse: „Ando' tu vai, compar gallo?“ — „Vo via chè i' mondo „ro'ina. Vo a Roma a veder far i' papa.“ — „Chi l' ha detto „che i' mondo ro'ina?“ — „L' ho detto io chè me n' è cascato un pezzo in capo mio.“ — „Aspettami,“ dice la tacca, „vengo „anch' io.“ — „Vien' via, ce ne sarà per te e per me.“

Va più giù e trova un branco d' uccelli con uno scricciolino che gli dice: „Ando' tu vai, compar gallo?“ — „Vo via, vo a „Roma a veder far i' papa, chè i' mondo ro'ina.“ — „Chi l' ha „detto?“ — „L' ho detto io chè me n' è cascato un pezzo in „capo mio.“ — „Aspettami, vengo anch' io.“ — „Vieni via, ce „ne sarà per me e per te; si va tutti a Roma.“

Arriva più giù e trova un branco di galline. „Oh, c' è i' mio „compare, il gallo. Do'e tu vai?“ E fanno gli stessi discorsi e via anche queste galline. Quando gli arrivano più giù, trovan un branco di anatre che domandano lo stesso e poi vengono via anche loro.

Quando gli arrivano più giù, veggono un lumicino in mezzo a un bosco. S' accostano a cotesto lume e quando gli arrivan lì, v' era la volpe. Dice: „O dove va tutto questo branco d' ani- „mali?“ — Il gallo: „Andiamo via,“ dice, „che i' mondo ro' ina.“ — „Chi l' ha detto?“ — „L' ho detto io che me n' è cascato un „pezzo in capo mio.“ La volpe furba dice: „Sai, venite tutti in „casa, i' mondo lì non rovina.“ — „Do'e tu stai?“ — „Quà!“ dice e li mena tutti in casa. Quando furon tutti drento, la volpe

mette una caldaja al foco dopo aver chiuso tutti gli usci. „Ora „voi altri animali siete venuti tutti da me e starete da me.“ Risponde lo scricciolino: „Oh, commar volpe, vu' non avete a „sgomentare, si sta tutti quì.“ — Dice la volpe al gallo: „Non „ti rammenti, gallo, quando t' eri con que' branco di galline? io „ne voleo pigliar una, ma tu cominciasti a far chicchirichì! „chicchirichì! e non potetti pigliarne punte. Ora piglio te e le „galline. Te, tacca, ti rammenti quando t' eri con le tacchine e „io volevo pigliarne una, ma tu gridasti crè crè crè crè! e corse „la maestra, sicchè non potetti pigliarne punte. E voi altri „uccelli! volevo pigliarvi, ma c' era lo scricciolino che faceva „chjiri chjiri chjiri! Ora i' arò te e tutti gli altri. E voi „anatre! quando volevo pigliarvi, cominciaste a svolazzare e „entraste sotto l' acqua. Ma ora vi mangerò tutti.“

Dice lo scricciolino: „Commar volpe, perchè vu' vi volete „confondere a pelacci e a metterci in caldaja? Va' a serrare „gli occhi e apri il sedere! ci s' entra tutti e addio!“ — Quando la volpe aspettava in quella posizione che entrassero nel suo corpo, — via tutti gli uccelli che scappano da una finestra e montano su per le querce e tutti facevano il loro verso e più di tutti il gallo col suo: „chicchirichì! chicchirichì! tu m' hai a'uto!“

Einige Ähnlichkeit zeigt der Anfang der Fabel bei Gonzenbach No. 66, welche zu der Gruppe „Wallfahrt der Tiere“ gehört (vgl. Sudre, Les sources du Roman de Renart p. 205 ff.). Parallelen zur Flucht vor dem Weltuntergang citiert K. Krohn, Bär (Wolf) und Fuchs p. 82. Der Schluss ist durch das Motiv von der Überlistung des Fuchses durch den Hahn beeinflusst. Vgl. über dieses Warnke, Die Quellen etc., zur 60. Fabel der Marie (oben p. 206 ff.).

XIV.

Il Lupo e la Volpe.

C' era uno sposalizio e faceano di gran nozze. Quando tutto era preparato, vadono a prendere la sposa. Passan d' un bosco e v' era il lupo e la volpe. Nell' andare parlano fra loro: „Tutto è preparato per le nozze e ora si va a prendere la sposa.“ Questo lo sentono il lupo e la volpe. Dice il lupo: „Bisognerebbe „andare a mangiare ugni cosa.“ Quando gli arrivan a codesta casa, v' era tutto serrato, ma e' trovan una piccola gattajola. Gli entra prima i' lupo drento e poi la volpe e si mettono a mangiare. La volpe, furba, la si provava sempre se poteva ancora

passare dalla gattajola. Il lupo ch' era più cordone, mangia mangia e si empie tutto. La volpe di fori lo chiama, ma non può uscire: „L' ammazzeranno," dice la volpe e va a svoltolassi in un fragolajo, sicchè era tutto rossa e grida: „Poerina, poerina! „come mi hanno tutto fracassata!"

Quando gli arrivan quelli delle nozze, trovano che il lupo ha tutto mangiato. Allora pigliano delle forche e comminciano a bucarlo e a bastonarlo bene bene. Quand' è scappato, e' trova la volpe che dice: „Poerina! guarda come mi hanno conciato, „tutti buchi! Ho una gran sete, ma non posso più andare!" — „Anch' io ho una gran sete e non posso più andare." — „Vieni, „ti trovo a bere," dice la volpe, e vanno a un pozzo. Camminando trovano delle guardianelle, gli piglian la stoppa e la volpe fa tanti turacciolini e li mette nei buchi a i' lupo. Quando tutto è fatto per bene, dice la volpe: „Non posso più andare!" e si „butta in terra e si fa portare da i' lupo.

„Su per l' erte, per lo piano
„L' ammalato porta i' sano." —

„Icchè tu canti, commar golpe?" —

„Canto una canzonetta
„Chè la pelle la ti rimetta!"

Quando sono in vetta a i' poggio, dice la volpe: „Ho sete più di „te, voglio bere prima di te" e la si butta giù. Quando ha bevuto, si fa tirar su dal lupo. Allora scende i' lupo, ma la volpe se ne va e lo lascia nel pozzo e ci starà ancora.

Der erste Teil ist eine Variante zu dem Schluss (Teil IV) von Cosquin No. LIV: *Le Loup et le Renard.* Vgl. ib. II, 162—163. Beide Teile in derselben Verbindung z. B. auch bei Haltrich-Wolff, Zur Volkskunde der Siebenbürger Sachsen p. 41 ff. Zum ersten Teil (Dickgefressener Wolf) vgl. noch Sudre a. a. O. p. 236 ff., zum zweiten (Der Kranke trägt den Gesunden) Krohn a. a. O. p. 59 ff.

XV.

La Moglie infedele.

Un predicatore aveva a predicare nella Quaresima. C' era una signora nella chiesa e l' ascoltava. Disse ella alla sua serva Ceccaccia: „Lo trovo bello il predicatore! mi garberebbe." — „Anche lei garba a lui! non vede come guarda sempre lei?" — La signora disse: „Gli manderò un regalo." E mandò la serva con un par di capponi dal predicatore e le dette due paoli.

Quando quella era in mezza strada, trovò il suo padrone. „Dove vai, Ceccaccia?“ — „Non lo posso dire, sor padrone.“ — „Ma devi dirmelo.“ — „Non lo dico. Gli dico tutto che vole, „ma questo no.“ — „Ti mando via se non me lo dici.“ — Allora la serva gli diceva che la sua signora era innamorata del predicatore e che la doveva portargli questi due capponi. Il padrone glieli pigliava e le diede 2 paoli.

„Due e due quattro,
„Staremo a veder il dado.“

Quando la serva torna, la padrona domanda cosa ha detto il predicatore. „Mi ha detto che lui pure l' ama e che la ringrazia „tanto.“

La signora va anche alla seconda predica e vede come lui la guarda e gli mandò per la serva un par di piccioni, e le diede 5 paoli per la commissione. Il padrone l' aspetta, piglia i piccioni e le diede 5 paoli.

„Cinque e cinque dieci
„Staremo a vedere il dado.“

Ella torna e racconta alla padrona delle bugie. Dice lei: „Bisogna „ch' io faccia una merenda con lui e che gli parli. Aspettiamo „quando va via mio marito.“

Il giorno dopo il padrone va al convento e la signora manda subito dal predicatore che venga da lei. Ma invece di lui viene il marito che al convento s' era vestito da frate. Quando hanno mangiato, la signora dice alla serva di non venire da lei, ma di dormire fino al lume di giorno. Allora la signora vol andare a letto. Ma il frate dice: „Non mi spoglio ora; bisogna ch' io „faccia la penitenza. Vada pure lei.“ — Lei entrata nel letto, il marito piglia un bon nerbo, spenge il lume e dà a sua moglie delle nerbate quanto poteva e allora va via. Sua moglie gridava e chiamava la Ceccaccia, ma questa non viene che la mattina. „Perchè non sei venuta?“ — „Ho ubbidito all' ordine vostra e „non ho dato retta.“ — Presto torna il marito e trovando la moglie a letto, dice: „Cosa hai? sei malata? Che devo chiamare „il dottore?“ — „Che dottore! non ne voglio. Chiama piuttosto „quel buon predicatore del convento, voglio lui.“ — Esso venuto, il marito lo picchia forte anche lui e si rifece così da tutt' e due le parti.

XVI.

La Ciuca della Vecchina.

Una vecchierella l' ha una ciuchina e gli vuol tanto bene. La va a raccattar foglia, a cercar delle legna, a lavoracchiare sempre con quella ciuchina, e la le dava un tanto i' giorno e glielo rimetteva per fargli bene quando la moriva.

Codesta ciuca la more e lei ha messo da parte dieci scudi e 30 lire. E dice: „Poerina! come ho da fare! gli volevo tanto „bene!“ — La va da i' priore di Casale e gli dice: „Sor priore, „io ho una ciuchina e la m' è morta ...“ — „Chetatevi! scia-„gurata di donna! far i' bene a una ciuca!! escite di qui! non vi „posso neppur sentire! Vu siete dannata!“ — „Birbone, i' prete!“ dice, „ma come ho a fare?“ e va via a i' priore di Monte Bagno. „Sor priore...“ — „Poerina, che avete?“ — „Ho una ciuchina, „l' ha lavorato tanto, le volevo tanto bene, e ora l' è morta. Io „ho messo da parte dieci scudi e trenta lire per fargli un po' di „bene. Se lei...“ — „Sicuro che io ve lo fo, un po' di bene!“ E lui va e piglia il turribulo e ci mette lo zucchero sul foco, va in chiesa e la fa mettere in devozione e dice:

„Dies illa, dies illa,
„Per la povera giumenta
„Scudi dieci e lire trenta!
„I' priore di Casale
„Non gnie ha voluto fare.
„I' priore di Monte Bagno
„Gli ha tirato a que' guadagno.“ —

„Lei è un buon prete,“ dice la vecchina. — „Ora è andato in „paradiso, potete esserne sicura!“ dice il prete, prende i' denaro e contento di aver fatto un bon guadagno, va via e se ne gode.

Eine Variante zu dem Schwank No. 21: *Die Eselsleiche*, mitgeteilt von G. Widter und A. Wolf im Jahrbuch für rom. und engl. Literatur VII, 288. Vgl. noch Rutebeufs *Testament de l'asne* und dazu Bédier, Les Fabliaux p. 428 f.

GIEBT ES LAUTGESETZE?

Von

EDUARD WECHSSLER in Halle a. S.

> „Mir schwebt eine romanische oder irgend welche andere Lautgeschichte in der Luft, die nicht auf einer Lehre vom Lautwandel im Allgemeinen fusst."
>
> Hugo Schuchardt, Lbl. g. r. Ph. XIII, Sp. 312.

Der im Jahre 1876 entbrannte und besonders seit Mitte der achtziger Jahre lebhaft ausgefochtene Kampf um die Lautgesetze ist heute zur Ruhe gekommen. Nur verhältnismässig selten wird neuerdings noch das Wort in dieser Frage ergriffen. Das Ergebnis aber der langen Debatten erscheint merkwürdig genug. In der Praxis haben sich die Lautgesetze jedenfalls bewährt: niemand möchte mehr auf ihre Anwendung verzichten, niemand will heute ohne triftigen Grund Ausnahmen von einer sonst beobachteten phonetischen Veränderung zugelassen wissen. Gegen die Theorie jedoch haben die Gegner schwerwiegende Einwände vorgebracht, welche nicht immer widerlegt worden sind, und sie wird heute nicht mehr mit demselben Nachdruck verteidigt wie früher: manchen Gelehrten gilt sie als verlassener Posten. Grossenteils auch giebt man den Ausdruck „Lautgesetz" preis und vertauscht ihn gegen andere, wie „Lautwechsel" oder „Lautregel", Bezeichnungen, die schwerlich besser sind und zu irrtümlicher Auslegung reichen Anlass bieten. Dieser Widerspruch zwischen dem Schicksal der Lehre und ihrer praktischen Anwendung ist nicht wenig geeignet, zu einer historischen Untersuchung des Problems einzuladen. Denn von vorn herein kann man sich des Verdachts nicht erwehren, dass hier mehr als Ein Missverständnis, sei es bei den Verteidigern, sei es bei den Gegnern, im Spiele gewesen ist. Die Fragen aber, um welche

es sich hier handelt, haben für die Entwicklung der neueren Sprachwissenschaft weittragende Bedeutung gehabt und werden auch künftig wohl noch lange im Mittelpunkt der Forschung stehen, so dass der Versuch einer geschichtlichen Darstellung nicht wertlos erscheint. Die folgende Abhandlung stellt sich diese Aufgabe. Ich habe mich dabei bemüht, nicht etwa bloss die historischen Thatsachen aneinanderzureihen, sondern dieselben in den Zusammenhang der sprachwissenschaftlichen Theorieen unseres Jahrhunderts zu stellen. Zu diesem Zweck jedoch war es unerlässlich, einige einleitende Paragraphen über das Wesen der Sprache überhaupt vorauszuschicken.

An diesen im wesentlichen referierenden Teil wird sich ein zweiter schliessen, worin auf Grund des gewonnenen Überblicks die Frage, ob es Lautgesetze giebt, aufs neue gestellt werden soll. Dies wird aber nicht in einer allgemeinen und deduktiven Betrachtung geschehen, sondern an einem konkreten Fall, und indem möglichst von beobachteten Thatsachen ausgegangen wird. Das Problem soll dahin formuliert werden: aus welchen Ursachen und in welcher Weise haben die Bewohner des Imperium Romanum den Lautbestand des ihnen von den römisch-italischen Kolonisten überlieferten Latein in Raum und Zeit derart abweichend reproduziert, dass sich daraus als schliessliches Resultat der Lautbestand der heutigen romanischen Sprachen ergab? Gelangen wir hier ans Ziel, so lässt sich die Lautgesetzfrage beantworten: wenigstens für diesen einen, der Prüfung besonders gut zugänglichen Fall und für die idg. Sprachen überhaupt.[1])

---

[1]) Es ist der notwendige, aber nicht immer genügend berücksichtigte Nachteil aller Induktion, dass man, sobald man von den untersuchten Fällen zur Verallgemeinerung übergeht, einen Sprung wagen muss. Unbedingt beweisend wirkt die Induktion zunächst nur für das untersuchte Objekt. Ich bemerke daher hier im Voraus, dass ich meinerseits nicht wagen möchte, das, was ich hier zu gewinnen versucht habe, weiter als für die indogermanischen Sprachen, die einigermassen in meinem Gesichtskreis lagen, zu verallgemeinern. Die übrigen Typen des menschlichen Sprachbaues, auch schon die semitischen Sprachen — sie sind mir alle nur aus Mistelis trefflichem Werke bekannt — scheinen mir in manchem so sehr abzuweichen, dass zu vermuten ist, die Lautgeschichte dieser Sprachen müsse in manchen Punkten anders als die indogermanische verlaufen sein. Insbesondere scheint dort das Wesen des Accents ein anderes zu sein, womit bereits ein massgebender Unterschied gegeben wäre.

Und ein zweites, vielumstrittenes Problem lässt sich auf diesem Wege der Lösung näher bringen: die Frage, ob es Mundarten giebt oder nicht. Hugo Schuchardt hat einmal die treffende Bemerkung gemacht, dass „die Sätze von der Absolutheit der Lautgesetze und der Klassifizierbarkeit der Mundarten" unter sich in innerem Zusammenhang stehen (Litteraturblatt g. r. Philologie XIII, Sp. 304). Hier wie dort bildet den Kernpunkt die Frage nach den Ursachen der abweichenden Reproduktion der Laute: aus denselben Prämissen will ich versuchen, für beide Probleme eine Antwort zu gewinnen.

§ 1.
Die Sprache als Ausdrucksbewegung.

1. Um Wesen und Zweck der menschlichen Sprache festzustellen, dürfen wir dieselbe nicht als isolierte Erscheinung betrachten, sondern müssen sie mit analogen Thatsachen des Bewusstseins in eine Reihe stellen.[1]) Ganz allgemein wird die Sprache des Menschen dahin charakterisiert, dass wir sagen: sie ist sinnlich wahrnehmbarer (und zwar akustischer) Ausdruck psychischer Vorgänge (Bewusstseinsinhalte). Dieses ihr Grundwesen teilt die Sprache aber mit mannigfaltigen andern Phänomenen, die ebenfalls sinnlicher Ausdruck von Psychischem sind, z. B. Erröten und Erblassen, Lachen und Weinen, Mienen und Geberden. Man pflegt alle diese und ähnliche Thatsachen unter dem Namen „Ausdrucksbewegungen" zusammenzufassen. Wollen wir diesen Begriff genauer bestimmen, so sagen wir: Ausdrucksbewegungen sind solche vom Gehirn (als dem Zentralorgan) aus durch die motorischen Nerven bewirkte (Muskel-) Bewegungen, aus denen ein Wesen ähnlicher Art bestimmte psychische Vorgänge zu erkennen vermag.[2]) Oft genug hat man daher die Bezeichnungen

---

[1]) Vergl. K. Stumpf, Zeitschrift für Philosophie 1876, S. 184: „Die Parallelisierung mit anderen möglichen und wirklichen Ausdrucksmitteln, worin das einzige Heil in unserer Frage liegt."

[2]) W. Wundt, Phys. Psychologie II, S. 418 sagt: „Alle Bewegungen, welche einen Verkehr des Bewusstseins mit der Aussenwelt herstellen helfen, nennen wir Ausdrucksbewegungen ... Sobald eine Bewegung ein Zeichen innerer Zustände ist, welches von einem Wesen ähnlicher Art verstanden und möglicherweise beantwortet werden kann, wird sie damit zur Ausdrucksbewegung."

„Sprache“ und „Ausdrucksbewegung“ promiscue verwendet;[1]) diesen störenden Sprachgebrauch aber thut man besser zu vermeiden.

Ausdrucksbewegungen in dem hier beschriebenen Sinne besitzen auch die höheren Tiere, und zwar in mehrfachen Arten. So wertvoll aber auch für den Psychologen diese Phänomene sind, so müssen sie naturgemäss ausserhalb dieser Betrachtung bleiben.[2])

Hier ist von Beginn an ein durchgreifender Unterschied festzustellen, der bei fast allen Arten dieser Erscheinungen begegnet. Sie geschehen entweder als Reflexbewegungen, d. h. als unmittelbare, ohne oder auch gegen den Willen hervortretende Ausserungen eines Erlebens; oder als Willensbewegungen, d. h. beabsichtigte Äusserungen zu dem Zweck, ein erlebtes erkennen zu lassen, oder aber ein thatsächlich vorhandenes zu verbergen, oder endlich ein nicht vorhandenes zu fingieren: diesem dreifachen Zweck, nicht bloss der Mitteilung, wie man meist angiebt, sondern ebensowohl der Lüge und Heuchelei, können die gewollten Ausdrucksbewegungen dienstbar gemacht werden. (Talleyrands bekannter Ausspruch ist, von diesem Gesichtspunkte betrachtet, nicht so paradox wie er zunächst erscheint.) Gemäss dieser Zweiteilung können wir von symptomatischen und symbolischen Ausdrucksbewegungen sprechen. Die erstere Bezeichnung leuchtet ohne weiteres ein. Die zweite fliesst aus dem Begriff des Symbols, das wir zu bestimmen haben als ein Wahrnehmbares an Stelle eines Nichtwahrnehmbaren (Psychischen oder für den betreffenden Sinn nicht Wahrnehmbaren) gesetzt, mit dem es durch Übereinkunft (Konvention)

---

[1]) Siehe Dodge, Motorische Wortvorstellungen S. 1: „Die Sprache im weitesten Sinne des Wortes umfasst alle die Äusserungen der tierischen Organismen, in denen geistige Zustände und Vorgänge durch Zeichen ausgedrückt werden. Man spricht von Tiersprachen, und bekennt, dass wir nicht a priori sagen können, es gebe eine niedrigste Grenze der Sprachfähigkeit in diesem Sinne. Im engeren Sinne bedeutet 'Sprache' nur die menschliche Sprache, das Mittel zum Ausdruck menschlicher Gedanken. Unvergleichlich reicher als die der Tiere umfasst sie Gebärden, Laute und Schrift in höchst verwickelten Formen.“

[2]) Münsterberg, Aufgaben und Methoden der Psychologie 1891, S. 103: „Vielleicht ist die Aussendung von riechbaren oder schmeckbaren Stoffen oder ähnliches die wesentlichste Ausdrucksfunction mancher Tiere.“

Über Ameisensprache vergl. Wundt, Menschen- und Tierseele[3] S. 390; dort weitere Litteratur.

assoziiert ist. Denn das Wesen aller willkürlichen Ausdrucksbewegungen, und so auch der Sprache, liegt allein darin, dass man eine sich und den andern geläufige, fest gewordene Äusserung vor dem Mitmenschen reproduziert, weil man weiss, dass er ebenfalls einen bestimmten Bewusstseinsinhalt mit der betreffenden Äusserung zu verknüpfen (assoziieren) pflegt. Man bezeichnet daher mit Recht solche Ausdrucksbewegungen, und mit ihnen die Sprache, als ein Symbolisieren von Bewusstseinsvorgängen.[1])

Wie aber, so haben wir nun zu fragen, vollzieht sich dieser Übergang von bloss symptomatischen zu symbolischen Ausdrucksbewegungen? Darauf ist die Antwort nicht schwer zu finden. Fassen wir eine bestimmte Gebärde ins Auge, z. B. das Schütteln des Kopfes, als Reflexbewegung des Widerwillens, und einen Reflexlaut des Abscheus, und denken wir uns dieselben innerhalb einer sozialen Gemeinschaft öfter reproduziert, so ergab sich für die Mitglieder dieser Gemeinschaft die einfache und leicht zu machende Erfahrung, dass mit einer ähnlich wiederkehrenden Gebärde oder einem ähnlichen Laut stets dieser selbe Bewusstseinsinhalt verknüpft war. Nun thaten einige, zunächst nur die begabteren, den kurzen Schritt, dass sie, um ein bestimmtes Erlebtes dem andern zu erkennen zu geben, mit Absicht die damit assoziierte Gebärde oder den betreffenden Laut als Willkürbewegung reproduzierten. Damit waren, sobald dieser Brauch allgemein wurde, symbolische, d. h. willensmässige Ausdrucksbewegungen geschaffen. Eine grössere, psychische Anstrengung war dazu nicht erforderlich: alles erklärt sich aus blosser Assoziationspsychologie und findet sich, dementsprechend, auch bei einigen Tieren.[2]) Und erleichtert wurde der Prozess überdies dadurch, dass die psychischen Vorgänge, um deren Mitteilung, bezw. Verbergung oder Fingierung es sich handelte, ursprünglich gewiss nur von der einfachsten Beschaffenheit und

---

[1]) Siehe Whitney, Leben der Sprache S. 16 und 19: „Sprache im einzelnen wie im ganzen ist zunächst und vor allem andern das Zeichen der Vorstellung, das Zeichen mit der dazu gehörenden Vorstellung.“ ... „Jedes Wort jeder menschlichen Sprache ist im eigentlichsten Sinne ein willkürliches und konventionelles Zeichen.“

[2]) Vgl. die Signale der Wachen bei weidendem Wild, z. B. bei den Gemsen. Siehe über die Assoziation der Tiere Wundts treffliche, klare Ausführungen in der „Menschen- und Tierseele [3].“

allen Gliedern der Gemeinschaft vertraut und gleichmässig geläufig waren.[1]) Sicher begann man nicht mit der Symbolisierung des abstrakten Denkens: dieses, wenn es auch von Anfang an vorhanden war, wurde erst allmählich symbolisiert.[2]) Auch schritt man, wie nachweisbar in aller Kulturentwicklung, vom Leichten zum Schwierigeren fort. Und wir wissen aus eigener Erfahrung, dass sich z. B. das wissenschaftliche Denken auch für uns heute nicht immer leicht in Worte kleiden lässt.[3])

Soviel war über den Grundunterschied symptomatischer und symbolischer Ausdrucksbewegungen vorauszuschicken. Nur das eine sei noch bemerkt, dass sich eine allmähliche Ausdehnung der letzteren auf Kosten der ersteren deutlich beobachten lässt.[4])

---

[1]) Stumpf, Zeitschr. f. Philos. 1876, S. 187: „Nicht dem Bedürfnis des Denkens an sich, sondern der gegenseitigen Mitteilung ist das Sprechen ursprünglich zu dienen bestimmt."

[2]) Vgl. B. Erdmann, Archiv 1897, S. 45—46: „Es ist gewiss richtig beobachtet, dass ein Wilder einer grösseren Anzahl, etwa der Stärke einer Herde sicher werden kann, obgleich die Sprache, die er redet, ihm kein Lautwort für eben diese Zahl zur Verfügung stellt. Die Entwicklung der Zahlworte geht der Ausbildung der Zahlvorstellungen so wenig parallel, wie die Formung etwa der Farbenworte der Mannigfaltigkeit der Farbenempfindungen."

Derselbe, Archiv 1896, S. 393: „Auch die abstrakten Gegenstände sind nicht an die Sprache gebunden. Das beweist schon die Entwicklung solcher Vorstellungen auf der ersten Sprachstufe. Dasselbe bekunden ihre Anfänge in den ersten Lebensmonaten des Kindes, sowie die Bedingungen des Ursprungs abstrakter Vorstellungen bei allen Tieren, denen Erinnerung zugeschrieben werden darf."

[3]) Aus diesem Gesichtspunkt dürfte im Grunde das vielerörterte Problem des Ursprungs der Sprache zu beurteilen sein: genauer gesagt die Frage, wie symptomatische Lautausdrucksbewegungen zu symbolischen ausgebildet worden sind. Das Problem selber entzieht sich aller Erfahrung. Zu beantworten bleibt dabei noch die allerdings nur sekundäre Frage, wie und woher sich der primitive Mensch das mannigfache Lautmaterial verschafft hat: denn die Reflexlaute allein scheinen zu dessen Erklärung nicht auszureichen. Wir haben hier noch weitere Quellen anzuerkennen. Die Rücksicht auf den Raum zwingt mich, einen darauf bezüglichen Abschnitt auszulassen; ablehnen aber muss ich die onomatopoetische Theorie, auch in der modifizierten Fassung, welche von Marty in seinem durch methodische Schärfe und Klarheit ausgezeichneten Buche gegeben worden ist. Es lassen sich eine Reihe schwerwiegender Einwendungen gegen diese Anschauung vorbringen, die mehr Schwierigkeiten schafft als beseitigt. (Vgl. Fick, Wörterbuch[4], Nachwort S. 930.)

[4]) Vgl. Marty, Ursprung der Sprache S. 84: „Psychische Zustände können unabhängig von Absicht und Gewohnheit mancherlei Bewegungen und auch

gemäss der in aller Kulturentwicklung mehr und mehr hervortretenden Wirksamkeit des Willens.

2. Fünf Arten menschlicher Ausdrucksbewegungen bieten sich der unterscheidenden Betrachtung. An erster Stelle sind die ursprünglichsten Äusserungen innerer Erregung zu nennen, wie Erröten und Erblassen, welche sich aus plötzlich erhöhter, bezw. gehemmter Thätigkeit des Herzmuskels erklären, Lachen und Weinen, Beben vor Freude und Zittern vor Angst und anderes mehr von dieser Art. Naturgemäss sind diese Ausdrucksbewegungen dem Willen am meisten entzogen: sie lassen sich, wie z. B. das Erröten, nur schwer aufhalten, und andererseits, wie z. B. das Lachen, nicht ohne Mühe absichtlich erzeugen. Diese erste Art tritt also fast ausnahmslos symptomatisch auf: wir können meist mit unbedingter Sicherheit auf einen entsprechenden Gemütsvorgang schliessen.[1])

Anders verhält es sich mit der nächsthöheren Stufe, dem Mienenspiel, genauer, den Ausdrucksbewegungen der Gesichtsmuskeln. Hier müssen wir lernen, uns zu beherrschen; ja es wird uns dies oft genug zur einfachen gesellschaftlichen Pflicht. Aber wir wissen aus Erfahrung, dass uns ein solcher Versuch nicht immer leicht wird, dass sich auch diese Art Äusserungen in manchen Fällen trotz aller Willensanstrengung nicht niederhalten lassen. Auch hier wird ein Fingieren, heitere Miene bei schwerer Sorge, oft unmöglich.[2])

Mehr vermag die Erziehung bei der dritten Art, die wir hier zu unterscheiden haben, den Gebärden, den Gesten des

---

speziell Lautäusserungen erzeugen, und diese treten bei verschiedenen und bei demselben Individuum um so mehr hervor, je niedriger die psychische Entwicklung ist, während sie durch die wachsende Bildung unterdrückt werden."

Ferner Wundt, Phys. Psychologie II, S. 419: „Alle Äusserungen der Gemütsbewegungen geschehen selbst beim Menschen [nicht nur beim Tier] im Anfang des Lebens unwillkürlich .... Allmählich erst werden einzelne Ausdrucksbewegungen durch den Willen gehemmt, andere hervorgebracht, die nicht durch einen zwingenden Trieb [reflektorisch] verursacht sind, und es entstehen auf diese Weise willkürliche Ausdrucksformen."

[1]) Vgl. Wundt, Essays S. 238; hier und im folgenden besonders Ch. Darwin, Der Ausdruck der Gemütsbewegungen bei Menschen und Tieren.

[2]) Vgl. Tylor, Anfänge der Kultur, S. 165: „Der sichtbare Ausdruck in den Gesichtszügen ist ein Anzeichen, welches uns den Gemütszustand des Redenden enthüllt, seine Empfindungen der Lust oder der Unlust, des Stolzes oder der Unterwürfigkeit, des Glaubens oder des Zweifels, und so fort."

Kopfes, der Arme, Hände, Füsse, wie des ganzen Körpers. Schliessliche Unterwerfung der Gebärden unter den Willen bildet ein wesentliches Merkmal des Kulturmenschen.[1]) Und in demselben Grade, wie wir uns von den mehr nur symptomatischen Ausdrucksbewegungen entfernen, nähern wir uns den symbolischen. Die Gebärden eignen sich schon für das Kind, wie für den primitiven Menschen, in hohem Masse zur Verwendung als Symbole, als konventionelle Zeichen.[2]) Hier zuerst erscheint uns etwas, was man in übertragenem Sinne als „Sprache" bezeichnen kann: man hört demgemäss oft von einer „Gebärdensprache" reden. Die Taubstummen vermögen sich damit in vortrefflicher Weise zu behelfen,[3]) und sogar der hörende Mensch

---

[1]) Vgl. Wundt, Phys. Psychologie II, S. 429: „Ursprünglich gehen die Gebärden ohne Zweifel, wie alle Ausdrucksbewegungen, aus Affekten hervor. Ein unwiderstehlicher Trieb zwingt uns, den Gemütsbewegungen Luft zu machen, wobei zugleich, wie bei jeder Triebäusserung, die eintretende Bewegung in einer mehr oder weniger deutlich erkennbaren Beziehung steht zu dem erregenden Eindruck. So wird die Vorstellung durch die Gebärde ausgedrückt, ohne dass ursprünglich notwendig eine besondere Absicht der Mitteilung im Spiele zu sein braucht. Aber der Mensch findet sich von Anfang an unter andern Menschen. Die Gebärde, die eine reine Affektäusserung ist, wird von gleichgearteten Wesen verstanden und so zum Hilfsmittel absichtlicher Mittheilung. Die anfängliche Triebbewegung geht in eine willkürliche Bewegung über, die zu dem Zweck hervorgebracht wird, Vorstellungen und Gefühle mitzuteilen an Andere."

[2]) Wundt, Ausdruck der Gemütsbewegungen, Essays S. 235. 236: „Während die Gefühle sich vorzugsweise in den mimischen Bewegungen des Angesichts kundgeben, spiegelt sich der Wechsel lebhafter Vorstellungen in den pantomimischen Bewegungen des ganzen Körpers, namentlich auch der Arme und Hände .... Einzelne solcher Gebärden sind konventionelle Ausdrucksmittel geworden, so unzweideutig wie die Worte der Sprache, die manchmal durch sie ersetzt werden. Um unsere Zustimmung auszudrücken, neigen wir das Haupt einem imaginären Gegenstande zu; zum Zeichen der Verneinung wenden wir es wiederholt von ihm ab. Als Ausdruck des Zweifels zucken wir die Achsel, als wollten wir uns abwechselnd einer Vorstellung zukehren und wieder von ihr wegkehren."

[3]) „Wundt, Essays S. 242 und 259: „Die Gebärde ist häufig zugleich Ausdruck eines Gedankens. Und gerade in dieser Absicht kann sich ihrer der Wille bemächtigen, um sie ähnlich der Sprache, zur Mittheilung und Verständigung zu verwenden. Bei dem normalen Menschen, der mit Gehör und infolgedessen mit Sprache begabt ist, steht freilich die Gebärde nur nebenbei oder aushilfsweise im Dienste der Gedankenmitteilung. Von der Bedeutung, die sie als Ausdrucksmittel unserer Vorstellungen gewinnen kann, bekommen wir erst eine Ahnung, wenn wir die Räume einer Taubstummenanstalt betreten

greift zu diesem Mittel bei fremden Völkern, deren Sprache ihm unbekannt ist, und lernt seinen Wert erkennen.[1]) Ja, auch noch als Ergänzung der eigentlichen Sprache leistet die Gebärde oft wesentliche Dienste.[2]) Das beobachten wir Deutsche vorzugsweise nur auf dem Theater. Aber bei südlichen Nationen mit lebhafterem Temperament lässt sich der Inhalt des Gesprächs oft vom Betrachter schon aus den begleitenden Gebärden annähernd erschliessen.

3. Nun erst gelangen wir zu der vierten Art von Ausdrucksbewegungen, derjenigen, welche durch ein Ausströmen der Luft aus der Stimmritze (Glottis), seltener durch Einatmen bewirkt werden. Und damit erst kommen wir auf unser Gebiet, die Sprache[3]) im eigentlichen Sinne des Worts. Der Unterschied symptomatischer und symbolischer Bewegungen besteht, wie nicht anders zu erwarten war, auch hier.[4]) Wir haben auf der einen Seite unwillkürliche Bewegungen, die Reflexlaute, Ausrufe der

---

und sehen, wie sich hier ein stummer und doch so beredter geistiger Austausch mit Hilfe von Gebärden entwickelt hat..... Die Gebärdensprache trägt alle wesentlichen Kennzeichen einer wirklichen, wenn auch unvollkommenen Sprache an sich. Der Taubstumme kann Willensentschlüsse kundgeben, Gegenstände beschreiben, Ereignisse erzählen." ... „Die Taubstummen sind lebendige, wenngleich stumm redende Zeugen für die Wahrheit, dass die Fähigkeit Sprache zu erzeugen, noch heute nicht unter den Menschen erloschen ist."

[1]) Wundt, Essays S. 259: „Auch der hörende Mensch greift, fast ohne sich dessen bewusst zu sein, zur Gebärde, wenn die Sprache, die er redet, für den andern stumm ist. Und je dauernder ein solcher Verkehr wird, um so mehr wächst die Fähigkeit der Mitteilung und des Verständnisses."

[2]) Philipp Wagner hat seiner trefflichen Untersuchung der Reutlinger Mundart S. 193. 194 einen Abschnitt über „Geste und Mimik" beigefügt. Er sagt zu Beginn: „Manche Gebärden sind stetige Begleiter gewisser Ausdrücke" und beschreibt dann eine Anzahl dieser Gebärden.

[3]) B. Erdmann, Archiv 1896, S. 363: „Das Wort 'Sprache' ist vieldeutig. Im weitesten Sinne genommen umfasst es die Laut- und die Schriftsprache mit Einschluss der Bedeutungsvorstellungen und ihrer Zusammenhänge, sowie die lautlosen Reproduktionen der Laut- und die analogen Reproduktionen der Schriftsprache mit ihren Bedeutungsbeziehungen. Im eigentlichen Sinn stellt es die Lautsprache und ihren Bedeutungszusammenhang als ein Ganzes dar."

[4]) Vgl. Wundt, Der Ausdruck der Gemütsbewegungen, Essays S. 243: „Wir werden zu der Vermutung geführt, dass auch die Sprache, die wir reden, in ihrem Ursprung wohl nichts anderes ist, als eine natürliche Ausdrucksform innerer Seelenzustände durch äussere Bewegungen; dass sie, gleich den Mienen unseres Angesichts und den Gebärden unserer Hände, schliesslich beruht auf der inneren Wechselwirkung des inneren und des äusseren Menschen."

Überraschung, des Zorns oder irgend eines andern Affekts, auf der andern die konventionellen Lautgruppen, die im wesentlichen gleichmässig reproduziert werden und als feste phonetische Komplexe erscheinen. Die Laute der menschlichen Stimmritze eigneten sich, wie man leicht einsieht, am besten zu bleibenden Symbolen, mehr noch als die immerhin umständlichen und grösseren Kraftaufwand erfordernden Gebärden. Aus diesem zweckmässigeren Charakter der konventionellen Lautkomplexe erklärt sich zweierlei: einmal, dass die Gebärde als Symbol daneben nur mehr als Ergänzung gebraucht wird, und ferner, dass im Laufe der Kulturentwicklung auch die Reflexlaute mehr und mehr eingeschränkt wurden und sogar die Interjektionen, wie man in der Grammatik ihren letzten Überrest nennt, feste phonetische Einheit erhielten. Sobald man einmal den Gebrauch konventioneller d. h. fester Lautgruppen, mit denen man eine bestimmte Bedeutung verknüpft, gelernt und sich daran gewöhnt hatte, bildete man mit Sorgfalt dieses wichtigste Kulturmittel mehr und mehr aus. So entstand schliesslich zwischen dem Reflexlaut und dem konventionellen Laut ein scheinbar unüberbrückbarer Abstand, der den zweifellosen Ursprung des letzteren aus dem ersteren derart vergessen liess, dass man den willkürlichen Laut, freilich erst nachdem man ein grosses System aus ihm entwickelt hatte, durch den Namen „Sprache“ auszeichnete und ihn überdies als „artikulierten“ Laut vom „unartikulierten“ scharf zu sondern suchte. Ein ursprünglicher Wesensunterschied aber besteht hier nicht, so wenig wie zwischen der reflektorischen und konventionellen Gebärde: die Scheidung ist dieselbe wie bei der Gebärde (und eventuell beim Mienenausdruck). Der Reflexlaut wird, wie die unwillkürliche Gebärde, immer neu, ohne ein bestimmtes Vorbild, erzeugt, so wie der Affekt ihn veranlasst. Der konventionelle Laut dagegen gleicht der symbolischen Gebärde darin, dass er einem bestimmten Muster nachgeahmt, mit andern Worten, dass er mit möglichster Genauigkeit reproduziert wird, auf Grund akustisch-motorischer Erinnerungsvorstellungen, beziehungsweise Gedächtnisresiduen, oder durch andere Associationshilfen. Während aber die Gebärde nur geringer Vervielfältigung und Spezialisierung fähig gemacht werden kann, besitzt der Mensch zur Lauterzeugung eine überaus reiche Zahl von Organen, ausser der Stimmritze, die den Luftstrom gewährt, Kehlraum, Mund- und Nasenhöhle,

Zäpfchen, Zunge und Lippen, die alle den Luftstrom mannigfach zu variieren geeignet sind. Dementsprechend ist die Zahl der dem Menschen zur Verfügung stehenden Laute so überaus mannigfaltig, dass in jeder Einzelsprache nur eine verhältnismässig beschränkte Anzahl in Dienst gestellt wird. Das sogenannte „artikulieren" nun besteht in nichts anderem als darin, dass aus den Einzellauten verhältnismässig komplizierte Gruppen gebildet werden, die man stets in derselben festen Aufeinanderfolge reproduziert.[1]) Geschieht es etwa, dass jemand aus irgend einem Grunde das Gehörte und Erlernte ungenau reproduziert, so sagt man von ihm, er „artikuliere" nicht mehr. Also hierin allein, und in nichts anderem, liegt die scheinbare Sonderstellung der „artikulierten Sprache" begründet. So viel sei hier über den Unterschied der symptomatischen und symbolischen Lautausdrucksbewegungen bemerkt. Wir sind dabei von dem heute thatsächlich gegebenen Nebeneinanderbestehen der beiden ausgegangen, ohne damit eine allseitige Lösung der Frage anstreben zu wollen, auf welchem Wege die symbolischen Lautausdrucksbewegungen aus den symptomatischen entwickelt worden sind.

Nachdem sich uns der anscheinend so singuläre Begriff der „artikulierten Sprache" auf den der genauen Reproduktion komplizierter phonetischer Erinnerungsbilder oder Gedächtnisresiduen reduziert hat, haben wir uns noch mit einem andern Begriff abzufinden, dem der Sprache als eines Organismus oder irgend sonstwie als selbständig gedachten Wesens. Man darf nie vergessen, dass die Sprache ausserhalb des Sprechenden überhaupt nicht existiert, ausser in der Schrift (Paul, Prinzipien[3] S. 25); diese aber, wie wir unten sehen werden, bedeutet nichts weiter als eine optische Symbolisierung der Lautausdrucksbewegungen. Wenn wir von einer Sprache als einem ausser uns gegebenen Objekte sprechen, so vollziehen wir damit eine blosse Abstraktion. Aber hüten müssen wir uns, von einem Leben der Sprache und ähnlichem zu reden: das ist poetische

[1]) Siehe A. Marty, Ursprung der Sprache S. 37: „Die Ausbildung der menschlichen Stimme zum artikulierten Sprechen ist ähnlich der Ausbildung der Fingerbeweglichkeit zum Klavierspiel; denn auch hier handelt es sich darum, eine Menge von Bewegungen, welche die Natur verschmolzen hat, durch Übung zu isolieren und gesondert festzuhalten, um sie in der Folge in mannigfach neuen Weisen kombinieren zu können." — Diese Ansicht ist, wie er mir mitteilt, auch diejenige meines Kollegen Bremer.

Metapher (siehe in A. Biese's Philosophie des Metaphorischen das Kapitel „über d. M. in der Wissenschaft") und gehört füglich nicht in eine sprachwissenschaftliche Betrachtung. Man ist aber oft genug weiter gegangen und hat von einem thatsächlich vorhandenen Sprachgenius oder einem Sprachgeist gesprochen und ihm allerlei Einwirkungen zugeschrieben. Dies vollends war der vollendete Animismus, der seine eigentliche Heimstätte in der Mythenbildung aller Völker und Zeiten hat. Diese Vorstellungen von einer mehr oder weniger deutlichen Personifikation und Beseelung der Sprache sind so fest eingewurzelt und mit dem Gebrauch des Wortes so verwachsen, dass man meines Erachtens besser thut, den Terminus „Sprache" möglichst zu vermeiden, wenigstens innerhalb der Sprachwissenschaft, und wie dies Bremer in seiner Phonetik thut, schlechthin vom „Sprechen" zu reden. Damit ist von vornherein jeder Metapher vorgebeugt und der wahre Sachverhalt ausgedrückt. Das Sprechen ist erstens eine psychophysische Funktion des menschlichen Körpers (so gut wie Klavierspielen, Tanzen, Schwimmen, Billardspielen, Akrobatenkunststücke und andere Fertigkeiten, die nicht bloss physische, sondern auch psychische Übung und Gewandtheit erfordern), und zweitens eine rein psychische Funktion, insofern Erinnerungsvorstellungen oder Gedächtnisresiduen reproduziert werden. Wir sagen damit nichts Neues.[1]) Schon Wilhelm von Humboldt, der verdienstvolle Begründer der neueren Sprachwissenschaft, hat diese Thatsache klar erkannt und ausgesprochen; nur dass manche seiner Nachfolger diese schlichte Wahrheit bald vergessen haben. Der genannte Gelehrte sagt in seinem noch heute unentbehrlichen Werk über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues (ed. Steinthal) S. 262: „Die Sprache, in ihrem wirklichen Wesen aufgefasst, ist etwas beständig und in jedem Augenblicke Vorübergehendes. Selbst ihre Erhaltung durch die Schrift ist immer nur unvollständige, mumienartige Aufbewahrung, die es doch erst wieder bedarf, dass man dabei den lebendigen Vortrag zu versinnlichen sucht. Sie selbst ist kein Werk (Ergon), sondern eine Thätigkeit (Energeia). Ihre wahre Definition kann daher nur eine genetische sein. Sie ist nämlich die sich ewig wieder-

---

[1]) Das Sprechen ist keine 'Kunst', wie oft behauptet wird infolge einer Verwechslung von Fertigkeit und Kunst (vielleicht wegen des griechischen Wortes τέχνη, welches beide Bedeutungen in sich vereinigt).

holende Arbeit des Geistes, den artikulierten Laut zum Ausdruck des Gedankens fähig zu machen. Unmittelbar und streng genommen ist dies die Definition des jedesmaligen Sprechens; aber im wahren und wesentlichen Sinne kann man auch nur gleichsam die Totalität dieses Sprechens als die Sprache ansehen."

Diese ἐνέργεια aber des Sprechens muss, so gut wie jede andere Fertigkeit, mühsam erlernt werden. Ihre Erwerbung bildet die erste, nicht hoch genug anzuschlagende, intellektuelle Aufgabe des Kindes. Und zwar ahmt das Kind zuerst nur das phonetische Lautbild nach, erst später lernt es die dazu gehörige Bedeutung, die Sachvorstellung, richtig damit verknüpfen.[1]) Sind aber erst einmal die Lautkomplexe sicher eingeübt, so dass die phonetische Reproduktion ohne besondere Überlegung und Mühe erfolgt und das Kind seine ganze Aufmerksamkeit auf den Bedeutungsinhalt seiner Rede zu richten vermag, dann tritt regelmässig die merkwürdige Erscheinung ein, dass die Lautkomplexe rein mechanisch oder, wie man auch sagt, automatisch wiedererzeugt werden.[2]) Der Sprechende braucht — und dies gilt von jeder, auch der schwierigsten Fertigkeit — seine Aufmerksamkeit nicht mehr dem zu Reproduzierenden zuzuwenden: er spricht „unbewusst"[3]) oder wie man hier mit einer weit besseren (ich verdanke diesen Hinweis meinem Kollegen Hermann Schwarz), weil

[1]) Diesen Vorgang beschreibt Hans Cornelius (Psychologie als Erfahrungswissensch. S. 62) folgendermassen: „Das Erlernen der Bedeutung unserer sprachlichen Symbole — und eben damit ihre Entstehung für das Individuum — vollzieht sich in der Weise, dass mit einem gehörten Lautkomplexe zunächst gewisse anderweitige Inhalte zusammen wahrgenommen werden und bei wiederholtem Hören und Wiedererkennen des Lautkomplexes abermals ähnliche Inhalte zugleich wahrgenommen und wiedererkannt werden. Auf Grund solcher komplexer Erlebnisse assoziiert sich an das Erinnerungsbild des Lautkomplexes das Erinnerungsbild mehr oder weniger bestimmter anderer Inhalte: erst mit dieser Assoziation tritt dasjenige Erlebnis ein, welches wir als das verstehen eines gehörten Wortes bezeichnen."

[2]) Vgl. Wundt, Essays S. 293: „Nachdem wir diese Bewegungen gelernt haben, bleiben nur noch die ersten richtunggebenden Impulse vom Willen abhängig, der übrige Ablauf der Bewegung vollzieht sich mechanisch. So werden Willkürbewegungen selbst von sehr verwickelter Art allmählich mechanisch."

[3]) V. Henry (Antinomies linguistiques S. 65) drückt dies, mehr elegant als klar, folgendermassen aus: „Cette illusion immanente, qui constitue l'antinomie essentielle du langage, celle qu'on pourrait nommer l'antinomie psychologique, se formulera brièvement en ces termes: Le langage est le produit de l'activité inconsciente d'un sujet conscient."

nicht missverständlichen Bezeichnung sagt, ohne zu bemerken, was und wie er spricht. Über diese psychologisch leicht zu verstehende Thatsache hat bisher manche Unklarheit geherrscht, an welcher die Bezeichnung unbewusst — inconscient sicher mit schuld trug. Für die Geschichte der Sprache, insbesondere die Lautgeschichte, ist diese Thatsache, wie man leicht einsieht, vom allergrössten Belang. Jedenfalls, das wollen wir schon hier festgestellt haben, befand sich Whitney in Unkenntnis derselben, als er schrieb: „Die Kraft, die sich allein in allen Äusserungen des Lebens der Sprache in den Begebenheiten der Sprachgeschichte, wie wir uns passend ausdrücken können, wirksam erweist .... ist der Wille der Menschen: jedes existierende Wort existiert nur darum, weil es durch freiwillige Anstrengung menschlicher Organe ausgesprochen oder geschrieben wird; es verändert sich nur, wenn es eine von Einzelnen ausgehende, von der Gesamtheit der Sprechenden ratifizierte Einwirkung erfährt" (Whitney-Jolly S. 103). Dieser Behauptung stellte Paul den inhaltlich richtigen Satz gegenüber: „Vielleicht der bedeutendste Fortschritt, den die neuere Psychologie gemacht hat, besteht in der Erkenntnis, dass eine grosse Menge von psychischen Vorgängen sich ohne klares Bewusstsein vollziehen" (Prinzipien³ S. 23).

Wir aber wollen uns künftig vor Ausdrücken wie „der dunkle Raum des Unbewussten", „Bewusstseinsschwelle" und ähnlichen verwirrenden Metaphern der Herbart-Steinthalschen Psychologie (ebenda S. 23 ff.) sorgfältig hüten und uns deutlicher dahin aussprechen, dass fest eingeübte Willkürbewegungen reproduziert werden können, ohne dass der Betreffende selber es bemerkt.[1])

4. An letzter Stelle haben wir die sekundären Ausdrucksbewegungen zu besprechen, die ihrerseits Symbole der eben behandelten Ausdrucksbewegungen sind und dieselben mit Notwendigkeit voraussetzen. Ich meine die optischen Symbole, wie Bilder, Flaggenzeichen und allerlei Signale, insbesondere aber das Schreiben. Im weitesten Sinne könnte man auch die

[1]) Nach dem bisher Festgestellten läge es nahe, den Unterschied der symptomatischen und symbolischen durch den von zwecklosen und zweckvollen Ausdrucksbewegungen zu ersetzen. Ich gestehe, dass mir das Problem im Grunde hier zu liegen scheint. Aber der Begriff des Zwecks bietet seinerseits zu viele Schwierigkeiten, als dass sich für meinen knappen Versuch seine Anwendung empfohlen hätte.

modernen Mitteilungsarten hierunter einbegreifen, wie Telegraph, Telephon, Phonograph u. a. m. Um symptomatische Äusserungen kann es sich hier von vornherein nicht handeln, weil solche optische Zeichen nicht aus Reflexbewegungen erklärt werden können. Ein Analogon aber zu denselben liegt bei dieser letzten Art menschlicher Ausdrucksbewegungen darin, dass die Fertigkeit, Bilder und andere optische Zeichen herzustellen, zunächst sicher ohne den Gedanken an diese symbolische Verwendung, vielleicht zu rein ästhetischen Zwecken, entwickelt worden ist. Erst verhältnismässig spät gelangten die Menschen, auf einer höheren Kulturstufe angekommen, zum symbolischen Gebrauch der Bilder, zur Schrift. Zunächst aber stellte man noch das Ganze der Äusserung durch ein Bild dar;[1]) erst allmählich, im Laufe längerer Entwicklung, lernte man die Silben und schliesslich die Einzellaute (wenigstens einen Teil des thatsächlich für das Gehör vorhandenen Lautsystems) durch besondere Bilder, die Buchstaben, symbolisieren.

Indem man so die symbolischen Lautäusserungen ihrerseits durch optische Symbole in der Schrift fixierte, wurden mit diesen letzteren die Sachvorstellungen zuletzt auch direkt associiert. Der Mensch hatte zur Symbolisierung seiner Bewusstseinsinhalte, neben der nur momentanen Lautsprache, die dauernde Schriftsprache gewonnen, ein neues Kulturmittel von unvergleichlichem Wert. Die Entwicklungsreihe der menschlichen Ausdrucksbewegungen ist damit, wenigstens für unsere Betrachtung, abgeschlossen. Von den heute neu erfundenen und vielleicht noch bevorstehenden Mitteln der Mitteilung können wir hier füglich absehen. Nur die Worte wollen wir noch hierher setzen, mit welchen B. Erdmann (Archiv 1897, S. 32—33) in seiner trefflichen

[1]) Vgl. B. Erdmann, Archiv 1897, S. 36: „Auf der Vorstufe zur Schriftsprache sind die sogenannten Bilderschriften der Eingeborenen Amerikas im wesentlichen stehen geblieben..... Sie symbolisieren noch nicht die Lautsprache, sondern deren sachliche Bedeutungen."

[2]) Vgl. B. Erdmann, Archiv 1897, S. 37—38: „Wie beträchtlich die Abweichungen der Schriftweisen von einander sind, zeigt ein Vergleich etwa der ägyptischen Schriftweisen und der babylonisch-assyrischen Keilschrift, welche Gedankenbilder mit Elementen einer Silben- und Buchstabenschrift verbinden, der chinesischen Wortschrift, der semitischen unvokalisierten oder nur unvollständig vokalisierten Buchstabenschriften, der sog. Rebusschriften, sowie der Buchstabenschriften der indog. Völker..... Sicher ist, dass die Buchstabenschrift die sowohl einfachste als auch höchste Form der Schriftsprache darstellt.

Abhandlung über Denken und Sprechen, die Schrift und Schrifsprache charakterisiert hat: „Indem sie [die Schrift] den flüchtigen Lautworten Dauer verleiht und diese auf jede Entfernung hin übertragbar macht, erweitert sie die zeitliche und räumliche Begrenzung der Lautsprache ins Unmessbare. Je treuer sie ferner in ihrer Weise wiedergiebt, was die Lautsprache enthält, je mehr sie zu einem 'Spiegel der Rede' wird, desto mehr hilft sie dieselbe systematisieren. Sie festigt den Lautbestand der gehörten und gesprochenen Worte, indem sie ihnen dauernde Symbole giebt, und vermittelt eben dadurch, dass sie zu einem gleichförmigen Gemeingut werden. So schafft sie zu der Schriftsprache, in der sie besteht, eine Schriftsprache in lautlichem Sinn, die den Fluss der Rede in ein festeres Bett einräumt. Sie vermag es, eine Lautsprache gleichsam nach ihrem Tode weiterleben zu lassen, indem sie dieselbe zu einer Kunstsprache für Wenige macht. Sie erhält den Bedeutungsgehalt des Gesprochenen von Epoche zu Epoche eines Individuums, von Geschlecht zu Geschlecht, von Volk zu Volk. Aus den Ergebnissen des individuellen Denkens schafft sie einen gemeinsamen Besitz, und befruchtet, indem sie auf dem Wege durch das Auge und das Ohr dem Verständnis ungeahnte Gedankenzusammenhänge eröffnet, das Nachdenken vieler durch das Vordenken einzelner. Durch den Einfluss, den nach dem Allen ihre mannigfaltigen Anwendungen auf die Darstellung von Vorgängen des praktischen Lebens, der redenden Künste und der Wissenschaft, sowie auf die Verbreitung und Aufbewahrung dieser Darstellungen gewinnen, wird sie wie ihre ältere Schwester, die Lautsprache, eine kaum hoch genug zu schätzende Trägerin aller menschlichen Kultur."

§ 2.
Ausserung, Wort und Laut.

1. Des weiteren haben wir anzugeben, welcher Art die Lautgruppen[1]) sind, welche der Mensch beim Sprechen reproduziert. Insbesondere müssen wir fragen, welche Rolle dabei der

[1]) Ich will nicht vergessen hier zu bemerken, dass im folgenden von dem Inhalt des Gesprochenen, d. h. von den symbolisierten Bewusstseinsvorgängen, abgesehen werden muss. Das Problem, welches wir im Auge haben, verlangt, dass wir im Interesse der Klarheit die Laut-Ausdrucksbewegungen nicht in ihrer Eigenschaft als Symbole, sondern ausschliesslich

Einzellaut spielt, ob wir überhaupt eine gewisse Anzahl identisch wiederkehrender Einzellaute festzustellen vermögen.

Wir haben von der Thatsache auszugehen, dass wir nicht, wie meist angenommen wird, in Sätzen (d. h. Aussagen, Urteilen), sondern schlechthin in Äusserungen reden. Und wir verstehen unter einer Äusserung einen einheitlichen Lautkomplex, welcher als Symbol eines Bewusstseinsvorgangs dient.[1])

Es ist besonders Anton Marty's Verdienst, nachgewiesen zu haben, dass wir nicht etwa nur in zweigliedrigen Aussagen (Urteilen), sondern, kurz gesagt, in Äusserungen sprechen.[2])

---

als psychophysisch-psychische Erscheinungen für sich betrachten. Wir werden zwar Fälle kennen lernen, wo die Lautentwicklung durch die Bedeutung massgebend beeinflusst wird; aber diese Ausnahmen werden auf diese Weise um so mehr in ihrer Eigenart hervortreten. Im allgemeinen ist längst erkannt worden, dass die Geschichte des Gesprochenen als phonetischer Phänomene von derjenigen der assoziierten Bedeutungen unabhängig ist, und dass, um einen bestimmten Fall zu nennen, Lautwandel und Bedeutungswandel verschiedene Probleme darstellen.

Siehe darüber eine Bemerkung von Whitney, Leben d. Sprache, S. 49: „Wenn wir Formwechsel und Bedeutungswechsel der Worte gesondert behandeln, so zerreissen wir damit nicht den notwendigen Zusammenhang zweier von einander abhängiger Vorgänge, sondern erkennen nur die wirklich bestehende gegenseitige Unabhängigkeit derselben an. Ein Wort kann seine Form in der ausgedehntesten Weise ändern ohne Wechsel der Bedeutung und kann eine ganz neue Bedeutung erhalten ohne Formwechsel."

[1]) Vergl. Sievers, Phonetik[4] S. 211: „Unter einem Satz [wir sagen besser: Äusserung] wollen wir eine jede selbständige gesprochene Äusserung verstehen, d. h. eine jede in sich geschlossene Lautmasse, die in einem gegebenen Zusammenhang, sei es der Rede, sei es der Situation überhaupt, einen bestimmten Sinn (Gedanken oder Stimmung) zum Ausdruck bringen soll und in diesem bestimmten Sinn von dem Hörer verstanden wird."

[2]) Siehe Marty, Archiv 1897, S. 184—186: „Namhafte Grammatiker, wie z. B. H. Paul, lehren, jeder Satz bestehe aus mindestens zwei Elementen, die ihrer Funktion nach differenziert seien und sich wie Subjekt und Prädikat verhalten. Er erblickt also diese auch in Fragesätzen und 'Aufforderungen' (wozu er Bitte, Gebot, Verbot, Rat und Warnung, Aufmunterung, Konzession, Ablehnung und Verbitten rechnet) und ausdrücklich selbst in Beispielen wie Augen rechts! Hut ab! Wein auf den Tisch! Preis dir! Fort mit ihm! u. s. w. sowie in den primitiver gefassten: Wein! Tisch! u. dergl. . . . Ausnahmsweise könne das Subjekt unausgedrückt bleiben (wie in den Sätzen: es blitzt, es regnet, und in dem Ausruf: Feuer, Hilfe! Diebe! wo die anschauliche Situation Subjekt sei, und in seltenen Fällen bleibe auch das Prädikat ohne sprachliches Korrelat . . . Diese ganze Theorie ruht aber offenbar auf irrigen

Wir rufen „Herein!“ und drücken damit eine Aufforderung aus. Wir verlangen „Kellner, Bier!“ und sprechen einen Befehl aus. Wir sagen „Bitte“ und symbolisieren damit einen Wunsch. Wir entschuldigen uns mit „Pardon!“ oder mit „Verzeihung!“ Eine plötzliche Bemerkung zeigen wir an mit „Feuer“, „es brennt“, „es regnet“, es donnert“, „ein Wagen!“ Noch vieles andere wäre hier anzuführen, wie der Anruf mit Namen, oder „Heil mir!“, „Weh mir“, oder „Mir nach!“, „Herbei!“ Endlich die Fragen wie: „Wer?“, „Was“, „Warum?“ und die Antworten „Dort“, „Hier“, „Anderswo“. Man kann beobachten, dass, je geringer die Bildungsstufe ist, desto mehr sich der Mensch mit solchen primitiven Äusserungen zu begnügen pflegt: zumal in abgelegenen Gebirgsdörfern oder bei schweigsamer Seebevölkerung, wo das Sprechen fast als entbehrlicher Luxus zu gelten scheint, werden selten eigentliche Sätze (Aussagen), sondern meist nur solche mehr interjektionale Äusserungen hervorgebracht. Sätze im Sinne der Logik sind meist nur Sache

---

Voraussetzungen. Es ist ein Irrtum zu glauben, der Inhalt aller unserer sprachlichen Mitteilungen seien Vorstellungen oder prädikative Verbindungen von solchen. Nicht jeder psychische Zustand ist ein Vorstellen, nicht jede psychische Zusammensetzung und auch nicht jede Gedankenverbindung eine Zusammensetzung von Vorstellungen und nicht jede Vorstellungsverbindung eine prädikative ... Der Fragende, Befehlende, Bittende drücken in Wahrheit Phänomene des Interesses, ein Verlangen, Wollen oder Wünschen aus, und es ist meines Erachtens ein starkes Versehen, diese Phänomene mit blossen Vorstellungen und ebenso, sie mit Urteilen zu verwechseln.“

Ferner derselbe, Archiv 1897, S. 189: „Noch allgemeiner war und ist die Meinung, dass wenigstens jeder Aussagesatz ein wahrhaftes Subjekt und Prädikat habe. Auch sie ist eine Täuschung. In Sätzen wie: ‘Wenn es Götter giebt, so giebt es Götterwerke’ Subjekt und Prädikat finden zu wollen ist Willkür.“

Anders Wundt, Essays S. 282: „Der Gedanke findet stets in Sätzen oder Urteilen seinen Ausdruck; selbst für die unentwickeltste Form der Sprache, die Geberdensprache, hat dies Geltung . . .“ — Anders auch Paul, Prinzipien [3] S. 110 ff. — Diese ältere Anschauung ist nichts anderes als ein Überrest der alten Suprematie der Logik über die Grammatik; und man hat sich dadurch, z. B. gegenüber den „subjektlosen Sätzen“, wie den Impersonalien, in unlösbare Schwierigkeiten begeben. — Es ist vielleicht nicht wertlos, hier zu erwähnen, dass nach Wegener (Grundfragen S. 11) die Kinder zunächst ausschliesslich in Worten sprechen. — Insbesondere die weniger entwickelten Typen des Sprachbaues (siehe Mistelis treffliches Werk), die alle z. B. des Verbums entbehren und also überhaupt keine Prädikationen zu symbolisieren vermögen, lassen sich als Stütze für das oben bemerkte anführen.

höherer Bildung und auch dann nur im Schreibstil eigentlich herrschend. Auch in der Umgangssprache der Gebildeten würde sich, wie eine Statistik leicht erweisen könnte, noch ein verhältnismässig grosser Prozentsatz jener primitiven Gebilde auffinden lassen.

2. Diese Thatsache, dass wir nicht etwa nur in Aussagesätzen, sondern kurzweg in Äusserungen, oft nur in Worten sprechen, ist von Wichtigkeit für die Frage nach dem Verhältnis von Äusserung und Satz zum einzelnen Wort. Es handelt sich darum, festzustellen, welcher Grad von Selbständigkeit dem Einzelwort innerhalb einer Äusserung zukommt.

Wort ist, nach Franz Misteli (Typen des Sprachbaues S. 99), „eine nach allen anwendbaren Kategorieen einer Sprache [Nomen und Adjektiv, Verbum und Adverbium] bestimmte und als solche lautlich charakterisierte Vorstellung, welche als geschlossenes Ganze in den Satz sich einfügt.“ Worte in diesem Sinne giebt es aber nur in den flektierenden Sprachen: nur hier sind die Einzelteile des Satzes für sich allein schon genauer bestimmt. Wir thun daher besser, den Begriff Wort, unter dem wir auch die Interjektionen mit zusammenfassen müssen, allgemeiner dahin zu bestimmen: Wort ist das Symbol einer Bedeutung[1]) (Sachvorstellung) und, phonetisch betrachtet, ein einheitlicher Lautkomplex, welcher allein oder in Gruppen, im letzteren Falle als Teil einer neuen phonetischen Einheit, zur Bildung von Äusserungen verwendet wird.

So ergiebt sich ein fundamentaler Unterschied zwischen Wort und Äusserung: nur das erste besitzt eine feste, immer aufs neue im wesentlichen identisch reproduzierte phonetische Einheit,[2]) nicht aber die Äusserung als solche, die stets in neuen Variationen (wenn auch meist in gewissen, wiederkehrenden

---

[1]) Statt „Bedeutung“ finden wir oft den logischen Ausdruck „Begriff“ im praktischen Sprachgebrauch. Dagegen bemerkt B. Erdmann, Archiv 1896, S. 375 sehr richtig: „Wir sollten dem Worte 'Begriff' die Bedeutung vorbehalten, derzufolge es diejenigen abstrakten Gegenstände bezeichnet, deren Inhalt und Umfang durch giltige Urteile bestimmt ist, den Bedeutungen also, die im eigentlichen Sinne des Wortes durchdacht sind.“

[2]) W. von Humboldt, Sprachstudium, ed. Steinthal S. 56, gebraucht daher den nicht unpassenden Vergleich: „Das Wort macht zwar nicht die Sprache aus, aber es ist doch der bedeutendste Teil derselben, nämlich das, was in der lebendigen Welt das Individuum.“

Typen) erzeugt wird. Das Wort bleibt als fester Bestandteil im Gedächtnis,[1]) die Äusserung hat in der Regel keine weitere Dauer.

Gegen diesen Sachverhalt scheint die Thatsache zu sprechen, dass das Wort, wenn es in grösserer Zahl zu einer Äusserung verbunden wird, keine selbständige phonetische Einheit mehr bildet, sondern im An- und Auslaut durch allerlei Assimilationen lautlich alteriert wird:[2]) es ist dies die besonders von Fritz Neumann erforschte Satzphonetik. Es lässt sich nicht leugnen, dass dieselbe allerdings von Wichtigkeit ist und nicht selten zu Doppelformen geführt hat. Aber, wenn auch nicht für den Phonetiker, so doch für den Sprechenden und seine Hörer bleibt

---

[1]) Darauf hat, soviel ich sehe, zuerst Karsten in seinem lesenswerten Aufsatz „Über Sprecheinheiten" hingewiesen.

[2]) Vergl. Sievers, Phonetik[4] S. 213: „Phonetisch betrachtet ist der gesprochene Satz [= Äusserung] in der naiven Sprache eine geschlossene phonetische Einheit, wie er denn auch gar oft gesprochen und verstanden wird, ohne dass Sprecher und Hörer sich der einzelnen Teile (d. h. der Wörter) bewusst werden . . . Die einzelnen Wörter werden im Zusammenhang des Satzes oft so verstümmelt, dass man sie als phonetische Teilstücke gar nicht mehr isolieren kann, und doch wird der 'Satz' richtig verstanden."

Ferner ebenda S. 213: „Je naiver eine Sprache, um so ungestörter und geschlossener ist die phonetische Einheit und die phonetische Gliederung der Sätze. Aber auch selbst beim grammatisch geschulten Sprecher ist, abgesehen vielleicht von logisch oder rhetorisch besonders pointierter Sprechweise . . . die phonetische Gliederung des gesprochenen Satzes meist mächtiger als die etymologisch-logische Gliederung nach Wörtern und Wortgruppen."

Ebenso Erdmann, Archiv 1897, S. 39: „Die Lautworte, die im Zusammenhang der Rede oder des sprachlichen Denkens als Glieder auftraten, werden von denjenigen, die nicht grammatische Kenntnisse besitzen und nicht an die Bilder unserer Buchstabenschrift gewöhnt sind, nicht notwendig scharf auseinander gehalten . . . In den romanischen Sprachen ist die Worttrennung beim Sprechen, und demzufolge auch im sprachlichen Denken, anscheinend beträchtlich geringer als in den germanischen."

Und ebenda S. 40: „Für die Buchstabenschrift ist die uns geläufig gewordene Worttrennung noch viel weniger ein durchweg empfundenes Bedürfnis als für die Lautsprache. Jahrhunderte hindurch sind bekanntlich die Texte nicht nur in der griechischen, sondern in ganzen Gruppen von Schriften fast ohne jede Worttrennung geschrieben worden. Die Worttrennung der Schriftsprache möchte demnach, gleichviel in welcher Weise sie auftritt, überall ein verhältnismässig spätes Kunstprodukt sein . . . . Die Worttrennung symbolisiert nicht notwendig Pausen zwischen den Worten der Lautsprache und ihren stillen Reproduktionen . . . Die Worttrennungen symbolisieren vielmehr in erster Linie das grammatische Verständnis der Lautsprache."

das Wort als phonetische Einheit trotzdem intakt: ihr Gehör bemerkt solche Assimilationen nicht, und als Erinnerungsvorstellung ist es der Sprachgemeinschaft immer ein und dasselbe. Wäre dem nicht so, dann müsste jedes Wort in so und soviele phonetische Varietäten zerfallen, die getreue Reproduktion des Lautbildes wäre unmöglich, und das gegenseitige Verständnis schliesslich ausgeschlossen. Es wäre das Ende des Sprechens überhaupt. Hier wirkt das praktische Bedürfnis regulierend ein. Und in der That behalten ja die Wörter — vom Lautwandel abgesehen — ihre feste Existenz als phonetische Einheiten: anders wäre alle Etymologie, heute ein verhältnismässig so sicheres und ergebnisreiches Forschungsgebiet, eine Unmöglichkeit. Und wo einmal durch Satzphonetik z. B. antevokalische und antekonsonantische Worteinheiten entstanden sind, da beschränken sich die Sprechenden bald, wie man oft hat beobachten können, auf die eine der Doppelformen: dies geschieht aus den zwingenden Gründen einer durch die Sache geforderten Zweckmässigkeit. Das Ergebnis unserer Betrachtung bleibt also dieses: was wir sprechen, sind Äusserungen, aber womit wir sprechen, d. h. unser Sprachmaterial, sind Worte.

3. Erst jetzt gelangen wir zu unserer Endfrage, derjenigen nach der Existenz des Einzellautes. Fragen wir zunächst wieder, welche Bedeutung, d. h. Sachvorstellung, wir mit dem Symbol 'Laut' zu verknüpfen pflegen, so sagt uns darüber Eduard Sievers (Phonetik [4] S. 42): „Streng theoretisch wäre wohl zu antworten, dass darunter ein isolierbares Etwas (meist ein Schall) zu verstehen sei, das durch eine bestimmte Zusammenwirkung bestimmter Faktoren der Sprachbildung und nur durch diese erzeugt wird.“ Die phonetische Beobachtung der motorischen Muskelbewegungen hat aber ein negatives Resultat ergeben. Nicht nur, dass je nach dem Zusammenhang in Wort und Äusserung anders artikuliert wird,[1]) so dass es eine unübersehbare Anzahl verschiedener motorischer Laute giebt, es scheinen auch für das Gehör manche motorische Ansatz- und Übergangslaute nicht

---

[1]) Sievers, Phonetik [4] S. 8: „Das Wort, die Silbe, der Einzellaut nehmen gar oft im Satze verschiedene Gestalt an, und der Einzellaut existiert in der absoluten Form, wie ihn uns die Grammatik vorzuführen gewohnt ist, häufig gar nicht einmal isoliert in der Sprache.“

Paul, Prinzipien [3] S. 48: „Eine wirkliche Zerlegung des Wortes in seine Elemente ist nicht bloss sehr schwierig, sie ist geradezu unmöglich.“

vorhanden zu sein, während anderseits scheinbar selbständigen Lauten (bei Geminaten und bei sogenanntem Konsonanteneinschub) eine besondere Muskelbewegung nicht immer entspricht.

Am einfachsten wäre diesen Schwierigkeiten damit aus dem Wege gegangen, wenn man mit Karsten auch für den Laut ein Erinnerungsbild voraussetzte, das der Gesamtheit der Erscheinungen eines Lautes entspräche.[1]) Diese Erklärung ist aber ausgeschlossen, weil wir mit Worten und nicht in Lauten sprechen.[2])

Das entscheidende Wort hat in dieser schwierigen Frage Sievers gesprochen. Er fährt an der citierten Stelle fort: „Um überhaupt eine Übersicht über die zahllosen Einzellaute zu ermöglichen, hat man stets eine Anzahl nahe verwandter Laute zu einer Gruppe oder Kategorie zusammengefasst und als 'Einzellaute' betrachtet. So fasst man z. B. alle diejenigen Schälle unter der Kategorie des Lautes *a* zusammen, welche bei einer gewissen Mundstellung und tönender Stimme hervorgebracht werden können, ohne Rücksicht auf Tonhöhe, Stärke u. s. w. der einzelnen Lautexemplare, aus deren Gesamtheit die Kategorie *a* abstrahiert ist. Diese Verallgemeinerung kann nur geschehen, wenn man gewisse Faktoren der Sprachbildung als nebensächlich für die Definition ignoriert . . . Dies Verfahren ist an sich

---

[1]) Karsten, Phonetische Studien III, S. 8: „Ganze Reihen recht verschiedenartiger Lautvarietäten schlagen nur deshalb die gleiche Veränderung ein, weil sie in der in unseren Vorstellungen lebenden Sprache nur je einen Vertreter, nur Ein Erinnerungsbild haben und durch dieses zusammengehalten werden."

[2]) Brugmann, Stand der Sprachwissenschaft, S. 51, wollte die Thatsache, dass es für das Gehör ein Lautsystem giebt, zur Stütze der Lautgesetze heranziehen: „Bei dem Vollzug des Lautwandels ist nun gar nicht denkbar, dass in verschiedenen Wörtern verschiedene Wege eingeschlagen werden. Die Aussprache wird ja nicht für jedes einzelne Wort besonders gelernt, sondern wo die gleichen lautlichen Bedingungen gegeben sind, tritt mit Notwendigkeit auch das gleiche Bewegungsgefühl und damit die gleiche Aussprache ein. Das ist es, was man unter Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze zu verstehen hat."

Dagegen aber machte Meringer, Versprechen und Verlesen, S. 6, den richtigen Einwand: „Brugmann hätte nur dann Recht, wenn alle Menschen (zu allen Zeiten) buchstabierend (lautierend) sprechen gelernt hätten und auch dann immer so gesprochen hätten und sprächen. Davon kann aber gar keine Rede sein, nicht einmal für unsere heutigen Verhältnisse. Wir haben nicht lautierend sprechen gelernt, sondern in Komplexen."

willkürlich, aber praktisch berechtigt, weil *a* von verschiedener Tonhöhe, Stärke u. dgl. thatsächlich von den Sprechern und Hörern nicht als verschieden empfunden und demnach nicht in einen Gegensatz zu einander gestellt werden." In der That haben wir nicht von dem negativen Ergebnis der Untersuchung der motorischen Muskelbewegungen auszugehen, sondern von dem Gehör der betreffenden Sprachgemeinschaft.[1]) Davon haben wir, wie neuerdings besonders Bremer einleuchtend gezeigt hat, bei jeder lautgeschichtlichen Frage den Ausgangspunkt zu nehmen. Wir müssen die Frage demgemäss dahin formulieren: Giebt es für das Gehör einer Sprachgemeinschaft Laute, d. h. Schalleinheiten?[2]) Und hier können wir bejahend antworten, dass allerdings akustisch (wenn auch nicht immer motorisch) eine begrenzte Anzahl von Schalleinheiten als solche von jeder Sprachgemeinschaft unterschieden werden. Und da diese Zahl in jeder Mundart, auf Grund der Artikulationsbasis, durch eine gewisse Eigenart der Klangfarben ausgezeichnet ist, können wir geradezu von Lautsystemen reden. Wie die verschiedenen Sprachen der Welt lehren, ist die mögliche Zahl von Lauten unendlich gross; jede Mundart aber

---

[1]) Siehe Paul, Prinzipien[3] S. 51: „Es können recht merklich verschiedene Gruppen [von Lauten] wegen ihrer überwiegenden Ähnlichkeit immer noch als wesentlich identisch empfunden werden."

Vergl. dazu Sievers, Phonetik[4] S. 248: „Für die Beurteilung der Frage nach der Ausnahmslosigkeit der Lautwandelsprozesse ist von wesentlicher Bedeutung der Grad der Genauigkeit in Lautauffassung und Lautreproduktion, den der einzelne Sprecher oder die einzelne Sprachgenossenschaft besitzt. Auch bei dem routiniertesten und exaktesten Sprecher bleibt doch für alle Artikulationsbewegungen ein gewisser Spielraum übrig .... Aber diese Zone des Schwankens kann eine sehr verschiedene Breite haben. Manche Sprachen (und zu ihnen gehören von Hause aus auch die indogermanischen) zeichnen sich durch eine Fülle von feinen Lautunterscheidungen aus, weisen also auch notwendig grosse Exaktheit der Auffassung und Nachbildung auf, während andere Idiome Lautformen unterschiedslos durcheinander werfen, die einem feineren Hörer als grundverschieden erscheinen können (ein Papua, den ich untersuchte, sprach z. B. in dem Satze ramamini voka 'ich trinke Kaffee' das Wort für 'Kaffee' unterschiedslos bald voʒa mit sanfter stimmhafter Spirans, bald voga mit stimmhafter Media, bald voka mit Tenuis, bald vokʻa mit Tenuis aspirata, bald vokxa mit stark kratzender Affrikata aus."

[2]) Die Frage, was als Schalleinheit gilt [ob z. B. Diphthongen und Triphthongen] ist auch dahin zu beantworten: was für das Gehör als Schalleinheit wirkt. In der älteren Sprachperiode wird sich dies an der Lautentwicklung erkennen lassen.

besitzt ein ihr eigentümliches Lautsystem, dessen Laute zwar für den Phonetiker je nach dem Individuum und der Stellung im Worte beständig variieren, aber für das Gehör der Sprechenden als identische gelten. Und es fehlt uns nicht an Argumenten für diesen Satz.

Prüfen wir zunächst, in welcher Weise das Kind die Lautausdrucksbewegungen einübt. Allerdings ahmt es nicht etwa Laute, sondern Worte nach; aber korrekt zu reproduzieren vermag es zunächst nur Einzellaute. Und zwar pflegen zuerst die Vokale zu gelingen, dann Labiale, Dentale, Nasale, zuletzt Velare und Zischlaute, endlich, oft erst nach Jahren, die schwierigen Liquidä. Man kann beobachten, wie das Kind, nicht ohne grosse Anstrengung, die Artikulationsbewegungen des Erwachsenen mit Hilfe des Gehörs nachzuahmen sucht. Dabei braucht es aber nicht etwa einen Laut für jedes neue Wort neu einzulernen, sondern verwendet denselben, vom Gehör geleitet, fortan überall an seiner Stelle. Vorher aber hat es statt der unbekannten Laute einen ihm ähnlich scheinenden eingesetzt. Diese Substitutionen[1]) werden mehr und mehr eingeschränkt und hören, früher oder später, ganz auf, falls nicht etwa ein Laut überhaupt unaussprechbar bleibt, was man dann als Sprachfehler bezeichnet. Ich erinnere mich, dass mein Bruder, noch als er zur Schule kam, Zungen-*r* statt des üblichen Zäpfchen-*r* sprach. Er wurde aber dort so lange von den Mitschülern verspottet, bis er diesen von allen sofort als 'Fehler' herausgehörten Laut ablegte, um den ich ihn später als angehender Jünger der Sprachwissenschaft mehr als einmal zu beneiden Grund hatte. Ein solcher 'Sprachfehler' aber, d. h. eine Abweichung vom üblichen Lautsystem, wird von jedem und, wie man sich leicht überzeugen kann, schon vom Kinde und Analphabeten sofort in jedem Worte, welches es auch sein mag, mit unfehlbarer Sicherheit herausgehört.

Übereinstimmende Beobachtungen können wir auch an Erwachsenen machen, die durch reichlichen Alkoholgenuss von

---

[1]) Siehe Wegener, Grundfragen S. 11: „Man findet oft in der Kindersprache Verwechslung von Lauten. Ich erinnere mich von einem etwa vierjährigen Kinde den Satz gehört zu haben: sonne mân von dinne wette füttn statt: soll ich mal von diesen welche pflücken. Offenbar ist der *l*-Laut dem Kinde schwierig gewesen und darum ersetzt durch *n* oder in der schwierigen Verbindung mit *f* fortgelassen, der *k*-Laut ist ersetzt durch *t*.“

einer vorübergehenden partiellen Lähmung des Zentralorgans betroffen sind, so dass sie die Laut-Ausdrucksbewegungen nicht mehr korrekt reproduzieren können, weil die motorischen Nerven den Dienst versagen. Nur dass hier der Gang der umgekehrte ist. Zuerst misslingen die auch für das Kind kompliziertesten Laute, besonders das schwierige *r*, bis schliesslich nur noch die anfängliche Fähigkeit des Kindes, das Lallen, allein übrig bleibt. Gerade hier können wir uns deutlich überzeugen, dass, gleichviel in welchem Worte es ist, stets gewisse Laute (je nach dem Individuum verschieden) ein Hindernis bilden.

Dieselbe Erfahrung liegt drittens bei Erlernung lautlich schwieriger Fremdsprachen vor, oder bei der Entlehnung von Fremdwörtern, wofern wir uns bemühen, die fremden Laute beizubehalten. Ich erinnere an den oft angeführten Fall von frz. *jalousie, génie* u. s. w. (Paul, Prinzipien[3] S. 369). Hier macht uns, gleichviel in welchem Worte und in welcher Stellung, gerade dieser eine Laut Schwierigkeiten. Sind es etwa unbestimmbar viele Varietäten? Nein, es handelt sich um ein und dieselbe akustische Schalleinheit. Die Angehörigen der betreffenden Sprachgemeinschaft nehmen am Fremden bald genau wahr, welche Laute ihm am schwersten fallen. So ist es sprichwörtlich, dass der Franzose kein *h* zu sprechen vermag, und es hat sich über solche Lauteigentümlichkeiten überall eine gewisse Tradition entwickelt, die von den Dichtern zu komischen Effekten verwendet zu werden pflegt. (Vgl. Schuchardt, Slawo-Deutsches, S. 14—17).

Und als ein letzter Beweis kann angeführt werden, dass eine merkwürdige Art von Sprechfehlern darin besteht, dass entweder für zwei verschiedene Laute, die kurz nacheinander ausgesprochen werden sollen, ein und derselbe Laut beidemal gesetzt wird, oder dass umgekehrt ein in kurzer Entfernung wiederkehrender Laut nur einmal ausgesprochen wird.[1])

---

[1]) Vergl. Meringer und Meyer, Versprechen und Verlesen, S. 34 ff.: St*o*ss eines Erdb*o*bens; Vierzehn T*a*g' oder drei W*a*chen; Die Psalmen sind Produkte der j*ü*dischen M*ü*se (= Muse); Von Klagenf*u*rt r*u*deln (= radeln); *Sch*lägt mit den *Sch*wanzflo*sch*en (= -flossen); Nur die Cl*au*dier haben Appius geh*au*ssen; Bringst a*ll*es *l*eicht *l*aus (= 'raus); Und dass das Tha*l* ein bisse*l* b*l*eiter ist; Mit der K*r*eis*r*agd (= -jagd); e*r*fo*r*glos; Einer hat schon *g*anz [*g*]raue Haare *g*ehabt; *S*ind das *Z*i[*s*]ternen?; *D*a(*d*]runten; Da*s* war ein Fe[*s*]ttag; *tende*[*n*]ziös; *z*um Bei[*s*]piel; fran*z*ö[*s*]isch; *T*aci[*t*]us.

So kann es auf Grund dieser verschiedenartigen Erfahrungsthatsachen nicht mehr zweifelhaft sein, dass es für das Gehör einer Sprachgemeinschaft eine bestimmte Anzahl von Lauten, d. h. Schalleinheiten, giebt, welche allerdings niemals für sich allein, sondern stets nur im Zusammenhang von Wort und Äusserung reproduziert werden.

§ 3.
Phonetische Veränderungen der Worte.

1. Nach den bisherigen Ergebnissen besitzt eine Sprachgemeinschaft — so wollen wir uns künftig ausdrücken, um die Personifikation der „Sprache" zu verhüten — eine begrenzte Anzahl von Lauten, d. h. Schalleinheiten, die in den verschiedenen Worten als für das Gehör identisch wiederkehren. Daraus folgt nach dem früheren, dass, wenn uns die Sprachgeschichte phonetische Veränderungen lehrt, wir füglich nur von Wortveränderungen reden können: was abweichend reproduziert wird, ist nicht ein Laut, sondern stets ein Wort. Und der Vorgang, um den es sich handelt, ist dieser, dass eine Sprachgemeinschaft[1]) in einem Wort entweder 1. einen neuen Laut einem bisher üblichen substituiert (lat. *una* > frz. *une*) oder 2. einen üblichen wegfallen (lat. *unum* > frz. *un*) oder 3. einen neuen hinzukommen lässt (ahd. *snel* > afrz. *isnel*). Es widerspricht also den Thatsachen, von Lautwandel, Lautwechsel oder Lautveränderung zu reden: aller dieser und ähnlicher Sprachgebrauch hat nur den Wert und die Bedeutung von Metaphern, und bleibt daher in sprachwissenschaftlichen Untersuchungen besser vermieden. Der wirkliche Vorgang ist meist Lautersatz, seltener Lautschwund oder Lautzuwachs.[2]) Auch von der „Neigung oder

[1]) Durch diese Bezeichnung der Sprechenden als Sprachgemeinschaft ist von vornherein genau ausgedrückt, dass für uns im folgenden nur usuelle, nicht aber individuelle Wortveränderungen in Frage kommen.

[2]) Wenn ich hier statt der Metapher Lautwandel die genauere Bezeichnung Lautsubstitution oder Lautersatz vorschlage, so wird damit ein für alle mal die oft vorgetragene irrige Anschauung ausgeschlossen, als ob ein solcher „Wandel" nur eine bestimmte Zeit beansprucht und nachher nicht mehr „gewirkt" hätte. Eine solche Substitution kann im Gegenteil Jahrhunderte lang an jedem neuen Fremdwort vollzogen werden, worin der betreffende fremde Laut nicht zur heimischen Artikulationsbasis passt.

Tendenz" eines Lautes „sich zu wandeln" wird besser nicht mehr gesprochen: denn hier zeigt sich ein gefährlicher Fortschritt von der Metapher zur Personifikation. Halten wir künftig an der Thatsache fest: verändert wird von der Sprachgemeinschaft das Wort, substituiert der Laut.

2. Durch die Erforschung der alten Sprachdenkmäler wie der heutigen Mundarten wissen wir, dass jede Sprachgemeinschaft im Laufe der Zeit ihre Worte, d. h. ihren gesamten Besitz an möglichen Formen, auf die genannte dreifache Weise verändert. Dies geschieht aber von den verschiedenen Sprachgemeinschaften mit sehr ungleicher Geschwindigkeit. Sprachgemeinschaften, die wie die indogermanische Völkergruppe ursprünglich ihre Worte im wesentlichen phonetisch identisch gesprochen, später aber sich von einander, zunächst nur räumlich, getrennt haben, reden heute derart verschieden, dass nicht nur ein gegenseitiges Verständnis ausgeschlossen, sondern die ursprüngliche Identität der Worte (wenigstens des alten Grundbestandes) heute nur durch die sorgfältigste Sprachvergleichung im einzelnen erkennbar ist. Dabei hat sich oft genug der merkwürdige Fall ereignet, dass nicht, wie man zunächst annehmen möchte, sich die getrennten Sprachgemeinschaften ungefähr gleichmässig, jede auf ihre Weise, von der gemeinsamen Ursprache entfernt haben; sondern im Gegenteil erhielten einige das überlieferte Gut an Worten phonetisch verhältnismässig altertümlich, während andere durch Lautersatz, Lautschwund und Lautzuwachs dasselbe völlig alterierten. So sind z. B. die indogermanischen Sprachen teilweise sehr altertümlich, teilweise bis zur Unkenntlichkeit verändert. In diesem Sinne macht Franz Misteli (Typen des Sprachbaues S. 488—489) die zutreffende Bemerkung: „So muss man denn überhaupt das Wort 'alt' in Bezug auf Sprache gar nicht von zeitlicher Dauer, sondern von der Altertümlichkeit, d. h. Ursprünglichkeit der Form, verstehen.... So sind von den modernen Vertretern des Indogermanismus die baltisch-slavischen Sprachen wohl die altertümlichsten, während die germanischen und romanischen sich weit vom Urtypus entfernten, besonders die englische Sprache, welche in rücksichtsloser Beschränkung der Formenmenge und in souveräner Behandlung der Syntax alle andern Glieder des Sprachstammes überholte." Die Beispiele liessen sich leicht mehren. Man vergleiche insbesondere das heutige Friesische mit dem Englischen, das Neu-

isländische mit dem Dänischen. Und wenn wir die romanischen Sprachen ins Auge fassen, finden wir Sardisch, Toskanisch und Spanisch unmittelbar neben Galloitalisch und Portugiesisch.

3. Auch in anderer Beziehung lässt sich eine merkwürdige Ungleichheit konstatieren, und zwar innerhalb einer nnd derselben Sprachgemeinschaft. Manche Laute werden, wie uns die Sprachgeschichte lehrt, Jahrtausende hindurch in allen Worten beibehalten,[1]) andere dagegen durch neue ersetzt oder, wie idg. *p* im Keltischen, ganz fallen gelassen. Bald werden die Sonorlaute, bald mehr die Geräuschlaute von Substitutionen betroffen. Und das alles vollzieht sich stets mit einer gewissen Regelmässigkeit, wie schon die oberflächlichste Betrachtung zeigt: denn anders wäre es dem Sprachhistoriker heute nicht mehr möglich, überhaupt Sprachgeschichte zu treiben.[2])

4. Wir stehen damit vor einem mehrfachen grossen Rätsel. Da nach dem Kausalgesetz, auf dem alle Wissenschaft beruht, keine Wirkungen ohne Ursachen sein können, haben wir nach den Ursachen dieser merkwürdigen Thatsachen zu forschen. Denn an sich widerstreitet alle phonetische Veränderung — dagegen nicht die der Bedeutungen — durchaus dem Wesen und Zweck aller Sprache. Wir haben nicht auszugehen von dem Satz, dass es im Grunde nur Individualsprachen gebe,[3]) sondern davon, dass jede Sprachgemeinschaft naturgemäss beständig darauf bedacht sein muss, individuelle phonetische Abweichungen hintanzuhalten. Darum sagt Hermann Paul: „Es gehört zum eigensten Wesen der Sprache als eines Verkehrsmittels, dass der Einzelne sich in steter Übereinstimmung mit

[1]) So bemerkt Ascoli, Briefe S. 131: „Die Lautverbindung *pt*, welche in den Wörtern, deren lateinische Gestalt *septem*, *aptus* lautet, von allem Anfang an bestanden hat, hat sich unzählige Jahrhunderte hindurch unversehrt erhalten (rum. *šeapte*).“

[2]) Diese Thatsache, dass es Sprachgeschichte giebt, setzt an sich schon eine gewisse Regelmässigkeit in den Wortveränderungen voraus. Man hat dies mit Recht als ein Kriterium einfachster Art zu gunsten der Lautgesetze angeführt. Aber freilich reicht dasselbe für sich allein zu deren Nachweis nicht aus.

[3]) Paul[2], S. 35: „Wir müssen eigentlich so viele Sprachen unterscheiden, als es Individuen giebt.“

Passy, Étude § 10: Ja, jedes Individuum spricht verschiedene Sprachen: „une infinité de dialectes“.

Ebenso Easton, Amer. Journ. of Philology 1884, S. 172: „The result of all this is that every speach is practically a mixture of dialects.“

seinen Verkehrsgenossen fühlt."[1]) Denn die Sprache dient ihrem Zweck nur dann, wenn sie phonetisch immer möglichst beständig und gleichmässig erhalten bleibt: das folgt aus der Betrachtung des Wesens aller symbolischen Ausdrucksbewegungen überhaupt. Wäre kein Streben nach phonetischer Gleichmässigkeit vorhanden, so wäre niemals Sprache geschaffen und niemals eine Sprache erhalten worden.

Diese Erwägung wird uns durch eigene Beobachtung auf Schritt und Tritt bestätigt. Bekanntlich gilt es im In- und Ausland als das Merkmal höherer Bildung, über phonetische Abweichungen vom ortsüblichen Sprachgebrauch nicht zu lachen. Individuelle Abweichungen der Einheimischen werden, wenn sie für das Gehör der andern stark hervortreten, sofort als Sprachfehler gebrandmarkt und dem Spotte so gut preisgegeben, wie ein körperliches Gebrechen. Schlimmer noch ergeht es den 'Auswärtigen'. Sie werden, wenigstens auf dem Lande, verhöhnt und vielleicht noch schlimmer bedacht. Zwischen den Angehörigen von Nachbarmundarten sind Spottverse und Schimpfwörter im Umlauf, die gegenseitig das Sprechen der andern lächerlich machen (siehe C. Haag S. 109—110). Denn die Feinheit des Gehörs lässt, wie schon früher bemerkt worden, gerade bei Kindern und Analphabeten nichts zu wünschen übrig, ist wenigstens gegenüber der Nachbarmundart jedenfalls so, dass kein Phonetiker sich desselben zu schämen hätte.

Auf einen 'Auswärtigen', der in das Gebiet einer ihm fremden Mundart zugezogen ist, wird gegebenfalls sogar eine Art Zwang ausgeübt, sich den Lautstand seiner neuen Heimat anzueignen. Dies gelingt dann, wenn der betreffende noch in jüngeren Jahren ist, besonders leicht vor Eintritt der Pubertät, bevor die in der Kindheit erlernten Muskelbewegungen konstant geworden sind.[2]) So ergiebt sich uns aus der unmittelbaren

---

[1]) Siehe Prinzipien [3], S. 55. — Also das gerade Gegenteil ist wahr von dem, was Sayce (Introduction I, S. 204) ausführt: „The natural condition of language is diversity and change, and it is only under the artificiel influences of civilization and culture that a language becomes uniform and stationary."

[2]) Es sei mir hier erlaubt, einen mir unvergesslichen Vorfall aus meiner Kindheit zu berichten. Ich besuchte die Oberquarta des Gymnasiums meiner Vaterstadt Ulm gleichzeitig mit dem Sohn eines preussischen Offiziers, der aus Mainz nach Ulm versetzt worden war. Dèr betreffende Junge — ich erinnere mich noch wohl seines Namens — sprach prononciertes Rheinfränkisch und erregte dadurch erst Lachen, dann Spott, und schliesslich fasste man

Beobachtung die Thatsache, dass innerhalb einer Sprachgemeinschaft ein beständiges Streben nach Erhaltung und Ausgleichung wahrzunehmen ist.

Diese Regulierung erfolgt mittelst des, wie wiederholt betont wurde, verhältnismässig genauen Gehörs der Sprachgemeinschaft, auf welchem, wie wir sahen, überhaupt alle sprachliche Reproduktion beruht. So sagt Hermann Paul (Prinzipien[3] S. 55): „Eine Kontrolle giebt es aber dennoch, wodurch der [phonetischen] Entwicklung des einzelnen Individuums eine mächtige Hemmung entgegengesetzt wird: das ist das Lautbild.“ Wir setzen dafür genauer: die akustische Erinnerungsvorstellung des Wortes. Nachdrücklicher, als es in der Phonetik früher geschah, hat Otto Bremer diese Grundthatsache betont, und die wichtige Beobachtung hinzugefügt, dass es möglich ist, durch verschiedene Muskelbewegungen eine und dieselbe akustische Wirkung hervorzubringen. Bremer sagt darüber in seiner „Deutschen Phonetik“ (S. 2—4. Als schlagendes Beispiel wird S. 5 die Aussprache des deutschen *sch* angeführt, die mit verschiedenen Mitteln dasselbe Ergebnis erreicht.): „Die Ausprache pflanzt sich ausschliesslich mittels des Gehörs fort..... Das, was als unverrückbares Fixum für einen bestimmten Laut gilt, ist allemal der akustische Eindruck. Die Sprechwerkzeuge der einzelnen Menschen sind so verschieden gebaut, haben so verschiedene Dimensionen, dass eine ganz genau übereinstimmende Artikulation ungleichere Schallgebilde erzeugen würde, als sie thatsächlich vorhanden sind.... Unsere Aussprache beruht also nur auf Nachahmung mittels des Gehörs. Die Artikulation eines bestimmten Lautes ist also nur die Folge des Bestrebens, eine bestimmte akustische Wirkung zu erzielen. Diese ist das Prius, jene das Posterius.“

Bremers Resultat scheint mir insofern von besonderer Bedeutung, weil damit endgiltig erwiesen ist, dass bei allen Sprachen nicht die psychophysisch bewirkten Muskelbewegungen das wesentliche darstellen, sondern allein die akustische Erinnerungs-

---

seine Sprache als Beleidigung auf und prügelte den Jungen mehr als einmal in den Pausen. Die Folge war, dass das Mainzer Kind schliesslich tadellos ulmisch lernte. — Ähnliche Vorkommnisse sind vielleicht auch meinen Lesern gegenwärtig. Es würde sich lohnen, auf solche Dinge einmal besonders zu achten. Heute, bei dem wachsenden Verkehr, hört diese Abschliessung einer Sprachgemeinschaft allmählich auf.

vorstellung des Wortes, also etwas durchaus Psychisches, für die Aussprache bestimmend ist. (Der Kürze halber spreche ich hier von Erinnerungsvorstellungen schlechthin, obwohl solche meist nur im Bewusstsein des sprechen lernenden Kindes und des eine Fremdsprache lernenden Erwachsenen vorhanden sind, während man sonst genauer von Gedächtnisresiduen reden sollte). Für das Sprechen ist damit ein Primat des Psychischen vor dem Physischen endgiltig bewiesen, und es wäre sehr zu wünschen, dass man künftig nicht mehr von dem „rein physiologischen Akt" des Sprechens und ähnlichen materialistischen Missverständnissen lesen müsste. Auch nur von der phonetischen Seite betrachtet, ist das Sprechen eine hervorragend psychische Funktion des Menschen. Der alte Streit, ob die Sprachwissenschaft zu den Geistes- oder Naturwissenschaften gehöre, ist damit hoffentlich ein für allemal zu gunsten der ersteren Anschauung beigelegt.[1])

Ausser dem Gehör giebt es aber ein zweites, minder wesentliches Mittel der Kontrolle: das ist die Beobachtung der Muskelbewegungen des Sprechenden. Beim Erlernen einer Sprache durch das Kind leistet sie wichtige Dienste, und sollte füglich auch bei der Aneignung einer fremden Sprache durch

[1]) In dieser Richtung hat sich früher vor andern Hugo Schuchardt unsern wärmsten Dank erworben. Nachdem um die Mitte des Jahrhunderts Schleicher und Max Müller jene materialistische Theorie lebhaft befürwortet hatten, wirkte es wie eine Entdeckung, als Schuchardt im Jahre 1885 schrieb: „.... Die heutige Periode, welche der Sprachwissenschaft den Charakter einer Geisteswissenschaft zuerkennt, welche in der Sprache keinen natürlichen Organismus, sondern ein soziales Produkt erblickt" (Lautgesetze S. 34). — Und später einmal (Litbl. g. r. Ph. 1892, Sp. 314) gebrauchte Schuchardt den treffenden Vergleich: „Um die Sprachwissenschaft haben sich bekanntlich die Natur- und die Geistes- (oder Geschichts-)wissenschaften gerissen wie in der mittelalterlichen Legende die Teufel und die Engel um die Seele des Menschen; jetzt pflegt man sie ihrem Inhalt nach zu den Geisteswissenschaften, ihrer Methode nach zu den Naturwissenschaften zu zählen, mit fast dem gleichen Rechte könnte man das Umgekehrte thun." — Übrigens haben wir diese frühere Ungewissheit weniger der Sprachwissenschaft als dem damaligen Stande der Philosophie zuzuschreiben: alles Psychische wurde in mechanische Formeln gezwängt, und die Psychologie schien sich in Empfindungslehre auflösen zu wollen. Noch heute nimmt die physiologische (experimentelle) Psychologie einen grossen Teil des Raums ein, den die Psychologie zu beanspruchen hätte. (Vgl. über diese hochinteressanten Fragen die treffliche kleine, klar geschriebene Schrift von Hugo Münsterberg, Über Aufgaben und Methoden der Psychologie, Schriften der Gesellschaft für psychologische Forschung II, Leipzig 1891.)

den Erwachsenen eine ähnliche Rolle spielen. Man weiss, dass Taubstumme die Rede thatsächlich vom Munde abzulesen verstehen: so charakteristisch sind für den aufmerksamen Betrachter die optischen Eindrücke der Muskelbewegungen.

5. Die erste Folgerung, die wir aus dem Bisherigen zu ziehen haben, lautet also: Die phonetischen Veränderungen der Worte einer Sprachgemeinschaft können (abgesehen von der Kultursprache, wovon in § 18) nicht individuell (sonst hätten sie den Charakter von Sprach- oder Sprechfehlern), sondern müssen sozial bedingt sein. In richtiger Erkenntnis dieser Sachlage sagt Karl Brugmann (Stand der Sprachwissenschaft S. 50): „Jeder steht unter dem Zwange der Gesellschaft, in der er lebt. Es muss also die Neigung zur Abweichung bei einer grösseren Anzahl von Individuen zugleich vorhanden sein, damit sie durchdringen kann...... An der Bewegung sind, bei allen Verschiedenheiten im Einzelnen, sämtliche Angehörige der Sprachgenossenschaft beteiligt, und die Bewegungsrichtung ist bei allen die gleiche.“ Unsere Untersuchung wird diesen Satz bestätigen. Mit grosser Entschiedenheit hat sich Ascoli in diesem Sinne ausgesprochen (Briefe S. 48).

Und eine zweite, nicht minder wichtige Folgerung ist aus dem Gesagten zu gewinnen: Phonetische Veränderungen werden von einer Sprachgemeinschaft in der Regel derart vollzogen, dass dieselben unbemerkt bleiben.[1])

---

[1]) So sagt Whitney-Jolly S. 76: „Lautveränderungen beruhen auf der unwillkürlichen Wirkung von Strebungen, über die sich der einzelne selbst keine Rechenschaft giebt, auf der Beeinflussung menschlicher Organe durch sie, deren Bau und Verrichtungen ihm nahezu oder völlig unbekannt sind.“

Und ähnlich Brugmann (Kuhns Zeitschrift 1879, S. 4): „Jede lautliche Neigung, welche in einer Sprache aufkommt, wirkt blind, d. h. so dass jedes Bewusstsein von einer Fortentwicklung und Umgestaltung des überkommenen Sprachstoffs den Sprechenden zu der Zeit, wo sie die Fortentwicklung vollziehen, völlig abgeht. Man hat zu erwarten, dass allemal der ganze Sprachstoff, der von den Sprechenden den Sprachorganen unterworfen wird und demgemäss zur Aussprache kommt, von dieser rein mechanischon 'Lautneigung' ergriffen werde.“ — Dass und warum hier die Vorstellung von einer „Lautneigung“ zu beanstanden sein dürfte, ist zu Beginn dieses Paragraphen gezeigt worden.

Joh. Schmidt, Deutsche Literatur-Zeitung 1885, Sp. 340, bemerkte gegen Curtius' „Kritik“: „So viel Ref. weiss, herrscht, Friedr. Müller ausgenommen, allgemeines Einverständnis darüber, dass sämmtliche Lautveränderungen sich ohne Bewusstsein der Sprechenden vollziehen, keine 'Moden' sind, welche der einzelne nach Belieben mitmachen oder ablehnen kann.“

Denn würden sie von den Sprechenden bemerkt, so würde sofort eine Regulierung nach dem Gehör eintreten. Auch dieser Satz wird sich uns im einzelnen bewahrheiten.

§ 4.
Die konstruktive Sprachforschung.

1. Nach diesem ersten, vorbereitenden Teil unserer Untersuchung stehen wir vor der Aufgabe, in geschichtlicher Betrachtung zu schildern, wie die noch heute im Streite liegenden entgegengesetzten Anschauungen über die Veränderungen der Aussprache entwickelt worden sind, insbesondere aber, wie und von wem der Satz von den Lautgesetzen zuerst ausgesprochen worden ist.

Auszugehen haben wir dabei von der Thatsache, dass den Begründern der neueren Sprachwissenschaft zweierlei grammatische Methoden vorgelegen haben, die der Griechen und Römer und diejenige der Inder. In der griechisch-römischen Grammatik wurden die Laute und die phonetischen Veränderungen fast durchweg vom ästhetischen Standpunkt aus betrachtet: man stritt sich über den ästhetischen Wert der Vokale, erklärte das *a* für den schönsten Sonorlaut, das *l* für den schönsten Geräuschlaut, am hässlichsten fand man das *s* (vgl. Kretschmer, Einl. S. 1 Anm.). Die Lautsubstitutionen glaubte man um des Wohllauts willen, aus euphonischen Gründen vollzogen. In

---

Ferner Wundt, Essays S. 284: „Die Vorgänge, welche die Entstehung und allmähliche Umbildung der einzelnen ausdrucksvollen Laute und Lautkomplexe herbeiführen, vollziehen sich durchgehends willenlos, teils unter dem Einflusse der mechanischen Bedingungen, die sich von Seiten der Artikulationsorgane ergeben, teils unter der Wirkung aller der psychologischen Motive, die aus Wahrnehmungen und Assoziationen entspringen können, wobei unter den letzteren wieder diejenigen Assoziationen, die innerhalb der sprachlichen Formen selber sich ausbilden, eine wichtige, wenn auch schwerlich die einzige Rolle spielen.“

V. Henry, Antinomies linguistiques S. 66—67, sprach den Satz aus, dass sämtliche Sprachneuerungen unabsichtlich geschaffen werden, und führte ihn, an der Hand geeigneter Beispiele, für die sechzehn Kategorien von Sprachveränderungen durch, die er, in Lautlehre, Bedeutungslehre, Wortlehre und Syntax, als allein vorhanden annahm. Sehr lesenswert ist die glänzende Darstellung, in der er nachwies, wie ungerechtfertigt es ist, bei Ersatzdehnung, Ferndissimilation der Konsonanten, Analogiebildung und ähnlichen Erscheinungen den Sprechenden irgend welche Absicht zuzuschreiben, die erst von manchen Grammatikern hineingetragen wird.

einen andern Irrtum gerieten die indischen Sprachforscher. Zwar war ihre Methode eine statistische, also von der heutigen nicht allzu weit entfernt. Aber sie glaubten einen grossen Teil rein phonetischer Veränderungen zum Zweck der Bedeutungsverschiedenheit geschaffen. Sie besassen noch nicht die erst in der Gegenwart erworbene historische Erkenntnis, dass die Sprachsymbole als phonetische Phänomene mit dem damit assoziierten Bedeutungsgehalt (dem durch diese Muskelbewegungen symbolisierten Erlebten) an sich nichts zu schaffen haben. Mit andern Worten, ihnen fehlte noch die sogenannte Trennung von „Laut- und Bedeutungswandel". Dass accentuelle Lautveränderungen, wie der Ablaut, nicht etwa mit Absicht vollzogen sind, damit die Formen mit verschiedener Bedeutung auch phonetisch verschieden sein sollen, entging noch den umsichtigen indischen Gelehrten: das Verhältnis ist übrigens schwer genug zu durchschauen (siehe unten § 9). Als Pâṇini in seiner klassischen Sanskritgrammatik die drei letzten Bücher den phonetischen Veränderungen widmete, da vermengte er grammatische Erscheinungen, wie Reduplikation und Augment, mit phonetischen, wie dem Ablaut und den Assimilationen in Wort und Äusserung (den sogenannten Sandhiregeln). (Vgl. Benfey, Geschichte der Sprachwissenschaft S. 99).

Diese irrtümlichen Auffassungen, die bei den Griechen aus ihrer hervorragend ästhetischen Veranlagung, bei den Indern aus einem nicht historischen, sondern streng systematischen Denken hervorgegangen sind, haben noch bis in die Gegenwart nachgewirkt, und sind heute zwar überwunden, aber noch nicht endgiltig beseitigt. Die euphonische[1]) und die grammatische[2])

---

[1]) Von der Gabelentz, Sprachwissenschaft S. 203 ff., tadelte mit Recht die ältere Anschauung, wonach aller bedingte Lautwandel als 'euphonisch' betrachtet wurde. „Es ist zu vermuten, dass in weitaus den meisten Fällen nicht Zwecke, sondern Ursachen, nicht vorgestellte akustische Wirkungen, sondern mechanische Vorgänge in den Sprachorganen das erzeugen, was man Wohllaut nennt.... Wir fassen den Begriff der Euphonik sehr weit, so dass jede Art gegenseitiger Beeinflussung von Lauten oder Betonungen unter ihn fällt. An eigentlichen Wohllaut ist dabei am wenigsten zu denken, und man hat sehr verständiger Weise den anspruchsvollen griechischen Namen durch den nüchternen indischen ersetzt; das Wort *sandhi* ist nachgerade Gemeingut der Sprachwissenschaft geworden."

Aber Benfey behauptete noch 1877 (Göttinger Nachrichten 1877, S. 552): „Was für die Volkssprache als richtig und schön anerkannt ist, dem unter-

Erklärung sind noch in neuester Zeit von angesehenen Gelehrten vorgetragen worden. Es ist eines der wesentlichsten Verdienste der gegenwärtigen Sprachforschung, hier volle Klarheit geschaffen zu haben.

Der Gelehrte, welcher hier zum ersten male reinliche Scheidung anstrebte, war kein anderer als der Begründer der

---

wirft sich auch — mit oder häufiger noch ohne Bewusstsein — jedes Mitglied der kleineren Komplexe, welches das Bedürfnis fühlt, in den das ganze Volk umfassenden Kreis zu treten.... Spezielle Richtungen, welche in den kleineren Komplexen, im Gegensatz zu den allgemein für richtig oder schön geltenden, hervortreten, werden als Fehler gebrandmarkt und, wo sie nicht durch den geselligen Verkehr, oder andere Einwirkung derer, welche als Vertreter des allgemein als recht und schön anerkannten gelten, von selbst weichen, werden sie mit Absicht vermieden und gegen das allgemein gültige vertauscht. In einfachen Verhältnissen — in denen noch keine Schrift vorhanden war — werden als solche Vertreter Dichter, Redner und überhaupt diejenigen betrachtet sein, welche die Gabe besassen, auf andre durch entscheidende, ergreifende, oder überhaupt zweckmässige Benutzung des Wortes zu wirken."

Paul, in seiner Besprechung von Scherers „Zur Geschichte der deutschen Sprache", wies diesem Gelehrten nach, dass er noch der alten Anschauung von 'euphonischen Veränderungen' huldige. „Vor allem spielt nach Scherer die Ästhetik bei den Lautveränderungen eine grosse Rolle.... Gesteigerter oder sinkender Nationalgeschmack ist Hauptbedingung für die wichtigsten Prozesse.... Aus diesem Ästhetisieren entspringt eine neue Periodisierung der deutschen Sprache, oder vielmehr der ganzen deutschen Kulturbewegung." Scherer wandte seine Scheidung nach „männlichen und weiblichen Perioden" wie auf die Literaturgeschichte, so auch auf die Sprachgeschichte an und verlegte z. B. die hochdeutsche Lautverschiebung darum in eine „weibliche" Periode, weil dieselbe auf einer Vernachlässigung der Konsonanten und diese ihrerseits auf dem ästhetischen Wohlgefallen an dem Klange der Vokale beruhe.

[2]) Noch im Jahre 1877 schrieb Benfey (Gött. Nachrichten 1877, S. 534), dass er, „im Gegensatze zu jüngeren Sprachforschern, zwei Hauptklassen von Lautumwandlungen unterscheide. Die eine umfasst diejenigen, welche zu Begriffsbestimmungen dienen (z. B. skt. *aindrá*, dem Indra gehörig, *Paúrukutsi*, Nachkomme des Purukutsa)..., zweitens solche, welche sich aus rein lautlichen Verhältnissen erklären. Diese kommen in Verbindung mit so verschiedenartigen begrifflichen Umwandlungen vor, dass es keinem Zweifel unterworfen werden kann, dass sie von der etwaigen Begriffsdifferenz ganz unabhängig und nur durch lautliche Einflüsse entstanden sind.... Die lautlichen Umwandlungen der ersten Kategorie nennen wir grammatische, die der zweiten phonetische. Diese zweite Kategorie zerfällt ebenfalls in zwei Abteilungen ..., die selbständigen und die unselbständigen" [spontanen und bedingten]. Die ersteren fallen auf „durch die gewöhnlich sehr weit reichende, bisweilen fast durchgreifende Regelmässigkeit", z. B. in der germanischen sog. Lautverschiebung."

Sprachenkunde als Wissenschaft, Wilhelm von Humboldt. Kurz und bündig hat er seinen Standpunkt ausgesprochen in einem Briefe an Franz Bopp (Lefmann III, S. 52, 26. Sept. 1826): „Absichtlich grammatisch ist gewiss kein Vokalwechsel. Aller in Ableitung und Konjugation rührt, dünkt mich, immer entweder von der Natur der Buchstaben oder ihrem Einfluss auf einander oder vom Accent her. .... Vorzüglich wichtig ist der Accent, und es ist offenbar, dass er oft die Beschaffenheit der ihm unterworfenen Laute verändert. So erkläre ich *condemno* u. *damno*..... Eine accentlose Sprache lässt sich nicht denken." (Lefmann III, S. 15.) Diese Sätze verdienen klassisch genannt zu werden: denn hier wird zugleich die unrichtige Auffassung der indischen Grammatiker zurückgewiesen und die auch für uns heute zu Recht bestehende Dreiheit von Hauptkategorien phonetischer Veränderungen aufgestellt.

Wie aber Humboldt zu diesen für seine Zeit glänzenden und einzigartigen Entdeckungen gelangte, diese Frage lässt sich nicht allzu schwer beantworten. Er besass einmal eine damals unerhörte Sprachenkenntnis und wusste sich so von den Schulmeinungen, welche noch die Brüder Schlegel vortrugen, frei zu machen. Überdies aber war er, mit Hilfe des Kantschen Kriticismus, tiefer in das Wesen der Sprache eingedrungen als irgend ein Sprachforscher vor ihm. Er war der erste, welcher die nur auf Assoziation beruhende, lose Beziehung zwischen den akustisch-motorischen Wortvorstellungen und ihren Bedeutungen klar durchschaute und diese Trennung folgerichtig durchführte. Er drängte darauf, man solle „mehr von demjenigen abstrahieren, was die Sprache als Bezeichnung der Gegenstände und Vermittlung des Verständnisses wirke". Die Betrachtung des Sprechens als phonetisches Phänomen an sich ist zuerst von Wilhelm von Humboldt angebahnt und ermöglicht worden: hierin liegt sein grösstes, nicht hoch genug zu veranschlagendes Verdienst um die Sprachforschung. Denn es leuchtet ein, dass erst damit die Voraussetzung zur heutigen lautphysiologischen Sprachbetrachtung und zu einer selbständigen Lautlehre gewonnen war.

Humboldt that den entscheidenden Schritt in seiner Scheidung von „äusserer und innerer Sprachform". Aber wenn irgendwo, so hat sich hier das Gefährliche der metaphorischen Ausdrücke gezeigt. Besonders die zweite Bezeichnung ist öfter missverstanden

als richtig aufgefasst worden. Der Gelehrte meinte mit der „äusseren Sprachform“ nichts weiter als die sprachlichen Symbole, die psychophysischen Erzeugnisse der Muskelbewegungen, kürzer gesagt, die phonetischen Phänomene. Und unter der „inneren Sprachform“, in die später so viel hineingedeutet worden ist, verstand er nichts anderes als den gesamten Bestand der mit den akustisch-motorischen Worten und Wortformen assoziierten Bedeutungen. Beides zusammen stellte er einem Dritten gegenüber, dem Inhalt, wie er es ausdrückte: es sind die Bewusstseinsvorgänge, welche der Sprechende äussert, d. h. durch Reproduktion der mit Bedeutungen assoziierten Lautgruppen symbolisiert.[1])

Von höchster Wichtigkeit wurden für die Entwicklung der modernen Sprachwissenschaft jene von den Indern beobachteten und auch in der Schrift peinlich befolgten Sandhigesetze (Assimilationen von Nachbarlauten). Hier waren — ganz im Gegensatz zu den als mehr oder weniger beliebig gedachten Wohllautsregeln der Griechen — bereits Gesetze aufgestellt, Gesetze, die von der Natur der in Wort und Äusserung an einander tretenden Laute bedingt waren: eine wichtige Kategorie phonetischer Veränderungen war in ihrem Wesen erkannt und ein für allemal festgelegt. Und hier sehe ich die ältere der beiden historischen Grundlagen des Begriffes „Lautgesetz“. Wir werden unten erkennen, wie Franz Bopp im Anschluss an die englischen Sanskritgrammatiker, die ihrerseits von ihren indischen Lehrern darüber unterrichtet worden waren, ebenfalls die „Klasse der Wohllautsregeln“ aufstellt, entsprechend den indischen Sandhiregeln. Als ihm dann durch Humboldt der Gedanke vermittelt wurde, dass in der Sprache als einem phonetischen Phänomen (der „äusseren

[1]) Ich muss mir versagen, auf diese hochinteressante Frage hier näher einzugehen. Für unsern Zweck mag der Hinweis darauf genügen, dass zuerst Humboldt hier scharf geschieden hat. — Vor wenigen Jahren hat Marty in einem trefflichen und sehr lesenswerten Aufsatz, in den Symbolae Pragenses, die Frage der „inneren Sprachform“ aufs neue erörtert. Ich kann ihm nicht immer beipflichten, und möchte insbesondere Humboldt gegen Martys Polemik in Schutz nehmen. Das Problem, um welches es sich hier im Grunde handelt, ist das von „Sprechen und Denken“, woran die Frage nach der Einteilung der Grammatik, zumal die Frage „was ist Syntax“ hängt. Vielleicht ist es mir vergönnt, in einem weiteren Aufsatz auf dieses Thema zurückzukommen.

Sprachform") durchweg Gesetze zu beobachten seien, gebrauchte er erst den Ausdruck Wohllautsgesetz und hernach als festen Terminus schlechthin „Lautgesetz". Auch hier also hat Humboldt entscheidend eingegriffen.

Wenn seine Anschauungen in beiden Punkten, was die Art und Weise der phonetischen Veränderungen und was ihre Regelmässigkeit betrifft, sich damals nicht für immer durchgesetzt, sondern die ästhetische Beurteilung der Griechen sowie die teilweise grammatische der Inder sich stets daneben behauptet haben, so liegt das teilweise an dem schweren und dunklen Stil des Gelehrten. Wie er sein Denken an der Philosophie Immanuel Kants geschult hatte, so schrieb er — nicht in den Briefen, wohl aber in seinen philosophischen Werken — einen ähnlich gewundenen und schwer verständlichen Stil, so dass diesem „Kant der Sprachwissenschaft", wie ich ihn nennen möchte, zwar eine gewaltige Wirkung beschieden war und, wie ich denke, für immer beschieden bleibt, dass aber auch sein Schicksal sein wird, stets nur schwer verstanden zu werden.

2. Wenn in diesem Zusammenhang der schwierige Versuch gewagt werden darf, jene ältere Periode der Sprachwissenschaft, von Humboldt bis Schleicher, zu charakterisieren, so finden wir zwei Grundgedanken, die allen Arbeiten jener Gelehrten zu Grunde liegen. Das ist einmal die Auffassung der Sprache als eines Organismus, und zweitens die Trennung aller Sprachentwicklung in zwei Epochen, die der Organisation als einer natürlichen Entstehung und die der kulturellen Verwendung und Ausbildung.

Diese beiden Gedanken stammen von Wilhelm von Humboldt, dem geistigen Haupt und Führer der vergleichenden Sprachforscher, welcher in dieser seiner Bedeutung von Bopp und Pott, Curtius und Schleicher bei jeder Gelegenheit mit freudigem Danke anerkannt worden ist. Vgl. Delbrück, Sprachstudium[3] S. 27. Nachdem Wilhelm von Humboldt sich im vertrauten Umgange mit Goethe und Schiller und besonders durch das ernste Studium Kants[1]) geschult hatte, wandte er sein um-

[1]) Es wäre eine lohnende und höchst anziehende Aufgabe, den Einfluss Kants auf Humboldt und damit auf Richtung und Methode der Sprachwissenschaft einmal vom Standpunkte der heutigen Sprachforschung aufzuzeigen. Diese Arbeit würde ein wesentliches und gewiss nicht das unwichtigste Glied in der Reihe der verdienstlichen Untersuchungen bilden,

fassendes und tiefeindringendes Denken der Sprachenkunde zu und verlieh ihr so die gediegene wissenschaftliche Grundlage, die derselben bis dahin, trotz der Bemühungen der Brüder Schlegel und anderer Romantiker, gefehlt hatte. Er hatte sich eine für die damalige Zeit wunderbar ausgebreitete Sprachenkenntnis erworben und verwendete diese nun von Beginn an für die eigentlichen Grundfragen aller sprachlichen Forschung, das Problem vom Wesen und Zweck des menschlichen Sprechens und insbesondere den Zusammenhang und Anteil dieser Fertigkeit an der menschlichen Kulturentwicklung. Für das Humanitätsideal, diesen Lieblingsgedanken der führenden Geister des 18. Jahrhunderts, glaubte er hier eine der wesentlichsten geschichtlichen Voraussetzungen aufzeigen zu können. Dass aber dieses Ziel nur zu erreichen war, wenn man von einer tiefgründigen Untersuchung zunächst der phonetischen Phänomene als solcher den Ausgang nahm, blieb seiner kritischen Erkenntnis nicht verborgen. So schrieb er einmal an seinen Freund Bopp, er treibe das Sanskrit nicht um der Litteratur, sondern eigentlich um der Sprache willen; so erkundigte er sich bei ihm eingehend und wiederholt nach der Aussprache der indischen Lautzeichen, so studierte er den Accent und andere Probleme dessen, was wir heute Lautlehre nennen. (4. Januar 1821.) Zu diesem Zweck verschaffte er sich eingehende Kenntnis der ihm zugänglichen litteraturlosen Sprachen, was damals noch ein neues und z. B. den Brüdern Schlegel unerhörtes Unternehmen war, welche ihrerseits das Sanskrit wesentlich wegen der darin niedergelegten Poesie und Philosophie studierten.

Zu Beginn dieser Abhandlung haben wir „die Sprache als Ausdrucksbewegung" aufzufassen und zu bestimmen gesucht, und schon dort an Humboldts treffliches Wort erinnert, dass das Sprechen kein *ἔργον*, sondern eine *ἐνέργεια* sei, dass die Sprache als phonetisches Phänomen ausserhalb des Sprechenden überhaupt nicht existiere. Diesen seinen Grundgedanken hat er

---

deren neuerdings Kants allseitige Wirksamkeit gewürdigt worden ist. In lichtvoller Weise hat Rudolf Haym in seiner trefflichen Biographie Humboldts (Berlin 1856) dessen sprachliche Arbeiten geschildert und ist insbesondere dem Einflusse Kants (S. 446—643) auf dieselben liebevoll nachgegangen. Weniger befriedigt mich das, was Steinthal (H.'s sprachw. Werke S. 230—42) darüber bemerkt: hier macht sich zu viel Hegelsche Dialektik breit.

stets nachdrücklich betont. So wenn er sagt (Verschiedenheit des Sprachbaues, ed. Steinthal S. 378): „Eine Sprache kann unter keiner Bedingung wie eine abgestorbene Pflanze erforscht werden. Sprache und Leben sind unzertrennliche Begriffe, und die Erlernung ist in diesem Gebiete immer nur Wiedererzeugung.“ Und ferner ebenda S. 260: „Man muss die Sprache nicht sowohl wie ein totes Erzeugtes, sondern weit mehr wie eine Erzeugung ansehen, mehr von demjenigen abstrahieren, was sie als Bezeichnung der Gegenstände und Vermittlung des Verständnisses wirkt, und dagegen sorgfältiger auf ihren mit der inneren Geistesthätigkeit eng verwebten Ursprung und ihren gegenseitigen Einfluss zurückgehen.“

Zweitens haben wir uns hier zu erinnern, dass sich uns das Sprechen — wieder nur als phonetisches Phänomen betrachtet — ergeben hat als eine psychophysische Thätigkeit der Sprechwerkzeuge, welche noch heute ebensowohl symptomatisch (als Reflexbewegung) wie symbolisch (als Willkürbewegung) vollzogen wird. Die Fähigkeit zur Lautbildung war dem Menschen von Anfang an angeboren, und ist, im wesentlichen durch einen höheren Grad und Steigerung des menschlichen Intellekts, als Willkürbewegung vermannigfaltigt und zu festen akustisch-motorischen Erinnerungsvorstellungen ausgebildet worden. Dabei bleibt aber der Mensch stets abhängig von der psychophysischen Konstitution seiner Sprachorgane. Dieser nativistische Standpunkt war auch derjenige Humboldts, und so erklärt sich uns folgende stark metaphorisch gefärbte Äusserung: „Die Sprache besitzt eine sich uns sichtbar offenbarende, wenn auch in ihrem Wesen unerklärliche Selbstthätigkeit, und ist, von dieser Seite betrachtet, kein Erzeugnis der Thätigkeit, sondern eine unwillkürliche Emanation des Geistes, nicht ein Werk der Nationen, sondern eine ihnen durch ihr inneres Geschick zugefallene Gabe.“ (Verschiedenheit des Sprachbaues, ed. Steinthal S. 189).

Das Lautsystem einer jeden Sprachgemeinschaft, ihre phonetischen Phänomene und Veränderungen sind, weil psychophysisch durch die Organe und psychisch durch die geistige Anlage bedingt, nichts durch freies Belieben, etwa nach ästhetischen Absichten geregeltes, sondern etwas natürliches, in gewissem Sinne organisches. So kam Humboldt zu dem Satz, den wir schon in seiner ersten Abhandlung (Ankündigung über das Baskische, ed. Steinthal, Einleitung) angedeutet und in seiner

zweiten (Sprachstudium, ed. Steinthal S. 48) klar ausgesprochen finden: „Auch die Mundart der rohesten Nation ist ein zu edles Werk der Natur, um, in so zufällige Stücke zerschlagen, der Betrachtung fragmentarisch dargestellt zu werden. Sie ist ein organisches Wesen,[1]) und man muss sie als solches behandeln." Der Vergleich mit den wirklichen Organismen wird sogar so weit durchgeführt, dass wir geradezu an August Schleicher gemahnt werden; so wenn Humboldt sagt (Über das Sprachstudium, ed. Steinthal S. 49): „Die wichtige Frage, ob und wie sich die Sprachen, ihrem inneren Bau nach, in Klassen, wie etwa die Familien der Pflanzen, abteilen lassen, kann nur auf diese Weise gründlich beantwortet werden."

Dies ist in den Grundzügen seine Lehre vom Organismus der Sprache, wo wir es, wie das Studium seiner Werke zeigt, im Grunde nur mit einer kühnen Metapher zu thun haben, die gebraucht wird, um die natürlich bedingte Einheitlichkeit der Lautsysteme zu bezeichnen. Die Spitze dieser ganzen Lehre war, wie man deutlich bemerkt, stets gegen alle lehrhaften Regelungen des Lautstands und alle ästhetisch-euphonische Beurteilung gerichtet. Der Unterschied liegt nur im Wort: wo wir heute von einem durch die psychophysische und psychische Natur der Sprachgemeinschaft bedingten System reden, sprach Humboldt, in der mehr rhetorischen Diktion seiner Zeit, von einem Organismus. Freilich haben die meisten seiner Nachfolger die Metapher wörtlich genommen, bis schliesslich Schleicher bei der Lehre von einem wirklichen Sprachorganismus anlangte.

Unten (in § 18) werden wir auf den einschneidenden Unterschied zu sprechen kommen, der zwischen Mundart und Kultursprache (= Gemein- und Schriftsprache) besteht. Schon Humboldt ist dieser Gegensatz nicht entgangen. Er erkannte, dass nur ausserhalb der durch stillschweigendes oder ausdrückliches Kompromiss hergestellten Regelungen der Kultursprache die Sprache unter ihren natürlichen Bedingungen stehe. So kam er auf die zweite der Lehren, die später Gemeingut der Epoche

---

[1]) Delbrück, Sprachstudium[3] S. 5, weist den Namen „Organismus der Sprache" schon bei Friedrich Schlegel, in der „Sprache und Weisheit der Inder" 1808, nach. Der Ausdruck wird aber dort nur nebenbei gebraucht, so dass ich es für wahrscheinlich halte, dass er schon früher auf die Sprache angewendet worden ist. Eine Nachforschung darüber wäre von Interesse.

wurden, die Scheidung einer Organisations- und Ausbildungsperiode. Klar und deutlich ist auch dieser Gedanke schon in der Abhandlung über das Sprachstudium (1826, ed. Steinthal, S. 47) ausgedrückt: „Der Kürze wegen will ich ... die beiden beschriebenen Teile des vergleichenden Sprachstudiums durch die Untersuchung des Organismus der Sprachen, und die Untersuchung der Sprachen im Zustande ihrer Ausbildung bezeichnen. Der Organismus der Sprachen entspringt aus dem allgemeinen Vermögen und Bedürfnis des Menschen zu reden, und stammt von der ganzen Nation her; die Kultur einer einzelnen hängt von besonderen Anlagen und Schicksalen ab, und beruht grossenteils auf nach und nach in der Natur aufstehenden Individuen. Der Organismus gehört zur Physiologie des intellektuellen Menschen, die Ausbildung zur Reihe der geschichtlichen Entwickelungen. Die Zergliederung der Verschiedenheiten des Organismus führt zur Ausmessung und Prüfung des Gebiets der Sprache und der Sprachfähigkeit des Menschen; die Untersuchung im Zustande höherer Bildung zum Erkennen der Erreichung aller menschlichen Zwecke durch Sprache.“ Und ferner sagt Humboldt (ebenda S. 45): „Bei den Töchtersprachen der Lateinischen, bei der Neu-Griechischen und bei der Englischen, welche für die Möglichkeit der Zusammensetzung einer Sprache aus sehr heterogenen Teilen eine der lehrreichsten Erscheinungen und der dankbarsten Gegenstände für die Sprachuntersuchung ist, lässt sich die Organisationsperiode sogar geschichtlich verfolgen, und der Vollendungspunkt bis auf einen gewissen Grad ausmitteln; die Griechische finden wir bei ihrem ersten Erscheinen in einem, uns sonst bei keiner bekannten Grade der Vollendung, ... die Römische sehen wir einige Jahrhunderte hindurch gleichsam ruhen, ehe feinere und wissenschaftliche Kultur in ihr sichtbar zu werden beginnt.“ Es könne aber auch geschehen, dass eine Kultursprache ihrerseits wieder unter organische Lebensbedingungen trete: insbesondere gelte dies von den romanischen Sprachen (Verschiedenheit des Sprachbaues, ed. Steinthal, S. 246—247): „Man kann einer vielfachen Reihe von Veränderungen nachgehen, welche die Römische Sprache in ihrem Sinken und Untergang erfuhr, man kann ihnen die Mischungen durch einwandernde Völkerhaufen hinzufügen: man erklärt sich darum nicht besser das Entstehen des lebendigen Keims, der in

verschiedenartiger Gestalt sich wieder zum Organismus neu aufblühender Sprachen entfaltete. Ein inneres, neu entstandenes Prinzip fügte, in jeder auf eigne Art, den zerfallenden Bau wieder zusammen, und wir, die wir uns immer nur auf dem Gebiete seiner Wirkungen befinden, werden seiner Umänderungen nur an der Masse derselben gewahr."

In Gemeinschaft mit Bopp erklärte Humboldt die grammatische Entwicklung der Sprachen in ihrer Organisationsperiode durch Agglutination. Von ihm scheint diese Theorie zu stammen (Delbrück, Sprachstudium[3] S. 15—16. 73—74), welche im Gegensatz zur indischen Grammatik und zur Lehre der Brüder Schlegel und ihrer Schule steht. Am 27. April 1820 schrieb Humboldt an Bopp (Lefmann III, S. 5—8): „Ich freue mich, dass auch Sie finden, dass das meiste in den Sprachen Zusammensetzung ist." Und gleichzeitig stellte er auf Grund seiner reichen Kenntnis verschiedener Sprachtypen den Satz auf (Sprachstudium, ed. Steinthal, S. 54): „Auch ist mir keine Sprache bekannt, deren grammatische Formen nicht noch selbst in ihrer höchsten Vollendung unverkennbare Spuren der ursprünglichen Silben-Agglutination an sich trügen." Diese Agglutinationstheorie bildete ein wichtiges und unentbehrliches Glied in seiner Sprachbetrachtung, weil er so im stande war, zwischen grammatischen und phonetischen Veränderungen schärfer zu scheiden als es die indischen Grammatiker gethan hatten.

Um die Sprachen unter natürlichen Bedingungen im „Zustand ihrer Organisation" zu studieren, bevorzugen wir heute als Gegenstand der Forschung die Mundarten der Gegenwart. So beschäftigte sich Humboldt in der That eingehend mit den litteraturlosen Mundarten Amerikas. Aber die Mundarten des eigenen Landes, welche das beste Thatsachenmaterial geboten hätten, blieben ausserhalb seiner und seiner nächsten Nachfolger Betrachtung. Das lag einmal daran, dass die noch bis in die jüngste Zeit reichende Auffassung der modernen Mundarten der Kulturvölker als Entartungen der Kultursprachen damals unbeschränkt herrschte. Und ferner wurde massgebend Humboldts und Bopps Vorliebe für das Problem des Ursprungs der indog. Sprache. Nachdem man das Sanskrit kennen gelernt und zunächst seine Altertümlichkeit sehr überschätzt hatte, hoffte man hier, an diesem interessantesten Fall, einen Blick in die Entstehung einer Sprache thun zu können. So kam es, dass statt

der modernen Mundarten die indog. Ursprache Hauptziel der Forschung wurde. Trotz Humboldts richtiger theoretischer Erkenntnis geriet man in der Praxis auf einen falschen Weg, indem man an der Kultursprache des Sanskrit das Wesen einer unter natürlichen Bedingungen stehenden Sprache festzustellen suchte: dies war der folgenschwere Irrtum Bopps und mit ihm der ganzen älteren Periode der Sprachwissenschaft. Humboldt selbst ist von dieser Einseitigkeit noch frei geblieben: er hat Bopp oft genug aus seinen reichen Kenntnissen der primitiven Sprachen wertvolle Belehrung über die indogermanischen Sprachen gewährt. Aber die Nachfolger beschränkten sich bald nahezu auf diese letzteren. So erklärt es sich, dass die Anschauungen der griechisch-römischen und indischen Grammatiker bald wieder üppig ins Kraut schossen und das Lebenswerk des grossen Mannes überwucherten.

Wir kommen nun zum letzten, aber für den Zweck unserer Betrachtung wichtigsten Grundgedanken Humboldts. Er zuerst hat von **phonetischen Gesetzen**[1]) gesprochen (so in einem Briefe an Bopp vom 26. Sept. 1826, Lefmann III, S. 52). Es war dieser Schritt nur eine notwendige Konsequenz seiner Lehre. Denn nachdem er erkannt hatte, dass die phonetischen Phänomene und ihre Veränderungen durch die natürliche Konstitution der Sprachgemeinschaften bedingt sind, war die Zurückführung derselben auf Gesetze eine selbstverständliche Folgerung. Aber auch hier hielt er immer noch ausdrücklich daran fest, dass es sich nur um einen Vergleich mit wirklichen Organismen und wirklichen Naturgesetzen handle: was er meinte, war nichts anderes als das, was man heute empirische Gesetze nennt. Wie er es aussprach, dass er durch seine systematische Betrachtungsweise „der historischen Forschung nicht vorgreifen wolle", so stellte er auch die Forderung auf (Verschiedenheit des Sprachbaues, ed. Steinthal, S. 191): „Will man hier den Bildungen der schaffenden Natur nachspähen, so muss man ihr nicht Ideen unterschieben, sondern

[1]) Von „Gesetzen der Sprache" spricht Humboldt wiederholt, so (in der Ausgabe von Steinthal) SS. 44. 169. 212. 276. 290. 296. 306. 312. 313. 319. 320. 334. 352. 353. 355. 360. 361. 364. 370. 417. 420. 433. 441. 455. 540. 542. 606. 607. 629. 634. — „Wohllautsgesetze", ein von Bopp geprägter Ausdruck, seltener: SS. 328. 411. 416. 418. 432. — Einmal (S. 386) spricht er von „beinahe unglaublich scheinenden Verwischungen und Entstellungen der Laute."

sie nehmen, wie sie sich zeigt." Und wie er die „phonetischen Gesetze" beurteilt wissen wollte, hat er unzweideutig gesagt (Verschiedenheit des Sprachbaues, ed. Steinthal, S. 370): „Da die Sprache, in unmittelbarem Zusammenhange mit der Geisteskraft, ein vollständig durchgeführter Organismus ist, so lassen sich in ihr nicht bloss Teile unterscheiden, sondern auch Gesetze des Verfahrens, oder da ich überall hier gern Ausdrücke wähle, welche der historischen Forschung auch nicht einmal scheinbar vorgreifen, vielmehr Richtungen und Bestrebungen desselben. Man kann diese, wenn man den Organismus der Körper dagegen halten will, mit den physiologischen Gesetzen vergleichen, deren wissenschaftliche Betrachtung sich auch wesentlich von der zergliedernden Beschreibung der einzelnen Teile unterscheidet."

Soviel war in diesem Zusammenhange über Wilhelm von Humboldt zu bemerken. Wie ungenügend diese Skizze ist, verhehle ich mir nicht: man befindet sich diesem grossen Manne gegenüber in einer ähnlich schwierigen Lage wie bei seinem grösseren Lehrer Immanuel Kant. Immerhin wird es vielleicht möglich, die aufrichtige Wertschätzung, die ihm von Gelehrten wie Bopp und Pott, Curtius und Schleicher zu teil wurde, besser als bisher (vergl. Delbrück, Sprachstudium[3] S. 27) verstehen zu lernen. Wenn ein allgemein charakterisierendes Schlusswort gewagt werden darf, so möchte ich sagen, dass Wilhelm von Humboldt dasjenige auf erkenntnistheoretischem Wege geahnt und gewollt hat, was wir heute, auf dem Grunde langjähriger Spezialstudien, durch Sprachphysiologie und Sprachpsychologie zu erreichen streben: die Einsicht in die Geheimnisse von Sein und Werden der Sprachen. Sein Rüstzeug war Kants Kriticismus, und er hat mit dieser unvergleichlichen Waffe geleistet, was damals irgend geleistet werden konnte.

3. Wir gelangen jetzt zu Franz Bopp, der sich selbst stets als Schüler Wilhelm von Humboldts bezeichnet, und wie wir aus ihrem Briefwechsel [s. Lefmann, Fr. Bopp III (Nachtrag) und I, S. 124—126] wissen, in engen freundschaftlichen Beziehungen zu ihm gestanden hat. Seit Bopps Erstlingswerk, dem „Konjugationssystem" 1816, unterhielten die beiden einen vertrauten mündlichen und schriftlichen Gedankenaustausch, der seinen Höhepunkt erreichte, als Bopp auf des Ministers Humboldt wärmste Fürsprache 1821 als Professor an die Berliner Universität

berufen wurde und dort erst zu seiner wissenschaftlichen Reife gedieh. Es war eine gegenseitige Anregung von der förderndsten Art, welche die beiden Männer zeitlebens vereinigt hielt. Wer aber im Grunde der gebende war, das kann nicht zweifelhaft sein, wenn man die ersten Versuche der beiden, die Ankündigung über das „Baskische“ und das „Konjugationssystem“ vergleicht, und sich erinnert, dass Bopp seine berühmten fünf Abhandlungen, die er in der Berliner Akademie vortrug, in der Methode und teilweise im Gegenstand unmittelbar an voraufgegangene Vorträge Humboldts anlehnte. Was dieser philosophisch erkannt und durch einen Umblick in den ihm zugänglichen Sprachen bekräftigt hatte, führte Bopp an einem konkreten Falle der wichtigsten Art durch, indem er den gewaltigen Bau der vergleichenden Grammatik aufrichtete und so die indogermanische Sprachwissenschaft begründete. Humboldts Sprachphilosophie gab ihm Grundriss und Grundmauern, ohne welche kein planmässiges Bauwerk, sondern nur eine ungeordnete Anhäufung von Material möglich gewesen wäre. Der Systematiker und der Historiker arbeiteten hier in musterhafter Weise zusammen.

Vor der Bekanntschaft mit Humboldt vertrat auch Bopp noch die griechisch-römische Theorie von den „euphonischen“, und die indische von den „grammatischen Lautveränderungen.“ Im „Konjugationssystem“ (SS. 13. 14. 15. 21. 127. 152. 153. — 63. 94. — 16. 20. 142) sprach er beständig von „Regeln des Wohllauts“, „Regeln des Wohlklangs“, „bestimmten Regeln des Wohllauts“. Und wie tief diese ästhetische Anschauung in ihm wurzelte, zeigt noch eine Bemerkung in der berühmten Recension von Jacob Grimms Deutscher Grammatik (Berliner Jahrbücher 1827, S. 263): „*A* ist der natürlichste und einfachste aller Vokale, den unser Verfasser mit Recht den edelsten und vollkommensten nennt, der die erste Stelle behaupte und daher vorzugsweise dem Maskulinum anzugehören pflege.“ Ebensowenig hatte Bopp anfangs zwischen grammatischen und phonetischen Veränderungen unterscheiden gelernt. So schreibt er im „Konjugationssystem“ einen Satz, wie wir ihn künftig nicht mehr bei ihm antreffen (Konjugationssystem S. 22. 30. 61; vergl. S. 67. 131): „Nie kann im Sanskrit der Vokal eines Wortes geändert werden, ohne dass dadurch die Bedeutung desselben eine Modifikation erleide. ... An den indischen Zeitwörtern werden alle Verhältnisse und Nebenbestimmungen durch innere Umbiegung der

Stammsilbe, oder durch einen dem Verbum einverleibten Vokal ausgedrückt, oder durch Veränderung des Ausgangs angezeigt. . . . Im Griechischen werden, wie im Sanskrit, gewisse zufällige Buchstaben den Wurzeln angehängt, die wie im Indischen nur in einigen temp. beibehalten werden, und in den übrigen wieder verschwinden." Von einer Auffassung der phonetischen Veränderungen als gesetzlicher Erscheinungen ist im „Konjugationssystem" noch nirgends die Rede. Die „Regeln" bedeuten, wie der Name besagt, nichts weiter als „Regelungen". Überall (S. 57. 118. 119. 128. 138. 144) hören wir von „Willkür", „Zufall", „Verwechslung", „zufälliger Verwandlung". Und es wird sogar gesagt: „die gotische Sprache ist, wie die griechische, nicht sehr streng und konsequent in Bezug auf die Vokale, die nicht charakteristisch sind, sondern bloss zur Betonung dienen. Einfache Vokale werden unter sich und mit Diphthongen leicht verwechselt" (S. 128).

Sobald wir aber in die Epoche seines engen Verkehrs mit Humboldt eintreten, begegnen uns überall dessen Gedanken teilweise wörtlich wieder, nur dass manches, was jener nur bildlich gemeint hatte, hier nun fast schon in buchstäblichem Sinne genommen und damit bereits jene streng naturwissenschaftliche Auffassung der Sprache vorbereitet wird, wie wir sie später von Schleicher mit unbedingter Konsequenz durchgeführt sehen. So spricht es Bopp geradezu aus (Berliner Jahrbücher 1827, S. 251): „Die Sprachen sind als organische Naturkörper anzusehen, die nach bestimmten Gesetzen sich bilden, ein inneres Lebensprinzip in sich tragend sich entwickeln, und nach und nach absterben, indem sie, sich selber nicht mehr begreifend, die ursprünglich bedeutsamen, aber nach und nach zu einer mehr äusserlichen Masse gewordenen Glieder oder Formen ablegen oder verstümmeln, oder missbrauchen, d. h. zu Zwecken verwenden, wozu sie ihrem Ursprunge nach nicht geeignet waren. Wie lange die Sprachen in ihrer vollen Lebens- und Zeugungskraft sich erhalten, lässt sich nicht bestimmen, ebensowenig als die Zeit, die sie brauchen, um zu ihrer vollendeten Ausbildung zu gelangen ... Eine Grammatik in höherem, wissenschaftlichem Sinne soll eine Geschichte und Naturbeschreibung der Sprache sein; sie soll, so weit es möglich ist, geschichtlich den Weg ausmitteln, wodurch sie zu ihrer Höhe emporgestiegen oder zu ihrer Dürftigkeit herabgesunken ist, besonders aber

naturhistorisch die Gesetze verfolgen, nach welchen ihre Entwickelung oder Zerrüttung oder die Wiedergeburt aus früherer Zerstörung vor sich gegangen." Wie die Sprachen als Ganzes, werden die Worte mit Lebewesen verglichen (Berliner Jahrbücher 1835, S. 317): „Bei der gewöhnlichen Schar der Wörter ... [im Gegensatze zu den Präpositionen] lässt sich ein wissenschaftlicher Boden vorzüglich nur dadurch gewinnen, dass man, so weit es möglich ist, einem jeden Worte die Gesetzmässigkeit seiner Bildung nachweist, ihm gleichsam seinen Lebenslauf zur Seite stellt, sein Aussehen in früheren Perioden d. h. in älteren stammverwandten Sprachen beschreibt, und durch die Zusammenstellung der sich wechselseitig aufklärenden Formen die echteste, ursprünglichste von allen ermittelt und hierdurch häufig den Benennungsgrund eines Gegenstandes aufdeckt, und so einerseits die der Sprache inwohnende Philosophie, die Sinnigkeit ihrer Uranschauungen, und andererseits die Regelmässigkeit und Natürlichkeit ihrer physischen Einrichtung, so wie die einfachsten Elemente ihres Ganzen an das Licht zieht."

Insbesondere aber wird die Wurzel, wo schon der Name und überdies alter Gebrauch der Grammatiker (Delbrück [3], Sprachstudium S. 9) es nahelegten, buchstäblich verstanden (Zergliederung V, S. 15): „Man mag vorziehen, jene Laute gleichsam als die Füsse anzusehen, die einer Wurzel beigegeben oder angewachsen sind, damit sie sich in der Deklination darauf bewegen könne; man mag sie auch als geistige Emanationen der Wurzeln ansehen, die, man braucht nicht zu bestimmen wie, aus dem Schosse der Wurzeln hervorgetreten, und nur einen Schein von Individualität haben, an sich aber Eins mit der Wurzel oder nur ihre organisch entfaltete Blüte oder Frucht seien."

Demgemäss eröffnete Bopp die Vorrede der ersten Auflage seiner „Vergleichenden Grammatik" (Vergl. Grammatik [1] S. III) mit dem Satze: „Ich beabsichtige in diesem Buche eine vergleichende, alles verwandte zusammenfassende Beschreibung des Organismus der auf dem Titel genannten Sprachen, eine Erforschung ihrer physischen und mechanischen Gesetze[1])

---

[1]) Was der Verfasser hier unter den „physischen und mechanischen Gesetzen" verstanden wissen wollte, darüber hat er sich in keinem seiner Werke, nur privatim gegen Bréal, den Übersetzer seiner „Vergleichenden Grammatik" ausgesprochen: er meinte mit dem ersten Terminus das, was wir

und des Ursprungs der die grammatischen Verhältnisse bezeichnenden Formen." Und als Ziel seiner „Vergleichenden Grammatik" bezeichnete Bopp eine „systematische Sprach-Vergleichung und Sprach-Anatomie", die Lehre vom „Organismus und Mechanismus der Sprache", und eine „Physik oder Physiologie" derselben (Vergl. Grammatik[1] I, S. VI. VIII. XIV).

Seine Ansicht von den phonetischen Veränderungen hat er teilweise im Sinne Humboldts geändert. In dem ersten der Akademie-Vorträge (1823) behielt er zwar die euphonische Auffassung noch bei, im Hinblick auf die Assimilationen, wo diese Anschauung nach wie vor berechtigt schien. Dagegen sagte er sich schon hier ausdrücklich von der indischen Grammatik los, was ihre Vermengung grammatischer und phonetischer Veränderungen betraf. Und ein anderes ist hier ebenso bemerkenswert, dass er zum erstenmal neben der Bezeichnung „Wohllautsregeln" die der „Wohllautsgesetze" gebraucht (Zergliederung I, S. 118): „Das Griechische und Lateinische bieten nicht selten Formen dar, welche grösseren Anspruch auf die Aufbewahrung der Urgestalt machen können, als die entsprechenden des Sanskrits; welches mitunter aus den Wohllautsgesetzen sich erklären lässt, die in allen Sprachen im Laufe der Jahrhunderte sich ändern und notwendigerweise eine veränderte Gestalt der grammatischen Formen veranlassen, von welcher man, ohne diese Berücksichtigung, keine Rechenschaft zu geben vermag. Die indischen Grammatiker haben die euphonische Einwirkung der Endungen und Suffixe auf die Endbuchstaben der Stämme oder Wurzeln, welchen sie sich anschliessen, so wie die des Anfangsbuchstaben eines Wortes auf den Endbuchstaben des vorhergehenden, genau beobachtet und vollständig entwickelt; allein so weit gingen diese Grammatiker nicht, dass sie die grammatischen Formen selbst als unter dem Einflusse der Wohllautsregeln erzeugt oder umgestaltet betrachteten."

Vorläufig aber wird die euphonische Erklärung nicht nur aufrecht erhalten, sondern (Zergliederung I, S. 119) sogar

---

heute „unbedingte Lautgesetze" nennen; mit dem zweiten die angeblichen Wirkungen des Bestrebens nach Gleichgewicht, das ausgleichende Aufeinanderfolgen langer und kurzer Silben in Stamm und Endung: er begriff darunter die Erscheinungen, welche wir heute aus dem wechselnden Accent erklären. Vgl. Delbrück, Sprachstudium[3] S. 17. (Bréals Übersetzung ist mir nicht zugänglich.)

verallgemeinert: „Ich glaube indessen, dass solche Wohllautsgesetze erst zu einer Zeit ihre volle Kraft gewinnen konnten, als die wahre Bedeutung oder der Grund der Bedeutung grammatischer Formen nicht mehr ganz lebendig ergriffen wurde. Je weiter die Sprachen von ihrem Ursprunge sich entfernen, desto mehr gewinnt die Liebe zum Wohllaut an Einfluss, weil sie nicht mehr in dem klaren Gefühle der Bedeutung der Sprachelemente einen Damm findet, der ihrem Anstreben sich entgegenstellt, und weil die gleichsam in der Lebensfülle der Sprache wie organisch entsprossten Äste und Verzweigungen nach und nach absterben, und zu einer toten Masse geworden, abgelöst werden können, ohne dass dieser Verlust von dem noch lebenden Körper gefühlt wird."

Später aber verzichtet Bopp (Berliner Jahrbücher 1827, Sp. 756) überhaupt auf die Auffindung der Ursachen: „Fragt man nach der Ursache, warum im Sanskrit *a* in der Deklination gerne in *e* übergeht, so weiss ich keine andere anzugeben, als die allgemeinste von allen, nämlich die Veränderlichkeit, welcher alles unter der Sonne unterworfen ist: ... Ich verzichte daher auf eine gesetzmässige Begründung dieses Übergangs, so wie überhaupt der Vokalwechsel der indischen Deklination sich nicht unter dasselbe Prinzip fügen will, wodurch wir beim Verbum ähnliche Erscheinungen begründet gesehen haben. Die Richtigkeit der von dem Vokalwechsel des Verbums gegebenen Erklärung hängt aber keineswegs von der Bestätigung ab, dass in allen Teilen des Sprachorganismus ähnliche Erscheinungen an ähnliche Motive gebunden seien, oder dass gleiche Ursachen überall gleiche Wirkungen haben, was bei dem Entwickelungsgang der Sprachen darum nicht der Fall ist, weil der Einfluss der Endung auf die Wurzel oder den Wortstamm nicht ursprünglich ist, sondern allmählich entsteht und eine Verbreitung gewinnt, die keineswegs allgemein und gleichförmig zu sein braucht." So sehen wir Bopp selber mit den ihm durch Humboldt übermittelten Anschauungen im Widerspruch.

Mit den Gesetzen wird trotzdem voller Ernst gemacht. Entscheidend wurde für Bopp das Erscheinen von J. Grimms Deutscher Grammatik (besonders der 2. Aufl. des I. Bandes 1822), worin die germanische Lautlehre so glänzend auf eine Menge regelmässiger phonetischer Veränderungen begründet wurde. So verurteilte er jetzt selber scharf die alte lässige Auffassung, die

er noch im „Konjugationssystem" vorgetragen hatte (Vokalismus S. V): „Man urteilte vor Entdeckung der Konsonanten- und Vokalsenkungsgesetze [in Grimms Deutscher Grammatik] bei jedem vergleichbaren Worte nach dem Gesamt-Eindrucke, und den Vokalen war ohnehin die Freiheit zügelloser Veränderungen zugestanden worden." ... Und ferner (Berliner Jahrbücher 1835, Sp. 326): „Im Althochdeutschen sind die Vokale viel unsteter, und treiben ihr Spiel mit dem Grammatiker, wenn er ihnen nicht ihre Gesetze und ihren wahren Wert abzugewinnen weiss."

Aller Zufall wird künftig mit Konsequenz ausgeschlossen (Berliner Jahrbücher 1827, S. 270): „Es kann nicht als Zufall angesehen werden, dass der Genius der Sprache der Verwandlung des *a* in *ê* die Bedingung setzt, dass die Wurzel nicht mit zwei Konsonanten schliessen dürfe, da bei der Erklärung von allem, was nach natürlichen Gesetzen wirkt, Zufall und rätselhafte Willkür ausgeschlossen bleiben müssen."

Und aus diesen Vorstellungen heraus schuf Bopp ein neues und knappes Wort für die gesetzlichen phonetischen Veränderungen: „das Lautgesetz." Ausgegangen war er, wie wir sahen, von der Bezeichnung „Wohllautsregel", die er anfangs, und so noch im „Ausführlichen Lehrgebäude der Sanskritasprache" 1827, ausschliesslich gebrauchte. Dann war er zu dem Ausdruck „Wohllautsgesetz" übergegangen, einer offenbaren Verschmelzung von Humboldts „Gesetz" mit der älteren Bezeichnung.[1]) Als eine Kürzung aus dem zweiten Terminus wurde schliesslich das Wort „Lautgesetz" gebildet, so dass sich die Entwicklung graphisch also darstellen lässt:

$$\frac{\text{Wohllautsregel}}{\text{Gesetz}} > \text{Wohllautsgesetz} > \text{Lautgesetz.}$$

Zum erstenmal ist mir der künftig so bedeutungsvolle und vielumstrittene Name an folgender Stelle (Zergliederung II, S. 195) begegnet: „Zu den Wörtern, welche bei Homer mit Digamma anfingen, gehört z. B. ἕκαστος, welches sich zu ἑκάτερος wie ein Superlativ zu einem Komparativ verhält; ἑκάτερος aber ist beinahe identisch mit dem Sanskritischen *êkatara* (Nom. *êkataras*) einer von zweien, aus dem Primitiv *êka* einer, durch das Komparativsuffix *tara* gebildet. Es lässt sich also der Einwand

[1]) So noch Berliner Jahrbücher 1827, Sp. 733. 735. 736. 749.

nicht ganz beseitigen, dass ἕ oder Fέ den Spiritus oder das Digamma bloss einem **Laut-Gesetze** verdanke, und dass der ursprüngliche Stamm nur aus dem folgenden Vokal bestehe."

Irre ich mich nicht, so haben wir hier die älteste Belegstelle vor uns (für meine Annahme scheint zu sprechen, dass nur hier ein Trennungsstrich gesetzt ist). Da aber der betreffende Akademievortrag am 18. März 1824 stattgefunden hat, so steht sogar das Datum fest, und in weniger als einem Menschenalter wird man also den hundertsten Jahrestag zu verzeichnen haben.

Eine zweite Stelle[1]) finde ich im nächsten, dem dritten Akademievortrag: „Auf diese Weise hat im Griechischen ein Lautgesetz gegen das τ gewütet, und es überall ausgerottet, wo es als Endbuchstabe stand, so wichtig und ausgedehnt auch seine grammatische Rolle muss gewesen sein, wie sich aus der Vergleichung mit den verwandten Sprachen klar genug zu erkennen giebt." Bemerkenswert ist, dass hier bereits jene Personifikation des Lautgesetzes erscheint, die später so üblich geworden ist. Aber nur drei weitere Belege liefert die Besprechung von Grimms Grammatik.[2]) Und ein fester Terminus ist das Lautgesetz erst seit der vierten der Akademieabhandlungen vom Jahre 1829[3]), und besonders in der Vergleichenden Grammatik geworden.

So kam Bopp zu Begriff und Ausdruck „Lautgesetz". Auch der ergänzende Begriff der „Analogie"[4]) begegnet bei ihm in derselben Weise wie heute, und wird ebenso metaphorisch veranschaulicht. Man lese Stellen wie die folgenden (Berliner Jahrbücher 1827, Sp. 742): „Noch giebt es in dem alten germanischen Dialekte Beispiele, die entweder nur die primitive oder nur die abgeleitete Form zulassen, die aber im Neudeutschen, dem Strome der Analogie folgend, die beiden Formen an sich gerissen haben." Und ferner Sp. 758: „Im Griechischen scheint der vom Verf. aufgestellte Kompositionsvokal *o* von den mit Konsonanten endigenden Stämmen ausgegangen und von da, früher oder später,

---

[1]) Zergliederung III, S. 69; sonst hier noch stets „Wohllautsgesetz".

[2]) Berliner Jahrbücher 1827, Sp. 734. 742. 748.

[3]) Zergliederung IV, S. 28. 30.

[4]) Man pflegt heute die erste gemeinsame Anwendung der beiden Begriffe Schleicher zuzuschreiben, vgl. Joh. Schmidt, Kuhns Zeitschr. 1888, S. 329 und Deutsche Lit.-Zeitg. 1885, Sp. 339.

auch in die vokalisch schliessenden Stämme dritter Deklination, vom Strome der Analogie getrieben, eingedrungen zu sein." Und endlich Sp. 759: „Wenn *μοῖρα* und ähnliche Feminina, deren *α* durch besondere Veranlassung kurz ist, dasselbe dennoch in *ο* umwandeln, so geschieht dies, weil sie der Macht der Analogie nicht widerstehen konnten."

Dass Bopp schon früh zwischen Buchstaben und Laut zu unterscheiden versucht hat, geht aus einer merkwürdigen Stelle hervor, auf deren Bedeutung ich nicht erst hinzuweisen brauche (Konjugationssystem S. 91): „Das erste [*E*: in lat. *Esum*] gleicht dem indischen kurzen *a*, dessen Laut nicht immer derselbe, weil es bald wie ein kurzes *a*, bald wie ein kurzes *e*, bald wie *o* tönet."

Auf diese Angaben über Franz Bopp müssen wir uns hier beschränken. Obgleich wir im wesentlichen nur ein Moment seiner Wirksamkeit haben schildern können, so dürfte seine Bedeutung, wie für unser Problem, so für die Geschichte der Sprachwissenschaft überhaupt, dadurch in hellere Beleuchtung gerückt worden sein, als es bisher geschehen ist. (Vgl. Delbrück, Sprachstudium[3] S. 25—26.)

4. Als Franz Bopp (seit 1823) in der Berliner Akademie der Wissenschaften seine fünf Vorträge über „Die vergleichende Zergliederung des Sanskrit und der mit ihm verwandten Sprachen" hielt, da lag der erste Band von Jacob Grimms „Deutscher Grammatik" bereits (1822) in zweiter Auflage vor, und es wurde oben schon darauf hingewiesen, wie dieses Werk auf Bopps Anschauungen, insbesondere seine Theorie vom Lautgesetz eingewirkt hat. Grimm dagegen, wiewohl er diesen und Humboldt[1]) kannte und schätzte, verhielt sich zeitlebens gegen ihre sprachphilosophische Behandlungsweise ablehnend; nur die Lehren vom Sprachorganismus und den beiden Perioden der Organisation und Ausbildung teilt er mit ihnen.[2]) Ja, es klingt wie eine Absage an die Sprachphilosophen, wenn er im Vorwort seiner Lautlehre (Deutsche Grammatik[2] I, S. VI) schreibt: „Allgemein logischen

---

[1]) Vgl. Scherer, J. Grimm[2] S. 164—167.

[2]) Deutsche Grammatik[2] I, 591: „Ich habe die ahd. Lautverschiebung als etwas Unorganisches dargestellt, und freilich ist sie sichtbare Abweichung von einem früheren, spurweise noch vorhandenen Organismus. Nur muss man im Gegensatz zum Griech. und Lat. das Gothische für ebenso unorganisch halten. Die Ähnlichkeit beider Veränderungen setzt sie gerade in das wahre

Begriffen bin ich in der Grammatik feind; sie führen scheinbare Strenge und Geschlossenheit der Bestimmungen mit sich, hemmen aber die Beobachtung, welche ich als die Seele der Sprachforschung betrachte. Wer nichts auf Wahrnehmungen hält, die mit ihrer faktischen Gewissheit anfangs aller Theorie spotten, wird dem unergründlichen Sprachgeiste nie näher treten."

Von Gesetzen in der Sprache hören wir auch bei ihm.[1]) Aber nicht nur, dass er dieselben oft durch die Aufstellung von „Ausnahmen" durchbrach,[2]) wir müssen sagen, dass für ihn das „Lautgesetz" nichts anderes gewesen ist, als ein neuer Ausdruck für das unbestimmte Etwas, was bei ihm stets genannt wird, wenn er einmal über die historischen Denkmäler hinausgehen will, und meist als „geheimer Instinkt des Sprachgeistes"[3]) aufgefasst wird.

Die Fragen nach den Ursachen phonetischer Veränderungen pflegt Grimm von der Hand zu weisen.[4]) Wohl und behaglich fühlt er sich in einem geheimnisvollen Halbdunkel da, wo Bopp mit der logischen Schärfe naturwissenschaftlichen Denkens nach den Gründen forscht. Und so ergiebt sich der merkwürdige Widerspruch, dass Grimm selber eine gewaltige Menge Beweis-

---

Licht. Sie sind grosse Ereignisse in der Geschichte unserer Sprache und keines ohne innere Notwendigkeit."

Und auch ihm ist das Hauptziel die Wiederherstellung der organischen Ursprache: Deutsche Grammatik[2] I, S. VI: „Der Dialekt, den uns die Geschichte als den ältesten, unverdorbensten weist, muss zuletzt auch für die allgemeine Darstellung aller Verzweigungen des Stammes die tiefste Regel darbieten und dann bisher entdeckte Gesetze der späteren Mundarten reformieren, ohne sie sämtlich aufzuheben."

[1]) Am Ende der Übersicht über die Vokale (Deutsche Grammatik[2] I, S. 580) bemerkt er: „Die bisherige Übersicht lehrt, dass die Vokalverhältnisse schwanken und verschiedener Einwirkung unterliegen, dass aber ihre Austeilung und Abwechselung nichts Willkürliches sei, vielmehr nach tiefbegründeten, bis jetzt noch unaufgedeckten Gesetzen erfolge."

[2]) Vgl. Geschichte der deutschen Sprache[3] I, Leipzig 1868, S. 298.

[3]) Grammatik II, S. 70: „Wie durch geheimen Instinkt wandeln sich diese Ablaute einer Reihe gleichmässig nach jeder Färbung der Zeiten. ... Den Ablaut aller deutschen Wortbildung zum Grund gelegt, offenbaren sich im allgemeinen drei Abstufungen, auf denen der Sprachgeist vorrückte."

[4]) Lehrreich in dieser Hinsicht ist seine Schrift über den Ursprung der Sprache, die weit mehr ein poetischer Dithyrambus als eine wissenschaftliche Untersuchung genannt werden kann.

stücke für des letzteren Theorie zu Tage gefördert, aber sich stets beharrlich geweigert hat, aus diesen Thatsachen die logischen Konsequenzen zu ziehen.

Dies war bei Jacob Grimm zum Teil die Folge seiner persönlichen Veranlagung, die ihn mehr zum Dichter als zum Philosophen, mehr zu intuitivem, als zu diskursivem Denken befähigte, mehr ein Ganzes klar zu erschauen denn die Zusammenhänge des Einzelnen kritisch zu prüfen befähigte. Aber in letzter Linie waren die so verschiedenen Standpunkte eines Bopp und eines Grimm im Wesen ihrer Gegenstände begründet. Dort war zur Aufgabe gestellt die Wiederentdeckung vorgeschichtlicher Zusammenhänge, und als letztes Ziel die Wiederherstellung einer unmessbar fernen Ursprache; hier handelte es sich darum, auf der Grundlage verhältnismässig reicher Sprachdenkmäler die Sprachgeschichte des eigenen Volkes aufzubauen. Ohne philosophische Voraussetzungen über Wesen und Zweck des menschlichen Sprechens blieb jenes Problem unzugänglich; hier dagegen mochte jede Sprachphilosophie entbehrlich, wenn nicht lästig erscheinen. So wurde dort Kants Kriticismus zum wissenschaftlichen Ausgangspunkt, hier das Bemühen der Romantiker um eine Wiedergeburt des nationalen Altertums. Dort steht im letzten Hintergrunde das Kulturproblem selber; hier aber soll und will man mitarbeiten an der sittlichen und politischen Wiederaufrichtung des deutschen Vaterlands. Es ist gewiss kein Zufall, dass Humboldt seine reifsten Werke fern von den Staatsgeschäften in der Musse des Privatmanns ausdachte, indessen Jacob Grimm mit heissem Herzen und in stürmischer Eile (vgl. Scherer, J. Grimm², S. 192) im Jahrzehnt der Befreiungskriege altheimische Sprache und Volkstum den Deutschen wieder aufleben liess.

5. Wir gehen weiter und verweilen kurz bei August Friedrich Pott. Mit ihm nehmen wir den Faden wieder auf, den wir soeben haben fallen lassen müssen. Der Neuherausgeber von Humboldts „Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues“ [1]) beseitigte vor allem das alteingewurzelte Vorurteil der Euphonik. Er sagte darüber in seiner kernigen Ausdrucksweise (Etymologische Forschungen II¹ S. 3): „Der Wohllaut musste in

[1]) Berlin 1876, 2 Bde. Lesenswert ist die schöne Einleitung Potts, wo Humboldt gegen manches Missverständnis warm in Schutz genommen wird.

der Grammatik bisher gar oft als Notanker dienen, den man gern auszuwerfen pflegte, sobald man irgend einen Lautwechsel erklären sollte, und dem wahren Grunde desselben nachzuforschen entweder nicht Geschick oder Lust besass, oft auch, wenn er gar nicht auf einen bestimmten einzelnen Grund sich zurückführen lässt. Warum wird *swasri* im Lateinischen zu *soror?* Antwort: Wohllautshalber. Es ist durchaus aber nicht einzusehen, dass etwa das zwiefache *r* in der lateinischen Gestalt des Worts schöner klinge, als das doppelte *s* im Sanskrit."

Nachdem Bopp die erste grosse That gethan und die Urverwandtschaft der indogermanischen Sprachen nachgewiesen hatte, erfüllte Pott die nächste Aufgabe, indem er in seinen etymologischen Forschungen das gemeinsame Sprachgut feststellte. Seine Grundlage waren die Lautgesetze (Etym. Forschungen I[1], S. XIX, 74): „Auch die stammverwandten Sprachen gehen zunächst durch Lautverschiedenheit, welche dieselben allmählich praktisch einander als sich gegenseitig nicht mehr verstehende Mundarten entfremdet, oft sehr weit auseinander; diese Lautverschiedenheit aber, obwohl sie in höherem Sinne von der Theorie als Zufälligkeit anerkannt werden muss, steht und bildet sich unter Naturgesetzen, vorzüglich dem der physiologischen Lautverwandtschaft, welche wiederum im allgemeinen und besonderen aufgesucht und dargelegt werden müssen." Mehr und mehr steigerte er die Sicherheit der Methode, bis er das stolze Urteil niederschreiben konnte (Etymologische Forschungen I[1], S. 11): „Es war lange unter den Grammatikern ein fast allgemein herrschendes Vorurteil, der Vokalismus sei etwas zu Unbeständiges in der Sprache, als dass man diese Veränderlichkeit je auf gewisse Gesetze zurückführen zu können hoffen dürfe. . . . Das Reich des Vokalismus, so wetterwendisch es darin herzugehen scheint, ist doch kein Reich der Willkür, und die Meteorologen könnten von Glück sagen, wenn sie nur erst soweit gediehen wären, als es bereits in einigen Sprachen die Sprachforschung ist."

6. So gelangen wir schliesslich zu den beiden jüngsten grossen Sprachgelehrten der älteren Periode, Georg Curtius und August Schleicher. Sie verdienen besondere Aufmerksamkeit, weil sie einerseits den eigentlichen Abschluss der älteren Bestrebungen vollzogen und anderseits durch die Wirkung, die sie auf ihre zahlreichen Schüler übten, die neuere Periode unmittelbar vorbereitet haben.

Georg Curtius bekannte sich bereits in seiner ersten sprachwissenschaftlichen Schrift als Jünger Humboldts und Bopps (Sprachvergleichung S. 24, 26): „Es liegt in dem wunderbaren Wesen der Sprache, dass wir sie zergliedern können, ohne ihr Leben zu töten, und begreifen wir nun die Bedeutung jeder Sehne, jedes Nervs, so werden wir auch in ihrer Bewegung die Sprache mit ganz andern Blicken betrachten. . . . . Die Konsonanten sind in der Sprache das festere Element, sie sind mehr Träger des Gedankens. . . . Wenn durch sie, wie durch einen festen Knochenbau, dem einzelnen Worte, der einzelnen Form schon ihre Bedeutung gesichert war, wie konnte da eigentlich noch eine Ausbildung stattfinden? . . . „Der Vokalismus ist es recht eigentlich, worin sich das besondere Leben der einzelnen Sprachen entfaltet." Und noch im Jahre 1870 wiederholte er die Lehre von den zwei Perioden der Sprache (Abhandlungen der sächsischen Akademie 1870, S. 196): „W. v. Humboldt unterscheidet in Bezug auf alle Sprachen zwei Hauptperioden ihrer Geschichte. Die erste, in welcher der Bau der Sprache seine wesentliche Gestalt gewinnt, nennt er die Periode der Organisation, die zweite, in der nach Vollendung dieses Baues, nachdem für ihn ein Kongelationspunkt oder eine 'Kristallisation' eingetreten war, die feinere Durchbildung des Charakters zugleich mit der Abnahme des Lautbestandes sich erkennen lässt, die Periode der Ausbildung. Über diese Zweiheit der Hauptperioden werden wir nicht hinauskommen."

Gemäss dieser Zweiteilung war die Methode derart, dass man erst zur Organisationsperiode aufzusteigen und dann das so gewonnene zu zerlegen suchte: Zergliederung war das eigentliche Ziel der vergleichenden Sprachforschung geworden. Schon Bopp hatte dieses Wort als Titel seiner Akademievorträge gewählt. Durch Abtrennung von Präfix, Suffix, Bindevokal u. a. glaubte man die indogermanische Sprache in ihrer Entstehung begreifen zu können. Der eigentliche Kern des Wortes hiess die Wurzel. Wenn nun auch durch die einverleibenden und wurzelisolierenden Sprachen die Vermutung wahrscheinlich gemacht wird, dass die Agglutinationstheorie im wesentlichen zutrifft und in der That einmal die synthetischen Worte der indogermanischen Ursprache aus kleineren Lautgruppen zu phonetischen Einheiten zusammengefügt worden sind, so bleibt es doch immer höchst fraglich, wie jene Elemente in der That damals gelautet haben,

selbst vorausgesetzt, dass die Buchstabenzergliederung ans Ziel geführt hätte.[1]) In der eben erwähnten Abhandlung vom Jahre 1870 bezeugte Curtius noch seinen unerschütterlichen Glauben an diese Theorie (Abhandlungen der sächsischen Akademie 1870, S. 201): „Wenn wir die Wurzeln nicht als blosse Abstraktionen oder Hilfsfiguren für das wissenschaftliche Verfahren, sondern als reale Wesen oder als Urwörter betrachten, die in der Schöpfungsperiode der Sprache für sich existierten (Grundzüge d. gr. Etym.[2], S. 44), so befinde ich mich darin im Einklang mit Forschern wie Bopp, Max Müller, Heyse, Schleicher u. a."

Da für Curtius alle historischen Veränderungen notwendig in die zweite Sprachperiode fallen — wir erkennen das folgenreiche Missverständnis von Humboldts Zweiteilung —, bedeuten sie für ihn Zerfall und Zerstörung. So lautet denn sein Lehrsatz: Die Grundrichtung der Lautveränderungen ist die der Verwitterung.[2]) So kam er noch später zu folgender Konsequenz (Abhandlungen der sächsischen Akademie 1870, S. 189): „Es ist eine allgemein anerkannte Thatsache, dass die Laute der Sprache mit der Zeit verwittern, das heisst, an Kraft der Artikulation und Fülle des Klanges einbüssen. Wo wir also in der einen Sprache den volleren, in der andern den schwächeren Laut finden, ist die eine Form unbedingt die ältere, die andere die jüngere."

---

[1]) Über den Begriff der Wurzel bemerkt neuerdings Brugmann, Grundriss I, S. 38: „Das Wort Wurzel gebrauchen wir immer nur im psychologischen Sinne" [gemäss der unbewussten Formenanalyse" der Sprechenden, nicht im morphologisch-etymologischen Sinne].

Und ähnlich Dodge, Motorische Wortvorstellungen S. 2: „Die Wurzeln, in welche die Sprachwissenschaft eine Sprache zerlegen kann, sind nicht sowohl Bestandteile einer jemals gesprochenen Sprache als vielmehr die abstrakten materiellen Elemente ihrer etymologischen Zerlegung."

Einen andern Sinn, den Begriff des „Stammes", scheint Misteli damit zu verbinden, Typen des Sprachbaues, S. 498: „Die Wurzeln haben nicht nur einen theoretischen Wert, sind nicht nur für grammatische Rechnung und Formulierung angesetzt, sondern lösen sich, besonders aus Bildungen, die nur aus Wurzel und Flexionsendung bestehen, auch für das gewöhnliche Sprachgefühl ohne Schwierigkeit aus." — Der Sprachgebrauch des Wortes Wurzel ist heute überhaupt ein zweifacher: man meint darunter entweder, wie Brugmann, den hypothetischen Kern der synthetischen Worte der indogermanischen Ursprache, oder, wie hier Misteli, das, was für den Sprechenden nach Abzug der Endung übrig bleibt. Man wird besser thun, das Wort auf den ersten Begriff zu beschränken.

[2]) Grundzüge der Etymologie, S. 490.

Die Gesetze aber, nach denen diese Verwitterung sich vollzieht, bezeichnet er ausdrücklich als Naturgesetze. Was bei Bopp und Pott im Grunde stets nur bildlich gemeint war, wird ihm eine feste Lehre. So spricht er es ausdrücklich aus (Grundzüge d. gr. Etym. I[1], 1858, S. 68): „In dem Leben der Laute lassen sich am sichersten feste Gesetze erkennen, die sich mit der Konsequenz von Naturkräften geltend machen.“ Und schon früher hatte er geschrieben (Tempora und Modi im Griechischen und Lateinischen, S. 9—10): „Die Welt der Laute unterliegt gewissen Gesetzen der Entwickelung, der Schwere, des Gleichgewichts. Neben dem organischen ist in der Sprache ein mechanisches Element. Es herrscht in derselben auch eine Bewegung, die nicht durch das Bedürfnis des Gedankens hervorgerufen wird.... Die Laute unterliegen gewissen Gesetzen des Gleichgewichts; sie stehen unter der Herrschaft des Accentes, und nur wenige Sprachen vermögen es, wie die griechische, diesem gegenüber die eigentlichen Massen der Laute unverfälscht zu bewahren. Die Aufgabe der Lautlehre ist es, diese Gesetze in Bezug auf die einzelnen Sprachen nachzuweisen.“ Dankbar erkannte er die Arbeiten seiner Vorgänger auf diesem Gebiete an (Sprachvergleichung S. 2): „Franz Bopp wies mit dem eindringendsten Scharfsinn und in lichtvoller Darstellung die Gesetze der Lautumwandlung nach. ... A. F. Pott zeichnet sich durch umfassende Gelehrsamkeit, geistvolle Auffassung und strenge Handhabung der Lautgesetze aus ... (S. 3). Anfangs wurde die Sprachvergleichung vielfach verkannt; man verwechselte die durch sie begründete sichere, auf festen Lautgesetzen beruhende Etymologie mit den verrufenen früheren Versuchen“ (S. 3). „Aus dem klar in die Augen springenden entwickelt die Sprachforschung die Gesetze des Lautüberganges“ (S. 4). „Jener alten Etymologie, deren Prinzip die blosse Lautähnlichkeit war, gegenüber hat die vergleichende Grammatik feste Gesetze des Überganges aufgestellt“ (S. 10). Wie schon Bopp stellte er als zweiten Grundbegriff daneben die Analogie (Berichte der sächsischen Akademie 1870, S. 2—3): „Für die Sprachforschung sind zwei Fundamentalbegriffe von der höchsten Wichtigkeit, der der Analogie und der des Lautgesetzes.... Nach den ersten kühnen Anläufen der Begründer unsrer Wissenschaft erkannte sich seit den vierziger Jahren ein jüngeres Geschlecht an der Losung: strengste Beobachtung der Lautgesetze.... Die

Folgen der in diesem Sinne strengeren Richtung sind, das darf man wohl sagen, wohlthätig gewesen. .... Mir schien die Unterscheidung der Lautbewegungen in die durchgreifenden oder konstitutiven und die sporadischen wichtig."

In diesem letzten Satz ist eine wichtige Einschränkung enthalten, die Curtius noch im Jahre 1885 in einer besondern Schrift aufs neue betonte. Ausnahmslose Gesetze sind ihm nur die konstitutiven, nicht aber die sporadischen. Wenn es nun auch, wie niemand bestritten hat, phonetische Veränderungen von der letzteren Art giebt, so war es ein Irrtum, hier überhaupt noch von Lautgesetzen zu sprechen: hier geriet Curtius selber mit seiner Theorie von den Naturgesetzen in Widerspruch.

Wichtiger aber ist für den Zweck unserer Betrachtung die Thatsache, dass Curtius sich, soviel ich sehe, niemals von der Euphonik ganz freigemacht hat. Es liessen sich viele Beispiele dafür ansetzen. Nur eines sei hier verzeichnet. So sagt er einmal (Kuhns Zeitschrift II, 1853, S. 322): „Bei beiden [Aspiraten und Diphthongen] hatte der Sprachgeist, der sich an der Gestaltung und Umwandlung der Laute freut, ein reiches Feld." Auch konstitutive Lautgesetze hat er nicht immer als solche festgehalten, so, wenn er sagt (Sprachvergleichung S. 48): „Die griechischen Vokalsteigerungen sind reine Verstärkungen, sie bezeichnen nicht bestimmte Verhältnisse und haben sich nicht zu irgend einem regelmässigen Wandel ausgebildet." So beobachten wir, wie sich bei Curtius die Kluft zwischen Theorie und Praxis mehr und mehr erweitert.

7. Hatte Curtius das Problem Potts, die Etymologie, für die griechische Sprache in erweiterter und vertiefter Auffassung zu lösen versucht, so unternahm sein Zeitgenosse August Schleicher nichts Geringeres als das letzte und höchste Ziel der indogermanischen Sprachwissenschaft zu erreichen, die Rekonstruktion der Ursprache[1]) im Ganzen und Einzelnen. Er that dies in seinem gewaltigen Lebenswerk, dem „Kompendium", das mit Recht als Schlussstein der Arbeiten dieser älteren Periode aufgefasst wird.

Auch Schleichers Anschauungen und Methode weisen uns auf Humboldt und Bopp zurück. Aber Humboldts Sprachphilosophie

---

[1]) Vgl. Delbrück, Sprachstudium ^{3} S. 50 ff.

scheint ihm nicht direkt bekannt, sondern durch Hegel[1]) vermittelt worden zu sein, welcher dieselbe als willkommenes Material in sein System eingefügt und, sei es mit oder ohne Absicht, gründlich missverstanden und durch metaphysische Spekulationen zersetzt hatte. Es ist nicht zu leugnen, dass Hegels Einflüsse, die sein Leben lang in ihm nachwirkten, die Klarheit seines Denkens mehr gefördert als gehemmt haben. Die Lehre von den beiden Sprachperioden formuliert Schleicher folgendermassen:[2]) „Die Bildung der Sprache, die aufsteigende Geschichte ihrer Entwickelung fällt in die vorhistorische Periode der Völker; es giebt, wie schon gesagt, kein historisches Beispiel einer sich bildenden Sprache. In der historischen Periode ist die Sprachengeschichte die Geschichte des Verfalls der Sprachen als solcher infolge ihrer Knechtung durch den Geist. ... Wie die Erde, nach Erschaffung des Menschen, so ist die Sprache nach dem Eintreten der Geschichte ein Leichnam, preisgegeben dem Einflusse, den auf jene höhere Organismen, auf diese der Geist ausüben. So wie in der Sprache die einzelnen Lautelemente nicht mehr in ihrer Bedeutung gefühlt werden, wird nur das ganze Wort als bedeutungsvoll empfunden; nun verfallen seine einzelnen Lautteile den physischen Gesetzen der Lautorgane, es treten Assimilationen, lautliche Entstellungen aller Art ein. Noch bis zuletzt hielt er an dieser Zweiteilung fest (Deutsche Sprache[1] S. 37): Das Leben der Sprache zerfällt in zwei völlig gesonderte Perioden: in die Entwickelungsgeschichte der Sprache: vorhistorische Periode, und in die Geschichte des Verfalles der sprachlichen Form: historische Periode."

Aus dieser Lehre nun zog Schleicher, gestützt auf seine Beobachtungen, einen Schluss, der sich ihm mit logischer Notwendigkeit ergab: dass nämlich die Sprachen der Erde in historischer Zeit, sämtlich ohne Ausnahme, nach denselben Gesetzen zerfallen und zerstört werden. Dies ist seine neue, ihm eigentümliche Fassung des Begriffes Lautgesetz, gleichviel ob er dieselben, wie zu Beginn, als historische oder als Naturgesetze bezeichnet haben will. Nach Schleicher gelten dieselben Lautgesetze für alle Sprachen der Erde,[3])

---

[1]) Darauf hat Delbrück, Sprachstudium[3] S. 42 ff. aufmerksam gemacht.

[2]) Zetacismus S. 16.

[3]) Vgl. darüber Schuchardt, Lautgesetze S. 9: „Wenn ein Naturforscher

vermöge der Identität des psychophysischen Menschen. Den Begriff des Gesetzes in dieser Fassung als allgemeines historisches Gesetz hat er aus Hegels Geschichtsphilosophie entlehnt: hier ist der Ausgangspunkt seiner Lehre zu suchen. Und in seinem ersten Werke, dem „Zetacismus“, suchte er an einer Assimilationserscheinung seine Anschauung praktisch durchzuführen. Es war ohne Zweifel eben diese Kategorie phonetischer Veränderungen, durch deren Beobachtung er dazu geführt worden war, die Lautgesetze im Sinne von Hegels „historischen Gesetzen“ aufzufassen. So sagt er in dem genannten Buche (Zetacismus S. 25): „Wie die Geschichtsentwicklung eine gesetzmässige ist, so muss der Verfall der Sprache bestimmte Gesetze zeigen, einen regelmässigen Verlauf haben, und ferner, wie die Geschichte aller Völker wesentlich einen Gang geht, so muss auch die Sprachengeschichte überhaupt, die Geschichte aller Sprachen, einen im wesentlichen übereinstimmenden Verlauf zeigen. Alle die hier erschlossenen Voraussetzungen finden sich nun durch die Erfahrung aufs Genaueste bestätigt.“ Schleicher bemerkt des näheren über seine Arbeit (Zetacismus S. 32—34), „dass sie zum Zweck hat zu zeigen, dass dieselben Spracherscheinungen in der geschichtlichen Entwicklung mehrerer und ganz verschiedener Sprachen hervortreten. ... Es soll dargethan werden, wie auf das fertige Wort die Lautorgane ihren Einfluss geltend machen und es modifizieren. Wie diese Organe im wesentlichen allen Menschen gemeinsam sind, so müssen auch die von ihnen ausgehenden Lauterscheinungen — der in Rede stehende lautliche Verfall der Worte — im wesentlichen bei allen Sprachen dieselben sein. Zur Stütze dieser Behauptung folgt hier eine Probe.“ Und am Schlusse seiner Untersuchung schreibt er (Zetacismus S. 119—120): „Die bisher in betreff des in Rede stehenden Laut-

---

zum erstenmal von der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze hört, so wird er wahrscheinlich an immer und überall geltende Lautgesetze denken. Solche sind ja bei den gleichen Grundbedingungen aller Sprachthätigkeit nicht nur möglich, man sollte sie geradezu erwarten. Warum hält der Lautwandel nicht wenigstens im grossen Ganzen dieselbe Richtung ein, so dass z. B. aus der Tenuis die Media, aus dem Diphthongen der Monophthong, aber nicht umgekehrt, entstehen kann? Verständigt man nun jenen Laien darüber, dass dergleichen allgemeine Lautgesetze noch nicht entdeckt sind, dass vielmehr allen bisher ermittelten Lautgesetzen eine verhältnismässig räumliche und zeitliche Begrenztheit eignet, so wird er hier jene absolute Notwendigkeit vermissen, welche stets als Voraussetzung ausnahmsloser Gesetze erscheint.“

gesetzes [des Zetacismus] gewonnenen Resultate lassen sich in Folgendem zusammenfassen.... Er ist keineswegs auf den indogermanischen Sprachstamm beschränkt; das neuere Semitisch hat Spuren desselben aufzuweisen, viele dem tatarischen Sprachstamm angehörige Sprachen und ausserdem das Tibetische und Chinesische haben ihn wenigstens in ihren jüngsten Entwicklungsstufen. Demnach muss der Zetacismus, wie alle Lautgesetze von allgemeiner Geltung, seinen Grund in der Natur der menschlichen Sprachorgane haben." Auch anderswo [1]) sprach er es aus, dass „es möglich ist, die für die Sprache geltenden Entwicklungsgesetze aufzustellen, der geschichtlichen Entwicklung ihre Methode abzulauschen. Sanskrit *mukta* geht ganz nach demselben Gesetze in *mutta* über, wie *fractus* in *fratto*. Wer mit Rücksicht auf die lautliche Entwickelung das neuere Indisch mit dem älteren, das Romanische mit dem Lateinischen vergleicht, dem wird sich ein unwillkürliches Staunen aufdrängen, wenn er wahrnimmt, wie dieselben Gesetze an den Ufern des Ganges wie an denen des Po und der Seine die Sprachen beherrschen."

Seit dem „Zetacismus", also zwischen dem ersten und dem zweiten Band der „Linguistischen Untersuchungen" (1848 und 1850) erkennen wir einen wesentlichen Unterschied: Schleicher hat dort die Linguistik noch zu den Geisteswissenschaften gezählt, hier aber und von nun an rechnet er sie zu den Naturwissenschaften.[2]) Und hier zum ersten Male betrachtet er demgemäss die Lautgesetze als Naturgesetze. Für seine Methode aber hat diese veränderte Auffassung, wie schon gesagt, keine weiteren Folgen: es bedeutete nur eine Konsequenz seiner Grundanschauung und die Emanzipation von Hegel.[3]) Er sagt dort (Sprachen Europas S. 3): „Wie die Naturwissenschaften, so hat auch die Linguistik die Erforschung eines Gebietes zur Aufgabe, in welchem das Walten unabänderlicher natürlicher Gesetze erkennbar ist,

[1]) Lassens Zeitschrift VII, S. 30.

[2]) Sprachen Europas S. 10 Anm.

[3]) Mit Recht hat Delbrück, Sprachstudium [3] S. 45, die verbreitete Ansicht zurückgewiesen, dass Schleicher von Darwin beeinflusst worden sei. Zwar hat Schleicher eine bekannte Broschüre über Darwin geschrieben (Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft. Offenes Sendschreiben an Ernst Häckel, Weimar 1863). Aber er erinnert darin selbst an die Thatsache, dass er seine „Deutsche Sprache" 1860 geschrieben und hier seine endgiltigen Anschauungen niedergelegt habe, ohne noch von seinem Kollegen Häckel auf Darwin aufmerksam gemacht worden zu sein.

an denen der Wille und die Willkür des Menschen nichts zu ändern vermögen." [1]) Und ferner (Sprachen Europas S. 15—16): „Die einzelnen Lautelemente werden nicht mehr in ihrer Bedeutsamkeit empfunden und unterliegen den physischen Gesetzen der Lautorgane, die ... zersetzend auf den Wortorganismus einwirken, wie die chemischen Gesetze auf den abgestorbenen tierischen und pflanzlichen Organismus." Der Grund ist ein physischer: [2]) „Wie bei den Vokalen, so herrscht auch bei den Konsonanten in Bezug auf ihre lautgeschichtlichen Veränderungen im ganzen und grossen Übereinstimmung in den Sprachen, auch in völlig unverwandten Sprachen. Leicht begreiflich, da alle diese Erscheinungen nur durch unsere Sprachorgane bewirkt werden und diese doch wesentlich dieselben bei allen Menschen sind." Aber er kann nicht umhin, eine wichtige Konzession zu machen, woraus hervorgeht, dass sein Erklärungsversuch nicht ausreicht: denn das Problem der phonetischen Veränderungen wird eben dadurch um so bedeutsamer. Er sagt (Deutsche Sprache S. 57): „Diese gesetzmässige Veränderung der ursprünglichen Laute, sowie die Veränderung der Sprachen überhaupt verläuft zwar in einer im ganzen und grossen bei allen beobachteten Sprachen übereinstimmenden, im einzelnen jedoch vielfach abweichenden Weise. Sie findet sogar auf dem Gebiete ein und derselben Sprache durchaus nicht in völlig adäquater Weise statt, vielmehr wandelt sich die Sprache auf verschiedenen Teilen ihres Gebietes in einer mehr oder minder nur diesem Gebiete eigentümlichen Weise."

Die Lautgesetze aber hofft Schleicher der Rekonstruktion der Ursprache dienstbar machen zu können (Deutsche Sprache S. 47): „Vermittelst der anders woher bekannten Gesetze erschliessen wir mit Sicherheit die Formen, welche den vorliegenden vorausgehen mussten." In der That wäre das ein sicherer Weg: hätte man allgemeine Gesetze des Zerfalls kennen gelernt, so wären die Worte und Wortformen jeder Ursprache eben damit

---

[1]) Über Schleichers Stellung zur Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze vgl. Brugmann, Stand der Sprachwissenschaft S. 131—143. — Dagegen: Joh. Schmidt, Kuhns Zeitschrift XVIII, 1869, S. 317; Sitzungsberichte der Berliner Akademie 1884, S. 740; Kuhns Zeitschrift XXVIII, S. 307. — Ascoli, Briefe, S. 135. — V. Henry, Rev. crit. N. S. XX, 135. — Ähnliches über Curtius: V. Henry, Rev. crit. N. S. XXI, 222.

[2]) Die deutsche Sprache, Stuttgart 1860, S. 55.

an die Hand gegeben. Nun aber werden, wie auch Schleicher nicht in Abrede stellen kann, die phonetischen Veränderungen von den verschiedenen Sprachgemeinschaften durchaus nicht nach denselben Gesetzen vollzogen. Und so müssen wir denn zum Schlusse sagen, dass Schleicher um vieles konsequenter gedacht hat als Curtius, dass aber darum der unheilbare Widerspruch zwischen Theorie und Praxis um so klarer offenbar wird.

In Schleichers Lehren und Arbeiten lag, wie wir gesehen haben, ein Moment beschlossen, das auf die jüngere Generation entscheidend einwirkte. Dies war der beständige Hinweis auf die Wichtigkeit der Lautphysiologie, und der schon im Zetacismus hervortretende Versuch, die phonetischen Veränderungen physiologisch zu verstehen. Schleicher hat meines Wissens zum ersten Male diese Erkenntnis in grösserem Massstabe zu verwerten getrachtet, dass phonetische Phänomene und Veränderungen sich nicht durch Buchstabenzergliedern, sondern nur durch die Beobachtung des sprechenden Menschen in ihrem Wesen erkennen lassen. In dieser Richtung hatten sich schon Humboldt, Bopp und Pott redlich bemüht. Aber es lag in der Natur der Sache, dass zuerst die Symbole der Laute, die Buchstaben, und die dabei hervortretenden Substitutionen, die Buchstabensubstitutionen, genau untersucht und historisch eingereiht werden mussten, ehe man fragen konnte, welche phonetischen Phänomene und Veränderungen hier symbolisiert wurden. Es war nicht anders möglich, als dass man zunächst in der Lautlehre Buchstabensubstitutionen statt Lautsubstitutionen behandelte. Aber noch heute machen uns, wie wir nicht vergessen dürfen, Fragen nach dem Lautwert derartige Schwierigkeiten, dass wir uns oft begnügen müssen, den alten Weg aufs neue einzuschlagen.

8. Aus unserem Versuch einer historischen Betrachtung darüber, wie in dieser älteren Periode der Sprachwissenschaft die phonetischen Veränderungen beurteilt worden sind, folgt als erstes bemerkenswertes Resultat, dass die Lautlehre hier niemals (wenigstens in grösseren Werken nicht) für sich allein als selbständiger Gegenstand der Forschung behandelt worden ist. Andere Probleme beschäftigten noch die Sprachforschung dieser beiden Generationen. Hatte Bopp die Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen erst als etwas Neues nachzuweisen, so wandten sich Pott, und auf kleinerem Gebiete Curtius, der zweiten Aufgabe zu, die Verwandtschaft durch eine Prüfung des Wort-

schatzes und der Formen näher zu untersuchen. Die Lautlehre erwuchs im Dienste der Etymologie: Pott[1]) und Curtius, Grimm und Diez[2]) sind die vornehmsten Namen, welche dafür zeugen. Endlich bei Schleicher war der Zweck die Wiederherstellung der indogermanischen Ursprache selber. Und zweitens haben wir bemerkt, dass, abgesehen von einigen ersten Anfängen zur Anwendung der Lautphysiologie, im wesentlichen mehr nur mit Lautsymbolen statt mit Lauten gearbeitet worden ist. Und damit hängt es zusammen, dass trotz der Erkenntnis der Lautgesetze in einzelnen Fällen und trotz ihrer Durchführung im Prinzip, die Praxis stets mehr oder weniger mit ihnen in Widerspruch geriet.

Nun aber die Leistungen dieser grossen Gelehrten, denen die Sprachwissenschaft so vieles verdankt, etwa an den Anforderungen messen zu wollen, welche man heute in der selbständig gewordenen und auf Lautphysiologie begründeten Lautlehre zu stellen pflegt, wäre eine unhistorische Betrachtungsweise. Fast müsste ich fürchten, damit eine Trivialität zu sagen, wenn nicht in der That diese Gefahr auch für den unparteiischen Beurteiler allzu nahe läge. Wir haben im Gegenteil zu fragen: Was haben diese Meister gewollt? Was hat sich jeder zum Ziel seines Denkens und Arbeitens gesetzt? Die Antwort haben wir soeben angedeutet: ihrer aller Teilnahme war auf die Vergangenheit gerichtet. Wiederherstellung der indogermanischen Ursprache, Wiederherstellung der germanischen und romanischen Sprachgeschichte von den Anfängen an, das waren zunächst die Aufgaben, die man sich stellte. Gleichviel ob die Grundabsichten philosophischer oder patriotischer Art waren, hier gingen die Indogermanisten mit den Germanisten und Romanisten, hier die Sprachphilosophen mit den Sprachhistorikern zusammen. Darin also glaube ich ein gemeinsames

---

[1]) Pott, Etymologische Forschungen II[1] S. 349: „Angeregt vorzüglich durch Bopp und Grimm, habe ich in der Lautlehre einen der wichtigsten und bei verständiger Handhabung am sichersten in die Etymologie einweihenden Schlüssel erkannt."

[2]) Friedrich Diez sagte in der Vorrede seines „Etymologischen Wörterbuchs" (1853): „Im Gegensatze zur unkritischen Methode unterwirft sich die kritische schlechthin den von der Lautlehre aufgefundenen Prinzipien und Regeln, ohne einen Fuss breit davon abzugehen, sofern nicht klare und thatsächliche Ausnahmen dazu nötigen."

Merkmal aller dieser Bestrebungen zu finden: und in diesem Sinne habe ich, um einen einheitlichen Namen zu gewinnen, vorgeschlagen, diese ganze Periode der Sprachwissenschaft als die konstruktive zu bezeichnen.

§ 5.
Die empirische Sprachforschung.

1. Gegen Ende der sechziger und zu Beginn der siebziger Jahre wurden in der indogermanischen Lautlehre mehrere Entdeckungen[1]) gemacht, welche zu einer völligen Wandlung der herrschenden Ansichten führten und insbesondere die Autorität des bisher für die altertümlichste indogermanische Sprache gehaltenen Sanskrit für immer stürzten. Der Bruch mit dem bisherigen war so jäh, dass einer der dabei beteiligten Gelehrten mit Recht von einer „Katastrophe“ sprechen konnte.[2])

Von diesen praktischen Erfolgen ausgehend begannen um die Mitte der siebziger Jahre mehrere Gelehrte gleichzeitig, an verschiedenen Orten und von verschiedenen Seiten, ernstliche Zweifel an der Berechtigung der bisherigen Lehren über das Wesen der Sprache zu äussern, und das Endergebnis war eine durchgreifende Revision der Grundanschauungen und demgemäss eine nicht unwesentliche Änderung der Arbeitsweise.

2. Das erste und wichtigste war, wie mir scheint, dass sich inzwischen das Ziel wesentlich verschoben hatte. Die Lautlehre war Selbstzweck geworden: den phonetischen Phänomenen und ihren Veränderungen wandte man sich nun, nachdem die Probleme der Verwandtschaft, der Etymologie, der Ursprache eine vorläufige Lösung gefunden hatten, als der nun dringendsten Aufgabe zu. Schärfer denn bisher suchte man zwischen Laut und Bedeutung zu scheiden, wie andererseits zwischen Laut und Lautsymbol. Und dieses neue Ziel forderte, wie nicht anders zu erwarten, eine Erneuerung von Theorie und Praxis. Wenn manche Vertreter der älteren Richtung sich mit den Vorkämpfern der jüngeren nicht verständigen konnten, so

---

[1]) Vgl. darüber Delbrück, Sprachstudium [3] S. 57, und besonders Bechtels Hauptprobleme. Die beiden bedeutendsten Entdeckungen sind: im Vokalismus die Ursprünglichkeit des *e* und *o*, im Konsonantismus die drei Gutturalreihen.

[2]) Joh. Schmidt, Sitzungsberichte der Berliner Akademie 1884, S. 741.

lag das, wenn ich mich nicht täusche, vorzüglich daran, dass jeder der beiden Teile sein eigenes Ziel im Auge hatte, kürzer gesagt, dass beide etwas anderes wollten.

3. Zuvörderst wurde die Lehre vom „Organismus der Sprache" beseitigt, welche gerade zuletzt noch von Schleicher konsequent durchgeführt worden war, aber eben dadurch sich in ihrer Unhaltbarkeit gezeigt hatte.[1]) Wir haben uns oben überzeugt, dass die Geschichte dieser Lehre im wesentlichen die Geschichte einer wörtlich genommenen und zur Theorie ausgebauten Metapher genannt werden kann. Schleicher hatte durch seine Betonung und Anwendung der Lautphysiologie überdies selber den Sturz der Lehre mit beschleunigen helfen. Immerhin musste es noch im Jahre 1877 ausdrücklich gesagt werden, „dass die Sprache kein Ding ist, das aussen und über dem Menschen steht und ein Leben für sich führt, sondern nur im Individuum ihre wahre Existenz hat, und dass somit alle Veränderungen im Sprachleben nur von den sprechenden Individuen ausgehen können."[2]) Aber aus dem Sprachgebrauch wenigstens ist das Wort immer noch nicht ganz geschwunden, und noch vor kurzem fand es ein französischer Sprachforscher angezeigt, vor dieser Vorstellung zu warnen:[3]) „Douer de vie cette entité, c'est déjà énorme; mais, sous prétexte qu'on l'a douée de vie, vouloir y retrouver les caractères essentiels et distinctifs de la vie, la naissance, la croissance, l'assimilation, la mort, ce qui enfin constitue un organisme vivant, c'est simplement parer des grâces du style la sécheresse de la constatation scientifique; sinon, c'est ne rien comprendre à cette constatation même."

4. Verlassen wurde gleichzeitig auch die Lehre von den zwei Sprachperioden.[4]) Humboldt hatte, wie wir gesehen

---

[1]) Noch bei Schuchardt im „Vokalismus des Vulgär-Lateins", S. 76, befindet sich diese Lehre in Kraft. Und S. 82 wird ein Stammbaum der romanischen Sprache entworfen.

[2]) Osthoff und Brugmann, Morphologische Untersuchungen I, S. XII.

[3]) V. Henry, Antinomies linguistiques S. 10.

[4]) Dass diese Lehre in den sechziger Jahren noch in Geltung war, ersehen wir daraus, wenn G. Paris, Accent latin S. 4, im Jahre 1862 schreibt: „Je le répète, et ce point me semble de la plus grande importance, les langues ne sont *organiques* que dans la *période de leur formation*; du moment qu'elles ont fini ce travail préparatoire et qu'elles deviennent lettrées, elles commencent à se dépraver, et elles le font sans logique et sans ordre."

haben, den grossen Unterschied zwischen Mundart und Kultursprache richtig beobachtet, aber jene vorzugsweise in der älteren Zeit gesucht. Seit jedoch Hegel die Lehre von den zwei Perioden in seine Geschichtsphilosophie verarbeitet und metaphysisch ausgedeutet hatte, war sie unhaltbar geworden. Im Jahre 1868 schrieb ein junger Gelehrter:[1] „Man wird sich der Einsicht kaum mehr lange verschliessen können, dass die Unterscheidung zwischen Entwicklung und Verfall oder — wie man sich auch wohl ausdrückte — zwischen Natur und Geschichte der Sprache auf einem Irrtum beruhe. Ich meinerseits habe überall nur Entwicklung, nur Geschichte wahrgenommen. Ich kann mich unmöglich entschliessen, eine Sprache als fertiges Resultat vorhistorischer, unenthüllbarer Ereignisse gelten zu lassen."

5. Aufgegeben wurde damit auch — und dies war sehr wesentlich — die Methode der Zergliederung. Hatte man bisher aus den Einzelsprachen die Wortformen der Ursprache wiederhergestellt, um dieselben hernach in ihre Elemente zu zerlegen, so begann man jetzt zweifelnd zu fragen, wieviel diese Operatonen, die man mit den Buchstaben auf dem Papier so glatt und sicher vollziehen gelernt hatte, mit dem seinerzeit Gesprochenen gemein hätten. Handhabte man denn im Grunde nicht blosse Formeln, über deren Wert niemand etwas sicheres wusste? Diese Erkenntnis wurde im Jahre 1877 folgendermassen ausgesprochen:[2] „Die Hauptaufgabe, welche sich die vergleichende Grammatik anfangs stellte, war, aus den ältesten überlieferten Gestaltungen die Urformen zu konstruieren und diese dann in ihre Elemente zu zerlegen. Es war dies die einzige Art, wie die Wissenschaft ihren Anfang nehmen konnte. .... Diese zergliedernde Richtung aber hat zu lange einseitig die Sprachwissenschaft beherrscht. Sie hat eine isolierende Betrachtungsweise hervorgerufen, die wohl die mannigfaltigen Gestaltungen der einzelnen Wurzeln, Stämme oder Suffixe in den verschiedenen Sprachen und Sprachperioden mit einander vergleicht, aber das Verhältnis der einzelnen Formen zu den Gruppen, welchen sie angehören, zu sehr vernachlässigt, und einen Schematismus, welcher mit Formeln rechnet und sich die

[1]) W. Scherer, Geschichte d. deutschen Sprache[1] S. X.

[2]) H. Paul, P. B. B. 1877, S. 322.

wirklichen Vorgänge in der Sprachgeschichte nicht hinlänglich deutlich macht."

6. Die notwendige Konsequenz dieser Kritik war, dass ein gründliches Studium der gesprochenen Sprache nicht nur gefordert, sondern auch verwirklicht wurde. Verdiente Vertreter der indogermanischen Sprachwissenschaft untersuchten die Mundarten, um hier die phonetischen Probleme zu lösen und das Gewonnene dann bei der alten Sprachgeschichte zu verwerten. Wie früher der Vergangenheit, wandte man sich jetzt der Gegenwart zu: wenn irgendwo in den Geisteswissenschaften, war hier eigene Beobachtung zur Pflicht gemacht. Darum schien es angezeigt, diese neuere Periode der Sprachwissenschaft als die empirische zu bezeichnen.

7. Demgemäss rückte man jetzt die Mundarten gegenüber den Kultursprachen in den Vordergrund: hier allein waren die unter natürlichen Bedingungen stehenden Sprachen zu finden, wo die Sprachgemeinschaft noch nicht durch soziale und kulturelle Spaltung in sich uneins geworden war.

8. Welcher Hilfsmittel man sich dabei zu bedienen hatte, darüber konnte kein Zweifel bestehen. Vor allem andern handelte es sich darum, festzustellen, wie das Sprechen des Menschen eigentlich zustande kommt, wie und wo die Muskelbewegungen geschehen, welche dazu erforderlich sind. Man betrachtete diese Dinge zunächst nur vom Standpunkt des Anatomen,[1]) indem man die Frage nach der Entstehung dieser psychophysischen Phänomene beiseite liess. So entwickelte sich eine neue Disziplin, die Sprachphysiologie oder Phonetik.

9. Ungleich schwieriger war es, eine Sprachpsychologie zu schaffen. Denn die Psychologie entbehrte damals noch der Konsolidierung, die sie heute durch die vereinten Bemühungen so vieler verdienter Forscher erreicht hat. Über die Grundfragen war noch kaum eine Klärung, geschweige denn eine Einigung erzielt. Zumal das Problem des Verhältnisses von Leib und Seele war Gegenstand der lebhaftesten Erörterung: Materialisten

---

[1]) Aus dieser mehr nur anatomischen Betrachtungsweise erklären sich Sätze wie der folgende, den ich an der Spitze einer der hervorragendsten neueren Leistungen auf dem Gebiete der romanischen Grammatik lese: „Bei der Entwicklung und Umwandlung der Laute einer Sprache ist die Bedeutung des Wortes fast völlig gleichgiltig: es handelt sich dabei vielmehr meist nur um physiologische Prozesse." Vgl. dazu unsern § 1.

und Spiritualisten stellten darüber die widersprechendsten Behauptungen auf. Diese Unsicherheit[1]) musste auch in die werdende Sprachpsychologie hineingelangen, umsomehr, da der Gelehrte, der hier vor andern nachhaltigen Einfluss geübt hat, kaum den Vorzug des klaren und einfachen Denkens besass.[2]) Doch auch diese Lücke wurde bald ausgefüllt durch das gediegene Werk eines Sprachforschers, der auf dem Grunde zuverlässiger eigener Beobachtung feststehend, sich dieser älteren Sprachpsychologie gegenüber eine gewisse Unabhängigkeit zu wahren wusste. Doch darf nicht verschwiegen werden, dass hier noch mehr als ein Problem der Lösung harrt.

10. Durch diese acht allgemeinen Neuerungen, teils negativer, grösstenteils aber positiver Art, schied sich die jüngere Richtung von den Alten.[3]) Diese Differenzen waren, wie man sieht, kaum geringfügig zu nennen. Aber nicht um sie drehte sich die Diskussion, sondern um den Satz, dass phonetische Veränderungen entweder durch Lautgesetze, oder als Analogiebildungen zu erklären seien. Zwar ist uns ein solches Dilemma in der älteren Periode nicht begegnet. Wohl aber fanden wir schon von Bopp in seinem dritten Akademievortrag Lautgesetz und Analogie neben einander als Erklärungsgründe verwendet. Was die Theorie betrifft, so war die „Ausnahmslosigkeit" schon in dem Begriff Lautgesetz deutlich genug anerkannt. Und in der Praxis haben sich die beiden Generationen, von Bopp bis Schleicher, um die Auffindung von Lautgesetzen mit dem reichsten Erfolg bemüht. Ein *non liquet* mussten sie freilich oft aussprechen, öfter als man es heute zu thun genötigt ist; aber unerklärte

---

[1]) Charakteristisch für diese Gegensätze ist die Thatsache, dass die Vertreter der Lautgesetze diese teils, wie Schleicher, als physiologische Naturgesetze, teils aber als psychologische oder psychophysische Gesetze angesehen wissen wollten. Im ersteren Sinne schrieben Osthoff, Brückner und anfangs auch Paul (P. B. B. 1879, S. 1); im anderen Sinne Paul, Delbrück, Brugmann und besonders Wundt. Die erstere Auffassung ist heute allgemein verlassen.

[2]) Gemeint ist Steinthals Sprachphilosophie, ein seltsamer Eklekticismus. Humboldts Gedanken werden hier mit Hegelscher Metaphysik durchsetzt und mit Hegelscher Dialektik vorgetragen, zugleich aber in die mechanistische Psychologie Herbarts verschmolzen. Gefährlich war in diesem neuen System die Dosis Metaphysik, die als „Volksseele" in populären Werken jetzt noch ihr Wesen treibt und von Paul mit scharfer Kritik aus der Sprachwissenschaft verwiesen worden ist.

[3]) Anders Schuchardt, Lautgesetze S. 1.

Fälle giebt es auch für die konsequenteste Forschung, und so wird es stets bleiben. Demnach könnte es scheinen, als wäre der ganze Unterschied im Grunde nur quantitativ, und Schuchardt hätte Recht gehabt, die neue Lehre eine „Antiquität“ aus der Periode Schleichers zu nennen.[1])

Der springende Punkt ist das Dilemma: „entweder — oder“ war zuvor nie gesagt noch wirklich durchgeführt worden. Warum aber sträubten sich gerade die Vertreter der älteren Richtung so energisch dagegen, diese selbstverständliche Konsequenz ihrer eigenen Lehren zu ziehen? Das lag, wie ich oben schon angedeutet habe, daran, dass das Ziel ihrer Forschung ein anderes war. Ihnen waren die Lautgesetze nur Mittel zum Zweck: nicht die phonetischen Phänomene als solche waren der Gegenstand ihrer Forschung, sondern die Worte als Träger einer Bedeutung. Wenn nur einmal deren Verwandtschaft und Geschichte durch die „konstitutiven Lautgesetze“ sichergestellt war, dann mochten allerlei „sporadische Lautgesetze“ übrig bleiben, d. h. solche, die weniger zugänglich, aber auch weniger wichtig waren. Hier wurde ein Rangunterschied deutlich statuiert: eigentliche Beachtung verdienten nur diejenigen phonetischen Veränderungen, welche für den Nachweis von Verwandtschaft, für Etymologie und Rekonstruktion der Ursprache von Wert waren.

So sahen die Dinge den Älteren aus, gemäss dem Ziel, das sie ins Auge gefasst hatten; ganz anders aber den Jüngeren, sobald einmal die phonetischen Phänomene und Veränderungen als solche zur hauptsächlichen Aufgabe wurden. Nun war die Scheidung „konstitutiver“ und „sporadischer“ Lautgesetze unerträglich: alle Lautgesetze hatten gleiches Recht und gleichen Anspruch, Gegenstand der Forschung zu werden, wie ein einzelner Beleg oft lehrreicher werden konnte als hundert andere. Die Aufstellung verschiedenartiger Lautgesetze war ein logisches Unding, und daher nur die eine Schlussfolgerung möglich: entweder haben wir eigentlich phonetische Entwicklung, d. h. Lautgesetz, oder Störung auf Grund der Bedeutung anzunehmen: entweder Lautgesetz oder Analogie. So gelangte die jüngere Generation zu ihrem Dilemma.

Aber nicht diese Formulierung war das Wesentliche: wir werden selbst nachher an derselben Kritik üben. Das Ent-

---

[1]) Lautgesetze S. 34.

scheidende war die Durchführung des Kausalgesetzes: jede phonetische Veränderung muss ihre Ursache haben, gleichviel welche. „Es giebt keine Ausnahmen" bedeutet: auch für die Lautlehre gilt das Kausalgesetz,[1]) die Lautlehre muss Wissenschaft werden. Hier steckte das Neue: es war nicht, wie es den Anschein hatte, ein Kampf um die Lautgesetze an sich, dieses Erbstück der älteren Periode, es war ein Kampf um die wissenschaftliche Konsolidierung der Lautlehre als eines selbständigen Forschungsgebietes.

Und eine zweite wichtige Entscheidung war in jenem Dilemma eingeschlossen. Wir erinnern uns an die altüberlieferte Vermengung der phonetischen und der grammatischen Wortveränderungen: erst Humboldt hatte hier scharf unterschieden. Nun giebt es aber phonetische Veränderungen, die keinerlei grammatischen Charakter haben, vielmehr durch Bedeutungszusammenhänge veranlasst sind: die Analogiebildungen. Sie nehmen eine Art Mittelstellung ein, gehören aber ihrem Wesen nach zweifellos zu den phonetischen Wortveränderungen.[2]) Durch jenes Entweder-oder waren nun die Analogiebildungen mit scharfer Logik einerseits von den rein phonetischen Veränderungen, andererseits aber auch von den grammatischen für

---

[1]) Siehe Wundt, Philosophische Studien III, S. 212: „Darin besteht, wie mir scheint, das Wesentliche und zugleich das unleugbar Bedeutsame der in der neueren Sprachwissenschaft zur Geltung gelangten Anschauungen, dass die Ausnahme nicht als eine selbstverständliche und nicht weiter zu untersuchende Thatsache zugelassen wird, sondern dass man sich die Aufgabe stellt, die intercurrierenden Ursachen nachzuweisen, welche die Ausnahmen erklären. Die Sprachwissenschaft bedient sich hierbei lediglich der auf anderen Gebieten längst zur Geltung gelangten methodologischen Regel, dass der Zufall überall als ein zur Erklärung der Erscheinungen unzulässiger Faktor zu eliminieren sei. Diese Regel ist von der neueren Richtung der Sprachwissenschaft nicht erst entdeckt, sondern nur strenger formuliert und gehandhabt worden." — Anders Schuchardt, Lautgesetze S. 33.

[2]) Paul bemerkte gegen Schuchardt (Littbl. 1886, Sp. 5): „Die Grenze zwischen Lautwandel und Analogie ist so scharf zu ziehen, wie nur irgend eine in der Welt. Freilich Osthoffs Gegenüberstellung eines physiologischen und eines psychologischen Moments geht im Ausdruck fehl, insofern auch die physiologische Seite der Sprachthätigkeit psychisch bedingt ist. Aber die Scheidung bleibt darum doch bestehen. Auf der einen Seite stehen die Veränderungen, welche die Sprachlaute als Laute erleiden ohne Rücksicht auf ihre Bedeutung, auf der anderen Seite steht der Ersatz gewisser Lautkomplexe durch andere, welcher eben durch deren Bedeutung veranlasst ist."

immer getrennt. Der Lehrsatz besagt also zweitens Scheidung von Laut- und Bedeutungslehre, diese notwendige Voraussetzung für die Konstituierung der Lautlehre als selbständiges Forschungsgebiet.

So war also der sogenannte „Kampf um die Lautgesetze" im Grunde ein Kampf um die Lautlehre. Und seine Geschichte wird darum stets einen breiten Raum in der Geschichte der Sprachwissenschaft einnehmen, weil es sich hier in der That nicht um ein „Dogma", wie gesagt worden ist, sondern um einen entscheidenden Wendepunkt handelte. Wollte man überhaupt künftig zu gesicherten Ergebnissen gelangen und eine ähnliche „Katastrophe" für immer ausschliessen, so musste, wie schon Humboldt es versucht hatte, die Sprache zunächst als phonetisches Phänomen an sich betrachtet werden, mit strenger Handhabung des Kausalgesetzes.

11. Es folgen die wichtigsten Belege. W. Scherer hat den Satz zuerst ausgesprochen, aber selber nicht immer befolgt:[1] „Die Veränderung der Laute, die wir in beglaubigter Sprachgeschichte beobachten können, vollzieht sich nach festen Gesetzen, welche keine andere als wiederum gesetzmässige Störung erfahren. Die landläufigen Doctrinen der Linguisten springen in den älteren Epochen, in der sprachlichen 'Vorwelt', entweder ganz nach Willkür mit den verglichenen Lauten um, oder sie zollen den Lautgesetzen eine Art offizieller Anerkennung und machen von ihnen vielfältigen Gebrauch, aber über gewisse Hauptereignisse der ältesten Sprachentwicklung, wie die Entstehung mancher Flexionsformen, ziehen sie es vor, sich Theorien auszudenken und sich um die gesetzliche Möglichkeit nicht zu kümmern. Wer aber mit der strengen Beobachtung der Lautgesetze Ernst machen will und die Theorien demgemäss umzugestalten sucht, heisst ein Phantast." Bald darauf war die Überzeugung zum erstenmal zur That geworden, in Leskiens berühmter „Deklination" 1876. Dort lesen wir:[2] „Die Entwicklung einer bestimmten Flexionsreihe, also hier der Deklination, unterliegt dem Einfluss zweier Momente. Jede Sprache besitzt zur Zeit ihres Entstehens als Einzelsprache eine gewisse Anzahl von Kasusformen, herübergebracht aus der Periode ihres Zusammenlebens mit einer oder

---

[1]) Preuss. Jahrbücher 1875, S. 107.

[2]) Die Deklination im Slavisch-Litauischen und Germanischen, S. 2.

mehreren verwandten Sprachen. Diese Formen nehmen ausnahmslos die Gestalt an, welche die Wirkung der Lautgesetze, vor allem der hier namentlich in Betracht kommenden Auslautsgesetze, hervorbringen muss. So weit ist die Entwicklung einfach und, wie man sagen kann, regelrecht. Nun erscheinen aber thatsächlich in der einen Sprache mehr, in der anderen weniger Bildungen, deren Gestalt durch die Wirkung der Lautgesetze nicht erklärt werden kann, aber auch nicht erklärt werden darf; sie sind der Stammklasse oder der Funktion, der sie dem Sprachgebrauche nach anzugehören scheinen, ursprünglich fremd, einer anderen Stammklasse entlehnt oder mit einer ihnen von Hause aus nicht zukommenden Funktion versehen, mit einem Worte Analogiebildungen. Beide Momente, lautgesetzliche Umbildung und Analogie, erklären die in einer bestimmten Periode vorhandene Gestalt der Deklination einer Sprache, wie jeder Art der Flexion, und nur diese beiden Momente kommen in Betracht." Im Jahre 1878 wurde von Osthoff eine dritte Formulierung gegeben, welche lautet:[1]) „Erstens: Aller Lautwandel, so weit er mechanisch vor sich geht, vollzieht sich nach ausnahmslosen Gesetzen, d. h. die Richtung der Lautbewegung ist bei allen Angehörigen einer Sprachgenossenschaft, ausser dem Fall, dass Dialektspaltung eintritt, stets dieselbe, und alle Wörter, in denen der der Lautbewegung unterworfene Laut unter gleichen Verhältnissen erscheint, werden ohne Ausnahme von der Änderung ergriffen. Zweitens: ... Die Formassociation, d. h. die Neubildung von Sprachformen auf dem Wege der Analogie ... Nur wer sich an die Lautgesetze, diesen Grundpfeiler unserer ganzen Wissenschaft, streng hält, hat bei seiner Forschung überhaupt einen festen Boden unter den Füssen." Von H. Paul stammt die klassisch gewordene Fassung:[2]) „In dem Sinne, wie wir in der Physik oder Chemie von Gesetzen reden ... ist der Begriff Lautgesetz nicht zu verstehen. ... Das Lautgesetz sagt nicht aus, was unter gewissen allgemeinen Bedingungen immer wieder eintreten muss, sondern es konstatiert nur die Gleichmässigkeit innerhalb einer Gruppe bestimmter historischer Erscheinungen. ... Wenn wir daher von konsequenter Wirkung der Lautgesetze reden, so kann das nur heissen, dass bei dem Lautwandel inner-

---

[1]) Osthoff und Brugmann, Morphologische Untersuchungen I, S. XIII.

[2]) Prinzipien [1], S. 55. Prinzipien [3], S. 61. 62.

halb desselben Dialektes alle einzelnen Fälle, in denen die gleichen lautlichen Bedingungen vorliegen, gleichmässig behandelt werden." Hier wurde es zum ersten Male klar und deutlich ausgesprochen, dass wir es nicht mit naturwissenschaftlichen Gesetzen im Sinne Schleichers zu thun haben, sondern mit empirisch-psychologischen. Endlich Brugmanns Verteidigung 1885:[1]) „Bei dem Suchen nach einer Erklärung für die lautlichen Inkonsequenzen waren es besonders folgende Punkte, die wir glaubten im Auge haben zu müssen, um der Ausnahme ihren Schein nehmen zu können, und deren Berücksichtigung zu mancher, wie mir scheint, durchaus annehmbaren Formdeutung geführt hat. 1. Die schriftliche Darstellung kann inkonsequent sein, während die Lautproduktion selbst eine konsequente ist. Es können individuelle Schreibfehler vorliegen. Man schreibt ein Wort verschieden verschiedener Bedeutung wegen. . . . Man schreibt etymologisch statt phonetisch. . . . Besonders zu beachten ist der häufige Fall, dass zur Zeit, wo successive Lautverschiebung in Vollzug begriffen oder eben zu Ende gekommen ist, ein Schwanken in der Orthographie stattfindet, das den Schein erregt, als werden die beiden Endpunkte der Bewegung neben einander gesprochen. . . . 2. Scheinbare Inkonsequenz ist oft dadurch veranlasst, dass eine Form aus einem andern Verkehrskreis aufgenommen ist. Die Verpflanzung kann entweder infolge örtlicher Berührung verschiedener Sprachgenossenschaften erfolgen oder mittels einer über mehreren Dialekten stehenden nicht einheitlichen Schriftsprache. . . . 3. Was man für rein lautliche Entwicklung zu halten geneigt ist, ist vielmehr Analogiebildung. . . . 4. Nachdem durch die Wirksamkeit eines Lautgesetzes ein Laut verändert ist, entsteht dieselbe Lautverbindung von neuem und bleibt nunmehr unverändert, weil die Wirksamkeit jenes Lautgesetzes erloschen ist. . . . 5. Der Schein der Ausnahme entsteht dadurch, dass zwei Gesetze neben einander wirken. . . . 6. Dieselbe Form geht unter verschiedenen phonetischen Bedingungen in zwei Formen auseinander, und nachdem die Wirksamkeit des betreffenden Lautgesetzes oder der betreffenden Lautgesetze erloschen ist, werden entweder die beiden Formen promiscue ohne Rücksicht auf die Bedingungen, unter denen die Doppelheit entstanden ist, gebraucht,

[1]) Stand der Sprachwissenschaft, S. 53 ff.

oder es geht wenigstens die eine der beiden Formen über den ursprünglichen Gebrauchsbereich hinaus. Letztere Vorgänge sind als Analogiewirkung anzusehen. Es handelt sich hier stets um Einflüsse des Satzaccentes und des Satzsandhi.... 7. Öfter hat man, ohne dass dabei irgendwie eine Konsequenz sichtbar wurde, Spaltung eines Lautes in derselben Sprachgenossenschaft in zwei oder mehrere Laute angenommen, wo die Verschiedenheit vielmehr eine ursprachliche war.... 8. Falsche Ansichten über den etymologischen Ursprung einer Bildung können irrre führen. ... 9. Gewisse Formkategorien scheinen zuweilen ihre besonderen, ihnen eigentümlichen Lautgesetze zu haben, z. B. die Reduplikationssilben. Der Schein des Exceptionellen entsteht hier dadurch, dass sich eben nur bei diesen Formen die Lautkonstellation vorfindet, welche Bedingung für den Wandel ist.“[1])

12. Dies der historische Ausdruck, den die neue Erkenntnis gefunden hat. So sehr ich von der Richtigkeit der letzteren überzeugt bin, halte ich den ersteren nicht für ganz einwandsfrei. Zwei Einwürfe sind dagegen zu machen und auch schon gemacht worden, haben aber bis jetzt nicht völlig entkräftet werden können.

Der eine wichtigere ist, dass in jener Definition der Begriff „Dialekt“ enthalten ist, und in der gegenwärtigen Fassung auch nicht entbehrt werden kann. Wie aber, wenn es keine Mundarten giebt? Besonders hat Schuchardt[2]) diesen Angriffspunkt scharfsinnig herausgefunden und gegen den Satz „Die Lautgesetze wirken ausnahmslos innerhalb desselben Dialektes“ mit Recht eingewendet: „In dem Ausdruck ‘ein und derselbe Dialekt’ steckt eine Unklarheit; wir wissen nicht, ob wir ihn *a priori* oder *a posteriori* zu fassen haben.“ Und er fährt fort, dass, wenn es nach Delbrück eigentlich bloss Individualsprachen

---

[1]) Gegen die Lautgesetze sprachen sich aus: Georg Curtius, der durch seine Schrift die Debatte in Bewegung brachte, Hugo Schuchardt, dessen Einwände weitaus am schwersten wiegen, Benfey, Collitz, Bezzenberger und neuerdings Bremer; in Russland Kruszewsky, in Frankreich Regnaud, in Amerika Whitney, Easton und Bloomfield. — Nur als Formel oder Maxime für die Praxis, nicht aber als eigentlichen Lehrsatz wollten die Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze Bloomfield, Jespersen und von der Gabelentz gelten lassen.

[2]) Lautgesetze S. 10.

gebe, damit die ganze Lehre hinfällig werde. Schuchardt hat hier sicher Recht: die Erfahrung der letzten Jahre hat gezeigt, dass, sobald man die Existenz der Mundarten ernstlich bezweifelt, damit auch die überlieferte Formel der Lautgesetze fällt. Lautgesetzlichkeit und Mundart sind korrelate Begriffe. Es geht daher nicht an, den ersteren durch den letzteren stützen zu wollen.

Und eine andere Kritik formaler Natur haben wir an dem üblichen Ausdruck des Satzes zu üben. Trifft das Dilemma „Lautgesetz oder Analogie" wirklich zu? Richtig, wie wir gesehen haben, war es, auf einer Seite die analogischen Wortveränderungen einzusetzen. Diesen stehen allerdings auf der andern Seite die rein phonetischen Wortveränderungen gegenüber. Wie wir unten sehen werden, beruhen dieselben zwar zum grössten Teile auf Lautgesetzen, aber manche andere Fälle, wie z. B. Metathesen und Konsonanten-Dissimilationen, sind als generelle Sprechfehler zu bezeichnen. So wird die überlieferte Fassung des Satzes auch hier zu modifizieren sein.

§ 6.

Allgemeine Bedingungen der phonetischen Veränderungen.

1. Der Weg, den wir zur Lösung unseres Problems einzuschlagen haben, kann nur der sein, dass wir gemäss dem Kausalgesetz nach den Ursachen[1]) der phonetischen Veränderungen fragen. Es ist hier aber eine wichtige Unterscheidung durchzuführen, diejenige zwischen Ursachen einerseits, und vorauszusetzenden Bedingungen andererseits, unter welchen die Wirkung eintritt, wenn die Ursache da ist. Die Ursachen, wie wir sehen werden, sind durchweg mannigfaltiger Art, diese Bedingungen dagegen von allgemeiner Natur, nämlich allgemeine Voraussetzungen, ohne welche die phonetischen Veränderungen des Sprachgutes einer Sprachgemeinschaft unmöglich wären. Diese haben wir zunächst zu behandeln.

---

[1]) Vielleicht ist es von Interesse, hier eine Bemerkung Goethes (Maximen und Reflexionen III) anzuführen, welche beweist, dass sich sein durchdringender Geist auch mit diesem Problem beschäftigt hat: „Die Verwechselung eines Konsonanten mit dem andern möchte wohl aus Unfähigkeit des Organs, die Verwandlung der Vokale in Diphthongen aus einem eingebildeten Pathos entstehen."

Noch vor wenigen Jahren schloss Berthold Delbrück[1]) seine Besprechung der Lautgesetzfrage mit den resignierten Worten: „Soweit die Veränderungen im Lautzustand der Sprachen. Man sieht, dass von einem Wissen auf diesem Gebiet im Ernst nicht die Rede sein kann. Doch kann man sagen: wir hegen die gegründete Vermutung, dass die Veränderungen zum bei weitem grössten Teil von gewissen allgemein wirkenden Ursachen abhängen, über die der Einzelne keine Gewalt hat." Eine ähnliche Äusserung wurde früher schon von Wilhelm Wundt[2]) gethan und vor kurzem von Karl Brugmann[3]) wiederholt: „Ein erschwerendes Moment bildet [bei der Beurteilung der Lautgesetze] die eigentümliche Lage der Sprachwissenschaft, dass sie die Ausnahmen von den Gesetzen auf bestimmte Ursachen zurückführen soll, dass sie die Ursachen der Lautgesetze selbst aber, abgesehen von unsicheren Hypothesen, noch nicht kennt." Und dasselbe gestand, mit einer einzigen Einschränkung, in Frankreich der Philosoph B. Bourdon:[4]) „Les causes véritables du changement phonétique sont encore, il faut bien l'avouer, et si on excepte les causes ethnologiques, mal établies."

Paul dagegen erklärt, wie ich denke, mit Recht:[5]) „Es giebt keinen Zweig der Kultur, bei dem sich die Bedingungen der Entwicklung mit solcher Exaktheit erkennen lassen als bei der Sprache."

2. Zu allererst möchte ich einen Ausdruck beanstanden, der die Auffassung einzuschliessen scheint, als gäbe es phonetische Veränderungen, die der Ursache entbehrten. Ich meine die altgewohnte und allgemein gebräuchliche Bezeichnung des sogenannten „spontanen oder unbedingten Lautwandels". Es handelt sich dabei um die erste und wichtigste Kategorie der Lautsubstitutionen. Brugmann[6]) definiert diese Gattung korrekt folgendermassen: „Unter unbedingtem Lautwandel verstehen wir solchen, bei dem der Anlass zur Änderung des Lautes in seiner Eigenart allein zu suchen ist, z. B. wenn η im El. zu ᾱ, oder

[1]) Sprachstudium [3] S. 128.
[2]) Philosophische Studien III, S. 213.
[3]) Griechische Grammatik S. 13.
[4]) Revue philos. 1888, S. 369.
[5]) Prinzipien [3] S. 5.
[6]) Grundriss [2] I, S. 65.

wenn idg. *d* im Germ. und Armen. zu *t* wird." Gegen diese Begriffsbestimmung ist nichts einzuwenden; denn sie giebt nur negativ an, dass diese Lautsubstitutionen nicht „bedingt" (kombinatorisch) seien, d. h. durch Angleichung an Nachbarlaute oder aus dem Accent zu erklären. Wenn ich nun auch der Überzeugung bin, dass die weitaus meisten Gelehrten mit Brugmann unter „spontanem Lautwandel" solche Lautsubstitutionen verstehen, die, aus bis jetzt nicht festgestellten Ursachen, überall, ohne Rücksicht auf die Stellung in der Worteinheit vollzogen worden sind, so bleibt doch zu wünschen, dass dieser irreführende Terminus fallen gelassen werde. Denn wenn ich mich nicht täusche, verdankt er seine Entstehung jener schon erwähnten Neigung älterer Gelehrter, wie die Sprache überhaupt, so auch die Laute zu personifizieren und demgemäss spontane Neigungen der Laute zur Wandlung zu imaginieren, den Lauten also sogar einen Willen zuzuschreiben. So hat wenigstens Rudolf Lenz den Sinn dieses Ausdrucks gedeutet, wenn er sich energisch gegen den Gedanken einer solchen Möglichkeit sträubt:[1] „Giebt es denn überhaupt eine spontane Lautentwicklung? Streng genommen nicht. Denn alles Geschehen hat seine Gründe." Ich meinerseits schliesse mich ihm gerne an und darf es wohl kaum noch wagen, mich ausdrücklich auf das Kausalgesetz zu berufen. Genug, Name und Vorstellung des „spontanen Lautwandels" bergen in sich zum mindesten die Gefahr eines groben Missverständnisses.[2])

3. Lange liebte man die Natur des Landes und das Klima zur Erklärung heranzuziehen. Die Vertreter dieser Annahme sind heute nur mehr wenig zahlreich: besonders lebhaft hat sie Osthoff[3]) verteidigt. Schon Pott[4]) schrieb darüber folgendes: „Im allgemeinen begreift sich leicht das allmähliche Zerfallen einer Sprache in Mundarten, welche selbst wiederum mit der Zeit zu eigentümlichen Sprachen sich ausbilden ... denn, wenn von einem sprachlich verbundenen Volksvereine einzelne Glieder

---

[1]) Gröbers Zeitschrift 1893, S. 191.

[2]) Mehr als ein Gelehrter scheint in der That daran Anstoss genommen zu haben. So erkläre ich mir die zahlreichen — übrigens vergeblichen — Versuche, den „spontanen Lautwandel" als erweiterten „kombinatorischen" aufzufassen.

[3]) Physiologisches und Psychologisches Moment S. 19.

[4]) Etymologische Forschungeu II² S. 1.

sich ablösen und, ein von einander unabhängiger gewordenes Leben fortsetzend, in verschiedene geographische, klimatische und politische Verhältnisse geraten, so würden sie notwendig auf die Dauer sich nicht der Einflüsse, welche diese Verhältnisse herbeiführen, erwehren können. Schwerer ist's, die jedesmaligen besonderen inneren und äusseren Anlässe zu mundartlichen und sprachlichen Abscheidungen ans Licht zu ziehen. . . . ." Und Fr. Kauffmann sagt in der Einleitung zu seiner „Geschichte der Schwäbischen Mundart" (S. XI): „Wir wissen, dass der Schwabenstamm im dritten Jahrhundert aus seinen nördlichen Wohnsitzen in die Neckargegenden eingewandert ist. Was liegt näher als. mit dieser Veränderung des Wohnsitzes die Veränderung der Mundart zu kombinieren? ... Unter dem veränderten Himmel, bei verändertem Luftdruck, unter gänzlich anderen Boden- und Lebensverhältnissen hat sich (in Darwinschem Sinne) die physikalische Funktion der Sprachorgane den neuen Verhältnissen im Laufe der Jahrhunderte angepassst; soweit, in strengster Auffassung, identische Funktion der betreffenden Organe vordem vorhanden gewesen, soweit dieselben äusseren Faktoren gewirkt haben, hat sich dann auch dieselbe Mundart von der Nachbarschaft abgesondert." Gleichzeitig erklärte sich auch Rousselot[1]) geneigt, die phonetischen Veränderungen auf die Einwirkung des Klimas zurückzuführen: es sei „une sorte d'anémie, d'un affaiblissement graduel et transitoire des centres nerveux qui aboutissent aux muscles, siège de l'évolution."

Gegen diese Ansicht wandte sich mit Entschiedenheit B. Delbrück:[2]) „Wie oft ist nicht die angebliche Rauheit des Dorischen mit der wilden Gebirgsnatur der Landschaft Lakonika und die angebliche Weichheit des Jonischen mit den linden Lüften des kleinasiatischen Küstenstrichs zuversichtlich in Parallele gestellt worden!" H. Paul[3]) schliesst sich ihm an: „Man hat die Übereinstimmung in Klima, Bodenbeschaffenheit und Lebensweise herbeigezogen. Es ist aber davon zu sagen, dass bisher auch nicht einmal der Anfang zu einer methodischen Materialiensammlung gemacht ist, aus der sich die Abhängigkeit der Sprachentwicklung von derartigen Einflüssen wahrscheinlich machen

---

[1]) Modifications phonétiques S. 351.
[2]) Einleitung[3] S. 127.
[3]) Prinzipien[3] S. 56.

liesse." H. Fischer[1]) urteilt ebenso, im besondern mit Beziehung auf das Schwäbische: „Solche Verschiedenheiten etwa auf den geographischen, klimatischen u. s. f. Charakter des Wohnsitzes zu schieben, ist unmöglich angesichts der Thatsache, dass gleiche sprachliche Erscheinungen sich in ganz verschiedenartigen Gegenden finden, und dass einheitliche geographische Gebiete sprachlich gespalten sind." Auch O. Bremer hat die Annahme abzulehnen wiederholt Gelegenheit genommen:[2]) „Man hat früher geglaubt, die mundartlichen Eigenheiten seien auf die Natur, Klima und Boden zurückzuführen: der Schweizer habe sein rauhes, kratzendes *ch* von der rauhen Gebirgsluft. Derartige Einflüsse sind nicht nachzuweisen. Auch der Holländer an der See spricht so ein rauhes *ch*."

Nicht bestreiten lässt sich, soviel ich sehe, das eine, dass seinerzeit bei der Ausbildung der verschiedenen Menschenrassen Boden und Klima wesentlich eingewirkt haben. Aber da seitdem die Völker durch wiederholte Wanderungen[3]) ihren ursprünglichen Wohnsitz nachweisbar meist verlassen haben, entzieht sich dieses Moment völlig unserer Kenntnis und ist daher für die Praxis wertlos. Dass in historischer Zeit die indogermanischen Völker sich jeweils ihrer neuen Heimat im Laufe einiger Jahrhunderte phonetisch angepasst hätten, diese „Adaptation" wird durch die Thatsachen in nichts gerechtfertigt. Und was z. B. von Osthoff dafür angeführt worden ist, lässt sich auf anderem Wege besser erklären (siehe unten § 8).

4. Diese erste These wird durch eine zweite vervollständigt, welche also lautet: „Veränderung der Sprachorgane ist im allgemeinen die eigentliche Ursache des historischen Lautwandels der Sprachen."[4]) Wie Boden und Klima auf die Sprachorgane der Sprachgemeinschaft, so wirken diese ihrerseits, nach ihrer Veränderung, mit Naturnotwendigkeit auf den überlieferten Wort- und Wortformenschatz ein. Ein lückenloser Kausalnexus wäre gegeben, wenn sich diese Anschauung haltbar erwiese. In diesem Sinne schloss Rousselot[5]) die Untersuchung seiner Heimat-

---

[1]) Geographie der schwäbischen Mundart, S. 79.

[2]) Brockhaus V, S. 27. — Phonetik S. 11 Anm.

[3]) Siehe darüber den höchst lehrreichen Aufsatz Ratzels in den Sitzungsberichten der kgl. sächs. Ges. d. W. 1898.

[4]) Osthoff, Physiologisches und Psychologisches Moment S. 16.

[5]) Modifications phonétiques S. 351.

mundart mit dem Satz: „... il n'en reste pas moins certain que c'est par un travail indépendant de notre volonté et dans son principe du moins entièrement soumis aux conditions de notre être physique que se transforment, dans une admirable unité, les sons du langage." Auch Wundt[1]) scheint diese Annahme zu billigen: „Der Lautwandel hat seine physiologische Ursache in den allmählich in der physischen Disposition der Sprachorgane eintretenden Änderungen. Diese sind aber jedenfalls zum grossen Teil wieder physisch oder psychophysisch bedingt, da sie teils aus allgemeinen Änderungen, die der Wechsel der Natur- und Kulturbedingungen in der physischen Organisation hervorbringt, teils aus den speziellen Bedingungen hervorgehen, welche die zunehmende Übung für die Artikulationsbewegungen mit sich führt."

Paul[2]) wollte dieses Kriterium nur mit Einschränkung angewendet wissen: „Ebensowenig [wie vom Klima] hängt die Sprachentwicklung allein vom Bau der Organe ab." Soviel ist wohl zuzugeben, dass in der That die Sprachwerkzeuge nicht bei jeder Rasse übereinstimmend gebaut sind. Man vergleiche einmal sorgfältige Abbildungen der Menschenrassen, so wird man sich sofort davon überzeugen, dass hier die Artikulationsbasis mit physischer Notwendigkeit verschieden sein muss.[3]) Ob z. B. dicke und schwülstige, oder feine und schmale Lippen vorhanden sind, kann für die Labialen nicht bedeutungslos sein. Auch der Bau der Zunge ist, wie man nachgewiesen hat, nicht bei allen Rassen identisch. Und der Besitz einer kleinen und engen oder einer stark entwickelten Nase kann für die Nasale schwerlich ohne Belang bleiben: im ersteren Fall wird die Möglichkeit, sich der Nasen- neben der Mundhöhle zu bedienen, weniger nahe liegen als im letzteren. Solche in den Rassen begründete Verschiedenheiten, die wohl einmal eine Untersuchung verdienten, sind aber für unser Problem direkt nicht von Belang. Denn wir wollen nicht etwa die Differenzierung sämtlicher Sprachen der Welt erklären, sondern beschränken uns auf die allein zugängliche Frage, auf welche Ursachen die phonetischen Veränderungen innerhalb einer historisch gegebenen Sprachgemeinschaft zurück-

---

[1]) Grundriss der Psychologie, Leipzig 1896, S. 352.

[2]) Prinzipien [3] S. 57.

[3]) Ich kann hier Delbrück nicht beistimmen, der dies in Abrede stellt (Sprachstudium [3] S. 128).

zuführen seien. Jene physischen Verschiedenheiten können aber, wie wir in § 8 sehen werden, dann von grosser Wichtigkeit werden, wenn Rassenmischung eintritt: denn in diesem Falle muss, falls die Verschiedenheiten grössere sind und ihre Einwirkungen nicht nach dem Gehör ausgeglichen werden, notwendig früher oder später die Artikulationsbasis und damit das ganze Lautsystem der erweiterten Sprachgemeinschaft verändert werden.

5. Anders hat Paul die phonetischen Veränderungen zu erklären versucht, nämlich aus der Variabilität der Aussprache. Dass kleine Abweichungen in der Reproduktion der Worte fortwährend stattfinden, ohne dass sie vom Gehör der Sprachgemeinschaft bemerkt und korrigiert werden, haben wir oben gesehen. Paul scheint demgemäss der Ansicht zu sein, dass die Aussprache überhaupt nicht stabil, sondern in beständigem Flusse sei. Er trägt seine Anschauung folgendermassen vor:[1] „Diese Variabilität der Aussprache, die wegen der engen Grenzen, in denen sie sich bewegt, unbeachtet bleibt, enthält den Schlüssel zum Verständnis der sonst unbegreiflichen Thatsache, dass sich allmählich eine Veränderung des Usus in Bezug auf die lautliche Seite der Sprache vollzieht, ohne dass diejenigen, an welchen die Veränderung vor sich geht, die geringste Ahnung davon haben. ... Mag die anfängliche Abweichung auch noch so gering sein, indem sich dabei auch das Bewegungsgefühl um ein Minimum verschiebt, so wird das nächste Mal schon eine etwas grössere Abweichung von dem Ursprünglichen möglich, und damit wieder eine Verschiebung des Bewegungsgefühls, und so entsteht durch eine Summierung von Verschiebungen, die man sich kaum klein genug vorstellen kann, allmählich eine merkliche Differenz." Bremer[2]) hat Pauls These dadurch gestützt, dass er daran erinnert: „man kann durch physiologisch verschiedene Sprechakte die gleiche akustische Wirkung erzeugen. Auf diesem Wege ist manche lautliche Veränderung der Sprache zustande gekommen." Und endlich Marty:[3]) „So sehr ist deutliche Artikulation Sache der Übung, dass nur die beständige Gewohnheit der Mitteilung, welche zu verständlicher Aussprache nötigt, den Besitz des hierin Gewonnenen sichert und Menschen, welche längere Zeit vom

---

[1]) Prinzipien[3] S. 51—52. 53.
[2]) Phonetik S. 2. 54.
[3]) Ursprung der Sprache S. 36.

Verkehr abgeschnitten waren, die Fähigkeit deutlicher Artikulation verlieren."

Dagegen hat Friedrich Kauffmann eingewendet, dass z. B. in der schwäbischen Mundart [1]) „seit dem 14. Jahrhundert überhaupt keine Veränderung der Lautbildung nachgewiesen werden kann, mit anderen Worten, dass sich seit fünf Jahrhunderten der schwäbische Lautstand überhaupt nicht mehr verändert hat." Hermann Fischer [2]) bestätigt neuerdings dieses Ergebnis. Soviel jedenfalls steht fest, dass auf Epochen eingreifender phonetischer Veränderungen, wodurch die Aussprache völlig umgestaltet wird, Zeiträume von nahezu völliger Stabilität der Aussprache folgen. Durch das Gehör und die Beobachtung der Muskelbewegungen sucht, wie wir in § 3 gesehen haben, die Sprachgemeinschaft phonetische Neuerungen beständig zu verhindern. Dies gelingt das eine Mal, das andere Mal aber nicht; und die Ursachen dieser Ungleichheit festzustellen, bleibt eben die Aufgabe der Untersuchung. Wichtig aber ist darum diese von Paul und Bremer nachgewiesene Thatsache doch, dass die motorischen Erinnerungsvorstellungen der Worte weniger fest und gleichmässig sind als die akustischen: denn die Möglichkeit phonetischer Abweichungen droht demnach beständig. Aber verwirklicht wird diese Möglichkeit nur, wenn bestimmte Ursachen hinzutreten, aus denen die Sprachgemeinschaft einen bestimmten Laut durch einen andern ersetzt, wegfallen lässt oder einen weiteren hinzufügt. Und diese Ursachen, gleichviel ob physische (etwa durch verschiedene Sprachorgane bedingte) oder psychische, müssen zwingender Art sein. (Solche liegen aber besonders dann vor, sobald, wie wir in § 8 zu untersuchen haben, eine Sprachgemeinschaft eine ursprünglich fremde in sich aufnimmt). Wir haben demgemäss zu sagen, dass die Variabilität der Muskelbewegungen zwar eine wichtige Voraussetzung, nicht aber eine Ursache der phonetischen Veränderungen ist.

6. Eine notwendige Konsequenz der zuletzt besprochenen These ist es, wenn man der jüngeren, die Sprache neu erlernenden Generation den Hauptanteil an phonetischen Neuerungen zuschreibt. Wie die Erklärungen aus Klima und Körperbau, so ergänzen sich auch diese beiden aus der Variabilität

[1]) Schwäbische Mundart S. X.

[2]) Geographie der schwäbischen Mundart S. 6.

einerseits und der Erlernung durch die Jugend andererseits. Die Abweichungen der lernenden Kinder scheinen naturgemäss grösser zu sein als bei den Alten, die ihre Muskelbewegungen längst mechanisiert und so befestigt haben. Paul[1]) hat daher aus seinem Vordersatz den folgerichtigen Schluss gezogen: „Man wird wohl sagen können, dass die Hauptveranlassung zum Lautwandel in der Übertragung der Laute auf neue Individuen liegt.“ Vier andere Sprachforscher haben ihre volle Zustimmung erklärt. Es ist einmal Bremer,[2]) und ferner Paul Passy[3]) in seinem trefflichen Buch über die phonetischen Veränderungen. Passy sagt hier: „En fait, tous les changements de prononciation appréciables — tous ceux dont nous pouvons tenir compte — partent de l'enfant. ... On dit souvent que les changements phonétiques s'accomplissent par degrés insensibles. Cela est vrai en ce sens qu'il ne peut jamais y avoir, entre le parler des parents et celui des enfants, de difference bien tranchée: s'il y en avait, il en résulterait une difficulté de compréhension tout à fait inadmissible. Mais Sweet va jusqu'à dire: 'En règle générale, tout changement phonétique est graduel: il n'y a pas de sauts dans l'histoire d'une langue. . . . Il n'y a que des changements successifs.' Parler ainsi, c'est méconnaître des faits très réels, pour s'appuyer sur un raisonnement défectueux. 'En pareille matière', dit excellemment M. L. Havet, 'natura facit saltus'; il y a discontinuité d'une géneration à l'autre.“ Und Rousselot[4]) äussert sich im gleichen Sinne: „Il nous est permis de pénétrer plus avant dans la science des transformations du langage, et de porter nos regards sur le principe même déterminant de ces évolutions. Ce principe est dans l'enfant. .... L'évolution est déjà préparée chez les parents; mais elle n'éclate que chez les enfants, lorsque ceux-ci entrent en possession de la langue.“ Auf einige Fälle, wo Pauls Folgerung besonders nahe liegt, hat Wallensköld aufmerksam gemacht:[5]) „Wie weit die Ungeschicktheit beim Erlernen des Neuen gehen kann, zeigen die Metathesen, Dissimilationen und Assimilationen zwischen zwei nichtbenachbarten Lauten, die sämtlich meines Erachtens im

---

[1]) Prinzipien [3] S. 58.
[2]) Phonetik S. XVI.
[3]) Changements S. 232—233.
[4]) Modifications phonétiques S. 349.
[5]) Toblerband S. 296.

Munde eines Anfängers entstanden sind. Ein italienisches Kind (oder eine erwachsene Person), das zum erstenmal *glorioso* hörte und es nachsagen wollte, irrte sich und sagte *grolioso*, ohne den Unterschied wahrzunehmen.“

Demnach wäre also an den phonetischen Veränderungen vor allem schuld, dass die Kinder mehr oder weniger ungenügend sprechen lernen. Wird dies aber durch die Thatsachen bestätigt? Wir sehen hier davon ab, dass das Kind durch Beobachtung des Sprechenden und durch sein Gehör das Vorgesprochene nachahmt, und wenn es selbst etwa mangelhaft sehen und hören sollte, durch die Sprachgemeinschaft bald genug zurechtgewiesen wird. Aber das Resultat wären dann, wenn die These richtig wäre, nicht etwa die Veränderungen, die — auch für den Gegner der Lautgesetze — mit jener Regelmässigkeit vollzogen werden, ohne die eine Sprachgeschichte und eine Etymologie, wie wir sie thatsächlich besitzen, eine Unmöglichkeit wäre. Das Ergebnis wäre ein wüstes Chaos, eine babylonische Sprachverwirrung. Jeder spräche, wie er eben sprechen gelernt hätte, ganz nach Belieben. Und wie würde sich dann jene ungleiche Schnelligkeit der phonetischen Änderungen erklären, dass während weniger Jahrhunderte eine Art Revolution stattfindet und hernach auf lange Zeit Stillstand eintritt? Haben etwa die Kinder während der Romanisierung des Imperium Romanum und während der germanischen Völkerwanderung weniger sorgfältig sprechen gelernt als später? Haben sich die Mütter in jenen stürmischen Zeiten der Ausbildung ihrer Kinder weniger widmen können?

Trotzdem bin ich der letzte, der den Einfluss der jüngeren Generation auf die Aussprache leugnen wollte. Aber es müssen besondere Ursachen vorliegen, infolge deren die abweichende Reproduktion durchdringt. Fälle von zweierlei Art liegen vor. Entweder handelt es sich um die Ausdehnung einer Sprachgemeinschaft über eine ursprünglich fremde: das Ergebnis ist dabei stets eine mehr oder weniger durchgreifende Ersetzung der Artikulationsbasis der siegenden Sprachgemeinschaft durch diejenige der unterliegenden (davon in § 8). Oder aber wird eine Kultursprache auf Kosten der Mundarten ausgebreitet. Hier wie dort bewahrt die alte Generation den überlieferten Lautbestand, und die junge wird Trägerin des Neuen. Aber nicht ausschliesslich die Kinder, auch die Erwachsenen sind dabei beteiligt. Dieser Wechsel der Generationen ist aber

jedenfalls nur eine Voraussetzung, keine Ursache der phonetischen Veränderungen.

7. Ein fünfter und am häufigsten verfochtener Erklärungsversuch ist derjenige aus der Bequemlichkeit. So sagte schon G. Curtius:[1]) „Bequemlichkeit ist und bleibt der Hauptanlass des Lautwandels unter allen Umständen." Ebenso bestimmt drückte sich August Schleicher[2]) aus: „Alle Veränderung der Laute, die im Verlaufe des sprachlichen Lebens eintritt, ist zunächst und unmittelbar Folge des Strebens, unseren Sprachorganen die Sache leicht zu machen; Bequemlichkeit der Aussprache, Ersparung an Muskelthätigkeit ist das hier wirkende Agens." Dasselbe sprach Whitney[3]) aus: „Die Ursache fast aller Lautveränderungen, die in der Geschichte der Sprachen vorkommen, ist das Streben, den Sprachorganen die Sache leicht zu machen, die schwerer sprechbaren Laute und Lautverbindungen durch bequemere, weichere zu ersetzen, und allen unnützen Ballast in den Wörtern, deren wir uns bedienen, über Bord zu werfen." Auch Paul[4]) trat dieser Auffassung bei: „Die Ursachen, warum die Neigung zur Abweichung nach der einen Seite hin grösser ist als nach der andern, kann kaum anders worin gesucht werden, als dass die Abweichung nach der ersteren den Organen des Sprechenden in irgend welcher Hinsicht bequemer ist."

Zuerst erklärte sich Leskien[5]) gegen Whitneys Prinzip des „nachlässigen Sprechens" und wandte dagegen ein: „Dieser Gedanke setzt voraus, dass wir irgend einen Zeitpunkt fixieren, in dem mustergiltig gesprochen wurde, was bei der rückwärts wie vorwärts für uns unbegrenzten Folge der Generationen unmöglich ist, und zweitens, dass unter besonders günstigen Bedingungen die Nachlässigkeit überwunden werden und fortan eine getreue Überlieferung eintreten könnte, was nach den bisherigen Erfahrungen nie der Fall war. Man kann daher den Begriff der Nachlässigkeit hier nicht anwenden, sondern hat es mit einer im Wesen des Menschen und seiner Sprache begründeten Notwendigkeit zu thun, die es auch allein möglich macht, Gesetze der phonetischen Veränderungen, Lautgesetze,

[1]) Grundzüge der griechischen Etymologie S. 23.
[2]) Deutsche Sprache [1] S. 49.
[3]) Whitney-Jolly S. 105.
[4]) Prinzipien [3] S. 53.
[5]) Jenaer Litteraturzeitung 1875, S. 98.

aufzustellen.“ Sievers[1]) ferner führte aus: „Es ist eine noch heutzutage sehr beliebte Meinung, dass aller Lautwechsel aus einem Streben nach Erleichterung der Aussprache hervorgehe, dass er, mit andern Worten, stets auf Kraftverminderung (‘Lautschwächung’), nie auf Kraftvermehrung (‘Lautverstärkung’) beruhe. Man kann zugeben, dass viele sprachgeschichtliche Erscheinungen unter diese Rubrik gebracht werden dürfen; aber in der Allgemeinheit, mit der der Satz ausgesprochen wird, ist er entschieden falsch.“ Es ist nicht schwer, sich an jeder Sprache von der Richtigkeit dieser Argumentation zu überzeugen. „Bequem“ ist, wie Sievers des weiteren darlegt, ein durchaus relativer Begriff. Wir pflegen so zu bezeichnen, was sich mit unserer Artikulationsbasis und den eingeübten Muskelbewegungen annähernd nachahmen lässt. Demgemäss findet jede Sprachgemeinschaft andere Laute „bequem“: der Hottentotte seine Schnalzlaute, die dem geübtesten Phonetiker nicht leicht werden. So ist also im Grunde unter dieser Theorie nichts weiter zu verstehen, als dass jeder die Neigung hat, seine Artikulationsbasis beizubehalten, deren er sich nicht ohne Mühe entäussern könnte, und nach Möglichkeit für ungewohnte Laute die fest eingelernten einzusetzen. Diese Thatsache wird aber von Wert nicht innerhalb einer sprachlich von aussen unbeeinflussten Sprachgemeinschaft, sondern nur bei Rassen- und daraus folgender Sprachmischung. Auch hier also gelangen wir zu dem Problem, das in § 8 besprochen werden soll.

8. Eine sechste These endlich, von ganz entgegengesetzter Art, ist von Misteli aufgestellt worden. Dieser Gelehrte knüpft an die Beobachtung an, dass ein Volk, je mehr es kulturell leistet, je mehr es sich kämpfend und siegend bethätigt, seinen Sprachschatz desto weniger altertümlich zu erhalten vermag, während dagegen eine Sprachgemeinschaft, die ruhig in ihrem Lande dahinlebt, ihren Wort- und Formenschatz treu zu bewahren versteht. (Beispiele dieser Art haben wir in § 3 kennen gelernt.) Misteli sagt demgemäss:[2]) „Man begreift leicht, je ferner ein Volk von den Metamorphosen der geschichtlichen Entwicklung bleibt, je unveränderter es in seinen alten Gedanken und Gewohnheiten beharrt, dass es um so mehr auch seine Sprache treu bewahrt;

---

[1]) Phonetik[4] S. 244 ff.

[2]) Typen des Sprachbaues S. 489. 590.

je lebendiger und regsamer aber ein Volk in die Geschichte thätig und empfangend eingreift, um so mehr wandelt sich auch die Form seiner Sprache." Dieser Begründung einer an sich richtigen Bemerkung kann ich mich nicht anschliessen. Denn aus den Thatsachen lässt sich eine solche Regel nicht gewinnen. Haben etwa die Portugiesen in der Geschichte um so vieles mehr geleistet als die Spanier, dass sich so der verschiedene Lautstand erklären sollte? Hat die Toskana, als altertümlichste romanische Sprachgemeinschaft, etwa kulturell weniger geschaffen und erlebt als die Rätoromanen mit ihren weit mehr veränderten Idiomen?

Ein richtiger Kern steckt in Mistelis Satz: es ist die Erkenntnis der Bedeutung des Temperaments für den Accent (davon in § 9). Die Thatsachen aber, um die es sich handelt, erklären sich wieder meist aus Rassen- und Sprachmischung. Aufs neue werden wir so auf die grosse Wichtigkeit dieses Gesichtspunktes hingewiesen.

9. Wir haben gesehen, dass die Versuche, sämtliche phonetische Veränderungen auf gemeinsame Ursachen zurückzuführen, dieses Ziel nicht erreicht, sondern entweder nur zu einigen allgemeinen Bedingungen geführt haben, unter welchen überhaupt Veränderungen der Aussprache möglich werden (III und IV); oder aber wurden wir bereits auf die Ursachen spezieller Art vorbereitet, welche den eigentlichen Gegenstand unserer Untersuchung bilden sollen. Allgemeine Ursachen phonetischer Veränderungen giebt es nicht.

§ 7.

Die Kategorien der phonetischen Veränderungen.

Zur Erreichung unseres Zieles müssen wir demgemäss im folgenden versuchen, die bisher in den indogermanischen, insbesondere in den romanischen Sprachen beobachteten phonetischen Veränderungen nach Kategorien[1]) zu ordnen und für jede gesondert die Frage nach den Ursachen zu stellen.

Die Wichtigkeit einer solchen Einteilung ist den neueren Sprachforschern nicht entgangen. Wertvoll war mir vor allem

---

[1]) Eine übersichtliche Einteilung hat, nach den Artikulationsfaktoren, Sievers (Phonetik[4], S. 249) gegeben. Dieselbe ist für praktische Zwecke der Phonetik bestimmt und als solche sehr brauchbar, aber für unsere Absichten

Brugmanns reichhaltige Übersicht im ersten Bande seiner vergleichenden indogermanischen Grammatik. Auch Meyer-Lübke in seiner vergleichenden romanischen Grammatik hat diesen Dingen seine Aufmerksamkeit geschenkt. Und kürzlich hat Nyrop in seiner historischen französischen Grammatik zu einigen kleineren Kategorien reiches Material zusammengestellt. Insbesondere aber finden wir in dem bisher erschienenen Teil von Suchiers altfranzösischer Grammatik bei den einzelnen phonetischen Veränderungen eine systematische Anordnung nach Kategorien angestrebt.

Es ist hier daran zu erinnern, dass, wie wir in § 3 festgestellt haben, überhaupt nur von phonetischen Wortveränderungen gesprochen werden kann, und dass diese auf dreierlei Art vollzogen werden können, durch Lautersatz, Lautschwund und Lautzusatz.

Nach den einleitenden Paragraphen leuchtet ein, dass eine Aufstellung von Kategorien nur nach psychophysischen bezw. psychischen Einteilungsgründen versucht werden kann. Ich thue dies im folgenden und unterscheide demnach zwölf Kategorien. Diese sind: I. Veränderung der Artikulationsbasis; II. Gliederung; III. Angleichung von Nachbarlauten; IV. Angleichung des Hauptsilbenvokals an den Vokal der folgenden Silbe; V. Vokalinfigierung; VI. Metathese; VII. Sprosssilben; VIII. Dissimilation; IX. Fernassimilation; X. Phonetische Veränderungen auf Grund der Bedeutung; XI. Kultursprachen; XII. Privatsprachen.

§ 8.

Veränderung der Artikulationsbasis.

1. Eduard Sievers hat zuerst auf die grosse Wichtigkeit des Faktors hingewiesen, dessen Veränderungen wir als erste Kategorie zu behandeln haben: er hat dafür die Bezeichnung „Artikulationsbasis“ eingeführt. Gemeint ist die bei jeder Sprachgemeinschaft mehr oder weniger verschiedene Ruhelage

---

nicht zu verwenden, da Sievers nicht von den psychophysischen bezw. psychischen Vorgängen, sondern von den phonetischen Ergebnissen ausgeht. — Die älteste Einteilung stammt, soviel ich sehe, von Pott und ist heute nicht ohne historisches Interesse: Etymologische Forschungen II[1], S. 2ff.

sämtlicher Sprechwerkzeuge. „Die Ruhelage des Sprachorgans ist die natürliche Basis für die einzelnen Artikulationsbewegungen, welche zur Bildung von Sprachlauten führen.“ [1]) Sievers beschreibt es an einem Fall wie dem folgenden: „Versuche ich als Mitteldeutscher z. B. eine prägnant norddeutsche Mundart wie etwa die holsteinische zu sprechen, so muss ein für allemal die Zunge etwas zurückgezogen und verbreitert werden; hat man diese Basis einmal gefunden und versteht man sie beim Wechsel verschiedener Laute festzuhalten, so folgen die charakteristischen Lautnüancen der Mundart alle von selbst.“ [2]) Von dieser Ruhelage der Zunge wie der übrigen Sprechwerkzeuge, und der damit zugleich gegebenen Artikulationsweise wird insbesondere die Klangfarbe der phonetischen Phänomene einer Sprachgemeinschaft bedingt. So entsteht das, was man ein Lautsystem nennen kann: da wegen der gemeinsamen Bedingungen, unter welchen die Laute von der Sprachgemeinschaft erzeugt werden, alle unter sich in Beziehung stehen, oder wie man auch sagen könnte, einander korrelat sind. Darum betont Sievers mit Recht, dass „es nicht sowohl auf das Verhältnis des einzelnen Lautes zum einzelnen Laute ankommt, als auf das Verhältnis der Systeme.“ „Man unterlasse also nie zu untersuchen, ob sich die Abweichungen der Einzelvokale [auch der Laute überhaupt] zweier oder mehrerer Systeme nicht auf ein gemeinsames, die Stellung der Systeme ohne weiteres charakterisierendes Prinzip zurückführen lassen.“ [3])

Wie sehr diese Lehre aus unmittelbarer Beobachtung gewonnen und wie überaus wertvoll sie auch für die Praxis ist, habe ich wiederholt an mir und andern zu erproben Gelegenheit gehabt. Aufgewachsen in meiner Vaterstadt Ulm, wurde ich dort früh mit dem Alemannischen einerseits und dem Bayrischen andererseits vertraut, und kann daher bezeugen, dass ich stets, wenn ich auch nur die kleinste Äusserung in einer der drei Mundarten thun will, meinen sämtlichen Sprechwerkzeugen, wie der Zunge so dem ganzen Ober- und Unterkiefer, sowie Mund- und Nasenhöhle [4]) die entsprechende, in den drei Mundarten

---

[1]) Phonetik [4] S. 20.

[2]) Phonetik [4] S. 106.

[3]) Phonetik [4] S. 105.

[4]) Sievers versteht, soviel ich sehe, unter der Artikulationsbasis vorzugsweise die Ruhelage der Zunge. Aber wir haben den Begriff auch auf

gänzlich verschiedene Artikulationsbasis gebe, ohne welche ein korrektes Reproduzieren unmöglich wäre. Und dass es sich in der That um ein durch diese komplexen Bedingungen fest konstituiertes Lautsystem handelt, davon habe ich mich wiederholt überzeugen können, wenn ich zumal bei einer fremden Sprache, so bei Französisch und Italienisch, erst nur wenige Worte richtig reproduzieren lernte, aber damit zugleich die Fähigkeit zu allen übrigen, mir noch nicht vertrauten Lauten gewonnen hatte: mit der Kenntnis jener wenigen Laute war ein für allemal das ganze Lautsystem erworben.

2. Wie aber, wenn eine Sprachgemeinschaft, aus irgend einer Ursache, einmal ihre Artikulationsbasis auch nur um ein kleines verändert? Dann muss mit Notwendigkeit auch das Lautsystem mehr oder weniger dadurch verändert werden. Dann, und nur in diesem Falle, werden jene in aller Sprachgeschichte so zahlreichen und wichtigen phonetischen Veränderungen vollzogen, welche man bisher mit einem irreführenden Namen als „spontane oder unbedingte“ bezeichnet hat. Naturgemäss geschehen diese Veränderungen durchgehends: sie sind weder vom Accent noch von Nachbarlauten „bedingt“. Eine Ursache haben sie darum aber doch, nur dass wir dieselbe nicht aus dem Lautzusammenhang erschliessen können, weil eben die Veränderung jenes ersten konstitutiven Faktors, der Artikulationsbasis, die Ursache gewesen ist.

Eine solche Veränderung der Artikulationsbasis tritt, wie die Erfahrung lehrt, unter zweierlei Bedingungen ein. Einmal, und dies ist für alle Sprachgeschichte ein ausschlaggebender Gesichtspunkt, wird sie vollzogen, wenn eine Sprachgemeinschaft eine ursprünglich fremde in sich aufnimmt; und vielleicht auch innerhalb der Sprachgemeinschaft selber, ohne Hinzutritt fremder Sprachgenossen. Es leuchtet ein, dass der erstere Fall ungleich häufiger und die Ergründung seiner Ursachen die leichtere ist. Bei dem andern bleibe die Erklärung vorläufig dahingestellt.

3. Wir alle haben in der Schule die Erfahrung gemacht, wie schwer es uns wurde, fremdsprachliche Laute, wenn sie

---

die anderen Sprechwerkzeuge auszudehnen, deren verschiedene Ruhelagen zwar nicht so leicht festzustellen, aber, wie ich aus vielfacher Erfahrung weiss, ebenfalls zu konstatieren und für die Lautsysteme nicht minder wesentlich sind.

uns richtig und sorgfältig vorgesprochen wurden, korrekt nachzuahmen. Mein Kollege Bremer machte einmal gegen mich die zutreffende Bemerkung, es gebe in Deutschland gerade so vielerlei Französisch wie Mundarten. Selbst wenn wir ins Ausland kommen, haben wir auch im Besitze einiger phonetischer Kenntnisse, nicht geringe Mühe. Und Thatsache ist, dass man eine fremde Sprache eigentlich nur als Kind so sprechen lernen kann, dass nachher keinerlei Differenz gegenüber den Einheimischen auffällt. Ohne es zu wollen oder auch nur zu bemerken, substituieren wir unser heimisches Lautsystem dem fremden. So setzt der Norddeutsche statt der französischen Nasalierung regelmässig Oralvokal und *ŋ*, der Süddeutsche spricht die französische Media regelmässig stimmlos, beide setzen *š* statt *ž*; der Franzose dagegen ist stets genötigt, unser *h* wegzulassen, da er diesen Kehlkopflaut mit seiner Artikulationsbasis schlechterdings nicht sprechen kann. Man sieht, dass je nach der Beschaffenheit der Artikulationsbasis für diesen oder jenen Laut ein ähnlich scheinender substituiert, dass gegebenen Falls „Lautschwund“ oder „Lautzusatz“ vollzogen wird: dies sind die Fälle, wo man in der historischen Grammatik den Unterschied auch graphisch zu berücksichtigen und von „spontanem Lautwandel“ zu reden pflegt.

Ähnlich ist es sogar mit der „Schrift-“ und „Bühnensprache“ des eigenen Landes bestellt: wir werden unten nach Möglichkeit davon zu handeln haben, dass es ebensoviele „Schriftsprachen“, d. h. phonetisch verschiedene Gemeinsprachen der Gebildeten, in Deutschland und so auch anderswo giebt, wie Mundarten: weil zwar nicht das mundartliche Lautsystem als solches erkannt wird, wohl aber die verschiedene Klangfarbe dem Gehör immer und überall unterscheidbar bleibt.

4. Bevor wir die Frage nach den Ursachen dieser Erscheinungen stellen, haben wir uns an die in § 2 erörterte Thatsache zu erinnern, dass nicht in Lauten, sondern in Worten gesprochen wird. Demgemäss werden vom Erwachsenen die phonetischen Phänomene nicht als solche, sondern als Träger von Bedeutungen erlernt: die Aufmerksamkeit des Lernenden ist vorzugsweise auf die Bedeutung gerichtet. Ganz anders liegen die Dinge beim Kinde. Dieses ahmt, wie man weiss, die Worte zunächst nur als blosse phonetische Phänomene nach, ohne noch die assoziierten Bedeutungen zu kennen. Das ist ein wesentlicher

Unterschied zwischen dem Kinde uud dem Erwachsenen. Da dieser von vorn herein seine Aufmerksamkeit nicht ausschliesslich auf das Phonetische, in der Regel mehr auf die Bedeutungen der Worte lenkt, so finden wir hier eine wichtige Vorbedingung für den ganz ungleichen Erfolg, mit dem sich Kinder und Erwachsene ein zu erlernendes Lautsystem aneignen.

5. Die eigentliche Ursache jener Erscheinung pflegt man darin zu erblicken, dass die in der Kindheit eingeübten Muskelbewegungen, wie wir in § 1 gesehen haben, bald mechanisch, d. h. als unbemerkte reproduziert werden.[1]) So wenig ich diese Erklärung in Zweifel ziehen möchte, ist ausserdem auf eine zweite Ursache hinzuweisen, die sicher dabei entscheidend mitwirkt, dass nämlich das Gehör, wie die Beobachtungen zeigen, nur für phonetische Phänomene der eigenen Sprachgemeinschaft zu existieren scheint. So genau man den Fremden dadurch erkennt, so sehr lässt es im Stich, sobald man die Korrektheit der selbsterzeugten fremdsprachlichen Phänomene kontrollieren soll. Wer nicht darauf aufmerksam gemacht wird, pflegt sich einzubilden, dass er die Worte der fremden Sprache annähernd oder völlig richtig reproduziere. Und in Deutschland schwört fast jeder Gebildete darauf, dass er die allein echte Umgangs-, genannt Schriftsprache rede: für seine provinziellen Abweichungen hat er kein Gehör. Wir kommen so zu dem Schluss, dass das phonetische Gehör zwar in der Kindheit zur Erlernung der Muttersprache verwendet und zu diesem Zweck aufs feinste ausgebildet, nachher aber gewissermassen ausser Dienst gestellt wird. Haben wir so, neben der Mechanisierung der sprachlichen Muskelbewegungen, diese in der Regel nur einmalige Einübung des Gehörs als Ursache erkannt, so kommt drittens in Betracht, dass die Sprechwerkzeuge nicht aller Rassen, wovon wir in § 6 gesprochen haben, übereinstimmend gebaut sind. Für die Substituierung der eigenen Artikulationsbasis bei Erlernung einer fremden Sprache sind also drei Ursachen gewonnen: einmal die Mechanisierung der Muskelbewegungen der eigenen Sprache; ferner die nur einmalige Einübung des Gehörs; schliesslich ver-

---

[1]) Vgl. Bremer, Phonetik S. 2.

[2]) Bremer, Phonetik S. 11, macht auf folgendes aufmerksam: „Man findet besonders lange und vorn breite Zungen vorzugsweise bei Juden; daher erklärt sich die bei Juden häufiger als sonst individuell vorkommende Aussprache des *s*.

schiedener Bau der Sprechwerkzeuge. Die erste Ursache ist psychophysischer, die zweite psychischer, die dritte physischer Art. Und ich halte es für nicht wenig bedeutsam, dass eine psychische Ursache eigentlich ausschlaggebend, die physische aber nur von untergeordneter Wirksamkeit ist;[1]) wie wir zuvor noch eine wesentliche Vorbedingung rein psychischer Art festgestellt haben.

6. Diese Ersetzung der fremden Artikulationsbasis durch die der Muttersprache tritt im grössten Massstabe dann ein, wenn eine Sprachgemeinschaft in einer anderen aufgeht. Eine Vertauschung der Sprache ist nicht nur im Laufe der Geschichte unendlich oft eingetreten, zumeist infolge der beständigen Wanderungen aller Völker der Erde,[2]) sie geschieht auch noch heute oft genug, wird allerdings teilweise gehemmt durch die modernen Nationalitätsbestrebungen.[3]) Jedenfalls aber haben wir in unmittelbarer Gegenwart Gelegenheit, solche Fälle zu beobachten. Massgebend kommt in Betracht, dass stets die Erwachsenen, nie oder selten die heranwachsenden Kinder die neue Sprache erlernen: denn fast stets werden diesen von der Mutter oder Wärterin zuerst die altgewohnten phonetischen Phänomene vorgesprochen. Aber nicht nur, dass die Kinder der älteren Bevölkerung zunächst ihre heimische Artikulationsbasis lernen, auch umgekehrt die Kinder der Einwanderer hören oft diese zuerst, da, wie es in der Natur der Dinge liegt, Wärterinnen und Dienstboten meist den ärmeren Eingeborenen entnommen werden. Es treten also alle die Faktoren in Wirksamkeit, welche wir vorher festgestellt haben.

In einer bisher zu wenig beachteten, höchst wertvollen Reihe phonetischer Arbeiten ist Rudolf Lenz zu einem bemerkenswerten Ergebnis gelangt. Er untersuchte, zunächst nur vom Standpunkt des Phonetikers, die lautlichen Eigentümlichkeiten

---

[1]) Da, nach Bremer, auch mit verschiedenen Sprechwerkzeugen dieselben Phänomene erzeugt werden können, so wird diese letzte Ursache nur dann anzunehmen sein, wenn die Verschiedenheit eine ganz beträchtliche ist.

[2]) Siehe den öfter citierten lehrreichen Aufsatz von Ratzel.

[3]) Vgl. Ratzel, Sitzungsberichte der sächsischen Gesellschaft d. W., 1898, S. 6: „Keine Sprache ist frei von fremden Beimischungen." Und Schuchardt, Slawo-Deutsches S. 5: „Mit mehr Recht als Max Müller gesagt hat: 'es giebt keine Mischsprache', werden wir sagen können: 'es giebt keine völlig ungemischte Sprache.'"

des heute in Chile gesprochenen Spanischen, wobei ihm merkwürdige Abweichungen vom echt spanischen Lautsystem auffielen. Er forschte weiter und entdeckte, dass das chilenische Lautsystem mit dem der araukanischen Urbevölkerung im wesentlichen identisch ist. So stellte er schliesslich den Satz auf: „Das chilenische Spanisch (d. h. die Aussprache des niederen Volkes) ist wesentlich Spanisch mit araukanischen Lauten."[1]) Und er versäumte nicht, auf die Bedeutung dieser Thatsache für das Problem der Differenzierung des Romanischen hinzuweisen. Im besonderen aber[2]) erklärte er die Erscheinung, dass nur in Chile, nicht aber in Peru und Bolivia und sonst, ein phonetisch abweichendes Spanisch gesprochen wird, daraus, dass nur in Chile eine starke spanische Einwanderung und eine wirkliche Rassenmischung mit Entnationalisierung der Eingeborenen stattgefunden habe: anderswo dagegen werde das Spanische nicht als Volks-, sondern als Kultursprache der Gebildeten gesprochen und sei daher durchaus schulgerecht und dem Kastilianischen nahe geblieben.[3])

Zweierlei folgt für uns aus diesem überaus lehrreichen Beispiel. Findet eigentliche Rassenmischung und durchgehende Erlernung der neuen Sprache durch die Eingeborenen statt, so sprechen diese das fremde Sprachgut mit ihrer gewohnten Artikulationsbasis.[4]) Bleibt dagegen die Sprache der Einwanderer auf diese beschränkt, so wird sie zur festen Kultursprache und bleibt, abgesehen von einigen phonetischen Beeinflussungen, im wesentlichen in ihrer Altertümlichkeit erhalten. Und es liegt nahe genug, hier sofort an die romanischen Sprachen einerseits, und an das normannische Französisch in England andererseits zu denken.[5])

---

[1]) Gröbers Zeitschrift 1893, S. 208.

[2]) Gröbers Zeitschrift 1893, S. 196.

[3]) Gröbers Zeitschrift 1893, S. 212—14.

[4]) H. Windisch hat dies kürzlich ausgedrückt (Sitzungsberichte der sächsischen Gesellschaft d. W. 1896, S. 104): „Nicht die erlernte fremde Sprache, sondern die eigene Sprache eines Volkes wird unter dem Einfluss der fremden Sprache zur Mischsprache." — Vgl. Paul, Prinzipien[3] S. 369.

[5]) Auch in dem Verhältnis zwischen Mundart und Kultursprache beobachten wir einen analogen Unterschied. Wo, wie in den Grossstädten London, Paris, Berlin, die Kultursprache annähernd Gemeingut aller Kreise der Bevölkerung wird, da wird sie phonetisch mehr modifiziert als dort, wo sie auf eine geringe Zahl Gebildeter beschränkt bleibt: ich erinnere an das

Beobachtungen ähnlicher Art hat man in Ostpreussen gemacht, wo die Sprachen der älteren Bevölkerung teilweise heute noch die Vergleichung möglich machen. Der andere Fall liegt in den Ostseeprovinzen vor, wo die deutsche Minorität sich mit grosser Sorgfalt der deutschen Kultursprache befleissigt, aber freilich so wenig wie die Normannen in England, phonetische Einwirkungen hat fernhalten können.[1])

Wenn ferner Osthoff,[2]) in anderem Zusammenhange, daran erinnert, dass „am Kaukasus nicht urverwandte benachbarte Völkerschaften, die indogermanischen Armenier und Iranier und die nichtindogermanischen Georgier und andere, in der Hauptsache fast das nämliche Vokal- und Konsonantensystem haben", so erklärt sich das mit Sicherheit aus gemeinsamer ethnischer Grundlage. Und wie mir Professor Hermann Hirt mitteilt, lässt sich ähnliches auch auf der Balkanhalbinsel nachweisen.

Wenn es zutrifft, was Axel Kock anführt,[3]) dass in Amerika alle europäischen Sprachen, das Englische so gut wie Spanisch, Portugiesisch und Französisch stark nasale Klangfarbe angenommen haben, so liegt sogar hier, wo die Urbevölkerung dezimiert worden ist, ein merkwürdiger Beleg vor: denn wie ich mich erinnere gelesen zu haben, sollen sich die Indianersprachen durch eigentümlich nasale Artikulationsbasis auszeichnen.

Und eine solche Beobachtung in nächster Nähe zu machen, hätte sich uns leicht Gelegenheit geboten, wenn nicht politische Ereignisse dazwischen getreten wären. Die Romanisierung von Elsass-Lothringen war unter Napoleon III. mit Energie in die Wege geleitet, bereits waren die Bevölkerungen der grösseren Städte grossenteils zweisprachig. Und die gewiss sehr ver-

---

„korrekte" Französisch in Neuchâtel und das ebenso „korrekte" Deutsch in den feineren Schweizer Familien. Siehe unten § 18.

[1]) Vgl. von der Gabelentz, Sprachwissenschaft S. 263: „In den Ostseeprovinzen muss der deutsche Herr mit seinen Bauern und Dienstboten Lettisch oder Ethnisch reden. Diese Sprachen haben ihn von Kindheit an umklungen, sein Organ mit gebildet, und das seit Reihen von Geschlechtern. Es konnte nicht ausbleiben, dass die Eigenart der Lautbildung und des Tonfalles allgemach aus den Sprachen der Ureinwohner in die der Ansiedler überging. Mouillierungen, wie sie das Deutsch der Kurländer besitzt, kennt sonst kein deutscher Dialekt." — Ferner Delbrück, Sprachstudium [3], S. 128.

[2]) Physiologisches und psychologisches Moment S. 19; vgl. Delbrück Sprachstudium [3] S. 127.

[3]) Språkets förändring S. 164.

schiedene elsäss[ische] Artikulationsbasis machte sich, selbst bei Elsässern, die [l]ange in Paris wohnten, derart bemerklich, dass hier, im Falle der Romanisierung, mit Notwendigkeit eine weitere französische „Mundart“ entstanden wäre.

7. Schwieriger liegen für die Forschung die Verhältnisse bei der Romanisierung des Imperium Romanum. Durch römische bzw. italische Kolonisten wurde die damalige lateinische Gemeinsprache (κοινή), das sogenannte Vulgärlatein,[1]) überall langsam, aber sicher ausgebreitet, mit nur zwei Ausnahmen: den Ländern, wo schon früher das hellenistische Griechisch zur κοινή geworden und als Ausdrucksmittel einer älteren und höheren Kultur dem Latein überlegen war, und andererseits den Gebieten, die, wie Britannien und Süddeutschland, zu kurze Zeit unter römischer Herrschaft gewesen oder von den romanisierten Bewohnern wieder verlassen worden waren. Dieses gewaltige Ereignis der Romanisierung des nichtgriechischen Teils des Imperium Romanum vollzieht sich für uns im vollen Licht der Geschichte, nicht minder als die Germanisierung Englands und Schottlands durch die Angelsachsen[2]) und der slavischen Ostmarken durch die Deutschen. Aber während hier reichliche Zeugnisse zur Ethnographie der älteren Bevölkerungen vorliegen, ja teilweise deren Sprachen heute noch gesprochen werden, be-

---

[1]) Schuchardt (Vokalismus des Vulgärlatein I, S. 83) und Meyer-Lübke (Gröbers Grundriss I, S. 353) nehmen von dieser Gemeinsprache, dem „Vulgärlatein“ an, dass dasselbe im wesentlichen phonetisch ausgeglichen gewesen sei. Doch sind für die Kolonisten, soweit sie Italiker waren, sicher provinzielle phonetische Abweichungen vorauszusetzen. Und wir haben damit zu rechnen, dass nur in die vor dem Bundesgenossenkrieg eingerichteten Kolonien ausschliesslich römisch-lateinische Ansiedler gelangten (Meyer-Lübke, Gröbers Grundriss I, S. 252). Seit aber die Italiker das Bürgerrecht erlangt hatten, verpflanzte man mit Vorliebe sie in die fremden Provinzen (ebenda). So erhalten wir zwei Gruppen römischer Provinzen, einerseits Sizilien, Sardinien, Corsika, Hispanien, Gallia Narbonensis, andererseits Gallia Lugdunensis, das ganze Alpengebiet und Dacien. Mir scheint hier noch ein Problem von grösster Wichtigkeit zu liegen.

[2]) Paul, Prinzipien [3], S. 44: „Das Angelsächsische war ursprünglich mit dem Friesischen aufs engste verwandt, ja es hat wahrscheinlich auf dem Kontinent niemals als besonderer Dialekt existiert, sondern ist erst entstanden, als friesische Scharen sich von der Heimat loslösten und einige Bestandteile aus anderen germanischen Stämmen mit sich vereinigten. Das Angelsächsische hat dann aber seine Sonderentwicklung gehabt, während das Friesische im Zusammenhange mit den übrigen deutschen Mundarten geblieben ist.“

sprachlichen Gewohnheiten leicht nur durch *düro* (*düro*, *dür*) wiedergeben." — Ebenso beweiskräftig, und gegen Einwände noch mehr gedeckt, ist das anlautende *h* im alten Basken(Iberer-)land statt lat. *f-*. Ascoli bemerkt darüber:[1]) „Die gaskognisch-spanische Umgestaltung des *f-* von *fa* u. s. w. zu *h-* stellt sich innerhalb der Entwicklungsgeschichte der romanischen Sprachen als durchaus 'autochthon' heraus, und man wird nicht fehlgehn, wenn man annimmt, dass dieselbe bereits vollständig durchgeführt war, als latinisierende Schreiber[2]) sich noch sträubten, sie in ihren Schriftstücken zu sanktionieren; und niemand wird ihre innerlich berechtigte Gesetzmässigkeit für alle Wörter der wirklichen Volkssprache bestreiten wollen. Wir gewinnen somit einen Fall, der demjenigen von *ü* in den galloromanischen Sprachen gegenüber dem reinen *u* der Grundformen gleichartig ist." — Und über rum. *pt, ps* für lat. *ct, cs* bemerkt Ascoli:[3]) „Jedermann, glaube ich, hat stets behauptet, und behauptet noch heute, dass diese rumänische Lautvertretung aus dem Fehlen der Lautverbindung *ct, cs* in dem Idiome der Urbevölkerung erklärt werden muss, oder mit anderen Worten, aus einer natürlichen sprachlichen Veranlagung, die den Illyriern *pt, ps* als die bequemste und naheliegendste Nachahmung von lat. *ct* und *cs* erscheinen liess. Der erste Kern von romanisierten Eingeborenen führte dort unten diesen Lautwandel ein, und ganz natürlich folgten ihnen darin allmählich alle, bei welchen die nämliche einheimische Sprache durch das Latein verdrängt wurde." [4])

---

[1]) Ascoli, Briefe S. 118.

[2]) Was Baist (Grundriss I, S. 703) dagegen einwendet, hat mich nicht überzeugt. Was übrigens das Portugiesische betrifft, wissen wir nichts Sicheres darüber, dass dort eine starke iberische Bevölkerung gewohnt habe. Wenn Baist daraus, dass „die germanischen und älteren arabischen Worte ergriffen werden", schliesst, „die Umgestaltung des *f* in einen Hauchlaut" sei zu Beginn der arabischen Zeit eingetreten, so folgern wir daraus richtiger, dass auch in germanischen und arabischen Worten so gut wie in den lateinischen *f-* durch *h-* ersetzt worden ist. Wie alle romanische Orthographie, ist auch die spanische aus der lateinischen hervorgegangen: und darum setzten die lateinkundigen Schreiber für den eigentümlichen Velarlaut das etymologisch entsprechende *f*, da für jenes ein Buchstabe fehlte, dieses aber überflüssig war. Und wenn, worauf Baist des weiteren hinweist, germ. *h* überhaupt nicht graphisch dargestellt wird, so beweist das nur die von vornherein zu erwartende Verschiedenheit des heimischen Velarlautes vom germ. *h-*.

[3]) Briefe S. 119.

[4]) Weitere Beispiele: Briefe S. 30 ff.

Besonders tief ist in unser Problem Constantino Nigra eingedrungen. Er schrieb schon 1876 den berühmt gewordenen Satz:[1] „Nell' Italia inferiore sotto il Latino non v'è substrato se non Italico; nell' Italia superiore sotto il Latino v'è un substrato Celtico. ... Adottando la lingua dei vincitori, i Celti dell' Italia superiore pigliarono in sostanza, com' era naturale, il fondo lessicale e le forme grammaticali Latine. Mà non poterono con eguale facilità pigliarne intera la fonetica e la sintassi, perchè questi due parti del linguaggio hanno stretta relazione cogli organi materiali della pronunzia e del pensiero, che nelle due razze non dovevano essere assolutamente identici, secondochè risulta dalla comparazione della lingua Latina coi resti di favelle Celtiche che pervennero fino a noi. Nè gli organi di cui parliamo possono mutarsi o modificarsi per il solo fatto della volontà.“ Graf Nigra hat hier klar und deutlich eine Beobachtung von grundlegender Wichtigkeit ausgesprochen. Da man, wie in § 2 ausgeführt wurde, zwar in Äusserungen spricht, aber fast nur die Worte und ihre Flexionsformen als feste Erinnerungsvorstellungen oder Gedächtnisresiduen innehat, erlernen die Erwachsenen — anders die Kinder: siehe den Anfang dieses Paragraphen — eigentlich nur die Worte einer neuen Sprache. Alles andere, d. h. das Lautsystem und die überlieferte Art und Weise, Äusserungen zu bilden, die sogenannte Syntax, wird grossenteils aus der Muttersprache substituiert. Nigra hat aber mit Grund zur Vorsicht gemahnt:[2] „È possibile, è anzi probabile che le razze Italiche e le Celtiche abbiano incontrato nelle loro emigrazioni dall' Asia in Europa e sopra il suolo, dove poi si stabilirono, popolazioni di schiatta diversa colle quali successivamente si fusero. Noi ammettiamo in massima che queste popolazioni preistoriche e non Ariane, mescolate cogl' Itali e coi Celti, abbiano esercitato un' azione, ancora duratura, nello sviluppo della seria continua d' idiomi di quelle due razze. Ma non abbiamo finora e non avremo forse mai elementi sufficienti per determinare l' indole e la forza di quest' azione. Essa si sottrae quindi di necessità alle nostre indagini presenti.“ Auf diesen ausschlaggebenden

[1]) Romania 1876, S. 426; ebenso Canti del Piemonte S. XVIII.

[2]) Romania 1876, S. 426; ebenso Canti del Piemonte S. XVIII, Anm. 1.

Gesichtspunkt ist meines Bedünkens bisher zu wenig geachtet, und darum unserer ethnologischen These auf mancher Seite mit einem gewissen Misstrauen begegnet worden. Wie Nigra treffend hervorhebt, genügt es nicht, die jüngste der vorrömischen Bevölkerungen, hier also die gallische, ausschliesslich ins Auge zu fassen. Nach unseren bisherigen Ergebnissen müssen wir im Gegenteil erwarten, dass auch diesem Erobervolk seine Aussprache durch die Artikulationsbasis älterer Bevölkerungen verschoben worden ist. Dasselbe, was der lateinischen Sprache widerfuhr, war, wie wir unten zeigen werden, schon weit früher auch der indogermanischen Sprache widerfahren. In Oberitalien jedenfalls, und ebenso in Südgallien, sassen vor der Einwanderung der Kelten die weit ausgebreiteten Ligurer: mit diesen haben wir daher in unserer Frage ernstlich zu rechnen. So gewiss es also feststeht, dass wir die Differenzierung der lingua romana älteren Sprachgemeinschaften zuzuschreiben haben, so vermögen wir doch im einzelnen Fall nicht anzugeben, von welcher Sprachgemeinschaft das dem römischen substituierte Lautsystem in letzter Linie herrührte. Wenn wir z. B. im vorliegenden Falle erwägen, dass die Gallier erst als spätes Eroberervolk Gallien, Oberitalien und Teile von Hispanien besetzt haben, und uns daran erinnern, dass z. B. die Iren die Substitution *u* < *ü* nicht kennen, wenn wir schliesslich bedenken, dass die keltischen Völker überhaupt mehr als alle andern Indogermanen ihre Rasse und ihre Sprache durch fremde Völker und Lautsysteme durchsetzt haben,[1]) so müssen wir anerkennen, dass zweifellos die lingua romana in gallischem Munde gallisches Lautsystem und gallische Syntax empfing; woher aber dieses beides im letzten Grunde stammte, davon wissen wir nichts und darüber können wir auch nach Lage der Dinge kaum etwas Sicheres feststellen. Darum bleibt aber die Frage nach dem Ursprung der romanischen Sprachgemeinschaften der Forschung nicht minder zugänglich, sobald wir uns darauf beschränken, die uns aus historischer Zeit bekannten vorromanischen Sprachgemeinschaften als solche festzustellen und von der Frage nach dem Ursprung dieser letzteren von Anfang an abzusehen. Ein wichtiger Schluss aber muss aus dem Gesagten gezogen werden: wo die unzureichenden ethnographischen Angaben, die wir besitzen, den

[1]) Siehe unten.

heutigen romanischen Sprachgemeinschaften zu widersprechen scheinen, darf man aus etwaigen negativen Ergebnissen keinen Zweifel an unserer ethnologischen These herleiten.[1])

Es seien noch einige Ausserungen anderer hervorragender Forscher zu unserem Problem angeführt. So schreibt E. Windisch:[2]) „Es ist selbstverständlich, dass die lateinische Sprache im Munde der Römer und im Munde der Eingeborenen je nach dem Lande einen dialektisch verschiedenen Charakter annehmen musste.... Schon die lateinische Volkssprache Südgalliens war verschieden von der Nordgalliens und beide verschieden von der Spaniens und der Italiens. Der Einfluss des Keltischen auf das Lateinische hat begonnen, sowie man auf keltischem Sprachgebiet anfing lateinisch zu sprechen.... Wenn wir eine fremde Sprache lernen und sprechen, so sind wir geneigt, die Laute derselben nach unserer Art und Weise auszusprechen und unsere Redensarten oder unseren Stil in der fremden Sprache wiederzugeben.“ Insbesondere ist Windisch[3]) geneigt, den französischen Schwund der intervokalischen *c, g, t, d* aus dem Keltischen zu erklären: „alle diese Veränderungen hängen mit einer gewissen Herrschaft der Vokale zusammen: die Vokale assimilieren die Konsonanten ihrem Wesen, indem sie momentane Laute zu Dauerlauten, tonlose zu tönenden machen, und Spiranten ganz verschwinden lassen.“ Besondere Beachtung verdient nach ihm, und nach Thurneysen,[4]) die merkwürdige,

[1]) Ebensowenig aber ist es nach dem Gesagten erlaubt, wie Nissen im letzten Kapitel seiner vorzüglichen „Italischen Landeskunde“ versucht hat, die Gebiete der romanischen Sprachgemeinschaften ohne weiteres mit denen der in historischer Zeit latinisierten Völkerschaften Italiens zu identifizieren. Dieser Versuch kann einmal glücken, ist aber, als allgemeiner Grundsatz gewiss, nicht gerechtfertigt. Nicht die Ethnographie kann auf die Sprachgeschichte — wenigstens in so alten Zeiten — aufgebaut werden, sondern der Sprachhistoriker muss sich auf die Ethnographie stützen, wie dies Bremer in seiner trefflichen „Ethnographie der Germanen“ kürzlich mit richtigem Verständnis gethan hat. Ablehnen müssen wir demnach Ascolis Satz (Briefe S. 21), wo Nissens Verfahren klar ausgesprochen wird: „Unsere Nachrichten über die mannigfach zusammengesetzten Nationalitäten, welche die Sprache Roms annahmen, sind nichts weniger als klar und präcis; anstatt dieselben so ohne weiteres gegen die dialektologischen Beobachtungen zu verwerten, wird man vielmehr versuchen müssen, von den letzteren aus für jene Licht zu gewinnen.“

[2]) Gröbers Grundriss I, S. 306.

[3]) Gröbers Grundriss I, S. 308.

[4]) Keltoromanisches S. 14—16. — Windisch a. a. O. S. 308.

im gallo-romanischen Gebiete nachgewiesene Substitution von $\chi t > jt$ für lat. *ct* und *pt* (*factum > fait, captivum > chaitif,* prov. *ipse > eis*): denn dieselbe Entwicklung $\chi t > it$ ist auch den britischen (kymrischen) Mundarten eigentümlich. Windisch bemerkt, dass wir es hier vielleicht mit einer gemeinkeltischen Lautentwicklung zu thun haben. Das Urteil dieser Gelehrten ist um so bemerkenswerter, da beide, wie man weiss, von den viel berufenen Neigungen früherer Forscher, manches Unbekannte den Kelten zuzuschreiben, weit entfernt sind.

Kurz und bündig haben sich neuerdings H. Hirt und W. Förster ausgesprochen. Der erstere[1]) sagt: „Wir haben jetzt das Spanische, das Französische, das Italienische u. s. w., die sich aus dem Lateinischen entwickelt haben. Der Schluss ist aber unberechtigt, dass die jetzt romanisch sprechenden Völker jemals eine sprachliche Einheit gebildet haben. So viel Dialekte es hier vor der Einführung der neuen Sprache gegeben hat, so viel Dialekte muss es auch nachher gegeben haben. Der Spanier konnte eben nur ein Spanisch-Romanisch [besser: Ibero-Romanisch] sprechen, und der Kelte ein Keltisch-Romanisch [genauer Gallo-Romanisch] u. s. w. Waren die Differenzen in der Aussprache auch ursprünglich nicht sehr gross, war auch auf dem ganzen Gebiet das gegenseitige Verständnis wegen der Einheit des Formenschatzes vorhanden, so musste die Entwicklung sich nach ganz verschiedenen Seiten vollziehen.“ Ähnlich drückt sich W. Förster[2]) aus: „On parlait en Espagne l'Ibère, en France le Gaulois, en Suisse le Rétois etc. ... Mais précisément cette langue primitive, tout-à-fait différente du latin, explique la différence de l'espagnol, du français, du rétoroman, de l'italien. ... Le français, par exemple, est le latin tel qu'il a été prononcé par les Celtes gaulois avec leur articulation gauloise, développé isolément dans le cours des siècles.“

G. Gröber[3]) bemerkt darüber: „Wo Völker fremde[r] Sprache, wie im romanischen Sprachgebiet die Gallier, Iberer, Rätier u. s. w. das römische Idiom sich anzueignen hatten, muss [sich] dieser Vorgang [der ethnischen Lautsubstitution], der sich beim Sprachenerlernen alltäglich wiederholt, und der beim

[1]) Indogermanische Forschungen 1894, S. 40.

[2]) Causerie philologique, faite à la Société Ramond (Sep.-Abdruck aus: Bullétin de la Société Ramond 1898, S. 158 ff.) S. 6. 7.

[3]) Grundriss I, S. 248.

Deutschen, der französisch, wie beim Franzosen, der deutsch zu sprechen sucht, zu beobachten ist, notwendig eingestellt haben, wenn die Lautsysteme der gesprochenen und der nachgesprochenen Sprache sich nicht deckten. Wo der akustische Wechsel auf das Gebiet einer autochthonen Völkerschaft beschränkt ist, wie das *ü* statt lat. *u* auf keltischen Boden, *h* für *f* (span. *hazer* < *facere*) auf iberischen, *p* für *c*, das rumän. *â, ê, î* für *a, e, i* vor Nasal auf ostromanischen, kann die idiomatische Substitution eines einheimischen für den römischen Laut nicht zweifelhaft sein."

Auch G. Paris hat sich mit Nachdruck für die galloromanische These ausgesprochen:[1] „N'a-t-on pas eu raison de dire que le français est du latin parlé par des Celtes, et n'est il pas permis de rechercher dans nos patois les traces de l'influence qu'ont dû exercer sur le latin vulgaire les habitudes de prononciation et de grammaire des Gaulois? La proposition n'a évidemment rien d'absurde, et quelques faits, observés par divers savants, semblent en attester la légitimité, la prononciation *ü* pour *u* (*ou*) par exemple ... a été regardée, non sans vraisemblance, comme remontant à une influence celtique." Schon früher[2] hatte er jenes Beispiel näher begründet: „Nous sommes autorisés à conclure que tout au moins le gallo-roman avait déjà changé *u* en *ü*. Si maintenant nous observons que nonseulement le lombard, mais tous les dialectes de la Haute-Italie, jusqu'à l'Émilie et la Vénétie exclusivement, remplacent *u* par *ü*, que la plupart des dialectes ladins, en font autant, nous serons portés à voir dans le changement d'*u* en *ü* une influence proprement celtique."

Auch Schuchardt hat die Frage bejahend beantwortet:[3] „Von spontanem Wandel betonter Vokale giebt es im Romanischen einen Fall, welcher aus dem Keltischen übertragen ist: *ü, i* < *u*. Es ist zu bemerken, dass das Irische von der Jotazierung des *u* nichts weiss." Noch andere sichere Fälle hat er eingehend besprochen, so besonders die Lautsubstitution gall. *χt* für lat. *ct*.[4] Und wir finden den Standpunkt, den die Forschung einzunehmen hat, deutlich mit den Worten festgelegt:[5] „Dass es trotz allen

[1]) Bulletin de la Société des Parlers de France I, S. 17.

[2]) Romania 1878, S. 130.

[3]) Gröbers Zeitschrift 1880, S. 144; vgl. Vokalismus des Vulgärlateins S. 87 ff.

[4]) a. a. O. S. 146—147.

[5]) Litteraturblatt f. g. r. Ph. 1892, Sp. 311—312.

Bemühungen nicht gelungen ist, den Einfluss, den die vorrömischen Sprachen auf das Latein ausgeübt haben, ausser in geringem Umfang nachzuweisen, darf uns nicht entmutigen. ... Ihn ableugnen dürfen wir ebensowenig; denn wie wäre ohne ihn eine so starke Differenzierung des Lateins zu erklären?"

Meyer-Lübke[1]) sprach sich ebenfalls zustimmend aus: „*ü* < *u* umfasst Gallien, Oberitalien ausser der Emilia, Westrätien, und scheint auf einem Teile des Gebietes keltisch zu sein, ist jedenfalls sehr alt."

A. Kock[2]) hat auf die wichtige Thatsache hingewiesen, dass die Kinder der römischen Kolonisten meist von keltischen Frauen geboren und aufgezogen worden sind: „I blandade äktenskap talade väl fadren oftast latin, modren liksom större delen af omgifningen för öfrigt så väl sin inhemska keltiska munart som ett med keltiska ljud uppblandadt latin. Under dessa förhållanden fick latinet hos nästa generation naturligtvis en stark färgning af keltiska ljud."

Vor kurzem hat auch G. Hempl unsere These zugestanden:[3]) „That we have here the explanation of much of the difference between the Romance languages of Spain and France and Italy, I have no doubt."

So ist also von den verschiedenen Sprachgemeinschaften des Imperium Romanum, in der Zeit vor der Romanisierung, wenigstens die gallische ausser Zweifel gestellt. Scheinbare Abweichungen sind nur geeignet, diese These zu bestätigen. So wenn wir Hermann Suchier den bemerkenswerten Hinweis verdanken,[4]) dass kleine Gebiete des Französischen an der deutschen Sprachgrenze, ein Teil des Wallonischen und zwei Thäler im östlichen Wallis, die Lautsubstitution *ü* für *u* nicht zeigen. Hier nämlich, besonders im Wallis, wo das Französische in neuerer Zeit noch im Vordringen begriffen ist, handelt es sich um deutsches Substrat. Und wenn G. Paris[5]) gegen Ascoli einwendet, dass das *ü* zwar in Aquitanien, nicht aber in Katalonien begegne, so erklärt sich diese Verschiedenheit daraus, dass zwar für Aquitanien, nicht aber für Katalonien stärkere

---

[1]) Gröbers Grundriss I, S. 361.
[2]) Språkets förändring S. 160.
[3]) Transactions 1898, S. 38.
[4]) Gröbers Grundriss I, S. 574.
[5]) Romania 1882, S. 130.

gallische Einwanderung nachweisbar ist. Wenn Meyer-Lübke[1]) aus dem Fehlen des *ü* in anglonormannischen Texten und in den französischen Lehnwörtern des Mittelenglischen einen Einwand herzuleiten sucht, so haben wir zu entgegnen, dass, wie klar zu ersehen, in England auf angelsächsischem Substrat eine neue Lautsubstitution *u* für *ü* vollzogen wurde. Ferner hat G. Paris gegen Ascolis drittes Kriterium mit Recht eingewendet,[2]) dass in ganz Süddeutschland weit mehr Kelten sitzen geblieben und germanisiert worden sind als in den Niederlanden, wo sich *ü* finde, während es dort fehle. Allerdings beweist das *ü* in den Niederlanden nichts, weder für noch wider. Von den Volcae und den anderen in Deutschland gebliebenen Stämmen wissen wir nur, dass sie Kelten, nicht aber, ob sie Gallier gewesen sind: um diese allein handelt es sich hier. Die Iren kennen, wie Schuchardt hervorhob, das *ü* > *i* nicht. Also erklärt sich das galloromanische *ü* nicht aus dem allgemein-keltischen, sondern aus dem spezifisch gallischen Lautsystem. Die Gallier aber haben das *ü* statt *u* entweder von einem in ihrer Sprachgemeinschaft aufgegangenen Volke empfangen oder ihrerseits substituiert.

7. Da aus unseren bisherigen Ergebnissen folgt, dass sich in den romanischen Sprachen vorromanische Sprachgemeinschaften — in Lautsystem und teilweise auch in der Syntax — fortsetzen, kann der Satz nicht mehr bestehen bleiben, dass diese Sprachen, wie oft gesagt wird, ein im Lauf der Geschichte allmählich gewandeltes Latein seien. Indem der überlieferte Wortvorrat mit mehrfach verschiedener Artikulationsbasis gesprochen wurde, war das Lautsystem ein anderes und die Sprache phonetisch der einheimischen ähnlich geworden. Humboldt und Diez hatten also in der That Recht, von „Tochtersprachen des Latein" zu reden. Wenn wir auch ihren Vergleich nicht aufs neue einführen wollen, ihr Gedanke war ohne Zweifel begründet. Wortschatz und Flexionsformen blieben, d. h. soweit man sie übernahm, die lateinischen, Lautsystem und zum Teil die Syntax (die letztere besonders im Rumänischen) waren, von kleinen Anpassungsversuchen abgesehen, die einheimischen der vorrömischen Sprachgemeinschaften. Die romanischen Sprachen, können wir sagen,

---

[1]) Vergleichende rom. Grammatik I, S. 70.

[2]) Romania 1882, S. 131—132.

waren in dem Augenblick vorhanden, da eine dieser Sprachgemeinschaften vollständig romanisiert war: für alle romanische Sprachgeschichte ist so, für jeden Fall verschieden, ein unverrückbarer *terminus a quo* gegeben.

In der folgenden Übersicht über die aus dem Studium der Sprachdenkmäler erschlossenen und durch die heutigen Mundarten bestätigten romanischen Sprachgemeinschaften will ich versuchen, die Frage nach den vorauszusetzenden vorrömischen Sprachgemeinschaften aufzuwerfen. Dass meine Antworten nur durchaus vorläufige sein können und oft auf ein *non liquet* zu beschränken sein werden, brauche ich nach dem früher Gesagten kaum ausdrücklich zu bemerken.[1])

Auf der Pyrenäenhalbinsel, um mit dieser zu beginnen, finden wir drei Sprachgemeinschaften vor: die portugiesisch-galizische, die spanische (kastilianische) und die katalanische. Für die beiden ersten Sprachgemeinschaften ist ein iberisches Substrat vorauszusetzen, das in Portugal weniger stark war als in Spanien.[2]) Das Spanische ist, wie man weiss, phonetisch verhältnismässig altertümlich.[3]) Keine Spur scheint sich von der Sprache der eingewanderten Kelten nachweisen zu lassen. Es erklärt sich dies wohl daraus, dass diese, wie uns berichtet wird, vorzugsweise die unteren Flussthäler, besonders also Portugal, bewohnten, wo die grossen Flüsse schiffbar werden, und wo sich den Eroberern grössere wirtschaftliche Vorteile boten

---

[1]) Für den folgenden Versuch habe ich besonders Bremers Ethnographie der Germanen in Pauls Grundriss benutzt, welche mir durch die Freundlichkeit des Verfassers in den Aushängebogen zugänglich war. Seine trefflichen Untersuchungen lassen eine ähnliche, auf sämtliches Quellenmaterial gestützte Arbeit über die vorromanischen Völker, besonders die Kelten, sehr vermissen. — Von Wert waren mir ferner: d'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe, Paris 1877. — J. Jung, Die romanischen Landschaften des römischen Reiches, Innsbruck 1881. — C. von Czörnig, Die alten Völker Oberitaliens, Wien 1885. — H. Nissen, Italische Landeskunde (Philol. Handbibliothek). — Th. Mommsen, Römische Geschichte I⁷ 1881, V² 1885. — Gute Dienste leistete mir auch der zur Zeit leider noch nicht vollendete Atlas antiquus von Spruner-Sieglin.

[2]) Gerland, Gröbers Grundriss I, S. 332: z. B. das geminierte alveolare *r*, auch im Gaskognischen. — Diez, Grammatik ¹ I, S. 100.

[3]) Vgl. Gerland (Gröbers Grundriss I, S. 332): „Keine romanische Sprache hat das lateinische Sprachgut nach Form und Inhalt weniger umgeändert, wie die spanische Sprache.“

als auf dem hispanischen Hochlande. Nach Strabo und Avien haben die Kelten Portugal und Galizien dichter bevölkert,[1]) sie sind dahin vielleicht auch zu Schiff gekommen. Galizien trägt einen keltischen Namen. In Portugal haben die kriegerischen Bewohner den Römern besonders lange Widerstand geleistet. Es wäre vielleicht möglich, die grosse phonetische Verschiedenheit des Portugiesischen vom Spanischen einer starken keltischen Besiedelung zuzuschreiben, und man könnte dabei an manche phonetische Parallelen mit dem Galloromanischen erinnern.

Die katalanische Sprachgemeinschaft pflegt man wegen ihrer nahen Verwandtschaft mit der provenzalischen als eine „blosse Spielart des Provenzalischen“ zu bezeichnen.[2]) So wenig ich diese Thatsache bestreiten will, kann ich den bisher dafür aufgeführten Erklärungsversuchen nicht beistimmen: man denkt an späten Import des Provenzalischen, seit der Gründung der spanischen Mark durch Karl den Grossen.[3]) Wie aber erklärt sich dann die scharfe Sprachgrenze nördlich der Pyrenäen, wo die Grafschaft Roussillon noch zur katalanischen Sprachgemeinschaft gehört? Jene Gelehrten scheinen mir bei ihrer Annahme weniger die katalanischen Mundarten, als die Hofsprache der Grafschaft Barcelona und des Königreichs Aragon im Auge gehabt zu haben, wo man allerdings längere Zeit bemüht war, die Sprache der Trobadors möglichst treu zu bewahren, nachdem man sie mit der südfranzösischen Kultur von dort empfangen hatte.[4]) Die Analogie der anderen romanischen Sprachgemeinschaften zwingt uns, auch hier eine vorrömische, der provenzalischen nachverwandte Sprachgemeinschaft anzunehmen. Diese aber war wahrscheinlich eine ligurische.[5]) Die Ligurer waren einst das herrschende Volk in Südfrankreich und haben, wie berichtet wird, auch den östlichen Küstensaum

---

[1]) Windisch, Gröbers Grundriss I, 299—300.

[2]) Morel-Fatio, Gröbers Grundriss I, S. 673.

[3]) Ebert, Jahrbuch f. rom. u. engl. Litteratur II, 1860, S. 252 Anm. — G. Paris, Romania 1882, S. 130.

[4]) Morel-Fatio, Gröbers Grundriss I, S. 674.

[5]) Vgl. Bremer, Ethnographie S. 753: „Wahrscheinlich nicht Indogermanen waren auch die Ligurer, welche in der römischen Zeit zwar auf die Westalpen beschränkt, um die Mitte des ersten Jahrtausends v. Chr. aber sowohl nach Osten als besonders nach Westen zu ein grösseres Gebiet inne hatten und sich vordem mit den Iberern in die Herrschaft im südlichen Frankreich teilten; vielleicht waren sie den Iberern stammverwandt.“

der Pyrenäenhalbinsel bewohnt.[1]) Auch hier scheinen wenige Kelten gesessen zu haben, wohl aber in Südfrankreich ein stärkerer Prozentsatz. Treffen diese Vermutungen zu, so würde sich uns die sprachliche Übereinstimmung zwischen Katalanen und Provenzalen, die heute sogar zu politischer Verbrüderung geführt hat, ausreichend erklären.

Nicht weniger als fünf romanische Sprachgemeinschaften treffen wir auf dem Boden des heutigen Frankreich an. Wir nennen zuerst das Gaskognische,[2]) das ein vorzügliches Beispiel dafür darbietet, dass auch diese ethnologischen Probleme mit völliger Sicherheit beantwortet werden können. W. Förster hat sich kürzlich dahin ausgesprochen:[3]) „La langue que l'on parlait dans l'ancienne Aquitania au moment de l'arrivée des Romains était une langue celtique. . . . Il est naturel que l'élément primitif, le peuple antérieur, qui au milieu des conquérants celtes a été assimilé, ait pu communiquer à cette langue celtiqué certaines petites nuances ou particularités phonétiques et conserver naturellement quelques noms de lieu.“ „Il est de toute nécessité que la population qui parle aujourd'hui gascon, appartienne à un peuple celtique qui a occupé le territoire basque, mais qui en a absorbé tous les habitants en se les assimilant.“ Aufs genaueste unterrichtet uns eine treffliche Abhandlung von Hirschfeld.[4]) Nach ihm waren die ältesten Bewohner Ligurer, von denen Stamm-, Orts- uud Götternamen überliefert sind. Diese wurden von Iberern unterworfen, und die letzteren ihrerseits von den gallischen Bituriges Vivisci, Stammverwandten der Helvetier und wie diese aus der Schweiz ausgewandert. So wurde das Land zwischen Meer, Garonne und der Pyrenäen teilweise keltisiert. Und dazu passt vortrefflich der heutige Lautstand: eine Verwandschaft mit dem Provenzalischen, so nah, dass das Gaskognische von Diez noch zu diesem gezählt werden konnte; wichtige Übereinstimmungen mit dem Spanischen und heutigen Baskischen (so *f-* > *h-*), und endlich der keltische Beisatz, der das Gaskognische vom Katalanischen und Spanischen scheidet. So lässt sich also, wenigstens in diesem Fall, unsere These

---

[1]) D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants, S. 29, 240—245.

[2]) Vgl. die trefflichen Arbeiten von Achille Luchaire.

[3]) Causerie S. 8, Anm. 9.

[4]) Sitzungsberichte der Berliner Akademie 1896.

erweisen,[1]) und wir gewinnen daraus die Hoffnung, dass sich bei ähnlich sorgfältiger Prüfung, wie sie das Gaskognische erfahren hat, auch die anderen romanischen Sprachgemeinschaften mit ähnlicher Sicherheit auf vorrömische werden zurückführen lassen.

Für die provenzalische Sprachgemeinschaft ist die Antwort schon gegeben worden. Den Grundstock bildeten hier die Ligurer; nur verhältnismässig gering war die Anzahl der erobernden Gallier, so dass demgemäss in der Sprache heute die Gemeinsamkeit mit dem Katalanischen einerseits, mit dem Gaskognischen andererseits deutlich hervortritt. So sagt Windisch,[2]) indem er ganz Südfrankreich gegen Nordfrankreich, nach Diezens Vorgang, zusammennimmt: „Wir erhalten für die Herrschaft des Provenzalischen lauter Gebiet, in welchem ursprünglich nicht keltische Stämme vorherrschten oder wenigstens einen erheblichen Teil der Bevölkerung ausmachten, nämlich die Ligurer und die Aquitaner."

Nordöstlich vom Provenzalischen hat Ascoli eine Sprachgemeinschaft gewissermassen erst entdeckt, die frankoprovenzalische, oder wie Suchier[3]) vorschlug, mittelrhonische. Hier ist meines Wissens bis jetzt das ethnische Substrat nicht nachgewiesen. Eine geringere gallische Einwanderung scheint, wie im Süden, auch hier stattgefunden zu haben.

Im Norden dürften wir eine weitere romanische Sprachgemeinschaft als für sich bestehend abzutrennen haben, die pikardische. Man weiss, dass diese Mundart durch merkwürdige Eigentümlichkeiten von dem benachbarten französischen Gebiet geschieden ist, besonders durch die Erhaltung von lat. *ca* und die Substitution von *che, chi* für *ce, ci* (*cambre* < *camera, chiel* < *cælum*).[4]) Wir erinnern uns an den berühmten Anfang von Caesars Bellum Gallicum: Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam, qui

---

[1]) Vorbild war mir Bremers deutsche Mundartenkarte im Brockhaus, wo die sprachlichen Gruppen ethnologisch erklärt und die Mischungsverhältnisse durch das Kolorit bezeichnet sind.

[2]) Gröbers Grundriss I, S. 290.

[3]) Gröbers Grundriss I, S. 578.

[4]) Vgl. Suchier, Gröbers Grundriss I, S. 600, 580, 581: „Die Ausdehnung des *ch* = *c* vor *e* oder *i* fällt ziemlich genau mit der Ausdehnung des *ch* = *ca* zusammen.

ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur. Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt." Im Hinblick darauf bemerkt Windisch:[1] „Die Eigentümlichkeiten des Pikardischen zeigen sich nach Diez in der Pikardie, in Artois, Flandern, im Hennegau, in Niedermaine, Thierarche, Rethelois: dies entspricht der nördlichen Hälfte der Belgica [Belgica im engern Sinne], den Hauptsitzen der Belgae.... Was für eine Sprache die Belgae gesprochen haben, steht nicht ohne weiteres fest." Wahrscheinlich war es eine besondere keltische Mundart, die ihrerseits vielleicht auf starker Mischung mit unterworfenen Germanen beruhte.[2]) Soviel ich sehe, stimmt insbesondere die heutige Ostgrenze des Pikardischen mit der Ostgrenze der Belgae auf Bremers Karte[3]) genau überein.

So bleibt als letzte und fünfte Sprachgemeinschaft auf dem Boden Frankreichs die französische übrig, welche, wie Windisch[4]) hervorhebt, eine offenbare Fortsetzung der im wesentlichen rein gallischen Sprachgemeinschaft darstellt, aber gemäss der alten Trennung in Stämme, von Anfang an nicht durchaus einheitlich gewesen ist.[5]) Nicht ganz ohne phonetischen Einfluss war hier die starke fränkische Einwanderung: zwei Laute, *h* (*h aspiré*) und *w* (*gu*), sind in das Lautsystem aufgenommen worden, was nicht ohne weiteres hat geschehen können, sondern überhaupt eine Veränderung der Artikulationsbasis voraussetzen lässt. Es mögen vielleicht auch andere Laute neu aufgenommen worden sein; da diese aber an die Stelle von

---

[1]) Gröbers Gundriss I, S. 292. 294.

[2]) Über die Belgae vgl. Bremers Ethnographie S. 739. 773. 783. 805.

[3]) Ethnographie S. 796.

[4]) Gröbers Grundriss I, S. 92.

[5]) Gröbers Grundriss I, S. 602: Auf eine merkwürdige Eigentümlichkeit des Wallonischen und Lothringischen, den Nachlaut *i* hinter jedem betonten Vokal, hat Suchier hingewiesen und zugleich die richtige Erklärung gegeben. „Wenn man nicht glauben will, dass der dem Romanischen und Germanischen an der Sprachgrenze gemeinsame Zug, der offenbar auf eine eigentümliche Lage der Sprachwerkzeuge als Artikulationsbasis zurückzuführen ist, aus einer keltischen Mundart herstammt, so wird wohl eine Beeinflussung des Romanischen durch das Germanische angenommen werden müssen." Das *i* als Nachlaut findet sich, wie Suchier angiebt, im Moselfränkischen (Trier) und Ripuarischen (Köln). Vgl. Bremers Mundartenkarte bei Brockhaus[14]. Aber es kommt auch in anderen deutschen Mundarten vor. Wenn es nun in französischen Grenzmundarten vorhanden ist, so haben wir es allerdings auf germanischen Einfluss zurückzuführen.

ähnlichen früheren substituiert wurden, bezeugt die schriftliche Überlieferung von ihnen nichts.

Wir gelangen zur rätoromanischen Sprachgemeinschaft, die von Ascoli so glänzend dargestellt worden ist. Windisch[1]) bemerkt hier: „Die Besonderheit des Rätoromanischen gegenüber den anderen romanischen Sprachen liegt selbstverständlich im Rätischen.“ Die Räter gehörten zu den wahrscheinlich vorindogermanischen Völkern, über welche noch nichts Sicheres festgestellt worden ist.

Die grösste Zahl romanischer Sprachgemeinschaften findet sich im heutigen Königreich Italien. Der Grund liegt darin, dass diese von überall zugängliche, zu Verkehr und Einwanderung einladende Halbinsel mehr Invasionen als irgend ein anderes Land Europas erfahren hat. Im Nordwesten grenzt an das Provenzalische, diesem nahe verwandt, das Galloitalische, das seit Ascolis Nachweis sicher zu den galloromanischen Sprachgemeinschaften zu rechnen ist.[2]) Auch hier haben wir wohl die teilweise Einwirkung einer älteren ligurischen Bevölkerung anzunehmen.

Daran grenzt im Osten heute die venezianische Sprachgemeinschaft. Wenn Nissen[3]) Recht hat, sie auf die alte (vielleicht keltische) venetische zurückzuführen, so ist auch hier eine Antwort gefunden.

Ganz für sich stand im Altertum und steht noch heute die Sprachgemeinschaft der Toskana. Die Herleitung von den Etruskern, einem nichtindogermanischen rätselhaften Volke, steht ausser Zweifel. Wie dieses Volk, bildet auch das heutige Toskanische ein merkwürdiges, bisher meines Wissens ungelöstes Problem. Ascoli bemerkt darüber:[4]) „Der toskanische Typus lässt sich auf negativem Wege folgendermassen definieren: einerseits kennt derselbe keine von all den Lauterscheinungen, durch welche die übrigen Dialekttypen Italiens in höherem Grade von der lateinischen Grundlage abweichen; andererseits hat dieser Typus keine ihm eigentümliche Reihe von Veränderungen der lateinischen Grundlage aufzuweisen.“ Scharfsinnig hat Schuchardt hier einen Widerspruch gegen Ascolis ethnologische These erkannt.

---

[1]) Gröbers Grundriss I, S. 289.

[2]) Vgl. Windisch, Gröbers Grundriss I, S. 287.

[3]) Landeskunde S. 488 f.

[4]) Briefe S. 129; vgl. Arch. glott. VIII, S. 122.

Er sagt:[1]) „Die ethnologische Kreuzung ist mit der sprachlichen keineswegs identisch, diese ist nicht einmal immer die notwendige Folge jener. Die eine haben wir z. B. in hohem Grade in Toskana, und doch fehlt hier, Ascoli zufolge, die andere; das Lateinische ist hier am wenigsten entartet, weil es '*nativo*', in andern dialektischen Gebieten aber '*immesso*' war ... Nach allem, was wir vom Etruskischen wissen oder nicht wissen, stand dies dem Latein ferner als fast jede andere der alten Sprachen Italiens." Darauf ist erstens zu erwidern, dass das Etruskische bis zum Ende der Republik gesprochen wurde, also auch hier das Latein erst eingeführt werden musste, wie in irgend einer anderen Provinz, und im Gegenteil hier einer alten Kultursprache gegenüber lange im Nachteil war. Das Problem bleibt also bestehen und verlangt um so mehr eine Antwort. Diese aber liegt nicht allzu fern: Schuchardt scheint etwas ähnliches im Auge gehabt zu haben, wie das, was ich hier zur Erklärung vorschlagen möchte.[2]) Wir wissen, dass lange der Tiber die Südgrenze Etruriens gebildet hat, dass nachweisbar in Rom ein Teil der Bevölkerung etruskischen Stammes war, dass Rom erst im Kampf mit den übermächtigen Etruskern, die noch im sechsten Jahrhundert Latium und Kampanien beherrschten, zur Grösse gelangte: die Sagen von den Tarquiniern, die einen etruskischen Namen führen, und von Porsena sind ein Niederschlag davon in ihrer Geschichtsschreibung.[3]) Andererseits wissen wir, dass das römische Latein zu Beginn der ersten Denkmäler, seit dem vierten Jahrhundert, in auffallender phonetischer Veränderung begriffen ist. Sobald wir nun zwischen diesen beiden Thatsachen einen Kausalnexus annehmen, ist die einzigartige Altertümlichkeit des Toskanischen auch gegenüber dem Römischen kein Problem mehr. Als die unterworfenen Etrusker im römischen Stadtgebiet und in der Umgegend das römische Latein annahmen, sprachen sie es mit ihrer angestammten Artikulationsbasis und vollzogen die völlige phonetische Veränderung dieser Sprache so gründlich, dass die Römer selbst später ihre alten Sprachdenkmäler, wie uns bezeugt wird, nicht ohne Mühe lesen konnten. Auch hier

---

[1]) Litteraturblatt f. germ. u. rom. Philologie 1887, Sp. 14.

[2]) Slawo-Deutsches S. 14.

[3]) Vgl. Mommsen, Römische Geschichte I, S. 123—124. — d'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants S. 98—106. — Nissen, Landeskunde S. 499. 555. — Deecke, Gröbers Grundriss I, S. 346.

bestätigt sich die oft gemachte Beobachtung, dass Sprachen eines sich ausbreitenden Eroberervolks phonetisch am schnellsten verändert werden.

Es folgen die umbrisch-römische Sprachgemeinschaft, die süditalische, die sizilianische und die so eigenartige sardisch-korsische. Überall, ausser in der letzten, haben wiederholte Völkermischungen stattgefunden, so dass ich hier von dem Versuch, eine ethnische Grundlage anzugeben, absehen muss.

Ganz abgesondert steht das Rumänische mit seinen drei Sprachgemeinschaften, der walachischen, der istrorumänischen, der makedorumänischen (nach Weigand: aromunischen).

Es bestehen also im Ganzen, heute und so im wesentlichen seit Alters, nicht weniger als neunzehn romanische Sprachgemeinschaften, drei auf dem Boden der Pyrenäenhalbinsel, fünf im heutigen Frankreich, eine in den Alpen, sieben auf der italischen Halbinsel und ihren Inseln, endlich drei auf der Balkanhalbinsel. Dazu kommen noch die romanischen Sprachen in den Kolonien, wo sich, wie wir sehen, schon heute durch Mischung mit den Eingeborenen neue Sprachgemeinschaften ausgebildet haben.

8. Nur anhangsweise kann hier auf die mir ferner liegende Frage nach der Differenzierung der indogermanischen Sprache eingegangen werden. Es liegt nachgerade auf der Hand, dass auch dieses schwierige Problem nur auf Grund der „Wanderungstheorie" wird gelöst werden können.[1]) Vor wenigen Jahren hat H. Hirt[2]) es ausgesprochen: „Meine These lautet: die grossen Dialektgruppen der indogermanischen Sprache erklären sich in der Hauptsache aus dem Übertragen der Sprache der indogermanischen Eroberer auf die fremdsprachige unterworfene Bevölkerung und dem Einfluss dieser Sprache auf die Kinder." Allerdings haben wir uns diesen Vorgang wesentlich anders vorzustellen als die Romanisierung des Imperium Romanum durch die Militärkolonien. Die Erfahrung

---

[1]) Ich finde sie zuerst von Leskien in der Einleitung seiner „Deklination" der „Stammbaum-Theorie" und der „Wellen-Theorie" gegenübergestellt. — Vgl. Bremer, Ethnographie S. 804. 813.

[2]) Indogermanische Forschungen 1894, S. 41—43.

lehrt, dass auch ein siegreiches Volk mindestens Einer Überlegenheit bedarf, um seine Sprache durchzusetzen, die der Überzahl oder aber der Kultur;[1]) meist aber ist Sprachentausch eine Frage der Kultur. Dass nun die alten Indogermanen den unterworfenen Völkern an Kultur stets überlegen waren, möchte ich bezweifeln. Also wird mehr als einmal nur die andere Möglichkeit bleiben, die Annahme der stärkeren Volkszahl. In Betracht kommt dabei jedenfalls der alte Kriegsbrauch, die waffenfähige Mannschaft der Unterworfenen zu dezimieren, wenn dies nicht schon in den voraufgehenden Kämpfen geschehen war, und hauptsächlich nur Weiber und Kinder zu schonen. So wird sich hier also schwerlich eine Theorie aufstellen lassen. Die Entstehung einer jeden der indogermanischen Sprachgemeinschaften war von besonderen Verhältnissen bedingt. Das Dilemma, ob Überlegenheit an Kultur oder an Zahl ausschlaggebend war, wird in jedem einzelnen Fall zunächst vorzulegen sein.[2])

---

[1]) Vgl. Hempl's öfter citierten Aufsatz.

[2]) Hirt hat besonders auf die Kelten hingewiesen (Indogermanische Forschungen 1894, S. 41): „Es unterliegt keinem Zweifel, dass das Keltische am meisten und am frühesten sich verändert hat. Der Grund ist klar. Auf keinem Gebiete sind so wenig Indogermanen vorhanden gewesen wie hier. .. Die Kelten mussten ihre Sprache am meisten verändern, ebenso wie das heutige Englisch so stark durch die Sprachmischung verwandelt ist." In der That weicht das keltische Lautsystem und nicht minder seine Syntax auffallend ab. Und es ist denkbar, dass hier diese völlige Veränderung sich aus dem Aufgehen einer kulturell zurückstehenden Majorität in der keltischen Sprachgemeinschaft erklärt. Gegen Hirts Aufstellung hat kürzlich Kretschmer (Einleitung S. 122) eingewendet: „Die relativ schnelle Veränderung des Keltischen erklärt sich genügend aus seiner späten und auch da noch beschränkten schriftlichen Fixierung." Dagegen aber frage ich, ob etwa bei der englischen und französischen „Kultursprache" die altertümliche Schreibung irgendwie phonetisch erhaltend eingewirkt hat? Und dort handelt es sich zudem um Völker und Zeiten, wo von „schriftlich fixierten" Kultursprachen überhaupt noch nicht die Rede sein kann. Und wenn Kretschmer des weiteren aus gallischen Namen und Inschriften der römischen Zeit folgert, „dass die keltische Sprache damals nicht unursprünglicher war als beispielsweise die germanische", so ist daran zu erinnern, dass diese Bemerkung allein das Gallische treffen würde, welches vom Inselkeltischen von Beginn an verschieden (Windisch, Gröbers Grundriss I, S. 300) und ohne Zweifel altertümlicher war als z. B. das Irische. Es scheint, dass die Galli Zentralfrankreichs ihre Rasse verhältnismässig reiner erhalten haben als die Inselkelten. So würde sich ein Unterschied im Lautsystem wohl erklären, und Hirts These über die Kelten wäre nach wie vor unanfechtbar.

Ich lasse noch eine kleine Zahl bemerkenswerter Zeugnisse folgen. So hat schon Schleicher[1]) klar erkannt: „Es scheint sicher zu stehen, dass das Indische seine Cerebralen (Lingualen) der Berührung mit den jetzt in den Süden der Halbinsel zurückgedrängten Nationen, den Urbewohnern, Aboriginern der dekhanischen Halbinsel, verdankt.“ Ferner Ascoli:[2]) „Es ist klar, dass die Kreuzungsprozesse je nach den numerischen und qualitativen Mischungsverhältnissen der einzelnen Faktoren sehr verschiedene Resultate ergeben können. . . . Das Griechische ragt mit der ihm eigenen wunderbaren Erhaltung des indogermanischen Organismus einsam empor. ... Man wird nicht umhin können, auch für das Lateinische resp. Altitalische die Veränderungen in der Zusammensetzung der Nationalität, mit einem Worte die ethnologischen Motive, durch welche der ursprüngliche Organismus der Sprache gestört und gehemmt wird, als Grund der sprachlichen Umgestaltung anzuerkennen.“ Und derselbe:[3]) „Wir können beobachten, wie in England die Flexion der von den Kelten angenommenen Sachsensprache innerhalb weniger Jahrhunderte verarmt, und wie seinerseits das verknöcherte Angelsächsisch, indem es über das Keltische die Oberhand gewinnt, der in der karolingischen Epoche noch so blühenden irischen Flexion ein merkwürdig schnelles Ende bereitet. ... Die Flexion des Sanskrit spiegelt die ursprünglichen Verhältnisse noch so rein wieder, dass die Neubildungen an Quantität wie an Qualität so gut wie gar nicht in Betracht kommen. Dadurch jedoch, dass das Sanskrit sich allmählich über die eingeborenen Stämme des indischen Kontinents verbreitet, wird seine Flexion dermassen zerrüttet, dass das Neugriechische ihm weit weniger fern steht, als irgend eine sanskritische Mundart des heutigen Indien.“ Ferner Brugmann:[4]) „Wenn ein Stamm mit einem eine andere Sprache redenden Stamm, sei es auf friedlichem Wege, sei es infolge von Unterwerfung des einen durch den anderen, verschmilzt, so geht die unterliegende Sprache nie spurlos unter, sondern beeinflusst die obsiegende mehr oder minder stark. ... Bei dieser Sprachmischung wird die indogermanische Sprechweise nicht intakt geblieben sein. Für Laute, die der

---

[1]) Zetacimus S. 29.
[2]) Briefe S. 54—56.
[3]) Briefe S. 133.
[4]) Grundriss [2] I, S. 23. 26.

Sprache der Unterworfenen abgingen, wurden von diesen die nächstverwandten ihres eigenen Idioms substituiert, und diese Laute gingen auf die Indogermanen selbst über. So können z. B. die östlichen Völker, die die *k̂*-Laute in Zischlaute verwandelten, die sogenannten *satəm*-Stämme, diese Spiranten von Stämmen fremder Rasse überkommen haben, in deren Gebieten sie eine Zeit lang hausten und die sie sich assimilierten. Ebenso die Urarier ihre *a*-Vokale statt der ursprünglichen *e*- und *o*-Vokale. Nahe liegt auch die Vermutung, dass den Armeniern und den meisten europäischen Stämmen ihre gebundene Betonung durch Sprachmischung von Ureinwohnern zugekommen ist." Ferner Bremer:[1]) „Die Völker verändern ihre Sprachen am schnellsten, sobald sie fremde Elemente in sich aufgenommen haben. Diese Veränderung der Sprache greift erst um Generationen später durch, nachdem die Mischung vollzogen. Von allen indogermanischen Stämmen wissen wir, dass sie eine andерssprechende Urbevölkerung sich assimiliert haben." Endlich von der Gabelentz[2]) zu dem oben erwähnten Fall: „Die indische Zweiteilung zwischen Cerebralen [den irrtümlich sogenannten] und Dentalen hat man längst dem Einflusse der drâvidischen Ureinwohner zugeschrieben. Und von den Hottentotten und Buschmännern haben die benachbarten Kaffern und Zulus, sie allein unter den Bantuvölkern, die Schnalzlaute angenommen."

9. Wenn wir zuletzt eine Gegenprobe machen wollen, so fehlt es uns nicht an beweiskräftigen Belegen dafür, dass eine Sprachgemeinschaft, welche lange Zeit ruhig und ungestört ihre Wohnsitze innehält, ihr Lautsystem verhältnissmässig altertümlich bewahrt.[3])

Unter den romanischen Sprachgemeinschaften ist hier die sardische,[4]) unter den germanischen sind die friesische und isländische zu nennen. Um weit längere Zeiträume als hier handelt es sich bei den Arabern, soweit sie in Arabien zurückgeblieben sind, und bei den Finnen. Über die ersteren bemerkt Ascoli:[5]) „Wenn wir die semitischen Sprachen ins Auge fassen

[1]) Ethnographie S. 756.

[2]) Sprachwissenschaft S. 263.

[3]) Abgesehen von Wirkungen des Accents, wovon in § 9.

[4]) Im Logudoresischen hat sich die Scheidung von *ų* und *ǫ*, *į* und *ę*, und sogar der Velar *c* vor *e* und *i* erhalten.

[5]) Briefe S. 127; vgl. auch Misteli, Typen S. 415.

wollten, so würden wir zwischen den phönizischen Denkmälern und dem vorislamischen Arabisch, und den Dialekten des modernen Arabisch eine so geringe Verschiedenheit in allen Teilen des Organismus finden, dass wir dieselbe bei einer aufs Ganze gerichteten Betrachtung der wunderbaren Wechselfälle der Sprachgeschichte ... so gut wie ganz ausser Rechnung lassen können." Und über die Finnen bemerkt Hirt:[1]) „Die finnischen Sprachen haben sich seit zweitausend Jahren so wenig verändert, dass man jetzt noch die urgermanischen Lehnwörter in ihrer alten Form vorfindet."

10. Haben wir so diejenige Veränderung der Artikulationsbasis, welche durch die Ausdehnung einer Sprachgemeinschaft über eine ursprünglich fremde verursacht wird, in ihren Wirkungen nachzuweisen versucht, so bleibt jetzt die Frage übrig, ob eine Veränderung der Artikulationsbasis auch ohne solche Ursache, innerhalb der Sprachgemeinschaft selber, möglich ist. Nach den bisherigen Erörterungen bin ich geneigt, das letztere nur in kleinerem Massstabe anzunehmen, will aber damit kein abschliessendes Urteil ausgesprochen haben.[2])

Damit aber hängt die Frage eng zusammen, ob die Veränderung der Artikulationsbasis sofort nach der Rassenmischung eintritt, oder sich erst im Laufe der Sprachgeschichte äussert. Sicher ist es unter allen Umständen, dass die fremde Sprachgemeinschaft zunächst schlechthin ihre eigene Artikulationsbasis substituiert, so dass zu Beginn erhebliche Differenzen vorhanden sind. Allmählich muss sich dann durch die Kontrolle des Gehörs ein Ausgleich vollziehen, bei welchem die fremde Sprachgemeinschaft, je nach der Lage der Verhältnisse, phonetisch den Ausschlag giebt, oder aber, wie wir an den Franken Nordfrankreichs sehen, auch im Falle der Minorität phonetisch nicht ganz unbeteiligt bleibt. Andererseits ist gesagt worden, dass die ältere Bevölkerung erst später die Oberhand gewinne,[3]) durch eine immer durchgreifendere Rassenmischung. A. Kock, der, wie auch wir oben gethan, die Verschiedenheit der physischen Sprech-

---

[1]) Indogermanische Forschungen 1894, S. 41.

[2]) Vgl. Windisch, Gröbers Grundriss I, S. 307: „An und für sich wäre es sogar möglich, dass das französische *ü* auf einer gewissen Disposition des gallischen Mundes beruhte, ohne dass in der gallischen Sprache selbst, ehe sie ausstarb, diese Entwicklung sich schon thatsächlich vollzogen hatte."

[3]) So meint Hempl, S. 45—47, so auch Kretschmer, Einleitung.

werkzeuge bei den Rassen hervorhebt, denkt an eine dadurch bedingte Vererbung der Artikulationsbasis.[1]) So erhebt sich noch eine Reihe schwieriger Fragen nach dem „Wie“ dieser Veränderungen der Artikulationsbasis. Ich weiss darauf vorläufig keine Antwort. Meine Aufgabe war hier nur, diese erste Ursache phonetischer Veränderungen aus Thatsachen der Beobachtung wie der Sprachgeschichte nachzuweisen.

11. Wir stehen am Ziel unserer Erörterungen und stellen die für unseren Zweck entscheidende Frage. Sind die phonetischen Veränderungen dieser ersten Art individuell oder generell? Breiten sie sich, wie mit vielen andern Gelehrten Meyer-Lübke[2]) annimmt, „nach und nach von bestimmten Zentren“ aus? Oder aber substituiert jedes der neuen Mitglieder der Sprachgemeinschaft von sich aus sein gewohntes Lautsystem, ohne die andern „nachzuahmen“? Die Antwort springt in die Augen: individuelle Entstehung ist hier unmöglich.

Nun aber lautet unsere zweite Frage: wird das fremde Lautsystem in dem ganzen erlernten Wort- und Formenbestand substituiert oder nur in einem Teil? Sind dabei Ausnahmen denkbar? Darauf können wir nur antworten, dass dies wiederum durch das Wesen der Sache ausgeschlossen ist. Also lautet unser erstes Ergebnis: Alle durch Veränderung der Artikulationsbasis bewirkten phonetischen Veränderungen, der sogenannte „spontane oder unbedingte Lautwandel“, sind ausnahmslos.

§ 9.

Der Accent.

1. Neben der Artikulationsbasis, als dem ersten „konstitutiven Faktor“ des Sprechens, giebt es einen zweiten, nicht minder wichtigen: dieser heisst gegenwärtig mit einem sehr vieldeutigen Ausdruck „Accent“. Wie wir aus den Veränderungen der Artikulationsbasis den bisher so genannten spontanen Lautwandel hergeleitet haben, so wird durch die blosse Thatsache des Accents, oder durch seine Veränderungen der sogenannte „accentuelle Lautwandel“ verursacht.

---

[1]) Språkets förändring S. 158–159.

[2]) Z. B.: Rom. Grammatik I, S. 69.

Zwar sind wir durch neuere Forschungen über die historisch nachweisbaren Wirkungen des indogermanischen Accents gut unterrichtet worden, und für einzelne Teile der in den indogermanischen Sprachen üblichen „Betonung“ liegen vortreffliche Arbeiten vor. Aber es fehlt bis jetzt an einer umfassenden Untersuchung darüber, worin das Wesen des Accents eigentlich bestehe. Eine solche Accentlehre bereitet seit längerer Zeit mein Kollege Franz Saran vor, den seine Studien über Rhythmik auf dieses benachbarte Gebiet geführt haben. Er hat die Liebenswürdigkeit gehabt, mir die wichtigsten seiner vorläufigen Ergebnisse mitzuteilen und für diese meine Arbeit zur Verfügung zu stellen. Ich mache von seiner Erlaubnis hier um so lieber Gebrauch, als sich meine eigenen Versuche in demselben Gedankenkreis bewegt haben. Ich will also Sarans Anschauung in ihren Grundzügen darzulegen versuchen, indem ich ihm zugleich meinen herzlichen Dank ausspreche. Selbstverständlich behält sich mein Kollege vor, in seiner eingehenden Darstellung seinerzeit das hier mitgeteilte, soweit er es nötig finden sollte, zu modifizieren, wie denn auch die nähere Ausführung und Anwendung seinem sachkundigeren Urteil vorbehalten bleiben muss.

2. Erinnern wir uns an das in § 2 ausgeführte, dass das Wort bezw. die Äusserung ein phonetisches Phänomen darstellt, (jenes auch als akustisch-motorische Erinnerungsvorstellung [bezw. Gedächtnisresiduum], diese meist nur in der gesprochenen Rede existierend), so lautet Sarans Begriffsbestimmung folgendermassen: Sprachaccent ist die Gliederung des phonetischen Phänomens (des Wortes oder der Äusserung), soweit sie rein durch das Mittel der Artikulation vollzogen wird. Diese Gliederung wird hergestellt durch das Zusammenwirken sehr verschiedener Faktoren. Deren erster ist die Tonhöhenabstufung (= Tonfall, bisher als „musikalischer oder tonischer Accent“ bezeichnet); deren zweiter die Abstufung der Zeiten (Quantitätsunterschiede, relatives Zeitmass); deren dritter die Abstufung der Stärken (bisher exspiratorischer oder dynamischer oder Nachdrucks-Accent genannt). Dazu viertens die Reihenfolge der Laute (Anordnung der Laute nach der Schallfülle); fünftens die Silbenartikulation, worauf die Silbentrennung mit beruht: hier ist dreierlei zu scheiden, einmal starker und schwacher Absatz

(bisher „starkgeschnittener“ und „schwachgeschnittener“ Accent genannt), ferner legato und staccato, welches mit dem ersteren wechselnd gekreuzt werden kann, und endlich Ein- und Zweigipfligkeit der Sonanten (bisher auch als „gestossener“ und „geschleifter“ oder „geschliffener“, der letztere oft als „zirkumflektierter“ Accent bezeichnet. Sechstens die wechselnde Stimmverwendung (Vollstimme, Murmelstimme, Flüsterstimme); siebentens die Pausen.[1])

Diese Begriffsbestimmung gilt für jede Sprache. Wollen wir die den indogermanischen Sprachen[2]) ursprünglich eigentümliche accentuelle Gliederung kurz charakterisieren, so können wir sie, im Gegensatz zu anderen Typen menschlichen Sprechens, als die der straffen Subordination bezeichnen. Insbesondere scheint, worauf mit Sicherheit der indogermanische Ablaut hindeutet, in der gemein-indogermanischen Sprache diese Subordination stark ausgeprägt gewesen zu sein.[3])

Nach Sarans und meinen eigenen Beobachtungen sind in den uns bekannten indogermanischen Mundarten und Kultur-

---

[1]) Für das hier vorausgesetzte verweise ich auf den Abschnitt über Silbenbildung und Accent in Sievers Phonetik[4], S. 182—242.

[2]) In den verschiedenen Typen des Sprachbaues ist auch die accentuelle Gliederung naturgemäss eine verschiedene. Schon in den semitischen scheint sie anderer Art zu sein, soweit ich aus Misteli, Typen S. 428 ersehen kann. Wesentlich verschieden ist sie dagegen in den uralaltaischen Sprachen, wo sie hauptsächlich durch die sogenannte Vokalharmonie bewirkt wird: das System der Gliederung scheint hier ein wesentlich koordinierendes zu sein. Vgl. darüber Misteli (Typen des Sprachbaues S. 351. 353): „Abgesehen davon, dass die Anlaute der Suffixe und die Auslaute der Stämme sich vor- und rückwärts bald anähnlichen, bald angleichen, wie es in der Natur der Laute liegt und auch in den indogermanischen Sprachen vorkommt, herrscht in jenen Sprachen noch ein eigentümliches Gesetz der Vokalharmonie, welches auch den Vokal des Suffixes und der Stammsilbe dem der Wurzelsilbe anähnlicht — in vorschreitender Assimilation. ... Die Vokalharmonie ist kein mechanisch-lautlicher, sondern ein grammatischer Vorgang und ein Mittel der Formung, weil sie Worteinheit schaffen soll.“ ... (Über Vokalharmonie vgl. auch Sievers, Phonetik[4] S. 253). Und noch mehr scheint die Gliederung z. B. der isolierenden Sprachen abzuweichen, da hier eine und dieselbe Wurzel (so im Chinesischen) je nach der Tonhöhe dreifach verschiedene Bedeutung bekommt. (Siehe Tylor, Anfänge der Kultur S. 169, Misteli, Typen S. 42, Sievers Phonetik[4] S. 207.)

[3]) Vgl. Misteli (Typen des Sprachbaues S. 515): „Der reiche Ablaut [in den indog. Sprachen] weist auf die Verbindung der Wurzel mit formalen Elementen zu einem Wortganzen hin, das ein energischer Accent beherrscht.“

sprachen alle diese Faktoren für das Gehör wirksam, nur dass, wie oben gesagt wurde, die Kombination in jeder Mundart und Kultursprache eine eigentümlich verschiedene, nirgends identische ist. In den romanischen Sprachen hat wohl von jeher die Höhenabstufung eine besonders grosse Rolle gespielt, so dass man diesen Faktor hier stärker zu hören und als für die Gliederung wesentlich zu betrachten pflegt. Auch in deutschen Mundarten, so in der thüringisch-obersächsischen, machen sich auffallende Tonintervalle bemerklich. Ähnlich scheint es im alten Griechischen gewesen zu sein, da die dortigen Grammatiker anfangs nur von der *προσῳδία* sprechen, wovon überhaupt die ganze Accentlehre, auch die der Gegenwart, ihren Ausgang genommen hat.[1])

Also wären die langen Debatten über den „Charakter" des altgriechischen oder altlateinischen Accents gegenstandslos. Da bei den heutigen Mundarten jeder, je nach der Übung und Schärfe seines Gehörs, einen anderen Faktor der Gliederung als den allein wesentlichen oder gar ausschliesslichen herauszuhören glaubt, kann es noch weniger zu einem Ergebnis führen, darnach zu forschen, was etwa im römischen Latein für die accentuelle Gliederung allein massgebend gewesen sei.[2]) Mir scheint hier durch Sarans Anschauung, wie man auch im Einzelnen darüber denken mag, ein hervorragender methodischer Gewinn erzielt. Wir brauchen künftig nicht mehr, wie man bisher genötigt war, mit der Frage nach dem „Charakter" des Accents einer längst verklungenen Sprache einzusetzen, wobei man stets in kaum überwindbare Schwierigkeiten gerät. Wir können ausgehen von der auf die Erfahrung begründeten Annahme einer Gliederung, die durch Kombination mehrerer Faktoren entsteht. Dabei genügt es für die Forschung, schlechthin von Hauptsilben, Neben-

---

[1]) Vgl. Sievers Phonetik[4] S. 197—198.

[2]) Schon die Geschichte des Terminus Accent weist auf die Richtigkeit von Sarans Auffassung hin. Zuerst nur für die Tonhöhenabstufung, von den neueren Grammatikern auch für die Stärkenabstufung gebraucht, wurde der Ausdruck bald erweitert zum „zirkumflektierten", „stark und schwachgeschnittenen", „ein- und zweigipfligen" Accent, je mehr man allmählig in der Erkenntnis der einzelnen Faktoren der Gliederung fortschritt. Will man den altüberlieferten Ausdruck *προσῳδία*-accentus noch weiterführen, so vergesse man nicht, dass man damit einen Tropus *pars pro toto* gebraucht (wie wenn der Dichter statt *navis puppis* setzt).

silben, Schwachsilben (wozu man, wenn das Bedürfnis vorhanden ist, schwächere und schwächste Silben als weitere Stufen fügen kann) und Schwundsilben zu reden. Solche mehr oder minder ausgeprägte Abstufung unter den Silben des phonetischen Phänomens lässt sich aus der Sprachgeschichte vermittelst Diphthongierungen, Synkopierungen und anderem stets mit Sicherheit erschliessen, und soviel wird in den meisten Fällen fürs erste genügen. Probleme sekundären Ranges sind dann die Fragen, auf welchen jener Faktoren die Gliederung hauptsächlich gestützt wurde; an der Hand von Sarans Beobachtungen wird sich aus den sprachgeschichtlichen Thatsachen heraus auch hier manches sichere Ergebnis gewinnen lassen.

3. Dass diese Gliederung des phonetischen Phänomens einen „konstitutiven Faktor“ des Sprechens ausmacht, und der Artikulationsbasis an Wichtigkeit für die Lautgeschichte kaum nachstehen dürfte,[1]) braucht nicht erst bewiesen zu werden. Vor allem sei daran erinnert, dass, wie man beobachtet hat, das sprechen lernende Kind auf diese Gliederung seine besondere Auf merksamkeit richtet und dieselbe oft zuerst richtig nachzuahmen weiss.[2]) G. Paris, in seiner grundlegenden Arbeit über den lateinisch-französischen Accent,[3]) vergleicht die accentuelle Gliederung, unter welcher er, nach damaliger Auffassung, ausschliesslich die Tonhöhenabstufung versteht, mit der Seele des Wortes: „L'accent tonique est ce qui donne au mot de l'unité et d'individualité, ce qui fait d'une réunion de syllabes un ensemble parfait et distinct. C'est l'âme du mot, *anima vocis*, suivant l'heureuse expression du grammairien Diomède; c'est ce qui le vivifie et le caractérise.“ Neuerdings bemerkt Bremer,[4]) wieder nur mit Bezug auf die Tonhöhenabstufung: „man erkennt jede Mundart sofort an ihrem 'singenden' Charakter. Einen solchen hat jede Mundart, wenn man auch hier monotoner spricht als dort.“

---

[1]) Vgl. Hirt (Indogermanische Forschungen 1894, S. 37): „Die Entwicklung jedes Dialektes ist abhängig von der Artikulationsbasis der Zunge, vom musikalischen und exspiratorischen Accent, von der Silbentrennung und allen diesen allgemeinen Faktoren, die die Sprache völlig durchdringen, die sich aber für die ältere Zeit leider unserer Erkenntnis fast völlig entziehen.“

[2]) Henry, Antinomies S. 53. 67.

[3]) Accent latin S. 8.

[4]) Phonetik S. 195.

Schuchardt[1]) sprach es einmal aus, indem er die Zeitenabstufung ins Auge fasste: „Man gehe aufs Land, und man wird dort eine solche Bestimmtheit in den Quantitätsverhältnissen finden, dass oft der überlange Vokal eines Dorfes gegenüber dem langen eines andern ein Wahrzeichen und Schiboleth abgiebt.“ Und de Tourtoulon[2]) machte die gewiss zutreffende Beobachtung: „J'essaie de prononcer des phrases catalanes avec l'accent (sens vulgaire) de Montpellier, et des phrases de montpelliérain, en imitant de mon mieux l'accent catalan, je suis à peu près compris des deux côtés.“ Und Horning[3]) in seinem trefflichen Aufsatz über die Mundartenfrage betonte, „dass es irrig ist, die Merkmale [der Mundarten] blos zu zählen. ... So z. B. genügt der Paroxytonismus des Provenzalischen im Gegensatze zum Oxytonismus des Französischen an sich schon, um beiden Sprachkomplexen ein verschiedenes Gepräge aufzudrücken.“[4])

Die entscheidende Bedeutung der accentuellen Gliederung für die Sprachgeschichte wird uns schon durch den Hinweis auf Grimms althochdeutsche Lautverschiebung und Verners berühmtes Gesetz genügend klar. Insbesondere aber beruht aller Ablaut, wo immer er in indogermanischen Sprachen erscheint, auf der accentuellen Gliederung (*ámas* > afrz. *áimes, amátis* > afrz. *améz, paráulas* > afrz. *paróles, parauláre* > *parlér*).[5])

4. Die Gliederung des phonetischen Phänomens, obwohl sie, an sich betrachtet, etwas rein phonetisches ist, hat insofern grammatischen Wert, d. h. einen Wert für die assoziierte Bedeutung oder Äusserung, als die Haupt- bezw. Nebensilben naturgemäss in ganz anderem Sinne Träger des Symbolisierten werden, als die Schwach- und Schwundsilben. So kann man

---

[1]) Gröbers Zeitschrift 1880, S. 141.

[2]) Rev. d. l. rom. 1890, S. 148.

[3]) Gröbers Zeitschrift 1893, S. 170.

[4]) Ph. Wagner, in seiner vorzüglichen Arbeit über die Reutlinger Mundart, hat, in richtiger Erkenntnis der Wichtigkeit der Tonhöhenabstufung, dieselbe mit Hilfe des Phonographen graphisch fixiert und eine Anzahl Tafeln mit diesen Abbildungen beigegeben. So wird es künftig mit Hilfe der neuesten Technik vielleicht möglich werden, die in jeder Sprachgemeinschaft wesentlichsten Faktoren der Gliederung, jeden für sich, aufzunehmen.

[5]) Für den indogermanischen Ablaut wird dies demnächst Professor Hermann Hirt in einer Monographie erhärten. Für das Französische ist insbesondere an die Verba: *paraulare, manducare, adjutare, adrationare, quietare, impasturare* zu erinnern (vgl. Darmesteter Rom. V, 1876, S. 154 ff.).

geradezu sagen, dass die in der accentuellen Gliederung hervorragenden Silben die eigentlichen Symbolsilben sind. Denn vorzugsweise mit diesen assoziiert der Hörende das, was der Sprechende symbolisieren will. Wenn wir nun in aller Sprachgeschichte diese Symbolsilben auf Kosten der in der Gliederung zurückstehenden Silben phonetisch erweitert finden,[1] so ist damit ein wichtiger Einfluss der assoziierten Bedeutungen und Äusserungen auf die Geschichte der phonetischen Phänomene festgestellt.

Dabei hat man sich aber vor der Vorstellung zu hüten, als ob irgend welche Absicht bei der Sprachgemeinschaft bestünde „sich des Überflusses zu entledigen." Ein Zweck besteht hier so wenig wie bei andern phonetischen Veränderungen. Auch waren z. B. die Kasus- und Flexionsendungen des Lateinischen den Romanen zum Verständnis gewiss ebenso förderlich wie den Römern, ja unentbehrlich: was daraus hervorgeht, dass sie die verlorenen synthetischen Formen teilweise durch neugebildete analytische zu ersetzen, teilweise durch festere Syntax Abhilfe für dieselben zu schaffen suchten. Irgend welche Absicht der

---

[1]) Schon J. Grimm (Deutsche Grammatik [3] I, S. 25) bemerkte über das „Wegwerfen der Buchstaben": „Der Wohllaut mag dadurch gewinnen, ebenso häufig büsst er ein; überhaupt muss man das Fortschreiten in Zusammenziehungen eigentlich nicht aus einer bewusst gewordenen Neigung zum Wohllaute, noch aus einer wohl zuweilen vorhandenen Gleichgiltigkeit gegen eindringende Misslaute erklären wollen, sondern vielmehr aus der unhemmbaren Hinrichtung der Sprache nach dem geistigen Begriff, den Kürzung, Zusammenziehung und Zusammensetzung der Wurzeln allerdings erhöhen." — Ferner Schuchardt (Gröbers Zeitschrift 1880, S. 42): „Der Hauptaccent [in den romanischen Sprachen] wirkte in doppelter Richtung, positiv in der Silbe, die er beherrschte, negativ in den andern, besonders den unmittelbar benachbarten; und über das erste Stadium, Dehnung kurzer und Kürzung langer Vokale, schritt er, vermittelst einer neuen Steigerung, der Zirkumflektierung, zu einem zweiten Stadium vor, Diphthongierung und Vokalschwund. Dass die beiden letztgenannten Erscheinungen wirklich aus derselben Quelle fliessen, bestätigen sie durch die korrespondierende Häufigkeit ihres Auftretens, welche besonders schlagend in der österreichischen Mundart ist, die aus lauter betonten Diphthongen zu bestehen scheint." Und Sievers (Phonetik [4] S. 245): „Besonders interessante Erscheinungen bieten in dieser Hinsicht Sprachen wie das Dänische, welches seine anlautenden Tenues sehr energisch und mit starker Aspiration bildet, während es sie im In- und Auslaut nach einem Vokal zu sehr wenig energischen Spiranten hat herabsinken oder gar ganz verloren gehen lassen."

„Kraftersparnis“ lag gewiss nicht vor.[1]) Sondern die durchgreifenden phonetischen Veränderungen, je nach dem Symbolwert der Silben verschieden, waren durch die den romanischen Sprachen eigene accentuelle Gliederung an sich bedingt. Wir sind damit bereits der Frage nahegekommen, welcher Anteil etwaigen Veränderungen dieser Gliederung selber zuzuschreiben sei. Doch ist dieses Problem vorläufig aufzuschieben.

5. An einigen Beispielen soll nun gezeigt werden, wie verschieden die Geschichte der einzelnen Silben je nach ihrer Stellung innerhalb der accentuellen Gliederung verläuft. Für die romanischen Sprachen dürfte eine Einteilung nach vier Stufen ausreichen: Hauptsilben, Nebensilben, Schwachsilben und Schwundsilben.

A. Hauptsilben. An den Vokalen der romanischen Hauptsilben beobachten wir eine zweifache Entwicklung: entweder bleibt der Monophthong, oder wird statt seiner allmählich ein Diphthong substituiert (der gegebenen Falls später wieder einem Monophthongen Platz macht). Man pflegt heute diese Verschiedenheit durch die Scheidung nach freien und gedeckten Silben[2]) zu erklären und sagt: „Eine Silbe heisst frei, wenn sie auf ihren Selbstlaut auslautet; gedeckt, wenn sie auf einen Mitlaut auslautet;“[3]) im ersteren Fall wird die Diphthongierung

[1]) Dieser Irrtum stammt von Whitney (Leben der Sprache S. 51): „Was die Veränderung der Form betrifft, so müssen wir als Grundlage all der zahllosen und scheinbar verschieden gearteten Erscheinungen, die dahin zu rechnen sind, die Neigung ansetzen, solche Teile der Worte, die ohne Schaden für das Verständnis entbehrt werden können, aufzugeben.“ Ähnlich Passy (Changements S. 227): „Des tendances phonétiques que nous avons constatées, se dégagent bien nettement deux principes fondamentaux: 1. Le langage tend constamment à se débarrasser de ce qui est superflu, 2. Le langage tend constamment à mettre en relief ce qui est nécessaire ... On peut dire, en langage mathématique, que chaque transformation d'un son est la résultante de la force d'économie et de la force d'emphase, appliqués à ce son.“ Auch von der Gabelentz (Sprachwissenschaft S. 192) erklärt die Lautveränderungen aus zwei Faktoren: „Zweck der Verständlichkeit und Neigung zur Kraftersparnis.“

[2]) Diese Scheidung der freien und gedeckten Silben (*libre et entravé*) stammt von der Lehre der römischen Metriker über „Positionslänge“ her. Zu Grunde liegt der Irrtum, dass accentuelle Gliederung überhaupt durch die Reihenfolge der Laute vorzugsweise bedingt sei, was, wie wir oben sahen, nur einer der vielen Faktoren ist.

[3]) Suchier, Altfranzösische Grammatik I, S. 5; Meyer-Lübke I, S. 50.

vollzogen, im zweiten unterbleibt sie. Prüfen wir nun diese Lehre mit Hilfe einer kleinen Tabelle:

navem	> frz. *nef* [1])	*partem*	> frz. *part*
carum	> frz. *chier*	*carnem*	> frz. *charn*
panem	> frz. *pain*	*annum*	> frz. *an*
bręvem	> frz. *brief*	*vęntum*	> frz. *vent*
vęla	> frz. *veile*	*dolęntem*	> frz. *dolent*
nǫvum	> frz. *nuef*	*fǫrtem*	> frz. *fort*
flǫrem	> frz. *fleur*	*cǫrtem*	> frz. *court*

Vor Auslautskonsonanz . .	*męl*	> frz. *miel*
	rem	> frz. *rien*
	cǫr	> frz. *cuer*
	apudhǫc	> frz. *avuec*
Vor mehrfacher Konsonanz	*lęctum*	> frz. *lięit* > *lit*
	sęx	> frz. *sięis* > *sis*
	męlior	> frz. *mieldre*
	bęllus	> frz. *beals*
	tępidum	> frz. *tiede*
	nǫctem	> frz. *nuęit*
	ǫclus	> frz. *uęilz*
In allen Fällen	*vęntum*	> span. *viento*
	męmbrum	> span. *miembro*
	fǫrtem	> span. *fuerte*
	nǫstrum	> span. *nuestro*

Wir erkennen, dass das bisherige Einteilungsprinzip zur Erklärung der verschiedenen Entwicklung nicht ausreicht. Der Grund derselben muss also ein anderer sein. Auszugehen ist von der Thatsache, dass alle Diphthongierung zweigipflige (zirkumflektierte) Aussprache [2]) des Vokals voraussetzt. Diese aber ist nur möglich bei schwachem Absatz des Sonanten (schwachgeschnittenem Accent). [3]) Wir können uns den Unterschied von starkem und schwachem Absatz gut am Deutschen und heutigen Französischen klar machen, wo die zweite Art jetzt die Regel ist: z. B. deutsch *áll* und frz. *capitàle,* deutsch *Sáál* (wenigstens

[1]) Ob hier in der That ein Übergang über Diphthongierung stattgefunden hat, wage ich nicht zu entscheiden.

[2]) Vgl. Sievers, Phonetik [4] S. 209.

[3]) Sievers a. a. O. S. 204.

in meiner Mundart starker Absatz) und frz. *sàle*.[1]) In jenen Fällen endigt die Exspiration erst mit dem Konsonanten, in diesen tritt vor demselben eine deutlich bemerkbare Schwächung der Exspiration ein: es ist dies eine Haupteigentümlichkeit des Neufranzösischen. Und man kann jederzeit beobachten, dass bei schwachem Absatz der Vokal nicht notwendig, aber meist zweigipflig klingt. Auf diesem Wege liesse sich jene Verschiedenheit der romanischen Hauptsilbenvokale einfach und zwanglos erklären: man sprach *mèl, còr, bèls, lèctum, mèmbrum, nòstrum* mit schwachem Absatz, aber *pártem, ánnum, córtem* mit starkem Absatz. Mit der Quantität hat, wie man sieht, diese Scheidung nichts zu thun.[2])

Wenn umgekehrt ein Diphthong in Hauptsilbe monophthongiert oder zwei Hiatusvokale kontrahiert werden, so erklärt sich dies durch Eingipfligkeit des stärkeren (d. h. klangvolleren) Teils, in welchem der schwächere, ähnlich einer Schwundsilbe, schliesslich aufging.[3]) So haben wir afrz. *chier* > nfrz. *cher* aufzufassen.

Bei den Konsonanten kann es geschehen, dass an einem und demselben Laut in der Hauptsilbe eine Substitution vollzogen wird, welche in der Nebensilbe unterbleibt. So im Val Maggia:[4]) *c̈ăbállum* > *c̈ăvál, c̈ămpáña*, dagegen *cápra* > *tšawra, cámpum* > *tšamp*.[5]) In romanischen und germanischen Sprachen

[1]) Sievers bezeichnet starken Absatz mit ´, schwachen mit `.

[2]) Ten Brink, in seiner fördernden Schrift „Dauer und Klang“, hatte seinerzeit das grosse Verdienst, neben der Tonhöhenabstufung die Zeitenabstufung als Faktor der accentuellen Gliederung zur Geltung zu bringen. Aber mit seinem Versuche, den oben besprochenen Unterschied aus Quantitätsunterschieden abzuleiten, ist er in unlösbare Schwierigkeiten geraten. Er war genötigt, anzunehmen, dass zuerst sämtliche Hauptsilbenvokale gelängt und nachher vor mehrfacher Konsonanz alle langen gekürzt worden seien (S. 9. 10). — Meiner Annahme würden nicht widersprechen die wertvollen Beobachtungen, die Heinrich Schneegans auf Sizilien gemacht hat. (Laute und Lautentwicklung des sizilianischen Dialektes, Strassburg 1888, S. 17 ff. und Verhandlungen der Dresdener Philologenversammlung S. 145. 147). Demnach wird dort der Hauptsilbenvokal vom ungebildeten Volk im Affekt diphthongiert, sonst aber nicht, und zwar in sog. „freier“ wie in „gedeckter“ Silbe. Der Verfasser hat eine besondere Behandlung dieses Problems in Aussicht gestellt, bis wohin ein Urteil darüber aufzuschieben sein dürfte.

[3]) Vgl. Brugmann II^2 S. 840—847.

[4]) Salvioni, Arch. glott. ital. IX, S. 216; Ascoli, Briefe S. 181.

[5]) (Vgl. Ascoli, Briefe S. 180): Doppelformen wie ital. *vecchio* und *veglio*,

wird ein schliessender Konsonant der Hauptsilbe, bei starkem Absatz, geminiert, nach schwachem eine Geminata vereinfacht.[1]) Zur ersten Art gehört auch die bekannte nordisch-gotische Entwicklung von urgerm. *jj* zu *ggj* bezw. *ddj* und urgerm. *ww* > *ggw* (z. B. *tueggja* — *twaddjê* zwei; *tryggr* — *triggws* treu). Phonetisch lässt sich dieser Vorgang wohl so erklären, dass die vor die Silbengrenze fallende Hälfte des geminierten Reibelautes unter dem Schwergewicht der Hauptsilbe zum Verschlussansatz wurde, ohne dass diesem aber die den Verschlusslaut charakterisierende Explosion gefolgt wäre.[2]) Ähnlich sind auch die sämtlichen sogenannten „Konsonanteneinschübe" zu beurteilen: erfahren die Vokale der Hauptsilben Diphthongierung, so die Konsonanten derselben Verstärkung, indem ein Verschlussansatz[3]) gebildet wird. Vgl. frz. *chambre, tendre, naistre* u. a.[4])

B. Nebensilben (sog. Anlautsilben). Deren Vokale bleiben in den romanischen Sprachen im allgemeinen ohne Kürzung erhalten (vielleicht weil das Lateinische einst das Schwergewicht auf der Anlautsilbe liegen hatte). Im Französischen finden wir auch hier, aber nur teilweise durchgeführt, die oben besprochene verschiedene Entwicklung der Vokale.

maturum	> frz. *mëur*	*valere*	> frz. *valeir*
habutum	> frz. *ëut*	*habere*	> frz. *aveir*
caballum	> frz. *cheval*	*castellum*	> frz. *chastel*
cadentia	> frz. *chëance*	*carbonem*	> frz. *charbon*
vọlere	> frz. *vouleir*	*pọrtare*	> frz. *porter*
nọdare	> frz. *nouer*	*mọrtalem*	> frz. *mortel*

specchio und *speglio* erklärt Ascoli folgendermassen: „Wird nicht auch hier der Accent die Ursache gewesen sein? Falls unsere Vermutung das richtige trifft, liesse sich das ungetrübte Verhältnis im Uritalienischen etwa folgendermassen darstellen: *orécchia* Ohr, *origliáre* horchen, *vécchio* alt, *vegliárdo* Greis, *apécchia* Biene und *conigluolo* Kaninchen. Dann trat die Kreuzung ein: *veglio, vecchiardo* u. s. w."

[1]) Vgl. Noreen, Altisl. Grammatik² S. 124—126.

[2]) Vgl. Bremer, Phonetik S. 43.

[3]) Vgl. Bremer, Phonetik 47. 54. 55. 85. — Sievers, Phonetik⁴ S. 268.

[4]) Vgl. Passy, Changements S. 215—216: „Un renforcement très fréquent de son transitoire en consonne est celui qui a lieu dans les mots comme *chambre* de *camera*, *humble* de *humilem*, *dompter* de *domitare*, grec *ἄνδρα* pour **ἄνρα*, anglais *thimble* de *þymel*." Bremer hat in verschiedenen Anmerkungen seiner Phonetik darauf hingewiesen, dass zwar akustisch eine scheinbare Einschiebung geschieht, aber motorisch von einem neuen Laut nicht die Rede sein kann.

Wie für die Hauptsilben, lässt sich auch hier die verschiedene Entwicklung weder aus Positions- noch aus Quantitätsunterschieden herleiten. Wohl aber verstehen wir diese Thatsachen, sobald wir für *màturum, càballum, nòdare* schwachen, für *hábere, cárbonem, mórtalem* starken Absatz annehmen. Und es scheint für die Richtigkeit meines Erklärungsversuchs zu sprechen, dass er gleichermassen für die Haupt- wie für die Nebensilben gilt.

C. Schwachsilben. Zu diesen gehören sowohl die Vortonvokale wie die Auslautsvokale, welche beide meist dasselbe Schicksal haben. Das klangvolle *a* bleibt stets als *e* erhalten, ebenso bewahren die anderen Vokale, wenn sie neben einer schweren Konsonanz als Sonanten der Silbe mehr Klangfülle als sonst besitzen, wenigstens den Wert eines sogenannten stummen *e*, d. h. die Silbe als solche wird beibehalten.

ă̋rmatúra	> frz. *armëure*		
quă̋drifúrcum	> frz. *carrefour*	*cŏ̋nsuetúmina*	> frz. *costume*
		ră̋dicína	> frz. *racine*
vŏ̋luntátem	> frz. *volenté*	*adră̋tionáre*	> frz. *arraisnier*
		mă̋ndūcáre	> frz. *mangier*
		pă̋rauláre	> frz. *parler.*

Die Auslautskonsonanten sind teilweise schon im Latein, teilweise im Laufe der romanischen Sprachgeschichte, mit Ausnahme einiger weniger, sämtlich geschwunden. Die Konsonanten der Vortonsilben wurden dagegen wegen der Nähe der Haupt- bezw. Nebensilben grossenteils bewahrt.

D. Schwundsilben. Gemeint sind die sog. Nachtonvokale (Pänultimavokale) in Proparoxytonis, welche in einem Teil der romanischen Sprachen teilweise ganz geschwunden sind, so dass diese Silben ihren selbständigen Silbenwert verloren haben.[1]) Im Spanischen blieb wenigstens *a* erhalten (*orfanum* > *huerfano* u. s. w.). Im Französischen wurden alle Schwundsilben synkopiert (*Sequana* > *Seine, colapum* > *colp, camera* > *chambre, manica* > *manche, viridem* > *vert*). Bei einer grossen Zahl von Fällen ist dieser Schwund schon innerhalb des Vulgärlateins vollzogen worden.

E. Wir gelangen zu den angegliederten Worten (den sogenannten Enkliticis und Prokliticis). Diese haben die

[1]) Meyer-Lübke I, S. 262.

Eigenschaft, dass sie stets mit einem andern Wort zu einer phonetischen Einheit verbunden werden. Demgemäss giebt es bei ihnen weder Haupt- noch Nebensilben, vielmehr beweist ihre phonetische Entwicklung, dass sie innerhalb der Gliederung den Wert von Schwach- oder Schwundsilben haben. Man kann sie daher, auf Grund ihrer Geschichte, ohne Mühe in eine der bisher besprochenen Gattungen einreihen.[1])

Im Französischen bleibt angegliedertes *a* unverändert: *jam* > *ja*, *ad* > *a*, *illá* > *la*, *meá* > *ma*, *tuá* > *ta*, *illác* > *la*, *quare* > *car*, *male* > *mal*, *habes* > *as*: es ist die Behandlung wie in Schwachsilbe. Ferner: *dominum* > *dam*, *domina* > *dame*, *homo* > *en*, *comitem* > *cante*, *non* > *nen* > *ne*: überall die Entwicklung, welche *o* in Schwachsilben erfahren hat. *A* kann sogar schwinden,

---

[1]) So erklären sich die Fälle, aus denen Schuchardt einen hauptsächlichen Einwand gegen die Lautgesetze gezogen hat. Es sei hier bemerkt, dass ein von ihm gebrauchter Vergleich, der allerdings sehr nahe liegt, schon bei Fr. Schlegel (Sprache und Weisheit der Indier, 1808, S. 15) vorkommt.... „Da die Worte wie das Gepräge des Geldes im Gebrauch und Umlauf sich leicht abschleifen und verwischen.“ Schuchardt sagt (Lautgesetze S. 24—25; vgl. auch Meyer-Lübke I, S. 502): „Die grössere oder geringere Häufigkeit im Gebrauche der einzelnen Wörter ist auch für ihre lautliche Umgestaltung von hoher Wichtigkeit. Sehr selten gebrauchte Wörter bleiben zurück, sehr häufig gebrauchte eilen voran. Es ist schon eine sehr alte Erfahrung, dass in allen Sprachen gerade die allergewöhnlichsten Wörter, von denen man doch am ersten Gehorsam gegen die Lautgesetze erwarten sollte, am meisten Neigung zeigen, sich von ihnen zu emanzipieren (ich erinnere an die romanischen Wörter für „gehen“). Man hat sie mit der in raschem Umlauf befindlichen Scheidemünze verglichen, welche rasch ihr Gepräge einbüsst.“ (Techmers Zeitschrift III, S. 202.) Jespersen bestreitet, dass der häufige Gebrauch eines Wortes bei dessen lautlicher Entwicklung eine Rolle spiele, dass also, wie Schuchardt (Lautgesetze S. 24) annahm, eine Form nach 10000 maliger Wiederholung weiter vorgeschritten sei als eine 8000 Mal wiederholte Form. „Nicht die Häufigkeit, sondern die allerdings in Beziehung zu der Häufigkeit stehende Leichtverständlichkeit und Wertlosigkeit für die Auffassung des Sinnes des Sprechenden [und des Hörenden] gestattet bei gewissen Wörtern und Wortverbindungen eine exceptionelle Lautentwicklung.“ Wir haben dem hinzuzufügen, dass man besser thut, eine Lehre nicht auf einen poetischen Vergleich aufzubauen. Wenn wir die Sachlage vom Standpunkte des Psychologen betrachten, dann müssen im Gegenteil oft gebrauchte Wörter als Erinnerungsvorstellungen oder Gedächtnisresiduen um so fester geworden sein. Und in der That zeigt auch die Sprachgeschichte nichts dergleichen: die Fälle, welche jene Metapher nahe zu legen scheinen, sind vielmehr von der oben besprochenen Art.

so in *casa* > *chiez*.[1]) An *homo* kann man alle Stufen verfolgen: *huem* und *homme* (I), *on* (II), *en* (III).

Hierher gehören auch Titel, wie prov. *en* — *n'*, *na* (< *dominum, domina*), ital. *monna, messer, fra*, frz. *sire, monsieur*, span. *usted* < *vostram mercedem*. Meist wurden diese Worte vor dem Namen gebraucht, oder in der Anrede (darüber siehe unten).

Die schwierigen Worte *aller* — *andare*[2]) werden sich wohl ebenfalls nur auf diesem Wege erklären lassen: „gehen" wurde meist in engen Verbindungen wie „geh fort" und ähnlichen gebraucht. Das Wort hatte keinen selbständigen symbolischen, daher auch keinen selbständigen phonetischen Wert.[3])

F. Wir haben uns damit bereits den Phrasen genähert, d. h. kurzen Äusserungen, die zur festen phonetischen Einheit geworden sind und daher phonetisch gleiche Entwicklung wie die Worte nehmen:[4]) sie existieren wie die Worte als akustisch-motorische Erinnerungsvorstellungen, und kaum einer der Sprechenden hat noch eine Ahnung davon, dass hier mehrere selbständige Worte zu einem neuen Wort, einer festen Phrase verschmolzen sind.

Ein berühmtes Beispiel dafür ist *s'il vous plaît* > *sjuplę* oder *splę*. Dahin gehört auch das von Schuchardt[5]) citierte *gmoin* < *Guten Morgen*, wozu man *ntaχ* < *Guten Tag* oder *malzęt* < *Gesegnete Mahlzeit* fügen kann.

Wenn diese stereotyp gewordenen Redensarten teilweise noch mehr Schwund als ein Einzelwort erleiden, so ist, wie Henry und Jespersen richtig hervorgehoben haben, daran zu erinnern, dass diese Phrasen meist keinerlei Symbolwert

---

[1]) Vgl. Schuchardt, Lautgesetze S. 26.

[2]) Vgl. Schuchardt, Gröbers Zeitschrift 1891, S. 117—119.

[3]) Vielleicht erklärt sich aus der Nebensilbenstufe ein schwieriges italienisches Wort: „Ital. *mǫdo* ... bietet, so weit man sehen kann, in keiner Phase des florentiner Dialekts den Diphthongen *uǫ́* ... dessen regelrechte Entsprechungen bei dem nämlichen Worte in andern Dialekten vorhanden sind (z. B. in lomb. *mȫd*)." Vgl. Ascoli (Briefe S. 194).

[4]) Einige treffliche Beispiele verzeichnet Winteler, Kerenzer Mundart S. 29. — Meringer (S. 83. 169) bringt aus der Wiener Kultursprache: *„pfehl mich!" „tschuldigen." „Gnä Herr!" „Gnä Frau." „Herrje, Oje!" „Pfiat di Gott* (< *Behüt' Dich Gott!)" „Kschamster Diener* (< *Gehorsamster Diener*)."

[5]) Lautgesetze S. 26.

mehr besitzen.[1]) Sie werden reproduziert gerade so wie man den Hut zieht oder die Rechte an die Mütze legt. Vom Symbolisieren eines Erlebten, von einer Mitteilung psychischen Geschehens kann hier überhaupt nicht die Rede sein. Sobald wir dies aber einmal ausnahmsweise beabsichtigen, sobald wir jemand in der That gesegnete Mahlzeit wünschen oder ihn wirklich begrüssen wollen, wird die Phrase zur wirklichen Sprache und dementsprechend phonetisch so völlig wieder hergestellt, dass sogar individuelle Dehnungen oder Diphthongierungen eintreten können. Jene verschmolzenen und gekürzten Phrasen sind, so müssen wir zum Schlusse sagen, überhaupt nicht mehr Sprache in dem Sinn, den wir damit verknüpfen.

6. Erfahrung und Sprachgeschichte belehren uns, dass die in den indogermanischen Sprachen übliche accentuelle Gliederung eine phonetische Verstärkung der Haupt- bezw. Nebentonsilben, und ebenso eine Schwächung der Schwund- und Schwachsilben bedingt. Dies gilt zunächst von ungestörter sprachlicher Überlieferung innerhalb einer Sprachgemeinschaft. Und es ist damit eine erste Art von Wirkungen des Accents festgestellt. Wie aber, wenn sich diese über eine ursprünglich fremde mit verschiedener accentueller Gliederung ausgedehnt hat?

Wie die Artikulationsbasis einer fremden Sprache, wird jedem Lernenden auch eine ungewohnte accentuelle Gliederung um so schwerer, je mehr sie von der eigenen abweicht: so

---

[1]) Über die Abkürzungen, wie *g'morgen*, *usted*, bemerkt V. Henry (Rev. crit. N. S. XXI, S. 224) gegen Schuchardt: „Une pareille formule n'est plus qu'un mot la plupart du temps vide de sens — ne disons-nous pas '*s'il vous plaît*' même en donnant un ordre qui n'admet pas de réplique? — prononcé aussi machinalement, aussi rapidement qu'un pianiste joue une phrase qu'il a mil fois répétée.“ Und Jespersen (Techmers Zeitschrift III, S. 199—200) erinnert an das „ausserordentlich wichtige, bei diesen Untersuchungen aber fast immer übersehene Prinzip der Rücksicht auf die Verständlichkeit. ... Daher rührt es, dass wir im Sprachleben so häufig sehen, dass Worte und Wortverbindungen, die als gleichgiltige Mitteilungen verwendet werden, ja kaum den Namen Mitteilungen verdienen, weit grösseren Kürzungen unterliegen, weit mehr abgeschliffen werden als andere Worte, sodass der Lautwandel derselben sich unter die Lautgesetze gar nicht bringen lässt. *Guten Morgen* wird auf diese Weise zu *gmoin*, *gmo*, *guten Abend* zu *nāmt*, frz. *s'il vous plaît* zu *splè*, ebenso oft Titel und Anredewörter, wie span. *vuestra merced* zu *Usted*, russ. *gosudar* 'mein Herr' sogar zu blossem *s*, das in höflicher Anrede fast jedem beliebigen Worte enklitisch angehängt werden kann.“

dem Deutschen, wenn er Französisch, dem Franzosen, wenn er Deutsch lernt. Völlig vermag sich, wenigstens der Erwachsene, der fremden Gliederung kaum zu bemächtigen. Zwar liegen die Dinge wesentlich anders als bei der Artikulationsbasis, da eine Kontrolle durch das Gehör leichter als bei dieser letzteren auch für den Lernenden selber möglich ist. Darum handelt es sich hier weniger um Substitution der eigenen Gliederung, als um eine Art Kompromiss. Je nach den Voraussetzungen wird schliesslich eine mehr oder weniger enge Annäherung an die fremde Gliederung erreicht werden. Dass dieser Fall im grössten Massstab bei der Spracherlernung durch ein fremdes Volk eintritt, liegt auf der Hand. Schon mehr als Ein Sprachforscher hat darauf hingewiesen. So sagt H. Paul:[1]) „Eine besondere Art der Assimilation besteht in der Übertragung der einheimischen Accentuationsweise auf die fremden Wörter.“ Und Meyer-Lübke[2]) bemerkt: „Die Rückwirkung der fremden Idiome äussert sich in (unbewusstem) Ersatz eines nicht gekannten Lautes durch den ihm am nächsten stehenden: *ü* = *u* (Lautsubstitution) oder im Accent. ... Der französische Vokalismus und zum Teil die Behandlung der Konsonanten beruht auf der starken Hervorhebung der betonten Silbe.“ Wie bei Kategorie I ist auch hier den Frauen ein Hauptanteil zuzuschreiben: „Das stabile Element bilden die Frauen. ... Kinder von Kolonen und Soldaten, mit fremden Weibern erzeugt, sprachen naturgemäss die Sprache der Mutter, lateinisch mit fremdem Accent. Auf solche Weise erklärt sich die Einheit des Vulgärlateins in der Formenlehre und im Lexikon neben der durch fremde Idiome eingetretenen Alterierung des vulgärlateinischen Lautsystems.“ Ferner Schuchardt:[3]) „In der Accentlage stimmt das Französische wie mit dem Lateinischen so mit den übrigen romanischen Sprachen in solchem Grade überein, dass hier jeder keltische Einfluss undenkbar ist.“ Aber „die alten Auslautsgesetze des Keltischen, welche im Einzelnen allerdings nicht mit denen des Französischen u. s. w. übereinstimmen, deuten auf einen gleich kräftigen Hauptaccent hin, den wir daher auch im Gallischen voraussetzen dürfen.“

---

[1]) Prinzipien [3], S. 371.
[2]) Gröbers Grundriss I, S. 359. 353.
[3]) Gröbers Zeitschrift 1880, S. 140—142.

Soviel steht ausser Zweifel, dass, wenn wir im Lauf einer Sprachgeschichte plötzliche Umwälzungen der Gliederung antreffen, diese ethnologisch zu erklären und mit den Substitutionen der Artikulationsbasis in Parallele zu setzen sind, wobei sich mehr als Eine lehrreiche Übereinstimmung ergiebt. Der sogenannten „freien", d. h. an keine bestimmte Silbe des Paradigmas gebundenen Gliederung des Gemeinindogermanischen begegnen wir nur noch im Sanskrit und Griechischen. Dagegen finden wir im Keltischen und Germanischen, vielleicht auch im Altlateinischen,[1]) die Stammsilbe stets als Hauptsilbe. Und im klassischen Latein begegnet das sogenannte „Dreisilbengesetz", wonach das Schwergewicht nicht über die drittletzte Silbe hinaus verlegt werden kann.

An den romanischen Sprachen beobachten wir zwar keine solchen Umwälzungen, sondern finden überall die bisherige Hauptsilbe als solche bewahrt. Dabei ist aber eine merkwürdige Zweiteilung nicht zu übersehen: „die romanischen Sprachen können wir in zwei Klassen sondern, deren eine im Ganzen die daktylische Betonung beibehält, also den Nachtonvokal bewahrt, während die andere trochäische Betonung verlangt, also den Vokal tilgt."[2]) Ital. *uomini* und nfrz. *ǫm* (= *hommes*) veranschaulichen zur Genüge den grossen Unterschied. Wenn wir nun den grössten Teil Italiens, Osträtien und Rumänien auf der einen Seite, Gallien, einen Teil von Oberitalien, Westrätien und die Pyrenäenhalbinsel (letztere nur teilweise) auf der anderen Seite antreffen, so ist damit die eine Vermutung sehr nahe gelegt, dass die feste Stammsilbengliederung der Kelten hier entscheidend mitgewirkt hat. Eine völlige Umwälzung der Gliederung war im Imperium Romanum, trotz der Minderzahl der Kolonisten, ausgeschlossen, weil damit bald jedes Verständnis aufgehört hätte: hier übte, anders als in den Zeiten indo-

---

[1]) Vgl. Hirt (Indogermanischer Accent S. 12): „Es wird ziemlich allgemein angenommen, dass das Lateinische ursprünglich einen Accent auf der ersten Silbe der Worte gehabt hat, ehe es zum Dreisilbengesetz übergegangen ist. Wahrscheinlich ist aber dieser ältere Accent auch nach Einführung der besonderen lateinischen Betonung als Gegenton bewahrt geblieben; denn er wirkt in den romanischen Sprachen fort, indem diese die erste Silbe der lateinischen Wörter in der Regel erhalten, während sie die Mittelsilben vielfach schwinden lassen. Vgl. *mansionaticum* > *maisnage.*"

[2]) Meyer-Lübke I, S. 262.

germanischer Wanderungen, das Gehör seine kontrollierende und erhaltende Kraft. Denn das Latein war im eigentlichen Sinne eine Kultursprache, und nur durch diesen Charakter drang es, ähnlich der griechischen *κοινή*, trotz der geringen Zahl der Kolonisatoren durch. Aber unrichtig wäre es darum doch, von unveränderter Bewahrung der lateinischen Gliederung zu reden. Die verschiedene accentuelle Entwickelung der romanischen Sprachen, insbesondere der keltoromanischen, beweist hier genug.

7. Neben diesen ethnologisch bedingten Veränderungen der accentuellen Gliederung und ihren notwendigen Folgen kommen jene durch eine unverändert bewahrte Gliederung bewirkten phonetischen Veränderungen wohl erst in zweiter Linie in Betracht. Nicht als ob von ihnen überhaupt abzusehen wäre: wie wir bereits betont haben, kann die accentuelle Gliederung an sich Ursache phonetischer Veränderungen werden. Was aber hier zur Verstärkung der Symbolsilben und zur Schwächung der minder wertvollen Silben führt, kann kaum zweifelhaft bleiben. Es ist das besonders im Affekt[1]) vorhandene Bemühen des Sprechenden, dem Hörer das Symbolisierte möglichst deutlich zu machen: darum die ungleiche Behandlung der Silben je nach ihrer Stellung in der Gliederung.[2]) Dieses Bestreben aber wird dann zur vollsten Geltung kommen können, wenn einmal, wie im Keltischen und Germanischen, die Stammsilbe zur festen

---

[1]) Vgl. dazu die Arbeiten von H. Schneegans.

[2]) Im letzten Grunde ist für die Verschiedenheit der Gliederungen das Volkstemperament als massgebender Faktor (neben der ganzen Art und Weise des Sprachbaues) verantwortlich zu machen. Ablehnen aber möchte ich die Annahme, als ob mit einer teilweisen Veränderung des Volkstemperaments eine solche der accentuellen Gliederung als unmittelbare Folge notwendig gegeben wäre. — Gehandelt haben über diese Frage u. a. Bremer, Phonetik S. 195; Gröber, Grundriss I, S. 235; Körting, Handbuch S. 157—159. Ausheben will ich hier zwei Stellen: Bremer (Phonetik S. 12): „Der Italiener hört dem Engländer an dem ganzen Eindruck, den seine Sprache macht, sein Phlegma an, wie dieser jenem dessen Lebhaftigkeit. Auch viele Differenzen deutscher Mundarten in ihrem ganzen Klangcharakter sind begründet in psychologischen Verschiedenheiten der Stämme: die leichtere Lebensauffassung des Rheinländers gegenüber der schwerfälligeren des Mecklenburgers spiegelt sich auch in ihrer Aussprache wieder." Ferner Kretschmer, Einleitung S. 122 (vgl. dazu Misteli, Typen des Sprachbaues S. 588 ff.): „Bei den Russen, welche trotz Kreuzung mit Finnen und Tataren weniger Dialekte besitzen als die Mehrzahl anderer europäischer Sprachen auf weit kleinerem Raum,

Hauptsilbe geworden ist: dann kann es sogar geschehen, dass, wie im Englischen und Deutschen, oft nur diese eine Silbe zurückbleibt.

Soviel über diese beiden Arten accentueller phonetischer Veränderungen. Welcher Anteil jeder von beiden im einzelnen Fall zuzuerkennen ist, diese schwierige Frage verlangt eine besondere Untersuchung.

8. Am Ende dieser Erörterungen angelangt, thun wir unsere Schlussfrage: werden phonetische Veränderungen, die durch accentuelle Gliederung bezw. deren Veränderung bedingt sind, von der Sprachgemeinschaft gleichzeitig vollzogen, oder haben wir kleine Zentren als Mittelpunkte von Ausstrahlungen anzunehmen? Und zweitens: sind hier Ausnahmen möglich, so dass ein Schwundsilbenvokal in 99 Fällen schwindet, in Einem aber bleibt? Antwort: durchdringen können alle diese Veränderungen nur, wenn sie von Anfang an zugleich generell und allgemein sind, d. h. von allen Gliedern der Sprachgemeinschaft gleichzeitig und am gesamten Sprachgut vollzogen werden. Damit aber ist aller accentuelle Lautwandel als lautgesetzlich erwiesen.

§ 10.

Angleichung von Nachbarlauten (Assimilation).

1. In § 1 und sonst haben wir wiederholt davon gehandelt, dass alles Sprechen eine sehr komplizierte, mannigfach wechselnde Reihenfolge verschiedenartiger Muskelbewegungen voraussetzt. So kann es uns nicht wundern, dass in sämtlichen bis jetzt beobachteten Sprachen der Erde Vorgänge festgestellt worden sind, welche eine Angleichung zwischen Nachbarlauten bedeuten.[1]) Es sind die sogenannten Assimilationen, die, wie wir sahen, in der Geschichte der Sprachwissenschaft eine grosse Rolle gespielt haben: denn mit ihnen haben Schleicher und Curtius ihre Theorie von der gleichmässigen „Zerstörung und

---

liegt dieser konservative Zug zweifellos im Blut. Der Mangel an Eigenart und schöpferischer Kraft, die Gleichförmigkeit und Monotonie der Lebensweise sind Eigenschaften des russischen Volkscharakters."

[1]) Man hat dafür eine Menge weiterer Ausdrücke gebraucht: Innerer und äusserer Sandhi, kombinatorischer oder bedingter Lautwandel, Changement combinatif, Assimilation ordinaire, Angleichung u. a.

Verwitterung der Sprachen im Zeitalter ihrer geschichtlichen Ausbildung" zu begründen gesucht. Und Whitneys Lehre von dem Streben nach Bequemlichkeit und Kraftersparnis scheint ebenfalls aus der Betrachtung der Angleichungen von Nachbarlauten geschöpft zu sein. Und noch neuerdings ist man geneigt, Prakrit und Neugriechisch, Romanisch und Englisch in Parallele zu setzen.

So sehr nun solche Untersuchungen allgemein phonetische Belehrung zu bieten im stande sind, so wenig werden sie der einzelnen Sprachgeschichte gerecht. Denn eine Prüfung jener Vorgänge zeigt uns, dass durchaus nicht überall dieselben auftreten. Vielmehr vollzieht jede Sprachgemeinschaft nur die ihr entsprechenden Angleichungen: genauer gesagt, diejenigen, welche erstens durch ihre gewohnte Artikulationsbasis und zweitens durch die bei ihr übliche Art der accentuellen Gliederung bedingt sind. Das erstere ist ohne weiteres klar, das letztere wird deutlich an einem Fall wie lat. *factum* > ital. *fatto*. Wer *factum* mit der mir gewohnten Silbentrennung *fa-ctum* (wie *a-tlas*) spricht, wird schwerlich zu einer Angleichung gelangen. Sobald man aber, wie sich aus dem heutigen ital. *fat-to* erweisen lässt, *facto* sprach, war damit eine Assimilation des *c* an *t* mit Notwendigkeit gegeben. Die Wichtigkeit insbesondere der Silbentrennung geht auch aus der verschiedenen Behandlung hervor, welche lat. *carum* > *chier* und entsprechend *canem* > *chien* erfahren haben, gegen *panem* > *pain*: hier hat die Angleichung innerhalb der Silbe vor derjenigen ausserhalb der Silbe naturgemäss den Vorrang gehabt.[1]) Statt der äusserlichen Einteilung in progressive und regressive Assimilation, woraus für die Sprachgeschichte nichts zu gewinnen ist, dürfte sich daher eine Zweiteilung „innerhalb und ausserhalb der Silbe" mehr empfehlen.[2])

---

[1]) P. Passy (Changements S. 167) sagt: De fait, tout son, voyelle ou consonne, subit dans une certaine mesure l'influence des sons voisins. Das ist richtig nur mit der Einschränkung: innerhalb der Silbe (*pain*, aber *chien*).

[2]) Die Rücksicht auf den Raum zwingt in dieser und allen folgenden Kategorieen zur Kürze. Ich muss es mir daher versagen, weitere Beispiele anzuführen, verweise aber noch auf Bremers Phonetik, wo eine Reihe Assimilationen phonetisch klar gemacht werden (S. 61, Anm. 1; S. 62, Anm. 2; S. 65, Anm. 1; S. 75 Anm.). — Eine reiche Beispielsammlung von Palatalisierungen und Labialisierungen, den beiden Hauptgruppen, giebt Brugmann, Grundriss II, S. 827—834. Siehe ferner Sievers, Phonetik[4] S. 252—253; S. 266—267.

2. Zu unserer zweiten Kategorie steht diese dritte im geraden Gegensatz: denn waren alle Wirkungen der Gliederung differenzierend, so ist das Wesen der Assimilation Gleichmachung. Und man kann nicht leugnen, dass das letztere Prinzip vorzugsweise in einfacheren Typen des menschlichen Sprechens überwiegt, das erstere nur in den flektierenden Sprachen in dem beobachteten starken Masse zu herrschen scheint.[1]) Kommt, wie wir sahen, durch die Thatsache einer subordinierenden Gliederung das Symbolisierte zur Geltung, so ist diese Gleichmachung eine rein phonetische Erscheinung, die, wenn sehr ausgedehnt, den Zweck des Sprechens einzuschränken vermag.

3. Da nach dem Gesagten alle Assimilationen von Artikulationsbasis und Accent bedingt sind, so müssen ihrer besonders viele dann vollzogen werden, wenn diese beiden konstitutiven Faktoren selber verändert werden. Die zahllosen Angleichungen in den romanischen Sprachen erklären sich sicher zur grösseren Hälfte auf diesem Wege. Wir haben also auch diese dritte Kategorie, wenn nicht ausschliesslich, so doch vorzugsweise auf die Spracherlernung durch ein fremdes Volk zurückzuführen.

4. Wenn wir nun auch hier die Frage stellen, ob etwa ein kleines Centrum als Ausgangspunkt einer schrittweisen Ausbreitung anzunehmen sei, so wird diese Möglichkeit wieder durch das Wesen dieser Erscheinungen ausgeschlossen. Überall, wo Artikulationsbasis und Gliederung dieselben sind, also in der ganzen Sprachgemeinschaft gleichzeitig, wird eine solche Angleichung vollzogen. Und ebenso haben wir die Möglichkeit abzuweisen, dass bei einzelnen Worten eine Ausnahme gemacht worden sein könnte: Palatalisierungen und Labialisierungen sind unbestrittene Lautgesetze: an der Ausnahmslosigkeit z. B. des berühmten indischen Palatalgesetzes[2]) hat noch niemand ernstlich gezweifelt.[3])

---

[1]) P. Passy (Changements S. 185) drückt seine richtige Beobachtung also aus: „Il semble que la plupart des langues, en se developpant, deviennent moins sensibles aux influences assimilatives.“

[2]) Neben idg. *ĕ*, bevor es durch ind. *ă* ersetzt wurde, war benachbartes idg. *k* zu *ç* oder *š* palatalisiert worden: vgl. Bechtel, Hauptprobleme S. 4—5.

[3]) Befindet sich ein Vokal etwa zwischen zwei Labialen, dann kann eine Assimilation eintreten, die bei nur Einem nicht stattfindet, z. B. in Bormio

§ 11.
Angleichung eines Hauptsilbenvokals an den Vokal der folgenden Silbe. (Umlaut und Brechung.)

1. Ausser der Angleichung von Nachbarlauten begegnet in indogermanischen Sprachen eine Angleichung des Hauptsilbenvokals, bezw. Nebensilbenvokals, an den Vokal der folgenden Schwachsilbe. Und zwar handelt es sich um Erscheinungen von zweierlei Art: Umlaut und Brechung heissen sie seit Jacob Grimm in den germanischen Sprachen, wo man beides zuerst beobachtet hat.

Beim Umlaut[1]) liegt in der Regel eine Palatalisierung oder Labialisierung des Hauptsilbenvokals (oder Nebensilbenvokals) wegen eines nachfolgenden Schwachsilbenvokals *i* oder *u* vor: z. B. *tal* Zahl — *tælia* zählen, *sunr* Sohn — *synir* Söhne, *sjúkr* krank — *sýki* Krankheit; *kalla* rufen — *kallum* > *kǫllum* wir rufen, *saga* Geschichtserzählung — *sǫgur* > *søgur* nom. plur.[2]) Im Deutschen ist nur *i*-Umlaut vorhanden und wahrscheinlich schon in ahd. Zeit eingetreten, aber in der Schrift, mit Ausnahme des *a* > *e*, erst in mhd. Zeit bezeichnet worden.[3])

Dagegen ist im Deutschen und Nordgermanischen die sogenannte „Brechung" schon in vorahd. Zeit eingetreten: Germ. *u* wurde vor *a*, *e*, *o* der folgenden Schwachsilbe zu *o*, und germ. *ë* wurde vor folgendem *i*, *u* zu *i*. Z. B. **wulfaz* > *wolf*; *wullîn* — *wolla*; *guldîn* — *gold*; ahd. *nëman* nehmen — *nimis, nimit* 2. 3. sg. praes. ind.; *bërg* — *gebirgi*; *ërda* — *irdîn*.[4])

Ähnliche „Vokalverwandtschaft", wie Meyer-Lübke es einmal nicht unzutreffend nennt, ist besonders auf italienischem Boden zu beobachten, ebenso im Portugiesischen und Rumänischen. Im Süditalischen finden wir *ę*, *ǫ* vor *a*, *e*, *o*, dagegen *i*, *u* vor

---

fame > *fom*, in Verona *femina* > *fomna* (Meyer-Lübke, Italienische Grammatik S. 49). Schuchardt (Lautgesetze S. 20) sucht das portugiesische, ganz singuläre *fome* Hunger < *fames* als Argument gegen die Lautgesetze zu verwenden, weil *fava* und *mama* diese Substitution nicht zeigen. Aber in diesen letzteren Fällen liegt nicht dieselbe Lautgruppe *fam* vor.

[1]) Beispielsammlung siehe Brugmann, Grundriss II, S. 834—840.

[2]) Vgl. A. Noreen, Altisländische Grammatik[2] S. 40—57 (besonders eingehende Behandlung).

[3]) Vgl. Braune, Althochdeutsche Grammatik[2] S. 41.

[4]) Braune, Althochdeutsche Grammatik[2] S. 18—22. 41—42.

i, u.[1]) Z. B. *sersena* — *serinę* (*ę* < *u*), *-osa, -usę, noče* — *nuči, fiore* — *fiuri, -tore, -turi* u. s. w. In fast ganz Oberitalien wird *ę, ǫ* vor ausl. *i* durch *i, u* ersetzt.[2]) Bonvesin flektiert *desco* — *dischi, pesce* — *pisci, povereto* — *poveriti, molto* — *multi.*[3]) Im Portugiesischen wird vor *u/o* der Endung stets geschlossener, vor *e* und *a* offener Vokal gesprochen.[4]) Besonders bemerkenswert erscheint hier das Logudoresische auf Sardinien. Schuchardt[5]) hat darauf hingewiesen, dass „wir hier fast die Umkehrung der finnischen Vokalharmonie haben: der letzte Vokal eines Wortes bestimmt nicht selten alle übrigen, z. B.: *fǫgǫnę, cǫęttę,* dagegen *vęlęnu.*"

2. Die Frage nach den Ursachen dieser Erscheinungen wage ich bei einem so schwierigen und mir nicht genügend vertrauten Problem kaum zu stellen, geschweige denn zu beantworten, obschon ein Erklärungsgrund, den wir sonst schon angewendet haben, hier nicht fern zu liegen scheint.

3. Dagegen kann über die Schlussfragen, die allein für unseren Zweck von Bedeutung sind, kein Zweifel bestehen. Weder ist es denkbar, dass etwa ein kleiner Kreis zuerst auf diese höchst seltsamen Neuerungen verfiel und sie den Übrigen mitteilte, noch ist es möglich, dass einzelne Worte diesen Veränderungen entzogen wurden. Das hat mit gewohnter Klarheit und Schärfe Ascoli[6]) ausgesprochen in den Sätzen: „Wir haben eine Gruppe von italienischen Dialekten, in welchen lateinisches *ŏ́*, gemäss der allgemeinen Regel für die Vertretung dieses Lautes, durch *ǫ* wiedergegeben wird, aber nur unter der Bedingung, dass der unbetonte Vokal, auf welchen das Wort ausgeht, *a* oder *e* ist; ist dieser Vokal dagegen ein *ę* (= *-u*) oder *i*, so wird dasselbe zu *ọ*; daher z. B. *bọnę* < *bonus, bǫna*; *bọni, bǫne.* ... Dass die Wirkung dieser Art von Feinfühligkeit irgend eine beliebige Einschränkung zuliesse, erscheint nun aber gänzlich ausgeschlossen: entweder wird der Antrieb gespürt, oder nicht; der Gedanke an die Möglichkeit einer Ausnahme

[1]) Meyer-Lübke, Italienische Grammatik S. 24.
[2]) Meyer-Lübke, Italienische Grammatik S. 45.
[3]) Ferneres Meyer-Lübke a. a. O. S. 30.
[4]) Cornu, Portugiesische Grammatik, Grundriss I, S. 732. 731.
[5]) Gröbers Zeitschrift IV, S. 121.
[6]) Briefe S. 175.

würde einen Widerspruch in sich selbst bedeuten." Mit **Lautgesetzen** haben wir es hier so gut wie in den Kategorien I—III zu thun.

§ 12.
Vokalinfigierung (Epenthese).

1. Die **Vokalinfigierung** (infectio, Epenthese) teilt mit der soeben besprochenen Kategorie die Eigenschaft, dass es sich auch hier im wesentlichen um nachstehendes *i* und *u* handelt. Aber der Vorgang selber ist durchaus verschieden.[1]) Besitzt bei dem Umlaut eine Schwachsilbe Schwergewicht genug, um sich den Hauptsilbenvokal in der Klangfarbe anzugleichen, so wird bei der Vokalinfigierung umgekehrt die Schwundsilbe völlig aufgegeben und die Hauptsilbe durch ihren Vokal verstärkt. Erkannten wir dort die unleugbaren Spuren einer mehr koordinierenden Gliederung, so finden wir hier Zeugnisse einer dritten Art von accentueller Gliederung. Wie die zuletzt betrachtete Kategorie, ist, wie es scheint, auch diese in den indogermanischen Sprachen nach Art und Zeit beschränkt, seltener noch als die erste, und besonders im Keltischen und Keltoromanischen häufig. Brugmann[2]) bemerkt darüber: „Im Griechischen ist *i*-Epenthese häufig, wenn der Vokal der ersten Silbe kurz war, z. B. allgemeingriechisch in *φαίνω, σπαίρω, μοῖρα, κλαίω*." Dagegen:[3]) „Für *i*-Epenthese im Germanischen giebt es kein irgend zuverlässiges Beispiel."

Da die Vokalinfigierung dem Wesen indogermanischer Gliederung zu widerstreiten scheint und die Erfahrung dem Phonetiker heute nichts ähnliches an die Hand giebt, hat man sich oft bemüht, diese Erscheinungen mit den in indogermanischen Sprachen gewohnten Phänomenen auf eine Stufe zu bringen.[4]) Man hat den dazwischenstehenden Konsonanten eine Vermittlerrolle zuschreiben wollen, indem man ihre Palatalisierung, beziehungsweise Labialisierung voraussetzte. Aber dagegen spricht, dass in der That diese Konsonanten oft

[1]) Vgl. Förster, Gröbers Zeitschrift III, S. 482 ff.
[2]) Grundriss[2] II, S. 833.
[3]) Grundriss[2] II, S. 834.
[4]) Siehe Sievers, Phonetik[4] S. 257 und 270.

unverändert bleiben. Wie aber sollten sie Palatalisierung oder Labialisierung erst erfahren, dann aber wieder verloren haben? Mir scheinen diese Schwierigkeiten nur dadurch lösbar, dass man hier ein von der indogermanischen Gliederung völlig abweichendes System, dessen Existenz in anderen Sprachtypen hinlänglich bezeugt ist, als bestehend annimmt. So möchte ich gegenüber jüngeren Erklärungsversuchen zu der Annahme Ascoli's zurückkehren, welcher anerkennt, dass diese *i* und *u* der Schwundsilben weder nur graphisch noch durch eine vorausgehende Alterierung der Zwischenkonsonanten, sondern durch thatsächliche Vorausnahme in die Hauptsilben gelangt seien. Er sagt:[1] „Ich halte es für meine Pflicht, ... bei der einfachen Erklärung zu bleiben, dass gleichwie bei nachtonigem Hiatus die Antizipierung des ersten Hiatusvokals auf manchen Gebieten leicht vorkommt (z. B. span. *víuda* aus *vidua* oder portug. *ráiva* aus **rabia* . . .) ebenso anderwärts und ganz besonders auf keltischem und infolge davon auf galloromanischem Gebiete ein einfacher auslautender Vokal in bestimmten Fällen attrahiert oder antizipiert wird. In einem piemontesisch-ligurischen Plural z. B. wie *boin* < *boni*, ist nicht etwa ein *i* 'beigepinselt' ... sondern es handelt sich um die deutliche Aussprache *bó-i-n*."

So erklären sich im Französischen eine Anzahl Wörter, die ganz vereinzelt stehen. In erster Linie sind zu nennen die vielbesprochenen *fǫcum*, *jǫcum*, *lǫcum*: *fǫcu(m)* wurde, nach Ascoli,[2] durch *fǫuc* > *fueu* > *feu* ersetzt, ähnlich *jǫcu(m)* > *jǫuc* > *jueu* > *jeu*. Er bemerkt über diesen Fall:[3] „Die grammatikalische Gleichung gallorom. *foug* aus *fogō* = ir. *biuc* (*pauco*) aus *becū*, hat meiner Überzeugung nach einen so hohen Grad von Evidenz für sich, wie man ihn einstweilen bei solchen Beweisführungen nicht höher erwarten kann, der aber doch zugleich ihre Berechtigung vollkommen verbürgt." Ebenso erklären sich nach Ascolis These *clavu(m)* > *clauv* > *clǫu*, und *Andecavu(m)* > *Anjǫu*, *Pictavu(m)* > *Peitǫu*; *fagu(m)* > *fou*[4]) (venez. *fauc*, prov. *fau*). Ebenso *Graecu(m)* > *Gręuc* > *Grieu*; *caecu(m)* > *cęuc* > *cieu*; *paucum* > *pǫuc* > *pǫu* > *peu*, *tegula*

---

[1]) Briefe, S. X Anm.

[2]) Briefe S. 206 ff.; G. Paris, Romania VIII, S. 135.

[3]) Briefe S. XIII.

[4]) Suchier, Altfranzösische Grammatik S. 31.

> *teugla* > *tuile*. Im Provenzalischen ist die Erscheinung noch häufiger: *estauc* < *stago lässt sich nur auf diesem Wege verstehen; *digo* > *diug*, *diuc*; *fago > *fauc*, *castigo* > *castiuc*; *vago > *vauc* > *vau*; *amicum* > *amiuc* > *amiu*. Nur so begreift man *nidus* > *niuð* > afrz. *nif*; *mǫdus* > *mœuf*; *abletum* > *bleif*; *sĭtum (*sitem*) > *seuð* > *seif* > *soif*; *sēbum* > *suif* > *sui*; *lụpum* > *lǫup* > *lou*. Ferner in rätoromanischen Mundarten: *pratu(m)* > *praut* > *prau*; *gratu(m)* > *graut* > *grau*; *portatu(m)* > *portaud* > *portau*; ausserdem *crudum* > *cruuð*, *crieu*, *crif*; *feudum* > *fẹuuð > *fief*: *nǫdum* > surselv. *nuf* u. s. w. Ebenso portug.[1]) *vacua* > *vouga*; *ẹqua* > *ẹuga*; *capui* > *coube*; *sapui* > *soube*; *habui* > *houve*; *traxui* > *trousse*.

Beispiele für die weniger in die Augen fallende *i*-Epenthese findet man in den altfranzösischen, altprovenzalischen, rätoromanischen und portugiesischen Grammatiken in Menge. Ich erinnere nur an die bekannten frz. *feci* > *fis*, *presi* > *pris*, *quaesi* > *quis*; *totti* > *tuit*, wo der Fall besonders deutlich ist, *pụteus* > *puiz* u. a. m.[2]) Das meiste, was Förster in seinem Aufsatz über Vokalsteigerung beigebracht hat, gehört hierher. Zu beachten ist und für Ascolis These spricht, dass schwere Konsonantengruppen nicht hindern: *cụpreum* > *cuivre*; *ẹbrium* > *ivre*; *ǫstium* > *uis*; portug.[3]) *áperio* > *aibro*; *c̋ambiáre* > *caimbar* u. a. m.

2. Wie bei der vorigen Kategorie wird ein Urteil über Ursache und Herkunft der Vokaleinfügung besser den vergleichenden Sprachforschern vorbehalten bleiben. Dass aber diese Vorgänge ethnologisch begründet sind, steht nach der Art ihrer Verbreitung ausser Zweifel.

3. Damit ist auch hier die Antwort auf die erste Frage, ob individueller oder genereller Ausgangspunkt anzunehmen sei, im zweiten Sinne gegeben. Dagegen finden wir diese Erscheinungen nicht immer auf den gesamten Wort- und Formenschatz ausgedehnt, sondern oft nur auf wenige, besonders gebräuchliche Nomina und Verbalformen. Während diese eigentümliche Art der Gliederung z. B. im Irischen, wenn ich mich nicht täusche, allgemein durchgedrungen, also regelmässig geworden ist, begegnet sie in den betreffenden romanischen

---

[1]) Cornu S. 749.

[2]) Suchier, Altfranzösische Grammatik S. 34.

[3]) Cornu, Gröbers Grundriss I, S. 747.

Sprachen nur als Rudiment. Dies ist wohl vor allem dem Umstand zuzuschreiben, dass durch die Infigierung die lateinischen Worte sehr wesentlich verändert und fast unkenntlich wurden. Das Lateinische aber war, worauf wir schon die Bewahrung der lateinischen Gliederung zurückzuführen versuchten, im eigentlichen Sinn Kultursprache und Kulturmittel, ganz anders als etwa das Indogermanische der Kelten auf den Inseln. So wurde nur in den zuerst aufgenommenen lateinischen Worten die einheimische Gliederung substituiert, später aber, als völlige Romanisierung stattfand, behielt man auch auf keltoromanischem Gebiete die lateinische Gliederung möglichst unverändert bei und liess die Vokale der Schwundsilben einfach fallen. Das hatte schon Curtius im Sinne, als er schrieb:[1]) „Ich halte die Epenthese oder den Vorklang für einen in einer frühen Sprachperiode versuchten, später aufgegebenen sprachlichen Vorgang."

§ 13.
Metathese.

1. Auch die Metathese[2]) und die zunächst folgenden Kategorieen umfassen phonetische Änderungen, welche die Gliederung betreffen. Die Laute *r, l* und *x* sind es vorzugsweise, welche die Sprechenden zu einer andern Gliederung des zu reproduzierenden Wortes veranlassen; sei es, dass es sich, wie bei *x*, nur um eine andere Reihenfolge zweier Nachbarlaute, oder aber um teilweise Vertauschung der Silben handelt. So werden *fixe, taxe, sexe* im heutigen Paris grossenteils durch *fisque, tasque, sesque* ersetzt.[3]) Ferner *formaticum* > *fromage*; ital. *glorioso* > *grolioso*; ital. *Clorinda* > *Grolinda*; ital. *dentro* > *drento*; ital. *comperare* > *crompar*; frz. *temperare* > *tremper*; deutsch *bronn* — *born*, *hros* — *hors* u. a. m. Man pflegt heute, nach äusseren Gesichtspunkten, drei Gruppen von Metathese zu unterscheiden: progressive, regressive und reziproke. Doch

---

[1]) Zur Kritik der neuesten Sprachforschung, Leipzig 1885, S. 31. (Anlässlich von Försters Umlautsaufsatz.)

[2]) Beispiele aus dem Romanischen in reicher Zahl bei D. Behrens, „Reciproke Metathese im Romanischen"; aus dem Neufranzösischen bei Nyrop S. 386—388; aus dem Indogermanischen überhaupt bei Brugmann II, S. 863 bis 875.

[3]) Nyrop S. 388.

würde es sich vielleicht empfehlen, eine Einteilung nach den verschiedenen Resultaten, die sich dabei für die Silbentrennung ergeben, zu versuchen.

Der Grund des Vorgangs ist stets, dass dem Sprechenden die Reihenfolge der Laute und die Silbentrennung ungewohnt sind und daher Mühe machen. Ohne es zu bemerken, vollzieht er dann eine Umstellung. Das hat Brugmann[1]) klar gesehen, wenn er bemerkt: „Der Lautversetzung liegt oft die Tendenz zu Grunde, eine leichtere Gruppierung der Laute herbeizuführen, d. h. solche Verbindungen herzustellen, die den Sprechwerkzeugen geläufiger sind.“ Diese Erklärung ist gewiss richtig,[2]) nur dass wir das Wort „Tendenz“ nicht als „Absicht“ missverstehen dürfen. Und genauer wäre es, zu sagen: „solche Verbindungen, die der betreffenden Sprachgemeinschaft geläufiger sind.“

2. Unter welchen Bedingungen, so müssen wir auch hier fragen, stellen sich Metathesen vorzugsweise ein? Etwa innerhalb einer Sprachgemeinschaft, die ungestört ihren Wortschatz von Generation zu Generation überliefert? Hier werden sie nur in geringem Masse eintreten, da der Begriff der Schwierigkeit und Unbequemlichkeit für die Einheimischen nicht existiert. Es ist Aufgabe der lernenden Kinder, sich der üblichen Gliederung in allem zu bemächtigen, und der Erwachsenen, die jüngere Generation zu kontrollieren. Auch findet man z. B. im Portugiesischen eine besonders grosse Menge von Metathesen. Sollte den dortigen Kindern die Einübung der lateinischen Lautfolgen mehr Mühe gekostet haben als den andern? Nicht den Kindern, sondern den Erwachsenen. Diesen wurden, da ihre gewohnte

---

[1]) Grundriss I, S. 864. Hier wird folgende Scheidung versucht: 1. Umstellung unmittelbar sich berührender Laute; 2. Versetzung nicht unmittelbar sich berührender Laute.

[2]) P. Passy (Changements S. 211—212) will die Metathese teilweise aus den Sprosssilben erklären: „À la suite de ces renforcements ou insertions, il peut très bien y avoir métathèse apparente, si la voyelle qui a déterminé la nuance de la voyelle anaptyctique vient à disparaître. Dans le français *fromage* pour *formage*, dans le dialectal *fromi* pour *fourmi*, dans l'anglais *bright* de *beorht*, *bird* de *bridd*, *third* de *thridd*, *burn* de *brennan*, dans les très nombreux mots hollandais comme *bernen*, *bersten*, *versch*, *derde*, *borst*, *dorschen* il n'y a pas véritable métathèse: il y a influence de la voyelle sur le *r*, développement de voyelle anaptyctique et chute de la voyelle primitive.“ Wir werden besser beide Kategorieen als selbständig ansehen.

Gliederung von der lateinischen offenbar stark abwich (wie wir aus dem Stand ihrer Sprache sehen), die neu zu lernenden Lautfolgen besonders schwierig. So entstanden gerade bei ihnen so viele Metathesen, wodurch das lateinische Sprachgut oft bis zur Unkenntlichkeit entstellt wurde. Das waren aber nicht etwa individuelle „Sprechfehler“, die gewiss nicht bewahrt geblieben wären (so wenig wie etwa die Fälle in Meringers und Meyers Sammlung[1]) zu phonetischen Veränderungen führen können), sondern Überreste der Gliederung der eigenen Sprache, welche nicht vermieden werden konnten. In § 9 haben wir davon gehandelt, dass zwar die Verteilung der Haupt-, Neben-, Schwach- und Schwundsilben, auf welcher die lateinische Gliederung beruhte, im Ganzen angenommen worden war. Aber in der Vokalinfigierung haben wir mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit ein Rudiment vorlateinischer Gliederungen kennen gelernt. Mit dieser also gehört die Metathese, soweit sie ethnologisch zu erklären ist, auf Eine Stufe.

3. Wir kommen damit zu unserer Endfrage. Ihre erste Hälfte ist bereits durch die Thatsache beantwortet, dass diese Änderungen der Lautfolge durchgedrungen sind. Wären dieselben etwa nur von einzelnen Individuen ausgegangen, so wären

[1]) Während die oben besprochenen Beispiele im Grunde auf der Substitution einer fremdsprachlichen Gliederung beruhen, deshalb generell sind und durchdringen, eventuell regelmässig auftreten, erklären sich die von Meringer und Meyer in ihrem dankenswerten Buche „Über Versprechen und Verlesen“ (S. 14—18) gesammelten Fälle aus Substituierung einer fester assoziierten Lautfolge statt der weniger gewohnten, haben also rein individuellen Charakter und tragen darum besser allein den Namen „Sprechfehler“. Man vergleiche einige der hierhergehörigen Proben (zu beachten ist dabei, dass sich unter den Versuchsobjekten viele Slaven befanden, so dass auch hier die ethnologische Erklärung teilweise anzuwenden sein wird). a) Umstellung von Einzellauten: h*es*t*i*risch; P*i*prikaschn*a*tzl; Wer wagt es, R*a*ttersmann oder Kn*i*pp? N*o*m*a*t; He*n*e*l*a; Tiroler > Tilorer; Karamad; Pa*la*r*y*tiker; *Ge**b*abung; *S*umer*h*ose; Hat der alte Hexenmeister sich doch einmal fort*ge**b*eben; Re*n*u*m*eration; Ko*n*o*l*ial; Unterhau*t*mi*s*glied; und (S. 82) Xenien > Skenien; Sklave > Gšlaf; Ernte > Rente. b) Umstellung von Silbenteilen: R*e*idfl*in*sch; Binden Sie sich einen K*na*ten in die *Na*se; *Tap*s und *Schnab*ak; Über *Wa*nd und *La*sser; *Gr*iebes*l*am; O du sau*gr*amer; *Schni*prika*pa*tzl; Ei*scheiss**wei*bchen; Postku*st*ka*tsch*en; Stei*n*beiss; S*tuta*ten; Alaba*st*erbi*chs*e > Alaba*chs*erbi*st*e. c) Umstellung von Silben: Verbrechergehirne > *Ge*brecher*ver*hirne; musik*atorisch*-deklamat*alisch*; So leicht wie man in *Wohn Wien*ungen kriegt; Parti*picial*satz; Einen *Zuck Hut*er; Ich ver*ganz gass*.

es eben blosse „Sprechfehler“ geblieben. Weil sie aber durch die gewohnte Gliederung der Sprechenden bedingt waren, hatten sie von Beginn an generellen Charakter und blieben so bewahrt. Haben wir es aber auch hier mit „Lautgesetzen“ zu thun? Dies ist, wie man leicht erkennt, hier eine Frage für sich. Stellen wir zunächst eine Anzahl sachkundiger Urteile zusammen. Wie die Thatsachen, sind hier auch die Ansichten geteilt. Die einen Gelehrten zweifeln nicht an der Ausnahmslosigkeit, die andern nehmen diese und ähnliche Erscheinungen von den Lautgesetzen ausdrücklich aus.

Behrens[1]) bemerkt über die „Umstellung zwei[er] unmittelbar auf einander folgender Konsonanten“: „Soviel lässt sich schon jetzt übersehen, dass die Mehrzahl der einschlägigen Übergänge mit lautgesetzlicher Regelmässigkeit sich vollziehen.“ Ähnlich sagt Behaghel:[2]) „Es ist mir zweifelhaft, ob man bei diesen Fällen von Assimilation, Dissimilation, Umspringen von Lauten, wirklich genötigt ist, die Einheit des Gesetzes preiszugeben. Es kommt nämlich da, wo es sich um Einwirkung eines Lautes auf einen frühern oder spätern handelt, ein Umstand in Betracht, den man in der Regel ausser acht lässt: nämlich dass das Tempo der Rede ein ausserordentlich verschiedenes ist. Je langsamer die Rede, desto geringer jene Einwirkungen und umgekehrt: es könnten also z. B. in den Wörtern, wo Dissimilation vorliegt, die Formen der grösseren Geschwindigkeit vorliegen, die bei der Ausgleichung den Sieg über die Formen der geringeren Geschwindigkeit davongetragen haben.“ Endlich erst vor kurzem Brugmann:[3]) „Dass diejenigen Arten des ‘springenden Lautwandels’, die wir Lautversetzung (Metathesis), Haplologie, Fernassimilation und Ferndissimilation nennen, von dem ‘gesetzlichen’ Wandel prinzipiell auszuschliessen seien, glaube ich nicht. Man hat nur zuzugeben, dass bei der zum Teil recht eigenartigen Beschaffenheit der Einzelfälle Gesetze hier besonders schwer zu formulieren sind. Es ist nur ein Gradunterschied. . . . Metathesen u. dergl. stellen sich um so leichter ein, je schneller das Tempo ist, und es giebt genug Fälle, wo augenscheinlich grössere Sprachgeschwindigkeit unter

[1]) Reziproke Metathese S. 14.
[2]) Litteraturblatt 1886, Sp. 443.
[3]) Grundriss[2] I, S. 69—70.

die speciellen Bedingungen für das Zustandekommen der Neuerung aufzunehmen ist."

Dagegen schrieb schon 1878 Osthoff:[1]) „Wir reden hier natürlich immer nur vom mechanischen Lautwandel, nicht von gewissen Dissimilationserscheinungen und Lautversetzungen (Metathesen), die in der Eigenart der Wörter, in welchen sie auftreten, ihre Begründung haben." Ferner Sievers:[2]) „Ein Lautwechsel kann auf verschiedene Art zu stande kommen, durch allmähliche Verschiebung der Aussprache oder durch einen plötzlichen Sprung in der Artikulation. . . . Deutliche Beispiele des springenden Lautwechsels sind die Metathesen. Auch ein Teil der Assimilationen und Dissimilationen gehört hierher. . . . Solche Fälle lassen sich kaum anders erklären als durch die Annahme wiederholter schliesslich mehr oder weniger allgemein recipierter Versprechungen. . . . Wenn manche Veränderungen dieser Art mit grosser Regelmässigkeit auftreten, so liegt das daran, dass gewisse Versprechungen sehr nahe liegen und sich deshalb auch ohne oder geradezu gegen unseren Willen häufig einstellen. Und Paul[3]) sagt darüber: „Es giebt nun auch noch andere lautliche Veränderungen . . . die man von dem bisher geschilderten Lautwandel im engeren Sinne zu scheiden hat. . . . Es handelt sich hierbei nicht um eine Veränderung der Elemente, aus denen sich die Rede zusammensetzt, durch Unterschiebung, sondern um eine Vertauschung dieser Elemente in bestimmten einzelnen Fällen."

Vergleichen wir zunächst nur die Metathesen mit den Lautgesetzen (Kategorieen I—IV), so zeigt sich uns sofort die Wesensverschiedenheit. Sie sind weder an sich bedingt durch die Artikulationsbasis noch durch eine ausnahmslos geltende accentuelle Gliederung, sondern wir haben hier Reste einer neben der herrschenden bemerkbar werdenden älteren Gliederung vor uns, oder Versuche, eine seltenere Lautfolge durch eine häufigere zu ersetzen (*fixe* < *fisque*). Dass hier von „Lautgesetzen" nicht die Rede sein kann, liegt auf der Hand, wohl aber können wir erwarten, eine gewisse Regelmässigkeit,

[1]) Morphologische Untersuchungen I, S. XIV Anm.
[2]) Phonetik[4] S. 245 ff.
[3]) Prinzipien[3] S. 59.

vielleicht einmal auch Ausnahmslosigkeit, anzutreffen. **Ausnahmslos können** diese Kategorieen sein, aber **sie müssen es nicht**. Und dies ist, wie man weiss, die Sachlage insbesondere in den romanischen Sprachen.

§ 14.
Sprosssilben.

1. Eine siebente Kategorie bilden die **Sprosssilben**, wie[1]) in frz. *ha̋náp* < ahd. *hnap*; *ca̋níf* < niederl. *knîf*; frz. *ca̋nápsa* < deutsch *knappsack*; frz. *se̋póule* < deutsch *spule*; frz. *la̋nsquenét* < *Landsknecht*; *cra̋ncelín* < *kranzlîn*; *bőulevárd* < *Bollwerk*; *bőuledógue* < engl. *bulldog*. Besonders häufig im Portugisischen:[2]) *spéctra* > *expéctara* (Inschr. 8. Jh.); *prendére* > *pe̋rendér*; *bráça* > *ba̋ráça*; *frívolo* > *fi̋rívolo*; *medroso* > *me̋doróso*; *ermida* > *e̋rimída*. Ferner gemeinhochdeutsch:[3]) *forhta* > *fórahṭa*; *durh* > *dúrah, dúruh*; *fëlhan* > *fë̋lahan*; *farwa* > *fárawa*; *zëswa* > *zésawa*. Nur Oberd. *werh* > *wérah*; *éribo*; *wúrum*; *wáram*; *dúruft*; *cháral*.

Aus diesen Beispielen, die ich mit Bezeichnungen der Haupt- und Nebensilben versehen habe, ist die Eigenart dieser Veränderungen klar geworden. Eine Haupt- oder Nebensilbe wird gewissermassen in zwei neue Silben zerlegt, weil die zu Grunde liegende Gliederung dem Sprechenden aus irgend einem Grunde ungewohnt ist. So wird also thatsächlich **eine neue Silbe eingeschoben**, die sich im Vokal nach der Hauptsilbe richten **kann**, aber nicht muss.[4]) Diese neue Silbe kann Nebensilbe (*canif*) oder Schwachsilbe sein. Jedenfalls aber handelt es sich um das Hinzutreten einer weiteren Silbe, nicht eines **Lautes**, wie man meist zu sagen pflegt, weshalb ich statt der älteren, missverständlichen Bezeichnungen[5]) den Ausdruck „Sprosssilben" vorgeschlagen habe. So hat diese Art Vorgänge mit dem sogenannten Konsonanteneinschub in Hauptsilben (siehe oben § 9 A)

---

[1]) Nyrop S. 370.

[2]) Cornu, Gröbers Grundriss I, S. 777.

[3]) Braune, Althochdeutsche Grammatik[2] S. 54—55.

[4]) Braune, Althochdeutsche Grammatik[2] S. 54: „Der Wechsel der eingeschobenen Vokale je nach den Nachbarvokalen tritt in der Verbalflexion deutlich hervor."

[5]) Indisch Svarabhakti (= Selbstbrechung), griech. Anaptyxe (= Entfaltung), Vokalverdopplung beruhen alle auf dieser unrichtigen Vorstellung.

nicht das geringste zu thun. Vielmehr ist diese Kategorie ein zweifelloses Analogon zu den Metathesen und aus derselben Ursache entstanden.

Von weit grösserer Wichtigkeit als für das Wortinnere sind diese Erscheinungen für die sogenannte Satzphonetik.[1] In den romanischen Sprachen wurde von Beginn an vor *s impurum* nach konsonantisch schliessendem Wort eine Silbe eingeschoben, meist ein *i* oder *e*. So entstanden zunächst Doppelformen: in afrz. Denkmälern ist dieser Zustand noch zu beobachten: *la spouse, ma spee, li spiriz, une steille*;[2] aber *vos estez*, *en estant*. Im Italienischen hat sich der Unterschied bis heute erhalten, aber wegen des durchgehenden vokalischen Auslauts (*spem* > *speme*) begegnet dieses eingeschobene *i/e* nur höchst selten: *con istudio*. Auch bei germanischen Worten findet sie sich, z. B. *isnel*. Diese Prosthese, wie sie schon von griechischen Grammatikern genannt worden ist, findet sich ausser bei *s impurum* besonders bei *r*-. So im Gaskognischen:[3] *ramum* > *a̋rrám, rivum* > *a̋rríu*. Ferner im Portugiesischen:[4] *arroubar, arremedar, arrependerse*; ferner im Spanischen und teilweise im Katalanischen; auch im Makedorumänischen,[5] das daher seine Namensform (*arămân* < *romanus*) führt.

Ahnliches erscheint auch im Auslaut vor anlautender Konsonanz. Ital. *speme* haben wir schon erwähnt. Ferner portug.[6] *papęli, vili, sǫli, amavęli* u. s. w. Der Franzose fügt heute noch jedem Fremdwort, das mit Konsonantengruppe schliesst, eine Silbe mit *e* an: z. B. *Ulm*(*e*); und auch in seiner eigenen Sprache fügt er, wie die Volkslieder zeigen, dasselbe an: *Dors-tu, cœur*(*e*) *mignonne*; *Cueillir*(*e*) *la lavande*; *Qui vont le soir*(*e*) *faire un tour.*

2. Solche Zusatzsilben sind gewiss nicht minder auffallend als die Metathesen, umsomehr da eine Sprachgemeinschaft zwar Sonanten und Konsonanten der Hauptsilben, wie wir sahen, zu verstärken pflegt, nirgends aber ohne besonderen Grund Neben-

[1] Siehe über diese Neumanns trefflichen Aufsatz in Gröbers Zeitschrift VIII. Ich kann ihm aber nicht bei allen seinen Beispielen zustimmen.

[2] Nyrop S. 370.

[3] Suchier, Grundriss I, S. 595.

[4] Cornu, Romania XI, S. 75—79.

[5] Weigand, Olympowalachen. Leipzig 1885, S. 25.

[6] Cornu, Grundriss I, S. 778.

oder Schwachsilben neu einschiebt. Auch daran haben wir zu erinnern, dass diese Sprossilben innerhalb des heimischen Sprachguts heute, z. B. im Deutschen, nicht mehr vorkommen: nur in bestimmten Perioden und nicht überall in gleichem Masse treten sie auf. Die erstangeführten Beispiele *canif, hanap* weisen uns den Weg. Auch diese Kategorie verdankt ihren Ursprung ersichtlich ethnologischen Ursachen: sie ist neben der Metathesis ein zweites, ähnlich radikales Mittel, sich einer ungewohnten Gliederung annähernd zu bemächtigen. Das Lateinische wie das Althochdeutsche, oder unser Neuhochdeutsch sind sehr konsonantenreiche Sprachen. Wenn diese Sprachgemeinschaften eine fremde in sich aufnahmen, vermochte diese der für sie schwierigen Reihenfolge der Laute nur gerecht zu werden, indem sie, freilich sehr wider Willen, Metathesen oder häufiger noch Silbeneinschub vollzog. Wir Deutsche befinden uns den slavischen Sprachen gegenüber in genau derselben Lage: auch wir können die für uns ungeheuerlichen russischen oder polnischen Namen nur vermittelst Sprosssilben meistern.

3. Dass die Sprosssilben so wenig wie die Metathesen individuellen, sondern nur generellen Ausgangspunkt haben können, bedarf keiner Worte. Und die Thatsachen zeigen, dass hier Regelmässigkeit vorkommen k a n n (z. B. frz. *e* vor *s impurum*): aber das ist hier nicht Sache eines Lautgesetzes, sondern einer schliesslichen Vereinfachung der Doppelformen. Und im Althochdeutschen sind die Sprosssilben später überhaupt aufgegeben worden. Denn die Einschiebung neuer Schwachsilben widersprach zu sehr der herrschenden Gliederung, als dass sie sich auf die Dauer hätte überall halten können. Anders z. B. in Portugal, wo die vorrömische Bevölkerung ein grosses numerisches Übergewicht hatte, so dass diese Veränderung der lateinischen Gliederung hier teilweise eine dauernde werden konnte.

§ 15.

Dissimilation.

1. Bei der Dissimilation bin ich in der angenehmen Lage, auf eine durch Schärfe der Methode und Klarheit der Darstellung gleich ausgezeichnete Monographie verweisen zu können. Ihr

Verfasser, Maurice Grammont,[1]) hat die alte Einteilung nach regressiver und progressiver Dissimilation mit Recht aufgegeben und eine solche auf Grund der Gliederung unternommen.[2]) Er hat bewiesen, dass sich die Kategorie nur auf diesem Wege begreifen lässt.

Betrachten wird erst eine Anzahl Beispiele, die gerade in den romanischen Sprachen zahlreicher als irgend sonst sind. Lat. *finire*, frz. *fenir*; lat. *vicinus* > rom. *vecinus*; lat. *B̋ononia* > rom. *Bolonia*; lat. *máppa* > frz. *nappe*; *ŏ̋rphanínum* > frz. *orphelin*; lat. *v̋enénum* > ital. *veleno*; lat. *A̋ntonínus* > span. *Antolin*; lat. *B̋arcinóna* > span. *Barcelona*; lat. *m̋emoráre* > aspan. aportug. *nembrar*, nportug. *lembrar*; lat. *mémbrum* > surselv. *nembre*; lat. *c̋ontrariáre* > afrz. *contralier*; lat. *prűríre* > ital. *prudire*; lat. *p̋eregrínus* > rom. *pelegrinus*; lat. *fragráre* > frz. *flairer*; lat. *a̋rmárium* > afrz. *almaire*; lat. *t̋arátrum* > span. *taladro*; lat. *c̋olumnéllus* > span. *coronel*; lat. *lűsciniόla* > ital. *rossignuolo*; lat. *mártyrium* > mhd. *martel*; lat. *príor* > mhd. *priol*; lat. *túrtur* > mhd. *turtiltûba*; lat. *mármor* > mhd. *marmel*; lat. *pálliolum* > mhd. *pfeller*; lat. *rárum* > *tosc. rado*, span. *ralo*; lat. *raraménte* > afrz. *relment*; lat. *árbor* > span. *árbol*; lat. *cárcer* > span. *carcel*; lat. *mármor* > span. *marmol*; lat. *róburem* > span. *roble*; lat. *próra* > rom. *proda*; lat. *c̋ontrárium* > ital. *contradio*; lat. *a̋rmárium* > ital. *armadio*.

2. Grammont fasst seine Ergebnisse in den Schlusssatz[3]) zusammen: „la dissimilation c'est la loi du plus fort." In der That überzeugen uns sämtliche von ihm zusammengestellten Fälle von der Thatsache, dass von zwei identischen Lauten stets der innerhalb der Gliederung stärkere bleibt, der andere aber

---

[1]) La dissimilation consonantique, Dijon 1895.

[2]) Grammont (S. 147 ff.) hat vorgeschlagen, die Silbendissimilation (Haplologie, superposition syllabique) auszuschliessen. Diese gehört vielmehr in die Lehre von der Wortbildung; z. B. *ἡ[μι]μέδιμνον, ἀμ[φι]φορεύς* (vgl. Curtius, Kritik S. 85—86). Beispiele für Silbendissimilation aus dem Lateinischen (Brugmann S. 861): *se[mi]modius*, *se[mi]mestris*, *sambu[ci]cina*, *an[ti]testari*, *me[di]dialem*, *gra[ti]tulari*, *luculen[ti]tatem*, *debili[ta]tare*, *heredi[ta]tarius*, *calami[ta]tosus*, *consue[ti]tudo*, *den[ti]tio*, *ar[ci]cubii*, *por[ti]torium*, *compor[ta]trix*, *res[ti]tutus*, *nut[ri]trix*, *e[qui]quirria*, *major[iar]ius*, *vene[ni]ficus*. *Ani[en]ensis*, *vén[un]do*. Vgl. auch Meringer und Meyer, Versprechen und Verlesen S. 186.

[3]) S. 186.

durch einen nächstverwandten ersetzt wird.[1]) Unter welchen Bedingungen aber findet solches statt? Wir können dies beim Volk allerwärts beobachten, wenn es Fremdworte auszusprechen versucht. Stets macht, wovon wir bisher schon beweiskräftige Belege gefunden haben, die fremde Gliederung besondere Schwierigkeit: denn hier kann man sich nicht wie bei der Artikulationsbasis mit einfacher Substitution der eigenen begnügen, sondern man muss wenigstens den Versuch genauer Reproduktion wagen. So richtet man denn seine Aufmerksamkeit besonders auf die Symbolsilben, und erfahrungsgemäss haben diese am ehesten Aussicht, richtig nachgeahmt zu werden. Anders die Schwachsilben: mit dem geringeren Symbolwert nimmt naturgemäss auch die dafür übrige Aufmerksamkeit ab. Besondere Mühe kosten aber Worte, deren Haupt- und Schwachsilben phonetisch gleich oder ähnlich lauten. Da kann es nun nicht ausbleiben, dass nur die Haupt- oder Nebensilben genau reproduziert, in den Schwachsilben aber ähnliche Laute substituiert werden. So erklärt sich die Erscheinung der Dissimilation und ihre grosse Häufigkeit gerade in den vom Volksmund geschaffenen romanischen Sprachen.[2])

---

[1]) So auch Brugmann, Grundriss I, S. 850 (Beispiele S. 850—857): „Im allgemeinen bleibt der stärkere Konsonant und wird der schwächere dissimiliert. Stärker kann ein Konsonant sein durch seine Stellung in bestimmter Lautumgebung, durch die Nähe des Wortaccentes, durch seinen morphologischen Charakter u. dgl. m."

[2]) Anders Brugmann (Grundriss I, S. 859): „Lebhaftere, erregtere Rede begünstigt den haplologischen Silbenschwund, und wir werden es, wo die unverkürzte und die verkürzte Form nebeneinander überliefert sind, öfters mit dem Gegensatz von Lento- und Allegroform zu thun haben." Diese Erklärung reicht aber nicht aus. Denn warum werden die angeblichen „Allegroformen" nicht als Sprechfehler korrigiert, sondern treten an Stelle der „Lentoformen"? Dies kann nur geschehen, wenn Gründe zwingender Natur, wie der oben angegebene, vorliegen. Andernfalls wären die Dissimilationen blosse Sprechfehler geblieben, nach Art der von Meringer und Meyer gesammelten: *Sturm und Drang* > *Strang*; *fertig werden wollen* > *fertig wollen*; *Geben Sie mir die Vie Parisienne* > ... *Varisienne*; *Er ist jener junge Gelehrte* > *Er ist jenger Gelehrte*; *Was sollten Sie heute Abend?* > *Was heuten Sie Abend?* *Ein alter Achtundvierziger* > *Ein achtervierziger*; *Das Geld behält* > *Das Gehält*; *einen Schinken dämpfen* > *einen schimpfen*; *Münzen fälschen* > *Münschen*; *Neue Freie Presse* > *Neue Fresse*; *Bei aufgehobenem Abonnement* > *bei aufgehobenement*; *Ein Achtel gespritzt geschwind* > ... *gesprinzt!* *Du kannst ihn sehr leicht rein machen* > ... *sehr lein machen*; *früher immer* > *frümmer*; *ein kleines Schweinernes* > *ein*

3. Dass diese Fälle von Lautschwund, die wir Dissimilation nennen, generell entstehen, bleibt nach dem Bemerkten ausser Frage. Nur in einem Punkt bin ich mit Grammont nicht einverstanden. Er will auch hier Lautgesetze annehmen. Aber nach dem Wesen dieser Erscheinung können wir nur gewisse Regelmässigkeiten anzutreffen hoffen, wie es auch in der That der Fall ist.

§ 16.
Fernassimilation.

1. Eine letzte Kategorie rein phonetischer Veränderungen bilden die Fernassimilationen (Assimilation harmonique).[1] Handelte es sich in unserer Kategorie III um Angleichung zweier Nachbarlaute, so werden hier zwei benachbarte Lautgruppen einander angeglichen. Die Fernassimilation ist demnach das gerade Widerspiel zur eben betrachteten Dissimilation: Rücksichten auf die Gliederung sind hier noch weniger als bei der einfachen Assimilation zu bemerken. Phonetisch ist die Entstehung des Vorgangs wohl zu begreifen, da statt zweier nur wenig differierender Lautgruppen leicht eine und dieselbe gesetzt werden kann. Im einzelnen aber ist die Erklärung schwierig. Was sollen wir z. B. von folgenden Fällen denken, die sich geradezu zu widersprechen scheinen?[2] „En latin nous avons *quínque* pour **pínque*, inversement en germanique **fínfi* pour **fínhwi.*" Ferner *cercáre* > frz. *cherchier*, *perdícem* > frz. *perdrix*. Endlich:[3] „Le mot aujourd'hui se prononce communément aujaurdhui, parfois oujourdhui: il semble qu'il y ait assimilation harmonique, progressive dans le premier cas, régressive dans le second."[4]

Kleinernes; *F*i[li]*ale*; *Super*int[end]ent; I*n*[di*v*i]d*uell*; *S*[it*u*]*ation*; *Ein* D[ẹt]ẹ*ktiv*; I*s*[ti]*tuto Austriaco*; *politi*[sie]*ren* sie.

[1]) Beispiele bei Brugmann II, S. 847. 850; Nyrop S. 377—378.

[2]) Passy, Changements S. 189.

[3]) Passy, Changements S. 188.

[4]) Auch die sog. „falsche Kongruenz" gehört hierher, sie ist Fernassimilation im Satz. In deutschen Mundarten: ob(*st*) du hergeh*st*; dass(*en*) wir komm(*en*). Die Übertragung der Endung der 3. Plur. Präs. auf egli: egli(*no*), han*no*, voglio*no* (von der Gabelentz, Sprachwissenschaft S. 214).

2. Wenn wir auch hier unsere Frage stellen, wie es kommt, dass diese höchst ungenauen, verwirrenden Reproduktionen nicht blosse Sprechfehler[1]) geblieben sind, sondern allgemeine Geltung erlangt haben, so weiss ich vorläufig keine Antwort darauf zu geben. Sind es Eindringlinge aus der Kindersprache, wo Fernassimilationen die Regel sind?[2]) Sollte vielleicht auch hier die Gliederung eine Rolle spielen, derart dass man statt des einfachen Lauts der Hauptsilbe die Lautgruppe der Neben- oder Schwachsilbe gesetzt (*pinque* > *quinque*, *perdicem* > *perdrise*), oder dass man der Nebensilbe ihre Lautgruppe geraubt hätte (*finhwi* > *finfi*)? Sind auch diese Erscheinungen ethnologisch bedingt oder etwa gerade bei den Einheimischen entwickelt? Zwischen all diesen Möglichkeiten wage ich keinen Entscheid zu treffen. Jedenfalls liegen auch hier bestimmte Ursachen vor, welche zu ermitteln Aufgabe einer Spezialuntersuchung wäre.

3. Individuellen Ausgangspunkt können, so wenig wie alle bisher betrachteten Erscheinungen, auch die Fernassimilationen nicht haben. Für diese Doppelsetzungen müssen Ursachen genereller Art vorliegen. Doch wie dem immer sei, so viel steht fest, dass wir es bei dieser ganzen Kategorie, die übrigens nur einen verschwindend kleinen Bruchteil phonetischer Veränderungen ausmacht, kaum mit annähernder Regelmässigkeit, geschweige denn mit Lautgesetzen, zu thun haben.

§ 17.

Phonetische Veränderungen auf Grund der Bedeutung.

1. Wir verlassen jetzt das Gebiet der rein phonetischen Wortveränderungen und haben von denjenigen phonetischen

---

[1]) Siehe Meringer und Meyer (S. 52 ff.): „O wie st*ill* ist hier zu füh*l*en, was die Seele glücklich macht“; Wie ein Bot*an*iker Blumen s*âmm*elt; Omnia *me*(c)a *me*cum porto; Meine Er(*p*)*f*ahrungen zu *Pf*erd; Qu*e*(*l*)ksi*l*ber; We*r* k(*r*)ümmert sich da*r*um? schäb(*r*)iger*e*; Cicero stand an der Sp(*r*)itze von *R*om; Des heiligen römi*schen* Rei(*t*)*sche*s d*eutscher* Nation; Nach *Inn*sbruck aus M*ün*chen > Nach (M)innsbruck; Hof*ra*(*ff*)*t* K*rafft* — Ebing; Grosses Inter(*dr*)esse *dr*an; fo*r*(*s*)*t*wu*rst*eln; Gi(*p*)*f*ttro*pf*en; Mit dem Ge*d*(*r*)anken ver*tr*aut gemacht; nach*d*(*r*)enken *dr*über; man kann sich keinen *b*(*l*)esseren *Pl*atz wünschen; An dem Tische d(r)itzen (= sitzen) nur drei; Konntest aber *d*(*r*)och *dr*oben; *G*(*r*)ams*kr*ickel*kr*ügeldeckel.

[2]) Vgl. Nyrop S. 378—379.

Veränderungen zu reden, welche an Wort und Flexion auf Grund der Bedeutung vollzogen worden sind. Es handelt sich hier um die Erscheinungen der „Analogie“ [1]) und „Kontamination“.

Analogie giebt es zweierlei: entweder eine Ausgleichung im Paradigma, d. h. innerhalb einer und derselben Flexion (z. B. wenn *amóns* durch ein *aimóns* ersetzt wird, das nach *áim, áimes, áimet* neu gebildet ist: es handelt sich hier vorzugsweise um Ausgleichung des Ablauts. Paul nennt diese Art „stoffliche Analogie“. Oder eine Ausgleichung der verschiedenen Paradigmen unter sich, von einem gleichwertigen Flexionstypus zum andern (z. B. wenn die lat. V. Deklination im Romanischen zu Gunsten der lat. I. aufgegeben und *dies* durch *dia* ersetzt wird). Paul nennt diese Art „formale Analogie“. Wir sehen, dass der Sprechende dort die Gemeinsamkeit der Wortbedeutung, hier diejenige der Flexionsbedeutung assoziiert und so zu seiner Neubildung geführt wird. [2])

Bei der Kontamination sind ebenfalls zwei Arten zu unterscheiden: einmal Association identischer oder ähnlicher Bedeutungen der Synonyma (z. B. wenn aus lat. *altum* und frk. **hauh* ein *haut* neu gebildet wird); ferner Association konträrer Bedeutungen (z. B. wenn aus lat. *gravis* nach lat. *lęvis* ein *gręvis* > *grief* neu geschaffen wird). Alle diese Erscheinungen, sowohl Analogie als Kontamination, gehören,

---

[1]) Curtius (Kritik S. 36—37) bemerkt: „In der neuesten Grammatik finde ich für den Begriff συνεκδρομή folgende Ausdrücke: 1. Analogiebildung, auch bloss 'Analogie' oder 'falsche Analogie', 'mistaken analogy'. 2. Formübertragung (Scherer) — Uniformierung. 3. Parallelbildung — Pendantbildung. 4. Association. 5. Angleichung und Ausgleichung. 6. Verschleppung. 7. Contamination — Vicariatsbildung. 8. Stumpfsinnige Übertragung. 9. Die Form *a* hat ihr *x* von *b* bezogen.“ — Ferner manche andre Ausdrücke, z. B. Verflechtung, Verschmelzung, Kreuzung, Rückbildung, für verschiedene Unterarten dieses Vorgangs.

[2]) Mit K. Brugmann (Stand der Sprachwissenschaft S. 52) halte ich die Analogie für erst später eingetreten: „Überall wurde die Form erst von der Änderungsneigung ergriffen, wenn auch vielleicht nur in geringem Grade, dann erst konnte die Wirkung des lautlichen Faktors durch den andern, die Analogie, wieder aufgehoben werden.“ — Anders Ascoli (Briefe S. 113): „Wir glauben, dass die etymologische Evidenz, mag sie nun auf lexikalischem oder grammatikalischem Gebiete liegen, innerhalb bestimmter Grenzen im Stande ist, instinktiv gegen das Eintreten der lautlichen Veränderung zu schützen.“ Dies hiesse aber, den Sprechenden irgend eine Absicht zuzuschreiben, welche bei Analogie wie bei Kontamination gewiss ausgeschlossen ist.

genau genommen, überhaupt nicht in die Lautlehre, sondern in die Flexions- und Wortbildungslehre. Wir haben in § 5 beobachtet, wie wesentlich diese fundamentale Unterscheidung für die neuere Sprachforschung in Theorie und Praxis geworden ist.[1])

2. Ein Problem von grosser Wichtigkeit kann hier nicht unerörtert bleiben. Aus welchen Ursachen haben die indogermanischen Sprachgemeinschaften im Laufe der Jahrtausende ihr einst so reiches Sprachgut an Worten und Flexionen zum grossen Teil aufgegeben? Wodurch ist es möglich geworden, dass wir an stelle der kaum übersehbaren Fülle von Flexionstypen, deren phonetische Mannigfaltigkeit überdies durch den Ablaut wesentlich bereichert war, im heutigen Englischen und ähnlich in den romanischen Sprachen eine solche Armut an Flexionen vorfinden? Und nicht mit Unrecht hat man das Englische mit den isolierenden Sprachen, wenigstens äusserlich, verglichen. Der Unterschied springt so sehr in die Augen, dass man, wie wir in § 4 sahen, darauf früher die These von einer Organisations- und einer Zerstörungsperiode der Sprache gebaut hat. Man halte die Frage nicht etwa mit der Erwiderung für erledigt, dass kein Bedürfnis nach Dualis, Instrumentalis, Lokativus und all dem andern verlorenen mehr vorhanden gewesen sei. Hätten die Indogermanen ein Bedürfnis nach solcher Mannigfaltigkeit der Flexionstypen im Ganzen und im Einzelnen nicht gehabt, so hätten sie dieselben sicher nicht geschaffen. Und es ist nicht zu leugnen, dass diese Reichhaltigkeit dem, der sie besass, von grossem Wert und Nutzen war. Das Symbolisieren seines Erlebens war ihm ohne Zweifel in feinerer und präziserer Weise möglich als etwa dem heutigen Engländer. Ohne Grund, so viel steht fest, wird etwas mühsam geschaffenes nicht preisgegeben.

Ganz anders als für den Besitzenden liegen die Dinge für den Lernenden. Nicht etwa für das Kind der betreffenden Sprachgemeinschaft: denn man hat nichts davon gehört, dass etwa die litauischen Kinder mit der Spracherlernung mehr Mühe haben als die englischen, wenn auch dem Gedächtnis dort weit mehr zugemutet wird als hier. Wohl aber haben wir alle selbst den Vorzug des Englischen vor flexionsreichen Sprachen, etwa dem Russischen, oft genug zu schätzen und zu ermessen Gelegen-

---

[1]) Für alles Nähere verweise ich auf die betreffenden Kapitel bei Paul[3].

heit gehabt. Darum ist das Französische für den Deutschen so sehr viel leichter als umgekehrt, und darum macht der Franzose so sehr viel mehr Flexionsfehler im Deutschen als umgekehrt wir im Französischen. Ja, die Erfahrung giebt uns den Lehrsatz an die Hand, dass der Angehörige einer flexionsärmeren Sprache die flexionsreichere selten ganz korrekt sprechen lernt, wohl aber das Andere möglich ist. Hier allerdings scheint die „Bedürfnisfrage" vorhanden zu sein: da der Engländer selbst nur Ein Genus der Nomina hat, könnte er, nicht mit Unrecht von seinem Standpunkt, die drei Genera des Deutschen für „entbehrlich" halten. Doch im Grunde handelt es sich nicht um ein Nichtwollen, sondern um ein Nichtkönnen. Wer so gut wie gar keine Flexion im indogermanischen Sinne besitzt, der wird sich, wenn er als Erwachsener eine fremde Sprache lernt, niemals des ihm ungewohnten Flexions- und Wortreichtums ganz bemächtigen können. Er vollzieht, ob auch wider Willen, beständig Analogieen und Kontaminationen aller Art. Um wie viel mehr aber wird dies dann geschehen, wenn ein Angehöriger einer agglutinierenden oder isolierenden Sprachgemeinschaft eine flektierende Sprache erlernen soll? Auch dieser Fall ist innerhalb der indogermanischen Sprachgeschichte nachweisbar mehr als einmal eingetreten.

Aber auch wenn der Lernende einer reich flektierenden Sprachgemeinschaft angehört, so lernt er, wie die Erfahrung zeigt, doch stets nur einen Bruchteil vom Wort- und Flexionsschatz der fremden Sprache. Er glaubt, und hat damit nicht Unrecht, dieselbe genügend zu beherrschen, wenn er das am meisten im Gebrauch befindliche, dasjenige, was er am häufigsten hört, seinerseits sicher handhaben lernt. Das seltenere lässt er regelmässig fallen. Wenn in den romanischen Sprachen das lateinische Plusquamperfektum nur in wenigen Resten erhalten blieb, so war dies wohl die Folge davon, dass dieses Tempus selten in Gebrauch war und neben dem Perfektum nur wenig in Betracht kam, überdies bald durch das analytische Plusquamperfektum verdrängt wurde. Und wenn die lateinische vierte und fünfte Deklination in der romanischen zweiten und ersten aufgingen, so lag auch dies an der Seltenheit des Gebrauchs. So viel jedenfalls glaube ich durch diese Andeutungen wahrscheinlich gemacht zu haben, dass, wenn phonetisch stark veränderte indogermanische Sprachen zugleich flexionsarm geworden,

phonetisch altertümliche dagegen zugleich flexionsreich geblieben sind, die Ursache auch dafür in der Ausdehnung der betreffenden Sprachgemeinschaften auf ursprünglich fremde zu suchen ist.

3. Wir kommen zu unserer, auch hier zweifachen Schlussfrage. Erstens: haben Analogiebildungen und Kontaminationen individuellen oder generellen Ausgangspunkt? Im ersteren Fall müssten wir ungenügende Spracherlernung seitens der Kinder als Ursache annehmen.[1]) Dass dem aber nicht so sein kann, davon haben wir uns in § 6 überzeugt. Auch die phonetischen Veränderungen auf Grund der Bedeutung können nur unter der Voraussetzung allgemein werden, d. h. des Charakters von „Sprechfehlern"[2]) entbehren, wenn sie von Anfang an generell bedingt sind: die Spracherlernung seitens fremder Sprachgemeinschaften ist eine solche generelle Bedingung.

Zweitens: sind es regelmässige oder nur vereinzelte Erscheinungen? Bei den Analogieen meist das erstere: denn die gesamten Fälle der betreffenden Flexionsform pflegen, wenigstens im Verbum, verändert zu werden, sodass oft nur ein vergessenes Adverb oder etwas ähnliches vom echtphonetischen Lautstand zeugt.[3]) Bei den Kontaminationen dagegen liegen naturgemäss nur vereinzelte Fälle vor.[4])

---

[1]) So Wallensköld (Toblerband S. 297): „Es dünkt mich, als ob diese associativen Lautveränderungen, ebensogut wie die Metathesen, Dissimilationen u. s. w. nur durch irrtümliche Sprechweise solcher Personen — besonders Kinder — zu erklären sind, welche die auszusprechende Wortform noch nicht genau kennen."

[2]) Meringer (S. 26 und S. 70): Die Studenten haben demonst*r*art; Mit M. möchte ich nicht anb*an*den; Aus dem Harnisch bringen; Ich kann nicht zwei Fliegen auf einmal dienen; Er setzt sich auf den Hinterkopf; Momente, die dabei ins Gewicht fallen; Er brach(te) einen Toast aus; Wenn er nicht begabt *hat* Begabung — ist); Den keines menschl*ichen* Fuss noch erreicht hat; Man tappt ins *Blinde*.

[3]) Dies meinte R. Löwe (Zeitschrift für Volkskunde I, S. 56—57) mit den Sätzen: „Das gemeinsame Wortelement einer Formenreihe, das bei demselben Individuum an gleichem Zeitpunkte unter den gleichen Bedingungen auf dem Wege analogischer Neuschöpfung durch ein anderes Wortelement verdrängt wird, muss in sämtlichen dieser Reihe angehörigen Formen dieser Umbildung unterliegen. ... Die Wirkung der Ausnahmslosigkeit der Analogiebildung kann gerade wie die der Ausnahmslosigkeit des Lautgesetzes von jüngeren Lautgesetzen und Analogiebildungen wieder durchbrochen werden." Wenn er aber die Analogiebildungen darum den Lautgesetzen gleichstellt, so kann ich ihm nicht mehr beistimmen.

[4]) Nur anhangsweise sei hier eine Art Fälle erwähnt, von der mir

§ 18.
Kultursprachen.

1. Einer der wichtigsten Fortschritte der neueren Sprachforschung besteht, wie wir in § 5 gesehen haben, darin, dass der Wesensunterschied von Mundart und Kultursprache schärfer als zuvor erkannt und bestimmt worden ist. An den grossen Beispielen von Athen, Rom und Paris können wir den Prozess dieser Sonderung verfolgen. Zu Anfang gab es hier einheitliche Sprachgemeinschaften, wo allein durch die Kontrolle des Gehörs das Sprechen aller Mitglieder in Lautstand, Wort und Flexion, und in der Syntax gleichmässig geregelt wurde. Sobald aber in diesen drei Städten eine Kultur höherer Art entwickelt worden war, bedurfte man einer in Wort und auch Äusserung sorgfältiger gepflegten und fester konstituierten Sprache. Da aber diese höhere Kultur zunächst auf gewisse soziale Kreise beschränkt blieb, wurde auch diese gewähltere Sprache ausschliesslich dort gesprochen. So folgte der kulturellen allmählig auch eine sprachliche Trennung: neben die Mundart trat die Kultursprache. Bald aber wurde diese auch in Nachbarstädten, und wo man sonst der neuen Kultur teilhaftig zu werden suchte, aufgenommen. Daraus folgte mit Notwendigkeit im Laufe der Entwicklung zweierlei: erstens gelangten fremde Bestandteile in diese Kultursprache, und zweitens bemühte man sich um eine Regelung und immer festere Konsolidierung der Kultursprache: so erklärt sich ihr doppelter Charakter als einer

---

und andern aus Erfahrung nichts bekannt ist, die sogenannte „lautliche Analogie". Als Beispiel „lautlicher Analogie" führt Ascoli (Briefe S. 179) an: „Bekanntlich haben ital. *pieno* voll, *pieve* Pfarre, *piega* Falte ein *i*, dessen Ursprung auf die lateinische Lautfolge *pl* (*plj*) zurückgeht, und müssten eigentlich die geschlossene Aussprache des folgenden *é* aufweisen, da dasselbe lateinischem *ē* oder *ĭ* entspricht. Sie haben aber im Gegenteil *ę* (*pięno*), und zwar weil, wie wiederholt bemerkt worden ist, diese wenigen Beispiele von *ię* in die zahlreiche Reihe der gesetzmässigen *ię* (*pięde* Fuss, *mięto* ich ernte) hinübergezogen wurden; es handelt sich einfach darum, dass eine sehr häufig ausgesprochene Lautverbindung eine ungewöhnliche absorbiert und sie dadurch unregelmässig werden lässt." Vgl. ferner Schuchardt, Lautgesetze S. 8; Wallensköld, Toblerband S. 299. Die Frage verlangt eingehende Untersuchung. Nur soviel sei hier bemerkt, dass auch, wenn wir es hier mit einer weiteren Kategorie zu thun haben, daraus gegen Kategorie I—IV keine Schlüsse gezogen werden können.

Mischsprache und einer vorschriftsmässigen d. h. Normsprache. Durch beides schied sie sich für immer scharf von der Mundart. Mehr und mehr erlangte sie das Übergewicht über die letztere: denn als Kulturmittel erfüllte sie ihren Zweck ganz anders als diese, ja wir können sie als Sprache in potenziertem Sinne bezeichnen.

Später nahmen auch die unteren sozialen Schichten der grossstädtischen Bevölkerung an der neuen, höheren Kultur und damit an dem neuen Kulturmittel teil. Die angestammte Mundart wurde aufgegeben, weil jeder gesellschaftlich aufstrebende sich ihrer zu entledigen suchte. Die ursprünglich exklusive Sprache der Gebildeten wurde im Munde der Menge zur Gemeinsprache der Stadt und der nächsten Umgegend, wobei es nicht ausbleiben konnte, dass auf Grund der Mundart manche Neuerungen vollzogen wurden. Daneben aber blieb die erstere als Standessprache nach wie vor bestehen, da sich die höheren Kreise an den Neuerungen der Gemeinsprache naturgemäss nicht beteiligen wollten. Diese Standessprache ist im wesentlichen also nichts anderes als die altertümlicher bewahrte, sorgfältiger geregelte Normsprache. Wie früher Kultursprache und Mundart, so standen jetzt die aus der ersteren hervorgegangene Standessprache der Gebildeten und die Gemeinsprache des grossen Volkes neben einander. So verhielten sich in Rom das klassische und das vulgäre Latein, *sermo urbanus* und *sermo plebejus.*[1])

Diese *κοινή* blieb aber nicht auf ihren Ausgangspunkt beschränkt, sondern wurde schliesslich Gemeingut grosser Ländergebiete, ja ganzer Weltteile: so erlangte das hellenistische Griechisch in den Reichen der Diadochen, das Vulgärlatein in den nichtgriechischen Gebieten des Imperium Romanum den Rang einer Weltsprache.

Dies ist der Weg von den einheitlichen Sprachgemeinschaften zu dem Gegensatz von Kultursprache und Mundart, und zu der Spaltung der ersteren in Standes- und Gemeinsprache. Geschwiegen habe ich von der sogenannten Schriftsprache, der man immer noch zu grosse Bedeutung beilegt. Einmal ist zu sagen, dass sie nichts selbständiges ist, da sie der Kultur- beziehungsweise Gemeinsprache immer erst nach-

---

[1]) Anders Schuchardt, Vocalismus des Vulgärlateins S. 47.

folgt.[1]) Und ferner ist es eine schwere Selbsttäuschung, wenn jemand sich einbildet, er spreche „nach der Schrift“:[2]) das gilt nur für Syntax und Flexionsformen, aber phonetisch associiert jeder Sprechende mit den Schriftsymbolen dasjenige, was ihm geläufig ist. Für die Lautlehre besteht die Schriftsprache überhaupt nicht als eigene Gattung. Wo man heute vom phonetischen Standpunkt die „Schriftsprache“ erwähnt, kann man einzig und allein jene Standessprache der höher Gebildeten, die Kultursprache im engeren Sinn, darunter verstehen, da diese vorzugsweise schriftlich fixiert zu werden pflegt.

2. Leicht zu begreifen ist die Thatsache, dass eine Kultursprache auf fremdsprachlichem Boden als normative Standessprache mehr Aussicht hat, unverändert erhalten zu bleiben, als da, wo ihr eine Gemeinsprache zur Seite tritt. So erklärt sich die teilweise Altertümlichkeit des Anglonormannischen in England, des Kastilianischen in den nicht völlig hispanisierten Teilen des spanischen Amerika,[3]) des Englischen in Irland,[4]) des Deutschen bei den Gebildeten in der Schweiz. Auch bei der neuhochdeutschen Kultursprache ist vielleicht beachtenswert, dass sie von dem nach dem slavischen Prag verpflanzten Ostfränkischen als der Hofsprache der Luxemburger ihren Ausgangspunkt genommen hat.[5])

3. Nicht unwesentlich für die Art der Zusammensetzung einer Kultursprache scheint es zu sein, welcher Art das Kulturzentrum gewesen ist, ob eine grössere Stadt von Bedeutung oder ein Hoflager. Wenn wir einerseits an Athen, Rom, Paris, Florenz, London denken, andererseits an die merkwürdig gemischte provenzalische oder neuhochdeutsche Kultursprache, so wird uns klar, dass dort phonetisch die heimische Mundart ein ganz anderes Übergewicht behielt als hier. Wir können also sagen, dass Hofsprachen in weit höherem Masse Mischsprachen sind als Stadtsprachen. So bemerkt Ascoli:[6]) „Una lingua nazionale altro non può e non deve essere, se non l'idioma vivo

---

[1]) Vgl. H. Suchier, Gröbers Grundriss I, S. 572.
[2]) Bremer, Phonetik S. 198.
[3]) Siehe oben S. 445.
[4]) Hempl a. a. O. S. 41.
[5]) Bremer, Brockhaus S. 79 ff.
[6]) Saggi ladini I, S. IX.

di un dato municipio; deve cioè per ogni parte coincidere con l'idioma spontaneamente parlato dagli abitatori contemporanei di quel dato municipio, che per questo capo viene a farsi principe, o quasi stromento livellatore, dell' intiera nazione."

4. Die Romanen haben vermöge ihrer kulturellen Leistungen besonders viele Kultursprachen entwickelt. Den neunzehn alten Sprachgemeinschaften, die wir in § 8 angenommen haben, sind nicht weniger als neun romanische Kultursprachen gegenüberzustellen. Deren älteste ist die provenzalische, die im wesentlichen auf der limousinischen Mundart zu beruhen scheint. Von diesem Zentrum muss sie demnach ausgegangen sein. Sie war eine Zeit lang die Kultur-, und zwar die Hofsprache von ganz Südfrankreich, Katalonien und Aragon, teilweise auch von Oberitalien. An Alter und Bedeutung kam der limousinischen die französische Kultursprache gleich, welche, wie Suchier gezeigt hat, als sogenanntes „Normannnisch" auch in der Normandie und in England gesprochen und geschrieben worden ist. Den Rang von Kultursprachen erlangten aber auch das Pikardische, das lange neben dem Französischen gleichberechtigte Schriftsprache war, und das Frankoprovenzalische,[1]) letzteres nur in untergeordnetem Masse. In Italien wurde eine Kultursprache erst am Hof von Palermo, dann vorzüglich in Florenz ausgebildet. Auf der Pyrenäenhalbinsel gelangte zunächst die galizisch-portugiesische Sprachgemeinschaft zum Besitz einer Kultursprache, vielleicht weil hier das Provenzalische am fernsten und daher fremdesten war. Kulturzentrum war zuerst Santiago di Compostella, nachher Lissabon. Erst später folgte Kastilien, wo Alfonso X. sich als Dichter noch der portugiesischen Hofsprache bediente. Die Hauptstädte Burgos, Toledo und Madrid bildeten die Zentren. Später wurde auch am Hof von Aragon eine katalanische Kultursprache konstituiert. Zuletzt erlangte Rumänien eigene Kultur und Kultursprache. Im Rang von Weltsprachen haben sich kürzere Zeit Spanisch und Italienisch, dauernd das Französische behauptet.

5. Haben wir innerhalb einer nur durch das Gehör kontrollierten Sprachgemeinschaft generellen Anfang als

[1]) Ascoli bezeichnet schon das Alexanderfragment als frankoprovenzalisch (Arch. glott. ital. III, S. 64).

notwendige Bedingung sämmtlicher phonetischer Veränderungen erkannt, ohne welche diese überhaupt nicht durchzudringen vermocht hätten, so ist umgekehrt bei der Kultursprache der Ausgangspunkt der Verbreitung ein individueller. Nicht die Majorität, sondern die Minorität ist hier massgebend. In allem, auch in phonetischen Dingen, sucht man sich nach bestimmten Autoritäten zu richten, gleichviel ob es sich um Erhaltung oder Veränderung handelt. So wird auch das Sprechen Gegenstand sozialen Aufwärtsstrebens, kürzer ausgedrückt der Mode.

6. Diesen Vorgang haben die Gelehrten im Auge gehabt, welche individuellen Ausgangspunkt aller phonetischen Neuerungen betont haben. So sagte am deutlichsten Friedrich Müller:[1] „Wenn ich mir einen Vergleich erlauben darf, dann würde ich die Lautgesetze mit jenen Gesetzen vergleichen, welche in den Bereich der menschlichen Sitten und Gewohnheiten gehören, z. B. um ein ganz einleuchtendes Beispiel zu wählen, mit den Gesetzen der Mode.“ Seine Ansicht wurde seinerzeit allgemein abgelehnt, aber für die Kultursprache wenigstens hatte er Recht. Auf diese beschränkt Burdach dieselbe:[2] „Wie die Verbreitung einer Mode, so entspringt auch das Fortschreiten einer Sprach- vielmehr noch einer Schreibgewohnheit dem Übergewicht, der überlegenen Lebenskraft einer Kultur, einer gesellschaftlichen Macht.“ Dagegen dehnt noch Bezzenberger jene an den Kultursprachen gemachte Beobachtung auf die Mundarten aus:[3] „nach der Aussprache jenes einen oder jener wenigen richten sich aus Gründen des Geschmacks, mehrere und indem diese nun auch ihrerseits Gefallen an der neuen Sprechweise hervorrufen, verbreitet sich dieselbe weithin und kann zunächst innerhalb des Dialektes, in dem sie zuerst auftrat, weiter aber auch innerhalb der Sprache, welcher dieser Dialekt angehört, die allein und überall ausschliesslich herrschende werden. Sie kann das werden, sie muss es nicht, denn es besteht die Möglichkeit, dass sie nicht allgemein, sondern nur partiell Gefallen und Nachahmung findet. ... Findet eine Sprechweise allgemein Gefallen, so entsteht ein ausnahmsloser 'Lautwandel', ein ausnahmsloses 'Laut-

---

[1]) Techmers Zeitschrift I, S. 218.
[2]) Vom Mittelalter zur Reformation, Halle 1893, S. XII.
[3]) Gött. Gel. Anzeigen 1879, S. 651. 653.

gesetz'; findet sie nur partiell Gefallen, so entsteht ein nicht ausnahmsloser 'Lautwandel', ein den Umständen nach mehr oder weniger von Ausnahmen durchlöchertes 'Lautgesetz'." Ebenso Collitz:[1]) „Die lautliche Umwandlung, welche — anfangs vielleicht als blosse Lautneigung — auf beschränktem Raume zum Durchbruch gekommen ist, überträgt sich allmählich auf eine grössere Anzahl von Individuen. Sie gefällt denen, welchen sie aufgefallen ist, sie wird Mode, sei es dass man ihr aus Bequemlichkeit, aus ästhetischen Rücksichten oder aus irgend einem anderen Grunde folgt. Aber man folgt ihr nicht unbewusst, man weiss, dass man einem neuen Brauche huldigt und man will diesem Brauche huldigen. Auch pflegt man zu schwanken, ehe man sich der aufkommenden Gewohnheit konsequent anschliesst. Ein und dasselbe Individuum kann in derselben Minute in demselben Satze seinem alten Sprachgebrauche folgen und gleich darauf der neuen Sprechweise seine Worte assimilieren, oder umgekehrt erst der neuen Mode sich anschliessen und sogleich in die alte Gewohnheit zurückfallen." Und neuerdings Bremer:[2]) „Die organische Lautveränderung bleibt immer auf einen kleinen Kreis von Personen beschränkt, örtlich oder sozial. Ausnahmslos ist der Lautwandel nicht an sich, sondern er wird es erfahrungsmässig erst durch die Mischung der einzelnen Individualsprachen innerhalb derselben Verkehrs- und Sprachgenossenschaft. Die lautlichen Veränderungen, die eine ganze Sprache durchgemacht hat, sind, wie alle Veränderungen der Sprache überhaupt, bei der grossen Mehrzahl der Sprachgenossen nicht organisch entstanden, nicht autochthon, sondern von jenem kleineren Kreise, mit dem die übrigen in sprachlichem Austausch stehen, im Laufe der Generationen übernommen worden. ... Lautgesetze (in dem herkömmlichen Sinne) giebt es nach meiner auf induktivem Wege gewonnenen Überzeugung nicht. Der autochthone, organische Lautwandel vollzieht sich entweder, meist aus irgend welchen Gründen der Bequemlichkeit, mechanisch in der Sprache einer Anzahl von Individuen: individueller Lautwandel; oder er vollzieht sich in der Sprache einer jüngeren Generation: generationeller Lautwandel." Durch die ausschliessliche Betrachtung der Kultursprache wurde schon Whitney[3]) zu seinem

[1]) Anz. f. d. Alt. 1879, S. 321.
[2]) Deutsche Phonetik S. XIV.
[3]) Leben d. Sprache S. 74.

oben besprochenen Lehrsatz geführt: „Die eigentlich wirkende Ursache eines bestimmten Lautwandels ist immer die, dass es irgend einer Gemeinschaft von Menschen, die auch anders verfahren konnte, gerade so beliebt hat.“ Alle diese Gelehrten haben eine an sich richtige Beobachtung falsch angewendet: so ist der Irrtum zu stande gekommen, auf den sich die Gegner der Lautgesetze noch heute mit Vorliebe stützen.

7. Von irgend welcher Ausnahmslosigkeit, auch nur Regelmässigkeit[1]) phonetischer Veränderungen kann bei der Kultursprache naturgemäss nicht mehr die Rede sein. Das ist schon durch die Thatsache des individuellen Ausgangspunktes bedingt.

§ 19.
Privatsprachen.

1. Während die Kultursprachen über die Grenzen der alten Sprachgemeinschaften hinausgreifen, existieren innerhalb der Kultursprachen kleinere soziale Kreise, deren Wort- und Formenschatz gewisse Abweichungen von der Kultursprache beziehungsweise Mundart aufweist. Das Wesen dieser Privatsprachen, wie ich sie in Ermanglung einer allgemeinen Bezeichnung nennen möchte, liegt darin, dass man sich nur den sozial Nächststehenden verständlich machen und es den andern eventuell sogar unmöglich machen will zu verstehen, was man sagt. Mit oder ohne Absicht werden gewisse Veränderungen mit den geläufigen Worten vorgenommen. Es handelt sich teils um eigentlich phonetische Änderungen, teils um die Wortbildung.

---

[1]) Vgl. Bremer (Phonetik S. 14): „Es ist nachgewiesen, dass das Zäpfchen-*r* oder dessen Substitutionslaute, wie sie in den meisten grösseren Städten, ja in ganzen Landschaften in Deutschland heute gesprochen werden, ursprünglich auf einer Nachahmung der französischen [Pariser] Aussprache beruht. Was aus Frankreich kam, das war feiner als das Einheimische. Wer als feiner Mann gelten wollte, bemühte sich daher, das vordere Zungen-*r* mit dem modernen hinteren *r* zu vertauschen.“ Dazu P. Passy (Changements S. 152): „Le changement de la linguale *r* en velaire *R* est très fréquent, on le trouve comme particularité individuelle ou locale, presque partout où existe *r* ... En Angleterre, tandis que le nord prononce *r* et le sud ɹ, une partie du Northumberland dit *R*, qui se trouve aussi ailleurs comme ‘défaut de prononciation’.“ Am eingehendsten hat über diese Frage Trautmann (Anglia III, 1880, S. 208—222) gehandelt.

2. Vor allem ist hier die **Kindersprache** zu nennen,[1]) und hier besonders die Eigennamen, deren Kürzungen aus Kindermund stammen und als Beweise gegen die Lautgesetze schwerlich ins Feld geführt werden können.[2]) Man merkt diesen Kosenamen meist ihre Herkunft deutlich an: *Anna* > *Nana*, *Annette* > *Nannette*, *Mimi*, *Nini*, *Lolo*, *Lili*, *Loulou*. *Basium* > *bais* und *tante* sind ebenfalls in die Kultursprache eingedrungen.

3. An zweiter Stelle sind Ausdrücke des **Argot**[3]) zu nennen, wie *absynthe* > *abs*, *omnibus* > *bus*, *sapristi* > *pristi*, *vélocipède* > *vélo* u. s. w. Teilweise dringen diese Wortveränderungen schliesslich in die weitesten Kreise. Auch sie hat man gegen die Lautgesetze aufgeführt. Darüber bemerkt richtig P. Passy:[4]) „Les syllabes finales des mots *aristo*[*crate*], *benef*[*ice*], *Boul*[*evard Saint*] *Mich*[*el*], ont disparu, non pas parce qu'elles étaient faibles, mais parce qu'elles étaient superflues pour l'intelligence, — superflues, s'entend, dans le cercle restreint des gens qui parlent tel ou tel argot special."

4. Manchmal verändert man ein Wort aus **religiöser Scheu**. Bei den primitiven Völkern führt ein von den Medizinmännern auferlegtes „Tabu" oft zur Entstellung der ganzen Sprache.[5]) Bei uns sind ähnliche Erscheinungen *Teufel* > bayr.

---

[1]) Vgl. Nyrop S. 378. 389.

[2]) Curtius (Kritik S. 84—85) machte auf die Abkürzungen in Personennamen aufmerksam, wobei er auf „Fick, Die griechischen Personennamen" verwies. „Es ist urkundlich erwiesen, dass *Ζεῦξις* die kurze Form oder der Kurzname (Kosename) von *Ζεύξιππος* ist." Man könne diese Formen weder durch ein Lautgesetz noch durch Analogiebildung erklären. „Und ähnlich wird es in andern Sprachen, z. B. im Deutschen sein, wo gewiss niemand *Hinz*, *Kunz*, *Götz* und ähnliches etwa als Analogiebildung nach *Schütz*, oder was sonst einem einfallen mag, erklären wird." — Delbrück (Neueste Sprachforschung S. 29) bemerkte gegen diesen Einwand: „Es unterliegt keinem Zweifel, dass die Kosenamen aus Vollnamen auf dem Wege einer sonst nicht nachweisbaren Kürzung hervorgegangen sind, und es ist klar, dass in Formen wie *Bob* aus *Robert*, *Dick* aus *Richard* alle Lautgesetze auf den Kopf gestellt sind. Wie sind diese seltsamen Vorgänge zu erklären? Offenbar haben wir es hier mit Bildungen der Kindersprache zu thun, die in die Sprache der Erwachsenen aufgenommen sind. ... Ich sehe also die Kosenamen als Lehnwörter an und kann deshalb die an ihnen auftretenden Lauterscheinungen nicht als Ausnahmen gelten lassen."

[3]) Nyrop S. 390.

[4]) Changements S. 141—142.

[5]) Sayce, Introduction I, S. 205.

daixl (neben lautgesetzlichem *daifi*), *diable* > *diantre*, *mort de Dieu* > *morbleu*.

5. Ferner sind hier die Jargons gewisser Berufskreise zu nennen. Besonders bemerkenswert ist der der Offiziere, weil sich hier, aus einem zwingenden Bedürfnis, eine Veränderung der Artikulationsbasis und damit ausnahmslose Lautsubstitutionen entwickelt haben. Gemeint ist die stark nasalierende Aussprache, verbunden mit Schnarren. Von der Gabelentz [1]) bemerkt darüber: „die eigentümlich schnarrend näselnde Sprache, die man früher nur in preussischen Offizierskreisen hörte, kommt immer mehr in Übung. Für das militärische Kommando ist sie zweckmässig und bequem, weil weithin vernehmbar, und so erklärt es sich wohl, dass sie auf dem Exerzierplatz in Aufnahme gekommen und von da zu einer Art Standessprache geworden ist. Die Offiziere entstammen aber den höheren und höchsten Ständen und zählen überall zur ersten Gesellschaft. Innerhalb dieser bilden sie eine durch ihre Geschlossenheit mächtige Körperschaft, der anzugehören den Ehrgeiz reizt. Wer es kann, wird mindestens Reserveoffizier und kehrt dann auch im Zivilleben die militärische Seite heraus. Dahin gehört auch der militärische Ton der Rede, den jetzt schon Leute nachäffen, die nie einen Degen getragen haben. Interessant ist es, dass man Ähnliches auch in Österreich beobachten kann."

6. Ganz für sich stehen die eigentlichen Geheimsprachen, besonders der Gauner, wo der Wortschatz teils fremden Sprachen entlehnt, teils durch Einfügung bestimmter Silben für den Uneingeweihten völlig unkenntlich gemacht wird. So hat uns Graf Nigra eine Geheimsprache des Val Soana geschildert.[2])

§ 20.

Giebt es Mundarten?

1. Eine letzte Betrachtung soll dem heutigen Verhältnis von Mundart und Kultursprache gewidmet sein. Die Erfahrung lehrt, dass überall in den modernen Kulturstaaten die erstere, schneller oder langsamer, verdrängt wird. Wo einmal

---

[1]) Sprachwissenschaft S. 194.

[2]) Arch. glott. ital. II, S. 53—60.

allgemeine Schulpflicht eingeführt ist, und die heranwachsende Generation vom Lehrer im Lesen und Schreiben der Kultursprache unterrichtet wird, da ist die teilweise Aufgabe der Mundarten eine notwendige Folge. Beschleunigt wird diese Verbreitung der Gemeinsprache überdies durch die allgemeine Militärpflicht, ferner durch die Presse, und nicht zuletzt durch die Verkehrsmittel der Gegenwart.

2. Wie wir dies schon bei der Aufnahme einer fremden Sprache festgestellt haben, wird auch hier das Phonetische nur sehr unvollkommen nachgeahmt, vielmehr nimmt man nur grössere oder kleinere Teile des gemeinsprachlichen Wort- und Formenschatzes herüber, welche dann als Fremdworte neben die Erbworte der Mundart treten. So entsteht, was den Lautstand betrifft, eine heterogene Mischung. Bremer[1]) drückt sich darüber folgendermassen aus: „Bei dem lebendigen Austausch, der heutzutage wegen des gesteigerten Verkehrs stärker als früher zwischen den Mundarten stattfindet, wandern die Worte und mit ihnen die Lautveränderungen. Gewisse Lauterscheinungen und Neubildungen, hier diese, dort jene, überschreiten das Gebiet, das ihnen von Hause aus zukam, und dringen in die Nachbarmundart bei der jüngeren Generation ein, in der Regel zunächst nur bei einer bestimmten Gesellschaftsklasse, besonders in den Städten, zum Teil vorläufig nur in vereinzelten Beispielen.“ Haag[2]) bemerkt, mit besonderer Beziehung auf das Schwäbische: „An den grösseren Mittelpunkten behauptet sich die Mundart nur mühsam in den niederen oder industriefremden Schichten. Die schwäbische Verkehrssprache diesseits, die rheinfränkische jenseits der heutigen Landesgrenze führt dort zu Mischungen von sehr schwankendem, unsicherem Charakter; ein und dasselbe Wort erscheint beim selben Individuum oft in einem Satz in verschiedenen Formen.“ Rousselot schreibt von der Mundart seines Heimatsdorfes Cellefrouin und des Thales der Sonnelle:[3]) „Les transformations philologiques de cette époque ancienne présentent un caractère particulier: elles coïncident pour la plupart si exactement avec les limites des paroisses, qu'elles suffiraient presque toutes seules à determiner les divers

[1]) Beiträge zur Geographie S. 7.
[2]) Baarmundarten S. 107—108.
[3]) Modifications phonétiques S. 348.

groupes qui s'étaient formés au sein de la population. Mais bien différentes sont les modifications contemporaines, celles dont nous pouvons embrasser à la fois les premiers débuts et les derniers développements. Celles-ci ne suivent qu'une seule direction géographique et ne paraissent dépendre que des seules conditions physiques des lieux et des habitants. Nous avons vu les mouvements phonétiques partir d'un point déterminé, remonter graduellement la vallée sans que les divisions par communes soient pour rien dans leur marche, se propageant aux centres les plus actifs, débutant par les mots d'un usage le plus commun, s'annonçant à l'avance dans des lieux écartés, retardés ou accélérés par l'apport dans la population indigène d'éléments étrangers de provenances diverses, saisissant au berceau les enfants et respectant les vieillards, mais parfois entraînant les personnes mûres qui suivent par un choix volontaire et réfléchi, tantôt s'avançant pas à pas, parfois même reculant en deça des positions acquises pour recommencer de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin ils se fixent, effaçant toutes les inégalités, comme s'ils n'avaient rencontré aucun obstacle et triomphé d'un seul coup."

3. So kann es uns nicht wundern, wenn wir auf den grossen Kartenwerken der deutschen Mundarten keine Regelmässigkeit der Einzellaute vorfinden. Man hat hier in verdienstlicher Weise mit grosser Sorgfalt die Geographie der Einzellaute zu geben versucht, indem man für jeden einzelnen eine grössere Anzahl vielgebrauchter Worte oder Äusserungen zu Grunde legte. Aber je grösser hier der Bruchteil der aus der Kultursprache stammenden Fremdworte war, desto mehr zeigte sich dem Bearbeiter ein Schwanken und eine Unsicherheit der geographischen Grenzen. So bieten also diese Kartenwerke weniger eine Statistik des mundartlichen Lautsystems, als vielmehr eine Übersicht über den teils mundartlichen, teils kultursprachlichen Wort- und Formenschatz: die schrittweise Verdrängung der Mundarten durch die Kultursprache wird anschaulich dargestellt.

4. Das Ergebnis der grossen Kartenwerke ist also ein anderes als das erwartete. Ferner hat sich, abgesehen von dem fremdsprachlichen Bruchteil, gezeigt, dass die einzelnen Lauterscheinungen sich nicht immer decken.[1]) Und von sach-

[1]) Doch bemerkte Bremer (Ethnographie S. 750) über die Sprachatlanten

kundiger Seite ist daraus der Schluss gezogen worden, dass es überhaupt nur allmähliche Übergänge, nicht aber eigentliche Mundartgrenzen gebe: der Begriff der mundartlichen Sprachgemeinschaft sei nur *in abstracto* vorhanden und für praktische Zwecke allerdings nicht zu entbehren. Dagegen ist erstens zu bemerken, dass die Anwendung desselben Schriftsymbols seitens der Gewährsmänner noch nichts für die phonetische Identität zweier Laute bedeutet: denn man weiss, wie wenig es auch dem sorgfältigsten Beobachter möglich wird, die mundartlichen Lautverschiedenheiten graphisch zu symbolisieren. Zweitens spricht gegen diese Annahme die Erfahrung: denn zuverlässige Feststellungen über den thatsächlichen Bestand von Mundartgrenzen liegen in genügender Anzahl vor.[1]) Drittens haben wir an das früher gesagte zu erinnern, dass nicht die Einzellaute der Mundarten jeder für sich, sondern das betreffende, auf der Artikulationsbasis beruhende Lautsystem für den Hörer die Eigenart einer Mundart bedingt. Wir kommen damit auf

---

G. Wenkers und H. Fischers: „Auch für den Fall, dass sämtliche Linien dieser beiden Kartenwerke genau den Thatsachen entsprechen, würde das Ergebnis sein, dass wir neben zahllosen allmählichen Übergängen deutlich eine grosse Anzahl von Hauptlinien heraus erkennen, die jene grossen Dialektgruppen begrenzen, welche die alten Stammesgebiete reflektieren. Diese Hauptlinien fallen freilich nicht immer ganz genau, Dorf für Dorf, zusammen.“ — Auch Haag (Baarmundarten S. 94) kommt zu dem Ergebnis: „Wichtige Grenzen erscheinen fast nie allein; sie sind immer mit andern zu Bündeln vereinigt bis auf ganz kurze Strecken ...; infolgedessen sind weite Gebiete oft von keinen namhaften Grenzen durchzogen, d. h. die Vereinigung einer Reihe von Orten zu einer weitgehenden Sprachgemeinschaft ist Regel.“

[1]) Über Mundartgrenzen im Romanischen vgl. die sehr lesenswerte Abhandlung von Horning. Im besondern ist bis jetzt eine Grenze festgestellt zwischen Katalanisch und Kastilianisch (P. Meyer, Romania 1876, S. 505 Anm.); zwischen Katalanisch und Aragonesisch (de Tourtoulon, Rev. d. langues rom. 1890, S. 148); zwischen Katalanisch und Provenzalisch (de Tourtoulon, Rev. d. langues rom. 1890, S. 147); zwischen Gaskognisch und Französisch (P. Meyer, Romania 1877, S. 633; Suchier, Gröbers Grundriss I, S. 597); zwischen Französisch und Provenzalisch (de Tourtoulon und Bringuiers treffliche Studie; Suchier, Gröbers Grundriss I, S. 597—599); zwischen Pikardisch und Französisch (P. Passy, Changements phonétiques S. 15); zwischen Pikardisch und Wallonisch (J. Simon, Mélanges Wallons 1892, S. 99—110); zwischen Provenzalisch und Galloitalisch (de Tourtoulon, Rev. d. langues rom. 1890, S. 155—170; W. Förster, Gröbers Zeitschrift 1893, S. 176); zwischen Venezianisch und Friaulisch (Gartner, Rätoromanische Grammatik S. XXIII). Für die deutschen Mundarten verweise ich auf Bremers Karte bei Brockhaus.

die „konstitutiven Faktoren“ zurück, deren Wirkungen einen hauptsächlichen Gegenstand dieser Untersuchung gebildet haben. Schon vor mehreren Jahren hat Friedrich Kauffmann wiederholt eindringlich auf dieselben hingewiesen:[1] „Man wird eine Mundart erst dann begreifen können, wenn die konstitutiven Sprachfaktoren festgestellt sind . . . welche die einzige Quelle abgeben, die Mundarten unter sich zu vergleichen und abzugrenzen. . . . Da es nicht gelungen ist, nach der phonetischen [oder gar graphischen] Verschiedenheit einzelner Laute feste Grenzlinien in sich geschlossener Mundarten zu ziehen, da für die Einteilung und Abgrenzung der Mundarten gerade die gewöhnlich nicht geschriebenen Lautelemente massgebend sind, ist persönliche Erfahrung unter allen Umständen erforderlich. Die alte Grenze zwischen dem alemannischen und fränkischen Dialekt wird sich auf ihrem Verlaufe durch Württemberg nur noch mittelst der verschiedenartigen Tonbewegung ('singen') der ursprünglich fränkischen und ursprünglich alemannischen Orte gewinnen lassen. Scheinbar identische Laute angrenzender Mundarten können in ganz verschiedenen phonetischen Vorgängen begründet sein, von der gerade an der Grenze intensiveren Sprachmischung abgesehen.“ Und später, in seiner Geschichte der schwäbischen Mundart,[2] spricht er es noch bestimmter aus: „Die Ansicht, wonach Dialektgrenzen überhaupt nicht existieren, wonach es nur Grenzlinien einzelner Lauterscheinungen gebe, eine Mundart sich erst umgrenzen lasse, wenn eine überwiegende Majorität zusammenfallender, gleichbegrenzter Lauterscheinungen konstatiert sei, was nach seitheriger Erfahrung nur sehr vereinzelt zutrifft — diese Ansicht lässt ausser acht, dass die charakteristischen Merkmale einer Mundart viel weniger in den einzelnen Lauten, als in konstitutiven Faktoren wie Accent, Betonung, Quantität u. a. liegen, die nur viel zu wenig erforscht sind.“ In den Sprachatlanten sind die konstitutiven Faktoren, Artikulationsbasis sowohl als accentuelle Gliederung, nicht dargestellt. Deshalb aber auf ihr Nichtvorhandensein zu schliessen, das ist ein Irrtum, der nach allem Bisherigen keiner Widerlegung mehr bedarf.

---

[1]) Dialektforschung S. 388. 422.
[2]) Schwäbische Mundart S. 33.

5. Diese konstitutiven Faktoren gelten in den alten mundartlichen Sprachgemeinschaften, trotz des Eindringens der Kultursprache, noch heute.[1]) Denn, wie wir in § 18 sahen, kann sich die Normierung naturgemäss mehr nur auf den Wortbestand erstrecken: für das Phonetische fehlt es einerseits an an einem unbedingt geltenden Vorbild, und andererseits sind diese Faktoren, wie wir uns überzeugt haben, viel zu fest, als dass sie sich jemals ganz beseitigen liessen. Bei Artikulationsbasis und Gliederung ist, wie jeder an sich und anderen täglich beobachten kann, dem Erwachsenen nur in sehr geringem Masse eine absichtliche Änderung möglich. Daraus erklärt es sich, dass es innerhalb der modernen Kultursprachen ebenso viele phonetisch verschiedene Gebiete giebt, wie zuvor Mundartgebiete. So sagt Bremer:[2]) „Das sogenannte Schriftdeutsch wird nirgends, selbst auf der Bühne kaum, völlig rein gesprochen, hat überhaupt nur eine ideelle Existenz. Besonders die Aussprache beruht überall auf der Mundart. Auch einem gebildeten Mecklenburger, Sachsen, Schwaben, Österreicher, wenn er auch ein noch so gutes Deutsch sich zu sprechen bemüht, hört man es sofort an, wo seine Wiege gestanden hat. Also auch innerhalb der deutschen Gemeinsprache kann man von mundartlichen Besonderheiten sprechen." Und im besonderen bemerkt er: „es giebt z. B. eine thüringisch-obersächsische, eine brandenburgische, schlesische, nordniedersächsische, bayrisch-österreichische *κοινή*."[3]) Auch in Frankreich, wo mir allgemeinere Angaben fehlen, scheint die Sachlage nicht anders zu sein. Auch hier treten an die Stelle der alten Mundartgebiete provinzielle Modifikationen der Kultursprache. So kann Rousselot[4]) nicht umhin, sein Erstaunen darüber auszusprechen, dass das Patois seines heimatlichen Thals statt durch Normal-

---

[1]) Haag (Baarmundarten S. 89) beobachtete „aktuellen Lautwandel", d. h. solchen, der gegenwärtig vollzogen wird und naturgemäss ausnahmslos ist; und „älteren Lautwandel", d. h. solchen, der in der Mundart früher vollzogen worden ist und neuerdings durch Fremdwörter aus Nachbarmundarten durchbrochen wird. „Organische Umgestaltung durch Lautgesetze, regellose Verschüttung durch Wörterimport, der Hauptgrund lautlicher Inkonsequenz, gehen nebeneinander her. . . . Für das Herrschaftsgebiet aktueller Lautgesetze haben wir nur Vollgrenzen, teils feste teils fliessende. Anders für älteren Lautwandel. Hier giebt es keine Gesetze mehr, nur noch Regeln."

[2]) Brockhaus V, S. 27.

[3]) Beiträge zur Geographie S. 8.

[4]) Modifications phonétiques S. 323, 159; vgl. 321. 329. 331.

französisch durch die Gemeinsprache der Provinz verdrängt wird. „Malgré les moyens innombrables que possède le français pour s'implanter dans nos villages (l'école et les instituteurs, les voyageurs de commerce, les employés de l'administration, les familles étrangères, le service militaire), le Pays-Bas et le Nord restent les intermédiaires obligés entre le français et nous. ... L'influence exercée par le Pays-Bas est si considérable qu'aujourd'hui même où le français a attiré toute considération, on accepte de lui tout, même le patois." Die alten Sprachgemeinschaften überdauern, wie früher die Erlernung einer fremden, so nun diejenige der Kultursprache und bleiben, von Mischungen an den Grenzen abgesehen, trotz mancher Neuerungen dieselben. Der letzte Grund aber dieser Verschiedenheiten ist ein ethnologischer.

Bremer sagt über die deutschen Mundarten:[1]) „Die ältesten und zugleich auch die wesentlichsten Besonderheiten der deutschen Mundarten beruhen auf der einstmals abgeschlossenen Stellung der deutschen Stämme.... In der ersten Hälfte des ersten Jahrhunderts n. Chr. entstanden die grossen Volksstämme, aus denen die deutsche Nation erwachsen ist. Jeder Stamm war ein Volk für sich. Der Einzelne fühlte sich nur als Stammesgenosse, fühlte sich im schroffsten Gegensatz zu dem Angehörigen eines andern Stammes. Verkehrseinheit und folglich sprachlicher Austausch bestand nur zwischen den Gauen ein und desselben Stammes. Es bestanden im ersten Jahrtausend n. Chr. überall scharfe Stammesgrenzen, die zu Sprachgrenzen wurden, und dieselben sind zum Teil heutigentags noch nicht verwischt. Die fränkisch-schwäbische Grenze im nördlichen Württemberg wird, so schreibt 1884 ein Landeskind,[2]) 'nicht blos durch die Mundart markiert, sondern auch durch eine merkliche gegenseitige Abneigung zwischen den Franken und Schwaben, sofern heute noch Heiraten herüber und hinüber zu den Seltenheiten gehören.' Auf solchen alten Stammeseinheiten beruhen die Hauptgruppen der deutschen Mundarten bis auf den heutigen Tag. Noch heute scheiden wir wie vor $1^1/_2$ Jahrtausenden Bayrisch, Schwäbisch, Alemannisch, Fränkisch, Thüringisch und Sächsisch. Die Grenzen haben sich seit den Zeiten Clodwigs nicht erheblich verschoben.... Innerhalb

[1]) Brockhaus V, S. 27. 28.

[2]) Halm, Skizzen aus dem Frankenland, Schwäbisch Hall 1884.

jeder dieser grossen Gruppen hat es nun stets kleinere gegeben. Jeder Stamm setzte sich aus kleineren Stämmen zusammen, deren jeder wiederum für sich ziemlich abgeschlossen lebte und eine besondere kleinere sprachliche Gemeinschaft bildete. Aus der schwäbisch-alemannischen Gruppe sondert sich noch heute das Schwäbische als eine eigene Mundart aus, entsprechend der alten Stammeseinheit der Schwaben. . . . Der Stamm der Niedersachsen setzte sich aus den Nordalbingiern, Westfalen, Engern und Ostfalen zusammen, und die niedersächsische Mundart zerfällt dem entsprechend noch heute in eine nördliche, westfälische, engrische und ostfälische; die Grenzen der letzteren drei sind jene alten Stammesgrenzen."

§ 21.
Der Ausdruck „Lautgesetz".

Nachdem wir die Kategorieen I—IV und damit den wichtigsten Bestand phonetischer Veränderungen als lautgesetzlich nachgewiesen haben, fragt es sich, ob für diese nach Ort und Zeit begrenzten Erscheinungen der Ausdruck Gesetz logisch gerechtfertigt ist.[1]) Die Gegner der Lautgesetze haben wiederholt an der Parallelisierung mit den sogenannten Naturgesetzen Anstoss genommen. Das traf aber nur die Auffassung Schleichers, der überhaupt das Sprechen als physiologischen Akt und die Sprachwissenschaft als Naturwissenschaft betrachtet und beurteilt wissen wollte. Innerhalb der neueren Sprachforschung ist man sich bald, wenigstens im Prinzip, darüber klar geworden,[2]) dass die Lautgesetze nur psychologische Gesetze sein können, und dass es unsere Aufgabe sein muss,

---

[1]) Vgl. Eucken (Grundbegriffe[2] S. 178 ff.): Mit dem Ausdruck „Gesetz" (*νόμος*, *lex*) bezeichneten die Alten die von den Menschen, bezw. von Gott bestimmten Satzungen; die Naturgesetze hiessen *ἀνάγκαι*. Erst die Stoiker, denen die Gottheit eine der Welt innewohnende Vernunft war, übertrugen den Ausdruck Gesetz auf die Regelmässigkeiten der Naturvorgänge. In diesem religiösen Sinn handhabte ihn auch das christliche Mittelalter. Die Neuzeit erst verstand unter den Gesetzen der Natur die elementaren und ursprünglichen Formen alles Geschehens, womit die Forderung strenger Allgemeingiltigkeit gegeben war. Und in unserem Jahrhundert suchte man solche allgemeingiltige Gesetze auch für die Geisteswissenschaften aufzustellen.

[2]) Siehe oben S. 419 Anm. 1.

den zunächst empirisch festgestellten Gesetzen durch Erkennung der Ursachen kausale Gesetze zu substituieren. Und dem Begriff empirischer, beziehungsweise kausaler psychologischer Gesetze genügen die betreffenden Erscheinungen in der That. Wilhelm Wundt, in seinen lichtvollen Ausführungen über den „Begriff des Gesetzes in der Geisteswissenschaft“, sagt von den Lautgesetzen: „sie beziehen sich nicht auf singuläre, sondern auf generelle Erscheinungen, sie beruhen zweifellos auf kausalen Verhältnissen, und sie bewähren neuen Erfahrungen gegenüber ihren heuristischen Wert.“ [1]) Wir finden also darin die drei wesentlichen Merkmale des Gesetzes.

So steht nichts mehr im Wege, den Terminus „Lautgesetz“ nach wie vor zu gebrauchen. Im Gegenteil, er bezeichnet die thatsächlichen Verhältnisse weit besser als die neuerdings wieder üblich gewordenen Ausdrücke „Lautregel“ oder „Lautwechsel“. Nur wäre zu wünschen, dass künftig das Lautgesetz nicht mehr animistisch personifiziert, und nicht mehr von seiner „Wirksamkeit“ und seinem „Erlöschen“ gesprochen werde. Eucken in seinem fördernden Buche „über die philosophischen Grundbegriffe der Gegenwart“ [2]) macht darauf aufmerksam, dass es ein Irrtum ist, „das Gesetz wie etwas von den einzelnen Geschehnissen abgesondertes und vor ihnen feststehendes zu behandeln, das auf sie eine Art von Zwang übe. Wie die neuere Wissenschaft das Gesetz versteht, erfolgt jene Ablösung des Allgemeinen von den einzelnen Fällen nur in unserer Betrachtung, nicht in einer realen Natur der Dinge.“ In Wirklichkeit wird bei den Lautgesetzen, so gut wie bei dem Naturgesetz von der Erhaltung der Energie, durch den Ausdruck „Gesetz“ nur das Vorhandensein jener drei Merkmale ausgesprochen. Mit den bisher unter Einem Gesichtspunkt geordneten Fällen lassen sich auch alle neu beobachteten auf eine und dieselbe Ursache zurückführen. In diesem Sinn können wir nach wie vor von „Lautgesetzen“ sprechen.

---

[1]) Logik [2] II, 2, S. 138.

[2]) Grundbegriffe S. 178.

Litteratur.

Ich habe hier nur verzeichnet, was mir bei Abfassung meiner Arbeit zur Hand gewesen ist. Vollständigkeit war nicht beabsichtigt.

Graziadio Isaia Ascoli, Saggi ladini I: Archivio glottologico italiano I, 1873. — Del posto che spetta al ligure nel sistema dei dialetti italiani: Arch. glott. ital. II, 1876, S. 111—160. — P. Meyer e il Franco-provenzale: Arch. glott. ital. II, 1876, S. 385—395. — Schizzi Franco-provenzali: Arch. glott. ital. III, 1878, S. 61—120. — Una lettera glottologica: Rivista di Filologia e d' Istruzione classica X, 1881, S. 1—71; Deutsch: Sprachwissenschaftliche Briefe von G. I. Ascoli, übersetzt von Bruno Güterbock, Leipzig 1887, S. 1—79. — L' Italia dialettale: Arch. glott. ital. VIII (1882—1885), S. 98—128. — Dei neogrammatici: Arch. glott. ital. X, 1886, S. 18—105; Deutsch: Sprachwissenschaftliche Briefe, übersetzt von Güterbock, Leipzig 1887 (S. 102 bis 221).

J. Baudouin de Courtenay, Vermenschlichung der Sprache (Virchow u. von Holtzendorff, Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge N. F. VIII, Heft 173), Hamburg 1893. — Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen, ein Kapitel aus der Psychophonetik, Strassburg 1895.

Fritz Bechtel, Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher, Göttingen 1892.

Otto Behaghel, Besprechung von Ziemers „Streifzügen“: Literaturblatt f. germ. u. rom. Philologie III, 1882, Sp. 121—124. — Besprechung von Pauls Prinzipien[2]: Literaturblatt f. g. u. r. Phil. 1886, Sp. 441—443.

Dietrich Behrens, Über reciproke Metathese im Romanischen, Greifswald 1888.

Theodor Benfey, Einiges gegen die isolierenden Richtungen in der indogermanischen Sprachforschung: Orient und Occident I, 1862, S. 236. — Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland seit dem Anfange des 19. Jahrhunderts mit einem Rückblick auf die früheren Zeiten (Geschichte der Wissenschaften in Deutschland, neuere Zeit VIII), München 1869. — Die Spaltung einer Sprache in mehrere lautverschiedene Sprachen: Göttinger Nachrichten 1877, S. 533—558.

Adalbert Bezzenberger, Besprechung von Osthoff und Brugmann, Morphologische Untersuchungen I: Gött. Gel. Anz. 1879, S. 641—669.

Maurice Bloomfield, On the probability of the existence of phonetic law: The American Journal of Philology V, 1884, S. 178—185.

Karl Bohnenberger, Mundartgrenzen und die Nordgrenze der alemannisch-schwäbischen Mundart: Alemannia XXVI, 1898, S. 249—256.

Franz Bopp, Über das Conjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und

germanischen Sprache; herausgegeben und mit Vorerinnerungen begleitet von Dr. K. J. Windischmann, Frankfurt a. M., 1816. — Vergleichende Zergliederung des Sanskrits und der mit ihm verwandten Sprachen; I. (Wurzeln und Pronomina) Abh. d. Berl. Akad. Phil.-hist. Klasse, Jahrgang 1824, S. 117—148; II. (Reflexiv) Abh. d. Berl. Akad., Jahrgang 1825, S. 191—200; III. (Demonstrativum und Casuszeichen), Jahrgang 1826, S. 65—102; IV. (Demonstrativstämme), Jahrgang 1829, S. 27—47; V. (Pronomina und Wortbildung), Jahrgang 1831, S. 1—28. — Besprechung der Deutschen Grammatik von Dr. Jacob Grimm [zweite Auflage, Göttingen (Dieterichsche Buchhandlung). Erster Teil 1822; Zweiter Teil 1826]: Berliner Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik, Stuttgart und Tübingen 1827, Sp. 251—303. 725—759. — Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, Lateinischen, Litthauischen, Gothischen und Deutschen [1] I, Berlin 1833. — Besprechung von Graffs Althochdeutschem Sprachschatz: Berliner Jahrbücher f. wissenschaftliche Kritik, 1835, Sp. 316—319. 321—327. 329—334. — Vocalismus oder sprachvergleichende Kritiken über J. Grimms Deutsche Grammatik und Graffs Althochdeutschen Sprachschatz mit Begründung einer neuen Theorie des Ablauts, Berlin 1836.

Karl Borinski, Grundzüge des Systems der Artikulierten Phonetik. Zur Revision der Prinzipien der Sprachwissenschaft, Stuttgart 1891, S. 19—31.

B. Bourdon, L'évolution phonétique du langage: Revue philosophique XXVI, 1888, S. 335—369.

Otto Bremer, Einleitung zur „Deutschen Phonetik" (Grammatiken deutscher Mundarten I), Leipzig 1893. — Beiträge zur Geographie der deutschen Mundarten in Form einer Kritik von Wenkers Sprachatlas des deutschen Reichs (Sammlung kurzer Grammatiken deutscher Mundarten III), Leipzig 1895, S. 7—17. — Ethnographie der germanischen Stämme: Pauls Grundriss d. germ. Philol. [2] III, S. 735—950.

Alexander Brückner, Zur Lehre von den sprachlichen Neubildungen im Litauischen: Archiv f. slav. Philologie III, 1879, S. 240—244.

Karl Brugmann, Nasalis sonans in der indogermanischen Grundsprache: Curtius und Brugmann, Studien zur griech. und latein. Grammatik IX, Leipzig 1876, S. 317—320 Anm. 1—5. — Zur Geschichte der Nominalsuffixe -as-, -jas- und -vas-: Kuhns Zeitschrift XXIV, 1879, S. 4—8. — Zur Frage nach den Verwandtschaftsverhältnissen der indogermanischen Sprachen: Techmers Zeitschrift f. intern. Sprachw. I, 1884, S. 226—256. — Erwiderung auf Georg Curtius' Schrift „Zur Kritik der neuesten Sprachforschung": Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft, Strassburg 1885, S. 43—128. — Bemerkungen zu J. Schmidts Beurteilung der neueren Entwicklung der indogermanischen Sprachwissenschaft: Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft, Strassburg 1885, S. 129 bis 144. — „Lautgesetz": Griechische Grammatik [2] (Iwan Müllers Handbuch der klass. Altertumswissenschaft II), München 1890, S. 10—13. — „Lautwandel": Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen [2] I, Strassburg 1897, S. 63—72; II, Strassburg 1897, S. 795—944.

Hermann Collitz, Besprechung von Osthoff-Brugmann, Morphologische Untersuchungen I: Anz. f. deutsches Altertum V, 1879, S. 318—323.

Georg Curtius, Die Sprachvergleichung in ihrem Verhältnis zur classischen Philologie: Programm des Vitzthumschen Gymnasiums, Dresden 1845, S. 1—50. — Einleitung zu: Die Bildung der Tempora und Modi im Griechischen und Lateinischen sprachvergleichend dargestellt (Sprachvergleichende Beiträge zur griech. u. lat. Grammatik I), Berlin 1846. — Einleitung zu: Grundzüge der griechischen Etymologie I[1], Leipzig 1858. — Bemerkungen über die Tragweite der Lautgesetze, besonders im Lateinischen und Griechischen: Berichte der kgl. sächs. Gesellschaft der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, 1870, S. 1—39; und: Kleine Schriften, herausg. von E. Windisch, II, Leipzig 1886, S. 50—94. — Zur Chronologie der indogermanischen Sprachforschung: Abhandlungen der sächs. Gesellschaft d. Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse V, 1870, S. 185—261. Zur Kritik der neuesten Sprachforschung, Leipzig 1885.

Berthold Delbrück, „Die Lautgesetze": Einleitung in das Sprachstudium. Ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichenden Sprachforschung (Bibliothek indogermanischer Grammatiken IV), Leipzig 1880[1] (S. 101—128) und 1893[3] (S. 112—130). — Die neueste Sprachforschung. Betrachtungen über Georg Curtius' Schrift zur Kritik der neuesten Sprachforschung, Leipzig 1885.

Raymond Dodge, Die motorischen Wortvorstellungen (B. Erdmanns Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte VIII), Halle a. S. 1896.

M. W. Easton, Analogy and Uniformity: The American Journal of Philology V, 1884, S. 164—177.

Benno Erdmann, Die psychologischen Grundlagen der Beziehungen zwischen Sprechen und Denken: Archiv f. system. Philos. II, 1896, S. 355—416; III, 1897, S. 31—48. 150—173.

Rudolf Eucken, „Gesetz": Die Grundbegriffe der Gegenwart historisch und kritisch entwickelt[2], Leipzig 1893, S. 173—186.

Hermann Fischer, Geographie der schwäbischen Mundart. Mit einem Atlas von 28 Karten, Tübingen 1895. — Geographie der schwäbischen Mundart: Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte N.F. IV, 1895, S. 114—125.

Wendelin Förster, Beiträge zur romanischen Lautlehre. Umlaut (eigentlich Vokalsteigerung) im Romanischen: Gröbers Zeitschrift III, 1879, S. 481 bis 517.

Georg von der Gabelentz, „Die sprachgeschichtlichen Mächte": Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse, Leipzig 1891, S. 191—225.

Georg Gerland, Die Basken und die Iberer: Gröbers Grundriss d. roman. Philol. I, 1888, S. 313—334.

Maurice Grammont, La dissimilation consonantique dans les langues indoeuropéennes et dans les langues romanes (Thèse de Paris), Dijon 1895.

[Egidio Gorra, Dell' epentesi di iato (Studj di filologia romanza VI, 1893, S. 465—597) ist mir zu spät bekannt geworden].

Raoul de la Grasserie, Essai de phonétique dynamique ou historique comparée (Études de grammaire comparée), Paris 1891.

Jacob Grimm, Deutsche Grammatik I. [Flexionslehre], Göttingen 1819; II. [Wortbildungslehre], Göttingen 1826; I² 1822. — Über den Ursprung der Sprache (Sonder-Abdruck aus den Abhandl. der Berliner Akademie), Berlin 1851 ff.

Gustav Gröber, Genetische Sprachforschung: Grundriss der romanischen Philologie I, Strassburg 1888, S. 231—250. — Einteilung und äussere Geschichte der romanischen Sprachen: Grundriss d. rom. Philol. I, 1888, S. 415—437.

Carl Haag, Die Mundarten des oberen Neckar- und Donaulandes (Schwäbisch-alemannisches Grenzgebiet: Baarmundarten). Mit Karte: Programm der kgl. Realanstalt Reutlingen 1898, S. 88—110.

George Hempl, Language-rivalry and speech-differentiation in the case of race-mixture: Transactions and Proceedings of the American Philological Association XXIX, 1898, S. 31—47.

Victor Henry, Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque (Thèse de Paris), Lille 1883. — Besprechung von Brugmanns „Stand der Sprachwissenschaft": Revue critique, N. S. XX, 1886, S. 133—135. — Besprechung von Merlos „Cenni" und Schuchardts „Lautgesetzen": Revue critique, N. S. XXI, 1886, S. 221—226. — Antinomies linguistiques (Bibliothèque de la Faculté des lettres à Paris II), Paris 1896.

Otto Hirschfeld, Aquitanien in der Römerzeit: Sitzungsberichte d. Berliner Akademie 1896, 1. Hälfte, S. 429—456.

Hermann Hirt, Die Verwandtschaftsverhältnisse der Indogermanen: Indogermanische Forschungen IV, 1894, S. 36—45.

Adolf Horning, Über Dialektgrenzen im Romanischen: Gröbers Zeitschrift XVII, 1893, S. 160c—187.

Wilhelm von Humboldt: Die sprachphilosophischen Werke Wilhelms von Humboldt. Herausgeg. und erklärt von Dr. H. Steinthal, Berlin 1884.

Otto Jespersen, Zur Lautgesetzfrage: Techmers Internationale Zeitschrift für Sprachwissenschaft III, 1887, S. 188—216.

Gustaf Karsten, Sprecheinheiten und deren Rolle in Lautwandel und Lautgesetz: Phonetische Studien III, 1890, S. 1—10.

Friedrich Kauffmann, „Dialektforschung": Alfred Kirchhoffs Anleitung zur deutschen Landes- und Volksforschung, Stuttgart 1889, S. 381—424. — Geschichte der schwäbischen Mundart im Mittelalter und in der Neuzeit, mit Textproben und einer Geschichte der Schriftsprache in Schwaben, Strassburg 1890.

Axel Kock, Om Språkets förändring (Populärt vetenskapliga föreläsningar vid Göteborgs högskola III), Göteborg 1896, S. 130—167.

Gustav Körting, „Der Lautwandel": Handbuch der romanischen Philologie, Leipzig 1896, S. 147—161.

Paul Kretschmer, Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache, Göttingen 1896.

N. Kruszewsky, „Die Laute und ihre Gesetze“: Prinzipien der Sprachentwickelung, Techmers Zeitschrift für intern. Sprachwissenschaft I, 1884, S. 301—304; II, 1885, S. 260—268; III, 1887, S. 145—170 (Gekürzte Bearbeitung einer russischen Schrift, Kasan 1883).

Ernst Kuhn, Über den ältesten arischen Bestandteil des singhalesischen Wortschatzes: Sitzungsberichte der Münchener Akademie, phil.-hist. Klasse, 1879, 2. Hälfte, S. 399—434.

Salomon Lefmann, Briefwechsel zwischen Bopp und W. von Humboldt: Franz Bopp, sein Leben und seine Wissenschaft I—III (zwei Hälften und ein Nachtrag), Berlin 1891—1897.

August Leskien, Besprechung von Whitney-Jolly: Jenaer Literaturzeitung II, 1875, S. 98. — Einleitung in: Die Declination im Slavisch-Litauischen und Germanischen (Preisschriften d. Fürstl. Jablonowskischen Gesellschaft XIX), Leipzig 1876.

Rudolf Lenz, Chilenische Studien: Phonetische Studien V, 1892, S. 272—292; VI, 1893, S. 18—34. 151—166. 274—301. — Beiträge zur Kenntnis des Amerikanospanischen: Gröbers Zeitschrift für rom. Philologie XVII, 1893, S. 188—214.

Richard Löwe, Die Ausnahmslosigkeit sämtlicher Sprachneuerungen: Zeitschrift des Vereins für Volkskunde I, 1891, S. 56—66.

Alfred Ludwig, Über den Begriff Lautgesetz: Sitzungsberichte der kgl. böhm. Gesellschaft d. Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, Jahrgang 1894, IX. Heft, Prag 1895.

Anton Marty, Über den Ursprung der Sprache, Würzburg 1875. — Über subjectlose Sätze und das Verhältnis der Grammatik zu Logik und Psychologie: Vierteljahrsschrift f. wissenschaftl. Philosophie VIII, 1884, S. 56—94. 161—192. 292—340; XVIII, 1894, S. 320—356. 421—471; XIX, 1895, S. 19—87. 263—334. — Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung: Zeitschrift für wissenschaftliche Philosophie VIII, 1884, S. 456—478; X, 1886, S. 69—105. 346—364; XIII, 1889, S. 195—220. 304—344; XIV, 1890, S. 55—84. 443—484; XV, 1891, S. 251—284. 445—467; XVI, 1892, S. 104—122. — Über das Verhältnis von Grammatik und Logik: Symbolae Pragenses, Festgabe der Deutschen Gesellschaft für Altertumskunde in Prag zur 42. Versammlung Deutscher Philologen und Schulmänner in Wien 1893, Prag-Wien-Leipzig 1893, S. 99—126. — Über die Scheidung von grammatischem, logischem und psychologischem Subject resp. Prädicat: Archiv f. system. Philosophie III, 1897, S. 174—190. 294—333.

Ferdinand Masing, Lautgesetz und Analogie in der vergleichenden Sprachwissenschaft: Jahresbericht d. St. Annenschule, Petersburg 1883, S. 1—54.

Rudolf Meringer und Karl Mayer, Versprechen und Verlesen. Eine psychologisch-linguistische Studie. Stuttgart 1895.

Pietro Merlo, Cenni sullo stato presente della grammatica ariana istorica e preistorica a proposito di un libro di G. Curtius: Rivista di filologia e d'istruzione classica XIV, 1885, S. 145—178.

Reinhold Merzdorf, Vocalverkürzung vor Vocalen und quantitative

Metathesis im Jonischen: Curtius und Brugmann, Studien zur griech. und lat. Grammatik IX, Leipzig 1876, S. 231—233.

Gustav Meyer, Besprechung von Curtius „Kritik“: Litterarisches Centralblatt 1885, Sp. 309—310. — Besprechung von Regnauds „Lois phonétiques“ und „Discours d'inauguration“: Litt. Centralblatt 1888, Sp. 449—450.

Paul Meyer, Besprechung von Ascolis Schizzi franco-provenzali: Romania IV, 1875, S. 294—296. — Besprechung von Ascolis Erwiderung: Rom. V, 1876, S. 505—506. — Besprechung von de Tourtoulon und Bringuier: Rom. VI, 1877, S. 630—633. — Besprechung von de Tourtoulons Vortrag über die Einteilung der Mundarten: Rom. XX, 1891, S. 323.

Wilhelm Meyer-Lübke, Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern: Gröbers Grundriss d. rom. Phil. I, Strassburg 1888, S. 351—382. — Romanische Lautlehre (Vergleichende Grammatik der romanischen Sprachen I), Leipzig 1890.

Victor Michels, Metathesis im Indogermanischen: Indog. Forschungen IV, 1894, S. 58—66.

Franz Misteli, Lautgesetz und Analogie (Methodologisch-psychologische Abhandlung bei Gelegenheit der Schrift: Morphologische Untersuchungen von Osthoff und Brugmann I): Zeitschr. f. Völkerpsychol. XI, 1880, S. 365—474; XII, 1880, S. 1—26. — Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues (Neubearbeitung des Werkes von H. Steinthal 1861; Misteli und Steinthal, Abriss der Sprachwissenschaft II), Berlin 1893.

Friedrich Müller, Sind die Lautgesetze Naturgesetze?: Techmers Internat. Zeitschr. f. allgem. Sprachwissensch. I, 1884, S. 211—214.

Fritz Neumann, Die romanische Sprachforschung in den letzten beiden Jahren: Kuhns Zeitschr. XXIV, 1879, S. 189. — Über einige Satzdoppelformen der französischen Sprache: Gröbers Zeitschr. f. rom. Phil. VIII, 1884, S. 242—274. 362—412.

Costantino Nigra, La poesia popolare italiana: Rom. V, 1876, S. 417—452; in verbessertem Abdruck als Einleitung zu den: Canti popolari del Piemonte, Turin 1888, S. XI—XXXVIII.

Kristoffer Nyrop, Adjectivernes kønsbøjning i de romanske sprog, med en inledning om lydlow og analogi; Kopenhagener Diss., Kopenhagen 1886, S. 3—66.

Hermann Osthoff und Karl Brugmann, Einleitung zu den „Morphologischen Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen“ I, Leipzig 1878.

Hermann Osthoff, Besprechung von Ascolis Studj critici II: Jenaische Literaturzeitung 1878, S. 485—487. — Das physiologische und psychologische Moment in der sprachlichen Formenbildung. (Virchow und von Holtzendorff, Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, Heft 327), Berlin 1879.

Francesco d'Ovidio, D'un recente libro di Delbrück: Rivista di Filologia e d'Istruzione classica X, 1882, S. 346—357.

Gaston Paris, Über *u* > gallorom. *ü*, in der Besprechung von Lückings

Mundarten: Rom. VII, 1878, S. 129—130. — Besprechung von Ascolis Brief über die ethnologischen Ursachen der Sprachveränderung: Rom. XI, 1882, S. 130—133. — Les Parlers de France: Bulletin du Comité des travaux historiques, année 1887, Paris 1889; Revue des Patois Gallo-romans II, 1888, S. 161—175; Bulletin de la Société des Parlers de France I, 1893, S. 1—19. — Besprechung der Abhandlung von Wallensköld: Roman. XXIV, 1895, S. 458.

Paul Passy, Étude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux (thèse de Paris), 1890, S. 235—244.

Hermann Paul, Die Vokale der Flexions- und Ableitungssilben in den ältesten germanischen Dialekten: Paul und Braunes Beiträge IV, 1877, S. 320—332. — Zur Geschichte des germanischen Vokalismus: Paul und Braunes Beiträge z. Gesch. d. d. Spr. u. Litt. VI, 1879, S. 1—14. — Besprechung von Scherers „Zur Geschichte der deutschen Sprache“[2]: Jenaische Literaturzeitg. 1879, S. 307—311. — „Lautwandel“: Prinzipien der Sprachgeschichte, Halle a. S. 1880[1], S. 40—60. — Besprechung von Brugmanns „Stand der Sprachwissenschaft“ und Delbrücks „Neueste Sprachforschung“: Litter. Centralbl. 1885, Sp. 814—817. — Besprechung von Schuchardts „Lautgesetzen“: Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. VII, 1886, Sp. 1—6. — Prinzipien der Sprachgeschichte, Halle a. S., 1898[3]; besonders II (Sprachspaltung), III (Lautwandel), IX (Urschöpfung), XXI (Sprachmischung), XXII (Gemeinsprache). — Lautgesetze: Grundriss der german. Philologie I[2], Strassburg, 1898, S. 121—127. 211—220.

August Friedrich Pott, Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen, mit besonderem Bezug auf die Lautumwandlung im Sanskrit, Griechischen, Lateinischen, Littauischen und Gothischen I[1], Lemgo 1833; II[1] (Grammatischer Lautwechsel und Wortbildung), Lemgo 1836.

Friedrich Ratzel, Der Ursprung und das Wandern der Völker geographisch betrachtet. (Erste Mitteilung: Zur Einleitung u. Methodisches): Sitzungsberichte der kgl. sächs. Ges. d. W. zu Leipzig. Philol.-hist. Klasse I, Leipzig 1898, S. 1—75.

Paul Regnaud, Besprechung von Curtius „Kritik“: Revue critique N. S. XIX, 1885, S. 501—504. — Éléments de grammaire comparée du grec et du latin I: Phonétique, Paris 1895 (S. XVII—XXV. 1—7).

Abbé Rousselot, Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente) Paris 1891 [Extrait de la Revue des Patois Gallo-Romans 1891].

A. H. Sayce, „Change in language“: Introduction to the science of language I, London 1880, S. 163—219).

Wilhelm Scherer, Zur Geschichte der deutschen Sprache, Berlin 1868[1], 1878[2]. — Besprechung von Whitney-Jollys „Sprachwissenschaft“: Preuss. Jahrbücher XXXV, 1875, S. 106—111. — Besprechung von Fr. Müllers Aufsatz: Anzeiger für deutsches Alterthum X, 1884, S. 378—379. — Jacob Grimm[2], Berlin 1885, S. 155. 205—208.

August Schleicher, Über den Wert der Sprachvergleichung, Bonner Antrittsvorlesung vom 27. Juni 1846: Lassens Zeitschr. f. d. Kunde d.

Morgenlandes VII, 1850, S. 25—47. — Besprechung von Curtius' Tempora und Modi: Rheinisches Museum N.-F. V, 1846, S. 266—275. — Zur vergleichenden Sprachengeschichte [Zetacismus], (Sprachvergleichende Untersuchungen I), Bonn 1848. — Die Sprachen Europas in systematischer Übersicht (Linguistische Untersuchungen II), Bonn 1850. — Einleitung in: Die deutsche Sprache, Stuttgart 1860[1].

Johannes Schmidt, Nachruf für August Schleicher: Kuhns Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung XVIII, 1869, S. 315—320. — Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen, Weimar 1872. — Besprechung von Leskiens „Deklination": Jenaische Literaturzeitung 1877, S. 270. — Besprechung von Delbrücks „Einleitung": Deutsche Litteraturzeitung 1881, Sp. 118—120. — Das Suffix des Partizipium Perfekti Activi: Kuhns Zeitschrift XXVI, 1883, S. 329—331. — Antrittsrede: Sitzungsberichte der Berl. Akad. d. Wiss. 1884, II. Bd., S. 739—742. — Besprechung von Curtius' „Kritik": Deutsche Literaturzeitung 1885, Sp. 339—344. — Schleichers Auffassung der Lautgesetze [gegen Brugmanns „Bemerkungen"]: Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung XXVIII, 1887, S. 303—312. — Schleichers Auffassung der Lautgesetze: Kuhns Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung XXXII, 1893, S. 419.

Heinrich Schneegans, Die affektische Diphthongierung in den romanischen Sprachen: Verhandlungen der 44. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Dresden, Leipzig 1897, S. 145—147.

Hugo Schuchardt, Phonétique comparée: Rom. III, 1874, S. 1—30. — Zu Försters romanischer „Vokalsteigerung": Gröbers Zeitschrift IV, 1880, S. 113—123. — Besprechung von Windischs Irischer Grammatik: Gröbers Zeitschrift für romanische Philologie IV, 1880, S. 140—155. — Sur le créole de la Réunion, Romania XI, 1882, S. 589—593. — Kreolische Studien [Portugiesisch, Spanisch, Französisch, Englisch in den Kolonieen] I—IX: Sitzungsberichte der Wiener Akademie CI, 1882, S. 889—917 (I); CII, 1883, S. 799—816 (II); CIII, 1883 [der Band war mir zur Zeit nicht zugänglich]; CV, 1884, S. 111—150 (IV); S. 151—161 (V); S. 881—904 (VI); CXVI, 1888, S. 193—226 (VII); S. 227—234 (VIII); CXXII, 1890, Nr. XII, S. 1—256 (IX). — Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker, Berlin 1885. — Slawo-Deutsches und Slawo-Italienisches (Franz von Miklosich zum 20. Nov. 1883), Graz 1885. — Erwiderung auf Pauls Besprechung: Literaturbl. f. germ. u. rom. Philol. VII, 1886, Sp. 80—83. — Besprechung von Ascolis Brief über die Junggrammatiker: Literaturbl. f. germ. u. rom. Philol. VIII, 1887, Sp. 12—26. — Beiträge zur Kenntnis des kreolischen Romanisch: Gröbers Zeitschr. f. rom. Philol. XII, 1888, S. 242—254, 301—322; XIII, 1889, S. 463—524. — Beiträge zur Kenntnis des englischen Kreolisch: Englische Studien XII, 1889, S. 470—474; XIII, 1890, S. 158—162; XV, 1891, S. 286—305. — Romano-Magyarisches: Gröbers Zeitschr. f. r. Philol. XV, 1891, S. 88—123. — Besprechung von Passys Étude sur les changements phonétiques und Rousselots Modifications phonétiques: Literaturblatt f. g. r. Philol. XIII, 1892, Sp. 303—315.

Eduard Sievers, „Vom Lautwandel“: Grundzüge der Lautphysiologie zur Einführung in das Studium der Lautlehre der indogerm. Sprachen[1] (Bibl. indogerm. Grammatiken I), Leipzig 1876, S. 125—144. — „Lautwechsel und Lautwandel“: Grundzüge der Phonetik[4] (Bibliothek indogerm. Grammatiken I[4]), Leipzig 1893, S. 243—280.

Heymann-Steinthal, Über den Wandel der Laute und des Begriffs: Zeitschr. f. Völkerpsychologie I, 1860, S. 416—432. — Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft (Abriss der Sprachwissenschaft I), Berlin 1871.

Johan Storm, Besprechung von Passys Étude sur les changements phonétiques: Phonet. Studien V, 1892, S. 199—212.

Karl Stumpf, Besprechung von Martys „Ursprung der Sprache“: Zeitschr. f. Philos. LXVIII, 1876, S. 172—191.

Hermann Suchier, Besprechung von de Tourtoulon et Bringuier: Gröbers Zeitschr. f. rom. Philol. II, 1878, S. 325—326. — Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten: Gröbers Grundriss I, 1888, S. 561—605.

Bernhard Ten Brink, Dauer und Klang. Ein Beitrag zur Geschichte der Vokalquantität im Altfranzösischen, Strassburg 1879.

Rudolf Thurneysen, Keltoromanisches (Die keltischen Etymologien im Etymol. Wörterbuch d. rom. Sprache von Fr. Diez), Halle a. S., 1884, S. 10—16.

Ludwig Tobler, Über die Anwendung des Begriffes von Gesetzen auf die Sprache: Vierteljahrsschrift für wissenschaftl. Philosophie III, 1879, S. 30—52. — Besprechung von Pauls „Prinzipien“[1]: Literaturbl. f. germ. u. rom. Phil. II, 1881, Sp. 121—126.

Ch. de Tourtoulon et O. Bringuier, Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl (Extrait des Archives des missions, III. série, tom. III.), Paris 1876. [Mit einer Karte: diese nur bei dem Separatabdruck]. — Discours [sur les patois]: Revue des langues romanes, IV. série, tom. IV., 1890, S. 130—175.

Edward B. Tylor, Die Anfänge der Kultur. Deutsch von Spengel und Poske, 2 Bände, Leipzig 1873 (I, S. 160—237).

Karl Verner, Eine Ausnahme der ersten Lautverschiebung: Kuhns Zeitschr. f. vergleichende Sprachforschung XXIII, 1877, S. 97—130.

Wilhelm Vietor, Elemente der Phonetik des Deutschen, Englischen und Französischen[3], Leipzig 1894, S. 262—306. — Besprechung von Passys Étude sur les changements phonétiques: Anzeiger f. indogerm. Sprache und Altertumskunde, IV, 1894, S. 6—10.

Philipp Wagner, Der gegenwärtige Lautbestand des Schwäbischen in der Mundart von Reutlingen. Zwei Teile: Programm der kgl. Realanstalt Reutlingen 1889, S. 15—96; Beilage zum Programm der kgl. Realanstalt Reutlingen 1891, S. 97—199. [Bes. S. 174—194, mit den dazugehörigen Tafeln]. — Französische Quantität (unter Vorführung des Albrechtschen Apparats). Vortrag auf dem V. deutschen Neuphilologentag in Berlin: Phonetische Studien VI, 1893, S. 1—17.

A. Wallensköld, Zur Klärung der Lautgesetzfrage: Abhandlungen Adolf Tobler gewidmet, Halle a. S., 1895, S. 289—305.

Philipp Wegener, Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens, Halle a. S., 1885.

William D. Whitney, Language and the study of language 1867; Deutsch von J. Jolly: Die Sprachwissenschaft, W. D. Whitneys Vorlesungen über die Prinzipien der vergleichenden Sprachforschung, München 1874, S. 35—158. — The life and growth of Language 1875. Deutsch von August Leskien: Leben und Wachstum der Sprache (Intern. wissenschaftl. Bibliothek XX), Leipzig 1876, S. 33—76. — On the Principle of Economy as a Phonetic Force: Transactions of the American Philological Association 1877, Hartford 1878, S. 123—134. — Further words as to Surds and Sonants, and the Law of Economy as a Phonetic Force: Proceedings of the American Philological Association, Juli 1882, S. XII bis XVIII.

Ernst Windisch, Keltische Sprache: Gröbers Grundriss der rom. Philol. I, 1888, S. 283—312. — Zur Theorie der Mischsprachen und Lehnwörter: Sitzungsberichte der Leipziger Gesellschaft der Wissenschaften XLIX (1897), S. 101—126.

J. Winteler, Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus in ihren Grundzügen dargestellt. Leipzig—Heidelberg 1876. [Besonders S. 129—131: Sandhierscheinungen.]

Ferdinand Wrede, Besprechung von Fischers Geographie der Schwäbischen Mundart: Anz. f. d. Alt. XXIV, 1898, S. 250—269.

Wilhelm Wundt, „Ausdrucksbewegungen“: Grundzüge der Physiologischen Psychologie [2] II, Leipzig 1880, S. 418—440. — Die Sprache und das Denken: Essays, Leipzig 1885, S. 244—285. — Über den Begriff des Gesetzes mit Rücksicht auf die Frage der Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze: Philosophische Studien III, 1886, S. 195—215. — „Der Begriff des Gesetzes in den Geisteswissenschaften“ und „Logik der Sprachwissenschaft“: Logik der Geisteswissenschaften (Logik. Eine Untersuchung der Prinzipien der Erkenntnis und der Methoden wissenschaftlicher Forschung II, 2), Stuttgart 1895 [2], S. 129—150. 353—361. — Die Ausdrucksbewegungen: Vorlesungen über die Menschen- und Tierseele, Hamburg und Leipzig 1897 [3], S. 424—459.

Theodor Ziehen, „Sprache“: Leitfaden der Physiologischen Psychologie in 15 Vorlesungen, Jena 1893 [2], S. 113—118. 200—204.

Hermann Ziemer, „Zur Geschichte der junggrammatischen Litteratur“: Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax, Colberg 1882, S. 1—27.

Heinrich Zimmer, Besprechung von Scherers Zur Geschichte der deutschen Sprache [2]: Bezzenbergers Beiträge zur Kunde der indogerm. Sprachen III, 1879, S. 324—325.

DER RHYTHMUS DES FRANZÖSISCHEN VERSES.

Von Franz Saran in Halle a. S.

Seit Jahrhunderten erfreuen sich die Franzosen einer reichen und wertvollen Dichtung. Gerade in diesem Jahrhundert haben Virtuosen der metrischen Form ihre Zeitgenossen zur Bewunderung hingerissen und thun es noch; in Schule und Haus, in Zirkeln und auf der Bühne, werden Verse gelesen, recitiert und declamiert. Aber trotz alledem sind die Theoretiker uneinig über die Beantwortung der Frage: welches ist der Rhythmus des französischen Verses?

Man hört und liest Urteile, die sich völlig widersprechen. In ein und derselben Versart werden die allerverschiedensten Metra gefunden, man stellt ganz abweichende Grundsätze auf, Verse vorzutragen; kurz es herrscht jetzt sowohl in Frankreich wie im Ausland über die Grundlage der französischen Verskunst allgemeine Unsicherheit.

Es könnte scheinen, als ob das Problem und seine Lösung nur eine innere Angelegenheit der französischen Metrik wäre. Aber dem ist nicht so. Denn in den übrigen romanischen Sprachen, der italienischen, spanischen, portugiesischen, finden wir dieselben rhythmischen Gesetze beobachtet wie im Französischen. Dort ist man darum nicht minder im unklaren wie hier. Damit erweitert sich der Bereich einer Theorie des französischen Verses sehr bedeutend. Den romanischen Formen sind ferner bestimmte der lateinischen Dichtung des Mittelalters nahe verwandt, nämlich eine gewisse Klasse der sogenannten *rhythmi* (Gegensatz: die *metra*). Man weiss, wie seit den bekannten Arbeiten W. Meyers auch über diese Verse die Ansichten schwanken. Die Dinge liegen ganz ähnlich wie im Französischen. Und was für das mittelalterliche Latein, das gilt zugleich für

das Griechische derselben Zeit, worauf Meyer ebenfalls sein neues Prinzip angewendet hat gilt auch, wie mir scheint, für das Syrische, wo Grimme[1]) W. Meyers Spuren folgt.

So reicht das Problem, welches die französischen Metriker neuerdings sehr beschäftigt, über die besondere Rhythmik hinaus; um so mehr, als nicht bloss die genannten Litteraturen und Litteraturepochen, sondern auch andere sonst an seiner Lösung interessiert sind. Es rührt an das Gebiet der allgemeinen Rhythmik. Deshalb gerade unternehme ich die folgende spezielle Untersuchung.

Das Problem lässt sich allgemein so ausdrücken: giebt es in der Verskunst ausser dem quantitierenden und dem accentuierenden System noch ein drittes, das von beiden verschieden ist, aber ihnen durchaus gleichwertig zur Seite steht, und wie wird darin im einzelnen Fall die rhythmische Gliederung des Verses hergestellt?

Die Antike arbeitete bekanntlich Metrum und Sprache so in einander, dass die Quantität der Silben (richtiger: ihre Dehnbarkeit im Vortrag) das Mittel wurde, den metrischen Rhythmus auszuprägen und damit die Gliederung des Verses zu ermöglichen. In den germanischen Dichtungen leistet dasselbe von je her der Sprachaccent, da im Germanischen die rhythmischen und accentuellen Gruppen des Verses zusammenfallen müssen. Neuerdings neigt man dazu, diese beiden Weisen, nach denen sich Sprache und Metrum verhalten können, als die beiden einzigen anzusehen, die überhaupt möglich seien. Aber sind sie es wirklich? Den Beweis dafür, dass andere Möglichkeiten ausgeschlossen sind, hat niemand erbracht. Die allgemeinen Betrachtungen und dogmatischen Behauptungen, die man statt dessen vorträgt, täuschen über die Lücke in der metrischen Erfahrung nicht hinweg.

Ich persönlich bin mit anderen Forschern[2]) überzeugt, dass es in der That eine dritte Art giebt, Metrum und Sprache zu verbinden. Sie heisse die alternierende. Ihr Wesen ist, dass in den Versen weder die Silbenquantität noch der Wortaccent beachtet werden, dafür aber Hebung und Senkung, streng einsilbig gehalten, regelmässig mit einander abwechseln.

[1]) H. Grimme, Der Strophenbau in den Gedichten Ephraems des Syrers. Freiburg i. S. 1893.

[2]) Ähnliches sprechen aus Js. Voss (vgl. unten § 2) und R. Westphal (Theorie III[2], S. 36f.). Ganz klar Rochat (Lemckes Jahrbuch XI, S. 65 ff.).

Die drei Systeme, nach denen sich Metrum und Sprachstoff vereinigen, trifft man entweder rein oder gemischt an. Rein quantitierend ist die klassische griechische Poesie, rein accentuierend die moderne germanische, rein alternierend die des alten Zendvolkes (Rossbach-Westphal, Theorie der musischen Künste der Hellenen III [1], S. 38ff.). In andern Fällen hat die Natur der Sprache oder das Bedürfnis der Technik Kompromisse erzwungen. Das Lateinische gründet seinen Versbau auf die Quantität, beachtet aber daneben den Wortaccent, z. B. am Schluss des Saturniers und des Hexameters, an bestimmten Stellen im Dialogvers der Komiker u. ö. Das ältere Germanische lässt, genau wie das neuere, rhythmische Hebungen und Wortaccente zusammengehen; aber es nimmt auch Rücksicht auf die Quantität. In der altdeutschen Vokalmusik darf eine betonte offene Silbe mit kurzem Vokal nie einen vollen Takt füllen d. h. vierzeitig gemessen werden; sie kann bloss die Zeit einer ganzen oder halben Thesis beanspruchen. Mhd. *hắ-bent* ist darum nur –́ – oder ⏑́ ⏑, nie –́ –́. Und in der gesamten altgermanischen Dichtung gilt die Regel: Auflösung einer Thesis hat stets die sprachliche Form ⏑́ × (nie –́ ×). Das ältere germanische System ist also streng genommen nicht rein accentuierend, sondern accentuierend-quantitierend. Nach Westphals Angaben (a. a. O. S. 45) muss der Vers der indischen Veden zur alternierenden Klasse gehören. Er verhält sich jedoch zwar gleichgiltig gegen den Wortaccent, nicht aber völlig gleichgiltig gegen die Prosodie. Denn am Schlusse des Verses, zuweilen auch am Schlusse der inlautenden Reihe, wird die Quantität beachtet, offenbar um das Ende dieser rhythmischen Gruppen kenntlich zu machen.

Eine andere Mischart ergiebt sich, wenn die Schlüsse alternierender Reihen bezw. die Schlüsse ihrer Teile ('Abschnitte' nach meiner Terminologie. Paul und Braune, Beitr. 23, S. 47) nicht wie im Indischen die Quantität, sondern den Wortaccent berücksichtigen. Neben die indische alternierend-quantitierende Technik tritt alsdann eine alternierend-accentuirende.

Dass eben dieser Art die französische und überhaupt die romanische Verskunst ist, soll im folgenden nachgewiesen werden.

Um die Frage nach dem Rhythmus des französischen Verses zu beantworten, ist zweierlei klar zu legen. Erstens: wo liegen

im Verse die rhythmischen Gipfel (Hebungen, Icten, Thesen, weniger gut auch Arsen genannt), und nach welchem Princip sind sie angeordnet? Zweitens: welches sind die Typen, die die rhythmische Gliederung einer jeden Versgattung und -art aufweist? Wie überall lässt sich auch für das Französische auf die erste Frage eine bestimmte, allgemein giltige Antwort geben; sie zu finden sei die Aufgabe des ersten Teiles dieser Arbeit. Die andere ist nur durch umfassende Statistiken für jede einzelne Versgattung und -art zu beantworten. Dies im vollen Umfange zu thun, ist hier weder möglich noch nötig. Es genügt den Weg zu bahnen, indem für einen bedeutenden Vers, den klassischen Alexandriner in Racines Athalie, die Typen ermittelt werden. Dies soll der zweite Teil leisten.

I. Die Hebungen des französischen Verses.

Bis zum Ende des 18. Jahrhunderts.

§ 1. Die altnationale französische Verslehre und ihre Ergebnisse.

Litteratur.

Ernest Langlois, De artibus rhetoricae rhythmicae sive de artibus poëticis in Francia ante litterarum renovationem editis, quibus versificationis nostrae leges explicantur. Thesis, Parisiis 1890. Heinrich Zschalig, Die Verslehren von Fabri, du Pont und Sibilet. Ein Beitrag zur älteren Geschichte der französischen Poetik. Diss. Heidelberg 1884. Th. Rucktäschel, Einige artes poëticae aus der Zeit Ronsards und Malherbes. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Poetik des 16. und 17. Jahrh. Diss. Leipzig 1889. Edm. Stengel, Romanische Verslehre. Gröbers Grundriss II, 1, 2 ff.

Jemand, der Verse zergliedern will, muss erst wissen, wo ihre rhythmischen Gipfel liegen. Denn der Rhythmus eines Verses wird nur dadurch bemerklich, dass gewisse Silben andern dem Gewicht nach übergeordnet d. h. rhythmisch gehoben werden. Durch welche Mittel es im einzelnen Falle geschieht, lehrt die allgemeine Rhythmik.

Die genaue Antwort auf diese erste und wichtigste Frage jeder wissenschaftlichen Metrik wird man naturgemäss in der altüblichen nationalen Verslehre der Franzosen suchen. Man wird hoffen, dort auch das Wesentliche über die feinere Gliederung der Verse zu erfahren. Aber ein Blick auf die Entwicklung der nationalfranzösischen Lehre zeigt, dass hier wenig zu finden ist.

Dichtung ist eher da als ihre Theorie, die Poetik; der Vers früher als seine Theorie, die Metrik. Einfache, kunstlose Formen stehen überall am Anfang auch der reichsten litterarischen Entwicklung und werden zunächst ohne sonderliches Nachdenken gebraucht und überliefert. Werden dann die Kunst und die Künstler geschätzt, gesucht und begünstigt, so verfeinert sich die Kunstübung und zugleich der Geschmack. Ihn zu befriedigen und andererseits das Können zu steigern, denkt man über Technik nach und entdeckt allmählich Mittel und Wege, sich im Ästhetischen immer mehr zu verbessern. Zunächst gewinnt man eine Anzahl praktischer Regeln. Diese pflegen negativ und positiv zu sein: die negativen lehren gewisse Fehler vermeiden, die positiven bestimmte Wirkungen hervorbringen. Der Schatz solcher Erkenntnisse wird durch die Jahrhunderte weiter gegeben, bald vermehrt, bald auch gemindert, je nach der Entwicklung der Kunst und des Geschmacks.

Dergleichen Lehren, die aus dem Bedürfnis der Kunstübung hervorgehen, haben in allen Litteraturen den gleichen Charakter. Was für den Künstler bequem zu machen ist und ihm selbstverständlich erscheint, bleibt unbeachtet. Nur das Seltene, leicht zu verfehlende, das Schwierige reizt zur Betrachtung. Deshalb mangelt den Vorschriften streng systematischer Zusammenhang. Das einzelne Kunstwerk, die einzelne Gattung steht im Vordergrund; daran wird alles besondere angeknüpft.

Je mehr Formen die Übung hervortreibt, um so mehr bereichert sich der Inhalt jener einfachen Kunstlehre. Aber nicht jeder Künstler gelangt dazu, jede dieser Regeln anzuwenden. Der Liederkomponist bedarf nur derjenigen, die in sein Gebiet fallen: der Epiker und Dramatiker eignet sich diejenigen an, die ihn in seiner Kunst unterstützen.

Diesen rein praktischen, man kann sagen handwerksmässigen Standpunkt haben zweifellos auch die frühesten romanischen Kunstlehren eingenommen.[1]) Die ältesten bekannten französischen Handbücher, die noch zu besprechenden Arbeiten des Jacobus Magnus und Deschamps, lassen deutlich auf so primitiven Ursprung schliessen, wenngleich sie selbst schon höheren Ansprüchen genügen möchten. Die provenzalischen Leys

[1]) Vgl. F. Wolff, Studien z. Geschichte d. spanischen und portugiesischen Nationallitteratur S. 236 f.

d'amors behaupten geradezu (I, S. 1), sie erst brächten die Regeln und Lehren zur allgemeinen Kenntnis, die von den alten Trobadors geheim gehalten worden seien, mit andern Worten, die ehedem nur in Künstlerkreisen überliefert wurden, also nicht in Kompendienform, mindestens nicht weiter, bekannt waren.

Jene alte, unwissenschaftliche Arbeit bot immerhin wertvolle Erkenntnisse. Man wusste, dass das Lied in Strophen (prov. *cobla*, afrz. *couple*), die Strophe in Verse (prov. *bordo*, afrz. *vers*, *baston*, *ligne*) zerfiel. Letztere zu trennen, war der Endreim (prov. *rim*, afrz. *rime*, *rithme*) das Mittel: denn jeder Teil der Strophe, der mit einem Reim endete, war eben ein Vers. Der Reim schied ferner die Verse in männliche (*masculin*) und weibliche *féminin*) und machte es möglich, die Gedichtformen (*rithmes*) genauer zu beschreiben, die man vorher nur allgemein nach ihrem Gebrauch oder Wesen benannte (prov. *balada*, *dansa*, afrz. *ballade*, *danse* 'Tanzlied'; prov. *tenso* 'Streitlied'; prov. *sirventes*, afrz. *sirventois* 'Dienstlied'; prov. *pastorela*, afrz. *pastourelle* 'Hirtenlied'.) Weniger umständlich war die Gliederung der Epen. Das Stück, durch dessen Wiederholung das Ganze zu Stande kam, war der Vers. Die Poesie der alten Heldenepen kannte anfänglich nur eine typische Form und benannte diese darum nicht besonders. Später kam eine neue in Gebrauch. Sie erhielt nach dem Stoff, durch den sie besonders bekannt wurde, den unterscheidenden Namen 'Alexandriner' (*vers Alexandrin*).

Aber man ging in der Zerlegung weiter (vgl. Leys d'amors I, S. 12). Auch der Vers erwies sich als zusammengesetzt. Wie das Lied in Strophen, die Strophe in Reimstücke (Verse) zerfiel, so weiter der Vers in Silben, die man genau zählte. Mittels der Silbenzählung konnte man den Vers nun besser beschreiben, als es durch Namen wie 'Alexandriner' möglich war. Man unterschied Acht-, Zehn-, Zwölfsilbler u. s. w. Auch auf den Verseinschnitt (prov. *pausa*) des Zehn- und Zwölfsilblers wurde geachtet und bemerkt, dass an dieser Stelle, wie überhaupt am Schluss, der Wortaccent gewahrt werde (Leys I, S. 136).

Offenbar enthält die hier geschilderte Kunstlehre der ältesten Zeit viele Bestimmungen, die unmittelbar den Rhythmus der Kunstwerke und den des einzelnen Verses angehen: Erkenntnis der Silbe als rhythmisches Element, feste Silbenzahl der Verstypen, Gliederung gewisser Verse durch den Einschnitt, Tonsilben und damit einen, wenn auch unsicheren, Hinweis auf

das Verhältnis von Metrum und Sprache, männliche und weibliche Schlüsse u. a. m. Im Ganzen jedoch richtete man seine Aufmerksamkeit zunächst nur auf das Äusserliche am Verse. Was heute als Versrhythmus bezeichnet wird, war für den alten Theoretiker überhaupt kein Problem. Soweit ich nachkommen kann, hatte im Mittelalter nur der Verfasser der provenzalischen Leys d'amors ein freilich ganz unbestimmtes Gefühl dafür, dass der Eindruck eines Verses ausser von Silbenzahl, Reim, Cäsur u. s. w. noch von etwas anderem abhänge: in seiner Forderung einer *bela cazensa* 'eines schönen Falles' der Verse (Leys I, S. 102. 112. 116. 142 u. ö.) wird das eigentliche rhythmische Problem wenigstens dunkel geahnt. Wir werden sehen, wie es dann auch im Französischen — freilich sehr spät — in dem Begriff *cadence* erfasst worden ist.

Auf welche Weise jener Schatz von Erkenntnissen gesammelt wurde, lässt sich kaum mehr verfolgen. Sicherlich floss er aus mehreren Quellen zusammen. Die Technik der weltlichen provenzalischen Liedkunst und die der französischen Epik mögen die wichtigsten gewesen sein. Eingewirkt hat sicher auch die mittelalterliche Schulmetrik; dann die kirchliche Musiktheorie (Choralgesang). Dazu kam sehr früh der Einfluss der lateinischen Grammatik (Donat) und Rhetorik (Cicero, Quintilian), und zwar so merklich, dass später diese ganze Kunstlehre (nach modernem Ausdruck = Poetik und Metrik) als *seconde rhétorique* d. h. die andere (nicht prosaische) Rhetorik bezeichnet werden konnte.[1])

Die Summe dieser Kenntnisse ist gewiss zuerst nur mündlich oder in ganz zwangloser schriftlicher Form überliefert worden. Der Meister teilte sie seinen Schülern mit. An systematischer Fassung lag zunächst nichts: denn *trobar* — *trouver* galt mehr als *saber* — *savoir*. Das pflegt anders zu werden, wenn die frische Kunstübung erlahmt und ausstirbt, oder gar wenn eine abgestorbene wieder belebt werden soll. So beginnt im Griechischen die Masse der metrischen und rhythmischen Litteratur erst dann, als die lange Periode reicher Produktion vorüber ist und das alexandrinische Zeitalter naht. Im Deutschen lieferte die Meistersingerzunft die ersten systematischen Arbeiten. Auch das Romanische zeitigte gleiche Erscheinungen erst im 14. Jahr-

[1]) Vgl. Langlois S. 1.

hundert, nachdem die alte höfische Poesie, besonders der Minnesang verklungen war. Hier ist das bedeutendste Werk dieser Art: *Las flors del gay saber, estier dichas Las leys d'amors,* aus einer älteren, ausführlichen Fassung kürzer redigiert von Guilhem Molinier (um 1355). Angeregt war dieser von sieben angesehenen Bürgern der Stadt Toulouse, welche versuchten die abgestorbene Trobadordichtung neu zu beleben.[1])

Als seine Quelle bezeichnet der gelehrte und klar denkende Verfasser die Prinzipien der guten alten Trobadors, ihren altbewährten allgemeinen Gebrauch (I, 2). Daneben hat er die Schulgrammatik und Rhetorik stark benutzt. Unmittelbarer Einfluss der Schulmetrik ist mir nicht aufgefallen. Das Werk schreitet streng systematisch vorwärts; man erkennt den Einfluss der Dialektik. Molinier geht vom ganzen Kunstwerk aus. Er zerlegt es in Strophen (*cobla*), die Strophe in Versgruppen, die unter sich meist durch den Reim gebunden seien,[2]) die Versgruppe in einzelne Verse (*bordo*), den Vers in Worte (*diction*) — hier merkt man die Schulgrammatik —, das Wort in Silben (*sillaba*), die Silbe in Buchstaben (*letra*). Diese Bestandteile des Kunstwerks werden dann abgehandelt, zuerst die Buchstaben als die kleinsten, zuletzt die Gedichtformen. In bekannter Weise wird von Silbenzahl, Reim, Cäsur (*pausa* I, S. 114. 118. 130), Tonsilben (I, S. 136) gesprochen, Vers und Strophe werden mit vielen Beispielen erläutert. Man beachte, dass nach Molinier I, S. 24 Hiatus auf der Cäsur und am Versende erlaubt ist. Über das öfter begegnende *bela cazensa* siehe oben S. 545.

Diese Darstellung fährt schon ganz in den Geleisen, in denen sich die romanische Metrik noch heute bewegt. Die bekannten Hauptkapitel derselben werden bereits hier abgehandelt: in der allgemeinen Anlage ist das Werk vorbildlich geworden.

In Frankreich folgen Ende des 14. Jahrhunderts weniger bedeutende Arbeiten, die von den Leys unabhängig scheinen. Mehr der alten, laienhaften Tradition nähert sich der Augustiner Jacobus Magnus in einem Kapitel seines *Archiloge Sophie* (Archilogus Sophiae, von ihm selbst ins Französische übersetzt),

---

[1]) Vgl. Gröbers Grundriss II, 2, 36. Herausgegeben hat das Buch Gatien-Arnoult, Monumens de la littératur romane. 3 Bände. Paris-Toulouse 1841—1843. Vgl. F. Wolff a. a. O. S. 240 ff., der einen Auszug daraus bringt.

[2]) *Rim* hat also bei Molinier eine eigene, freilich nicht recht klar formulierte Bedeutung. Vgl. I, 140 f. Sonst bedeutet es 'Reimvers', 'Reim'.

der seinerseits nur den ersten Teil des Sophologiums ausmacht. Das Stück ist überschrieben: *Des rithmes et comment se doivent faire* (vgl. Langlois S. 15 ff.). Es handelt von der Silbenzahl im Vers und ihrer Bestimmung (dabei über die Ausstossung des *-e* und die Nichtbeachtung der weiblichen Silbe *à la fin du milieu d'un baston*. Langlois S. 18 ff.), über Reim, endlich über die zu seiner Zeit gebrauchten Gedichtformen.

Mehr von der Schulwissenschaft ist Eustache Deschamps beeinflusst in seiner *Art de dictier* (1392).[1]) Für ihn stehen die einzelnen Gedichtformen ganz im Vordergrund; das andere behandelt er nicht, nur dass er der Erörterung der einzelnen Formen einen sehr unklaren Abschnitt über die Buchstaben (*lettres*) vorausschickt. Bemerkenswert ist, dass der Verfasser die Schulmetrik seinem Zweck dienstbar zu machen sucht. Die Silbe, nach der die nationale Lehre den Vers berechnete, die daher als 'Mass' galt, setzt er dieser Funktion wegen gleich dem antiken Fuss (*pes*), nach dem die Schulmetrik zählte. Darum heisst die Silbe bei ihm *pied* (S. 274. 276). Das Schema einer Strophe nennt er *mètre* (S. 290), wie man etwa bei Horaz vom Sapphischen Metrum redete. Verse machen nennt er anderswo *métrifier*. Molinier und Jacobus Magnus enthalten sich solcher überflüssiger Neuerungen; sie lassen die Schulmetrik beiseite.

Wie man aus dem Mitgeteilten ersieht, hat Deschamps die Begriffe der Alten ganz äusserlich aufgefasst, und eben so äusserlich in die französische Metrik übertragen. Er dachte nicht daran zu untersuchen, ob nicht auch die französischen Verse, wie die antiken, wirkliche Füsse mit Arsis und Thesis haben. Die lateinische Metrik, die selbst in ihrer verwirrten Fassung bei den Grammatikern (z. B. Augustin) viel nützliches bietet, regte ihn nicht an, die Zergliederung des Verses über das hinaus zu fördern, was er vorfand.

Die französischen Arbeiten bekamen seit dem 15. Jahrhundert Zusätze, wodurch teils die alten Regeln vertieft, teils der Inhalt nach der Seite der Poetik hin erweitert wurde. So fügte ein Anonymus des 15. Jahrhunderts (Langlois S. 25) ein Reimlexikon an. Diese Neuerung hielt ein anderer (ebd. S. 50)

---

[1]) In den Oeuvres complètes VII, S. 266 ff. (Société des anciens textes) ed. G. Raynaud 1891.

fest. Infortuné (um 1500) stellte engere Beziehungen zur antiken Rhetorik her und versuchte als erster, wie es scheint, auf die Dichtersprache (Zschalig S. 18) und die Formen der Mysterien, Moralitäten und Farcen (ebd. S. 17) Rücksicht zu nehmen. Über den Rhythmus des Verses hört man kein Wort. Nirgends ist auch von *cadence* die Rede, so weit ich nach den allein zu Gebote stehenden Auszügen urteilen kann.

In dieser Beziehung einen kleinen Fortschritt machte Fabri, *Le grand et vray art de pleine rhétorique* 1521. (Vgl. Zschalig S. 20 ff.). Man beachte bei ihm die Bedeutung von *rithme*. Während es, soviel ich sehe, bei seinen französischen Vorgängern schlechthin 'Reimvers', 'Reim' (ὁμοιοτέλευτον) bedeutet, ist es für Fabri zunächst allgemein *langaige mesuré par longueur de syllabes en conveniente termination, proporcionallement accentué* (ebd. S. 24) d. h. versmässig gebundene Rede. Seine nicht sehr geschickte Definition deutet auf Silbenzählung, Reim und Tonsilben hin. Im besonderen bezeichnet er mit dem Wort *rithme* 'Vers', 'Strophe' und 'Gedicht', als die Arten der Gattung *langaige mesuré* (ebd. S. 24 Fussn. 2); aber auch 'Reim' (S. 30).

Fabri verrät tiefere Einsicht in den Versbau als seine französischen Vorgänger. Er spricht es (ebd. S. 29) unzweideutig aus, dass Zehnsilbler und Alexandriner einen festen Einschnitt (*incision*) haben. Er zuerst unter den französischen Metrikern deutet durch sein *proporcionallement accentué* (S. 24) darauf hin, dass der Wortaccent an gewissen Stellen des Verses (den jetzt so genannten Tonsilben) beobachtet werden müsse, wenn er auch die Andeutung nicht weiter ausgeführt hat. Ja er erkennt, dass nicht nur Zehnsilbler und Zwölfsilbler, sondern überhaupt jeder Vers von mehreren Silben, durch eine *incision ou couppe* gegliedert sei (S. 29):

Z. B. nach der 1. Silbe *paix | escoutez qui vueil dire,*
mais | n'y pensez sinon pour rire.
nach der 2. Silbe *pensez | que mourir nous convient,*
pou sont | à qui il en souvient.
nach der 3. Silbe *par raison | il faut rendre ou prendre*
ou il faut | du feu mort attendre.

Der Verfasser hat seiner Spekulation natürlich die schon lange bekannten Cäsuren des Zehnsilblers und Alexandriners zu Grunde gelegt. Aber man muss doch anerkennen, dass er über

die blosse Silbenzählung hinaus strebt und die Gliederung der Verse selbst zu verstehen trachtet.

Auch über das Enjambement hat Fabri nachgedacht. Denn wenigstens im Chant royal *doibt l'en toujours terminer substance* (den Sinn) *entre là où est la couppe ou la fin de ligne* (S. 45).

Für die Cäsur mit überschiessender Silbe (ev. ohne Elision) im Zehn- und Zwölfsilbler trat ein Gracien du Pont (Zschalig S. 60f.): Fabri verbot sie im Chant royal und Serventois. Louys du Gardin, *Les premières addresses du chemin de Parnasse* (1630) verlangte, dass alle *e-muets* ausgesprochen werden müssten, wenn der Vers nicht hinken solle (Rucktäschel S. 60).

Es ist für den Zweck dieser Untersuchung überflüssig, die Arbeiten der nationalfranzösischen Richtung noch weiter durchzuprüfen und im Wortlaut anzuführen, wenigstens soweit sie vor das 19. Jahrhundert fallen. Wie bekannt, wurden immer neue Regeln aufgestellt, die Form der Verse, besonders des Alexandriners, zu verbessern; aber niemand beachtete das Rhythmusproblem. Malherbe verbot streng den Hiatus und das Enjambement im Alexandriner, Freiheiten, die Ronsard (Rucktäschel S. 21 f.) milder beurteilt hatte. Schon Sibilet und Pasquier (1560) traten dafür ein, weibliche Cäsur nur zu erlauben, wenn elidiert werden könne (Tobler, Versbau[2] S. 84). Dergleichen fehlt auch später bei Boileau nicht. Aber solche Regeln sind, ihrer Bedeutung unbeschadet, nicht verschieden von jenen einzelnen, praktischen Winken, mit denen die älteste Kunstlehre einsetzte. Sie haben nicht den Zweck, das Problem des Versrhythmus selbst anzugreifen oder seine Lösung vorzubereiten.

So hat sich die französische Verslehre seit ältester Zeit bis in das 18. Jahrhundert wesentlich in den Kapiteln Silbenzählung, Cäsur, Reim, Gedichtformen bewegt. Sie ist in dieser ganzen Zeit nicht über eine praktische Anweisung, Verse zu machen, hinausgekommen, verdient daher den Namen einer wissenschaftlichen Verslehre oder gar Rhythmik nicht. Man erfährt, wie gezeigt worden, aus all diesen Darstellungen der nationalen Richtung nicht einmal dasjenige ausreichend, wonach der Metriker zuerst fragt, wo denn im französischen Verse die Hebungen liegen.[1]) Da jeder Franzose schon durch die praktische

[1]) Nur über éine, bei langen Versen zwei Hebungen, bekommt man durch die Bestimmungen über die 'Tonsilben' Auskunft.

Übung einen Vers richtig lesen und vortragen lernte, mochte man es für überflüssig halten, über diesen Punkt nachzudenken und Regeln in die Lehrbücher aufzunehmen.

So lässt sich aus diesen französischen Verslehren für unser Problem unmittelbar nur wenig gewinnen. Aber erschliessen können wir aus ihren Angaben eine wichtige Thatsache. Seit dem 14. Jahrhundert findet sich die Vorschrift, die vierte Silbe des Zehnsilblers und die sechste des Alexandriners, ferner die letzte gezählte jedes Verses, müsse sprachlich betont sein. Mit anderen Worten, man hatte beobachtet, dass an diesen Stellen rhythmische und accentuelle Gipfel zusammen fallen. Nie finden sich derartige Vorschriften für das Innere der Verse und Versteile. Für diese Stellen galt offenbar jenes Gesetz nicht; im Innern brauchten also rhythmische Hebungen und Wortaccente nicht zusammen zu gehen, sondern konnten auseinandertreten. Denn wäre auch hier der Zusammenfall, wie im Germanischen, obligatorisch gewesen, so würden das die Theoretiker sicherlich angemerkt haben. Wie kämen sie dazu, dasselbe für das Innere der Verse unbeachtet zu lassen, was sie für die verschiedenen Schlüsse genau gesehen haben? Demnach bezeugt die altübliche romanische Verslehre wenigstens indirekt, dass in der provenzalischen und französischen Dichtung der Wortaccent, die Tonsilbenstellen ausgenommen, nicht beachtet worden ist.

§ 2. Die französische Verslehre unter fremdem Einfluss und ihre Ergebnisse.

Die alte französische Metrik hat, wie wir sahen, das Problem des Versrhythmus nicht berührt; gestreift haben es wenigstens die Leys d'amors. Was wir Versrhythmus nennen, schien sich von selbst zu verstehen und brauchte nicht begrifflich festgelegt zu werden, um so mehr als im Mittelalter der Strom einheimischer Dichtung ununterbrochen und reichlich floss, die Dichter also noch keinen Anlass hatten, sich eine von der ihrigen abweichende Technik anderer Kulturvölker anzueignen. Denn in solchem Falle wäre die Aufmerksamkeit durch den Gegensatz schliesslich doch auf das rhythmische Problem gerichtet worden.

Dieser Fall trat im 16. Jahrhundert ein. Als die klassische antike Poesie in den Gesichtskreis der Zeit gezogen wurde und bald als allein schön und richtig galt, erschien auch das antike quantitierende System als das allein schöne und richtige. Der antike Vers wurde ein Ideal, das mit allen seinen Eigenheiten nachgeahmt werden sollte. Man bemühte sich darum auch in Frankreich eifrig, 'antike' Verse aus modernem Sprachstoff zu bauen, auch französische Verse auf das bekannte Lang-Kurz-Mittelzeitig zu gründen. Hier sind zu nennen Nicolaus Rapin, Passerat, Pasquier, Callier, Baïf, Agrippa d'Aubigné, alle vor oder um 1600.[1])

Die Versuche waren natürlich mit grossen Schwierigkeiten verbunden, da sich niemand über die Quantität der französischen Silben klar war. Dem Mangel suchten die Theoretiker abzuhelfen. Nur wenig bot Jaques de la Taille, Manière de faire des vers en français comme en Grec et en Latin 1573 (Rucktäschel S. 23 ff). Er übertrug meist die antiken Quantitätsregeln (Positio, Correptio etc.) ohne weiteres auf das Französische, was bequem genug war. Doch fehlen nicht eigene Beobachtungen: auf Grund seiner Theorie zeigt er, wie man *pieds* im Sinne der alten Grammatiker bauen könne:

Pirriche	◡◡	*cruel*
Spondée	––	*seigneur*
Jambe	◡–	*devoir*
Trochée	–◡	*homme.*

Solche prosodischen Untersuchungen wurden später wieder aufgenommen von d'Olivet, Traité de la prosodie françoise 1736 (an: Girard, Synonymes françois. 2ème éd. Amsterdam 1770). Freilich ist hier die Beziehung auf quantitierenden Versbau aufgegeben. Den Wert der Arbeit d'Olivets kann ich nicht beurteilen; doch macht die Schrift durch Klarheit und Fleiss einen guten Eindruck. Sie wurde stark benutzt von Durand, Dissertation en forme d'entretien sur la prosodie françoise 1748 (ebd.).

Trotz aller Mühe der gelehrten Dichter und Forscher haben die Versuche, das Französische in quantitierende Metra zu zwingen, keinen Beifall gefunden. Malherbe und seine Schule machten ihnen im wesentlichen ein Ende. Deimier kritisierte

[1]) Vgl. K. E. Müller, Über accentuierend-metrische Verse in der französischen Sprache. Diss. Rostock 1882.

sie abfällig in der Académie de l'art poétique 1610 (vgl. Rucktäschel S. 37). Auch d'Olivet wollte nichts davon wissen (a. a. O. S. 81 ff). Nur Turgot wagte es noch im 18. Jahrhundert, Teile der Aeneis quantitierend zu übersetzen (1778). Offenbar sind die Quantitätsverhältnisse der französischen Sprache nicht derart, dass es möglich wäre, sie zum Prinzip des Verses zu machen, oder wenigstens nicht so klar, dass sie den Rhythmus unzweideutig hervortreten liessen. Denn sollen Verse lesbar sein, so muss sich ihr Metrum unmittelbar und zweifellos aus der Natur des Textes ergeben, oder doch durch eine einfache Regel ausgedrückt werden können.

Die Bestrebungen, französische quantitierende Verse zu machen, schlugen also fehl. Unmittelbaren Nutzen hatte davon nur die Grammatik, die Lehre von der Quantität, mittelbaren aber auch die französische Metrik. Denn beim Studium der antiken Verse und bei den vergeblichen Versuchen, sie einwandsfrei mit eigenem Sprachstoff nachzubilden, tauchte die Erkenntnis auf, dass der besondere Eindruck, den der Vers gegenüber der Prosa macht, unmöglich — mindestens nicht in erster Linie — nur auf Reim, Tonsilben, Cäsur und fester Silbenzahl beruhen könne, wie man allgemein geglaubt hatte. Denn die Antike wusste nichts von Reim, Tonsilben und Silbenzählung (die äolischen Verse ausgenommen), und doch hatte sie Verse, nach der Meinung der Zeit sogar die vorbildlichen. Wer tiefer dachte, sah sich daher gezwungen, auf Grund der neuen Erkenntnis die gangbare Ansicht vom Wesen des französischen Verses zu berichtigen.

Bahnbrechend scheint in dieser Beziehung Du Bellay, das Haupt der Plejade, gewesen zu sein. Er sagt an einer wichtigen Stelle seines berühmten Manifestes von 1549: La deffence et illustration de la langue françoise. (In: Oeuvres françoises de Joachim du Bellay, éd. Chr. Marty-Laveaux 1866, Bd. 1, S. 48): *Tout ce qui tumbe soubz quelque mesure et iugement de l'oreille (dit Ciceron) en Latin s'appelle Numerus, en Grec ῥυθμός, non point seulement au vers, mais à l'oraison. Par quoy improprement notz anciens ont astrainct le nom du genre soubz l'espece appellant Rythme cete consonance de syllabes à la fin des vers, qui se devrait plus tost nommer ὁμοιοτέλευτον, c'est à dire, finissant de mesmes, l'une des especes du rythme. Ainsi les vers, encores qu'ils ne finissent point en un mesme son, generalement se peuvent*

apeller rythme: d'autant que la signification de ce mot ῥυθμός est fort ample et emporte beaucoup d'autres termes, comme κανών, μέτρον, μέλος εὔφωνον, ἀκολουθία, τάξις, σύγκρισις, Reigle, mesure, melodieuse consonance de voix, consequution, ordre et comparaison. Der Sinn der Stelle ist klar. Du Bellay kennt das Wort *rythme* (*rithme, rime*) aus der altüblichen französischen Metrik in der Bedeutung 'Endreim'. Er weiss, dass es sich von dem lateinischen *rhythmus* (= *numerus*), dem griechischen ῥυθμός, herleitet. Nun tadelt er den Gebrauch seiner Landsleute als zu eng: sie bezeichneten mit dem Wort nicht, wie es sich gehöre, den Gattungsbegriff 'Rhythmus', der als Artbegriffe nicht nur 'Endreim', sondern auch 'Regel', 'Mass', 'melodischen Tonfall' etc. umfasse, sondern sie brauchten es bloss für den untergeordneten Artbegriff 'Endreim'. Aber Verse seien Rhythmen auch ohne diesen letzteren. Mit andern Worten: was das Ohr im Vers (wie auch in der kunstvollen rhetorischen Prosa) als Ebenmass empfinde, das decke sich nicht mit dem, worin es die landläufige Metrik sehe, mit dem Endreim.

Damit war das eigentliche Problem der Metrik deutlich genug umschrieben. In der That beschäftigte es seit dieser Zeit die Köpfe. Aber man fand keinen Weg, dem geheimnisvollen Etwas nahe zu kommen, das Du Bellay als ῥυθμός bezeichnet hatte. Alles was man darüber zu sagen wusste, fasste man in allerlei vage Bemerkungen und Vorschriften über die *cadence* des Verses zusammen. Denn dieses Wort hatte sich als heimischer Ausdruck — vgl. oben S. 545 — für das, was Du Bellay mit einem griechischen benannte, eingestellt. Vgl. Diderot-d'Alembert, Encyclopédie 29, S. 166b: *rhythme, ῥυθμός chez les Grecs, c'est à dire cadence.* Das in der älteren französischen Metrik — wenn man den Auszügen der vor § 1 genannten Gelehrten vertrauen darf — unbekannte Wort spielt von jetzt ab eine sehr grosse Rolle in der französischen Verslehre.

Aber was meinte man in der Metrik damit? Das Wort als solches schillert in vielen Bedeutungen, über die Diderot-d'Alemberts Encyclopédie 5, S. 703, das Wörterbuch der Académie und dasjenige Littrés belehren. Man gebraucht es vom Tanz und Marsch im Sinne des heutigen 'Takt'. Hierbei beachte man, dass der Begriff 'Takt' erst seit dem Ende des 17. Jahrhunderts populär geworden ist, da vorher der Begriff *tempus* der Mensuralmusik herrschte. Für das heutige 'Taktmässigkeit'

verwendet es Ackermann, Traité de l'accent 1843, S. 29: *chaque mesure est marquée par un temps fort: on appelle 'cadence' l'expression de ces tems forts.* Auch auf den Vers wendet man das Wort in derselben Bedeutung an; auf den französischen Ronsard (Abrégé, in Bd. 6, S. 458): *esperant un jour la* (die Franciade) *faire marcher* (!) *à la cadence Alexandrine*; er legt also dem Alexandriner eine Art Taktschritt bei. Vom antiken Vers gebraucht das Wort d'Olivet (a. a. O. S. 10 f.): *la cadence qui résulte des brèves et des longues.* Dann hat es, wie schon gezeigt, die allgemeine Bedeutung Rhythmus: so bei Saint-Leu, Mémoire sur la versification et essais divers. (Florenz, Piatti 1819), S. 6, in einem Citat aus Scoppa. Ebenso S. 7.

Mir ist nicht zweifelhaft, dass der Ausdruck hier auf einen taktmässigen Charakter der Verse hinweisen soll. Denn auch bei dem Worte Rhythmus dachte und denkt man vorzugsweise an die strenge Art der neuern Musik, welcher 'Takt' wesentlich ist; von ihr nimmt man den Hauptinhalt des Begriffs, mehr als Anhang wird die minder strenge Weise der rhythmischen Prosa und gewisser Verse (Alliterationsverse u. a.) hinzugedacht. Ich bin also überzeugt, dass den französischen Versen mit der *cadence* ein festes, deutlich vernehmbares, sich gleich bleibendes Metrum zugesprochen werden soll. Aber zum Beweis dafür darf man das Wort doch nicht verwenden, weil sich Dichter und Forscher über das, was sie damit bezeichnen wollten, nicht begrifflich klar waren und darum viel in seinen Umfang hineinnahmen, was logisch abgetrennt werden muss. Die Bedeutung des Wortes hörte nicht auf zu schillern. Was man etwa im 18. Jahrhundert darunter verstand, sieht man aus Rollin, De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres. Halle 1751. Bd. 1, S. 418 f: *il y a une cadence simple, commune, ordinaire, qui se soutient également partout, qui rend les vers doux et coulans, qui écarte avec soin tout ce qui pourroit blesser l'oreille par un son rude et choquant, et qui par le mélange de différens nombres et de différentes mesures forme cette harmonie si agréable, qui règne universellement dans tout le corps de poème. Outre cela il y a de certaines cadences particulières plus marquées, plus frapantes et qui se font plus sentir* [d. i. gewisse Metra von bestimmter ästhetischer Wirkung z. B. im Hexameter *cadences graves et nombreuses, c. suspendues* u. a.]. Ebenda S. 413: *à examiner la cadence du vers Phaleuque on dirait qu'il est fait*

exprès pour le badinage et pour l'amusement (gemeint ist das Phaläcische Metrum). Rollin also verstand unter *cadence* Rhythmus und Metrum zusammen.

Wie unklar und vage der Begriff sei, hat denn auch Gottsched richtig erkannt, wenn er (Kritische Dichtkunst[3] 1742, S. 78) spottet: 'Und wenn sie (die Franzosen) gleich viel von ihrer sogenannten *Cadance* schwatzen: so ist es bei ihnen doch ein blosses *je ne sçai quoi?* Sie wissen nämlich nicht zu sagen, woher dieselbe entsteht, können auch keine Regeln davon geben.'

So ist man durch die Erkenntnis des Gegensatzes antiker und französischer Poesie auf das rhythmische Problem im Verse hingeführt worden. Man sollte erwarten, dass die Forschung hier kräftig eingesetzt, den wahren Grund des Gegensatzes ermittelt und im Anschluss daran den begrifflichen Inhalt des vieldeutigen Wortes *cadence* bestimmt hätte.[1]) Aber statt dessen begnügte man sich mit der Ahnung des Problems, ja man hemmte die weitere Analyse durch eine gedankenlose Formel, welche den Unterschied der alten und der französischen Verstechnik ausdrücken sollte: die antiken Verse werden nach Füssen gemessen, die aus langen (–), kurzen (◡) und mittelzeitigen (⏓) Silben bestehen, die französischen aber nach Silben. So urteilt schon Ronsard, Abrégé de l'art poëtique françois 1565 (Oeuvres par Marty-Laveaux Bd. 6, S. 450): *tout ainsi que les vers Latins ont leurs pieds, comme tu sçais, nous avons en nostre Poesie françoise ... une certaine mesure de syllabes, selon le dessein des carmes que nous entreprenons composer.*

Zum Verständnis und zur milderen Beurteilung dieser Formel muss man bedenken, dass die Renaissancepoetik die Lehren der alten Grammatiker buchstäblich nahm und meinte, bei der Recitation antiker Verse verhalte sich thatsächlich die Länge zur Kürze wie 2:1. Vgl. die Stelle in dem seinerzeit viel gelesenen und höchst einflussreichen Buche des Isaac Vossius, De poëmatum cantu et viribus rhythmi. Oxonii 1673, S. 30: *Sane siquis scire desideret, qualis fuerit antiqua carminum pronuntiatio, is non multum a veritate aberrabit, qui illam similem fuisse existimet atque sit ea, quae vulgo in scandendis versibus*

---

[1]) Vom Endreim hatte es ja Du Bellay schon unterschieden und damit im Negativen einen Anfang gemacht.

adhibetur. Vgl. dann Diderot-d'Alembert, Encyclopédie, Lausanne u. Bern 1778, Bd. 1, S. 279: *Les anciens prononçoient au moins leur vers de façon qu'ils pouvoient mesurer par les battemens la durée des syllabes ... ce que nous ne pouvons faire qu'en chantant.* Diese unrichtige Meinung hat lange geherrscht und ist erst kürzlich endgiltig beseitigt worden.[1])

Mit den Schlagworten 'Fussmessung — Silbenzählung' dachte man also die Frage zu erledigen, wie sich der antike vom französischen Vers unterscheide. Daher sagt Rollin a. a. O. 1, S. 415: *la poésie Françoise ... manque absolument de la délicate et harmonieuse variété des piés* [NB. mit ihren festen Zeitverhältnissen!] *qui donne à la versification Grecque et Latine son nombre* (*numerus* = *rhythmus*), *sa douceur et son agrément; et elle est forçée de se contenter de l'assortiment uniforme d'un certaine nombre de syllabes d'une mesure égale pour composer ses vers. Il a donc falu pour arriver à son but qui est de flater l'oreille, chercher d'autres grâces et d'autres charmes et suppléer à ce qui lui manquoit d'ailleurs par la justesse et la cadence et la richesse de rimes, ce qui fait la principale beauté de la versification françoise.* (Vgl. auch S. 414). Ähnlich Diderot-d'Alembert, Encyclopédie Bd. 1, S. 279b: *nos vers ne sont formés que par l'harmonie qui résulte du nombre des syllabes, au lieu que les vers grecs et les vers latins tirent leur harmonie du nombre des pieds assortis par certaines combinaisons de longues et de brèves.* Das ist die Ansicht, welche man seitdem in allen Variationen wiederholt hat und noch wiederholt. Noch F. de Gramont (Les vers français et leur prosodie Paris 1875) sagt S. 5: *le principe des vers est la symétrie dans leur dimension, soit que cette dimension se mesure par temps* (*une syllabe longue ou deux brèves étant prises pour deux temps*) *ou bien par le nombre même des syllabes.*

Aber jene Formel hinderte die Metriker nicht nur, den Gegensatz des antiken und französischen Verses zu verstehen, sondern hielt sie auch davon ab, das Wesen der heimischen Rhythmen besser zu erkennen. Sie bedingte sogar gelegentlich einen Rückschritt hinter den Standpunkt Du Bellays. Noch

[1]) Vgl. R. Westphal, Aristoxenos' von Tarent Melik und Rhythmik II (1893 herausgegeben von F. Saran), S. CXLVIII f. Vgl. übrigens G. A. Bürger, Poetische und prosaische Werke, herausgegeben von Ed. Grisebach 1894[5] S. 231.

Rollin (siehe oben) nahm richtig die *cadence* als eine Eigenschaft des Verses, die mit Silbenzahl, Reichheit der Reime und Richtigkeit nicht zusammenfalle. Aber schon die einflussreiche Encyclopédie verwirrte alles wieder, wenn sie Bd. 5, S. 703 behauptete: *quant à la cadence des vers elle dépend dans la poésie grecque et latine du nombre et de l'entrelacement des pieds ou mesures périodiques, qui entrent dans la composition des vers, des césures etc., ce qui varie selon les différentes espèces de vers: et dans les langues vivantes, la cadence résulte du nombre de syllabes qu'admet chaque vers, de la richesse, de la variété et de la disposition des rimes.* Silbenzählung also sei das Prinzip der französischen Verse und eine Hauptursache der französischen *cadence,* Fussmessung das Prinzip der antiken Metra und Ursache ihres Rhythmus: dies der Kern der Ansicht, die nun mehr und mehr populär wird.

Aber sie ist ganz und gar unrichtig, oder vielmehr sie ist leer. Das habe ich schon in Paul und Braunes Beiträgen zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur 23, S. 67 ff. nachgewiesen. Silbenzählung steht weder der antiken Fussmessung noch der germanischen Hebungsrechnung als gleichwertiges rhythmisches Prinzip gegenüber. Sie ist zunächst nichts weiter als ein ganz äusserliches Mittel, Verse zu benennen und zu unterscheiden, und kann daher nur angewendet werden, wo sich eine Kunst verhältnismässig weniger, unveränderlicher Metra bedient. Wir finden sie bei den äolischen Lyrikern und ihren Nachahmern: Alcäus, Sappho, Catull, Horaz a. u. Es giebt den Sapphischen und Alcäischen Elfsilbler, den Alcäischen Zehnsilbler u. a. m., Verse von typischem Bau. Wir finden Silbenzählung auch bei den nordischen Skalden: diese bestimmen die Länge der einzelnen Zeile (*orðalengð*, *lengð*) nach der Anzahl der Silben, wenngleich in freierer Weise als die äolischen Liederdichter.[1]) Wenn also Silbenzählung sowohl in der antiken quantitierenden als in der germanischen accentuierenden, als endlich in der romanischen Poesie gebraucht wird, wie könnte sie den Gegensatz antiker und romanischer Dichtung bedingen, wie dürfte sie überhaupt als 'Prinzip' irgend eines rhythmischen Systems angesehen werden? Sie ist nichts primäres, sondern etwas sekundäres. Nur dann wenn der Vers ein starres metrisches

---

[1]) Vgl. E. Sievers, Altgermanische Metrik 1893, S. 92.

Schema hat, zählt man seine Silben, um ihn zu charakterisieren, nicht aber ist das Schema eines Verses fest bestimmt, weil er eine unveränderliche Anzahl Silben enthält.

Es hat demnach keinen Sinn, antike und romanische Metra so zu unterscheiden, wie es durch die Formel 'Fussmessung — Silbenzählung' geschehen ist; und ebensowenig kann man die *cadence* der französischen Verse aus der festen Silbenzahl, dem Reim u. ä. herleiten. Die Anzahl der Silben hat allerdings Bedeutung für die *cadence*, d. h. den Rhythmus; denn die Silbe ist nun einmal rhythmisches Element. Wesentlich aber für die *cadence* ist allein die Gruppierung der Silben. Denn unter dem Rhythmus eines Verses ist nichts anderes als dessen Gliederung zu verstehen.

So haben das Studium des antiken Verses und die Versuche, ihn nachzubilden, die Theoretiker des französischen Verses dahin gebracht, das Problem des Versrhythmus zu erkennen. Aber leider ist nachher trotz verheissungsvoller Anfänge jeder Fortschritt durch jene inhaltslose Formel gehemmt worden, obwohl man bei verständiger Benutzung der alten Fusslehre hätte weiter kommen können.

Das gelang erst auf dem Umwege über die germanische Metrik. Wie man sich im 16. Jahrhundert bemüht hatte, das Quantitätsprinzip der Griechen und Römer herüberzunehmen, so machte man im 17. Jahrhundert den Versuch, auch das accentuierende germanische in die heimische Technik zu verpflanzen. Der nächste Zweck dieser Bestrebungen war allerdings nicht, germanische Metra nachzuahmen, sondern nur, eine brauchbare Weise zu finden, um antike Rhythmen wenigstens nach ihrem Eindruck nachzubilden. Aber immerhin war damit wenigstens die Möglichkeit gegeben, von der theoretischen Einsicht der germanischen Nachbarn Nutzen zu ziehen.

Jenes Wagnis unternahm Louys du Gardin im Anhang zu seinem Werk: Les premières addresses du chemin du Parnasse, Douay 1630. Der Abschnitt hat den Titel: *Les nouvelles inventions du Docteur du Gardin, pour faire marcher les vers François sur les pieds des vers latins, conduicts neantmoins par les propres quantitez de leurs syllabes Françoises. Et en fin, un mot des rymes Latines* (vgl. Rucktäschel S. 66). In iambischen Trimetern,[1]) die

---

[1]) Schema: ◡–◡–◡; –◡–◡–◡–.

nach hergebrachter Weise gebaut sind, thut der Verfasser seine Absicht kund:

> Voyánt les aútheurs Grécs et Látins cómposér
> des cármes á pied; jé m'ay voúlu ádvisér
> si ón ne poúrroit fáire lé mesme én Françóis,
> cherchánt d'y tróuver toút premiér des bónnes loíx.

Auf die Versuche Baïfs, de la Taille's und anderer anspielend, sagt er, so wie sie dürfe man es nicht machen. Die bekannten Quantitäts- und Accentverhältnisse der antiken Verse ohne weiteres herüberzunehmen, gehe nicht an:

> Je garde leurs pieds (sc. der antiken Dichter) pour cela tant seulement,
> sans me trop astreindre aux reigles des quantitez
> qu'ils gardent entre eux; ny aux Accens usitez
> les quels leur sont longs souvent quand ils nous sont cours,
> ou s'ils les ont cours, nous les avons à rebours.
> ma cure est tant seulement ...
> de plaire à l'aureille, en y coulant doucement
> par un temps qui soit tantost brief et tantost long,
> que se peut juger à l'aureille par le son
> et par nostre accent.

D. h. er will nicht die Verteilung der Längen und Kürzen, auch nicht die der Wortaccente im antiken Vers genau nachahmen, sondern nur den allgemeinen Eindruck der Füsse wahren. Als Mittel dient der französische Wortaccent. Ein Beispiel veranschauliche seine neue Technik: es sind ebenfalls iambische Trimeter (ebd. S. 70).

> Bon Dieú, quel cónfort! quél soulás delícieúx!
> qu'est gránde lá joye! ó qu'imménse est lá douceúr
> que jé sens aú fond dé ma boúche et dé mon coeúr
> sauveúr, quand dé toy à' ta táble suís repeúx!

Du Gardin war Wallone; er lebte als Professor der Medizin in Douay (nahe der belgischen Grenze). Hieraus erklärt sich seine Theorie. Sie steht offenbar unter holländischem Einfluss. In Holland war man sich des Prinzips der heimischen Verskunst schon klar bewusst geworden und hatte es begrifflich formuliert. Es findet sich bereits in Abraham Vander-Milii Lingua Belgica, Lugdun. Batav. 1612, S. 169: *Accentum enim non curant Graeci*

Latinique eo loco, ubi syllaba longa requiritur: sat habent, si ad leges alias quantitatem suam servent: at inconcinnum in Belgico porsus, nisi accentus sit, ubi longa requiritur nihilque aurem boni poetae Belgici offendit magis. In accentus tamen decoro consistit praecipua carminis virtus et elegantia: is facit, ut mollius fluat, ut genuina sit modulatio; ab accentu est carmen et quidam quasi cantus. Praeter ista et rhythmus (= Reim) *in Belgico observandus est, cuius nulla prorsus Graecis Latinisque est cura.* 'Quantitierend — accentuierend', so fasste man in Holland den Gegensatz der antiken Poesie zur eigenen. In Frankreich sagte man, wie oben gèzeigt, 'quantitierend — silbenzählend'.

Du Gardin hat im 17. bis 18. Jahrhundert keine Nachfolger gefunden. Sein Buch ist offenbar gar nicht beachtet, darum jetzt auch sehr selten geworden. Es hat daher die französische Verslehre weder unmittelbar noch mittelbar befruchtet.

Übrigens ist es bezeichnend, dass im 19. Jahrhundert wieder gerade ein Holländer das accentuierende Prinzip erneuerte: André van Hasselt, geb. 1806 in Maastricht, gest. 1874 in Brüssel. (Vgl. Müller a. a. O. S. 61 ff.) Ebenso dass sich in den sechziger Jahren gerade in Belgien eine Bewegung zu Gunsten dieser Technik bemerklich machte. (Müller a. a. O. S. 63 ff.)

Unabhängig von Du Gardin hat Marmontel dasselbe Prinzip entdeckt. Überzeugt von der absoluten Vortrefflichkeit der antiken Verse macht er in Diderot-d'Alemberts Encyclopédie Bd. 35, S. 483 unter 'vers' denselben Vorschlag, um die alten Metra rhythmisch getreu ins Französische zu übertragen. Er weiss dabei recht wohl, wie sehr er damit gegen die Gewohnheit der Zeit verstösst. Marmontel ist durch d'Olivets Untersuchungen angeregt. Germanischer Einfluss lässt sich bei ihm nicht nachweisen. Auch seine Anregungen hatten auf die Theorie keine Wirkung.

Wie die Versuche des 16. Jahrhunderts gescheitert waren, das quantitierende Prinzip zu übernehmen, so misslangen also auch die des 17., 18. und 19. Jahrhunderts, accentuierende Verse zu bauen. Und der französischen Verstheorie haben diese noch weniger genützt als die ersteren.

Indessen war die Beziehung zu den benachbarten germanischen Litteraturen zu mächtig, als dass sie nicht auch auf dem Gebiet der Metrik hergestellt worden wäre: natürlich von Männern, die ihr Leben mit germanischer Dichtung in Berührung

brachte. Daher ist es wohl verständlich, wenn sich im 18. Jahrhundert schliesslich doch hier und da Anschauungen vom französischen Verse finden, die sichtlich entweder unmittelbar von der germanischen Verstheorie abhängen oder doch denen gleichen, die germanische Metriker vom Wesen des französischen Verses gewonnen hatten.

Einfluss hat hier zweifellos die ehedem viel gelesene und allgemein bekannte Schrift des Holländers Isaac Vossius, De poematum cantu et viribus rhythmi (1673) gehabt. Voss stellt darin die französische, überhaupt die romanische Technik, der holländischen oder vielmehr der englischen entgegen, bringt sie aber ganz richtig mit der griechischen und lateinischen des Mittelalters zusammen, soweit diese nicht 'metrisch', sondern 'rhythmisch' ist. An zwei Stellen charakterisiert er sie genau, und diese Angaben des gelehrten Metrikers sind äusserst wertvolle Zeugnisse über den Rhythmus des französischen Verses, die man nicht hätte übersehen sollen. Die erste steht S. 22: die Verse der Byzantiner (die sog. politischen) *qui duodecim aut tredecim tantum continent syllabas, ii similes sunt versibus iis quos et nostrates*[1]) *et Galli* (Franzosen) *in suis vernaculis linguis heroicos perperam vocant* (nämlich den Alexandrinern); *licet maiorem accentuum Graeci habeant rationem quam Galli,*[2]) *utpote qui non naturalem tantum syllabarum quantitatem sed et ipsos quoque, ut plurimum, negligant accentus.* Zum Verständnis der Worte erinnere man sich, dass bei den zwölfsilbigen politischen Versen der Byzantiner stets die vorletzte Silbe den Wortaccent trägt (Christ, Metrik der Griechen und Römer[2] S. 376). Ergänzend tritt dazu eine zweite Stelle S. 33 f.: *ut vero ad nostri saeculi poemata*[3]) *redeam, vere de illis dici potest, nec accentuum nec syllabarum quantitatis in iis haberi rationem. Ne quidem intelligas versus esse, quos legas, si similiter finientem auferas clausulam* (den Endreim). *Haec sola carmen facit, etiam si nihil aliud accedat, dummodo certus et definitus syllabarum praecesserit*

[1]) Holländer? Aber da Voss damals in England lebte, gewiss die Engländer. An sich macht es nichts aus, wer gemeint ist.

[2]) Das ist nicht ganz richtig. Voss denkt hier vielleicht an die 15-Silbler, wie sie Apollinarius Alexandrinus im 4. Jahrhundert gedichtet hat.

[3]) Gemeint sein können nur französische oder überhaupt romanische Verse. Denn die germanischen beachten, auch nach Voss, den Wortaccent. Vgl. S. 29 f.

numerus (feste Silbenzahl). *Cuiuscumque vero naturae et ordinis istae syllabae fuerint* (nämlich hinsichtlich der Dauer und Sprachbetonung), *id perinde esse creditur. Abest itaque rhythmus* (im antiken, nicht etwa modernen Sinn! Vgl. S. 11), *abest pedum metricorum observatio* ('metrischer' Füsse, d. h. solcher, wo streng bestimmte Zeitverhältnisse eingehalten werden, nicht Füsse übh.), *qui si ullibi occurrant, casu id fit, non arte aut studio; cum promiscue licitum sit cuiuscunque mensurae syllabas cuilibet aptare loco, praeterquam in ultima sede* (Tonsilbe): *ut vere de huius seculi versibus dici possit illos uno tantum pede* (nämlich dem indifferenten ××, dem alles, was Quantitätsregulierung anlangt, fehlt) *decurrere, quod ut puto plerique qui hodiernae metricae leges tradidere, libenter agnoscent* (Hinweis darauf, dass die nationale französische Verslehre nichts darüber sagt, wie sich die Silben der Verse gruppieren. Vgl. oben § 1). Voss geht aus von dem, was die übliche Metrik lehrt, von den Bestimmungen über feste Silbenzahl, Tonsilben und Endreim. Aber das genügt ihm nicht, da er durch das Studium der antiken Metrik tiefere Einsicht in das Wesen des Verses gewonnen hat. Er fügt, offenbar auf Grund eigener Beobachtung, hinzu, dass auch der französische Vers einen Fuss habe, nämlich ×× (entweder ×́× oder ××́), mit andern Worten, dass die Verssilben paarweis zu einer rhythmischen Gruppe zusammengehören. Diese Fussmessung ist nicht die antike: denn sie stützt sich nicht auf die Quantität; auch nicht die englische oder holländische: denn sie beruht nicht auf dem Wortaccent. Aber es ist sichtlich eine, auf die Voss durch die Kenntnis der Poesie germanischer Völker geführt wurde.

Diese ganz und gar nicht antike, nur aus germanischer Theorie verständliche Fussmessung findet sich nun angedeutet bei Franzosen, die sicher oder wahrscheinlich zu germanischer Litteratur in Beziehung stehen. Sie mögen dieselbe mittelbar oder unmittelbar aus Vossens Buch kennen gelernt, oder aber selbständig aus der germanischen Verslehre abgeleitet haben; letzteres lag ausserordentlich nahe.

Ein Zeugnis für diese Fussmessung bietet Durand, Dissertation en forme d'entretien sur la prosodie françoise. Der Verfasser wird als *ministre à Londres* bezeichnet, und seine Arbeit erschien zuerst in einem Dictionnaire Anglois et François de Boyer, dern. éd. Londres 1748 (neu abgedruckt ist sie bei Girard, Synonymes françois. Nouv. éd. 1770, Bd. 1). Bei Gelegenheit eines

Vergleiches zwischen Hexameter und Alexandriner heisst es S. 148: *En françois ... on vous promet six pieds, je l'avoue, et en un sens on vous les donne; vous n'avez qu'à les compter, le nombre y est; mais le poids* (nämlich im Verhältnis zum vierzeitigen *pes* des antiken Hexameters) *n'y est pas, et par conséquent la valeur y manque. Si vous mettez un dactyle, par exemple, vous le faites valoir trois syllabes, c'est à dire un pied et demi* (d. h. ein echter Dactylus –⏑⏑ würde im Französischen drei Silben haben und daher nicht mehr bloss 1, sondern 1½ Fuss ausmachen. Denn das Französische kennt nur Füsse von zwei Silben). *Un iambe, qui ne vaut qu'une brève et une longue vous l'y faites valoir pour un spondée; tous nos articles féminins et masculins, le ce de ne se la ma sa ta y valent chacun une longue* (obwohl sie dem Eindruck nach ⏑ sind), *c'est-à-dire la moitié d'un spondée: ainsi nulle valeur complette, réguliere, uniforme, le plus beau vers a toujours quelque endroit foible.* Es handelt sich, wie man sieht, um den Gegensatz des antiken und französischen Versfusses. Jener hat seine 4 Zeiten, 2—3 Silben und der Quantität nach immer ein volles, bestimmtes 'Gewicht'. Dieser ist, wenn man seine Quantitätsverhältnisse an jenem misst, oft zu kurz und falsch. Denn prosodisches ⏑–, ⏑⏑, –⏑, – – macht im Französischen alles einen richtigen Fuss; umgekehrt ist –⏑⏑ im Französischen immer 1½ Fuss, während es in der alten Metrik nur einen gilt. Wörtchen wie *le, ce* sind prosodisch kurz (⏑), und doch braucht sie der Vers auf der Hebung, also für –, als wenn sie wirklich den Wert eines halben Spondeus hätten. In der Antike wäre das nicht erlaubt.

Ferner ist zu nennen Rollin, De la manière d'enseigner et d'étudier les Belles-lettres (das Werk erschien in Halle bei Francke 1751). Der Verfasser versichert zwar, die französische Poesie habe *l'usage de mesurer les vers non par des piés composés de syllabes longues et brèves, comme fesoient les Grecs et les Romains, mais par le nombre des syllabes* (Bd. 1, S. 414). Aber S. 419 beschreibt er den Rhythmus des Alexandriners in einer Weise, die sich in der nationalen Verslehre nirgends, wohl aber bei Vossius und Durand findet: *La (versification) Françoise, qui étant assujettie à la nécessité de couper toujours le vers Alexandrin par deux hémistiches exactement égaux, de faire une espèce d'entrepôt après trois piés parfaits, de fournir régulièrement une rime au bout des trois autres piés et de*

subir la même servitude dans les vers suivans. Er giebt also dem Alexandriner 2 Halbverse zu je 3 Füssen.

Diese Fussmessung kennt auch Voltaire, der lange in England war und die englische Litteratur gründlich studiert hatte. Er sagt im Artikel 'hémistiche' der Encyclopédie, Bd. 17, S. 198: *'Dans les vers de cinq piés ou de dix syllabes ... il n'y a que des césures; on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux piés et demi.' 'Les vers de dix syllabes ordinaires sont d'une autre mesure; la césure sans hémistiche est presque toujours à la fin du second pié.'* Die Achtsilbler nennt er *vers de quatre piés.*

Es hätte sehr nahe gelegen, zu fragen: wie kommen jene eigenartigen Füsse des französischen Verses zu stande? Welches Prinzip bedingt denn diese spezifische Gruppierung der Silben, da offenbar weder die Silbenquantität noch der Sprachaccent dafür verantwortlich gemacht werden kann? Aber die eben genannten Männer haben sich diese Fragen nicht vorgelegt. Sie hatten keine Veranlassung, das Wesen der französischen Versformen zu ergründen, weil sie überhaupt nur gelegentlich auf solche Dinge zu sprechen kommen. Hätten sie sich wirklich um das Problem bemüht, dann wäre ihnen auch die Antwort nicht schwer geworden. Sie konnte nur lauten 'durch Betonung', und zwar eine eigene Versbetonung, die keineswegs an allen Stellen des Verses mit dem Wortaccent zusammenfällt. Aber erst Benloew hat das Verdienst, jene Frage gestellt und beantwortet zu haben. Über ihn wird unten noch berichtet werden.

Trotz des unleugbaren Fortschrittes, den Voss und seine Nachfolger in der rhythmischen Auffassung des französischen Verses gemacht, blieben sie doch ohne tiefere Wirkung auf die Metrik. Immerhin ist ihre Erkenntnis nicht verloren gegangen: sie findet sich z. B. bei Quicherat (vgl. unten) wieder, aber völlig unverstanden. Man sieht daraus, wie wenig sie in der Richtung des französischen Denkens lag.

Noch von einer dritten Seite her ist die französische Verstheorie beeinflusst worden: von Italien, durch den Sicilianischen Abbé Scoppa in mehreren, gleich zu citierenden Werken.

In der italienischen Metrik wurde bereits nachdrücklicher als in anderen romanischen darauf hingewiesen, welche Rolle der Wortaccent im Verse spiele. Scoppa, Beautés 1, S. 157 f. sagt, dass Andrucci, und die besten Autoren nach ihm, den italienischen

Vers definierten als die Verbindung einer bestimmten Anzahl Silben mit (Wort-) Accenten, die kunstvoll verteilt sich dem Ohr fühlbar und leicht bemerklich machten. Die Identität der französischen und italienischen Verstechnik war dem Sicilianer klar, und so lag es nahe, jene Ansicht der italienischen Theoretiker für das Französische nutzbar zu machen. Ausserdem hatten Gelehrte wie Trissino und Mazzoni (ebd. 1, S. 158) behauptet, man könne die italienische Poesie nach Füssen messen, wie die antike. Nun folgerte Scoppa, dass dies auch von der französischen gelte.

Damit trug der Italiener zwei neue Prinzipien in die Metrik des Nachbarvolkes hinein: Beobachtung des Wortaccents[1]) und Fussmessung, letztere gemeint als die wirkliche antike, die sich auf Beachtung der Quantität gründet. Von germanischem Einfluss hielt sich Scoppa frei, obwohl er Isaac Voss (1, S. 161. 180) und Durand (1, S. 114 Fussn.) kennt, auch ein Stück aus Otfrieds Evangelienbuch zum Vergleich heranzieht (1, S. 296 Fussn.). Es ist eine accentuierende und zugleich quantitierende Lehre, die er entwickelt; ziemlich dilettantisch, aber doch nicht ohne wirksamen Einfluss auf die Folgezeit, weshalb auf sie genauer eingegangen werden soll. Sie ist niedergelegt in den Schriften: Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française. Paris 1803. Les vrais principes de la versification développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la française. 2 Bde. Paris, Courcier 1811. Les beautés poétiques de toutes les langues, considérées sous le rapport de l'accent et du rhythme. 2 Bde. Paris 1816 (Bd. 1 kommt hier allein in Betracht). Ich habe nur das letzte Werk erlangen können. Citate aus dem vorletzten finden sich bei Müller S. 48 und Saint Leu, Mémoire sur la versification et essais divers. Florenz, Piatti 1819. S. 6.

Scoppa erkennt deutlich den Mangel der landläufigen französischen Verslehre: sie meine mit Bestimmungen über Silbenzahl und Reim dem Wesen des Verses nahe zu kommen. Damit nimmt er den Faden auf, den Du Bellay angeknüpft hatte, der aber nachher wieder fallen gelassen war. Beautés 1, S. 155: *les Français croyent que l'harmonie de leurs vers provient uniquement d'un nombre déterminé de syllabes* ... (vgl. die oben

---

[1]) Nicht nur auf den 'Tonsilben', sondern auch an andern Stellen.

citierten Worte der Encyclopédie) und S. 128: ... *que les vers ne sont que le résultat d'un nombre déterminé de syllabes et de ces bouts rimés qui pour couvrir le défaut d'harmonie, frappent rudement les oreilles. Je démontrerai jusqu'à la dernière évidence qu'ainsi qu'en italien un nombre déterminé de syllabes ne peut pas former une harmonie.* Vgl. auch S. 157.

Ausser der festen Silbenzahl ist nämlich der *accent grammatical* oder *tonique* Bedingung für das Zustandekommen des Verses (S. 120). *Accent grammatical* bedeutet nach der Erklärung von S. 62 f. 66 ff. 'Wortaccent'. Freilich wird dabei von proclitischen und enclitischen Wörtchen behauptet, sie hätten überhaupt keinen Accent, weil sie mit dem zugehörigen Vollwort eine accentuelle Einheit bildeten (S. 71). Somit greift bei Scoppa das Wort auch in das Gebiet des Satzaccents über. Man beachte ferner, dass Scoppa unter *accent* schon dasselbe versteht wie im allgemeinen die Grammatik der letzten Jahrzehnte, nämlich 'Stärkeabstufung'. Früher bedeutete das Wort allgemein — auch in Deutschland — 'Tonhöhenveränderung'. Während also für die Zeit bis zum 18. Jahrhundert *accent aiguë* und *grave* (nach Vorgang der Antike) Worthoch- bezw. tiefton besagen (*élévation* und *abaissement de la voix* S. 68 Fussnote), nimmt Scoppa die Ausdrücke nach längerer Begründung als Wortstark- bezw. schwachton (S. 122 ff.). S. 67: *l'accent grammatical n'est qu'un appui, un coup, un esprit de la voix qui domine sur une des syllabes de chaque mot ... cet appui ne donne pas à la syllabe une élévation de voix, comme quelques grammairiens supposent; il donne seulement un esprit d'énergie par lequel la syllabe effectée domine sur les autres du même mot. L'élévation prétendue, ainsi que l'abaissement de la voix peuvent se faire librement sur une syllabe quelconque sans aucun rapport à l'accent.*

Dem Wortaccent eignet (S. 78. 113) die Kraft, die Silben jedes Wortes in zwei Arten zu scheiden: lange und kurze. Alle Silben unter dem Starkton sind lang, alle nicht starktonigen kurz. Da jedes Wort nur einen Starkton hat, so hat es auch nur éine lange Silbe (S. 79). Doch werden auch unter den unbetonten Silben solche angesetzt, die durch den *accent prosodique* lang seien (S. 114). Hier ist Scoppa etwas unklar; wie es scheint, weil er Grammatisches und Metrisches vermischt. (Ähnlich wie auch Lachmanns Regeln über die Lage des Nebentones in ahd. und mhd. Wörtern verhängnisvoll geworden ist, dass die Be-

obachtungen aus Verstexten abgezogen wurden. Manches, was rein rhythmisch ist, bekam dadurch scheinbar sprachliche Bedeutung).

Jene Accentlänge wird — und dadurch vermittelt Scoppa die Beziehung zur antiken Metrik — nach althergebrachtem Irrtum der zweizeitigen Länge, die Kürze der Masszeit (*χρόνος πρῶτος*, mora) der alten Metriker gleichgesetzt (S. 81. 116 ff.). Nun ist es leicht, auch im Französischen quantitierende Füsse zu bilden:

Trochäus	– ◡	*mère, toute*
Jambus	◡ –	*sera, vertu*
Dactylus	– ◡ ◡	*garde-le*
Anapäst	◡ ◡ –	*décida*
Amphibrachus	◡ – ◡	*tempête, coupable.*

Andere Füsse gebe es nicht.

So gelangt Scoppa über den Wortaccent zu — seiner Meinung nach — echt antiken Füssen und hat damit die Grundlage erreicht, auf der er sein System der französischen Verskunst erbauen kann.

Jeder Vers hat, bezw. kann haben zweierlei Accente. Die bekannten festen, auf den sonst sogenannten Tonsilben (*accens communs* S. 257. 258 u. ö.), daneben andere freie (*accens toniques* oder *aiguës* S. 292 u. ö.). Jene stehen auf Reim- und Cäsurstellen, diese verteilen sich in mannigfaltiger Weise und schaffen eben dadurch die einzelnen Artformen einer Versgattung.

Man sollte nun erwarten, dass Scoppa diese klaren Prinzipien streng durchführte, also mittels des Wortaccents im französischen Verse die antiken Füsse herstellte. Aber das geschieht nur unvollkommen: er blieb auf halbem Wege stehen. Offenbar entsprach der wirkliche Rhythmus dem theoretisch konstruierten nicht immer, und war Scoppa zu gewissenhaft, den Gang des Verses seiner Theorie zuliebe zu richten.

Eine Übersicht über die Formen, die er den verschiedenen Versgattungen zuweist, möge seine Ansichten im Einzelnen aufzeigen.

Einsilbler (S. 271 f.)	– (◡)	*est, être*
Zweisilbler (S. 272)	◡ – (◡)	*sera, facile*
Dreisilbler (S. 273)	– ◡ – (◡)	*combattez, considère*
Viersilbler (S. 274)	◡ – ◡ – (◡)	*devant vos yeux, mon feu de joie.*

Bei diesem beginnt schon die Schwierigkeit. Nach Scoppa hat der Viersilbler nur das Metrum ◡–◡–(◡) d. h. zwei Jamben. Aber wie stimmen zur Theorie die Verse

bonnes et belles (S. 274)
il serait mis (ebd.)?

Der erste wäre offenbar zu scandieren –◡◡–◡, der andere ◡◡––. Das thut aber der Verfasser nicht, er sagt vielmehr S. 276 ... *l'accent du premier pied de ces monomètres n'est pas toujours exactement observé (!) et il paraît qu'ils font un contre-temps dans la battuta ... ce défaut (!) n'est pas trop sensible: les vers seront toujours harmonieux.* Er scandiert gegen den Wortaccent *bonnes et belles* ◡–◡–◡ und bezeichnet *bŏnnē̄s* statt des eigentlich zu erwartenden *bōnnĕs* als einen *contre-temps* (Gegenrhythmus). Statt einer Erklärung also ein Kunstausdruck.

Fünfsilbler (S. 282) ◡–◡◡–(◡) *toujours ce Zéphir.* Auch hier müssen zu Gunsten des angenommenen Metrums wieder viele Verse als falsch bezeichnet werden. So z. B. S. 284 *écoutez sa voix* (= ◡–◡◡–); *car pour poser l'accent tonique sur la seconde syllabe, il faut renverser la prosodie.*

Die Verse von 1—5 Silben sind eigentlich keine, sondern nur Monometer; Scoppa schliesst sich nämlich in seinen allgemeinen rhythmischen Prinzipien genau an Augustin De musica an (S. 208 ff.). Erst mit dem Sechssilbler (ital. *settenario*) gelangt er zu den Versen im eigentlichen Sinn (S. 289).

Sechssilbler ◡–◡–◡–(◡) *à soi-même odieux.* Der *accent commun* liegt natürlich auf der letzten (bezw. vorletzten) Silbe. Die *accens toniques* dagegen sollen die zweite und vierte treffen; nur dann sei der Vers vollkommen: z. B. S. 296 *le sot de tout s'irrite.* Freilich thun es die Accente oft nicht und widersprechen dem Schema. Das muss dann eben ertragen werden.

Es wäre zwecklos, Scoppas Ansichten noch weiter genau zu verfolgen. Angesetzt werden

Siebensilbler (S. 345)

–◡–◡–◡–(◡) *belles fleurs, charmans ombrages*

Achtsilbler (S. 355)

◡◡–◡–◡◡–(◡) *d'un regard lancé sur Cythère*
◡◡–◡◡–◡–(◡) *dès l'enfance est pétri de fard*
◡◡◡–◡◡◡–(◡) *dans le parti qu'on me propose*

ein Metrum, wo statt des richtigeren ⏑ – zwei Mal ⏑⏑ d. h. ein *pied suppléé* gesetzt ist (S. 224).

⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – (⏑) *ami je vois beaucoup de bien*
⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑ – (⏑) *jetons ces richesses perfides.*

Also ein und dieselbe Versart hat bald drei, bald vier Hebungen!

Neunsilbler (S. 377)

⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑ – (⏑) *de la race d'un homme fidèle*
⏑ – ⏑ – ⏑⏑ – ⏑ – (⏑) *pour une amante tendre et fidèle.*

Der Zehnsilbler (S. 397) setzt sich zusammen aus zwei kleineren Versen; danach bestimmen sich seine Formen:

⏑⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑ – (⏑) *qui n'en serait en effet idolâtre*
⏑⏑⏑ – ⏑⏑⏑ – ⏑ – (⏑) *de se venger de la pucelle altière* u. s. w.

Ausführlich wird S. 301 ff. der Alexandriner besprochen. Er zerfällt in zwei Sechssilbler, die durch Cäsur getrennt sind. Sein Metrum ist:

⏑ – ⏑ – ⏑ – | ⏑ – ⏑ – ⏑ – (⏑) *ce dangereux enfant ramine l'univers.*

Er hat also 2 × 3 *pieds iambes* und 6 *accens* (S. 302). Aber man finde solche streng iambischen Alexandriner nicht immer. *Pieds de supplément* (für ⏑ – ein ⏑⏑) träten häufig ein, ja die Accente würden, und gerade zu ästhetischen Zwecken, vernachlässigt (*contretemps*): *Si tous les vers Alexandrins étaient construits de manière que chacun d'eux fît sentir constamment à l'oreille les battute régulières de six pieds iambes* (d. h. wenn sich solche Verse immer aus dem Wortaccent unmittelbar ergäben), *leur harmonie et leur douceur continuelle ne produiraient qu'une ennuyeuse monotonie, le style deviendrait lâche et énervé, indigne des matières nobles* (S. 303). Und: *chacun peut sentir par soi-même que ces pieds iambes sont tellement essentiels à la véritable harmonie des vers alexandrins, que l'oreille si elle veut en ajuster l'harmonie à la rigeur, réclame les accens (même contre la prosodie) aux endroits où les pieds deviennent iambes: quand on déclame, par exemple, les vers suivans de Racine dans Phèdre*

⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ –
cependant sur le dos de la plaine liquide
⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑ – ⏑
s'élève à gros bouillons une montagne humide.

L'oreille, pour se donner toute l'harmonie qu'elle désire et qu'elle attend de ce rithme iambe à trois pieds, place comme l'on voit par les signes que j'ai tracés, les accens toniques à certains endroits où ils ne conviennent pas (nämlich wenn man strenge Beachtung des Wortaccents verlangen würde).

Fasst man Scoppas metrisches System kurz zusammen, so ergiebt sich: alle französischen Verse haben alternierenden Rhythmus, selbst auf Kosten des Wortaccents; ausgenommen sind die Fünf-, Acht-, Neun- und Zehnsilbler, von denen die letzten drei neben dem alternierenden Schema auch rein accentuierende zulassen, d. h. zwei- und dreisilbige Füsse mischen. Es ist also keine Rede davon, dass Scoppa wirklich den Wortaccent als Grundlage der französischen Metra erwiesen habe. Ja bei dem Hauptvers, dem Alexandriner, versucht er nicht einmal, sein Prinzip durchzuführen, offenbar weil der Vortrag desselben zu stark widersprach. Er muss sogar anerkennen, dass Verletzung des Wortaccents hier nicht ohne weiteres der Fehler des *contretemps*, sondern ein wirksames Mittel des Ausdrucks sei.

Man fragt, wie Scoppa dazu kommt, gerade beim Fünf-, Acht-, Neun-, und Zehnsilbler neben die alternierenden Formen accentuierende zu stellen? Wie gelangt er dazu, das Metrum dieser Verse bald streng nach dem Wortton zu bestimmen, bald darin unter dem nichts erklärenden Schlagwort *contretemps* Verletzung desselben einzuräumen? Was zwingt ihn zu solchem Widerspruch? Wo hat er die Typen mit gemischten Füssen her? Der Theorie zuliebe konstruiert sind sie offenbar nicht: sonst hätte Scoppa vor dem Alexandriner nicht Halt gemacht. Die Antwort lautet: sehr wahrscheinlich aus der Vokalmusik jener Zeit, Lied, Oper und Operette.

Scoppa ist nämlich der Meinung, dass der Rhythmus der französischen Verse unmittelbar aus der Musik abzuleiten sei. *La versification moderne n'est que l'expression de la musique et c'est d'elle, que les vers ont emprunté leurs différentes formes et leurs différentes espèces* (S. 159 f.). *Ainsi nous avons autant de vers différens qu'il y a en musique de manières différentes de mesures et de cadencer le chant* (S. 160). Es sind die Opern- und Operettentexte eines Metastasio (S. 267), Quinault (S. 275. 283), die Werke eines Grétry (S. 340), dazu Lieder (S. 262. 275), denen er vorzugsweise seine Beispiele entlehnt. An vielen Stellen seines Buches sieht man auch, wie er immer die Brauchbarkeit

und Möglichkeit seiner Rhythmen für den Komponisten im Auge hat (S. 261 ff. 283. 284. 286. 298. 344) und sich in seinen Anschauungen von den Formen der Vokalkomposition beeinflussen lässt. Also nicht nur die Erkenntnis der italienischen Metriker von der Bedeutung des Wortaccents im romanischen Verse, sondern auch die Art, in der die Komponisten des 18. Jhs. Vokaltexte behandeln, hat Scoppa zu seinem etwas widerspruchsvollen halbaccentuierend-quantitierenden System gebracht.

In der That lehrt schon ein oberflächlicher Blick in eine italienische oder französische Oper, dass Scoppas Formen und andere gleicher Art darin vorkommen. Aber — und hier liegt der verhängnisvolle Irrtum des Systems — die Rhythmen der modernen, taktmässig notierten Vokalmusik der Italiener und Franzosen hängen mit den Rhythmen der modernen französischen und italienischen Poesie, die recitiert, deklamiert oder einfach gelesen wird, nicht durchweg mehr innerlich zusammen. Vielleicht muss man sagen: der Zusammenhang ist in den meisten Fällen zerrissen. Aus dem Musikalischen kann man darum in der erwähnten Periode der Vokalkomposition nie ohne weiteres giltige Schlüsse auf den Eigenrhythmus der verwendeten Verse ziehen. In den nächsten Paragraphen werde ich dies näher begründen; hier sei nur soviel gesagt: die moderne Vokalmusik presst die einst in streng vokaler Tradition aus- und durchgebildeten altüblichen Verse nach Belieben in neue rhythmische Formen, die ihnen völlig fremd sind. Denn diese neuen Formen sind instrumentalen Ursprungs und haben deshalb einen Charakter, der von dem der vokalen Typen oft ganz abweicht. Der Unterschied ist für die romanischen Verse noch bedeutender als für die germanischen.

Wir haben uns überzeugt, dass die französische Verslehre, soweit sie unter fremdem Einflusse steht, mehr als die altnationale dazu gethan hat, das Problem des Versrhythmus seiner Lösung zu nähern. Man hatte seiner Zeit geglaubt, das Wesen des Verses mit den bekannten Regeln über Silbenzahl, Cäsur, Tonsilben und Reim zu erfassen. Erst die gründlichere Bekanntschaft mit dem Vers der Antike und seiner Theorie leitete zu der Erkenntnis, dass der besondere Eindruck eines Verses tiefere Gründe habe. Mit dem Worte *cadence* bezeichnete man das unbekannte Etwas, ohne zunächst sein Wesen zu ver-

stehen. Die Bekanntschaft mit der rein accentuierenden Technik der germanischen Litteraturen lehrte diese Seite des französischen Verses besser erkennen. Wie immer, schärfte auch hier der Gegensatz den Blick des Forschers.

Der oben erwähnte Du Gardin wollte antike Verse nachbilden. Er sah ein, dass es unmöglich wäre, seinen Nachahmungen die Quantität der französischen Silben zu Grunde zu legen oder gar die antiken Regeln mechanisch herüberzunehmen. (Vgl. den zweiten Teil des Anhanges seiner Schrift: Rucktäschel S. 68). Die nationale Verstechnik hinderte die Nachbildung erst recht. Deshalb suchte er ein neues Prinzip, das ihm sein Vorhaben ermöglichen sollte. Er fand es darin, den Vers nach dem Wortaccent zu bauen, d. h. durchweg die betonten Silben der Worte mit den rhythmischen Hebungen des Metrums zusammenfallen zu lassen. Daraus folgt ohne weiteres für die Technik der Franzosen seiner Zeit, dass sie ihre Verse nicht nach dem Wortaccent bauten, überhaupt dies Prinzip — es war ja ein ganz neues! — gar nicht kannten. Dass die französische Technik, die Du Gardin aufgab, wirklich den Wortaccent zu Gunsten der Vershebungen vernachlässigte, beweisen unmittelbar die mitgeteilten Nachahmungen antiker Trimeter. Die Zeilen der ersten Probe sind nach der herkömmlichen Weise gemacht und verletzen darum den Wortaccent öfter: *aútheurs, Látins, voúlu, reiglés* u. ä. Die Verse in der neuen Art thun es nie.

Einen direkten Beweis für die Vernachlässigung des Worttons im französischen Verse liefert das Zeugnis Js. Vossens.

Derselbe Gelehrte bezeugt ferner die überaus wichtige Thatsache, dass die französischen Verse zwar auch Füsse hätten, aber für alle nur die eine (quantitiv und accentuell indifferente) Form ×× (d. h. entweder ××́ oder ×́×). Entsprechendes lehren die mitgeteilten Stellen Durands und Rollins, wenigstens für den Alexandriner. Denn nach diesen Zeugnissen hat derselbe 6 Füsse. Er ist also zu scandieren:

××́××́××́ | ××́××́××́×

Misanthr. 37

lorsqu'un | homme | vous vient | embras- | ser a- | vec joi- | e

5 Füsse für den Zehnsilbler, 4 für den Achtsilbler giebt Voltaire an. 6 Füsse für den Alexandriner auch noch Scoppa.

Wodurch sich die Füsse von einander abheben, deutet der Italiener Scoppa wenigstens an. Die Betonung mache sie dem Ohr bemerklich, und zwar sei diese Betonung nicht Tonhöhen-, sondern Stärkenabstufung. Sie falle zwar oft mit dem Wortaccent zusammen, oft jedoch auch nicht. Die — allerdings erst später klar vollzogene — Trennung der Versbetonung von der Wortbetonung wird damit wenigstens angebahnt, um so mehr als, freilich nur für den Alexandriner, hervorgehoben wird, dass man in der 'Verletzung' des Wortaccents nicht sowohl einen Fehler als eine besondere Schönheit zu erblicken habe.

Bedenkt man dabei, dass die Rhythmen, in denen sich Füsse verschiedener Silbenzahl mischen, zwar der Vokalmusik der Zeit eignen, nicht aber in der Poesie nachgewiesen sind, dass sie Scoppa also nur irrtümlicher Weise der poetischen Rhythmik der Romanen zugesprochen hat, dann ergiebt sich aus den unmittelbaren und mittelbaren Zeugnissen, die dieser Paragraph über den Rhythmus des französischen Verses zusammenstellt: im französischen Vers waren, mindestens im 17. und 18. Jahrhundert, nach allgemeiner Ansicht Senkungen und Hebungen stets einsilbig und wechselten regelmässig; der Wortaccent wurde zwar an den Versenden und Cäsuren, nicht aber im Innern der Reihen bezw. Reihenstücke beobachtet. Man hatte also das alternierend-accentuierende System.

Wie stand es aber vor dem 17. Jahrhundert? Dass der ältere romanische Vers hinsichtlich der Behandlung des Accents auf demselben Standpunkt gestanden, der für das 17.—18. Jahrhundert unmittelbar nachgewiesen ist, geht aus dem Schluss von § 1 hervor. Dass er sich auch in andern Dingen nicht von dem der späteren Zeit unterschieden habe, ist selbstverständlich. Indes soll auch dafür aus französischer Kunstübung der Beweis geliefert werden.

Anm. Ich benutze die Gelegenheit, gleich eine irrtümliche Ansicht zu berichtigen, die von mir Beitr. z. Gesch. d. deutsch. Spr. u. Lit. 23, 75 ff. und 24, 72 ff. vorgetragen worden ist. An beiden Stellen vermute ich, dass sich unter dem Zehnsilbler der romanischen Texte zwei ganz verschiedene Rhythmen verbergen. Der Sechser bekannter Form, wie ihn z. B. das Germanische seit alters hat, also

– –́ – –́; – –́ – –́ – ⏑́ –́ bezw. ⏑́ ⊼;

andererseits eine vom Sechser ganz verschiedene Reihe, nach meiner Terminologie das 'Dekasyllabon'. Hauptgrund beide Typen zu sondern, ist die Cäsurbehandlung. (Vgl. Beitr. 24, 75 ff.) Als normalen Rhythmus schreibe ich an jenen Stellen dem 'Dekasyllabon' die Form –́ ⏑ ⏑ –́ (⏑); ⏑ ⏑́ ⏑ ⏑ ⏑ –́ (–) zu. Sie zeigt, wie das Metrum offenbart, zwischen der I. und II. These 'zweisilbige Senkung' (⏑ ⏑). Sie alterniert also nicht und würde damit dem oben behaupteten widersprechen. Jene Form des Dekasyllabons –́ ⏑ ⏑ –́ u. s. w. habe ich aber aus der modernen frz. Vokalmusik genommen, eben der, die taktmässig notiert wird und darum nicht zu Schlüssen auf den Eigenrhythmus der Verse benutzt werden darf. Beeinflusst bin ich bei dem Ansatz auch durch Eickhoffs Schrift 'Der Ursprung der romanisch-germanischen Elf- und Zehnsilblers' 1895. Dieser glaubt dasselbe Metrum für den Zehnsilbler in mensural notierten Texten zu finden. Dabei hat er sich aber vielfach, wie ich jetzt erkenne, in der rhythmischen Auffassung der Melodien getäuscht. Seine Beispiele sind nicht verbindlich. Es besteht daher kein Anlass, jene moderne Form –́ ⏑ ⏑ – (⏑) . . . als Norm des alten Dekasyllabons anzusehen und sich auf diese Weise mit dem alternierenden Prinzip der romanischen Verskunst in Widerspruch zu setzen. Norm ist vielmehr die andere, ebenfalls sehr oft auftretende Reihe

⏑ –́ – –́ (⏑); ⏑ ⏑́ ⏑ ⏑ ⏑ –́ (⏑).

Vgl. Beitr. 23, 79. 24, 75. Jene erste lässt sich leicht als eine durch die neuere Taktmessung verursachte Umformung der letzteren deuten. Selbstverständlich berührt dieser Ansatz die Hauptsache des Zehnsilblerproblems nicht. Dass sich hinter dem Textzehnsilbler zwei Rhythmen, 'Sechser' und 'gepresster Vierer', verstecken, bleibt mir nach wie vor höchst wahrscheinlich.

[Der Verfasser ist durch Krankheit verhindert worden, das Manuskript rechtzeitig fertig zu stellen. Das Ganze wird als Buch bei Max Niemeyer in Halle a. S. erscheinen].

ZUR GESCHICHTE DER DIPHTHONGIERUNG IM ALTPROVENZALISCHEN.

Von Carl Voretzsch in Tübingen.

Die Geschichte der Diphthongierung gehört zu den schwierigsten Kapiteln der romanischen Lautlehre. Es ist nicht mit Sicherheit zu entscheiden, wie weit wir in den gleichartigen Erscheinungen der Einzelsprachen eine gemeinsame Entwicklung erkennen dürfen; die Bedingungen, unter welchen ein Diphthong eintritt, sind nicht in allen romanischen Sprachen und Mundarten die gleichen, und so ist es auch schwer, über den zeitlichen Eintritt der Diphthongierung in den einzelnen romanischen Sprachen etwas bestimmtes zu sagen. Auch innerhalb der Einzelsprachen und Dialekte sind die Bedingungen für den Eintritt der Diphthongierung nicht immer durchsichtig und einfach. Wenn es nun auch gewiss ist, dass zu einem definitiven Urteil über die Gesamtentwickelung eine Berücksichtigung der ganzen in Betracht kommenden Materie, d. h. sämtlicher romanischen Sprachen notwendig ist, so müssen doch auf der anderen Seite solche Gesamtbetrachtungen vorbereitet werden durch Untersuchungen der entsprechenden Verhältnisse in den einzelnen Sprachen.

Das Provenzalische nimmt in dieser Hinsicht unter den nächst benachbarten romanischen Sprachen eine eigentümliche Stellung ein. Die Erhaltung der geschlossenen *e*- und *o*-Laute als Monophthongen teilt es mit dem Italienischen und Spanischen im Gegensatz zum Französischen. In der Nichtdiphthongierung der offenen *e* und *o* in freier Stellung unterscheidet es sich von allen drei Sprachen zusammen, es liegt wie eine grosse Insel zwischen lauter diphthongierenden Gebieten. Und endlich zeigt

es Diphthongierung der offenen Vokale übereinstimmend mit dem Französischen in einer Reihe von Fällen, wo weder die spanische noch die italienische Sprache (d. h. die Schriftsprache) entsprechendes bietet. Die Frage ist somit auch für das Französische nicht unwichtig, denn wir haben auf diese Art hier zwei verschiedene Gruppen von Diphthongen zu scheiden, deren Verhältnis zu einander es festzustellen gilt: beide gehen sie auf die offenen Vokale *ę* und *ǫ* zurück, aber nur die eine findet ihr Pendant im Provenzalischen, und so darf die Lautgeschichte des Französischen, wie so oft, auch hier Aufklärung von der des Provenzalischen erhoffen.

Den Ausgangspunkt und die Grundlage der folgenden Untersuchung bildet die Formulierung, welche die provenzalische Diphthongierung im Grundriss der romanischen Philologie durch den Gelehrten selbst gefunden hat, dem dieser Versuch gewidmet ist. Diese Formulierung lautet:[1])

„Der Norden hat überhaupt die Diphthongierung strenger als der Süden durchgeführt. Im Provenzalischen ist sie nur in folgenden Fällen eingetreten: 1. vor *i* und mouillierten Konsonanten: *uoi uei* HODIE fz. *uei ui*, *puoissas pueissas* POSTEA fz. *pueis puis*, *nuoit nueit nuoch nuech* NOCTEM fz. *nueit nuit*, *fuolha fuelha* FOLIA fz. *fueille*, *ieis* EXIT fz. *ieist ist*, *lieit liech* LECTUM fz. *lieit lit*, *vielhs* VETULUS fz. *vielz*; 2. vor *r*, *v* oder *u*, *c*, wenn hierauf ein Vokal folgte: *muor muer* MORITUR fz. *muert*, *buou bueu* BOVEM fz. *buef*, *mueva* MOVEAT fz. *muevet*, *luoc luec* LOCUM (fz. *lieu*); *quier* QUAERIT fz. *quiert*, *mieu* MEUM; 3. in *puosc puesc* POSSUM fz. *pueis puis*, in *iest* ES fz. *iés es*, in *iesc* EXEO fz. *ieis is*, sowie in der 1. 2. 3. Sg. und Pl. der Subjunktive *puosca puesca* fz. *pueisse puisse*, *iesca* fz. *ieisse isse*."

In dieser Fassung sind die wesentlichsten Fälle der Diphthongierung von *ǫ* und *ę* umschrieben. Dieselbe ist demnach von der Natur der folgenden Laute abhängig, nicht spontan, sondern lautlich bedingt, ebensowie die parallelen Fälle aus dem Französischen: „Unabhängig von der Dehnung der Tonvokale hat die Diphthongierung von *ǫ* und *ę* vor mouillierten Lauten stattgefunden." Auch die im einzelnen zwischen der

---

[1]) Grundriss der Romanischen Philologie, herausgegeben von Gustav Gröber I. Strassburg 1888. S. 574 (Hermann Suchier: Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten. S. 561—668).

französischen und provenzalischen Entwickelung bestehenden Differenzen werden hervorgehoben: „*ie* verlegte den Accent auf das vollere *e*, ebenso *uo*, nachdem der zweite Teil dieses Diphthongs, im Französischen ziemlich durchgehends, im Provenzalischen wenigstens mundartlich, zu *e* abgeschwächt worden war (*ue*). Ein Unterschied bestand aber auch in Bezug auf die Aussprache seines ersten Bestandteils, der in einem Teile Nordfrankreichs mit *o* wechselt (*poet*, *puet* POTEST), also wie *ǫ* lautete, im Süden aber, und so auch im Lothringischen, den Laut *ü* hatte.“ [1])

Was ich selbst im folgenden biete, soll nichts weiter sein als eine Ergänzung zu den vorstehenden Ausführungen. Hermann Suchier hat auf Grund der Beobachtung konstatiert, in welchen Fällen, generellen oder individuellen, die Diphthongierung im Provenzalischen eintritt. Diese Fälle sind, äusserlich betrachtet, ziemlich verschiedenartig, und so liegt der Gedanke nahe genug, ob sich nicht vielleicht eine noch einfachere Formulierung finden liesse. Eine solche vermöchte uns dann vielleicht auch über die phonetischen Ursachen der ganzen Erscheinung etwas aufzuklären, wofür sich ja auch in der Suchier'schen Formulierung schon mehrfache Fingerzeige finden. Endlich müsste uns die lautgeschichtliche Erklärung auch darüber Aufschluss geben können, weshalb derselbe Diphthong *uo* im Süden eine andere Aussprache und demgemäss auch eine andere Entwickelung gehabt habe als im Norden. Also genug der interessanten Fragen, auf die eine Antwort wenigstens versucht werden soll.

Der Lautwandel, um den es sich dabei handelt, ist schon in früherer Zeit mehrfach Gegenstand der Betrachtung gewesen. Friedrich Diez hat in seiner Grammatik der Romanischen Sprachen die provenzalische Diphthongierung von *ę* und *ǫ* zunächst als die regelrechte Entwickelung dieser Laute vor einfacher Konsonanz (in offener Silbe) betrachtet und demgemäss mit der italienischen, französischen und spanischen Diphthongierung auf eine Stufe gestellt, ohne die entgegenstehenden Fälle in Rechnung zu ziehen. An einer anderen Stelle bemerkt er freilich, dass der Diphthong *ie*, ausser in Triphthongen, von beschränkter Anwendung ist, doch versteht er darunter offenbar mehr eine lokale als materielle Beschränkung, da er sich dabei

[1]) Ebenda S. 573 f.

auf das Boethiuslied beruft, dessen Mundart diesen Diphthongen gar nicht kenne.[1])

Dieser Auffassung gegenüber hat zuerst Paul Meyer darauf hingewiesen, dass die Diphthongierung oder, wie er lieber sagt, Schwächung des *ǫ* nicht so allgemein ist, als Diez annimmt. Vielmehr ist sie bedingt durch den folgenden Konsonanten, und zwar tritt sie nach P. Meyer lediglich ein vor *c, v* oder einer Silbe mit *i*, wofür eine Reihe von Beispielen aus dem Alt- und Neuprovenzalichen angeführt werden.[2])

Im wesentlichen auf das Neuprovenzalische beschränken sich die Darstellungen provenzalischer Dialekte durch Camille Chabaneau in seiner 'Grammaire Limousine' (Paris 1876) und und J. Aymeric in seinem 'Dialecte Rouergat' (ZfrP III, 1879. S. 321—358). In beiden Arbeiten werden analoge Fälle von Diphthongierung im Modernprovenzalischen erwähnt, wobei freilich eine genauere Fixierung der Bedingungen nicht versucht wird.

Sodann hat Ernst Wiechmann in seiner Hallenser Dissertation 'Über die Aussprache des provenzalischen E', 1881, an erster Stelle das offene *e* behandelt, neben den Formen mit einfachem *ę* auch eine ganze Anzahl Belege mit Diphthong *ie* aufgeführt, aber die als dritten Teil versprochene besondere Behandlung der Diphthongen und Verbalformen nicht geliefert.

Am ausführlichsten hat sich vor der Darstellung im 'Grundriss' A. Mahn mit der Behandlung der beiden Vokale beschäftigt in seinem Buch: Grammatik und Wörterbuch der altprovenzalischen Sprache (Köthen 1885, S. 10 ff., 24 ff., 50—53). Doch ist es ihm nicht gelungen, eine klare und einigermassen stichhaltige Formulierung zu finden. Nach § 147 diphthongiert *ę* zu *ie* ganz allgemein vor einfachen Konsonanten, während in § 25 eine ganze Anzahl Worte aufgeführt werden, die *ę* stets bewahren. In Position diphthongiert *ę* vor *ct, dr, nt*: als Beispiel für den letzteren Fall wird *nien* < **nec-ente* genannt. Ähnlich ist es bei *ǫ* und *uo*: in § 73 wird richtig *for* < *forum* als einzige Form aufgeführt, während in § 151 wieder das schon von P. Meyer berichtigte, aus Diezens Grammatik stammende *fuer*

[1]) Fr. Diez, Grammatik der Romanischen Sprachen.[4] Bonn 1876. S. 151, 161, 396 f.

[2]) Paul Meyer, Phonétique provençale, *O.* Mémoires de la société de linguistique de Paris I (1878), S. 145—161, bes. 146 f.).

auftaucht. Eine Präcisierung der Bedingungen wird beim *uo* — *ue* noch weniger versucht als beim *ie* dort: der Diphthong entsteht nach Mahn „1) aus kurzem lat. *o* vor einfacher Konsonanz, z. B. *fuec* neben *foc*“ etc. — „2) aus kurzem *o* in der Position, z. B. *luenh* neben *lonh*“ etc.

Auch seit Hermann Suchiers Darstellung, welche zeitlich hier einzureihen wäre, ist die Diphthongierung von ę und ǫ noch mehrfach Gegenstand der Betrachtung gewesen. Im ersten Bande seiner 'Grammatik der Romanischen Sprachen' (1890) behandelt Wilhelm Meyer-Lübke an verschiedenen Stellen die Schicksale von *ę* — *ie* und *ǫ* — *uo*, *ue*.[1]) Zunächst *ę* vor Palatalen: „Im Französischen und Provenzalischen entsteht aus ursprünglich gedecktem *ę* der Diphthong, wenn der eine der beiden folgenden Konsonanten zu *i̯* wird, im Provenzalischen aus freiem *ę*, wenn *i̯* folgt.“ „Vor Velaren bleibt *e*, *ie* im ganzen unverändert. Doch zeigen provenzalische Dialekte hier wie vor *i̯* den Diphthongen.“ Ähnlich *ǫ*: „Im Französisch-Provenzalischen bricht *i̯* ein vorhergehendes *ǫ*“ — dazu kommen im Provenzalischen von Velarverbindungen „*-ocu* und *ovu* in Betracht, zu letzteren gesellt sich *bove*, nicht aber *nove*.“ Der Verfasser führt also die Diphthongierung auf zwei Hauptquellen zurück, einmal, in Übereinstimmung mit Suchier, auf folgenden Palatal, und zweitens auf folgenden Velar, der freilich nur in bestimmten Fällen wirkt. Diese Formulierung ist im ganzen einfacher als diejenige von Suchier, ignoriert aber mehrere der dort genannten Fälle, die sich nicht ohne weiteres einfügen lassen. Dafür fällt auf die Verhältnisse der alten Sprache manches Licht durch die Berücksichtigung der modernen Dialekte sowie durch die gemeinsame Behandlung der gesamten romanischen Sprachen.[1])

Sodann hat Vincenzo Crescini in der Einleitung zu seinem *Manualetto Provenzale*[2]) die in Frage stehenden Fälle auf Grund der früheren Darstellungen, freilich nicht immer mit vollkommener Klarheit, besprochen. Seine Ausführungen besagen etwa folgendes: Lat. *ĕ́* giebt *ę* (wie *pĕde* > *pe*), aber der Laut bleibt nicht unverändert wie im Portugiesischen etc., sondern bricht sich wie im Französischen etc., nur nicht so früh wie

[1]) Siehe Gram. d. Rom. Spr. I. Romanische Lautlehre S. 149 f., 154, 159 ff. über das *ę*, S. 173 f., 175, 178, 180 f. über das *ǫ*.

[2]) Manualetto Provenzale per uso degli alunni delle facoltà di lettere. Verona-Padua, 1892—1894, S. XX f., XXIII f.

dort, auch nicht in allen Formen, zumal nicht in geschlossener Silbe, während Palatalkonsonanten die Brechung begünstigen. Ungefähr dieselben Laute bewirken auch Brechung von *ǫ* zu *uo* — *ue*, so die Palatale, ferner *v* und *u*; dazu kommen *focu, jocu, locu.* Position hindert auch hier die Brechung.

Endlich gedenkt Carl Appel in der Einleitung zu seiner Chrestomathie, der man eine Erweiterung durch eine kurz gefasste Lautlehre sehr wünschen möchte, des Wechsels von Monophthong und Diphthong im Verbum.[1]) Er rubriziert diese Fälle unter 'Verschiedenheiten des Stammes infolge verschiedener Accentlage': „*ę* kann in stammbetonter Form diphthongieren zu *ie.*" — „*ǫ* kann diphthongieren zu *ue, uo.*" Der Eintritt der Diphthongierung ist sicherlich an die Tonsilbe gebunden. Weshalb aber die Tonsilbe einmal *fer*, das andere mal *fier*, hier *vuelh* und dort *vol* lautet, bliebe erst noch zu erklären. Auf jeden Fall ist aber gerade das Studium der Verbalflexion für die gesamten Verhältnisse sehr instruktiv.

Volle Klarheit ist also auch durch die neueren Darstellungen nicht geschaffen. Meyer-Lübke selbst bemerkt gelegentlich des *ǫ*, dass das Provenzalische noch genauer Untersuchung bedarf. Eine solche müsste freilich nicht nur die altprovenzalische Literatursprache, sondern in ausgedehntem Masse sowohl urkundliches Material als auch die modernen Dialekte zu Grunde legen. Wir würden dann eine Übersicht darüber erhalten, in welchen Gebieten überhaupt eine Diphthongierung eintritt, welches in diesen verschiedenen Gebieten die Bedingungen für den Eintritt sind und in welcher Weise sich in der altprovenzalischen Literatursprache dialektische Verhältnisse reflektieren. Eine solche umfassende und abschliessende Untersuchung liegt nicht in meinem Plan und, bei dem unzureichenden Quellenmaterial, auch nicht in meiner Macht. Meine Bemerkungen wollen daher nur einen kleinen Beitrag 'zur Geschichte der provenzalischen Diphthongierung', hauptsächlich auf Grund der alten Sprach- und Literaturdenkmäler, liefern.

Fast in allen Handschriften finden wir für dasselbe Wort bald Formen mit, bald ohne Diphthong. Zum Teil mag es sich hier um das nebeneinander von hochbetonter und schwach-

---

[1]) Provenzalische Chrestomathie. Mit Abriss der Formenlehre und Glossar. Von Carl Appel. Leipzig 1895, S. XX.

betonter Entwickelung handeln, wie etwa beim Pronomen *ieu* — *eu*, oder um Voll- und Kurzformen, was für Worte wie *dieu* — *deu* in Betracht kommen kann, d. h. allgemein: um verschiedenartige Entwickelung desselben Wortes innerhalb einer und derselben Mundart. Bei den meisten Doppelformen aber haben wir es jedenfalls mit der verschiedenartigen Entwickelung desselben Elements in verschiedenen Mundarten zu thun. Nicht nur die Kopisten, sondern zum teil auch die Dichter selbst haben nach Belieben Worte und Wortformen nebeneinander angewendet, welche ursprünglich verschiedenen Dialekten angehörten, aber einmal in die — allem Anschein nach nicht mit einem Dialekt ausschliesslich identische — Schriftsprache übernommen waren. Mein Ziel ist nun nicht, zu untersuchen, in welchen Dialektgebieten die Diphthongierung eintritt oder nicht, sondern welches die Bedingungen sind für den Eintritt der überhaupt in der altprovenzalischen Literatursprache vorhandenen Diphthongierungen: das sind natürlich zugleich auch die Bedingungen für denjenigen Dialekt oder diejenigen Dialekte, welche der Schriftsprache die Diphthongformen geliefert haben. Nach dem Zeugnis der alten Grammatiker und auf Grund der modernen lautlichen Verhältnisse dürfen wir annehmen, dass es sich dabei im wesentlichen um den limousinischen Dialekt und die Nachbargebiete, vor allem Languedoc, handelt.

Als zuverlässiges Mittel den Sprachgebrauch der Dichter und die ihnen zukommenden richtigen Wortformen zu bestimmen, gilt in der Regel und bis zu einem gewissen Grade mit Recht der Reim. Aber freilich hilft er uns für unsere Zwecke nicht allzuweit. Da das Provenzalische weder Diphthongierung von freiem *ę* und *ǫ* noch die französische Entwickelung des postpalatalen *a* zu *ie* kennt, können die in Betracht kommenden Worte meist nur mit ihresgleichen reimen, es sind, hinsichtlich ihres Tonvokals, durchaus identische Reime, welche mit und ohne Diphthong einen Gleichklang ergeben. So bietet uns die Handschrift des Flamencaromans das Reimwort *inodium* in dreierlei Gestalt: *enueig* — *nueg* 316 f., *enuig* — VIII 770 f., *nug* — *enug* 1355 f. Auf jede dieser drei Formen lässt sich ein reiner Reim herstellen, aber ebenso auch, wenn wir die undiphthongierte Form einsetzen: *nog* — *enog* etc. In dem Lied des Grafen von Poitiers *Farai chansoneta nueva* bietet die Hs. C die Reime: *nueua, plueua, mueua, prueua* — Bartsch hat in seiner Chresto-

mathie ohne Schwierigkeit die monophthongen Formen *nova, plova* etc. eingesetzt. Ebenso verhalten sich Reime wie *carreiras — manieiras* (Flam. 953 f.), *meillers — piegers* (ebenda 1283), *luec — joc* (1321 f.) u. s. w. Peire Vidal hat nach Bartsch[1]) in der Regel nur die nichtdiphthongierten Formen (*dolh, volh* etc., *greu, leu* etc. — aber *ier, denier* etc.) gebraucht, würde aber auch mit den Diphthongformen kein schlechterer Dichter sein.

Dazu kommt die schon erwähnte Anwendung von Formen verschiedener dialektischer Provenienz bei demselben Dichter. Im allgemeinen wird man annehmen dürfen, dass in denselben Dialekten, welche ę diphthongieren, unter ähnlichen Bedingungen auch *uo* (*ue*) eintritt. Bei Bertran de Born weist nicht nur die grosse Regelmässigkeit in der Schreibung, sondern auch gewisse Bindungen wie *mier* (**mereo*) zu *lausengier, entiera* zu *enquiera, nier* (< **nęgrum*) zu *mestier* etc. mit einer ziemlichen Wahrscheinlichkeit darauf hin, dass er die Diphthongierung von ę > *ie* gekannt und die betreffenden Formen verwendet hat. Hingegen lassen sich für den Diphthong *uo* bei demselben Dichter keine sicheren Belege anführen: im Gegenteil, er reimt sogar *oja — ueja* mit *oja* aus altem *au + y*, das niemals diphthongiert (*enoja* zu *joja*), was also für den Monophthong auch in jenen Formen sprechen würde. Aber daneben stehen Lieder desselben Dichters, wo er nur *ueja*-Formen mit einander reimen lässt, wo auch die Handschriften zum Teil ausschliesslich die diphthongierten Formen bieten und kein Grund besteht, von der handschriftlichen Überlieferung abzuweichen.[2]) Man wird dem Dichter, zumal im Hinblick auf die *ie*-Reime, den Gebrauch beider Formen zuerkennen, trotzdem eine lediglich aus der Reimkritik gezogene Schlussfolgerung die *ue*-Reime verwerfen müsste.

Wichtiger als bei Bertran de Born wird das Moment der Mischung verschiedener dialektischer Formen bei späteren Dichtern, zumal solchen nicht provenzalischer Herkunft, welche sich die fremde Dichtersprache erst mühsam aneignen mussten. Darum kommt der erste Teil der *Croisade contre les Albigeois* für uns überhaupt nicht in Betracht. Auch Dichtungen wie der provenzalische *Girart de Roussillon* mit seinen zahlreichen französischen Formen müssen ausser Rechnung bleiben.

---

[1]) Siehe die Texte in der Ausgabe (Peire Vidals Lieder. Berlin 1857) und dazu die Anmerkung S. 95 zu 5, 6.

[2]) Siehe die Citate unten S. 595.

Aber auch bei den älteren, einheimischen Dichtern haben wir ohne Zweifel noch mit einem weiteren Moment zu rechnen: mit den ungenauen Reimen, die im ganzen wohl häufiger sind als im allgemeinen zugestanden wird. In Flamenca 1950 f. reimt *amǫrs* mit *cǫrs*, im Ev. Nic. 461 *enquęr* zu *vęr*, 2143 *cęl* zu *fisęl*, Arnaut Daniel reimt *esmęr* mit *vęr, avęr* oder *dęcs, plęcs* mit *sęcs bęcs, lęcs* etc. So sind wir nicht einmal sicher, ob nicht Monophthong mit Diphthong reimen kann. Schon ein Reim wie Flam. 1986 f. *fer* (*ferrum*) zu *mollier* (*ł* + *ę*) lässt die Qualität des Tonvokals in *fer* unsicher. Der Graf von Poitiers reimt in dem einen *Companho*-Lied unzweifelhaft *ę* und *ęi*, und sofern in *ie* der Ton auf dem zweiten Bestandteile ruhte, waren Reime von *ię* zu *ę* keine Unmöglichkeit mehr: *parlero* — *quieyro* Nic. 1617 f. Der Verfasser des zweiten Teiles der *Croisade contre les Albigeois* bringt Guillaumes *cort nęs* sogar in einer *ie*-Laisse unter (4106), reimt anderwärts *parlers* (4108) oder *demorer* (4606) mit *ie* oder *mestiers, molhers, sofers* (= **feris*) miteinander. Aus den Reimen solcher Dichter ist überhaupt nicht viel Material zu gewinnen, jedenfalls nicht mehr als aus Formen, die ausserhalb des Reimes verwendet werden.

Die Reime bieten also nicht immer ausreichendes und zuverlässiges Beweismaterial dar, wenngleich wir im allgemeinen einer durch den Reim gesicherten Form mehr Zutrauen schenken werden als einer blossen Schreibervariante. Man wird sich also bemühen, in erster Linie zwar Material aus der Vergleichung der Reime zu gewinnen, aber man wird zur notwendigen Vervollständigung des Materials auch die handschriftlichen Worte und Formen heranziehen, was ganz unbedenklich ist, wenn es sich um alte oder in einheitlichem Dialekt geschriebene Handschriften handelt oder wenn die betreffenden Schreibweisen mit grosser Regelmässigkeit auftreten. So lehrt uns das Studium des Alexanderfragments auch ohne beweisende Reime, dass in jener Zeit und Gegend, wo das Gedicht abgefasst wurde, keine Diphthongierung vorhanden war: vergleiche *mot* < *movet*, *lou* < *locum*, *poyst* < **postius*, *toylle* < **tolliat*, *peyz* < *pectus*, *mels* < *melius*, *leyre* < *legere*, *empeyr* < *imperium*, *escueyr*, *primeyr* etc. Die Formen *duyst* und *duistrent* können auf *duxit* und *duxerunt* oder eine Kreuzung von *docere* und *ducere* zurückgehn, das vereinzelte *uyl* ist wohl nur Schreibung für *oyl* = *oł* (vgl. *cubrir, subtil, cum* etc.). Ähnlich ist es mit dem ältesten

provenzalischen Sprachdenkmal, dem **Boethiusfragment**. Für ę finden wir hier: *eu, Deu, breu, lei leis, vels vel vell, meler, emperi* (auch *pretz, presa, segre,* die auch sonst stets ohne Diphthong erscheinen); für ǫ: *noit, pois, poisas, posg, focs fog.* Um so interessanter ist die Form *uel* = *oculi* (V. 103), die unzweideutige Diphthongierung und zwar schon in sekundärer Form (*ue* für *uo*) zeigt. Sie ist wohl der Mundart, resp. der Zeit des Copisten zuzurechnen.[1])

So wie wir hier die handschriftlichen Formen wegen ihrer konsequenten Schreibung unbedenklich als Zeugnisse für Nichtdiphthongierung verwenden, so dürfen wir anderwärts auch die nicht durch den Reim gestützten, aber allgemein gebrauchten oder häufiger vorkommenden Diphthongformen als Material verwerten, es sei denn, dass es sich um direkte Schreibfehler oder um solche Handschriften handelt, die von Nichtprovenzalen geschrieben und überhaupt in ihrer Lautgebung und Orthographie verdächtig sind. Wollten wir uns lediglich auf die Reime beschränken, so würden wir für manche in Betracht kommende Fälle überhaupt keine Belege haben.

Eine systematische, auf Vollständigkeit abzielende Durchsuchung der literarischen Denkmäler habe ich nicht vorgenommen und für meine Zwecke nicht für nötig gehalten. Ich habe jedoch eine Anzahl von Belegen gesammelt, die mir hinreichend schien, um daraus ein Urteil über die Bedingungen und die eigentlichen Ursachen der Diphthongierung gewinnen zu lassen. Auf die Reime hin habe ich einige Dichtungen systematisch durchsucht: so die Lieder des Grafen Wilhelm von Poitiers, die von Bertran de Born, von Arnaut Daniel und anderen Trobadors in Spezialausgaben, ferner die 3000 ersten Verse des Flamencaromans, das Evangelium Nicodemi, die Diätetik und die übrigen Stücke grösseren Umfangs in Suchiers Denkmälern; manches andere, wie Alexanderfragment, Boethiuslied, Albigenserkrieg habe ich durchgesehen ohne verwertbares in den Reimen zu finden; wider anderes, wie die Ausgabe der Lieder Peire Vidals oder der Girart von Roussillon, bot von vornherein keine Ausbeute, auch die italienischen und katalanischen Trobadors habe ich absichtlich meist beiseite gelassen. Im ganzen widerholen sich immer und überall die

[1]) Ich sehe dabei von dem kurzen Albarefrain ab, der indes wenigstens éine hierhergehörige Form liefert: *poy* = *podium*.

gleichen Reime, es war zwecklos sämtliche Dichtungen daraufhin zu durchsuchen. Daher habe ich das aus den Reimen gewonnene Material durch die gebräuchlichsten oder sonst bemerkenswerten Schreibweisen (Formen ausserhalb des Reims) vervollständigt. Hierbei habe ich in erster Linie die Texte in den Chrestomathien von Bartsch und von Appel verwertet, wobei mir auch die in beiden Werken enthaltenen Paradigmen und Glossare gute Dienste leisteten. Einzelnes habe ich Paul Meyers *Recueil* und Crescinis *Manualetto* oder Spezialausgaben und Spezialabhandlungen entnommen, vieles auch dem *Lexique roman* von Raynouard und Levys Supplementwörterbuch. Wo ich durch den Reim belegte Formen gebe, habe ich es in der Regel angemerkt. Bei selteneren Formen oder wo es sonst angebracht schien, zumal bei Beispielen aus Einzelausgaben, habe ich die Belegstellen angegeben, die übrigen Worte und Formen wird man leicht in den genannten Handbüchern verificieren können. Der Unvollkommenheit meiner Sammlung bin ich mir wohl bewusst, sie wird von seiten Kundiger manche Bereicherung erfahren können.[1])

---

[1]) Ich citiere:

App. = C. Appel, Provenzalische Chrestomathie (s. o.).

Arn. Dan. = La vita e le opere del trovatore Arnaldo Daniello, edizione critica etc. a cura di U. A. Canello. Halle 1883.

B. Chr. = Chrestomathie provençale, accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire, par Karl Bartsch.[4] Elberfeld 1880.

B. d. B. = Bertran de Born, Sein Leben und seine Werke, mit Anmerkungen und Glossar herausgeg. von Albert Stimming. Halle 1879.

Crescini = Vincenzo Crescini, Manualetto provenzale (s. o.).

Diät. = Provenzalische Diätetik. Auf Grund neuen Materials neu herausgegeben von Hermann Suchier. In: Festschriften der vier Fakultäten etc. Halle 1894. (Phil. Fak. S. 161—186). Auch separat.

Donat = Die beiden ältesten provenzalischen Grammatiken, Lo Donatz Proensals und Las rasos de trobar nebst einem provenzalisch-italienischen Glossar von neuem getreu nach den Hss. herausgegeben von Edmund Stengel. Marburg 1878. (S. 1—66).

Ev. Nic. = Das Evangelium Nicodemi. In: Suchier, Denkmäler (s. u.). S. 1—84.

Flam. = Le roman de Flamenca, publié etc. par Paul Meyer. Paris 1885.

Graf v. Poit. = Graf Wilhelm VII von Poitiers (in der Regel citiert nach der Ausgabe von Holland und Keller. Tübingen 1850).

Ausser Reimen und Schreibweisen käme noch in Betracht, was die altprovenzalischen Grammatiker uns über den Gegenstand zu sagen wissen: nämlich der *Donatz proensals*, Raimon Vidals *Rasos de trobar* und Moliniers *Leys d'amors*. Allzuviel ist es freilich nicht, was wir darin finden, da sich diese Werke vorwiegend mit den Formen der Sprache befassen und eine Lautlehre in unserem Sinn nur in den *Leys* gegeben wird. Zumeist handelt es sich um gelegentlich citierte Formen, namentlich Verbalformen, die für uns von Wert sind. Der *Donat* fügt ein Reimverzeichnis, *Las rimas*, hinzu, das freilich auch wenig verwertbares bietet: auf *iels larg* werden *uielhs* und *mielz* aufgeführt, die zwei Spalten Reime auf *iers* werden fast aus-

Levy = Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards Lexique Roman von Emil Levy. Leipzig 1894 ff. (Bisher 2 Bände und 1 Heft, bis *errar*).

Leys = Las Flors del gay Saber estier dichas Las Leys d'Amors (Monumens de la Littérature Romane p. etc. p. M. Gatien-Arnoult. Toulouse 1841—1843. I—III).

Rayn. = Lexique roman ou dictionnaire etc. par M. Raynouard. Paris 1844. 6 B.

Rasos = Las rasos de trobar de Raimon Vidal. In Stengels Beiden ältesten provenzalischen Grammatiken (s. o.). S. 67—87.

Rec. = Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français etc. p. p. Paul Meyer. I.—II. Paris 1877.

Such. Dkm. = Denkmäler Provenzalischer Literatur und Sprache. Zum ersten Male herausgegeben von Hermann Suchier. I. Halle 1883.

Trobairitz = Die Provenzalischen Dichterinnen. Biographieen und Texte etc. von Oscar Schultz. Leipzig 1888.

Von sprachlichen Einzelabhandlungen, aus denen ich freilich für meine Zwecke nicht viel entnehmen konnte, seien noch genannt:

R. Weisse, Die Sprachformen Matfre Ermengaus. ZfrP VII, 390—406 (1883).

R. Hofmeister, Sprachliche Untersuchung der Reime Bernart's von Ventadorn. Marb. Diss. 1883. (Ausg. u. Abh. X.).

G. Siebert, Sprachliche Untersuchung der Reime des provenzalischen Romans Flamenca. Marb. Diss. 1886.

F. Kley, Die Reime der Vida St. Honorat von Raymon Feraut. Marb. Diss. 1887.

K. Oreans, Die E-Reime im Altprovençalischen. Freib. Diss. 1888. (Herrigs Archiv 1888, Band 80, 178—219, 313—352).

Otto Wesemann, Über die Sprache der altprovenzalischen Handschrift Acq. Nouv. Franç. No. 4138 der Bibl. Nat. zu Paris. Hall. Diss. 1891.

Ernst Erdmannsdörffer, Die Reime der Trobadors. I. Teil. Hall. Diss. 1895. (Die vollständige Arbeit in Ebelings Berliner Beiträgen stand mir nicht zu Gebote).

schliesslich mit Worten auf lat. *-arius*, *-arium* gefüllt (dazu *entiers, mestiers* etc.), *terts* erscheint der allgemein üblichen Form entsprechend in der Reimreihe *erts larc* (*couertz*, *deserts* etc.), die Reihe *eus* enthält lauter Worte, die auch in *ieus* mit einander reimen würden, ebenso fehlt eine *uo-* oder *ue*-Reihe, die hierhergehörigen Reime erscheinen als *ocs larg* (zusammen mit echtem *-oc*) und *olhs* (*oilhs*) *larg*. Das heisst, der Verfasser des *Donat* hat mit wenigen Ausnahmen die nichtdiphthongierten Formen vorgezogen.

Was die *Leys d'amors* betrifft, so haben wir hier über die Lautlehre der *Leys* eine zusammenfassende Untersuchung von Paul Lienig, welcher alles wesentliche ausgehoben und besprochen hat.[1]) Mit Unrecht machen die *Leys*, wie schon Lienig bemerkt, einen Unterschied zwischen einer *eu-* und einer *ieu*-Reihe. Im übrigen lassen sie monophthongische und diphthongische Form als gleichberechtigt gelten. Als Normalform des Possessivpronomens geben sie (II, 216) *mieu, tieu, sieu,* fügen aber hinzu: 'Alqu dizon *meu. teu. seu. meua. teua. seua.* e quar en diverses locz et en diversas ciutatz et avescatz es acostumat de dire, per so nos aysso suffertam en cascu gendre e nombre e en cascun cas.' Ähnlich gestatten die *Leys* Doppelformen bei *lonh* — *luenh* etc. In anderen Fällen aber machen sie Unterschiede, wie *vuelh* — *voli, trueb* — *trobi,* die, wie wir sehen werden, in der sprachlichen Entwickelung begründet sind.

Als ein letztes Hilfs- und Kontrolmittel stehen uns noch die neuprovenzalischen Mundarten zu Gebote. Zum Teil haben dieselben die alten Verhältnisse überraschend treu bewahrt, sodass man sie direkt zur Erklärung derselben heranziehen kann. Zum andern Teil freilich zeigen sie eine ganz andere Ausdehnung der Diphthongierung, welche mehr zum Italienischen oder Spanischen stimmt. Es können hier schon alte Verhältnisse zu Grunde liegen, aber man wird auch, wie Meyer-Lübke hervorhebt, mit der Möglichkeit rechnen müssen, dass wir es hier mit verhältnismässig jungen Erscheinungen zu thun haben.

Von der hierhergehörigen Literatur ist einiges schon oben genannt:[2]) so enthält die Abhandlung von Paul Meyer über

[1]) Paul Lienig, Die Grammatik der provenzalischen Leys d'amors, verglichen mit der Sprache der Troubadours. Erster Teil: Phonetik. Breslau 1890. 115 S. (S. 1—82 als Breslauer Diss.). Siehe bes. S. 47 f. 64.

[2]) Siehe oben S. 578.

das *O* im Provenzalischen eine Reihe von Belegen aus modernen Dialekten, die Darstellungen von **Chabaneau** und **Aymeric** enthalten schätzenswertes Material. Ferner ist, zugleich auch für die alte Zeit, von Wert: Die geschichtliche Entwickelung der Mundart von Montpellier von **Mushacke** (Franz. Stud. IV, 5. 1884). Auch die ausführliche Darstellung der 'Heutigen Mundart von Nizza' von **Ludwig Sütterlin** (Rom. Forsch. IX, 2. 1896) bietet interessante Parallelen. Endlich lässt sich noch die moderne Féibersprache zum Vergleiche heranziehen, wofür ich vor allem **Mistrals** 'Trésor dou Félibrige' und die 'Grammaire historique de la langue des Félibres' von **Eduard Koschwitz** (Greifswald 1894) benutzt habe.

I.
Die provenzalische Diphthongierung und ihre äusseren Bedingungen.

Schon ein flüchtiger Blick auf die in den bisherigen Forschungen angezogenen Beispiele lässt erkennen, dass die Frage, ob offene oder geschlossene Silbe, bei der Diphthongierung im Provenzalischen keine entscheidende Rolle spielt, dass die Entwickelung im wesentlichen vielmehr durch die Natur der folgenden Laute bestimmt wird. Man wird daher, um zu völliger Klarheit zu gelangen, die Beispiele am besten nach den für die Laute üblichen Kategorien ordnen und nur innerhalb der einzelnen Kategorie die Beispiele nach offener und geschlossener Silbe sondern. Ich unterscheide die Laute im allgemeinen in Labiale, Dentale, Palatale, Liquiden, Nasale, wobei *u* der ersten Gruppe, *i* der dritten zugerechnet wird, während sich die *y*-Verbindungen entsprechend dem vorausgehenden Konsonanten auf die verschiedenen Gruppen verteilen.

A. Labiale.

1. Lat. *p* — prov. *b* (*p*).

ę[bleibt: *tepidum* > *tebe*, *nepos* > *neps*, *leporem* — *lebre*, *reputas* — *reptas*.

Ebenso ę]: *septem* > *set*; *acceptum* — *aceut.*[1])

[1]) Allerdings im Reim zu *espeut* (Flam. 2450 f.), das daneben auch als *espieut*, *espiaut* erscheint (s. u. Abschn. 5).

ǫ[bleibt: *(ad)prope* > *prop, aprop(-b)*; *populum* — *poble* (*pobol* Fremdwort); *opus* > *obs*; *opera* > *obra, opero -as -at* > *obri obras obra*; *operit -unt* > *obre obri obron*; *coperit -unt -am* > *cobre* (Bo. 133 f.) *cobri cobron cobra*; *re* + **copero* > *recobre*; *dis* + *copero* > *descobre, -at* > *descobra*; *tropas -at -ant* (*-unt*) > *trobas troba* (Bo. 242) *troban trobo.*

Ebenso ǫ]: *cloppus* — *clops.*[1])

Gegenüber den zahlreichen Beispielen für Nicht-Diphthongierung erscheinen die wenigen Fälle mit diphthongiertem ǫ sichtlich als vereinzelte Formen, die einer besonderen Erklärung bedürfen. Die erste Person Ind. Praes. von *trobar* erscheint mehrfach (Appel 33, 49. 42 a, 2) als *truep.* Da in allen anderen Formen des Verbums einfaches ǫ erscheint, kann der Labial nicht Ursache des Wandels sein. Der Diphthong weist auf eine gemeinsame Grundlage mit frz. *trüis*, etwa auf **tropio?* Dasselbe müsste sich analog *habeo* — *ayo* — *ai, sapio* — *sayo* — *sai* zu *troyo* entwickelt haben, woraus mit Diphthongierung vor *y* (siehe unten Palatale) **trüoj* — *trüej* geworden wäre: hieraus im Französischen mit Vereinfachung des Triphthongen und mit analogischem *s* nach *puis* die Form *trüis*, im Provenzalischen unter Angleichung des Auslauts an den in den übrigen Formen hervortretenden Stamm *trueb* — *truep.* Die daneben erscheinende Form *trobi* (App. 42 a, 3. 10) ist keine Fortsetzung von **tropio*, sondern eine analogische Neubildung zu *trobas, troba* mit analogischem *i* wie *azori* etc. *Descuebre* (Appel 113, 10) = *coperit* kann nur analogischen Diphthong haben, da hier selbst *y* oder *i* in der Endung fehlt: vielleicht ist für die 1. Person neben **cópero* (s. o.) ein **cóprio* = *coperio* anzunehmen, wo dann das folgende *y* Diphthong hervorgerufen hätte, der analogisch auf die 3. Person übertragen wurde.

2. Lat. *b* — prov. *v.*

ę: *nebulu* > *nible(s)* (Bo. 133), *neble, nebla* — *neula, niula,*[2]) *niola, nivol, niol, niul*; *febrem* — *febre.*

ǫ: *probat* > *proa* — *prueua* Graf v. Poit. (*Farai chansoneta nueva*) zu *nueua, plueua, mueua,* dazu Verbalsubstantiv *proa.*

---

[1]) Reime: *obs* — *clops* Fl. 1475 f., Such. Dkm. XIII 209; *obra* (*opera*), *descobra, cobra* zu *sobra* (*superat*), *colobra* Arn. Dan. XII.

[2]) Arn. Dan. XI zu *piula, escriula, viula, flula, friula.*

Die wenigen Beispiele lassen keinen sicheren Schluss zu. Bei *probare* ist in Rechnung zu ziehen, dass dialektisch das intervocale *b*, resp. *v* gefallen sein kann (wie in *aondar, Proensa* etc.), ehe die Diphthongierung eintrat. Da, wo *v* als *v* erhalten ist, zeigt sich Diphthongierung, wenigstens in der Hs., die Reime sind freilich nicht beweisend. Wegen Erhaltung des lat. *b* sind *febre, nible* etc. fremdwörtlicher Abkunft verdächtig. Die Formen mit *iu, io* weisen vielleicht auf eine Diphthongierung als Durchgangsstufe hin: *neula* — *nieul(a)* — *niul(a)*. Lat. *ĕbrius*, das Gröber in den vulgärlat. Substraten als **ĕbrius* ansetzt, verweise ich seines lat. *ę* wegen in den Umlaut (s. u. Abschnitt III).

3. Lat. *f* — prov. *f*.

Hier kommen, da intervocales *f* lateinischen Stammwörtern bekanntlich fehlt, nur Composita von *ferre* in Betracht:

(*prǫfero* : *profer* Rayn. IV, 363, wohl mit *ǫ*);
offero : (Über *uefri uefre* Leys II 362—374 siehe Abschn. F.);
suffero : (*sofęrc -fęrs -fęr*) 3. Sg. *sofre, soffre, sufre* — *suefre* (App. 41, 12); 3. Pl. *sofron*; Imp. *sofre*.

Die vereinzelte Form *suefre* würde *ǫ* = lat. *ŭ* voraussetzen, auch Appel setzt *sǫfre, sǫfron* an (trotz *sufre, sufrir, sufrirui* etc.). Doch ist zu bedenken, dass der Wandel von *ǫ* vor Labial zu *ǫ* im Prov. viel beschränkter ist als im Franz. (vgl. prov. *jǫve* gegen frz. *juevne*). Es könnte sich wohl nur um Angleichung an *offero* handeln. Da *f* an und für sich sonst keine Diphthongierung bewirkt, müsste auch hier an eine analogische Neubildung der 1. Person mit *i* gedacht werden: **offrio* (zu *ofrir*) > *uefre*, darnach Übertragung auf die 3. Person, resp. auf *sofre* — *suefre*.

4. Lat. *v* — prov. *v* und *u*.

ę: *brevem* > *breu* (Bo. 52, 65) — *brieu* [1]); **grevem* > *greu* — *grieu*; *levem* > *leu* — *lieu*; aber *levo* > *leu, levat* > *leva*, Imp. *leva* etc.
ǫ: *novum -am* > *nou, no, novas* — *nuou, nuo, nueu, nueva*; aber *novem* > *nou*;

---

[1]) Im Reim: *brieu* — *nieu* (*nivem*) Levy I, 165 (Guillem de Bergedan), *briu* — *vieu* (*vivit*) Ev. Nic. 1887 f. Zu **nęvem* (*neu* — *nieu*) für *nivem* vgl. Gröber ALL IV, 188.

movet > *mot* (Alex. 2), *mo* (App. 113, 84), *mou* — *muou, mueu,* 3. Plur. *movon, movunt, movent,* Konj. *mueva,* Inf. *moure*;
**plovit* > *plou,* Konj. *plueva,* Inf. *ploure.*[1])

Die Beispiele genügen um erkennen zu lassen, dass für bestimmte Gebiete Diphthongierung vor *v* die Regel gewesen sein muss. Dass ein Beleg für *nuou* = *novem* fehlt, kann Zufall sein, jedenfalls wird man keinen Unterschied zwischen *novum* und *novem* konstruieren dürfen, da ja *buou* > *bovem* danebensteht; vielleicht darf man auch an einen Einfluss der Ordinalzahl *nové* denken. Im Verbum hat begreiflicherweise häufig Ausgleich stattgefunden: *leu, leva* etc. (gegen *lieu* > *levem*) nach *levar, levats* etc.; *abriu* (zu *reviu, riu, caitiu* etc. Lanfr. Cig. App. 32, 20), *abriva* (zu *esquiva, viva* etc. P. Vidal App. 24, 14) nach *abriuar* (für *abreuar* > **adbrevare,* oder gehört *abriuar* zu *briu* > *brieu*?). Formen wie *mueva, plueva* wird man auf **movat, *plovat* zurückführen müssen, da *plovia* die Formen *ploia, plueia, pluia* ergiebt (s. u.).

5. Lat. *u* — prov. *u.*

Beispiele: *meum* > *mieu* (darnach *tieu, sieu, mieua* etc.); *deum* > *dieu*; *ego* — **eo* — *ieu*; *Judaeum* — *Juzieu*; **romęum* — *romieu*; **corręum*[2]) > *corrieu*; germ. **feudu* > *fieu, *streupu* > *estrieu, speutu* > *espieut, espiaut.*

Bei sämtlichen Wörtern stehen die Formen ohne Diphthong daneben. Die Wörter reimen naturgemäss am meisten untereinander, ausserdem noch mit lat. *-ęv-*: *Juzieus* — *grieus* Ev. Nic. 1007 f. Vgl. ebenda noch die Reime: *Orpheu* — *Philisteu* 641 f., *Machabeu* — *Dieu* 647 f., *Dieu* — *ebreu* 2288 f.

Die Verbindung *ǫ́u* fehlt dem Lat. und kommt daher nicht in Betracht. Doch sei bemerkt, dass *ǫ* nicht diphthongiert vor prov. *u* < *l*: *voutas, destoutas, coutas,* (zu *colhir*), *assoutas, envoutas, toutas, esmoutas* (zu *esmolre*) Arn. Dan. XII; *asout* (von

[1]) Die in Betracht kommenden Worte reimen meist nur untereinander: Graf v. Poit. (*Farai ch. n.*): *nueva, plueva, mueva* — *prueva*; Arn. Dan. X u. XIV: *mou, plou, nou, renou* (Verbalsubst. zu *renovar*).

[2]) Frz. *courlieu* wird auf *curre-locum* zurückgeführt (Suchier, ZfrP. I, 430), aber prov. *corrieu* wird man davon trennen müssen, da *locum* hier nicht *lieu* giebt — man müsste denn prov. *corrieu* als franz. Lehnwort fassen. Näherliegend scheint mir eine Bildung **correum* analog *romeum* zu sein.

absolvre) zu *tort* App. 108, 61. 67. Ebensowenig *ę*: *auseus*, *beus*, *isneus*, *aneus*, *estorneus*, *aigneus* etc. Guir. Born. (App. 22, hier i. R. zu *neus*, *leus*, *greus*).

6. **Labial + *y*.**

py: (*ad*)*propiat* — *ant* > *propcha*, *aprocha*, *aprocho* Rayn. IV, 654 f. [*apropïar* ist Fremdwort wie die Messung zeigt: *apropi-ats* App. 7, 414—20]. Hierher würde auch **tropio* — *truep* gehören (s. o.).

pry: zu *proprius* gehören *propri*(*s*), *impropri*, *apropria* etc., die alle fremdwörtliches Aussehen haben (vgl. dagegen *piperem* — *pebre*). Die regelrechte Entwickelung würde sich in Bildungen wie *descuebre* (s. o.) spiegeln, denen ein **coprio* — *cuebre* zu Grunde zu legen ist.

fry: Vgl. das oben behandelte *suefre* nach *uefre* < **offrio*.

vy: *plǫvia* > *ploia* — *plueia*, *pluia*.

Diphthongierung scheint auch hier die Regel zu sein, doch ist *p* oder *f* hier ebensowenig als in isolierter Stellung diphthongbildend, sondern das dahinter stehende *y*. Das Verbum *propchar* erscheint, vielleicht infolge Stammausgleichs, nur mit Monophthong.

Die von den Leys d'amors aufgeführten Formen *provi*, *aprovi*, *reprovi* widersprechen ebensowenig als *trobi*, da es sich in allen diesen Formen um Neubildungen mit analogischen *i* handelt.

7. **Konsonant + *u* (*v*).**

Lateinisches Hiatus-*u* ist vielfach schon früh untergegangen, teils auf dem Wege rein lautlicher Entwickelung (zumal nach Dentalen, wie *mortuum* — **mortu*, *consuo* — **coso*), teils unter Wirkung von Dissimilation und Assimilation (*quinque* > **cinque*, *coquere* — **cocere*), teils auf analogischem Weg (*torquere* — *torcĕre*). Die letzteren beiden Verba kommen hier also ebensowenig in Betracht wie etwa **mortu* für *mortuum* : *cueja* — *coja* geht auf **cocat* zurück. Von den noch verbleibenden Fällen mit Hiatus-*u* nenne ich die folgenden:

sequi — **sequere*: Inf. stets *sęgre* (neben *seguir*), Praes. Ind. 3 *sec* — *siec*, 6 *segon*, *persegon*, *acosego*, Konj. 2 *siegas*, 3 *segua*.

coquus: *cocs* — *cuocs*, *cuex* (App. 114, 134, Rayn. I, 504).

innocuus: *enuocs* (Arn. Dan. XIII zu *cuocs*, *gruocs* [vgl. unten 8], *luocs*, *juocs*).

Ferner die *ui*-Perfecta, welche nirgends Diphthongierung zeigen:

potuit[1]) : *poc, pogron, pogra.*
nocuit : *noc.*
**cocuit* : *coc.*
voluit : *volc, volgron, volgra.*
doluit : *dolc.*
**tolluit* : *tolc, tolgron tolgra.*

Ebensowenig diphthongiert ę und ǫ vor Konsonant + lat. *v*, das inlautend als solches erhalten bleibt, auslautend oder vor *s* in der Regel fällt:

ę: *cervum* > *cer*, *servum* > *ser*, *servat* > *serva* etc., *serv(i)unt* > *servon* (gegen analogisches *sierf* = *servit* App. 27, 43).

ǫ: *corvum* > *corb*, *absolvere* > *asolvre*, *absolvit* — *absol* (B. Chr. 341, 29), *absolvo* + *i* > *absolvi* (App. 107, 61).

Vor Konsonant + Hiatus-*u* wird also diphthongiert wie vor einfachem *u* (*v*), mit dem es ähnliche oder gleiche Aussprache gehabt haben muss, hingegen nicht vor Konsonant + lat. *v*, das sich demnach von beiden in der Aussprache unterschied und spirantisch lautete. In den *ui*-Perfekten nahm Hiatus-*u* seine besondere, dem germanischen *w* parallel laufende Entwickelung, welche offenbar vor der Diphthongierung schon eingetreten war und die nötigen Bedingungen für deren Eintritt nicht mehr bot.

Einzelheiten erklären sich leicht: **sequere* war infolge Falls der Paenultima zu *sequ̯re* — *segre* geworden, ehe **sequit* > *siec*, **sequas* > *siegas* wurde; *sierf* kann gegenüber *servon, serva* etc. seinen Diphthong nur dem Vorbild einer Form mit *y* (*servio*) verdanken; bei den ersten Personen Sing. der *ui*-Perfecta findet sich vereinzelt *uo* unter Einwirkung des folgenden *i*, in der Regel aber Monophthong nach dem Muster der dritten Personen; in *asolvi* steht analogisches *i* wie in früheren Fällen.

Resultat.

Der Diphthong tritt nicht ein vor lateinisch *p* (auch nicht vor *b*, wenn es als solches erhalten bleibt, wie in *colǫbra*), ferner nicht vor *f* oder Konsonant + *v*, endlich nicht vor *w* im Perfectum

[1]) Die erste Person muss hier ausser Betracht bleiben, da bei dieser noch das folgende *i* wirkt. Vgl. unten Abschnitt C 7.

— wohl aber vor unmittelbar folgendem lat. *u*, vor Konsonant + *u*, vor prov. *u* = lat. *v*, endlich vor prov. *v* = lat. intervokalem *b*, das also im Provenzalischen eine ähnliche Aussprache wie die vorhergenannten Laute, eine halbvokalische, angenommen haben muss. Das heisst: der Diphthong tritt nicht ein vor labialem Verschluss- oder Reibelaut (incl. das Perfect-*w*), sondern nur vor vokalischem oder halbvokalischem Labial.

Diphthong vor Verschluss- oder Reibelaut resultiert nicht aus dem Labial, sondern aus folgendem *y*, entweder unmittelbar wie in der Regel in den ersten Personen des Präsens, oder mittelbar wie in den darnach gebildeten Formen der dritten Person.

B. Dentale.

1. Lat. *t* — prov. *d*, *t*.

ę bleibt: *laetus* > *lęts*, im Reim zu *pręts*, *quęts*, *ęts* Arn. Dan. IX.
ǫ bleibt: *rota* > *roda*; **potes* etc. > *pots*, *pot*, *podon*; **trottat* — *trota*.

2. Lat. *ty* — prov. *z*, *tz*.

Einfaches *ty*: *pretium* stets *prets*, desgleichen **pretio* > *prets*, **pretiat* > *preza* etc.
tty: **pettia* stets *peza*, *pessa*.
pty: **noptias* > *nossas* (i. Reim z. *crossas* = *crocceas* Flam. 335 f.).
rty: *tertium* > *terz* (Alex. 98), *terts* (im Reim zu *culverts*, *deserts*, *oferts* etc. Arn. Dan. XI).
**exfortio* > *esforts* (im Reim zu *deports*, *ports*, *morts* Arn. Dan. IX);
**exfortiat* > *esforsa* Flam. 223.

In keiner der hier aufgeführten Lautverbindungen sind mir Fälle mit Diphthong bekannt.

sty wurde zu *ssy* assimiliert, siehe die Beispiele unter Nr. 7.
nty macht, wie Nasal stets, vorausgehenden offenen Vokal geschlossen und kommt daher nicht in Betracht: **poenitentia* > *penedęnza* etc.

3. Lat. *d* — prov. *d*, *z*, —.

Der Monophthong bleibt: *sedet* > *se*, **sedunt* — *seon* etc.; *asset* B. d. B. 15, 19 ist wohl auf **assędo* zurückzuführen.

4. Lat. *dy* — prov. *i*, *j*, *g* oder *ch* (= *tš*).

ẹ > *ie*: *medium* > *miei mieg miech*, *media* — *mieia mieija*, daneben *mei meg meig* — *meia*.

ọ > *uo*, *ue*: *podium* > *pueg*, häufig gebunden mit *enueg*, *nueg*, *cueg* etc. (daneben *poi*, *poy*, so in der ältesten Alba);
**podiat* > *poja* — *pueja*;
**inodium* > *enoi* — *enueit*, *enueg*, *enueig*, *enuig*, *enug*;
**inodiat* > *enoia*, *enoja* — *enueia*, *enueja*.[1])

Es diphthongiert nicht ọ < *au*: *joja*, *bloja* (*blauð-*), *croja* (*craudh-*), *Savoja* zu *Troja* (B. d. B. 4 und 17, Arn. Dan. III). Da die Dichter altes *-audya* mit monophthongem *-odya* reimen, wird zu ihrer Zeit kein Unterschied in der Qualität des ọ mehr vorhanden gewesen sein, wohl aber in jener Zeit, als ọ vor *dy* zu *uo* wurde: *au* war damals, wenn nicht mehr diphthongisch, so doch dem *a* noch näherstehend als altes ọ.

5. Lat. *tr*, *dr* — prov. *ir*.

cathẹdra giebt *cadeira*, *cadeyra* — *cadieira* (zu *tyeira* Ev. Nic. 157, *carrieyra* 265, vgl. noch *carrieyras* — *tyeyras* 2279);
hedera > *edra*. —
petram > *peira*, *peyra*;
Petrum > *Peire*;
retro > *reire*, *reyre*, dazu *areire*, *arere* — *dereire*, *dereer*, *derer*, aber auch *derrier* (Diät. 169 zu *premier*, App. 104, 48 zu *bachelier*, *lansier*, *premier*).

Es scheint demnach, dass auch vor dem aus *d* (*t*) vor *r* entstandenen *i* Diphthongierung stattgefunden hat. Sie fehlt mit Recht in *edra*, das überhaupt kein *i* entwickelt und wohl fremdwörtlich ist. Andererseits kann ich aber auch die diphthongierten Formen von *petram* und *Petrum* nicht belegen. Nicht unmöglich wäre, dass *dr* sich eher als *tr* zu *ir* entwickelt

---

[1]) Der Reim *enueg* — *nueg* ist bei den Trobadors stehend wie bei uns Herz — Schmerz, Brust — Lust. Weitere Belege für diese und ähnliche Reime z. B. Flam. 770 (und oben S. 581), Ev. Nic. 1053 (= 1359, 2705), 1235 (= 1483), 2387 (*pueg* — *cueg*), 2641 (*pueg* — *sopleg*). — Für *oja* — *ueja* B. d. B. 27 *trueja*, *enueja*, *pueja*, *tremueja*, *vueja*, *plueja* in beiden Hss.; B. d. B. 37 *poja*, *voja*, *enoja*, *noja*, *loja*, *coja*, in den Hss. zum Teil *ue*; ferner 4 *enoja*, *boja*, *poja* zu *croja*, *bloja*, *joja*, *Savoja* und 17 *joja*, *Savoja*, *croja*, *bloja*, *Troja*. Vgl. noch Arn. Dan. III *croja*, *Troia*, *Savoia*, *joja* und XI *puois* (= *podiu* + *s*), *puois* (= **postius*), *iois*, *enois*.

und daher beim Eintritt der Dipthongierung nur dieses Diphthong bewirkt hätte, während _tr_ erst nachher zu _ir_ fortgeschritten wäre; _derrier_ könnte auf Contamination mit _derrier_ < _*deretrarium_ beruhen, auch das Fehlen des _e_ spricht dafür. Indes lassen sich bei so geringem Material keine sicheren Schlüsse ziehen. Gewiss ist, dass das zur Zeit der Diphthongierung vorhandene _ir_ aus Dental + _r_ ebenso wirkte wie altes _i_ oder _y_, nicht in seiner ursprünglichen Eigenschaft als Dental, sondern als Palatal.

6. Lat. _s_ (_ss_) — prov. _s_ (_ss_).

_ę_ bleibt: (_ad_)_pressum_ > (_a_)_pręs_; _estis_ > _ętz_ (zu _prętz_, _lętz_, _quętz_ Arn. Dan. IX); _conquesta_, _envesta_, _resta_, _festa_, _testa_, _amonesta_ (Arn. Dan. XVII), _gesta_ — _jesta_ etc.

_ǫ_ bleibt: _posita_ > _posta_, _postem_ — _post_, _post_ > _pos_, _tostum_ > _tǫst_, _costa_ > _costa_.

_sc_ siehe unter C. Palatale 10.

7. Lat. _s_ (_ss_) + _y_ — prov. _is_ (_iss_).

_ę_ > _ie_: _ecclęsia_ > _glieiza_, _glieza_ (neben _gleiza_).

_ǫ_ > _uo_: _ingrossiat_ > _engruoissa_, _engrueissa_ (zu _engroissar_, Rayn. III 515, Appel[1]) 125, 3), vgl. noch Arn. Dan. XV 26 _engrois_ zu _puois_, _duois_ (_*dǫcsit_), _iois_, _enois_.

Ebenso vor _ssy_ < _sty_: _postea_ > _puoissas_, _pueissas_ (_poissas_), _*postius_ > _puois_, _pueis_, _puis_, _pois_, dazu _depuis_, _depus_ (_depois_); _ǫstium_[2]) > _ueis_, _uis_, _us_.

bęstia, _bestía_ (App. 64, 2) ist Fremdwort (vgl. dagegen franz. _bisse_ < _*bieisse_).

Resultat.

Diphthongierung tritt an sich weder vor einfachem Dental noch vor Dental + Konsonant ein. Hingegen vor Dental + _y_: und zwar vor _d_ + _y_ (gleichgiltig, ob sich dieses zu _i_ oder _dž_, _tš_ entwickelt) und vor _s_ + _y_ (incl. _ssy_, _sty_); nicht aber vor _ty_ (_tty_, _pty_, _rty_). In letzterem Fall hat das Provenzalische die Mouillierung überhaupt verloren gehen lassen: _*noptias_ > _nossas_

---

[1]) Wo im Glossar _engroissar_ für _engrossar_ einzusetzen ist. Vgl. Levy, Litbl. f. g. u. r. Phil. 1898, S. 158.

[2]) So, und nicht _ǫstium_, wie schon W. Förster mit speziellem Hinweis auf die provenzalischen Formen in Rom. Stud. III 181 gezeigt hat.

gegen *poissas*, *pueissas*; *pretz* und *preza* gegen franz. **prieis* (*pris*) und **prieiset* (*priset*). Dieser Verlust der Mouillierung bei *ty* — *tsy* war bereits erfolgt, als die Diphthongierung eintrat: altes *ty* konnte daher ebensowenig Diphthongierung hervorrufen als einfacher Dental oder Dental + Konsonant. Endlich muss *sty* zu *ssy* assimiliert gewesen, bevor *tsy* zu *ts* wurde.

C. Palatale
(incl. Gutturale).

Bei dem Verhalten von ę und ǫ vor Palatalen resp. Gutturalen ist insofern eine Schwierigkeit vorhanden, als die Entwickelung dieser Laute in intervokaler Stellung im Provenzalischen nicht durchaus klar ist. Im allgemeinen gilt zwar auch hier, wie von den Dentalen, dass die lateinischen Verschlusslaute im Provenzalischen nur um je eine Stufe vorrücken gegenüber dem Französischen, welches *t* und *c* um zwei Stufen erweicht und so mit *d* und *g* zusammenfallen lässt. Also *pacat* > *paga, pagar* — *plaga* > *plaja, plaia*. In gewissen Gebieten aber und zwar wie es scheint gerade im Limousinischen[1]), wurde *c* vor *a* wie im Franz. bis zu *j* (*y*) erweicht: *paja, pajar*, was unter Umständen natürlich auch auf die Gestaltung des vorausgehenden Vokals von Einfluss sein konnte. Umgekehrt finden wir auch häufig Schreibungen wie *plaga*, in welchen der lateinische Laut intakt geblieben zu sein scheint. Wieweit hier die Schreibung lautlichen Wert beanspruchen kann, muss dahingestellt bleiben, zumal auch die modernen Verhältnisse wenig klar sind.

Ob endlich ein *ct* sich zu *it* oder *ch* entwickelt, ist für die Schicksale des vorhergehenden Vokals gleichgiltig: wir finden in beiden Fällen Diphthongierung, d. h., dieselbe ist eingetreten, als noch ein einheitlicher Laut, *jt* oder *t'*, vorhanden war.

1. Lat. *c* *u*, *o* — prov. *g*, *c*.

ę bleibt: *decus* > *decs; Grecs, Grec*; *caecus* > *cecs, cec* (*sec*); **preco* — *prec*, dazu Verbalsubst. *precs; manecs, senecs, ufecs.*[2])

[1]) Vgl. Chabaneau a. a. O. S. 62. Diese Erscheinung läuft übrigens der Entwickelung des anlautenden *c* vor *a* zu *tš* (*ch*) im Nordprovenzalischen so durchaus parallel, dass hier wohl ein innerer Zusammenhang anzunehmen ist: soweit anlautend *ca-* zu *tš* eintritt, soweit reicht auch inlautend *-ca-* zu *ya*.

[2]) Vgl. Ẹv. Nic. 837 *prec* (= **preco*) : *pec*. — Ạrn. Dan. I *becs, lecs, precs*,

ǫ bleibt: *loco* > *logui* B. Chr. 174,20; **jocunt* > *jogon* (App. 79, 32); *locum* > *loc, locs; focum* > *fog, foc, focs; jocum* — *joc, jocs* (daneben *luoc* — *luec, fuoc* — *fuec, juoc* — *juec*).

Ebenso vor *c* + Konsonant, wenn nicht eine *y*-Verbindung daraus entsteht: *beccus* > *becs*; *pecco* > *pec* (i. R. zu Subst. *prec* B. Chr. 98, 15), **leccunt* > *leco* (Rayn. IV 35), dazu Verbalsubst. *pec, lec*; **alęcrem* > *alegre*, **alęcro* > *alegri, alegra, alegron* (App. 28, 5—110, 9—117, 1); **broccus* > *brocs.*

Ferner hier zu erwähnen: *medicum* > *metge, metie, megge, mege*; *haereticum* > *eretge, heretie*; *domesticum* > *domesgue, dometgue, domestge*; *foresticum* — *forestge* etc.

Aus den Beispielen geht wohl mit Sicherheit hervor, dass das gutturale *c* an sich keine Diphthongierung hervorruft. Für *ie* findet sich kein einziges Beispiel. Der Parallelismus mit *ę* und ebenso die Beispiele für *-oco, -ocu* lassen die Nichtdiphthongierung auch bei *ǫ* als die Regel erscheinen. Die Nebenformen *luoc, fuoc, juoc* etc. sind daher als Ausnahmefälle zu betrachten, für die eine besondere Erklärung gesucht werden muss (s. u.). In der Endung *-ĭcum* erscheint *c* je nach der dialektischen Entwickelung als *g* oder *š*: in keinem von beiden Fällen tritt Diphthongierung ein.

2. Lat. c^a — prov. *g* (*j*).
(*cc* — *c*).

ę: *secat* > *sega, eissega* (zu *brega* = *brikan*, Flam. 1044), **precat* > *prega* (zu *trega* Flam. 146), *caeca* > *sega* (Rayn. II 370), **incaecat* > *encega* (zu *prega* Flam. 2353), *Graeca* > *Grega, necat* — *nega*; *peccat* > *pecca*, dazu Verbalsubst. *pecca* (*pecca* : *pecca* B. Chr. 182, 31).

ǫ: *locat* > *loga, logua*; **broccat* > *broca*, Subst. **brocca* — *broca; *rocca* > *roca, rocha.*

Hier sind wohl auch folgende Fälle einzureihen: **domesticat* > *domesga, domesja*; *pertica* > *perga.*

Hingegen mit Wandel von *c* > *j*: *locat* > *loja*, i. R. zu *poja, enoia, voja* (= *pueja* etc.) B. d. B. 37, 5; ebenda auch *coja* = **cocat* (< *coquat*) und *noja* = **nocat* für *noceat.*

---

pecs, grecs (siehe Canello, Anm. zu I 7), *secs, canecs* i. R. zu *dęcs, plęcs*, dazu in IX *necs* (= stumm), *dęcs*, XII *Grecs, Galecs*, XIV *senecs, ufecs, manecs.*

Also auch hier keine Diphthongierung, solange der Explosionslaut als solcher bleibt. Nur in den Gebieten, wo sich dieser zu *j* (*y*) entwickelt, ist eine Voraussetzung für Diphthongierung gegeben.

3. Lat. *c e, i* — prov. *tz* (*z*).

c vor *e, i* entwickelt sich im allgemeinen wie *ty* und zeigt daher dieselben Begleiterscheinungen wie dieses: frühzeitigen Verlust der Mouillierung und darum keinen Einfluss auf die Diphthongierung des vorausgehenden Vokals.

ẹ: *decem* > *detz*.

ọ: *nocet* > *notz* — *noz*, *nócĕre* > *nozer*; **cocit* (= *coquit*) > *cotz*, **cocere* — *cozer*.

4. Lat. *g* — prov. *y*, *i*, — (*g*).

legere: *leyre* (Alex. 98), *lire* (*eslire* i. R. zu *dire*, *dezire*, *consire* etc. B. d. B. 10, 37. 51), *eslir* (Arn. Dan. IX 20 zu *dir clarzir* etc.) neben den Neubildungen *legir*, *lezir ligir*. — Dazu Ind. Präs. 3 *lieg* (App. 120, 1); 6 *liegon* (Rayn. IV 43), *leisson* (App. 84, 15).

gregem: *grey*, sonst mit erhaltenem *g*, also *grecs*, dazu *agregues* = *aggrẹges* (Rayn. III 507).

negare: *abnégo* > *abnei* (i. R. zu *deslei*, *soplei*, *mei* etc., Guillem de Cab. *Li dous cossire* 10), *negat* — *neya* (Rayn. IV 326), *abnéges* — *abneis* B. Chr. 11, 6 — sonst meist mit *g*: *negas*, *negua*, *abnegua*, *renegon* (Rayn. ebenda, App. 79, 32, B. Chr. 27, 14).

intẹgrum: *entier*, sehr häufig i. R. zu *-ariu* > *ier* (B. d. B. 36, 38, Arn. Dan. XV 3 etc.), Fem. *entie(i)ra* — *entiera* (B. d. B. 12, 44 zu *enquiera* etc.), daneben *enter* (Flam. 2486 *enter* — *mestier*), Fem. *enteira*, *entera*.

nigrum (wozu *nẹgre*) setzt für das Provenzalische eine Nebenform **nẹgru* oder richtiger wohl **nẹjru*[1]) voraus, wovon: *nier(s)* (B. d. B. 25, 18 zu *-iers* < *-arius*, 15, 40 zu *enquier*, *mier* = *mereo*, *sobrier* etc.), ferner *neir*, *ner*, *niegre* (letzteres fremdwörtlich und an das Erbwort *nier* angeglichen).

Wo *g* bleibt, diphthongiert der Vokal ebensowenig wie vor *g* < *c*; *niegre* erklärt sich auf die angegebene Weise, *liegon*

[1]) Vielleicht ein weiterer Fall der Förster'schen 'Vokalsenkung' vor *j* (ZfrP III 516, wozu noch Schuchardt ebenda IV 122).

ist Analogie nach dem Singular, falls nicht der Lautwert des *g* hier und an anderen Stellen ein anderer als der des stimmhaften palatalen Verschlusslautes ist.[1]) Vor *y* finden wir die diphthongischen Formen neben den monophthongischen, wenn auch nicht für alle einzelnen Fälle belegt. Vor *r* kann *j* resp. *i* bleiben oder ganz verstummen, daher bald Triphthong (*entieira*), bald Diphthong (*entiera*), oder wo ę keine Diphthongierung erfahren hat, bald *neir*, bald *ner*. Die Form *lire* setzt *lieire* voraus. In dieser isolierten Vereinfachung des Triphthongen sehe ich nicht französischen Einfluss, sondern Angleichung an *dire*. *Lir* endlich zeigt ebenso wie das in den Reimen so oft belegte *dir* Anlehnung an die Verba der vierten lateinischen Konjugation.

5. Lat. *j* — prov. *i*, *dž*.

pejor: *pejer, pieier, pieger*; *pejus* > *peits, peis* — *pieits, pieis, piets, pieigs, piegs* (Arn. Dan. XIV 5 *pieis*, 13 *lieis* zu *eis* = *exit*, *eis* = *ipse, sieis, encreis*).

**illae* + *ejus*(*ei*): *leis, lei* — *lieis, liei* (Arn. Dan. IX 14 *liei* zu *grei*,[2]) *nei, brei, amei, estei, domnei*).

bǫja:[3]) *boja* — *bueia* (B. d. B. 4, 19 zu *ǫ* < *au*: *croja, bloja* — *enoja, poja*).

trǫja: *troja* — *trueja, truega* (B. d. B. 27, 9 *trueja* zu *enueja, pueja, tremueja, plueja* — Mönch von Mont. *Bem enoja* 73 zu *enoja, ploja, voja*).

Troja als Name der Stadt ist Fremdwort (B. d. B. 17, 33 zu *joja, Savoja, croja, bloja*; Arn. Dan. III 48 zu *croia, Savoia, joia*).

Überall stehen (in den Erbworten) die diphthongierten Formen neben denen mit erhaltenem Monophthong, sodass über die Einwirkung eines unmittelbar folgenden *j* kein Zweifel sein kann.

---

[1]) Auf diese Vermutung könnten Schreibungen wie *negua* führen, die unzweideutig den Velarlaut bezeichnen und vielleicht von dem mehrdeutigen *g* unterscheiden sollen.

[2]) Nach Canello zu XIV 37 Verbalsubstantiv aus *grejar* < *greviare*. Der Reim ist aber nicht *ẹi*, wie Canello meint, sondern *ęi* (resp. *iei*).

[3]) Zu *bǫja*, *trǫja* = lat. *bŏja*, *trŏja*, vgl. Förster, ZfrP III 516 und Schuchardt, ebenda IV 122.

6. Lat. *ī* — prov. mit dem Tonvokal verschmolzen.

Es handelt sich um flexivisches *i*, das auf unmittelbar vorausgehenden Tonvokal folgt oder durch Konsonantenausfall, resp. Angleichung, mit demselben zusammentritt. Beispiele: *me-i* — *meī* : *miei*, darnach *tiei*, *siei* neben *mei*, *tei*, *sei*. Ferner in der 1. Person der dritten Klasse der schwachen Perfecta: **vendé(d)i* > *vendẹi* — *vendiei*, *estendiey*, *visquiey* etc. und in Übereinstimmung damit auch in der ersten Klasse: *ama(v)i* > *amẹi* — *amiei*, *estiey*, *mangiey*, *regardiey*, *cugiey* etc. (vgl. bes. Ev. Nic. 1881 *renhey* zu *prophetisiey*, 1897 *bategiey* zu *demostriey*, 2001 *formiey* zu *gitiey*).

Aber nicht in der dritten Person, wo *ī* in frühester Zeit zu *e* wird und mit dem Eintreten der vokalischen Auslautsgesetze wirkungslos ausfällt: *vendẹt*, *credẹt*, *rompet*, *visquet* etc., wonach *amẹt*, *estẹt*, *gitẹt* — *comandẹt* (i. R. Ev. Nic. 2097) etc.

7. Lat. *ī* — prov. verstummt.

Es ist lateinisch auslautendes *ī*, welches vom Tonvokal durch Konsonanten getrennt ist, im Romanischen zunächst als *į* bewahrt bleibt und mit den vokalischen Auslautsgesetzen fällt: *heri* > *ier*, dazu *l'autrier*, neben *er*, *l'autrer* (vgl. z. B. Graf von Poit. *Ben vuelh* 44 *l'autrier* zu *mestier*, *taulier* etc.; B. d. B. 41, 28 *ier* ebenso zu lat. *-eriu* und *-ariu*; Flam. 2044 *autrier* zu *cavallier*).

Ferner in der 2. Person der I. und III. Klasse der schwachen Perfecta:

**vendẹsti* (für *vendedisti*, nach **vendẹi*) > *vendiest*. Vgl. noch: *amiest* — *volopiest* (Ev. Nic. 1385), *enganiest* — *cofondiest* (ebenda 1893), *portiest* — *efantiest* (Such. Dkm. S. 279) etc.

So erklärt sich auch die merkwürdige Form *iest*, 2. Sing. Ind. Präs. von *esser*, die a priori auf ein supponiertes **ẹsti* zurückweist. Die in der Präsensflexion ganz vereinzelte Bildung *ẹstis* -*ẹts* fand ihr Pendant in den schwachen Perfecten **vendẹstis* — *vendẹts*, *perdẹts*, *amẹts* etc. und zog die korrespondierende Form des Singulars nach sich: wie zu **vendẹstis* (*vendẹts*) der Sing. *vendẹsti* (*vendiest*) gehört, bildete man zu *ẹstis* (*ẹts*) ein **esti* (*iest*). Auf diese Art ist auch das auslautende *t* von *iest* befriedigend erklärt. — Die Angleichung ist natürlich erst in provenzalischer Zeit vor sich gegangen.

In der ersten Person der starken Perfecta, resp. (da Verba der beiden anderen Klassen mit ę und ǫ nicht in Betracht kommen) der *ui*-Perfecta, hat wohl die Analogie der dritten Person stark eingewirkt: *poc, moc* etc. werden unterschiedslos von der 1. und 3. Person gebraucht. Einige Spuren von Diphthongierung lassen sich aber auch hier aufdecken:

vuelc = *volui* B. Chr. 326, 5, Ev. Nic. 456 (dazu Suchier S. 482). — Weniger sicher ist *puoc* B. Chr. 255, 24 = *potui*, da in den beiden anderen Hss. dafür *puosc, puesc* steht, aber der Sinn scheint das Perfect zu verlangen, *puosc* (und darnach *puesc*) könnte leicht aus *puoc* entstellt sein.

Vor sekundärem syllabischen *i* findet keine Diphthongierung statt: also nicht in Fremdwörtern, wie *leri, salteri, evangeli,* (*seti*), *emperi, apostoli* [1]) — ferner nicht in den analogischen Neubildungen der 1. Person Präs. wie *esmeri, prezi, podi, trobi, solvi, absolvi* [2]) — endlich nicht in der 1. Perfecti, als *volgui, pogui* etc. In einigen Fällen könnte man freilich fragen, ob es sich nicht um altes *i* resp. *y* dabei handelt: so bei *doli* = *doleo, voli* = **voleo, oli* = *oleum* u. a. m. Ich halte das nicht für wahrscheinlich. Denn gerade in diesen Formen, welche dann doch während der ganzen Entwickelung ununterbrochen ein *i* in irgendwelcher Form enthalten hätten, findet sich der Diphthong niemals. Die *Leys* stellen ausdrücklich als Doppelformen einander gegenüber: *trueb* und *muer* mit Diphthong, *trobi* und *mori* ohne solchen, ebenso *vuelh* — *voli, suelh* — *soli, duelh* — *doli.* [2])

Der Ausgangspunkt ist wie bekannt in denjenigen Verben zu suchen, welche auf schwere Konsonanz ausgehen und darum den Endvokal behalten: *enclostre* (zu *vostre* Graf v. Poit. *Farai ch. nueva* 25), *tremble* (ebenda 31 zu *ensemble*); in gewissen Gegenden wurde dieses unbetonte *e* zu *i* (*compri*, analogisches

---

[1]) Vgl. z. B. Arn. Dan. X: *leri, esmeri, proferi, queri, emperi, soferi* (dazu Rayn. IV 49) — *doli, coli, oli, toli, apostoli, destoli*; Ev. Nic. 43 f. *avangeli* — *sauteri*.

[2]) Die Stelle lautet (II 362, gelegentlich der 1. P. Ind. Präs. und ihrer zwei Endungen): 'e per donar conoysshensa dels autres, pauzam per yssemple aquestz: *vuelh* — *voli, suelh* — *soli, duelh* — *doli. Vuelh, suelh* e *duelh* tenem per miels pauzatz que *voli, soli, doli*; quar *voli* pot hom prendre per *volar, soli* per *solar* e *doli* per *dolar. Pretz* — *prezi*, et alqu dizo *prec*, coma *no vos prec una palha*, e devon dir *pretz*; quar *prec* es de *pregar* e *pretz* de *prezar*. Ysshamen deu hom dir *trueb* am diptonge de *trobi* a diferensa d'aquest adverbi *trop, muer* ab diptonge, *mori* ses diptonge'.

asori i. R. zu *evori*, vgl. auch Bo. 3 *viuri* = *vivere*) — dass dabei speziell *-yo*-Bildungen im Spiele gewesen wären, ist um so weniger wahrscheinlich, als dies *i* gerade in der ersten lat. Konjugation am häufigsten ist. Gegenüber der zweiten und dritten Person mit den Endungen *-as* und *-a* erscheint nun das *i* für die erste Person als charakteristisch und wird daher auf zahlreiche andere Verba übertragen, wo es lautlich keine Berechtigung hat (*esmeri, asori* etc.).[1]) Von da aus und zugleich von den schwachen Perfecten aus dringt *i* auch in die erste Person der starken Perfecta, wo es aus demselben Grund analogisch übertragen sein muss, wie in *voli, doli* und anderen: die Wirkung eines alten *i* ist hier stets zu vermissen, *volgui, pogui* erscheinen nie mit Diphthong, *vęngui, tęngui* nie mit Umlaut.[2])

Was endlich die Nomina anlangt, so handelt es sich dabei meist wohl um fremdwörtliche Bildungen, selbst *oli* (stets ohne Diphthong) kann ich mir nicht anders erklären.

8. Lat. *cy* — prov. *z, ss.*

Da *cy* im Provenzalischen kein *i* ergiebt (*facies* — *fassa* etc.), also seine Mouillierung ebenso wie *ty* (s. o. B 3) früh verloren hat, ist auch kein Diphthong zu erwarten. In einer Reihe von Fällen zeigt *cy* fremdwörtliche Gestaltung: *Grecia, especia, espetïa* etc. In anderen Fällen ist es auf analogischem Weg beseitigt worden: *noceat* > **nocat* > *noja* (s. o. 2.). Ich führe noch folgende Fälle an:

**crocceas*[3]) > *crossas* (i. R. zu *nossas* = **nǫptias* Flam. 335).

croceus (zu *κρόκος, crocum*) — *grocs, gruocs, gruecs*, Fem. *groga* (Arn. Dan. XIII *gruocs* zu *fuocs, luocs, cuocs, enuocs, juocs*, vgl. ausserdem Rayn. III 512). Das Wort zeigt, auch abgesehen von dem anlautenden *g*, starke Unregelmässigkeiten: weder das *c, cs* des Masculins noch das *g* des Feminins kann sich aus *cy* erklären. Wir haben es wohl einfach mit dem Substantiv *crocus* zu thun, dessen Übergang in die adjectivische Bedeutung ja gerade bei einer Farbenbezeichnung leicht erklärlich ist (vgl. frz. *rose* = rosenfarben = rosa, azur u. a. m.). Einmal adjectivisch geworden bildet es dann

[1]) Vgl. hierzu Appel S. XXII, Suchier, Grundriss I 609.

[2]) Vgl. darüber Abschnitt III. Vielleicht sind solche Formen überhaupt als schwache Perfectbildungen anzusehen.

[3]) Förster, ZfrP II 85 f.

auch ein Feminin *groga*. Im Reim naturgemäss zumeist mit Worten wie *locs*, *focs*, *jocs* gebunden erhielt es nach deren Muster die Nebenformen *gruocs*, *gruecs*. Mistral (Trésor II 99) führt nur die diphthonglose Form (*groc*) auf.

9. Lat. *cs* — prov. *iss* (*is*).

Das Endresultat zeigt, dass wir hier mit einem jotazierten Konsonanten als Durchgangsstufe zu rechnen haben. Vor diesem wird wie vor einfachem *j* diphthongiert.

sex: *seis*, *sieis*.
exire: *exit* > *eis*, *ieis*, *exeunt* > *eisson*; ferner *exeo* — *iesc*, *exeam* — *iesca*, *iesqua*, *iescha*, dazu 3. Person *esca*, *iesca*, Plur. *escon*, *iescon*.
texere: *texit* > *teis* (*teyh*), *texere* > *teisser*; ferner *texeat* — *tesca*.[1])
**cocere*: **cocsit* > *cueis* B. Chr. 181, 5.
docere: **docsit* (für *docuit*) > *dueis*.
proximum: *proyme*, *prosme* — *prueyme*, *pruesme* (Rayn. IV 655).
adproximat: *aprosma* — *aprueyme* (App. 115, 79 *aprueyme* : *prueyme*).

Die Diphthongierung ist also auch hier die Regel, wenngleich sich nicht für alle einzelnen Fälle diphthongierte Formen neben den diphthonglosen belegen lassen. Die Formen *iesc*, *iesca*, *iescon* sind aus **ies̨*, **iess̨a*, **iess̨on* nach dem Muster der Incohativa gebildet worden, ebenso wie *esca*, *escon*, *tesca* aus **ess̨a*, **ess̨on*, **tess̨a*.[2]) Von Metathesis (*cs* : *sc*) kann keine Rede sein, sie müsste auch die übrigen Formen, zumal die lautlich die gleichen Bedingungen darbietende 3. Person des Indicativs ergriffen haben. Dass nur *exeo*, nicht aber *exit* die Endung *sc* annimmt, beweist für den unmittelbaren Einfluss der Incohativa, wo vor *o* in der ersten Person *c* bleibt, vor *ĕ* in der 2. und 3. Person aber palatalisiert wird (*conosc* — *conois*, *florisc* — *floris*).

10. Lat. *sc* — prov. *sc* (*sch*) *is*.

Lat. *sc* bleibt vor ursprünglichem Gutturalvokal (daher *florisc*, *conosc* — *esc*, *fresc*); ferner vor *a* (*florisca*, *conosca*, *esca*, *fresca*) ausser in den Gebieten, wo *causa* zu *chauza* wird (also

---

[1]) Vgl. die Reime: *esca* — *tesca* Flam. 1067; — *eis* (= *exit*), *sieis* zu *lieis*, *pieis*, *eis* (= *ipse*), *encreis* Arn. Dan. IX; — *duois* zu *puois*, *iois*, *engrois* A. D. XV.

[2]) Ebenso wie *vesca* < *vestiat*, vgl. Flam. 1510 *esca* (= *exeat*) zu *devesca*.

florischa, *frescha* etc.); endlich vor *e* und *i* wird es assibiliert und entwickelt sich zu *is* (2. und 3. Person *conois*, *floris* etc.). Nur in letzterem Fall sind die Bedingungen für eine Diphthongierung gegeben.

Praktisch kommt die Combination für uns kaum in Betracht, da dem *sc* fast nur geschlossene Laute vorausgehen: so bei den Incohativen, so bei *ẹsca*, **friscum* etc. Aus **bọscum* entwickelt sich regelrecht *bọsc*.

Es ist nur ein Fall, der scheinbar hierher gehört: das vielbesprochene **posco* für lateinisch *possum*. Diese reconstruierte Form wird ziemlich allgemein dem Galloromanischen zugeschrieben, was ich nicht für nötig halte, da frz. *puis* und *puisse* sich auch auf andere Weise erklären lassen. Vielmehr sind die Formen mit der Incohativendnng spezifisch provenzalisch und sind innerhalb der provenzalischen Entwickelung in Anlehnung an die Incohativa entstanden, ebenso wie *iesc*, *iesca*, *tesca*, *vesca*.[1])

Wegen der im Provenzalischen (und Französischen) eintretenden Diphthongierung genügt ein *posco* nicht, da das intakt bleibende *sc* eine solche nicht hervorrufen kann. Auch ein naheliegendes *poteo* zu *potes*, **potere* würde nur franz. *puis* genügend erklären können; *puisse* im Konjunktiv für zu erwartendes **puise* < *poteam* könnte allenfalls noch unter Einfluss der Incohativa entstanden sein, aber provenzalisch müssten wir aus *poteo* ein **pots*, aus *poteam* ein *posa* erwarten, aus denen sich *posc* und *posca* kaum, die diphthongierten Formen keinesfalls herleiten lassen.

Ich gehe von lat. *possum* aus, das romanisch regelrecht zu *posso* geworden sein muss. Französisch und Provenzalisch verlangen wegen des Diphthongen eine *y*-Form: also **possio*, dazu der Konjunktiv **possiam*, der für die unregelmässige Bildung *possim* eintrat wie *siam* für *sim*.[2]) Wo der Ausgangspunkt der

---

[1]) Analogie nach den Incohativen nimmt auch schon Meyer-Lübke an (Roman. Gram. II, § 251). Vgl. dazu noch A. Wallensköld, Un cas de metathése constante etc., extrait des Mélanges Wahlund (Mâcon 1896) S. 152f. und die hier und bei Meyer-Lübke verzeichnete Literatur.

[2]) Auch Suchier (Grundriss I 618, dazu 609) und Meyer-Lübke (Rom. Gram. II 281) nehmen für den Konjunktiv ein **possiam* an, ersterer freilich nur für das Französische, während er prov. *posca* als Neubildung aus der durch Angleichung an die Incohativa entstandenen Indicativform *posc* betrachtet. Ähnlich leitet Meyer-Lübke im Italienischen *possa* aus dem Indicativ *posso* ab.

Umbildung zu suchen ist, will ich dahingestellt sein lassen, doch scheint es mir das einfachste, dass dieselbe beim Konjunktiv begann und von diesem aus die in dem Indicativparadigma vereinzelt stehende erste Person des Indicativs ergriff. Die so entstandenen Bildungen können alt sein, selbst ital. *posso* und *possa* lassen sich direkt auf **possio* und **possiam* zurückführen, da *ssy* im Italienischen *ss* giebt (vgl. *abbassa* — *abbassare* gegen prov. *baissar*, afr. *baissier*; *ingrossare* gegen prov. *engroissar*, afr. *engroissier*; *grassa* gegen prov. *graissa*, frz. *graisse*). Auch im Französischen ist die Entwickelung ganz in der Ordnung: *possio* zu **puois* — *puis*, **possiam* zu **puoisse* — *puisse*, wie *ostium* zu *uis*, **postius* zu *puis* etc. Im Provenzalischen würden wir bei normaler Entwickelung *pois* — *poissa* oder mit Diphthongierung *puois* — *puoissa* erhalten, statt dessen in Übereinstimmung mit der Incohativbildung *posc* — *posca*, *puosc* — *puosca*, genau so wie (*i*)*eis* — (*i*)*eissa* zu (*i*)*esc* — (*i*)*esca* werden. Auch hier würde ich den Eintritt der Analogie in das Stadium *posį* — *possįa*, resp. *puosį* — *puossįa* setzen. Ich denke, die Umbildung begann bei dem Indicativ, wo neben den Incohativen noch eine Reihe anderer Formen mit auslautendem *c* wie *planc*, *fenc*, *cenc*, *venc* als musterbildend in Betracht kommen. Vielleicht darf man sogar solche Doppelformen wie *planc* und *planh* (nach der 2. und 3. Person), *fenc* — *fenh* etc. in Anschlag bringen: wie neben *planh* ein *planc* stand, wie man darnach zu *semonh* (*semoneo*) ein *semonc* bildete,[1] so setzte man neben *posį* ein *posc*. War so oder so einmal die Form *posc* — *puosc* entstanden, so zog die nunmehr thatsächlich vorhandene Übereinstimmung mit der Incohativendung *isc* — *ǫsc* ohne weiteres die Anlehnung des Konjunktivs an die Incohativformen nach sich.

Von einer galloromanischen Form **posco* ist also abzusehen. Die Incohativbildung kommt lediglich für das Provenzalische, und auch da erst in einem verhältnismässig späten Stadium in Betracht. Ein **posco* — *posc* mit erhaltenem lat. Guttural könnte niemals diphthongieren.

11. Lat. *ct* — prov. *it*, *ch*.

Beispiele für *ę*:

**delectum*: *deleig*, *deleit* — *delieg*, *deliech*, *delieit*; *delectare* > *delechar*, dazu *delieit*, *delieitas*, *delecha* etc.

---

[1] Vgl. z. B. *semonc* : *tronc* Arn. Dan. XI 38.

despectum: *despeit* — *despieg*, *despieyt*, *despiet*; *despectare* > *despechar*, wozu *despeytas* etc. (vgl. Peire Card. *delieitas* : *despeytas* Rayn. III 29).

lectum: *leit*, *leich* — *lieg*, *liech*, *lieich*, *liet*.

profectum: *profieg*, *profiech*, *profich*, *profieyt*, dazu *profechar*, *profeitar* mit *profeita* etc.

electum: *eleg*, *elech* — *elieg*, *elig* (analogisch für *elieich* oder direkt nach *eslire* — *dire* — *dich*).

Beispiele für *ǫ*:

octo: *oit* — *ueit*, *ueich*, *ueg*.

noctem: *noig*(*-ch*), *noit* — *nuog*(*-ch*), *nueg*(*-ch*), *nuoich*, *nuoit*, *nueit*.

doctum: *dueich* (B. Chr. 205, 19 zu *nueich*), *dueg* (zu *ueg* Ev. Nic. 2170), vgl. noch Levy II 295 *dozer* und 307 *duire*.

coctum: *coit*, *coita* — *cueich*, *cueg*, *cuecha*; von dem Derivat *coitar*, *cochar* finden sich in den Belegen nur monophthonge Formen (Stammausgleich).

Die aufgeführten Worte reimen meist untereinander: *despiech* — *delieg* Flam. 1025; *lieg* — *delieg* Nic. 631, 2565, Diät. 55, App. 5, 277 u. o. (stehender Reim wie *nueg* — *enueg*); *profeich* — *lieg* Diät. 215 (vgl. ebenda noch *lieg* zu *polieg* 353, zu *naleig* 411); zu bemerken *escrig* — *lieg* Nic. 2297 (dazu Such. Dkm. 509) — *oct-* reimt noch mit *ody-*: *nueg* — *enueg*, *pueg* — *nueg*, *enueg* — *ueg* (siehe oben B 4).

12. Lat. *cl*, *gl* — prov. *ł* (*il*, *ill*, *ll*, *l*, *lh*).

Einziges Beispiel für *ę*: **veclu* > *vell*, *vel* (Bo.), *veill* — *viell*, *viel*, *vielh*, *vielha*, *viella* (i. R. zu *miels* Flam. 1305, 2299 und sonst oft; vgl. noch Donat S. 46; zu *fills* Nic. 2385, dazu S. 509).

Beispiele für *ǫ*:

oculum: *olh*, *oil* etc. — *uolh*, *uelh*, *uel* (Bo. 203, als Nom. Plur.).

torculum: *trolh*, *troill* — *truoill*, *trueill*.

**brogilo* (zu kelt. Stamm *brogi-*, Thurneysen, Keltorom. S. 50 f.): *broill* — *bruoil*, *bruelh*, *bruel*, dazu *bruoilla*, *brueilla*.

Die Worte reimen teils untereinander, teils mit *oly-* : *ols* — *ergueils* Flam. 286, *oils* — *foils* ebenda 2609, *huoills* — *acuoills* (vgl. unten D 2), *fuoills* etc. Arn. Dan. VIII, IX; *truoill* — *duoill*, *acuoill*, *despuoill* etc. App. 85, 53 (Ugo Catola gegen Marcabrun); *bruoil* — *doil*, *urguoil* etc. Arn. Dan. II, *bruoilla* — *fuoilla* etc. ebenda.

Resultat.

Als Facit ergiebt sich, dass lat. palataler (oder gutturaler) Verschlusslaut (*c, g*), soweit er als solcher erhalten bleibt, ebensowenig Diphthongierung hervorruft wie *p, b* oder *d, t*. Hingegen tritt dieselbe ein vor ursprünglich vokalischem *i*, mag dieses mit dem Tonvokal verschmelzen (*mei*) oder selbständiger Silbenträger bleiben (*heri*); vor halbvokalischem *i*, das aus lat. *j*, intervokalischem *c* (vor *a*) oder *g* entsteht; endlich vor den mouillierten Konsonanten, welche aus *cs, ct, cl, gl* hervorgehen. Lat. *sc* vor dunkeln Vokalen bewahrt den Guttural und kann daher nicht Diphthong hervorufen. Intervokales *-cy-* hat wie *-ty-* seine Mouillierung verloren, ehe der Diphthong eintrat. Fremdwörtliches oder analogisches *i* hat keinen Diphthong zur Folge.

D. Liquiden.

1. Lat. *l* — prov. *l*.

Weder vor einfachem noch vor gedecktem *l* findet sich Diphthong:

ę]: *bel, mantel, ramel, castel, ausel, capel* etc. — *apela, capella, novela* etc.

ę[: *gela* zu *cela* (*cęla?*), *novela, capdela* etc. Arn. Dan. III; *cel* (*caelum*) zu *apel, fradel* etc. ebenda V 30, *cel* zu *fel* Ev. Nic. 854, zu *ęl* ebenda 1154, zu *fisęl* 2703; *mel — cel* Nic. 746.

ǫ]: *fol, col, mol, tol, destol* etc. — *acola, afola* (Arn. Dan. VII), *affolle, tolle* (Flam. 1131).

ǫ[: *olet* > *ol*, **volet* — *vol*, ebenso *dol, sol*, ferner *rossinhol, pairol* etc. — *vola* (< *volat*), *sola* (< **solat* für *soleat*), *escola, viola* (Arn. Dan. VII) etc.

2. Lat. *l* + *y* — prov. *ł* (*il* etc. wie oben).

Hier ist auch *colligere* — *colhir* mit seinen Compositis einzureihen, wo *ł* aus unbetontem *lig* vor *e, i, a* entsteht: *colligit* — *collijit* — *colljit*. Auch germanische Worte mit *ly* nehmen die gleiche Entwickelung wie lat. *ly*, das klassisch-lateinischem *l* + *i* oder *l* + *e* im Hiatus entspricht (*folium, despolio* — *doleo*).

Einziges Beispiel für ę: *melior* > *melher, meler* (Bo. 36) — *mieller, milher*; *melius* > *melhs, meils, mels* (Alex. 74) — *mielhs, miels, mielh, miel* (vgl. oben C 12 **veclu*).

Fremdwort ist *evangeli*.

Zahlreich sind die Beispiele für *ǫ + ly*:

solium: (*sol*) — *suoill, suelh.*

folium: *foill, folh — fuoill, fuelh* etc.

folia: *folha* etc. — *fuoilla, fueilla* etc., dazu das Verbum *folhar* mit *folha, fuoilla, fuelha, folhon — fuolhon, fuelhon* etc.

lolium: *luoill* (App. 85, 55, vgl. Glossar) — *juelh, jueyll.*

Capitolium: *capdolh — capduelh,* dazu das Verbum *capdolhar* mit *capduolha, capdueilla* etc. (vgl. noch Levy I 204).

**despolium -ia*: *despuelh — despuelha.*

despoliat: *despoilla — despuelha, despuelhon, despuelh* etc.

**urgolium* (zu germ. *urgoli-*): *orgolh, orgoill — orguolh, orguoill, orgueill* etc.

germ. *jangelôn* — prov. *janglar,* dazu Substantiv *jangluelh, janguoilh, janguel* und Verbum *jangoillar* etc. mit Ind. Präs. 3 *janguoilla,* Konj. Präs. 3 *janguelh* etc.

Sodann zahlreiche erste Personen Ind. Präs. auf *-io, -eo,* sowie Konjunktivformen auf *-iam, -eam,* zum Teil analogische Neubildungen:

doleo — doleam: *duoill, dueil — duoilla, duelha.*

soleo — soleam: *suoill* (aber *sol* Arn. Dan. VI 2 zu *dol, tol, fol* etc.) — *sola* (< **solat,* s. o.).

**voleo — *voleam*: *volh, vuolh, vuelh — voilla, vuoilla, vuelha, vuelhas, vueilla* etc.

Desgleichen vor *ll + y*:

**mollio*: *muelh,* 3 *moilla — muoilla, muelha* (zu *solelha* Rayn. IV 185), *remuelha* (zu *abelhạ* ebenda), Konj. 3 *muell* (zu *pleveyll* Nic. 2510).

**tollio* (f. *tollo*): *tuoill, tuell, tuel; *tolliam — at* > *tuoilla, tuelha, tuella* neben *toylle.*

colligo: Ind. Präs. 1 *colh, acoil — cuel*; 2 *coills* (B. d. B. 3, 12 sogar *cols* i. R. zu *fols, bressols* etc.) — *çuelhs, cuelz*; 3 *coill, colh, col* (Bo. 50, 185) — *acuoill, acuelh* etc.; 6 *cuelhon*; Konj. Präs. *colha, coilla — acuoilla, cuelha* etc.[1])

---

[1]) Von Reimen seien noch genannt: Arn. Dan. II *doil, bruoill, orguoill, janguoil, tuoill — fuoilla, bruoilla, tuoilla, orguoilla, despuoilla, janguoilla, vuoilla, acuoilla, muoilla, duoilla, capduoilla, destuoilla,* zum Teil die gleichen Reime noch III, XI, XVI; ferner VIII *fuoills, huoills, acuoills, escuoills, orguoills, capduoills,* ähnlich wieder in IX; Ev. Nic. 1988 *vuell, tuell*; Ugo Catola (App. 85, 49—55), *duoill, acuoill, despuoill, truoill, suoill, luoill*; Flam. 11

Kein Diphthong vor analogischem *i*: *doli*, *voli* — ebensowenig vor fremdwörtlichem *i*: *apostóli*, *Capitoli* (Bo. 60).

3. Lat. *r* — prov. *r*.

Vor *r* wird an und für sich weder in offener noch geschlossener Silbe diphthongiert:

ẹ]: *terra*, *guerra*, *proferre*; *apert*, *colvert*, *cert*, *desert*; *convers*, *encers* (zu *certe*), *esmers* (zu *exmergere*), *cers* (= *cervos*); *enfern*, *enferna*, *ivern*, *iverna*, *governa*, *taverna*; *alberc*, *alberga* etc. etc.

ẹ[: *era* (i. R. zu *levera* Flam. 310[1]), *feras* (zu *guerras* Nic. 2249), *feros* > *fers* (: *cers* = *cervos* Flam. 393), *merum* > *mer*, _*exméret_ > *esmer* (: *volẹr*, *vẹr* etc. Arn. Dan. XVII 14), _*conquaeris_ > *conquers* (: *encers*, *convers* etc. Arn. Dan. X), _*inquaerit_ > *enquer* (: *vẹr* Nic. 461), *ferit* > *fer* etc. etc.

ọ]: *corn*, *cors*, *estors*, *fort*, *mort*, *tort*, *deport*, *acort*, *acorda*, *corda*, *morda*, *porta* etc. etc.

ọ[: _*morit_ — *mor*, *cor* (: *mor* = *mortuum* Flam. 2099), *foris* > *fors*, *forum* — *for*, *soror* — *sor* etc. etc.

4. Lat. *r* + *y* — prov. *ir*, *r*.

Lat. *r* + Hiatus-*i* entwickelt sich zu *r* + *y* und weiterhin zu *r'*. In den Auslaut tretend wird dieses zu einfachem *r*, in bestimmten Gebieten aber zu *ir* (so im Alexanderfragment: *primeyr*, *cavalleyr*, *escueir*, *volunteyr*). Im Inlaut dagegen (namentlich vor Flexions-*a*) ist Erhaltung des in die Tonsilbe tretenden *i* die Regel[2]) (*feriat* > *feira*, *fieira* gegen *ferio* > *fier*). Da nun in beiden Fällen der Diphthong eintreten kann oder nicht, so erhalten wir insgesamt vier verschiedene Bildungen: aus *eriu* kann werden *er* — *ier* oder *eir* — *ieir*; aus *-eri*: *era*, *iera*, *eira*, *ieira*. Diese zwei Reihen laufen einander nicht ganz parallel, wie schon aus dem vorhin gesagten hervorgeht: zu *ier* gehört *ieira* oder *iera*, zu *er* ebenso *eira* und *era*, die übrigen Formen sind überhaupt selten.

Wie *-eriu* wird auch die Endung *-arium*, *-aria* behandelt und daher an dieser Stelle mit aufgeführt. Sie ist entweder

---

voil, *ergueil*, 286 *ergueil*, *olz*, 433 *acueil*, *brueil*, 559 *acuoilla*, *despueilla*, 1898 [illegible] — *voil*, 2610 *foils*, *oilz* etc.

[1]) Eine Reihe ähnlicher Reime z. B. Trobairitz S. 30: *era*, *esmera*, *fera* zu *esforzera*, *semblera* etc.

[2]) Vgl. auch Appel Chr. S. XI.

lautgesetzlich oder auf dem Wege des Suffixtausches früh zu *-eriu* geworden; das Provenzalische lässt nirgends einen Unterschied in der Behandlung der beiden Endungen erkennen.

Bei den ersten Personen des Indikativ Präsentis sowie im Konjunktiv haben wir es vielfach mit analogischen Neubildungen zu thun (*-io, -iam* für *-o, -am*).

ministerium : *mesteir* — *mestier*.
**monistęrium* : *moster* — *mostier, monestier*.
aciarium : *acer* — *acier*.
tabularium : *taulier*.
primarium : *premer, premeir, premeira* — *premier, premieira, premiera*.
**fęria* (fremdwörtlich für *fĕriae*) : *fera, feira* — *fieira, fiera*.
**tęria* (zu ahd. *ziari*) : *teira* — *tieira, tiera*.

Verbalformen:

ferio : *fier* (: *acier, destrier* etc. Peire Vidal 30, 18), *feriam* > *feira* — *fieira*.
mereo : *mier* (: *lausengier, sobrier* etc. B. d. B. 15, 1; zu *escalier* Flam. 1261), *meream* > *meira* — *mieira*.
**quaerio* (für *quaero*) : *quier*, dazu 6 *queron* — *quieyro*, Konj. *quera, queira* — *quieira, quiera* nebst Kompositis.
zu *ferre*: Konj. *sofieira, sofiera*; *ofieira*.
corium : *cor* — *cuer, cur*.
**morio* : *mor* — *muoir, muor, muer*, Konj. *mora, moira* — *mueira*.

Reime auf *-ier* sind bei den Trobadors sehr gewöhnlich, die Mehrzahl derselben sind freilich Substantive und Adjektive auf *-ariu*. Ausser unter sich reimt ursprüngliches *-ariu, -ęriu* noch mit *-ęgr* (*integrum, *negrum*) und *ęrī* (*heri*). Ich verweise für *-ier* auf die Reimreihen: Graf v. Poit. *Ben vuelh*, B. d. B. 15, 1 ff., 36, 1 ff., 41, 2 ff., Arn. Dan. XV 3 ff., Peire Vidal 30, 1 ff. (= Rec. S. 80—82); für *-eira, -ieira* auf Trobairitz, Alamanda 33 ff. (= App. 91, 33 ff.), Flam. 184 *pleniera* — *fiera*, 1914 *tieira* — *presenteira*, Nic. 2779 *carrieyras* — *tyeyras*, Rec. S. 129 (Guillem de la Barra) V. 163 *carrieyra* — *tieyra*, Such. Dkm. S. 233 f. *cadeira, planeira, acabeira, quieira, carreira* etc., ebenda S. 277, V. 149 *manieira* — *entieira*, S. 304, V. 137 *uolunteira* — *enqueira* etc. Vgl. dagegen Arn. Dan. X *leri, esmeri, proferi, queri, emperi, soferi* mit Monophthong vor fremdwörtlichem oder analogischem *i*.

Resultat.

Bei den Liquiden zeigt es sich deutlich, dass da, wo der Diphthong erscheint, nicht *l* und *r*, sondern lediglich folgendes *y* im Spiele ist. Das ergiebt sich schon aus einem Vergleich der Nomina mit einfacher Liquida und jener mit Liquida + *y*. Durchaus klar tritt das lautliche Verhältnis aber auch in der Verbalflexion hervor: **voleo vuelh* — **voles vols, volet vol*; ebenso 1 *duelh* — 3 *dol*, 1 *suelh* — 3 *sol*, 1 *muer* — 3 *mor*, 1 *fier* — 3 *fer*, 1 *quier* — 3 *quer* etc. Hie und da, aber sichtlich vereinzelt, wird der Diphthong analogisch auch auf die dritte Person übertragen: *fier* = *ferit* App. 16, 25 und 24, 17; *sierf* = *servit* App. 27, 43; *mier* — *profier* (= **meret* — *proferit*) B. Chr. 305, 3 f. (Nat de Mons); *quier* (= *quaerit*) — *denier* Nic. 2535. Erste Personen wie *voli, doli, queri, esmeri* gehen nicht auf **voleo, doleo, *quaerio, *exmerio*, sondern auf *dol-* etc. + *i* zurück, es sind Neubildungen nach der 2. und 3. Person wie *trobi* u. a. m. Ebensowenig wirkt *y* resp. *i* in Fremdwörtern, daher immer *sauteri, emperi, evangeli*.

E. Nasale.

Bei den Nasalen liegt die Sache ziemlich einfach. Die offenen Vokale sind im Provenzalischen vor folgendem Nasal (*m*, *n*, *m* + Kons., *n* + Kons.) geschlossen geworden, also ę : ẹ,[1]) ǫ : ọ. Demgemäss finden wir lat. ę̆ vor Nasal oder auch vor Nasal + *y* stets im Reim zu ẹ = lat. ĭ, ē, ebenso altes ǫ̌ vor Nasal im Reim zu ọ = lat. ŭ, ō. Man vergleiche: B. d. B. 9, 24 *retena* (= *reten(e)at*) zu *pẹna mẹna*, ebenda 26, 52. 66 *revenha Compenha* zu *empẹnha destrẹnha*, Flam. 329 *engien* zu *estrein* (*ingenium* — *stringit*), 896 *reveinha* zu *deinha*; Graf von Poit. (*Farai ch. n.*) *conia deslonia monia* zu *pọnia*, B. d. B. 38 *lonha eslonha somonha* zu *jonha vergonha Catalonha* etc., Arn. Dan. XVI *loigna acoigna somoigna* zu *apoigna messoigna*, XI *lonc semonc* zu *donc, tronc* etc.

Schon daraus geht hervor, dass die Verengung der offenen Vokale vor Nasal früher als die Diphthongierung eingetreten

---

[1]) Mundartlich sogar zu *i*, vgl. Arn. Dan. XIII *sint* = **sento*, *mint* = **mento*, *cossint* = *consentit*. Dass nicht folgendes į, wie Canello a. a. O. S. 240 meinte, im Spiele ist, zeigt die letzte Form, in welcher das Endungs-*i* = romanisch ẹ ist, wird auch bewiesen durch die Erhaltung des lateinischen *t* in *sint, mint*, das sich unmöglich aus *tį* (*sentio, *mentio*) herleiten lässt.

sein muss. Thatsächlich finden wir hier niemals diphthongierte Formen, auch nicht, wenn der Nasal von einem *y* begleitet ist: *venio* lautet *venh vein venc venho*, nicht **vienh*; *veniam* ebenso *venha veigna venga*, nicht **vienha*; *teneo* und *teneam* werden zu *tenh teing teng tenc* (*teni*) — *tenha teigna tenga tengua*, niemals zu **tienh* — **tienha*.

Zu dieser Entwickelung stimmen nur die folgenden Fälle nicht:

longe > *luenh luegn* neben *lon loing*; *longum* giebt *lonc*, *longa* giebt *longa longua lonia*; Adverb *lonc* geht wohl auf *longum* zurück; im Verbum begegnen *desluenha*, *eslueinga*, Konj. *luenh* neben *lonia*, *alonga*, *alongon*, *alonjan*, *deslong*, *deslonha*, *perlonga*. Dazu der Reim *luenha* : *venha* (Lienig S. 64).

cognitum > *cuendes* B. Chr. 34, 1; 217, 25; Rayn. II 464 — *cuenhda* B. Chr. 27, 19 neben *coinde* — *cointa conia* (der Reim *lonia* : *conia* Graf von Poit. s. o., Amanieu de Sescas App. 100, 83, N'Arnaut Guilhem de Marsan App. 112, 25 — Belege für Diphthong im Reim fand ich nicht). Vgl. noch Rayn. II 464.

**sonium* > *sonh soing* — *suenh* (Leys).

Dazu die Notiz der Leys (II 208): 'Dalqus motz ques podon dire en doas manieras. ... Alqu dizo *renieu* per far acordansa am *dieu* et aquest vocable no sostenem quar hom deu dire *renou* e no *renieu*. Ysshamens pot hom dire *luenh lonh*, *suenh sonh* e *ponh* equivoc *punh*, *bolh bulh*, *mielhs miels*.' ...

Diese Formen sind schwer zu erklären in einem Dialekt, welcher *ǫ* vor Nasal zu *ọ* entwickelt. In der That finden sie sich nicht bei den älteren Dichtern, jedenfalls nicht bei Guilhem von Poitiers, Bertran de Born, Arnaut Daniel und anderen (siehe die oben citierten Belege). Der Donat stellt *lonhz* = *prolonges* unter *onhz estreit*. Die Formen mit Diphthong sind sichtlich die seltneren und jüngeren. Sie müssen in die provenzalische Schriftsprache importiert worden sein aus Mundarten, welche der Diphthongierung überhaupt eine weitere Ausdehnung geben. Diese müssen in südlichen Mundarten des Provenzalischen gesucht werden, welche hierin, wenigstens heutzutage, teils mit dem Italienischen, teils mit dem Spanischen zusammengehen. Der Dialekt von Marseille zeigt ganz allgemein Diphthongierung,[1])

---

[1]) Vgl. Paul Meyer, Mém. etc. I, 147.

auch in offener Silbe wie das Italienische. Das Rouergische diphthongiert ǫ in offener und geschlossener Silbe, freilich nicht durchgehends, und ǫ vor einfachem oder gedecktem Nasal wird hier gerade *u*.[1]) Aber in Texten aus Montpellier finden wir sogar ǫ vor *nį* diphthongiert: *Boluenha, Cataluenha* (*Gascuenha*), dazu *luenh*.[2]) Die in Toulouse verfassten Leys schreiben selbst *Boluenha* (II, 42) und ziehen überhaupt die diphthongierten den monophthongischen Formen vor.

Darnach müssen wir es dahingestellt sein lassen, ob *luenh* etc. auf *lǫnge* oder *lǫnge* zurückzuführen ist. Letzteres ist, wenn wir die sonstige Entwickelung in Betracht ziehen, sogar das wahrscheinlichere, d. h. *luenh* wird aus Mundarten stammen, welche auch ǫ vor Nasal oder vor Nasal + Palatal unter Umständen diphthongieren. Speziell die Reflexe von *longe* machen ja auch sonst Schwierigkeiten, man vergleiche darüber die Ausführungen von Meyer-Lübke in der Romanischen Lautlehre § 220. Auch die modernlimousinischen Formen sind nicht einfach zu erklären. Chabaneau[3]) giebt *luen* (i. e. *lüen*) und *louen*: 'La dernière (forme) est de beaucoup la plus commune, et l'on s'expliquera facilement qu'il en soit ainsi, si l'on se rappelle que l'*o* en position devant *n* est traité chez nous comme un *o* long, c'est-à-dire se change regulièrement en *ou*.' Hiernach sollte man vielmehr *loung* erwarten, und in der That bietet auch Mistral[4]) gerade diese Form als die von Limousin, Languedoc und Gascogne, ausserdem die Formen *long, lonc* (Nizza), *louong* (Rouergue), *lou* (Velay), *ongo, onjo* (Dauphiné). Ich halte es für das nächstliegende, dass *luen* aus *luenh* entstanden und dieses entweder aus einem anderen Dialekt oder wahrscheinlicher aus der alten Literatursprache in die limousinische Volkssprache gedrungen ist. Die Form *louen* betrachte ich als eine Kompromissbildung zwischen lautgesetzlichem *loun* und entlehntem *luen*.

Als eigentliche Heimat der Formen *luenh, cuenhde, suenh* würden wohl Montpellier und verwandte Dialekte (Toulouse?) zu betrachten sein.

---

[1]) Aymeric, ZfrP III 330 f. Lat. *longe* fehlt in den Beispielen, hingegen giebt Mistral für Rouergue *louong*, also eine diphthongierte Form an.

[2]) Mushacke, a. a. O. S. 40.

[3]) Gram. lim. S. 47, dazu S. 32 f.

[4]) Trésor II 225.

F. Gesamtresultat.

Aus den bisher gefundenen Einzelresultaten ergiebt sich ein ziemlich klares Gesamtbild, sobald wir nicht von den lateinischen Lauten, sondern von dem zur Zeit der Diphthongierung vorhandenen provenzalischen Lautstand ausgehen.

Zunächst ist zu konstatieren, dass Konsonanten an und für sich keine Diphthongierung hervorrufen, weder Explosiva noch Reibelaut noch Liquida, sondern nur vokalisches und halbvokalisches *i* und *u* nebst verwandten Lauten. Palatale und Labiale wirken daher nur, wenn sie selbst bis zu *i̯* oder *u̯* vorrücken oder von solchen begleitet sind, Dentale und Liquiden überhaupt nur in Verbindung mit *i̯* oder *u̯*. Wo ein solches vor dem Eintritt der Diphthongierung auf dem Wege der lautlichen Entwickelung verloren ging, fehlt auch die Diphthongierung (*mortuum* — *mort* gegen *enuocs*, *pretz* gegen *miei*). Umgekehrt bleiben *i* und *u*, welche nachträglich an den Stamm antreten (*esmeri*, *trobi*) oder sich nachträglich erst entwickeln (*vout*, *tout* < *volt*, *tolt*) ohne Wirkung; dasselbe gilt für Fremdwörter.

Im übrigen wirken *i* und *u* in gleicher Weise. Wenn sich der Parallelismus nicht überall herstellen lässt, so liegt das zumeist daran, dass gewisse Lautkombinationen, die für den einen Vokal resp. Halbvokal sehr häufig sind, bei dem anderen fehlen. So giebt es wohl lat. *ęu*, aber nicht *ǫu*. Vor allem aber ist *ī* in den Flexionssilben sehr häufig, während *ū* in der Endsilbe schon lateinisch sehr selten ist, infolge Ausgleichs (vierte Deklination an die zweite angeglichen) für die romanische Entwickelung überhaupt nicht mehr in Betracht kommt. Ähnlich verhält es sich mit den Endungen *-ĭo* und *-ŭo*. Lateinisch *ŭ* aber kann nur wirken, wo es in Verbindung mit einem vorausgehenden Tonvokal als *u* erhalten bleibt (*meus*, *deus*), sonst ist es — auf dem grössten Teil des romanischen Gebietes und jedenfalls auf dem galloromanischen — zu *ọ* geworden, und dieses bewirkt ebensowenig Diphthong wie *ĭ*, welches zu *ẹ* wird: *ferit* — *feret* — *fer* gegen *ferio* — *feryo* — *fier*; *ferum* — *fero* — *fer* gegen *herī* — *erị* — *ier*.

Endlich ist bezüglich des Tonvokals zu bemerken, dass er sich stets in derselben Weise entwickelt, ob nun *i* oder *u* folgt: *ę* wird zu *ie* vor *u* so gut wie vor *i*, und ebenso *ǫ* zu *uo*, *ue* vor *i* nicht minder als vor *u*.

Im einzelnen würde sich eine Übersicht wie folgt gestalten:

Tabelle.

Vor *u*-Laut:	Vor *i*-Laut:
a) Vor silbebildendem *i* (*u*) der Nachsilbe:	
(_́ū fehlt)	*heri* — *ier*, **vendesti* — *vendiest*. *volui* — *vuelc*.
b) Vor unmittelbar folgendem *u*, *i* (aus lat. silbischem *u*, *i* oder aus *v*, *b* — *j*, *g*, *c*; *d*(*t*) + *r*):	
meum — *mieu*, *ego* — *ieu*. *levem* — *lieu*, *bovem* — *buou*. *probat* — *prueva*.	*mei* — *miei*. *pejus* — *pieis*, *troja* — *trueja*. *integrum* — *entieir* — *entiir*. **cocat* — **cuoja* (s. o.). *cathedra* — *cadieira*.
c) Vor Konsonant + Hiatus-*i* oder -*u*:	
Labiale: (*p*, *b*, *f*, *v*).	*truep* (s. o.), *cuebre*, **uefre*, *plueia*.
Dentale: (*d*, *s*, *ss*, *st*) (_́*tu̯*, _́*su̯* : *t*, *s*).	*miei mieg* — *muoi muog mueg*. *glieisa* — *puois pueis*. (nicht vor *z*, *ts* aus *t* + *i̯*: *pretz*, *terz*).
Palatale (*c*, *q*): *siec* — *cuocs*, *cuecs*.	(nicht vor *ts* < *cy*).
Liquide (*r*, *l*): (nicht vor *gu̯* < *u̯*).	*mielhs* — *fuolha fuelha*, *acuelh*. *mestier* — *muoir muer*, *enquiera enquieira* — *mucira*.
d) Vor jothaltigen Konsonanten (aus lat. *cs*, *ct*, *cl*, *gl*):	
	sieis — *duois*, *cueissa*. *lieg liet* — *nuog nueg nuoit nueit*. *vielhs* — *uoil*, *bruoil*. (nicht vor *n* + *y* oder *ng* ausser mundartlichem *luenh* etc.).

Die in dieser Tabelle fixierten, lautgesetzlichen Verhältnisse haben Einschränkung und Erweiterung erfahren durch die

Wirkung der Analogie. Wie weit das erstere eingetreten, lässt sich darum nicht kontrolieren, weil in der altprovenzalischen Literatursprache von vornherein die monophthongischen Formen — mundartlich lautgesetzlich — neben den diphthongischen stehen. Das letztere aber ist in zahlreichen Fällen zu konstatieren: man vergleiche die in den Handschriften nicht seltenen dritten Personen *mier, fier, quier, sierf, siervon, suefre* etc. Die Leys d'amors (II 368—374) führen eine ganze Reihe analogisch gebildeter Verbalformen als regelrecht auf: für die zweite Person *uebres, cuebres, suefres, uefres* (neben *ubrisshes, sufrisshes, cubrisshes, ufrisshes*), ebenso für die dritte Person *cuebre, uebre, suefre, uefre* (neben *sofri, ofri, cobri, obri* — *cubrish, ubrish* etc.), ferner *quier, requier, conquier, viest* (neben *querish, vestish*). Die ebenda für die erste Person aufgeführten Formen *uebri, cuebri, uefri, suefri* können lautgesetzlich aus **óp(e)rio, *cóp(e)rio, *off(e)rio, *sǫff(e)rio* (nach **ǫff(e)rio*) entwickelt sein und den Ausgangspunkt der übrigen Formen gebildet haben. Dass endlich *iesti* für lat. *ĕs* Analogie nach *ęts* — *iest* im Perfectum ist, wurde schon oben bemerkt.

Umgekehrt erhielten Formen, die ursprünglich lautgesetzlich Diphthong entwickelt hatten, durch sekundäre Angleichung an andere Muster eine Gestalt, welche die Ursache der Diphthongierung nicht mehr erkennen lässt. Hierher gehören: **possio, *possiam* — **puosj, *puossja* — *puosc puosca*; *exeo, exeam* — **iesj, *iessja* — *iesc, iesca* (vgl. oben C. 9. 10).

Zu erklären bleiben nur noch die Formen *luoc luec, juoc juec, fuoc fuec.* Man wird für diese drei Worte kein besonderes Lautgesetz konstruieren wollen. Der gutturale Explosivlaut kann nach unseren Feststellungen nicht die Ursache sein, das nachfolgende *ŭ(o)* ebensowenig und endlich *c* + *ŭ(o)* auch nicht. Der Diphthong kann sich nur erklären unter Einwirkung eines folgenden *i* oder *u* (nicht *o*) in irgend einer Form. Von *i* kann gar keine Rede sein, wohl aber von *u*. Wir haben davon auszugehen, dass diese Worte in den galloromanischen Sprachen in zweierlei Formen auftreten, einmal nach den bekannten Lautgesetzen entwickelt: prov. *loc foc joc*, frz. *illuec*, sodann mit Verkürzung des Stammes: prov. *lou* (Alexanderfragment), frz. *lieu feu gieu*. In den letzteren Formen ist sichtlich das Endungs-*u* erhalten geblieben und nach Ausfall des Gutturals mit dem Stammvokal verschmolzen worden. Ascoli hat solche

Fälle durch 'Epenthese' erklärt: *focu* > **foug* wie *fagu* > **faug*, **estago* — *estauc*.[1]) Man begreift aber nicht, weshalb diese Erscheinung gerade in diesen Worten eintritt und wie es kommt, dass neben den epenthetischen Formen die ursprünglichen noch weiter bestehen (*illuec* neben *lieu*). Fritz Neumann nimmt satzphonetische Entwickelung an: *locum* wird vor Konsonant zu *loco* (woraus regelrecht die diphthongierten Formen), vor Vokal zu *locu̯* > *lou̯u̯* > *lou̯*, letztere ursprünglich antevokalische Form wiederum jenachdem vor Vokal zu *lou̯*, vor Konsonant zu *lou* etc., wozu die französischen Formen gehören.[2]) Diese Entwickelung ist möglich, aber vielleicht wird mancher die Annahme einer doppelten Einwirkung der Satzphonetik schwierig finden. Ich möchte fragen, ob wir nicht bei diesen sehr häufig gebrauchten Worten Anlass hätten, die Entstehung von Kurzformen in Erwägung zu ziehen, wie wir solchen namentlich im Verbum so häufig begegnen: **at* — it. *ha*, frz. *a* neben *habet* — it. *ave* (poetisch); **ayo* — frz. *ai*, **a-o* — it. *ho* (*sarò*) neben *habeo* — it. *aggio*; **fao* (< **fayo* = *facio*) — prov. *fau*, *fauc* (mit analogischem *c*) neben *fas*, frz. *fais*, it. *faccio*; ebenso *vado* > **vao* — *vo*, *vau* — *vauc*, *vois*, auch *ego* > *eo* — *io*, *ieu*, *jo*. Es soll nicht gesagt sein, dass alle derartigen Formen — man vgl. noch prov. *niu* = *nidum*, frz. *cieu* = *caecum*, *fou* = *fagum* u. a. — so entstanden seien; auch die Satzphonetik, unter Umständen auch rein lautgesetzliche Entwickelung, kann ihren Anteil daran haben, aber die hier angedeutete Möglichkeit sollte doch auch in Betracht gezogen werden.

Wie dem auch sei, eine Form *lou* muss sich auf irgend welchem Wege neben **loco* entwickelt haben: auf provenzalischem Gebiet finden wir einen alten Beleg im Alexanderfragment, während das Boethiuslied die Vollformen *focs fog* zu lat. *focus* zeigt. Lassen wir nun einmal die Doppelreihe *lou fou jou* — *loco foco joco* gelten, so ist es klar, dass nach unseren Feststellungen nur in der ersten Reihe der Diphthong eine Berechtigung hat. Wir haben hier den analogen Fall zu *deus*, *meus*, *mei* etc. und weiterhin zu *leus*, *greus*: *ǫ* vor unmittelbar folgendem *u* (*i̯*), das mit dem Tonvokal zum Diphthong ver-

[1]) Ascoli, Sprachwissenschaftliche Briefe. Autorisierte Übersetzung von Bruno Güterbock. Leipzig 1887. S. 206 ff., dazu Vorwort S. XI ff.

[2]) Fritz Neumann, Über einige Satzdoppelformen der französischen Sprache. ZfrP VIII, bes. S. 386 ff.

schmolzen ist. Also: **luou*, **fuou*, **juou* neben *loc, foc, joc.* Dass diese Annahme den thatsächlichen Verhältnissen entspricht, beweisen die modernlimousinischen Formen. Chabaneau definiert die in Betracht kommenden Fälle folgendermassen: '*O* bref persiste ordinairement (*rôdo, ôli* etc.). — Il devient *io*: 1⁰ Devant *c* final et *c* tombe. Ex.: *focum, foc, fio*; — *locum loc lio*; — *jocum, joc, jio*; 2⁰ Devant *v.*' (*bovem, bov, biou* etc.). Also auch hier haben wir noch beide Formen in demselben Dialekt nebeneinander, *lio* entspricht ebenso deutlich dem alten *luou,* wie *loc* dem alten *loc.* Das heisst, Diphthong und Schwund des *c* stehen in einer inneren Beziehung zu einander: wo *c* bleibt, wird *ǫ* regelrecht als *ǫ* bewahrt — wo jenes fällt, verschmilzt es mit dem folgenden Endungs-*ǫ* zu *ǫu* und diphthongiert vor diesem *u* zu *uo*.

Die Formen *luoc fuoc juoc* könnten, wenn sie im Limousinischen wirklich bestanden haben, nur Kompromissbildungen sein: aus **luou* und *loc* ergab sich eine Kreuzungsform *luoc,* ebenso *fuoc, juoc.* Dazu kommt, dass eben diese Formen *luoc luec* etc. in anderen provenzalischen Dialekten sowie in benachbarten französischen (Poitou, Angoumois etc.) lautgesetzlich entstanden und vorhanden sind. Schon Rouerge (Département Aveyron — Provinz Languedoc) kennt Diphthongierung von *ǫ* in offener Silbe (und ebenso in geschlossener) als Regel: *jocum* > *juoc, jocat* > *juogo, locat* > *luogo* und mit anderer Färbung des Diphthongen: *füoc lüoc.*[1]) Montpellier bietet, wenn auch nicht Diphthongierung in diesem Umfange, so doch auf jeden Fall die Formen *luoc* und *fuoc* (neben *loc* — *foc*).[2]) Ich halte es daher für möglich und — da die oben angenommenen Kompromissbildungen dem modernen Limousinisch nicht bekannt sind und somit wohl nur der Literatursprache angehört haben könnten — für wahrscheinlich, dass die Formen *luoc fuoc juoc* aus der Mundart von Languedoc in die provenzalische Literatursprache aufgenommen worden sind.

So wäre auch die letzte Schwierigkeit befriedigend gelöst und, wenn wir von importierten oder Misch-Formen (*luoc* etc., *luenh* etc.) absehen, für die im Altprovenzalischen erscheinenden Diphthongen eine einheitliche lautgesetzliche Ursache gefunden:

---

[1]) Aymeric S. 331.

[2]) Mushacke S. 39 f.

offenes *e* und *o* diphthongieren vor folgendem *i, i̯* und *u, u̯*, sowie vor jothaltigen Konsonanten.

Die Richtigkeit auch dieser allgemeinen Regel wird uns wiederum durch die modernen Dialekte bestätigt. Einzelne derselben freilich, wie die von Rouergue und Marseille, zeigen den Diphthong unter viel allgemeineren Bedingungen, und zum Teil haben wir hierin wohl schon den Reflex alter Verhältnisse zu erblicken. Aber dass auch hier, ausser der spontanen Diphthongierung, unser Gesetz wirksam gewesen ist, zeigt z. B. deutlich das Rouergische. Hier giebt *ǫ* in offener und geschlossener Silbe *uo* (*ruodo, juoga, cuol* etc.), vor *u* aber *üo* (*büou* etc., dazu *lüoc, füoc*) und vor *i, i̯* ein *üe* (*hodie* > *üei, noctem* > *nüeč*). Noch ursprünglicher erscheinen in demselben Dialekt die Verhältnisse bei *ę*. In Position bleibt es als *ę* bewahrt, ebenso in offener Silbe (*ifer, terme — pe, pregi = precor*). Wo es in letzterem Fall diphthongiert, liegen zumeist die uns bekannten Bedingungen vor (*integrum* > *entié, pejus* > *piei, heri* > *ier, *veclu* > *biel, palpetra* > *poupieido*; *ieu* wird reduciert zu *iú*, also *Diú, briú, iú = ego*). Dazu kommen dann einige weitere Fälle, wie *gelu* > *giel*, wo vermutlich der vorausgehende Palatal die Ursache war, *ferum* > *fier*, das vielleicht durch lautliche Analogie (*feria — *fieira — fieido, ferio — fier*) oder als Fremdwort zu erklären ist. Endlich diphthongiert *ę* vor den bekannten Jot- und Palatalverbindungen (*medium* > *mieč, lectum* > *lieč*).[1])

Vergleichen wir mit unserem Resultat das moderne Limousinisch, so springt die Übereinstimmung auch trotz der wenigen von Chabaneau gegebenen Beispiele in die Augen. Nach Chabaneau bleibt *ĕ* in der Regel *e*, vor *l* oder einer Spirans wird es lang: (*pedem* > *pĕ, pedes* > *pes, pē, *pettia* > *pēço* etc.). 'Quelquefois il se diphthongue en *ie*. Ex.: *ferus, fier — sedeo, siete — vetulus* (*veclus*), *viei*. Cette même diphthongaison a lieu aussi quelquefois quand l'*e* est en position. Ex.: *lectus, lié — despectus, deipié*... *E* long, bref ou en position, devient *ei*, plus rarement *ie*, en se diphthonguant avec un *i* suivant, originaire ou provenant d'une consonne vocalisée. Les changements dus à cette cause avaient déjà eu lieu dans l'ancienne langue. Ex.: *integer -ra, entier -iero — rēgem, rei — fĕria, feiro — petra, peiro — sex, siei — mĕlius*

[1]) Siehe die Beispiele bei Aymeric S. 331 und 328f., wo freilich die Regel nicht erkannt ist.

miei — pejus, piei.' Mit Ausnahme des auch hier wieder begegnenden *fier* = *ferum* lassen sich die Beispiele sämtlich (ich sehe dabei natürlich von den Fällen mit lat. *ę̄* ab) unter die oben gefundenen Bedingungen rubricieren; *peiro* = *petra* würde dafür sprechen, dass thatsächlich zwischen *dr* und *tr* ein Unterschied bestanden habe, indem letzteres später als jenes zu *ir* aufgelöst worden wäre (vgl. oben S. 595 f.). Im wesentlichen dasselbe wie von *ę* gilt auch von *ǫ*. Es bleibt gewöhnlich, nur wird es in der Pänultima lang. Es wird *io* in *locum focum jocum*, wenn das *c* schwindet, ebenso vor *v*; es wird *ue* vor Palatal- und Jotverbindungen, wofür auch *eu*.[1])

Für die Mundart von Montpellier hat Mushacke die Bedingungen der Diphthongierung von *ę* und *ǫ* festgestellt, die sich im wesentlichen mit den hier gefundenen decken. Darnach diphthongiert *ę* 'vor einem *i*- oder *u*-Elemente', speziell in palataler Position (worunter der Verfasser Fälle wie *melius*, *-erium, media* versteht), vor *i*-haltigen Konsonantenverbindungen (*ct, cs, cl, dr, tr*) und vor primärem *u*. Bemerkenswert ist, dass *ę*, ebensowie *ǫ*, auch vor $n + y$ diphthongiert; dass hingegen *ę* vor $u < v$ bleibt, während *ǫ* in demselben Falle diphthongiert; endlich dass *peira* auch hier *ę* bewahrt, *tertium-a* jedoch als *tiers*, *tiersa* erscheint. Bei *ǫ* kommen die schon oben erwähnten Fälle *luoc fuoc* hinzu, in denen sich der Diphthong nicht, wie Mushacke will, direkt aus dem folgenden *u* erklären kann, sondern die auch im Limousinischen vorausgesetzten Formen **luou, *fuou* als Vorbilder heischt. Im Laufe der Zeit, nach Mushacke spätestens in der zweiten Hälfte des vierzehnten Jahrhunderts, wird *uo* auch hier zu *ue*, zunächst vor Jot etc., dann auch sonst (*luec, fueg* u. a.).[2])

Ziemlich genau, und in manchen Einzelheiten sogar überraschend genau, stimmt die Mundart von Nizza mit unserer Lautregel überein. Zunächst wird *ę* zu *ie* wie überall, so auch hier vor altem *ct, cs, cl*, vor *dr*, vor *dį, rį* und anderen Jotverbindungen, endlich vor *u* (*ieu* und *iu, Díu, míu*). Aber *pesa* = **pettia, ters* = *tertium, des* = *decem, medĭa* = **medicat, peira* = *petra*. Regelrecht erscheint *ier* für *heri*, wobei man nicht speziell antevokalische Entwickelung mit Sütterlin anzunehmen braucht,

[1]) Chabaneau, Gram. Lim. S. 25 f., 32—34, 47 f.

[2]) Mushacke a. a. O. S. 30—32, 39—41.

und *entiera* für *intégra*. *Fiera* = *fera* mag aus dem Französischen oder Italienischen entlehnt sein, wie Sütterlin annimmt — man vergleiche noch, was oben gelegentlich des Dialektes von Rouergue gesagt wurde. Wesentlich anders stellt sich die Sache freilich bei ǫ dar, das, wie im Rouergischen, in freier und gedeckter Silbe diphthongiert. Aber der Unterschied zwischen spontaner und bedingter Diphthongierung tritt auch hier hervor: im ersten Falle *ua*, im letzteren Falle *üe*, das sich mit folgendem į zu *üei* verbindet. Unter die bedingte Diphthongierung fällt hier auch *longe* — *lüeu*, unter die spontane *nuosas* = **noptias*, das also ursprünglich mit **pettia* — *pesa* parallel gegangen ist. Vor *u* erscheint einfaches ǫ, also *bou, nou* (= *novem* und *novum*), *plou* etc. — vermutlich die Folge einer jüngeren Reduktion von *uou*.[1])

Es scheint nach alledem, dass auf provenzalischem Boden die spontane Diphthongierung, wie ich den allgemein eintretenden Wandel ǫ > *uo*, *ua* ohne Rücksicht auf seine eigentlichen Ursachen kurz nennen will, eine jüngere Erscheinung ist als die von uns behandelte bedingte Dipthongierung. Denn nur die letztere ist allen hier besprochenen Dialekten gemeinsam, und auch wo die spontane Diphthongierung erscheint, trifft sie nur das ǫ, nicht aber das ę, das nur in einigen singulären Fällen diphthongiert. Mit der gemeinromanischen Diphthongierung lässt sich diese Erscheinung nicht ohne weiteres indentificieren, da jene nur die offene Silbe, resp. romanisch langen Vokal angeht — es könnte sich höchstens um eine sekundäre Ausdehnung auf die geschlossene Silbe handeln.

Im ganzen bestätigen uns also die modernen Dialekte die aus der alten Sprache abstrahierten Resultate. Das eigentliche Wesen des Vorgangs ist freilich mit der Feststellnng der äusseren Bedingungen nicht genügend erklärt. Hierfür stehen uns zwei Hilfsmittel zu Gebote: einmal können wir dieselbe Erscheinung in Nachbarsprachen verfolgen und daraus neue Gesichtspunkte zu gewinnen suchen, und zweitens können wir verwandte Lautveränderungen innerhalb des Provenzalischen selbst vergleichen. Fürs erste bietet sich uns naturgemäss das Französische, fürs letztere der Umlaut.

---

[1]) Vgl. Sütterlin S. 263—267, 271—278.

II.
Die französische Diphthongierung.

Die französische Diphthongierung wird dadurch kompliziert, dass hier die spontane Diphthongierung eine massgebende Rolle spielt und das Verhältnis derselben zur bedingten Diphthongierung nicht ganz klar ist. Beide Erscheinungen sind in der französischen Schriftsprache und auch in den meisten Mundarten vorhanden, beide sind aber streng von einander zu scheiden, da sie auf durchaus verschiedenen Ursachen beruhen. Gleichwohl lässt sich die Geschichte der auf zweierlei Art entstandenen Diphthongenreihen nicht völlig voneinander trennen. Die Frage, wie weit wir es mit fallendem, wie weit mit steigendem Diphthong zu thun haben, ist beiden gemeinsam, ebenso die Frage nach der Färbung des *u* im Diphthongen *uo, ue.* Ja, wenn wir Schuchardt folgen, welcher beiden Reihen eine Zeit lang gemeinsame Entwickelung zuschreibt und die sogenannte spontane Diphthongierung aus der Einwirkung eines folgenden *i* oder *u* herleiten möchte, haben wir sogar die Frage zu prüfen, ob nicht irgendwie ein engerer Zusammenhang zwischen beiden Vorgängen bestehe.

Dass französisches *nuit, puis* etc. auf einer vorliterarischen Diphthongierung beruht, hat zuerst Hugo Schuchardt erkannt und mit guten Gründen gegen Havet verteidigt. An Schuchardt knüpft die weitere Diskussion an, vor allem auch der die parallele Entwickelung von $e + i$ behandelnde Artikel von Viljhalm Thomsen.[1])

Die Frage der steigenden oder fallenden Aussprache von *ie* wurde von Havet aufgeworfen und zu Gunsten von ursprünglichem *íe* beantwortet. Zustimmung fand er bei Tobler, Widerspruch bei Schuchardt. Neumann hat die Frage ausführlich von neuem behandelt, wiederum im Sinne Havets, ebenso nimmt Vising (gelegentlich seiner Untersuchung über *ie* $<$ lat. *a*) die Folge *íe* — *ié* als selbstverständlich an, auch Cloëtta entwickelt aus

[1]) Hugo Schuchardt, *Oi*, *ui* = *o* + *i* *u* + *i*. Romania III 279—282. — L. Havet, *Oi* et *ui* en français. Rom. III 321—338. — Schuchardt, Sur *oi* et *ui*. Rom. IV 119—122, dazu Havet ebenda. — V. Thomsen, *E* + *i* en français. Rom. VI 64—75. Vgl. dazu desselben Untersuchung über: L'I parasite et les consonnes mouillées en français. Mémoires de la société de linguistique de Paris. III 106—123.

ẹ + *y* zunächst ein *íei*, das sich dann in den verschiedenen Dialekten verschieden weiter entwickelt. Gegen diese Anschauungen hat sich mit aller Entschiedenheit Horning gewendet, um auf Grund der ostfranzösischen Formen den steigenden Charakter der französischen Diphthongen als ursprünglich zu erweisen, vor allem für *ié*, während er bei *üi* < *ọ* + *y* die Frage unentschieden lässt.[1])

Wie in diesen Arbeiten *ie*, hat in anderen Arbeiten *uo* gesonderte Besprechung erfahren. In seiner Arbeit über die Schicksale des lateinischen *ọ* will Förster zwar die Diphthongierung selbst nicht behandeln, trägt aber manches zur Klärung der dieselbe betreffenden Frage bei. In demselben Jahre hat Suchier die Entwickelungsgeschichte des Diphthongen *uo* < *ọ* gelegentlich der 'Mundart des Leodegarliedes' gegeben und dabei ältere Ansichten von Gaston Paris und Eduard Mall berichtigt. Speziell der normannischen Mundart sind die Arbeiten zweier seiner Schüler gewidmet, von denen die eine *e* + *i* und *ọ* + *y*, die andere *ọ* überhaupt behandelt.[2])

Während für die Fälle, wo lateinischem *ǒ* + *y* ein *ui*, lat. *ẹ* + *y* ein *i* entspricht, ziemlich allgemein Diphthongierung als Durchgangsstufe angenommen wird, pflegt man andere Fälle, wo

---

[1]) L. Havet, La prononciation de *ie* en français. Rom. VI 321 ff., dazu Tobler, ZfrP II 187 und Schuchardt ebenda 187 f. (hier auch Verweise auf frühere Ausführungen Schuchardts). — Fritz Neumann, Zur Laut- und Flexionslehre des Altfranzösischen, hauptsächlich aus Urkunden von Vermandois (Heidelb. Habschr.). Heilbronn 1878. S. 54—60. — J. Vising, Über französisches *ie* für lateinisches *á*. ZfrP VI 372 ff., speziell S. 381—384. — W. Cloëtta, Poème moral (Roman. Forschungen III 52 ff., 62 ff. — A. Horning, Über steigende und fallende Diphthonge im Ostfranzösischen. ZfrP XI 411—418.

[2]) Gaston Paris, La vie de St. Alexius. Paris 1872. S. 67 ff., über *ie* S. 78 ff. — Eduard Mall, Li Cumpoz Philipe de Thaün. Strassburg 1873. S. 60 ff., 68 ff. — Chabaneau, Revue des langues romanes III 341 ff. (mir nicht zugänglich). — E. Koschwitz, Überlieferung und Sprache der Chanson du voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople. Heilbronn 1876. S. 28 ff., 38 ff., über *ie* S. 42 ff. — W. Förster, Die Schicksale des lat. *ọ*. Romanische Studien III 174—190, dazu E. Böhmer ebenda S. 190—192. — H. Suchier, Die Mundart des Leodegarliedes. ZfrP II 255 ff., speziell 290—293. — P. Schulzke, Betontes *ĕ* + *i* und *ŏ* + *i* in der normannischen Mundart. Hall. Diss. 1879. — Max Strauch, Lateinisches *ŏ* in der normannischen Mundart. Hall. Diss. 1881. — Vgl. noch: Philipp Rossmann, Französisches *oi*. Heidelb. Diss. 1882. S. 13—17.

ie oder *ue* unter ähnlichen Bedingungen erscheint, gesondert zu betrachten. Soviel ich sehe, hat zuerst Horning Fälle wie *tierz*, auch *piece, niece*, zu *mieldre*, *vielz* gestellt und auf Diphthongierung unter Einfluss des folgenden *y* zurückgeführt. Ascoli äusserte sich zustimmend, direkt ablehnend hingegen Gröber: 'Im Französischen findet keine derartige Diphthongierung oder Attraktion statt; insbesondere nimmt ein „attrahiertes" *į* nicht die Stelle vor dem Tonvokal ein. Das Produkt aber aus *ĕ* + *i* im Französischen ist *i*, nicht *ię*.'[1])

Die erste und anscheinend einzige Zusammenfassung der zusammengehörigen Fälle hat wiederum Horning geboten, in der Einleitung zu seiner 'Grammaire' in Bartschs 'La langue et la littérature françaises depuis le IXème siècle jusqu'au XIVème siècle'.[2]) Schwan in seiner Altfranzösischen Grammatik giebt im ganzen die gleiche Erklärung, will aber, wie es scheint, die bedingte Diphthongierung mit der spontanen in einheitlichen Zusammenhang bringen, was von Neumann entschieden zurückgewiesen wird. Dass wir im Französischen im wesentlichen die gleichen Verhältnisse haben wie im Provenzalischen, geht aus den vergleichenden Darstellungen von Suchier im Grundriss und von Meyer-Lübke in der Romanischen Lautlehre deutlich hervor. Aber auch Suchier, in der Altfranzösischen Grammatik, betrachtet Fälle wie *tierz, fierge, repruece* als singulär, ähnlich Behrens in der Neubearbeitung der Schwan'schen Grammatik, so auch noch neuerdings Nyrop in seiner Historischen Grammatik der französischen Sprache.[3])

---

[1]) A. Horning, Zur Geschichte des Lateinischen *c* vor *e* und *i* im Romanischen. Halle 1883. S. 22. — G. Gröber, Etymologien: 13 *nièce*, 15 *pièce* (in: Miscellanea di filologia e linguistica, in memoria di Napoleone Caix e Angelo Canello. Firenze 1886. S. 46 f.). — Ascoli, Archivio glottologico X 84 Anm.; dazu Gröber, ZfrP XI 287.

[2]) La langue et la littérature françaises etc. Textes et Glossaire par Karl Bartsch, précédés d'une grammaire de l'ancien français par Adolph Horning. Paris 1887. S. 12 und 19 f.

[3]) Eduard Schwan, Grammatik des Altfranzösischen. Leipzig 1888. § 85 f., § 106—108. Vgl. hierzu Neumann, ZfrP XIV 554. — Suchier und Meyer-Lübke s. o. in der Einleitung. Ferner: Suchier, Altfranzösische Grammatik. I. Halle 1893. § 13, 24, 28, 29. — Behrens, Dritte Auflage von Schwans Altfranz. Grammatik. Leipzig 1896. § 48—51, 60—63. — K. Nyrop, Grammaire historique de la langue française. I. Copenhague, Leipzig, Paris 1899. § 164 f., § 197, 201 f.

Die französische Dipthongierung bedarf einer besonderen Untersuchung, die hier nicht gegeben werden soll. Ich greife nur heraus, was für die provenzalischen Verhältnisse von Wert ist. Eine nach dem Muster der oben gegebenen Tabelle angeordnete Beispielsammlung mag zunächst die Übereinstimmung der beiden Sprachen in den wesentlichsten Punkten darlegen. Unsichere Fälle setze ich in Klammern.

Tabelle.

Vor *u*:	Vor *i*:
a) Vor *i* (*u*) der folgenden Silbe.	
(*ū* fehlt)	*heri* — *ier* (*nocui* — *nuoųi* — *nui*).
b) Vor unmittelbar folgendem *u*, *i*.	
dieus, pic. *miue* (*mien*). (*brevem* — *brief*, *bovem* — *buef*). (*probat* — *pruevet*).	**vendiei* — *vendi*, *perdi*. *pejus* — **pieis* — *pis*; *troja* — **truoie* — *truie*. *negat* — **nieiet* — *niet* *necat* — **nieiet* — *niet*.
c) Vor Konsonant + Hiatus-*i* oder -*u*.	
Labiale:	**tropio* — **truoio* — *truis*, *plovia* — **pluoie* — *pluie*.
Dentale:	*medium* — **miei* — *mi*, *modium* — **muoi* — *mui*. *pretium* — **prieis* — *pris*, **pretiat* — **prieiset* — *priset*. *ecclęsia* — **eglieise* — *eglise* *bestia* — **bieisse* — *bisse*, **postius* — **puois* — *puis*.
Palatale: **sequere* — *sieure* — *sivre* (*nocui* s. unter a)	(*species* — *espice*, *Grecia* — *Grice*) (*decem* — **dieis* — *dis*).
Liquiden:	*melius* — *miels*, *folia* — *fueille*, *colligo* — *cueil*.

	*ferio — fier, *morio — muoir — muir.*
Nasale:	*veniam — viegne, venio — vieng; ingenium — *engienȥ — engin. Compendium — Compiegne.*

d) vor jothaltigen Konsonanten (aus lat. *cs, ct, cl, gl, cr*).

**sieis — sis, *cuoisse — cuisse.*
**lieit — lit, *nuoit — nuit.*
vieil, viels — ueil, brueil.
*coquere — *cocre — cuire.*
(nicht vor *ng* : *loin*).

Im grossen ganzen haben wir es also mit den gleichen Rubriken zu thun wie dort. Zumeist geht die französische Diphthongierung weiter, nur in wenigen Fällen ist sie enger begrenzt als die provenzalische. Im allgemeinen ist die Verschiedenheit der konsonantischen Entwickelung die Ursache, zuweilen auch die der vokalischen (wie zum Beispiel vor Nasalen), in Einzelheiten vielfach auch die Analogie. So sind die ursprünglichen Formen *mei* — prov. *miei*, **vendesti* — prov. *vendiest* im Französischen durch die analogischen Neubildungen *mien* und *vendis* ersetzt. Zweifelhaft sein kann man über die Auffassung von frz. *ies* = lat. *ĕs*. Es könnte die nach der spontanen Diphthongierung entwickelte hochbetonte Form sein, aber auch auf das gleiche Muster zurückgehen wie das prov. *iest*: das auslautende *t* wäre im Französischen unter dem Einfluss der sämtlichen übrigen auf blosses *-s* ausgehenden zweiten Personen des Imperfects, Futurs und der Conjunctive beseitigt worden, wie ja die zweite Sing. Perf. selbst ihr *t* unter dieser Einwirkung verloren hat.

Das Produkt der Diphthongierung tritt im Französischen nicht so klar hervor wie im Provenzalischen. Den reinen Diphthong finden wir erhalten vor *l* (*vieil, ueil*), zum teil auch vor *r* und *u*. In den meisten Fällen aber erhalten wir mit dem aus dem folgenden Jotlaute sich loslösenden *i* einen Triphthong, der bei *uoi* zum Diphthong (*ui*), bei *iei* zum Monophthong (*i*) vereinfacht wird. Im einzelnen bemerke ich noch folgendes:

Erstens: Eine Anzahl Fälle lassen sich im Französischen auch der spontanen Diphthongierung einordnen: *brevem, bovem,*

novum, probat etc. Zweifelhaft sind Worte wie *veclu, oclu,* deren Tonvokal ja lateinisch frei, romanisch oder galloromanisch vielleicht als gedeckt zu betrachten ist. Ob *novum* und ähnliche Worte im Französischen unter die bedingte oder die spontane Diphthongierung fallen, hängt lediglich davon ab, welcher von beiden Vorgängen früher eingetreten ist, wovon sogleich die Rede sein soll.

Zweitens: Vor lat. *tr, dr* wirkt hier nur die spontane Diphthongierung, da sich im Französischen kein *i* entwickelt; *chaiere, lierre, pierre, Pierre.* Franz. *chaiere* und prov. *cadieira* diphthongieren also aus ganz verschiedenen Ursachen.

Drittens: vor Nasalen und Liquiden geht die französische Entwickelung nur zum Teil mit der provenzalischen zusammen. Sie stimmt durchaus zu dieser vor *ly* und *cl*: *mielz — mielhs, vieill — vielh, fueille — fuolha, fuelha* d. h. der Diphthong bleibt als solcher erhalten, da *ł* im allgemeinen als solches bleibt oder die Mouillierung verliert. Auch vor *ry* finden wir Diphthongierung wie im Provenzalischen. Wie hier nebeneinander *ier — ieir, iera — ieira,* erscheinen auch im Französischen bald Formen mit erhaltenem *i* (**-ieir* : *-ir, cuir, muir*), bald ohne dasselbe (*ferio — fier, mestier, premier*). Wie weit hier analogische, wieweit lautgesetzliche resp. mundartliche Entwickelung vorliegt, ist nicht überall klar. Hierher gehört auch *tertium,* das über *tertsjo — terjtsjo* zu *tierz* wird (mit Verlust der Mouillierung vor Konsonant wie in *miełs — miels — mielz*). — Vor Nasal diphthongiert das Französische im Gegensatz zum Provenzalischen allgemein, da *ę* und *ǫ* ihre offene Aussprache hier bewahren. Zwischen Vokalen bleibt *ñ* bewahrt, daher hier der reine Diphthong (*tieñe, vieñe*); im Auslaut wird es zu *in* (vgl. *tesmoin* etc.), daher **engiein — engin,* daneben aber *engien.* Andere Formen wie *vien — vieng, tien — tieng* lassen sich als Angleichung an zweite und dritte Person erklären. Volle Klarheit herrscht auch hier nicht, mundartliche Verschiedenheiten mögen dabei eine Rolle spielen.

Viertens: Aus Palatalen hat das Französische häufiger *i* entwickelt als das Provenzalische, resp. die Mouillierung später aufgegeben als dieses. Palatales *c* wird regelrecht vor *a* zu *i,* vor *e* und *i* zu *is,* also *necat — *nieiet — niet* gegen provenzalisch, *nega, decem — dis* gegen prov. *detz.* (Natürlich ist auch hier die spontane Diphthongierung in Betracht zu ziehen.) *Cy* entwickelt kein *i,* daher wohl regelrecht *espece, Grece* — die Formen mit

i müssen auf Angleichung (*-ice*) oder Entlehnung (griech. $\eta = i$) beruhen, an eine Mittelstufe **espieice*, **Grieice* ist kaum zu denken.

Wichtig ist, dass $t + y$ im Französischen *is*, *iz* giebt (vgl. *palais* gegen prov. *palatz*), also *pris*, *priset* gegen *pretz*, *preza*, vgl. auch oben *tertium* — *tierz* gegen prov. *tertz*. — Doppel-$t + y$ entwickelt sich wie *cy* zu *ts* (*c*) ohne Mouillierung, daher regelrecht **noptias* > *noces* wie prov. *nossas*, *peza*, *pessa*. Daher hat Gröber Recht, den Diphthong in *niece* = **neptia* und *piece* = **pettia* durch analogische Beeinflussung (*nies*, *pié*) zu erklären.

Fünftens: Das Provenzalische zeigt nirgends Diphthong vor Quetschlauten, zum Teil vielleicht infolge Stammausgleichs, zum Teil aus lautlichen Gründen, insofern der Jot-Laut hier schon beseitigt war, ehe die Diphthongierung eintrat: *metge*, *eretge*, *domesja*, *aprocha* etc. Dagegen finden wir im Französischen in ähnlichen Fällen: *repruece*, *miege* (*mire*), *piege*, *siege*, *cierge*, *fierge*, *muerge*. Die Fälle sind sehr verschiedenartig. Im *medicum* — *miege*, *pedicum* — *piege*, *sedicum* — *siege* kann spontane Diphthongierung vorliegen, wenn nur der Tonvokal nach dem ten Brink'schen Gesetz gedehnt wurde, ehe der Vokal der Pänultima ausfiel, was jedenfalls erst nach Erweichung des *c* zu *y* geschehen konnte.[1]) In dem vereinzelten *repruece* < **repropium*[2]) haben wir vielleicht einen Rest der im Provenzalischen vermissten Diphthongierung vor *py* zu erblicken (vgl. oben S. 592). *Muerge* ist analogische Umgestaltung von *mueire*, *muere*. *Cierge* und *fierge* zeigen fremdwörtliche Gestaltung des *y*, *cẹrea* hat überdies *ẹ*, nicht *ę*, und entwickelt zunächst *cirge* (vgl. prov. *ciri*), woraus erst *cierge* wie *vierge* aus *virge* < *virginem*.

Sechstens: In der Behandlung germanischer Namen mit *-eo-* zeigt sich eine Verschiedenheit, während die Appellativa übereinstimmen. Dieses germ. *eo* läuft dem lat. *eu* parallel und wird wie dieses behandelt: *speotu* — *espieut* etc., **feudu* > *fieu fief*, wie *deus* > *dieus*, *meus* > *mieus*. Hingegen giebt *Theoderik* frz. *Tierri* — prov. *Teiric*, *Leonhard* frz. *Lienart* — prov. *Leonart Launart*, d. h. französisch Diphthongierung wie in hochtoniger

---

[1]) Anders Neumann, ZfrP XIV 554.

[2]) Suchier, Afr. Gram. § 13 c. Die ebenda erwähnten Diphthongformen zu *tórquere* (*tuert*, *detuert*, *estoertre* etc.) beruhen natürlich auf dem folgenden Hiatus-*u*, das im provenzalischen *torcer* durchgehends beseitigt erscheint (nach *torsi tortum* ein neues Präsens ohne *u*).

Silbe, provenzalisch Behandlung wie im Nebenton. Daraus geht hervor, dass das Französische diese Worte zunächst mit dem germanischen Accent übernahm und erst später dem französischen Betonungsprinzip anpasste, wobei der Triphthong naturgemäss verkürzt wurde: *Théodriku* > *Tíeurri* > *Tieurrí* > *Tierrí*, während das Provenzalische von Anfang an den Accent auf das Ende legte: *Teodríku* > *Tedríc* > *Teiríc*. Später entlehnte Namen werden im Französischen ebenso wie im Provenzalischen behandelt: *Thiudbalt* > fr. *Tibalt*, *Thiudbert* > fr. pr. *Tibert*, *Leudger* > fr. *Legier*. Ähnlich liesse sich auch französisch *mien* erklären: *méum* > *mieum* > *mien*, falls es nicht auf das von anderen angenommene **mẹm* zurückzuführen ist,[1]) aus welchem sich aber die unbetonte Form *mon* schwer erklären würde. Freilich giebt auch *Leodicum Liege* für **Lieuge*.

Siebentens: Das Französische hat die Kurzformen weiter ausgedehnt oder andere Worte analogisch nach solchen umgebildet: *caecum* > *cẹu* > *cieu ciu* gegen prov. *cec sec*, *Graecum* > *Grẹu* > *Grieu Griu* gegen prov. *Grec*. In den Worten *locum*, *focum*, *jocum* hat das Französische lediglich die Kurzformen weitergebildet: *lou*, *fou*, *jou*. Diese Formen mussten wie im Provenzalischen wegen des auslautenden *u̯* diphthongieren: also **fuou*, **luou*, **juou* — **fueu*, **lueu*, **jueu*. Nach dem Labialkonsonant *f* mag der Labialvokal *u* infolge von Dissimilation bald geschwunden sein: also *fou* — *feu*. Wurde nun in *lueu jueu* wie in den entsprechenden provenzalischen Formen *u* = *ü* gesprochen, so war der Übergang von *ü* zu *i* nach dem palatalen *l* wie nach *dž* leicht erklärlich: *lieu*, *gieu*; und auch wenn wir *lueu jueu* anstatt *lüeu*, *jüeu* anzunehmen hätten, wäre der Übergang *lueu* — *lüeu* — *lieu*, *jueu* — *jüeu* — *jieu* wegen der vorausgehenden Palatale nicht unwahrscheinlich.

Im übrigen handelt es sich für uns wesentlich darum: besteht irgend welcher Zusammenhang zwischen spontaner und bedingter Diphthongierung? und wenn dies nicht der Fall: welcher von beiden Vorgängen ist der ältere?

---

[1]) Gröber, ZfrP III 157. — Neumann, ZfrP VIII 248.

[2]) Die Literatur über die drei Worte ist sehr umfangreich. Ich verweise im allgemeinen auf die in der Einleitung dieses Capitels genannten Abhandlungen und Darstellungen, ausserdem auf Meyer-Lübke, ZfrP XI 541—43, (hierzu G. Paris, Rom. XVII 623), Ascoli, Sprachwissenschaftliche Briefe S. XI ff., 207 ff., Förster ZfrP XIII 543—545, Suchier Altfr. Gram. § 31 u. 32.

Zunächst liegt die Versuchung nahe, die bedingte Diphthongierung als die ältere zu betrachten und die spontane daraus herzuleiten, vor allem weil an der bedingten Diphthongierung beide Sprachen, Französisch und Provenzalisch, teilnehmen, an der spontanen aber nur das Französische, und man im allgemeinen geneigt sein wird, lautliche Vorgänge, die beiden Sprachen gemeinsam sind, als die älteren zu betrachten. Eine Reihe von Fällen, die man unter die spontane Diphthongierung zu stellen pflegt, liessen sich auch aus der bedingten Diphthongierung erklären. Anderes könnte man als Analogiewirkung auffassen, ein Faktor, der ja gerade im Französischen eine grosse Rolle spielt, wie am eclatantesten das verschiedene Verhalten der beiden galloromanischen Sprachen hinsichtlich des Umlauts zeigt. Nach *voleo* — *vueil* könnte *vuels vuelt,* nach *ferio* — *fier, feriam* — *fiere* könnte *fiers fiert* gebildet sein.

Diese Hypothese — sollte sie einen Vertreter finden oder gefunden haben — ist für das Französsische unbedingt abzulehnen. Die Analogie hätte dann in einem Umfang wie sonst kaum jemals gewirkt und direkt Ausnahmslosigkeit erzeugt, wo die grosse Zahl der in Betracht kommenden Worte und Formen das völlige Verschwinden des lautgesetzlichen Zustandes sehr unwahrscheinlich machen würde. In zahlreichen Fällen würde man die analogiebildenden Muster vergeblich suchen, so im Nomen, vor allem aber in den einzelstehenden Worten. Ferner deckt sich im Französischen das Gebiet der spontanen Diphthongierung durchaus nicht mit dem der bedingten, jene ist sogar weiter ausgedehnt und tritt in Dialekten auf, wo diese überhaupt nicht gewirkt hat. In den Denkmälern erscheint die spontane früher als die bedingte Diphthongierung.

Daher wird man auch eine andere Möglichkeit abweisen, welche darin bestände, die beiden Vorgänge auf dieselbe wirkende Ursache zurückzuführen und sozusagen unter einen Hut zu bringen. Die spontane Diphthongierung beruht anerkanntermassen auf der zweigipfligen Aussprache und diese widerum auf der Länge des Tonvokals.[1]) In verschiedenen Fällen, wo wir bedingte Diphthongierung annehmen, findet sich tatsächlich langer Vokal (*pējor,*

[1]) Kollege Wechssler wird es mir verzeihen, dass ich trotz seiner interessanten Ausführungen (s. o. S. 477 ff.) einstweilen noch mit der alten Theorie operiere.

pȩ̄jus, ǭvum — prov. *uou*), und man könnte annehmen, dass in den übrigen Fällen folgendes *y* (*u̯*) den vorausgehenden Tonvokal lang gemacht habe. Es wäre dann *ḝ* und *ǫ̆* vor *y* und *u̯* mit altem *ae*, *ȩ́*[und *ǫ́*[zusammen gefallen in den Lauten *ȩ̄* und *ǭ*, und von hier aus wäre dann die gemeinsame Entwickelung vor sich gegangen. Eine derartige Annahme lässt sich aber, wenigstens für die romanischen Sprachen, in keiner Art beweisen,[1]) und gerade das Provenzalische widerspricht direkt, da es langes *ȩ*, *ǫ* an und für sich nicht diphthongiert, sondern nur *ȩ*, *ǫ* vor *i*, *u* etc. Der Annahme einer gemeinsamen Entwickelung widersteht aber auch das Französische mit seinen Mundarten, wo die bedingte Diphthongierung entweder gar nicht oder erst nach der spontanen eintritt und in jedem Fall in Laut und Form ganz verschiedene Produkte entstehen.

In Wirklichkeit kann kein Zweifel darüber sein, dass auf französischem Boden die bedingte Diphthongierung erheblich jünger ist als die spontane. Die letztere ist ein gemeinsames Characteristicum der meisten romanischen Sprachen und schon darum die ältere, zwar nicht in ihrem Produkt, aber doch in Voraussetzungen: als gemeinsame Unterlage erscheint die Dehnung des ungedeckten Tonvokals und vielleicht schon die zweigipflige Aussprache desselben. Das Provenzalische hat entweder die letztere überhaupt nicht besessen oder ist von ihr aus nicht bis zum Diphthong, d. h. bis zur Differenzierung der beiden Componenten fortgeschritten: *ǭ* oder *ǫ́ǫ̀* (*ȩ̄* oder *ȩ́ȩ̀*) gegen franz. *ǫ́ǫ̀*-*ǫǫ*-*uo* (*ȩ́ȩ̀*-*ȩȩ*-*ie*).

In den ältesten Sprach- und Literaturdenkmälern finden wir — mit Ausnahme der Strassburger Eide, wo in der Schrift überhaupt kein Diphthong erscheint — überall Beispiele für die spontane Diphthongierung, nicht ebenso für die bedingte. So in der Eulaliasequenz *buona*, aber *coist*, *raneiet* — es ist für unsere Betrachtung gleichgiltig, ob es sich hier um einen chronologischen oder um einen mundartlichen Unterschied handelt; im Leodegarlied *ciel*, *bien*, *buons*, *duols* (neben *cel*, *ben*, *bons*, *dols*), aber stets

[1]) Für das Lateinische hat Aufrecht Naturlänge des Tonvokals vor unmittelbar folgendem *j* zu erweisen gesucht (Kuhns Zfvgl. Sprf. I 224 ff., dazu Förster, Rhein. Museum 1878, S. 291 und ZfrP III 516). Dass aber *j* in jeder Form und Verbindung vorausgehenden kurzen Tonvokal lang machen könne, ist meines Wissens noch nicht behauptet worden.

deus, doist (= *doceat* oder **docsit*) u. s. w.[1]); im Jonasfragment *foers, avient,* aber *oi* = *hodie.* Endlich fällt noch die von Nyrop aus Tardifs Monuments historiques 19, 38 angeführte Form *dieci* vom Jahre 670 oder 671 für das hohe Alter der Diphthongierung ins Gewicht, und zwar zu Gunsten der spontanen Diphthongierung, wie der Vergleich mit prov. *detz* und ital. *dieci* lehrt.

Demgegenüber finden sich die ältesten Belege für die bedingte Diphthongierung im Französischen, soviel ich sehe, erst im Alexiuslied, zum Teil allerdings schon auf einer vorgerückten Stufe, die eine gewisse Entwickelung voraussetzt, aber doch nicht nötigt, über das zehnte Jahrhundert oder wesentlich darüber hinauszugehen. Formen, wie *lit, priet, prient, nuit* weisen auf triphthongische, d. h. diphthongierte Formen — **lieit, *prieict, *prieient, *nuoit* — zurück und lassen auch einen Schluss auf die Interpretation von Schreibungen wie *uelz, uoil, moilent muillent* zu, die hier als *vielz, vuoil, muoillent* zu lesen sind. Dass daneben auch die spontane Diphthongierung von *ę* und *ǫ* vorhanden ist, braucht nicht erst bewiesen zu werden, für *ę́*[geht sie zur Evidenz aus den Reimen hervor und selbst für *ǫ́*[wird sie heute wohl nirgends mehr bezweifelt.

Resultat.

Die Betrachtung der französischen Verhältnisse lehrt, dass die bedingte Diphthongierung hier im wesentlichen von denselben Bedingungen abhängt, wie im Provenzalischen, dass sie aber unabhängig von der spontanen Diphthongierung ist und mit dieser weder chronologisch noch lautphonetisch in Zusammenhang zu bringen ist. Die beiden Vorgänge beruhen auf ganz verschiedenen Ursachen und sind in ihrer Entstehung durch Jahrhunderte voneinander getrennt.[2])

---

[1]) Die Formen mit Diphthong beweisen freilich bei der eigentümlichen Orthographie der Handschrift (*ciel* = *ecce illum, fied* = *fidem*) positiv nichts für den Eintritt der Diphthongierung. — Die von Provenzalismen noch stärker durchsetzte Passion zeigt überhaupt keine Diphthongen.

[2]) Es ist also falsch, für die Beurteilung der Frage, ob romanisch in einem bestimmten Fall freier oder gedeckter Vocal anzunehmen sei, die französischen Diphthongierungsverhältnisse zu Grunde zu legen und, wie Menger thut, alle Silben für offen zu erklären, in denen Diphthongierung eintritt. (Siehe L. Emil Menger, Free and Checked Vowels in Gallic popular Latin.

III.
Der Umlaut.

Die französische Diphthongierung hat das Wesen der provenzalischen Lauterscheinung, die uns beschäftigt, nicht weiter aufzuklären vermocht. Es ergiebt sich nur, dass auch dort folgendes *i* und *u* in irgend einer Form die diphthongbildenden Faktoren sind. Eine ähnliche Rolle spielt nun das *i* auch beim Umlaut, und so liegt es nahe, hierin eine Parallele zu unserer Erscheinung zu erblicken und vielleicht eine Erklärung für diese zu suchen.

Wiederum ist es Hugo Schuchardt, welcher das Wirken des Umlautes im Romanischen zuerst erkannt hat. Nach ihm hat Wendelin Förster den Vorgang systematisch untersucht und speciell den *i*-Umlaut — er selbst nennt es Vocalsteigerung — in seinen verschiedenen Wirkungen im Zusammenhange dargestellt. Fritz Neumann hat die von Förster constatierte 'Neigung' zum Umlaut zu einem Lautgesetz erhoben und die Bedingungen desselben schärfer zu formulieren gesucht. Speciell an diese Untersuchungen Neumanns knüpfen die weiteren Beiträge zu dieser Frage von Francesco d'Ovidio, Wilhelm Meyer-Lübke und Eduard Schwan an.[1])

Auf den Umlaut in weiterem Sinne brauche ich hier nicht einzugehen, es genügt, die provenzalischen Verhältnisse einiger-

---

Publ. of the Mod. Lang. Assoc. of America. X (1895) 306—341. Vgl. hierzu Meyer-Lübke, Litbl. f. g. u. r. Phil. 1896, S. 340—342, und Behrens, ZfrPh XXI (1897) 304 f.

[1]) Schuchardt, Romania III 282 (gelegentlich *oi*-*ui* s. o. S. 623). ZfrP IV 113—123 (hier auch Verweise auf Schuchardts frühere Bemerkungen über Umlaut in italienischen Mundarten). — Förster, Beiträge zur romanischen Lautlehre. Umlaut (eigentlich Vocalsteigerung) im Romanischen. ZfrP III 481—517. Dazu ebenda XIII 539 Anm. — Cornu, De l'influence regressive de l'ï atone sur les voyelles toniques. Rom. X 616 f. Dagegen Gröber, ZfrP VI 174 f. In ähnlichem Sinne äusserte sich auch Horning (Zur Geschichte des lat. C. S. 22 f.) über einzelne Fälle der Förster'schen Vocalsteigerung und die 'noch immer zweifelhafte Einwirkung des folgenden *i*'. — Neumann (Über einige Satzdoppelformen des Franz.) ZfrP VIII 259—274. — Schwan (Zur Lehre von den französischen Satzdoppelformen) ZfrP XII 193—199. — Endlich vergleiche man die betreffenden Abschnitte in den Gesamtdarstellungen von Suchier (Grundriss I 575 f., Altfranz. Gram. § 11, 18), Meyer-Lübke (Rom. Lautlehre § 79—84, 127—129, 321, ferner Italienische Grammatik § 32, 68 ff.), Schwan-Behrens (Altfr. Gram.[3] § 44, 68 Anm., 69 Anm.), Nyrop (Gram. hist. § 153, 155, § 178, wo jedoch *ϱ* und *ϱ* vermengt worden).

massen zu fixieren. Im Französischen sind die Verhältnisse im wesentlichen die gleichen, wie die ausführlichen Untersuchungen von Förster und Neumann lehren. Im übrigen bemerke ich hinsichtlich meines Standpunktes noch folgendes:

Aus Gründen, welche sich aus den Lautverhältnissen ergeben, handelt es sich im Provenzalischen nur um den *i*-Umlaut. Lat. *ū* kommt für die Endungen im Galloromanischen nicht in Betracht, ebensowenig einfaches *ŭ*, das dem *ĭ* parallel geht und zu *ọ* geworden ebensowenig Umlaut bewirkt, wie das aus *ĭ* entstandene *e*. Hiatus-*u* erscheint nach betontem *ę* und *ọ* fast nur in den *ui*-Perfecten, wo es sichtlich im Französischen gewirkt hat[1]), im Provenzalischen aber wegen der frühzeitigen Entwickelung zu *gụ*, *g*, *c* wirkungslos bleibt. — Was das *i* betrifft, so verlangt das Wesen des Umlauts keineswegs eine Beschränkung auf Hiatus-*i*, wie der deutsche Umlaut beweist: es wirkt derjenige *i*-Laut, der sich als solcher bis zum Eintritt unseres Lautgesetzes erhalten oder entwickelt hatte. Das ist in erster Linie nachtoniges *ī*, das als *i* bis zum Fall der Endvocale bleibt und augenscheinlich zuletzt von sämtlichen Endvocalen gefallen ist, und in zweiter Linie Hiatus-*i*, das in Verbindung mit Konsonanten als *y* bleibt. Wie weit solche *y*-Verbindungen und wie weit etwa mouillierte Konsonanten Umlaut hervorzurufen vermögen, sollen die folgenden Beispiele zeigen. — Vom Umlaut ergriffen werden im Provenzalischen nur die Tonvocale *ę* (lat. *ĕ*, *ĭ*) und *ọ* (lat. *ọ*, *ŭ*). Im ersteren Fall tritt totale Assimilation — *ę* > *i* —, im letzteren partielle ein, d. h. Palatalisierung des Labialvocals *ọ* zu *ü*.

Die Beispiele sind denselben Texten entnommen wie die früher für die Diphthongierung gegebenen. Wo es nicht ausdrücklich bemerkt ist, stehen neben den umgelauteten Formen im allgemeinen keine solchen ohne Umlaut.

1. Vor nachtonigem *i* < lat. *ī*.

a) Beispiele für *ę*:

Aus dem Boethius: *fecistī* > *fezist* 83, *voluisti-volguist* 87; *ecce illi* > *cil* 70; **aucilli* (vgl. Georges *aucilla* neben *aucella*)

[1]) So erkläre ich mir in *dẹ̄bui-diui-dui* den Wandel von *ẹ̄* zu *i* durch das folgende *i* (vgl. *diu*), den weiteren Schritt von *i* zu *ü* durch Einwirken des folgenden *ụ*. Ähnlich die übrigen Fälle. Bei offenem Vocal (*nocui* etc.) bewirkt die oben besprochene Diphthongierung den ersten Schritt.

> *auzil*[1]) 226, 31 — dagegen *fĕcĭt* > *fez* 52, 53 etc. und die dritten Personen *pres* 64, *repres* 204, *mes* (< **mĭsit*) 26, *veng, venc* 40 f., *sostenc* 24, *retenc* 31; *ille* > *el, eu* 36, 49 etc., *ecce ille-cel* 253.

Sonst: *viginti* > *vint, vin*;

isti > *ist, cist, aquist*; *illi* > *il, cil, aquil*;

Perfect 1 *fis fi, mis, quis, pris, vinc* (*venc* App. 5, 40), *tinc* (< **tẹnui*) gegen 3 *fez, mes, ques* (daneben *quis*), *pres* (aber analogisches *prist* Alex. 39), *venc, tenc*;

Perfect 2 *fezist, mesist, quesist, prezist, venguist* (*venguest* App. 5, 224), *deguist, saubist, tolguist, deceupist* u. s. w. gegen 5 *fezẹtz, mezẹtz, prezẹs, deguẹtz, saubẹtz* etc. etc.

b) Beispiele für *ọ*:

**tutti* > *tuit, tut, tuch, tug,* so im Boethius *tuit* 76, 80, 91, *trastut* 25 gegen **tuttos* > *toz* 82, 247 (aber 144 *trastuz*), *tuttum-tot* 17, 37 u. o., **tutta* — *tota* 36, 79 etc., *trastota* 118; *tug* i. Reim zu *desduig, fruch* etc. Arn. Dan. V 29, ähnliche Reime oft, so Ev. Nic. 423, 534, 657 (zu *vertut*), 1233 (*cug*), 1310 (*condug*), 1941 (*cofondut*), 2563 (*endug*).

fuistī > *fust* gegen *fuistĭs* > *fọtz* (vgl. auch noch *fuit* > *fo, fuimus-fom,* wonach das unmittelbar folgende *ĭ* nicht im Spiele ist).

Aus den Beispielen geht zur Genüge hervor, dass es sich hier um eine consequent wirkende Erscheinung, um ein Lautgesetz handelt. Blosse Analogie reicht zur Erklärung nicht hin, und gerade die Verbalformen liefern den Beweis: wären Formen wie *dīxi-dis, scrīpsi-escris, rīsi-ris* die Muster gewesen, so würde man nicht verstehen, weshalb die Analogie gerade nur die erste Person ergriffen hätte und nicht auch die dritte, und wenn die zweite Person Singularis ihr *i* etwa dem Vorbild der schwachen *i*-Perfecta verdanken sollte, so wäre es ebensowenig erklärlich, warum der Singular *partist* mit solcher Ausnahmslosigkeit gewirkt hätte und umgekehrt die entsprechende Pluralform *partitz* mit ebensolcher Consequenz wirkungslos geblieben wäre. Die provenzalischen Beispiele reden hier eine so deutliche Sprache, dass eine andere Erklärung als die von der Wirkung des aus-

[1]) Sonst erscheinen im Provenzalischen überall die auf *ẹllum* zurückgehenden Formen: *auzel* zu *renovel, brondel, apel* etc. B. d. B. 7, 6 und 34, 34; zu *ramel* Arn. Dan. V 4.

lautenden *i* auch für das Französische nicht in Betracht kommen kann, wo die Analogie den umgelauteten Vocal auch in die übrigen Formen verschleppt hat (*fist-fistrent* nach *fis*, *fesistes* nach *fesist*).

Dass in den *ui*-Perfecten *u̯-gu̯* den Umlaut hindere, glaube ich wegen *tinc*, *vinc*, nicht annehmen zu dürfen, auch franz. *diu*, *dui*, *conui* etc. sprechen für das Wirken des Umlauts. Man wird daher *dec*, *conoc* und ähnliche Formen als Wirkung der Analogie betrachten müssen.

Nominalformen werden uns zur Genüge durch die Pronomina, durch *tuit* und das vereinzelte *auzil* des Boethiusliedes geliefert. Dass es solcher Belege nicht mehr giebt, liegt an dem Überwiegen der drei dem Umlaut nicht unterworfenen Formen und der Obliquusformen überhaupt.

2. Vor unmittelbar folgendem *i* oder *y* (lat. *i*, *j*, *gi*).

Beispiele für *u*, *ō*:

Pronomina: *cui*, *lui*, *celui*, dazu *ambedui* = **ambodu-ī* für *ambo duo*), stets mit *u* geschrieben und meist untereinander im Reim gebunden (*ambedui — celui* Graf v. Poit. *Pos des chantar*, Flam. 2410 f.; *ambedui-cui* Flam. 282 f., *cui-lui* ebenda 797 f.);

fŭī > *fui* (gegen *fuĭmus-fom*);

**sọ* (= *sum*) + *i* (nach *ai* = *ayo* = *habeo*) > *sui*;

fugiŏ > *fui*, *fug*, ebenso die übrigen Personen: *fuis*, *fug* — *fuy*, *fugen* etc., auch in den endungsbetonten Formen;

cogito > *cug* (singulär *cueg* Nic. 2387), *cuidas*, *cuida* etc., desgleichen in den endungsbetonten Formen.

Beispiele für *ẹ* sind mir nicht bekannt. *Legem*, *regem* geben *lei*, *rei*, ebenso *nigrum* (soweit nicht *nẹgrum*, worüber oben im Abschn. I) *neir*. Auch aus anderen Verbindungen hervorgehende *y* sind wirkungslos: *invidia* > *eveja evea*, *video* > *vei*, *debeam* > *deia* u. s. w. Das lässt auch die anderen Fälle zweifelhaft erscheinen. Bei *fŭgio* könnte *fūgi* eingewirkt haben, übrigens weist auch das Substantiv *fuga*, *fugua* auf *fūga*. Für *cogitat* setzt Förster (ZfrP II 169) **cūgitat* an, und die Regelmässigkeit, mit welcher *u* französisch und provenzalisch auch in der nebentonigen Silbe und noch in anderen romanischen Sprachen erscheint, spricht dafür, dass wir es hier nicht mit einem blossen Umlaut zu thun haben. So blieben nur die Fälle, wo *ĭ ī* unmittelbar auf den Tonvokal

folgt und mit diesem zum Diphthong verschmilzt. Auch hier wird vielfach *cūi, fūi* angenommen, es blieben aber immer noch *ambedŭi* und **sǫ* + *i* als sichere Fälle übrig. Für diese Kombination dürfte man demnach *i*-Umlaut gelten lassen.

3. Vor Konsonant + *y*.

Die hierher gehörigen Fälle werden verschieden behandelt und die einzelnen Fälle sind teilweise zweifelhafter Natur. Ich verzeichne zuerst die Fälle, wo *i* am häufigsten erscheint, das ist vor den Liquiden, dann die übrigen.

l + *y*.

exilium > *eissill* (im Reim zu *filh* Graf v. Poit. *Pos de chantar*; *ecil-aquil* Flam. 230);

cilium > *cilh*, dazu *silha* App. 100, 105 (*cieilz* Flam. 2463 = App. 4, 128 ist wohl nur Schreibung für *cils*)[1];

mirabilia > *meravilla* (zu *arodilla* Flam. 1551), *meravilhas* (zu *aurelhas* Ev. Nic. 1109, *essęnhas* 1558, *entresęnhas* 2245, *estęlas* 2665) — *meraveila* (zu *aparelha* Nic. 223);

**mirabilio* > *meravilh* (zu *filh* Flam. 103, *ęll* = *ille* Nic. 440), **mirabilies* > *meravilhs* (zu *filhs* Nic. 1448);

familia > *familha*;

consilium > *conseil cosseil* sowie die dazu gehörigen Verbalformen sind wegen des erhaltenen *n*, resp. *ss*, fremdwörtlich. Vgl. noch Graf v. Poit. (*Un vers farai*): *conselh* zu *somelh solelh*, Peire Vidal (App. 24, 26) *aconselha* zu *Marselha, aparelha querelha*, ferner App. 110, 17 *acossela* zu *vęnha*, ebenda 112, 113 *acosselha-aurelha* u. s. w.

Die Worte reimen teils mit *i*, teils mit *ę*, was auf Suffixtausch (*ĭlium-ĭculum*) beruhen kann; das ist um so wahrscheinlicher, als das Verbum *meravill* etc. nur mit *i* zu reimen scheint. Alle Substantive auf *-ilh* aber einfach als gelehrte Worte zu erklären oder aus *-īlium* statt *-ĭlium* herzuleiten[2], scheint mir nicht gerechtfertigt.

---

[1]) Vgl. hierzu noch die Reimreihe bei Arn. Dan. I 37 ff.: *issill cill* zu *filh perill fonill penchenill rovill gandill atill dozill penill*.

[2]) Vgl. Schwan ZfrP XII 196 f. — G. Cohn, Die Suffixwandlungen im Vulgärlatein. S. 154 ff.

$r + y$.

arbitrium > *albir* (im Reim zu *dir mir frezir clarzir* Arn. Dan. IX 108, zu *bastir* Ev. Nic. 12, *morir* ebenda 596, *dir* 798) — fremdwörtlich *albire* (zu *dire* Ev. Nic. 302), *albiri*;

ĕbrium > *ivre* (zu *deliure, viure* etc. Arn. Dan. IV 17);

augurium > *augur, agur, ahur* (Rayn. II 142, Levy I 36) — fremdwörtlich *auguri*;

cẹreum erscheint nur in fremdwörtlicher Gestalt: *ciri, cire* — *ceri* (Levy I 246);

cupreum ist auch provenzalisch als *cọpreum* anzusetzen: *coire, coyre* (diphthongierte oder umgelautete Formen sind mir nicht bekannt).

Von diesen Fällen lassen sich *albir, ivre, agur* jedenfalls nicht wegdeuten. Die von Schwan angenommene gemeinromanische Form **a(u)gūrium* wird von den romanischen Sprachen nicht vorausgesetzt, sie beruht auf willkürlicher Annahme. Französisch *ivre* könnte man allerdings auf das supponierte **ĕbrius* zurückführen (falls nicht mundartliche Formen widersprechen), aber provenzalisch müssten wir dann **ievre* oder allenfalls **eivre, *ieivre* erwarten, Formen, die sich nirgends finden. Auch hier stimmt die provenzalische Entwickelung genau zu der klassisch lateinischen Form. Endlich *albir* wird man wegen der Dissimilation von *r* zu *l* nicht als Fremdwort verdächtigen wollen. Auch die Formen *ciri* und *cire* weisen wohl auf ein älteres, regelrecht entwickeltes **cir* zurück, da fremdwörtliches *cereum* nur *ceri* ergeben konnte, wie *evangelium* ein *evangeli* etc.

Dental + y.

ty: hier findet sich in der Regel kein *i* oder *ü*. Man vergleiche: *puteum* > *potz, poutz* (gegen franz. *puis* — *puis*); Endung *-itia* > *-eza*, so im Boethius *riqueza, chaitiveza* (neben fremdwörtlichem *-icia* in *iusticia, avaricia, tristicia*), ferner *proeza, maleza, lageza* u. a. m. *Vici* = *vitium* ist sichtlich Fremdwort; *tapiz* geht wohl auf ein *ταπήτιον* mit spätgriechischer Aussprache des *η* = *i* zurück, die von Schwan hervorgehobene Erhaltung des intervocalen *p* sichert den Charakter des Wortes als Fremdwort.

dy: vor dem hieraus entstandenen *j* oder *g* (*ch*) findet sich kein *i*:

invidia > *eveia* Bo. 27, *evẹa* 51; *videat* — *vea* ebenda 174; *video* stets *vei, veg, veich,* Conj. *veia, veias vea*; *sordidior -ius* > *sordeier, sordeis.* Dagegen wird *studium* > *estug* (zu *esdug, frug, brug* Arn. Dan. V 15), was sich gegenüber dem Verhalten des *ę* im gleichen Fall nur durch fremdwörtliche Übernahme erklären lässt.

sy: *camisia* giebt *camisa camiza* (zu *grisa* Flam. 2200); *artemisia* > *arsemiza arcimiza* — *artemisia artemesio*; hingegen *cervisia* — *cerveza.* Gröber setzt als romanische Etyma für diese Worte *camīsia, artemĭsia, cerevĭsia* statt *camĭsia, artemīsia, cervīsia* an (ALL I 243, 541, 545). Darnach wäre nur *artemĭsia* ein beweiskräftiges Beispiel, vielleicht aber darf man diesem *camĭsia* zugesellen, da eine einheitliche, für alle romanischen Sprachen passende Form nicht unbedingt notwendig ist (vgl. oben *ēbrius* — *ivre,* wo das Provenzalische gleichfalls die alte Quantität resp. Qualität bewahrt hat). *Cerveza* müsste Lehnwort sein.

Andere *y*-Verbindungen.

Bei anderen Verbindungen mit *y* findet sich *i* oder *ü* entweder gar nicht oder nur vereinzelt. Vor *j* aus lat. *by* etc., *c, g* erscheint *e*: *debeo* > *dei* zu *lei, adrei* etc. B. d. B. 11, 27, *debeat* — *deia* zu *torneia* Flam. 815 f., *regem* > *rei*, *auctoricet* > *autrei* u. s. w.; *u* in fremdwörtlichem *fluvi, diluvi* etc. — Vor *gy* erscheint *ü* nur in *fugio, refugium* — *fug, refug,* wozu jedoch das unter 2) Gesagte zu vergleichen ist. — Zu den Nasalen. vgl. die Reime: *avergonh, sonh, lonh* etc. B. d. B. 1, 8 etc.; *Catalonha, vergonha, besonha, sonha, somonha, embronha, resonha* ebenda 39, 6 etc.; *somoinha, poigna* etc. Arn. Dan. XVI. — *revenha, empenha* B. d. B. 26, 52 f.; *engien, estrein* Flam. 329 f.; *reveinha*, *deinha* ebenda 896 f. u. s. w.

4. Vor Palatalverbindungen.

Vor den bekannten *c*-Verbindungen *ct, cs, nx, sc, ng, gn* findet kein Umlaut statt. Beispiele oder Reime aufzuführen ist überflüssig, da keine entgegenstehenden Beispiele vorhanden sind. Über die von Förster angezogenen Worte mit *ct, lucta, tructa* — prov. *loita locha lucha, trocha truita,* hat Neumann (ZfrP VIII 262)

zur Genüge gehandelt: es sind Worte mit lat. Doppelquantität anzunehmen wie *frŭctus frūctus* — prov. *fruch.*

Schwierigkeiten macht nur die Gruppe *cl, gl.* Wir finden stets *periculum* > *perill* (im Reim zu *fill* etc.), *aurilhas* neben *aurelhas,* aber stets *soleil, vermeil, pareil, parelha, abelha, somelh, apareil* und die Verbalformen *aparella, reveilla, veilla* etc. Für *ǫcl-* wüsste ich nur *ginolls* und das dazu gehörige Verb *aginolha* etc. aufzuführen. Der Umlaut fehlt also bei *ǫ,* er fehlt in sämtlichen Verbalformen mit *ę* und in den meisten Substantiven und Adjektiven desselben Tonvokals. Darnach wird man die Worte auf *-ill* = *ĭculu* durch Suffixtausch erklären müssen, indem *-ĭculu* entweder mit *-īculu* oder später auch mit *-īlium,* resp. *īlium,* gewechselt hat.

Resultat.

Der Umlaut tritt demnach ein vor einem *i* = lat. *ī* der folgenden Silbe; vor unmittelbar folgendem, mit dem Tonvokal verschmelzenden *i*; vor *l, r, s* + Hiatus-*i,* d. h. in den Jotverbindungen, in welchen Hiatus-*i* seine *i*-Natur am längsten und reinsten bewahrte. In anderen Verbindungen war *i* früh in dem vorausgehenden Konsonanten aufgegangen, zu spirantischem *j* entwickelt oder ganz absorbiert worden (*dy, ty, by* u. s. w.) und daher nicht mehr fähig Umlaut hervorzurufen.

Das Französische geht hie und da etwas weiter, vielleicht infolge abweichender Konsonantenentwickelung: *puteum* > *puis, envidia* > *envie.* Gelehrt braucht das letztere Wort nicht zu sein, eher könnte man an Einwirkung des Verbums, speziell der endungsbetonten Formen, denken. Für *puis* aber eine speziell französische Urform *pūteus* zu konstruieren, liegt kein Grund vor. *Puis* und *envie* können wohl unter Wirkung des Umlauts entstanden sein, ebenso *vis* < *vitium,* das im Französischen nichts fremdwörtliches hat.

Das Charakteristische des *i*-Umlauts liegt in der totalen oder partiellen Assimilation des Tonvokals an das nachfolgende *i,* und gerade darin berührt sich der Umlaut mit der Diphthongierung, die uns beschäftigt. Denn wenn *heri* zu *ieri* — *ier, bovem* zu *buou* wird, so liegt hier zweifellos ein Versuch vor, den Tonvokal an einen folgenden Laut zu assimilieren, wobei freilich, wegen der starken Verschiedenheit der beiden Laute, nur eine partielle Assimilation zu stande kommt. Förster hat ehedem sein *i*-Umlautsgesetz folgendermassen im Schema dargestellt:

1. Vulg. lat. *á* = roman. *ę + i*
2. " " *ę* = " *ę + i*
3. " " *ẹ* = " *i + i*
4. " " *ǫ* = " *ǫ + i*
5. " " *ọ* = " *u + i.*

Er giebt aber selbst zu, dass die Fälle 2 und 4 'nur der Vollständigkeit wegen theoretisch aufgestellt' worden und speziell im Französischen solcher Umlaut direkt nicht nachzuweisen ist, wo *ẹ + i* sich regelrecht zu *i* entwickele, 'nicht etwa durch Vokalsteigerung um zwei Stufen, sondern *i* als Produkt eines Triphthongs'. Über die Entstehung dieses Triphthongs spricht sich Förster nicht näher aus, aber wenn wir die früher gewonnenen Resultate vergleichen, ergiebt sich uns für das Schicksal der vor einem *i* stehenden Tonvokale (von dem zweifelhaften *a* > *ę* sehe ich dabei ab) folgendes Schema:

Vulg. lat. *ẹ* = galloromanisch *i + i.*
" " *ę* = " *ie + i.*
" " *ọ* = " *u + i* (*ü*).
" " *ǫ* = " *uo + i* (*üo.*)

Geschlossenes *e* ist von *i* nur durch eine Stufe getrennt, es erfährt daher eine totale Assimilation. Offen *e* ist von *i* durch zwei Stufen getrennt, es könnte dem *i* genähert werden durch Verschiebung um eine Stufe, zu *ẹ* (wie deutsch *a* vor *i* zu *e*); statt dessen finden wir Spaltung des Tonvokals in zwei Komponenten, von welchen der erste totale Übereinstimmung mit dem Nachtonvokal zeigt, der zweite ebensolche mit dem ursprünglichen Tonvokal. Ähnlich verhält es sich mit den *o*-Lauten. Bei diesen ist eine totale Assimilation an folgendes *i* unmöglich; das geschlossene *o* bekommt zu der charakteristischen Lippenrundung die Zungenlage des *i*, woraus sich der Kompromisslaut *ü* ergiebt. Offenes *ǫ* müsste wiederum zwei Stufen, *ǫ — ọ — ü*, durchlaufen, um zu diesem Resultat zu gelangen; es wird daher zu *üǫ* gebrochen wie *ę* zu *ię*.

Darnach tritt der Umlaut nur bei den geschlossenen Lauten ein, die sich dem Nachtonvokal leicht assimilieren. Bei den offenen, um mehrere Stufen entfernten Vokalen wird der Umlaut ersetzt durch die Brechung des Tonvokals, vulgo Diphthongierung. Im Prinzip gehen also beide Erscheinungen auf dieselbe phonetische Ursache zurück. Gleichwohl bin ich nicht der Ansicht,

dass wir es hier mit einem einheitlichen, in allen Teilen gleichzeitig wirkenden Gesetz zu thun hätten. Zunächst ist die Wirkung des *i*-Umlauts materiell beschränkter als die der bedingten Diphthongierung, wie die vorausgehende Übersicht gezeigt hat: nur ein Bruchteil der Laute und Lautverbindungen, welche Diphthong hervorrufen, bewirkt auch Umlaut. Dafür ist dieser sprachgeographisch weiter ausgedehnt als die bedingte Diphthongierung und zweifellos älter als diese. Der Umlaut ist uns für das Boethiuslied gesichert durch zahlreiche Beispiele, ebenso für das älteste Französisch im Eulalialied (*il* = *illi* für *ille* V. 13). Auch die relative Lautchronologie weist ihm ein höheres Alter zu als der bedingten Diphthongierung: zweifellos war die konsonantische und zum Teil auch die vokalische Entwickelung beim Eintritt der Letzteren weiter vorgeschritten als zur Zeit des Umlauts, und daraus erklärt sich zum Teil auch die grössere materielle Ausdehnung der Diphthongierung.

IV.
Resultate und Folgerungen.

Die bedingte Diphthongierung des Provenzalischen und Französischen hat sich als unmittelbare Einwirkung des Nachtonvokals auf den Tonvokal erwiesen, in derselben Art wie der Umlaut zu wirken pflegt: auf dem Wege der — totalen oder partiellen — Assimilation an einen folgenden Laut.[1]) Wie man den Vorgang nennen will, ist gleichgiltig. Von sogenannter 'Epenthese' eines *i* kann indes nicht wohl die Rede sein, da das folgende *i* an und für sich erhalten bleibt (vgl. *mielhs, fuoilla, fueille*). Es wird schon beim Aussprechen der Haupttonsilbe eine charakteristische Bewegung, gewöhnlich die Zungenstellung des vorschwebenden Nachlautes vorausgenommen, dieser selbst aber intakt gelassen; wenn er hie und da nachträglich verschwindet, so hat das mit diesem Vorgang der 'regressiven Assimilation' nichts zu thun. Ob, wie im Deutschen, die dazwischen stehenden Konsonanten die Assimilation vermittelt haben,[2]) wage ich nicht zu entscheiden, trage aber grosse Bedenken, diese Erklärung auf

[1]) Vgl. hierzu namentlich Sievers, Grundzüge der Phonetik[3]. Leipzig 1885. § 39—41.

[2]) Vgl. W. Scherer, Zur Geschichte der deutschen Sprache, 1868, S. 142 ff., und Sievers, Verhandlungen der Leipziger Philologenversammlung 1877, S. 189 ff.

die entsprechenden Vorgänge in den romanischen Sprachen zu übertragen, da speziell im Französischen und Provenzalischen zwischen Tonvokal und Nachtonvokal häufig Konsonanten oder Konsonantengruppen stehen, welche man sich labialisiert oder palatalisiert nicht vorstellen kann.

Insofern in unserem Falle keine eigentliche Umlautung des Tonvokals in einen anderen Vokal stattfindet, sondern der Tonvokal, wenn auch nur als zweiter Komponent des neuen Kompromisslautes, sozusagen halbiert, bestehen bleibt, würde ich den Ausdruck „Brechung“ als den bezeichnendsten Terminus für den von uns behandelten Vorgang betrachten.

Mit der hier angenommenen unmittelbaren Assimilationstheorie verträgt es sich ohne weiteres, wenn nicht nur *ę* vor *i* zu *ie*, sondern auch *ǫ* vor *u* zu *uo* wird: d. h. wenn auf den Tonvokal ein gleichartiger Assimilierungsvokal folgt. Anders aber beim Zusammentreffen heterogener Vokale: *ę* mit *u*, *ǫ* mit *i*, wie in *deum* — *podium*. Hier würden sich nach dem Schema als ursprüngliche Formen ergeben: **dueu* — **pioi*, d. h. Diphthonge, deren beide Komponenten phonetisch einander sehr fern stehen. Ich glaube nicht, dass solche Formen jemals existiert haben. In diesem Falle musste vielmehr dasselbe eintreten, was beim Umlaut von *ǫ* vor *i* zu *ü* geschieht: ein Kompromisslaut zwischen den beiden weit auseinander liegenden Labial- und Palatalvokalen. Das heisst: *ǫ* bekam als ersten Komponenten labialisierten Palatalvokal (= *ü*), *ę* aus demselben Grunde palatalisierten Labialvokal (= *ü*): also **püoi* — **düeu*. Auch hier ergiebt sich, dass wir es nicht mit einer blossen „Anticipation“, sondern mit einer Brechung des Tonvokals zu thun haben.

Nach dem Gesagten würden sich ursprünglich folgende Typen ergeben:

ę vor *i* zu *ie*:	*mei* — *miei* = *miei*	} *ie*
ę vor *u* zu *üe*:	*meum* — *müeu* — *mieu*	
ǫ vor *u* zu *uo*:	*novum* — *nuou* — *nüou*	} *üo.*
ǫ vor *i* zu *üo*:	*troja* — *trüoia* = *trüoia*	

Die Vereinfachung der Typen und zumal der Sieg des *ie*-Typus über *üe*, ebenso wie der von *üo* über *uo*, nimmt nicht Wunder, wenn man bedenkt, dass die beiden siegenden Typen weitaus zahlreicher vertreten waren als die beiden unterliegenden. Woher der Anstoss zur Vereinigung von *ie* und *üe* einerseits und

von *uo* und *üo* andrerseits ausgegangen ist, lässt sich nicht bestimmt sagen. In einem Fall wie *müeu — miei* lag es ja nahe das Paradigma auszugleichen, aber solcher Fälle sind es im ganzen doch zu wenig, um den ausnahmslosen Lautwandel zu erklären. Es muss zu einer gewissen Zeit, und zwar vermutlich bald nach dem Eintritt der Brechung, auf lautgesetzlichem Weg jedes im Provenzalischen vorhandene *üe* zu *ie* und jedes *uo* zu *üo* geworden sein.

Hieraus ergiebt sich von selbst, welches im Provenzalischen die Aussprache des *u* im Diphthongen *uo* war. Das Modernlimousinische zeigt uns thatsächlich anstelle von *uo* entweder *üe* (*cuer, uei, cueisso*) oder *io* (*lio, fio, jio — biou, niou*), also immer einen *i*-haltigen Laut an erster Stelle. Die Scheidung in *io* vor Labialen und *ue* vor Palatalen muss sekundären Charakters sein.

Mit dem Wandel von lat. *ū* zu *ü* hat demnach unsere Erscheinung nichts zu thun: jener entspringt mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit einer keltogallischen Lautsubstitution, diese einer um Jahrhunderte jüngeren aus einer bestimmten Lautkombination sich ergebenden phonetischen Verschiebung.

Aus der Natur des Vorgangs folgt es, dass im Französischen die gleiche Aussprache geherrscht haben muss für diejenigen *uo, ue,* welche auf Brechung beruhen, während der aus spontaner Diphthongierung hervorgegangene Diphthong *uo — ue* seiner Entstehung gemäss mit *ọ* oder *ụ* gesprochen wurde. Auch im Französischen müssen die *-uou-* zu *üou* übergegangen sein (ebenso wie *üeu* zu *ieu*), denn nur aus *lüeu, jüeu, üels* lassen sich *lieu, jieu — jeu, ials — yeux* etc. erklären. Wo nicht wie hier Gründe zu einer Sonderentwicklung vorlagen, fällt im Französischen ursprüngliches *üe* mit dem aus freiem *ọ* hervorgegangenen *oe — ue* in dem Kontraktionslaut *ö* zusammen.[1])

Endlich lehrt die hier gegebene Darstellung des Vorgangs, dass der Accent in diesen Diphthongen auf dem ersten Bestandteil lag: es handelt sich um die Brechung eines Monophthongen in zwei Komponenten, von denen der umlautende oder auf dem Umlaut beruhende Teil der dominierende war, wie auch der Vergleich mit dem Umlaut in engerem Sinne deutlich zeigt. Wie anders liesse sich auch die Vereinfachung des Triphthongen

---

[1]) Man vergleiche über die Aussprache des *uo — ue* im Französischen noch die ausführliche Behandlung der Frage durch Matzke, ZfrP XX, 1—14.

iei im Französischen zu *i* erklären, wenn nicht aus ursprünglichem *íei*? Bei der Annahme *iéi* > *i* wäre ja gerade der betonte Bestandteil ausgefallen, was allen phonetischen und sprachgeschichtlichen Beobachtungen widerspricht. Sekundär ist dann der Ton auf den schallstärkeren zweiten Bestandteil gerückt, wodurch *ie, ei* für altes *iei* sich erklären. Also:

líeit ⟨ ↗ *lít* / ↘ *liéit* ⟨ ↗ *liet.* / ↘ *leit.*

Ebenso:

núoit ⟨ ↗ *núit* — *nuít* / ↘ *nuóit* — *nueit* — *neit.*

Oder:

núoit — *núeit* ⟨ ↗ *núit* — *nuít* / ↘ *nuéit* — *neit.*

Das hier behandelte Lautgesetz hat sich allem Anschein nach erst allmählich nach den verschiedenen Richtungen ausgebreitet, in welche es zerfällt. Am ältesten scheint die Brechung von *ę* vor *i* zu sein, die am frühesten auftritt und am allgemeinsten verbreitet ist, selbst bei Dichtern, welche sonst *ę* vor *u* oder *o* vor *j* nicht brechen. Ob man das im Eulalialied vorkommende *menestier* (neben *raneiet*) dabei in Anschlag bringen darf, kann ich nicht sagen, das Wort sieht wegen Bewahrung des unbetonten Vortonvokals fremdwörtlich aus und kann seinen Diphthong nach dem Vorbild anderer Worte mit spontaner Diphthongierung oder mit *ie* < *a* nach Palatal erhalten haben (das Erbwort *mestier* hat bedingte, nicht spontane Diphthongierung, wie provenzalisch *mestier* lehrt). Am meisten ausgebreitet erscheint demnächst die Brechung von *ǫ* vor *u* oder *i*, welche provenzalisch und französisch die allgemeine Regel darstellt, am wenigsten konsequent durchgeführt die Brechung von *ę* vor *u*, die provenzalisch zwar ebenso regelmässig erscheint wie die von *ǫ*, aber im Französischen nur einzelne Spuren zurückgelassen hat.

Hier endet der Verfasser die Studie, zu welcher er die Anregung aus den Werken des Meisters, dem sie gewidmet ist, geschöpft und zu deren Durchführung er als Lernender das Rüstzeug von ihm selbst empfangen hat. Möge sie seines Namens nicht allzu unwert erscheinen!

Anhang.

(Zu **Schläger**, Über Musik und Strophenbau der altfranzösischen Romanzen.)

Musik.

Da ich mich in den rein musikalischen Fragen nicht genügend zu Hause fühle, um überall ein sicheres eigenes Urteil abgeben zu können, so ist es mein Bestreben gewesen, mich bei der Wiedergabe der Melodien möglichst genau an die Handschriften zu halten. Ich habe weder Takt noch Mensur durchgeführt, wie es ja auch der Aufzeichnung besonders in der Hs. 20050 entspricht. Unter diesen Umständen bieten die Ligaturen die einzige Schwierigkeit, namentlich da es sich nicht immer entscheiden lässt, ob es sich um wirklich gleichwertige Noten oder um Vorschläge und ähnliche Verzierungen handelt. In dieser Beziehung stimmen die Musikgelehrten selbst nicht überein; Restori nimmt in seinem Schriftchen „Musica allegra di Francia“ etc. Vorschläge in sehr grossem Umfang in Gebrauch, während sich Tiersot in seiner Umschrift der Romanze Bele Yolanz für gleichwertige Noten entscheidet. Ich habe Ligaturen und Notengruppen im allgemeinen durch gleiche Noten wiedergegeben, und zwar aus praktischen Gründen so, dass jede Ligatur oder Gruppe den Wert einer musikalischen Einheit, d. h. einer einzelnen auf eine Silbe treffenden Note hat. Es ist das ein Zustand, durch den die mittelalterliche Musik sicher einmal gegangen ist, und den man sich anderseits leicht fortdenken kann, wenn man sich ein Bild von der Handschrift selbst machen, oder wenn man die Noten anders mit einander verbinden will. Versetzungszeichen über einer Note stehen nicht in der Handschrift.

Besonders erwähnen will ich noch, dass in den Handschriften Bibl. nat. 844 und 12615 häufig die „Plica“ angewendet wird. Über diese Verzierung sind wir nur sehr mangelhaft unterrichtet; vielleicht war es eine Art Doppelschlag oder Pralltriller, ja, man hat sogar das Jodeln zum Vergleiche herangezogen (s. darüber Riemann, Studien zur Geschichte der Notenschrift, Leipzig 1878, S. 129 ff.). Oft wird sie auch nur eine Ligatur zu vertreten haben, wie denn die Handschrift 20050 (s. Nr. IX) an ihrer Stelle immer eine Ligatur hat. Ich habe sie durch einen Vor- oder Nachschlag wiedergegeben.



I. Hs. 20050 (Pb[12]), fol. 65 v.







II. Hs. 20050, fol. 64 v.[1])



[1]) II. Die Wiedergabe bei Tiersot, Hist. de la chans. pop. S. 414, weicht in ein paar Kleinigkeiten ab. Ich glaube dabei meiner Auffassung sicher zu









III. Hs. 20 050, fol. 66 r.

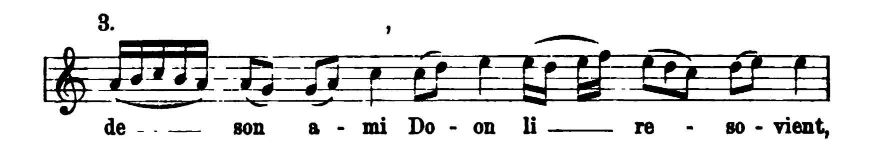


---

sein; nur bei der Triole über Dex mag die letzte Note vielleicht d sein sollen, und bei der Neume über vo- (3. Zeile) ist es möglich, dass sie dreiköpfig, nicht zweiköpfig aufzulösen ist. Unbedingt falsch ist es, wenn Tiersot das ja der letzten Zeile mit g notiert und zur vorletzten Zeile zieht. — Die Note über ro- (2. Zeile) fehlt in der Hs.

Die Weise trägt ausgesprochenen Durcharakter. Sie schliesst mit der Sekunde, was nach Tiersot (S. 299, 316, 414) in der volkstümlichen Musik häufig vorkommt. Es ist also nicht zu rechtfertigen, wenn ich in meinen Studien über das Tagelied (Jena 1895, S. 89) am Schlusse der altfranzösischen Aube *Gaite de la tor* den Grundton hergestellt habe.









IV. Hs. 20050, fol. 65 r.









V. Hs. 844, fol. 151 b.[1])









[1]) V. In Zeile 4 ist es nicht sicher, ob die Ligatur über der vierten Silbe g e oder g f bedeutet.



VI. Hs. 12615, fol. 57 a; 844, fol. 148 a.

12615. 1.

Bele Y - sa - biaus, pu - ce - le bien a - pri - se,

844.

2.

a - ma Ge - rart et il li en tel gui - se

3.

c'ainc de fo - lor par lui ne fu re - qui - se,

4. 5.

ains l'a - ma de si bo - ne a - mor que miex de li

6.



VII. Hs. 12615, fol. 57b; 844, fol. 148c.

12615. 1.



2.

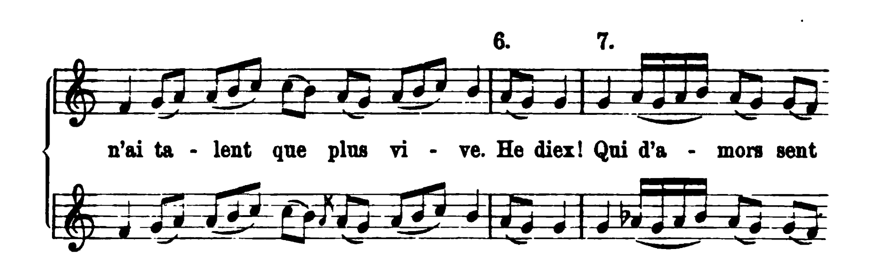


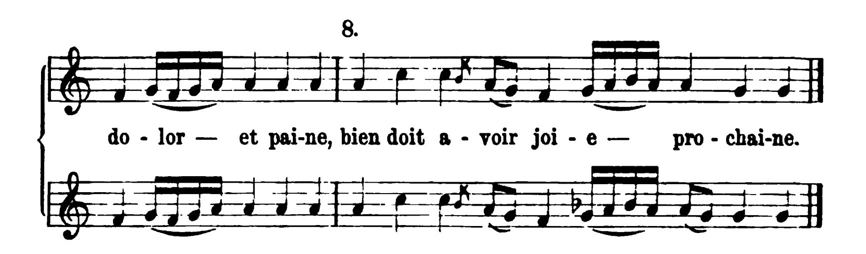
3.




4.
plaint 'las - se chai - ti - ve! a-mis, riens ne m'i vaut


5.
sons, no - te — ne es - ti - ve; quant ne vos puis ve - oir,


6.
7.
n'ai ta - lent que plus vi - ve. He diex! Qui d'a - mors sent


8.
do - lor — et pai-ne, bien doit a - voir joi - e — pro - chai-ne.

VIII. Hs. 12615, fol. 58b; 844, fol. 149d.[1])

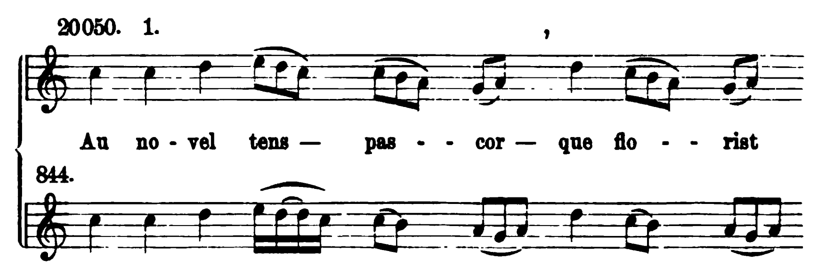


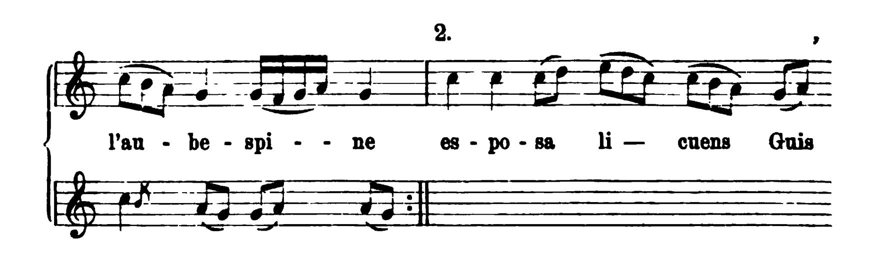
[1]) VIII. Zeile 5: in Hs. 12615 fehlt et und offenbar die Note zu me. — Der Refrain ist in 844 unvollständig notiert, und zwar scheint dabei schon eine Note ausgefallen zu sein.





IX. Hs. 20 050, fol. 66 b; 844, fol. 150 b.





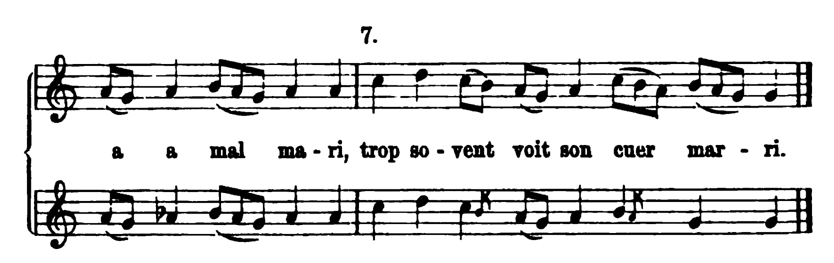

3.
la bien faite Ar - gen - ti - - ne. Tant fu-rent dou - cement


4.
bras a bras sos — cor - ti - ne que sis biaus fils en ot;


5.
puis — li mo-stra ha - ï - ne, por — ceu que — mieus


6.
a - ma sa — pu - ce - le — Sa - bi - ne. Qui co - vent

7.



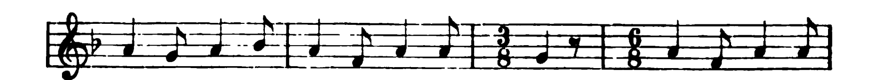
X. Tiersot, Hist. de la Chans. pop. s. 445.













XI. Hs. 12 615, fol. 194 a.[1])





XII. Baude de la Qariere; Hs. 12 615, fol. 50.







---

[1]) XI. Nach der Theorie der Mensuralmusik, wie sie im mehrstimmigen Gesange herrscht, entspricht jeder Viertelnote ein ganzer Takt; die Triolen sind demnach in Viertelnoten zu verwandeln, in den Ligaturen von zwei Noten ist die erste Note gleich einem Viertel, die zweite gleich zweien.

[2]) Die Doppelstriche entsprechen den Trennungsstrichen der Handschrift, die einfachen sollen nur die Versabteilung angeben.









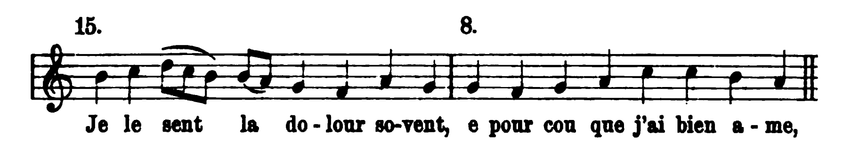




---

¹) In der Handschrift findet sich nach violete, dessen letzte Silbe notiert ist, ein Trennungsstrich..

²) Bei oï hört die Musik auf. Bis zu ihrem Wiederbeginne stehen folgende Zeilen: Se bien n'ames, amors aves traï. Mal ait ki le traïra: Ki les dous maus sentira, Li ert guerredone.











---

1) Bartsch trennt beide Male nicht. Er setzt nach ame einen Punkt; vor bele et cointe, wie er bessert, fügt er et ein.

2) So, die Musik ohne weibliche Cäsur, wie sie für das Original gewiss anzunehmen ist. — Dann ohne Noten folgende Zeilen: 'Li rousegnols nos dit en son latin: Amant, ames, joie ares a tous dis. Ki bien aime, joie atent, Et ki d'amer se repent, Ne poet joie recouvrer.

3) Bartsch hat die beiden Verse zusammengedruckt, an einer anderen Stelle aber (Rom. u. Past. III, 33[66]) getrennt, wie sie es offenbar sein müssen.













---

[1]) Seine Änderung **dehait ki d'amer ne balera** nimmt Bartsch selbst in den Anmerkungen zurück.

[2]) Der Anfang der 8. Strophe, ohne Noten, lautet: *Lava sa bouche et ses oex et son vis.* 'Buer fu cil nes ki est loiaus amis: Li rousegnols l'en pramet paradis. De ce sui lies et joians, C'ainc ne fui las ne restans De souffrir . . .

[3]) Die Note über **bien** könnte auch d sein.













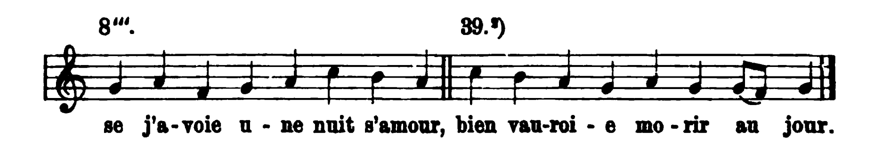
---

[1]) Hs.: Vos ki damorsuives paraclis . . . Bartsch schreibt d'amors vives.

[2]) entre bei Bartsch ist Druckfehler, vgl. Rom. u. Past. II, 80.

[3]) sans noch ohne Note. Vorher: Li rousegnols un sonet li a dit: 'Pucele, ames! joie ares et delit.' La pucele bien l'entent Et molt debonairement Li respont et sans orguel:





XIII. Hs. 844, fol. 206a; 12615, fol. 184b.



XIV. El bosc d'Ardena, Hs. der Chigiana, C. V. 151, fol. 73b.³)

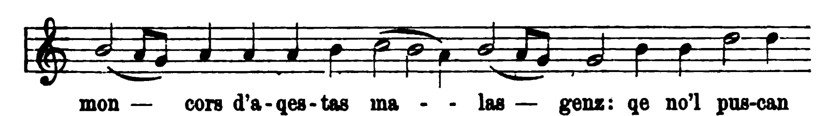


---

¹) Bartsch bessert or, ob mit Recht?

²) Kann 39 mit 16 zusammenhängen?

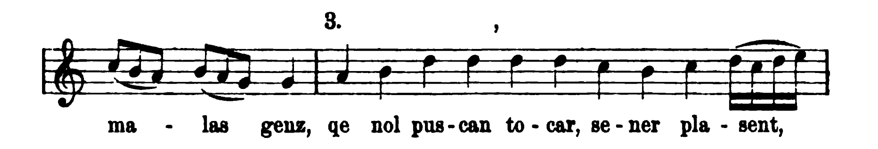
³) XIV. Das Stück aus der Agnes ist nach dem Faksimiledruck von E. Monaci gegeben (Il mistero provenzale di S. Agnese, facsimile in eliotipia . . ., Rom 1880). Die Melodien sind bereits in der Ausgabe von Sardou (Le martyre de Sainte Agnès . . ., Nizza u. Paris 1877) in modernen Notenzeichen veröffentlicht, aber in einer Weise, die anscheinend dem gregorianischen Gesang entspricht und nicht einmal Gewähr für richtige Wiedergabe der Längen und Kürzen giebt, da die Übertragung nicht auf der Handschrift, sondern auf der nicht peinlich genauen Kopie Sardous beruht. Ich drucke an erster Stelle diese vom Abbé Raillard herrührende Übertragung ab, füge dann aber eine andere nach den bisher von mir geübten Grundsätzen hinzu, indem also immer die über einer Silbe stehenden Notengruppen zu einer Einheit











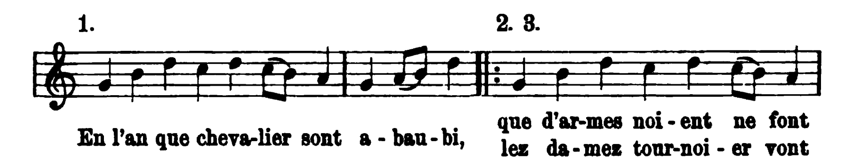


---

zusammengezogen sind. Längen und Kürzen hab ich auch hier nicht unterscheiden zu sollen geglaubt, da für meinen unmittelbaren Zweck nichts daran liegt und überdies die Aufzeichnung in der Art des 14. Jahrhunderts für so viel ältere Melodien schwerlich massgebend sein kann.

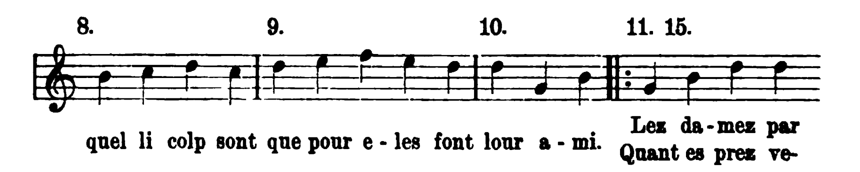
Vor der ersten Note des Refrains ist zwischen den Textworten noch eine Note sichtbar, die, wenn sie berücksichtigt werden müsste, ihrer Stellung nach ein d darstellen würde.

XV. Hs. Paris 844, fol. 50 a.[1])







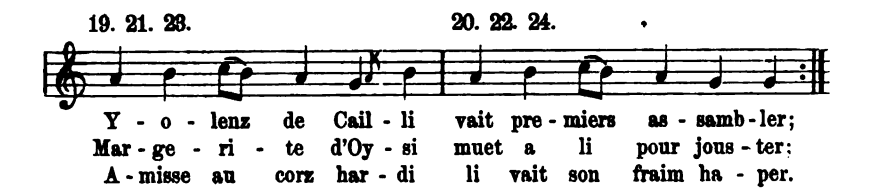


---

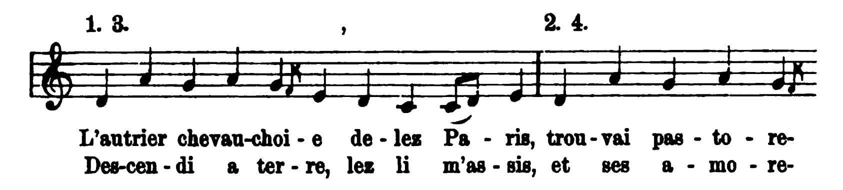
[1]) XV. Das Lied findet sich auch in der Handschrift 12615, fol. 53 v mit folgenden wesentlicheren Abweichungen: Zeile 4 hat die Melodie von 5, ebenso 6, nur dass die letzten drei Noten in 4 und 5 c h a, in 6 h g f sind. 7, 8, 9 schliessen mit h; 9 ist gleich 8 mit Wiederholung des h. 10: g e f g. 11—13, 15—17 schliessen mit d. 14 und 18: d h g a h. 15 beginnt mit h h d. Es ist dabei noch zu bemerken, dass die Kurzzeilen von 6 an in 12615 mit ungestielten Noten, also Kürzen, bezeichnet sind.

Zum Abdruck: Den Doppelnoten in den beiden letzten Phrasen entspricht in Hs. 844 je eine Plica, nicht eine Ligatur; ich habe sie aber durch zwei gleiche Noten wiedergegeben, weil sich in 12615 in allen entsprechenden Zeilen ausser der vorletzten eine Ligatur findet. Die Verzierung in der vorletzten Phrase dient gleichfalls zur Wiedergabe einer Plica in 844, während in 12615 nur g geschrieben ist.





XVI. Pastourelle, Hs. 845, fol. 81 a.[1])



---

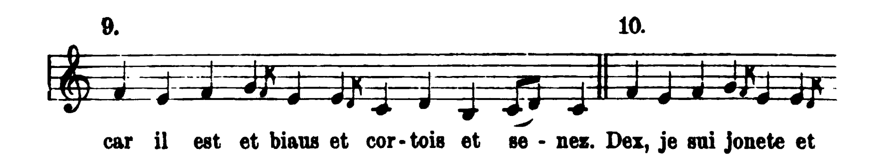
[1]) XVI. Fast genau so Hs. 847, fol. 185d; über dieselbe Weise zu einer anderen Pastourelle s. die Abhandlung.

Diese Melodie giebt zu allerhand lehrreichen Beobachtungen Anlass, namentlich im Vergleiche mit den Romanzen. Hier handelt es sich um Wanderrefrains; und in jeder Strophe hat sich die neunte Zeile dem Refrain anpassen müssen, dessen Weise sie auch schon trägt. Der notierte erste Refrain ist zweizeilig, Bartsch hat mit Unrecht Zeile 10 in drei Stücke zerlegt. Übrigens ist die Refrainweise sichtlich mit der zweiten musikalischen Phrase des Strophenkörpers verwandt; wie mögen sie sich zu einander verhalten? — Einzelnes: Ist Zeile 6 cäsurlos? sonst müsste der Einschnitt nach e t, nicht, wie bei Bartsch, nach v o s fallen. In Zeile 7 ist beachtenswert, wie bei der männlichen Cäsur die überschüssige Note mit der folgenden verbunden wird. Hier wird offenbar der weibliche Ausgang als massgebend empfunden. In Zeile 8 scheint j e als weibliche Cäsursilbe zu gelten; wollte man mit Bartsch j e l e zu j e l verbinden, so müsste man auch hier die beiden Noten e d zu dieser einen Silbe ziehen. — Vielleicht gelten aber durchaus cäsurlose Verse?


5.
le gar - dant ber - biz.
tes je li re - quis.
El me dist: Biau si - re, par saint De - nis,


6.
7.
j'aim plus biau de vos et mult meuz a - pris. Ja tant comme il soit


8.
ne sains ne vis, au - tre n'a - me - rai je, le vos ple - vis,


9.
10.
car il est et biaus et cor - tois et se - nez. Dex, je sui jonete et


11.
sa - dete et s'aim tes qui joenne est et sa - des et sa - ges as - sez.

XVII. Pastourelle; Hs. 845, fol. 83c; 847, 92b.[1])







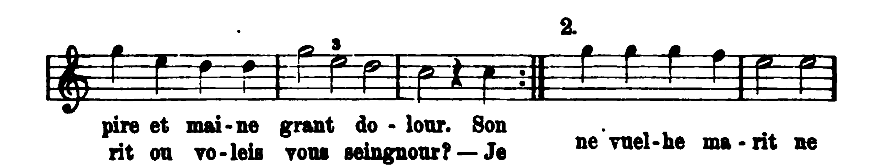


---

[1]) XVII. Die beiden Handschriften stimmen völlig überein, nur in Zeile 5 hat 847 als Anfangsnote e. — Ist Zeile 9 in Ordnung? Dann müsste man auch in Zeile 5 einen Siebensilbler erwarten, wie er in Strophe 2, wohl auch 4 und 5 thatsächlich vorliegt.

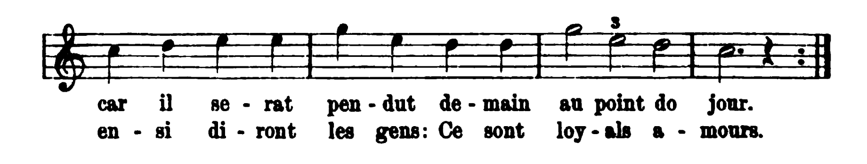
XVIII. Lied aus Namur, Aufzeichnung aus dem Anfang des 15. Jahrhunderts.[1])











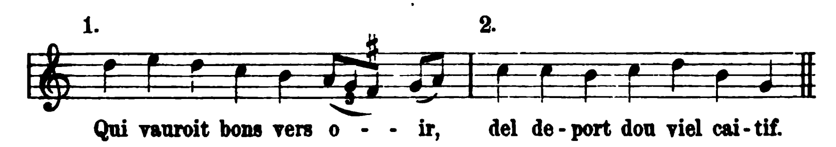
---

[1]) XVIII. Nach Annales de la Société archéologique de Namur VII, 186. Im Original ohne Wiederholung, die Anpassung an den Text stammt von Coussemaker. — Die Stelle fille a celi ist wohl eher viersilbig aufzufassen, sodass auf faureis ein ganzer Takt mit zwei halben Noten entfällt.

XIX. Audigier, nach Tiersot, Hist. de la Chans. pop., s. 406 (aus Coussemakers Ausgabe von Adams Gedichten).



XX. Aucassin und Nicolete, Hs. B. N. 2168.[1])







---

[1]) XX. Tiersot hat den Schlüsselwechsel zu Beginn des Schlusssätzchens nicht beachtet, vielleicht mit Absicht? Bei Bourdillon ist die Melodie aber in derselben Weise wiedergegeben wie oben. Es ist freilich eigentümlich, dass die Melodie auf einmal in c übergeht, aber die selbständige Stellung des Schlusssätzchens, die sich darin ausspricht, ist uns nichts Neues.

Zu beachten ist die verschiedene Behandlung des weiblichen Ausgangs in 1. Zweimal (fol. 71b und 79c) wird in der gewöhnlichen Weise verfahren, indem die letzte Note der Ligatur für die überzählige Silbe wiederholt wird; einmal (70d) wird die Ligatur ans Ende gesetzt und vorher eine Silbe eingeschoben. Wenn fol. 79a für den weiblichen Ausgang des ersten Satzes die Musik unverändert bleibt, so ist das wohl nur ein Versehen, wie es sich auch fol. 79c für den zweiten Satz findet.

Nachtrag.

Zu S. 125: Eine Pastourelle mit dem Anfang Dehors Conpignes findet sich Rom. u. Past. II, 37.

Zur Musik will ich noch bemerken, dass ich nur da Versetzungszeichen selber zugefügt habe, wo es mir ganz unumgänglich notwendig erschien. Wo in den Stücken VI—IX eine der beiden Handschriften ein ♭ setzt, hab ich mich damit begnügt.

Zu spät bin ich von einem Freunde darauf aufmerksam gemacht worden, dass Rom. und Past. I, 13 mehrfach mit dem Epos Gui de Nanteuil in Verbindung gebracht worden ist (vgl. P. Meyer in seiner Einleitung zu diesem Gedicht, Anciens Poëtes de la France 1861, S. XVI f.; Nyrop-Gorra, Storia dell' Epopea francese, S. 168). Meyer meint, die zweite Strophe spiele auf den Tanz Aiglentines und ihrer Gefährtinnen unter den Mauern von Nanteuil (!) an, Vers 2438 ff. des Gedichtes. Möglich ist es schon, dass das Liebespaar seinen Namen für die Romanze hergegeben hat. Auch das ist nicht von der Hand zu weisen, dass man einzelne Scenen epischer Gedichte in solcher Weise verarbeitet haben mag: eine Art umgekehrte Kantilenentheorie mit grösserer unmittelbarer Wahrscheinlichkeit. Aber in dem vorliegenden Falle lässt sich der Inhalt des Bruchstückes zu dem des Epos nur schwer in Beziehung setzen; die zweite Strophe scheint doch nur eins der landläufigen ritterlichen Feste anzuzeigen. Völlig unhaltbar ist es natürlich, wenn Reimann (Die Chanson de Gaydon u. s. w., Ausg. u. Abh. III, 1881, S. 87 f.) gar ein Bruchstück eines älteren Gui de Nanteuil darin finden will. Jedenfalls also wird die Auffassung des Ganzen und besonders des Refrains nicht berührt, ob nun die Namen und selbst die stoffliche Anregung vom Epos ausgegangen sind oder nicht. — Hier sei noch angemerkt, dass auch Gröber (Grundriss II, 1, S. 476) die Verwandtschaft des Stückes mit der Aaliz bemerkt hat. Er scheint der Meinung zu sein, dass der Refrain von Haus aus fremd und zwar aus einer echten Romanze in das Frühlingstanzlied gebracht sei; die Möglichkeit ist zuzugeben, aber mehr nicht.

Verspätet sind mir auch die schönen Abhandlungen H. Riemanns „Über die Melodik der Minnesinger“ im 28. Bande des Musikalischen Wochenblattes zu Gesichte gekommen. Sie haben mir die erwünschteste Bestätigung gegeben, dass die von mir angenommene Art, die Melodien zu lesen, im wesentlichen richtig sein muss: es herrscht Choral-, nicht Mensuralnotierung, und der musikalische Rhythmus ist durch den Worttakt bestimmt. — Hoffentlich haben Riemanns überzeugende Nachweise die Wirkung, dass die Romanisten und Germanisten den Weisen mehr Aufmerksamkeit zuwenden. Sicherlich sind viele nur durch die krause und unglaubhafte Art abgeschreckt worden, in der man sie früher glaubte auffassen zu müssen.

Inhaltsübersicht.

